

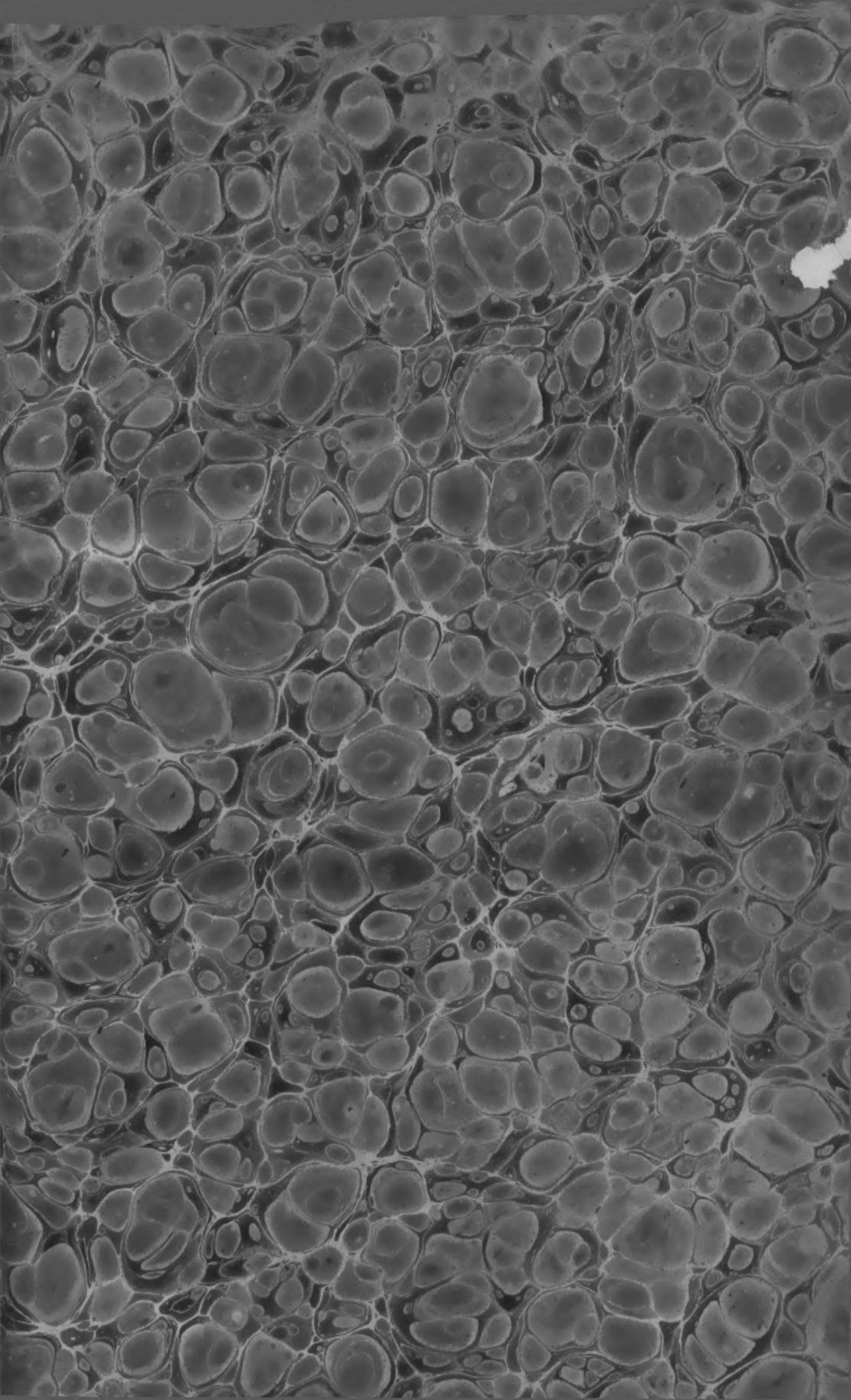


Biblioteca de Santa Cruz

Estante..... 14

Tabla..... 60

Número..... 12301



BIBLIOTECA POPULAR

Estante 4

Tabla. 1

Número 423

11
2
951

17-3-2508

Biblioteca de Sta Cruz.

Valladolid

567.

GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

TOME SIXIÈME

+ 1320766
C. 71891825



After F. Levent, from the Citadel of Alexandria.

Remington & Co.

ALEXANDRIE.



R. 2032

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DE

MALTE-BRUN

ENTIÈREMENT REFONDUE ET MISE AU COURANT DE LA SCIENCE

PAR

TH. LAVALLÉE

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE ET DE STATISTIQUE
A L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR.

TOME SIXIÈME



PARIS

FURNE ET C^{IE}, ÉDITEURS

(se réservant le droit de traduction et de reproduction à l'étranger)

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

MDCCLXII



1893

GEOGRAPHY

W. H. BARNES

W. H. BARNES

W. H. BARNES

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'AFRIQUE ET SES HABITANTS

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — CLIMAT. — L'Afrique est une péninsule de forme triangulaire, détachée de la masse de l'ancien continent, et qui, bien que connue depuis 3,000 ans, échappe encore en grande partie aux regards de la science. C'est des rives africaines que jadis les colonies égyptiennes apportèrent dans l'Europe sauvage les premiers germes de la civilisation. Aujourd'hui l'Afrique est la dernière partie de l'ancien monde qui attend de la main des Européens le joug salutaire de la législation et de la culture.

Si l'Afrique est restée si longtemps inaccessible à l'ambition des conquérants, à l'avidité commerçante et à la curiosité des voyageurs, c'est dans sa forme physique qu'il faut chercher la cause principale de cet isolement. Une vaste péninsule de 8,000 kilomètres de long du sud au nord, sur 7,600 kilomètres de large de l'est à l'ouest, n'offre, dans une étendue de près de 30 millions de kilomètres carrés, que peu de rivières de long cours et d'une navigation facile; ses ports et ses rades présentent rarement un asile aux vaisseaux; enfin aucun golfe, aucune mer méditerranée n'ouvre un chemin vers l'intérieur de cette masse de terres. Au nord la mer Méditerranée, qui l'isole de l'Europe; à l'ouest l'océan Atlantique, qui la sépare de l'Amérique, forment seulement des enfoncements auxquels on donne improprement le nom de golfe; savoir, celui de la *Guinée* au midi, celui des *Syrtes* au nord, tous les deux redoutés

des navigateurs. La largeur du continent, entre les deux extrémités de ces golfes, est encore de 2,600 kilomètres. Il est vrai que les côtes du Sénégal et de la Guinée offrent un grand nombre d'embouchures de rivières précédées d'îles; sans la barbarie des habitants, ce serait une des parties les plus accessibles de l'Afrique. Mais, vers le sud, le continent baigné par l'océan Austral reprend son aspect ordinaire, et se termine par une masse de terres sans coupures. A l'est, plusieurs îles et quelques embouchures de rivières annoncent de nouveau un accès plus facile; la côte baignée par l'océan Indien s'abaisse comme les rivages opposés de la Guinée; mais bientôt on retrouve dans l'intérieur la formidable terrasse de montagnes arides qui forme l'extrémité orientale du continent. Enfin, vers le nord-est, la mer Rouge ou golfe Arabique sépare l'Afrique de l'Asie, sans rompre la contiguïté tristement uniforme des côtes africaines.

Ce continent se termine par quatre promontoires : au nord, le cap *Serra* se projette dans la Méditerranée; le cap *Vert* regarde le couchant et les mers d'Amérique; le cap *Guardafou* reçoit le premier les rayons du soleil levant; le cap de *Bonne-Espérance* s'avance au loin dans l'hémisphère austral. Sur trois autres points non moins remarquables, l'Afrique se rapproche du reste de l'ancien continent : au nord-ouest, le détroit de *Gibraltar* la détache de l'Europe; à l'est, l'Arabie en est séparée par le passage de *Bab-el-Mandeb*; au nord-est, un terrain bas et sablonneux, nommé l'*Isthme de Suez*, la joint à l'Asie.

Tantôt aride à l'excès, tantôt marécageux ou noyé sous les eaux, le sol de l'Afrique offre des contrastes singuliers. De loin en loin quelques grands et bienfaisants fleuves, plus souvent des rivières peu abondantes et d'un cours borné; presque dans toutes ces rivières des cataractes, et devant leurs embouchures des barres ou bancs de sable; dans l'intérieur, et même sur la côte, des rochers d'où il ne jaillit aucune source, des plateaux que n'arrose aucun ruisseau, comme le désert de Sahara et beaucoup d'autres d'une moindre étendue; plus loin des régions imprégnées d'humidité; quelquefois des lacs temporaires formés par les inondations auxquelles les fleuves sont sujets : tel est le tableau hydrographique de cette partie du monde. Pour préciser quelques faits, nous ajouterons que l'Afrique n'envoie qu'un seul grand fleuve dans la Méditerranée, et ce fleuve est le *Nil*, dont le cours total est peut-être de 4,000 kilomètres; dans l'océan Indien, cinq autres fleuves ont leur embouchure entre le 5° et le 26° parallèle; ce sont : l'*Ouotundo*, qui prend naissance au milieu d'épaisses forêts, à 70 journées de marche de la côte; le *Motcherfiné*, qui commence à 95 journées de marche de l'Océan; le *Loffih*, dont on ne connaît point la source; le *Zambèze*, qui sort d'un grand lac à l'ouest de la ville de Sofala, et qui paraît avoir plus de 1,200 kilomètres de cours; enfin le *Mafumo* ou *Lagora*, qui se jette dans la baie de Lorenzo-Marquez, mais dont on ignore et l'étendue et l'origine. C'est l'océan Atlantique qui reçoit le plus de fleuves de l'Afrique : nous citerons l'*Orange* ou le *Gariép*, qui a 1,200 kilomètres d'étendue, et qui forme, vers le milieu de sa course, une cascade de 130 mètres de hauteur sur 500 de largeur; le *Cuvo*, qui sort d'un petit lac de la Guinée inférieure, à 640 kilomètres de son embouchure; le *Coanza*, qui paraît sortir aussi d'un lac, et dont les eaux profondes et rapides forment une célèbre cataracte : il a, dit-on, plus de 800 kilomètres d'étendue; le *Zaire* ou *Coango*, qui sort d'un lac,

et parcourt une longueur d'environ 1,200 kilomètres; le *Djoli-ba* ou *Kouara*, qui prend naissance dans les montagnes de Lomba, et dont la longueur totale est estimée de 2,800 kilomètres; la *Gambie*, dont le cours sinueux est de plus de 1,600 kilomètres; enfin le *Sénégal* ou *Ba-fing*, qui commence au mont Couro et parcourt une longueur de 1,400 kilomètres, en formant un grand nombre d'îles.

Mais ce ne sont pas là les seuls cours d'eau remarquables de l'Afrique; il en est plusieurs qui ne payent aucun tribut à l'Océan : ils appartiennent aux bassins des lacs Tchad, Tzana, Nyassi et N'gami. Au premier appartiennent le *Chary*, qui se jette par plusieurs embouchures dans ce lac, après un cours d'environ 480 kilomètres, et le *Yeou*, qui, sorti des montagnes de Dull, ne paraît pas avoir moins de 400 kilomètres d'étendue; dans le second se jettent quelques cours d'eau moins importants; dans le troisième, dont l'étendue n'est pas encore déterminée, se jette le *Rouapoura*; le quatrième reçoit le *Teophé*, le *Zouga*, etc.

Le lac *Tchad*, que nous venons de nommer, a environ 320 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 200 kilomètres dans sa plus grande largeur du nord au sud. Ses eaux sont douces, et leur niveau est à 400 mètres au-dessus de celui de l'Océan. Le lac *Tzana* ou *Dembeah* est situé dans l'Abyssinie. Quant au *Nyassi* ou *Moravi*, les voyageurs n'ont pu encore en déterminer le tracé ni même l'exacte position. Le lac *N'gami* a une élévation d'environ 900 mètres au-dessus de la mer, et se trouve vers le 21° degré de longitude est et le 20° degré de latitude sud.

D'autres singularités frappent nos regards si nous contemplons la structure des montagnes. Quoique l'Afrique possède très-probablement des montagnes qui, sous l'équateur même, conservent des neiges éternelles, et qui par conséquent doivent avoir plus de 6,000 mètres d'élévation, on peut dire en général que les chaînes africaines sont plus remarquables par leur largeur que par leur hauteur. Si elles arrivent à un niveau très-considérable, c'est en s'élevant lentement de terrasse en terrasse. Peut-être même serait-il moins hardi que juste de dire que tout l'ensemble des montagnes d'Afrique ne forme qu'un seul grand plateau qui, de tous les côtés, présente des terrasses contiguës. Ce noyau du continent africain, cette *haute terre* paraît, dans son intérieur, renfermer peu de chaînes longues et élevées; de sorte que si les eaux de la mer haussaient de 1,000 à 1,200 mètres au-dessus de leur niveau, l'Afrique, dépouillée de toutes les terres basses qui en bordent les côtes, paraîtrait dans l'Océan comme une île d'un sol assez uni.

Aucune des chaînes connues de l'Afrique ne s'oppose à cette manière de voir. L'*Atlas*, qui borde le continent presque tout entier du côté septentrional, est une série de plusieurs chaînes qui s'élèvent l'une derrière l'autre, et qui renferment un grand nombre de plateaux. La chaîne littorale de la mer Rouge, ou la chaîne *troglydytique*, ressemble à l'Atlas par ses falaises calcaires qui en imposent à l'œil du voyageur, mais qui n'arrivent réellement qu'à une très-petite hauteur. La chaîne de *Lupata* ou l'*Épine du monde*, qui commence dans les environs de Melinde, près de l'embouchure du Quillimanci, se termine au sud par des plaines élevées et stériles, nommées les *Karros*, et par des montagnes escarpées, mais aplaties au sommet, dont une a même reçu le nom significatif de *la Table*. Ainsi cette chaîne paraît ressembler aux deux précédentes. Les rivières de la Guinée descendent de cataracte en cataracte, et non pas par

des vallées longues et profondes ; c'est le caractère ordinaire des montagnes calcaires découpées en terrasses, et telle semble être la nature des monts *Kong*.

Un seul fait peut nous être opposé avec une apparence de raison. Une chaîne centrale très-élevée, dit-on, traverse l'Afrique de l'est à l'ouest, commençant au cap Guardafou et se terminant vers le cap Sierra-Leone ; elle embrasse les monts *Kong* et les monts de la *Lune* (*Djebel-el-Kamar*), situés au sud de l'Abyssinie. D'abord cette extension donnée aux monts de la Lune par Rennel ne détruirait point notre manière de voir ; l'Afrique n'en serait pas moins un plateau formé de terrasses ; seulement ce plateau se trouverait comme coupé en deux par une sorte de muraille. Il est vrai que du noyau des montagnes où naissent le Sénégal, la Gambie, le Mesurado et le Djoli-ba ou le Niger, une branche parmi d'autres se dirige à l'est, et sépare en partie le bassin du Niger des côtes de la Guinée. C'est la chaîne désignée sous le nom de montagnes de *Kong*, sur les flancs méridionaux de laquelle naissent le Rio-Volta et quelques autres rivières de la Guinée. Mais Rennel s'est trop hasardé en prétendant joindre cette chaîne à celle des montagnes de la Lune, placées au sud de l'Abyssinie. Ces montagnes ne peuvent-elles pas se perdre dans le plateau central de l'Afrique austro-orientale ? Si l'Afrique n'est pour ainsi dire qu'une seule montagne plate, dont tous les bords s'élèvent en gradins ou terrasses, on conçoit qu'elle ne doit pas donner naissance à ces presqu'îles étroites et pointues, à ces longues chaînes d'îles par lesquelles d'autres continents se terminent. Ces presqu'îles, ces séries d'îles sont des prolongations sous-marines de chaînes de montagnes qui traversent ces continents. En Afrique, à l'exception des îles Canaries, on ne voit rien de semblable ; les montagnes disposées parallèlement à la côte n'ont presque point de continuation sous-marine ; une mer dégagée d'îles baigne une côte peu découpée. Si à l'est il se présente une grande île, celle de Madagascar, elle n'est pas dans le prolongement du continent, elle en suit parallèlement la direction.

Ces généralités étant posées, nous renvoyons les détails de l'orographie de l'Afrique à la description de chaque région, les renseignements étant insuffisants pour réunir les montagnes en systèmes.

Si maintenant nous considérons l'intérieur de l'Afrique, nous trouverons que le même principe se reproduit dans les vastes plaines qui en occupent la plus grande partie. Les unes couvertes de sable et de gravier, semées de coquillages marins encroûtés de cristallisations salines, ressemblent à des bassins de mer desséchées. Les autres, marécageuses et remplies de lacs stagnants, deviennent les foyers d'épidémies pestilentiellles, ou le berceau d'animaux malfaisants et de reptiles dégoûtants. Dans les unes et les autres, les rivières ne trouvent pas de pente ni d'issue ; elles terminent leur cours dans un lac ou se perdent dans les sables. Souvent aussi ces filets d'eau, ne pouvant se réunir pour former des courants durables, disparaissent avec la saison pluvieuse qui les fait naître. L'Afrique renferme un nombre infini de ces torrents et de ces rivières sans embouchure, ou du moins sans communication avec la mer. Les autres fleuves de ce continent, tels que le Sénégal, la Gambie, le Zaïre, le Zambèze, le Nil, offrent tous un trait de similitude qui tient d'un côté au climat de la zone torride, et de l'autre à la structure des plateaux intérieurs de l'Afrique. On sent que nous voulons parler de ces crues périodiques par suite desquelles

ces rivières inondent les contrées où passent leur cours, et surtout celles qui avoisinent leurs embouchures. Ces crues ne diffèrent de celles de nos rivières que par leur retour annuel et régulier, par le volume d'eau qu'elles apportent et par la quantité de limon que ces eaux déposent. On sait que la saison pluvieuse qui, dans toute la zone torride, accompagne la présence verticale du soleil, amène des averses presque continues; les cieux, auparavant enflammés, deviennent semblables à une mer aérienne; les eaux abondantes qu'ils répandent se rassemblent sur les plateaux de l'intérieur, et y forment d'immenses flaques aquatiques, des lacs temporaires. Lorsque ces lacs sont arrivés à un assez haut niveau pour dépasser les bords de leur bassin, ils déversent tout à coup dans les fleuves, déjà gonflés, un énorme volume d'eau qui, étant resté quelque temps en état de stagnation par-dessus des terres molles, en a dissous une partie et s'en est chargé. De là ces pauses momentanées et ces reprises subites de la crue du Nil; de là cette abondance de limon fécondant qui ne saurait se trouver en quantité égale dans les eaux des fleuves gonflés directement par les pluies.

Le climat général de l'Afrique est celui de la zone torride. Plus des trois quarts de ce continent étant situés entre les deux tropiques, la grande masse d'air chaud qui se développe au-dessus de ces terres ardentes envahit facilement les lisières septentrionales et australes, situées nominativement dans la zone tempérée. Rien, dans la réalité, ne tempère la chaleur et la sécheresse du climat africain que les pluies annuelles, les vents de mer et l'élévation du sol. Or ces trois circonstances se réunissent quelquefois dans un plus haut degré sous l'équateur que dans les zones tempérées. Aussi telle partie de l'intérieur de la Guinée ou de la Nigritie, de l'Abyssinie, jouit-elle d'une température infiniment moins brûlante, moins sèche que les déserts sablonneux au sud du mont Atlas, quoique ceux-ci soient éloignés de 30 degrés de la ligne équinoxiale. Il n'est pas impossible que l'on découvre dans le centre de l'Afrique de hauts plateaux semblables à celui de Quito, des vallées semblables à celle de Cachemire, et où règne, comme dans ces deux régions fortunées, un printemps presque perpétuel.

§ II. PRODUCTIONS. — ANIMAUX. — Nulle part l'empire de la fécondité et celui de la stérilité ne se touchent de plus près qu'en Afrique. Quelques parties doivent leur fertilité à des montagnes élevées et boisées qui modèrent les ardeurs et les sécheresses. Plus souvent les terrains fertiles, bordés par de vastes déserts, forment des lisières étroites le long des fleuves et des rivières, ou des plaines d'alluvion situées à leur embouchure. Ces dernières terres, ordinairement comprises entre deux branches du fleuve qui divergent en représentant un triangle, ont reçu de cette figure, qui est celle de la quatrième lettre de l'alphabet grec, le nom de *delta*, nom plus spécialement consacré à l'île que le Nil forme dans la basse Égypte. Une autre classe de terrains fertiles doit son existence à des sources qui jaillissent par-ci par-là au milieu des déserts. Ces coins de verdure sont appelés *oasis*. Déjà Strabon les indique : « Au sud de l'Atlas, dit-il, s'étend un vaste désert sablonneux et pierreux, qui semblable à la peau tachetée d'une panthère, est semé d'*oasis*, c'est à dire de terrains fertiles qui s'y élèvent comme les îles dans l'Océan.

C'est à ces contrastes que l'Afrique doit sa double réputation. Cette terre toujours altérée, cette aride nourricière des lions¹, comme les anciens l'appelaient, était

¹ « *Sitientes Afros. — Leonum arida nutrix.* »

cependant représentée sous l'emblème d'une femme couronnée d'épis ou tenant des épis à la main. Quoique la réputation d'une haute fertilité appartienne spécialement à l'*Africa propria* des anciens, il est certain que, dans cette partie du monde, partout où l'humidité s'unit à la chaleur, la végétation étale une vigueur et une magnificence extrêmes. L'espèce humaine y trouve au prix de quelques travaux légers des aliments abondants; les épis se courbent sous leur fardeau, la vigne atteint des dimensions colossales, les cucurbitacées, les melons, acquièrent un volume énorme; le millet, surtout l'*holcus*, la plante céréale la plus commune dans les trois quarts du continent, rend, quoique mal cultivé, cent et deux cents grains pour un; enfin le dattier, qui est pour l'Africain ce que le cocotier et l'arbre à pain sont dans l'Océanie, brave même le voisinage et les souffles enflammés du désert. Les forêts du mont Atlas égalent les plus belles de l'Italie et de l'Espagne; celles du Cap s'enorgueillissent de la *protée* aux feuilles argentées, de la bruyère en arbre; dans toute la Guinée, la Sénégambie, le Congo, la Nigritie, on trouve les épaisses forêts de l'Amérique. Mais dans les parties marécageuses ou arides, sablonneuses ou pierreuses, c'est-à-dire dans la moitié de l'Afrique, la végétation spontanée offre une physionomie dure et bizarre. Les touffes de plantes salines hérissent des plaines dont aucun gazon ne couvre la nudité. Des arbrisseaux épineux, des espèces d'acacia et de mimosa, présentent des taillis impénétrables. Les euphorbes, les cactus, les arums fatiguent l'œil par leurs formes roides et pointues. L'énorme *baobab* (*adansonia digitata*), le difforme dragonnier (*dracæna draco*), sont dépourvus de grâce et de majesté.

Une remarque importante a été faite par les botanistes relativement aux végétaux des côtes de Barbarie : c'est qu'ils offrent les plus grands rapports avec ceux de la péninsule hispanique; ainsi la flore d'Alger, comme celle de l'Andalousie et de la province de Valence, présente l'*olivier*, l'*oranger*, le *ricin arborescent*, le *dattier commun*, et une autre petite espèce, également de la famille des palmiers, le *chamærops humilis*. Une chaleur plus forte, ajoute un botaniste, favorise, dans cette partie de l'Afrique, le développement de quelques formes inconnues à l'Europe australe; mais ces formes ne sont que spécifiquement différentes, ou bien rarement elles diffèrent assez pour constituer des genres distincts de ceux qui croissent en Europe. Les plantes de la Cyrénaïque ont aussi de grandes ressemblances avec ces dernières; elles forment le passage des espèces atlantiques aux espèces égyptiennes, et déjà on y rencontre quelques-uns de ces genres qui semblent propres à la zone torride. Le *zizyphus lotus* est si abondant en cette contrée que les peuples anciens se nourrissaient exclusivement de son fruit, et avaient reçu pour cette raison le nom de *Lotophages*.

L'Égypte présente un grand nombre de plantes tellement caractéristiques que leur simple aspect, maigre et rabougri, suffit pour en faire reconnaître la patrie. La haute Égypte fournit en abondance ces nombreuses espèces de *cassia*, dont quelques-unes, telles que le *cassia obovata* et le *cassia acutifolia*, forment, sous le nom de *séné*, une branche considérable de commerce. On y trouve aussi une espèce remarquable de palmier, auquel on a donné le nom de *cucifera thebaïca*, et que les Arabes nomment *douzu* : il s'élève à la hauteur de 8 à 10 mètres; ses fruits ne sont d'aucun usage, mais son bois sert à faire des planches et des solives. L'acacia d'Égypte (*acacia albida*) donne une graine qui sert à la teinture, tandis que son écorce s'emploie au tannage

du cuir. Parmi les plantes aquatiques qui couvrent le Nil de leurs larges feuilles et l'ornent de leurs fleurs gracieuses, on doit citer les deux espèces de *nymphaea*, le *lotus* et le *cærulea*, figurés dans les caractères hiéroglyphiques des anciens monuments. Mais le *nelumbium speciosum*, que l'on reconnaît aussi dans ces monuments, a disparu des eaux du fleuve.

Les végétaux de l'Abyssinie ne présentent point encore le caractère de ceux qui dominent entre les tropiques; ils offrent plutôt des rapports avec ceux de la côte de Mozambique et du cap de Bonne-Espérance. Le caféier croît naturellement sur la côte de la mer Rouge, comme en Arabie sur la côte opposée.

Au cap de Bonne-Espérance, la végétation a beaucoup d'analogie avec celle de la terre de Diemen dans l'Australie : les genres *ixia*, *stapelia*, *pelargonium*, *erica* et *mesembryanthemum* y vivent en nombreuses sociétés.

Les plantes de l'Afrique équinoxiale se ressemblent sur une grande étendue. Ainsi, depuis le 6° degré de latitude méridionale jusqu'au 16° au nord de l'équateur, il règne dans la végétation une grande uniformité. Le *sterculia acuminata*, arbre dont les graines, appelées *cola* par les indigènes, passent pour avoir la propriété de rendre potables les eaux les plus infectes, croît sur la côte de Guinée comme à Sierra-Leone; l'*anona senegalensis*, dont les fruits sont odorants et savoureux, et le *chrysobalanus icaco*, arbrisseau de 3 à 4 mètres d'élévation, qui porte des fruits d'un goût agréable, légèrement acides et d'une forme qui ressemble à celle d'une prune allongée, sont des plantes qui se trouvent depuis la rivière du Sénégal jusqu'au Congo.

Dans la Sénégalie on est étonné de rencontrer non-seulement des végétaux qui ressemblent à ceux de la haute Égypte et de l'Arabie, mais encore des plantes que l'on croyait particulières à la Malaisie et à l'Amérique méridionale. On y trouve l'*acacia verek*, arbrisseau tortueux de 5 à 6 mètres de hauteur, qui forme des buissons et ne croît que dans les localités sablonneuses. Les meilleurs arbres à fruits de cette contrée sont le bananier (*musa sapientum*), le papayer (*carica papaya*), le tamarinier (*tamarindus indica*), l'oranger, le limonier, l'*elais guineensis*, qui fournit l'huile de palma, et le *raphia vivifera*, qui donne le vin de palmier.

Quant à la végétation de l'Afrique centrale, elle est trop peu connue pour pouvoir en assigner les caractères généraux.

Le règne animal présente encore plus de variété et plus d'originalité. L'Afrique possède la plupart des espèces animales de l'ancien continent, et en possède même les variétés les plus vigoureuses, les plus belles. Le cheval de Barbarie, le buffle du Cap, le mulet du Sénégal, le zèbre, orgueil de la race des ânes, et le *quaccha*, qui offre avec le zèbre tant de points de ressemblance, en sont des exemples. Le lion d'Afrique est le seul digne de son nom. L'éléphant et le rhinocéros, d'une taille moins colossale que ceux d'Asie, ont beaucoup plus d'agilité, et peut-être aussi plus de férocité; cependant on assure que l'éléphant africain fuit à l'aspect de celui d'Asie. Beaucoup de formes animales très-singulières paraissent particulières à cette partie du monde. Le lourd hippopotame s'est répandu du Cap jusqu'en Égypte et jusqu'au Sénégal. La majestueuse girafe, que la mythologie arabe attelait au char du maître du tonnerre, étend ses courses des bords du Niger à ceux de l'Orange. Les gazelles et les antilopes peuplent le continent de leurs nombreuses espèces et variétés, les unes plus sveltes,

plus légères que les autres, mais dont peut-être aucune ne se retrouve exactement la même sur le plateau de l'Asie. D'après le même principe, l'Afrique, remplie de difformes guenons et de dégoûtants babouins, manque probablement de plusieurs espèces de singes qui semblent réservées à l'Océanie, comme l'orang-outang, ou à l'Amérique, comme les sapajous.

Ajoutons à ces animaux le chameau à une bosse, dont les caravanes parcourent aujourd'hui le désert de Sahara, mais qui ne fut introduit à l'ouest du Nil qu'après le troisième siècle; la féroce *hyène*, qui, dans les environs du cap de Bonne-Espérance, se contente d'enlever la nuit les animaux morts; le *chacal*, espèce du genre chien, qui habite principalement les montagnes, et qui cherche sa proie à la faveur de l'obscurité de la nuit; la *panthère*, espèce du genre chat, dont le poil fauve est parsemé de taches noires; le *serval* ou chat-tigre, qui, par sa douceur, dément le surnom qu'on lui a donné; le *phacochère*, animal à corps de cochon, à dent machelière d'éléphant, et dont la face hérissée de quatre protubérances l'a fait surnommer, comme l'a dit un de nos naturalistes, *sanglier à masque*; enfin le sanglier éthiopique, auquel on a rendu son ancien nom de *koyropotame*. Parmi les rongeurs, on remarque l'*aye-aye*, dont les membres antérieurs sont plus courts que les postérieurs; et parmi les quadrumanes, le *maki*, aux formes sveltes et au pelage laineux; enfin, dans la famille des singes, ces espèces variées de *cynocéphales* qui vivent entre les deux tropiques, dont aucune n'habita l'Égypte, et dont trois y avaient des autels.

Parmi les reptiles on doit citer les *crocodiles*, le *succhos* et le *khamses*, qu'honoraient les anciens Égyptiens, et qui diffèrent peut-être des crocodiles du Niger et du Sénégal; le *monitor*, qui, par suite d'un préjugé populaire, passe pour avertir l'homme menacé à l'approche d'un ennemi dangereux; le *tupinambis*, couvert d'écailles circulaires et qui habite les environs du Nil; enfin les caméléons, dont d'autres espèces se trouvent en Espagne et aux Moluques.

Le peuple volatile ne reste pas en arrière; on trouve d'abord le *flamant* avec sa robe d'écarlate, le *perroquet* vêtu d'émeraude et de saphir, l'*aigrette* au plumage élégant; puis viennent le *messager*, qui vit de reptiles qu'il sait combattre avec adresse; le *grand vautour*, qui se nourrit de charognes; le *chincou*, le plus hideux des oiseaux; l'*oricou* à pendeloques charnues, qui guette sans cesse la chute de quelque animal et se précipite sur son cadavre; le *pygargue*, espèce d'aigle qui vit de poisson; le *courroucou*, singulier oiseau aux plumes éclatantes; les *senegalis* de toutes couleurs, bleus, rouges, piquetés, noirs, qui, ainsi que le dit Lesson, semblent des papillons destinés à émailler, par leur vive coloration, les chardons en maturité dont ils mangent les graines; la *pintade* ou la *poule de Numidie*, dont on connaît quatre espèces et dont la chair est d'une rare délicatesse; l'*outarde* pesante, qui habite les grandes plaines, etc. L'autruche est propre à ce continent comme le casoar l'est à l'Océanie, et le touyou à l'Amérique méridionale; mais parmi ces oiseaux marcheurs, dépourvus de véritables ailes, celui d'Afrique est le plus grand et le plus parfait de son genre. Nous réservons pour les descriptions spéciales d'autres recherches qui constateront l'ancien adage: « l'Afrique fournit toujours quelque nouvel animal, » et qui rendront probable l'existence de quelques animaux extraordinaires dont parle toute l'antiquité, mais que la critique moderne, peut-être trop défiante, a relégués dans la sphère des fables.

Les désastres et les inconvénients que causent les reptiles venimeux ou voraces ne sont pas particuliers à l'Afrique; toute la zone torride a ses serpents, ses scorpions, ses crocodiles ou les équivalents. Mais les termites n'élèvent nulle part, si ce n'est en Nouvelle-Hollande, autant de bâtisses destructives, et les essaims de sauterelles planent en nuages moins épais sur le plateau de l'Asie que sur celui d'Afrique, où ils servent de nourriture à des tribus entières.

§ III. RACES D'HOMMES. — LANGUES. — RÉVOLUTIONS. — Les Africains paraissent former un très-grand nombre de races, qu'on peut réduire à trois groupes principaux. Au premier appartiennent les habitants de l'Afrique septentrionale, qui sont partagés à l'ouest en Arabes, Kabyles, Maures, à l'est en Coptes, Nubiens, Abyssiniens. Nous dirons plus tard les différences qui les distinguent. Le second groupe est celui des *Nègres*, dont le caractère général est connu de tout le monde; il occupe tout le centre, tout l'occident, depuis le Sénégal jusqu'au cap Negro; il a pénétré en Nubie, en Égypte. Le troisième groupe est celui des *Cafres*, qui occupe toute la côte orientale; distingué des Nègres par un angle facial moins obtus, un front bien voûté, un nez élevé, il s'en rapproche par les lèvres épaisses, les cheveux crépus et presque laineux, et par un teint qui, en variant du brun jaunâtre au noir clair, semble dépendre du climat.

Outre ces grandes races, l'Afrique nous montre des peuplades qui doivent, soit à une origine inconnue, soit à l'influence du climat, un caractère tout à fait particulier. Les Hottentots en présentent l'exemple le plus connu; mais nous en reconnaitrons d'autres dans le cours de notre description spéciale.

Les langues de l'Afrique doivent monter au nombre de cent ou cent cinquante. Elles offrent entre elles les disparates les plus frappants, et si peu de traits de ressemblance, que tous les essais pour les classer sont restés infructueux. La langue *berbère*, il est vrai, a été retrouvée depuis le Maroc jusqu'en Égypte; les trois langues nègres de *Manding* sur le haut Sénégal, des *Amina* sur la côte d'Or, des *Congues* sur la côte de Congo, paraissent très-étendues; il faut en dire autant de celle des *Cafres-Beljouanas*. Mais le caractère général de l'Afrique, sous ce rapport, est néanmoins une multitude d'idiomes qui semblent renfermer beaucoup de cris à peine articulés, beaucoup de sons bizarres, de hurlements, de sifflements, inventés à l'imitation des animaux, ou par le besoin de se distinguer d'une peuplade ennemie.

La civilisation, qui seule a donné à l'homme des idées abstraites et générales, a suivi en Afrique une marche singulière, prescrite par le climat et par le caractère de la race indigène la plus nombreuse. Essayons d'en indiquer les époques.

Vivant dans l'abondance, mais séparés entre eux par des déserts; entourés d'aliments spontanés, copieux et excellents, mais rencontrant de grands obstacles à toute culture régulière; dispensés par le climat du soin de se vêtir, n'ayant besoin que d'un abri contre la pluie, le *Nègre* ou *Éthiopien* des anciens, et probablement aussi le *Cafre* ou *Troglodyte*, n'éprouvaient jamais l'aiguillon de la nécessité qui excite l'industrie et la réflexion. Dans leur félicité sauvage, ils satisfaisaient les besoins des sens et ne devinaient qu'obscurément un monde intellectuel. Cependant ils sentaient la présence d'un pouvoir invisible; ils en cherchaient le siège dans l'arbre qui les nourrissait, dans le rocher qui leur prêtait un abri, dans le serpent qu'ils redoutaient, même dans le singe, le perroquet, qui se jouaient autour d'eux. Quelques-uns imagi-

nèrent qu'un morceau de bois, un éclat de pierre, renfermaient une puissance surnaturelle : ils furent charmés de pouvoir porter avec eux leurs divinités. Ce système, qu'on appelle le *fétichisme*, et qui est l'ébauche la plus grossière du *panthéisme*, ne paraît étranger à aucun climat, à aucune race; mais il dominait exclusivement en Afrique, et surtout parmi les Nègres. Ces superstitions n'étaient que ridicules; la vengeance et la brutalité en imaginèrent d'atroces, d'horribles. Le prisonnier de guerre d'une tribu étrangère fut immolé sur la tombe de ceux contre lesquels il avait combattu. La croyance qui plaçait les forces morales dans des objets visibles dut persuader à ces barbares qu'en dévorant le corps d'un ennemi redouté ils se pénétreraient de son courage. L'anthropophagie naquit, et, d'abord circonscrite à d'affreux autels, elle devint bientôt un goût capricieux, une recherche de gourmandise. Des tribus vaincues s'estimèrent heureuses d'être réduites à l'état d'esclavage au lieu d'être dévorées; mais leurs maîtres en vendaient les individus comme un vil bétail. En même temps les Berbers, voisins de la race nègre, fiers d'un peu de supériorité sur ces êtres abrutis, leur donnaient la chasse comme à des bêtes féroces, et les employaient comme des bêtes de somme. Tel était l'état primitif des Africains; il subsiste encore en partie.

De bienfaisants imposteurs changèrent la face des choses. Plusieurs dynasties de pontifes-rois élevèrent à Méroé, à Thèbes, à Memphis, des temples qui devinrent l'asile de la paix, le foyer des arts et le centre du commerce. Attiré par la curiosité, enchaîné par la superstition, le sauvage vint adorer la statue d'un dieu à tête de chien ou à bec d'oiseau, emblème perfectionné de son grossier fétiche. A la voix du ministre des dieux, cette multitude, qui possédait à peine des cabanes bâties en troncs de palmiers, tailla le granit en colonnes, grava des hiéroglyphes sur le porphyre, et acheva lentement ces monuments qui bravent les siècles. L'utile ne fut pas oublié; l'eau sacrée du Nil, retenue par des digues, distribuée par des canaux, féconda les champs jadis abandonnés aux joncs et aux roseaux. Cependant les caravanes, protégées par le nom des dieux, remontaient le Nil et pénétraient dans les vallons les plus reculés de l'Éthiopie, recueillant partout l'or et l'ivoire, semant partout les germes des religions, des lois et des mœurs nouvelles.

Memphis, Thèbes et Méroé elle-même virent la caste des guerriers se soulever contre les pontifes. Aux douces illusions de la théocratie succédèrent les révolutions, les guerres, les agitations de la cour despotique des Pharaons. Malgré ces événements, l'Égypte resta longtemps un grand et florissant empire; mais elle influa moins heureusement sur la civilisation du reste de l'Afrique.

Carthage avait fondé un autre empire dans l'Occident. Ses hardis navigateurs, ses actifs négociants pénétrèrent jusqu'au cap Blanc par mer, et jusqu'au Niger par terre; mais ils n'avaient, pour soumettre les nations, d'autre moyen que la force de leurs armes ou l'appât de quelques marchandises. Intimement liés avec les peuples de la race maure ou berbère, dont ils développèrent les talents pour la guerre en levant parmi eux leurs troupes légères, ils n'exercèrent qu'une influence indirecte sur les Éthiopiens ou les Nègres. Abandonnée à elle-même et à la nature, cette race borna ses efforts à arracher à la terre des aliments simples et faciles. Le gouvernement des petits patriarches despotes céda la place à des monarchies plus étendues. Le conseil

des principaux guerriers, comme chez toutes les nations sauvages, conserva presque partout une autorité égale à celle des rois. Dans les associations mystérieuses de quelques nations de la Guinée, on vit revivre l'esprit des prêtres de Méroé. Le changement le plus essentiel que subit la constitution civile de l'Afrique, fut la distinction établie entre les *esclaves* et les *hommes libres*. Cette distinction existait chez les Grecs et les Romains avec des caractères aussi odieux, aussi inhumains que dans l'Afrique; mais en Europe elle fut abolie par le christianisme : ici elle s'est perpétuée.

Les Romains, hors des limites de leur empire, n'eurent des rapports directs qu'avec les habitants du Fezzan, de la Nubie, et fort tard avec l'Abyssinie ou le royaume d'Axum. Aussi le christianisme ne put-il étendre ses lumières sur l'occident, le centre et le midi de l'Afrique. Ses bienfaits, répandus sur le nord, disparurent pendant des guerres désastreuses. Il était réservé au mahométisme d'opérer un changement dans la marche de la civilisation africaine. Monté sur l'agile dromadaire ou sur de légers navires, le fanatique Arabe courait planter l'étendard de son prophète jusqu'aux bords du Sénégal et jusqu'aux rivages de Sofala. Aucun peuple ne réunissait plus de qualités pour conquérir et pour conserver l'empire de l'Afrique. Il trouvait dans les Mauritaniens et les Numides des frères et des amis naturels. Mœurs, aliments, climat, tout les rapprochait. L'esprit fanatique du mahométisme devait étonner et subjuguier les imaginations ardentes des Africains; la simplicité de la croyance musulmane convenait à leur intelligence bornée, et s'alliait sans peine aux superstitions du fétichisme, aux idées de ces peuples sur la magie et les enchantements. L'Afrique, et surtout les oasis du grand désert, fournirent bientôt à la nouvelle religion ses plus zélés défenseurs. L'esclavage civil et le gouvernement despotique n'éprouvèrent aucun changement, si ce n'est que les *marabouts* ou prêtres musulmans, ainsi que les *chérifs* ou descendants du prophète, formèrent dans quelques États une espèce d'aristocratie. L'anthropophagie seule devait être abolie, et c'est un véritable bienfait que l'humanité doit aux progrès de l'islamisme. Un événement particulier favorisa un moment la civilisation des Maures : l'expulsion de ceux d'entre eux qui avaient régné en Espagne peupla la Barbarie et même les oasis du grand désert d'hommes plus industrieux et plus éclairés que le reste des mahométans. Malheureusement pour l'Afrique, une poignée d'aventuriers turcs, les uns plus féroces et plus grossiers que les autres, fondirent sur la côte de Barbarie, subjuguèrent les Maures et y établirent les gouvernements barbares d'Alger, de Tunis et de Tripoli : barrière fatale qui, bien plus encore que le mahométisme, sépara l'Afrique du monde policé.

Les navigations des Portugais et la traite des nègres ont ensuite ouvert de nouvelles communications entre l'Afrique et l'Europe occidentale. On trouva ces contrées, comme elles le sont encore, déchirées par une guerre perpétuelle, par une guerre d'autant plus déplorable, que, circonscrite à un cruel brigandage, étrangère à tout esprit de conquête territoriale, elle ne donne point naissance à ces grands empires qui, du moins quelquefois, admettent une sorte de civilisation. Cependant l'observation prolongée des Africains a fait connaître leurs vertus et leurs dispositions à s'instruire et à imiter nos arts. Il a été constaté que rien dans leur nature morale ne les condamne à une éternelle barbarie. Malheureusement l'Europe, entraînée vers les deux Indes, s'est peu occupée d'une contrée plus rapprochée et peut-être plus riche. Ainsi nos

relations avec les côtes d'Afrique se sont longtemps bornées à ce trafic d'hommes que la philosophie et la religion réprouvent en principe, mais que, dans le cas particulier des Africains, beaucoup de circonstances rendent moins horrible. L'abolition de l'anthropophagie ayant fait doubler le nombre des prisonniers dont les princes ont à disposer, la cessation absolue de la traite, que plusieurs nations européennes ont proclamée, fera peut-être revivre sur la côte les horribles massacres et les sacrifices humains qui règnent encore dans l'intérieur. Puissent des colonies européennes, des colonies stables, étendues, florissantes, en montrant sur les bords du Niger, du Sénégal, du Zaïre et du Zambèze, le modèle de nos lois et de nos mœurs, exciter les Africains à une heureuse émulation, ou les engager à une soumission salutaire !

La population de l'Afrique est d'environ 60 millions d'âmes. La plus grande partie des habitants n'a d'autre religion que le fétichisme. Le mahométisme est suivi dans le bassin inférieur du Nil, sur le versant de l'Atlas, la plus grande partie de la Sénégambie, du bassin du Niger, du bassin du lac Tchad, etc. Le christianisme est pratiqué en Abyssinie et dans les colonies européennes.

Nous allons maintenant faire la description de l'Afrique dans l'ordre suivant : 1° Égypte ; 2° Nubie, Denka, Kourdoïan, etc. ; 3° Abyssinie ; 4° régences de Tripoli et de Tunis ; 5° Algérie ; 6° empire de Maroc ; 7° Sahara ; 8° Sénégambie ; 9° Guinée, etc. ; 10° Afrique centrale ; 11° Congo, Cimbébasie, Hottentotie ; 12° Cafrerie, Mozambique, côtes de Zanguebar et d'Ajan ; 13° îles africaines.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ÉGYPTE.

§ 1^{er}. DESCRIPTION DU NIL. — L'Égypte est bornée à l'est par l'isthme de Suez et la mer Rouge, au sud par la Nubie, dont elle n'est séparée que par une ligne de convention, à l'ouest par les déserts de Libye et le pays de Barcah, au nord par la Méditerranée. Elle a 500,000 kilomètres carrés, dont moins d'un dixième (41,000) est susceptible d'être cultivé et habité. Ce pays unique dans la nature, unique dans les fastes de l'histoire, n'est en réalité qu'une longue vallée que le Nil arrose après l'avoir en partie formée, et que resserre à droite comme à gauche la stérile immensité des déserts. Commençons donc par le Nil le tableau physique de cette contrée.

Le bassin total du Nil est formé par le versant occidental des montagnes du golfe Arabique et de l'Abyssinie, par le versant méridional des montagnes de la Lune, par le versant oriental d'abord des montagnes du Darfour, ensuite des collines désertes qui traversent la Nubie et la Libye. On n'a que des notions incertaines sur toutes ces montagnes ou hauteurs.

Les sources du Nil sont encore inconnues. Il paraît, d'après les récits des voyageurs les plus récents, qu'il naît sur le revers méridional des montagnes de l'Abyssinie, sous le nom de *Godjab* ou *Omo*. Il coule du nord au sud, tourne à l'ouest à travers le pays des Behrs, et cette partie de son cours est encore douteuse ou inconnue ; puis il remonte vers le nord, et alors sa marche devient certaine. Il traverse, sous le nom

de *Bahr-el-Abiad* (rivière Blanche), le pays des Kiks, le Donga, le pays des Chillouks, le Denka, le Kourdofoan et le Sennaar. Arrivé à Khartoum, il reçoit le *Bahr-el-Azrak*, qui descend du plateau central de l'Abyssinie, et se grossit à droite du *Yabous* et du *Toumat*, à gauche, du *Dender* et du *Rahad*. Il continue son cours dans le pays de Chendy et dans le Dar-Berber, reçoit le *Tacazzé* ou *Atbarah* grossi de l'*Angrab*, du *Mareb* et du *Lidda*. Il forme ensuite un vaste circuit dans le pays de Dongola, en se tournant au sud-ouest. Six fois une barrière de montagnes semble arrêter son cours; six fois il franchit cet obstacle. La seconde cataracte, dans la Nubie, est la plus forte. La sixième ouvre au Nil l'entrée de l'Égypte près de Syène ou Asouan. La hauteur de cette cataracte varie selon les saisons, et n'est généralement que de 1 à 2 mètres. Depuis Syène jusqu'au Kaire le Nil coule dans une vallée d'environ 20 kilomètres dans sa moyenne largeur, entre deux chaînes de montagnes, dont l'une s'étend jusqu'à la mer Rouge, et dont l'autre se termine dans les déserts de l'ancienne Libye. Il occupe le milieu de la vallée jusqu'au détroit nommé Djebel-Selseleh; cet espace, d'environ 60 kilomètres de longueur, n'offre sur ses deux rives que très-peu de terre cultivable. Au débouché du Djebel-Selseleh, la pente transversale porte constamment le Nil sur sa rive droite, qui présente dans beaucoup d'endroits l'aspect d'une falaise coupée à pic, tandis que le sommet des montagnes de la rive gauche est presque toujours accessible par un talus plus ou moins incliné. Ces dernières montagnes commencent, près de la ville de Syouth, en descendant vers le Fayoum, à s'éloigner de plus en plus vers l'ouest, de sorte qu'il se trouve entre elles et la vallée cultivée un espace désert qui va toujours en s'élargissant, et qui, dans beaucoup d'endroits, est bordé du côté de la vallée par une ligne de dunes de sables dirigée à peu près du nord au sud.

Les montagnes qui embrassent le bassin du Nil dans l'Égypte supérieure, s'entrecoupent par des gorges qui conduisent d'un côté sur les bords de la mer Rouge, et de l'autre dans les oasis. Ces gorges transversales pourraient être habitables, puisque les pluies d'hiver y entretiennent la végétation pendant quelque temps, et forment des fontaines dont les eaux suffisent aux besoins des Arabes et de leurs troupeaux. La lisière des terrains déserts, qui s'étend ordinairement sur les côtés de la vallée, parallèlement au cours du Nil (et qu'il ne faut pas confondre avec cette mer stérile de sable qui se trouve de chaque côté de l'Égypte), comprend maintenant deux espèces de sol bien distinctes; l'une, immédiatement au pied de la montagne, est composée de sables, de cailloux roulés; l'autre, composée de sables légers, recouvre une étendue de terrain autrefois cultivable. Si l'on coupe la vallée par un plan perpendiculaire à sa direction, on remarque que sa surface s'abaisse depuis les rives du Nil jusqu'au pied des montagnes; circonstance qui a également été observée sur les bords du Mississipi, du Pô, d'une partie du Borysthène et de quelques autres rivières.

Près de Bény-Soueyf, la vallée du Nil, déjà considérablement élargie à l'ouest, s'ouvre de ce même côté, et nous laisse entrevoir les fertiles plaines de *Fayoum*; ces plaines forment proprement une espèce de plateau séparé au nord et à l'ouest des montagnes qui l'environnent par une large vallée, dont une certaine étendue, constamment submergée, forme ce que les habitants du pays appellent *Birket-el-Keroun*. Près du Kaire, les chaînes qui resserrent la vallée du Nil s'éloignent de part et d'autre;

l'une, sous le nom de *Djebel-el-Nairon*, se dirige au nord-ouest vers la Méditerranée; l'autre, appelée *Djebel-el-Attaka*, court droit à l'est vers Suez. En avant de ces chaînes s'étend une vaste plaine composée de sables recouverts du limon du Nil. A l'endroit nommé *Batou-el-Bakarah*, le fleuve se partage en deux branches qui, en coulant, l'une vers Rosette, l'autre vers Damiette, embrassent le *Delta* actuel; car cette espèce d'île triangulaire, anciennement plus grande, était bornée à l'orient par la branche *Pélusiaque*, aujourd'hui perdue ou convertie en canaux fangeux. A l'ouest, elle était terminée par la branche *Canopique*, aujourd'hui en partie confondue avec le canal d'Alexandrie, et en partie perdue dans le lac Edkoû. Cependant la dépression et l'égalité du niveau, ainsi que la fertilité et la verdure, marquent encore aujourd'hui les limites de l'ancien Delta.

Les divers *bogaz* ou embouchures de ce grand fleuve ont souvent changé de position et en changeant encore; circonstance qui a fourni matière à de longues discussions. Voici les résultats les plus certains. Les sept bouches du Nil, connues des anciens, se suivaient dans l'ordre que voici : 1° la bouche *Canopique*, représentée par l'embouchure du lac Edkoû, ou, selon d'autres, par celle du lac d'Aboukir; 2° la *Bolbitique*, à Rosette; 3° la *Sébennyitique*, probablement l'embouchure du lac de Bourlos; 4° la *Phatnitique* ou *Bucolique*, à Damiette. Les trois dernières, perdues aujourd'hui, sont : 5° la *Mendésienne*, confondue dans le lac Menzaléh, mais dont la bouche est représentée par celle de Dibeh; 6° la *Tanitique* ou *Saïtique*, qui paraît se retrouver à l'extrémité à l'est du lac Menzaléh, dans celle nommée aujourd'hui *Omm-saregdj*; la branche du Nil qui conduisait ses eaux à la mer répond au canal Moeys, qui se perd aujourd'hui dans le lac; 7° la bouche *Pélusiaque* semble aujourd'hui représentée par l'embouchure la plus orientale du lac Menzaléh, où se retrouvent encore les ruines de Péluse.

La profondeur et la rapidité du Nil varient selon les lieux et les saisons. Sa pente est telle qu'à Khartoum il est à 465 mètres au-dessus du niveau de la mer, à Dongolah, cette pente n'est plus que de 246 mètres; à Syène de 112; au Kaire de 10. Dans son état ordinaire, ce fleuve ne porte que des bateaux de 60 tonneaux, depuis les embouchures jusqu'aux cataractes. Le *bogaz* de Damiette a cependant 2^m,30 à 2^m,60 d'eau dans le temps des basses eaux; celui de Rosette n'en a qu'un à deux. Dans les hautes eaux, l'un et l'autre de ces *bogaz* ont 13 à 14 mètres de plus, et les caravelles de 24 canons remontent jusqu'au Kaire. La navigation est singulièrement favorisée durant les crues; car, pendant que le courant du fleuve entraîne les navires depuis les cataractes jusqu'aux *bogaz* avec une extrême rapidité, les vents du nord, très-violents, permettent de remonter le fleuve à force de voiles avec une égale rapidité : on fait l'un et l'autre trajet en huit à dix jours. Les *bogaz* sont difficiles à passer, même dans les hautes eaux. Des bancs de sable changeants menacent le navigateur dans toute la longueur du cours.

Les fameuses plaines de l'Égypte ne seraient pas le séjour d'une éternelle fertilité sans les crues du fleuve, qui en même temps les arrose et les couvre d'un limon fécond. Nous connaissons aujourd'hui avec certitude ce que les anciens ne pouvaient qu'entrevoir obscurément, ce que cependant Agatarchide, Diodore, Abdallatif avaient affirmé savoir que les grandes pluies annuelles entre les tropiques sont la seule cause

de ces crues, communes à tous les fleuves de la zone torride, et qui, dans des terrains bas comme l'Égypte, occasionnent des inondations. La crue du Nil commence au solstice d'été; le fleuve acquiert sa plus grande élévation à l'équinoxe d'automne, reste permanent pendant quelques jours, puis diminue, mais avec plus de lenteur. Au solstice d'hiver il est déjà très-bas; mais il reste encore de l'eau dans les grands canaux. A cette époque les terres sont mises en culture. Le sol se trouve couvert d'une couche de limon plus ou moins épaisse, et déposée par couches horizontales : ce limon a une forte affinité pour l'eau; il fournit par l'analyse près de la moitié d'alumine, un quart environ de carbonate de chaux, le reste en eau, carbone, oxyde de fer, carbonate de magnésie. Sur les bords du Nil, le limon tient beaucoup de sable; et lorsqu'il est porté par les eaux sur des terres éloignées, il perd en chemin une quantité de sable proportionnelle à la distance du fleuve, de manière que lorsque cette distance est considérable, on trouve l'argile presque pure : aussi ce limon est-il employé dans plusieurs arts en Égypte. On en fait de la brique excellente et des vases de différentes formes : il entre dans la fabrication des pipes; les verriers l'emploient dans la construction de leurs fourneaux, et les habitants des campagnes en revêtent leurs maisons. Ce limon renferme des principes favorables à la végétation. Les cultivateurs le regardent comme un engrais suffisant.

La salubrité de l'eau du Nil, vantée par les anciens, paraît reconnue par les modernes avec certaines restrictions. Elle est très-légère et purgative; mais, pendant les trois mois d'été qu'elle reste presque stagnante, elle devient bourbeuse et ne peut être bue qu'après avoir été clarifiée. Pendant les crues, elle prend d'abord une couleur verte, quelquefois très-foncée; après trente à quarante jours cette couleur fait place à un rouge plus ou moins brunâtre. Ces changements sont probablement dus à des écoulements successifs de plusieurs lacs périodiques ou flaques d'eau que forment les pluies sur les divers plateaux de l'Afrique intérieure.

En mesurant le Nil depuis sa source présumée, nous assignerons à son cours une longueur totale de 4,000 kilomètres : ainsi, jusqu'à sa réunion avec le Bahr-el-Azrak, il n'en a pas moins de 1,800; de ce point jusqu'à son confluent avec le Tacazzé on en compte 280; enfin depuis cette rivière jusqu'à la Méditerranée ses nombreux détours forment une étendue d'environ 2,000 kilomètres.

§ II. CANAUX ET LACS. — Si maintenant nous considérons les nombreux canaux dérivés du Nil vers la fin de son cours, nous trouverons que le canal *Moeys*, qui prend naissance à 4 kilomètres au-dessus du Kaire, paraît occuper les branches du Nil appelées *Pélusiaque* et *Tanitique*. Aussi navigable que le fleuve, il a 150 mètres de largeur et près de 160 kilomètres de longueur. Le canal de *Chybyn-el-Koum* traverse le Delta du sud-est au nord-ouest. Il prend ses eaux dans la branche de Damiette, au village de Garyneyn, et débouche dans celle de Rosette, au village de Farastoq. Il est navigable; sa largeur est de 150 à 200 mètres. Le canal de *Mahmoudieh*, creusé par Méhémet-Ali, relie Alexandrie au Nil. Il est navigable; sa longueur est de 100 kilomètres. Construit dans l'espace de dix mois, 300,000 ouvriers y furent employés. Ce travail gigantesque rappelle les constructions des Pharaons.

Quant aux canaux destinés à porter sur toutes les portions du sol les eaux du fleuve, il est impossible d'estimer leur nombre. Parmi les voyageurs, l'un l'évalue à 6,000

uniquement pour la haute Égypte; l'autre ne reconnaît qu'environ 90 canaux, dont 40 à peu près pour la haute Égypte, 28 pour le Delta, 11 pour les provinces d'est, et 13 pour celles d'ouest. La plus célèbre de ces rivières artificielles est le *canal de Joseph*, ou le *Calidch-Menhi*, qui a 160 kilomètres de long sur une largeur de 16 à 100 mètres. Une partie de ce canal paraît répondre à l'ancien canal d'Oxyrynchus, que Strabon, en y naviguant, prit pour le Nil même.

Un autre canal, celui de Suez, est sur le point d'être rétabli : il mettrait la Méditerranée en communication avec la mer Rouge, et ouvrirait une route plus facile vers l'Océanie et l'Asie. Nous en reparlerons.

Les plages maritimes de l'Égypte présentent plusieurs lacs ou plutôt lagunes qui, de siècle en siècle, éprouvent tantôt des diminutions, tantôt des accroissements. Le *Mahdyeh*, nom qui signifie en arabe *passage d'eau*, doit, en effet, son origine à un passage d'eau situé entre Alexandrie et Rosette, par lequel il communique à la mer. Sa position entre le lac d'Edkoû et Aboukir lui a fait donner aussi le nom de ce village. Le détroit par lequel il se lie à la mer occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne bouche Canopique. On remarque sur la langue de terre sablonneuse qui le sépare de la Méditerranée des vestiges d'une digue longue de 3,000 mètres que la mer rompit en 1715, époque de l'origine de ce lac. Sa surface est d'environ 14,000 hectares.

Au sud d'Alexandrie, le *Boheyreh-el-Maryout*, l'ancien lac Maréotis, est situé entre la tour des Arabes et Alexandrie, dont il fertilisait autrefois les environs. Il contenait au seizième siècle des eaux douces que lui apportaient des canaux du Nil; mais l'impéritie du gouvernement des Mamelouks le laissa se dessécher. « Lorsque l'armée française descendit en Égypte, le Maréotis n'était plus qu'une plaine sablonneuse, dont la partie la plus basse retenait les eaux de la pluie, qui y séjournaient une grande partie de l'hiver. Mais, le 4 avril 1801, l'armée anglo-turque coupa les digues du canal d'Alexandrie vers l'extrémité occidentale du lac Mahdyeh : les eaux de ce lac, aussi salées que celles de la mer, se répandirent successivement par trois ou quatre ouvertures dans le Maréotis, et mirent soixante-dix jours à le remplir. Le déluge provoqué par les Anglais submergea quarante villages et les terres cultivées qui les entouraient¹. » Méhémet-Ali a fait barrer la communication du lac avec la mer : il ne reçoit plus que les eaux pluviales et le trop-plein du canal Mahmoudieh. Ces eaux couvrent sa surface pendant l'hiver; mais en été elles s'évaporent, et le fond du lac ayant été imprégné par les eaux de la mer, se couvre d'une épaisse couche saline que l'on exploite et qui lui donne l'aspect d'un terrain couvert de neige.

Le lac d'*Edkoû*, situé entre le Mahdiah et la branche de Rosette ou Bolbitique, tire son nom d'un village situé sur ses bords. Les eaux du Nil l'alimentent. Il était presque desséché à l'époque de l'expédition française, parce que les digues des canaux qui le remplissent n'avaient pas été ouvertes depuis longtemps. Sa superficie est de près de 34,000 hectares.

Le lac *Boulou* occupe la base du Delta et s'étend d'une branche du Nil à l'autre. Ses eaux sont peu profondes. Il reçoit divers canaux et communique à la mer par une ouverture. Sa longueur est d'environ 100 kilomètres, et sa superficie de 112,000 hectares.

¹ *Aperçu général de l'Égypte*, par Clot-Bey.

Le lac *Menzaléh* est formé de la réunion de deux grands golfes, et borné au nord par une longue bande de terre basse et peu large qui le sépare de la mer. Les deux golfes sont séparés en partie entre eux par la presqu'île de Menzaléh, à la pointe de laquelle se trouvent les îles de Matharyeh, les seules du lac qui soient habitées. Le lac Menzaléh ne communique avec la mer que par deux bouches praticables, celles de Dibeh et d'Omm-saredj, qui sont les bouches Mendésienne et Tanitique des anciens. Sa longueur, depuis la bouche de Dibeh jusqu'à celle de Péluse, est de 84,000 mètres; sa plus petite largeur est de 22,000 mètres et sa superficie de 184,000 hectares. On nomme *Birket-el-Balah* (*étang des dattes*) les lagunes formées par le lac Menzaléh dans sa partie méridionale. On en évalue la superficie à 13,000 hectares.

A 40 kilomètres à l'est du lac Menzaléh s'étend, près des bords de la mer, une plaine fangeuse connue sous le nom de *Sebakah-Bardoual*, et qui recouvre la place de l'ancien lac *Sirbon*. Les descriptions qu'en ont faites Diodore de Sicile et Strabon sont encore applicables à son état actuel. Suivant Diodore, des corps d'armée ont péri faute de connaître ces marais profonds, que les vents recouvrent de sables qui en cachent les abîmes.

Enfin les lacs *Amers*, situés vers le milieu de l'isthme de Suez ou Soueys, et longs de 40 à 48 kilomètres, paraissent être un délaissement de la mer Rouge. Ils servaient jadis de transition pour faire communiquer cette mer avec le Nil.

§ III. OROGRAPHIE ET GÉOLOGIE DE LA VALLÉE DU NIL. — Les montagnes à l'occident du Nil paraissent calcaires et coquillères; dans celles qui sont à l'orient, la serpentine et le granit semblent former les plus hautes cîmes. La pierre qui a servi à la construction de la pyramide de Chéops, près de Gizeh, est une pierre calcaire, ou carbonate de chaux, à grains fins d'un gris blanc, et facile à tailler. Le granit rose des monuments antiques, qui compose encore le revêtement de la pyramide nommée *Mycerinus*, est, à ce qu'on croit, le *pyropæcydon* de Pline. On trouve dans les environs des pyramides le jaspe d'Éthiopie, la roche quartzreuse avec amphibole, le caillou d'Égypte, qui est un quartz agate grossier veiné. Les autres roches et substances minérales de l'Égypte sont le granit rouge, le granit blanc, le feldspath vert, l'amphibole noire, la pierre calcaire, la serpentine, du talc ollaire, du marbre avec des veines de mica argenté, du calcaire fétide, du jaspe de toutes les espèces, la topaze, l'améthyste, le cristal de roche, la calcédoine, l'onix, la cornaline, l'héliotrope, l'obsidienne, le lapis-lazuli. On exploite aujourd'hui en Égypte trois carrières d'albâtre : la première un peu au-dessus de Bénysoueyf; la seconde en face de Syout; la troisième, toujours en remontant, entre Syout et Atkim. On sait aussi qu'il existe dans la montagne de Zabarah, au sud-ouest de Koséir, un gisement de ces pierres précieuses. Nous ajouterons à l'énumération précédente quelques roches qui méritent d'être citées. Telles sont l'amphibolite schistoïde des cataractes de Syène, le diorite granitoïde et le diorite sélagite, qui ressemble au basalte; le stéachiste stéatiteux, appelé pierre de Baram, et dont on fabrique des poteries dans la haute Égypte; l'ophicalce grenue, que l'on exploite dans la vallée de Koséir, et le trappite feldspathique, qui ressemble aussi à un basalte. Ces roches ne sont point riches en filons métalliques; aussi le cuivre est-il le seul métal que l'on pourrait exploiter en Égypte : on en connaît des mines au pied du mont Baram. Des gisements de plomb se présen-

tent sur les bords de la mer Rouge. La vallée qui mène à Koséir est couverte d'un sable partie calcaire et partie quartzeux. En approchant de cette ville on trouve trois genres de montagnes. Dans les premières les roches sont granitiques, à grains très-fins et petits. La seconde chaîne comprend des montagnes de brèche ou de poudingues d'une espèce particulière, connue sous le nom de *breccia di verde*. Aux montagnes de brèche succède, pendant environ 45 kilomètres, une substance de texture schisteuse, qui paraît d'une formation contemporaine à celle des brèches, puisqu'elle se lie à celles-ci par des passages gradués, et contient des fragments roulés de différentes roches. Du côté des fontaines d'El-Aouch-Lambageh domine une chaîne de montagnes schisteuses qui présente dans sa composition du pétro-silex et des roches stéatiteuses; mais à 12 kilomètres de Koséir les montagnes changent subitement : une grande partie est gypseuse ou calcaire, disposée par couches presque toujours dirigées du nord au sud; on y trouve les débris fossiles de l'*ostrea diluviana*. Parmi ces montagnes de sédiment supérieur, on trouve des schistes, des porphyres peu caractérisés, des grains de feldspath. Le sol de la vallée, couvert d'immenses fragments de roches, offre des variétés sans nombre; tantôt ce sont des serpentines, des roches composées où domine l'amphibole, des schistes, des gneiss, des porphyres, des granits; tantôt c'est une espèce particulière de stéatite qui renferme des nœuds de spath schisteux; enfin il se présente une substance nouvelle et particulière en minéralogie, qui se trouve encore dans divers points du désert qui se prolonge jusqu'au pied du mont Sinaï, et qui ressemble au thallite vert du Dauphiné. On ne la trouve pas seule, mais elle fait partie des granits, des porphyres et des roches. Du côté de la vallée de Suez, les montagnes sont calcaires, et en plusieurs endroits composées de coquilles agglutinées.

Dans la haute Égypte, vers Edfou, les montagnes se composent d'ardoise, de grès, de quartz blanc et rose, de cailloux bruns, mêlés de cornalines blanches. Près des ruines de Silsilis, les roches granitiques contiennent des cornalines, du jaspe et de la serpentine. Un peu plus avant dans la haute Égypte, on trouve alternativement du granit et du grès décomposé, formant à la superficie une croûte friable et présentant l'aspect d'une ruine.

Dans la chaîne qui avoisine le Kaire, on a recueilli plusieurs coquilles fossiles, telles que la vulselle lingulée, *vulsella lingulata*; l'huître flabellule, *ostrea flabellula*, et la placune vitrée, *placuna placenta*, espèce qui n'avait point encore été trouvée à l'état fossile. Ces coquilles se trouvent en couches dans un dépôt qui appartient à la partie la plus supérieure des terrains de sédiment. La grande pyramide de Memphis est construite sur une roche calcaire qui renferme des cérithes : ce qui indique un dépôt de la même époque géologique, mais inférieur. Sur la route du Fayoum à la petite oasis, la plus grande partie du sol appartient à la partie supérieure des terrains de sédiment moyen : les nummulites y abondent, principalement la variété appelée *nummiformis*, dont plusieurs ont plus de 5 centimètres de diamètre; ainsi que le *nautilus lineatus*. Aux environs de la grande oasis on trouve dans des terrains analogues le *clypeaster Geymardi*, de la famille des échinides ou des oursins. Les parties sableuses du sol renferment des fragments de bois pétrifié; ils sont surtout très-nombreux dans la vallée du *Fleuve sans eau*, dont nous parlerons bientôt. Enfin l'Égypte possède plu-

sieurs eaux ferrugineuses et thermales que nous signalerons en parlant des lieux où elles sont situées.

On trouve dans la vallée de l'Égarement le sel marin en petites couches compactes, soutenues sur des lits de gypse. Dans plusieurs déserts qui bordent l'Égypte, le sel marin se montre presque partout, tantôt cristallisé sous le sable, tantôt effleuré à sa surface.

On n'a aucune mesure exacte des montagnes de l'Égypte, mais on sait par approximation que près du Kaire la chaîne arabique est élevée de 150 à 160 mètres; qu'à environ 240 kilomètres de là elle atteint 500 à 550 mètres; qu'au delà de Thèbes elle a 600 à 700 mètres; qu'enfin elle s'abaisse graduellement jusque près d'Asouan sous le 24^e parallèle, où elle n'offre plus, surtout dans le voisinage du Nil, que des collines. Les montagnes qui bordent le golfe Arabique sont généralement plus hautes que celles qui s'élèvent sur la rive droite du Nil; mais de l'autre côté du fleuve c'est tout le contraire : elles vont en s'abaissant à mesure qu'on s'éloigne de ses bords. La chaîne libyque, c'est-à-dire toutes les hauteurs qui dominent la rive gauche du Nil, est plus basse que celle de la rive opposée, depuis le lac Keroun jusqu'à Girgeh; là elle commence à s'élever rapidement jusqu'à Denderah, puis elle diminue un peu de hauteur près de Thèbes, s'abaisse de nouveau près d'Esné, en conservant cependant une plus grande élévation que sur la rive opposée : ainsi, près de l'île d'Éléphantine, les montagnes de gneiss surpassent en élévation les rochers granitiques, dont les pointes saillantes dominent la rive droite du Nil.

La région la plus curieuse de l'Égypte est sans contredit celle qui renferme la vallée du *Fleuve sans eau* et le bassin des lacs de *Natron*. Ces deux vallées sont parallèles. La montagne de Natron domine et suit la vallée du même nom. Cette montagne ne contient aucune des roches qu'on trouve disséminées dans la vallée, telles que des quartz, des jaspes, des pétro-silex. Six lacs se suivent dans la direction de la vallée. Leurs bords et leurs eaux sont couverts de cristallisations, tant de sel commun ou chlorure de sodium que de natron ou carbonate de soude. Lorsqu'une même masse d'eau contient à la fois l'un et l'autre sel, c'est le chlorure de sodium qui se cristallise le premier, puis le carbonate de soude se dépose dans une couche à part. Quelquefois ces deux cristallisations semblent choisir chacune son théâtre dans des parties isolées du même lac. Cette curieuse vallée n'est habitée que par des moines grecs. Leurs quatre couvents sont à la fois des espèces de forteresses et des prisons. Ils ne vivent que d'un peu de légumes. La végétation même de ces vallées offre un aspect sauvage et triste : les palmiers ne forment que des buissons et ne portent pas de fruit. Des caravanes viennent y chercher le natron. Selon le général Andréossy, la ferme de cette substance, nécessaire à diverses fabriques, était sur le pied de l'ancienne gabelle de sel en France.

La vallée parallèle à celle du Natron porte le nom de *Bahhar-béla-mè*, c'est-à-dire Fleuve sans eau. Séparée de la vallée du Natron par une petite chaîne de hauteurs, elle conserve généralement une largeur de 12 kilomètres. Dans les sables qui la recouvrent, on a découvert des troncs d'arbres entièrement pétrifiés, et une vertèbre d'un gros poisson. Au surplus, on y rencontre les mêmes pierres que dans la vallée du Natron. Quelques savants ont pensé que ces pierres y ont été amenées par un bras du

Nil qui y aura passé. On prétend que la vallée du Fleuve sans eau rejoint au sud le Fayoum, et qu'au nord elle aboutit à la Méditerranée.

Ces contrées ont sans doute subi des révolutions terribles, mais qui remontent au delà de la constitution actuelle du globe. Quant aux changements modernes, leur étendue et leur importance ont été beaucoup exagérées. Reynier fait remarquer *jadicieusement* que la diminution des terres cultivables doit dater d'époques bien antérieures aux temps historiques. « Plusieurs points que les anciens ont indiqués aux bords des déserts y sont encore; le canal de Joseph, abandonné depuis des siècles, n'est comblé dans aucune de ses parties ¹. » Ce canal, dont nous venons de parler, servait à conduire les eaux du fleuve dans le canton de Fayoum et dans le lac Mœris, aujourd'hui *Birket-él-keroun*; on en retirait le double avantage d'arroser parfaitement les terres du Fayoum, et de se débarrasser, en cas d'une crue extraordinaire, de la trop grande quantité d'eau. Il est probable que ce canal, décoré du nom de Joseph, comme plusieurs autres objets mémorables, a été creusé par ordre du roi Mœris; les eaux alors auront rempli le bassin du lac *Birket-él-keroun*, auquel on a pu donner le nom du prince qui avait opéré ce grand changement. On conciliera ainsi les positions différentes données au lac Mœris par Hérodote, Diodore et Strabon; on expliquera comment les anciens ont pu dire que le lac avait été creusé de main d'homme, tandis que le Birket-él-keroun ne porte aucun indice d'un semblable travail.

§ IV. CLIMAT. — L'aspect de l'Égypte varie périodiquement comme les saisons. Dans les mois de notre hiver, lorsque la nature, morte pour nous, semble avoir transporté la vie dans ces climats, la verdure des prairies émaillées de l'Égypte charme les yeux. Les fleurs des orangers, des citronniers et d'une foule d'arbustes odorants parfument l'air; les troupeaux répandus dans la plaine animent le tableau; l'Égypte ne forme alors qu'un jardin délicieux, quoique monotone : car ce n'est partout qu'une plaine terminée par des montagnes blanchâtres, et semée de quelques bosquets de palmiers. Dans la saison opposée, ce même pays ne présente plus qu'un sol ou fangeux, ou sec et poudreux; d'immenses champs inondés, de vastes espaces vides et sans culture, des campagnes où l'on n'aperçoit que quelques dattiers, des chameaux, des buffles conduits par de misérables paysans nus et hâlés, hâves et décharnés; un soleil brûlant, un ciel sans nuage, des vents continuels et plus ou moins violents. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs voyageurs ont tant différé les uns des autres dans la description physique qu'ils nous ont donnée de ce pays.

Dans la partie septentrionale de l'Égypte le thermomètre descend en hiver jusqu'à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro; pendant les plus fortes chaleurs, à Alexandrie et même au Kaire, il monte rarement au-dessus de 22 degrés; mais au sud, dans les environs d'Asouan, on trouve 34 degrés à l'ombre, et le thermomètre placé dans le sable a marqué jusqu'à 54 degrés au soleil.

« Une longue vallée entourée de coteaux et de montagnes n'offre aucun point où le sol soit assez élevé pour arrêter les nuages. Aussi les évaporations de la Méditerranée, pendant l'été, chassées par les vents du nord, presque alisés en Égypte dans cette saison, ne trouvant rien qui les arrête, passent sur ce pays sans obstacles, et vont s'accumuler contre les montagnes de l'Afrique centrale. Là, réduites en pluies,

¹ *Mémoire sur l'Égypte*, tome IV.

elles grossissent les torrents qui, joints au Nil, en élèvent les eaux, et, sous la forme d'inondation, rendent avec usure à l'Égypte ce que les pluies auraient pu lui donner¹.» Aussi, excepté sur les bords de la mer, rien n'est plus rare dans ce pays que les pluies; et plus on remonte vers le sud, moins on en éprouve. On appelle hiver les mois pendant lesquels elles tombent. Au Kaire, on a quatre à cinq ondées; dans la haute Égypte, une ondée, deux au plus dans l'année, sont le terme moyen. Vers la mer, les pluies sont plus fréquentes. Mais les pluies en Égypte, loin d'être regardées par les cultivateurs comme bienfaisantes, leur paraissent nuisibles; ils assurent qu'elles font germer les graines d'une foule d'herbes qui nuisent aux plantes céréales.

Les vents sont assez réguliers pendant les mois de juin, juillet, août et septembre; ils soufflent presque sans interruption du nord et du nord-est. Pendant le jour le ciel est pur, sans nuages, sans nébulosités même; mais le refroidissement de l'atmosphère, qui suit l'abaissement et la disparition du soleil, condense les vapeurs. On les voit alors passer d'un mouvement précipité du nord au sud; et ce passage continue jusqu'au lendemain après le lever du soleil, parce qu'alors la chaleur les raréfie de nouveau et les rend invisibles.

L'époque de la décroissance du Nil, qui a lieu, année commune, au mois d'octobre, est accompagnée de vents intermittents. Ces vents soufflent du nord, mais avec des intervalles de calme. L'hiver, les vents sont variables; l'atmosphère, sans nuages, n'oppose aucun obstacle à l'action des rayons solaires, et la végétation, alors dans toute sa force, s'approprie l'eau qui s'évapore; de sorte que, excepté des rosées assez abondantes et quelques brouillards très-peu fréquents qui ont lieu le matin, rien ne met obstacle à la transparence de l'air.

L'approche de l'équinoxe du printemps change la face de la terre; le vent embrasé du sud commence à souffler, mais il dure rarement plus de trois jours de suite. Dès que ce vent du sud, nommé *khamSYM* en Égypte, *samiel* en Arabie et *simoûm* dans le désert, commence à souffler, l'atmosphère se trouble: souvent une teinte de pourpre la colore; l'air perd son élasticité; une chaleur sèche et brûlante règne partout, en même temps que des tourbillons semblables aux émanations d'une fournaise ardente se succèdent par intervalles.

Les vents d'ouest et de nord-ouest qui traversent les déserts en transportent les sables jusqu'en Égypte, malgré les obstacles que leur présente la chaîne libyque. Les sables transportés au delà de cette chaîne descendent dans la vallée du Nil, et rétrécissent de plus en plus la bande de terrains propres à la culture. Amoncelés çà et là par les vents, ils forment des monticules que l'on ne peut comparer qu'aux dunes: aussi ces amas de sable font-ils commencer le désert à peu de distance du fleuve; ils s'y accumulent d'autant plus facilement que celui-ci, par l'action de ses débordements, laissant chaque année un limon plus ou moins fertile sur ses bords, les exhausse et donne à la vallée une pente qui, au lieu de s'incliner vers le fleuve, se dirige en sens inverse. « Aussi longtemps que le sol des bords du fleuve n'a pas été plus élevé que le niveau des crues moyennes, il a reçu le premier les eaux de l'inondation, et leur épanchement, qui ralentissait leur mouvement, facilitait le dépôt du limon qui y était

¹ Reynier, *Traité sur l'Égypte*, II, page 12.

suspendu : elles n'arrivaient ensuite aux terrains plus éloignés qu'après un certain degré d'épuration. Actuellement des canaux profonds conduisent les eaux sur les terres éloignées avant qu'elles aient atteint les bords du fleuve. Mais ces terres éloignées reçoivent chaque année un exhaussement quelconque ; cet exhaussement sera quelque jour tel que les eaux n'y parviendront que dans la plus grande crue. Les habitudes de culture des Égyptiens devront alors être changées, et là où l'on recueillait les céréales et les légumes, on cultivera la canne et le cotonnier, qui ne viennent que dans les terrains préservés de l'inondation par des digues¹. »

La saison du *khamSYM* est la seule où l'atmosphère de l'Égypte soit généralement malsaine. C'est alors que se montre dans toute sa puissance redoutable la *peste*, cette maladie dont la nature et l'origine échappent encore aux recherches de la science médicale. Il paraît prouvé que la peste est indigène en Égypte, et non pas apportée d'autres contrées. L'ophthalmie fait les plus grands ravages pendant la saison du débordement. Comme elle attaque surtout ceux qui dorment en plein air, il est naturel d'en chercher la cause dans les rosées très-abondantes qui tombent pendant la nuit. Le *natron*, dont le sol de l'Égypte est imprégné, communique à l'air ses qualités salines et mordantes. La rosée, qui, à une autre époque de l'année, arrête ou du moins modère les effets de la peste, est si corrosive qu'elle ronge en peu d'instants les instruments de métal qu'on y expose.

§ V. PRODUCTIONS. — AGRICULTURE. — C'est à une atmosphère si singulièrement constituée, c'est aux inondations du Nil que l'Égypte doit l'avantage de réunir presque tous les végétaux cultivés de l'ancien continent. On peut diviser toutes les cultures de ce pays en deux grandes classes : les unes ont lieu sur les terres arrosées par le débordement naturel du fleuve, et les autres, sur les terres où l'inondation ne parvient pas, et où l'on y supplée, ainsi que nous venons de le dire, par des irrigations artificielles. Parmi les premières on remarquera le froment, l'orge, l'épeautre, les fèves, les lentilles, le sésame, la moutarde, le lin, l'anis, le carthame ou safran bâtard (*carthamus tinctorius*), la gaude, le tabac, le lupin, le pois chiche, le *barsim* ou trèfle d'Égypte, le fenugrec, la pastèque, le melon, les concombres divers et la laitue. Le meilleur froment vient à Maraga dans la haute Égypte. Le canton d'Achmyn en fait les récoltes les plus abondantes. L'orge à six rangs de grains (*hordeum hexastichon*) sert en grande partie à la nourriture du bétail et des chevaux : c'est la plante céréale la plus généralement cultivée. Les lentilles sont particulières au Fayoum. L'oignon est une plante de grande culture dans presque toute l'Égypte. Les cucurbitacées, ainsi que les tabacs et les lupins, couvrent ordinairement les bords du fleuve à mesure que l'eau baisse, et les îles qu'elle laisse à découvert. Les melons et les concombres grossissent pour ainsi dire à vue d'œil : en vingt-quatre heures ils gagnent vingt-quatre pouces de volume, mais la plupart ont la chair fade et aqueuse. Le tabac a peu de force. La gaude est presque toujours cultivée dans les canaux lorsque l'eau s'en retire ; le lin, dans plusieurs cantons, se cultive aussi dans les terres arrosées artificiellement. Ces cultures sont peu pénibles ; après un léger travail préparatoire ou un léger labour, les semences sont confiées à la terre encore humide et vaseuse ; elles s'enfoncent par leur propre poids, et n'ont pas besoin d'autre façon ; mais si on tarde à labourer et à

¹ Rifaud, *Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins*.

ensemencer la terre, elle se gerce et se durcit au point de ne pouvoir être cultivée qu'avec les plus grands efforts. Dans la haute Égypte on arrache le grain quand il est mûr, et dans quelques endroits de la basse Égypte on le scie avec la faucille; la charrue, très-simple, a des avantages sur celle des Arabes.

La seconde espèce de culture exige plus de soin et de travail; c'est celle des terres qui, par leur élévation ou par les moyens qu'offrent les localités de les garantir de l'inondation du fleuve, sont destinées à des plantes qui ont besoin d'arrosements réitérés pendant la végétation. Ces cultures ont lieu principalement sur les bords du Nil, dans la haute Égypte, dans le Fayoum et dans la partie la plus basse de l'Égypte, où les eaux déjà épuisées du Nil ne suffisent plus à couvrir toutes les terres. Dans la haute Égypte, ces terrains sont principalement plantés en houque (*holcus spicatus*), plante de la famille des graminées, que les habitants appellent *doura* ou *douralini*, et qui est la nourriture générale du peuple : on en mange le grain tandis qu'il est en lait, après l'avoir fait griller comme le maïs; on mâche la canne verte, comme celle du sucre; la moelle sèche sert d'amadou; la feuille nourrit le bétail; la canne remplace le bois pour chauffer le four; du grain on fait de la farine, et de cette farine des galettes; mais tous ces mets ne flattent guère nos palais européens.

La haute Égypte nourrit encore la canne à sucre, dont la végétation s'accomplit là dans une saison, comme dans le Mazanderan, sur les bords de la mer Caspienne. On y cultive aussi l'indigo, le coton, et, dans le voisinage des villes, quelques plantes potagères. Le Fayoum se distingue par la culture des rosiers, qui fournissent l'eau de rose recherchée dans tout l'Orient; on y cultive aussi des plantes potagères, et un peu de riz dans les immenses ravins qui partent d'Ellahoun, au nord de cette province.

La partie la plus basse de l'Égypte abonde en riz et en plantes potagères. C'est dans la province de Damiette que vient le riz le plus estimé. La culture de cette graine a été introduite sous les kalifes, probablement à l'imitation des Indiens. Le *doura* et le maïs sont encore cultivés dans le Charkieh ou l'ancien Delta oriental, où l'on récolte un peu de cannes à sucre, d'indigo et de coton.

Toutes les terres de cette seconde espèce de culture sont divisées par carrés factices, qui sont séparés par de petites digues sur lesquelles est pratiquée une rigole. Toutes ces rigoles communiquent entre elles; l'eau est élevée au moyen d'un balancier muni d'un poids à l'arrière, qui aide à l'ascension du seau suspendu à l'extrémité la plus longue du levier, et qu'un homme, par un léger mouvement, fait descendre; on verse l'eau, au moment de l'ascension, dans un réservoir d'où elle s'écoule par les rigoles vers le point où l'ouvrier chargé de ce travail dirige son emploi. Le mouvement de ce balancier ne pouvant pas élever l'eau à plus de 2 mètres, les cultivateurs sont obligés d'établir autant de bassins et de balanciers qu'il y a de fois cette élévation entre le niveau du fleuve et celui du sol. On a d'ailleurs diverses autres machines pour élever l'eau. Dans le Fayoum, il existe une manière d'arroser les terres qui ressemble à celle que l'on pratique dans certains cantons de la Chine et du Japon. Les eaux destinées à arroser les terres situées sur le penchant des collines et au fond de la vallée sont d'abord élevées au moyen de la bascule appelée *delou* ou *chadouf*; elles sont reçues dans des rigoles horizontales, et tombent ensuite, de rigole en rigole, sur des plans inférieurs disposés comme les degrés d'un amphithéâtre sur le penchant des collines.

Passons aux arbres fruitiers. Quelques espèces de l'Europe ne viennent pas ici ; de ce nombre sont l'amandier, le noyer et le cerisier. La poire, la pomme, la pêche et la prune ne sont ni abondantes ni de bonne qualité ; mais les citrons, les limons, les oranges, les grenades, les abricots prospèrent à côté du bananier, dont une seule tige porte quelquefois 500 fruits, du sycomore ou *figuier de Pharaon*, moins estimé pour ses fruits que pour son vaste et épais ombrage, du caroubier, du jujubier, du tamarinier et d'autres arbres, parmi lesquels aucun n'égale en nombre ni en utilité le palmier-dattier, cultivé aussi bien dans les terres inondées naturellement que dans celles qui sont arrosées artificiellement : on en voit des plantations de 3 à 400, quelquefois même de plusieurs milliers ; chacun rapporte pour la valeur d'une piastre. L'olivier ne se rencontre que dans les jardins ; il y en a cependant quelques plantations dans le Fayoum, où les habitants confisent les fruits à l'huile et les vendent dans toute l'Égypte. La vigne formait jadis une branche de culture intéressante. Antoine et Cléopâtre exaltaient leur imagination voluptueuse en buvant le jus de raisins maréotiques. Du temps de Pline, c'était Sebennytyus qui garnissait de vins de liqueur les tables de Rome. Aujourd'hui la vigne n'est cultivée en Égypte que pour donner de l'ombrage et des raisins ; on récolte cependant encore un peu de mauvais vin dans le Fayoum, et les essais tentés par Ibrahim-Pacha, fils aîné de Méhémet-Ali, pour introduire la culture de la vigne, n'ont point été infructueux : les vins que l'on en obtient sont assez bons. Le blanc ressemble au vin marsala, en Sicile, quoiqu'il lui soit inférieur en qualité. Le rouge se rapproche beaucoup du vin ordinaire d'Espagne.

Un grand et bel arbre fruitier, célèbre dans l'antiquité, le *persea* des Grecs, le *lebakh* des Arabes, paraît avoir disparu de la surface de l'Égypte ; du moins les naturalistes n'ont pu le reconnaître dans aucune des espèces aujourd'hui existantes dans ce pays. Une autre production d'Égypte, fameuse chez les anciens, était le *lotus*. Ce mot était pris dans des sens différents. La plante proprement nommée *lotus* est une espèce de *nymphæa* ou lis d'eau, qui, lorsque l'inondation cesse, couvre tous les canaux et tous les étangs de ses larges feuilles rondes, parmi lesquelles des fleurs, en forme de coupes et d'un blanc éblouissant ou d'un bleu de ciel, reposent sur la surface de l'eau avec une grâce inimitable. Le lis rose du Nil, ou fève d'Égypte, qui est sculpté fréquemment sur les monuments antiques de l'Égypte, ne se retrouve plus aujourd'hui dans cette contrée : cette plante serait inconnue aux naturalistes s'ils ne l'avaient découverte dans l'Inde, c'est le *nymphæa nelumbo* de Linné. C'était de cette plante que les Éthiopiens lotophages se nourrissaient. Mais les fruits de *lotus* vantés par Homère, et qui charmaient les compagnons d'Ulysse, étaient ceux de l'arbuste nommé aujourd'hui *jujubier*, *rhamnus lotus*. Ce même arbuste a été décrit par Théophraste sous le nom de *lotus*, et c'est peut-être le *dudaine* des livres hébreux. Enfin la plante nommée par Pline *faba græca* ou *lotus* est le *diospyros lotus*, espèce de plaqueminier ou d'ébénier. Le *papyrus*, également célèbre dans l'antiquité, et que l'on avait cru disparu des bords du Nil, a été retrouvé dans le *cyperus papyrus* du système de Linné. La *colocase*, espèce d'*arum* si renommée anciennement, se cultive encore aujourd'hui en Égypte pour ses grosses racines nourrissantes.

L'Égypte, si riche en végétaux cultivés, manque de forêts. Les bords du fleuve et des canaux offrent quelques taillis d'acacias et de mimosas du Nil ; ils sont ornés de

bosquets de lauriers roses, de *saules-halef*, de cassies et d'autres arbrisseaux. Le cactus forme dans le Fayoum des haies impénétrables; mais cette apparence illusoire de forêts ne dispense pas l'Égypte de chercher en Caramanie tout son bois de chauffage. Les paysans brûlent la bouse de vache.

L'*acacia nilotica* est un des arbres utiles qui croissent en Égypte : son fruit est employé dans le tannage des cuirs. Le séné (*cassia senna*) se trouve aussi dans les déserts de la haute et de la moyenne Égypte. Aux environs du Kaire on recueille une plante de la famille des amarantacées, l'*ærua tomentosa*, dont les fleurs, qui se conservent comme la plupart de celles que l'on nomme immortelles, servent de bourre pour remplir les coussins et pour garnir les selles des chevaux. L'espèce du genre *pistie*, appelée par Linné *pistia stratiotes*, croît sur les bords du haut Nil; les Grecs, d'après l'autorité des Égyptiens, leurs premiers maîtres dans les sciences, vantaient cette plante comme un puissant remède contre les blessures et les érysipèles.

L'année économique de l'Égypte présente un cercle perpétuel de travaux et de jouissances. En janvier, lorsqu'on sème les lupins, les dolichos, le cumin, déjà les blés poussent en épis dans la haute Égypte, et dans la basse les fèves et le lin fleurissent; on taille la vigne, l'abricotier, le palmier; vers la fin du mois, l'oranger, le citronnier, le grenadier, commencent à se couvrir de fleurs. On récolte la canne à sucre, les feuilles du séné, diverses espèces de fèves et de trèfle. Au mois de février toutes les campagnes sont verdoyantes; on commence à semer le riz, on fait une première récolte de l'orge; les choux, les concombres, les melons mûrissent. Le mois de mars est l'époque de la floraison de la plupart des plantes et arbustes. On récolte le froment semé au mois d'octobre et de novembre. De tous les arbres, le mûrier et le hêtre ne se couvrent pas encore de feuilles. La première moitié d'avril est l'époque de la récolte des roses; on sème et on moissonne en même temps la plupart des blés: l'épeautre et le froment sont mûrs, ainsi que beaucoup de légumes; le trèfle alexandrin donne une seconde coupe; la récolte des blés d'hiver continue dans le mois de mai; la *cassia fistula* et le henné oriental (*lawsonia inermis*) fleurissent; on cueille des fruits précoces, des raisins, des figues de Pharaon, des caroubes et des dattes. La haute Égypte récolte les cannes à sucre dans le mois de juin; c'est l'époque où les plantes arénaires commencent à périr. Dans le mois de juillet on plante le riz, le maïs, la canne; on récolte le lin, le coton; dans les environs du Kaire, les raisins mûrs abondent; c'est la troisième coupe du trèfle. Le nénuphar et le jasmin fleurissent au mois d'août, tandis que les palmiers et les vignes sont chargés de fruits mûrs, et que les melons sont devenus trop aqueux. A la fin de septembre on cueille des oranges, des citrons, des tamarins, des olives; c'est la grande récolte de riz. Vers cette époque, et plus encore en octobre, on sème toutes sortes de blés et de légumes: l'herbe s'élève assez haut pour cacher le bétail; les acacias et autres arbustes épineux sont couverts de fleurs odorantes. Les semailles continuent en novembre, plus ou moins tard, selon que les eaux du Nil se sont retirées; les blés commencent à pointer avant la fin du mois. Les narcisses, les violettes, les colocases fleurissent sur les terrains desséchés; le nénuphar disparaît de la surface des eaux; on récolte les dattes et le fruit du sebestier (*cordia officinalis*), arbuste dont la feuille est employée en médecine par les Égyptiens, soit contre la diarrhée, soit comme topique contre les tumeurs. Au

mois de décembre les arbres perdent successivement leur feuillage ; mais ce symptôme de l'automne est effacé par d'autres images ; les blés, les herbes, les fleurs étalent partout le spectacle d'un nouveau printemps : c'est ainsi qu'en Égypte la terre ne se repose jamais, tous les mois ont leurs fleurs et toutes saisons ont leurs fruits.

§ VI. ANIMAUX. — Le règne animal nous arrêtera moins longtemps que le règne végétal. Le manque de prairies empêche la multiplication des bestiaux ; on est obligé de les nourrir à l'étable pendant l'inondation. C'est aux Arabes cultivateurs, qui habitent sous des tentes à l'entrée du désert, que l'éducation du cheval est réservée ; pour l'Égyptien, cet animal si utile n'est employé que pour la guerre et pour satisfaire le luxe des riches : il ne s'en sert jamais pour le trait. Les ânes, les mulets et les chameaux se montrent ici dans toute leur vigueur. Les buffles, très-nombreux, sont entretenus pour le lait qu'ils fournissent, ou pour leur chair qui sert de nourriture : la chaleur du climat s'oppose à ce qu'ils soient utilisés dans les travaux de l'agriculture. L'Égypte inférieure possède le mouton de Barbarie. Celui qu'on élève dans le Fayoum est le plus estimé pour la laine qu'il fournit. Dans la haute Égypte, c'est la chèvre que l'on peut regarder comme l'un des animaux les plus utiles : elle donne la plus grande partie du lait qui se consomme dans les villages. Les chameaux sont plus grands dans la basse Égypte que dans la haute, dont ils forment la principale richesse.

Les grands animaux féroces ne trouvent guère d'aliments ni d'asile en Égypte : aussi le chacal et l'hyène y sont-ils communs, tandis que le lion s'y montre rarement à la poursuite des gazelles qui parcourent les déserts de la Thébaïde. Le crocodile et l'hippopotame, ces habitants primitifs du Nil, paraissent bannis de la basse Égypte, mais on les voit encore dans la haute. Les îles voisines des cataractes sont quelquefois entièrement couvertes de troupeaux de crocodiles qui y déposent leurs œufs. La voracité de l'hippopotame, en anéantissant ses moyens de subsistance, en fait diminuer la race. On le rencontre aujourd'hui fort rarement dans la haute Égypte : il faut remonter jusqu'en Nubie pour en voir. On sait depuis longtemps que l'ichneumon, cette espèce de civette du sous-genre mangouste, que Geoffroy-Saint-Hilaire appelle *ichneumon pharaonis*, n'est pas domestique en Égypte, comme l'avait cru Buffon. Il est plus petit de moitié que notre fouine ; sa queue est aussi longue que le corps, et se termine par une touffe de très-longes poils noirs étalés en éventail, qui tranche fortement sur la teinte fauve de tout le reste de l'animal. Le caractère de celui-ci est doux et timide ; il ne se glisse sur le sol qu'à l'abri de quelque sillon ; il est susceptible d'être apprivoisé : il est caressant et vient à la voix de son maître. Il se nourrit de serpents, de rats, d'oiseaux, surtout d'œufs, et conséquemment de ceux de crocodile ; mais il est faux qu'il attaque jamais cet animal. Son utilité pour la destruction des œufs de crocodile explique l'espèce de culte que lui rendaient les anciens Égyptiens.

On a récemment enrichi la zoologie de plusieurs animaux rapportés d'Égypte, parmi lesquels on remarque la gerboise, *dipus meridianus*, une nouvelle espèce de lièvre, une de renard, une de hérisson, une de chauve-souris, quatre de rats, dont deux épineux. On a retrouvé le *coluber haje*, qui est figuré dans tous les hiéroglyphes comme l'emblème de la Providence, et qui paraît être le véritable aspic de l'antiquité ; le *céraste*, dont la morsure cause des accidents graves, ainsi que le *coluber vipera*, qui est la vraie vipère des anciens. Les autres animaux sont la tortue appelée *trionyx*

d'Égypte; le *tupinambis du Nil*, que les anciens connaissaient, et dont les écailles paraissent être marbrées de vert et de noir; le *tupinambis des sables* (*tupinambis arenarius*), dont les écailles rondes sont d'un brun clair, avec des taches d'un jaune verdâtre; la *grenouille ponctuée*, le *caméléon trapu*, le *gecko annulaire* et l'*éryx de la Thébaïde*.

On trouve dans le Nil plusieurs mollusques remarquables par la forme ou l'éclat de leurs coquilles, telles sont l'*iridina nilotica*, l'*anondonta rubens*, la *cyrena consobrina*, l'*unio ægyptiacus* et l'*unio niloticus*, l'*ampullaria carinata* et l'*ampullaria ovata*, la *paludina bulimoides* et la *paludina unicolor*, enfin la *melania fasciolata*¹. Quant aux mollusques terrestres, nous citerons l'*helix irregularis*, qui s'attache aux plantes épineuses du désert, et dont la coquille, lorsqu'il meurt, sert d'habitation à des abeilles qui y déposent leur miel; une autre espèce d'hélice (*agatina flammata*), dont la coquille, longue de 2 à 3 pouces, est ornée de belles flammes brunes. Les hélices, suivant Cailliaud, sont très-abondantes aux environs du Kaire; on les porte au marché, et les Grecs en font leur principale nourriture pendant le carême.

Le Nil paraît nourrir des poissons singuliers, jusqu'ici inconnus aux naturalistes; le *polyptère bichir*, décrit par Geoffroy-Saint-Hilaire², en offre un exemple bien remarquable : il est couvert d'écailles pierreuses; ses mâchoires sont garnies d'un rang de dents coniques derrière lesquelles on remarque des dents en velours; ses nageoires sont pectorales, portées sur un bras écailleux allongé; sa couleur générale est le vert de mer, avec quelques taches noirâtres irrégulières. Sa longueur totale est de 0^m,48. Il est carnivore, et sa chair est blanche et savoureuse. On le trouve ordinairement au temps des basses eaux; mais il est très-rare. Ce sont encore le *cyprinus niloticus*, la petite espèce appelée *clupea nilotica*, le silure électrique (*malapterus electricus*), qui, malgré la propriété dont il jouit, est mangé par les Arabes ou employé par eux comme remède contre quelques maladies; le *pimelodus laticeps*, au dos violet et au ventre d'un blanc argentin, et plusieurs autres espèces qu'il serait trop long de citer.

L'habile naturaliste que nous venons de citer a observé qu'en général les oiseaux en Égypte étaient peu différents de ceux d'Europe. Il a vu l'oie représentée sur tous les temples de l'Égypte supérieure, tant par des sculptures que par des peintures coloriées; il ne doute nullement que cet oiseau ne soit le *chenalopez* d'Hérodote, oiseau auquel les anciens Égyptiens rendaient des honneurs divins et avaient même dédié une ville de l'Égypte supérieure, nommée *Chenoboscion*. Il n'est pas particulier à l'Égypte seule, et se trouve dans toute l'Afrique et dans presque toute l'Europe. L'*ibis*, qui était censé chasser les serpents, est, selon la remarque de Cuvier, une espèce de courlis nommé aujourd'hui *abouhannes*. Grobert et Geoffroy-Saint-Hilaire en ont rapporté des momies apprêtées et ensevelies avec des soins superstitieux.

L'Égypte nourrit aussi l'aigle (*aquila heliaca*), le faucon, le vautour (*vultur cinereus*), le pélican, le *kork*, oiseau de la grosseur de l'oie; l'*hirundo Riocourii*, espèce qui paraît être particulière à l'Égypte; l'*anthus Cecilii*, espèce de pipi, que l'on distingue facilement de tous ses congénères par la couleur briquetée du haut de la poitrine, de la gorge, du front et du tour des yeux. Les Égyptiens élèvent une grande quantité

¹ Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, etc.*

² *Annales du Muséum*, I, page 57.

d'abeilles, et les font voyager sur le Nil pour les faire jouir de l'avantage des différents climats et des différentes productions de la haute et de la basse Égypte. Les abeilles se répandent sur les deux rivages et retournent exactement le soir à leur bateau.

On trouve en Égypte plusieurs insectes dont les espèces diffèrent de celles de l'Europe : ce sont principalement le *bousier antenor*, la *cantharide éthiopienne* et la *mylabre trygrinipenne*.

§ VII. RÉSUMÉ HISTORIQUE. — DIVISIONS POLITIQUES. — ADMINISTRATION. — L'Égypte a rempli de son nom tous les siècles. Sous ses Pharaons, elle était souvent l'heureuse rivale des plus grandes monarchies du monde, tant la stabilité de ses lois lui donnait de force. Envahie et dévastée par Cambyse, elle fut pendant cent quatre-vingt-treize ans tantôt sujette, tantôt vassale de la Perse, et souvent en rébellion ouverte. Les Grecs la soutenaient; aussi Alexandre le Grand y fut-il reçu comme un libérateur; peut-être avait-il le projet d'y établir le siège de son empire. Les *Ptolémées*, pendant trois siècles, y firent fleurir les arts et le commerce; les villes devinrent, sous eux, presque des colonies grecques. Auguste réunit à l'empire romain ce fertile royaume, qui fut pendant six cent soixante-six ans le grenier de Rome et de Constantinople. Les successeurs de Mahomet en firent une de leurs premières conquêtes. Vers l'année 887 succéda au pouvoir des kalifes le règne des Turcomans, leurs janissaires, qu'ils avaient appelés auprès d'eux. Les dynasties des *Tolonides*, des *Fathimides*, des *Ayoubites*, dominèrent en Égypte jusqu'en 1250. Les *Mamelouks*, ou esclaves soldats des sultans turcomans d'Égypte, massacrèrent leurs maîtres et s'emparèrent de l'autorité. La dynastie turque, ou celle des *Mamelouks baharites*, régna jusqu'en 1382; la race circassienne, ou celle des *Mamelouks bordjites*, a dominé en Égypte jusqu'à nos jours; car Sélim II, empereur des Ottomans, après s'être emparé de l'Égypte, n'abolit que la monarchie de ces Mamelouks; il laissa subsister l'aristocratie de leurs 24 beys, n'exigeant d'eux qu'un tribut. Depuis sa mort, les Mamelouks essayèrent plus d'une fois de s'affranchir de l'autorité des Ottomans. Les Français, en 1798, abolirent cette aristocratie, et s'emparèrent de toute l'Égypte: on crut voir naître dans ce beau pays une grande colonie européenne. Après des travaux inouïs, ils se retirèrent en 1800; la barbarie ressaisit sa proie. Les Anglais espérèrent être plus heureux que leurs rivaux. Ils débarquèrent en Égypte le 17 mars 1807, dans l'intention de subjuguier le pays; mais le 14 septembre de la même année ils furent forcés de se rembarquer. Dès ce moment l'Égypte devint le théâtre de la plus affreuse anarchie. Les Mamelouks, qui essayaient de ressaisir leur ancienne autorité, et les pachas envoyés par le gouvernement ottoman, se livrèrent de terribles combats qui achevèrent de ruiner ce pays, épuisé par la conquête des Français et par les tentatives infructueuses des Anglais. Les luttes des deux principaux beys des Mamelouks augmentaient la force de quelques milliers d'Albanais qui formaient le corps le plus aguerri de l'armée turque. A la suite d'une révolte occasionnée par le défaut de solde, ces Albanais, que commandait un Macédonien, nommé Méhémet-Ali, déposèrent le pacha qui gouvernait au nom de la Porte, et mirent à sa place leur chef. Celui-ci se fit appuyer par les cheiks, et fut bientôt confirmé dans sa dignité par le gouvernement turc. Méhémet était un homme doué de cette fermeté de caractère et de ces grandes vues qui changent la face des empires. Par son adresse autant que par son énergie, il sut acquérir un pouvoir

que ses prédécesseurs avaient vainement tenté de saisir ; et, pour éviter qu'à l'avenir il ne lui fût ravi par les Mamelouks, si justement redoutés, il employa un de ces terribles expédients dont l'Orient a été si souvent le théâtre. Le 1^{er} mars 1811, sous le prétexte d'une fête, il fit rassembler dans son palais tous les Mamelouks qui résidaient au Kaire et les fit impitoyablement massacrer. L'ordre fut donné en même temps d'exterminer tous ceux qui étaient répandus dans les provinces. L'Égypte se trouva ainsi pacifiée. Le pacha porta ensuite la guerre en Arabie contre les Wahabites, dont il avait projeté d'affaiblir la puissance, et à la fin de la guerre de 1819 ces sectaires furent presque entièrement détruits. A peine cette expédition était-elle terminée, qu'il envoya son fils Ismayl soumettre les peuples de la Nubie, du Dongolah, du Sennaar et du Kourdofoin. Dans la terrible lutte des Grecs contre leurs oppresseurs, il se montra le fidèle vassal de la Porte en lui prêtant le secours de ses soldats et de ses flottes ; mais il se fit donner en récompense l'île de Chypre et la Syrie. Les événements de 1840 le dépouillèrent de ces provinces, mais ils lui assurèrent la possession de l'Égypte comme vice-royauté héréditaire vassale de l'empire ottoman. Cet homme remarquable a continué l'œuvre de civilisation ébauchée par les Français en 1798, et sous ses mains, sous celles de ses successeurs, l'Égypte est devenue une puissance nouvelle qui, avec l'aide des hommes et des sciences de l'Europe, semble appelée à de grandes destinées.

Les anciens avaient divisé l'Égypte, d'après le cours du fleuve, en *haute Égypte*, nommée aussi *Thébaïde*, à cause de Thèbes qui en était la capitale ; *Égypte du milieu*, appelée aussi les *Sept Gouvernements* ou l'*Eptanomie*, et enfin la *basse Égypte* ou *Delta*, qui s'étendait jusqu'à la mer. Les Arabes et les Ottomans n'ont fait que changer ces noms ; et en effet les Français y trouvèrent les divisions suivantes : 1^o le *Saïd* ou la haute Égypte, renfermant les provinces de *Thèbes*, *Girgéh* et *Syouth* ; 2^o le *Vostani* ou l'Égypte du milieu, comprenant les provinces de *Fayoum*, *Béni-Soueyf* et *Minieh* ; 3^o le *Bahari* ou la basse Égypte, embrassant les provinces de *Bahhyrêh*, *Rosette* ou *Rachyd*, *Gharbyêh*, *Ménouf*, *Mansourah*, *Charbyêh*, *Gizeh*, *Damiette* et le district du *Kaire*, composé des subdivisions de *Kelioub* et *Atfieh*. Aujourd'hui l'Égypte est divisée en sept gouvernements principaux nommés *moudyrliks* ; ceux-ci sont partagés en 64 départements ou *mamourliks*, et chaque mamourlik en cantons ou *nazirliks*. Le canton comprend dans sa circonscription plusieurs villages qui ont pour premier magistrat une espèce de maire appelé *cheik-el-beled*.

La basse Égypte forme	4	moudyrliks	et	36	mamourliks.
La moyenne	1	—	et	7	—
La haute	2	—	et	21	—

Chaque moudyrlik est administré par un *moudyr* ou gouverneur, qui porte chez le peuple la dénomination de bey, bien que plusieurs aient le grade de pacha, et d'autres celui d'aga. Ces moudyrs visitent les départements compris dans le cercle de leur autorité ; ils veillent à l'exécution des ordres du vice-roi et des décrets du conseil ; ils sont chargés de veiller aussi aux opérations relatives au cadastre, ainsi qu'à la division des terres, à la surveillance de la culture, à la répartition des impôts, enfin à l'entretien et à la construction des canaux et des digues.

* Voir les tableaux statistiques à la fin de la description de l'Égypte.

Le *mamour* ou préfet doit déterminer les travaux de l'agriculture ; il exerce une vigilante surveillance sur les travailleurs soumis à sa juridiction. C'est lui qui punit les administrés si les ordres du gouvernement ne sont pas exécutés par eux. De concert avec le nazir, il indique dans chaque village la quantité de terres à livrer aux diverses sortes de culture. Il doit exiger des fellahs les contributions en nature ou en argent. Il fait les levées d'hommes pour le service militaire et les travaux publics. Il surveille aussi les fabriques.

Le *cheik-el-beled* exerce une action directe sur les fellahs, qui ont recours à ses décisions dans leurs démêlés ; il répond du payement des contributions.

Un *moubasch* ou inspecteur, Copte de nation, est préposé à l'administration des finances de chaque mamourlik, et a sous ses ordres plusieurs agents de son choix : ainsi, dans chaque canton, il place un receveur qui perçoit les impôts à l'aide du maire ou *cheik*, et de l'arpenteur appelé *kholy*, et les envoie au caissier ou *seraff*. Celui-ci les fait parvenir au receveur général du mamourlik, qui lui-même verse ses fonds chez le receveur du moudyrlik. Ce dernier acquitte les bons sur le trésor, et envoie au Kaire les fonds qui lui restent. Chaque mamourlik a une force armée aux ordres du mamour et commandée par un *kascheff*, qui distribue ses troupes dans toute la juridiction. Il y a dans chaque village un *chahed*, délégué du kady, chargé de rendre la justice, et faisant office de notaire pour passer les actes publics.

La haute administration de l'Égypte est confiée à des agents supérieurs ou ministres qui rendent compte des affaires au pacha. Ainsi, tout ce qui est relatif à l'armée de terre rentre dans le domaine du ministère de la guerre ; la marine constitue un département spécial ; le ministre des affaires étrangères a dans ses attributions tout ce qui concerne les rapports de l'Égypte avec les autres États ; le commerce forme aussi un département particulier, ainsi que les affaires intérieures ; il en est de même de tout ce qui se rapporte à l'instruction ; les finances sont confiées à un ministre appelé *hasnader* ou trésorier, qui a sous ses ordres un grand nombre de Coptes, d'Arabes et de Syriens, ou Grecs, auxquels il confie les différents emplois de son administration ; le ministère de la justice comprend tout ce qui se rattache à l'ordre judiciaire et à l'administration civile : il est confié au *kiaja-bey*.

Les domaines de l'État sont sous la surveillance d'un administrateur qui porte le titre de *rousnamasch* ; mais depuis que le pacha s'est emparé, au profit du gouvernement, des biens qui appartenaient aux mosquées et aux pauvres, et des fondations de toute espèce, les fonctions de cet administrateur se bornent à tenir un compte des dédommagements et des pensions à payer par l'État, des frais qu'occasionnent les caravanes qui vont à la Mekke, et de ceux qui concernent le cadastre.

Méhémet-Ali avait créé, en outre des conseils supérieurs de guerre, de marine, d'agriculture, un conseil d'État, des assemblées provinciales, des écoles de tout genre ; il avait fait traduire le code Napoléon, mis en vigueur un code de commerce, adouci la justice criminelle, etc. ; enfin il avait appelé des Européens pour diriger toutes ces fondations. Mais tout cela était plutôt fictif que réel ; ce rusé politique voulait en imposer à l'Europe, et l'on sait aujourd'hui que son administration, éclairée mais tyrannique, n'a été qu'une longue exploitation de l'Égypte. Par une série de mesures fiscales qui renouvelaient l'organisation attribuée dans la Genèse à la sagesse

de Joseph ¹, il était devenu propriétaire de tous les biens fonciers, et en avait assigné l'usufruit aux possesseurs actuels, qui en touchaient le revenu sur le trésor public. Le sol était divisé en quatre sortes de propriétés : les *chifliks*, les *ohdés*, les *villages libres* et les *abadiés*. Il n'y avait quelque liberté que pour les propriétaires des abadiés, terres données comme récompense ou comme présent. Le pacha faisait cultiver pour son compte personnel les *chifliks* et les *ohdés*, qui couvrent à peu près les trois quarts de l'Égypte. Dans les *villages libres*, le *fellah*, qui n'est que fermier, payait un tribut (*miri*) tantôt en nature, tantôt en argent, proportionnellement à l'étendue du bien qui lui était attribué, sans qu'il fût tenu compte du plus ou moins de débordement du Nil. En outre, chaque village était responsable de la totalité de l'impôt, et le riche payait pour le pauvre. Enfin le pacha s'attribuait le droit d'acheter le surplus des récoltes à un prix qu'il fixait, et d'autre part vendait les produits de ses récoltes ou de ses achats au taux qui lui convenait, sans tenir compte du cours. On devine la misère qui devait résulter de cet état de choses pour la population, et la nécessité continuelle où se trouvaient les représentants de l'Europe d'intervenir pour faire maintenir les marchés que leurs nationaux faisaient avec les fellahs. Mais ce système avait donné au vice-roi les moyens d'élever et de soutenir sa puissance, et permis de porter les revenus de l'Égypte de 35 millions, chiffre qu'ils atteignaient en 1799, à plus de 60 millions de francs.

Aujourd'hui la division du sol est encore la même; mais, grâce aux lumières du petit-fils de Méhémet-Ali, l'agriculture et le commerce ne sont plus frappés dans leur source : l'impôt est proportionnel à la quantité de terres arrosées par le Nil, et atteint toutes les propriétés indistinctement; enfin les transactions sont devenues libres. Mais le gouvernement se réserve encore la culture d'un certain nombre de plantes et l'exploitation de certains genres d'industrie.

Outre le *miri*, le vice-roi perçoit un autre impôt sur les dattiers et sur les maisons. En 1826, 618,600 maisons étaient imposées et produisaient 39,300,000 francs; les dattiers, au nombre de 6 millions, supportaient un impôt de 20 à 65 paras par arbre, et donnaient un produit de 400,000 talaris, ou environ 1,800,000 francs. La moyenne de l'impôt territorial est évaluée à environ 10 francs par *feddan* ². Les terres les plus fertiles payent 14 à 16 francs; celles de qualités inférieures, 6 à 8. L'impôt personnel (*firdet-el-rouss*) est fixé au douzième du revenu supposé du contribuable; tous les individus mâles, musulmans ou rayas, y sont soumis dès l'âge de douze ans; dans les villes, il est levé par individu, et dans les villages par maison. Le *firdet-el-rouss* forme à peu près le sixième des revenus du trésor égyptien. Le bétail est aussi soumis à l'impôt. Les bœufs et les vaches sont taxés à 20 piastres (5 fr.) lorsqu'ils sont vendus à des particuliers, et à 70 piastres (17 fr. 50 c.) lorsqu'on les vend aux bouchers, et la peau appartient au gouvernement. Les chameaux et les brebis sont imposés à 4 piastres, et les barques du Nil à 200.

Grâce à tous ces impôts, les revenus du vice-roi actuel s'élèvent environ à 150 mil-

¹ On lit dans la Genèse, chap. XLVII, v. 17, 18 et 19, qu'après une grande famine le peuple proposa à Joseph de lui vendre pour le compte de l'État toutes les terres pour du pain, à la condition de fournir au cultivateur les semences nécessaires à la culture.

² Le feddan égale 40 ares $\frac{1}{1000}$.

lions ; mais cette somme énorme a été employée généralement en travaux utiles , et dont nous allons donner un aperçu.

On a établi à Alexandrie un arsenal qui emploie 4,000 ouvriers, et qui a donné au vice-roi une marine de guerre composée de 34 bâtiments de tout rang. Malgré des préjugés qui paraissaient invincibles, on a vu s'ouvrir à l'école de médecine, fondée d'abord à Abou-Zabel et transférée ensuite au Kaire, un amphithéâtre d'anatomie. On a organisé une *école centrale*, dans laquelle les jeunes Égyptiens instruits en France remplissent les places de professeurs, et qui devra fournir à l'Égypte des hommes habiles dans les arts chimiques, économiques et mécaniques, dans la marine, les constructions civiles et militaires, l'agriculture et le commerce. On a établi une ligne télégraphique d'Alexandrie au Kaire ; la distance de 160 kilomètres qui sépare ces deux villes est franchie sur une ligne de fer qui doit aboutir à Suez. Dans toute l'Égypte, les routes, par les soins du gouvernement, ne sont plus exposées aux brigandages des Arabes nomades ; on peut y voyager avec sécurité, et les communications au moyen de voitures publiques deviendront probablement très-faciles et très-nombreuses en peu d'années.

Le gouvernement met tous ses soins à entretenir et à réparer les canaux. Dans le Delta, il a fait relever des berges tout le long du Nil, et construire, partout où cela était nécessaire, des digues de 2 mètres de hauteur sur 6 d'épaisseur pour retenir les eaux de l'inondation, de manière que le fleuve est maintenant encaissé assez régulièrement. Ces travaux n'ont pas moins de 2,320 kilomètres de longueur. Dans dix-huit provinces, il a fait construire 29 canaux, présentant une longueur de 2,137 kilomètres, et il est parvenu à régulariser l'inondation au moyen du grand barrage du Nil, œuvre gigantesque et comparable aux plus beaux travaux hydrauliques de l'Europe.

Chacun sait, dit Clot-Bey, que toute la plage de l'Égypte est extrêmement basse, et qu'on peut à peine l'apercevoir à 12 kilomètres de distance ; aussi l'impossibilité où se trouvent souvent les navires de s'éloigner à temps des côtes amène de fréquents naufrages. L'établissement d'un feu de premier ordre était donc réclamé à Alexandrie dans l'intérêt du commerce et de l'humanité. On a élevé un phare sur la pointe de Ras-el-Tyn ; il a 65 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et le feu qu'il renferme est vu à 32 kilomètres au large.

Des améliorations non moins notables ont été apportées dans l'agriculture. 1,500 jardiniers venus de la Grèce et d'autres contrées sont employés au Kaire et dans les provinces pour y propager les bonnes méthodes de culture. On a multiplié les plantations d'oliviers ; celle des pavots, connue anciennement dans la haute Égypte, d'où l'on tirait l'opium renommé sous le nom d'opium du Saïd, prend une grande extension ; près de 60,000 hectares sont employés à cette culture. L'administration a favorisé de tout son pouvoir la culture du coton. Six ans après les premières plantations du cotonnier, la récolte s'élevait à 7 millions de kilogrammes de coton ; en 1823, elle était déjà quadruplée, et aujourd'hui elle est de plus de 90 millions de kilogrammes. Il en est de même de celle du mûrier. On compte maintenant plusieurs centaines de milliers de pieds de cet arbre dans la haute et basse Égypte ; et cette culture est d'autant plus importante, que le ver à soie peut être considéré comme naturalisé sur le sol égyptien ; on y récolte annuellement 800,000 kilogrammes de soie.





Rouaïque del. & sc.

Imp. J. Barbou. an. 18. c. Rouaïque, Paris.

LE CAIRE.

Les richesses minérales n'ont pas moins excité l'attention du gouvernement. Des recherches ont été faites pour trouver de la houille dans les environs du mont Sinaï; on a découvert de riches gisements de manganèse qui doit être employé à la fabrication de l'acide hydrochlorique, ce qui affranchira l'Égypte d'un tribut considérable qu'elle paye annuellement à l'étranger. Dans presque tout le pays, on exploite une excellente argile à poterie.

Des ordres ont été donnés pour empêcher la destruction des monuments antiques qui méritent d'être conservés. Enfin, depuis 1828, on imprime à Boulak, en turc et en arabe, une gazette intitulée *Vekay Misryet*, c'est-à-dire *Événements de l'Égypte*; et en 1833 on a commencé à publier un autre journal intitulé *le Moniteur égyptien*, imprimé en arabe et en français.

§ VIII. DESCRIPTION DES VILLES. — BASSE ÉGYPTE. — Nous allons maintenant décrire les localités les plus importantes de l'Égypte en commençant par Alexandrie. « Alexandrie, située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de l'Europe, est le seul mouillage des cinq cents lieues de côtes qui s'étendent depuis Tunis jusqu'à Alexandrette; elle est à l'une des anciennes embouchures du Nil. Toutes les escadres de l'univers pourraient y mouiller, et dans le vieux port elles sont à l'abri des vents et de toute attaque ¹. » Mais les passes par lesquelles on y pénètre sont difficiles pour les vaisseaux d'un fort tirant d'eau. Quant au port neuf, il n'offre pas de mouillage sûr pendant les gros temps. C'est à l'extrémité du môle qui le protège que se trouve le fort du Phare, bâti sur l'emplacement où s'élevait dans les temps anciens le phare si célèbre des Ptolémées.

Longtemps avant que les Grecs se fussent établis en Égypte, Alexandrie existait sous le nom de *Rhaconda* ou *Rhacotis*; plusieurs restes d'antiquités égyptiennes, et surtout les immenses catacombes dont nous parlerons bientôt, semblent déposer en faveur de cette opinion. Dinocratès, ingénieur d'Alexandre le Grand, traça le plan des additions qu'il fit à Rhaconda d'après la forme du manteau macédonien. La ville était resserrée entre la mer au nord et le lac Maréotis au sud; elle se divisait en deux quartiers principaux: celui de *Rhacotis*, qui renfermait le Sérapion, ou le temple de Sérapis, et celui que l'on appelait le *Bruchion*, comprenant le palais des rois et l'immense bibliothèque qui fut détruite lorsque César fit le siège d'Alexandrie; ce quartier se terminait d'un côté au bord de la mer, et de l'autre à un rempart qui le séparait du reste de la ville. Quant à la moderne Alexandrie, elle occupe une partie de l'enceinte de 3,200 mètres de longueur sur 1,200 de largeur, que firent construire les Arabes vers l'an 1218 pour la défendre contre les croisés. Elle s'étend au nord de l'ancienne ville, entre le vieux et le nouveau port. Ses rues sont étroites, à l'exception de quelques-unes, qui sont assez larges pour avoir des trottoirs. Les seules maisons qui aient quelque apparence sont celles des consuls européens. On y remarque cependant, sur la presqu'île appelée *Ras-el-Tyn* (*cap des figuiers*), le palais fortifié de Méhémet-Ali, entre le grand port et la mer, près duquel s'étend l'arsenal de la marine, vaste établissement dû à Cerisy, ingénieur français. L'isthme qui unit Ras-el-Tyn à la terre-ferme est occupé par la ville turque, bâtie d'après le type ordinaire des cités musulmanes.

¹ *Mémoires de Napoléon*, tome II.

Entre la nouvelle ville et l'enceinte construite par les Arabes, s'étend un vaste espace couvert de monticules et de ruines. Parmi des monceaux de décombres et de jolis jardins plantés en palmiers, en orangers, en citronniers, on voit quelques églises, mosquées, monastères, et même trois petits amas d'habitations qui forment comme trois bourgades, dont l'une, fermée de murailles, est appelée *le Fort*. On y retrouve encore la mosquée dite des Mille et une Colonnes, et les ruines de l'église de Saint-Athanase. Dans la vieille ville, on aperçoit la trace des anciennes rues tirées au cordeau; quelques débris de colonnades marquent l'emplacement des palais. On y remarque deux monolithes connus sous le nom d'Aiguilles de Cléopâtre et dont l'érection est attribuée à Thoutmosis III. Tout ce mélange de ruines, de jardins et de masures est entouré d'une muraille haute et double dans la plus grande partie de sa circonférence.

Le quartier des Européens a complètement changé de face depuis plusieurs années : il s'est étendu depuis le centre du port neuf jusqu'aux Aiguilles de Cléopâtre. On voit maintenant dans le voisinage de ces monuments une très-belle place formant un rectangle d'environ 800 pas de longueur sur 150 de largeur. Les maisons qui entourent cette place sont bâties avec élégance : on y remarque le palais consulaire de France.

Dans l'enceinte des Arabes, deux monticules d'environ 60 mètres de hauteur sont couronnés par deux forts qui ont été construits par l'armée française, et dont l'un porte encore le nom de Bonaparte et l'autre celui du général Caffarelli.

Alexandrie possède une intendance de santé et plusieurs hôpitaux : l'un d'eux, celui de la marine, dit de Mahmoudieh, peut contenir 1,200 à 1,500 malades; un autre, celui de l'armée de terre, dit de Ras-el-Tyn, en contient environ 600. Elle a quelques établissements dirigés par les pères lazaristes, les sœurs de Saint-Vincent de Paul et les frères de la doctrine chrétienne : on y enseigne la langue française et quelques-unes de nos sciences à un millier d'enfants des deux sexes et de toutes les religions.

Hors de la porte méridionale, une colonne isolée, haute de plus de 29 mètres et d'un seul morceau de syénite, domine sur la ville et les environs¹; on l'a faussement nommée *colonne de Pompée* et *colonne de Sévère*; c'est la grande colonne qui servait de principal ornement au fameux *Sérapion*, édifice très-vaste, consacré au culte d'une divinité égyptienne, et qui, après la dévastation du *Muséum* des Ptolémées, devint l'asile de la bibliothèque alexandrine et le rendez-vous des gens de lettres.

L'une des curiosités que l'on visite à Alexandrie est le camp de César : il consiste en une vaste enceinte formée par un mur en briques à demi ruiné. On vient d'y découvrir un immense palais romain qui devait être sur les bords de la mer. Une inscription indique qu'il fut offert à l'empereur Marc-Aurèle-Antonin par les tribuns des légions. Il ne reste de l'antique et célèbre bibliothèque qu'une mosaïque en marbre. Les catacombes sont plus dignes d'intérêt. Elles commencent à l'extrémité de l'ancienne Alexandrie et se prolongent à une grande distance le long de la côte qui formait le quartier appelé *Nécropolis* ou la ville des morts. Elles se composent d'une réunion de galeries creusées dans une roche calcaire tendre, et soutenue de distance

¹ La hauteur seule du fût est de 88 pieds 6 pouces, mais le piédestal est de 10 pieds 10 pouces, et la plinthe de 14 pieds 8 pouces; ce qui donne à la colonne entière une élévation de 114 pieds.

en distance par d'énormes piliers. Ces galeries conduisent à de grandes salles souterraines de la même manière : on ne peut y pénétrer que jusqu'à une petite distance, parce que les décombres entassés ne permettent d'y avancer qu'avec peine et en rampant. Ce qu'on nomme proprement la *Nécropolis* est une suite de petites cavités qui ont été faites pour recevoir des cadavres humains.

L'antique cité rebâtie par Alexandre, la patrie d'Euclide, d'Appien, d'Origène, renfermait sous Auguste 300,000 personnes libres et le double d'esclaves. Lorsque, vers le milieu du septième siècle, les troupes du kalife Omar s'en emparèrent, elle était encore tellement peuplée, malgré la décadence qu'elle avait éprouvée, qu'on y comptait plus de 4,000 bains. Aujourd'hui sa population est d'environ 60,000 habitants, dont les équipages de la flotte et les ouvriers de l'arsenal forment environ le tiers. On compte dans les deux autres tiers 20,000 Arabes, 6,000 Turcs, 10,000 Juifs ou Coptes et 5,000 Européens. Alexandrie est l'entrepôt de tous les échanges de l'Égypte avec Constantinople, Livourne, Venise et Marseille. Son commerce avec l'intérieur de l'Égypte se trouve favorisé par une chaussée qui la relie à Rosette, par un canal et une ligne de fer à une seule voie qui la font communiquer avec le Nil.

A 18 ou 20 kilomètres au nord-est d'Alexandrie on remarque sur un promontoire le village d'*Aboukir*, qui paraît être bâti, selon quelques auteurs, sur les ruines de l'antique Canope, selon d'autres sur celles de Taposiris, et selon d'autres encore, mais avec plus de vraisemblance, sur celles de Basiris, ville qui fut célèbre par son temple consacré à Isis, et par la fête annuelle que les Égyptiens y célébraient. Sur la pointe la plus avancée dans la mer s'élève une citadelle. La rade qui porte le nom de ce village est tristement célèbre dans nos fastes maritimes : c'est là que se livra, le 1^{er} août 1798, le terrible combat naval dans lequel la flotte française commandée par l'amiral Brueys fut détruite par Nelson. L'année suivante les Français se vengèrent dans la même rade sur les Turcs qui étaient débarqués au nombre de 15,000 : 10,000 furent repoussés dans la mer et 2,000 se rendirent prisonniers avec le pacha qui les commandait. Aboukir est un point militaire de la plus haute importance ; aussi Méhémet-Ali l'a-t-il rendu inexpugnable.

Près de cette rade, la côte cesse d'être composée de roches calcaires, et les terrains d'alluvion commencent. On découvre de loin, au milieu des forêts de dattiers, de bananiers et de sycomores qui l'environnent, la ville de *Rosette*, que les Arabes appellent *Rachid*. Elle est placée sur les bords du Nil, qui, sans les dégrader, baigne tous les ans les murailles des maisons. Ces maisons, mieux bâties en général que dans la plus grande partie de l'Égypte, sont cependant si frêles encore, bien qu'elles soient construites en briques, qu'elles tomberaient en peu de mois en ruines, si elles n'étaient épargnées par un climat qui ne détruit rien. Les étages, qui vont toujours en avançant l'un sur l'autre, rendent les rues fort obscures et fort tristes. Le plus beau quartier se compose des maisons bâties sur le quai. Rosette a une population d'environ 15,000 âmes. Elle possède quelques fabriques de toiles de coton et de lin, de soieries et d'huile. C'est l'entrepôt du commerce entre Alexandrie et le Kaire. La navigation entre cette ville et Alexandrie offre quelques dangers, principalement au passage appelé *Boghas*, à l'entrée du Nil, qui est obstruée par un banc de sable mouvant qu'un pilote est sans cesse occupé à sonder. Mais, dès qu'on a franchi le *Boghas*,

on aperçoit sur la rive droite du fleuve, sans rencontrer d'autre borne que l'horizon, la riche plaine du Delta, avec ses immenses tapis de verdure ou ses moissons dorées, parsemée de groupes de dattiers, de villages ou de villes surmontées par les flèches aiguës des minarets.

Depuis Rosette jusqu'à Damiette, la côte est basse et sablonneuse. Le lac *Bourlos*, rempli d'îlots, s'étend sur une partie de cette contrée; le canal de Tabanyéh et d'autres canaux y apportent les eaux du Nil; il communique à la Méditerranée par un passage qui est le reste de l'ancienne bouche *Sebennytique*. Il n'est guère navigable que dans la partie septentrionale; celle du sud-ouest est occupée par d'immenses marais. *Beltim*, bourgade située sur ses bords, paraît répondre à *Paralus*. C'est ici qu'on place l'*Éléarchie* ou les *Bucolies*, c'est-à-dire le pays des marais et des pasteurs de buffles. Ce canton portait en égyptien le nom de *Baschmour*. Les sauvages Baschmouriens vivaient tantôt sur leurs barques et tantôt parmi les roseaux qui couvraient leurs rivages marécageux : tel paraît être encore l'état des Égyptiens qui habitent autour du lac Bourlos.

Tout autour de *Damiette* la campagne offre de vastes rizières, auxquelles on donne un grand soin; aussi le riz de Damiette est-il le plus estimé du Levant. Mais la ville, peuplée de 30,000 âmes, est très-sale, et l'on y rencontre une infinité d'aveugles et de borgnes. Cette ville s'étend en forme de croissant sur l'étroite langue de terre qui existe entre le Nil et le lac Menzaléh, sur la rive orientale de la branche du Nil qui portait chez les anciens la dénomination de *Phatnitique*. Du haut des terrasses de ses maisons élevées la vue s'étend au loin sur le lac, le fleuve et de riches campagnes. Ses trois mosquées sont grandes et belles. Dans l'une d'elles, on nourrit 5 à 600 pauvres aveugles et paralytiques. On y remarque aussi de belles casernes et une école d'infanterie. Cette ville, une des clefs de l'Égypte, fait un grand commerce en riz et autres denrées. Elle a été bâtie en 1260, à 8 kilomètres au sud de l'emplacement de l'ancienne Damiette ou *Thamiatis*, détruite pendant les croisades. Aussi est-ce à tort que l'on a attribué aux atterrissements formés par le Nil l'éloignement de cette ville des bords de la Méditerranée¹.

La côte de l'ancien delta oriental est encore plus basse et plus marécageuse que celle entre Rosette et Damiette. *Menzaléh* mériterait peu de nous arrêter sans son vaste lac. Cette ville est grande, mais en partie ruinée; on y fabrique des étoffes de soie et des toiles à voiles; elle n'a pas plus de 2,000 habitants. Le lac auquel elle donne son nom, et dont nous avons déjà parlé, n'a qu'une profondeur d'à peu près 5 brasses; mais cette profondeur augmente pendant les inondations du Nil. Il est parsemé de petites îles, dont quelques-unes, celles de *Matarieh*, sont habitées; celle qui porte particulièrement ce nom, peuplée de 3,000 âmes, est couverte d'habitations, les unes en briques et les autres en boue; dans celle que l'on nomme *Mit-el-Matarieh*, les cahutes se trouvent pêle-mêle avec les tombeaux et paraissent plutôt des tanières que des demeures; les autres ne renferment que des ruines, seuls restes des anciennes villes de *Tanis* et de *Péluse*. L'eau de ce lac n'est douce que pendant le temps des inondations; elle est saumâtre pendant le reste de l'année; ce qu'elle a surtout de remarquable, c'est sa phosphorescence. Ce lac nourrit une grande quantité

¹ Voir tome I^{er}, page 225.

de poissons et sert de retraite à une multitude d'oiseaux aquatiques. Les pêcheurs de Matarieh, toujours nus, dans l'eau, et livrés à des travaux pénibles, sont forts et vigoureux, mais presque sauvages. Les bords du lac sont garnis de marais d'où l'on extrait une grande quantité de sel; au delà de ces marais, les champs sont fertiles en riz. En remontant dans la province de Charquiéh, on voit les emplacements de *Mendes* et de *Thmuis*, anciennes villes ruinées.

La première ville que l'on traverse en revenant vers l'ouest du Delta est *Damanhour*, située à peu de distance du canal de Mahmoudieh, et station du chemin de fer. Elle renferme 8 à 10,000 habitants. On croit qu'elle occupe l'emplacement d'*Hermopolis parva*. *Ramanieh*, où aboutit le canal Mahmoudieh, est située près des ruines de l'antique *Saïs*, et non loin de l'emplacement qu'occupait *Naucratis*. Ses maisons, bâties sur de petites hauteurs, ont presque toutes la forme d'un colombier. Entre Ramanieh et Rosette, *Fouah*, qui fut une ville importante au seizième siècle, était tout à fait déchue lorsque Méhémet-Ali y fonda une filature de coton et une fabrique de tarbouches ou calottes en laine. On croit qu'elle est bâtie sur l'emplacement de *Metelis*.

Des minarets très-élevés indiquent de loin *Mansourah*, ville fameuse par la bataille donnée sous ses murs, en 1250, où Louis IX fut fait prisonnier. On y montre encore, sur une petite place faisant face au Nil, les ruines d'une voûte nommée *Basar-el-Gadim*, sous laquelle il signa la paix et la reddition de Damiette. Cette ville est aussi grande que Damiette; mais le quart de ses maisons est en ruines. Elle renferme six belles mosquées, une église copte, et fait un grand commerce de coton et de poulets qu'on élève dans ses environs.

Nous remarquerons encore *Mit-Kamar*, sur la branche du Nil qui va à Damiette; *Klell-Bastah*, sur le canal de Moeys, village près duquel on a découvert, pendant l'expédition française, les ruines de la ville de *Bubaste*, qui apparaissent à une grande distance sous l'aspect d'une montagne; *Belbeis*, sur le canal de Ménédjéh, ville de 5,000 âmes dont Bonaparte fit réparer les fortifications; *Salehiéh* ou *Salhiéh*, ville de 6,000 âmes et poste militaire important, dont la fondation est due à Saladin.

En passant par ces endroits, on arrive à la pointe de l'ancien Delta, formant aujourd'hui le petit pays de *Kelioûb*, riche en grains, en pâturages et même en bois de différentes espèces. Les villages y sont grands, les troupeaux nombreux, et les habitants assez paisibles et contents. Son chef-lieu, *Kelioûb*, est une ville de marchés et de foires; on y remarque des débris d'antiquités qui ont appartenu à *Héliopolis*, dont les ruines sont à deux lieues au sud, principalement près du petit village de *Matarieh*, où l'on voit les restes du temple du Soleil, des débris de sphinx et un obélisque monolithe de 22 mètres de longueur. Héliopolis rappelle la victoire de Kléber sur les Turcs. Les 80,000 hommes que le grand vizir avaient amenés étaient campés près des villages d'*El-Kankah* et d'*Abouzabel*, dans une immense plaine inculte faisant face au désert de Gessen. Au nord de Kelioûb, le terrain est coupé par une infinité de petits canaux d'irrigation. Les routes, quoique difficiles, y sont fort agréables; plusieurs sont bordées de riches jardins, d'autres sont tracées à travers des bois épais et d'immenses pépinières.

L'intérieur du Delta moderne renferme la vaste ville de *Mehallet*, surnommée *el*

Kebir, c'est-à-dire *la grande*. Quelques voyageurs modernes la considèrent comme la plus importante de l'Égypte après le Kaire ; mais elle n'est pas peuplée en proportion de son étendue ; elle a 16 à 18,000 habitants. Elle est bâtie en briques sur un petit canal navigable qui dérive de celui de Melig. Elle possède une manufacture de coton, plusieurs fabriques de sel ammoniac, et est environnée de champs fertiles toujours chargés de récoltes. On croit que cette ville est l'antique *Cynopolis* ; d'autres pensent qu'elle occupe l'emplacement de *Xoïs*. *Abousyr*, l'ancienne *Busiris*, occupait autrefois le point central du Delta ; elle est sur la gauche de la branche du Nil appelée anciennement *Athribiticus*. *Samannoud*, l'ancienne *Sebennytus*, gros bourg sur la rivière de Damiette, nourrit des pigeons très-renommés.

La ville de *Tant*, ou *Tantah*, est aujourd'hui une des plus célèbres de l'intérieur du Delta. Il s'y rend des différentes parties de la Turquie, de la Perse, de l'Égypte, de l'Abyssinie, de l'Hedjaz et du royaume de Darfour, des pèlerins dont le nombre est porté, par le rapport des habitants, à 150,000 ; ces réunions périodiques ont pour objet de rendre hommage au tombeau d'un saint personnage auquel une belle mosquée est consacrée. La fête du saint est le signal de la plus importante des trois foires qui se tiennent dans cette ville. Les baraques des marchands forment une double rangée qui occupe quelquefois une longueur de 16 kilomètres. Des baladins, des filles de joie, des danseuses, des musiciens ambulants, viennent exercer au milieu de cette foule leurs talents et leur industrie.

Au nord du Delta, nous devons encore remarquer le monastère de *Saint-Geminiane*, lieu de pèlerinage. Les chrétiens et les mahométans s'y rendent également. Les plaines environnantes sont couvertes de tentes ; on y fait des courses de chevaux ; le vin et la bonne chère animent les pèlerins ; la fête dure huit jours ; elle attire un grand nombre de danseuses.

Dans le coin du Delta voisin de Rosette, on remarque, au milieu d'un grand nombre de villages florissants et de champs couverts d'excellents fruits, le joli bourg de *Berémbâl*. *Terranéh*, ville construite en terre sur les ruines de l'ancienne *Terenuthis* et importante par le commerce du natron, est située sur les rives occidentales du Nil, de même que *Wârdân*, d'où l'on arrive au port du Kaire en vingt-quatre heures.

Enfin la plaine cesse d'étaler ses richesses monotones. Le mont *Mokattam* élance ses cimes arides à l'est ; du côté opposé, se présente Gizéh avec ses éternelles pyramides. C'est vis-à-vis de ces monuments que l'œil découvre successivement, sur la rive orientale du grand fleuve, les villes de *Boulak*, du *nouveau Kaire* et du *vieux Kaire*.

§ IX. LE KAIRE ET SES ENVIRONS. — *Gizéh*, chef-lieu de province, a des murailles fort étendues et fortifiées. Agréablement ombragée de dattiers, de sycomores et d'oliviers, c'est une ville triste et mal bâtie, dans laquelle on remarque seulement un palais entouré de vastes jardins. Elle renferme des fabriques de poterie et de sel ammoniac, ainsi qu'une fonderie de canons. Ce sont principalement ses environs qui fixent l'attention des voyageurs. A peu de distance et au sud-ouest de ses murs, s'élèvent les plus grandes pyramides de l'Égypte ; on les aperçoit de la distance d'environ 40 kilomètres ; elles ressemblent à de hautes montagnes, et l'on croit être arrivé à leur base lorsqu'on en est à plus d'une lieue. Nous en reparlerons.

Boulak est le port du Kaire, et sert à recevoir les vaisseaux qui ont remonté le Nil.

C'est une ville grande et irrégulièrement bâtie, qui renferme une belle douane, un vaste bazar, des bains magnifiques, de très-beaux jardins et de nombreux *ohéls*, ou magasins destinés à recevoir les denrées provenant de l'impôt en nature prélevé dans les provinces. On y trouve une importante filature de coton appartenant au gouvernement et des fabriques de soieries et d'indiennes; ces établissements occupent plus de 800 ouvriers. On y a établi une école polytechnique et une imprimerie, d'où sortent chaque année un grand nombre d'ouvrages arabes, persans et turcs; mais, à l'exception de ceux qui traitent des premiers éléments du langage, ces ouvrages appartiennent presque tous aux arts et aux sciences de l'Europe moderne, particulièrement pour ce qui concerne l'art militaire. Cette ville, qui fut incendiée en 1799, pendant le siège du Kaire par les Français, a été restaurée par les soins de Méhémet-Ali; peuplée de 16 à 18,000 habitants, elle est considérée comme un faubourg de la capitale. Elle s'étend le long du rivage du fleuve, et présente tout le tumulte et la confusion du commerce.

C'est dans le port du *vieux Kaire* que s'arrêtent les vaisseaux venant de la haute Égypte. Quelques-uns des beys et des principaux habitants du Kaire y ont des espèces de maisons de campagne, dans lesquelles ils se retirent lors de la plus haute crue du Nil. Le vieux Kaire, que les Arabes nomment *Fostat* ou *Masr-el-Atik*, paraît correspondre à l'ancienne Babylone. Un vieux couvent dans lequel les catholiques européens vont remplir les devoirs de leur religion occupe, selon les Coptes, l'emplacement d'un des endroits où se reposa la Vierge lors de la fuite en Égypte. Ce que cette ville renferme de plus curieux, ce sont les greniers dits de *Joseph*, vastes cours carrées dont les murs en briques ont 5 mètres de hauteur. Ces cours renferment des tas de blé d'une hauteur prodigieuse; on croit voir des montagnes recouvertes avec des nattes. Ces greniers sont au nombre de sept, et fermés avec des serrures en bois, sur lesquelles est un cachet de limon du Nil empreint du sceau du divan.

Entre Boulak et le vieux Kaire s'étend le *nouveau Kaire* ou le *grand Kaire*, dont le nom (*el-Kâhirah*) signifie *le Victorieux*. Cette ville, éloignée du Nil d'environ un quart de myriamètre, s'étend vers les montagnes à l'est, à peu près de 5 kilomètres. Sa circonférence est de 25 kilomètres. Elle est environnée, mais point complètement, d'un mur de pierre surmonté de beaux créneaux, et fortifiée, à la distance de chaque centaine de pas, de superbes tours rondes et carrées. Il y a trois ou quatre belles portes qui ont été bâties par les Mamelouks. Le Kaire fut construit, selon Abd-el-Raschyd, l'an 360 de l'hégire (970 de l'ère vulgaire), par le kalife Almansour, le premier des kalifes fathimites qui aient régné en Égypte. Cette ville a depuis été réunie à celle de *Fostat*, bâtie également par les Arabes. Ce fut Sâlah-éd-dyn ou Saladin qui fit construire, vers l'an 1176, les remparts qui l'entouraient jadis, et qui sont aujourd'hui intérieurs; ils n'existent plus qu'en partie; la ville, en s'agrandissant beaucoup du côté du nord et de l'ouest, a dépassé cette barrière; elle l'a respectée au midi et à l'est. En dedans comme en dehors de cette vaste enceinte, on ne trouve que des rues tortueuses, très-étroites et non pavées, au nombre de 300, dont 8 traversent toute la ville; des maisons mal construites, en mauvaises briques ou en terre, comme toutes celles de l'Égypte, mais ayant deux et trois étages. On en compte, dit-on, 30,000. Comme elles sont éclairées par des fenêtres qui s'ouvrent généralement sur des

cours intérieures, ou qui sont étroites et grillées sur la rue, elles présentent l'aspect de prisons.

La ville est divisée en 53 quartiers appelés *harah* : ils portent les noms des principaux édifices, tels que la citadelle (*el-Kalah*), la grande mosquée (*el-Azhar*) ; des principales places publiques, comme *Birket-el-fil* et *el-Ezbekyeh*, et enfin des populations spéciales qui les habitent, tels que *el-Afrang* ou le quartier des Francs ; *el-Youd*, celui des Juifs ; *el-Roum*, celui des Grecs ; *el-Nassarah*, celui des Arméniens, des Syriens, etc. Outre les deux places que nous venons de désigner, il en est deux autres remarquables par leur étendue : celle de *Karameydan* et celle de *Roumeyleh*. Mais la plus vaste est celle d'Ezbekyeh : sa superficie est de 66 arpents. Plusieurs beaux édifices en forment l'enceinte, tels que le quartier des Coptes, l'ancien palais d'Elfy-Bey et les habitations des cheiks les plus opulents. On y voit encore sur le côté oriental la maison qui, pendant l'expédition d'Égypte, fut habitée par Bonaparte. A l'exception de cette place, qui a été nouvellement exhauscée, nivelée, plantée d'arbres et entourée d'un canal, toutes les autres au mois de septembre, pendant les plus hautes eaux du Nil, sont couvertes de plusieurs pieds d'eau : on les traverse alors au moyen de barques qui, illuminées dès la chute du jour, produisent un effet très-pittoresque.

Parmi les constructions de cette ville, quelques-unes sont remarquables : tel est le château où réside le vice-roi ; il est formé de trois enceintes appelées *el-Azab*, *el-Enkicharieh* et *el-Kalah* ou la citadelle proprement dite ; elles sont toutes trois garnies de fortes tours crénelées. Ce château fut construit par le sultan Saladin sur la colline appelée *Mokattam*, qui domine la ville. On y arrive par deux rampes taillées dans le roc, dont l'une, au nord, conduit à l'entrée appelée la porte des Arabes, et l'autre, à l'est, aboutit à celle que l'on nomme la porte des Janissaires. On voit dans la citadelle de belles ruines du palais de Saladin, et une mosquée en albâtre oriental qui renferme le tombeau du célèbre vice-roi. On y trouve aussi un arsenal de construction, une fonderie de canons, une manufacture d'armes, des ateliers où l'on fabrique tous les objets d'équipement pour la cavalerie et l'infanterie, une imprimerie et l'hôtel des monnaies. C'est aussi dans la citadelle que se trouve le célèbre *puits de Joseph*, ainsi appelé parce qu'il a été creusé par l'ordre du sultan Saladin, que les Orientaux nomment *Sâlah-éd-dyn-Joussouf*. Ce puits est de forme carrée et divisé en deux parties ; sa profondeur est de 90 mètres ; son fond est au niveau du Nil. On y descend par un escalier tournant. Un manège en roues que deux bœufs font mouvoir élève l'eau jusqu'à la hauteur du sol.

On voit dans l'intérieur de la ville quelques palais, qui n'ont de remarquable que leurs jardins, quatre ou cinq fontaines, dont les façades en bronze ou en marbre sont délicieusement ciselées et sculptées à jour, et d'innombrables mosquées, parmi lesquelles nous citerons : celle d'*Amrou*, bâtie l'an 20 de l'hégire (640 de J. C.), celle du sultan *Hassan*, bâtie au pied du mont Mokattam, et qui forme un carré long dont l'intérieur est décoré de marbres et de porphyres, d'arabesques sculptées ou en bronze et d'un pavé en mosaïque. Celle de *Loub-el-Ozab* ou d'*el-Azhar* est un carré de 20 mètres de côté, surmonté d'une coupole magnifique ; elle a dans ses dépendances une grande quantité d'appartements destinés à loger les pèlerins qui vont à la Mekke ;

mais ce qui surtout la rend célèbre, c'est le collège qui y est annexé, et qui est le plus important de l'Égypte; une bibliothèque qui y est établie facilite les études des élèves. La mosquée d'*El-Hâkem-el-Obéidy* est encore l'une des plus anciennes, des plus vastes et des mieux ornées; elle date de l'an 1007 de notre ère; mais la plus grande de toutes est celle de *Touloun* ou *Teyloun*, construite au neuvième siècle: on la regarde comme le plus beau monument arabe que possède l'Égypte, bien qu'elle soit en partie ruinée. « La délicatesse des sculptures, a dit Champollion en parlant de cet édifice, est incroyable, et cette suite de portiques en arcades est d'un effet charmant. » La seule construction que l'on puisse mettre en parallèle avec celle-ci, c'est la superbe *porte de la Victoire (Bab-el-Soutoub)*. On montre encore au Kaire: la grotte où s'est, dit-on, reposée la sainte famille quand elle fuyait la persécution d'Hérode, et qui est située dans une église pauvre et délabrée; la synagogue des juifs, qui date de l'an 1625, et passe, suivant ceux-ci, pour avoir été bâtie sur l'emplacement même où prêcha le prophète Jérémie.

Les autres édifices publics sont les bains, au nombre de 70, dont les plus riches et les plus vastes sont ceux d'*Hammâm-Yezbak*, de *Margouch*, d'*el-Moyed*, d'*el-Soultan*, d'*el-Soukharieh*, d'*el-Souunkor* et d'*el-Tanbaleh*. Les citernes, qui sont d'une si grande utilité sur le sol de l'Égypte, méritent aussi d'être mentionnées; on en compte 300; les principales sont au nombre de 34. L'eau y est transportée du Nil à dos de chameau. Il en est plusieurs qui sont ornées de colonnes en marbre et de grilles en bronze d'un assez beau travail. Ordinairement l'étage supérieur de ces constructions est occupé par une école gratuite, entretenue au moyen de la fondation qui a servi à la construction de la citerne. Les abreuvoirs (*hod*), qui ne sont pas moins utiles, sont également ornés de colonnes et construits avec luxe. L'aqueduc qui conduit les eaux du Nil à la citadelle est aussi d'une belle construction. Enfin les cimetières, placés en dedans et en dehors de la ville, méritent de fixer l'attention. On y voit des tombeaux dont la grandeur, les sculptures, la richesse et la variété des ornements annoncent jusqu'où peut aller en ce genre le luxe des musulmans. On pourrait aussi ajouter à cette énumération les jardins publics; l'un des plus grands est celui de *Gheyt-Kâsim-bey*, où se réunissaient, pendant l'occupation des Français, les membres de l'Institut d'Égypte. Ces jardins ne ressemblent point à ceux de l'Europe. On n'y trouve ni allées ni tapis de verdure; ce sont des bosquets touffus, des berceaux de vigne et des massifs d'orangers et de citronniers; on ne s'y promène point, mais on y repose dans des kiosques couverts en treillage, et l'on y fume du tabac aromatisé. Les plus beaux de ces jardins sont ceux qui ont été plantés sur l'emplacement de trois collines qui environnaient la ville, et qui étaient formées depuis des siècles par l'entassement des décombres dont les fragiles constructions égyptiennes jonchaient sans cesse le sol. Méhémet-Ali a fait niveler ces collines.

Le Kaire étant traversé par des canaux qui n'ont qu'environ 10 à 11 mètres de largeur, on y compte 20 à 22 ponts; mais ils sont tous d'une seule arche, et n'ont rien de remarquable.

Outre un grand nombre d'écoles particulières annexées aux fondations pieuses, telles que les mosquées, les fontaines, les citernes, le Kaire compte plusieurs édifices consacrés à l'enseignement. L'une des plus importantes écoles est celle de médecine,

établie dans le ci-devant collège de *Casr-el-Ain*, situé entre le vieux Kaire et Boulak, aux portes de la capitale. C'est un des beaux édifices qui bordent la rive orientale du Nil ; 300 élèves y reçoivent l'instruction. Une école vétérinaire a été fondée à Choubrah, non loin du Kaire, et renferme 120 élèves. Un hôpital de 1,000 à 1,500 malades, réuni à cette école, en augmente les moyens d'instruction. Nous ne devons point oublier de mentionner parmi les autres établissements utiles l'hospice civil, destiné à recevoir les malades indigents des deux sexes ; c'est un joli édifice qui se fait remarquer sur la place de l'Ezbékryeh. Une école d'accouchement pour les sages-femmes, où l'on donne l'instruction à plus de 100 élèves, est annexée à l'hospice civil dans une partie du local destiné aux femmes. Enfin un hospice de la maternité a été établi à *Abouzabel*, à peu de distance de la capitale.

Le climat de cette ville subit peu de variations. L'hiver s'y fait à peine sentir ; les pluies y sont rares ; la chaleur y est très-forte en été. La température moyenne est de 17° ; mais la différence extrême entre la température du jour et celle de la nuit est très-grande : cette différence est quelquefois de 25 degrés en douze heures. Les médecins attribuent principalement à cette variation l'une des maladies les plus communes au Kaire, l'ophthalmie.

L'industrie des habitants est en général fort arriérée relativement à l'Europe. Cependant ils fabriquent très-bien les nattes, ils font des passementeries très-variées ; ils tournent avec adresse le bois, l'ivoire et l'ambre ; ils font de beaux tissus de lin, de coton, de soie et de laine ; ils excellent à préparer le cuir et le maroquin ; ils distillent l'eau-de-vie et l'eau de rose ; ils raffinent le sucre ; ils font de la poterie et de la verrerie, et travaillent assez bien en orfèvrerie. Le commerce du Kaire est très-considérable ; il se fait avec l'Europe, l'Asie et l'Afrique intérieure. On y compte environ 12 à 1300 okéls, ou grandes cours entourées de magasins, ainsi qu'un grand nombre de bazars. Plusieurs de ceux-ci méritent d'être cités. Tels sont celui de *Ghourneh*, où l'on vend les châles de Cachemire, les mousselines et les toiles étrangères ; *el-Achrafyeh*, où se tiennent les marchands de papier ; le *Khan-el-Khalyly*, occupé par les joailliers, les quincailliers, les marchands de tapis ; le *Nâhassyn* par les orfèvres, le *Boudoukanyeh* par les droguistes et les merciers, le *Hamzaouy* par les marchands de drap, le *Serougyeh* par les selliers, le *Souy-el-Sellat* par les armuriers, enfin le *Gémolyeh* par les marchands de café et de tabac de Syrie. La population du Kaire est d'environ 250,000 habitants, dont 25,000 chrétiens de diverses sectes, 20,000 juifs, etc.

Ces habitants, avides de spectacles, sont surtout amusés par des jeux d'exercice, comme sauts, danses de cordé, luttas, par des chants et des danses ordinaires. Ils ont des bouffons dont les grossières plaisanteries et les plats jeux de mots excitent la gaieté d'un peuple ignorant, et pourtant corrompu. Les *almées* ou improvisatrices, qui vont exercer leur art chez les riches, se distinguent pourtant de celles qui amusent le bas peuple. Elles viennent égayer la solitude du sérail ; elles apprennent aux femmes les airs nouveaux ; elles les instruisent à former des danses lascives. Ces improvisatrices, dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable ; elles parlent leur langue avec pureté ; elles récitent avec beaucoup de grâce. Elles font l'ornement de toutes les grandes fêtes. Pendant les repas, on les place dans une tribune, où elles

chantent ; elles viennent ensuite dans la salle du festin former des danses , ou plutôt des ballets-pantomimes , dont l'amour leur fournit ordinairement le sujet. Alors elles quittent leur voile , et en même temps la pudeur de leur sexe ; elles paraissent vêtues d'une gaze légère et transparente ; les tambours de basque , les castagnettes , les flûtes les animent.

En sortant du Kaire , on aperçoit dans la direction de Gizéh , au milieu des palmiers et des sycomores , le village d'*Embabeïh* , où commença la bataille des Pyramides. Vis-à-vis du Kaire on voit l'île de *Roudah* , célèbre par le nilomètre qu'elle renferme. Ce monument antique , appelé aujourd'hui *mehins* , est une colonne en assez mauvais état , établie pour mesurer journallement la hauteur qu'atteignent les eaux du Nil à l'époque de l'inondation.

A l'ouest de Gizéh s'élèvent les trois pyramides qui , par leur grandeur et leur célébrité , ont effacé celles qui les entourent et toutes celles dont l'Égypte est parsemée. La plus grande , selon des mesures authentiques , a 150 mètres d'élévation perpendiculaire ; sa base a 238^m,50 ; la hauteur de chaque face est de 166 mètres sur une inclinaison de 51° 50'. Ces faces ne sont pas planes , mais composées de 203 assises ou gradins superposés selon la ligne de pente , chaque assise ayant 2 à 3 pieds d'épaisseur. La pierre dont elle est bâtie est un calcaire très-fin , qui était autrefois revêtu de plaques de granit ou de marbre poli , ce qui faisait étinceler la pyramide sous ce ciel où le soleil est toujours resplendissant. Le volume de ce monument est de 10,696,147 mètres cubes , ce qui suffirait pour entourer la France entière d'un mur de 10 pieds de hauteur et d'un pied d'épaisseur. Il a été élevé par le roi Chéops de la cinquième dynastie , environ 2,000 ans avant Jésus-Christ. La deuxième et la troisième pyramide sont postérieures de 40 à 50 ans : elles ont été élevées par Céphron , frère de Chéops , et par Menchérès ou Mycerinus , fils de Chéops. Ces pyramides n'ont pu être construites qu'à l'aide de plans inclinés immenses , sur lesquels on roulait successivement les pierres , et qui étaient eux-mêmes des monuments gigantesques , car celui de la grande pyramide ne devait pas avoir moins de 475 mètres en ligne droite et 28 mètres de haut. La construction de cette pyramide dura 30 ans , et occupa des milliers d'ouvriers. Ces monuments de l'orgueil des Pharaons étaient des tombeaux ; on a retrouvé les chambres intérieures où devaient être placés les sarcophages , et même plusieurs de ces sarcophages avec des inscriptions.

A 5 ou 600 pas de la grande pyramide , au sud et dans la direction de Memphis , faisant face au Nil , se trouve la statue colossale du *Sphinx*. Elle est mutilée en partie ; mais du temps de Pline , qui la mesura , elle n'avait pas moins de 20 mètres de haut , et dans sa position accroupie elle a plus de 47 mètres de long. Elle est en grande partie taillée dans le roc , qui règne en cet endroit comme sous les pyramides. Les parties supérieures sont des pierres rapportées. La tête a 9 mètres de haut et 24 de contour. Jusqu'en 1815 , ce sphinx était resté enfoui à moitié dans le sable accumulé depuis des siècles autour de lui , et il n'en sortait guère qu'une quarantaine de pieds. Deux voyageurs , MM. Scott et Caviglia , le firent alors débayer , et découvrirent un temple qui était sous le colosse , et où l'on descendait par un escalier placé entre les jambes de devant. Le sable a , depuis cette époque , comblé de nouveau cette ouverture ; mais des recherches plus récentes ont amené la découverte d'une statue colossale d'Osiris ,

composée des vingt-huit morceaux emblématiques entre lesquels fut partagé, suivant la fable égyptienne, le corps du dieu. Le sphinx doit remonter à Thoutmosis IV, c'est-à-dire à 1,450 ans avant Jésus-Christ ¹.

§ X. SUITE DES VILLES DE LA BASSE ÉGYPTE. — En remontant le Nil, on voit *Sakkarah*, village près duquel s'élèvent 18 pyramides, dont quelques-unes en briques; la plus grande a 115 mètres de hauteur et 222 de largeur. Elle paraît être plus ancienne que celles de Gizéh : d'après l'opinion du savant Champollion, d'accord sur ce point avec Manéthon, elle n'aurait pas moins de 7,000 ans d'existence. C'est une masse à six étages, formée d'énormes pierres carrées, et dont l'intérieur est vide. On y pénètre par un couloir ensablé, et l'on y trouve un puits dont la profondeur est inconnue. Les pyramides de Sakkarah ou d'*Abousir* sont dispersées sur une ligne de 16 kilomètres. On visite aussi dans ce lieu des grottes souterraines, qui servaient de tombeaux aux anciens Égyptiens, et dont les parois sont garnies de sculptures et d'inscriptions hiéroglyphiques. Au pied de cette chaîne de mausolées s'étendait l'antique Memphis, dont les immenses édifices ont laissé quelques débris aux villages de *Bedrechein*, de *Mit-rahineh*, de *Menf*, qui rappelle le nom de la cité égyptienne, et probablement jusque vers celui de *Mohannan*. Les habitants d'*Abousir* font le commerce de *momies* ou de corps embaumés d'hommes et d'animaux sacrés, qu'on tire des caveaux taillés dans les rochers. Près de ce lieu s'étendent les fameuses catacombes d'oiseaux composées de vastes galeries remplies de vases, où sont déposées des momies d'ibis et d'autres oiseaux sacrés.

C'est dans la plaine de Sakkarah que M. Caviglia déterra une statue de Sésostris du plus beau travail, et qui, sans les jambes, a 11 à 12 mètres de hauteur. Un voyageur français, M. Rifaud, découvrit, en 1817, un colosse semblable en brèche siliceuse, qui est devenu un des ornements du musée de Turin, et un autre qui est dans le musée égyptien du Louvre. Chacune de ces statues pesait environ 36 milliers.

A 4 kilomètres à l'ouest du village d'*Elgoutouri* s'élève une pyramide connue sous le nom de *El-Kaddab*; elle se distingue de toutes les autres par sa construction : elle est formée d'un tronc de pyramide qui sert de base à une pyramide conçue dans de plus petites proportions.

Sur la rive orientale du Nil se montre la fameuse mosquée *Atsar-en-Néby*, très-fréquentée par les musulmans du Kaire, qui y viennent en pèlerinage honorer une pierre où ils voient les pieds du prophète parfaitement empreints. *Atfêh*, chef-lieu du nazirlik du même nom, est située sur la rive orientale : on présume que c'est l'ancienne *Aphroditopolis*.

Plus loin, à l'ouest sur la même ligne, le riche bassin de *Fayoum* se montre comme une île au milieu des déserts. Le Fayoum est un pays très-peuplé, et tous les villages, à l'exception de quatre, payent un *miri* fixe, indépendamment de celui qui est dû par la crue du Nil, disposition qui doit être très-ancienne, et paraît se fonder sur ce que les rois d'Égypte n'avaient rendu cette contrée habitable qu'à grands frais. Cette vallée formait le *nome Arsinoïte* des anciens Égyptiens. Son nom moderne est formé de *Piom* ou *Phaiom*, qui signifiait dans la langue égyptienne lieu marécageux. Cette ancienne province, dont on estime la population à environ 60,000 âmes, rivalisait jadis avec

¹ Barthélemy Saint-Hilaire, *Lettres sur l'Égypte*, dans le *Journal des Débats* du 19 août 1856.

le Delta pour sa richesse et sa fertilité. Elle était alors, comme le Delta, inondée périodiquement par les eaux limoneuses et fécondantes du Nil. Les sables en ont envahi la partie occidentale, autrefois fertile et bien cultivée. Les canaux d'irrigation tirés du canal Joseph ont été destinés à suppléer les eaux du fleuve; mais, ces canaux étant mal entretenus, le sol n'a plus la même fertilité. Dans les parties les mieux arrosées on cultive le riz, le seigle, l'orge et le cotonnier. Dans les terrains secs on récolte la canne à sucre et l'indigo en abondance. Le Fayoum est riche en rosiers, en vignes, en oliviers, en dattiers, en figuiers, en grenadiers, en citronniers, en poiriers et en pommiers. Il fournit aussi abondamment toutes les espèces de légumes que l'on cultive en Europe, et beaucoup de melons d'eau et de pastèques, mais moins gros et moins succulents que dans les autres parties de l'Égypte. L'industrie des habitants consiste à fabriquer de l'eau de rose, du vinaigre rosat, à tisser le lin et le coton, et avec la laine fine de leurs troupeaux, des châles estimés des Égyptiens.

Medinet-el-Fayoum en est le chef-lieu. Elle est située sur le canal de Joseph, qui s'y divise en un grand nombre de branches, et qu'on traverse sur cinq ponts. Cette ville, qui était autrefois le lieu de retraite des Mamelouks, a 3 kilomètres de circuit. Elle a été construite avec les matériaux et en partie sur l'emplacement de l'antique *Crocodiopolis*, dont Ptolémée-Philadelphie changea le nom en celui d'*Arsinoé*, en l'honneur de sa sœur. Ses maisons, mal bâties, sont en pierres ou en briques cuites et crues; ses rues sont étroites et tortueuses. Elle renferme cinq églises coptes, plusieurs mosquées, des écoles ou médressehs, des fabriques de tapis, d'étoffes de laine, de tissus de coton, de toiles de lin, et est surtout renommée par son eau de rose. Sa population est évaluée à 10 ou 12,000 âmes.

§ XI. VILLES DE LA MOYENNE ET DE LA HAUTE ÉGYPTE. — *Beni-soueyf*, siège du gouvernement de la moyenne Égypte, est une petite ville bâtie en briques crues séchées au soleil. On n'y remarque que la demeure du gouverneur et un palais pour le vice-roi. Son industrie consiste en tissus de laine et de coton. Elle est très-commerçante, et compte environ 6,000 âmes. Une partie de son importance est due à sa situation à l'une des embouchures du canal de Joseph. En 1799, Desaix y battit les Arabes.

Miniéh, dont le sol est très-élevé, est grande et belle comparativement aux autres villes de l'Égypte. Quelques-unes de ses rues sont régulières; plusieurs de ses mosquées sont remarquables. On y fabrique des toiles de coton et des vases de terre appelés *bardak*, qui, par leur porosité, servent à rafraîchir l'eau. *Ansana* ou *Ensinéh*, bâtie sur les ruines d'*Antinoopolis*; *Mellavi* ou *Melâoui-el-Arich*, ville riante, et qui exporte annuellement une grande quantité de blé; *Manfalout*, connue par ses manufactures de drap, appartiennent encore au Vostani ou à l'Égypte du milieu.

Au bourg de *Sahoudi* commencent les grottes de la Thébaïde. Ce sont des carrières où se retirèrent les anachorètes dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Elles s'étendent à 80 kilomètres, et les hiéroglyphes que l'on y remarque prouvent qu'elles étaient creusées par les Égyptiens, qui en ont tiré leur marbre à une époque très-reculée.

Près la ville de *Syouth*, dans des grottes antiques, on trouve des peintures très-curieuses et très-bien conservées, ainsi que des tombeaux. La ville, une des plus grandes du Saïd, ou de l'ancienne Thébaïde, est le rendez-vous des caravanes du Darfour. Elle a cinq églises et un couvent coptes, plusieurs mosquées, dont deux sont

fort belles, un palais qu'Ibrahim-Pacha fit construire pendant qu'il gouvernait la haute Égypte, et un magnifique bain public. On lui donne une population de 25,000 âmes. Elle occupe l'emplacement de l'antique *Lycopolis*. Ses environs et ceux du bourg d'*Aboutig*, bâti sur les ruines de l'antique *Abotis*, produisent le meilleur opium.

Parmi d'autres villages on distingue, sur la rive orientale, *Gau-Chenkiéh*, ou plutôt *Kâou-el-Kebir*, qui a succédé à *Antéopolis*. Il y avait un temple superbe en l'honneur d'Antée; il en reste le portique, soutenu par des colonnes, et qui paraît d'une seule pierre de 60 pas en longueur et 40 en largeur. Ce magnifique ouvrage forme maintenant l'entrée d'une étable.

Akhmyn ou *Akhmyn* a succédé à l'ancienne *Chemnis* ou *Panopolis*. Elle est située sur la rive droite du Nil, au-dessus d'une petite éminence couverte ou peut-être formée de ruines. L'église et les mosquées ont évidemment été bâties avec des débris antiques. On trouve les restes de ses anciens édifices hors de l'enceinte actuelle. On y remarque un portique couvert et très-bien conservé, qu'on regarde comme un des plus beaux restes de l'architecture des anciens Égyptiens. La ville, peuplée de 10,000 âmes, est assez jolie et très-commerçante; elle a des manufactures de toiles de coton et de poterie; son territoire est fertile en tout. Mais le canal qui traverse la ville y répand des miasmes pestilentiels.

Vis-à-vis d'Akhmyn, sur le bord occidental du fleuve, on trouve le gros bourg de *Menchiéh*, que l'on croit bâti sur les ruines de *Ptolémaïs*; c'est là que s'arrêtent toutes les barques qui vont du Kaire à la cataracte, ou de la cataracte au Kaire, pour prendre des provisions, qu'on y trouve en abondance et à bas prix. Les rives du Nil y sont couvertes de palmiers et de melons.

A 24 kilomètres au sud-est de Menchiéh, on trouve *Girgéh*, capitale de la haute Égypte. Cette ville est moderne; elle doit son nom et son origine à un couvent dédié à Saint-George. Elle a 4 kilomètres de circonférence, des édifices et des places publiques, mais on n'y voit aucun monument. En revanche, elle possède huit belles mosquées, un couvent de franciscains, une population de 10,000 âmes, un commerce actif, de l'industrie et un territoire fertile.

Après avoir passé au bourg de *Samhoûd*, bâti sur le canal de Bahgourâh, et laissé sur notre gauche celui de *Farchoût*, qui produit les meilleurs melons de toute l'Égypte, nous arrivons à celui de *Hoû*, que l'on croit bâti sur l'emplacement de *Diospolis-Parva*, dont il ne reste plus que quelques ruines. De cet endroit la route conduit à *Denderah*, autre bourg de peu d'importance, mais que les voyageurs visitent avec intérêt, parce qu'à une demi-lieue plus loin on voit les magnifiques restes de l'antique *Tentyra* ou *Tentyris*, l'une des plus importantes villes de l'Égypte. Ces ruines montrent encore l'ancienne architecture égyptienne dans toute sa splendeur. On y admire surtout le grand temple, long de 80 mètres sur 36 de largeur. Son entrée se compose de deux portiques: le premier est formé de 24 colonnes de 14 mètres de hauteur et de 7 de circonférence, couvertes d'hiéroglyphes et de peintures jusque sur leurs chapiteaux; le second portique est soutenu par 6 colonnes. Les chapiteaux de chaque colonne sont ornés de têtes de femmes à oreilles de génisse, avec des voiles pendants en bandelette sur le cou. Les murailles et les plafonds de l'intérieur sont ornés de sculptures et de bas-reliefs dont les sujets sont très-variés et d'une belle exécution. C'est au plafond

d'une des salles supérieures construites sur la terrasse de ce temple qu'était placé le fameux planisphère que le général Desaix, poursuivant à travers les solitudes de la Thébaïde les débris du corps de Mourad-Bey, signala le premier à l'attention des savants, et qu'on croyait contemporain de l'époque du déluge. On sait que depuis 1822, grâce au zèle de M. Lelorrain, la France possède ce célèbre zodiaque, qui n'est qu'un assez pauvre ouvrage astronomique du premier siècle de notre ère. Ce planisphère, de forme circulaire, occupe aujourd'hui, avec les ornements qui en font partie, un carré de 7 pieds 9 pouces sur chaque côté; il est sculpté sur deux morceaux d'un grès rouge et compacte. Le temple de Denderah ne date que des derniers Ptolémées, et semble avoir été consacré à Cléopâtre et à Césarien, dont les images sont partout sculptées.

Le Nil forme, depuis Girgéh jusqu'à Thèbes, un grand détour à l'est. Près du coude le plus rapproché de la mer Rouge est situé *Kénéh*, l'antique *Cænopolis*. Cette ville faisait autrefois un commerce actif avec le port de Koseïr ou Qoceyr. Elle est connue par ses excellentes poteries, et surtout par ses *bardaks*, en arabe *goulès*, qui servent à rafraîchir l'eau. Elle a environ 10,000 habitants. On y remarque plusieurs jardins magnifiques. Selon le voyageur anglais Irwin, cette ville conserve des traces de plusieurs anciens usages : dans les processions funèbres, les femmes dansent au bruit d'une musique lugubre et avec des cris effroyables; les fêtes, comme en général dans le Saïd, se donnent de nuit et sur le fleuve; elles sont terminées par un spectacle presque mythologique : les danseuses se plongent presque nues dans l'eau, et y nagent comme autant de nymphes ou de naïades.

Keft ou *Koft* ne paraît être que le port de l'ancienne et grande ville de *Coptos*, d'où, selon quelques auteurs, les Coptes auraient tiré leur nom. C'est la résidence d'un évêque. « On trouve sur son sol très-exhaussé des restes de pilastres et autres débris en granit rose. Un grand bassin de 75^m,90 de long sur 49^m,50 de large est à son côté oriental, et fut destiné sans doute à retenir l'eau que le Nil y portait lors de sa crue. Vers la partie sud-est il y a quelques débris de sarcophages et d'autres fragments. Sur une hauteur près du canal, on croit reconnaître les ruines d'une église et un ancien cimetière. C'est de ce côté que les Arabes cultivateurs trouvent des médailles, de petites idoles, des pierres gravées, des amulettes, des scarabées, des fragments d'émeraudes, etc.¹. » *Kouïs*, à 300 mètres de la rive droite du Nil, est l'antique *Apollinopolis Parva*, dont il reste encore une ancienne porte de temple. Le village d'*Erment*, que l'on aperçoit sur l'autre rive, est la célèbre *Hermonthis* : il y a dans ses environs un grand temple assez bien conservé, dont les peintures représentent différents animaux, entre autres la girafe, aujourd'hui inconnue en Égypte. Dans toute cette contrée les habitants fabriquent, avec une argile poreuse et légère, des vases qui, en laissant passer la vapeur de l'eau, la privent de son calorique et en font une boisson délicieuse.

§ XII. RUINES DE THÈBES. — Le village de *Karnak*, celui de *Louqsor* et quelques autres qui se succèdent sur la rive orientale n'offrent que des ruines; la rive occidentale en présente également. Des recherches nouvelles ont prouvé que tous ces restes appartiennent à l'ancienne Thèbes, à cette ville aux cent portes, déjà connue

¹ Rifaud, *Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins*. Paris, 1830.

d'Homère, dont l'enceinte a bien pu aller à 400 stades égyptiens, et que les Grecs appelaient *Diospolis Magna*¹.

Parcourons les ruines imposantes de cette ville, qui s'étendait sur les deux rives du Nil et florissait 1,300 à 1,800 ans avant Jésus-Christ; qui avait 48 kilomètres de circonférence, et dont les dépouilles, enlevées par Cambyse, servirent à décorer les palais de Persépolis et de Suse; de cette ville qui, du temps de Strabon, n'offrait plus que les débris de sa splendeur passée; de cette ville enfin que dévasta Ptolémée-Philométor, et qu'acheva de détruire Cornélius Gallus, premier préfet de l'Égypte, 28 ans avant notre ère. Parmi ces antiques débris se présente, sur le côté droit ou oriental du fleuve, le vaste monument appelé palais de Louqsor. C'est un grand temple d'Ammon qui fut construit par plusieurs Pharaons de la 18^e dynastie, tels que Rhamsès le Grand, Menephtah I^{er}, Horus et Aménoph III, appelé aussi Aménophis-Memnon. Cet édifice fut orné en dernier lieu par Rhamsès III, plus connu sous le nom de Sésostris, qui y ajouta d'abord un immense pylone, haut de 16^m,50, avec un péristyle soutenu par 200 colonnes, la plupart encore debout, et dont les plus grandes ont 3^m,30 de diamètre; puis quatre colosses en syénite, dont deux ont 14^m,50 de hauteur et les deux autres 9^m,90, mais qui sont enfouis jusqu'à la poitrine; enfin les deux obélisques en syénite rose de 24 et 25 mètres de hauteur, dont le premier a été transporté à Paris en 1832 et orne la place de la Concorde. Ces monolithes sont très-bien conservés. Trois rangées verticales d'hiéroglyphes couvrent chacune de leurs faces, et présentent les noms et louanges de Rhamsès ou Sésostris, premier roi de la 19^e dynastie².

Sur le même côté du Nil s'élève le palais dit de Karnak, qui, à en juger par ses immenses ruines, est le plus grand monument de l'Égypte et peut-être du monde. Plusieurs dynasties ont successivement contribué à l'agrandir. Fondé par les premiers rois de la 18^e, il reçut de considérables augmentations de la reine Amensé, qui y éleva dans une des cours deux obélisques hauts de 20 mètres, mais dont un seul est debout, et, dans une autre cour, le plus grand de tous ceux qui aient jamais été exécutés, puisqu'il a 30 mètres de hauteur. Après cette reine, l'édifice fut encore agrandi par son fils Touthmosis IV, connu sous le nom de Mœris; par Rhamsès II et Rhamsès III, auxquels est dû l'achèvement de la grande salle hypostyle, de 106 mètres de longueur sur 53 de largeur, et soutenue par 134 colonnes, dont les plus grandes ont 23 mètres de hauteur et 4 de diamètre, et sont couronnées par des chapiteaux qui présentent une circonférence de 21 mètres. Le voyageur ne peut contenir son admiration à la vue de cette longue avenue d'obélisques hauts de 23 mètres, aujourd'hui renversés, mais qui jadis étaient debout; et quand il réfléchit au temps et aux soins qu'il a fallu, avec nos procédés mécaniques si supérieurs, pour élever sur son piédestal à Paris l'obélisque de Louqsor, il se demande quels moyens possédaient les Égyptiens pour avoir pu multiplier ces monolithes qui décorent leurs grands édifices. La première grande cour appartient aux temps de la 26^e dynastie des Saïtes et probablement à des époques postérieures. A gauche de cette cour s'élève un petit temple bâti par Menephtah III, avant-dernier roi de la 18^e dynastie; à droite, on a renfermé la partie

¹ *Description de Thèbes dans la Description de l'Égypte, monuments, etc.*

² *Précis des opérations relatives au transport de l'un des obélisques de Louqsor, etc.*, lu par M. de Laborde à la séance publique de l'Institut, le 3 août 1832.

antérieure d'un monument de Rhamsès IV, surnommé Meïamoun et de la 19^e dynastie. Sur les côtés extérieurs du mur qui correspond à la salle hypostyle, on remarque les beaux bas-reliefs historiques représentant les conquêtes en Asie de Menephtah I^{er}, et son retour triomphal dans sa patrie ; plus loin les campagnes de son fils Rhamsès III, ou Sésostris le Grand ; ailleurs Sesonchis traînant aux pieds de la trinité égyptienne, Ammon, Mouth et Khous, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles Champollion a retrouvé écrit le royaume des Juifs ou de Judée (*Jouda-Hamalek*), découverte du plus haut intérêt pour l'histoire. Quatre grands propylées, partant du côté méridional du palais de Karnak, vont se diriger vers un grand espace encombré de débris d'un ancien monument qu'on nomme les *Ruines du sud*.

Tout près du village de Karnak, et au sud-ouest du palais, se trouve le beau temple dédié par les rois grecs au dieu Khous, fils d'Ammon-Ra et de Mouth. Un grand propylée ouvre la célèbre allée de sphinx à têtes de béliet qui joignait autrefois ce temple au palais de Louqsor. Cette double rangée de sphinx d'une grandeur colossale, dans laquelle on en a compté plus de 600, occupe une longueur de 2,000 mètres.

Sur la rive gauche ou occidentale du Nil, on retrouve les traces d'un immense hippodrome transformé en un vaste champ cultivé. Parmi les ruines qui entourent le village de *Medinet-Abou*, s'élève au sud-est le gigantesque palais de *Rhamsès-Meïamoun*, c'est-à-dire de Rhamsès IV. Un grand nombre de sculptures, représentant des sujets religieux et historiques, ornent les murs qui entourent la cour. Elles retracent les conquêtes de ce prince en Asie et ses actes solennels relatifs au culte. Dans la même enceinte est renfermé un monument de Touthmosis IV. Trois petits temples dédiés à Athys, à Toth, à Isis, subsistent encore sur cette partie du sol de l'antique métropole. On y reconnaît l'emplacement de l'énorme édifice connu des Grecs sous le nom de *Memnonium*, et que Champollion a reconnu pour l'*Aménophion* des Égyptiens. Cet édifice appartenait au roi Aménophis III, appelé Memnon par les Grecs. Ces ruines occupent un espace de 600 mètres de longueur, et renferment les restes de plus de 18 colosses, dont deux, représentant des figures assises, n'ont pas moins de 20 mètres de hauteur. Les figures sont celles de Sésostris et de Memnon. Le Sésostris est d'un seul bloc de granit ; l'épaule gauche est rongée par le temps ; la figure est creusée et à demi détruite. Le Memnon a dû être aussi d'un seul morceau, car les jambes, le siège et une partie du torse font un même bloc. Ce colosse passait pour faire entendre des sons harmonieux dès qu'il recevait les premiers rayons du soleil levant. Plusieurs anciens attestent ce fait, dont aucun voyageur moderne n'a pu être témoin ; mais le voyageur anglais Wilkinson a constaté que la merveilleuse harmonie qui a rendu célèbre cette statue était produite par une pierre sonore cachée dans ses vastes flancs, et qu'un homme placé dans une niche intérieure frappait avec une baguette de fer. Ce colosse représente le roi Aménophis III, de la 18^e dynastie, qui régnait vers l'an 1680 avant l'ère chrétienne.

C'est encore sur le sol de Thèbes, à l'occident du Nil, que se trouve le *tombeau d'Osymandias*, dont Strabon nous peint la magnificence en disant, probablement d'après un bruit populaire, qu'on y voyait un cercle astronomique en or de 66 mètres environ de diamètre sur 0,33 d'épaisseur. Ce monument, qui est placé au nord et près de la montagne, est très-beau, mais le plus dégradé de tous ceux que renfer-

maît Thèbes. Champollion a reconnu que c'est le *Rhamsesseum* construit par Rhamsès le Grand, c'est-à-dire Sésostris, dont la statue colossale assise avait, à en juger par les débris, 17 mètres de hauteur, non compris la base, haute de 2 mètres et large de 11. Parmi les parties les moins ruinées de ce monument, se trouve une salle hypostyle dont il reste encore 30 colonnes.

En s'avancant vers le nord, le village de *Gournah*, ou *Kourneh*, s'élève aussi sur les ruines de la ville aux cent portes; on y voit les restes imposants du *Menephtheum*, ou du monument érigé à la mémoire de Menephtah I^{er} par ses enfants, Rhamsès II et Rhamsès III.

A l'ouest de Medinet-Abou, dans l'aride vallée qui porte le nom de Biban-el-Molouk, s'étendent les tombeaux des rois des 18^e, 19^e et 20^e dynasties; ils sont taillés dans la roche calcaire, et ressemblent plutôt à des palais qu'à des sépultures souterraines. L'entrée en est simple; mais après avoir passé le seuil de la porte, on parcourt de grandes galeries ornées de sculptures d'un beau style qui ont conservé l'éclat et la fraîcheur des peintures qui les recouvrent. Ces galeries conduisent à la salle principale, ou *salle dorée*, au milieu de laquelle reposait, comme dans toutes les autres, une momie royale dans un énorme sarcophage en syénite. Le plus grand et le plus magnifique de ces tombeaux est celui du successeur de Rhamerri, Rhamsès-Meïamoun. Une des petites salles qui en dépendent est décorée de sculptures représentant les travaux de la cuisine; une autre, les meubles les plus somptueux; une troisième, des armes de toute espèce et tous les insignes militaires des légions égyptiennes.

La *nécropolis* de Thèbes, ou les tombeaux des riches personnages de cette antique capitale, dépend en partie de Kourneh. Depuis longtemps la plupart des Arabes qui habitent ce village n'ont d'autres demeures que ces galeries souterraines, dont ils exploitent les antiquités pour les vendre aux voyageurs. Toute cette population ignorante, abrutie, et même féroce, ne se compose que de 4 à 500 individus. La nécropole occupe une immense étendue; les galeries qui la composent sont si considérables qu'il y en a plusieurs dans lesquelles 2 ou 3,000 hommes pourraient circuler avec facilité. C'est dans ce cimetière souterrain que l'on a trouvé les plus belles momies et les plus anciens papyrus qui enrichissent les musées de l'Europe.

§ XIII. SUITE DES VILLES DE LA HAUTE ÉGYPTÉ. — L'ancienne *Latopolis* répond à la ville moderne d'*Esnéh*, où l'on trouve un temple d'une haute antiquité. Cette ville, située sur un terrain élevé qu'on est obligé d'arroser artificiellement, a été enrichie par quelques beys mamelouks qui y dépensaient l'argent arraché aux cultivateurs des environs. Elle offre plus de luxe et une industrie plus recherchée que les autres villes de la haute Égypte. Il s'y fabrique entre autres une grande quantité d'étoffes de coton bleu très-fines, et des châles appelés *milâyeh*, dont on fait un grand usage en Égypte. Enfin les caravanes du Sennâr et du Darfour y apportent tous les objets de leur commerce, qui consiste particulièrement en gomme arabique, en plumes d'autruche et en dents d'éléphant. Le bois y est d'une rareté extrême. Esnéh renferme 4 à 5,000 habitants; généralement mal bâties, ses plus belles maisons sont au centre, autour d'une grande place ornée de bâtiments en briques; elle est la résidence d'un cheik arabe, et il s'y tient le plus important marché aux chameaux de toute l'Égypte. On y compte 300 familles. Aux environs est un couvent qui passe pour avoir été, sous le règne de

Dioclétien, le théâtre d'un massacre de chrétiens. Parmi les ruines qui appartiennent à *Latopolis*, on admire le portique d'un temple qui a été changé en un magasin de coton; ce portique est soutenu par 24 colonnes; le plafond est orné d'un zodiaque.

Esnéh est la dernière place considérable en Égypte; mais on remarque encore plus loin des ruines intéressantes. A *El-Kab*, petit village situé sur les ruines de l'antique *Eileithya*, deux grottes renferment un grand nombre de peintures relatives aux usages et aux occupations des anciens Égyptiens; on y découvre les diverses formes de leurs instruments aratoires; on y voit représentées plusieurs scènes relatives aux travaux de l'agriculture et de la vie domestique, la moisson et les vendanges, des danses champêtres et des funérailles. On reconnaît encore les restes d'un temple et les murailles de l'ancienne cité. On n'y voit plus que les traces de l'ancien temple consacré à la déesse Souan (*Eileithya* ou Junon-Lucine).

A *Edfou*, petite ville de 2,000 âmes, où l'on fabrique des vases de terre dont la forme et la belle couleur rouge sont encore celles des vases que l'on voit représentés dans les antiques sculptures des hypogées, on reconnaît les ruines de la ville égyptienne d'*Atbo*, l'*Apollinopolis Magna* des Grecs. On peut même dire que cette petite cité ne consiste qu'en un vaste temple, autour duquel se groupent de misérables cabanes. Ce monument, qui fut consacré par Ptolémée-Épiphané, Évergète II et Alexandre, au dieu *Har-hat*, le grand Horus, l'Apollon égyptien, offre, malgré les dégradations qu'il a éprouvées, un des plus beaux modèles de l'architecture égyptienne, bien que les bas-reliefs dont il est orné soient d'un mauvais style. Il a 141 mètres de longueur sur 70 de largeur. Plusieurs portiques, soutenus par d'énormes colonnes, conduisent à diverses salles et à des couloirs mystérieux que l'on traverse pour arriver au sanctuaire. A peu de distance de ce temple il en existe un autre moins grand, consacré à Typhon, le génie du mal.

A 32 kilomètres au-dessus d'Edfou on remarque les vastes carrières de *Djebel-Selselch*, ou de la montagne de *Silsilis* des anciens, d'où l'on a tiré les blocs immenses qui ont servi aux constructions de Thèbes et d'Atbo. Elles forment, suivant Champollion, un immense musée d'inscriptions, un véritable musée historique : plusieurs chapelles y ont été creusées par les rois Aménophis-Memnon, Horus, Rhamsès le Grand ou Sésostris, Rhamsès son fils, Rhamsès-Méïamoun et Menephtah II. Sur la rive droite du Nil on voit encore, dans des carrières semblables, un sphinx qui n'a point été achevé, et des pierres sur lesquelles on reconnaît un travail à peine ébauché.

Près d'un coude du Nil qui forme un port, on voit les ruines d'*Ombos* sur une colline appelée *Koum-Ombos*. Dans le grand temple, qui fut commencé par Ptolémée-Épiphané et continué par ses successeurs, quelques peintures qui n'ont pas été achevées, prouvent que les Égyptiens employaient pour le dessin les mêmes procédés géométriques que les modernes; savoir, de diviser le tableau par carreaux, procédés qui sans doute leur servaient aussi pour la géographie. Le Nil a fait écrouler une partie du petit temple. Dans ces deux édifices, Osiris était représenté avec une tête de crocodile.

Assouan ou *Asouan* est la dernière ville de l'Égypte du côté de la Nubie. Sa position a dû lui donner dans tous les temps une grande importance. Dans l'antiquité elle

fut, sous le nom de Syène, une place forte. Les Arabes soignèrent aussi ses fortifications ; mais après la chute des kalifes fathimites, elle fut entièrement ruinée par les tribus nubiennes. En s'emparant de l'Égypte, Sélim la fit rebâtir sur la rive orientale du Nil, auprès de la première cataracte. Elle est échelonnée sur le penchant d'un coteau planté de dattiers. Ses maisons, entourées de bouquets de verdure, présentent un aspect riant et pittoresque. Ses 4,000 habitants se composent d'Arabes, de Coptes, de Barabras.

Près d'Assouan, on trouve sur un roc granitique des restes de l'antique *Syène*, consistant en quelques colonnes de granit et un ancien édifice carré, avec des ouvertures au sommet¹. Syène, qui sous tant de maîtres divers fut le poste avancé de l'Égypte, présente plus qu'aucun autre point du globe ce mélange confus de monuments qui, jusque dans les destinées des nations les plus puissantes, rappelle la fragilité humaine. Ici les Pharaons et les Ptolémées ont élevé ces temples et ces palais à moitié cachés sous le sable mobile ; ici les Romains et les Arabes ont bâti ces forts, ces murailles ; et au-dessus des débris de toutes ces constructions, des inscriptions françaises attestent que les guerriers et les savants de l'Europe moderne sont venus placer ici leurs tentes et leurs observatoires. Mais la puissance éternelle de la nature présente un spectacle encore plus grand. Voilà ces terrasses de syénite de couleur rose-grisâtre, coupées à pic et à travers lesquelles le Nil roule en écumant ses flots impétueux ; voilà ces carrières d'où l'on a tiré les obélisques et les statues colossales des temples égyptiens ; un obélisque ébauché en partie, attendant à son rocher natal, atteste encore les efforts de l'art et de la patience. Sur la surface lisse de ces rochers, des sculptures hiéroglyphiques représentent les divinités égyptiennes, les sacrifices et les offrandes de cette nation qui, plus qu'aucune autre, a su s'identifier avec son pays, et qui, dans le sens le plus littéral, a gravé sur le globe les souvenirs de sa gloire.

Au milieu de cette vallée, généralement bordée de rochers arides, une suite d'îles riantes, fertiles, couvertes de palmiers, de dattiers, de mûriers, d'acacias et de

¹ Les recherches n'ont point confirmé la conjecture de Savary, qui y voyait l'ancien observatoire des Égyptiens, où, avec quelques fouilles, on pourrait retrouver le puits au fond duquel, au jour du solstice, l'image du soleil se peignait tout entière. Les observations des astronomes français placent Assouan à 24 degrés 5 minutes 23 secondes de latitude sud. Si cette place a été située autrefois sous le tropique, la terre a dû changer sa position de manière à faire diminuer l'obliquité de l'écliptique. Mais il est bon de remarquer le caractère vague de l'observation des anciens qui a donné tant de célébrité à ces lieux. Le phénomène de l'absorption de l'ombre, soit dans un puits, soit autour d'un gnomon, n'est pas borné à une ligne mathématique, mais à toute une zone terrestre correspondant au diamètre du soleil, c'est-à-dire de plus d'un demi-degré de largeur. Il suffisait donc que le bord septentrional du disque du soleil atteignît le zénith de Syène le jour du solstice d'été pour que l'ombre y fût nulle. Or, au onzième siècle de l'ère vulgaire, l'obliquité de l'écliptique, en partant de l'observation d'Hipparque, était de 23 degrés 49 minutes 25 secondes. Si l'on y ajoute le demi-diamètre du soleil, qui est de 15 minutes 57 secondes, on trouve pour le bord septentrional 25 degrés 5 minutes 22 secondes ; ce qui, à une seconde près, est la latitude actuelle de Syène. Aujourd'hui que l'obliquité de l'écliptique est de 23 degrés 28 minutes, le limbe septentrional du soleil n'arrive qu'à 21 minutes 3 secondes du zénith de Syène, et pourtant l'ombre y est à peine sensible. Il n'y a donc aucune raison péremptoire pour admettre une plus grande diminution de l'obliquité de l'écliptique que celle qui est prouvée par de véritables observations astronomiques, précises et authentiques. Celle du puits de Syène n'est pas de ce nombre, et ne peut pas nous aider à remonter à la connaissance de la position du tropique il y a trente siècles, comme des savants estimables ont paru le croire *.

* Comp. Jomard, *Description de Syène et des Cataractes*, dans la *Description de l'Égypte*.

napecas, ont mérité le nom de *Jardins du Tropique*. Celle nommée *Djeziret-el-Sag*, c'est-à-dire l'*île fleurie*, vis-à-vis de Syène, est l'*Éléphantine* des anciens; on retrouve celle de *Philæ* dans l'île d'*el-Heil* ou d'*el-Birbé* des modernes. L'île Éléphantine est formée d'un rocher granitique, que le limon du Nil a recouvert jusqu'à une assez grande élévation. Son sol est parfaitement cultivé. Les anciens Égyptiens y avaient bâti une ville dont les ruines existent encore sur le plateau qui la domine; on y voit aussi les restes du nilomètre dont parle Strabon; mais les deux temples que les savants français de la commission d'Égypte ont si bien décrits, et dont la construction remontait au temps d'Aménophis III, ont été détruits pour bâtir une caserne et des magasins. L'île de Philæ, longue de 384 mètres et large de 135, est entourée de palmiers qui s'élèvent çà et là au milieu des blocs de roches granitiques. C'est un des points les plus intéressants de l'Égypte par le nombre de ses monuments et par l'importance religieuse dont il jouissait sous les Pharaons. On y remarque d'abord un temple qui n'a pas été achevé, et qui, par son élégance et ses colonnes moins massives que celles des anciennes constructions égyptiennes, ne paraît pas remonter à une aussi grande antiquité; il est d'ailleurs construit avec des pierres retournées et chargées d'hiéroglyphes qui ont évidemment appartenu à d'autres édifices. Plus loin s'élève un grand temple d'Isis dont le propylée de la façade méridionale présente deux portiques soutenus par une colonnade; c'est vis-à-vis de ce portique qu'était l'obélisque en granit aujourd'hui renversé, et dont l'inscription en grec joue un si grand rôle dans l'interprétation des hiéroglyphes. Un autre est également couché sur la terre, ainsi que son piédestal; mais celui que l'on voit debout à l'extrémité méridionale de l'île est en grès et sans aucune sculpture. Deux lions en granit sont placés auprès du temple. Après avoir traversé le second portique de cet édifice, on est frappé d'étonnement à la vue des hiéroglyphes d'un fini parfait qui en tapissent les murs, des peintures dont ils sont ornés, ainsi que les chapiteaux des colonnes. Près du premier portique on remarque un joli temple monolithe qui paraît avoir servi d'église aux chrétiens. Un quatrième temple, un arc de triomphe romain, un grand nombre de restes d'édifices qui ont été construits avec des débris de monuments égyptiens, des murs, des quais et des colonnes donnent à l'île de Philæ un grand intérêt sous le rapport archéologique. Les îles qui entourent celle-ci sont nues, à l'exception d'une seule sur laquelle s'élève un petit temple.

C'est au-dessous de l'île de Philæ que se trouve la première cataracte en remontant le Nil; elle est exactement située sous le tropique du Cancer. Sa hauteur est de 1^m,65; elle est formée de rochers de syénite, de brèche siliceuse, et d'autres roches de cristallisation. Ces rochers, disséminés sur le passage du fleuve, s'étendent à la distance de 12 kilomètres jusqu'au port de Philæ, appelé *Moradah* en arabe. Lors de l'expédition d'Ismayl-Pacha dans la Nubie, en 1821, on débarrassa le passage de cette cataracte des rochers qui l'obstruaient, afin que les barques chargées des munitions de l'armée pussent la franchir; aussi, depuis cette opération, les voyageurs ont-ils la faculté de pouvoir naviguer sur cette partie du fleuve aussitôt qu'il s'y trouve assez d'eau.

§ XIV. CÔTES DE LA MER ROUGE. — ISTHME DE SUEZ. — Tels sont les endroits mémorables de la vallée du Nil. Après avoir traversé le mont Baram, des gorges étroites,

des plaines stériles couvertes de sable, bordées de rochers nus où même le serpent et le lézard ne trouvent pas de quoi subsister, où l'oiseau n'ose étendre son vol, nous mènent sur les bords non moins arides de la mer Rouge. Les côtes de cette mer sont riches en coraux, en madrépores, en éponges de mer et en polypiers de toute espèce. On y rencontre d'abord les ruines de l'antique ville de *Bérénice*, centre du commerce des anciens avec l'Inde. On y reconnaît encore la direction des rues, et l'on y voit un temple égyptien presque entièrement couvert de sable. Une marche d'environ 240 kilomètres au milieu de plaines et de collines arides que parcourent seulement des hordes d'Arabes Ababdhés conduit à la ville de Koséyr, la seule que l'Égypte possède sur les côtes du golfe arabe. C'est vers la moitié de ce trajet que se présentent les monts Zabarah, le *Smaragdus mons* de l'antiquité, dont les roches granitiques recèlent des émeraudes. Le gisement de ces pierres précieuses n'était connu que par quelques passages des anciens et par les récits merveilleux des auteurs arabes; mais un voyageur français¹ a retrouvé ces célèbres mines presque dans l'état où les ingénieurs des Ptolémées les avaient laissées. Il a signalé le premier une petite ville abandonnée, dont les bâtiments sont encore debout et servaient d'habitation aux ouvriers chargés d'exploiter ces mines; elle porte le nom de *Sekket-Bendar-el-Kebyr*. Depuis cette ville, on ne rencontre plus que quelques puits appelés *Bir-Aharatret*, *Bir-Ouell* et *Bir-el-Moilah*.

C'est entre des récifs de madrépores que s'est formé le port de *Koséyr* ou *Qoceyr*. La ville n'est proprement qu'un assemblage de quelques maisons en terre et de magasins occupés de temps en temps par les caravanes. Elle est défendue par un fort en mauvais état et manque d'eau douce. Son port est franc; il ne reçoit que de petits navires; on y fait un commerce de café et d'épices. Sa population est d'environ 1,200 habitants. Les environs ne produisent que des coloquintes. A quatre ou cinq lieues au nord-ouest, on trouve les ruines du vieux Koséyr.

Cependant le vaste *désert de la Thébàide*, qui sépare ici la mer Rouge de la vallée du Nil, n'offre pas sur tous les points le spectacle uniforme de la stérilité. On y rencontre, à côté de ravins effroyables et de crevasses noirâtres, quelques vallées où les buissons d'acacia, couverts de fleurs blanches et odorantes, prêtent leur ombrage à la gazelle. Quelques touffes de blé sauvage, un dattier, une fontaine, une grotte, semblent rappeler les souvenirs des anciens anachorètes. Deux îles de verdure, rapprochées des bords de la mer Rouge et plus voisines de Suez que de Koséyr, renferment les monastères de *Saint-Antoine* et de *Saint-Paul*, entourés de jolis vergers de dattiers, d'oliviers, d'abricotiers; le premier de ces couvents possède un vignoble qui produit un bon vin blanc.

128 kilomètres de désert aride séparent le Kaire de Suez, qui en est véritablement le port. *Suez*, située sur l'isthme de ce nom, dans une plaine aride et sablonneuse, à 4 kilomètres de la rade, est petite, mal bâtie, entourée d'un mauvais mur et de quelques ouvrages de campagne élevés par les Français. Ses rues sont assez droites, mais mal pavées; on y trouve 12 petites mosquées, une église grecque et une douane; sa population est de 5,000 habitants. Son port n'a qu'un mauvais quai, où de faibles bateaux

¹ F. Caillaud, *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébàide pendant les années 1815 à 1818.*

abordent à peine dans la haute marée ; cependant sa rade est excellente : les vents alternatifs qui, sous le nom de moussons, dominent l'entrée de la mer Rouge vers Aden, cessent de se faire sentir à 200 kilomètres avant le fond du golfe, dont l'extrémité septentrionale est parfaitement calme. On n'y connaît pas les tempêtes. L'ancrage est des plus solides, et le fond est une argile qu'on retrouve à la même profondeur à peu près dans toute la traversée de l'isthme jusqu'à Péluse. Aujourd'hui les frégates restent au mouillage à 4 kilomètres du port. Une seule source d'eau saumâtre fournit aux besoins des habitants ; mais de l'autre côté du golfe, sur le territoire arabe, se trouvent, à 12 kilomètres de là, les puits de Moïse, c'est-à-dire cinq petites sources qui s'échappent en bouillonnant du sommet de petits monticules de sable, et qui fournissent une eau douce, quoique un peu saumâtre, que les Arabes vendent fort cher. La mer est poissonneuse, mais les habitants négligent la pêche. Une partie des pèlerins qui se rendent annuellement à la Mekke viennent s'embarquer à Suez. Une compagnie anglaise y a établi une communication régulière avec l'Inde, au moyen de bateaux à vapeur qui font le trajet de Bombay à Suez en 21 jours. Par cette voie, des lettres de l'Inde parviennent de Bombay à Londres en 40 jours, tandis que par le cap de Bonne-Espérance il faut 5 à 6 mois.

Suez centralise en outre tout le commerce de la mer Rouge, qui se fait par des barques indigènes, dont quelques-unes sont d'une centaine de tonneaux. On y voit arriver la gomme, le séné, les écailles de tortue, les dents d'éléphant, les plumes d'autruche, les peaux de mouton et de bœuf des contrées qu'arrose le fleuve Blanc ; le café, la cire vierge, le musc, les noix de coco, les dents d'éléphant, l'encens, la myrrhe, la sandaraque de la côte des Saumalis ; la gomme copale, la cire jaune, les cornes de rhinocéros, le girofle de Zanzibar, et enfin la gomme, les coquilles de nacre, le café, les tapis que l'Arabie, la Perse et l'Inde expédient par Djeddah. La ligne de fer qui relie aujourd'hui Alexandrie au Kaïre touchera bientôt à Suez et accroîtra son importance. Cette importance deviendra incalculable si le canal projeté entre la mer Rouge et la mer Méditerranée parvient à être exécuté.

Suez fut, sous le nom d'*Arsinoé*, puis sous celui de *Cléopatriide*, l'une des villes les plus florissantes de l'Égypte sous le règne des Ptolémées. C'était à son port qu'aboutissait le célèbre canal commencé par Néchos et terminé par Ptolémée-Philadelphie, auquel on donnait 150,000 mètres de longueur, environ 56 de largeur et 16 de profondeur. C'est ce canal qu'il est question de rétablir. Le golfe de Suez n'a devant cette ville qu'une demi-lieue de large pendant les hautes marées, et qu'un peu plus de 800 mètres à la marée basse ; et comme alors il devient guéable, on prétend que c'est en cet endroit qu'eut lieu le passage de la mer Rouge par les Israélites qui fuyaient la poursuite du Pharaon d'Égypte.

L'isthme de Suez, qui rattache l'Afrique à l'Asie et sépare la mer Rouge de la mer Méditerranée, est un terrain peu élevé, composé de rochers calcaires coquilliers, entremêlés de couches de grès, de silex, et recouvert en grande partie par des sables ou par des mares d'eau saumâtre. En beaucoup d'endroits, les couches solides se dessinent à peine par de légères ondulations ; vers le nord surtout, une vaste plaine n'est interrompue que par des dunes sablonneuses. Au milieu, les collines, de distance en distance, se montrent à découvert comme de grands degrés. A l'est et au sud-est

comme au sud-ouest, le rideau des montagnes de l'Arabie Pétrée et de l'Égypte borde dans le lointain le plateau de l'isthme, qui vient aboutir à la mer Rouge. Le lac *Birket-el-Ballah*, qui joint le lac Menzaléh, celui de *Temsah* ou du Crocodile, et le bassin presque desséché des lacs *Amers*, forment du nord au sud une série de dépressions interrompues seulement par des lagunes de terre peu élevées. Cette ligne, prolongée d'un côté jusqu'à la bouche de Tinéh, de l'autre jusqu'à la pointe du golfe de Suez, marque, selon nous, la limite naturelle de l'Afrique. La largeur de l'isthme, en ligne droite, est d'environ 104 kilomètres. Le niveau des deux mers, sauf la différence des marées, assez fortes au sud dans la mer Rouge, à peu près nulles au nord dans la Méditerranée, est sensiblement le même. La commission française de 1799 avait trouvé pour le golfe Arabique une élévation de près de 10 mètres. Des nivellements faits en 1847 et en 1853 ont démontré qu'entre les deux hautes mers la différence n'est que de 2^m,42. Les points culminants entre les deux mers dans le tracé direct de Suez à Peluse ne sont élevés que de 12 à 15 mètres. Le bassin des lacs *Amers* est à plus de 18 mètres au-dessous du niveau de la mer Rouge, dont les eaux le rempliraient si elles n'étaient pas retenues par un petit isthme sablonneux, généralement élevé au-dessus de la mer de près d'un mètre. D'un autre côté, la vallée de Sabahbyar et celle de Ouady-Toumylat ouvrent aux plus hautes eaux du Nil l'entrée dans le bassin des lacs *Amers*.

On a longtemps discuté si l'isthme de Suez a toujours existé, si l'Afrique n'a pas été, dans les temps les plus anciens, une île. Il est aujourd'hui démontré qu'une communication naturelle des deux mers n'a jamais existé, au moins dans les temps historiques; mais il est certain que la main de l'homme a cherché plusieurs fois à ouvrir artificiellement le passage qu'avait fermé la nature. Les ingénieurs français de l'armée d'Orient ont reconnu les traces de l'ancien canal construit par les rois d'Égypte, et qui se dirigeait de Belbéis (*vicus Judæorum*) sur l'ancienne branche Pélusiaque, aujourd'hui le canal Menedji, vers Abbacéh (l'ancien *Thou*); c'est là qu'il entrait dans l'étroite vallée des Arabes-Toumylat, dont le niveau est inférieur à celui de la mer Rouge de 1 à 10 mètres. Il passe ensuite à Aboukecheyd, que l'on considère comme répondant à l'ancienne *Héropolis*. Le bassin des lacs *Amers* a dû pouvoir être rempli à volonté par les eaux du Nil; après ce bassin, les vestiges du canal reparaissent dans l'isthme qui sépare les lacs de la mer Rouge; ils indiquent que le creusement du canal a été achevé. Mais à quel siècle, à quel prince attribuer ce grand travail? Hérodote en attribue l'exécution à Néchos, fils de Psammeticus, et 120,000 hommes, dit-il, y périrent en le creusant. Il aurait laissé son œuvre inachevée, et le canal n'aurait été terminé que par Darius. « Ce canal, dit-il, a de longueur quatre journées de navigation, et assez de largeur pour que deux trirèmes puissent y passer. L'eau dont il est rempli vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bubastis. Il aboutit à la mer Érythrée, près de Patumos, ville d'Arabie. » Suivant Diodore de Sicile, Darius n'aurait point achevé le canal, et se serait laissé arrêter par l'avis de quelques ingénieurs, qui déclarèrent qu'on inonderait l'Égypte, dont le sol, disaient-ils, était plus bas que le niveau de la mer Rouge. L'œuvre n'aurait été complète que sous les Lagides; selon Strabon, Ptolémée II l'aurait achevée en faisant placer dans le canal des barrières très-ingénieusement construites, qu'on ouvrait quand on voulait passer, et qu'on refermait ensuite

très-promptement. Selon Pline, les Ptolémées ne conduisirent le canal que jusqu'au bassin des lacs Amers. Le premier de ces auteurs place à *Phacusa* le point où le canal communiquait avec le Nil; ce qui supposerait ce canal différent de celui dont on a retrouvé les vestiges. Le second donne les mesures précises en pas romains de la longueur du canal depuis Belbéis jusqu'aux lacs Amers, ainsi que celle de la distance totale du golfe de Suez au Nil : l'une et l'autre se trouvent justes. Si un écrivain aussi bien informé a cru que le canal n'allait pas jusqu'à la mer Rouge, comme les vestiges le démontrent, c'est une preuve que la navigation en avait été abandonnée, soit parce que les écluses n'étaient pas bien construites, soit parce qu'on trouvait plus commode et plus avantageux le transport des marchandises par les ports de Myos-Hormos et de Bérénice.

Mais les Arabes, et spécialement El-Makrizi et El-Makyn, attestent que le canal, recreusé par ordre du calife Omar, servit à la navigation depuis l'an 644 jusqu'à l'an 767. A cette époque, un autre calife le fit fermer, afin, dit-on, de couper les vivres à un chef de rebelles. Les empereurs ottomans ont plus d'une fois pensé au rétablissement de ce canal. Lors du séjour de l'armée française en Égypte, la possibilité et l'utilité de ce rétablissement ont été savamment discutées. Une compagnie française, aidée du vice-roi d'Égypte, vient de l'étudier de nouveau, et son exécution paraît certaine et prochaine¹.

§ XV. DÉSERTS ET OASIS DE L'ÉGYPTE. — Les déserts de l'Égypte orientale sont parcourus par quelques tribus d'Arabes qui s'en prétendent les souverains. Ceux qui occupent les contrées depuis l'isthme jusqu'à la vallée de Koséyr reçoivent le nom général d'*Atounis* ou *Antounis*, nom qui paraît n'être qu'une corruption de celui de saint Antoine, donné à une partie de ces déserts. Les tribus dont on sait les vrais noms sont les *Houavat*, qui occupent l'isthme et les environs de Suez; les *Mahazé*, qui se tiennent à la hauteur de Beni-soueyf et du monastère de Saint-Antoine; enfin les *Beni-ouassel*, qui demeurent à la latitude de Monfalouth et de Miniéh. Les *Ababdéhs* dominent sur tous les déserts depuis Koséyr jusque dans la Nubie. Ils se divisent en plusieurs tribus, dont les principales se désignent sous les noms suivants : *El-Ashabat*, *El-Focara* et *El-Moleykeb*. Ces tribus sont souvent en guerre les unes contre les autres; mais elles sont peu nombreuses, puisqu'elles ne comptent que 2,000 hommes en état de porter les armes. Le teint des Ababdéhs est en général très-foncé, c'est-à-dire presque noir; cependant les caractères de leur visage les rapprochent plutôt des Européens que des nègres. Suivant le voyageur Belzoni, ils ont les yeux très-vifs, les cheveux noirs, bouclés, mais non pas laineux; ils sont petits et lourds, ont la chevelure et le corps enduits de graisse, et sont nus jusqu'à la ceinture. Leur langue diffère de celle des Bédouins. Toujours armés, ils ont l'humeur belliqueuse, des chants guerriers et une danse dans laquelle ils simulent des combats. Leurs plus grands ennemis sont les Atounis, qui les empêchent de conduire les caravanes le long du Nil et de Kenéh à Koséyr. Ils servent de guides et d'escorte à celles du Sennâr, ainsi qu'à celles qui vont d'Edfou aux mines d'émeraudes de Djebel-Zabarah et à l'ancien port de Bérénice. Ces Arabes sont plus riches en chameaux et en moutons qu'en chevaux; ils recueillent le séné dans les déserts, et font le commerce de gomme et de natron; ils vendent aussi à Gizéh des

¹ *Percement de l'isthme de Suez*, par M. de Lesseps. 1855.

esclaves de la Nubie. Leur principal entrepôt de commerce est un petit endroit nommé *Reden*, qui est la résidence habituelle de leur cheik.

Nous devons encore comprendre dans la topographie de l'Égypte les *oasis*, qui de tout temps ont fait partie de ce royaume. Strabon a donné une excellente définition du mot *oasis*. « On appelle ainsi, dit-il, dans la langue des Égyptiens, des cantons habités, mais environnés entièrement de grands déserts, et semblables à des îles de la mer. »

Cinq oasis à l'occident de l'Égypte méritent particulièrement ce nom. La *grande oasis* ou l'*oasis de Thèbes*, qui est la plus méridionale, porte chez les Arabes les noms de *El-Ouâh* et de *El-Khardjeh*. Elle paraît être formée d'un certain nombre de terrains fertiles, isolés, situés parallèlement au Nil et aux montagnes qui bordent à l'ouest la vallée de l'Égypte. Ces îles de terre ferme sont séparées les unes des autres par des déserts de 12 à 14 heures de chemin, de manière que toute l'étendue de cette oasis paraît bien être d'à peu près 136 kilomètres, dont la plus grande partie est un désert. Poncet la visita en 1698, Browne et Cailliaud la parcoururent deux fois. On y voit, dit le premier de ces voyageurs, beaucoup de jardins arrosés par des ruisseaux; des forêts de palmiers y conservent une verdure perpétuelle. Toute cette oasis a toujours dépendu de l'Égypte, et en dépend encore aujourd'hui. Elle sert de lieu de rafraîchissement pour les caravanes, et se trouve sur la route de l'Abyssinie et du Dar-four. On en estime la distance à cinq journées de l'Égypte.

Le sol de cette oasis est criblé, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'antiques puits forés, qui attestent le degré de civilisation auquel étaient parvenus ses anciens habitants. Il paraît que les anciens pratiquaient des puits carrés, dont les dimensions varient de 2 à 3 mètres. Ils les creusaient jusqu'à la profondeur de 20 à 25 mètres en traversant la terre végétale, l'argile, la marne et l'argile marneuse, qui se succèdent jusqu'à une masse de roche calcaire sous laquelle se trouve la nappe d'eau qui alimente tous ces puits. Lorsque le puits carré était creusé jusqu'au calcaire, ils en garnissaient les parois d'un triple boisage en bois de palmier pour prévenir les éboulements. Ce travail terminé, ils foraient la masse calcaire, qui a 100 à 133 mètres d'épaisseur avant d'atteindre le cours d'eau souterrain, qui traverse des sables identiques à ceux du Nil, si l'on en juge du moins par ceux que rapporte la tarière. Ces puits ont été abandonnés, parce qu'une partie des bois qui en garnissaient la partie large se sont détachés et ont obstrué l'orifice d'écoulement.

Le principal bourg de cette oasis se nomme *El-Khargeh* ou *El-Khardjeh*; on y compte 2,000 âmes. C'est la résidence d'un cheik chargé de tout ce qui concerne les caravanes. Le climat y est brûlant. Près d'El-Khardjeh on voit plusieurs ruines, entre autres un petit temple de forme quadrangulaire, dont les murs sont couverts d'hiéroglyphes; et sur un terrain élevé, un autre temple d'une grande dimension et beaucoup mieux conservé: il a 63 mètres de longueur. On voit près de là une nécropole où l'on remarque des figures de saints peintes sur les murs, qui indiquent qu'elle a servi de demeure à des chrétiens. A quelques lieues au sud on trouve les restes d'un château romain appelé *Kasr-Byr-el-hadjar*, et un peu plus loin deux autres châteaux semblables, dont le plus petit, situé sur un rocher, porte le nom de *Kasr-Diebel*.

et-Sont. Il y a aussi des ruines à *Gaïnah*, *Kasr-el-Zayan*, *Abou-Saïd* et *Kasr-el-Adjar*. La vallée occupée par l'oasis de Thèbes est formée de deux petites chaînes de collines calcaires posées sur une base en grès qui constitue le fond même de la vallée. La plus haute sommité qui la domine est de 226 mètres au-dessus de sa base. Les petits ruisseaux qui l'arrosent entretiennent de nombreuses rizières, dont les produits sont exportés en Nubie; des palmiers, des citronniers et des acacias sont les principaux arbres qui y répandent leur ombrage; quelques mines d'alun et des sources chaudes sont les seules richesses minérales qu'elle renferme. La population de toute l'oasis est d'environ 5,000 Arabes, qui payent un faible tribut au pacha d'Égypte.

L'oasis de *Dakhel* est à l'ouest de la précédente, dont elle est éloignée de 35 heures de marche. On y remarque, comme dans la précédente, un grand nombre d'anciens puits forés. Son principal village est *Kasr* ou *Medynet-el-Kasr*. Il est assez bien bâti; on y trouve des maisons à deux étages, des rues, des portes qui se ferment la nuit, et une population de 2,000 âmes. Au milieu de ce village jaillit une source minérale sulfureuse dont l'eau est à la température de plus de 38 degrés, et que les habitants ont utilisée en construisant deux bains. Ils l'emploient aussi à tous les besoins de la vie, après l'avoir laissée refroidir. Aux environs on trouve des tombeaux creusés dans un rocher de forme conique, un château romain, plusieurs autres constructions antiques, et principalement un temple égyptien, qui paraît appartenir au siècle des Ptolémées, ainsi qu'une petite pyramide en briques. On compte dans cette oasis environ 5,000 habitants et 11 villages, dont les principaux sont *Balât*, *Cheykh-Besendy*, *Teneydeh*, *Mouth*, *Schmend* et *El-Kalamoun*.

Le climat de cette oasis est très-variable en hiver; la pluie y tombe quelquefois par torrents, et le vent y souffle avec violence pendant les mois de mai et de juin. La peste y est inconnue, mais les habitants y sont pendant l'été tourmentés de la fièvre. Les principales productions sont l'orge et le riz; les arbres que l'on y cultive sont le dattier, le citronnier, le limonier, l'abricotier, le grenadier et le figuier.

Au nord-ouest et à quatre journées de marche de celle de *Dakhel*, sur la limite de l'Égypte et du désert de Libye, s'étend la petite oasis de *Farâfreh*; elle renferme plusieurs petits villages, dont le principal porte le nom de *Farâfreh*. Ce village, peuplé d'environ 200 habitants, se compose de petites maisons en terre. Ce qu'il offre de plus remarquable, c'est un château qui a 100 mètres de circonférence, et dont les murs, en pierres sèches et en briques crues, sont crénelés et ont 12 mètres de hauteur. Il sert de refuge à tous les habitants contre les Arabes. Au sud du village, il existe des hypogées et quelques traces de constructions grecques et romaines. Il paraît, suivant une tradition, que cette oasis fut la première que les musulmans conquièrent sur les chrétiens qui habitaient les déserts de l'Égypte. Les habitants parlent arabe et sont laborieux; les hommes s'adonnent à la culture des terres, filent le coton, fabriquent des tissus de laine; les femmes s'occupent des soins du ménage, et font des vases grossiers en terre et de l'huile d'olive. Le sol nourrit des arbres fruitiers de diverses espèces. En général, l'oasis de *Farâfreh* présente l'aspect le plus agréable; partout ce sont des vergers entourés de murs fermés de petites portes et arrosés de sources limpides.

En se dirigeant vers le nord pour sortir de l'oasis de *Farâfreh*, on a au levant une

partie du désert appelée *Macroum*, et à l'occident celle qui porte le nom d'*El-Gouz-Abouzeid*. Bientôt on arrive à *El-Hayz*, vallon tapissé de verdure, petite oasis de 8 kilomètres de circonférence où l'on trouve une source ferrugineuse, des ruines d'anciennes habitations et de voûtes englouties par les sables, un tombeau renfermant les cendres du cheik Aly, et qui est devenu un lieu de pèlerinage. Ce vallon est une dépendance de la *petite oasis* appelée par les Arabes *El-Ouâh-el-Bahryeh*, parce qu'elle est la plus septentrionale des quatre oasis du désert libyque, les moins éloignées de la vallée du Nil. Mais avant d'y entrer on remarque des ruines appelées *Ouksor*; ce sont des restes de bâtiments chrétiens élevés en briques crues, et qui consistent principalement en une église où l'on voit encore des peintures à fresque.

La petite oasis est une vallée de 40 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et d'environ 12 kilomètres de largeur. Son sol est une argile sablonneuse; le sel marin et l'oxyde de fer y abondent; la plupart des sources sont ferrugineuses. Une montagne dirigée du nord au sud la divise en deux parties : l'occidentale, qui est la plus fertile, renferme deux villages nommés *El-Kasr* et *El-Bâoueyt*; dans l'autre on trouve ceux de *El-Zabou*, *El-Mendyeh*, et le hameau de *El-A'gouz*. Le Kasr est peuplé d'environ 800 habitants; il est en partie entouré de murailles de 2 mètres de hauteur, construites en pierres de grès provenant d'anciens monuments. Dans ses environs est un arc de triomphe d'architecture romaine et de 10 mètres de hauteur. El-Bâoueyt, à un demi-kilomètre du précédent, n'a que 600 habitants. Le village de Zabou n'en renferme que 400. Les maisons en sont basses et construites en terre, comme toutes celles des villages d'Égypte. Sous les murs du village, il existe une source nommée *El-A'yn-Tâouyleh*, c'est-à-dire *la fontaine longue*, qui nourrit un grand nombre de mollusques de même espèce que ceux du lac Maréotis. « C'est à cette source, dit Cail-liaud, que les habitants de Zabou se désaltèrent. Les femmes, qui y viennent continuellement puiser de l'eau, la portent dans de grandes bardaques, ou bouteilles en terre cuite, qu'elles suspendent à leurs épaules à l'aide de cordes; elles en portent quelquefois jusqu'à cinq sur le dos, et en outre un grand vase plein sur la tête. Ces réservoirs sont pour les habitants de l'oasis ce qu'est le Nil pour les Arabes qui sont voisins du fleuve; et comme ces derniers se lavent et se baignent sans cesse dans le fleuve, ceux des oasis en font autant dans leurs sources. » Au sud-est de Zabou se trouvent des hypogées qui renferment des sarcophages en terre cuite. Le village d'El-Mendyeh est à un demi-kilomètre au sud de celui de Zabou; on peut évaluer à 600 le nombre de ses habitants. Il est bâti sur un rocher de grès, et entouré de murs comme le précédent. Ses environs sont riches en palmiers et en sources ferrugineuses. On y trouve des ruines appelées *Kasr-Nosrany* ou château des chrétiens : ce sont en effet les restes d'une église et d'un village copte. A un kilomètre vers l'ouest se trouve le hameau de Beled-el-A'gouz, ou le *vieux village*, habité par quelques gens de Syouah. Sa position paraît effectivement celle d'un ancien village : sur un rocher de grès on voit des décombres en terre, des ruines d'habitations anciennes. Le site est très-agréable, surtout par le bois épais de dattiers qui l'entoure, par les abricotiers et les grenadiers qui l'embellissent, et par l'eau qui ruisselle de toutes parts sur des gazon de verdure.

La petite oasis paye au vice-roi d'Égypte un tribut de 2,000 piastres d'Espagne. Ses

habitants, au nombre d'environ 2,400, différent, par le caractère et les mœurs, des Arabes des bords du Nil. Ils sont méchants, ignorants, superstitieux et fanatiques à l'excès. Les deux parties de l'oasis sont souvent en lutte et se volent réciproquement leurs bestiaux. Toute l'industrie des habitants consiste dans l'entretien de leurs terres et de leurs dattiers. Les vergers sont plantés de grenadiers, de pruniers, de pommiers, de pêcheurs, d'orangers, de citronniers, de bananiers et de quelques vignes. Leurs principaux meubles de ménage sont des vases grossiers en terre. Les dattes et le riz sont à peu près les seuls produits du sol. On fait avec les dattes fraîches un sirop visqueux ayant la consistance du miel, et l'on extrait une liqueur de la sève du palmier. Le froment et l'orge se récoltent en petite quantité. La luzerne sert à nourrir les animaux, d'ailleurs peu nombreux; ceux-ci sont la vache, le buffle, la chèvre et surtout l'âne; les chameaux et les chevaux sont rares. Dans les environs, les gazelles, les *bakarah*, ou bœufs et vaches sauvages, les loups, les renards et les couleuvres sont en très-grand nombre.

A 280 kilomètres nord-ouest d'El-Ouâh-el-Bahryeh s'étend, sur une longueur de 220 kilomètres et sur une largeur de 2 à 3, l'une des plus importantes oasis de l'Égypte, celle de *Syouah* ou d'*Ammon*. La vallée peu profonde dont elle est formée se dirige du sud-est au nord-ouest, et se trouve formée par des plateaux sablonneux. Le sol est en général une argile sablonneuse mêlée de gypse cristallisé. Tous les environs sont couverts de natron et de sel quelquefois d'un blanc parfait; l'eau des lacs, au nombre de 9 ou 10, est salée, et cependant celle des sources, qui coulent quelquefois même auprès de l'eau salée, est parfaitement douce. Son sol, comme celui des autres oasis que nous venons de parcourir, appartient au terrain de sédiment moyen ou de l'époque secondaire par ses roches calcaires, son gypse et son sel gemme, dont les lits sont assez solides pour être exploités comme pierre de construction. Quelques collines calcaires s'élèvent autour de l'oasis; on remarque dans leurs couches horizontales de beaux cristaux de carbonate de chaux, du sel gemme et des coquilles fossiles. L'espace compris entre le lac, situé à 4 kilomètres des ruines du temple de Jupiter Ammon et le lac Arachyeh, est le seul aujourd'hui qui mérite dans cette vallée le nom d'oasis. Il a environ 100 kilomètres de longueur. C'est là que l'œil, fatigué de l'aridité du désert, se repose sur des champs remplis de plantes potagères, de pastèques et de blé; c'est là que s'élèvent le palmier qui fournit les dattes dites *sultanes*, les plus renommées de l'Égypte, le bananier, l'olivier, le grenadier, le figuier, la vigne, ainsi que le pommier, le prunier et l'abricotier. Les animaux domestiques sont les mêmes dans cette oasis que dans celles que nous venons de décrire. Les ânes y sont robustes, les vaches maigres et rousses, et les moutons très-forts; ils ont la queue large et plate. Les chameaux sont peu nombreux.

Syouah, chef-lieu de l'oasis, est une petite ville de 2,000 âmes, située à 376 kilomètres au sud-ouest d'Alexandrie, et à 448 à l'ouest du Kaire. Sa construction est une des plus singulières et des plus bizarres qu'il y ait au monde. Elle est bâtie sur un rocher de forme conique et fermée par des murs d'environ 17 à 20 mètres de hauteur, auxquels sont adossées des habitations: ils s'élèvent en talus, et sont comme flanqués de hautes tours rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres; le tout ne semble former qu'une seule et même construction. Les maisons ont trois, quatre

et cinq étages. « Dans son ensemble, la forme de la ville est à peu près carrée ; sa circonférence a 380 mètres : douze ou quinze portes y sont pratiquées. Les murs extérieurs sont percés d'un grand nombre de trous faisant fonction de fenêtres et donnant du jour dans les appartements voisins. On a employé dans ces fortifications, comme matériaux, beaucoup de gros fragments de sel. L'intérieur présente des rues montueuses et rapides, la plupart semblables à des escaliers ; elles sont tortueuses, couvertes et obscures : on y est tellement dans les ténèbres, que souvent pour s'y conduire en plein jour on doit s'aider des mains et tenir les murailles, ou bien porter une lanterne ; aussi arrive-t-il que, même à midi, les habitants circulent et vaquent à leurs affaires avec une lampe à la main ¹. » Ces rues ont généralement un mètre et demi de largeur sur 3 à 4 de hauteur ; plusieurs même sont si basses qu'il faut se courber pour y passer. On s'élève des maisons inférieures aux supérieures par ces chemins, qui sont couverts de chambres. La pointe du rocher, qui domine au centre de la ville, rappelle le sommet de la spirale d'un limaçon. Il y a dans l'intérieur trois puits, une mosquée bâtie en pierres informes, et une place publique de 300 pas de long.

A 6 kilomètres de la ville on voit un lac d'eau saumâtre de 4 kilomètres d'étendue. C'est entre ce lac et Syouah que se trouvent les restes du célèbre temple de Jupiter Ammon, appelé par les habitants *Omm-Beydah*. Ses débris sont trop peu considérables pour que l'on puisse reconnaître son étendue et sa distribution.

Au nord de Syouah s'élève *Djebel-Mouta*, montagne curieuse par les hypogées qui y sont creusées ; à l'est se trouve une autre montagne appelée *Drâr-Abou-Beryk*, où l'on remarque aussi de semblables souterrains. Dans la plaine de Zeytoun, qui est couverte de sel, à 12 ou 16 kilomètres au nord-est de Syouah, on remarque plusieurs temples en ruines ; l'un est romain, mais les autres se rapprochent par leurs sculptures du style égyptien et du style grec. A un kilomètre à l'est de la ville, le village de *Gharmy* ou *Agharmy* est remarquable par sa construction et par sa position pittoresque sur un rocher élevé et entouré de palmiers.

A deux journées et demie de Syouah, dans une vallée encaissée par deux montagnes qui se dirigent de l'est à l'ouest, s'étend le lac d'*Arachyeh*, qui renferme une île sur laquelle l'imagination poétique des Arabes se plaît à raconter des merveilles : suivant eux, elle possède un temple où se trouvent le cachet et le sabre de Mahomet, auxquels leur indépendance est attachée.

On ne peut évaluer la population de l'oasis de Syouah qu'à 6,000 habitants divisés en 6 tribus gouvernées par 12 cheiks. Les Syouans sont d'une taille médiocre ; leur teint est noirâtre et n'annonce pas la santé ; leur physionomie tient le milieu entre celle des nègres et celle des Égyptiens. Ils suivent la religion musulmane. Il se trouve parmi eux beaucoup de nègres de l'intérieur de l'Afrique. Ce mélange a probablement produit quelque influence sur leurs mœurs et surtout sur leur langue, qui diffère de l'arabe. Ils sont méfiants, intéressés, opiniâtres, farouches et jaloux à l'excès de leurs femmes. Néanmoins la plus grande probité règne entre eux, et ils s'acquittent volontiers des devoirs de l'hospitalité.

Le costume des femmes consiste en une longue et large chemise de toile bleue, avec un *milâye* dont elles se couvrent la tête en s'enveloppant à la façon des Égypt-

¹ Cailliaud, *Voyage à Méroé et au fleuve Blanc*, etc., tome I, page 103.

tiennes. Leur chevelure est tressée avec beaucoup d'art : elles y mêlent des verroteries, des bandelettes de peau unies à leurs tresses et d'où pendent des pièces d'argent, qui leur descendent sur le dos. Elles portent pour collier un grand anneau de gros fil du même métal; quelques-unes suspendent de grands anneaux d'argent à leurs oreilles; le bas de leurs jambes est également orné d'anneaux d'argent ou de cuivre, selon leurs moyens. Les hommes sont vêtus d'une chemise de toile blanche et d'un milayah qu'ils portent en écharpe; point de turban, ou rarement; ils ont sur la tête un tarbouch, espèce de calotte rouge, et aux pieds des souliers de peau jaune. Presque tous sont armés de fusils à long canon comme ceux des Bédouins, et quelquefois aussi d'un long sabre droit. Ils se livrent exclusivement aux travaux de l'agriculture. Les femmes s'occupent des soins du ménage; ce sont elles aussi qui fabriquent des paniers, des nattes et des vases de terre.

Le commerce des habitants de Syouah se fait avec les caravanes qui viennent de l'orient et de l'occident, c'est-à-dire de l'Égypte, de la Barbarie et même du Fezzan. Contre leurs dattes, leurs olives et leurs jolies corbeilles en feuilles de palmiers ils obtiennent du froment, du café, du tabac, de la toile et d'autres objets qui suffisent à leurs besoins, en général très-bornés.

Les oasis paraissent avoir contenu des établissements militaires et commerciaux par lesquels l'Égypte, sous les Ptolémées et sous les Romains, communiquait avec les tribus errantes de la Libye et de l'Éthiopie, qui probablement leur étaient très-connues, jusqu'aux lieux où nous plaçons ordinairement les royaumes et les villes du Bournou et du Dar-four. Les mêmes circonstances naturelles qui font aujourd'hui du Bournou et du Dar-four les deux grands marchés de la Nigritie orientale y ont dû anciennement concentrer dans des villes autrement nommées les caravanes africaines qui apportaient en Égypte des esclaves, de l'or, de l'ivoire et des plumes d'autruche.

§ XVI. POPULATION DE L'ÉGYPTE, MOEURS, CARACTÈRE, ETC. — La population de l'Égypte était, dit-on, du temps des Ptolémées de 14 millions d'habitants. En 1798 elle était évaluée à 2,400,000; aujourd'hui elle s'élève à 2,895,000. Les *Coptes* peuvent être regardés comme les véritables propriétaires de l'Égypte : ce sont les descendants des anciens Égyptiens mêlés avec les Perses depuis Cambyse, et avec les Grecs depuis Alexandre et les Ptolémées. Ils sont, par rapport aux Arabes, ce que les Gaulois étaient aux Francs sous la première race de nos rois; mais les vainqueurs et les vaincus n'ont pas été fondus dans un corps de nation; les Arabes accablèrent par leur féroce intolérance les malheureux Grecs et Égyptiens; ils les forcèrent ainsi à demeurer séparés d'eux et à former une nation particulière, mais écrasée et presque anéantie. Les connaissances qu'ils avaient cultivées, l'écriture, l'arithmétique, les préservèrent d'une destruction totale; l'Arabe, qui ne savait que combattre, sentit qu'il avait intérêt à les conserver. On estime le nombre actuel des Coptes à 30,000 familles, ou, selon d'autres données, à 200,000 individus. Les Coptes sont répandus dans le Delta, mais ils habitent surtout la haute Égypte; dans le Saïd ils occupent presque seuls des villages entiers. Ils ont le teint basané, le front plat, surmonté de cheveux demi-laineux; les yeux peu couverts et relevés aux angles, des joues hautes, le nez plus court qu'épaté, la bouche grande et plate, éloignée du nez et bordée de larges lèvres; une

barbe rare et pauvre, peu de grâce dans le corps, les jambes arquées et sans mouvement dans le contour, les doigts des pieds allongés et plats. Fins, sobres, avarés, rampants, les Coptes des villes réussissent dans les affaires de commerce; ils se rendaient utiles à l'ignare administration mamelouke ou turque. Ils ne s'allient qu'entre eux et marient leurs filles très-jeunes. On loue l'union qui règne dans leurs familles.

Les Coptes parlaient, il n'y a que huit à dix siècles, une langue particulière qui est encore employée dans leur service divin; c'est un reste de l'ancienne langue égyptienne, mêlée de beaucoup de mots grecs et arabes. Deux dialectes de cet idiome, le *memphitique* ou *bahirique* et le *saïdique*, nous sont connus par quelques livres de religion; un troisième, le *baschmourique*, a causé de grandes discussions parmi les philologues, et on n'est pas encore d'accord sur sa nature et son origine. Le caractère général de la langue copte consiste dans la brièveté des mots, souvent monosyllabiques, dans la simplicité de leurs modifications grammaticales, et dans l'habitude d'indiquer les genres et même les cas par des syllabes préfixes. Comparée avec toutes les autres langues connues, elle n'a offert que de faibles indices d'une ancienne liaison avec l'hébreu et l'éthiopien.

Les Coptes, d'abord attachés au rite de la grande Église grecque orientale, ont été entraînés dans la secte d'Eutychès ou des jacobites, qui confondent plus ou moins les deux natures de Jésus-Christ. Ils ont conservé la circoncision comme mesure hygiénique et sans motif de religion. Leur chef religieux est le patriarche d'Alexandrie, qui est élu par les évêques et les principaux de la nation; il nomme au siège archiepiscopal de Gondar dans l'Abyssinie, et a sous ses ordres et à sa nomination tous les directeurs des couvents, au nombre de 20, et les prêtres des 128 églises coptes répandues en Égypte.

Les Coptes sont de rigides et superstitieux observateurs des règles de leur Église. Chaque saint chez eux est invoqué pour un objet particulier : lorsqu'on veut en obtenir une faveur, on entretient devant son image un cierge allumé. Ainsi saint Antoine est regardé comme le patron de la fécondité; l'archange Gabriel est imploré comme le distributeur des eaux du Nil. Le Copte est tellement attaché à la pratique du jeûne, que dans les maladies les plus graves il préférerait mourir plutôt que de vivre en suivant les prescriptions du médecin si elles sont contraires aux préceptes du jeûne. Dans les églises, le service divin consiste à chanter quelques psaumes et à lire des portions de l'Évangile en arabe. La prédication n'est point en usage chez les Coptes, parce que leurs prêtres sont incapables de la faire : ce qu'il faut attribuer à leur ignorance et à la manière dont ils sont élus.

Après les Coptes viennent les Arabes, les plus nombreux habitants de l'Égypte moderne. Leur nombre paraît être de 2,600,000 dont 70,000 Bédouins. Une physiologie vive et expressive, les yeux enfoncés, couverts, étincelants, toutes les formes anguleuses, la barbe courte et à mèches pointues, les lèvres minces, ouvertes et découvrant de belles dents, les bras musclés, tout le corps plus agile que beau, et plus nerveux que bien conformé : tel est l'Arabe pasteur et civilisé; mais l'Arabe cultivateur, ou tous ceux qui résident dans le pays, tels que les cheyks ou chefs de village, les *fellahs* ou paysans, les *boufakirs* ou mendiants, les manœuvres, plus mêlés, et de professions différentes, offrent un caractère de tête moins prononcé et un air de

misère et de souffrance. Quant à l'Arabe bédouin ou indépendant, il a une physionomie tout à fait sauvage. Ces Bédouins servent de guides aux voyageurs qui doivent traverser les déserts. La tribu des *Ouladaly*, qui campe dans l'espace qui sépare Alexandrie de Syouth, est principalement celle que l'on choisit lorsqu'on se dirige vers les oasis. Celle des *Bysars* fournit des guides pour les déserts de l'est jusqu'au mont Sinaï. Pour se diriger vers la Nubie, on se sert des *Abadi*, bien qu'ils aient la réputation d'être pillards; la tribu des *Avouazem*, connue par sa bravoure et son hospitalité, conduit les voyageurs sur les bords de la mer Rouge, qu'elle connaît parfaitement.

Les Turcs ont des beautés plus graves avec des formes plus molles : des paupières épaisses et qui laissent peu d'expression à leurs yeux, le nez gros, de belles bouches bien bordées, et de longues barbes touffues, un teint moins basané, un cou nourri, toute l'habitude grave et lourde, en tout une pesanteur qu'ils croient être de la noblesse, et qui leur conserve un air de protection. Leur nombre est à peu près de 12 à 15,000. Mais ce qui leur donne de l'importance, c'est l'autorité dont ils jouissent et les richesses qu'ils possèdent : les principaux emplois civils, les premiers grades de l'armée leur sont réservés, bien que beaucoup d'entre eux s'enrichissent par le commerce.

Les Grecs, qu'il faut aussi classer au nombre des étrangers, rappellent les traits réguliers, la délicatesse et la souplesse de leurs ancêtres; ils passent pour astucieux et fripons. Ceux qui suivent la religion catholique viennent de la Syrie : c'est ce qui fait qu'on les appelle *Syriens*; ils habitent Alexandrie, le Kaire, Damiette et Rosette; ils sont au nombre de 7 à 8,000. Les Grecs schismatiques sont un peu moins nombreux : on en compte 5 à 6,000.

Les juifs, qui ont la même physionomie qu'en Europe, s'adonnent au commerce comme partout; méprisés, et sans cesse repoussés, sans jamais être chassés, ils disputent aux Coptes, dans les grandes villes de l'Égypte, les places dans les douanes et les intendances des riches. On estime leur nombre à 7,000. Les Européens établis en Égypte sont au nombre de 8 à 9,000. Enfin les nègres esclaves sont évalués à 50,000.

Nous avons donné chemin faisant un aperçu des mœurs et du caractère des habitants de l'Égypte; il ne nous reste qu'à ajouter quelques traits qui les distinguent des autres Orientaux. Un pays souvent inondé rend précieux l'art de la natation; les enfants l'apprennent en jouant, les jeunes filles même s'y livrent; on les voit nager en troupes d'un village à l'autre avec toute la légèreté des nymphes de la fable. A la fête de l'ouverture des canaux, plusieurs nageurs de profession font assaut en public devant le pacha; ils exécutent des tours de force surprenants. Couchés sur le dos, une tasse de café dans une main, une pipe dans l'autre, les pieds liés par une chaîne de fer, ils descendent la rivière. Les Égyptiens savent très-bien dresser les animaux; on voit des chèvres sellées qui portent sur le dos des singes, et des ânes aussi bien dressés et aussi dociles qu'un cheval anglais. La poste aux pigeons était plus commune ici que dans aucun autre pays de l'Orient : dans le dix-septième siècle, le gouverneur de Damiette correspondait avec le pacha du Kaire par le moyen de ces messagers ailés. Le phénomène le plus étonnant dans ce genre, c'est la faculté que

possèdent certains hommes de manier et de gouverner les serpents les plus venimeux. Ces *psylles* modernes ne le cèdent en rien aux anciens. Ils laissent les vipères s'entortiller autour de leur corps; ils les gardent dans les plis de leur chemise; ils les font entrer dans des bouteilles et en sortir; quelquefois ils les déchirent avec les dents et en avalent la chair. On ignore les secrets de ces pratiques, fondées sur l'adresse et l'observation, mais que les Orientaux attribuent à la magie.

§ XVII. COMMERCE ET INDUSTRIE. — Pour compléter ce tableau de l'Égypte moderne, il ne nous reste qu'à donner une idée succincte de son commerce et de ses manufactures, ainsi que de ses forces militaires.

L'industrie est peu avancée, et, malgré les efforts du gouvernement, il lui sera difficile de prendre un grand développement si le pays manque de houille et de puissants moyens hydrauliques. Toutes les villes, et principalement Ballas, dans la haute Égypte, fabriquent des jarres de terre grossières et qui sont répandues dans la Syrie et l'Archipel. Ces jarres ont la qualité de laisser transsuder l'eau, et par là de la clarifier et de la rafraîchir; fabriquées à peu de frais, elles peuvent être vendues à si bon marché, qu'on s'en sert souvent pour construire les murailles des maisons, et l'habitant le plus pauvre peut se les procurer en abondance. La nature en donne la matière toute préparée dans le désert voisin; c'est une marne grasse, fine, savonneuse et compacte, qui n'a besoin que d'être humectée et maniée pour être malléable et tenace, et les vases qu'on en fait, après avoir été tournés, séchés et cuits à moitié au soleil, sont achevés en peu d'heures par l'action d'un feu de paille; on en forme des radeaux que tous les voyageurs ont décrits. Telle est la stabilité des habitudes, des coutumes et des arts dans cette singulière contrée, que Denon a observé les mêmes jarres, dans les mêmes formes, employées aux mêmes usages, montées sur les mêmes trépieds, dans des tableaux hiéroglyphiques et dans des peintures sur manuscrit. On recherche aussi les bardaques de Keneh, dont les propriétés réfrigérantes sont aussi très-connues. On fait des vases dans les environs de l'île Éléphantine, en une espèce de stéatite que l'on tire de la montagne de Baram. Partout on fait aussi des briques cuites pour les habitations des villes, et des briques sèches pour les maisons de la campagne. On fabrique à Syouth et dans les environs une quantité considérable de toile de lin; depuis cette ville jusqu'à Alexandrie, on peut dire que c'est l'industrie dominante. A Girgeh, à Farchout, à Kélioub et à Keneh, on fait des toiles de coton et des châles d'un tissu beaucoup plus serré. Le coton fabriqué dans ces trois villes vient de la Syrie et du Delta; celui que l'on recueille dans le pays n'est employé qu'à Esneh, où l'on fait les plus belles cotonnades de la haute Égypte. On tire de cette dernière contrée une quantité considérable de grains, des toiles de lin et de coton, des huiles de différentes espèces; elle reçoit en échange du riz et du sel du Delta, du savon, des étoffes de soie et de coton de Syrie; différentes marchandises d'Europe, telles que du fer, du plomb, du cuivre, des draps, du goudron.

La fabrication des soieries est très-active au Kaire, à Mehallet-el-Kebyr, à Damiette et dans plusieurs autres villes. On compte dans toute l'Égypte environ 200 métiers employés au tissage de la soie et du fil d'or. Quant aux étoffes de laine dont se couvrent les fellahs, on en tisse dans tous les villages. Il y a à Boulak une importante

fabrique de draps. Fouah est, comme nous l'avons dit, connue par sa manufacture de bonnets, ou tarbouchs, qui en fournit soixante douzaines par jour. Les joncs que l'on récolte sur les bords du lac appelé Birket-el-Keroun et des lacs de natron sont employés à faire des nattes, tissus d'autant plus importants en Égypte qu'ils remplacent les lits, les coussins, les nappes, et qu'ils sont d'un usage général.

On ne prépare l'eau de rose que dans le Fayoum. Quand les roses sont abondantes, on établit à Medinet-el-Fayoum trente appareils pour les distiller. Il se fabrique encore dans cette ville des étoffes de laine, des toiles de coton et de lin, et des châles dont l'exportation a quelquefois été jusqu'à 8,000 par mois. La seule province où l'on fabrique du vin est aussi le Fayoum. Le sucre est produit en assez grande quantité dans la haute Égypte; mais les procédés au moyen desquels on en fait l'extraction sont encore arriérés. C'est à Reyremoun, à Sakiet-Moucé et à El-Roudah, dans la province de Minieh, que sont établies les principales sucreries; elles livrent à la consommation environ 22,000 quintaux métriques de sucre brut. Des fabriques d'indigo ont été fondées dans une vingtaine de localités différentes.

Le sel ammoniac pourrait être fabriqué dans toute l'Égypte; mais ce n'est qu'au Kaire et dans plusieurs lieux du Delta que l'on prépare ce produit. Le salpêtre est également un objet important de fabrication. Les six ou huit manufactures de ce sel en produisent environ 16,000 quintaux. Il y a à Boulak une magnifique fonderie de fer où travaillent une cinquantaine d'ouvriers arabes, et dans laquelle on coule chaque jour environ 50 quintaux de fer destinés à la marine et aux machines nécessaires aux fabriques. Les trois manufactures d'armes portatives donnent des produits qui ne le cèdent pas à ceux des meilleurs établissements de l'Europe. C'est le modèle français qui est suivi dans ces manufactures d'armes, et ce sont des Français qui les dirigent.

Les caravanes d'Abyssinie suivent jusqu'à Esnéh l'intérieur du désert à l'orient du Nil. Elles apportent de l'ivoire et des plumes d'autruche; mais leur principal commerce consiste en gomme et en jeunes esclaves des deux sexes. Les femmes qu'elles amènent se distinguent par la régularité de leurs traits et la beauté de leur taille. Le Kaire est le terme de leur voyage et le lieu où leur vente se consomme; elles emportent en retour des verroteries de Venise, des robes de drap, des toiles de coton et de lin, des châles bleus, et quelques autres étoffes qu'elles achètent à Syouth et à Kenéh. Les nomades Ababdèhs et Bicharièhs viennent aussi chercher à Esnéh des métaux, des ustensiles et les grains dont ils ont besoin; ils y vendent des esclaves et des chameaux, des gommés d'acacia qu'ils récoltent dans leurs déserts, et le charbon qu'ils font avec le bois de cet arbre. Mais la denrée la plus précieuse qu'ils apportent est le séné; ils récoltent cette plante dans les montagnes entre le Nil et la mer Rouge, à la hauteur et au midi de Syène, où elle croît spontanément. Les habitants de Goubaniéh, village à quatre heures de chemin au-dessous de Syène, sur la rive gauche du Nil, réunis avec quelques Ababdèhs, forment tous les ans une caravane qui se rend dans l'intérieur des déserts, au sud-ouest de la première cataracte, pour y chercher l'alun, qui formait autrefois une partie considérable des exportations d'Égypte.

Il arrivait jadis tous les deux ans une caravane du Darfour, composée de 4 à 5,000 chameaux conduits par 2 à 300 personnes, qui apportait à Syouth et au Kaire des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, de la gomme

arabique, du tamarin, du natron, et des esclaves dont le nombre montait, année commune, à 5 ou 6,000, la plupart jeunes filles ou femmes. Les caravanes du Darfour, comme celles de Bournou, ont entièrement discontinué dans ces derniers temps.

C'est du Sennâr que l'on tire des civettes, des cravaches en cuir d'hippopotame, et des dents du même animal. Les caravanes de Syrie vont et viennent à des époques indéterminées : il en arrive toutes les semaines au Kaire. Elles apportent de la soie, du tabac à fumer, du savon de Ramleh et d'Hébron, des étoffes de l'Inde, de la Perse, de Damas et d'Alep, enfin des reliques, des rosaires et d'autres objets de ce genre fabriqués par les chrétiens de Jérusalem et de Bethléem ; elles remportent en échange du riz, du café, divers articles d'industrie et de l'argent comptant. On comprend aussi sous le nom de caravanes de Syrie celles des Bédouins du mont Sinaï et des environs ; elles se composent ordinairement de 400 à 600 chameaux et d'autant d'hommes. Elles apportent de la gomme, du charbon, des amandes, et remportent du riz, du doura et de l'argent.

Les caravanes qui arrivent tous les ans de la Barbarie ne sont plus aussi considérables depuis que les pèlerins qui se rendent à la Mekke font le voyage par mer. Celles qui viennent de Maroc passaient par Alger, Tunis et Tripoli, et se composaient généralement de pèlerins qui utilisaient leur voyage par des spéculations commerciales. Il part aussi, à des époques indéterminées, des caravanes des ports de Suez et de Koséyr ; elles portent au Kaire du café des environs de Moka, différentes espèces de gommés, de l'encens, des épices et des drogues précieuses, des perles, des pierres, des cotonnades, des mousselines des Indes, des soieries, des cachemires et des étoffes appelées *bafftas*.

Le commerce que font ces caravanes a diminué d'importance depuis l'impulsion qu'a reçue le commerce maritime. On ne connaît qu'approximativement la valeur des importations, mais celle des exportations peut se monter à environ 150 millions de francs. Quelques détails, incomplets cependant, suffiront pour prouver l'importance du commerce maritime de l'Égypte. Elle reçoit de la Karamanie, de l'Anatolie, de Constantinople et des îles de l'Archipel une grande quantité de bois de construction et de chauffage. L'Archipel lui expédie plusieurs milliers de quintaux de raisin sec, que l'on y convertit en excellente eau-de-vie ; des milliers de ballots de fruits secs, du tabac turc, de la gomme, de l'huile, du savon, du goudron, des tapis de pied, des tissus précieux, des fourrures, etc. Elle expédie pour la Turquie environ 1 million de livres de café Moka, 3 à 4 millions de livres de riz, un grand nombre d'esclaves des deux sexes, enfin une grande quantité de blé et de différentes graines. Son commerce avec l'Europe est peut-être le plus important : sur 900 à 1,000 bateaux marchands sortis du port d'Alexandrie, plus de 500 sont destinés pour les différents ports de l'Europe.

Tableaux statistiques de l'Égypte.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES ACTUELLES.

A. Moyenne Égypte, FORMANT UN SEUL MOUDYRLIK.	
DÉPARTEMENTS ou MAMOURLIKS.	CANTONS ou NAZIRLIKS.
<i>Atfyhyeh</i>	{ El-Tabyn. El-Half.
<i>Kemen-el-Arous</i>	{ El-Zâouyeh et El-Mey- moun. El-Chenâouyeh. Aboucyr-el-Malak. Medynet-el-Fayoum. El-Lâhoun.
1 ^{er} département du <i>Fayoum</i>	{ Ma'ssarât-Daraoueh. Chylleh. Sennourès. Sanhour.
2 ^e département du <i>Fayoum</i>	{ El-Adjâmin. Atsa.
<i>Béni-Soueyf</i>	{ Bélefyéh. El-A'ouâounéh.
<i>El-Fechn</i>	{ El-Fechn. El-A'douah.
<i>Abou-Girg</i>	{ Defâghah. Sadfé-el-Fâr.

B. Haute Égypte, DIVISÉE EN DEUX MOUDYRLIKS.	
1 ^{er} Moudyrlík.	
<i>Beny-Mazar</i>	{ Beny-Mazar ou Mzâr. Kalossanéh ou Kalous- néh. Beny Sâmct. El-Minyeh.
<i>Minyeh</i>	{ Zараoueh. Mechat-el-Hâg.
<i>Sâkyet-Moussé</i>	Sâkyet-Myoussé.
<i>Deyrout</i>	Deyrout.
<i>Mellaouy</i>	Mellaouy.
<i>El-Kousyeh</i>	{ Mararah. Oum-el-Kessour.
<i>Manfalout</i>	Manfalout.
<i>El-Doueyr</i>	{ El-Nekheylléh. Mechtâ.
<i>El-Cherouk</i>	{ El-A'fâder. El-Banoub.
<i>Syouth</i>	Syouth ou Asyout.
<i>Souhâg</i>	{ Souhâg. El-Gesyreh. El-Marâghah.
<i>Tahtâ</i>	Tahtâ.

DÉPARTEMENTS ou MAMOURLIKS.	CANTONS ou NAZIRLIKS.
<i>Akhmym</i>	{ Akhmym. Sâkyet-Koltah.
<i>Bardys</i>	{ El-Belyaneh. El-Hamâm.
<i>Girgeh</i>	{ Girgeh. El-Méchéh. El-Esseyrât.
<i>Farchout</i>	{ Farchout. Samhoud. El-Hamrán.
<i>Fdoubâ's</i>	{ Hou. Dahchanâ.
2 ^e Moudyrlík.	
<i>Kénéh</i>	{ Oulad-A'mr. Eyssour. Keft. El-Ballâs.
<i>Kous</i>	{ Kous. Ghâmourleh. Nakâdeh.
<i>Esnéh</i>	{ Esnéh. Erment. El-Mettaneh. Essulamyeh.
<i>Edfou</i>	{ Koum-Myr ou Koum- Meyr. Edfou. El-Allamyeh. Byban.

C. Basse Égypte, DIVISÉE EN QUATRE MOUDYRLIKS.	
1 ^{er} Moudyrlík.	
PROVINCE DE GIZEH.	
1 ^{er} départ. <i>El-Gizeh</i>	»
2 ^e — <i>El-Bedricheyn</i>	»
PROVINCE DE KÉLYOUBYEH.	
1 ^{er} départ. <i>El-Kélyoub</i>	»
2 ^e — <i>El-Marg</i>	Chôubra Chahâb.
3 ^e — <i>Benha-el-A'sal</i>	»
4 ^e — <i>Tahd</i>	»
PROVINCE D'EL-BAHYEH.	
1 ^{er} départ. <i>El-Ramânyeh</i> . . .	»
2 ^e — <i>El-Neguytéh</i>	»
3 ^e — <i>Chebrekhyt</i>	El-Bet yrah.
4 ^e — <i>Damanhour</i>	{ Bikhét Gheyta. Deyrout.

2^e Moudyrlik.

PROVINCE DE MENOUPYÉH.

1 ^{er} départ.	<i>Achmoun-Gireys</i>	Gizey.
2 ^e —	<i>El-Beydjour</i>	Menouf.
3 ^e —	<i>Chybyn-el-Koum</i>	Mehalhet-Menouf.
4 ^e —	<i>Melyg</i>	Fichéh-Selym.
5 ^e —	<i>Ebydr</i>	{ Kafr-el-Zayât. Tanoub.

PROVINCE DE GHARBYEH.

1 ^{er} départ.	<i>Fouah</i>	Kafr-el-Cheykh.
2 ^e —	<i>Zefteh</i>	Meytbr.
3 ^e —	<i>Tantâ</i>	»
4 ^e —	<i>El-Djafaryeh</i>	{ Myt-el-Meymoun. Choubra-el-Yemen
5 ^e —	<i>El-Chabâsdt.</i>	{ Kafr-Madjar. Sârf-Hadjar.
6 ^e —	<i>El-Mehallet-el-Kebyreh</i>	»
7 ^e —	<i>Nabaro</i>	»
8 ^e —	<i>Cherbyn</i>	»
9 ^e —	<i>Damyat</i>	»

N. B. Rosette, Damiette et le Kaire forment des gouvernements particuliers.

Région des Oasis.

Grande oasis	5,000 habitants.
Petite oasis	2,400 —
Oasis de Dakhel	5,000 —
Oasis de Farafreh	2,000 —
Oasis de Syouah	6,000 —

TOTAL. 20,400 habitants.

ARMÉE DE TERRE.

Artillerie	{ 3 régiments à pied . . . }	11,600
	{ 2 — à cheval . . . }	
Train	1 —	1,200
Génie	2 bataillons	1,600
Infanterie	36 régiments	108,000
Cavalerie	15 —	12,000

TOTAL des troupes régulières . . . 134,400

Troupes irrégulières. 26,000

TOTAL de l'armée soldée. 160,400

Gardes nationales.	{ Alexandrie . 2 rég . 6,800 }	47,800
	{ Bourlos et	
	{ Rosette . 1 — 3,400 }	
	{ Damiette . 1 — 3,400 }	
	{ Kaire . . . 8 — 27,400 }	
	{ Vieux Kaire. 1 — 3,400 }	
	{ Boulak . . 1 — 3,400 }	

Ouvriers des fabriques manœuvrant. . 15,000

Hommes prêts des écoles 1,200

TOTAL des forces de terre. 224,400

3^e Moudyrlik.

PROVINCE DE MANSOURAH.

1 ^{er} départ.	<i>Mit-Kamar</i>	»
2 ^e —	<i>El-Senbelldoueyn</i>	Chanfâ.
3 ^e —	<i>El-Mansourah</i>	»
4 ^e —	<i>El-Ouddy</i>	»
5 ^e —	<i>Mehallet-el-Da-ménch</i>	»
6 ^e —	<i>El-Menzaléh</i>	»

4^e Moudyrlik.

PROVINCE DE CHARKYEH.

1 ^{er} départ.	<i>Chebeyt-el-Nahd-ryeh</i>	»
2 ^e —	<i>El-A'zyzyeh</i>	Machtoul Essouk.
3 ^e —	<i>Belbeys</i>	Menâ-el-Kamih.
4 ^e —	<i>Hehyd</i>	Abou-Hamâd.
5 ^e —	<i>Abou-Kebyr</i>	»
6 ^e —	<i>Kofour-Nedjem</i>	{ Chyhâ. El-Dakhalyeh.

ARMÉE DE MER.

		NOMBRE	
		de	d'hommes
		bâtiments	
Vaisseaux.	{ Mehallet-el-Kebir . . . }	11	11,119
	{ Mansourah }		
	{ Scanderieh }		
	{ Aboukir }		
	{ Masser }		
	{ Acéri }		
	{ Homs }		
	{ Beylan }		
	{ Alep }		
	{ Fayoum }		
Frégates.	{ Benisouef }	6	2,710
	{ Menoufieh }		
	{ Bahireh }		
	{ Damiathyeh }		
	{ Sirigihad }		
	{ Rechid }		
	{ Vapor-el-Nil }		
Corvettes.	{ Gihad-Veiker }	5	922
	{ Tantah }		
	{ Djennah-Bahary }		
	{ Damanhour }		
Goëlettes		4	442
Bricks		5	290
Cutters		2	60
TOTAL		33	15,543

Ouvriers de l'arsenal d'Alexandrie enrégimentés 4,076

TOTAL des hommes attachés à la marine. 19,619

CHAPITRE TROISIÈME.

NUBIE, DONGOLAH, SENNAR, BERTAT, KOURDOFAN, ETC.

§ I. DESCRIPTION PHYSIQUE. — Nous avons décrit la région du Nil inférieur avec les soins minutieux que mérite une contrée célèbre; nous devons parcourir plus rapidement les régions qui s'étendent d'abord le long du haut Nil, ensuite sur le *Bahr-el-Azrak* ou le fleuve Bleu. Ces régions, qui répondent à l'*Ethiopia supra Ægyptum* des anciens, comprennent aujourd'hui la Nubie et l'Abyssinie.

La Nubie est bornée au nord par l'Égypte, à l'est par la mer Rouge, au sud-est par l'Abyssinie, au sud-ouest par la Nigritie, et à l'ouest par le désert de Lybie. Elle occupe du nord au sud une étendue de 1,300 à 1,400 kilomètres, et du levant au couchant une largeur d'environ 1,000 kilomètres. Conquise en 1822 par les troupes de Méhémet-Ali, elle est depuis cette époque, et malgré plusieurs insurrections, soumise au vice-roi d'Égypte.

Le Nil change de caractère après sa première cataracte : il devient moins large et plus tortueux; il a encore ses rives couvertes de cultures, mais sur une lisière plus étroite; la population, les villes diminuent, le désert se rapproche. Les montagnes qui le bordent jusqu'à sa jonction avec le Nil Bleu sont d'une médiocre élévation, et généralement calcaires; cependant, entre la seconde et la troisième cataracte, le fleuve est encaissé, sur un espace de 90 kilomètres, entre des rochers de granit et de syénite. Entre Semneh et Okmeh les roches forment une chaîne que l'on peut évaluer à 260 mètres au-dessus du niveau du Nil. Aux chaînes de roche syénitique de la rive occidentale s'appuie une mer immense de sable mobile : c'est le désert de Nubie, qui n'est séparé de celui de Sahara que par quelques plateaux et des collines. Près de la troisième cataracte, le Nil forme de grandes sinuosités autour de grosses masses de roches granitiques séparées de leurs chaînes, et son lit est rempli d'îles formées par ces rochers renversés. Au delà de l'île de Tombos les granits et les syénites cessent de se montrer; plus au sud les collines sont toutes de grès, parmi lesquels on trouve des brèches siliceuses, et le sol est jonché de belles agates roulées; cependant, en se dirigeant vers l'île de Méroé, on voit dans certaines localités les roches syénitiques sortir de dessous les grès. C'est entre l'île de Tombos et la chaîne appelée Djebel-Deka que s'étend, le long d'un vaste coude du Nil, le district appelé Dongolah, formé d'une longue et vaste plaine fertile. Les grandes îles de ce district, Argo, Birmi, Mayaneh, Tangasi et Gianetti paraissent avoir été formées jadis à l'aide de canaux dérivés du Nil; elles sont couvertes de la plus riche végétation. Au delà de la jonction du Nil Blanc et du Nil Bleu, le sol est composé d'un calcaire renfermant une grande quantité de détritiques de plantes marines, formant une roche poreuse et friable, percée de coquilles lithophages. La superficie de ces roches calcaires est en partie colorée par l'oxyde de fer. Les roches granitiques se montrent de nouveau sur les bords du Nil Bleu dans les montagnes du Fazokl. Près des limites méridionales de la Nubie, le Tonmut, affluent du Nil, coule au milieu d'alluvions aurifères.

Trois saisons règnent successivement en Nubie : la première, celle de la sécheresse

et de la stérilité, qui commence après le solstice d'hiver; la seconde, celle des pluies et de l'inondation, qui dure depuis le solstice d'été jusque vers l'équinoxe d'automne, et qu'on peut regarder comme l'hiver de la zone torride; la troisième enfin, celle de la fertilité, qui commence avec l'automne des climats tempérés de l'Europe. Des chaleurs insupportables règnent dans ce pays depuis janvier jusqu'en avril; le thermomètre centigrade monte quelquefois à 48 degrés, et les sables, devenus brûlants, ne permettent au voyageur de marcher que pendant la nuit, qui est ordinairement très-fraîche. Depuis la partie septentrionale de la Nubie jusqu'au confluent du Tacazzé et du Nil, il ne pleut presque jamais; ce n'est qu'au sud du Tacazzé que les pluies commencent chaque année en juillet; elles durent jusqu'en septembre, mais avec de fréquentes irrégularités. Vers la fin d'avril, le khamsyn commence à faire sentir son souffle pernicieux, et règne jusque vers l'équinoxe d'été. Il est souvent accompagné d'éclairs et de tonnerre. La région la plus saine est celle qui commence au-dessus de la seconde cataracte : la peste ne s'y fait jamais sentir. Depuis la frontière de l'Égypte jusqu'à la seconde cataracte, au contraire, les exhalaisons des eaux stagnantes que le Nil dépose sur ses bords rendent l'air insalubre dans cette partie de la Nubie, surtout pour les étrangers.

Dans le grand désert qui s'étend à l'est du Nil, on ne marche que sur des sables profonds ou sur des pierres pointues; en plusieurs endroits la terre est couverte d'une couche de sel gemme, ou jonchée de fragments de granit, de jaspe ou de marbre; de temps à autre on y voit un bosquet d'acacias rabougris, ou quelques touffes de coloquinte et de séné. Souvent le voyageur ne trouve pour se désaltérer que des mares infectes; car l'Arabe assassin, le *Bicharieh* sanguinaire, le *Bedjah* pillard, et le farouche *Hallangas*, se tiennent en embuscade auprès des sources, qui sont en petit nombre. Le désert occidental, moins aride et moins vaste, porte le surnom de *Bahiouda*; il est fréquenté par la tribu de *Koubbabych*. Entre ces solitudes, que la nature elle-même a condamnées à une éternelle stérilité, l'étroite vallée du Nil, quoique privée des bienfaits des inondations régulières, offre quelques cantons, et surtout des îles, où une extrême fertilité récompense les soins industriels de l'homme, qui, au moyen de grandes roues, y fait monter les eaux fécondantes du fleuve; on compte environ 700 de ces roues entre la première et la seconde cataracte. Les parties méridionales de la Nubie, baignées par le Tacazzé, le Bahr-el-Azrak et le Bahr-el-Abiad, présentent un tableau très-différent : à l'ombre des forêts épaisses ou sur le tapis verdoyant de vastes prairies, on voit errer le buffle, la gazelle, le lièvre, la girafe, le rhinocéros, l'éléphant, le renard, le sanglier, le chat sauvage et diverses espèces de singes. Ces animaux ont pour ennemis l'hyène, la panthère, le tigre et même quelques gros serpents. Parmi les espèces volatiles, nous pouvons citer l'autruche, la perdrix, l'oie sauvage, le vanneau, la cigogne, la corneille, et parmi les amphibiens, l'hippopotame et le crocodile. Les insectes les plus remarquables sont le *trombidion colorant*, que nous retrouverons en Guinée, où on l'utilise dans la teinture; le *taupin notodonte*; l'*ateuchus* des Égyptiens, au corps d'un vert brillant, et qui paraît être le véritable scarabée sacré de l'antique Égypte; et la *scolie à bandes rousses*, grande espèce de mante qui sert d'amulette aux nègres des bords du fleuve Bleu et du fleuve Blanc, sur la frontière méridionale de la Nubie. Dans cette contrée, les

moustiques sont très-incommodes, et dans la saison des pluies on voit paraître une mouche appelée par les habitants *tsoltsalya*, semblable à la guêpe et armée de trois aiguillons, qui répand souvent la désolation et la misère dans la contrée de Sennâr : elle s'attache aux chameaux, qu'elle fait mourir, dit-on, par sa piqure.

Le *doura* et le *bammia* sont les principales espèces de grains de la Nubie ; le froment et le millet sont aussi cultivés. On exporte deux espèces de séné ; mais on ne tire aucun avantage de la canne à sucre, qui abonde le long du Nil. L'ébène domine dans les forêts, où l'on trouve également plusieurs espèces de palmiers. Le *mimosa* ou l'*acacia nilotica* d'Égypte, dont on tire la gomme, est répandu jusque dans le Darfour. Le *cacia absus*, ou le *chychim* des droguistes d'Égypte, est une petite plante herbacée dont les grains fournissent un puissant spécifique contre les ophthalmies. Le séné à feuilles aiguës, celui qui est le plus recherché dans le commerce, le *cassia acutifolia* des botanistes, abonde dans les lieux humides. Le tamarinier est commun au contraire dans les terrains secs. On voit flotter sur le Nil, à Sennâr, le *pistia stratiotes*, que les anciens regardaient comme un remède contre les blessures et les érysipèles. Le *balanites ægyptiaca*, arbre commun dans le pays de Fazokl, produit un fruit en forme de datte dont on obtient par la distillation une liqueur spiritueuse. Le *symka* est une plante très-commune qui porte une gousse semblable à celle du pois, et dont la graine donne de l'huile, tandis que la feuille sert de nourriture aux chameaux.

§ II. BARABRAS, ABABDÈHS, ETC. — Deux peuples nomades vivent presque indépendants dans les hautes terres de la partie septentrionale de la Nubie, c'est-à-dire depuis le tropique jusqu'au 22° parallèle. Le premier, celui qui habite à l'occident du Nil, porte le nom de *Barabras* ou de *Kenous*. Son origine est inconnue. Il diffère des nègres et des Arabes. Les hommes de ces tribus sont maigres et n'ont que des nerfs, des muscles et des tendons plus élastiques que forts ; leur peau luisante est d'une teinte bronzée ; leurs yeux profonds étincellent sous un sourcil fortement surbaissé ; ils ont les narines larges, le nez pointu, la bouche évasée, sans que les lèvres soient grosses, les cheveux et la barbe rares et par petits flocons ; ridés de bonne heure, mais toujours vifs, toujours agiles, ils ne trahissent leur âge que par la blancheur de leur barbe. Tout le reste du corps est grêle et nerveux ; leur physiologie est gaie ; ils sont vifs et bons, sobres et laborieux. En Égypte, on les emploie le plus ordinairement à garder les magasins et les chantiers de bois. Ils gagnent peu, se nourrissent de presque rien, et restent attachés et fidèles à leurs maîtres¹. Ils se vêtent d'une pièce de laine bleue ou blanche attachée sur les reins et passant entre les jambes, et quelquefois d'une chemise de toile. Quelques-uns ont les cheveux courts et bouclés ; mais la plupart les portent tressés comme sont représentés leurs ancêtres dans les monuments antiques ; ces tresses forment plusieurs petits chignons, et leurs extrémités, rassemblées sur le sommet de la tête, y sont retenues par une longue broche en bois. Une sorte de bracelet, attaché près de l'épaule au bras gauche, leur sert à retenir un petit couteau courbe. Leurs femmes sont laides ; elles portent des pantalons de toile blanche ou bleue, par-dessus lesquels flotte une chemise de la même toile, ouverte des deux côtés dans toute la longueur, mais fermée sur le devant. Souvent elles s'enveloppent d'un manteau court dont elles se couvrent la tête. Les

¹ Costaz, *Mémoire sur les Barabras*, dans la *Description de l'Égypte*.

Barabras élèvent des bœufs, des moutons, et surtout des chèvres, très-communes dans leur pays. Ils construisent de grands radeaux sur lesquels, à l'époque de la crue du Nil, ils embarquent leurs récoltes, qui consistent en doura, orge, tabac, coton, dattes, bois d'acacia et de sycomore, qu'ils vont vendre quelquefois jusqu'au Kaire.

Les déserts situés à l'orient du Nil, depuis la vallée de Koséyr, en Égypte, jusque fort avant dans la Nubie, sont occupés par les *Ababdèhs*; ils ont pour ennemis tous les Arabes qui habitent aussi à l'orient du Nil, mais au nord de la vallée de Koséyr jusqu'à l'isthme de Suez. Les *Ababdèhs* diffèrent entièrement par leurs coutumes, leur langage, leur costume, des Arabes que l'on trouve dans l'Égypte. Ils sont presque noirs, mais leur caractère de figure est celui des Européens; ils portent les cheveux longs et ne se couvrent pas la tête; leur vêtement ne consiste que dans un morceau de toile qu'ils attachent au-dessus des hanches; ils s'enduisent le corps, et surtout la tête, de graisse de mouton. Leurs femmes ne portent qu'une petite jupe attachée sur les hanches, et qui ne descend que jusqu'au milieu des cuisses. Elles ont des colliers; mais leur principal ornement est un tatouage élégant qu'elles ne dessinent que sur le haut des bras et sur la partie antérieure du corps. Les *Ababdèhs* n'ont pas d'armes à feu et fort peu de chevaux; ils élèvent une espèce de chameau qu'ils nomment *aguine*, plus petite, plus svelte et plus prompte que l'espèce ordinaire. Leurs amusements guerriers sont animés par une musique moins triste et moins monotone que celle des Égyptiens. Ils sont mahométans, mais peu rigides.

§ III. DESCRIPTION DES VILLES. — En suivant les bords du Nil, nous apercevons, à 8 ou 12 kilomètres de la frontière d'Égypte, un petit endroit appelé *Deboud*, où l'on voit les restes d'un temple construit sous les Ptolémées, et qui n'a jamais été terminé. D'autres ruines semblables se succèdent jusqu'à *Teffah*, ou *Teffeh*, village qui occupe l'emplacement de l'antique *Taphis*, et près duquel on remarque plusieurs temples. Plus loin, le village de *Kâlabcheh*, que l'on croit être l'ancienne *Talmis*, offre de nombreux débris et surtout un temple non terminé qui passe pour l'une des plus belles ruines de la Nubie. Des inscriptions grecques prouvent qu'il fut consacré au soleil; on croit qu'il a été commencé sous le règne d'Auguste, et continué sous celui de Trajan. Dans les premiers temps du christianisme, il fut transformé en église; on y a recouvert les anciennes sculptures d'un enduit en plâtre, sur lequel on a peint des images. *Kâlabcheh* renferme environ 200 familles. Le Nil y forme des rapides.

Au bourg de *Darmout*, on voit encore les ruines d'une petite ville dont on ignore le nom antique; plus loin se trouve *Dandour*, sur la rive droite du Nil. Sur la bord opposé s'élève un petit temple qui n'a jamais été achevé et qui date du siècle d'Auguste. Bientôt on arrive à *Kirchek*, dont le vaste temple ou *hemi-speos*, c'est-à-dire à moitié taillé dans le roc, est orné de cariatides élégantes et de beaux bas-reliefs formant un contraste frappant avec les six colosses d'une sculpture grossière qui ornent la grande salle de l'édifice, et qui ont 6 à 7 mètres de hauteur, y compris les piédestaux. *Dekkeh* est l'antique *Pseltis*; son temple est remarquable par la richesse des ornements et la beauté des sculptures. Vis-à-vis de ce temple, et sur la rive opposée et orientale du Nil, on voit *Kobban*, qui offre encore les restes d'une antique cité égyptienne. *Meharrakah*, avec un petit temple qui a servi au culte chrétien; *Sebou*, avec un grand *hemi-speos* précédé d'une double rangée de sphinx et de plusieurs

statues colossales; *Amada* et *Tômas*, villages qui ont aussi chacun leurs temples antiques, se succèdent sur la rive gauche du fleuve jusqu'à la capitale des Barabras ou de la basse Nubie. Champollion a reconnu que le temple d'Amada a été construit par le roi Thouthmosis III ou Mœris; selon ce savant archéologue, les colonnes de cet édifice présentent le type originaire de la colonne dorique. Des bas-reliefs peints et des hiéroglyphes d'une finesse extrême couvrent les murs. Les maisons de Tômas sont éparses sur une grande étendue et entourées chacune d'un champ cultivé; elles sont de forme pyramidale comme toutes celles de la Nubie. Ce village est fortifié par de grosses murailles en pierres.

El-Derr ou *Derri*, malgré son titre de capitale, n'est qu'une réunion de divers groupes de maisons bâties en terre, à l'exception de celles des caches ou des principaux magistrats de cette ville de 3,000 âmes. On y remarque aussi plusieurs temples, dont un, taillé dans le roc, a été regardé par le voyageur Belzoni comme consacré à Osiris. A 20 kilomètres plus haut, *Ibrim* est l'antique *Premnis* de Strabon. Ce village, l'un des principaux des Barabras, était encore une ville au commencement de ce siècle; il fut détruit en 1810 par les Mamelouks, lorsqu'ils se retirèrent à Dongolah après le massacre du Kaire. On y remarque beaucoup de ruines, et surtout quatre vastes excavations taillées dans un roc à pic qui domine le Nil, et que Champollion croit être des temples de la plus haute antiquité. Cette partie du Nil, située entre El-Derr et Ibrim, abonde en dattiers : les dattes d'Ibrim sont renommées dans toute l'Égypte.

Après avoir traversé une plage presque déserte et dépourvue de verdure, en suivant la rive gauche du fleuve, on arrive à la montagne d'*Ebsamboul*, gros rocher de grès qui domine le Nil. Sa pente rapide et couverte de sable jusqu'au bord du fleuve, conduit à l'entrée des plus magnifiques excavations de toute la Nubie : ce sont deux temples taillés dans le roc, et qui sont contemporains des merveilles de Thèbes. Celui d'*Athor*, dédié à l'épouse de Sésostris le Grand, est le plus petit; sa façade est décorée de six statues colossales de 12 mètres de hauteur, représentant le Pharaon et sa femme, ayant à leurs pieds l'un ses fils, l'autre ses filles; l'intérieur est couvert de bas-reliefs d'un très-beau travail. Le grand temple, dédié à *Phré*, le dieu du soleil, présente une façade de 39 mètres de largeur sur 29 de hauteur; c'est l'édifice le plus remarquable de la Nubie inférieure; il est du plus beau travail. Quatre figures colossales assises y sont représentées : elles sont taillées dans le roc et ont 20 mètres de hauteur; mais le sable dans lequel elles sont enfouies en cache plus de la moitié. Vingt et une statues de singes éthiopiens sont comprises dans les ornements accessoires de cette façade. L'entrée du temple, continuellement encombrée par les sables du désert, exige de nouveaux déblais chaque fois qu'on veut y pénétrer. On y trouve 17 salles de différentes grandeurs : la première est soutenue par 8 piliers auxquels sont adossés autant de colosses de 10 mètres de hauteur représentant Rhamsès le Grand ou Sésostris. Les murs de cette vaste salle sont recouverts de bas-reliefs qui rappellent les conquêtes de ce prince en Afrique : ces sujets sont de grandeur naturelle et d'une parfaite exécution. Les autres salles sont décorées de sculptures relatives à des scènes religieuses. Le temple se termine par un sanctuaire orné de quatre grandes statues d'un très-beau travail ¹.

¹ Amfère, *Revue des Deux-Mondes*, 1849.

Les villages qui se succèdent jusqu'à *Ouady-Halfah* ne nous offrent, malgré quelques restes d'antiquités, rien qui mérite de fixer l'attention. Ce dernier est remarquable par la cataracte que le Nil forme à quelque distance : c'est la seconde depuis l'île Éléphantine ; on en avait exagéré la hauteur : elle n'est que de quelques pieds. Les rochers dont elle est formée se groupent en une grande quantité de petits îlots, dont quelques-uns sont couverts d'une riche végétation, composée en grande partie d'acacias. « La couleur noire des rochers, dit Cailliaud, offrait un contraste bien tranché avec la blancheur de l'écume des eaux, les sables de teinte rouge et ces îles de verdure qui paraissent sortir du fleuve. La diversité des couleurs, le bruit des ondes au milieu d'un profond silence, le soleil éclairant une perspective lointaine, et durant le fleuve de ses rayons, formaient un tableau enchanteur, une scène imposante dont je ne pouvais détacher mes regards. »

Sur les deux rives du Nil, au sud du pays des Barabras, s'étend une petite contrée peu peuplée et presque stérile, appelée *Ouady-el-Hadjar*. Elle renferme quelques misérables hameaux, tels que *Semneh*, *Tournouki*, *Okmeh* et *Dal*. La position de *Semneh* est assez agréable ; le Nil y forme, sur sa rive gauche, un petit port où l'on trouve sept ou huit cabanes construites en roseaux ; sur la rive opposée s'élèvent aussi quelques habitations éparses. On y voit un petit temple construit en grès, sur un rocher très-élevé ; il se compose d'une seule salle ; il est entouré d'une galerie couverte, soutenue par des piliers et des colonnes, de même que le petit temple d'Éléphantine. Au fond du temple est une statue d'Osiris, renversée et la tête emportée : elle est en granit, assise les bras croisés, tenant en croix le sceptre et le fouet. Ce temple paraît avoir été construit par le roi Thouthmosis III de la dix-huitième dynastie : ce qui ferait remonter son origine vers la fin du dix-septième siècle avant l'ère chrétienne. Sur la rive droite, on trouve également un temple, mais il est plus grand, moins bien conservé, et en grande partie comblé de décombres, de terre et de sable. Près de *Semneh*, le Nil forme une petite cataracte entourée d'écueils sur lesquels les barques vont se briser ; mais cette cataracte n'est point au nombre de celles que l'on énumère sur le fleuve.

A l'ouest du Nil, après trente heures de marche, on arrive, en traversant un désert de sable où l'on trouve beaucoup de troncs de palmiers pétrifiés et quelques monticules de grès, à l'oasis de *Séliméh*. Sa partie fertile se compose de deux portions : la plus orientale a 750 mètres de circonférence, et est couverte de plantes herbacées, de dattiers et de tamariscs ; un peu plus loin, vers le nord-ouest, est la seconde, qui a environ 1,000 mètres de circuit, et dont le centre est occupé par un marais rempli de roseaux. Dans certains endroits, en creusant à un mètre de profondeur, on trouve de l'eau douce et bonne. Tout le sol est composé de grès chargé d'oxyde de fer et recouvert de couches calcaires, au milieu desquelles se trouve du sel gemme en abondance.

Au sud de l'*Ouady-el-Hadjar* on trouve sur les deux rives du Nil un petit pays appelé *Sokhot*, riche en dattes estimées, et fertile autant que pittoresque. Le Nil y coule lentement et y est aussi large qu'en Égypte ; l'hippopotame y est assez commun. Sa rive droite offre surtout une succession continuelle de villages ; le plus remarquable est *Amarah*, où l'on voit les restes d'un beau temple égyptien. Parmi les îles nom-

breuses qui s'élèvent au milieu du Nil, la plus considérable est celle de *Says*, dont les bords offrent une riche végétation, et l'intérieur quelques ruines peu intéressantes.

En quittant le Sokkot, on entre dans le pays de *Mahas*, qui s'étend sur une longueur de 88 kilomètres et se termine au Dongolah. Le premier village est *Solib*, qui consiste en quelques habitations éparses sous un petit bois de dattiers. A *Gourien-Taoua*, qui n'est qu'une bourgade, on voit les restes d'un grand temple qui offre beaucoup de rapport avec le Memnonium de Thèbes, et qui doit avoir été un édifice très-important. *Sesceh* présente aussi des ruines imposantes. Les habitants du Sokkot et du Mahas n'ont dans leurs mœurs rien qui les distingue de ceux de la basse Nubie.

§ IV. DONGOLAH, CHAYKYÉH, BERBER. — Après avoir remonté au delà de la troisième cataracte, on se trouve dans le pays de *Dongolah*, qui formait dans le moyen âge un des plus puissants royaumes de la Nubie. Dans le dernier siècle, devenu tributaire des Chaykyéhs, qui le ruinèrent, il tomba plus tard au pouvoir des Mamelouks échappés de l'Égypte; mais en 1820 le vice-roi s'en empara. Le premier endroit que l'on traverse est le village d'*Haffyr*, situé sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis les ruines de Kirman, qu'on voit sur l'autre rive. Bientôt s'offre la belle île d'*Argo*, longue de près de 20 kilomètres. On y trouve vingt et un villages, et à 4 kilomètres au nord de celui de *Toura*, deux statues colossales de Memnon, qui s'élevaient probablement vis-à-vis d'un temple dont il ne reste plus de vestiges. Ces colosses en granit ont 7 mètres de hauteur, y compris le socle.

Marakah, ou le *Nouveau Dongolah*, est la ville la plus importante ou plutôt le village le plus considérable de cette partie de la Nubie : il peut avoir 3 à 4,000 habitants. La plupart des habitations, isolées l'une de l'autre, sont grandes et assez commodés, mais elles sont toutes bâties en torchis, c'est-à-dire en terre mêlée de paille hachée. *Hannah* est défendu par un château fort; *Basleyn* n'est qu'un misérable hameau; mais *Dongolah-el-Agouz*, ou le *Vieux Dongolah*, sur la rive droite du Nil, est cette capitale du royaume de Dongolah que les anciens auteurs arabes représentent comme riche, commerçante et peuplée de 10,000 familles : aujourd'hui ce n'est plus qu'un pauvre village. Sa longueur est de 800 pas et sa largeur de 200 à 250. Elle est bâtie sur un rocher taillé à pic du côté du fleuve. Pour leur sûreté, les cheiks ont fait élever des murs de 8 à 9 mètres, flanqués de petites tours carrées, auxquels sont adossées les maisons, qui toutes se lient l'une à l'autre et ne sont séparées que par de petites cours. Vers l'extrémité nord-ouest s'élève un ancien couvent copte qui a été transformé en mosquée. Dongolah renferme à peine aujourd'hui 300 habitants apathiques, malingres et fainéants.

Le pays de Dongolah est très-misérable : les exactions des Égyptiens ne lui laissent rien, et les impôts qui grèvent les terres paralysent le travail des habitants. En outre, des troupes de ces insectes appelés vulgairement *fourmis blanches*, et qu'on nomme *gourda* dans le pays, détruisent tout : graines, linge, papier, nattes en paille, et jusqu'au bois, qu'ils piquent et rongent en peu de temps. Les habitants sont obligés d'élever sur des pieux des planchers sur lesquels ils placent leurs récoltes de doura et leurs autres provisions pour les mettre à l'abri des ravages de ces insectes.

Dans le Barabrah les hommes vont presque nus; dans le Dongolah ce sont les

femmes. Les voyageurs ont remarqué leur beauté : grandes, sveltes, elles ont les yeux noirs, les cheveux nattés, et rappellent les femmes tant vantées de l'ancienne Égypte. Elles se graissent la chevelure et le corps ; leur unique vêtement consiste en un morceau de toile, dont un bout est porté en trousse à la ceinture, tandis que le reste se drape sur les épaules et autour du corps. « Quelquefois, surtout dans leur ménage, elles suppriment cette dernière partie de leur ajustement. Celles qui sont aisées ont des bracelets d'argent ou d'ivoire, souvent même en cuir garni de quelques boutons d'argent ou d'étain : elles portent quelquefois des ornements de la même forme au bas des jambes. Leur cou et leur chevelure sont aussi parés d'ouvrages en verroterie et de petites plaques d'argent. Les pauvres femmes se contentent de bracelets de bois ou de verre. Il est du bon ton, pour les premières, d'avoir les ongles longs et teints en rouge. Des sandales en cuir, comme celles des anciens, sont la chaussure des habitants des deux sexes : leur nourriture ne diffère pas de celle des autres Arabes¹. » Les hommes se font remarquer par leur teint de bronze, leur visage bien fait, la vivacité de leurs yeux, leur chevelure épaisse et touffue, leur taille moyenne, et par leur costume, qui consiste en une longue chemise ou robe à manches, et un long collier qui pend sur leur poitrine. Ils sont gais et bienveillants. Ils n'ont ordinairement pour arme qu'une lance.

La province de *Chaykyéh* succède au Dongolah. Elle présente, sous le rapport agricole, un aspect tout différent : les champs, bien cultivés, y attestent l'industrie et l'activité des habitants. *Korti* est la première ville que l'on y traverse. Avant l'incendie qu'elle éprouva en 1819 par ordre d'Ismail-Pacha, elle se divisait en trois parties défendues chacune par un château fort. Plus loin, sur la rive opposée, c'est-à-dire à la droite du Nil, on voit *Hannek*, qui a été ruinée à la même époque, et qui comptait 2,000 habitants. A 20 kilomètres au-dessus, et sur la même rive, on trouve le bourg de *Méraoueh*, près duquel se font remarquer, sur le mont Barkal, plusieurs pyramides moins grandes que celles d'Égypte, les ruines d'un temple, des colonnes, des sphinx et d'autres débris qui paraissent être d'une époque plus reculée que les antiquités qui couvrent le sol égyptien. Ces monuments sont peut-être les restes de l'antique *Napata*, qui, après avoir été la capitale de la Nubie, fut détruite par les Romains. Le mont Barkal est un rocher de grès, escarpé de tous côtés, qui attire les orages et fait abonder les pluies dans ses environs. Sur la rive opposée on voit, près du hameau de *Nouri*, quinze pyramides, dont la plus grande a 48^m,50 à sa base ; elles sont plus effilées que celles d'Égypte. C'est près de Méraoueh que se trouve la quatrième cataracte.

Suivant la tradition répandue dans ce pays, la province de Chaykyéh était, vers le milieu du treizième siècle, un État gouverné par trois chefs principaux, qui avaient sous leurs ordres trois autres chefs chargés du commandement des troupes. La population, trop nombreuse pour la quantité de terres en culture, a conservé des habitudes guerrières ; aussi la plupart des Chaykyéhs sont-ils presque toujours armés de leur lance. Un long et étroit bouclier en peau de crocodile ou d'hippopotame est leur arme défensive ; leur costume consiste en une sorte de jupon qui leur descend jusqu'aux genoux, et en une longue pièce d'étoffe jetée sur leurs épaules ; leurs cheveux,

¹ F. Cailliaud, *Voyage à Méroé et au fleuve Blanc*, etc, tome II, page 24.

tressés comme ceux des anciens Nubiens, sont rabattus sur le cou et le front en une multitude de petites nattes. Ils sont de moyenne taille, plus robustes que les Barabras et pleins de bravoure et de fierté. Leurs femmes même partagent leur ardeur belliqueuse : en 1812, elles ne craignirent point de provoquer au combat les Mamelouks, et remportèrent quelquefois l'avantage. Elles sont généralement jolies, mais elles passent pour être fort dépravées. Leur principal vêtement est une espèce de toile drapée autour du corps. Avant leur soumission au pacha d'Égypte, les Chaykyéhs exerçaient leur brigandage sur les caravanes qui passaient dans leur voisinage. Ils peuvent mettre sur pied environ 6,000 hommes. Leur territoire, qui n'a pas 4 kilomètres de largeur, en a environ 120 de longueur.

Dans la petite province de *Monassyr* il n'y a que de misérables villages : le plus considérable est *Selmi*, qui n'a que 300 habitants.

En entrant dans le pays de *Robátat*, dont le sol est en grande partie envahi par les sables, le principal objet qui frappe nos regards est une grande île appelée *Mokrat*, large de 4 kilomètres et longue de 24, et renfermant des collines et quelques ruines. Le village d'*Abou-Hammed* est un des principaux lieux habités.

C'est un peu au-dessous de la cinquième cataracte que l'on entre dans le pays de *Barbar* ou *Berber*. Il a environ 80 kilomètres de longueur ; la plus grande partie est en plaines, dont les deux tiers environ sont occupés par des champs cultivés en doura, en cotonniers et autres productions. On y voit quelques palmiers, mais l'arbre le plus commun est l'acacia d'Égypte. L'air en général y est pur. Les animaux les plus nombreux sont le chameau, le bœuf à bosse et le cheval. Les habitants, hommes et femmes, sont d'une taille élevée et assez bien faits, si ce n'est qu'ils ont les jambes trop minces. Les hommes portent communément les cheveux courts, frisés et formant une huppe sur le devant de la tête ; les femmes les tressent comme les Barabras. Les premiers sont armés et vêtus comme les Chaykyéhs ; chez les femmes, la nudité ne paraît point offenser la pudeur : celles-ci n'ont dans leur maison qu'une toile tournée autour de la ceinture et dont les extrémités leur descendent un peu plus bas que le genou ; lorsqu'elles sortent elles se drapent le corps avec cette toile. Les jeunes filles n'ont pour tout vêtement qu'une trousse en lanières.

Les caravanes qui fréquentent souvent la province de *Barbar* contribuent à donner plus de valeur aux productions agricoles et manufacturières du pays. Aussi les Barbars font-ils de fréquents voyages en Égypte, où ils portent toutes les marchandises qu'ils reçoivent des caravanes en échange de leurs toiles et de leurs autres produits, parmi lesquels le doura occupe le premier rang. De là vient aussi qu'un air d'aisance est répandu dans le pays, et qu'on y compte même plusieurs individus fort riches.

Les villages d'*El-Solymaniéh*, *El-Abeydyeh*, *Annakharah*, et plusieurs autres, ne méritent pas d'être décrits ; mais celui d'*El-Mekheyr* peut être considéré comme la capitale du *Barbar*. Il est sur la rive droite et à 300 pas du Nil ; son étendue est d'un kilomètre. « Les maisons y sont sur trois lignes, séparées par deux larges rues ; elles sont en terre crue, et n'ont en général qu'un rez-de-chaussée ; quelques-unes seulement, en partie isolées les unes des autres et éparses, sans ordre et sans alignement, ont trois ou quatre pièces, et sont surmontées le plus souvent de terrasses avec des

conduits pour l'écoulement des pluies ; une cour enceinte de murs est destinée aux animaux domestiques¹. »

§ V. DAMER, CHENDY, HALFAY. — Près du confluent du Tacazzé et du Nil, on voit *Damer*, capitale d'un petit État soumis à un gouvernement théocratique. Cette ville de 500 maisons, habitée par des Arabes, la plupart foukkaras ou prêtres, soumis à un pontife qui jouit d'une grande considération dans les tribus voisines, est formée de rues droites bordées d'arbres et aboutissant à une assez belle mosquée. Depuis l'expédition d'Ismail-Pacha, ce pays a perdu son indépendance, mais Damer est toujours importante par son commerce et par ses écoles, où sont élevés et instruits les jeunes mahométans que l'on y envoie du Sennâr, du Darfour et de plusieurs autres pays éloignés.

C'est à Damer que l'on entre sur le territoire assigné par les anciens à ce fameux empire de *Méroé*, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, que plusieurs écrivains anciens et modernes ont considéré comme le berceau de toutes les institutions religieuses et politiques de l'Égypte, et qui du moins a dû être un État très-civilisé et très-puissant. Les anciens disent qu'il renfermait d'abondantes mines d'or et avait des armées de 250,000 hommes. La prétendue île de Méroé comprenait l'espace qui s'étend entre l'Atbarah, l'*Astaboras* des anciens, le Nil, le Bahr-el-Azrak et le Rahad. Entre les sources de cette dernière rivière et de l'Atbarah, Bruce dit qu'il existe un ruisseau qui, courant de l'est à l'ouest, fait, dans la saison des pluies, la jonction parfaite de ces deux rivières, et forme du territoire de Méroé une véritable île, ce qui justifie la dénomination que lui ont donnée les anciens. Ce territoire, aujourd'hui parcouru par des tribus arabes qui y cultivent le doura et y élèvent des troupeaux, comprend, outre celui de Damer, deux pays plus considérables : le Chendy et l'Halfay. On a cru reconnaître les ruines de Méroé au-dessous de Chendy, vis-à-vis l'île de Kourgos ou Kourkos, qui s'élève au milieu du Nil. Le petit village d'*Assour* ou d'*Hachour* paraît occuper une partie de son emplacement. En effet, dans son voisinage s'élèvent encore des pyramides disposées en groupes, et qui paraissent être des tombeaux, des ruines de temples, enfin les restes d'une ville dont on reconnaît l'antique enceinte.

A environ 40 ou 44 kilomètres au-dessus d'Assour, et toujours sur la rive droite du Nil, on voit *Chendy*. Cette ville, située à un demi-kilomètre du fleuve, peut avoir 8 à 900 maisons et 6 à 7,000 habitants. Toutes les habitations sont de forme carrée et surmontées d'une terrasse ; elles ne sont éclairées que par de petites ouvertures pratiquées au haut des murailles. La ville est percée de rues larges et assez bien alignées, mais dans lesquelles le vent accumule une si grande quantité de sable, que les piétons ont beaucoup de peine à y circuler. C'était autrefois le principal entrepôt du commerce de la Nubie et son grand marché d'esclaves. « Nulle part en Nubie, dit Cailliaud, les mœurs ne sont aussi corrompues qu'à Chendy. Les femmes y sont l'objet d'un trafic public dont on stipule hautement les conditions dans les rues et les marchés. » Les naturels du pays sont méchants et plus perfides encore que les Barbars, leurs voisins, avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de ressemblance sous les rapports physiques et sociaux. On reconnaît en eux des descendants des Arabes de l'Hedjaz, des compa-

¹ F. Cailliaud, *Voyage à Méroé et au fleuve Blanc*, etc., tome II, page 100.

tristes des Chaykyéhs, avec lesquels ils forment la race des Arabes Jahelin; leur teint varie du basané clair au basané noir, et leur langue habituelle est l'arabe.

Le pays dont Chendy est la capitale était depuis 235 ans gouverné par une dynastie de princes arabes, lorsque le dernier de ceux-ci, Nimir, fut dépossédé par Ismaïl-Pacha en mai 1821. Il s'en vengea. Ismaïl, à son retour du Sennâr, célébrait avec quelques-uns des siens, dans un banquet nocturne, la joie de rentrer dans sa patrie; déjà l'ivresse la plus complète appesantissait ses paupières, lorsque Nimir, après avoir accumulé des matières combustibles autour de la cabane où dormait son ennemi, le fit périr au milieu des flammes. Le pacha d'Égypte envoya un de ses généraux tirer vengeance de la mort de son fils. Méhémet-Bey exécuta ses ordres de la manière la plus atroce : les habitants de Chendy furent brûlés dans leurs maisons; des milliers de femmes et d'enfants furent massacrés; le fer et le feu ravagèrent tout le pays. C'est alors que fut bâtie la ville de Khartoum, au confluent des deux Nils, pour contenir le pays.

Vis-à-vis du Chendy s'étend, sur la gauche du Nil, le pays de *Matammah*, sur une longueur d'environ 120 kilomètres, et qui n'offre rien d'intéressant.

Au sud du Chendy commence le pays d'*Halfay* ou de *Ouad-Aguid*, séparé du Sennâr par le Bahr-el-Azrak. Il s'étend sur une longueur de 240 kilomètres jusqu'au confluent de ce dernier cours d'eau et du Dender. Deux villages remarquables par leur antiquité s'y présentent d'abord : *Naga*, peu éloigné de la rive droite du Nil, paraît s'élever sur les ruines d'une ville antique, à en juger par les restes de sept temples; *El-Meçaourat* est environné de débris de constructions immenses et de huit temples. Cailliaud place dans ce lieu le collège célèbre où les prêtres de Méroé initiaient leurs adeptes à la connaissance des dogmes religieux et des sciences dont ils étaient dépositaires. *Halfay*, à un kilomètre à l'est du Nil, au milieu d'une vaste plaine en partie cultivée, est une ville de 3 à 4,000 âmes, qui a été jadis deux ou trois fois plus considérable. Les maisons, toutes construites en argile, n'y forment point de rues, mais sont disposées par groupes épars entourés de grands enclos. La principale ville de cette contrée est de fondation moderne et située au confluent des deux Nils : c'est *Khartoum*, qui compte plus de 3,000 maisons et 30,000 habitants; il y a une mission catholique. Khartoum peut être aussi considérée comme la capitale du Sennâr. Les dernières ruines que l'on trouve sur le sol de l'île de Méroé sont à *Sobah*; elles couvrent un espace d'environ une lieue de circonférence, mais elles n'offrent qu'un amas de décombres.

Le pays d'*Halfay* s'étend sur les deux rives du Nil. Il était depuis 200 ans gouverné par un chef qui prenait le titre de melik, lorsque Ismaïl-Pacha le rendit tributaire de l'Égypte. Conjointement avec celui de Chendy, il pouvait mettre en campagne 30,000 hommes de cavalerie.

Au confluent du Bahr-el-Azrak et du Bahr-el-Abiad commence la province d'*el-Ayze*, qui continue jusqu'au Sennâr. Elle est habitée par des Arabes musulmans, dont les quatre principales tribus portent les noms suivants : *Djemelyes*, *Hassanyehs*, *Hetsenâts* et *Mohamedyehs*, qui occupent la rive orientale; sur la rive opposée se trouvent les *Magdyehs*, les *Ellahouyehs*, etc. Ces Arabes nomades habitent dans des cabanes de paille. Ils vivent en partie de poisson. Leurs mœurs sont généralement douces.

Dans le désert de *Bahiouda*, qui s'étend à l'ouest du Nil, vis-à-vis de l'île de Méroé, on rencontre des *Kererâts*, des *Kenâouys*, des *Kemehabes*, et plus généralement des *Kababyehs*. Presque tous ces Arabes se livrent à la recherche et à l'exploitation du sel gemme. Dans la partie orientale de l'île de Méroé et dans le pays compris entre les deux rivières du Rahad et du Dender, les *Choukryehs* et les *Kaouâhlehs* vivent dans une continuelle inimitié avec les *Djaleyns*, qui forment la tribu la plus nombreuse. On dit ceux-ci les plus perfides des Arabes. Chez eux on achète, pour une certaine quantité de tamarin, le prix du sang ; ce qui assoupit pendant un temps les haines de familles. Ils sont en général robustes et bien constitués ; leur barbe est courte et épaisse. On les voit dans les marchés de Chendy, où on les reconnaît à leurs larges chapeaux faits de feuilles de palmier, qu'ils attachent sous le menton.

§ VI. SENNAAR. — Le *Sennaar* ou *Sennâr* est borné à l'ouest et au nord-est par le cours du Dender et par le pays d'Halfay ; au sud-est par l'Abyssinie ; au sud par le Fazokl et le Bouroum, et à l'ouest par les provinces de Denka et d'el-Ayze. Il peut avoir environ 320 kilomètres de longueur sur 80 à 120 de largeur, et près de 60,000 âmes de population. Cette contrée paraît être l'antique *Macrobe* du temps de Cambyse. Vers l'an 1480, une nation nègre, jusqu'alors inconnue, sortie du Soudan ou des rives occidentales du Bahr-el-Abiad, vint se jeter sur les terres des Arabes de la Nubie. Ces nègres portaient chez eux, dit-on, le nom de *Chillouks*, et reçurent ensuite celui de *Foungis*, qui signifie *vainqueurs*. Arrivés à Arbaguy, ville dont il n'existe plus que des ruines, ils battirent les naturels, se rendirent maîtres du pays, et exigèrent des vaincus un tribut annuel de la moitié de leurs troupeaux. Ils embrassèrent l'islamisme, bâtirent la ville de Sennaar et fondèrent une monarchie dont le trône a été occupé par vingt-neuf rois : en 1821, le dernier fut dépossédé par Ismaïl-Pacha. Toutes les terres appartenaient jadis au roi, qui pouvait mettre sur pied 15 à 20,000 hommes.

Les indigènes du Sennaar ont les cheveux crépus, mais différents de ceux des nègres ; ils n'ont point, comme ceux-ci, le nez, les lèvres et les joues saillantes ; leur physionomie est agréable, et leurs traits ne sont pas sans régularité. Ils sont grands, robustes et bien faits ; on remarque en eux une grande diversité de nuances dans le teint et la couleur : le mélange du sang arabe avec celui des nègres et des Éthiopiens en est l'unique cause. Les Sennâriens distinguent six races différentes parmi leurs compatriotes, et les désignent par des noms particuliers : (*el-asfar*) les moins colorés, sont des Arabes originaires de l'Hedjaz ; (*el-ahmar*) les rouges, sont originaires du Soudan, et les moins nombreux ; (*el-soudan-azrak*) les bleus, sont les Foungis : leur teint est plutôt cuivré que noir ; (*el-ahc-dar*) les verts, ont les cheveux comme ceux des Foungis, mais leurs traits se rapprochent beaucoup plus de ceux des nègres. On donne le nom de *el-kat-Fatelolem* à une race d'individus qui tiennent de la première et de la quatrième, c'est-à-dire qui sont à demi jaunes et à demi verts ; le sang qui domine en eux est celui des Éthiopiens, c'est-à-dire de la race la plus nombreuse dans l'ancienne Égypte. Enfin les *Ahbts*, *Ahbd* ou *Nouba*, sont des peuplades nègres venues de l'ouest, et qui vivent isolées dans les montagnes du pays de Bertât.

Les Sennâriens sont fourbes, dépravés, superstitieux, quoique peu zélés observateurs de la loi mahométane. Les femmes ont plus que les hommes l'habitude de fumer ; elles se frottent longtemps de la tête aux pieds avec du beurre ou de la graisse

de chameau, et restent pendant une heure entière exposées sous une grande pièce de toile, à la fumée de copeaux de bois odorants que l'on fait brûler sans flamme. Les hommes et les femmes ont à peu près le même costume que dans le Barbar et le Chendy. Les guerriers n'ont, comme les Chaykyéhs, d'autres armes que la lance, le sabre à deux tranchants et le long bouclier en peau de crocodile ou de rhinocéros. Quelques cavaliers portent des cottes de mailles et un casque qui ne consiste qu'en une calotte en fer.

La principale nourriture des habitants est le doura; ils ont pour boisson habituelle la *bulbul* et la *méryse*, qui sont deux sortes de bière obtenues par la fermentation de cette graine. Ils savent travailler le fer, et en font des clous, des couteaux, des lances et quelques instruments très-simples. Leurs maisons ressemblent à des ruches : ce sont de petites enceintes circulaires faites en pièces de bois et en terre, quelquefois en terre seulement, sur lesquelles on hisse la toiture, qui consiste en un grand chapeau formé de cercles de différentes grandeurs. Les hommes se livrent à l'agriculture et au commerce; ils ne font point usage de la charrue : pour labourer leurs terres ils attendent l'époque où elles sont imprégnées de l'eau des pluies, et se servent d'une espèce de houe. C'est au mois d'août qu'on sème le doura : on le récolte trois mois après, en ne coupant que l'épi, usage que l'on retrouve figuré sur les monuments des anciens Égyptiens; la tige de la plante reste en terre, et on la coupe au fur et à mesure pour la nourriture des bestiaux. Les épis de doura sont foulés aux pieds par les bœufs lorsqu'on veut en extraire le grain; celui-ci se conserve ensuite dans des fosses enduites d'argile.

La principale occupation des femmes est de triturer le doura et de préparer le pain et la boisson. Elles font aussi des tissus de paille et des nattes très-fines, et qui servent à orner l'intérieur des habitations. Enfin on fabrique au Sennâr de larges toiles de coton appelées *dammour*, des vases grossiers en terre, et d'autres enalebasses, que l'on nomme *garahs*.

Les Sennâriens font un grand commerce avec l'Égypte, et leur pays est en outre l'entrepôt de toutes les marchandises tirées de l'intérieur de l'Afrique, et que les caravanes y apportent. Ils expédient des esclaves, du tamarin, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, de la civette, de la gomme, de l'encens, du séné et des outres en peaux de bœuf pour porter l'eau sur les chameaux. Ils reçoivent en échange des toiles, de l'étain, des lames de sabre, du savon, du sucre, du riz, du poivre, du girofle, du papier, des rasoirs, de petits miroirs et d'autres objets de mercerie. La monnaie d'argent qui a cours dans le pays est la piastre d'Espagne; mais les achats se font généralement à l'aide du doura : tout s'évalue en mesures de cette espèce de céréale. La mesure de longueur est le *dera*, qui signifie *bras*; elle équivaut à l'étendue comprise entre le coude et l'extrémité de la main, à laquelle on ajoute les quatre travers de doigts de l'autre main. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette mesure est exactement conforme à l'ancienne coudée égyptienne, dont la longueur est de 52 centimètres, et qu'elle porte le même nom¹.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les principales villes du Sennâr : elles sont peu intéressantes et peu nombreuses. Au-dessous de Khartoum, que nous avons

¹ F. Cailliaud, *Voyage à Meroé et au fleuve Blanc*, etc., tome II, page 297.

nommée précédemment, se trouve le bourg de *Kamlin*, qui possède une fabrique de sucre, de rhum et de savon. *Ouad-Modeyn*, au confluent du Bahr-el-Azrak et du Rahad, est peuplée de 4,000 âmes; c'est plutôt un grand village qu'une ville; les bords du Rahad y sont fertiles et boisés. *El-Kab* est un peu au-dessous du confluent du Dender et du Bahr-el-Azrak. *Mouna* offre les traces d'un canal qui semble avoir été dirigé vers l'intérieur. C'est à cinq lieues au-dessus que se trouve *Sennaar*. Cette ancienne capitale n'a que 4,000 âmes; les ruines qui encombrant son enceinte rappellent qu'elle a été beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Elle est de forme oblongue, et a plus de trois quarts de lieue de circonférence. Sa position sur un terrain élevé la garantit des inondations du Bahr-el-Azrak. Ses maisons, disposées sans ordre, ne sont que des cabanes rondes couvertes en chaume; quelques-unes ont un étage et une terrasse en mauvais état. Au centre domine l'ancienne résidence du dernier roi. C'est une construction en briques cuites, élevée de quatre étages, et qui est abandonnée ainsi que toutes ses dépendances. Une mosquée est contiguë à ce palais. On trouve à Sennaar des ouvriers en fer et en métaux précieux, des menuisiers, des maçons, des tisserands. Il s'y tient trois marchés par an. Les habitants sont très-sales et débauchés. *Roscros*, située à trois journées de Sennaar, compte environ 3,000 habitants.

La plupart des villages situés au bord du Bahr-el-Azrak sont environnés vers le mois d'août de la plus belle végétation. Mais les pluies qui l'entretiennent, et qui commencent en juillet, ont tellement imbibé le sol lorsqu'elles cessent à la fin de septembre, que les mares d'eau stagnante répandent des miasmes putrides qui forcent les habitants à se réfugier sur les lieux élevés, où ils soignent leurs récoltes et respirent un air épuré par le vent du désert. Quelques mois plus tard le soleil a desséché le sol et dévoré le tapis de verdure qui couvrait la terre. En avril rien n'y végète plus; partout l'image de la stérilité attriste les regards; ces plaines sèches et dépouillées ne sont plus que des déserts, et les illusions même du mirage s'y reproduisent. Mais alors cette saison donne naissance à une autre maladie, la dysenterie, qui y fait de nombreuses victimes. Ces effets naturels d'un climat brûlant, première cause de la misère du peuple de Sennâr, sembleraient expliquer le peu d'attachement qu'il montre pour la vie, et la résignation qu'il témoigne à l'approche de la mort.

Au sud du Sennâr s'étend un petit pays peu connu, appelé *Dâr-el-Bouroum* ou *Djebel Founqi*, qui se divise en neuf districts. On y trouve les villages de *Silak*, *Oulou*, *Ouadâkah*, *Makagah* et *Mayak*, presque tous situés sur des montagnes. Le pays est couvert de forêts remplies de bêtes fauves, et la population est idolâtre.

Il nous resterait à parcourir la côte de Nubie sur le golfe Arabique; mais plusieurs raisons géographiques et historiques nous ont engagé à la comprendre à la suite de celle de l'Abyssinie, dans une description à part que l'on trouvera ci-après.

§ VII. BERTAT. — Les pays que nous allons parcourir sont les annexes de la Nubie; c'est aux montagnes de la Lune (*Djebel-el-Kamar*), aux sources encore incertaines du Bahr-el-Azrak, aux limites du désert, et au versant oriental des montagnes qui traversent le Darfour que nous arrêterons nos pas, pour revenir ensuite par l'Abyssinie sur les côtes de la mer Rouge ou du golfe Arabique.

Le *Bertât* ou le *Djebel-O'ouyn*, par lequel nous commencerons, est une contrée

montagneuse et boisée qui formait autrefois un royaume, et qui se divise en trois principautés différentes : le Fazokl, le Kamamyl et le Dâr-fok. Elle est bornée au nord par le Sennâr, à l'est par le Bahr-el-Azrak, au sud par une chaîne de montagnes qui paraissent unir le Djebel-el-Kamar au plateau de Naréa, à l'ouest par le pays de Denka et le Bahr-el-Abiad.

Le *Fazokl* est un pays montagneux, sillonné par des torrents, et couvert de forêts presque impraticables qui servent de retraite aux bêtes féroces. Ce pays est situé au sud-est du Sennâr, entre le Bahr-el-Azrak, le Toumat et quelques-uns de leurs affluents.

A un kilomètre des bords du Nil Bleu s'élève, au pied d'une colline granitique, le village de *Fazokl* ou *Kery*, aujourd'hui *Mohammed-Ali-Polis*, qui est la résidence du mounder ou gouverneur du Fazokl; c'est une réunion de cabanes circulaires tout à fait semblables à celles du Sennâr. Le palais du gouverneur consiste en quelques cabanes de la même forme, renfermées dans une enceinte de murs grossièrement construits en terre.

Dâr-el-Keyl, c'est-à-dire la *province des chevaux*, est un district du Fazokl, arrosé par le Toumat, rivière assez large, mais à sec une partie de l'année, et qui charrie des sables aurifères avant de se jeter dans le Bahr-el-Azrak. Il comprend huit villages, dont les habitants, qui appartiennent tous à la race nègre, sont les uns idolâtres, et les autres musulmans. Pour arriver à *Akaro* il faut traverser plusieurs torrents. Ce village mérite d'être cité à cause du privilège qu'il a de percevoir une taxe sur toutes les caravanes marchandes. La montagne du même nom sur laquelle il est placé est formée de roches granitiques et ombragée de tous côtés par des arbres d'une végétation vigoureuse; sa hauteur est de 2 à 300 mètres. Elle occupe une largeur d'un kilomètre de l'est à l'ouest : les sept autres villages sont situés à quelque distance d'*Akaro*.

Le Fazokl a été gouverné depuis 215 ans par une suite de 17 méliks, dont le dernier fut déposé en 1822 par Ismaïl-Pacha. En 1839, Méhémet-Ali y fit une expédition à la recherche des mines d'or. Il n'en trouva pas; les habitants, qui font en effet le commerce de l'or, tirent ce métal de plus loin. Au sud du Fazokl, en remontant le Toumat, on rencontre les monts *Kassan* qui le dominent et qui contiennent des mines d'or. A quelques jours de marche, et toujours dans la même direction, une population de 10,000 âmes environ s'est fixée dans les monts de *Béni-Chankoul*. C'est un mélange de nègres et d'Arabes, qui habitent des cabanes exhaussées sur des pieux et couvertes d'une toiture conique, mode de construction utile contre les pluies périodiques dans ce pays. Leur religion est un mélange d'islamisme et d'idolâtrie : ils sont entièrement nus. La parure des femmes consiste en bracelets et anneaux passés dans les oreilles, le nez et les lèvres.

Au delà de cette contrée on trouve deux autres affluents du Nil, ce sont les rivières de *Sorgoulia* et de *Dis*, sur les bords desquelles existent aussi des mines d'or; puis apparaît le *Kamamyl*, traversé aussi par le Toumat; son étendue n'est que de deux journées de marche; le village d'*Abkoulqui* en est à peu près le point central. « Les habitations éparses qui le composent sont situées sur un coteau élevé qui domine tous les environs, et d'où la vue s'étend sur plusieurs autres coteaux plus ou moins boisés, et couverts aussi d'habitations isolées. Au sud on découvre, dans le lointain,

la montagne Mafis, et à l'ouest la longue chaîne des monts Obels¹. » Ce district passe pour très-riche en sables aurifères, dont les nègres retirent par le lavage les paillettes d'or; ils les vendent aux Arabes, qui les fondent et en font des anneaux qui circulent dans le commerce.

Plus au sud encore, le Toumat traverse le *Dâr-fok* ou la *province d'en haut*, pays couvert aussi de montagnes et de bois, et entrecoupé de torrents. « Les habitants de ce pays, dit Cailliaud, sont des nègres idolâtres, grands, forts et bien faits. Ils ont le nez épaté, les lèvres épaisses et les cheveux crépus. Ce sont des hommes indociles et belliqueux, mais moins cruels qu'on ne le croit généralement. » *Fadassy* sur le Yabouss, autre affluent du Bahr-el-Azrak, en est le lieu principal; c'est l'entrepôt du commerce entre le Bertât, la Nubie et l'Abyssinie. Les Abyssins y conduisent des chevaux, des bestiaux, et y transportent des fers de lance, des couteaux, des haches et des casse-têtes en fer, du blé, du miel, du café, des épices, des indiennes, des peaux tannées, etc. *Singué*, village de 5 à 600 habitants disséminés sur un espace d'une lieue de circonférence, est important pour ces contrées barbares. Les Arabes y tannent et préparent des peaux qu'ils exportent jusqu'au Sennâr.

Sur la rive orientale du Bahr-el-Azrak il existe deux provinces qui paraissent dépendre du Fazokl : la plus méridionale est *Dâr-el-Goumouss*, dont le chef-lieu est un village du même nom. On y cite encore ceux de *Koultou* et de *Kadalcan*. Cette province confine à l'Abyssinie, et est habitée par des nègres idolâtres appelés *Noubahs*, qui y occupent, dit-on, plus de 60 montagnes. Au nord, et vis-à-vis le Fazokl proprement dit, se trouve la province appelée *Dâr-abou-Ramleh*, qui est peuplée d'Arabes nomades.

Dans la partie septentrionale du Bertât un district appelé *Dâr-Ouby* est habité comme les précédents par des nègres : mais on ne sait rien de particulier sur ce petit pays. Quant à la partie centrale du Bertât, on s'accorde seulement sur deux points : c'est qu'elle est très-montagneuse, et que les nègres qui l'habitent sont idolâtres. En général, dans le Bertât, la plupart des montagnes sont habitées à la fois et par des nègres païens et par des Arabes mahométans.

§ VIII. DENKA, CHELOUX, CHABOUN, ETC. — Le pays de *Denka*, sur la rive droite du Bahr-el-Abiad, a pour capitale un village de même nom. Les produits de ce pays sont les mêmes que ceux du Bertât. Les nègres y sont bien faits et vigoureux; ils vont nus. « Les femmes se ceignent d'une peau en forme de jupon court; les filles ne portent qu'une petite peau qui leur couvre la chute des reins et se noue par devant. La coiffure distinctive du chef est un turban blanc avec un panache en plumes d'autruche². » Suivant leur aisance, les femmes se parent d'un nombre plus ou moins considérable de colliers et de ceintures en verroterie, de boutons et de bracelets en ivoire ou en fer, et de bagues de ce métal. Lorsque les enfants sont parvenus à l'âge de puberté, on leur arrache les quatre dents incisives inférieures, qui, suivant ces nègres, sont inutiles et déparent la figure. Les hommes et les femmes se rasent la tête; les uns et les autres s'épilent tout le reste du corps. Le nombre de femmes que peut prendre un homme est proportionné à sa fortune. « Les femmes sont d'une fécondité étonnante;

¹ F. Cailliaud, *Voyage à Meroé et au fleuve Blanc*, etc., tome III, page 2.

² Idem, *ibidem*, tome III, page 79.

elles mettent au monde, le plus souvent, deux enfants à la fois. Il n'est pas rare de voir une mère allaiter un enfant, être suivie d'un autre qui marche à peine, et en porter deux ou trois sur le dos dans une espèce de havre-sac en cuir. » Les nègres du Denka se rendent redoutables à leurs voisins du Bouroum et du Bertât par leur courage et par leur nombre. Ils ont pour armes des lances très-lourdes, munies d'un fer long d'un pied et demi, et large de cinq pouces; une autre arme dont ils se servent avec beaucoup d'adresse est une courte massue grosse par un bout, pointue par l'autre, qu'ils lancent à une grande distance, de manière qu'une des deux extrémités doit frapper au but; enfin ils portent de grands boucliers faits de peau d'éléphant. Les astres, dit-on, sont l'objet du culte de ces nègres.

A la droite du Bahr-el-Abiad, on trouve le *Dâr-Chelouk*, habité par les *Chelouks*, ou *Chillouks*, qui envahirent le Sennâr au quinzième siècle, et y reçurent le nom de *Foungis*. Ils forment un État considérable. On les dit anthropophages, mais en même temps ils passent pour hospitaliers. La plupart sont idolâtres, d'autres ne professent aucune religion. Ils vont entièrement nus et n'ont pour armes que la flèche, l'arc et la lance. Leur chef ou sultan fait sa résidence dans une ville qu'on appelle *Tembèle* ou *Tomboul*, et dont la position est fort incertaine. Leur territoire est arrosé par un grand nombre de rivières, le *Bahr-el-Indry*, le *Bahr-el-Harras*, le *Bahr-el-Addah*, et plusieurs autres moins importantes, qui vont se jeter dans le Bahr-el-Abiad. Il est très-montueux. La montagne la plus haute est le *Djebel-el-Temmarou*, qui paraît devoir son nom aux forêts de tamariniers qui le garnissent.

A l'ouest du Dâr-Chelouk il existe un pays appelé *Fertit*, qui occupe une vallée formée par deux chaînes qui se dirigent de l'est à l'ouest. Ce pays, que l'on dit riche en mines de cuivre, est peuplé de nègres païens qui parlent un dialecte particulier, et qui fournissent des esclaves au Chendy.

Au nord-est du précédent se trouve le pays peu connu de *Cheibon* ou *Chaboun*, dont le village principal porte le même nom. Ce pays comprend la petite chaîne de montagnes nommée *Djebel-Noubah*, montagnes volcaniques qui renferment quelques cratères mal éteints. Les nègres qui l'habitent portent aussi le nom de *Noubahs*; ils sont généralement doux, mais enclins au vol; ils se livrent à l'agriculture et fabriquent des étoffes de coton. Ils façonnent le fer qu'ils tirent de leurs montagnes, et exploitent les sables aurifères qui couvrent une partie de leurs vallées. Cette population, généralement idolâtre, se divise en plusieurs peuplades qui ont chacune un idiome particulier. Ces peuplades vivent en tribus indépendantes et sont souvent en guerre entre elles. Elles vont entièrement nues, et se couvrent seulement les parties sexuelles avec des herbes tressées.

D'après des renseignements récents, il paraît qu'il existe à l'est du Chaboun un pays nommé *Touhlavi*, dont le roi réside dans une ville appelée *Taggala*, et qui est peuplé de nègres appartenant à la même race que les précédents. Au-dessus de Taggala s'élève une terrasse de montagnes appelées *Sagourmé*, qui contient des mines de cuivre et des mines d'or de lavage.

A l'ouest sud-ouest du Chaboun s'étend un pays appelé *Louca*, très-riche en or, et habité aussi par des nègres indépendants.

§ IX. KOURDOFAN. — En continuant à se diriger vers le nord, on arrive dans le

Kordofan ou *Kourdozan*, pays environné et divisé par des déserts : ce qui lui donne l'aspect d'un assemblage de plusieurs petites oasis. Il est borné vers le sud-ouest par des montagnes qui paraissent être d'origine volcanique, et parmi lesquelles il existe une solfatare. Dans la partie méridionale on trouve des sables aurifères. Dans le nord on voit quelques collines granitiques, au pied desquelles il existe quelques mines d'or ; dans d'autres parties du pays on exploite du fer. Aucun cours d'eau un peu considérable n'arrose le Kourdozan, et dans plusieurs localités les habitants sont même réduits à boire l'eau croupissante et saumâtre de quelques mares. Le pays est en général mal cultivé : ses principales productions sont le maïs et le doura. On y trouve aussi des baobabs qui atteignent jusqu'à 20 mètres de circonférence.

Le Kourdozan, après avoir été jadis tributaire des rois de Sennaar, reconnaissait, depuis la moitié du dix-huitième siècle, la suzeraineté des princes de Darfour, lorsqu'en 1820 il devint tributaire du pacha d'Égypte, qui y entretient des garnisons et qui y recrute ses armées, ce qui contribue à dépeupler assez rapidement ce malheureux pays. Ses principales localités sont : *Filie*, village composé d'une centaine de cabanes, et placé sur un rocher granitique, au pied duquel on trouve un puits qui fournit une excellente eau ; *Bara* habitée par des marchands, qui emploient leurs esclaves à la culture des terres ; depuis que le pacha d'Égypte y a fait construire un fort où il tient garnison, la ville a été réduite à un millier d'habitants.

Il n'y a que 52 kilomètres de Bara à *Obéid*, que l'on appelle aussi *Ibéit*. Cette capitale était florissante avant la conquête du Kourdozan par les Égyptiens : l'armée du vice-roi n'en a fait qu'un amas de ruines ; cependant on conserve son nom à trois établissements situés près de l'emplacement qu'elle occupait, et qui sont *Vadi-Naghele*, habité par des marchands et pourvu d'une mosquée ; *Vadi-Safie*, petite colonie de nègres montagnards ; et *Orta* ou le camp fortifié des Égyptiens, avec des casernes et des magasins. Leur population s'élève encore à 5,000 âmes. Les environs d'Obéid forment une contrée très-fertile, embaumée par des milliers de végétaux en fleurs, entrecoupée d'un petit nombre de rivières. Mais le climat en est malsain : les trois quarts des Européens qui la visitent y meurent ; la dysenterie et les fièvres intermittentes causent cette grande mortalité. On y récolte du blé, de l'orge, du maïs, et une espèce de millet que les habitants nomment *dokhan*, et dont ils se nourrissent.

On distingue dans le Kourdozan trois races différentes d'habitants : les *Noubahs* ou nègres, qui sont des indigènes, et qui reconnaissent un chef qui siège à Obéid ; les *Dongolais*, qui à diverses époques sont venus s'établir dans le pays, et enfin les Arabes bédouins. Les Noubahs des plaines se livrent presque tous à l'agriculture, élèvent des chameaux, des bœufs, des troupeaux de moutons et de chèvres, et savent très-bien préparer le cuir. Les Noubahs des montagnes sont divisés en un nombre infini de peuplades, dont chacune habite ordinairement une seule hauteur ou un groupe de montagnes. Ils ont les cheveux laineux, les lèvres épaisses, le nez court, et sont en général bien faits et d'une taille moyenne. La coutume adoptée par les femmes de porter leurs enfants sur les reins les déforme, et leur donne la même protubérance que l'on remarque avec plus d'excès chez les Hottentotes. Elles sont nubiles à dix ans, et vont entièrement nues. Elles aiment à se parer de colliers en verroterie, de bracelets d'émail et d'ivoire. Les hommes lancent avec beaucoup d'adresse des javelots dont la pointe est empoison-

née; ils fabriquent eux-mêmes des sabres courbés et se couvrent de boucliers en cuir. Dans le Kourdofoan méridional, quelques tribus professent l'islamisme; les autres conservent des coutumes païennes et rendent un culte à la lune; mais tous croient à une autre vie. Ils sont généralement doux et hospitaliers, et mènent une existence paisible; ce sont les récoltes insuffisantes qui font naître le trouble et le désordre dans les familles: c'est alors que, pressés par la nécessité de se procurer des subsistances, des mères vendent leurs enfants, des frères vendent leurs sœurs pour quelques mesures de doura. Aussi la disette est-elle, selon M. Rüppel, la véritable cause de l'esclavage: « Tant que les progrès de la civilisation, dit-il, n'auront pas enseigné aux Africains à prévenir la famine, il est à craindre que la traite des esclaves ne dure. »

Les Dongolais s'adonnent principalement au commerce, parlent le berbère et l'arabe, et vont souvent chercher des épouses chez les Noubahs.

Les Arabes du Kourdofoan formaient autrefois 12 tribus; mais le despotisme des Égyptiens les a réduites à 7. Les 5 premières ont reçu le nom général de *Bakara*, c'est-à-dire bergers, parce qu'elles se livrent presque exclusivement aux soins du bétail. Elles habitent au sud d'Obéid. Tous ces Arabes font la chasse aux éléphants, qui se montrent par troupes pendant la saison des pluies. En temps de guerre ils portent des casques, des cottes de mailles et des brassards en fer.

Les marchands du Kourdofoan portent en Nubie de la gomme arabique, de l'ivoire, de l'encens, du tamarin, du natron, qu'ils tirent du Darfour, des cordes en cuir, des sacs de peaux, des outres, des vases en bois, des plumes d'autruche et des esclaves. Ils prennent en échange des verroteries, des aromates, des clous de girofle, du café, de la toile d'Égypte, des tissus de coton et de soie, etc. Pour le commerce intérieur, le doura et les étoffes fabriquées dans le pays servent de moyens d'échange; mais pour les petits achats on fait usage d'une monnaie en fer qui a presque la forme d'un marteau, et que l'on appelle *haschasch*.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ABYSSINIE.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — MONTAGNES, RIVIÈRES. — Au sud et au sud-ouest de la Nubie s'étendent les vastes provinces qui appartiennent ou qui ont appartenu au royaume d'Éthiopie, plus généralement connu sous le nom d'*Abyssinie*. Ces provinces excitent en Europe un vif intérêt, une grande sympathie, car elles sont chrétiennes, et, quoiqu'elles soient entourées depuis des siècles de populations musulmanes et païennes, elles ont obstinément gardé leur croyance.

L'Abyssinie est bornée au nord par la Nubie, à l'est par la mer Rouge, le détroit de Bab-el-Mandeb et le pays des Gallas; au sud par les Gallas et à l'ouest par le Donga, le Bertât et le Sennâr. Sa longueur est de 960 kilomètres du nord au sud depuis le 7° jusqu'au 16° degré 30 minutes de latitude boréale, et sa largeur de 900 kilomètres depuis le 32° jusqu'au 41° degré de longitude est. Ce pays répond à la partie la plus méridionale de l'*Æthiopia supra Ægyptum* des anciens; et quoique très-certainement

la dénomination d'*Éthiopes* soit d'origine grecque, et qu'elle ait servi à désigner tous les peuples d'une couleur foncée, les Abyssins s'appellent encore eux-mêmes *Itiopiavan*, et leur pays *Itiopia*. Cependant ils préfèrent le nom d'*Agazian* pour eux, et celui d'*Agazi* ou de *Ghez* pour leur royaume. Le nom de *Habeschyn*, que les mahométans leur donnent, et d'où les Européens ont fait *Abassi*, *Abyssini*, etc., est arabe, et signifie *peuple mélangé* : aussi les Abyssins le repoussent-ils avec dédain.

En ne considérant que son ensemble, l'Abyssinie forme un plateau doucement incliné au nord-ouest, et ayant à l'est et au sud deux grands escarpements qui offrent des chaînes régulières couronnées de montagnes isolées. Ces montagnes appartiennent à la chaîne qui depuis l'isthme de Suez divise le pays en deux versants : l'un portant ses eaux dans le golfe Arabique; l'autre, beaucoup plus considérable, traçant le bassin oriental du Nil. « La ligne de partage principale de ces deux versants, peu élevée en Égypte, s'élève progressivement en approchant de l'Abyssinie, et passe sur le sommet du *Tarenta*, qui est à 2,543 mètres au-dessus du niveau de la mer Rouge. Du *Tarenta* elle se dirige par Halay vers le sud, passe à Sanafé, laisse Add'Igrat à 12 ou 15 kilomètres à l'ouest, et va à Ficho en se dirigeant au sud-est. De là elle s'incline légèrement vers le sud-ouest pour joindre les montagnes du *Woggara* et du *Lasta*, qu'elle suit du nord au sud, en limitant le bassin du Tacazzé vers l'orient. Elle passe près des sources de cette grande rivière, se dirige ensuite au sud-ouest jusqu'aux monts *Moguère*, situés au nord-ouest du Choa, et marche ensuite environ 80 kilomètres directement vers le sud, en suivant le faite des montagnes *Garagorfo*, qui séparent les bassins du Nil et de l'Aouach. Elle s'incline alors vers le sud-ouest pour contourner les sources de ce dernier fleuve, et joint ensuite le plateau de Naréa, où sont probablement les sources du Nil¹. »

De cette ligne principale se détache, en partant du nord, une première chaîne qui sépare les eaux du Mareb de celles du Tacazzé; son point le plus élevé est à *Add'Igrat*, province d'Agancé, où elle atteint 3,100 mètres. Les différents chaînons qui la composent ont l'aspect le plus pittoresque à cause de leurs découpures. À l'est du Tigré, et se détachant du groupe d'Add'Igrat, des montagnes aux flancs verticaux, que surmontent des terrasses horizontales ou des sommets basaltiques en forme de dômes, courent du nord-est au sud-ouest, et séparent l'Ouarié du Guébah, le Tséréna du Belessa. Ces montagnes inabordables, et connues sous le nom d'*Ambas*, ont figuré dans les révolutions de l'Abyssinie. On y remarque : le *Devra-Dâmo*, où se trouve un couvent de moines avec une église vénérée, qui était le lieu d'exil des cadets de la race royale; l'*Amba-Hadji*, près d'Antalo, qui servait de prison d'État; le *Bora*, au nord du lac d'Achangî. Dans le Semen, qui forme un plateau élevé, dont les gradins s'abaissent à l'est et au nord, nous trouvons une troisième chaîne compacte surmontée de rochers nus semblables à des remparts, découpés comme les embrasures d'une forteresse : ce sont les montagnes de *Haousa* et de *Maitalo*. « Là s'élèvent des colonnes, des tours aux sommets arrondis ou crénelés; ici de minces et élégantes aiguilles s'élancent dans les airs comme les flèches de nos clochers. Derrière ce paysage si pittoresque et si gracieux s'élèvent des masses imposantes dont la vue frappe l'esprit d'étonnement... Leurs sommets, séjour des nuages, semblent se con-

¹ Galinier et Ferret, *Voyage en Abyssinie*.

fondre avec les cieux¹. » Ces montagnes sont presque constamment couvertes de neiges, mais non pas de neiges perpétuelles : à cette latitude, elles devraient être élevées de 4,760 mètres pour que la neige s'y maintint perpétuellement, et elles n'atteignent probablement pas 4,400 mètres. Les sommets les plus élevés sont l'*Amba-Hai*, l'*Amba-Sol*, l'*Amba-Gschen*, et surtout le *Ras-Bouahite*, point culminant de toute l'Abyssinie, et qui atteint, dit-on, 4,330 mètres. Les montagnes du Semen versent leurs eaux dans le Tacazzé. Au nord de Gondar, un prolongement de ces montagnes contourne le lac Tzana, qui reçoit un grand nombre de rivières.

A l'ouest du Semen on trouve des chaînes confuses qui encaissent le Nil Bleu et ses affluents : leurs principaux groupes sont le *Talba-Quaha* et le *Djimma-Rar*, au nord et au sud du Nil Bleu. Nous en reparlerons dans la description du royaume de Choa, dont elles forment le vaste et curieux plateau.

Les montagnes de l'Abyssinie, résultat d'un soulèvement volcanique, sont couvertes de cratères éteints. Momoullou, village situé à 4 kilomètres ouest de Massouah, est placé près d'un de ces cratères, et l'eau de ses puits a une température de 34° 3'. Le lac Tzana occupe l'emplacement d'un immense cratère, et les îles qu'il porte ne sont autre chose que des volcans éteints. On compte autour du lac plus de 25 sources d'eau chaude. La ville de Gondar est bâtie sur un volcan éteint, et son marché est établi sur un lit de laves. Le *Ras-Gouna* est le sommet d'un volcan; le *Ras-Lévaou*, situé plus au nord, offre de grandes déchirures volcaniques, et domine au sud la province de Belessa, où se voient aussi la trace de feux souterrains; enfin le *Ras-Bouahite* n'est qu'un amoncellement de volcans percé de profonds cratères à l'est et à l'ouest. Nous verrons que l'Abyssinie méridionale ou le Choa renferme plusieurs volcans, et que le pays d'Adel, qui l'avoisine au levant, est entièrement d'origine volcanique.

Le nombre des rivières qui naissent dans ce pays concourt à prouver l'élévation du sol. Elles appartiennent presque toutes au bassin du Nil. La plus importante est le Nil Bleu ou *Bahr-el-Azrak*, l'*Astapus* des anciens. Il descend par trois sources élevées de 3,000 mètres des montagnes du Godjam. Après avoir traversé, sous le nom d'*Abbay* ou *Paternel*, une vallée circulaire formée par une triple chaîne de montagnes, il devient un torrent bruyant, forme deux belles cascades, et à 140 kilomètres de sa source tombe dans le lac Tzana, dont il sort en formant la chute d'Alata, qui a 13 mètres de hauteur. Il se dirige alors du nord-ouest au sud-est, puis, en décrivant une grande courbe marquée par les masses montagneuses du Talba-Quaha, du sud-est au nord-ouest; il sépare ainsi le Damot du Kamamyl, traverse le Sennâr et finit à Khartoum. Ses affluents de droite sont le *Dender*, grossi du *Gologo*, et le *Rahad*. Ses affluents de gauche sont le *Bachilo*, qui n'a que 4 mètres de profondeur sur 60 de largeur dans les plus grandes inondations; la *Djemma*, la *Roma*, la *Didhessa*, etc. De tous ces affluents, le plus remarquable est le *Tchia-Tchia*, qui naît près d'Angolola, traverse le Choa en coulant dans le creux d'un ravin qui a plus de 1,200 mètres de profondeur et 2 kilomètres de largeur, et qui coupe le plateau du Choa comme par une crevasse gigantesque. Dans un espace de 48 kilomètres, ce torrent descend d'une hauteur de 2,700 mètres à 1,400 mètres².

¹ Galinier et Ferret, *Voyage en Abyssinie*.

² Rochet d'Héricourt, *Deuxième voyage dans le Choa*, page 147.

Après le Nil Bleu on trouve le *Tacazzé* ou *Atbarah*, la plus importante rivière de l'Abyssinie. Elle naît dans le Lasta, près du monastère de Lalibela, coule vers le nord en contournant les montagnes du Semen jusqu'au confluent du Guébah, tourne à l'ouest en traversant le Tigré jusqu'au confluent du Mareb, reprend sa direction au nord-ouest et finit à Damot. Son nom signifie *terrible*. « De quelque côté qu'on se présente pour la traverser, on laisse une plaine d'argile très-unie, plus ou moins large suivant les lieux, pour entrer dans un pays aride, nu, mamelonné et formé de schistes redressés. Cette bande de terrains bouleversés par l'action des volcans a une largeur de 8 à 12 kilomètres, et ce n'est qu'après l'avoir franchie qu'on arrive sur la crête d'une gorge escarpée, du haut de laquelle on voit pour la première fois le Tacazzé, qui n'apparaît à l'œil, à cause de sa profondeur, que comme un simple ruisseau. On descend alors brusquement d'environ 670 mètres par une pente rapide en suivant les contours sinueux d'un sentier difficile, et l'on parvient enfin aux bords de la rivière. Pendant la sécheresse, le Tacazzé n'a qu'une largeur d'environ 20 mètres, et on le passe facilement, parce qu'on trouve des gués qui n'ont guère que 0^m,70 à 1 mètre de profondeur; mais à l'époque des pluies sa largeur devient considérable, et il s'élève de 5 à 6 mètres au-dessus de son lit. Il nourrit beaucoup de crocodiles et d'hippopotames ¹. Le Tacazzé reçoit à droite : l'*Aroquoua*, dont le cours est peu important; le *Guébah*, qui naît près d'Add'Igrat, et reçoit lui-même plusieurs rivières; l'*Ouarié*, qui a de nombreux affluents; le *Mareb*, qui prend sa source dans les montagnes du Dankali, court de l'est à l'ouest, et finit dans le pays des Changallas, après avoir disparu sous les sables dans les temps de sécheresse. Le Tacazzé reçoit à gauche le *Beleghez*, l'*Abara*, l'*Ataba*, etc.

Les autres rivières de l'Abyssinie, sur le versant opposé, sont : l'*Anazzo* qui traverse le pays des Gallas et va finir dans le golfe de Toudjourra; l'*Aouach*, qui prend sa source à quelques kilomètres du grand Nil, dans les montagnes des Gallas-Zamettia; il contourne les pentes du plateau de Choa, et va finir dans le lac d'Aoussa. Son cours est très-rapide, sa largeur de 50 mètres, son lit profond. Ses rives sont presque partout couvertes de grands arbres.

En général, le manque d'eau en été et sa trop grande abondance en hiver rendent les rivières de l'Abyssinie non navigables. D'autre part, on éprouve dans leurs vallées étroites et encaissées une chaleur insupportable, et à l'époque des pluies l'action simultanée de cette chaleur et de l'humidité y engendre des miasmes pestilentiels.

L'Abyssinie a de nombreux lacs; les plus remarquables sont : le lac *Dembea* ou *Tzana*, élevé de 1,750 mètres au-dessus du niveau de la mer, et récipient naturel du versant méridional des montagnes du Semen. Il a 120 kilomètres de longueur et 40 à 60 de largeur; sa circonférence est de 400 kilomètres. Il est parsemé d'une multitude d'îles, la plupart habitées par des moines; la plus grande est celle de Tzana, à laquelle il doit son nom; une autre assez étendue, qui s'appelle *Daga*, renferme une prison d'État. Ce lac nourrit des hippopotames, mais on n'y trouve pas de crocodiles.

Au sud du mont Bora s'étend le lac d'*Achangi*, qui a 32 kilomètres de longueur et 16 de largeur. Il est formé de la réunion des eaux du Lasta, du Bora et de l'Ouofila. Non loin et au sud-est de ce lac, on en remarque un autre qui porte le même nom,

¹ Galinier et Ferret, *Voyage en Abyssinie*.



mais qui est environ huit fois moins grand. Entre le 10° et le 11° parallèle, et sous le 37° méridien, se trouve le lac *Stéphanos* ou *Saint-Étienne*, qui tire son nom d'un monastère construit sur une île qui en occupe le centre. Ce lac, moins grand que l'Achangî, donne naissance à la rivière d'*Ouahet*, l'un des affluents du Bahr-el-Azrak. « D'après le rapport des Abyssiniens, le lac de *Zaouaja*, qui donne naissance à l'Aouach, comprend un espace de 32 à 36 kilomètres de long sur 8 de large. Celui de *Soumma*, dans le pays de Guragué, est plus petit que ce dernier; la rivière de *Béla*, qui se jette dans le Nil, s'échappe du milieu de ce lac. Plusieurs amas d'eau, tels que ceux d'*Iboba* et des *Ssoubho-Gallas*, formés par les rivières de l'Aouach et de l'Iusso, sont plutôt des marécages que des lacs, et ils disparaissent presque entièrement à l'époque de la sécheresse ¹. »

§ II. CLIMAT, PRODUCTIONS, ANIMAUX, ETC. — En général, les rivières, les pluies et l'élévation du sol rendent la température de l'Abyssinie beaucoup moins chaude que celle de l'Égypte et de la Nubie. La chaleur de l'atmosphère, à en juger par les sensations qu'éprouve le corps humain, est beaucoup moindre que ne l'indique le thermomètre. Il y a même des provinces plus tempérées que le Portugal ou l'Espagne; mais dans les basses vallées on éprouve les effets réunis d'une chaleur étouffante et des exhalaisons de l'eau stagnante. L'éléphantiasis, l'ophthalmie et beaucoup d'autres maladies en sont les funestes suites.

L'hiver, en Abyssinie, commence en juin et dure jusqu'au commencement de septembre. La pluie, souvent accompagnée de tonnerre et d'ouragans affreux, oblige les habitants à suspendre tous les travaux. Les autres mois de l'année ne sont pas entièrement exempts de mauvais temps, et les plus beaux sont ceux de décembre et de janvier. Tel est le climat en général, et surtout celui de l'intérieur du pays; mais la nature montagneuse de l'Abyssinie produit plusieurs variations: ainsi, à l'orient, sur les bords de la mer Rouge, entre le rivage et les montagnes, la saison des pluies commence lorsqu'elle est déjà terminée dans l'intérieur.

L'Abyssinie, remplie de montagnes, ne saurait être dépourvue de minéraux. Les lavages à Damot et les mines peu profondes d'Enarya donnent de l'or extrêmement pur. Bruce assure que l'or le plus fin se recueille dans les provinces occidentales, au pied des montagnes de Dyre et de Tegla. Il se trouve en lingots dans les terrains trachytiques du pays des Gallas. Les grandes plaines couvertes de sel gemme, au pied des montagnes orientales, ont excité l'admiration des voyageurs; le sel y forme des cristaux longs d'une *palme*. Ces morceaux de sel servent de monnaie courante. Le fer se trouve dans toute l'Abyssinie à l'état libre ou à l'état de fer oligiste, et il est d'excellente qualité. Dans le Tigré, le Quodjerat, le Ouofila et le Lasta, on exploite des mines d'oxy-carbure de fer; mais la province la plus riche est celle d'Agâomedér qui limite le Nil Bleu. L'Abyssinie possède en outre des gisements de houille ignorés des habitants, qui d'ailleurs n'en sauraient apprécier l'utilité. On y trouve aussi des pierres précieuses, telles que l'obsidienne, le jaspé, le corindon, l'olivine, l'agate. Le marbre est assez commun. Enfin le soufre est exploité auprès de quelques volcans.

La constitution géognostique de l'Abyssinie est très-peu connue; cependant on peut dire que dans les hautes montagnes dominent les gneiss, les granits, les syénites, les

¹ *Voyage en Abyssinie*, par Combes et Tamisier.

porphyres, etc. On y rencontre des montagnes de porphyre et de trachytes en forme de dômes, et fréquemment des masses de basalte et d'autres roches d'origine ignée. Des schistes et des calcaires saccharoïdes, entremêlés de couches de serpentines, et en strates fortement inclinées, reposent sur les roches granitiques; enfin des grès, des calcaires, des gypses et des marnes, qui dépendent des dépôts salifères, paraissent s'étendre sur tous les autres terrains.

La disposition particulière du sol de cette contrée donne lieu à des températures diverses, et par suite à des productions très-différentes. Sur la côte, les basses terres, brûlées par un soleil ardent, offrent les mimosa, les térébinthes et les cactus. Puis la température s'abaisse à mesure que l'on s'élève sur le plateau, et l'on voit paraître l'olivier, le genévrier; dans les ravins, c'est le baobab et la nombreuse classe des plantes équatoriales, tandis que dans les vallées élevées le coton se développe en plants nombreux.

Il n'y a pas de forêts proprement dites en Abyssinie, seulement les vallées laissent voir çà et là quelques bouquets d'arbres de haute futaie. Partout les crêtes des collines sont dépouillées d'arbres, parce que les naturels y mettent le feu pour féconder le terrain et confier ensuite leurs récoltes au peu d'humus que l'incendie a mis à découvert. On y trouve cependant le figuier-sycomore, l'*erythrina corallodendron*, le dattier, le cafiar, un grand arbre dont on se sert pour la construction des bateaux, et que Bruce appelle *rak*, deux espèces de *mimosa* gommifères. On trouve sur quelques montagnes arides l'euphorbe arborescente. Le câprier, le figuier et diverses espèces d'acacia croissent dans les parties moyennes. Dans plusieurs vallées le limonier et le citronnier forment des bois naturels.

Un arbuste, appelé dans la langue du pays *wouginous*, et qui est le *Brucea antidysenterica* de Muller, est justement vanté pour ses vertus médicinales. Il appartient à la famille des térébinthacées. Son écorce est répandue dans le commerce sous le nom de *fausse angusture*. L'espèce de sébestier appelée *wanzei* par les Abyssins (*cordia sebestena*) est un des arbres les plus communs en Abyssinie : il fait l'ornement de toutes les villes. L'un des arbres les plus beaux et les plus utiles est le *kouso* (*Banksia abyssinica*), dont les fleurs infusées donnent une tisane qui est un spécifique excellent contre la maladie des vers, à laquelle les habitants des deux sexes sont sujets, et qu'ils combattent aussi par le *besanna* ou *moussena* et l'*abatchogo*. Nous citerons encore parmi les richesses végétales de l'Abyssinie le tamarinier commun, le *mimosa nilotica* qui fournit la vraie gomme arabique, le gingembre, et diverses sortes de cardamome. On y trouve aussi des plantes tinctoriales : l'écorce du Karate donne la couleur rouge, et est recherchée par les Égyptiens; celle de Ouéba fournit une couleur jaune, très-belle et très-fine. On emploie avec avantage la racine de l'arbre connu sous le nom de *medre ambaye*, pour le tannage des cuirs. Dans les mares de l'Abyssinie on trouve, comme en Égypte, le *papyrus*. Bruce nous assure que l'arbre qui produit le baume de Judée et la myrrhe est indigène dans l'Abyssinie, ou, plus exactement parlant, sur la côte d'Adel, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au cap Guardafou.

L'Abyssinie possède aussi des graminées remarquables, principalement le *teff*, nommé *poa abyssinica* par Bruce, et qui compte onze variétés. Cette plante rend

jusqu'à trente fois sa semence, et sa paille plaît beaucoup aux bestiaux. On en fait un pain en forme de gâteau rond, épais d'environ un demi-travers de doigt. Ce pain est plus ou moins blanc; sa saveur est un peu aigre; mais c'est une nourriture qui n'a rien de désagréable. On sème le teff en Abyssinie dans les mois de juillet et d'août, et il croît avec une telle rapidité qu'on peut en faire annuellement trois récoltes. Le *micHELLA* (doura des Égyptiens, sorgho bicolor des botanistes), entre pour beaucoup dans l'alimentation des habitants et donne 100 pour 1.

Nous citerons aussi le lin, très-commun dans toute cette contrée et peu utilisé, la canne à sucre, vigoureuse et abondante dans les provinces de Yedjou et Choa, mais non utilisée par les habitants; le cafier, originaire de l'Abyssinie, d'où il a passé en Arabie; il est cultivé surtout dans la province de Naréa, et les marchands arabes viennent l'acheter pour le livrer ensuite aux Européens comme moka; le cotonnier, qui donne un produit vraiment supérieur, et qui est cultivé surtout dans la vallée du Tacazzé; le tabac, dont la culture est très-répandue, surtout dans le Tigré, où il ne se vend que 20 centimes le kilogramme.

Les Abyssins ne cultivent guère que les céréales, et emploient pour cela la charrue de la haute Égypte, qui ne pénètre pas à plus de 10 ou 12 centimètres. La fécondité du sol permet plusieurs récoltes, et la province de Dembea, périodiquement arrosée par les inondations du lac de Tzana, ne demande même jamais de repos. Comme en Égypte, on fait fouler les grains par les bestiaux. On cultive aussi quelques vignes, et l'on fait même du vin, mais en petite quantité, car cette liqueur est peu goûtée par les naturels, qui préfèrent l'usage d'une espèce d'hydromel et de l'opium.

La nature particulière du pays a fait diviser le sol en trois zones de culture : celle des hautes terres ou *Dega*, élevées de 2,600 mètres, les terres moyennes ou *Wayna-Dega*, placées à 2,000 mètres, et enfin les basses terres ou *Kolla*, qui sont à 1,300 mètres. Au-dessous de cette dernière élévation, les terres sont presque inhabitables et abandonnées par les Abyssins aux nomades et aux bêtes féroces.

Le règne animal n'offre pas moins de variété et d'abondance que le règne végétal. Le bétail y est très-nombreux et d'une petite taille; on tire les meilleurs bœufs de Gondar, et c'est le pays Galla qui fournit l'espèce aux cornes gigantesques dont on fabrique des coupes et des vases. Les bonnes vaches à lait appartiennent à Agamé et à Gondar. Les ânes, petits mais robustes, sont fournis par Antalo, sur les frontières du Tigré; ceux de l'Amhara, beaucoup plus grands, sont très-faibles. Les chevaux sont petits, comme dans tous les pays de montagnes; on les réserve pour la guerre; les meilleurs sont dans le Beguemedér. Les abondantes pluies de l'été donnent tant d'activité à la végétation des prairies qu'elles offrent, pendant les plus grandes chaleurs, une abondante pâture aux troupeaux. Dans les provinces méridionales, on croit qu'il existe quelques zèbres, mais farouches. On y voit errer en nombreuses troupes le rhinocéros bicolore, qui diffère essentiellement du rhinocéros unicolore d'Asie.

Il est inutile de nommer les lions, les panthères et tous ces autres animaux du genre *felis*, dont l'Afrique est comme la patrie. La girafe est répandue en Abyssinie. Les hyènes y sont en si grand nombre, si féroces et si hardies, qu'elles parcourent quelquefois les villes pendant la nuit. Il y a aussi des sangliers, des gazelles ou antilopes, des singes et des babouins qui parcourent les champs et détruisent les moissons :

parmi ces derniers, une petite espèce verte ravage les blés. L'*achkoko*, animal d'Abyssinie décrit par Bruce, est le daman (*hyrax capensis* de Buffon), animal qui est de la taille du lièvre, et couvert d'un poil long et soyeux d'un gris-brun. Par ses caractères anatomiques, il forme un genre intermédiaire entre les rhinocéros et les tapirs. Le lynx botté, le *felis caligata* de Temminck, est très-commun aussi en Abyssinie. Le lapin paraît y être inconnu, tandis que le lièvre, qui y est regardé comme un animal immonde, habite en grand nombre les plaines et les plateaux.

Il y a aussi beaucoup de serpents d'espèces très-grosses et très-remarquables. Les lacs et les rivières fourmillent d'hippopotames et de crocodiles. Les espèces d'oiseaux n'y sont pas moins nombreuses. On distingue surtout l'autruche et le grand aigle doré. On y trouve aussi des pigeons, des tourterelles, des alouettes, de nombreuses espèces de perroquets; mais les oiseaux aquatiques y sont rares. Les voyageurs parlent de plusieurs espèces d'abeilles sauvages qui construisent leurs ruches sous terre, et dont le miel est excellent. L'insecte le plus remarquable est une mouche dont le lion lui-même redoute l'aiguillon, et qui force des tribus entières à émigrer. Cet insecte porte dans le pays le nom de *zemb* ou celui de *tsaltsalya*, et paraît être une espèce de *taon*. Les sauterelles font encore plus de mal; leurs innombrables essaims ravagent des provinces entières et réduisent le peuple à la famine.

§ III. ÉTAT POLITIQUE. — ROYAUME DE TIGRÉ. — L'Abyssinie formait autrefois un seul empire, gouverné par un prince qui avait le titre de *roi des rois d'Éthiopie*. Il avait plusieurs royaumes tributaires, jouissait de grands revenus, et son pouvoir despotique n'était limité que par la religion. Aujourd'hui cet empire est divisé en plusieurs États dont les limites varient continuellement, qui continuellement se font la guerre, et que nous réduirons, faute de renseignements certains, à trois royaumes, le *Tigré*, l'*Amhara* et le *Choa*¹ : le Tigré, au nord-est et séparé de l'Amhara par le Tacazzé; l'Amhara, au centre et à l'ouest; le Choa, au sud, et qui s'étend chaque jour aux dépens des Gallas.

Le Tigré peut avoir 400 kilomètres de longueur sur 360 de largeur. Il est en grande partie couvert de hautes montagnes séparées par de riches vallées. Ses parties les plus importantes sont le *Quodjérat*, le *Siré* et le *Semen*. La première est un des greniers de l'Abyssinie; c'est aussi un pays très-boisé, dont les forêts renferment beaucoup d'animaux sauvages, et principalement des éléphants et des rhinocéros. Les vallées humides de la seconde produisent beaucoup de palmiers et divers arbres fruitiers; elle est généralement formée de vastes plateaux coupés par de profondes vallées, et l'on y remarque plusieurs montagnes peu élevées. Dans la troisième s'étendent plusieurs chaînes de montagnes, dont les deux plus célèbres sont le Lamalmon et l'Amba-Gidéon. Ce dernier est proprement un plateau escarpé de tous côtés et presque inaccessible, mais assez vaste et fertile pour nourrir une armée entière. C'était la forteresse des *Felatchas* ou juifs abyssiniens, autrefois maîtres de la province de Semen, qui n'a jamais été complètement soumise aux rois d'Abyssinie. On place aujourd'hui dans le Tigré la province appelée *Ouagara*, l'une des plus riches de l'Abyssinie : elle possède de beaux pâturages, des troupeaux de gros bétail qui fournissent beaucoup

¹ Un voyageur récent, M. Lefebvre, partage l'Abyssinie en six royaumes : Hururgué, Tigré, Semen, Lasta, Amhara et Choa.

de beurre et de lait ; elle produit de l'orge et du blé ; en un mot, les habitants y vivent dans l'abondance. On y remarque un grand village nommé *Douarik*, dont l'église dédiée à saint Georges est une des plus belles de l'Abyssinie. D'après une antique tradition, les Abyssiniens sont persuadés que si l'on tentait de piller Douarik, on s'exposerait à l'inévitable vengeance de saint Georges. Cette croyance a fait de ce village un asile inviolable, où les habitants des hameaux voisins viennent déposer leurs richesses dans les temps de guerre et d'anarchie.

Les villes principales du royaume de Tigré sont : *Axum* ou *Aksoum*, éloignée de 172 kilomètres de la mer Rouge ; c'était la résidence des monarques abyssiniens. Son état florissant dans les quatrième, cinquième et sixième siècles, est attesté par les descriptions qu'en font Procope, Étienne de Byzance, Cosmas et Nonnosus. Les voyageurs portugais y ont trouvé des ruines magnifiques, des restes de temples et de palais, des obélisques sans hiéroglyphes, parmi lesquels un de 21 mètres de hauteur, d'un seul bloc de granit ; enfin des inscriptions en caractères grecs et latins. Il y avait autrefois 54 obélisques, qui formaient deux rangées aux deux côtés de la colline qui domine la ville, et que le zèle mal entendu d'une princesse chrétienne a fait renverser. Le siège sur lequel les rois venaient s'asseoir lors de leur couronnement, devant la grande église, porte une inscription éthiopienne. Une autre inscription grecque, sur un monument dont la destination est inconnue, atteste les victoires du roi Aëzanas, 300 ans après l'ère chrétienne.

La moderne *Aksoum* est la plus jolie ville du Tigré ; elle compte 600 habitations, mais aucun édifice remarquable. Ses maisons ont la forme d'un cylindre surmonté d'un cône. Son église, bâtie au dix-septième siècle, est la plus belle de l'Abyssinie, quoiqu'elle soit très-simple. C'est un monument carré, flanqué d'une tour de même forme et couronné par une rangée de pierres arrondies qui lui donnent l'apparence d'être crénelé ; on y monte par deux rampes de 60 mètres de largeur, et l'on y entre par trois portes carrées. Son intérieur est presque dénué d'ornements ; mais une chapelle dédiée à une sainte nommée *Sellaté-Mouisé* en est surchargée. On fabrique dans cette cité de bon parchemin et de grosses étoffes de coton.

Adoua ou *Adoueh*, ville de 3,000 habitants, aujourd'hui capitale du royaume, s'élève sur la pente d'une colline. Ses maisons, assez régulièrement disposées, sont entremêlées d'arbres et de petits jardins. Plusieurs habitations ont une forme conique ; d'autres ont une toiture aplatie et sont surmontées de terrasses ; quelques-unes ont un premier étage. Ses églises sont dédiées l'une à Marie, l'autre à l'archange Gabriel, et une troisième à la Madeleine. L'église de Saint-Michel, au nord-est d'Adoua, ornée en dedans de fresques grossières et entourée de tombeaux au dehors, est admirablement ombragée par de sombres sabines et de grands oliviers. La ville est abreuvée par l'abondant ruisseau d'Assa, qui ne tarit dans aucune saison. Elle est le principal entrepôt du commerce entre l'intérieur du pays et la mer. On y fabrique des étoffes de coton, des toiles de diverses qualités, et l'on y travaille la soie ; son marché est un des plus importants de l'Abyssinie : aussi peut-on la regarder comme une de ses villes les plus florissantes. Ses habitants passent pour être plus doux et plus civilisés que les autres Abyssiniens. Les environs d'Adoua, quoique hérissés de

montagnes escarpées, donnent trois moissons dans l'année. *Antalo*, ville importante, renferme 1,000 maisons.

§ IV. ROYAUME D'AMHARA. — Le royaume d'Amhara ou de Gondar est un pays montagneux, peuplé d'une race d'hommes qui passent pour les plus beaux et les plus braves de l'Abyssinie. *Gondar* en est le chef-lieu. Cette ville est bâtie sur une montagne à 40 kilomètres au nord du lac Tzana; c'est une ville ruinée, mais qui offre encore des restes de son ancienne grandeur. Les constructions portugaises s'y présentent dans une imposante majesté parmi les chaumières qui les environnent. La ville proprement dite est sur le sommet d'une colline; sur le penchant et au pied se trouvent les faubourgs. Le palais des rois, aujourd'hui inhabité, ressemble à une forteresse du moyen âge avec fossés et ponts-levis; c'est un édifice carré à trois étages, flanqué de tours et environné d'une muraille. On croit qu'il est l'ouvrage de quelques missionnaires européens. Les maisons, construites les unes en torchis, les autres en pierres rouges, n'ont qu'un toit de chaume. On compte à Gondar 42 églises: l'une des principales est bâtie de la même manière que les maisons, mais avec beaucoup d'art, et est décorée avec un grand luxe; une autre, dédiée à Marie, est bariolée de peintures; une autre enfin, celle de la Nativité, renferme le tombeau du roi Oustas, mort en 1714. La ville renferme un vaste marché découvert, qui passe pour le plus important de l'Abyssinie. La plupart des marchands de Gondar envoient des caravanes à Gouderou, à Caffa, à Narea, chez les Gallas, où elles achètent des esclaves, du café, du musc et de la poudre d'or. Cette ancienne capitale renferme aujourd'hui 6,000 habitants à peine; elle est arrosée par deux rivières, la Cahà et l'Angareb. Leurs bords sont occupés par des tanneries, et l'on y blanchit le coton, que l'on transforme ensuite en tissus. Les juifs ou *Felachas*, qui sont regardés comme les descendants des sujets de la fameuse reine de Saba, jouissent à Gondar de très-grands privilèges: ils sont exempts d'impôts et du service militaire, et pratiquent librement leur religion. Dédaigneux du commerce, ils fabriquent des outils, bâtissent les maisons, et sont la partie la plus industrielle de la population.

La province montagneuse de *Lasta*, habitée par une peuplade d'Agaous la plupart du temps indépendante, et dont nous reparlerons, renferme des mines de fer. Le Tacazzé y prend sa source. Sa principale ville est *Sokota*.

Sur la frontière septentrionale du Beghemder se trouve la petite ville de *Derita*, presque entièrement peuplée de musulmans. Bâtie sur la pente d'une montagne, ses maisons sont mieux construites et plus spacieuses que celles des villes chrétiennes. Sa population, issue d'Arabes et de Gallas esclaves, se ressent de son origine, et présente un type tout particulier. A *Derita* on tanne les peaux, on confectionne les tissus de coton, et l'on fait les cordons de soie qui servent de monnaie dans toutes les provinces où il y a des chrétiens.

Devra-Tabour, résidence d'un ras ou prince chrétien, est une ville bâtie sur un plateau inégal; elle occupe un vaste espace de terrain, parce que ses maisons sont disséminées. Sa population est si variable, selon les guerres et les saisons, qu'il est impossible d'en donner l'évaluation. Les maisons ressemblent à des moulins à vent écrasés; les églises sont élégamment construites et bien entretenues; le palais du prince domine toutes les autres habitations.

A 24 kilomètres au sud-sud-ouest de la précédente, *Mahdera-Mariam* est une des villes importantes du Beghemder, si on peut appeler ville une grande réunion de chaumières. On y voit une habitation royale dont l'intérieur est décoré avec élégance.

Dans la partie méridionale de l'Amhara, le Nil entoure le *Godjam*, et en fait pour ainsi dire une grande presqu'île : c'est un des plus beaux pays de l'Abyssinie; les pâturages y sont excellents, et il tire sa principale richesse de ses troupeaux de bœufs, qui sont à juste titre très-renommés. Ses chevaux étaient autrefois considérés comme les meilleurs de tout le royaume; mais ils sont aujourd'hui peu nombreux. Les femmes du Godjam sont généralement remarquables par leur beauté. La ville de *Dima* est une des plus belles de la province. Ses maisons sont bien bâties, et groupées autour d'une église inviolable, qui est consacrée à saint Georges. Les prêtres, qui s'y sont réunis en grand nombre, y ont établi un séminaire célèbre. Dima renferme 2,500 habitants. *Devra-Ouerk*, bâtie sur un monticule que baigne la petite rivière de Ttasa, est célèbre en Abyssinie par son séminaire, que la renommée place fort au-dessus de celui de Dima. *Monta* est la plus jolie ville du Godjam; ses maisons, bien bâties, sont environnées d'arbres verts; son marché est le plus considérable de la province.

Dans la partie centrale de l'Amhara se trouve la petite province de *Maïcha* ou *Maïtcha*, pays plat, marécageux et peu salubre. Autrefois elle était habitée par des Agaous; elle l'est aujourd'hui par des Gallas, qui ont embrassé la religion et les mœurs des Abyssiniens. Sa principale ville est *Ibaba*, que l'on peut comparer, pour l'étendue et la richesse, à Gondar, dont elle est éloignée de 200 kilomètres.

Au sud des hautes montagnes du Godjam, le Bahr-el-Azrak arrose la province de *Damot*, habitée par les *Gafates*, qui parlent une autre langue que celle des Abyssiniens; c'est un pays riche en mines d'or, et dont le sol produit de beau coton. Son chef-lieu est *Gafat*.

§ V. ROYAUME DE CHOA. — Le royaume de Choa forme une contrée à peu près circulaire, ayant environ 300 kilomètres de diamètre, enclavée entre le royaume de Gondar au nord, les pays de Djindjiro et de Caffa, qui lui sont contigus, au sud-ouest, le Nil, dont les eaux naissantes forment sa frontière occidentale, les montagnes habitées par les Itou-Gallas au sud, et le pays d'Adel à l'est.

Cette surface est un vaste et haut plateau qui présente cinq systèmes principaux de montagnes. La première chaîne que l'on rencontre en venant de l'est porte le nom d'*Amba-Chaka* : elle prend son origine dans le Boulga, à 72 kilomètres d'Angobar, et pénètre dans la province de Ouello (royaume de Gondar), à 150 kilomètres environ d'Angolola; elle va du sud au nord. Son versant oriental s'abaisse progressivement vers le pays d'Adel; son point culminant est la montagne de *Métatite*; sa largeur peut être de 48 à 50 kilomètres. A environ 160 kilomètres de distance s'élève dans la même direction la chaîne de *Garagor fou*, dont nous avons déjà parlé. Elle prend naissance chez les Gallas-Guermaman, et se termine au Nil. Elle représente une ligne de près de 140 kilomètres, et ses gradins s'élèvent de l'est à l'ouest; sa largeur est de 10 à 12 kilomètres. Derrière les Garagor fou, à 28 ou 30 kilomètres de distance, une autre chaîne, oblique à l'égard de celles qui précèdent, va de l'est-sud-est à l'ouest-sud-ouest; elle commence à Souloulta, et se termine en s'élevant dans la pro-

vince de Zamettia, où elle sépare le bassin du Nil du bassin de l'Aouach ; elle paraît renfermer les pics les plus élevés du système. Au nord des Garagorou sont les monts *Moguère*, qui courent de l'est à l'ouest sur une étendue de 72 à 80 kilomètres. Enfin, plus loin encore, s'étend du sud au nord, derrière l'Aouach, la chaîne des *Soddo-Gallas*, qui va rejoindre au nord les montagnes de Zamettia¹.

Le royaume de Choa présente les aspects les plus pittoresques, surtout lorsqu'on vient de l'affreux pays d'Adel. « La température, dit Rochet, la configuration du sol, l'aspect même des hommes, quelques lieues de distance ont tout métamorphosé. Au pied des montagnes qui forment les riches plateaux du Choa, vous êtes à moins de 1,000 mètres au-dessus de l'océan Indien ; le plus haut sommet de la chaîne qui échelonne devant vous ses étages escarpés, la montagne de Métatite est élevée de 3,278 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la hauteur du plateau qu'elle domine se soutient encore à plus de 1,500 mètres. On devine les changements qu'amène un exhaussement aussi prodigieux, s'accomplissant sur une étendue d'une quinzaine de lieues. On escalade cette pente par une route à chaque instant coupée de rochers, qui se déroule en mille replis, qui rase souvent les bords d'effrayants précipices. On monte jusqu'à Métatite par de véritables gradins ; chaque coteau que l'on gravit se couronne d'un petit plateau dominé lui-même par une colline supérieure. On avance à travers des sentiers bordés de jasmin toujours en fleurs. A chaque pas des ruisseaux rapides emportent bruyamment devant vous les belles eaux des montagnes, que les accidents du terrain brisent en mille cascades. Partout, au flanc et au sommet des collines, une culture soignée entretient une somptueuse végétation. Sur les pentes, de vertes oasis sont enchâssées au milieu des rochers ; dans les plateaux, les cultures s'étendent en grands carrés divisés par des haies vives ; les crêtes des collines sont couronnées de huttes coniques groupées en hameaux². »

Le sol du royaume de Choa est particulièrement formé de roches granitiques. Les provinces orientales sont composées de terrains volcaniques. Il y a un volcan en combustion nommé *Dofâne*, à 80 kilomètres d'Angobar : c'est une montagne isolée au bord d'une grande plaine, formée de roches trachytiques décomposées par le feu. On trouve dans ces provinces un grand nombre de sources d'eau chaude ; il en est une qui jaillit à grands jets et à une température de 100 degrés. Les montagnes qui circonscrivent le pays presque de tous les côtés tempèrent beaucoup la chaleur du climat. Les pluies abondantes qui reviennent périodiquement deux fois chaque année permettent de faire par an deux moissons de céréales.

La population du Choa est d'environ 2 millions et demi d'habitants, dont 1 million de chrétiens, le reste musulman ou païen. Cette population se divise en trois parties distinctes. Il y a d'abord sur les premiers mamelons de la chaîne orientale, en face de l'Adel, les musulmans ; ensuite, depuis Angobar jusqu'à Devra-Libanos, les chrétiens ; enfin tout l'ouest est occupé par les Gallas ou païens.

Les principales villes du Choa sont : *Dénémali*, où les caravanes venant du pays d'Adel acquittent en nature le droit d'entrée pour les marchandises. *Alayou-Amba*, au sommet d'une des montagnes coniques du plateau, ville de 3,000 habitants,

¹ Rochet, *Premier voyage*, page 259.

² Rochet, *Deuxième voyage*, page 116.

importante pour le commerce de l'intérieur, qui y envoie le café, le coton, le tabac et les esclaves, en échange des verroteries, des cotonnades et des soieries expédiées de l'Inde anglaise. Les monnaies dont on se sert sont des pièces de sel de 2 centimètres d'épaisseur sur 8 à 10 de long : il en faut 20 pour faire environ 5 francs de notre monnaie. On comprend que cette monnaie doive perdre de sa valeur en certaines saisons, et alors elle n'est plus reçue qu'au prix marchand du sel; mais en temps ordinaire cinq pièces de ces *amoulehs* (tel est leur nom) suffisent pour payer un beau mouton.

Angolola, à 25 ou 30 kilomètres du Métatite, est aujourd'hui la résidence habituelle du roi, qui se trouve ainsi plus rapproché des Gallas, auxquels il fait une guerre continuelle. Cette ville n'est qu'une agglomération de chaumières circulaires renfermant 3,000 habitants, et éparées sur deux hauteurs entourées de plaines magnifiques.

Angobar est la capitale du Choa; elle occupe le revers oriental d'une chaîne de montagnes volcaniques; ses nombreuses chaumières isolées et entourées de jardins orment, avec leurs toits coniques qui s'étagent les uns sur les autres, un charmant amphithéâtre. On y trouve de nombreuses églises et 5 à 6,000 habitants.

Tégoulet, aujourd'hui misérable village, était la capitale de l'Abyssinie du dixième au treizième siècle.

On trouve encore dans le Choa plusieurs couvents, dont le plus remarquable est *Devra-Libanos*.

§ VI. PAYS D'ADEL, DE HURURGUÉ, DE NAREA, ETC. — A l'Abyssinie se rattache, au sud et à l'ouest de la baie d'Azab, le pays d'*Adel*, région montueuse, aride, tourmentée et entièrement volcanique. Il n'y a nulle part autant de cratères éteints, autant de laves répandues sur le sol. Aucune eau fécondante ne parcourt les brûlants replis de cette terre ravagée en tous sens par les feux souterrains et embrasée par le soleil des tropiques. Les principaux volcans éteints se trouvent à *Alexitâne*, à *Gagadé*, à *Nehellé* et à *Sagaddara*. Près de ce dernier lieu il existe un plateau volcanique, qui domine le pays sur plus de 200 kilomètres de circonférence. On trouve encore dans le pays d'Adel un lac salé, appelé *Mel-el-Assâl* par les habitants, et qui est à 217 mètres au-dessus du niveau de la mer. Du haut des versants qui plongent vers lui, on voit ses eaux dormantes s'étendre en un bassin circulaire de plusieurs lieues de diamètre, autour duquel une ligne non interrompue de montagnes volcaniques forme une ceinture lugubre. C'est sur les parois de cette lave que la chaleur solaire, pompant les eaux depuis des siècles, amène la cristallisation naturelle du sel. Le sel entoure la surface verdâtre du lac d'une frange blanche, large d'un kilomètre et assez solide pour porter les chameaux d'une caravane¹.

Le pays d'Adel est occupé par des tribus nomades qu'on appelle *Danakyles*, pauvres et n'ayant d'autre richesse que leurs troupeaux. Elles ont des chefs nommés *ras* et se gouvernent chacune à sa guise. Ces tribus pillent ou rançonnent les caravanes qui vont du Choa à la mer. Leur population ne paraît pas dépasser 80,000 individus. Les Danakyles sont probablement d'origine arabe; leur langue se rapproche du galla.

La seule localité qu'on puisse nommer dans le pays d'Adel est la bourgade de *Toudjourra* située au fond d'une baie semée de récifs, et longue de 120 kilomètres;

¹ Rochet, *Deuxième voyage dans le Choa*.

elle est adossée à des montagnes volcaniques, dans un pays stérile et n'a que 300 cabanes. C'est le seul point de communication du Choa avec la mer, et il fait un chétif commerce entre l'Abyssinie et l'Arabie.

A l'est du pays d'Adel s'étendent les pays d'*Angot* et de *Gedem*, dont les habitants ont été soumis par les Gallas. La principale tribu de ces conquérants se nomme *Soubho-Galla*. Elle occupe une vaste contrée qui comprend le pays d'Angot et celui des Dobas pasteurs, et qui est bornée à l'est par la mer, au nord par le Dankali et les tribus appelées *Taltal* et *Mantilli*, à l'ouest par les *Dobas-Changallas* et la rivière de Sabaletté, au sud par la rivière d'Anazo.

Au sud-ouest des Adal-Gallas se trouvent : les *Itou-Gallas* qui possèdent les territoires de *Bali*, de *Daouaro* et de *Fategar* ; au sud-est les *Essa-Somouli* qui s'étendent jusque sur la presqu'île de Zeyla ; et au sud le royaume de *Hururgué*, État indépendant, qui est gouverné depuis plusieurs siècles par des princes musulmans dont la cour est, dit-on, très-brillante. Au sud de ce royaume s'étendent trois tribus importantes : les *Abado-Gallas*, les *Babilié Gallas* et les *Aroussi-Gallas*.

Les provinces au sud-ouest du royaume de Choa sont aussi, pour la plupart, sous le joug des Gallas ; telles sont le *Narea* et le *Cambat*. Le *Cambat* renferme une population composée de chrétiens, de mahométans et de païens ; *Sangara* est l'une de ses principales villes. Le royaume de *Narea* ou de *Naria*, environné de montagnes, comprend la partie la plus méridionale de l'Abyssinie. C'est un des plateaux les plus élevés de l'Afrique. Il abonde en grains et en bestiaux, et ses montagnes sont riches en or. Ses habitants, qui étaient autrefois tributaires des Abyssiniens, diffèrent de ceux-ci par leur teint.

Le *Guragué*, au nord des montagnes de la Lune (Djebel-el-Kamar), ne paraît présenter aucune particularité remarquable. Le *Bocham*, pays peu connu, s'étend entre le *Cambat* et le *Narea*. Le *Caffa*, à l'ouest du *Bocham*, a donné son nom à la précieuse graine que nous appelons café. On dit même que dans son pays natal cette graine conserve un arôme et une qualité supérieurs à celle de Moka. Enfin le *Djinjiro*, situé au sud du *Caffa* et du *Bocham*, s'étend sur une longueur d'environ 160 kilomètres, mais n'est pas plus connu que les précédents. Tous ces petits États indépendants, qui étaient autrefois soumis aux rois d'Abyssinie, sont aujourd'hui au pouvoir des Gallas.

§ VII. POPULATION, MOEURS, HISTOIRE, RELIGION. — Dans l'esquisse topographique de l'Abyssinie que nous venons de tracer, on a déjà pu remarquer combien la population de ce pays est mélangée, et l'on sait d'autre part que c'est à cette circonstance qu'elle a dû le nom qu'elle porte. Quoi qu'il en soit, on l'a ramenée à quatre types principaux : le premier comprend les habitants du Tigré : une tête longue et étroite, un nez long et recourbé, des lèvres peu épaisses, des yeux vifs et généralement enfoncés dans l'orbite, un front proéminent, des pommettes saillantes, un cou étroit, enfin une taille bien proportionnée, caractérisent cette partie du peuple abyssinien. C'est dans le Choa, l'Amhara et le pays Galla que nous trouverons la seconde race : elle a le crâne très-large, l'œil très-beau, la face peu développée, les pommettes saillantes, les hanches un peu fortes. Dans le Choa, le mélange doit avoir eu lieu avec des juifs ; dans l'Amhara, avec les Égyptiens. Quant aux Gallas, ils se croisent incessamment

avec les nègres qui les avoisinent. La troisième race comprend les peuples du littoral de la mer Rouge ou du Samhar, qui ont une grande ressemblance avec la race indienne. Leurs traits distinctifs sont les cheveux lisses, un teint noir foncé, le nez aquilin, les lèvres peu épaisses. Enfin la quatrième race, la plus rapprochée du nègre, comprend les Changallas qui habitent la frontière du nord, sur le bord des rivières : leur tête est petite, leur front étroit, l'angle facial aigu, les oreilles rondes, les lèvres pendantes, les yeux saillants, les narines larges et la racine du nez plate; mais un corps admirablement proportionné compense la laideur de leur tête.

Si l'on cherche à expliquer l'origine des Abyssiniens par l'étude des idiomes en usage parmi eux, on est amené à reconnaître qu'une race indigène et primitive a reçu au nord et à l'est des colonies d'Arabes. En effet, la langue *gheez*, parlée dans le royaume de Tigré, et dans laquelle les livres des Abyssiniens sont écrits, est regardée par tous les savants comme un idiome dérivé de l'arabe. La langue *amharyque*, usitée à la cour depuis le quatorzième siècle, et parlée dans la plupart des provinces, offre aussi beaucoup de racines arabiques, avec des traces d'une origine particulière dans sa syntaxe. La langue *gheez*, plus dure que l'arabe, a cinq consonnes dont un organe européen ne saurait rendre la rudesse; l'*amhary* a bien plus de douceur; mais il lui manque cette variété de formes grammaticales qui est un des caractères des langues sémitiques. A ce témoignage linguistique vient s'ajouter l'opinion qui déclare les Abyssiniens descendants de Habesch, fils de Kousch, fils lui-même de Cham, et par conséquent petit-fils de Noé. Quoi qu'il en soit, l'histoire indigène de ce peuple, autant du moins que nous la connaissons, ne remonte pas au delà de cette fameuse reine de Saba qui vint admirer la magnificence de Salomon. Le fils qu'elle eut du roi des Juifs porta le double nom de *David* et de *Menihelec*; ses descendants régnèrent jusqu'en l'an 960 après Jésus-Christ. Sous les deux frères *Abraha* et *Azbaha*, en 330, la religion chrétienne fut introduite en Abyssinie par un jeune homme nommé Frumence, qu'un naufrage jeta sur les côtes et qui devint le premier évêque de ce pays. L'islamisme, dans sa marche conquérante, ne put entamer les plateaux abyssiniens, qui gardèrent leur christianisme, mais dénaturé par l'hérésie d'Eutychès. L'Abyssinie fut alors le théâtre d'une révolution intérieure, contre-coup de la conquête arabe. Le Semen était habité par une colonie d'Hébreux qui s'y étaient réfugiés depuis Nabuchodonosor : il devint le point de rassemblement de tous les Juifs, qui fuyaient devant les mahométans. Leur nombre leur donna des idées de conquête. Dans le dixième siècle, la fille d'un de leurs chefs parvint à faire périr la plupart des descendants de Salomon; puis elle marcha sur la capitale, d'où le roi s'échappa à grand-peine pour se réfugier dans le Choa. Pendant trois siècles les Juifs dominèrent en Abyssinie : le plus célèbre de leurs rois, nommé Lalibala, couvrit ce pays de monuments et fit tailler dans les rochers plusieurs temples semblables à ceux qui existaient en Égypte. Dans le treizième siècle le petit-fils de Lalibala renonça tout à coup au trône en faveur d'Icon-Amlac, descendant de la race de Salomon, qui régnait sur le Choa, et avait pour capitale Tégoulet; et depuis cette époque la dynastie salomonique a continué de régner. On remarque parmi ces rois *Amda Sion*, qui, au commencement du quatorzième siècle, fut un monarque belliqueux et puissant; *Zara Jacob*, qui envoya au concile de Florence des ambassadeurs; *David III*, qui entama

des liaisons avec le Portugal. Au seizième siècle, l'Abyssinie se trouva serrée par deux invasions, celle des musulmans à l'est, celle des Gallas à l'ouest; sous le choc de ces deux irruptions, l'ancienne unité de l'empire fut brisée. Le Choa fut encore le refuge de l'indépendance éthiopienne. Ce fut de là qu'avec le secours de 500 Portugais, l'empereur abyssinien *Azenaf Séguéd* repoussa l'invasion musulmane et reconquit ses États. Mais le Choa garda ses rois particuliers, liés à la dynastie abyssinienne par une vassalité qui fut rompue cent ans après. Ces rois continuèrent la guerre contre les Gallas, arrêtèrent leurs invasions, et donnèrent à leur royaume la consistance qu'il a encore aujourd'hui. Quant aux empereurs de Gondar, leur État fut troublé par les efforts imprudents que firent les jésuites portugais pour le rattacher au centre du catholicisme; il en résulta des guerres civiles auxquelles, dans le dix-septième siècle, le roi Basilides mit un terme en chassant les catholiques et en assurant à l'ancienne religion abyssinienne un empire exclusif. Mais depuis cette époque, l'Abyssinie est devenue étrangère à l'Europe. A la fin du dernier siècle, le roi Haimanout ayant été détrôné par des rebelles, le pays tomba dans une anarchie qui dure encore. Wellata Salassé, gouverneur du Tigré, se rendit indépendant. Gouxo, chef des Gallas, plaça sur le trône de Gondar une ombre de souverain. Quant aux vrais descendants de Salomon et de la reine de Saba, ils continuèrent à régner dans le Choa, qui est encore aujourd'hui le centre de la nationalité abyssinienne.

Séparés de l'Europe par leur défiance autant que par des obstacles physiques, isolés au milieu de peuples mahométans ou païens, les Abyssiniens, quoique doués d'esprit et de talent, languissent dans un état assez rapproché de celui où se trouvait l'Europe au douzième siècle. Ils sont très-attachés à la religion chrétienne, mais ils sont aussi ignorants que superstitieux, et divisés en plusieurs sectes qui se disputent sans cesse et se détestent. Leur christianisme, mêlé de pratiques juives, admet la circoncision des deux sexes comme un usage innocent; il conserve le sabbat à côté du dimanche. Lors des grandes discussions sur les dogmes relatifs à la nature de Jésus-Christ, l'Église d'Abyssinie, par sa position géographique, fut entraînée dans le parti des monophysites, c'est-à-dire de ceux qui ne reconnaissent en Jésus-Christ que la nature humaine : elle en forme encore, avec les Coptes de l'Égypte, une des branches principales. Cependant, par le grand nombre de fêtes, par le culte des saints et des anges, et par l'adoration presque divine de la Vierge, ils se rapprochent du catholicisme espagnol et italien. Ils font usage de l'encens et de l'eau bénite. Leurs sacrements sont le baptême, la confession et la sainte cène. Ils communient sous les deux espèces, et admettent la transsubstantiation. Ils observent rigoureusement le carême. Leur Bible contient les mêmes livres que celle des catholiques, et en outre un livre d'Hénoch, dont Bruce a rapporté des exemplaires. A côté de cela l'Église d'Abyssinie conserve plusieurs cérémonies du christianisme primitif; elle ne tolère dans les temples ni statues, ni bas-reliefs, ni crucifix; cependant les prêtres portent toujours un crucifix sur eux. Le baptême ne se donne qu'aux adultes, et dans ce but il y a toujours de grands bassins pleins d'eau aux portes des églises. Le respect pour ces édifices sacrés est tel, que ce sont, ainsi que nous l'avons déjà dit, les lieux de refuge les plus sûrs contre les atteintes d'un ennemi. Les églises sont construites comme les maisons, mais plus vastes et surmontées d'une croix. On n'y trouve d'autre

ornement qu'un petit autel et de grossières peintures. Le chef du clergé est l'évêque de Gondar, qui porte le titre d'*abouna*, c'est-à-dire *père* ; il est nommé par le patriarche copte d'Alexandrie : c'est toujours un étranger. Il a sous lui les *komosât*, archiprêtres attachés aux églises collégiales, et qui ont leurs *debterât* ou chanoines. Les autres fonctionnaires ecclésiastiques sont le *kasis* ou curé, le *nefk kasis* ou vicaire, le *diakon* ou diacre, le *nefk-diakon* ou sous-diacre. Les *abbas* sont les docteurs en théologie. Les moines sont nombreux : ils occupent des maisons bâties autour des églises. Leur principale congrégation est celle de Saint-Antoine, qui date du treizième siècle, et fut fondée par saint Eustathe et saint Tecla-Haimanout. La plupart des moines se rendent utiles en labourant la terre ; aucun n'a la faculté de mendier. Les prêtres, s'ils embrassent le sacerdoce étant mariés, peuvent conserver leurs femmes ; dans le cas contraire ils doivent garder le célibat. Les moines font vœu de chasteté. Le clergé est fort ignorant : il est entretenu par les dons qu'il reçoit des fidèles ; presque tous ses membres exercent des métiers et s'adonnent à l'agriculture. Ainsi qu'on vient de le voir, le christianisme a subi en Abyssinie des défigurations nombreuses ; il y a pourtant conservé ses caractères essentiels : au milieu des révolutions continuelles qui depuis 1,500 ans ont bouleversé ce pays, la religion a été le seul principe de stabilité qui ait maintenu sa nationalité ; c'est au nom de la religion et par elle qu'il a surmonté, au seizième siècle, les invasions musulmanes et qu'il étend aujourd'hui son ascendant sur les Gallas ; c'est par la religion qu'il finira par se rattacher à l'Europe¹.

Les Abyssiniens sont généralement d'une taille élevée et d'une constitution vigoureuse ; de grands yeux noirs animent leur figure bronzée et presque noire ; doués d'une très-grande force musculaire, ils déploient une agilité et une souplesse extraordinaires. Leur physionomie est douce ; elle prend sans effort un caractère de noblesse que soutient leur costume simple et digne. Ce costume se compose de larges braies de coton qui s'arrêtent aux genoux, d'une large ceinture de même étoffe à laquelle pend un sabre recourbé, puis du *taube*, grande pièce de coton de 12 à 14 pieds de long sur 5 à 6 de large, dont ils s'enveloppent élégamment ; ils ne portent point de chaussure et ont toujours la tête nue. Les femmes ont à peu près le même vêtement ; elles sont très-belles.

Les Abyssiniens sont calmes, enjoués, francs, laborieux, adroits, d'une grande sobriété. L'amour du gain est leur plus grand vice. Il n'y a pas de castes parmi eux, et les fonctionnaires composent seuls une sorte de noblesse temporaire. On y trouve peu d'esclaves. L'enseignement public, borné d'ailleurs à la lecture, à l'écriture et au calcul, est entre les mains du clergé. L'autorité des monarques abyssiniens est absolue. La justice est administrée par eux avec une grande promptitude. Leur revenu est considérable, grâce aux terres immenses qu'ils possèdent et qu'ils font cultiver par corvées. Les armées abyssiniennes ne sont que des hordes sans discipline. Quelques soldats ont de courts fusils qu'ils ne tirent qu'en les appuyant à un pieu ; la plupart sont armés de lances et d'épées. La bravoure des Abyssiniens n'étant point dirigée par la tactique, ne sert ordinairement qu'à les faire massacrer en grand nombre. Vainqueurs, ils se livrent à une extrême férocité, et, dans leurs triomphes peu fréquents, les parties sexuelles de leurs ennemis morts sont portées en trophée.

¹ Rochef, *Deuxième voyage*, page 240.

Les demeures de ces peuples sont des cabanes rondes, couvertes d'un toit conique, forme rendue nécessaire par la violence des pluies. Les habitations des chefs se composent de plusieurs corps de logis. Quelques tapis de Perse, et une jolie poterie de terre noire, un peu transparente, forment les principaux objets de luxe. On fabrique aussi des tissus de coton, des cuirs tannés et divers ustensiles en fer et en cuivre. Les arts et métiers sont en grande partie abandonnés aux étrangers, et surtout aux juifs.

Toutes les denrées sont au plus bas prix en Abyssinie : un bœuf ne coûte guère que 2 ou 3 taris (9 fr. à 13 fr. 50 c.), une poule ne vaut que 5 centimes. Quant aux objets de moindre valeur, on se les procure par voie d'échange. Nous avons déjà dit que des morceaux de sel gemme d'un poids déterminé servent généralement à opérer ces transactions. Il paraît certain que les viandes crues, avec une sauce de sang frais, ne repoussent point, et excitent même l'appétit d'un Abyssinien. Une boisson appelée *maïze*, sorte d'hydromel renforcé d'opium, et le *soué* ou *boriza*, espèce de bière, animent la sauvage gaieté des festins. Les deux sexes s'y livrent publiquement, sinon à des débauches, du moins aux plaisanteries les plus licencieuses. Les rois et les ras, ou chefs des armées, ont auprès d'eux des bouffons qui plaisantent tout le monde, et des poètes qui n'ont d'autres moyens d'existence que de réciter ou d'improviser des vers pendant les soirées ou veillées. Le principal amusement des classes inférieures, dans les fêtes qui succèdent aux rigueurs du carême, est le jeu du *kersa*, qui ressemble beaucoup au mail : de grandes troupes de jeunes gens se réunissent ; quelquefois des villages entiers se défient réciproquement, et le jeu se termine souvent par des rixes sanglantes.

Les hommes n'ont qu'une seule épouse légitime, mais le mariage se rompt très-aisément, et les riches ont plusieurs concubines. Néanmoins la religion n'approuve pas ces dérèglements, car quiconque manque à la foi conjugale est repoussé de la communion. Toutefois il est bon de faire observer qu'en Abyssinie le mariage ne reçoit aucune sanction ni politique ni religieuse.

Lorsqu'un individu meurt, serait-ce même un étranger, tous les voisins témoignent la plus grande affliction ; tous s'empressent d'apporter chez le plus proche parent du défunt des provisions de bouche de toute nature et en quantité considérable ; on s'empresse de le distraire ; on l'oblige à boire, et l'ivresse la plus complète remplace, chez les assistants, la tristesse dont une heure auparavant chacun semblait être accablé. L'enterrement ne coûte rien, car tous les voisins, munis des outils nécessaires, aident à creuser la fosse et travaillent à l'envi ; mais les prêtres exigent une somme exorbitante pour les prières des morts.

§ VIII. MŒURS DES GALLAS, CHANGALLAS, FELACHAS, ETC. — Si tels sont les peuples chrétiens de l'Abyssinie, rien ne doit nous étonner de la part des nations sauvages qui demeurent dans ce pays. En effet, la férocité et la malpropreté des *Gallas* surpassent toute idée. Ils ne mangent que de la viande crue ; ils se barbouillent le visage du sang de l'animal tué, et suspendent les intestins autour de leur cou, ou les tissent parmi leur chevelure. Les incursions de ce peuple nomade et pasteur sont aussi subites que désastreuses. Tout périt sous leur glaive ; ils massacrent l'enfant dans le ventre de la mère ; les adolescents sont conduits en esclavage après avoir été privés de la

virilité. Ces Tatars de l'Afrique, qui se montrèrent d'abord dans les contrées situées au sud-est de l'Abyssinie, y occupent actuellement cinq ou six provinces. Ils sont divisés en un grand nombre de tribus, comprises, selon quelques-uns, en trois corps de nations. On connaît peu ceux du midi; on donne à ceux de l'occident le nom de *Bertuma-Galla*; ceux à l'est s'appellent *Borena-Galla*. Les Gallas ne sont pas idolâtres; ils ne reconnaissent qu'un Dieu, ont un culte très-simple et ont emprunté plusieurs pratiques au christianisme. Ils sont bien constitués, ont une haute taille, le front large, le nez aquilin, la bouche bien coupée, le teint cuivré; leurs cheveux sont tressés en nattes autour de leur tête. Habités au cheval dès l'enfance, ils sont excellents cavaliers, insensibles aux plus rudes fatigues, très-braves dans les combats. Ils croient à la magie et à une vie future; cependant Salt assure que les plus civilisés ont embrassé le mahométisme. Le droit de propriété, le mariage, l'entretien des parents âgés, sont consacrés par des lois. Quelques tribus sont composées d'agriculteurs habiles et laborieux.

Les autres peuples païens et sauvages se font moins redouter. Au nord-ouest les *Changallas* habitent les hauteurs couvertes de forêts, et nommées *Kolla* par les Abyssiniens. Le visage de ces nègres se rapproche de celui des singes. Ils passent une partie de l'année sous l'ombrage des arbres, et l'autre dans des cavernes creusées au milieu de rochers de grès poreux. Les diverses tribus se nourrissent, les unes d'éléphants, d'hippopotames et de rhinocéros, les autres de lions et de sangliers; il y en a une qui mange des sauterelles. Ils vont nus, et ont pour armes des flèches empoisonnées, des lances, des sabres et des boucliers. Les Abyssiniens les chassent comme des bêtes fauves et les réduisent en esclavage. Ils sont presque tous idolâtres; quelques-uns ont embrassé le mahométisme; d'autres, parmi ceux qui sont le plus rapprochés des Abyssiniens, se sont faits chrétiens. Chacune de leurs tribus se divise en familles, gouvernées par le plus ancien des membres, que l'on nomme *cheba*. Les *Changallas* ne prennent qu'une femme; mais le *cheba* a le privilège d'en posséder deux. Chez eux les mariages sont des espèces d'échanges: le frère donne sa sœur à celui dont il veut obtenir la sœur, ou se procure à la guerre une femme qu'il adopte pour sa sœur, et qu'il échange à ce titre contre la femme qui lui plaît. Les femmes sont généralement très-précoces: dès l'âge de dix ans elles sont mères. Ces peuples sont déjà désignés chez les anciens sous le nom de mangeurs de sauterelles, d'autruches, d'éléphants. La nature du sol, tour à tour couvert d'eau ou gercé par la chaleur, rend toute espèce de culture impossible.

Deux nations portent le nom d'*Agawus* ou d'*Agauus*; l'une habite dans la province de Lasta, autour des sources du Tacazzé, l'autre occupe les environs des sources du Bahr-el-Azrak. Maîtres de contrées fertiles, mais inaccessibles, braves et pourvus d'une bonne cavalerie, ils maintiennent leur indépendance contre les Gallas et les Abyssiniens. Ils se livrent à un commerce considérable. Ce sont eux qui fournissent Gondar de viande, de beurre et de miel. Quoique leur culte principal eût jadis pour objet d'honorer l'esprit qui, selon eux, présidait aux sources du fleuve, et qu'ils n'aient point tout à fait abandonné ces pratiques superstitieuses, ils sont maintenant presque tous convertis au christianisme, et sont même plus zélés pour leur religion que les Abyssiniens.

De tous les habitants de l'Abyssinie, les juifs nommés *Falasjan* ou *Felachas*, c'est-à-dire *exilés*, présentent le phénomène historique le plus singulier. Ainsi que nous l'avons déjà dit, il paraît qu'à l'époque de la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, vers l'an 596 avant Jésus-Christ, un grand nombre d'habitants se réfugièrent en Arabie et en Égypte, d'où ils purent passer en Abyssinie. Ils y ont conservé jusque dans ces derniers temps leur langue, leur religion, leurs lois, leurs mœurs, et même leur indépendance. Ils étaient répandus autrefois dans presque toutes les provinces; mais on ne les trouve plus aujourd'hui que dans les cantons de Dember, de Sakket, d'Alafa et de Tcholga. Issus d'une civilisation plus avancée que celle du pays où ils se sont fixés, ils conservent encore leur prééminence; eux seuls sont exempts de tout impôt et sont affranchis du service militaire. Les Felachas ont le teint brun olivâtre assez foncé, le front saillant, le nez courbe, les lèvres moins bordées que celles des Gallas; ils ont l'ovale de la tête rétréci à la partie inférieure; l'ensemble de leur physionomie est peu agréable. Ils sont faibles de corps et peu courageux. Ils pratiquent librement leur religion, se construisent des temples, et comme tous les autres juifs, ont des jours consacrés au repos, le vendredi et le samedi, qu'ils passent dans une retraite absolue, et où ils ne peuvent même apprêter leurs aliments. Pour éviter tout contact étranger, ils confectionnent eux-mêmes leurs vêtements et leurs instruments de travail. Ils se livrent peu à l'agriculture; ils en confient les soins à des domestiques chrétiens, qui ont aussi la charge de veiller à leurs troupeaux. Loin de s'adonner exclusivement au commerce comme les autres juifs, ils le négligent pour se livrer à l'industrie du travail du fer et à celle de la bâtisse, industries qui leur valent la protection des princes abyssiniens. Ce sont eux qui fabriquent les fers de charrue, les haches, les couteaux, les sabres, et les fers de lance, etc. Ils excellent dans la construction des maisons et des églises. Ils fabriquent aussi les poteries avec beaucoup d'habileté.

§ IX. COMMERCE DE L'ABYSSINIE. — L'anarchie féodale qui divise et déchire l'Abyssinie est tout à fait contraire à la liberté des relations commerciales avec ce pays. Cependant le commerce étranger n'y est pas sans importance; Adoua ou Adoueh en est le principal comptoir, et Massouah, sur le golfe Arabique, le principal port. Ce sont les caravanes qui font les exportations et les importations de ce pays : les principales vont de Gondar à Massouah ou au Kaire par le Sennaar. A Massouah, elles trouvent les verroteries, les armes qu'expédie Djeddah, les comestibles et les bois de construction venus de Moka, le doura et le sel de Souàkim, le riz, le tabac, le poivre, le girofle, le sucre, les guinées rouges et bleues, les indiennes, les calicots, les mousselines, les draps rouges et les étoffes de soie de Bombay et de l'Angleterre. Elles y vendent de l'or, du café, du musc, de la cire, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, d'antilope et de buffle, des dents d'hippopotame, de l'écaille de tortue, des perles, gommés, plumes d'autruche et plantes médicinales.

Le commerce à l'intérieur est fait par un petit nombre de gros marchands, qui traitent directement avec les chasseurs pour l'ivoire, les plumes d'autruche, avec les Gallas pour le musc et le café, avec les pasteurs arabes pour l'or.

L'ouvrier jouit en Abyssinie d'une liberté absolue, mais rien ne garantit son salaire. Les tanneurs, les forgerons et les tisserands, toujours occupés, parviennent cepen-

dant à se créer un sort meilleur, et les environs de Gondar présentent quelques établissements fondés par leurs économies et leur industrie.

L'Angleterre et la France ont fait des traités de commerce avec le Choa; mais la situation intérieure de ce pays, et le peu d'efforts que fait sa population pour tirer parti de ses richesses, ne permettent pas d'espérer de sitôt des résultats de ces conventions.

§ X. CÔTES DE LA NUBIE ET DE L'ABYSSINIE. — Un sentiment commun a engagé les voyageurs anciens et modernes à comprendre toutes les côtes africaines sous la dénomination générale de *Troglodytique* et de *côte d'Abesch*. La Nubie et l'Abysinie n'ayant point de limites fixes, nous suivrons leur exemple en décrivant ici toute la côte depuis le cap Elbat jusqu'au delà du détroit de Bab-el-Mandeb.

Les anciens considéraient la chaîne de montagnes qui longe le golfe Arabe comme très-riche en métaux et en pierres fines; les géographes arabes ont confirmé ces relations, ainsi que celles relatives à une carrière d'émeraudes. Mais la chaleur et la rareté de l'eau rendent la partie la plus basse de la côte presque inhabitable; partout les citernes remplacent les sources. Les vents *étésiens* ou du nord-est amènent les pluies périodiques. Les petits lacs ou mares dont la côte est parsemée se remplissent alors d'eau pluviale. Les palmiers, les lauriers, les oliviers, les *styrax* ou *aliboufiers*, et d'autres arbres aromatiques, couvrent les îles et les côtes basses. Dans les bois on voit errer l'éléphant, la girafe, l'ours fourmilier, et plusieurs espèces de singes. La mer, peu profonde, se colore d'un vert de pré, tant est grande la quantité d'algues et d'herbes marines qu'elle nourrit. Il s'y trouve aussi beaucoup de corail.

La nature du sol et du climat a toujours retenu les habitants dans le même état d'une misère sauvage. Divisés en tribus, sous des chefs héréditaires, ils vivaient et ils vivent encore des produits de leurs troupeaux de chèvres et de la pêche. Les creux des rochers étaient et sont encore leurs habitations ordinaires; c'est de ces cavernes (en grec *trogli*) qu'est venu le nom général *Troglodytes*, sous lequel les anciens les désignaient.

Ces peuples sont Arabes d'origine; Bruce les comprend sous le nom général d'*Agazi* ou *Gheez*, c'est-à-dire pasteurs; ils parlent la langue *gheez*, qui a, comme nous l'avons vu, beaucoup d'analogie avec l'arabe. Les sons rudes et bizarres de cette langue ont fait dire aux anciens que les Troglodytes sifflaient et hurlaient au lieu de parler. Anciennement les femmes étaient en commun, à l'exception de celles des chefs de tribus; elles se blanchissaient tout le corps avec de la céruse, et suspendaient à leur cou des coquillages qui devaient les préserver d'être ensorcelées. Quelques-unes de ces tribus ne tuaient point leurs bestiaux et se nourrissaient de lait, comme font encore les *Hazortas*, dont nous parlerons bientôt; d'autres mangeaient des serpents et des sauterelles, nourriture encore chérie des diverses tribus de Changallas; enfin il y en avait qui dévoraient les chairs et les os broyés ensemble et rôtis dans la peau. Ils composaient avec les fruits sauvages une espèce de liqueur vineuse. Les plus misérables d'entre eux se rendaient en troupes, comme les bestiaux, auprès des lacs ou mares d'eau pour assouvir leur soif. Ce portrait des anciens Troglodytes paraît en grande partie applicable aux habitants actuels de ces côtes.

Si nous commençons la topographie de la côte par la partie la plus septentrionale,

nous trouverons qu'elle forme un grand enfoncement, nommé la *baie Sale* ou *golfe Immonde* par les navigateurs anciens et modernes. Au fond de ce golfe est le *port des Abyssiniens*. Les géographes arabes donnent à la côte qui suit ce port le nom de *Baza* ou *Bodscha*; c'est, selon eux, un royaume séparé de la Nubie par une chaîne de montagnes riche en or, en argent et en émeraudes. Les habitants de cette contrée mènent une vie nomade et sauvage; le lait et la chair de leurs chameaux, bœufs et brebis, leur fournissent une nourriture abondante; chaque père de famille exerce chez lui l'autorité patriarcale; il n'existe pas d'autre gouvernement. Pleins de loyauté entre eux, hospitaliers envers les étrangers, ils pillent les nations agricoles et les caravanes marchandes.

Le port d'*Aidab* ou de *Djidyd* a longtemps servi de point de communication entre l'Afrique et l'Arabie; les pèlerins de la Mekke s'y embarquaient pour passer la mer Rouge. Le pacha d'Égypte y entretient une petite garnison. Les deux ports de *Fedjah* et de *Dorho* ou *Deroura*, sur le golfe Arabique, sont aussi dans le pays de Bedjah. *Suakem* ou *Souâkim*, à 100 kilomètres au sud de Fedjah, est actuellement le port le plus fréquenté. Cette ville se compose de deux parties appelées *El-Gheyf* et *Oszok*. La première est sur la côte même, et renferme 3,000 habitants; la seconde, défendue par quelques redoutes, occupe une portion d'une petite île sablonneuse et stérile; on y compte 5,000 habitants; c'est la résidence du gouverneur. Souâkim est bâtie en blocs de corail. Elle possède des mosquées et même des écoles; mais ses maisons tombent la plupart en ruines. Cette ville, qui n'a d'industrie que la fabrication d'outres et de nattes de jonc, est un lieu de passage pour les pèlerins du Sennaar.

La côte voisine, sans rivière et pourvue de peu d'eau douce, renferme de la pierre calcaire, de l'argile à potier, de l'ocre rouge, mais point de métaux. On y cultive le doura, le tabac, les melons d'eau, la canne à sucre. Parmi les arbres on remarque le sycamore, que les anciens attribuaient à la Troglodytique, de même que la *persea*. Les forêts se composent d'ébéniers, de gommiers ou d'acacias, et de plusieurs variétés de palmiers: un gros arbre produit des fruits semblables au raisin. On y rencontre la girafe et de nombreuses troupes d'éléphants.

Le promontoire *Ras-Ageeg* ou *Ahehas* paraît terminer le pays de Bedjah. Ce promontoire est suivi d'une côte déserte, bordée d'ilots et de rochers. C'était ici que les Ptolémées faisaient prendre les éléphants dont ils avaient besoin pour leurs armées.

La première île un peu considérable que l'on remarque au sud-est s'appelle *Dahalac* ou *Dahlac*; c'est la plus grande de toutes celles du golfe Arabique: elle a plus de 36 kilomètres de longueur sur 16 de largeur. Plane du côté du continent, elle se termine par des rochers élevés du côté du golfe Arabique. Les chèvres que l'on y trouve portent un poil long et soyeux. On tire une sorte de laque de la gomme d'un arbuste qui y croît. Les vaisseaux y cherchent de l'eau fraîche, qui cependant est très-mauvaise, étant conservée dans des citernes malpropres. Elle a été jadis très-peuplée; les anciens l'appelaient *Orine*. Elle ne nourrit que quelques chameaux, ânes et mules, des gazelles, et surtout des chèvres, dont le nombre est très-considérable. Il n'y a pas de chiens; mais en compensation le nombre des chats est effrayant. Les oiseaux sont très-nombreux; mais ils se rapportent à un petit nombre d'espèces, telles que les vautours, l'aigle de mer, le corbeau noir, la corneille, le goëland, le

pélican, la courline, le héron, la tourterelle. Les reptiles, peu variés, se bornent à trois espèces de vipères et à un lézard et un anobis.

Dans le golfe formé entre la côte et Dahalac se trouve *Massaouah*, petite île ou plutôt rocher stérile composé de coraux et d'autres polypiers. La chaleur y est excessive; son atmosphère impure, et des miasmes d'une odeur insupportable qui s'exhalent de la partie de la grève qui reste découverte à la marée basse, en rendent le séjour dangereux : on n'y rencontre pas une seule source d'eau vive, pas un seul arbre. L'île a environ 1,000 mètres dans sa plus grande longueur et 400 dans toute sa largeur; elle est située sur un banc de sable qui l'entoure de tous côtés, et qui, s'allongeant vers le sud en forme de triangle, comprend un espace de 1,500 mètres. Le port de Massaouah était connu des anciens sous le nom de *Sebastricum Os* : c'est un des meilleurs mouillages de la mer Rouge; il est défendu par une mauvaise forteresse. Il peut contenir une soixantaine de petits navires qui sillonnent les côtes de la mer Rouge, et les bâtiments de toute grandeur peuvent y mouiller sans difficulté. C'est ici que débarquent les voyageurs qui se rendent en Abyssinie par mer. Un chantier se trouve sur la plage de l'île : on y construit de petites chaloupes pour la pêche du corail, et des barques nommées *daou* qui portent jusqu'à 60 tonneaux; elles n'ont pas de pont et naviguent à la voile latine. La ville a quelques maisons en pierre, mais la plupart ne sont que des huttes en roseaux; les édifices publics consistent en quatre mosquées. Les habitants de l'île, au nombre de 2,000, parlent un idiome composé de mots arabes et abyssiniens. Ils se composent de Bédouins venus de l'Hedjaz ou de l'Yemen, de Chohos ou Bédouins de la côte d'Afrique, de musulmans d'Abyssinie et de Gallas.

A l'est de l'Abyssinie et sur la côte, entre le golfe où l'on voit s'élever l'île Massaouah et la baie d'Azab, nous trouvons le *Dankali*, qui comprend un espace de plus de 400 kilomètres de longueur sur 60 à 80 de largeur. La partie septentrionale porte le nom de *Samhar*, et le reste celui de *Dumhoëta-Choho*.

Des pluies périodiques arrosent cette contrée depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars; elles commencent précisément à l'époque où elles ont complètement cessé en Abyssinie. Les habitants, nommés *Chohos*, sont généralement pasteurs; ils ensemencent quelques champs, mais leurs récoltes ne suffisent pas à leur consommation : aussi acceptent-ils, moyennant une certaine quantité de blé, la garde des troupeaux des riches Abyssiniens. On les peint comme cruels et sanguinaires. Ils sont mahométans, et parlent une langue particulière qui renferme beaucoup de mots arabes. Non-seulement ils exercent leurs brigandages sur les étrangers, mais leurs diverses tribus sont entre elles dans un état permanent d'hostilité. Ils n'obéissent même à leurs chefs que lorsque leur propre intérêt le commande.

Au fond du golfe, *Arkiko* domine une rade ouverte aux vents de nord-est; il y a 400 maisons, les unes construites en argile, les autres faites d'herbes entrelacées. *Zoulla* est bâtie sur l'emplacement de l'antique port d'*Adulis*, dont quelques débris portent encore le nom d'*Azouly*. Nous devons faire remarquer que plusieurs auteurs pensent qu'il y eut deux villes antiques du nom d'*Adulis*, et que ces deux villes, situées à 8 kilomètres l'une de l'autre, sont Arkiko et Zoulla. C'est en effet à Arkiko que fut trouvée la célèbre inscription connue sous le nom de monument d'Adulis.

Ce monument consiste en deux morceaux de basalte, ou pour mieux dire de diorite, qui paraissent avoir fait partie d'un trône, et qui portent une inscription contenant, outre la généalogie de Ptolémée Évergète, une liste de noms de peuples soumis par un autre prince dont le nom est inconnu, et qui fit ériger ce monument.

Sur la côte basse, sablonneuse et brûlante du *Samhar*, on voit errer plusieurs tribus nomades; les *Chilos*, très-noirs de peau, et les *Hazortas*, qui sont petits et d'un teint cuivré. Les premiers sont peu connus; les seconds, qui peuvent mettre sur pied 3,000 guerriers, obéissent à six chefs, dont le principal réside à Zoulla. Comme les anciens Troglodytes, ces peuples habitent les creux des rochers, ou des cabanes faites en joncs et en algues. Pasteurs, ils changent de demeure selon que les pluies font éclore un peu de verdure sur ce sol brûlé; car lorsque la saison pluvieuse cesse dans les plaines, elle commence dans les montagnes; lorsqu'ils descendent de celles-ci, ils transportent des provisions de sel qu'ils y ont recueilli, et qu'ils échangent contre des grains.

Les *Danâhyls*, au sud des Chilos, forment aussi plusieurs tribus, dont la plus puissante, appelée *Dumhoëta*, et qui peut mettre 1,000 hommes sous les armes, possède le village de *Douroro* et celui d'*Ayth*. Tous les hommes en état de faire la guerre pourraient s'élever au nombre de 6,000; mais ils sont tellement pauvres qu'ils ne peuvent se procurer les armes qui leur seraient nécessaires. Ils parlent tous la même langue, et professent l'islamisme, bien qu'ils n'aient ni prêtres ni mosquées. Leur teint est noir et leurs cheveux sont crépus. La forme pyramidale qu'ils donnent à leurs tombeaux fait présumer qu'ils sont les restes d'un ancien peuple qui fit jadis partie de l'empire de Méroé.

Les Turcs, maîtres de cette côte depuis le seizième siècle, en donnaient le gouvernement à un cheik arabe, qui portait le titre de *naïb*. Aujourd'hui elle est soumise au pacha d'Égypte. Ce gouvernement des côtes, nommé dans les anciennes relations le territoire du *Bahar-Nagach*, c'est-à-dire roi de la mer, s'étendait autrefois depuis Souâkim jusqu'au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. *Débaroa* ou *Barva*, son ancienne capitale, était, du temps de Bruce, dans les mains du *naïb* de Massaouah. Cette ville, située sur le Mareb, passe pour être la clef de l'Abyssinie du côté de la mer; c'était du temps des Portugais une grande place de commerce.

Les *Nébaras*, qui occupent le pays compris entre Débaroa et Massaouah, sont le seul peuple du Dankali qui professe le christianisme. Au sud de ceux-ci on trouve les *Belessouas*, les *HaJarems*, les *Kédemts* et les *Ouimas*.

CHAPITRE CINQUIÈME.

VERSANT SEPTENTRIONAL DE L'ATLAS.

§ I^{er}. OROGRAPHIE. — La région que nous allons parcourir est depuis longtemps appelée par les Arabes *Maghreb* ou Occident : c'est en effet la partie occidentale de l'Afrique septentrionale. Elle comprend les régences de Tripoli et de Tunis, l'Algérie et l'empire de Maroc. Nous allons donner les traits généraux qui caractérisent ces diverses contrées, en laissant les détails à la description spéciale de chacune d'elles.

Les collines sablonneuses qui terminent à l'ouest le bassin du Nil se joignent, vers les lacs Natren, avec une suite de hauteurs mal distinctes, qui courent du nord-est au sud-ouest jusqu'à l'oasis de Syouah. Depuis cette oasis jusqu'à celle d'Aoudjilah, ces hauteurs deviennent des montagnes nues et escarpées, qui s'élèvent au milieu de plaines calcaires; leurs parties les plus septentrionales traversent la Cyrénaïque, et, sous le nom de *Djebel-Akhdar*, s'étendent jusque sur la côte. A ces montagnes succèdent deux séries de groupes composées de sommités sauvages et basaltiques, et qui portent le nom général de *Haroudjé*. Le *Haroudjé blanc* ou méridional enveloppe le Fezzan, et, par les monts *Agrouh* et *Açoud*, rejoint le *Haroudjé noir*. Celui-ci se dirige au nord-est à travers l'État de Tripoli, forme par ses divers rameaux le plateau de Ghadamès, et se continue par les monts *Gharian* et *Nefouça*, qui sont élevés de 1,000 à 1,200 mètres. Les monts Gharian jettent des contre-forts qui s'épanouissent sur le littoral. Les Nefouça se continuent le long de la mer par des collines de sable qui vont atteindre, au nord du lac Kaïrouan, le massif de l'Atlas.

Le nom d'*Atlas* est donné vulgairement à tout l'ensemble des montagnes qui s'étendent du cap Bon, dans la Méditerranée, au cap Gers dans l'océan Atlantique, en couvrant de leurs ramifications ou de leurs plateaux tout le pays compris entre les deux mers. Le système de l'Atlas est mal connu. Comme toutes les masses montagneuses de l'Afrique, il se compose, non de chaînes distinctes et uniformément alignées, mais de séries de groupes isolés ou réunis seulement par leurs bases, qui sont généralement parallèles à la côte, s'étagent les unes sur les autres, renferment entre elles plusieurs plateaux ou déserts, et s'ouvrent par des brèches nombreuses pour laisser passer les cours d'eau. On peut réduire tout cet ensemble si confus à deux grands massifs parallèles : le premier est celui qui longe la Méditerranée jusqu'au détroit de Gibraltar, et qu'on peut subdiviser en deux parties parallèles, mais très-inégales en étendue, le *petit Atlas*, le *moyen Atlas*; le second est le massif intérieur ou le *grand Atlas* qui précède les déserts.

Le *petit Atlas* s'étend de la rivière de Bougie à l'embouchure du Chélif, dans une longueur de 350 kilomètres; il est très-voisin de la côte, dont il s'éloigne à peine de 50 kilomètres. Ses parties les plus importantes sont : le *Djurjura* (2,100 m.), dont les ramifications couvrent la grande Kabilie, et dont la partie la plus voisine de la mer se nomme le *Djebel-Tamgout* (1,400 m.), entre Bougie et Dellys; le *Mouzaïa* (1,597 m.), qui domine la grande plaine de la Metidja; le *Chenoua*, à l'est de Cherchell; le *Djebel-Zakkar* (1,534 m.), entre Cherchell et Milianah; les montagnes du *Dahra*, crête rocheuse située entre le Chélif et la mer. Le petit Atlas appartient tout entier à l'Algérie.

Le *moyen Atlas* commence au golfe de Tunis et finit au détroit de Gibraltar : il est éloigné de la côte de 25 à 75 kilomètres. On croit que ses points culminants atteignent 2,000 mètres; mais sa hauteur moyenne ne dépasse pas 1,700 mètres. Ses principales parties sont : le *Ghorra* (1,200 m.), au sud de la Calle; le *Djebel-Beni-Salah*, au sud de Bone; le *Mahouna* (1,520 m.), près de Guelma; le *Boughareb* (1,316 m.), à l'est de Constantine; le *Djebel-Beni-Khateb* (1,340 m.), au nord-est de Milah. Les nombreux contre-forts de toutes ces montagnes s'épanouissent très-confusément sur la côte, et vont former les montagnes de l'*Édough* (972 m.), à l'ouest de Bone, et celles de *Goufi* (1,090 m.) à l'ouest de Collo. Puis vient une double série de groupes qui vont

de l'est à l'ouest, entre Constantine et la rivière de Bougie; la série la plus septentrionale renferme principalement les groupes du *Babour* (1,890 m.), dont les contre-forts composent en grande partie la petite Kabylie; la série méridionale renferme le *Djebel-Sidi-Aïça* (1,456 m.), le *Biban*, qui est coupé aux Portes de Fer par une route de Constantine à Alger; le *Dira*, au sud d'Aumale, où viennent se rattacher les montagnes de *Ouennourra*, dont nous parlerons tout à l'heure. Là le moyen Atlas se confond dans les montagnes de *Titri* ou de *Kebouriah* avec les groupes méridionaux du petit Atlas; il se trouve coupé par le cours du Chélif, et se continue par la masse très-épaisse et très-épanouie de l'*Ouenseris* ou bien *Ouarensenis* (1,800 m.), qui s'étend entre le Chélif et ses deux affluents, le Nahar-Ouacel et la Mina. Au delà de la Mina, le moyen Atlas se continue par plusieurs séries de groupes très-confus allant parallèlement de l'est à l'ouest; les principaux sont: au nord, les montagnes de *Mascara*, le *Djebel-Tessala* (925 m.), le *Medjouna*, le *Filahoucen* (1,100 m.), le *Djebel-Beni-Snâcen* (1,390 m.), dont les ramifications descendent sur la côte entre la Tafna et la Molouïa; au sud, les montagnes de *Yacoubia*, des *Djafra* et de *Tlemcen*; là ces groupes sont coupés par la Tafna et la Molouïa, au delà desquelles ils se prolongent dans le Maroc par les montagnes du *Rif* jusqu'au détroit de Gibraltar.

Le *grand Atlas* s'étend du cap Bon au cap Gers; il est fort mal connu, et s'élève en quelques parties à 2,500 mètres. Ses principaux groupes sont: le *Zaroan* (1,345 m.) et le *Djebel-ben-Hanech* (1,400 m.), dans le pays de Tunis; le *Djebel-Donkhan*, par lequel les montagnes tunisiennes se rattachent au grand massif de l'*Aurès*. Ce massif, où l'on trouve la sommité du *Chellia* (2,100 m.), comprend entre ses diverses branches plusieurs hauts plateaux, dont le principal est l'*Açoul*; ses contre-forts méridionaux sont nombreux, parallèles, et courent entre les rivières qui vont se jeter dans l'Oued-el-Djedi. Il se prolonge à l'ouest par deux séries de groupes très-distincts. La série du nord-ouest va se rattacher au moyen Atlas par les montagnes de *Bel-lezma*, de *Bou-Taleb* (1,815 m.), de *Kellouf* et de *Ouennourra*. Entre ces montagnes, l'*Aurès* septentrional, les montagnes de Tebessa et les groupes du moyen Atlas, se trouve un vaste plateau dit de la *Medjanah* et des *Sbakh*, dont nous reparlerons; il est coupé lui-même par une série de montagnes joignant celles de Bellezma à celles de Constantine: le principal groupe est le *Djebel-Guerioun* (1,727 m.). — La série du sud-ouest continue le grand Atlas, et a pour groupes principaux le *Djebel-bou-Kahil*, le *Djebel-Sahari*, le *Djebel-Amour*, qui n'ont guère que 1,000 à 1,200 mètres; le *Djebel-Rounjaïa*, le *Djebel-Ksan*, les montagnes du *Haskoura*, et dans le Maroc la longue chaîne du *Djebel-Idraren-Drânn*.

Il n'y a point de neiges perpétuelles dans tout l'Atlas: dès le mois de mai, toutes celles qui couvrent ses sommets sont fondues, et elles ne reparaissent qu'en décembre. Nous ajouterons quelques détails à certaines parties de ces montagnes dans la description de l'Algérie.

Le grand et le moyen Atlas paraissent formés d'une roche de quartz et de mica, sur laquelle repose un calcaire de sédiment inférieur qui a subi un soulèvement tel que ses couches, d'horizontales qu'elles étaient primitivement, sont devenues presque perpendiculaires. Le petit Atlas, en suivant la série des formations depuis les plus anciennes jusqu'aux plus modernes, est composé de schistes et de gneiss qui appar-

tiennent aux terrains de sédiment les plus inférieurs ou de transition, sur lesquels se trouve le lias ou calcaire bleu du sédiment supra-inférieur, puis aux dépôts de sédiment supérieur, aux porphyres trachytiques et au terrain diluvien ou de transport.

C'est dans la formation schisteuse que se trouvent les calcaires qui ont fourni aux anciens les beaux marbres de Numidie. La roche dominante est un schiste talqueux luisant, dont les couleurs habituelles sont le blanchâtre, le vert et le bleu; il ne se présente pas en couches régulières, mais en feuillets contournés et coupés par une infinité de fissures qui les traversent dans tous les sens, et qui sont remplies de quartz blanc et de fer oxydé. Le calcaire, subordonné ou enclavé dans ce schiste, est d'une texture saccharoïde, c'est-à-dire imitant le sucre dans sa cassure, ou d'une texture sublamellaire; sa couleur est tantôt un beau blanc, ou bien le gris et le bleu turquin. Il forme souvent des masses considérables parfaitement stratifiées: à l'ouest d'Alger, sa puissance est au moins de 150 mètres; celle du groupe schisteux en a plus de 400. Le schiste contient du grenat et de l'anthracite. Il passe par des nuances presque insensibles au micaschiste, puis au gneiss. Sous cette forme il ne paraît pas avoir plus de 100 mètres d'épaisseur. Parmi les substances minérales qu'il renferme, les tourmalines noires sont en quantité considérable.

La formation du lias paraît constituer la masse principale du petit Atlas. Elle atteint une hauteur de 1,650 mètres et une puissance de plus de 1,200, et se compose de calcaire compacte et de couches marneuses. Le terrain de sédiment supérieur est formé de grès et de calcaire grossier ferrugineux. Il constitue toutes les collines qui s'étendent entre les trois Atlas, et paraît être, à en juger par les corps organisés qu'il renferme, tout à fait de la même époque que les dépôts qui se trouvent au bas des deux versants des Apennins. Composé de deux étages, sa puissance moyenne est d'environ 400 mètres. Il paraît s'étendre jusque dans le grand désert de Sahara, dont les sables ne sont probablement que la partie supérieure de ce terrain; et entre les trois Atlas il paraît également occuper une longueur de plus de 400 kilomètres.

Les porphyres trachytiques, roches d'origine volcanique, que l'on remarque sur la côte le long de la falaise qui s'étend près du cap Matifou, où ils forment des écueils, sont intercalés au milieu du terrain tertiaire, où ils n'ont pu arriver que poussés de bas en haut. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, jusqu'à l'endroit où les porphyres commencent à paraître, les couches tertiaires sont parfaitement horizontales, et qu'elles s'inclinent tout à coup de 15 à 20 degrés vers le nord-est jusqu'à leur point de contact avec les schistes. A l'époque où le soulèvement qui a produit ces inclinaisons a eu lieu, les schistes avaient déjà été soulevés, ainsi que le prouve leur inclinaison, qui est en sens inverse de celle du terrain de sédiment supérieur. Enfin le terrain de transport, composé de marne argileuse grise et de cailloux roulés, occupe la plupart des plaines qui s'étendent entre les ramifications de l'Atlas.

§ II. PRODUCTIONS. — ANIMAUX. — La fertilité de cette partie de l'Afrique a été célébrée par Strabon et Pline. Ce dernier en admire les figues, les oliviers, le froment et les bois précieux. Les vignes, dit Strabon, ont quelquefois le tronc assez gros pour que deux hommes puissent à peine l'embrasser; les grappes sont longues d'une coudée. Une mauvaise administration et l'absence de toute civilisation n'ont pu anéantir tous ces dons de la nature. La Barbarie et même le Maroc exportent encore de grandes

quantités de blé; l'olivier y est plus beau qu'en Provence, et les Maures cultivent sept variétés de vignes.

Le sol des plaines ressemble cependant, en beaucoup d'endroits, à celui du reste de l'Afrique; il est encore léger et sablonneux, entre-semé de rochers; mais les vallées de l'Atlas et celles des petites rivières qui en descendent dans la Méditerranée sont couvertes d'un terreau assez fertile et bien arrosé; il en résulte que les plantes indigènes les plus communes fleurissent sur les rivages ou s'enracinent profondément dans le sable mobile, tandis que les espèces les plus rares viennent dans les marais et les forêts. Les côtes arides se couvrent de plusieurs espèces salines et grasses, telles que la *salsola* et la *salicorne*, le *pancras maritime* et la *scilla maritima*, avec différentes espèces d'herbes dures, à longues racines et de la famille des graminées, entre autres le *lygeum spartum*, divers *panics*, le *saccharum cylindricum* et l'*agrostis pungens*, entremêlées çà et là d'héliotropes et de soldanelles.

Les plateaux secs et rocailleux qui séparent les vallées de l'intérieur ont une grande ressemblance avec les landes d'Espagne; ils abondent en bosquets épars d'arbres à liège et de chênes toujours verts, à l'ombre desquels la sauge, la lavande et d'autres plantes aromatiques croissent en abondance et s'élèvent à une hauteur extraordinaire. Le genêt à haute tige, les différentes espèces de cistes, la mignonnette, le sumac, la bruyère, l'aloès, l'agave et plusieurs sortes d'euphorbes et de cactus, ornent les anfractuosités des rochers, où, bravant la chaleur et la sécheresse, ils fournissent aux chèvres une nourriture et un ombrage salutaires.

Les forêts qui, vers le nord de ces contrées, couvrent les flancs des montagnes fertiles, sont composées de diverses espèces de chênes, telles que le *quercus ilex*, le *coccifera* et le *ballota*, dont les glands font partie de la nourriture des habitants. On y trouve fréquemment l'arbre à mastic, le *pistachier atlantique*, le *thuya articulé*, le *rhus pentaphyllum*. Le grand cyprès, pyramide verdoyante, étend ses branches vers le ciel; l'olivier sauvage donne sans culture d'excellents fruits; l'*arbutus unedo* porte des baies rougeâtres qui ressemblent à celles de la fraise; la bruyère en arbre répand au loin une odeur très-douce. Les côtes et les plaines voient, dès le mois de janvier, l'oranger, le myrte, les lupins, la vigne vierge et le narcisse se couvrir de fleurs et de feuilles nouvelles. Mais aux mois de juin, juillet, août et septembre, le sol desséché et gercé n'est recouvert que des débris jaunâtres des végétaux morts ou expirants. Le chêne à liège attriste les forêts par le sombre aspect de son écorce brûlée. A cette époque néanmoins le laurier-rose étale encore ses fleurs brillantes depuis le sommet des montagnes jusque dans les plus profondes vallées, sur les bords de tous les ruisseaux et de toutes les rivières.

Parmi les plantes cultivées nous distinguerons le blé dur, l'orge, le maïs, l'*holcus sorghum* et l'*holcus saccharatus*; le riz, dans les terrains inondés; le tabac, le safran, les melons, les citrouilles, la canne à sucre et l'*indigofera glauca*; le dattier, l'olivier, l'oranger, le figuier, l'amandier, la vigne, l'abricotier, le pistachier, le jujubier et le mûrier blanc. Le cotonnier commence à donner des produits très-remarquables. Dans les jardins on élève presque tous les légumes d'Europe. Les habitants de ces contrées conservent leurs grains pendant plusieurs années en les ensevelissant dans de grandes fosses creusées en terre dans des lieux secs, et qu'on appelle *silos*. Le blé est semé en

automne et se récolte en avril ou en mai ; le maïs et le sorgho se sèment au printemps pour être récoltés en été. L'avoine croît spontanément. Quelques fruits, entre autres la figue, sont de qualité inférieure à ceux d'Europe. Les glands du chêne ont le goût de nos marrons.

Telle est en général la végétation de la région de l'Atlas : nous entrerons dans plus de détails en parlant de chaque pays en particulier.

Le règne animal offre la plupart des espèces communes à l'Afrique ; il faut en excepter le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, le zèbre et divers singes. La nature a fourni aux habitants du Sahara un moyen de traverser en peu de jours les immenses plaines de l'Afrique occidentale. Monté sur le *heirie* ou le chameau du désert, qui, semblable au dromadaire, s'en distingue seulement par une taille plus élégante, l'Arabe, après s'être enveloppé les reins, la poitrine et les oreilles, pour se garantir des bouffées d'un vent dangereux, parcourt avec la rapidité de la flèche le désert brûlant, dont l'atmosphère enflammée empêche la respiration, et peut presque étouffer un voyageur imprudent. La plus mauvaise espèce de ces animaux s'appelle *talaye*, terme dénotant que l'animal ne fait que le chemin de trois journées ordinaires dans un jour. La variété la plus répandue est celle qui fait sept journées dans un jour ; on la nomme *sebaye*. Il y en a qui font neuf journées, et qu'on appelle *tasaye* ; mais ils sont bien rares et hors de prix. On se sert aussi d'ânes, dont il y a deux races, l'une très-forte et très-grande, l'autre très-petite. Le Maroc nourrit de beaux chevaux de race arabe. Dans toute la Barbarie le bétail est petit et maigre, les vaches n'y donnent que peu de lait et de mauvais goût ; il y a des chèvres et des brebis en quantité. Les cochons, abhorrés des mahométans, ne se trouvent que dans quelques maisons d'Européens. Les chats, les chiens et toutes les volailles d'Europe y sont communs. Les Arabes élèvent beaucoup de mouches à miel.

La panthère, autre animal de ces contrées, a, de tout temps, été très-fameuse. La véritable panthère (*felis pardus*) est le *nemr* des Arabes, tandis que le guépard (*felis jubata*), avec lequel on l'a confondue, est le *fadh* des Arabes. Ces deux espèces se distinguent en ce que la première a sur un fond de couleur fauve des taches noires en forme de roses, tandis que la seconde a de petites taches rondes et pleines, et de plus une crinière sur la nuque.

Le bubale, animal du genre des antilopes, mais qui en diffère par la disposition de ses cornes, appartient aux déserts du nord de l'Afrique ; il vit en troupes et vient se désaltérer en Égypte dans les mares et les canaux d'arrosage. Parmi les autres espèces d'antilopes peu communes dans ces contrées, on cite le pasan ou l'*oryx*, et ensuite la *gazelle corinne*, qui se distingue peu du *kevel* et de la gazelle proprement dite. Dans les forêts et les déserts on rencontre l'éléphant, le lion, le sanglier d'Afrique, les deux espèces d'hyène, le furet, habitant les buissons, quelques singes, parmi lesquels on distingue le môme et le magot.

Le vent du sud apporte des nuées de sauterelles qui, en ravageant les moissons, font naître des famines, et couvrent la terre au point d'empêcher le voyageur de trouver son chemin. L'abeille sauvage remplit les troncs d'arbres d'un miel aromatique et d'une cire qu'on recueille en abondance.

§ III. POPULATIONS. — A ce tableau physique, applicable aux États de Tripoli, de

Tunis, d'Alger et de Maroc, nous devons joindre un coup d'œil général sur l'espèce humaine.

Les habitants des villes et des plaines cultivées sont désignés sous le nom de *Maures*. Quoiqu'ils parlent un dialecte arabe rempli d'idiotismes, leur ensemble physique, la peau plus blanche que celle des Arabes, le visage plus plein, le nez moins saillant, et tous les traits de la physionomie moins énergiques, semblent prouver qu'ils descendent d'un mélange d'anciens Mauritaniens et Numides avec les Phéniciens, les Romains et les Arabes. Le caractère de cette nation serait, selon les voyageurs européens, un composé de tous les vices : avarés et débauchés, dit-on, sanguinaires et lâches, avides et paresseux, vindicatifs et rampants, ils ne rachètent tant de défauts par aucune bonne qualité. Les Maures sont mahométans, et spécialement de la secte appelée *maleki*. Ils ont des saints qui se distinguent, les uns par un repos absolu, les autres par une manie turbulente et destructive. Nulle part les hommes ne se montrent plus jaloux avant et après le mariage. Sobres dans leurs aliments, les Maures s'habillent très-simplement dans le Maroc et dans tout l'intérieur; mais à Tunis, à Alger, les femmes font briller l'or et les diamants sur leurs élégants costumes. Les pieds nus trahissent seuls la blancheur de leur peau. Savoir lire l'Alcoran paraît, à la plupart des Maures, le comble de la science; cependant ils ont des astrologues, et ils aiment l'histoire et la poésie. Leurs maisons, carrées et à toits plats, sont quelquefois ornées dans l'intérieur de riches tapis et de fontaines jaillissantes. Les exercices à cheval et le tir d'armes à feu forment, avec les tours d'équilibre, leurs passe-temps favoris. A leurs funérailles, une longue série de femmes, payées pour pleurer et hurler, accompagnent le mort jusqu'à sa dernière demeure.

Les *Arabes* nomades, venus d'Asie depuis le mahométisme, conservent leur sang pur, qui se reconnaît à une physionomie plus mâle, à des yeux plus vifs et à un teint presque olivâtre. Leurs femmes, dépourvues de charmes personnels, jouissent d'une certaine liberté. Les tentes des Arabes, couvertes de grosse étoffe ou de feuilles de palmier, ont conservé la figure d'un bateau renversé, que Salluste attribue au *mapalia* des Numides. Ils nomment une cabane semblable *chaima*, et un groupe de quelques *chaimas* forme un *douar* ou hameau, souvent entouré d'une haie d'épines. Les Arabes, comme les Maures, envoient à la Mekke des caravanes de pèlerins. En Asie, on les comprend les uns et les autres sous le nom de *Magrebi* ou *Mograbins*, c'est-à-dire les Occidentaux.

La race des *Berbers*, entièrement distincte des Arabes et des Maures, paraît indigène de l'Afrique septentrionale. Elle comprend probablement les restes des anciens Gétuliens, à l'occident, et des Libyens à l'orient du mont Atlas. Aujourd'hui elle forme quatre nations distinctes, savoir : 1° les *Amazygh*, nommés par les Maures *Chillah* ou *Schelloks*, dans les montagnes marocaines; 2° les *Kabiles* ou *Kabails*, dans les montagnes d'Alger et de Tunis; 3° les *Tibbous*, dans le désert entre le Fezzan et l'Égypte; 4° les *Touaregs*, dans le grand Désert.

L'identité de la langue que parlent les Berbers, reconnue par la comparaison des vocabulaires, est une des découvertes les plus importantes dont l'histoire ethnographique se soit enrichie. Cette langue, dont les principaux dialectes sont le *chillah* dans l'État d'Alger, le *choviah* dans la régence de Tunis, le *tamazeg* dans l'empire de

Maroc, le *touarge* dans le royaume de Tripoli, le *tibbou* dans la partie orientale du Sahara et dans le sud du Fezzan, présente un caractère très-original, quoique rapproché de celui de l'hébreu et du phénicien ; l'idiome de *Syouah* offre beaucoup d'analogie avec elle. Cette langue n'a point de termes pour exprimer les idées abstraites et les objets relatifs à la religion et aux arts : elle les emprunte de l'arabe, en leur donnant une terminaison berbère.

Les Berbers ont le teint rouge et noirâtre, la taille haute et svelte, l'habitude du corps grêle et maigre. Ils laissent croître leurs cheveux, et n'ont pour vêtement qu'une large tunique en laine. La vengeance est leur passion dominante. Ils sont très-jaloux de leur indépendance, et suivent la religion mahométane. Dans quelques endroits, surtout parmi les Schelloks, ce sont des cheiks héréditaires qui règnent sur les petites tribus dans lesquelles cette nation est partagée. Celles qui demeurent dans les hautes vallées de l'Atlas vivent dans une indépendance presque absolue, et nous en reparlerons. Dans le Maroc, quelques tribus se sont réunies sous le gouvernement de princes ou rois héréditaires qui s'appellent *amargar*, et dont l'autorité patriarcale se borne à punir les vols et les assassinats. Quelques-uns sont choisis par l'empereur de Maroc. Ces peuples fabriquent eux-mêmes la poudre à feu dont ils ont besoin. Du pain bis, des olives, de l'eau, voilà leur repas. La pauvreté et la malpropreté de leurs vêtements leur donnent un aspect sauvage. Les Berbers montrent cependant, dans la culture de leurs champs fertiles, un caractère laborieux et une intelligence susceptible d'un grand développement. Ils fournissent au Maure paresseux du blé, des olives et toutes sortes de denrées. Leurs villages, dont quelques-uns ont l'étendue et la population d'une ville, sont munis de tours de garde, d'où ils découvrent l'approche de tout ennemi. Au moindre signal, tous les hommes courent aux armes. Ils manient supérieurement le fusil, le lancent dans l'air, le rattrapent et le déchargent avec une adresse et une rapidité étonnantes.

Outre ces véritables nations, l'Afrique septentrionale renferme des colonies étrangères, parmi lesquelles on distingue les Turcs, naguère dominateurs à Alger, à Tunis, à Tripoli, et les juifs répandus dans toute la Barbarie, même dans les vallées des Kabiles.

CHAPITRE SIXIÈME.

RÉGENCE DE TRIPOLI.

§ 1^{er}. PAYS DE BARCAH. — La régence ou pachalik de Tripoli, aujourd'hui soumise entièrement aux Turcs, comprend les contrées connues autrefois sous le nom de *Cyrénaïque*, *Subventana* ou *Tripolitana*, pays des *Psyllés* et des *Garamantes*. Elle s'étend du nord au sud jusqu'au tropique du Cancer, c'est-à-dire à plus de 800 kilomètres de la Méditerranée ; sa limite septentrionale et ses côtes, coupées vers le milieu par le golfe de la Sidre, n'ont pas moins de 1,500 kilomètres. Elle présente cinq divisions : le *pays de Barcah* ou la *Cyrénaïque*, les *oasis Libyennes*, le royaume ou pays de *Tripoli* et *Ghadamès*.

La Cyrénaïque ou ancienne Pentapole comprend le plateau et les vallées du massif

du Djebel-Akhdar (montagne verte). Ce plateau, sillonné de nombreuses ondulations, offre un sol favorable à la culture des céréales et à l'élevé du bétail. Vers le sud, ces ondulations, de moins en moins marquées, se terminent par une ligne de falaises qui, de Bomba à Bengazi, marquent la limite des oasis libyennes et semblent tracer l'ancien lit d'un bras de mer qui, dit-on, occupait autrefois cet espace. On remarque parmi les villes de la Cyrénaïque : *Bomba*, dont la rade magnifique offre l'abri le plus sûr de la côte septentrionale de l'Afrique. *Dernah* ou *Derne*, l'antique *Darnis*, est à 40 kilomètres plus loin. Ce n'est pas une ville, mais un groupe de cinq villages, séparés par de petites distances et placés, les uns sur la pente d'un contre-fort du Djebel-Akhdar, les autres sur le rivage. Le plus considérable est appelé pour cette raison *el-Medineh* (la capitale), ou bien *Beled-el-Sour* (la ville fortifiée) ; les quatre autres sont *el-Magarah* (le village de la grotte), *el-Djebeli*, *Mansour-el-Fokhâni*, et *Mansour-el-Tahtâni*. Leur population ne s'élève qu'à quelques milliers d'individus qui se livrent au commerce et possèdent un petit port, ou plutôt une rade remplie de récifs. Les rues sont assez régulières et les maisons basses et petites ; elles sont construites en pierre, et se ressentent du goût qui distinguait les habitants de la Pentapole. *Beled-el-Sour* est la résidence des autorités et des gens riches du canton. C'est là que sont les bazars et que s'arrêtent les caravanes : on y voit deux châteaux, dont l'un, espèce de mesure, est le séjour du bey lorsqu'il vient visiter cette partie du Barcah. La bourgade de *Merdjeh*, jadis *Barcé*, sur la pente même du plateau sur lequel s'élevait Cyrène, mais à 40 kilomètres à l'ouest de celle-ci, n'offre rien d'intéressant. Près de la misérable bourgade de *Krennah* ou *Grennah*, que l'on appelle aussi *Curin*, du nom de la cité antique qui donna le jour au philosophe Aristippe, au poète Callimaque et au géomètre Ératosthène, se trouvent les ruines de *Cyrène*. On peut encore se faire une idée de la splendeur de cette ville par les débris qui en restent, et surtout par sa nécropole. Les grottes, taillées dans la roche calcaire, ont des entrées qui présentent des façades d'une architecture plus ou moins riche d'ornements ; quelques-unes de ces entrées offrent des péristyles et des frontons soutenus par d'élégantes colonnes ou de belles cariatides. Dans quelques grottes on a retrouvé des sarcophages ornés de sculptures du plus beau fini, des peintures encore bien conservées représentant des sacrifices et d'autres cérémonies religieuses. Sur l'emplacement même de la ville on distingue, au milieu de monceaux de pierres et de débris de monuments détruits moins par le temps que par les Arabes, les restes d'un stade, dont l'enceinte est indiquée par des bornes ; un emplacement qui servait d'hippodrome ; la place qu'occupait le marché cité dans les chants de Pindare ; un aqueduc, avec un grand édifice qui servait de réservoir ; cinq longues rues, dont la roche calcaire qui forme le sol est encore sillonnée par les traces des chars antiques ; les ruines d'un établissement de bains ; deux petits temples décorés d'emblèmes qui indiquent l'époque de l'établissement du christianisme dans cette contrée. Au milieu de ces ruines coule encore la source limpide de *Cyré*, qui donna son nom à la ville.

Tolometa, nommée aussi par les Arabes *Tolmyathah*, est, ainsi que l'indique son nom, l'ancienne *Ptolémaïs*, dont les débris sont en partie couverts par la mer. On y voit les restes d'un temple, des grottes sépulcrales, les ruines d'un amphithéâtre et une caserne romaine, encore entourée d'un large fossé et d'une double enceinte.

Tokrah ou *Taoulkrah* conserve encore les anciens murs de *Teuchira*, qui fut ensuite appelée *Arsinoé*. Cette muraille, bien conservée et flanquée de tours à ses angles, a été construite avec des débris d'édifices plus anciens, ainsi qu'on en peut juger par les inscriptions dont les pierres sont couvertes. *Bengazi*, ville de chétive apparence, située à l'extrémité occidentale de la côte de la Cyrénaïque et à sept journées de Dernah par les plateaux, est le chef-lieu de toute la province; c'est un mauvais port défendu par une misérable forteresse.

La Cyrénaïque est habitée par 79 tribus d'Arabes vivant chacune dans une des vallées que trace le Djebel-Akhdar : on peut évaluer cette population à 40,000 âmes. A la Cyrénaïque on rattache habituellement la portion de territoire qui s'étend de la frontière de l'Égypte à Bomba : c'est l'ancienne *Marmarique*. Elle est aride et habitée à l'est par la grande tribu des *Oulad-Ali*, soumise au pacha d'Égypte, à l'ouest par les *Haribi*, que revendique le pacha de Tripoli.

§ II. OASIS LIBYENNES. — Les oasis libyennes, situées au sud de la Cyrénaïque, en sont séparées par des collines qui se rattachent au mont Haroudjé, dans le Fezzan, et par une plaine de sables rougeâtres à base schisteuse. La première qui se présente est *Aoudjilah*, composée de plusieurs villages épars au milieu d'un bois de palmiers; ses habitants se livrent en général à la culture et au commerce par caravanes. Cette oasis répond à l'*Augila* d'Hérodote, et dépend du pacha de Tripoli; elle est administrée par un bey qui réside à *Aoudjilah*, petite ville qui n'a qu'un mille de circonférence et ne renferme que des rues étroites et malpropres, bordées de vilaines maisons bâties en blocs noirâtres de schistes tirés des montagnes voisines. Les édifices publics présentent l'aspect le plus misérable.

L'oasis de *Djallou* et celle de *Lechkerreh*, qui forment groupe avec la précédente, ne renferment que des cabanes en palmier, d'anciens villages abandonnés et des ruines de fortifications arabes. Dans celle de *Maradèh*, à 200 kilomètres au nord-ouest d'Aoudjilah, on voit une montagne à cinq cimes aiguës, qui porte le nom de montagne des *Enfers*. Cette oasis a 24 kilomètres de longueur sur presque autant de largeur; une belle forêt de palmiers en couvre la surface; elle est arrosée par sept sources, dont une très-chaude. L'*aghoul* (*hedysarum alhagi* de Linné), espèce de saïfouin particulière au désert, y croît en abondance, tandis qu'elle ne se trouve ni dans les trois autres oasis, ni sur la côte de Barcah. La population de ces quatre oasis peut être évaluée à 9 ou 10,000 âmes. C'est avec des puits qui ne fournissent qu'une eau plus ou moins saumâtre que les habitants de ces oasis entretiennent les irrigations, si nécessaires à la culture au milieu de ces sables brûlés par le soleil, et qu'ils récoltent, après de pénibles travaux, le *doura*, qui forme leur principale nourriture, et auquel ils joignent le piment, l'ail et l'oignon. « Isolés au milieu des déserts, dit un voyageur, n'ayant, dans leur triste patrie brûlée par le soleil, aucune des compensations que les autres oasis offrent à leurs habitants, ceux d'Aoudjilah ont dû être essentiellement voyageurs. Ils se destinent dès l'enfance à cette carrière, et ils y deviennent fort habiles. La connaissance des astres est, comme on s'en doute, le point fondamental de cet art; ils en conservent avec soin les principales notions, qu'ils se transmettent de père en fils ¹. »

¹ Pacho, *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*.

Près de l'oasis d'Aoudjilah se termine cette longue chaîne de montagnes qui borne les États de Tripoli, du côté du désert de Libye, et se dirige au sud, vers la limite du Fezzan. On rencontre ensuite une autre chaîne appelée *Moraï*, dont l'étendue et la direction nous sont peu connues. Puis on trouve le singulier désert montueux nommé *Haroudjé*, probablement le *mons Ater* de Pline. Il commence à deux ou trois journées d'Aoudjilah, et s'étend jusqu'aux montagnes qui bornent le Fezzan.

Le *Fezzan* est considéré comme l'ancienne *Phazania*, contrée qu'habitaient les Garamantes. Il est borné au nord par le Tripoli proprement dit, et de tous les autres côtés par le Sahara, dont il n'est séparé que par des chaînes de montagnes et de collines dont nous avons déjà parlé. A l'ouest il a les monts Agrouh, et au nord les monts Ouadans et Haroudjé. Sa longueur est de 700 kilomètres du sud au nord, et sa largeur de près de 400 kilomètres; mais on ne trouve quelques cultures que sur une étendue de 400 kilomètres du sud au nord, et de 280 de l'est à l'ouest. Sa surface présente des déserts sablonneux entrecoupés de vallées ou d'oasis cultivées et de quelques petits espaces de terre couverts d'herbes.

Le Fezzan renferme dix villes ou villages. *Mourzouk*, la capitale, est entourée de murs bien construits, de 2^m,50 d'épaisseur et de 6 à 7 de hauteur; ses portes sont tout juste assez larges pour qu'un chameau chargé puisse y entrer aisément. Ses rues sont étroites, à l'exception de celle du *Fsog*, ou marché des esclaves, qui a 300 mètres de longueur: elle conduit à une place au centre de laquelle s'élève un château environné d'une muraille. Les maisons sont construites en terre; mais, comme il pleut rarement dans ce pays, elles durent assez longtemps. Un ruisseau et plusieurs sources arrosent les rues. Mourzouk est un des plus grands marchés de l'Afrique septentrionale; elle est le rendez-vous des caravanes du Kaire, de Tripoli, de Tunis et de Tombouctou. Le bey de Tripoli y entretient une forte garnison.

Dans la partie septentrionale du Fezzan, la petite ville de *Bonjem* renferme les restes bien conservés d'une forteresse romaine du temps de Septime Sévère; *Soukna* ou *Sokna*, ville de 3 à 4,000 âmes, récolte dans ses environs des dattes excellentes; *Zeghen* ou *Zedjhan*, entourée d'une forêt de palmiers, donne son nom à un prolongement des monts Haroudjé; *Temissa* annonce par les ruines qui l'environnent qu'elle a été jadis plus considérable qu'aujourd'hui; *Germa* est l'antique *Garama*, la capitale des Garamantes; *Zouela*, à 112 kilomètres au nord-est de Mourzouk, a été la capitale du Fezzan. Nous n'avons rien à en dire, non plus que de *Zaïtoun*, située entre cette ville et la précédente. *Gatrone*, où l'on voit un château habité par des marabouts, est située à l'extrémité d'une plaine déserte; les arbustes et les bosquets de dattiers de ses alentours forment une espèce d'oasis. *Tegherhy*, entourée d'une double muraille, est dans une situation agréable par les nombreux dattiers qui s'élèvent aux environs, et par ses étangs salés, que peuplent une foule d'oiseaux aquatiques. Ce qui peut donner une idée du peu d'importance de ces villes, c'est que *Oubari*, qui est une des plus considérables, n'a pas 1,200 habitants.

Dans le Fezzan, quand le vent souffle du sud, la chaleur est à peine supportable, même pour les habitants; on humecte les appartements avec de l'eau afin de pouvoir y respirer. L'hiver serait doux s'il ne régnait, durant cette saison, un vent du nord froid et pénétrant. Les pluies sont rares et peu abondantes; les ouragans fréquents

viennent du nord au sud, et, en enlevant par tourbillons la poussière et le sable, ils répandent une teinte jaune sur l'atmosphère. Dans toute la contrée il ne coule aucune rivière, aucun ruisseau digne de remarque; mais des sources en assez grand nombre fournissent de l'eau pour les besoins de la culture. Il suffit de creuser le sol à la profondeur de quelques pieds pour en avoir en abondance. Ce sol est un sable épais qui couvre des roches ou des couches calcaires, et quelquefois argileuses.

Les dattes sont la production naturelle et la principale marchandise du Fezzan. Le figuier, le grenadier, le limonier, y prospèrent. On cultive beaucoup de maïs et d'orge, mais l'indolence des habitants les empêche de recueillir assez de blé pour leur consommation; le surplus est apporté par les Arabes. Les légumes et les plantes culinaires abondent. Les habitants s'enivrent avec le jus de dattier; ils sont, du reste, fort sobres. Leur animal domestique ordinaire est la chèvre; on nourrit des moutons dans les parties méridionales, et leur chair est presque la seule que l'on mange; l'âne sert généralement pour le fardeau, le trait et le transport. Les chameaux y sont d'une cherté excessive et très-rares: on nourrit tous ces animaux de dattes. Dans la province de Mendrah, le natron flotte en grandes masses à la surface de plusieurs lacs couverts d'une fumée ou vapeur épaisse.

Les Fezzanis ont très-peu d'industrie: ils fabriquent d'assez bons tapis et des tissus grossiers en laine et en coton, mais ces étoffes ne sont employées que par le peuple; les riches font venir les leurs de Tripoli. Leurs maisons, bâties en briques et en glaise séchée au soleil, sont très-basses et n'ont pas de fenêtres. Les caravanes qu'ils expédient dans l'intérieur de l'Afrique exportent diverses marchandises de l'Europe. Ils connaissent la coquille appelée *cauris* (*cypræa moneta*), circonstance qui semble prouver que leurs relations s'étendent jusqu'à la côte de Guinée, où cette coquille tient lieu de monnaie.

La population du Fezzan a été évaluée par les uns à environ 70 ou 75,000 individus, par les autres à 150,000, composés en partie de Touaregs, de Tibbous et d'autres peuples. Leur couleur variée annonce bien une population mêlée; mais la race native ou indigène conserve des traits qui lui sont propres: elle est d'une stature ordinaire, dénuée de vigueur, ayant la peau très-brune, les cheveux noirs et courts, la forme du visage telle qu'elle passerait pour régulière en Europe, et le nez moins aplati que les nègres. Les femmes sont, comme dans toute l'Afrique, passionnées pour la danse. Elles sont plus libres que dans les autres pays mahométans, ce qui occasionne une plus grande dépravation dans les mœurs. Selon Hornemann, tous les habitants sont mahométans; selon d'autres, il y a aussi des païens, qui vivent en bonne intelligence avec les musulmans.

§ III. ROYAUME DE TRIPOLI. — Le royaume de Tripoli proprement dit s'étend au nord du Fezzan, entre la grande et la petite Syrte. Il est borné aussi au sud par le désert de Sahara, au sud-est par celui de Libye, et au nord par la Méditerranée. Sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ 1,200 kilomètres, et sa plus grande largeur, du sud au nord, de 600 kilomètres. Le climat, bien que salubre, est des plus désagréables; la chaleur des jours et le froid des nuits sont également insupportables. En automne, le redoutable sirocco souffle fréquemment: on ne l'évite qu'en se renfermant dans les habitations. Il ne pleut point depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'oc-

tobre. La végétation est plus belle dans l'hiver que dans l'été. C'est en avril qu'elle est dans toute sa vigueur. Le sol, médiocrement fertile, et semblable pour la nature géologique à celui du Barcah, produit des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers et une foule d'autres arbres fruitiers, ainsi que des légumes de toute espèce : les choux, les navets, les oignons abondent en hiver ; les concombres et les melons en été. A deux journées au midi de Tripoli il y a, sur le mont Gharian, une grande plantation de safran. Les lions et les panthères s'y montrent très-rarement ; il y a beaucoup de chakals et de hérissons. Les serpents et les scorpions sont très-incommodes.

Trois villes, *Sabrata*, *OEta* et *Leptis major*, valurent autrefois le nom de *Tripolis* à cette région. Ce nom fut absorbé par Sabrata comme chef-lieu de la province, et, en effet, *Zouaghah*, qui a succédé à Sabrata, et qui n'est guère qu'un amas de ruines, porte encore le nom de *Vieux-Tripoli*. Quant à la Tripoli nouvelle, elle paraît n'être autre que l'ancienne *OEta*. Cette ville, située à 32° 46' latitude septentrionale, et à 13° 11' de longitude est du méridien de Paris, est bâtie sur un promontoire que domine un château flanqué de batteries mal armées ; son port, qui est mauvais, pourrait devenir excellent si l'on reliait entre eux les nombreux îlots qui se trouvent à l'extrémité septentrionale de ses batteries. Entourée de murailles crénelées, elle ne s'ouvre sur la campagne que par deux portes. On y compte 10 à 12,000 habitants. Ses rues sont droites et bordées de maisons assez régulières ; mais les décombres de la ville antique, sur lesquels la moderne est bâtie, ont rendu le sol tellement inégal, que l'entrée de certaines maisons est au niveau des terrasses des maisons voisines. L'arc de triomphe dédié à Marc-Aurèle est un des plus beaux et des plus grands qui nous restent des anciens ; mais il est à moitié caché par des décombres ; il présente une arcade sur chaque face, mais les deux latérales sont murées. Parmi les 12 mosquées que possède Tripoli, il en est une, la grande, qui est magnifique ; elle est composée de plusieurs petites coupes soutenues par des colonnes d'ordre dorique d'un très-beau marbre gris. C'est là que les Caramanlis, l'ancienne famille des pachas indépendants, avaient leur sépulture. Il y a deux bazars bien construits : l'un renferme des boutiques, l'autre est destiné à la vente des esclaves. Il se tient en outre hors de la ville tous les mardis une foire très-fréquentée, où se rassemblent 8 à 10,000 personnes. Les maisons de Tripoli sont, pour la plupart, revêtues d'une sorte de stuc qui prend l'éclat et le poli du marbre ; les toits sont des terrasses où les habitants vont respirer l'air pendant les brises de mer.

Dans les environs de Tripoli, le terrain est sablonneux pendant 1 kilomètre environ, puis apparaît une admirable campagne appelée *Méchiah*, véritable oasis où croissent le palmier, l'olivier, l'oranger, tous les arbres à fruits et à fleurs de l'Europe et de l'Afrique. Cette région n'a point d'eaux courantes, mais des puits très-nombreux et peu profonds, qui rendent l'arrosage facile. La population, qui s'élève à 12,000 habitants, est généralement honnête et laborieuse. Au sud de la Méchiah s'étend une vaste plaine de sable, au delà de laquelle on trouve la tribu des *Djouari* ; à l'ouest de ceux-ci sont les *Ourchifana*, dans la plaine de *Djefara* ; viennent ensuite les *Sian* et les *Noail*, tribu remuante, continuellement en lutte avec les Arabes de la frontière tunisienne.

En revenant sur Tripoli le long de la côte, on trouve les salines de *Bréga* et les villes de *Zouarab*, *Zouaghah*, *Zaouiah* et *Zarzour* : *Zouaghah*, comme nous l'avons dit, est l'ancienne *Sabrata*. A l'est de Tripoli se trouve *Tadjoura*, sur les bords d'un lac, dans un canton très-giboyeux; puis, dans la même direction, est un *liva*, dont le château de *Khoms*, résidence du caïmacan, est le chef-lieu. On rencontre ensuite *Lebida* ou *Lebdah*, l'ancienne *Leptis magna*, avec des restes d'un temple, d'un arc de triomphe, d'un amphithéâtre et d'un aqueduc; puis le bourg de *Ziliten* ou *Zlitoun*, habité par des juifs et des marabouts : ceux-ci vivent des aumônes des mahométans qui viennent y visiter une belle mosquée et le tombeau d'un saint personnage. Enfin, on trouve *Mesurata* ou *Mezratheh*, siège d'un caïdat, qui possède quelques manufactures de tapis, de colliers en verroterie et de tissus légers pour les femmes de l'Afrique centrale. Située sur la route ordinaire des caravanes du Tripoli et de l'Égypte, elle fait un commerce considérable, mais elle est mal bâtie : ses maisons, presque toutes construites en cailloux et en terre, sont à peine élevées de 3 mètres.

Tout le littoral de Mesurata à Bengazi est désert, mais non aride; les Turcs viennent d'y élever un château au fond du golfe de la Sidre, près d'un mouillage assez sûr. Les petites villes qui bordent la grande Syrte, obscures dans la géographie moderne comme dans l'ancienne, semblent disparaître aussi rapidement que les collines de sable mobile qui les environnent. Ainsi *Minesla*, *Segamengioura*, *Ziraffé* et plusieurs autres endroits ne sont que des bourgades dont les misérables habitants sont exposés à une chaleur étouffante.

Au sud de Mesurata commence une chaîne de montagnes qui s'étend du sud-est au nord-ouest, et se rattache à celle d'Ouderna dans la régence de Tunis. Cette chaîne renferme trois districts : à l'ouest le *Djebel* proprement dit, au centre le *Gharian*, et à l'est le *Binbelad* ou les mille villages. Le Djebel est riche, peuplé, fertile en oliviers, céréales, et surtout en orge; les habitants sont de la secte des khouamès ou quinquistes, qui rejettent les quatre premiers califes. Le Gharian, situé à deux journées au sud de Tripoli, est un pays montagneux dont la partie la plus fertile est le canton de *Takhouna*. Les villages populeux du mont Gharian sont en partie composés de grottes taillées dans les rochers. Enfin le district de Binbelad, jadis très-peuplé, est encore riche par la culture de l'olivier, que des puits nombreux permettent d'entretenir avec soin; les sources sont rares, et les quelques ruisseaux qu'on rencontre se convertissent en torrents dévastateurs dans la saison des pluies.

Les autres localités du beylick de Tripoli méritent à peine d'être nommées. Dans la vallée de *Ghirza*, à 200 kilomètres au sud-est de Tripoli, il existe des ruines et des tombeaux qui indiquent l'emplacement de quelque cité grecque ou romaine. La petite ville d'*Ouadan*, au pied des montagnes de ce nom, est habitée par des Arabes de la tribu de Moudjer. *Zella*, à 200 ou 250 kilomètres plus loin, dans la direction du sud-est, n'est qu'une petite bourgade. La partie orientale du Tripoli au delà de cette bourgade est un désert aride; on y trouve la petite oasis de *Menkousa*, que l'on traverse pour aller à *Zaghouth*, la dernière petite ville sur la limite du Tripoli proprement dit et du désert de Barcah.

§ IV. OASIS DE GHADAMÈS. — A l'ouest du royaume de Tripoli s'étend l'oasis de *Ghadamès*, dont le sol aride produit peu de grains, mais des dattes en abondance.

Elle est considérable, s'il est vrai qu'elle renferme 92 villages et qu'elle paye au pacha de Tripoli un tribut de 4,000 francs, ordinairement en poudre d'or. C'est une petite république gouvernée par trois cheiks que nomme le pacha. On y voit un grand nombre de monuments antiques. Son chef-lieu est *Ghadamès*; c'est l'ancienne *Cydamus*, capitale des *Garamantes*, que Cornélius Balbus subjuga l'an 19 avant notre ère. Les Romains l'embellirent; on y voit quelques anciens monuments, mais ils sont hors de l'enceinte de la ville moderne. Celle-ci est environnée d'une muraille et formée de rues couvertes et obscures comme celles de Syouah. Les habitants parlent le même dialecte que les Syouans. Ils sont de race blanche, mais partagés en deux populations ennemies, dont chacune habite un quartier situé à droite et à gauche d'une place qui en occupe presque le centre. Ces deux parties de la ville communiquent par une porte que l'on ferme dans les moments de troubles. Celle de ces deux populations qui paraît la plus intraitable est celle des Arabes *Novagli*, redoutés des caravanes, qu'ils attaquent et qu'ils pillent. Ghadamès fait un commerce actif avec le centre de l'Afrique, par le moyen des caravanes qui de Tripoli vont à Tombouctou. Quatre routes commerciales partent de cette ville: la première, que l'on peut nommer l'orientale, passe par Mezdah dans le Tripoli, Sokra et Mourzouk dans le Fezzan, où elle se réunit à la seconde, qui, traversant le territoire des Touaregs septentrionaux et par Ghraat, l'une de leurs villes, côtoie le désert du Soudan; la troisième, que l'on peut appeler méridionale, va par le pays de Haoussa jusque dans le centre de l'Afrique; la quatrième enfin, ou l'occidentale, traverse le Sahara par Aïn-Salah et Agably, et conduit presque en ligne directe à Tombouctou.

§ V. HISTOIRE, COMMERCE, ETC. — La régence de Tripoli, très-étendue, mais dépeuplée et remplie de parties stériles, est le plus faible des *États* qu'on nommait *barbaresques*. Sa population, en y comprenant celle des pays qui lui sont soumis, ne s'élève pas à 900,000 âmes.

Cet État, qui fit jadis partie des possessions carthaginoises, fut ensuite occupé par les Romains, puis par les Sarrasins. Sous le règne de Charles-Quint, il appartint pendant quelque temps aux chevaliers de Malte; mais Sinan-Pacha, visir de Soliman II, s'en empara en 1551, et les Turcs le considérèrent comme une de leurs provinces jusqu'en 1713, que le bey Hamet-Pacha, originaire de Caramanie et chef de la dynastie des *Caramanlis*, secoua le joug de la Porte et fit de Tripoli un État indépendant. Depuis 1835, la Turquie a repris possession de cet État et le gouverne par un pacha.

La principale branche du commerce est celui qui se fait avec le centre de l'Afrique par les caravanes de Ghadamès et du Fezzan. Par ces caravanes, le Tripoli a reçu, en 1850, 2,708 esclaves, dont le prix peut être évalué à 759,000 francs; 109,000 grammes de poudre d'or estimés à 360,000 francs, et 77,000 kilogrammes d'ivoire pour 754,000 francs. Ces caravanes sont composées de musulmans qui se rendent en pèlerinage à la Mekke; mais elles sont devenues plus rares et moins nombreuses depuis qu'un préjugé religieux ne s'oppose plus à ce que les mahométans s'embarquent pour Alexandrie sur des bâtiments chrétiens. A leur retour de la Mekke, qui a lieu un an après, les caravanes apportent à Tripoli des étoffes de l'Inde, des perles fines, des parfums, de l'opium, du naphte, du café, des pierres précieuses et des châles de Cachemire.

Le commerce de la régence de Tripoli est peu considérable : voici les principaux objets d'exportation avec leur valeur en 1850 : céréales, 212,700 hectolitres, évalués à 1,496,000 francs ; huiles, 1,375,800 kilogrammes, valant 742,000 francs ; 11,787 animaux vivants, évalués à 408,000 francs ; beurre, 406,000 kilogrammes, valant 406,000 francs. Si l'on ajoute à ces objets la valeur des dattes, de la laine, du savon, du séné, des plumes d'autruche, on atteint le chiffre de 5,450,000 francs.

CHAPITRE SEPTIÈME.

RÉGENCE DE TUNIS.

§ 1^{er}. LIMITES, DESCRIPTION PHYSIQUE, PRODUCTIONS. — A l'ouest de Tripoli est la *régence* ou *beylich de Tunis*, qui était autrefois l'*Afrique propre* et le siège principal de la puissance carthaginoise. Dans le moyen âge, cette régence comprenait aussi l'État de Tripoli ; mais aujourd'hui son territoire réduit s'étend du nord au sud sur une longueur de 640 kilomètres et une largeur qui varie de 100 à 180 kilomètres. Sa superficie est d'environ 190,000 kilomètres carrés. Il est limité au nord et à l'est par la Méditerranée, au sud-est par l'État de Tripoli, au sud par le désert des Touaregs, à l'ouest par l'Algérie. Ses côtes sont découpées par un grand nombre de golfes, dont les plus considérables sont ceux de *Gabès*, la *petite Syrte* des anciens, de *Hammamet* et de *Tunis*. On y remarque les caps *Bon* et *Blanc*, les îles *Kerkennah* et *Djerbah*, etc.

Cet État ne forme physiquement qu'une même contrée avec l'Algérie. L'Atlas en constitue la charpente orographique, et les deux principaux contre-forts qui s'en détachent en parcourent toute la largeur, et vont aboutir aux deux promontoires qui ferment le golfe de Tunis. L'espace qui sépare ces deux chaînes est une suite du Tell algérien, et présente, comme lui, une série de plateaux étagés à directions irrégulières, mais s'affaissant constamment jusqu'à la mer. Quant à la constitution géologique, elle est tout à fait semblable à celle de l'Algérie, et parmi les substances minérales on cite l'argent, le cuivre, le plomb, le mercure, le fer, le graphite, l'albâtre, le cristal de roche et l'argile.

L'hydrographie n'offre qu'une rivière importante, le *Medjerdah*, le Bagradas des anciens, qui a 320 kilomètres de cours et qui se jette dans le golfe de Tunis, où son embouchure est encombrée de vases. Cette rivière n'est pas navigable, et l'encaissement de son lit la rend à peu près inutile pour l'arrosage des terres. Dans son bassin était *Zama*, célèbre par la défaite d'Annibal. Au sud de la régence se trouvent plusieurs rivières qui vont se perdre dans la *sebkha* de Kaïrouan. On y rencontre aussi quelques grands lacs salés appartenant au système de ces *sebkha* qui, de la petite Syrte à l'océan Atlantique, s'étendent presque sans interruption à travers toute l'Afrique¹. Le plus considérable est le lac *Melghirgh*, qui appartient en partie à

¹ « Ma pensée, dit M. Pellissier de Reynaud (*Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mai 1856), a toujours été, depuis que j'ai visité ces contrées, que la mer pénétrait autrefois par là dans l'intérieur du continent africain, où elle formait un grand bassin communiquant à l'Océan vers le cap Bogador. Le

l'Algérie, et dont nous reparlerons. Sur la limite du territoire tripolitain se trouve encore un lac célèbre dans l'antiquité, qui l'avait nommé *Hécatompyles* ou des cent portes, à cause des nombreux canaux qui le font communiquer avec la mer. Il est nommé aujourd'hui lac des *Bibans*. Un petit fort bâti sur un îlot y assure la domination du bey de Tunis.

Le climat de ce pays est très-beau, principalement le long de la côte; il y gèle rarement. Vers la fin d'octobre, les vents du nord venant d'Europe et traversant la Méditerranée amènent des vapeurs humides et déterminent les pluies, qui commencent à cette époque et qui continuent par intervalles jusqu'en mai, tandis que les vents du sud et de l'est, qui commencent en juin, venant des déserts africains, amènent les beaux jours et la chaleur. Celle-ci devient insupportable en juillet et en août, lorsque le vent du sud apporte l'air enflammé de l'intérieur de l'Afrique. Le thermomètre se soutient alors, à l'ombre et vers le milieu du jour, entre 30 et 38 degrés. Cette température continue ordinairement jusqu'à la fin d'octobre. On a estimé qu'il tombe annuellement 30 à 36 pouces d'eau.

Au point de vue physique, on peut diviser le territoire tunisien en quatre parties : 1° la région volcanique, qui est en même temps la partie montagneuse, nous offre une couche de calcaire marneux de 200 kilomètres d'étendue, tantôt horizontale, tantôt perpendiculaire, et formant de véritables murailles appelées *dikes* : la route qui conduit à El-Kef, coupe deux lignes parallèles de ces dikes, que les Arabes appellent *Sour-en-nar* (remparts de feu). Ce ne sont pas d'ailleurs les seules traces des commotions volcaniques qui ont bouleversé la contrée : la montagne à laquelle El-Kef est adossée est un volcan éteint; à 50 kilomètres au sud-ouest de cette ville, un autre volcan, le Djebel-Zerissa, offre un cratère uni et couvert de gazon, d'où partent des coulées de lave nombreuses. Au pied de cette montagne se trouvent les restes d'une voie romaine pavée entièrement de lave. Enfin El-Kef portait autrefois le nom de *Chekeb-en-nar* (les crevasses de feu), et tout dans cette région montre le prolongement de la zone volcanique qui du royaume de Naples gagne les îles Lipari, la Sicile, Malte et le cap Bon. 2° La région maritime, où la campagne est généralement aride, mais dont les côtes sont couvertes de villes assez prospères. 3° La région centrale, qui a Kaïrouan pour capitale, offre un triste tableau : traversée par de nombreux torrents qui, dans leur course désordonnée, dépouillent le sol de toute végétation, elle ne présente que des ruines ou des déserts. 4° Enfin la région saharienne, qui présente de nombreuses oasis dont quelques-unes, et notamment Touzer et Nefta, donnent toutes les productions de l'Afrique et de l'Europe. C'est dans le Sahara que se trouve l'ancienne province romaine d'*Emporia* (les marchés), qui avait une si grande importance agricole et commerciale : aujourd'hui elle porte le nom d'*Arad*, et s'étend au sud de Tæf-el-ma, située sur le golfe de Gabès, jusqu'à une chaîne de montagnes qui limite le désert et appartient au système orographique de Tripoli. Son sol léger est fertilisé par une petite rivière et de nombreuses sources, que le moindre sondage fait jaillir de la masse aqueuse qu'on trouve à quelques mètres de profondeur.

fond soulevé de ce bassin forme maintenant le grand désert, et le pays situé entre ce désert et la Méditerranée, comprenant la plus grande partie de la régence de Tunis, l'Algérie et l'empire du Maroc, aurait été la fameuse Atlantide de Platon. »

Cet État, dont la fertilité était si bien reconnue de l'antiquité, suffit à peine aujourd'hui à sa subsistance, et cependant son sol rend encore facilement seize pour un; mais le cultivateur, toujours menacé par le fisc de la perte du fruit de son travail, ne demande à la terre que le strict nécessaire. Les céréales cultivées sont le blé, l'orge, le maïs, le millet ou dourah; les plantes textiles sont le lin, le chanvre et un peu de coton; les plantes tinctoriales sont le carthame, la garance, l'indigo et le henné. La culture la plus importante est celle de l'olivier, qui depuis 1830 a cessé d'être exploitée au profit du gouvernement, et dès lors est tombée aux mains des Européens. Le *Djerid* ou Sahara, dont les oasis sont couvertes de jujubiers, de caroubiers, de pistachiers, d'amandiers, de citronniers, etc., vit surtout par le dattier, cette providence de l'Arabe: on en exporte chaque année une très-grande quantité de fruits. La population en emploie d'ailleurs toutes les parties, soit comme aliment, soit comme matière industrielle: ainsi on fabrique avec les feuilles sèches des cabas, des tapis, des nattes; on se sert du bois pour la charpente, le charonnage et le chauffage; on tire du jus de la sève une boisson rafraîchissante connue sous le nom de vin de palmier, puis du vinaigre et une espèce d'eau-de-vie. Les forêts sont nombreuses et vastes dans le nord et l'ouest de la régence, et près de Thala on en trouve une très-belle de gommiers.

La zoologie de cet État se compose à peu près des mêmes éléments qu'en Algérie; nous ne noterons donc parmi les bêtes fauves que le mouflon, très-nombreux sur les montagnes voisines du lac des Bibans; la gazelle, très-répandue au sud-ouest, et le cerf, qu'on ne rencontre que vers la frontière algérienne. Les animaux domestiques forment la richesse la plus sûre de la population agricole: les moutons appartiennent à l'espèce à grosse queue, et sont fort beaux; les bœufs sont petits et grêles; les chameaux, qui sont très-nombreux, sont renommés pour leur qualité supérieure; mais l'insouciance de la population arrête l'extension de la production animale et en compromet la valeur: jamais l'Arabe ne fait de foin, et au commencement de l'automne, les grandes chaleurs, qui ont desséché les plaines, ne lui laissent rien pour l'alimentation de ses troupeaux.

Le commerce exporte de l'huile, de la laine, des fez fabriqués à Tunis, du savon, des tissus, surtout ceux de l'île de Djerbah, des éponges, des animaux, de la pelleterie, des os d'animaux et des fruits. Les importations sont des tissus, surtout anglais et suisses, qui viennent par Malte et Livourne; de la soie grège, des draps et des tissus de soie de France, de l'épicerie, de la droguerie, de la mercerie, de la quincaillerie, du fer, des vins, des eaux-de-vie, du bois de construction, des armes et des outils. Cet ancien grenier de Rome est obligé de demander du blé à l'importation: en 1852, cet article figurait pour 1,500,000 francs¹.

§ II. ÉTAT POLITIQUE, REVENUS, POPULATION. — L'État de Tunis est le plus civilisé des anciens États barbaresques; il forme aujourd'hui une monarchie héréditaire, indépendante de fait, qui reconnaît la suzeraineté du sultan et se trouve réellement sous le protectorat de la France. Un traité fait avec cette puissance y a aboli la piraterie et l'esclavage.

Le gouvernement de cet État est despotique: le bey a pour principaux ministres le

¹ Pelissier de Reynaud, *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mai 1856.

sahab-aga ou gardé du sceau, l'aga ou chef des troupes, et le kasnadar ou trésorier. La régence est divisée en *outhans* ou *kaidats*, dont les chefs ne rendent compte qu'au bey. L'armée, d'environ 28,000 hommes, se compose de troupes irrégulières et régulières. Quatre *kaïas* commandent les forces irrégulières (16,000 hommes), et résident à Gabès, Kairouan, Bizerte et El-Kef; la réunion de leurs troupes forme le *maksen*, à la tête duquel, au printemps et à l'automne, le bey du camp, espèce de connétable, fait deux tournées, l'une au nord et l'autre au midi de la Régence. Les troupes régulières sont soumises aux exercices européens : elles se montent à environ 12,000 hommes. La marine ne se compose que de deux corvettes, un brick, un bateau à vapeur, et une frégate.

Les revenus de cet État ne dépassent pas 9 millions et sont insuffisants; ils proviennent : 1° du *kanoun* ou impôt sur les oliviers; 2° de l'*erba* ou taxe sur les professions industrielles et sur toutes les marchandises mises en vente; 3° de l'*achour* ou dime, qui se perçoit sur la récolte des grains; 4° des tributs du Djerrid; 5° de la fabrication et de la vente du tabac; 6° de la douane et des octrois affermés pour les droits d'entrée, qui sont de 3 pour 100 *ad valorem*; quant aux droits de sortie, ils sont perçus à Tunis pour toute la régence. Enfin quelques beaux domaines, des salines et des mines de plomb viennent accroître par leurs produits le revenu public.

La population, qui peut être évaluée à 1,200,000 habitants, se divise, comme nous le verrons avec plus de détails dans l'Algérie, en *Arabes*, qui sont nomades ou pasteurs, en *Berbères*, qui sont sédentaires ou agriculteurs. Les premiers vivent dans les plaines, les seconds dans les montagnes. Les tribus berbères sont généralement indépendantes, c'est-à-dire qu'elles s'administrent chacune à son gré, à la condition d'un tribut : ce sont principalement les *Kromir*, au nord; les *Ouderna*, au sud, et au sud-ouest de Kairouan, les *Drytes*, déjà signalés par Ptolémée.

La population agricole est douce, honnête et soumise. Les habitants du littoral sont polis, amis du plaisir, faciles à gouverner, et, si l'on en excepte ceux de Tunis, peu zélés pour leur religion.

Les femmes sont en général très-belles : celles du Djerrid ont le teint animé, les yeux expressifs, les cheveux noirs, pendant en tresses ou relevés sur la tête et maintenus par un petit mouchoir de couleur claire; les ongles teints avec le henné, les sourcils et le bord des paupières noircis avec la mine de plomb. Elles jouissent de beaucoup de liberté.

§ III. DESCRIPTION DES VILLES. — La capitale de l'État est *Tunis*. Bâtie en amphithéâtre sur un coteau, au fond d'une lagune nommée *Bogaz*, elle est environnée d'une muraille, occupe un vaste emplacement, a un port et de bonnes fortifications. Cette ville renferme des mosquées décorées d'élégants et légers minarets, un nouveau palais où réside le bey, et qui, sur un vaste plan, est construit dans le goût mauresque; la bourse, l'aqueduc qui fournit de l'eau à toute la ville, quelques bains publics et plusieurs établissements destinés à l'instruction de la jeunesse. Les maisons, bâties en amphithéâtre, offrent un coup d'œil pittoresque; elles sont de forme carrée et construites en pierre et en briques. Mais les rues, sales, étroites et tortueuses, ne sont pas pavées. On estime la population à 150,000 habitants, dont 30,000 juifs.

Tunis a des fabriques de velours, de soieries, de toiles et de bonnets rouges à

l'usage du peuple. Ses principales exportations consistent en étoffes de laine, poudre d'or, plomb, huile, maroquin. La France prend la part la plus active à ce commerce. La campagne, aux environs de Tunis, est poudreuse et aride, excepté sur quelques points, tels que le village de l'*Ariana*, le quartier appelé la *Marsa*, sur les bords de la mer, et la colline où est situé le village de *Bou-Saïd*. C'est entre cette colline et la Goulette que se trouvent les ruines de Carthage. Tunis est une ville antique, qui n'a pas changé de nom : Strabon la cite dans sa description de l'Afrique; elle existait du temps de Carthage.

Carthage, fondée, ainsi que *Leptis* et *Utique*, par les Phéniciens, était bâtie sur une presqu'île et se divisait en trois quartiers principaux; la nouvelle ville, appelée *Mégara*, remplacée par le petit village que l'on nomme *Malka*, était entourée sur plusieurs points par une triple enceinte, dont l'intérieur était une muraille haute de 30 coudées, et flanquée de nombreuses tours. En dedans se trouvait adossé à cette muraille un bâtiment à deux étages, dont le rez-de-chaussée était destiné à loger 300 éléphants et 4,000 chevaux, et la partie supérieure à recevoir les fourrages de ces animaux et leurs équipages. Dans cette enceinte se trouvaient des casernes pour 20,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie. La citadelle, que l'on voit encore, et qu'on nommait *Byrsa*, s'élevait au milieu de la ville sur une colline entourée de maisons et couronnée par un temple d'Esculape. Au près de la citadelle s'étendait le port militaire, au milieu duquel s'élevait la petite île circulaire appelée *Cothon*, occupée en partie par le palais de l'amiral; ce port était environné de loges pour mettre les vaisseaux à l'abri; au sud-ouest de celui-ci se trouvait le port marchand, qui communiquait avec le précédent par un petit canal. Ces ports sont aujourd'hui comblés; on voit encore des restes des môles qui les enfermaient. Le sol de Carthage renferme des débris antiques, mais peu de monuments. On y voit les ruines d'un aqueduc de 70 pieds de hauteur, des restes de citernes publiques qui forment un coup d'œil imposant, des débris de cippes funéraires, etc. La France s'est fait céder dans ces ruines le terrain où mourut saint Louis, et y a élevé une chapelle.

A quelque distance de Tunis nous trouvons le *Bardo*, palais où réside le bey. La *Goletta* ou la *Goulette*, domine la rade de Tunis et l'entrée d'un grand étang à peine navigable pour des bateaux; c'est un lieu remarquable par ses deux forts, sa rade, ses chantiers de construction, et par le phare qu'on y a construit en 1820. *Bizerte*, l'antique *Hippo-Zarytus*, est une jolie petite ville bâtie sur le canal qui met en communication avec la mer deux lacs, à l'extrémité desquels s'élève *Mâter*, au milieu d'une riche campagne.

Au sud du cap Bon nous trouvons plusieurs villes maritimes. *Porto-Farina*, située près de l'embouchure du Medjerdah, a un port excellent, mais qui se comble. L'ancienne Utique, où Caton le jeune se donna la mort, n'en était pas éloignée. *Hammamet*, qui donne son nom à un golfe sur lequel elle est située, a 8 à 9,000 âmes, un port très-fréquenté, et fait un commerce considérable. On croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Civitas Siagitana*. Son golfe est très-poissonneux, et offre un bon ancrage. *Herkla* ou *Herklia*, simple bourgade sur le même golfe, est l'ancienne *Hadrumentum*, qui prit au moyen âge le nom de *Justiniana*, puis celui d'*Heraclea*. *Soussa* ou *Souça*, l'une des plus grandes villes du royaume, renferme quelques belles

mosquées et une population de 10,000 âmes. C'est l'entrepôt du *Sahel*, pays montagneux, couvert d'oliviers, qui compte plus de 100 villages, dont l'un, *M'saken*, renferme plus de 10,000 habitants. *Monastir*, aussi dans le golfe d'Hammamet, est importante par son commerce et par ses 12,000 habitants. *Africa* ou *Mahdia*, fondée au neuvième siècle par les califes fatimides, fut jusqu'à la fin du moyen âge le port le plus fréquenté par les flottes chrétiennes. *El-Jemme*, l'antique *Tysdra*, possède encore les restes d'un magnifique amphithéâtre. *Sfax*, chef-lieu d'un kaïdat important, est située dans le territoire des Métélis, tribu qui compte plus de 6,000 tentes, et dont les 190,000 oliviers soumis au kanoun rendent par an plus de 130,000 piastres turques. Cette ville comprend deux parties : l'une, nommée *El-Bled*, est occupée par la population musulmane ; l'autre, appelée *El-Rbadh*, est habitée par des chrétiens et des israélites : la première compte environ 12,000 habitants, la seconde 1,500 seulement. La position de Sfax en fait le centre d'un commerce très-actif, que favorise l'excellence de son mouillage : en 1851, elle a exporté 20,000 quintaux de laine ; plus de 20 navires y ont chargé de l'huile, et plus de 30 des dattes, des amandes, des fruits secs, de la soude, du carmin, des poulpes et des éponges. Le chiffre de ses transactions atteignit à la même époque 6 millions de piastres turques, et Marseille y avait expédié 12 navires.

En face de Sfax sont les îles *Kerkennah*, dont la plus grande, appelée Cercinna par les anciens, servit de lieu de refuge à Annibal et à Marius : aujourd'hui on y relègue certaines filles publiques et des femmes chassées par leurs maris pour inconduite. Les Kerkenniens sont fort industrieux, et fabriquent beaucoup de sparterie, dont le produit annuel est d'environ 50,000 piastres tunisiennes. Ils s'adonnent aussi à la pêche des poulpes, qui fournit environ 1,200 quintaux par an, et à celle des éponges, dont les 600 quintaux annuels sont presque tous achetés pour la France. Les îles de Kerkennah possèdent encore une source de revenu dans leurs plants de dattiers, qui sont au nombre de 80,000.

Gabès, centre du commerce de l'Arad, n'est en réalité qu'une réunion de bourgades, dont la plus importante se nomme *Djarah*. Des vergers et des jardins entourent chaque bourgade. Gabès donne son nom au golfe que les anciens appelaient petite Syrte, et qui est borné au sud-est par la grande île de *Djerbah*, l'ancienne *Lotophagitis*. Djerbah n'a plus les lotus qui lui valurent un si grand renom, mais elle est couverte de palmiers, de caroubiers et de dattiers. Vers le centre de l'île on voit un arc de triomphe, qui fut érigé en l'honneur d'Antonin et de Verus. On y remarque aussi un monument digne de la barbarie des Turcs : c'est une espèce de pyramide, haute de 25 à 30 pieds, formée des têtes des Espagnols qui périrent, en 1558, dans un combat contre l'armée ottomane. A la pointe orientale de l'île s'élève le vieux château de *Menâks*. La population de Djerbah est de 40,000 habitants ; ils parlent l'arabe et le chillah, sont industrieux, et fabriquent des tissus de laine et de soie ; ils sont de la secte d'Ali.

Dans l'intérieur de la régence on remarque, à partir des grands marécages du Melghirgh, la ville de *Nefta*, l'ancienne *Negeta* des Romains, aujourd'hui capitale du Djerrid ; sa population est de 3,000 âmes. Son huile, ses dattes et ses grenades ont un grand renom, et le henné y est l'objet d'un commerce important. Cette ville fabrique beaucoup d'étoffes de soie et de laine, des châles, des ceintures, des cou-

vertures et des burnous blancs. *Tozer* (Tisurus des Romains) est entièrement bâtie en pisé, comme la précédente; elle a un marché important pour les dattes; sa population est d'environ 3,000 habitants. *Capsa* ou *Gafsa*, à 320 kilomètres de Tunis, est l'ancienne forteresse du royaume de Jugurtha. Bâtie sur une éminence et entourée de montagnes, elle a des rues larges et propres, des maisons en pierre et des restes remarquables d'une citadelle. Deux sources se déchargent dans un bassin qui sert de bain aux habitants, et qui, malgré une chaleur constante de 30 degrés, nourrit une grande quantité de poissons noirs. C'est grâce à l'abondance des eaux de ces deux sources que les habitants fertilisent la campagne environnante. Capsa fait un grand commerce de dattes, d'huile et de laines renommées pour leur blancheur. On y fabrique des objets de sparterie, des burnous blancs et des couvertures d'une grande finesse. Sa population est de 5,000 âmes. *Kairouan*, seconde ville de la régence, compte 60,000 habitants. Premier établissement des Arabes en Afrique, elle est regardée comme sainte, parce que sa principale mosquée renferme les restes de plusieurs descendants du prophète. Elle est entourée d'un mur; ses rues sont larges et assez propres, ses bazars élégants et bien fournis de marchandises. Ses principales industries sont la fabrication des babouches et des bottes jaunes et rouges, chaussure habituelle des Maures; la confection des brides, des selles, etc. Elle sert de station et d'entrepôt aux caravanes qui viennent du Djerrid. La ville de *Zowan*, sur le versant sud-ouest de la montagne de ce nom, compte 3 ou 4,000 habitants, et possède une fontaine dont les eaux ont la propriété de fixer la teinture des fez. Zowan est construite sur les ruines de l'ancienne ville de *Zeugis*, et offre encore les restes d'un temple de Jupiter Ammon : elle domine une plaine fertilisée par les eaux de deux torrents qui lui servent de ceinture. A l'ouest et à 120 kilomètres de Tunis nous trouvons *El-Kef*, qui, située sur une montagne, est défendue par une bonne citadelle. Quelques statues antiques qu'on y a trouvées en creusant le sol font croire que c'est l'ancienne *Sicca Venera*.

L'histoire de l'État de Tunis se trouve depuis longtemps mêlée à celle de l'Europe. Devenu indépendant au quinzième siècle, grâce à l'infériorité maritime des sultans, il fut reconquis en 1533 par le célèbre Barberousse; mais, en 1535, Charles-Quint remplaça sur le trône Muley-Hassan, et mit garnison à la Goulette. En 1573, don Juan d'Autriche occupa Tunis, mais l'année suivante les Turcs, conduits par Sinan-Pacha, en prirent possession, et en formèrent un pachalik qui ne tarda pas à devenir indépendant. Les troupes constituèrent un divan de 300 membres nommés *deys* (oncles), qui gouvernèrent en leur nom et à leur profit. Dix ans plus tard, l'un de ces deys s'empara du pouvoir et confia le gouvernement des tribus à un bey; les successeurs de ce bey jouèrent le rôle des maires du palais, réduisirent les deys à une autorité toute administrative, et devinrent héréditaires sous la suzeraineté nominale du sultan. Cette substitution n'eut point lieu sans lutte, et les deys d'Alger en profitèrent pour soumettre la régence à un tribut : c'est seulement au commencement de ce siècle (en 1811) que Hamouda-Pacha délivra Tunis de cette sujétion et détruisit la milice turque.

CHAPITRE HUITIÈME.

ALGÉRIE.

§ I^{er}. LIMITES. — ASPECT GÉNÉRAL. — L'Algérie occupe dans l'Afrique septentrionale, entre l'État de Tunis et l'empire du Maroc, une zone comprise, d'une part, entre la Méditerranée, depuis l'île de Tabarka, voisine de la Calle, jusqu'au cap Milonia, voisin de Nemours; d'autre part, entre une série d'oasis (Oued-Souf, Oued-Rir, Temacin, Ouargla, Oued-Mزاب, Oulad-Sidi-Cheikh), qui de l'est à l'ouest sépare le Sahara habitable des déserts inhabités du grand Sahara. Si des points extrêmes que nous venons d'indiquer sur la côte on tire des lignes de 350 à 400 kilomètres, à peu près perpendiculaires sur la série des oasis, on aura ainsi séparé l'Algérie des deux États voisins par des limites de convention et presque partout mal déterminées, et l'on trouvera qu'elle forme une sorte de rectangle compris entre le 32° et le 37° degré de latitude, entre le 6° degré de longitude orientale et le 4° degré de longitude occidentale. Elle occupe ainsi une superficie de 390,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire une surface à peu près égale aux trois quarts de la France. De l'est à l'ouest, elle a environ 900 kilomètres : c'est aussi la même largeur qu'a la France, c'est-à-dire que la distance de la Calle à Nemours est presque la même que celle de Strasbourg à Brest. Du nord au sud, sa profondeur est variable, et va de 750 à 850 kilomètres. Enfin la distance moyenne de la côte méridionale de la France à la côte de l'Algérie est de 825 kilomètres.

Les caractères généraux de cette région sont : la confusion extrême de ses montagnes, qui, au lieu d'être entassées par chaînes, y forment des groupes isolés ou réunis seulement par leurs bases en forme de chapelets; la disposition générale des terres en plateaux successifs, et comme par vastes gradins que sillonnent de profondes vallées; l'élévation brusque du sol au-dessus de la mer, de telle sorte que la côte est bordée à pic de hauts massifs, qu'à 20 kilomètres les plateaux ont déjà 250 mètres de hauteur, et qu'à 70 kilomètres ils atteignent 500 mètres. Aussi les rivières ne semblent pas couler et descendre, mais rouler, tomber sur ce sol heurté, saccadé, brisé, rempli de contrastes. « Qu'on se figure un bloc immense de plus de 800 kilomètres d'étendue, sortant de la mer pour s'élever vers le ciel en douces collines, puis en rudes montagnes, présentant au nord ses vastes flancs sillonnés par d'innombrables vallées, par des plaines majestueusement déployées entre deux chaînes onduleuses; criblés de déchirures et d'enfoncements, de ravins à la fraîche verdure, aux sources abondantes, de coupures abruptes et sauvages servant de lit à de rapides torrents; ici une végétation vigoureuse et puissante résistant aux ardeurs du soleil; là des rochers nus, noirs ou rougeâtres, aux reflets brillants et micacés. Telle est la terre d'Afrique dont les armes françaises ont fait la moderne Algérie¹. »

§ II. MONTAGNES ET PLATEAUX. — TELL ET SAHARA. — Les montagnes de l'Algérie, comme toutes celles de l'Afrique septentrionale, appartiennent aux deux massifs que nous avons désignés (page 113) sous les noms de : *massif méditerranéen*, composé du

¹ *Aperçu physique de l'Algérie*, par M. C. Broussais.

petit et du *moyen Atlas*; *massif intérieur*, composé du *grand Atlas*. Le massif méditerranéen comprend d'abord les montagnes que nous avons décrites depuis la Calle jusqu'à Bougie, et dont les groupes principaux composent la Kabilie orientale; puis les montagnes qui de Bougie à l'embouchure du Chélif forment le petit Atlas, et dont les parties les plus voisines de la côte constituent le massif appelé *Sahel d'Alger*; enfin celles qui se continuent au delà du Chélif par des groupes très-confus jusque sur la frontière du Maroc.

A la suite de ce massif et parallèlement à la mer, nous trouvons une zone de plateaux légèrement ondulés, mais dont la surface offre cependant un plan presque horizontal lorsqu'on le regarde d'un de ses points extrêmes. Cette zone est ce qu'on appelle les plateaux inférieurs; elle est limitée au sud par une série de hauteurs plus élevées et plus larges que celles du premier massif, et dont nous pouvons marquer les limites par une ligne qui de Tebessa passerait par Bathna, Msila, Aumale, Boghar, Tiaret, Saïda, Daya et Sebdou. Après cela nous trouvons la région des hauts plateaux, qui est limitée au sud par le massif intérieur de l'Algérie ou le grand Atlas. C'est une plaine immense, au-dessus de laquelle pointent quelques montagnes isolées, quelques collines basses aux lignes arrondies, et des dépressions où se massent les eaux dans la saison des pluies. Le sol de cette plaine, qui est ferme et d'un jaune rougeâtre, se couvre d'une végétation uniforme de graminées et de plantes aromatiques, mais on n'y trouve ni bois ni broussailles, encore moins de cultures. Le thermomètre descend quelquefois au-dessous de zéro; quelquefois aussi la neige y couvre la terre pendant la nuit, et pendant le jour un soleil ardent la dévore. On y trouve des *chott*, grands marais salés, peu profonds, vaseux, gluants et traversés par des gués que le moindre orage fait disparaître; puis des sources, des puits épars, puis des collines de sel, des plaines de pierre et de sable, etc.

La zone des hauts plateaux, formée d'une série de bassins larges et plats, détermine, en y joignant la vallée supérieure du Chélif, cinq régions que les indigènes désignent ainsi : le plateau des *Sbakh*, le *Hodna*, le *Zarez*, le *Sersou*, le pays des *Chott*. La plaine des *Sbakh*, dont nous avons déjà parlé, s'étend entre les montagnes d'où sort la Medjerdah, et celles d'où sort le Bou-Sellam ou rivière de Sétif; elle comprend une série de petits lacs salés adossés aux trois plateaux de la Seybouse, du Rummel et du Bou-Sellam. Le *Hodna* est la grande plaine marquée par le lac salé de Msila ou de Saïda. Le *Zarez* est la plaine marquée par les deux lacs salés du même nom. Le *Sersou* est la plaine traversée par le haut Chélif. La plaine des *Chott* est celle que déterminent les deux lacs salés, appelés *Chott-el-Chergui* (Chott du levant), *Chott el-Gharbi* (Chott du couchant).

Cette zone des hauts plateaux est traversée par quelques montagnes qui marquent la séparation des bassins : ainsi le massif du *Bellezma* sépare le plateau des *Sbakh* du *Hodna*, la chaîne de *Seba-el-Khider* est entre le *Zarez*, le *Sersou* et le *Hodna*; la chaîne du *Nadour* est entre le *Sersou* et les *Chott*.

Après la zone des hauts plateaux vient le long rideau de montagnes que nous avons appelé *grand Atlas*, dont le *Djebel-Amour* occupe le centre; il a environ 100 kilomètres de largeur. Au delà de cette zone montagneuse s'étend une seconde zone de plaines ou de plateaux comme la première; elle se compose de bassins fermés, dont

le fond est occupé par des lacs ou des marais de sel. Les principaux de ces bassins sont : 1° celui du lac *Melghirgh* ou *Melrir*, qui borde les versants méridionaux de l'Aurès, du Bou-Kahil, du Djebel-Sahari et du Djebel-Amour; 2° celui des *Oulad-Sidi-Cheikh*, dont les eaux descendent des versants méridionaux du Roundjaïa et du Djebel-Ksan, et vont aboutir à un vaste lac salé situé dans le Sahara marocain; 3° celui d'*Ouargla*, auquel appartient l'Oued-Mزاب. Cette seconde zone de plaines renferme exceptionnellement quelques massifs de montagnes, tels que les montagnes sablonneuses de l'Oued-Souf, le *Djebel-Tala*, dans l'Oued-Rir, le *Djebel-Mellala*, près d'Ouargla, le *Djebel-Mزاب*, etc.

Si nous résumons tout ce que nous venons de dire sur la configuration extérieure du sol, nous trouverons que l'Algérie se partage, du nord au sud, en quatre zones sensiblement parallèles à la côte; savoir : deux zones généralement montueuses, deux zones généralement plates. « Le caractère physique particulier au premier massif consiste en ce que presque toutes ses eaux vont à la Méditerranée. Le caractère physique particulier au second massif consiste en ce que presque toutes ses eaux restent captives dans l'intérieur ou vont aboutir à des bas-fonds sans issue. C'est pour cela que nous avons appelé la première zone montueuse, composée du petit et du moyen Atlas, *massif méditerranéen*, et la seconde zone, composée du grand Atlas, *massif intérieur*.

» Le caractère physique particulier à la première zone plate consiste en ce qu'elle est mal pourvue d'eau, inaccessible à la culture et propre seulement au parcours. Le caractère physique de la deuxième zone plate consiste dans l'abondance des eaux souterraines qui se trouvent à peu de profondeur, et donnent naissance aux nombreuses oasis répandues sur la surface de cette contrée. On peut donc appeler la première zone plate région des *landes*, et la seconde, région des *oasis*. Mais il ne faut pas attacher à ces mots un sens trop absolu : la zone des landes contient quelques espaces accessibles à la culture, la zone des oasis contient de vastes espaces couverts de landes.

» Ainsi la configuration générale de l'Algérie présente l'aspect de deux larges sillons qui la traversent de l'est à l'ouest, dans toute sa longueur. Le massif méditerranéen et le massif intérieur en forment les parties saillantes, la zone des landes et celle des oasis en forment les parties creuses ¹ ».

Cette configuration et la distribution des eaux sur le sol, combinées avec l'influence des latitudes et les besoins de la population, déterminent la division de cette contrée en *Tell* ou région des céréales, en *Sahara* ou région des palmiers.

« Rafrâichi par la brise de mer pendant les plus fortes chaleurs, baigné par de nombreux cours d'eau, abrité des vents du sud par les montagnes, le Tell est le pays des terres fertiles, des forêts épaisses, des gras pâturages, des nombreux troupeaux de bœufs, des cultures variées, des cités populeuses et des villages industriels. Si les tribus arabes y habitent sous la tente, leur mobilité est circonscrite dans un territoire assez restreint par les champs labourables qui font leur richesse. Les Kabiles y habitent des maisons de pierres groupées en villages, autour desquelles de beaux jardins étalent leurs cultures soignées de légumes et leurs luxuriantes plantations.

» Les hauts plateaux et les croupes ondulées vers le sud dont se compose le Sahara

¹ *Description de l'Algérie*, par MM. Carette et Warnier, extraite du *Tableau de la situation des établissements français en Algérie* (1844-1845).

sont d'immenses steppes traversées plutôt que baignées par de rares courants, dont les uns se perdent dans des lacs sans issue, les autres dans des sables. Ici la richesse est d'une autre nature et n'est pas moins abondante ; la population est plus dispersée sans être plus absente. Le Sahara est le pays des innombrables troupeaux de chameaux et de moutons, la patrie privilégiée du cheval, la région des vastes parcours de bestiaux, des chasses à l'autruche et à la gazelle, des gazons de chéa, d'alfa et de thym, des horizons infinis, au sein desquels s'écoule la vie pastorale dans toute sa simplicité ; le Sahara est surtout le pays de l'indépendance. La culture y est une exception, dévolue comme une infortune aux habitants sédentaires des *ksours*, villages des oasis, archipels d'îles au sein des landes de pacage que rafraîchit un maigre filet d'eau¹. »

Le partage du sol en Tell et en Sahara présente dans l'ouest et dans l'est des inégalités qu'on doit signaler. Le petit et le moyen Atlas appartiennent exclusivement au Tell ; la zone des oasis appartient exclusivement au Sahara. Les deux bandes intermédiaires, savoir : la zone des landes et le grand Atlas, offrant un caractère moins décidé, rentrent en partie dans la région du Tell et en partie dans la région du Sahara. Dans l'est, la zone des landes et le grand Atlas appartiennent au Tell ; dans l'ouest, ils appartiennent au Sahara. Ainsi la région du Tell occupe une place beaucoup plus étendue dans l'est que dans l'ouest. Dans la province d'Alger, la surface du Tell n'est que le tiers de celle du Sahara ; elle en est la moitié dans la province d'Oran ; elle est presque les deux tiers dans la province de Constantine. Le Sahara est limité au sud par la ligne d'oasis dont nous avons parlé, et qui forme la limite naturelle de l'Algérie. Au delà commence le désert, dont les sables baignent au sud le pied de la côte saharienne, comme les eaux de la mer baignent au nord le pied du massif du petit Atlas².

§ III. RIVIÈRES. — Les rivières de l'Algérie n'ont pas la même importance et ne jouent pas le même rôle qu'en Europe : ce sont des accidents physiques d'un ordre secondaire. D'après ce que nous avons dit de la configuration du sol et de son élévation rapide au-dessus de la mer, on doit comprendre quel en est le caractère. Ce sont des torrents qui ont des courants très-rapides et des chutes très-nombreuses, qui s'échappent à la mer par des brèches profondes après un cours très-borné, enfin qui n'ont aucune partie de leur cours navigable. Ces rivières ne forment pas de grands bassins, elles n'ont pas de ceinture nettement déterminée, elles ne traversent pas de larges vallées, mais elles roulent confusément dans des pays tourmentés, sans direction, sans lit, même sans nom, en contournant péniblement les montagnes qui brisent leur cours ; elles n'ouvrent pas de routes naturelles ; elles n'ont pas de ces profondes embouchures où les ports s'établissent facilement ; enfin elles ont rarement des villes sur leurs bords, et n'appellent ni la population, ni la culture, ni la civilisation. Nous allons décrire les principaux cours d'eau du Tell, en réservant les cours d'eau du Sahara qui présentent des caractères particuliers.

La *Medjerdah* sort du groupe montagneux qui est au sud de Guelma, et se dirige de l'est à l'ouest en faisant, comme toutes les rivières de l'Algérie, des replis innombrables ; au confluent du Mellag, elle entre dans le territoire tunisien, où nous l'avons

¹ J. Duval, *Tableau de l'Algérie*, page 47.

² *Description de l'Algérie*, par Carette et Warnier.

décrite. Son principal affluent est le *Mellag*, qui reçoit lui-même plusieurs torrents, dont l'un, le *Chabrou*, passe à Tebessa. Un autre, le *Tedjelt*, traverse le territoire des Hanenchas, où l'on trouve *Tedjelt* et *Mdourouch*, villes ruinées, qui étaient *Tagaste*, où naquit saint Augustin, et *Madaure*, où il fit ses premières études.

La *Seybouse*, qui est l'ancien *Ubus*, naît dans le plateau des Sbakh, coule à peu près du sud au nord dans le pays des Sellaoua; tourne à l'est, arrose Hammam-Meshoutin (les bains enchantés), passe près de Guelma, où elle a 60 mètres de large, reprend sa direction au nord en faisant de nombreux détours dans un pays largement ondulé, assez bien arrosé, mais d'une grande nudité, et va finir au sud de Bône par une embouchure large et profonde, qui est navigable pendant 2 kilomètres : c'est la seule exception de ce genre que présentent les rivières de l'Algérie.

Le *Safsaf* prend sa source dans les montagnes de Smendou, passe à El-Arouch et finit près de Philippeville. Sa vallée contient la route de cette dernière ville à Constantine.

Le *Rummel* (Ampsaga) descend du groupe de Sidi-Aïca, coule de l'est à l'ouest, passe à Constantine dans un ravin profond, où il tombe d'une hauteur de 60 mètres, tourne au nord-ouest, traverse les groupes du Zaoura et du Maouïa sous le nom de *Oued-el-Kebir*, passe dans une partie inconnue de la Kabilie, et finit entre Djigelli et les Sept-Caps. Il reçoit l'*Endjah*, qui coule de l'ouest à l'est, et passe au nord de Djemilah et de Milah.

L'*Oued-Sahel* sort des groupes du Dira, passe à Aumale, Bordj-Bouïra, Beni-Mansour, et contourne les pentes du Djurjura jusqu'à Bougie, où elle se jette à la mer; elle reçoit le *Bou-Sellam*, qui traverse une vallée large et fertile, et passe à Sétif.

Le *Sebaou* traverse la plus riche partie et la plus peuplée de la Kabilie : il finit près de Dellys. Dans sa partie supérieure, il fertilise les vallées de la confédération kabile des *Zouaoua*, qui fournissait des soldats mercenaires au dey d'Alger, et qui a donné son nom aux *Zouaves*. Un des affluents du Sebaou passe à Dra-el-Mizan, avant-poste établi récemment, par lequel la domination française cherche à pénétrer la Kabilie du sud au nord.

L'*Isser* est le cours d'eau le plus considérable de la Kabilie; il traverse des vallées extrêmement fertiles et bien cultivées, surtout en oliviers, et qui sont bordées de hauteurs boisées. Sa partie inférieure est soumise à la domination française.

Le *Hamise* ou *Kamis* traverse la Mitidja en y faisant de nombreux détours.

L'*Harrach* sort du plateau de Médéah, traverse en la fertilisant la Mitidja, où il a quelquefois 80 mètres de large, et se jette dans la baie d'Alger au-dessous de la Maison-Carrée par une embouchure obstruée de sables.

Le *Mazafran* se compose de la *Chiffa* et de l'*Ouedjer*. La Chiffa descend des monts Mouzaïa, traverse des gorges célèbres par leurs beautés sauvages, reçoit un affluent qui passe à Blidah, débouche dans la Mitidja, où elle coule sur un lit de gravier souvent à sec, baigne les collines de Koleah et se joint à l'Ouedjer. Celui-ci descend des monts Zakkar, traverse la Mitidja en longeant de l'ouest à l'est le Sahel d'Alger, et se réunit à la Chiffa. Le Mazafran traverse alors le Sahel au-dessous de Koleah par une coupure profonde, arrose une belle et riche vallée dans un cours très-sinueux et très-encaissé, et finit à 8 kilomètres de Sidi-Feruch.

Le *Chélif*, l'*Azar* des Romains, le principal cours d'eau de l'Algérie, prend sa source dans le Djebel-Amour; il coule du sud au nord à travers le plateau de Sersou en passant près de Tagguin, contourne par de nombreux replis et en coulant dans des gorges profondes les pentes de l'Ouanseris, en traverse les massifs orientaux, puis tourne de l'est à l'ouest entre les massifs septentrionaux des mêmes montagnes et la chaîne du Zakkar; il laisse ainsi à droite Milianah, arrose Orléansville, longe les montagnes du Dahra en traversant une belle et large vallée, et finit au nord de Mostaganem par une embouchure assez grande, après un cours estimé à 600 kilomètres. Il reçoit à droite de nombreux torrents, dont l'un passe à Médéah; il reçoit à gauche tous les cours d'eau qui descendent en rayonnant de l'Ouanseris: 1° l'*Oued-Ourek*, qui traverse le plateau de Sersou, et a dans son bassin Goudjilah; 2° le *Nahar-Ouacel*, qui longe le revers septentrional du moyen Atlas; 3° l'*Oued-Dardar*, qui descend de la partie la plus épaisse de l'Ouanseris; 4° l'*Oued-Riou*, qui passe près du poste d'Ammi-Mouça; 5° la *Mina*, qui prend sa source dans le Djebel-Nadour, traverse un pays très-montueux habité par les Flitta, et finit au-dessous de Sidi-bel-Hacel.

La *Mactah* est formée de l'*Habrah* et du *Sig*. L'*Habrah* se compose de dix à douze torrents qui descendent des hauts plateaux, et dont l'un, le *Meniarin*, passe à Saïda; il traverse le pays des Hachem, laisse à droite Mascara, passe, sous le nom de *Oued-el-Hammam*, entre le Djebel-Cherberrih et le Djebel-Bouziri, et va se réunir au Sig dans les marais de la Mactah. — Le Sig prend sa source dans le Djebel-Chebkhah sous le nom de *Mekhera*, passe entre le Djebel-Tessala et le Djebel-Meniarin, prend le nom de *Mebdouen*, passe à Sidi-bel-Abbès et se réunit à l'*Habrah*.

La *Tafnah* est formée de plusieurs cours d'eau venant du Maroc, et dont le principal est l'*Isty*, célèbre par la bataille de 1844; elle passe près de Lalla-Mahrnia, reçoit l'*Oued-Icer*, qui amène toutes les eaux du massif de Tlemcen, passe entre le Filahoucen et le Telgât, et finit en face de l'île de Rachgoun.

§ IV. CÔTES¹. — Les côtes sont généralement roides et élevées: ce sont les plus découpées de toute l'Afrique; néanmoins elles ne renferment pas de bons ports. Les caps y sont nombreux, mais on y trouve à peine quelques îlots rocheux. La mer y est généralement mauvaise, surtout par les vents de nord-ouest, qui sont dominants; aussi toutes les villes maritimes sont établies sur le côté oriental des golfes. La partie orientale, depuis Alger jusqu'à la Calle, est assez gaie, verdoyante et même cultivée; la partie occidentale, d'Alger à Nemours, est généralement triste, stérile, montueuse.

Le premier point qu'on y rencontre est l'îlot désert et aride de la *Galite*, surmonté de deux pics élevés de 476 mètres; puis on trouve le cap *Roux*, composé de roches rougeâtres et escarpées, et près duquel étaient autrefois les magasins de blés de la compagnie française d'Afrique. On arrive de là à la *Calle*, bâtie sur un rocher isolé que minent les eaux, et rattachée au continent par un petit isthme de sable bas et étroit que la mer franchit dans les gros temps. A quelques kilomètres à l'ouest, sur un escarpement rougeâtre, sont les débris de l'établissement connu sous le nom de *Bastion de France*, fondé sous François I^{er} par le commerce français. De là on atteint le cap *Rosa*, terre basse, sauvage, inhabitée, où se trouvent les ruines d'un temple

¹ Carette, *Description de l'Algérie dans l'Univers pittoresque*, page 8 et suiv.

de Diane; dans ces parages est le banc de corail le plus riche de la côte d'Afrique, et qui est exploité depuis des siècles. Puis on entre dans le *golfe de Bône*, compris entre les terres basses du cap Rōsa et les hautes falaises du cap de Garde. Au fond de ce golfe est la jolie et florissante ville de *Bône*. Le *cap de Garde*, formé par un contre-fort de l'Édough, et appelé par les Arabes *Raz-el-Hamra*, est un rocher sauvage, complètement nu, profondément crevassé et ouvert par de larges cavernes; sur son flanc oriental se trouve le fort *Génois*, occupé par les Français, et qui protège un bon mouillage. Depuis ce cap jusqu'au cap de Fer, la côte déroule une longue série de falaises couronnées par les pentes rapides du mont Édough. On y trouve le petit port de *Takhouch*, près des ruines romaines de *Tacatua*.

Le mont *Édough* forme une des parties les plus intéressantes de l'Algérie. Il occupe tout l'espace compris entre le golfe de Bône et celui de Philippeville, et se trouve borné de trois côtés par la mer, et au sud par la vaste plaine du lac Fsara; il forme ainsi une presqu'île de 90,000 hectares de superficie, circonscrite par des régions basses qui l'isolent de toutes parts, et très-importante par ses forêts et ses richesses minérales. Sa figure est celle d'une grande tente, dont les montants ou les deux points culminants sont à l'est *Ain-bou-Sis* et à l'ouest le mont *Chahiba*; la partie la plus célèbre est la vallée d'Aïn-Barbar, où se trouvent des mines de fer très-abondantes. La population de l'Édough est de 9 à 10,000 Berbères, qui se sont soumis à la domination française en 1841.

Après avoir doublé le *cap de Fer*, on entre dans le *golfe de Stora*, compris entre le cap de Fer et le cap Bougaroni, et qui est divisé par le cap Srigina en deux parties, la baie de Philippeville et la baie de Collo. Ce grand bassin est enveloppé de terres verdoyantes, de sites délicieux, de petites plages entrecoupées de pointes de roches. Dans la partie la plus reculée du golfe, on a bâti en 1838 la ville de *Philippeville*, près de l'embouchure du Safsaf. A 4 kilomètres au nord se trouve la plage de *Stora*, bordée par un rideau de hauteurs abruptes, et qui est le port de Philippeville. Au nord de cette plage est l'île de *Srigina*. De cette île au port de Collo, la côte continue à être verdoyante, mais plus ardue. *Collo* offre un assez bon port de commerce. De cette ville on remonte au nord jusqu'au cap *Bougaroni* ou *Seba-Rous* (les Sept-Caps), le point le plus septentrional de la côte d'Algérie. C'est une grosse masse plongeant dans la mer à des profondeurs que la sonde ne peut atteindre, et qui se compose de sept caps successifs. Au delà de ce cap la côte s'incline au sud-ouest, et forme le golfe très-ouvert de Djigelli, où se jette la rivière tortueuse qui passe à Constantine. *Djigelli* est assis sur une petite presqu'île rocheuse réunie à la terre ferme par un isthme assez bas. Au delà de cette ville est le cap *Cavallo*, où commence le *golfe de Bougie*, qui présente un spectacle imposant: « un vaste amphithéâtre de hautes montagnes apparaît dans l'enfoncement; presque toutes ont leurs sommets hérissés de roches nues; quelques-unes conservent de la neige jusqu'au mois de juin; au-dessous de la zone des roches et des neiges règne un large bandeau de forêts; au-dessous encore commence la zone des vergers; enfin la culture des potagers et des céréales occupe les déclivités inférieures. Quelques accidents remarquables se détachent sur ce fond majestueux: dans l'est, c'est le *Babour* aplati en forme de table au sommet, sillonné de rides profondes sur ses flancs; au centre, c'est le *Kendirou* habité par des

mineurs; dans l'ouest, c'est le *Toudja*, au pied duquel s'élèvent de beaux villages construits dans une forêt d'orangers¹. »

Bougie est bâtie en amphithéâtre sur deux croupes exposées au sud et séparées par un ravin profond. En arrière de la ville s'élance à pic le mont *Gouraya*, élevé de 671 mètres et remarquable par ses formes décharnées. La crête de cette montagne s'abaisse par ressauts successifs jusqu'au cap Carbon, qui ferme à l'ouest le golfe de Bougie, et présente à la mer une muraille perpendiculaire d'énormes rochers rougeâtres percés de profondes cavernes.

Au cap Carbon commence le rivage de la grande Kabylie, qui, malgré le caractère abrupte de ses pentes, étale presque partout de belles et riches cultures jusqu'au sommet des collines. Cette continuité des cultures est coupée seulement par quelques caps aux blocs gigantesques ou par des anfractuosités de vallées profondes. On arrive ainsi à *Dellys*, bâtie au fond d'une petite baie d'un aspect assez triste, protégée en partie par le cap *Bengut*, cap formé par un contre-fort du *Bou-Mdas* qui se dresse près de la côte. De ce cap au cap Matifou, qui ferme la baie d'Alger, la côte se compose de terres basses et uniformes coupées seulement par la vallée de l'Isser. Au cap *Matifou*, où l'on voit les ruines de l'antique *Rusgonia*, et où Charles-Quint se rembarqua, s'ouvre la *baie d'Alger* jusqu'à la pointe Pescade, baie que coupe l'embouchure de l'Harrach, et qui est bordée par un amphithéâtre de coteaux cultivés, de vergers, de maisons de campagne. La côte est abrupte, rocheuse, bordée de dunes, et n'offre qu'un petit nombre de points abrités. Après avoir passé devant Alger, bâtie sur le flanc oriental du mont Bouzareah, on double la *pointe Pescade* et le cap *Caxines*, contre-forts du Bouzareah, et à l'ouest on trouve une petite baie très-ouverte, terminée par une plage continue, à l'extrémité de laquelle s'élève une presqu'île très-étroite. Le fond de cette anse est bordée de dunes; un marabout, transformé aujourd'hui en chapelle et surmonté d'une tour carrée, occupe le sommet de la presqu'île et se voit de très-loin. Cette presqu'île est celle de *Sidi-Feruch*, où débarqua l'armée française le 14 juin 1830.

Après cette presqu'île, on trouve l'embouchure du Mazafran, puis la crique de *Tipasa*, cité antique dont on fouille aujourd'hui les ruines, puis le cap *Ammouch*, formé par un contre-fort du mont Chénoua. Dès qu'on a dépassé la cime triste et brumeuse de ce cap, on découvre *Cherchell*, au milieu de bouquets d'arbres qui se déploient sur un large plateau. Depuis Cherchell jusqu'au cap Tenès, la côte présente un rideau presque continu de montagnes, espèce de muraille qui sépare la mer du bassin du Chélif. Elle se termine à une masse de roches escarpées, dont l'ensemble constitue le cap *Tenès*, et derrière laquelle sont les deux petites villes de même nom. Au delà de Tenès se déroule une côte triste, monotone, alternativement hérissée de falaises ou bordée de dunes et de plages. De hautes terres règnent au-dessus du rivage, entre la mer et le cours du Chélif; elles forment le massif du Dahra, si tristement célèbre dans la conquête de l'Algérie. Au delà du cap *Ivi* qui termine cette côte s'ouvre le *golfe d'Arzeu* compris entre ce cap et le cap Carbon, et où aboutissent le Chélif et la Mactah. Le fond de ce golfe est une grève blanche, basse et triste; les côtés sont plus découpés et présentent un aspect particulier de bouleversement. On y

¹ Carette, *Description de l'Algérie*, page 23.

remarque *Mostaganem*, situé à 1 kilomètre de la côte, sur un rocher calcaire, et *Arzeu*, où les vaisseaux marchands trouvent un excellent mouillage. Au delà du cap Carbon on découvre le *cap Ferrat*, amas de roches escarpées, d'éboulements naturels, de falaises déchirées, et l'on entre dans la *baie d'Oran*, que termine à l'ouest le cap Falcon. *Oran* occupe le fond de cette baie, et ne présente qu'un très-mauvais abri aux navires; mais à l'extrémité occidentale de la baie se trouve une pointe de rochers qui s'avance vers l'est comme un môle, et protège un espace appelé par les indigènes *Mers-el-Kebir* (le grand port). C'est le meilleur mouillage de l'Algérie, et les vaisseaux de guerre peuvent y trouver un abri.

Au delà du *cap Falcon*, la côte s'enfonce dans le sud-ouest, bordée par des terres peu élevées d'un aspect uniforme, qui se terminent à la mer par une muraille de roches abruptes. Une végétation pauvre et inculte se montre au sommet des falaises. On n'y trouve que deux points remarquables : l'île volcanique de *Rachgoun*, à l'embouchure de la Tafna, le petit port de *Nemours* ou de *Djema-Ghazaouat*. Au delà de cette dernière ville, et quand on a dépassé le *cap Milonia*, on arrive à la frontière du Maroc.

§ V. CONSTITUTION GÉOLOGIQUE. — RICHESSES MINÉRALES. — Si nous nous en rapportons aux observations faites par M. Rozet, « la partie supérieure du terrain est occupée par une masse calcaire de 150 mètres de puissance, qui offre des calcaires gris, bleu turquin, bleu turquin carburé, blanc saccharoïde ou sublamellaire, etc., que l'on voit souvent passer au schiste par degrés insensibles. Au-dessous du calcaire vient une masse schisteuse de 400 mètres de puissance, composée d'un phyllade talqueux, passant au talcschiste, dont les couleurs les plus habituelles sont le blanchâtre argentin, le vert, le bleu clair, le violacé, et rarement le noir. Les roches arénacées manquent ou sont fort rares. On y rencontre des filons de phtanite, de talcite quartzifère ou calcarifère; de quartz blanc, laiteux et enfumé, et de fer oxydé; des veines de cuivre carbonaté, de galène et d'anthracite. »

Dans le petit Atlas, le terrain jurassique n'est représenté que par la formation liasique, ou du moins M. Rozet n'a reconnu que cette formation sur une longueur de plus de 30,000 mètres, depuis la vallée de l'Ouedjer jusqu'à la tribu de Béni-Missara, à l'est de Blidah, et une largeur de 20,000 à 25,000 mètres sur la route de Médéah. La formation liasique du petit Atlas se compose de marnes schisteuses, alternant avec des strates de calcaire marneux. Ces marnes offrent une large cassure conchoïdale, comme celle du lias d'Europe; elles sont souvent traversées par des veines de calcaire spathique et de fer hydraté, veines qui pénètrent également dans le calcaire. Elles sont généralement fort irrégulièrement stratifiées, et, sans les couches calcaires qu'elles renferment, on serait souvent embarrassé pour déterminer le sens de leur inclinaison. Sur tous les points où le calcaire domine, on voit les strates plonger au sud, comme les couches du mont Bouzareah, sous un angle très-variable et qui augmente généralement à mesure qu'on approche de la crête. Sur certains points, les couches sont horizontales; ailleurs elles font un angle de 70 degrés avec l'horizon; sur quelques autres, on les voit plonger au nord et au sud, mais l'inclinaison générale est toujours dirigée vers le sud. A mesure que l'on s'élève dans le petit Atlas, on voit les marnes s'endurcir et passer par degrés insensibles à une sorte de schiste argileux ou de phyllade.

Le calcaire marneux, qui alterne avec les marnes schisteuses, ou qui y forme des couches subordonnées, présente une cassure conchoïdale; sa structure est souvent fissile; ses strates sont généralement peu épais; ils ne dépassent pas un mètre; sa couleur varie du gris au noir. C'est dans la partie inférieure que ce calcaire est le plus abondant.

Outre les substances minérales que nous avons citées, la formation liasique du petit Atlas renferme des filons de cuivre gris, de carbonate vert ou bleu de ce métal, ainsi que du carbonate de fer. Ces minerais forment des filons dans une gangue de baryte sulfatée lamellaire, dont les têtes s'élèvent de plusieurs mètres au-dessus de la surface des marnes qui les renferment. La puissance de ces filons varie de 0^m,30 à 1 mètre; ils seraient susceptibles d'être exploités.

Quant aux fossiles, ils sont peu nombreux; ce sont quelques fragments d'huîtres, des peignes indéterminables, de petites posidonies, quelques bélemnites.

Dans les environs d'Oran, la formation schisteuse est composée de schistes ardoisiers de différentes couleurs, coupés par des veines de quartz blanc, et renfermant des couches d'un grès très-dur, traversé çà et là par des masses de dolomie brune et jaunâtre; les couches de cette formation sont très-relevées. Aux environs d'Alger et d'Oran, où il forme plusieurs des derniers contre-forts de l'Atlas, on trouve un ensemble de marnes et de calcaires, qui y présente deux assises. L'assise supérieure est formée de strates de grès calcarifère, ou de calcaires à coraux qui alternent avec des sables tantôt jaunes et tantôt rouges; les grès y sont de cette dernière couleur, qu'ils doivent à l'oxyde de fer. La puissance de cette assise varie de 20 à 50 mètres. Les couches qui la composent inclinent ordinairement au nord, sous un angle de 15 à 20 degrés; quelquefois aussi elles sont horizontales. Les strates de cette assise n'offrent aucune roche étrangère en filons ou en couches subordonnées; mais le fer hydraté en veines et en rognons y est commun, surtout dans les sables. L'assise inférieure se compose de marnes bleues qui présentent des couches subordonnées d'un calcaire marneux grisâtre; on y voit communément des veines de gypse laminaire. La puissance de cette assise est de 200 à 300 mètres. Ces marnes ne sont jamais stratifiées ni schisteuses; en se desséchant, elles se divisent en une infinité de fragments irréguliers; elles font parfaitement pâte avec l'eau.

Dans les environs d'Oran, la formation subatlantique n'atteint pas une puissance aussi considérable; quelquefois elle est à 135 mètres au-dessus du niveau de la mer, et même, sur quelques points de la côte, son élévation n'est que de 20 à 30 mètres. L'assise supérieure diffère un peu de celle qu'on voit aux environs d'Alger; elle est composée de couches marneuses, blanches ou grises, plus ou moins solides, alternant avec des couches calcaires sur une épaisseur de 30 ou 40 mètres. L'assise inférieure se compose de la même marne bleue qu'aux environs d'Alger; toutefois elle n'est pas stratifiée, mais elle est divisée en fragments fort irréguliers par une infinité de fissures. Les calcaires et les sables qui lui sont supérieurs renferment quelques petites veines de fer hydroxydé, du silex corné et du silex résinite, en petits lits, et quelquefois en veines qui coupent verticalement toutes les couches; enfin, des rognons d'un calcaire jaunâtre très-compacte. Le calcaire blanc de l'étage supérieur est exploité, soit pour en faire de la chaux grasse, soit pour en tirer de très-belles pierres de taille.

La marne bleue est employée, à cause de ses propriétés plastiques, à faire des tuiles, des briques, des tuyaux pour la conduite des eaux, de la poterie et des vases de différentes formes.

Les collines du littoral, qui s'étendent en bande régulière depuis Koléah jusqu'au mont Chénoua, appartiennent à l'étage supérieur du terrain supercrétacé, c'est-à-dire à l'étage subapennin. Elles s'élèvent jusqu'à 250 mètres; les couches en sont fort accidentées du côté de la mer; elles se relèvent vers le nord, se dirigeant d'abord vers l'ouest-sud-ouest, et ensuite à l'ouest, comme sur le rivage.

Près d'Alger, s'étendent les couches d'un calcaire rempli de coquilles passées à l'état spathique, avec du grès et des lits d'argile rouge qui forment un dépôt supérieur à celui qui compose les collines du littoral. En approchant de Cherchell, on remarque une grande série de marnes bigarrées, de grès siliceux, de calcaire jaune, violet et vert, de gypses et de conglomérats.

Lorsqu'on a franchi le col de Mouzaïa, on voit s'étendre le second étage du terrain supercrétacé. Il se compose d'une grande épaisseur de marnes bleues, formant le fond des vallées, et de calcaire jaune sablonneux qui les recouvre. Ce dépôt constitue de hauts plateaux entièrement nus, séparés par de larges vallées dont les flancs, d'abord à pentes douces, se terminent ensuite d'une manière abrupte. Sur la route de Milianah, le calcaire de cet étage est compacte, pisolithique et rempli de nodules à orbicules siliceux. Plus loin, dans la chaîne du Gontas, le calcaire devient un grès ferrugineux qui se divise en dalles, et que quelques voyageurs ont pris pour une chaussée romaine. Enfin, à Médéah, c'est tantôt une roche à grains fins et jaunâtres, tantôt une roche qui se désagrège de manière à donner naissance à des collines de sable. Entre les calcaires et les marnes, on voit un banc d'huîtres à un niveau constant.

Ce second étage couvre tout l'espace compris entre les montagnes des Beni-Sallah, du Mouzaïa et du Soumata, ainsi que la vallée du Chélif. Il paraît s'étendre fort loin dans le sud et l'est de Médéah. Il existe aussi dans la province de Constantine, entre cette ville, Djemilah et Milah.

Les monts Righa et Zakkar ne sont que le prolongement, avec interruption, de la chaîne des Beni-Sallah et du Mouzaïa; ils appartiennent à la formation liasique. On trouve à la base des marnes bleues très-foncées, et, vers le sommet, des calcaires compactes violets et gris.

L'étude de la constitution géologique de l'Algérie y a fait découvrir des mines nombreuses: ainsi on y connaît déjà 48 mines de plomb, 62 de fer, 48 de cuivre, 8 de zinc, 14 d'antimoine et 8 de mercure à l'état de cinabre. Des expériences nombreuses donnent lieu de croire que le fer magnétique du bassin de Bône égale celui de la Suède et de la Norvège: les mines principales de ce bassin sont celle d'*Aïn-Barbar*, dans l'Édough, près du cap de Fer; celle de *Bou-Hammra*, exploitée depuis 1853; les gisements de la *Meboudja*, qui ont donné en cette année 8,400 quintaux métriques; la mine de *Kharézas*, à 14 kilomètres de Bône, qui a donné dans les trois derniers mois de 1853, 5,500 quintaux métriques de minerai. Les environs de Blidah, de Milianah, de Tenès, de Bougie, d'Arzeu, possèdent aussi des gisements de fer.

La mine de *Kef-oum-Theboul*, près de la Calle, a fourni, pendant les années 1852 et 1853, 103,885 quintaux de plomb argentifère dont la valeur peut être estimée à 817,000 fr. Dans le Mouzaïa on trouve une célèbre mine de cuivre gris, dont le rendement, en 1849, a été de 17,571 quintaux, valant environ 272,000 francs. La mine de l'*Oued-Allah* comprend plusieurs filons dont l'un produisait journellement, en 1852, cinq tonneaux de minerai contenant 0,116 de cuivre. Nous citerons encore les mines de cuivre de l'*Oued-Merdja*, de l'*Oued-Taffinès*, du *Cap Tenès*, de *Beni-Aquit*, sur la rive droite de l'Oued-Habrida, etc. L'Algérie possède aussi des gisements d'anthracite et de lignite, dont trois dans la province d'Oran; 260 carrières de plâtre et de pierres à bâtir, des carrières de pierres à meule dans la province de Constantine, des dépôts de pouzzolane; dans l'île de Rachgoun, de nombreuses variétés de marbres. Les marbres blancs du mont *Filfila*, dans la commune de Jemmapes, ne le cèdent point à ceux de Carrare et couvrent une superficie de 250,000 mètres carrés. Près de Tlemcen, une carrière retrouvée en 1851, à Aïn-Tekbalek, fournit de l'onix translucide dont la beauté est incomparable. D'un autre côté, 150 bateaux ont rapporté, en 1854, 35,000 kilogrammes de corail ayant une valeur de 2,150,000 francs.

L'Algérie possède aussi des sources thermales et minérales : la plus abondante est celle de *Hamman-Meskhoutin*, dans la province de Constantine, dont la température est de 99°. On y voit encore un bassin de 55 mètres de longueur, qui est de construction romaine. Ses eaux salines à odeur sulfureuse rappellent celles de Plombières, de Bagnères et de Balaruc. A 2 kilomètres d'Oran, les eaux thermales des Bains de la Reine sont très-efficaces pour la guérison des blessures.

Enfin, outre les lacs salés, très-nombreux au midi, le Tell possède des mines de sel gemme. On sait quelle importance le sel a pour nos relations avec le centre de l'Afrique, qui en est presque entièrement privé.

§ VI. CLIMAT. — PRODUCTIONS VÉGÉTALES. — Le climat de l'Algérie est généralement doux. Il n'y a dans ce pays que deux saisons bien caractérisées, l'hiver et l'été, mais dont les transitions sont subites et causent quelques maladies. L'hiver n'est jamais rigoureux; rarement le thermomètre descend jusqu'à zéro; il se tient presque toujours à 7° ou 8° au-dessus. De la fin de décembre à la fin de mars, les pluies sont peu fréquentes, mais la quantité d'eau qui tombe est très-abondante. Du mois d'avril jusqu'aux derniers jours de décembre le ciel est presque constamment pur. C'est pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, que la chaleur est la plus forte ou plus exactement continue, car le thermomètre ne monte guère au delà de 35°. Au mois d'octobre, la température commence à devenir désagréable, quoiqu'il y ait encore quelques jours où le thermomètre s'élève à 24 degrés. En novembre commencent le mauvais temps et le froid; vers la fin de décembre les arbres perdent leurs feuilles; mais, avant le 20 janvier, on en voit de nouvelles pousser. Alors le citronnier et l'oranger sont chargés de fleurs, le rosier de Bengale étale les siennes; le fraisier commence à donner ses fruits; les champignons abondent. Dans le mois de février les oranges et les citrons mûrissent; le tabac se repique; on taille les arbres. Vers le milieu du mois de mars, la végétation devient très-active; les légumes abondent et sont succulents. En avril toutes les plantes printanières s'épanouissent. En mai les foins et les céréales mûrissent. Le mois de juin est consacré aux moissons.

En juillet, le grenadier, le myrte et les cactus sont en fleur; on récolte la première cueillette du tabac. Pendant le mois d'août les fruits abondent. Dans le mois de septembre on voit la seconde pousse des arbres et la grande récolte du tabac. En octobre on cueille les raisins. En novembre, les renoncules, les violettes, les anémones fleurissent; le coton est bon à recueillir. En décembre les pâturages sont magnifiques¹.

Il règne dans l'État d'Alger, comme dans toute la Barbarie, particulièrement en mai et juin, trois sortes de vents fort redoutables, parce qu'ils font périr les moissons et les fruits: ce sont ceux qui soufflent de l'est, du sud et du sud-est. Le plus terrible est le sirocco, qui vient du désert; il dessèche la peau, arrête la respiration, couvre le soleil d'un voile rougeâtre et répand dans l'air une poussière imperceptible. Il ne dure guère plus de quarante-huit heures, et ne se produit que trois ou quatre fois l'an. Quant aux autres vents, « celui qui s'élève de la Mitidja sur l'Atlas, dit le général Marey, se refroidit et dépose son humidité sous la forme de brouillards, nuages, pluie ou neige; en retombant sur le Petit Désert, il reprend de la chaleur, les nuages se dissipent. Les mêmes causes produisent les mêmes effets quand le vent passe du Petit Désert sur la chaîne du Djebel-Amour et du Djebel-Sahari, puis redescend sur le Grand Désert. Aussi au-dessus de la Mitidja, le ciel est souvent serein quand l'Atlas est dans les nuages. Dans le Petit Désert on voit souvent un temps magnifique, et en même temps des nuages ou de la pluie sur l'Atlas et le Djebel-Amour. Enfin sur les sommets du Djebel-Amour on a de la pluie, et le ciel est parfaitement pur dans le Petit et le Grand Désert.

» Les vents qui amènent la pluie en donnent beaucoup moins au désert qu'aux montagnes élevées. Le désert est donc sec parce qu'il est élevé et ne reçoit guère d'eau du ciel que pendant l'hiver; alors elle tombe par torrents comme dans tout le sud. Les montagnes ont plus de pluie, plus de nuages, plus de fraîcheur; l'herbe s'y maintient plus longtemps. La neige tombe chaque hiver dans l'Atlas: elle s'y maintient pendant plusieurs semaines. Il en tombe peu dans la Mitidja, le Petit et le Grand Désert; elle y fond presque aussitôt². »

« En s'éloignant de la côte, les oscillations de la température deviennent plus larges; le thermomètre descend davantage pendant l'hiver et remonte aussi davantage pendant l'été. Il neige presque tous les ans à Constantine, à Sétif, à Médéah, à Milianah, à Tlemcen; en revanche il n'est pas rare de voir le thermomètre s'y élever pendant l'été à 38°. Dans le Sahara lui-même, l'hiver est plus rigoureux que sur la côte; il ne se passe pas d'année où l'on n'y voie de la glace; le givre y est assez fréquent³. »

L'Algérie est sujette aux tremblements de terre. On a gardé le souvenir de celui de 1716, qui renversa une partie d'Alger; de celui de 1790, qui détruisit Oran; de celui de 1825, qui détruisit Blidah. Depuis la conquête française, on n'a éprouvé que des secousses sans gravité, excepté en 1856.

« Quoique l'Algérie renferme à peu près toutes les formations géologiques, les terrains calcaires composent la presque totalité du sol et du sous-sol, et l'on sait que

¹ Barbier, *Itinéraire de l'Algérie*.

² Rapport sur une expédition faite en 1844.

³ Carette, *Algérie*, page 87.

ce sont les terrains les plus fertiles : il n'y a de supérieur en qualité que les terres d'alluvion, et celles-ci dans une juste proportion d'argile et de sable, constituant de vastes plaines encadrées dans les formations calcaires. Telles sont les plaines du Sig, de l'Habrah, de la Mina, dans la province d'Oran; du Chélif et de la Mitidja dans celle d'Alger; de Bône, de la Safsaf, de Bou-Merzoug, dans celle de Constantine. Aussi la surface du Tell tout entière est-elle apte à recevoir les cultures, même sur les plateaux élevés et les plus hautes montagnes où la température n'est jamais assez froide pour nuire à la croissance des céréales et de la plupart des végétaux d'Europe, en même temps que dans les plaines basses, dans les vallées abritées et dans les oasis du Sahara, prospèrent les productions de la zone tropicale.

» En Algérie l'irrigation est plus facile qu'en aucun pays du monde; les pluies tombent en automne et en hiver aussi abondantes qu'en France. Elles pénètrent dans la terre et forment des réservoirs souterrains d'où une noria les extrait à une profondeur de quelques mètres. Autour des villes, on peut voir dans les cultures maraîchères à quelle vigueur la végétation peut être amenée par ce procédé. Dans des lieux plus favorisés, au pourtour des montagnes, où des formations argileuses ont arrêté l'infiltration souterraine, sourdent des fontaines qui deviennent des filets, des ruisseaux, des rivières en nombre infini. Bien que peu étendus dans leur course parce que les massifs montagneux où ils prennent naissance sont peu éloignés de la Méditerranée, ces courants suffiraient à l'irrigation des terres. Descendant en pentes rapides des flancs des montagnes, ils traversent les plaines et vont aujourd'hui ensevelir dans la mer des trésors dédaignés. Mais que des barrages, comme il s'en est déjà exécuté quelques-uns, sur le Sig notamment, retiennent les eaux au débouché des gorges, que des canaux les conduisent sur les terrains de culture, et les merveilles de la Lombardie, du Roussillon, des jardins de Valence, deviendront le tableau général du pays ¹. »

Les céréales occupent naturellement le premier rang sur cette terre qui nourrissait la Rome impériale : on y récolte le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs et les fèves. La beauté qu'atteignent les céréales est surprenante : des grains d'orge ont donné jusqu'à 312 tiges, et à l'exposition de 1849, deux pieds de froment provenant d'un seul grain nous ont montré, l'un 122, et l'autre 152 épis. A l'exposition de 1855, les grains de l'Algérie ont remporté le prix sur ceux de tous les autres pays. La tige du froment atteint assez souvent 3 mètres, et l'hectolitre de grain pèse 84 et 85 kilogrammes. Grâce à cette fertilité, l'Algérie a exporté en France, en 1850, 19,724 hectolitres de grains; en 1851, 134,708 hectolitres; en 1852, 462,000 hect.; en 1853, 1,024,982 hectolitres; en 1854, 1,700,000 hectolitres; en 1855, 1,790,665 hectolitres et 5,785,266 kilogrammes de farine et de biscuit, le tout représentant une valeur de 45 millions. L'étendue des terres ensemencées en céréales était, en cette année, de 958,730 hectares, ce qui ne fait que le quatorzième de l'étendue du Tell.

Les céréales réussissent sans irrigation depuis le littoral jusqu'au sud de Boghar. A partir de la région des landes, elles exigent de l'eau, sauf dans quelques parties hautes ou humides. Au delà du grand Atlas, elles deviennent des denrées aussi rares que chères. Le fond de la nourriture des habitants des oasis est la datte : le palmier,

¹ Duval, *Tableau de l'Algérie*, page 67

qui vient mal dans le Tell, donne dans le Sahara des produits très-abondants : c'est la richesse de la population, qu'il nourrit, abreuve, chauffe et abrite.

Après les céréales et les dattes, ces deux produits principaux de l'Algérie, il faut placer les plantes fourragères, qui sont en très-grande abondance dans les plaines, sur les pentes des montagnes, dans la région des landes et même dans ce qu'on appelle vulgairement le Désert. Pendant une moitié de l'année, de décembre à mai, l'Algérie ressemble à une immense pelouse verte et arrosée, et où domine principalement l'*alfa*. On sait que les bestiaux sont la richesse des tribus nomades de l'Algérie.

Si nous énumérons rapidement les autres produits de ce pays, nous placerons d'abord les arbres fruitiers. Tous les arbres à fruits de l'Europe réussissent. Les oliviers atteignent jusqu'à 3 mètres de circonférence : ils forment des forêts qui couvrent 22,000 hectares, dont 10,000 dans la province de Constantine; leur produit en huile est d'environ 12 millions de litres, dont les deux tiers sont consommés dans le pays. Les orangers alimentent déjà tous les marchés de la France : il s'en trouve plus de 52,000 pieds dans la seule province d'Alger. On a expédié en France, en 1855, 425,000 kilogrammes de fruits frais de table et 62,000 kilogrammes de légumes frais.

Les forêts forment une des principales richesses de l'Algérie; elles occupent principalement le Tell et le grand Atlas. La province de Constantine en est le plus richement dotée : les arbres y sont prodigieux et les massifs impénétrables. A la fin de 1854, les parties explorées étaient de 1,250,000 hectares, dont 208,000 pour la province d'Alger, 412,000 pour la province d'Oran, 630,000 pour la province de Constantine. Les essences principales sont : le chêne vert qui couvre les montagnes de l'Aurès, du Bellezma, de l'Ouenseris; le cèdre, dont le tronc a jusqu'à 6 mètres de circonférence, le pin, l'orme, le frêne, le robinier, le platane, le noyer, le caroubier, le peuplier, le tremble, le térébinthe, le tamarin, le genévrier, l'érable, le thuya, le lentisque, etc. « Auprès de Teniet-el-Had, une forêt de cèdres de 3,000 hectares de superficie contient par milliers des arbres de 18 à 20 mètres de haut. On voit des térébinthes de 8 mètres de tour sur 20 de hauteur. Les peupliers d'Oran n'ont pas leurs pareils en Europe, encore moins les forêts de chênes-lièges qui couvrent les montagnes du littoral de Constantine, et les forêts de palmiers qui ombragent les oasis du Sahara. Un semis devient en quinze ans une forêt exploitable¹. »

Pour développer les richesses végétales de l'Algérie et y acclimater les plantes les plus précieuses des autres pays, on a établi une pépinière et un jardin d'essai à Hammah, près d'Alger, qui a aujourd'hui 35 annexes réparties sur tout le territoire. L'établissement de Hammah possédait en 1854 plus de 1,200,000 plants d'arbres fruitiers ou forestiers de 1 à 5 ans. L'acclimatation a enrichi l'Algérie du bambou, de l'arbre des banians, du goyavier, de la chayotte, du camphrier, du figuier élastique, du figuier sycomore, du *croton sebiferum* ou arbre à suif, du *myrica serifera* ou arbre à cire, de l'igname de Chine (*dioscorea japonica*). Mais l'agriculture s'est attachée surtout à propager les plantes textiles, et principalement le coton, qui est destiné à faire la fortune de l'Algérie. Le cotonnier était connu dans l'Afrique septentrionale depuis le moyen âge, mais il ne donnait que des produits insignifiants : depuis 1850 il est devenu l'objet de la culture la plus zélée, la plus intelligente, et donne des pro-

¹ Duval, *Tableau de l'Algérie*, page 71.

duits qui ont été déclarés, à l'exposition universelle de 1855, égaux, sinon supérieurs aux meilleurs du monde entier. Le nombre des planteurs dépasse déjà 1100, ensemençant plus de 6,000 hectares.

La production de la soie est destinée aussi à une grande prospérité en Algérie. Le mûrier y réussit partout, dans toutes les natures de sol, à toutes les expositions : bien que la plantation des mûriers ne date que de quelques années, la récolte des soies a été en 1853, seulement dans la province d'Alger, de 18,000 kilogrammes. Le lin commence à donner des résultats aussi satisfaisants. Les plantes tinctoriales réussissent très-bien, principalement la garance, la cochenille et même l'indigotier. Le tabac couvrait de ses plantations, en 1855, 3,448 hectares, et il donnait 4,400,000 kilogrammes de produits, qui sont supérieurs à ceux du Levant. Toutes les plantes oléagineuses du Midi et du Nord, l'arachide, le sésame, le ricin, le colza, la navette, réussissent également. Enfin on peut mentionner comme conquêtes de l'industrie européenne la canne à sucre, le sorgho, l'opium, les plantes à essence et à parfumerie ; on a même essayé avec succès le café, la vanille, etc.

§ VII. ANIMAUX. — Nous ne parlerons pas des bêtes féroces et nuisibles, qui ont été suffisamment indiquées dans la description générale, nous contentant de remarquer que le lion et la panthère, qui sont assez communs dans les montagnes du versant de l'Atlas, n'existent ni dans le Petit ni dans le Grand Désert. A partir de la région des landes, on commence à voir l'autruche ainsi qu'une antilope de grande espèce analogue au renne, et appelée *louache* par les Arabes. « Le chameau est la bête de somme habituelle des Arabes du Sahara. Dans le Tell, le cheval, le mulet, l'âne et le bœuf partagent ce rôle avec le chameau. Au sud de l'Algérie et dans le Désert existe la variété particulière, dite *mehari*, dromadaire coureur, beaucoup plus estimé que le type ordinaire à cause de la rapidité de sa course, et dont nous reparlerons. Le prix d'un chameau varie de 90 à 150 francs ; la chamelle se vend 200 francs en moyenne ; le mehari vaut jusqu'à 700 et 800 francs. Le nombre des chameaux de l'Algérie est évalué à 213,000.

» Le cheval est plus que le serviteur, il est le compagnon de l'Arabe. Longtemps la race barbe, qui est celle de l'Algérie, fut considérée comme une dégénérescence de la race arabe ; il est admis aujourd'hui que, descendant en droite ligne de la race numide, si renommée dans l'antiquité, elle est de tout point au niveau de la race arabe, si même elle en est distincte. La population chevaline de l'Algérie est évaluée à 5,525 têtes chez les Européens, à 131,035 chez les indigènes ; total, 136,560 animaux, non compris les 20,000 chevaux des régiments de cavalerie qui tiennent garnison en Algérie. Dans ces nombres, on compte 2,807 étalons, dont 314 réellement supérieurs et hors ligne. L'État en possède 716 ; les tribus, 160 ; les particuliers, 1,931. Ces 2,807 étalons doivent pourvoir à la fécondation de 62,000 juments adultes, et en ne calculant que sur 5 poulains par jument, on arrive à la production de 300 à 350,000 chevaux. Quant à présent, la production suffisant à peine aux besoins, l'exportation se réduit à peu de chose. En 1854, il a été exporté seulement 60 têtes pour la France, 989 à l'étranger : total, 1,049.

» Les ânes d'Algérie, de petite taille, rendent les plus grands services aux Européens comme aux indigènes ; ils campent par troupes dans des stations réservées, où on les

loue pour transporter les marchandises, les voyageurs et leurs bagages. Le roulage les associe quelquefois pour le trait aux chevaux et aux mulets. L'Arabe les attelle à la charrue. Le prix des ânes, qui avant notre conquête était de 10 à 12 francs, s'est élevé entre 50 et 70 fr. La population asine de l'Algérie est évaluée à 3,000 chez les Européens seulement.

» Dans toute l'Algérie, et principalement dans la province de Constantine, on élève un assez grand nombre de mulets, petits de taille, mais vifs, alertes et robustes. Ces animaux, si précieux pendant la guerre, ne le sont pas moins pendant la paix; on les emploie comme bêtes de somme et de trait et même pour la selle. La population mulassière de l'Algérie est évaluée à 3,140 têtes chez les Européens, 109,069 chez les indigènes; total, 112,209.

» L'espèce bovine de l'Algérie se distingue par ses proportions petites mais élégantes. Le poids moyen de viande nette dans les bœufs descend souvent à 100 kilogrammes, et rarement il atteint 200, à moins que les animaux ne soient engraisés. Les propriétés lactifères sont très-peu développées dans la vache de l'Arabe qui ne donne guère que trois quarts de litre à un litre et demi de lait par jour; l'Européen en obtient, avec de meilleurs soins, de 2 à 4 litres. Pour accroître la production du lait, les colons ont introduit en certains lieux la race suisse, qui a peu réussi; ailleurs, la race bretonne, beaucoup mieux prédisposée par son organisation, ses habitudes et sa taille à la vie libre dans les parages d'Afrique; elle y a, en effet, donné des résultats assez satisfaisants. Le bœuf est, chez l'indigène arabe ou kabile, l'animal de labour par excellence. Avant la conquête, il se vendait 20 à 30 francs; aujourd'hui le prix d'un bœuf ordinaire est de 120 à 150 francs. La population bovine de l'Algérie est évaluée, chez les Européens, à 16,906 bœufs et 4,440 vaches; chez les indigènes, à 1,031,738 têtes, tant mâles que femelles: total, 1,053,084.

» L'espèce ovine de l'Algérie ne procède pas d'un type uniforme. Dans le même troupeau, et surtout dans la même localité, existent souvent des variétés nombreuses que la guerre et les razzias ont mêlées généralement: la taille est forte, la conformation assez belle; mais les jambes sont longues, le corps mince et élancé, souvent dépourvu de laine à la tête, aux membres et au ventre. La plupart de ces animaux ont deux et quatre cornes, quelques-uns six. Dans la province de Constantine se voit l'espèce de moutons à large queue, nommés *moutons de Barbarie*. Dans certaines oasis du sud, le mouton du Tell est remplacé par une espèce du même genre, sans cornes, nommée *demmam*, qui a la peau tachetée de noir et de blanc, le poil court comme celui de la gazelle. La viande de mouton est la plus habituellement consommée; c'est avec un mouton rôti tout entier que se donne la *diffa* (repas de l'hospitalité). La population ovine de l'Algérie est évaluée à 25,689 têtes chez les Européens, à 6,850,205 chez les indigènes: total, 6,875,894. En 1854, l'Algérie a exporté en France 38,362 bêtes ovines; à l'étranger, 6,305: total, 44,667.

» Les chèvres sont petites, basses sur jambes, à poil noir ou blanc et très-long. Les chevriers de Malte ont introduit en Algérie les chèvres de leur île. Tandis qu'une chèvre ordinaire vaut de 10 à 15 francs, une chèvre maltaise se paye de 40 à 50 francs, quelquefois jusqu'à 80 francs. La population caprine de l'Algérie est évaluée à 13,551 têtes chez les Européens, et à 3,484,902 chez les indigènes; total: 3,498,453.

» La viande de porc étant interdite par le Coran, les Européens ont dû introduire cet animal domestique, et chacun a importé les variétés de son pays : de là une grande diversité de races. La population porcine de l'Algérie est évaluée à 7,957 têtes chez les Européens exclusivement.

» Outre les variétés communes de chiens (*kelb*) préposées à la garde des bestiaux et des douars, les indigènes élèvent une espèce de lévrier nommé *sloughi*, qui jouit de la plus grande faveur. C'est le chien des chasses et des fêtes. Le *sloughi* du Sahara est de beaucoup supérieur à celui du Tell ; il est de couleur fauve, haut de taille ; il a le museau effilé, le front large, les oreilles courtes, le cou musculeux, les muscles de la croupe très-prononcés, pas de ventre, les membres secs, les tendons bien détachés, le jarret près de terre, la face plantaire peu développée, sèche, les rayons supérieurs très-longs, le palais et la langue noirs, les poils très-doux. Le *sloughi* n'est pas un objet de commerce : on le donne aux amis, aux parents, aux marabouts.

» Comme rival du *sloughi*, il convient de nommer le faucon avec lequel les nobles du Sahara chassent encore de nos jours. Le faucon n'est pas objet de vente : on le donne, on l'échange contre un chameau de 100 boudjous ou 180 francs, quelquefois contre un cheval.

» En fait de volaille, les indigènes n'élevaient que la poule et le pigeon. La poule bédouine, précieuse comme couveuse, pond des œufs fort petits et peu nombreux. Les colons ont introduit la poule espagnole, beaucoup plus grosse et très-bonne pondreuse, ainsi que le canard, le dindon, l'oie, la pintade, le paon. Tous ces volatiles prospèrent aussi bien qu'en Europe¹. »

§ VIII. POPULATIONS. — LES KABILES. — Les populations de l'Algérie sont les Berbères ou Kabiles, les Arabes, les Maures, les Turcs, les Koulouglis, les juifs, les nègres, enfin les Européens.

Les *Berbères*, qu'on appelle *Kabiles* dans les montagnes du Tell, *Chaouïa* dans la chaîne méridionale de l'Aurès, *M'Zabites* dans les oasis, *Touaregs* dans le désert, paraissent être autochthones. Leur langue, dont les dialectes sont parlés depuis l'oasis de Syouah jusqu'à l'Océan, est le débris de l'ancienne langue libyenne, qui, à travers cinquante siècles, s'est ainsi conservée sans livres et sans monuments. La taille des Berbères est moyenne, leur teint brun, quelquefois même noirâtre ; leurs cheveux sont bruns et lisses, et bien que leur corps soit maigre, ils sont généralement bien faits. Leur tête est plus ronde que celle des Arabes, mais rarement on trouve chez eux ces beaux nez aquilins, si communs chez ces derniers. Ce qui les distingue surtout, c'est l'expression de leur figure qui a quelque chose de sauvage. Le Kabile porte pour coiffure la calotte rouge ou *chachia*, commun à toutes les classes indigènes ; pour vêtement un *derbal* ou chemise de laine serrée au corps par une ceinture, et un tablier de cuir ; pour chaussure, il a le *tabaga*, sandale grossière qui laisse à découvert les formes musculaires de la jambe. A cet accoutrement il ajoute le *bernous*, manteau à capuchon en laine, qui semble être pour tous les indigènes une seconde peau.

Les Kabiles sont des peuples essentiellement fiers, opiniâtres, belliqueux, passionnés pour leur indépendance, qui n'ont été subjugués ni par les Romains, ni par

¹ Catalogue des expositions algériennes, rédigé par M. Jules Duval.

les Arabes, ni par les Turcs, et qui sont encore les Numides du temps de Jugurtha, extrêmement laborieux, sobres, industriels, loyaux, hospitaliers. Refoulés par les conquêtes successives que le pays a subies, dans les parties les plus inaccessibles de l'Algérie, les Berbères, originairement nomades, habitent aujourd'hui non-seulement les massifs qu'on appelle grande et petite Kabylie, mais tous les pâtés montagneux : ainsi l'Aurès, le Djebel-Amour, l'Ouenseris, le Dahra, les Traras, etc. Chassés des plaines, resserrés sur d'étroites surfaces, ils ont dû modifier leur vie, et ils sont devenus sédentaires, agriculteurs et industriels. « La tente s'est convertie en *gourbi*, cabane construite en pisé et en pierres, et la réunion de plusieurs gourbis appartenant à une même tribu a constitué le *Kabila*, d'où est venu le nom de Kabiles donné à l'ensemble des tribus berbères du littoral. Des jardins et des champs cultivés avec soin ont fourni l'alimentation qu'on ne pouvait demander à de vastes espaces; fixé au sol par la maison, le Kabile a pu s'y fixer encore par des plantations. De beaux arbres taillés, greffés, souvent même plantés de sa main, achèvent de lui créer une patrie locale, des intérêts, des habitudes, des affections sédentaires, comme aux populations d'Europe. Des villages et des petites villes se sont fondés, image inexacte par leur défaut d'alignement, leur saleté, leur incommodité, le type brut de leur architecture, des premiers villages et des premières villes des pays aujourd'hui les plus civilisés. Dans ses étroites limites, pressé par le besoin, le Kabile est devenu industriel : forgeron, maçon, taillandier, armurier, fabricant de monnaie, même de fausse monnaie. Dans ces habitudes laborieuses, son caractère tout entier s'est empreint d'un cachet spécial : l'homme est devenu pratique, positif, mais simple et rude, comme l'artisan sans éducation intellectuelle. Doué, par une tradition héréditaire qui est passée dans le sang et l'esprit de la race, du don de l'imitation et de l'aptitude des doigts et des mains, il n'attend pour devenir mécanicien habile que des maîtres et des modèles. Quand la terre natale ne peut suffire pour faire vivre tous ses fils, alors, en Kabylie comme en tout pays de montagnes, quelque enfant de la maison émigre pour une saison, pour des années. Il descend dans la plaine et loue ses bras pour la récolte; il pénètre dans les villes et devient manœuvre. On le trouve dans toutes les villes de l'Algérie¹, grossissant par une sobriété à toute épreuve, par un labeur infatigable, par la plus sévère épargne, par une honnêteté proverbiale, le petit trésor qui lui permettra de revenir un jour au village de ses pères et d'y acheter un fusil, une femme, une maison, un champ ou un jardin. Quant au cheval, il s'en passe; le Kabile, fils de la montagne, est fantassin². »

La population kabyle est partagée en tribus qui se réunissent par groupes fédératifs. Chaque tribu est administrée par un conseil (*djemma*) élu par tous les habitants, et dont le chef (*amin*) est investi du pouvoir exécutif pour trois mois au moins, pour un an au plus. Cet amin jouit d'un traitement en argent ou en nature. On ne connaît parmi eux, comme nous en verrons chez les Arabes, ni noblesse héréditaire, ni tribus

¹ La tribu ou le groupe fédératif des *Zouaoua*, dans le bassin supérieur du Sebaou, avait même l'habitude de mettre temporairement quelques-uns de ses enfants à la solde du dey d'Alger et du bey de Tunis. Cette milice indigène, que nous essayâmes d'utiliser au commencement de la conquête, a donné son nom, devenu célèbre, aux *zouaves*.

² J. Duval, *Tableau de l'Algérie*, page 50.

nobles, ni tribus serves. L'organisation sociale de la Kabylie est tout à fait démocratique, et ressemble beaucoup à celle de la Suisse. Chaque tribu est indépendante, et se gouverne selon ses habitudes et à sa guise; chaque tribu s'unit à d'autres par des alliances d'intérêts ou de position; mais ces fédérations partielles, qu'on appelle *soff* (ligue), ne sont pas permanentes et se rompent à la volonté des parties. Les *soffs* n'ont pas de relations entre elles, si ce n'est dans le cas d'une invasion étrangère; alors toutes se réunissent avec une grande ardeur pour la défense commune, et il n'a jamais été possible de les isoler.

Les Kabiles sont musulmans, mais peu zélés, et ils mêlent aux préceptes du Koran des pratiques idolâtres et même des symboles chrétiens. Leurs prêtres ou marabouts n'ont chez eux qu'une médiocre influence. Leurs édifices religieux sont des *zaouias*, qu'on divise en quatre parties: la première est réservée au culte; la deuxième est une école où les *thaleb* ou docteurs donnent une instruction gratuite, et un tribunal où le kadi vient rendre la justice; la troisième est une hôtellerie pour les pauvres et les voyageurs; la quatrième sert de logement au marabout et à sa famille.

Les Kabiles sont, dans la province de Constantine, au nombre de 788,000; dans la province d'Alger, au nombre de 438,000; dans la province d'Oran, au nombre de 65,000: total, 1,390,000. La population totale de l'Algérie étant de moins de 3 millions d'habitants, on voit que la population kabile en forme plus du tiers; or celle-ci occupe à peine le dixième du territoire. Elle est en effet, dans les parties de l'Algérie qu'elle occupe, aussi dense, aussi compacte que la population des départements de la France. « Ainsi la Kabylie du Djurjura occupe une superficie d'environ 8,000 kilomètres carrés; sa population est de 360 à 380,000 âmes, soit à peu près 46 habitants par kilomètre carré. Mais ce chiffre n'indique pas la proportion réelle de la population agglomérée, car la Kabylie, vaste formation de montagnes abruptes, n'est habitée que dans la partie la moins considérable, c'est-à-dire dans les vallées et sur les versants des collines. Les 380,000 âmes de la population de la Kabylie se trouvent donc réunies sur un espace de terrain qui est à peine la moitié de la surface du pays¹. »

§ IX. LES ARABES. — Les *Arabes* sont les descendants des conquérants qui vinrent dans le septième siècle enlever la possession de l'Afrique septentrionale aux Romains du Bas-Empire, et qui, après avoir subjugué les Maures, restèrent les dominateurs du pays jusqu'à la conquête des Turcs. Ils sont généralement grands, bien faits, robustes, agiles, fiers, belliqueux, intelligents, sociables, très-attachés à leur patrie et à leur religion. Ils habitent principalement les pays de plaines, les vallées, les oasis. « Voyageur, pasteur, nomade, dédaignant de s'enchaîner à une maison de boue, l'Arabe parcourt à cheval ses vastes pâturages, et promène d'un champ à l'autre sa charrue, sans sortir toutefois d'une circonscription qui constitue le domaine propre de chaque tribu. Dans ses habitudes d'existence errante au sein des horizons infinis, son esprit s'est maintenu plus élevé que celui du Kabile, son imagination plus vive. Il observe le monde extérieur et en reçoit de fortes sensations qui colorent son langage; il nomme par de pittoresques expressions ses montagnes et ses côteaux, ses vallons et ses rivières. Mais la nature des lieux a introduit des différences entre les divers

¹ G. Daumas, *La Kabylie*.

groupes de la race arabe. L'Arabe du Tell, incliné vers la terre par le labour, se rapproche beaucoup du paysan kabile, moins l'industrie. L'Arabe du Sahara conserve seul avec fidélité le type poétique du caractère national; ennemi du travail, dont il abandonne aux femmes la part inévitable, amoureux des femmes, des chevaux, des courses, des vers, des fêtes, de l'éclat, du mouvement, de toutes les joies qui se résument en un seul mot, synonyme du bonheur suprême : la *fantasia* ¹ ! »

Les Arabes ont aussi peu d'industrie que de besoins ; très-sobres, ils ne boivent que de l'eau, du lait et du café. La fortune d'une famille aisée consiste en un cheval, une chèvre, des poules, un fusil, quelques nattes et tapis, des pipes, des ustensiles de cuisine, des bijoux de femme et des vêtements. Ces vêtements sont pour les hommes à peu près les mêmes que ceux des Kabiles. Les femmes riches portent des chemises de gaze à manches larges, des caleçons, une espèce de veste de soie ou de velours brodée d'or et une ceinture très-riche. Lorsqu'elles sortent, elles s'enveloppent entièrement dans un long manteau en laine blanche, et ne laissent apercevoir qu'un œil et les pieds. Ce manteau est retenu sur la poitrine par des agrafes d'argent. Elles ont des anneaux d'argent aux oreilles, aux doigts, aux bras et au bas des jambes. Les femmes moins riches portent un costume à peu près semblable ; mais au lieu d'être en gaze, soie et velours, tout est en laine unie ; elles ont autour du cou des chapelets de corail, et leurs anneaux sont en corne. Riches et pauvres se couvrent les joues de rouge, se peignent les sourcils, se teignent les ongles et le bout des doigts en jaune orangé.

Les habitations des Arabes sont ou des tentes ou des *gourbis*. Le gourbi est une hutte construite avec des branches d'arbres et de la boue gachée. La porte n'a que 1^m,24 de hauteur sur 70 centimètres de largeur ; l'appartement, haut de 2 mètres large de 2^m,50, long de 5 mètres, sert tout à la fois de salle à manger, de chambre à coucher, de cuisine, d'écurie, de poulailler. Depuis quelques années, les Arabes commencent à construire et même à meubler des maisons à l'européenne. On en comptait déjà plus de 1,500 en 1855 dans les trois provinces.

La population arabe est divisée en tribus, qui elles-mêmes se réunissent par groupes ayant des caractères différents. Dans les uns, qu'on pourrait appeler dynastiques ou féodaux, toutes les tribus relèvent d'une famille suzeraine qui les gouverne héréditairement. Cette famille a obtenu ce pouvoir par les circonstances de la guerre, ou bien descend des premiers chefs de la conquête. Ce caractère est particulier à la province de Constantine, où sept *cheikhats* héréditaires occupent presque la moitié du territoire. Ce sont : la *Medjana*, le *Ksar-el-Teïr*, le *Bellezma*, le *Ferdjioua*, le *Zouagha*, l'*Aurès*, l'*Ouad-Righ*. Les familles en possession de ces différents fiefs étaient soumises à l'autorité turque ; elles ont, ainsi que les tribus de leur dépendance, facilement reconnu l'autorité française. Les tribus nobles portent le titre générique de *Djaouad* ou *Daouadda* : elles ont ordinairement dans leur dépendance des tribus serves qui subissent cette condition depuis des siècles.

Les autres groupes de tribus, et qu'on pourrait appeler fédératifs, diffèrent des premiers en ce que le pacte d'union, au lieu d'attacher toutes les tribus à une seule famille, attache toutes les familles entre elles et les rassemble en une seule tribu. Ce caractère est particulier à la province d'Oran, où chaque groupe renfermant en lui

¹ Duval, *Tableau de l'Algérie*, page 52.

tous les éléments d'une organisation complète forme en quelque sorte une petite nation. Tel est le groupe des *Flita*, qui se compose de trois tribus, savoir : les *Cherfa-Flita* ou le clergé, les *Douair-Flita* ou l'armée, les *Eshab-Flita* ou le peuple. Dans ces associations, l'influence et le pouvoir appartiennent héréditairement à des familles religieuses, parce qu'elles ont pour ancêtre un marabout mort en réputation de sainteté, dont le tombeau est vénéré, et qui leur a créé ainsi une véritable puissance. Le signe de la dépendance des tribus est l'acquittement de la *zekkat*, impôt religieux destiné à l'entretien des *zaouïas*. Nous venons de dire que ces établissements étaient à la fois des écoles, des tribunaux, des hôtelleries. Ceux de la province d'Oran avaient une grande renommée, et exerçaient une influence analogue à celle de nos abbayes du moyen âge. Les tribus religieuses se reconnaissent facilement à leur nom précédé de ces deux mots : *oulad sidi* (fils de monseigneur) ; le nom qui suit est celui du marabout, fondateur de la tribu¹.

Enfin on trouve des groupes de tribus qui dépendent directement de l'autorité de l'État : c'est le caractère général des tribus de la province d'Alger, où l'on trouvait sous le gouvernement turc onze kaïdats, dont les circonscriptions et l'organisation ont été en grande partie conservées par le gouvernement français. C'est aussi le caractère des tribus de la moitié de la province de Constantine et d'une partie de la province d'Oran, et le gouvernement en étend sans cesse le cercle de façon à faire disparaître entièrement les groupes dynastiques et religieux.

Il existe, en outre, des différences considérables dans la condition des tribus qui composent les divers groupes, selon qu'elles sont sédentaires ou nomades.

« Les tribus sédentaires sont en général celles qui habitent, cultivent et parcourent le même territoire dans des limites fixes. Les unes habitent des villages et produisent généralement des fruits, les autres habitent sous la tente et produisent plus spécialement des céréales : c'est le caractère général des tribus du Tell ; néanmoins on trouve dans une partie du Sahara, surtout dans la zone des oasis, des tribus sédentaires.

» Les tribus nomades obéissent dans leurs mouvements à certaines lois qui limitent d'une manière presque invariable le champ de l'habitation, de la culture et du parcours. Ces lois résultent elles-mêmes de la nature du climat et du sol, de l'extrême régularité des saisons, du partage très-inégal des eaux sur le sol. Pendant une moitié de l'année, l'Algérie ressemble à une vaste pelouse verte et arrosée. Pendant l'autre moitié, elle se partage en deux larges bandes verdoyantes et en deux larges bandes jaunes et arides. Les deux premières sont le massif méditerranéen (moyen et petit Atlas) et le massif intérieur (grand Atlas) ; les deux autres sont la zone des landes et celle des oasis. Pendant les six mois de verdure, les tribus des oasis se répandent avec leurs troupeaux dans les landes limitrophes ; les tribus des pentes méridionales du moyen Atlas descendent dans la partie septentrionale de la zone des landes ; les tribus du grand Atlas descendent les unes dans la partie méridionale de la zone des landes, les autres dans la partie septentrionale de la zone des oasis. Pendant les six mois de sécheresse, les tribus des deux Atlas regagnent leurs montagnes ; les tribus des oasis s'en vont chercher dans les hautes plaines du moyen Atlas de l'eau, des blés et des pâturages. Pendant la première période, la population arabe se disperse sur

¹ Care te et Warnier, *Description de l'Algérie*.

tout le territoire ; pendant la seconde période, elle se concentre dans les deux massifs montagneux et dans les terres cultivables des oasis ¹. »

Les tribus arabes sont très-souvent en guerre les unes contre les autres. Depuis la domination française, ces luttes sont devenues plus rares ou sont plus rapidement apaisées. « La guerre entre tribus ne consiste point en attaques régulièrement dirigées ni même en combats proprement dits ; elle se fait par surprises et par ces expéditions subites connues sous le nom de *rhazia*. Dans ces entreprises, l'avantage est presque toujours du côté de l'agresseur, sauf les représailles, qu'on lui épargne rarement. L'Arabe échappe beaucoup moins facilement à l'Arabe, son compatriote, qui opère secrètement et sans bruit, qu'à nos troupes, dont les mouvements sont presque toujours devinés ou décelés à l'avance. Les sujets de guerre entre les Arabes sont le plus habituellement des vols, des rixes sur les marchés, des enlèvements de femmes, événements dans lesquels les tribus prennent fait et cause pour les individus lésés. Souvent les différends s'arrangent à l'amiable, ou bien on a recours à l'*ouzig*a. L'*ouzig*a ou représaille est l'acte par lequel une tribu qui a à se plaindre d'une autre tribu s'empare des troupeaux, des marchandises, et quelquefois des femmes et des enfants de quelque membre de cette tribu pour l'obliger à lui donner satisfaction. L'Arabe sur qui est tombé l'*ouzig*a (on a intérêt à ce que ce soit un homme influent) emploie alors tout son crédit à arranger l'affaire. Au reste, la guerre, lorsqu'une fois on s'y décide, est en général de courte durée et peu meurtrière ². »

Les Arabes sont dans la province de Constantine au nombre de 505,750 ; dans la province d'Alger, au nombre de 349,200 ; dans la province d'Oran, au nombre de 424,500 : ce qui forme un total de 1,279,450.

Aux détails que nous venons de donner sur les deux principales populations indigènes de l'Algérie, nous devons ajouter qu'un grand nombre de tribus réputées soit arabes, soit berbères, sont en réalité formées d'un mélange ancien des deux peuples ; que la race berbère habite surtout les montagnes, la race arabe les plaines et les vallées ; que les deux races, avec leurs habitudes et leurs inclinations si différentes, éprouvent l'une pour l'autre un grand éloignement, et ne vivent côte à côte que dans une seule localité, à Guelma ; enfin que toutes deux ont certaines aptitudes, mais très-diverses, à la civilisation, le Berbère par son esprit pratique, positif, industriel, l'Arabe par la dignité de son caractère, son imagination, ses instincts poétiques, son esprit sociable.

§ X. LES MAURES, LES TURCS, LES JUIFS, ETC. — Les *Maures* paraissent descendre des anciens Mauritaniens mélangés successivement avec les Phéniciens, les Romains, les Berbères et les Arabes, et même avec les Vandales et les Européens. Ils ont la peau un peu basanée, mais cependant plus blanche que celle des Arabes ; ils ont les cheveux noirs, le nez arrondi, la bouche moyenne, les yeux très-ouverts, mais peu vifs, les muscles bien prononcés, et le corps plutôt gras que maigre ; leur taille est au-dessus de la moyenne. Les femmes mauresques sont assez jolies de figure ; mais comme l'embonpoint est une beauté aux yeux des Maures, elles font tout ce qu'elles peuvent pour l'augmenter : avant l'âge de trente ans, leur taille est tout à fait déformée.

¹ Carette et Warnier, *Description de l'Algérie*.

² *Tableau de la situation de l'Algérie* ; 1839.

Les Maures habitent principalement les villes et villages voisins du littoral. Le costume des hommes diffère à peine de celui des Turcs, mais celui des femmes s'en éloigne beaucoup. Leur costume paré à l'intérieur est très-riche : elles ont les cheveux tressés, et sur le sommet de la tête un grand bonnet orné de lames de métal et de rubans, s'élève en s'inclinant en arrière. Du bas de ce bonnet tombe jusqu'à terre une large bande de drap d'or terminée par des franges. De leurs oreilles pendent des boucles en or, ou en argent ou en cuivre, selon leur fortune ; leur cou est chargé de colliers, dont la richesse varie aussi suivant les rangs. Sur une chemise blanche, fixée au poignet par des bracelets, elles ont une veste à manches courtes ornée de broderies en or ; un pantalon, qui descend jusqu'à mi-jambe et qui est brodé comme la veste, passe par-dessous celle-ci, tandis qu'une riche ceinture les arrête tous les deux sur les hanches ; enfin un grand châle de soie, passé par derrière et noué élégamment par devant, entoure le bas du corps, cache une des jambes et vient traîner à terre. A ce costume éblouissant se joint le contraste d'une jambe nue ornée sur le cou-de-pied d'un grand anneau doré, tandis que le pied est à peine maintenu dans des souliers de velours brodés en or. Quand les Mauresques sortent, elles mettent un large pantalon de toile ; par-dessus le pantalon, un foulard qui leur sert de jupon ; une chemise courte qui entre dans le pantalon, et sur la chemise une ou deux vestes assez semblables à celle des hommes. Sur tous ces vêtements elles jettent une tunique en gaze de laine blanche. Elles portent sur la figure un petit mouchoir blanc attaché par derrière, et qui la cache depuis le menton jusqu'aux yeux. Coiffées de leur grand bonnet métallique, elles s'enveloppent d'un manteau de laine blanche qui descend jusqu'aux genoux et dans lequel elles cachent leurs mains, ne laissant voir absolument que leurs yeux. Ainsi affublées, elles marchent d'un pas grave et lent dans les rues.

Les Maures, qui sont généralement méprisés et sans influence, se livrent au commerce et à l'industrie de détail, et font cultiver leurs biens de campagne. Ils voient chaque jour diminuer leur position dans un pays où l'administration n'a pas besoin de leurs services et où l'activité européenne déroute les calculs de la patience orientale.

Les *Turcs*, jadis dominateurs du pays, s'y étaient établis à l'époque où, envoyés au secours des Maures sous le commandement du corsaire Barberousse, ils chassèrent les Espagnols d'Alger ; ils recevaient chaque année du Grand Seigneur des recrues composées d'hommes turbulents, dont la Porte était fort aise de se débarrasser. Ces hommes complétaient le corps des janissaires du dey et augmentaient ainsi la population turque. Ceux qui sont restés dans notre colonie ont presque tous adopté nos mœurs ; ils n'ont qu'une femme, qu'ils soumettent à une vie cachée dans l'intérieur de la maison, mais à laquelle ils accordent toute leur affection. Ceux qui sont propriétaires vivent à la campagne ; quelques-uns ont des magasins où ils vendent des épiceries et du tabac ; d'autres fabriquent des essences de rose et de jasmin, des cuirs, des maroquins, des tapis, des soieries, des mousselines peintes, des sabres et des pistolets très-recherchés. Les Turcs ont le regard sévère, les traits prononcés et la peau aussi blanche que les Européens ; doux, patients et très-affectueux, ils sont en outre renommés pour la fidélité à leur parole : « La parole de l'homme, disent-ils, est un écrit devant Dieu, tandis qu'un écrit n'est qu'un acte devant les hommes. »

Sous le gouvernement du dey, les enfants qui naissaient d'un Turc et d'une esclave chrétienne étaient considérés comme de véritables Turcs; mais les enfants d'un Turc et d'une Mauresque ne jouissaient pas de cet avantage; ils formaient une classe à part, et on les nommait *Kolouglis*. Les traits de leur visage et leur complexion décèlent leur origine; ce sont généralement de très-beaux hommes, bien faits, et qui ont un certain embonpoint. Cette nation de métis supportait difficilement la domination turque, et la mit plus d'une fois en péril par ses révoltes. Son intérêt l'a ralliée aux Français, et dès le commencement elle a combattu pour notre cause; aujourd'hui c'est presque toujours parmi les *Kolouglis* que l'autorité prend les fonctionnaires musulmans des villes.

Les caractères physiques des *Juifs* africains sont absolument les mêmes que ceux des Juifs qui habitent l'Europe. Leur costume est assez semblable à celui des Maures, aux couleurs près. Un turban plus petit, deux vestes, dont une à manches longues, un bernous, une ceinture, une large culotte qui descend jusqu'aux genoux, les jambes nues et des souliers en peau de couleur: tel est le vêtement qu'ils portent ordinairement. Quant à celui des femmes, qui sont généralement jolies, il a quelque analogie avec celui des paysannes de certaines parties de la Normandie. Leur haute coiffure est le seul ajustement qu'elles aient emprunté aux Mauresques; le reste se compose d'une robe de laine noire ou bleue très-large, à manches courtes, qui laissent dépasser celles de la chemise. Elles portent aussi des caleçons; mais leurs longues jupes ne laissent voir que le bas de la jambe nue, et que leurs pieds chaussés avec une espèce de pantoufle. Lorsqu'elles sortent, elles s'enveloppent, depuis le haut du bonnet jusqu'au talon, d'une gaze légère en laine blanche, qu'elles relèvent de la main gauche de manière à laisser voir la moitié du visage, et surtout leurs yeux. En Algérie comme partout, le Juif se livre au commerce et à l'industrie des bijoux; quelques-uns, par exception, font de la culture, mais le plus grand nombre se livre au trafic, depuis le colportage de mercerie dans les rues et l'échoppe en plein vent, jusqu'aux grandes fournitures de l'armée. Plus que les indigènes, ils ont su mettre notre conquête à profit: délivrés de la persécution, ils ont aujourd'hui reçu les droits de cité, et ils figurent comme conseillers dans les administrations municipales au même titre que les musulmans.

Les *négres* du pays d'Alger sont originaires du centre de l'Afrique: depuis un temps immémorial les Arabes et les Maures avaient des esclaves nègres qu'ils affranchissaient à leur lit de mort ou auxquels ils vendaient leur liberté. La conquête française leur a valu à tous la liberté légale. Le préjugé de couleur, qui n'existe pas chez les Arabes, a amené des alliances entre les deux races, et il n'est pas rare de voir les enfants issus de ces unions hériter du nom, de la position et de la fortune de leur père. Des mulâtres de toute nuance figurent même au nombre des dignitaires des tribus. Quant aux noirs pur sang, ils se sont multipliés difficilement: on les trouve dans les campagnes employés comme ouvriers agricoles, et dans les villes comme manœuvres. Très-laborieux, ils démentent ici la réputation de paresse faite à leur race dans les colonies de l'Amérique. Les *négresses* vendent assez ordinairement aux portes des villes des pains, des fruits et des friandises. Les *négres* sont presque tous fétichistes.

Les Maures forment une population d'environ 80,000 individus; les Turcs et les

Kolouglis sont au nombre de 20,000, les Juifs au nombre de 36,000, les nègres au nombre de 3 à 4,000.

Si nous négligeons tous ces derniers éléments de population pour ne nous occuper que de la vraie population indigène, c'est-à-dire berbère et arabe, nous trouverons que toutes les tribus soumises à la France et administrées militairement comprenaient, au 31 décembre 1854, 2,056,098 individus dont : Kabiles, 677,739; Arabes, 1,178,901; Berbères des oasis, 304,008. Cette population était abritée par 246,000 tentes, 103,000 gourbis et 35,000 maisons. Ses richesses en bestiaux, en montures, consistaient en 131,000 chevaux, 109,000 mulets, 213,000 chameaux, 1,032,000 bœufs et vaches, 6,850,000 moutons, 3,385,000 chèvres. Elle avait ensemencé 660,000 hectares produisant 8,519,000 hectolitres de grains.

Considérés sous le rapport du domicile, les indigènes se divisent en : *Bédouins*, nomades habitant sous la tente; *Hadars*, résidant à demeure dans les villes; *Berranis*, forains, qui habitent momentanément dans les villes avec espoir de retour dans leur pays d'origine. Ces derniers sont organisés en corporations présidées par des *amins* ou syndics, investis à leur égard par l'autorité française d'un pouvoir disciplinaire et judiciaire. Les principales corporations sont : les *Kabiles*, portefaix, manœuvres, maçons, journaliers, jardiniers, etc.; les *M'zabites* (de l'oasis des Beni-M'zab), boulangers, bouchers, revendeurs, baigneurs, conducteurs d'ânes; les *Biskri* (de Biskara), portefaix, porteurs d'eau et de charbon, commissionnaires; les *nègres*, portefaix, blanchisseurs de maisons, vidangeurs, domestiques; les *Laghouati* (de Laghouat), mesureurs d'huiles; les *Beni-Abbès*, tisserands, etc.¹. Les Berranis n'ont souvent d'autres demeures que les bazars, les cafés, les arcades des rues, les places publiques, etc.

La conquête française est venue ajouter de nouveaux peuples aux peuples déjà si divers de l'Algérie. Au 30 juin 1856 on y comptait 162,422 Européens se décomposant ainsi :

Français.	90,928	Belges et Hollandais.	575
Espagnols.	43,944	Anglo-Irlandais.	459
Italiens.	9,573	Polonais.	317
Anglo-Maltaï.	7,008	Portugais.	222
Allemands.	6,214	Autres.	1,040
Suisses.	2,142		

Cette population se répartissait ainsi entre les provinces : Alger, 74,467; Oran, 53,250; Constantine, 34,700. Il faut y ajouter environ 9,000 individus comprenant le personnel des établissements publics, hôpitaux, collèges, pensionnats, prisons, dépôts d'ouvriers : ce qui donne un total de 171,422. L'armée en est dehors de ce total, et se monte ordinairement à 60 ou 70,000 hommes.

§ XI. RÉSUMÉ HISTORIQUE DES RÉVOLUTIONS DE L'ALGÉRIE. — L'Algérie était dans les temps les plus anciens habitée par deux grands peuples, les Maures et les Numides; les Maures, habitants des plaines et du littoral; les Numides, habitants des montagnes. Les Romains parvinrent à faire la conquête de ce pays et y établirent des villes très-florissantes, dont les ruines inspirent encore aujourd'hui l'admiration. Les Maures s'habituerent facilement à la domination romaine; mais les Numides, réfugiés dans

¹ J. Duval, *Tableau de l'Algérie*.

leurs montagnes, ne furent presque jamais complètement soumis. L'Afrique romaine formait trois provinces : Numidie, Mauritanie Césarienne, Mauritanie Tingitane. Dans la décadence de l'empire romain, ces trois provinces voulurent se rendre indépendantes, et elles appelèrent à leur aide les Vandales, alors maîtres de l'Espagne. Les Vandales, en effet, passèrent en Afrique, mais en conquérants, non en alliés, et ils en restèrent les possesseurs pendant cent ans. Sous Justinien, Bélisaire vainquit les Vandales et fit rentrer le pays sous la domination impériale. Mais dans le septième siècle, les Arabes, qui étaient déjà maîtres de l'Égypte, vinrent attaquer l'Afrique, chassèrent les garnisons romaines et soumirent tout le pays à leur religion et à leurs armes. Les Maures embrassèrent l'islamisme et acceptèrent le joug des nouveaux conquérants; les Numides restèrent indépendants dans leurs montagnes, et ce n'est que peu à peu et dans les siècles suivants qu'ils embrassèrent la religion mahométane.

Les Arabes d'Afrique fondèrent sur le versant de l'Atlas les deux monarchies des Aglabides et des Édrissides, qui furent renversées vers le milieu du onzième siècle par les Almoravides, barbares sortis du Grand Désert, qui étendirent leur domination depuis le Niger jusqu'en Espagne. L'empire des Almoravides fut à son tour détruit dans le douzième siècle par les Almohades, et sur ses débris s'élevèrent plusieurs États, dont les principaux furent : royaume des Mérinides ou de Maroc, royaume des Zianiens ou de Tlemcen, royaume de Bougie, royaume de Tunis. Les royaumes de Tlemcen et de Bougie furent bouleversés par la retraite des Maures d'Espagne en Afrique, et par les conquêtes des Espagnols sur toute la côte. C'est alors que les Turcs, déjà maîtres de Constantinople et de l'Égypte, vinrent s'emparer des villes du littoral et y fondèrent les États de Tripoli, de Tunis et d'Alger, vassaux de l'empire ottoman, qui infestèrent la Méditerranée par leurs pirateries.

Cependant l'Europe chrétienne, et principalement la France, avait depuis longtemps des relations avec les peuples de l'Afrique septentrionale. Du douzième au quinzième siècle, les républiques italiennes, la Catalogne, les villes de la Provence et du Languedoc faisaient un commerce très-actif avec Bougie, Oran, Tlemcen, Bône, Stora et Constantine. On en exportait des blés, du sel, de l'huile, de la cire, de la laine, des peaux de brebis, de chèvres et de bêtes fauves, des cuirs, des parfums, de l'eau de rose, des grenades, oranges, citrons, bananes, dattes, du miel de palmier, des jujubes, de la poudre d'or fournie par les caravanes du centre, du bois d'ébène, des étoffes de laine, du fer et plomb de Bougie, du salpêtre des environs de Tlemcen, des chevaux, du bétail, des plumes d'autruche, quelques pierres précieuses. Les importations consistaient en draps, étoffes de soie brochées d'or et d'argent, toiles de coton et de chanvre, étain, mercure, savon, etc.

Lorsque Khaïr-Eddyn eut mis Alger sous la domination turque, la France jouit des privilèges que lui donnaient ses capitulations avec les sultans, et un traité de 1520 céda à une compagnie française le droit exclusif à la pêche du corail et à l'exportation des produits du pays, depuis Bougie jusqu'à Tunis. Cette compagnie bâtit alors le Bastion de France, et fonda les factoreries du cap Roux, du cap Rose, du cap Nègre et de la Calle. En 1536 un traité stipula la libre navigation des vaisseaux turcs et français dans les eaux des deux empires. En 1564 un consul français fut établi à Alger, et, en vertu des capitulations, il devint le protecteur des commerçants de toutes

les nations chrétiennes ; mais les barbares dominateurs de la côte d'Afrique ne respectèrent pas les traités : plusieurs fois nos comptoirs furent pillés, nos vaisseaux pris, le bastion de France ruiné. Enfin la France se décida à employer la force : deux fois Alger, en 1681 et 1683, fut bombardée ; le dey s'humilia et renouvela les traités, mais ils furent encore plusieurs fois violés, et ce n'est qu'en supportant des humiliations et des avanies que la compagnie française parvint à se maintenir à la Calle. A l'époque de la révolution, et surtout à l'époque de l'expédition d'Égypte, nos comptoirs furent encore ruinés, et ce ne fut qu'en 1817 qu'un traité nouveau restitua à la France ses possessions et ses privilèges, sous la condition d'une redevance de 200,000 francs par an. En 1826 le dey viola ce traité en rendant libre pour toutes les nations la pêche du corail, et la discussion qui s'ensuivit avec le gouvernement français fut envenimée par une autre circonstance. Sous la république, des fournitures de blés avaient été faites à la France par deux négociants d'Alger, et la créance de ces négociants n'était point encore réglée quand le gouvernement impérial tomba. Le gouvernement des Bourbons, en reprenant possession de nos comptoirs sur la côte d'Afrique, s'engagea à payer cette créance, et un arrêté de compte fait en 1819 par arbitres fixa la dette à 7 millions. Une partie fut payée immédiatement, une autre partie fut mise en réserve pour garantir des négociants français, qui avaient eux-mêmes des créances sur les deux fournisseurs algériens. Il s'ensuivit une longue discussion entre le gouvernement français et le dey d'Alger, qui voulait qu'on remit la somme entre ses mains, se chargeant, disait-il, de liquider tous les comptes. Tout cela aboutit à un accès de colère où le dey, dans une réception publique, frappa de son éventail le visage du consul français à Alger. Le gouvernement de Charles X résolut de venger cet outrage et d'en finir en même temps avec ces nids de pirates, qui étaient le déshonneur de l'Europe depuis trois siècles. Après qu'on eut essayé par un blocus de trois ans d'obtenir réparation, une armée de 30,000 hommes débarqua sur la côte d'Afrique, le 14 juin 1830, dans la presqu'île de Sidi-Feruch. Les Algériens furent battus le 19 juin à Staouëli ; le 24, le fort de l'Empereur était pris, et le 25, Alger capitula. C'était la fin de la domination turque ; mais cette domination n'était qu'illusoire à l'égard des populations berbère et arabe, les vraies populations du pays : celles-ci commencèrent la guerre sainte contre les infidèles, et l'on sait qu'il a fallu dix-huit années d'une guerre incessante, laborieuse, héroïque pour conquérir cette terre des Jugurtha et des Abd-el-Kader, et la livrer à l'industrie européenne et à la civilisation.

§ XII. ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'ALGÉRIE. — L'Algérie se partage en trois provinces, qui portent le nom de leurs chefs-lieux ; Alger, au centre ; Constantine, à l'est ; Oran, à l'ouest. Cette division, qui coupe le Tell et le Sahara en trois bandes de territoire perpendiculaires au littoral, ne repose pas sur l'état physique du sol, mais comme nous l'avons vu, elle est indiquée par l'état social et l'organisation particulière des populations arabe et kabile.

Chacune des provinces se subdivise administrativement en *territoires civils* et *territoires militaires*. Les territoires militaires sont ceux où, l'élément européen étant noyé dans l'élément indigène, l'administration est entièrement confiée à des officiers supérieurs assistés de *bureaux arabes* pour toutes les affaires qui concernent spé-

cialement les indigènes. Ces bureaux arabes sont chargés, sous le contrôle des commandants de *divisions*, *subdivisions* et *cercles*, de tout ce qui intéresse le gouvernement et l'administration des tribus, de la direction et de la surveillance des agents indigènes, des impôts, de la police, des travaux d'utilité publique, etc. Il y a 3 bureaux arabes divisionnaires auprès des commandants des trois provinces, 12 bureaux de première classe auprès des commandants de subdivisions, 18 bureaux de deuxième classe auprès des chefs de postes permanents, 6 bureaux annexes; total, 40, dont 14 pour la province d'Alger, 14 pour celle de Constantine, 12 pour celle d'Oran.

Les territoires civils sont ceux où, l'élément européen ayant pris plus de développement, l'administration est confiée à des fonctionnaires civils. L'ensemble des territoires civils de chaque province forme un *département*, subdivisé en *arrondissements*, *communes* et *commissariats civils*. La commune est administrée par un maire et un conseil municipal, nommés, selon les localités, par le gouverneur général ou par les préfets. Les conseillers municipaux sont choisis proportionnellement parmi les Français, les Européens, les musulmans et les juifs, mais de telle sorte que la supériorité reste à l'élément français. Le commissariat civil est une institution qui a pour but de « ménager la transition entre le régime militaire qui suit immédiatement la conquête et l'organisation municipale qui forme le couronnement de l'installation européenne sur une terre définitivement conquise par le travail ¹. » Les commissaires civils remplissent à la fois les fonctions de maires, de juges de paix, de notaires, etc. Le département de Constantine comprend, outre sa préfecture, 2 sous-préfectures, celles de Bône et de Philippeville. Le département d'Alger comprend, outre sa préfecture, une sous-préfecture, celle de Blidah. Le département d'Oran comprend, outre sa préfecture, une sous-préfecture à Mostaganem.

L'Algérie est partagée en outre en 3 *divisions militaires*, qui ont pour chefs-lieux Blidah, Oran et Constantine. La division de Blidah comprend 6 *subdivisions*, Blidah, Dellys, Aumale, Médéah, Milianah, Orléansville, et 10 *cercles*, Alger, Dellys, Médéah, Boghar, Laghouat, Milianah, Cherchell, Teniet-el-Had, Orléansville, Tenès. La division d'Oran comprend 5 *subdivisions*, Oran, Mostaganem, Sidi-bel-Abbès, Mascara, Tlemcen, et 10 *cercles*, Mostaganem, Ammi-Moussa, Mascara, Géryville, Saïda, Tiaret, Tlemcen, Nemours, Sebdlou, Lalla-Maghrnia. La division de Constantine comprend 4 *subdivisions*, Constantine, Bône, Bathna, Sétif, 12 *cercles*, Constantine, Philippeville, Djidgelli, Bône, la Calle, Guelma, Souk-Arras, Bathna, Biskara, Sétif, Bougie, Bordj-bou-Arridj, et 3 *postes*, Aïn-Beïda, Tebessa, Bou-çada.

Au-dessus de toutes ces administrations est le gouverneur général, qui réunit les pouvoirs civils et militaires, sous les ordres du ministre de la guerre, et est assisté d'un conseil supérieur, composé du procureur général, de l'évêque d'Alger, du commandant supérieur de la marine, du commandant supérieur du génie, du chef d'état-major de l'armée, du recteur de l'académie d'Alger, du secrétaire général du gouvernement, de l'inspecteur général des finances, du chef des affaires arabes et de trois conseillers civils rapporteurs.

Voici maintenant, en face de tous les pouvoirs européens, quelle est l'organisation

¹ *Tableau de la situation, etc., 1852-1854.*

des tribus soumises directement à l'action de l'État, et dont le nombre s'étend de jour en jour.

Toute réunion de tentes constitue un *douar* ; un certain nombre de douars forment une *ferkha* obéissant à un *cheik* ; plusieurs ferkhas composent une *tribu* commandée par un *kaïd* ; plusieurs tribus forment soit un grand *kaïdat*, soit un *aghalik* commandé par un *agha* ou par un *kaïd-el-kiad* ; plusieurs aghaliks peuvent former une circonscription relevant d'un *bach-agha* (chef des aghas) ou d'un *khalifa* (lieutenant). Toutes ces autorités relèvent à divers degrés des commandants de division, de subdivision, de cercles et des bureaux arabes placés auprès de ces commandants, c'est-à-dire que le khalifa ou bach-agha relève d'un bureau divisionnaire, l'agha d'un bureau arabe de première classe, le kaïd et le cheik d'un bureau arabe de deuxième classe, etc.

Les *cheiks* sont nommés par les commandants de subdivision, sur la présentation du kaïd ; ils agissent sous la direction de celui-ci, et règlent dans leur ferkha les contestations relatives aux labours et aux parcours ; ils concourent à établir, répartir et faire rentrer les amendes et les impôts ; ils exercent enfin sur leurs administrés une surveillance et des fonctions analogues à celles des maires de nos communes. Ils sont assistés ordinairement d'un conseil (*djema*) composé des notables des douars.

Les *kaïds* sont nommés par le commandant de la division sur la présentation du commandant de la subdivision : ils sont chargés directement de faire exécuter les ordres de l'autorité française ; ils perçoivent l'impôt avec l'assistance des cheiks ; ils président les marchés et jugent les rixes et contestations de minime importance ; ils sont chargés de la police ; ils peuvent frapper des amendes jusqu'à concurrence de 25 francs ; enfin ils réunissent les contingents demandés pour suivre les expéditions françaises. Ils ne reçoivent pas de traitement fixe, mais on leur alloue une part des impôts et des amendes.

Les *aghas* sont nommés par le gouverneur général sur la proposition des commandants de division. Ils sont chargés de faire exécuter les ordres de l'autorité française, de surveiller les kaïds, de centraliser les impôts, de commander les contingents des tribus. Ils ont la police générale de l'aghalik, jugent les contestations entre les tribus et peuvent imposer des amendes de 50 francs. Ils jouissent de traitements fixes de 1,200, 1,800 et 3,000 francs.

Les khalifas, bach-aghas et aghas indépendants sont nommés par le ministre de la guerre sur la proposition du gouverneur général. Ils ont sur leur territoire une autorité administrative et même politique. Ils veillent surtout à la soumission des tribus, aux fauteurs de troubles, aux espions, aux acheteurs d'armes, et ont à leur disposition une troupe indigène armée et soldée par la France. Ils peuvent prononcer des amendes de la valeur de 100 francs. Les bach-aghas touchent 5,000 francs de traitement et les khalifas 12,000¹.

A mesure que la domination de la France devient plus pacifique, les territoires civils s'étendent, et ils comprennent aujourd'hui un grand nombre de douars et de tribus auxquels il a fallu donner une administration particulière. C'est celle des bureaux arabes civils ou départementaux, transition entre le bureau arabe militaire et l'organisation municipale et départementale de la France. Ces bureaux arabes, qui ont

¹ *Tableau de la situation de l'Algérie, 1846-1849, page 717.*

pour chefs des fonctionnaires civils, ont dans leurs attributions, en tout ce qui regarde exclusivement les indigènes, la police, l'organisation et le personnel du culte et de la justice, le service des marchés, la préparation du rôle de l'impôt arabe, etc. Ils peuvent condamner à cinq jours de prison pour refus d'obéissance, querelles, négligence à payer l'impôt, etc. Les Arabes des territoires civils conservent d'ailleurs leurs cheiks, qui doivent assister les maires et les chefs des bureaux arabes dans toutes leurs fonctions, tenir les registres de l'état civil, fournir le *maksen*, etc. Il n'y a que trois bureaux arabes civils, un par département; mais chacun d'eux a des subdivisions.

§ XIII. IMPÔTS. — Les impôts qui pèsent sur les territoires civils étant les mêmes que dans la mère patrie, nous n'avons à nous occuper que de ceux qui sont mis sur les indigènes. « Ils sont de deux sortes : l'*achour* (le dixième), ou impôt sur les récoltes des céréales; le *zekket* (taxe d'origine religieuse), ou impôt sur les troupeaux. Dans la province de Constantine, la seconde de ces redevances est remplacée par le *hokor* (représentation du loyer de la terre), impôt en argent. Au commencement du printemps, les kaïds ou les aghas fournissent des listes constatant, par tribu, l'étendue des terres cultivées et le dénombrement des bestiaux. Ces listes sont soumises à la commission consultative de la subdivision qui arrête les rôles d'impôt. Les ordres pour la perception du *zekket* sont transmis à chaque kaïd par l'intermédiaire des bureaux arabes. La rentrée de l'*achour* a lieu après la moisson; dans la province de l'est, les deux perceptions se font en même temps. Les sommes provenant de l'impôt sont versées dans la caisse du receveur des contributions diverses, et on décompte ensuite à chaque chef arabe la part qui lui est attribuée dans les frais de recouvrement. La base d'après laquelle est établie l'*achour* est la mesure agraire appelée *zouïdja* ou *djebda* (étendue de terrain qu'une paire de bœufs peut labourer dans une saison, de 7 à 10 hectares). Chaque *zouïdja* doit à l'État une mesure de blé et une mesure d'orge. Le *zekket* est établi d'après les fixations suivantes : un mouton sur cent, un bœuf sur trente et un chameau sur quarante. On détermine par subdivision un prix moyen pour chaque espèce d'animaux, et la contribution est acquittée en numéraire. Dans l'est, le *hokor* est fixé à 25 francs par *djebda*; on perçoit en outre 5 francs alloués au kaïd comme frais d'administration.

» Quant aux Kabiles, rangés récemment sous notre autorité, et qui ne payaient aucun impôt au gouvernement turc, ils acquittent une contribution en argent appelée *lezma*, dont la répartition est faite par les chefs indigènes, d'après les errements particuliers à chaque localité. Les tribus et les populations sahariennes sont soumises à la *lezma*, leurs habitudes nomades ne permettant pas de leur appliquer les procédés usités dans le Tell. Cet impôt est fixé d'après la richesse de chaque tribu en bestiaux et en chameaux. Pour la province de Constantine, l'occupation de Biskara a permis d'asseoir l'impôt sur des bases plus régulières dans les villages des Ziban : chaque palmier en rapport doit une redevance de 40 centimes¹. »

§ XIV. JUSTICE, INSTRUCTION, TRAVAUX PUBLICS, ETC. — Pour les Européens, la justice est rendue d'après les lois françaises par une cour d'appel siégeant à Alger, 6 tribunaux de première instance siégeant à Alger, Oran, Mostaganem, Constantine,

¹ *Tableau de la situation de l'Algérie, 1846-1849, page 718.*

Bône et Philippeville, et par 19 justices de paix établies dans les principales communes. Il y a en outre 2 tribunaux de commerce à Alger et à Oran.

Pour les indigènes, la justice est rendue en matière criminelle par les tribunaux français, en matière civile et commerciale par les tribunaux musulmans. La justice étant sœur de la religion d'après le Koran, les fonctions du sacerdoce et l'administration de la justice sont réunies dans un seul et même corps, le collège des *oulémas*, à la tête duquel se trouve placé le *mufti*. Mais ce collège et son chef n'interviennent en réalité dans l'administration de la justice que pour instruire et former des juges, car les kadis ou juges sont nommés par l'autorité française. La direction de la justice musulmane est remise dans les territoires civils aux préfets, dans les territoires militaires aux commandants de division. A cet effet, le territoire algérien est divisé en un nombre variable de circonscriptions judiciaires, dans chacune desquelles se trouve un *mehakma* ou tribunal composé d'un *kadi* ou juge et de deux *adels*, dont l'un est suppléant et l'autre greffier. Les kadis des chefs-lieux de division et de préfecture, de subdivision et de sous-préfecture, sont nommés par le ministre de la guerre; les kadis des autres localités sont nommés par le gouverneur général sur la proposition des généraux de division pour les territoires militaires, et des préfets pour les territoires civils. Les kadis appartiennent au corps des *oulémas* (docteurs), qui fournit aussi les fonctionnaires du culte et de l'instruction publique. Ils jugent d'après la jurisprudence civile et religieuse qui, comme on le sait, a sa source dans le Koran. Leur jugement est souverain pour les causes dont la valeur est au-dessous de 200 francs. Les parties peuvent se défendre elles-mêmes ou se faire représenter par des *oukils* ou mandataires. Au delà de 200 francs, on peut appeler au *medjlès* ou tribunal supérieur, qui se compose de quatre membres choisis parmi les kadis et les *oulémas* de la circonscription, et de deux *adels*. Les membres des *medjlès* sont nommés comme les kadis. Le jugement du *medjlès* est souverain. Il y a en outre un conseil de jurisprudence musulmane établi à Alger, qui donne son avis motivé sur les questions de droit qui lui sont soumises; ses décisions sont obligatoires pour les tribunaux musulmans, mais il ne juge pas.

Les kadis, outre leurs fonctions judiciaires, remplissent celles qui sont attribuées chez nous aux notaires : ils rédigent toutes les conventions civiles, reçoivent les dépôts, dressent les actes de mariage, prononcent les divorces, procèdent à la liquidation des héritages; ils touchent pour tous les actes des droits qui sont fixés par un tarif.

Quand les parties le désirent, elles peuvent porter leurs contestations devant les tribunaux français, mais alors elles sont jugées d'après les lois françaises. Elles peuvent même les porter devant les bureaux arabes, mais ceux-ci ne peuvent juger que pour des valeurs inférieures à 100 francs.

Il y a 75 mosquées sur les territoires civils, partagées en 5 classes d'après leur importance : celles de première classe ont pour personnel un *moudaris* (explicateur du Koran), un *bach-hazab* (chef des lecteurs) et 6 *hazab*, un *moueddin* (crieur) et 4 *nas-el-houdour* ou élèves. Elles sont administrées par un *mufti* et deux imans. Tous ces fonctionnaires sont rétribués par l'État. Il y a 1,494 mosquées dans les territoires militaires. Les marabouts qui y sont attachés sont rétribués par les tribus. On peut encore comprendre dans l'ordre religieux 7 grandes congrégations secrètes très-puis-

santes, très-remuantes et très-surveillées : les membres s'appellent *kouans* ou frères. Ces confréries, créées originairement dans des vues religieuses, sont devenues des associations politiques, unissant dans la même pensée des hommes animés de la même ardeur fanatique, et qui ont créé les plus grands obstacles à la domination française. La plus puissante est celle de *Mouléï-Taleb*, dont le grand maître réside dans le Maroc, et qui a pour membres l'empereur et les princes de ce pays.

Auprès de toutes les mosquées se trouve la *zaouïa*, où l'on apprend à lire, à écrire, connaître le Koran et les éléments de l'arithmétique. Les marabouts en sont les seuls instituteurs. Dans quelques-unes plus célèbres et plus fréquentées, on formait des oulémas en leur apprenant les commentaires religieux et judiciaires du Koran. Ces zaouïas ayant été détruites pendant la guerre, le gouvernement les a remplacées par trois écoles musulmanes supérieures établies à Constantine, à Médéah et à Tlemcen, et où l'on forme les candidats aux emplois du culte, de la justice et de l'instruction publique. Il a de plus établi dans les villes des écoles élémentaires arabes, et favorisé le rétablissement des zaouïas élémentaires, qui sont aujourd'hui au nombre de plus de 1,600, et reçoivent de 20 à 25,000 élèves.

Le culte catholique a été rétabli en Algérie, dont le territoire forme aujourd'hui un évêché. L'évêque est assisté de quatre vicaires généraux, deux siégeant à Alger, un à Oran, un à Constantine. Il y a des églises catholiques dans tous les centres de population européenne, et le nombre des prêtres qui les desservent s'élève à 61 pour la province d'Alger, 37 pour la province d'Oran, 35 pour la province de Constantine.

Pour le culte protestant, qui comprend environ 7 à 8,000 adhérents, il y a une église consistoriale à Alger et des oratoires dans les principaux centres de population. Enfin le culte israélite a un consistoire central et deux consistoires provinciaux.

L'Algérie forme une académie universitaire, dont le chef-lieu est à Alger. Il y a un lycée impérial dans cette ville. L'enseignement secondaire est donné dans des institutions communales à Bône, à Philippeville, à Mostaganem, à Oran. En 1855, il y avait 178 écoles primaires de garçons, 119 de filles et 67 salles d'asile, lesquelles recevaient ensemble 19,658 enfants. Enfin il y a des écoles primaires arabes-françaises à Alger, Mostaganem, Bône et Constantine.

§ XV. COMMERCE. — De 1831 à 1835, le mouvement général des importations et des exportations de l'Algérie a été moyennement de 10,926,000 francs, dont 9,260,000 francs pour les importations et 1,666,000 fr. pour les exportations. De 1836 à 1843, le même mouvement a été moyennement de 55,671,000 francs, dont 50,806,000 fr. pour les importations et 4,865,000 fr. pour les exportations. De 1844 à 1850, le mouvement général a été de 98,147,000 francs, dont 88,347,000 fr. pour les importations et 9,800,000 fr. pour les exportations. Enfin de 1851 à 1855, il a été de 111,088,000 francs, dont 78,363,000 fr. pour les importations et 32 725,000 fr. pour les exportations. L'année 1855 donne les chiffres suivants : importations, 105,452,000 francs; exportations, 49,320,000 francs; total, 154,772,000 francs. Le mouvement général du commerce de l'Algérie pendant la période de 1833-1855 s'est donc élevé à 1,742 millions, dont 1,463 millions pour les importations et 279 millions pour les exportations. Les importations se subdivisent ainsi : 1° marchandises d'origine et de fabrique françaises, 866 millions; 2° marchandises étrangères apportées

par les navires français, 188 millions; 3° marchandises étrangères venant directement de l'étranger, 374 millions; 4° marchandises étrangères déposées dans les entrepôts de l'Algérie, 55 millions. Quant aux exportations, elles se partagent ainsi : 1° produits algériens à destination de la France, 191 millions; 2° produits algériens et français à destination des pays étrangers, 88 millions. Les marchandises qui ont fait principalement la matière des importations en Algérie pendant la période susdite sont : les tissus de coton, de lin et de soie (290 millions), les grains, farines et autres denrées (200 millions), les vins et spiritueux (135 millions), les matériaux de construction, les fontes, les fers, les aciers, les bois, les sucres, les cafés, les tabacs, les peaux préparées, la quincaillerie, la mercerie. Les principales matières d'exportation ont été les huiles, les laines, la cire, les peaux brutes, les minerais de fer, de cuivre, de plomb, et dans les dernières années les blés, les orges, les farines, les tabacs, la soie, le coton, la cochenille et la garance.

Ainsi qu'on vient de le voir, l'Algérie recevait de la France ou de l'étranger, dans les premières années de la conquête, les objets qu'elle produit elle-même avec le plus grand succès, comme les céréales. Cela tenait au peu de terrain cultivable que nous occupions dans le pays et à une mauvaise législation douanière. Depuis la fin de la guerre, depuis surtout la loi de 1851, qui a assimilé les produits naturels de l'Algérie aux produits naturels français, les choses ont changé de face : l'Algérie n'importe plus de céréales, elle se nourrit elle-même et elle en exporte. Ainsi, en 1851, elle a expédié au dehors 108,000 hectolitres de blé et 27,000 hectolitres d'orge; en 1853, 513,000 hectolitres de blé et 500,000 hectolitres d'orge; en 1855, 1,232,000 hectolitres de blé, 647,000 hectolitres d'orge, 4,158,000 kilogrammes de farine, 17,650,000 kilogrammes de fourrages, etc.

Les droits de douane et de navigation perçus sur les marchandises importées en Algérie se sont élevés, en 1855, à 3,120,000 francs au profit du trésor. Les droits d'octroi perçus au profit de la colonie sur certains objets importés par mer se sont élevés à 2,382,000 francs.

Les principaux objets importés en Algérie en 1855 sont : tissus de coton, 22,309,000 francs; tissus de laine, 7,154,000 francs; tissus de soie, 3,047,000 fr.; tissus de lin, 2,263,000 francs; peaux et ouvrages en peaux, 3,560,000 francs; ouvrages en métaux, 1,205,000 francs; merceries, 1,400,000 francs. Le reste consiste en matériaux de construction, viandes salées, fromages, poissons, légumes secs, riz, fruits, sucre, café, tabac, savons, vins, eaux-de-vie, poteries, verres, papier, meubles, etc.

Les exportations ont consisté en 507 chevaux, 28,000 bêtes à laine, peaux brutes, laines (2,825,000 kil.), graisses, corail, blé, orge, avoine, farines, fruits, tabac, fourrages, minerais de fer, de cuivre, de plomb, marbres, cotons, feuilles de palmier, etc.

Le mouvement de la navigation de l'Algérie a pris aussi une grande extension depuis 1851. Les arrivages de 1854 comportent 3,129 navires jaugeant 326,426 tonneaux, et portant 34,429 hommes d'équipage. Les navires venant des ports français de la Méditerranée étaient au nombre de 1,341, et ceux des ports français de l'Océan au nombre de 76. Les navires venant de l'étranger étaient au nombre de 1,712, jau-

geant 132,000 tonneaux et portant 16,072 hommes d'équipage. Les arrivages de 1855 ont comporté 3,157 navires jaugeant 396,997 tonneaux avec 36,840 hommes d'équipage. Les navires venant des ports français de la Méditerranée étaient au nombre de 1,204, et ceux des ports français de l'Océan au nombre de 112. Les navires venant de l'étranger étaient au nombre de 1,821, jaugeant 164,082 tonneaux et portant 19,965 hommes d'équipage. Le commerce de cabotage entre les ports de l'Algérie a été en 1854 de 3,688 bâtiments jaugeant 101,426 tonneaux, et en 1855 de 4,632 bâtiments jaugeant 147,432 tonneaux.

Nous manquons de données pour connaître le mouvement du commerce intérieur, qui est très-considérable, et par lequel s'effectuera l'extension de la puissance et de la civilisation française dans l'intérieur de l'Afrique. Pour favoriser ce commerce, pour assurer sa domination, pour faciliter la colonisation, la France a fait (1855) près de 6,000 kilomètres de routes, dont 1,700 kil. de routes impériales et 1,500 kil. de routes stratégiques. Les ponts achevés étaient au nombre de 40. Les télégraphes s'étendaient sur 1,500 kilomètres. On avait établi 254 kilomètres de canaux d'irrigation, 800 de rigoles, aqueducs, etc., 118 fontaines, etc. Enfin les dessèchements exécutés avaient assaini 12,000 hectares de terres marécageuses. Ajoutons à ces chiffres que la France a dépensé jusqu'en 1855 plus de 55 millions pour fortifications, casernes, hôpitaux, arsenaux, enfin pour tous les bâtiments militaires.

§ XVI. DESCRIPTION DU TELL. — PROVINCE DE CONSTANTINE. — C'était dans cette province voisine de Carthage que les Romains avaient leurs colonies les plus florissantes, et ils avaient occupé avec une parfaite intelligence des lieux tous les points qui assuraient leur domination. Aussi les Français n'ont-ils eu mieux à faire que d'imiter leurs glorieux devanciers, et que de s'établir partout où ceux-ci s'étaient établis. Les villes maritimes de cette province sont : la Calle, Bône, Philippeville, Kollo, Djigelli, Bougie.

La Calle est bâtie sur un rocher isolé, au fond d'une petite baie qui n'offre qu'un médiocre abri, ce qui ne l'empêche pas d'être fréquentée par les nombreux bateaux qui se livrent à la pêche du corail. Cette pêche fait toute la prospérité de cette petite ville, qui appartenait à la France depuis le temps de François I^{er}, et fut incendiée par les Algériens en 1827. Les Français y rentrèrent en 1836. Ses environs sont embellis par trois grands lacs et de vastes forêts de chênes lièges. A 13 kilomètres à l'est et près de la frontière se trouvent les mines de *Kef-oum-Théboul*, très-riches en plomb argentifère.

Bône, chef-lieu de sous-préfecture, est situé au fond d'un golfe que nous avons décrit, et présente l'un des ports les plus actifs de la côte d'Afrique et l'une des villes les mieux peuplées et les plus importantes de l'Algérie. Elle est bâtie à 2 kilomètres et avec les ruines d'*Hippone*, qui avait été fondée par les Carthaginois, sur les bords de la Seybouse. Le port, situé à 1,000 mètres en avant dans la rivière, était très-florissant; mais la ville doit son illustration à saint Augustin, la gloire du monde chrétien et de l'Afrique aujourd'hui française, et qui fut évêque d'Hippone de l'an 396 à l'an 430; il mourut pendant le siège que les Vandales avaient mis devant la ville. Hippone fut alors prise, et tout y fut détruit. Elle fut reprise et rebâtie par Bélisaire; mais en 697 les Arabes s'en emparèrent, la détruisirent complètement et la transpor-

tèrent à l'endroit où est Bône. En 1535 la flotte de Charles-Quint, commandée par André Doria, s'empara de la nouvelle Hippone; mais elle l'évacua quelques années après, et les Turcs en restèrent les maîtres. Dès le 2 août 1830, les Français entrèrent sans combat dans la ville, qui n'avait alors que 1,500 habitants, était sale, misérable, décimée par les marais pestilentiels de son voisinage. Ils l'évacuèrent quelques jours après et y rentrèrent par un coup de main en 1832. C'est de là que partirent les deux expéditions à la suite desquelles Constantine fut prise. Depuis cette époque Bône a changé de face : elle a de jolies rues, de belles maisons, de beaux établissements militaires; la plaine voisine, basse, sablonneuse, couverte d'eaux, a été desséchée et cultivée; le port a été réparé, et il est le centre d'un commerce très-actif de blés, de laines, de cuirs, de cire, etc. La population est de 12,541 habitants.

Les environs de Bône sont très-fertiles; ils renferment d'immenses forêts et des mines de fer très-abondantes. On y retrouve les traces des murailles, des aqueducs, des quais d'Hippone, des sept grandes chaussées qui l'unissaient aux autres villes de l'Afrique, des villas, des bourgades qui l'entouraient : tout cela donne une grande idée de la magnificence de cette ville du temps des Romains, de la prospérité de ce pays qui est resté si longtemps désert, misérable et sauvage. Une statue de saint Augustin a été récemment élevée au milieu de ces ruines.

Philippeville, située au fond du golfe de Stora, est une ville entièrement nouvelle, bâtie en 1838 sur le point de la côte le plus voisin de Constantine, et destinée à en être le débouché maritime. Elle occupe l'emplacement de l'ancien *Russicada*, dont les ruines très-considérables ont servi à la bâtir. Elle n'a que des rues droites, de belles constructions, et une population presque entièrement européenne s'élevant à 8,050 habitants. Elle est défendue par une citadelle et quatre forts bâtis sur les mamelons voisins, et qui ne sont en partie que des constructions antiques rétablies. L'ancien chemin de ronde romain n'a eu besoin que d'être déblayé. La ville est bien placée, dans un territoire fertile et pittoresque; mais sa plage est battue en plein par tous les vents, et il a fallu lui chercher un port à 4 kilomètres de là dans la rade de *Stora*, abritée des vents d'ouest par un rideau de hauteurs, mais qui reste ouverte aux vents du nord-est. *Stora*, qui n'a que 500 habitants, renferme de nombreuses ruines romaines, entre autres de magnifiques citernes, qu'on a restaurées et remises dans l'état où elles étaient il y a deux mille ans.

Philippeville est jointe à Constantine par une belle route marquée par d'anciens camps français, *El-Arouch*, *Smendou*, etc., qui sont devenus des villages bien habités.

Kollo, située au pied du cap Bougaroni, derrière une petite presqu'île rocheuse, sur l'emplacement de l'ancienne *Collops-Magnus*, est une bourgade de 2,000 habitants, qui a été visitée plusieurs fois par les troupes françaises, mais qui n'est pas encore occupée par elles. La position est d'une médiocre importance, bien qu'elle soit un des débouchés maritimes de la Kabylie orientale. Cependant la baie de Kollo est assez bonne, et le port fréquenté depuis plusieurs siècles par les marchands européens, qui en exportent des laines, des cuirs, de la cire, etc. Les habitants sont moins grossiers et plus civilisés que ceux du reste de la côte.

Djigelli, l'ancienne *Igililis*, est une misérable bourgade avec un petit port impraticable dans les mauvais temps. Elle est occupée par une garnison française,

mais la colonisation n'y a encore fait aucun progrès, parce que presque tout le massif de tribus campées entre cette ville et Kollo est insoumis. Cependant on a ouvert une route entre Djigelli et Sétif. La population n'est que de 1,200 habitants. Djigelli est célèbre par l'expédition tentée en 1664 par Louis XIV pour faire un établissement sur la côte d'Afrique. La garnison fut massacrée par les masses de Kabiles qui l'enveloppèrent.

Bougie, située au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraya, occupe l'emplacement d'une colonie romaine, *Salda*. Au cinquième siècle elle tomba au pouvoir de Genséric, et fut la capitale des Vandales jusqu'à la prise de Carthage. En 708, elle fut prise par les Arabes, et devint une des villes saintes de l'islamisme et le témoignage de la grandeur musulmane en Afrique : elle avait au onzième siècle 100,000 habitants, 12,000 maisons, des écoles renommées, et était la capitale d'un puissant royaume, celui des Hammadites, qui avait sous ses lois Bône, Constantine et Alger. Au seizième siècle elle était en décadence et ne comptait plus que 40,000 habitants ; elle fut alors prise (1509) par les Espagnols, qui la gardèrent pendant quarante-cinq ans et y bâtirent trois forteresses qui existent encore. En 1555 elle tomba au pouvoir du cinquième dey d'Alger. Sa décadence continua ; mais elle devint comme Alger un repaire de pirates dont les déprédations continuèrent même jusqu'en 1831 ; dans cette année, en effet, l'équipage d'un vaisseau anglais naufragé y fut massacré. Enfin, en 1833 les troupes françaises s'en emparèrent ; mais il restait à peine un millier d'habitants, et pendant plus de vingt ans la garnison y resta bloquée par les populations kabiles des environs. Depuis cette époque, la ville a été reconstruite, des établissements considérables y ont été formés, les fortifications agrandies, et le commerce commence à reprendre le chemin d'un port qui a eu une si brillante destinée et qui est appelé à un grand avenir. La baie de Bougie est en effet la meilleure position maritime qu'il y ait sur la côte d'Afrique ; l'anse de *Sidi-Yahia* présente un abri même dans les plus mauvais temps ; avec quelques travaux on ferait de cette baie un port de premier ordre, même pour la marine de guerre. La population est de 2,000 habitants.

Nous allons maintenant décrire les villes de l'intérieur ou du Tell, en laissant celles du Sahara à la description spéciale que nous ferons de cette région. En suivant l'ordre des rivières ou des bassins, la première que nous rencontrons est *Tebessa*, l'ancienne *Theveste*, située sur un affluent de la Medjerdah, qui est encore toute romaine par ses hautes murailles, une partie de ses maisons, ses monuments bien conservés : les plus remarquables sont un arc de triomphe, un temple, un cirque qui contenait 6,000 spectateurs, etc. La population elle-même paraît d'origine antique, et lorsque les Français sont arrivés à Tebessa en 1842, on s'y servait encore de monnaies romaines. Cette ville est une des positions avancées de la domination française au sud-est et sur la frontière tunisienne.

Dans le bassin de la Seybouse nous trouvons *Guelma*, située sur la pente du mont Mahouna, à 2 kilomètres de la rivière, dans une des positions les plus pittoresques de l'Algérie. Cette ville ne date que de 1836, c'est-à-dire de la retraite de l'armée française après la première expédition de Constantine. Nos troupes trouvèrent alors dans ce lieu de somptueux vestiges d'une antique cité, *Calama*, deux fois détruite, un pro-

digieux amas de sculptures et de fragments de colonnes, les restes d'une citadelle postérieure à la première destruction, les innombrables tombeaux d'une nécropole, les restes de cinq voies romaines, un rempart presque entièrement debout, quoique très-dégradé, qui avait en quelques endroits 6 mètres de hauteur. C'est au milieu de ces ruines que s'installa la garnison française, c'est avec ces matériaux qu'elle bâtit une ville devenue aujourd'hui florissante, qui compte 3,569 habitants, et qui est l'un des points où la colonisation a fait le plus de progrès. Les environs sont très-pittoresques et bien cultivés; la Seybouse y est fort rapide et n'a pas moins de 60 mètres de largeur.

Calama avait été fondée par les Romains pour remplacer la forte ville numide de *Suthul*, placée de l'autre côté de la rivière, où Jugurtha renfermait ses trésors, et où il avait battu les Romains. Guelma est, de même, une position militaire de premier ordre, qui commande la route de Bône à Constantine, le bassin de la Seybouse et les montagnes qui encaissent cette rivière.

On trouve dans les environs les eaux thermales d'*Hamman-Beïda* et d'*Hamman-Meskhoutin* : les premières ont une température de 25 à 30°, les secondes, dont nous avons déjà parlé, de 99°. On a établi auprès de celles-ci un hôpital dans le voisinage des ruines romaines appelées *Aquæ Tibilitanæ*.

Constantine, ancienne capitale de la Numidie, aujourd'hui chef-lieu de division militaire et de préfecture, avec un tribunal de première instance, est située à 644 mètres au-dessus de la mer, sur un plateau ayant la forme d'un trapèze et l'aspect d'une presqu'île, ou plutôt d'un haut promontoire à roches vives et verticales qu'entoure profondément au sud-est et au nord le Rummel, réuni au Bou-Merzoug, et roulant de cascade en cascade ses eaux mugissantes. Ce torrent entre au pied de la pointe méridionale du plateau et sort au pied de la pointe septentrionale; la porte naturelle par laquelle il s'engouffre dans le ravin n'a pas plus de 5 à 6 mètres de largeur sur une hauteur de 40 mètres; la porte de sortie présente une ouverture de 40 mètres sur une élévation presque verticale de 170 mètres; quand il arrive à l'extrémité du ravin, il se précipite avec un horrible fracas d'une hauteur de 60 mètres et disparaît dans un nuage de poussière humide, puis il redevient calme et coule au nord-ouest dans une belle vallée bordée d'arbres fruitiers. Le plateau de Constantine va graduellement en s'élevant du sud au nord et suivant la diagonale du trapèze, de telle sorte qu'à sa pointe méridionale, c'est-à-dire à l'entrée du Rummel, il a 491 mètres de hauteur, et à sa pointe septentrionale, c'est-à-dire à la sortie du Rummel, il a 644 mètres : cette dernière pointe est occupée par la Kasbah. Des quatre côtés du trapèze, celui du sud-est, qui est le plus grand côté, et celui du nord-est sont bordés, comme nous l'avons dit, par le Rummel; celui du nord-ouest, ou le plus petit côté, est bordé par un abîme vertical, sans eau, et se raccordant au ravin du Rummel; enfin celui du sud-ouest est ravineux à ses extrémités, mais occupé en grande partie par une espèce d'isthme étroit, faiblement accidenté, quoique élevé de 625 mètres, qui rattache ce plateau au continent : ce côté est le seul abordable, et celui où aboutissent les routes de Bône, de Bathna, d'Alger, de Philippeville. Il est dominé par les hauteurs de *Coudiat-Aty*, élevées de 657 mètres. Deux autres hauteurs voisines, le *Mécid* (672) et le *Mansourah* (606), dominent aussi le plateau au nord-est et au sud-

est, mais elles en sont séparées par le ravin du Rummel. D'après cette description, on voit que Constantine occupe une position étrange, et pour ainsi dire aérienne, et qu'elle forme une sorte de nid d'aigle dont l'aspect inspire l'étonnement et l'effroi. Les environs, excepté sur les bords du Rummel, sont d'une grande tristesse et d'une grande aridité. L'intérieur de la ville est un dédale de petites rues de 4 à 5 pieds de large, sales, mal pavées, souvent recouvertes de voûtes; mais il est animé par une population active et paisible, qui fait un assez grand commerce de dattes et de laines. Les établissements européens ne sont encore que peu nombreux, et la ville de Jugurtha a gardé presque entièrement son aspect numide. Ses monuments les plus remarquables sont des ruines romaines, parmi lesquelles on peut citer l'aqueduc situé à 1,200 mètres au sud de la ville et qui amenait les eaux du Bou-Merzoug, l'arc de triomphe situé près de la porte Valée, le pont d'El-Kantara, sur le Rummel, près de l'angle oriental du plateau, les citernes de la Kasbah, qui occupe l'emplacement de l'ancien Capitole, etc. La population de Constantine est de 34,515 habitants, dont 5,742 Européens.

Constantine est l'ancienne *Cirtha*, fondée soit par les Phéniciens, soit par les Grecs; elle devint la capitale de l'empire de Massinissa, de Jugurtha et de Juba, et prit un grand accroissement sous la domination romaine; détruite par les soldats du parti de Maxence, Constantin la releva et lui donna son nom. Elle fut prise par les Vandales, détruite par les Arabes, occupée par les Turcs en 1568; elle devint alors la capitale d'un beylick dépendant du dey d'Alger, et dont l'histoire ne consiste que dans les tyrannies, les cruautés et les déprédations des beys. En 1836 une colonne française, commandée par le maréchal Clausel, partit de Bône pour s'emparer de Constantine; elle échoua devant ses murs. L'année suivante une autre colonne conduite par le général Damrémont, qui fut tué pendant le siège, et ensuite par le général Valée, s'empara d'assaut de la ville.

Dans le bassin du Rummel, et sur ses affluents de gauche, se trouvent deux petites villes d'origine romaine, Milah et Djemilah, qui marquent les premiers points de la route de Constantine à Sétif. *Milah* est dans une charmante situation, entourée de jardins, de vergers, d'orangers, de vignes, arrosée par des eaux abondantes, habitée par une des plus douces et des plus paisibles populations de l'Algérie. C'est l'ancienne *Milevum*, colonie romaine très-renommée pour ses environs délicieux, et qui eut pour évêque saint Optat. Il y reste plusieurs débris intéressants de l'antiquité.

Djemilah est située sur un plateau, entre deux ravins, au milieu de montagnes tristes et arides; ses abords sont difficiles. C'est une petite ville encore presque entièrement romaine et où l'on retrouve le forum, une basilique chrétienne, deux temples et surtout un arc de triomphe parfaitement conservé, dédié à Marc-Aurèle. En 1838, un bataillon français renfermé dans cette bicoque y résista avec succès pendant douze jours à 4,000 Kabiles.

Dans le bassin de l'Oued-Sahel et sur l'un de ses principaux affluents de droite, le Bou-Sellam, nous trouvons *Sétif*, qui continue après Milah et Djemilah la série des positions jalonnant la route de Constantine à Alger. Cette position est très-remarquable; elle domine une plaine bornée au nord par le Dj.-Magris, qui sépare le bassin du Rummel de celui du Bou-Sellam, bornée au sud par le Dj.-bou-Taleb, qui sépare le Tell du Sahara, ouverte à l'est par les plateaux qui mènent sur Constantine, ouverte

à l'ouest par les vallées qui mènent dans la Kabylie. Aussi les Romains en avaient-ils fait, par la colonie de *Sitifis*, l'une de leurs principales places d'armes. Cette colonie fut ruinée pendant le moyen âge et sous la domination turque, mais ses deux enceintes restèrent le lieu d'un grand marché où se rendaient toutes les populations voisines. En 1838 les Français ont établi sur les ruines romaines un camp retranché, qui est devenu une ville florissante. Sa population est de 2,600 habitants.

A 70 kilomètres à l'ouest de Sétif, et formant la quatrième position sur la route de Constantine à Alger, se trouve un poste français, *Bordj-bou-Arirdj*, qui défend tout l'intervalle de 270 kilomètres, compris entre Sétif et Aumale, et garde les communications du Tell et du Hodna. Ce poste est isolé au milieu de la vaste plaine de la Medjana, qui sépare la vallée méditerranéenne de l'Oued-Akbou de la vallée saharienne de l'Oued-Sab, et qui appartient à une des plus grandes familles féodales de la province de Constantine. Il est établi sur les débris d'un poste romain.

Le plateau des Shakh est, comme nous l'avons vu, compris dans le Tell, et forme la transition entre les bassins du littoral et ceux du Sahara; on y trouve deux localités importantes, Bathna et Lambessa.

Bathna, située sur un plateau où circule la route de Constantine à Biskara, se compose d'une ville arabe de chétive apparence, qui fait un grand commerce avec les tribus sahariennes, et d'une ville européenne dont l'importance s'accroît de jour en jour. Le climat y est assez froid. Dans les environs se trouvent de nombreuses ruines romaines: les plus remarquables sont celles de *Lambessa*, où l'on a établi une colonie pénitentiaire affectée aux condamnés politiques, sur l'emplacement de *Lambæsis*, la ville de la deuxième légion, surnommée *Auguste*, *Pieuse*, *Vengeresse*. La cité romaine survit presque entière dans les ruines qui occupent environ 4 kilomètres carrés, et où l'on trouve un temple de la Victoire et un temple d'Esculape très-bien conservés, un cirque, un amphithéâtre, des aqueducs, des thermes, des palais, des statues, etc. Lambessa a été déblayée de ses ruines par le 2^e régiment de la légion étrangère, sous le commandement du colonel Carbuccia.

§ XVII. DESCRIPTION DU TELL. — PROVINCE D'ALGER. — Les villes maritimes de cette province sont: Dellys, Alger, Cherchell, Tenès.

Dellys est situé au pied d'une colline de la Kabylie, et au fond d'une petite baie sur l'emplacement de la cité romaine de *Rusuccurum*. Ses environs sont délicieux, et son climat très-sain. Elle se compose de deux bourgades, l'une indigène, l'autre française, et comprenant ensemble 2,750 habitants. On y trouve une jolie mosquée. Son port est mauvais, mais sa rade est profonde, et l'on y fait un grand commerce d'huiles et de céréales: c'est le débouché maritime de la grande Kabylie, qui y apporte ses produits. Il se tient aussi de grands marchés dans les villages des environs. Enfin, c'est une position militaire fort importante qui commande le bassin du Sebaou, avec une partie du Djurjura, et se relie à Aumale et à Alger par deux belles routes.

Alger, que les Arabes appellent *Al-Djezaïr* (les îles), parce que son port a été formé par la jonction de plusieurs îlots, est la capitale des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, et le chef-lieu d'une des trois provinces de l'Algérie. Elle est le siège du gouvernement général, d'un évêché, d'une préfecture, d'une amirauté, d'une cour impériale, de tribunaux de première instance et de commerce, d'une

académie universitaire, etc. Elle renferme deux églises catholiques, un temple protestant, deux synagogues, dix mosquées, un séminaire catholique, des écoles françaises et arabes, des chaires publiques d'arabe, un musée, une bibliothèque, etc. Sa population est de 42,111 habitants, et avec les faubourgs de 48,327, dont 29,000 Européens. Située en amphithéâtre sur le flanc oriental d'une colline escarpée, au fond d'une vaste baie dont les caps Matifou et Pescade tiennent les extrémités, elle figure une sorte de triangle dont le plus grand côté s'appuie sur la mer, en ayant pour extrémités le fort Bab-Azoun au sud, le fort des Vingt-Quatre heures au nord; le sommet de l'angle opposé à ce côté est occupé par la *Kasbah* ou citadelle, qui domine la ville. Avant la conquête française, ce triangle était moindre de moitié, et Alger avait pour limite méridionale les fortifications qui existent en ruines de la Kasbah à la jetée El-Djefna; mais depuis cette conquête, il s'est formé au sud de la vieille ville, entre les anciennes et les nouvelles fortifications, une ville neuve et européenne, qui porte généralement le nom de *faubourg Bab-Azoun*. Cette ville neuve n'est composée que de rues larges, régulières, que de maisons élégamment construites: c'est le principal entrepôt de tout le commerce de la colonie. On y remarque la *rue du faubourg Bab-Azoun*, prolongement magnifique de la rue du même nom, la *rue* et la *place d'Isly*, sur laquelle on a élevé une statue au maréchal Bugeaud, la *rue de l'Agha*, etc. Quant à la vieille ville, elle se compose généralement, comme toutes les villes orientales, de rues étroites, tortueuses, grimpantes, de maisons sombres, nues, sans fenêtres et à terrasses; mais les nécessités de la vie européenne ont fait circuler l'air et le jour dans ce dédale, au moyen de plusieurs places et de quatre ou cinq grandes voies de communication. Ces places sont: la *place Royale*, centre de la basse ville, promenade ordinaire des habitants, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la mer et qui est bordée de très-beaux bâtiments: on y remarque la statue équestre du duc d'Orléans; la *place du Gouvernement* où se trouvent le palais du gouverneur général, la cathédrale et l'évêché, la *place de Chartres*, la *place Bab-Azoun*, l'*esplanade Bab-el-Oued*, vaste champ de manœuvres, près duquel est le magnifique jardin construit par les condamnés militaires, etc. Les grandes voies de communication sont: la *rue de la Marine*, qui mène de la place Royale au port, et dans laquelle se trouvent la mosquée neuve et la grande mosquée; la *rue Bab-el-Oued*, qui mène de la place Royale à la porte du même nom, aux jardins du dey, au fort des Vingt-Quatre heures, etc.; la *rue Bab-Azoun*, qui avec la place Royale est le prolongement de la rue Bab-el-Oued, et coupe ainsi avec cette rue la ville entière du nord au sud parallèlement à la côte; elle est remplie de belles maisons, et l'on y trouve le lycée, le théâtre, la bibliothèque. Ces rues, ainsi que celles de *Chartres*, de la *Lyre*, etc., sont semblables aux rues des villes françaises, et à voir leur animation, les boutiques, les voitures, l'on se croirait en France, n'étaient les costumes si divers des passants.

En face de la pointe la plus orientale de la ville se trouvaient jadis quatre îlots rocheux (El-Djezaïr), que réunissait à la terre une série d'écueils. Jusqu'au seizième siècle, ces îles et ces écueils formaient seuls le port d'Alger, port peu profond, ouvert à tous les vents, agité continuellement par la houle. Le fameux Chereddin ou Khaïr-Eddyn réunit les écueils au continent par la jetée de 4,000 mètres qui porte son nom, et les îlots entre eux par une vaste plate-forme sur laquelle on éleva un fort et



Algiers, Algérie, vue de la mer, par J. B. Bouché.

J. B. Bouché sculp.

ALGER

J. B. Bouché sculp.



des batteries. Alors le port d'Alger devint abordable pour de gros bâtiments, mais seulement pendant l'été, car pendant l'hiver la flotte algérienne était forcée d'aller chercher un meilleur abri dans la rade de Bougie. La jetée et les îlots forment encore aujourd'hui la partie la plus importante du port d'Alger : ils figurent une espèce d'ancre attachée au rivage. On a augmenté leurs fortifications et on y a élevé l'amirauté, l'arsenal, le phare, une caserne d'artillerie, des chantiers de construction, des ateliers de carénage, etc. Quant au port, on a entrepris de l'étendre jusqu'au fort Bab-Azoun par deux gigantesques jetées, l'une dite du Nord, qui, partant de l'extrémité méridionale des îlots de la Marine, se recourbera à l'est; l'autre, dite du Sud, qui, partant du fort Bab-Azoun, se recourbera au nord-ouest. Le vaste espace compris entre ces deux jetées sera partagé en deux parties par la jetée El-Djefna, située à peu près en face de la vieille porte Bab-Azoun : l'une, au nord, sera le port marchand, qui pourra contenir 300 bâtiments; l'autre, au sud, sera le port militaire, qui pourra contenir 40 vaisseaux. Ces constructions sont très-avancées, et le port nouveau peut déjà recevoir des bâtiments de guerre.

Alger est entouré du côté de la terre par une enceinte bastionnée, qui suit tous les ressauts de la colline et qui se termine au sud par le fort Bab-Azoun, au nord par le fort des Vingt-Quatre heures. Nous avons dit que la *Kasbah* en occupait la partie la plus saillante à l'ouest. Ce fameux palais des deys, remarquable par le luxe et la bizarrerie de ses constructions, n'est plus qu'une forteresse avec des magasins et un arsenal. La ville a pour ouvrage avancé, au sud-ouest, le fort de l'*Empereur*, situé à 600 mètres de distance sur un mamelon de 210 mètres de hauteur. La prise de ce fort amena la capitulation de la ville en 1830. C'est dans son voisinage, entre le fort Bab-Azoun et le village de Mustapha, que Charles-Quint débarqua en 1541. Outre ces défenses de terre, il y a plusieurs forts et de nombreuses batteries sur la côte.

L'industrie européenne d'Alger est principalement commerciale; néanmoins on y trouve encore des scieries à vapeur, des usines à huile, des fabriques d'essences, etc. L'industrie indigène consiste dans les tanneries, teintureries, broderies sur cuir, etc.

Alger paraît être l'ancienne *Icosium*, qui fit partie de la Mauritanie césarienne. Détruite par les Vandales, elle fut rétablie par des Berbères de la tribu des Beni-Mezarhanna, dépendit du royaume de Tlemcen, puis devint indépendante et se rendit fameuse par ses pirates. Les Espagnols, pour faire cesser les brigandages des Algériens, bâtirent sur l'un des îlots situés en face de la ville un château fort, dit le *Peñon*, qui occupe aujourd'hui l'emplacement de la tour du phare. Les Algériens appelèrent à leur aide le fameux Barberousse, qui s'empara du gouvernement de la ville, mais ne put prendre le *Peñon*. Khaïr-Eddyn, successeur de Barberousse, mit en déroute deux armées espagnoles, parvint à s'emparer de leur château fort, fortifia la ville, unit les îlots entre eux, comme nous venons de le dire, par la jetée qui porte son nom, et qui fut construite en trois ans par 30,000 esclaves chrétiens. Alger avait alors 12,000 maisons, 100 mosquées et 60,000 habitants. Khaïr-Eddyn fit hommage de son royaume au sultan de Constantinople, qui lui donna pour successeur l'eunuque Hassan. Celui-ci repoussa le débarquement des Espagnols, commandés par Charles-Quint, et étendit sa domination de Biskara à Tlemcen. Après lui, l'histoire d'Alger ne consiste que dans la chronologie de deys ou de pachas nommés par la Porte, ren-

versés ou assassinés par la milice turbulente des janissaires, qui en élevèrent et en massacrèrent jusqu'à six dans la même journée. Cette histoire consiste encore dans les pirateries des Algériens sur toutes les côtes de la Méditerranée et dans les efforts vainement tentés par les puissances chrétiennes pour mettre un terme à ces brigandages. Nous avons dit comment une insulte faite par le dernier dey, Hussein, au représentant de la France amena la prise d'Alger le 25 juin 1830.

La colline sur laquelle est bâtie Alger appartient à un massif formant une sorte de presque île montueuse, à forme circulaire, et dont le mont *Bouzaréah* (407 m.) est le point culminant. Ce massif sépare les embouchures de l'Harrach et du Mazafran; il est sillonné de ravins et de vallées fertiles et pittoresques, et couvert au midi par de nombreux villages, qui étaient jadis des camps français et dont le plus voisin est *Mustapha*, à 3 kilomètres de la ville, et qui peut être regardée comme son faubourg : là sont les maisons de campagne des riches habitants d'Alger, le palais d'été du gouverneur général, et de nombreux établissements publics, casernes, ateliers militaires, hôpital, orphelinat. Cette commune longe une plage délicieuse et se relève sur des collines chargées de massifs de verdure. Sa population est de 3,500 habitants. Ensuite viennent : *Birkadem*, située dans un charmant vallon sur la route de Blidah, et qui a 2,300 habitants; *Kouba*, où l'on a bâti le grand séminaire d'Alger; *Hussein-Dey*, près duquel se trouve la grande pépinière centrale et les jardins d'acclimatation dont nous avons déjà parlé; la *Maison-Carrée*, qui doit son nom à une vieille caserne gardant le passage de l'Harrach, et qui renferme une belle papeterie; *Matifoux*, fort délabré, près duquel se trouvent les ruines de la ville romaine de *Rusgunia*; le *Fondouck*, près de la rive gauche de l'Oued-Kremis; *Dely-Ibrahim*, qui compte 1,700 habitants; *Staouéli*, illustrée par la bataille du 19 juin 1830, et où se trouve une abbaye de trappistes, qui est en même temps un grand établissement agricole; l'*Arba*, où se tient un grand marché arabe; *Douera*, petite ville très-florissante de 1,500 habitants; *Bouffarik*, premier poste que les Français aient établi dans la plaine de la Mitidja, et où se tiennent de grands marchés, etc.; sa population est de 3,900 habitants.

Au delà des pentes méridionales du Sahel d'Alger, et jusqu'aux pentes septentrionales du petit Atlas, s'étend la plaine de la *Mitidja*, qui se déroule de l'ouest à l'est du pied du mont Chenoua jusqu'au delà du cap Matifoux sur une longueur de 96 kilomètres et une largeur moyenne de 32, ce qui lui donne une superficie de 200,000 hectares. Au nord-est elle s'ouvre sur la baie d'Alger, où s'écoule la plus grande partie de ses eaux. Sa pente générale est du sud au nord; son altitude moyenne est de 120 mètres. La Mitidja est très-fertile, surtout en fourrages et en céréales, mais une partie seulement a été abordée par la colonisation, à cause des marécages dangereux qu'elle renferme. On y trouve 26 villes ou villages peuplés de 16 à 18,000 habitants.

Cherchell est située sur les dernières pentes du Zakkar, à 100 mètres au-dessus de la mer, dans une position avantageuse pour le commerce et bien appréciée des anciens. C'est l'ancienne *Julia Cæsarea*, capitale de la Mauritanie césarienne, qui avait 8 kilomètres de tour et renfermait de grands monuments, un cirque, des temples, un palais dont les ruines existent encore. Elle fut détruite par les Vandales et rétablie par les Grecs. Les Maures de Grenade s'y réfugièrent. André Doria, en 1531, y brûla la

flotte de Barberousse. Le port, construit par les Romains et presque entièrement artificiel, était spacieux, protégé par deux jetées et agrandi par un bassin; il a été bouleversé par un tremblement de terre, et ne présentait plus que des ruines et un abri insuffisant quand l'administration française a entrepris de le rétablir. Il est aujourd'hui l'un des meilleurs de la côte et très-important par son commerce de céréales. La ville est jolie : on y trouve un bel hôpital, des casernes, des citernes, etc. Elle a 3,142 habitants.

Ténès se partage en vieux Ténès et nouveau Ténès, situés à 1 kilomètre l'un de l'autre. Le vieux Ténès est une bourgade sale, délabrée, située sur un ruisseau, l'*Oued-Allelah*, au fond d'une baie qui forme un port assez mauvais. Le nouveau Ténès occupe l'emplacement de la ville romaine de *Cartennæ*; il a de jolies rues, de belles maisons, d'abondantes fontaines. Malgré le peu de sûreté de son port, Ténès fait un grand commerce : c'est le débouché d'Orléansville, ainsi que de toute la vallée du Chélif. Il y a des mines de cuivre et des carrières de marbre très-importantes dans ses environs, où la colonisation a fait de grands progrès. Sa population est de 3,300 habitants, dont 2,500 Européens.

Dans le bassin de l'Oued-Sahel nous trouvons *Aumale*, ville nouvelle bâtie par les Français en 1846 sur les ruines de la cité romaine d'*Auzia*, qui était florissante. C'est une position très-importante qui garde l'entrée de la Kabylie, relie Alger à Sétif, et se trouve placée entre les monts Dira et les monts Ouennourrha, c'est-à-dire dans le défilé qui joint la province de Constantine à celle d'Alger, et les vallées du Tell aux lacs salés du Sahara. C'est au moyen de cette position décisive qu'Abd-el-Kader a tenu longtemps en échec notre domination, en soulevant à son gré les Oulad-Naïl au sud et les Kabiles au nord. La ville, qui compte 1,400 habitants, a déjà pris une grande prospérité; elle doit être reliée avec Dellys par une route à travers la Kabylie.

Dans le bassin du Mazafran se trouvent Blidah et Coléah. *Blidah*, chef-lieu d'une division militaire et d'un arrondissement civil, siège d'un tribunal de première instance, etc., est située au pied du petit Atlas, à l'extrémité de la Mitidja, non loin d'un ruisseau qui va se jeter dans la Chiffa. Elle occupe une position si délicieuse, au milieu de la verdure et de forêts d'orangers, que les Arabes l'appellent la Voluptueuse et la comparent à une rose. C'est d'ailleurs un assemblage de pauvres masures et de jolies maisons; ses rues sont régulières, ses établissements militaires, et surtout son hôpital, bien construits. Centre d'approvisionnement de tout l'ouest de la Mitidja, étape obligée des transports qui s'effectuent dans la vallée du Chélif, Blidah avec ses vergers, ses moulins, ses établissements publics, ses magnifiques routes, est une des villes les plus prospères de l'Algérie. Il s'y tient de grands marchés. Ses environs sont fertiles et pittoresques; on y remarque surtout les majestueuses gorges de la Chiffa, qui vont en se rétrécissant pendant 20 kilomètres, et qu'anime une cascade de 100 mètres de hauteur. Blidah, prise par les troupes françaises en 1830, 1831, 1832, 1838, n'a été définitivement occupée par elles qu'en 1839. Elle a été presque entièrement détruite par un tremblement de terre en 1825. Sa population est de 8,878 âmes.

A 15 kilomètres de Blidah se trouvent les fameuses mines de cuivre de *Mouzaïa*, au centre même du petit Atlas. On y a bâti un village sur le plateau des Oliviers.

Koléah est située sur le premier plateau des collines qui bordent le Mazafran, sur

le revers méridional du Sahel d'Alger, près de la Mitidja. Elle occupe une position encore plus fraîche et plus pittoresque que Blidah ; ses maisons sont coquettement enclâssées dans une verdure profonde qu'entretiennent des eaux abondantes. Elle est célèbre chez les Arabes par le tombeau d'un saint mahométan, Ali-Embarak. Le tremblement de terre de 1825 la détruisit presque entièrement. Koléah, prise par les Français en 1831, n'a été occupée par eux qu'en 1839. Sa population est de 2,000 habitants. Ses environs sont d'une grande fertilité. Elle est défendue par un vaste camp assis sur un mamelon au sud-ouest, et par deux tours bâties au sommet de la colline. Dans le voisinage, près de la mer, à *Fouha*, on a trouvé de nombreuses ruines romaines.

Dans le bassin du Chélif se trouvent Boghar, Médéah, Milianah, Teniet-el-Had, Orléansville.

Boghar est situé sur les dernières pentes orientales de l'Ouenseris, à l'entrée du bassin moyen du Chélif. Ce n'est encore qu'une bourgade de 400 habitants et un poste militaire, où la colonisation a fait peu de progrès. Elle est remarquable par ses beaux bois et ses abondantes eaux, surtout quand on vient du sud, où s'étendent des landes et des déserts. Abd-el-Kader en avait fait une de ses places d'armes ; elle fut occupée par les troupes françaises en 1841.

Médéah est située sur un plateau élevé appartenant au revers méridional de l'Atlas, près d'un ruisseau affluent du Chélif, au débouché de la route de Blidah par le Téniah de Mouzaïa. C'était la capitale du royaume de Tittery. Son aspect a complètement changé depuis l'occupation française : de belles maisons et de jolies rues ont remplacé les masures et les ruelles arabes. Son climat et ses productions, principalement la vigne, rappellent la France ; ses environs sont pleins de verdure et de fraîcheur. Médéah a été prise par les Français en 1830, en 1831, en 1836, en 1840. C'est une position très-importante, qui commande tout le petit Atlas et la vallée du Chélif, et d'où l'insurrection arabe menaçait continuellement la Mitidja. C'est aussi l'entrepôt des laines et des céréales qui viennent de Boghar et de Laghouat : il s'y tient de grands marchés. Sa population est de 6,769 habitants. Une route magnifique de 121 kilomètres joint Alger à Médéah : elle passe à Douera, Bouffarick, Blidah, traverse douze fois les gorges et le cours de la Chiffa, remonte les flancs arrondis du Nador, et, franchissant sa cime, arrive en serpentant sur Médéah.

Milianah, la *Malliana* des Romains, est située sur le revers méridional du petit Atlas, entre deux ravins dont les escarpements lui servent de remparts, et dont les torrents vont tomber dans le Chélif ; la crête dont ses murs couronnent les arêtes les plus hautes est élevée de 900 mètres au-dessus de la mer. Elle présente un riant aspect. C'est la clef des montagnes et des vallées situées entre le Mazafran et le Chélif. Elle n'a que des rues tortueuses et des maisons en pisé, à l'exception des constructions françaises. On y compte jusqu'à 25 mosquées, dont une est très-belle. Son territoire est d'une très-grande fertilité, et renferme des gisements de plomb et de fer. Une belle route unit Alger à Milianah par Blidah. Sa population est de 4,181 habitants.

Teniet-el-Had est un poste militaire placé en avant de l'Ouenseris, et qui se compose d'un vaste camp fortifié et d'un village de 400 habitants. Dans les environs se trouve une magnifique forêt de cèdres.

Orléansville occupe une position stratégique d'une grande importance au centre de la plaine du Chélif : c'est une ville nouvelle que les Français ont construite sur l'emplacement d'une cité romaine dont le nom est inconnu, mais dont on a trouvé de nombreux débris, entre autres les restes de deux églises chrétiennes. Les rues sont belles et spacieuses, les casernes, les hôpitaux solidement construits; la population, de 1,700 habitants, est très-active, et fait un grand commerce de blés et de laines. Une magnifique route relie cette ville à Ténès, à travers les montagnes du Dahra.

§ XVIII. DESCRIPTION DU TELL. — PROVINCE D'ORAN. — Les villes maritimes de cette province sont : Mostaganem, Arzeu, Oran et Nemours.

Mostaganem, chef-lieu de sous-préfecture, est située près de la mer sur un rocher calcaire élevé de 85 mètres, et traversée par un ruisseau qui la divise en deux parties; à la rive gauche est la ville proprement dite, à la rive droite le faubourg de *Matamore*, qui est tout militaire. C'est une ville très-florissante, où les constructions françaises s'élèvent rapidement, et qui a de larges rues, de belles places, un théâtre, un magnifique hôpital, une pépinière, le plus bel haras de l'Algérie, etc. Son port, quoique mauvais, est très-fréquenté; ses environs sont admirablement cultivés : nulle part en Algérie l'agriculture n'a produit de plus importants travaux. « L'essor de cette agriculture s'appuie sur un mouvement commercial fort important qu'alimentent de près des marchés très-fréquentés, et de loin les riches vallées de l'Habrah, de la Mactah, du Sig, du Chélif. Grains, laines, peaux, fruits secs, sont les principaux objets d'exportation; la tannerie, la maroquinerie, l'orfèvrerie, la sparterie, soutiennent sous les Français leur antique réputation. La minoterie y constitue une industrie nouvelle; les briqueteries, les fours à chaux bordent les environs de la ville¹. »

Mostaganem ne date que du douzième siècle; au seizième, c'était une ville très-florissante, ayant, dit-on, 30,000 habitants, et que les Espagnols assiégèrent vainement. Avant la conquête française, elle avait encore 15,000 habitants, et était renommée pour ses fabriques de tapis, de haïks, de voiles, etc. Aujourd'hui sa population est de 6,469 habitants.

A 250 mètres de Mostaganem se trouve le délicieux village de *Tedjdid*, rempli de maisons de campagne, de ruisseaux, de bouquets de fleurs et de verdure. — A 3 kilomètres est la belle *vallée des Jardins* que traverse la route de Mascara, et où se trouvent de grandes exploitations agricoles. — A 4 kilomètres sud est *Mazagran*, joli village bâti sur les ruines d'une ancienne ville, dans un territoire très-fertile, et dont le fort est célèbre par la résistance qu'y firent en 1840 à plusieurs milliers d'Arabes 122 soldats du 1^{er} bataillon d'Afrique. — Tous les villages des environs de Mostaganem sont remarquables par leur prospérité.

Arzeu, située sur une colline près de la mer, possède un port qui offre un excellent abri aux bâtiments marchands. C'est, dit-on, l'ancienne *Arsinaria*, dont il reste de nombreux vestiges. Elle fait un commerce important de bœufs et de céréales. Ses habitants vivent de la pêche et de l'exploitation d'un lac salé, situé à 14 kilomètres du port.

Oran, chef-lieu d'une division militaire et d'une préfecture, avec des tribunaux de première instance et de commerce, est située au fond d'un golfe, sur les deux pentes

¹ J. Duval, *Tabl. de l'Algérie*.

d'un ravin parcouru par un torrent. Elle n'a qu'une mauvaise rade ouverte à tous les vents; mais dans son voisinage est le port de Mers-el-Kebir. C'est une ville qui a été prise par les Espagnols en 1509, et occupée par eux de 1509 à 1708 et de 1732 à 1790. Dans cette dernière année, un tremblement de terre la détruisit; alors les Espagnols l'évacuèrent; les Turcs, qui vinrent l'occuper, démolirent une partie des maisons; les Français n'y trouvèrent que des ruines lorsqu'ils s'y établirent en 1830. Aussi la ville est aujourd'hui presque entièrement nouvelle; ses rues sont droites et bordées de belles maisons, ses établissements publics nombreux, ses fortifications formidables. Ces fortifications consistent: dans une forte muraille flanquée de tours, dans les forts *Saint-Grégoire* et la *Moune*, placés sur le flanc oriental du mont Ramra (500 m.), et dominant la rade d'Oran et la route de Mers-el-Kebir; dans la *Kasbah*, qui commande la basse ville et la rade; dans les forts *Saint-André* et *Saint-Philippe*, qui commandent la plaine à l'est de la ville, etc. Elles sont en grande partie l'ouvrage des Espagnols; mais les Français les ont complétées et y ont ajouté des établissements considérables pour l'artillerie, la cavalerie, etc. Oran est aujourd'hui la deuxième ville chrétienne de l'Algérie, sa population s'élevant à 20,775 habitants, dont 13,560 Européens; sa banlieue, avec Mers-el-Kebir, comprend en outre 8,768 habitants. Son commerce est très-important, et se fait principalement avec l'Espagne et le Maroc au moyen de Mers-el-Kebir.

Mers-el-Kebir, situé à 5 milles d'Oran par mer et à 9 kilomètres par terre, est un port naturel, bien abrité, profond, et où les vaisseaux de guerre trouvent un refuge assuré. Il est joint à Oran par une belle route taillée dans le marbre, et serpentant sur le flanc des montagnes qui sont à pic sur la mer. Il est défendu par un fort triangulaire élevé sur un rocher, et qui croise ses feux avec ceux des forts *Saint-Grégoire* et la *Moune*. C'est une station maritime d'une très-grande importance et qui pourrait devenir un second Gibraltar, surtout à cause de son voisinage de Carthagène, dont elle n'est éloignée que de 160 kilomètres. Les Romains avaient déjà compris l'importance de cette position; les rois de Tlemcen y fondèrent une petite ville et un fort; les Espagnols s'en emparèrent en 1505, et la gardèrent presque sans interruption jusqu'en 1790.

Les environs immédiats d'Oran, dans la gorge du grand ravin, sont jolis et couverts de belles plantations; au delà le pays est nu et monotone; néanmoins les établissements agricoles y ont pris de grands développements. On remarque parmi les localités voisines *Misserghin* (1,345 hab.), où était autrefois un camp de spahis, et qui est devenu un orphelinat agricole.

Nemours ou *Djema-Ghazaouat* est une petite ville nouvelle d'un millier d'habitants, à laquelle sa proximité de la frontière du Maroc donne de l'importance. Son port est fort médiocre. A quelques kilomètres se trouve le marabout de *Sidi-Brahim*, célèbre depuis 1844 par l'héroïque défense de 410 chasseurs et hussards, qui y furent attirés dans un piège et presque tous tués.

Les localités importantes de la province d'Oran qui se trouvent dans le bassin du Chélif sont *Tiaret* et *Ammi-Moussa*. Tous deux sont des postes militaires qui tiennent les débouchés de l'Ouenseris, et où la colonisation n'a encore fait que peu de progrès. Tiaret a 700 habitants. On trouve encore vers les sources de la Mina *Tegdempt*, ville

d'origine romaine, ruinée dans le dixième siècle, et que de nos jours Abd-el-Kader avait essayé de rétablir.

Dans le bassin de la Macta on trouve Saïda, Mascara, Sidi-bel-Abbès et Saint-Denis du Sig.

Saïda est encore un poste militaire destiné à surveiller les hauts plateaux : c'est aussi le lieu d'un marché très-important pour le commerce des laines. Il n'a que 200 habitants.

Mascara est située à 400 mètres au-dessus de la mer, sur le versant méridional du Chareb-er-rih (Lèvre du vent), près de la plaine d'Éghris. Le Chareb-er-rih domine le cours de l'Habrah, et de son sommet on voit se dérouler un magnifique panorama depuis Oran jusqu'au Chélif, depuis le Chélif jusqu'aux montagnes au delà desquelles commence le Sahara. La plaine d'Éghris fut le berceau d'Abd-el-Kader : c'est dans la zaouïa de *Sidi-Mahiddin* qu'il a été élevé, zaouïa qui depuis plusieurs siècles jouissait d'une réputation de sainteté, et dont les marabouts faisaient trembler les rois de Tlemcen. La ville est divisée en cinq petits quartiers, et a une kasbah située au nord et isolée, plusieurs mosquées, un marché, l'ancien palais des beys et des casernes. Ses environs sont couverts de la plus riche végétation. C'était autrefois une ville d'industrie, et où l'on fabrique encore des bernous renommés. Elle fut longtemps le quartier général d'Abd-el-Kader et le point de départ de sa fortune. Les Français l'ont prise en 1836 et en 1841. C'est aujourd'hui une de leurs places d'armes les plus importantes. Sa population est de 6,687 habitants.

Sidi-bel-Abbès est une ville toute française qui date de 1843, et a déjà avec sa banlieue 7,600 habitants. Elle renferme de beaux établissements militaires, des rues bien bâties, bien arrosées, une magnifique pépinière, une église, etc. C'est une position militaire de premier ordre, qui couvre Oran et surveille toute la province. C'est aussi le centre de la colonisation du vaste bassin de la Mekerra.

Saint-Denis du Sig, sur la route d'Oran à Mascara, est la localité la plus prospère de l'Algérie sous le rapport agricole, et celle où les plus importants travaux ont été entrepris. On y trouve le grand établissement dit l'*Union agricole d'Afrique*, une pépinière de l'État, des cultures de mûrier et de cochenille, etc. La population, qui n'était en 1850 que de 491 habitants, est aujourd'hui de 3,553 habitants, presque tous Européens.

Dans le bassin de la Tafna, nous trouvons Sebdu, Tlemcen, Lalla-Maghrnia et Daïa. *Sebdu* est un poste militaire destiné à observer les hauts plateaux : il s'y fait un marché très-important.

Tlemcen est assise sur un plateau escarpé de trois côtés qu'arrosent le Safsaf et l'Hanaïa, affluents de la Tafna, et que dominant au sud des montagnes. Elle a des maisons basses, des rues étroites, un mur d'enceinte percé de 9 portes, et une citadelle rectangulaire, célèbre sous le nom de *Méchouar*, et qui renferme des maisons, des établissements militaires et une mosquée. Son industrie consiste en fabriques d'armes, de maroquins, de tapis, en moulins à huile et à farine, etc. C'est une position très-importante à cause de son voisinage du Maroc, du désert et de la mer, et l'on comprend ainsi le rôle historique qu'elle a joué. Ses environs sont délicieux. La vallée du Safsaf est pleine des sites les plus pittoresques : la rivière s'y précipite par six casca-

des successives dans un gouffre de 300 mètres. Les autres parties de la ville sont ombragées par une forêt d'oliviers si épaisse, qu'on estime à 1,500,000 pieds le nombre de ces arbres sur une superficie de 14 à 16 kilomètres. Dans les environs se trouve le village de *Mansourah*, bâti sur les ruines d'une grande ville arabe, et qui a encore une belle mosquée servant aujourd'hui de musée.

Tlemcen passe pour avoir été fondée par la tribu des Zenites; elle devint la capitale d'un royaume qui fit partie de l'empire des Almoravides, qui ensuite se rendit indépendant, et sous la dynastie des Zyanites fut continuellement en guerre avec les princes de Maroc, de Fez, de Bougie et de Tunis. Les principales villes de ce royaume étaient Nedroma, Oran, Arzeu, Mostaganem, etc. Tlemcen fut alors une des plus brillantes villes de l'islamisme : elle avait 80,000 habitants, des écoles célèbres, de riches mosquées, et faisait un grand commerce. En 1517, Barberousse s'en empara et fit périr tous les princes de la famille royale. Les habitants appelèrent à leur aide les Espagnols, alors maîtres d'Oran : Barberousse, chassé du Méchouar, périt en combat. Alors Tlemcen fut disputée par les Espagnols, les chérifs du Maroc et les deys d'Alger pendant cinquante ans; elle fut plusieurs fois prise et dévastée; enfin elle resta au pouvoir des Turcs, contre lesquels elle s'insurgea plusieurs fois. En 1830, les Kolouglis, qui gardaient le Méchouar, se mirent à la solde de la France. En 1834 Abd-el-Kader s'empara de la ville, mais non de la citadelle, qui fut ravitaillée trois fois en 1836, et reçut garnison française. Le traité de la Tafna ayant cédé Tlemcen à Abd-el-Kader, il en fit sa capitale pendant quatre ans. Enfin, en 1842, cette ville retomba au pouvoir de la France, qui en a fait sa principale place d'armes du côté du Maroc. Sa population, qui était à peine de 1,500 habitants en 1830, est aujourd'hui de 12 à 13,000, dont 2,000 Français.

Lalla-Maghrnia est un poste militaire situé sur un affluent de la Tafna, et qui a joué un grand rôle à l'époque de la bataille d'Isly. La colonisation n'y a encore fait que peu de progrès. On y compte 600 habitants.

Daïa est encore un poste militaire destiné à observer les hauts plateaux, et situé dans un pays boisé et bien arrosé.

§ XIX. SAHARA. — Le Sahara n'est point un désert de sable nu, infécond, maudit, parcouru par des bêtes féroces; c'est un pays de landes, de pâturages, d'oasis, de ruisseaux, de ravins, de montagnes sablonneuses, qui renferme des populations sédentaires et nomades, également attachées au sol natal. Nous avons déjà dit qu'il était divisé en deux parties par les groupes du grand Atlas : la partie septentrionale est un pays de landes, généralement infertile, inhabité, traversé par de rares cours d'eau, qui vont se perdre dans des lacs salés qu'on appelle *Chott* et *Sebkha*; la partie méridionale est un pays abondant en eaux souterraines et rempli d'oasis : elle se compose de grandes plaines et de larges bassins dont le fond est occupé par des lacs marécageux ou salés.

Le Sahara septentrional se divise : 1° en pays des Chott; 2° plateau du haut Chélif ou de Sersou; 3° plateau de Zarès; 4° plateau du Hodna.

Le pays des Chott est ainsi appelé de deux grands lacs salés sans profondeur, qu'on dénomme *Chott-el-Gharbi*, *Chott-el-Chergui*; tout le pays est couvert de landes, inhabité ou parcouru par des tribus nomades. Quelques maigres cours d'eau se per-

dent dans les Chott ou dans les sables. Le principal est le *Mador*, qui descend du Djebel-Amour et se jette dans le Chott-el-Chergui. Il passe à *El-Biod* ou *Géryville*, poste français établi en 1853, et destiné à garder les oasis du sud-ouest. Ce poste se compose uniquement d'un fort rectangulaire et d'une tour.

Le pays de Serscu présente à peu près les mêmes caractères, mais il renferme de beaux pâturages. Le plateau de Zarès renferme deux lacs salés de même nom; il est mieux peuplé et cultivé sur les bords des ruisseaux qui vont se jeter dans ces lacs. Ses tribus les plus puissantes sont celles des *Oulad-Nail*, dans le voisinage du grand Atlas, des *Oulad-Sidi-Mohammed*, des *Oulad-Aïça*, etc.

Le plateau du Hodna est une plaine beaucoup plus fertile et mieux habitée, qui se creuse vers le milieu par le *Chott-el-Saïda*. Ce lac salé reçoit un grand nombre de cours d'eau : l'un d'eux, au nord, passe à *Msila*; un autre, au sud, à *Bou-çada*. Ces deux petites villes arabes sont remarquables par leur position : c'est par elles, et surtout par Bou-çada, que la domination française s'étend dans les oasis des Ksour et au delà du grand Atlas. La dernière a une enceinte garnie de tours et une garnison française. Sa population est de 3,600 habitants.

Le Sahara méridional est un vaste archipel d'oasis, dont chacune offre un groupe animé de villes et de villages. Autour de chaque village règne une large ceinture d'arbres fruitiers, principalement de palmiers. L'espace qui sépare entre elles ces oasis est tantôt une plage sablonneuse couverte de plantes et d'arbustes, tantôt une sebkha desséchée pendant l'été, couverte par quelques centimètres d'eau pendant l'hiver, tantôt une zone de montagnes sablonneuses. Les oasis se trouvent généralement dans le voisinage des sebkha, dans les gorges des rochers, dans les anfractuosités des dunes de sable.

« Des montagnes du grand Atlas descendent, dit le général Daumas, à la saison des pluies, d'innombrables cours d'eau, dont les lits desséchés au premier soleil usurpent, huit mois de l'année, le nom de rivière. L'hiver, c'est un réseau de torrents; l'été c'est un réseau de ravins. Tous ces *oued*, à l'exception de l'Oued-el-Djedi et de l'Oued-Mia, qui sont encaissés entre des montagnes parallèles à la mer, offrent cette particularité qu'ils coulent du nord au sud et qu'ils se perdent dans les sables. L'hiver laisse inégalement réparties, dans le Sahara, des flaques d'eau que les chaleurs de l'été dessèchent; quelques-unes sont des marais salants bordés de végétation marine. » Souvent aussi le sol présente des dépressions qui affectent la forme d'un bassin, offrent des puits naturels ou artificiels et constituent l'oasis; car l'oasis n'est pas une île élevée au-dessus du sol, mais, au contraire, un vallon dont la profondeur procure aux végétaux et aux animaux une humidité précieuse et un abri contre les tempêtes du désert.

Les rivières du Sahara se perdent toutes dans des sables ou des marais. Elles sont presque continuellement à sec ou encombrées du sable jaune et rougeâtre qui saupoudre la plus grande partie du pays, sables qu'elles délayent dans les inondations et qui présentent des fondrières dangereuses. Leur lit ne se reconnaît que par l'humidité du sol et les herbes et les arbres qu'elle produit. « En général, dans presque tout ce pays, il faut aller chercher l'eau sous la terre ou sous le sable. Les habitants de l'Oued-M'zab percent leurs puits dans le sable qui couvre le lit de leurs torrents;

ceux de l'Oued-Souf, dans les vallées qui sillonnent leur territoire spongieux; les villages situés sur les bords de l'Oued-el-Djedi creusent également des puits dans le lit presque toujours desséché de la rivière. Enfin, dans tout le bassin de l'Oued-Rir, l'eau est fournie par de véritables puits artésiens ¹. »

Le Sahara est peuplé d'hommes industriels, actifs, possédant de nombreux troupeaux et de beaux vergers. Ces hommes composent une population de deux espèces: l'une sédentaire, établie dans les villes, se livrant à la culture des jardins, à la fabrication des tissus; la seconde nomade, passant sa vie dans des plaines arides, impropres à la culture, mais favorables à l'élevé du bétail. Celle-ci, au commencement de l'été, quand les puits et les fontaines sont à la veille de tarir, s'achemine vers le nord avec ses chameaux chargés de dattes et d'étoffes de laine; arrivée dans le Tell, elle y échange ses produits, et trouve de l'herbe et de l'eau pour ses troupeaux. Aux premiers jours de l'automne, les caravanes des Sahariens regagnent le pays natal, échangent les blés et les laines brutes qu'ils ont rapportés du nord contre les dattes de l'année et les tissus de laine, puis ils conduisent leurs troupeaux dans les landes du sud.

Le Sahara méridional est principalement occupé par le bassin de l'*Oued-Mzi* ou *El-Djedi*, le *Triton* des anciens, qui a un cours d'environ 800 kilomètres, et reçoit un millier de ruisseaux ou de torrents aussi arides que lui-même. Cette rivière naît dans le Djebel-Amour, non loin des sources du Chélif, et présente jusqu'à Tejmout une belle et abondante eau, qui se répand sur un large lit de sable; puis elle disparaît, reparaît à Recheg, disparaît de nouveau, reparaît au-dessus de Laghouat, et disparaît encore pour ne plus se montrer que par intervalles et dans la saison des pluies. On n'y trouve d'eau dans la saison sèche qu'au moyen de puits de 3 à 4 mètres de profondeur; mais les sables qui marquent son lit gardent leur humidité et sont même très-dangereux: des cavaliers peuvent y être engloutis. Il continue ainsi à montrer ces alternatives de disparition et de renaissance jusqu'à ce qu'il se perde définitivement dans les abîmes vaseux de la sebkha de Melghirgh. Des innombrables affluents qu'il reçoit et qui ont le même caractère, les plus importants, les mieux fournis d'eau, sont ceux qui descendent de l'Aurès, surtout celui qui passe à Biskara, et trace dans son cours ravineux la route de cette ville à Bathna.

Le lac *Melghirgh* ou *Melrir* est un ensemble d'étangs salés et marécageux qui occupent l'extrémité sud-est de l'Algérie et une partie de la régence de Tunis, sur une étendue de 9,400 kilomètres carrés. Le sel répandu à la surface de cette immense savane n'y forme pas une couche continue; il présente, au contraire, un grand nombre d'interruptions produites par des plis de terrain presque insensibles, et se trouve ainsi divisé en une multitude d'étangs partiels. Quelques-unes de ces couches de sel reposent sur un sol ferme et peuvent être abordées sans danger. Mais la plupart sont inaccessibles; sous une pellicule solide de quelques centimètres d'épaisseur, elles recèlent des abîmes de vase qui n'ont jamais été sondés. Il existe un petit nombre de passages praticables à travers les sebkha, et qui ressemblent à des ponts tortueux de plusieurs kilomètres de long et bordés de fondrières. C'est le lac *Triton* de l'antiquité.

¹ Carette, *Algérie*, page 76.

Les autres cours d'eau du Sahara sont très-mal connus, et présentent les mêmes caractères que l'Oued-el-Djedi ; ils sont très-nombreux. Nous nommerons seulement l'*Oued-Seggur*, qui sort du Djebel-Amour ; l'*Oued-Metlili*, qui traverse les oasis des M'zab, etc.

Nous allons maintenant décrire succinctement les oasis et les localités principales du Sahara méridional. Le bassin de l'Oued-el-Djedi comprend deux grandes oasis, les *Ksour* à l'ouest, les *Ziban* à l'est. L'oasis des *Ksour* est située au pied du Djebel-Amour, vers les sources de l'Oued-el-Djedi. Sa capitale, *Aïn-Madhy*, est bâtie sur un rocher au milieu d'une plaine aride, à 268 kilomètres de Mascara ; elle compte 300 maisons et 2,000 habitants ; un mur d'enceinte et 12 forts faisant saillie de 4 mètres la défendent ; de magnifiques jardins l'environnent de toutes parts. Abd-el-Kader en fit inutilement le siège.

La ville la plus importante des Ksour est *Laghouat*, enlevée d'assaut en 1852 par les Français, et située sur les versants nord et sud d'une petite montagne que baigne l'Oued-Mzi. Elle a une enceinte crénelée en forme de rectangle, et se trouve défendue par deux tours placées au sommet de la montagne. Ses environs sont remplis de forêts de palmiers. On y a établi un jardin d'acclimatation et un troupeau modèle. Le commerce des céréales, bestiaux, laines, bernous, haïks et instruments aratoires y est très-développé. C'est une position avancée dans le Sahara, d'où la puissance française commande à tout le désert.

L'oasis des *Ziban* occupe la partie basse des rivières venant de l'Aurès, et se compose de 18 tribus, de 38 villes ou villages, formant une population d'environ 100,000 âmes. Elle est très-fertile en palmiers et en oliviers. Son chef-lieu est *Biskara*, située sur un ruisseau affluent de l'Oued-el-Djedi, au pied des versants méridionaux de l'Aurès. C'est une petite ville de 3 à 4,000 habitants, avec des maisons en briques cuites au soleil et une citadelle occupée aujourd'hui par les Français. De ce poste avancé la domination française observe toute la partie orientale du Sahara. A 20 kilomètres au sud-est se trouve la petite ville de *Sidi-Okba*, réputée sainte, parce qu'elle renferme le tombeau d'Okba, conquérant de l'Afrique septentrionale au septième siècle.

Dans les Ziban on trouve encore la petite ville de *Zaatcha*, célèbre par le siège meurtrier de 1849. Les principales tribus des Ziban sont les *Ouled-Zeian*, les *Sahari*, les *Ouled-Saci* et les *Ouled Harkat*.

L'*Oued-Souf*, au sud du Ziban, est perdue au milieu d'un labyrinthe de montagnes de sables qui absorbent l'eau des pluies et menacent d'envahir les jardins : tout indique que la mer a occupé cette région. L'Oued-Souf contient 8 petites villes ou villages, dont les habitations aux dômes pointus rappellent les ruches de nos abeilles. *El-Ouad*, sa capitale, fait un grand commerce avec Tunis par Nefta et Kaïrouan, et lui fournit les dattes connues en France sous le nom de dattes de Tunis. Une autre route la relie au pays des noirs par Ghadamès, Ghât et Aghadès. La population de l'Oued-Souf se monte à 40,000 habitants.

A quatre journées de l'Oued-Souf se trouve l'*Oued-Rir*. La capitale, *Tuggurt* ou *Touggourt*, occupe le milieu d'une plaine ondulée ; elle est entourée d'une muraille de 3 à 4 mètres et défendue par un fossé de 10 mètres de largeur. Ses maisons sont

bâties en terre et en moellons, et n'ont qu'un étage. Tuggurt renferme 20 mosquées et un bazar, où se vendent la laine, la gomme, les haïks et les dattes. Sa population est de 3,000 âmes, et se compose surtout de Beni-Mounour au teint noir, et des Med-jharra, qui ont le type et le langage des juifs. Tuggurt est reliée à Constantine et à Philippeville par El-M'gheir, Biskara et Bathna; à Tembouctou, Aghadès, Ghât et l'Afrique centrale par Ghardeia, Timimoun et Aïn-Salah.

Les villages voisins de Tuggurt sont ceux des *Beni-Icouad*, *Nezla* et *Ba-Allouch*, dont la population se monte à 17,000 âmes.

Temacin, au sud de la précédente, a pour chef-lieu *El-Guecer*, petite ville entourée de villages.

Ouargla, à 80 kilomètres plus au sud, offre un terrain accidenté et quelques collines qui, dans le désert, sont de véritables montagnes : elle compte 10,000 habitants. Ouargla, capitale de cette oasis, est une ville très-importante à cause de sa position à l'entrée du désert : elle commerce avec Aïn-Salah, capitale du Touat.

N'gouça, *Ba-Mendil* et *Rouicat* sont des villages où l'on tisse la laine en haïks et couvertures.

L'oasis de l'*Oued-M'zab* est hérissée de montagnes presque nues, dont la plus importante est le Djebel-Mazedj, qui la sépare du plateau de Feiad. Dans les vallées s'élèvent huit petites villes qui comptent environ 40,000 habitants, lesquels sont réputés les commerçants les plus actifs et les plus intelligents de l'Algérie. La capitale est *Ghardeia*, sur les bords de l'Oued-M'zab, et entre trois montagnes isolées. Cette ville a des comptoirs dans les principales villes du Tell et des relations avec Timimoun et Aïn-Salah : sa population est de 12,000 habitants. Les *M'zabites* ou *Mozabites* sont musulmans, mais d'un rite particulier ; les moindres fautes sont qualifiées d'impiété par eux ; leurs mœurs sont d'une pureté poussée à l'excès ; l'adultère est lapidé, son complice chassé du pays. Ils font peu de cas des Arabes, et ne leur permettent d'acquérir des biens chez eux que s'ils adoptent leurs rites. Les Beni-M'zab sont très-redoutés dans le désert. A Alger ils forment une corporation qui a une caisse de secours.

L'oasis des *Ouled-Sidi-Cheikh* est dominée par la célèbre tribu du même nom, qui est divisée en *Sidi-Cheikh-Cheraga* à l'est et *Sidi-Cheikh-Garaga* à l'ouest. C'est une race de marabouts dont les chefs sont chérifs et prétendent descendre d'Aboubekre, premier khalifat du prophète. Leur influence s'étend au loin, et un grand nombre de tribus se reconnaissent leurs *kheddam* (serviteurs). Trafiquants autant que pasteurs, ils portent sur les marchés des Beni-M'zab, de Metlili, de Figuig et de Timimoun, du beurre, du fromage, du blé, de l'orge, des laines, des moutons, des tapis, des nattes, et rapportent des Beni-M'zab des fusils, de la poudre, des bernous, des haïks, des laines filées ; de Timimoun des esclaves, des dattes, du tabac, des peaux tannées, etc.

CHAPITRE NEUVIÈME.

EMPIRE DE MAROC.

§ 1^{er}. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. — Le Maroc est compris entre le 28° et le 36° de latitude nord, et entre le 2° et le 14° de longitude ouest de Paris, en y comprenant les petits États de Sidi-Hescham et d'Ouad-Noun. Sa plus grande longueur est de 1,160 kilomètres, et sa superficie d'environ 5,930 myriamètres carrés. Il est borné à l'ouest par l'océan Atlantique, qui baigne environ 1,000 kilomètres de côtes; au nord par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, sur une étendue de 460 kilomètres; au nord-est par l'Algérie; à l'est et au sud par le Grand Désert. Il est coupé du nord-est au sud-ouest par la chaîne du grand Atlas en deux parties, dont l'une, sur le versant occidental de la chaîne, comprend le royaume de Fez au nord et de Maroc au sud, et dont l'autre, sur le versant opposé, renferme ceux de Tafilelt et de Souze, avec plusieurs autres provinces. Les deux premiers répondent à l'ancienne *Mauritania Tingitana*, et les autres à une partie de la *Getulia*.

Les montagnes du Maroc se partagent, comme celles de l'Algérie, en deux grands massifs : le massif méditerranéen, le massif intérieur, séparés par de hauts plateaux. La partie la plus remarquable du massif méditerranéen est le *Riff*, fameux par sa population sauvage et pillarde, et qui a une altitude de 900 à 1,000 mètres. Ses pentes, généralement boisées, sont coupées de vallons fertiles et d'étroits ravins. Le grand Atlas paraît dans le Maroc beaucoup plus élevé qu'en Algérie : un de ses points culminants, le *Miltsin*, atteint 3,475 mètres, et plusieurs autres sommets sont, comme celui-ci, couverts de neiges perpétuelles.

Les principales rivières qui sillonnent le versant occidental sont, en commençant par le nord, le *Louccos*, dont le cours est d'environ 160 kilomètres; le *Sebou* ou *Mahmore*, qui est plus long d'environ 80 kilomètres; l'*Omm'er-Rbia*, à peu près de la même étendue que le précédent, mais plus rapide et plus profond, et le *Tensift*, qui a 320 kilomètres de longueur. Entre les deux chaînes parallèles de l'Atlas coule, dans la direction du nord-est, la *Moulouia*, qui a plus de 400 kilomètres de cours, mais qui est presque à sec pendant l'été, ce qui lui a valu le surnom de *Bahr-Belama* ou de *fleuve sans eau*.

Sur le versant oriental de l'Atlas nous ne citerons que deux rivières : le *Ziz*, qui, après un cours de 400 kilomètres, se jette dans un lac sans écoulement vers la limite du Sahara, et le *Ouady-Darah*, qui, parcourant une étendue au moins aussi considérable, va se perdre dans des sables. Quelques-unes de ces rivières servent aux communications commerciales pendant une partie de l'année. Elles sont extrêmement poissonneuses.

Nous avons donné un aperçu de la constitution géognostique du grand Atlas : nous répéterons que les mines y sont mal ou point exploitées, bien qu'elles soient riches en cuivre, en étain, en fer, en antimoine, et nous ajouterons qu'une exploration faite dans ces dernières années a reconnu trois grandes formations s'étendant depuis le

Rif jusqu'au promontoire de Ceuta. C'est d'abord la zone littorale formée des contre-forts du petit Atlas, qui s'abaissent graduellement jusqu'à la mer en donnant lieu à des promontoires allongés, entre lesquels s'ouvrent de grandes plaines alluviales. Aux roches cristallines succèdent les anagnites, les grauweekes, les schistes argileux, les calcaires noirs fossilifères. Le massif de roches est couronné par un dépôt très-épais de grès rouge, de conglomérats rouges et de marne amarante, dont les détails de composition ne diffèrent en rien des grès bigarrés de vert. A Ceuta, et à l'extrémité de presque tous les promontoires, on observe de beaux filons de granit et de pegmatite incrustés dans du micaschiste. Ces filons se rattachent probablement à une grande masse éruptive que la Méditerranée recouvre en ce moment¹.

§ II. CLIMAT ET PRODUITS. — Le climat qui règne sur les côtes de Maroc est un des plus salubres et des plus beaux de la terre, à l'exception de trois mois de l'été. Les royaumes de Maroc et de Fez sont abrités par l'Atlas du vent brûlant du désert, qui souffle pendant quinze jours ou trois semaines avant la saison pluvieuse; de plus, les brises de mer y rafraîchissent l'atmosphère; mais les pays situés sur le versant oriental ne jouissent pas de ces avantages. « Tant que le vent du désert dure, il est impossible de respirer dans les villes de la province de Souze. Obligés de quitter les appartements élevés au-dessus du sol, les habitants se réfugient dans des caves souterraines, dans des magasins cachés sous terre. Là ils ne vivent que de fruits, de melons d'eau et de figes sauvages; toute viande, durant cette époque, est malsaine, dégoûtante: à peine refroidie, elle se charge de vers. Pour rendre les chambres habitables la nuit, on arrose à grands baquets d'eau froide les murs de pierre, tellement brûlants qu'ils font entendre un bruit comme du fer rouge². » En général, les saisons sont marquées par la sécheresse et les pluies. Celles-ci commencent en septembre, mais elles ne durent pas sans interruption. Dans les jours les plus froids on n'aperçoit jamais de gelée ou de glace, excepté sur les cimes de l'Atlas.

La végétation nous offre, dans les provinces septentrionales, des forêts composées de chênes à glands doux, de chênes-lièges, de cèdres, d'arbusiers et de gommiers. Une espèce de genévrier, nommé dans le pays *a'rar*, fournit des bois de construction et de charpente, et surtout des planches qui répandent l'odeur du cèdre. Au midi les forêts se composent principalement d'acacias et de thuyas. Sur le territoire de Souze et de Tafilelt, les dattiers forment des bois considérables et portent des fruits en abondance. Le sol, partout d'une fécondité extraordinaire, fournit jusqu'à trois récoltes dans l'année. Quelques terrains en culture sont tellement imprégnés d'ocre ferrugineuse, que la couleur rouge de celle-ci se communique aux plantes que l'on y cultive. Cette particularité s'observe surtout dans une partie de la province d'Abda, que l'on nomme pour cette raison *pays rouge*³. La fertilité est surtout très-remarquable dans les lieux où des eaux suffisantes viennent au secours de la fécondité du sol et de la chaleur du climat. B'en que l'agriculture n'y fasse point de progrès depuis des siècles, parce que l'existence du laboureur y est précaire, et que ses efforts et son industrie sont mis à contribution par une multitude de despotes avides,

¹ *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1847.

² James Grey Jackson, *An account of the empire of Morocco*, 1811.

³ Graberg de Hemso, *Aperçu statistique de l'empire de Maroc en 1833*.

le Maroc nourrit une partie de l'Espagne; mais il pourrait fournir une partie de l'Europe de froment, d'orge et de riz. Chaque ville importante est entourée de champs et de jardins séparés par des haies de lentisques : c'est là que se trouvent ces bosquets d'orangers et de citronniers qui rappellent les plus belles parties de l'Espagne. Cette végétation est due à un système d'irrigation parfaitement entendu, et que l'on est surpris de trouver chez un peuple tellement paresseux que dans la plupart des jardins les hautes herbes parviennent à étouffer les plantations d'orangers. La culture des céréales est négligée; elle se pratique sans engrais, sans aménagement, et cependant les céréales du Maroc sont abondantes et d'une qualité supérieure; mais on ne sait pas les conserver dans des silos, comme en Algérie. Le lin, le chanvre, l'olivier, le tabac, réussissent parfaitement, malgré l'ignorance de ceux qui les cultivent; cependant le tabac est trop capiteux, et l'olivier, abandonné à lui-même, et qui devient prodigieux, ne donne que des fruits sans saveur. La vigne, descendue des pentes, végète dans les bas-fonds, et défense est faite d'en fabriquer du vin, pour lequel les Maures montrent une grande avidité. Une autre récolte ne manque jamais au Maroc : c'est celle du kermès; les populations des montagnes le vendent aux villes, qui savent en extraire une couleur rouge d'une solidité inaltérable. Le miel et la cire sont fournis par les innombrables essaims qui errent dans cette contrée, où les plantes aromatiques abondent; les mûriers prospèrent aussi sans culture, mais ne profitent guère à la population, qui a laissé tomber l'élève des vers à soie.

Les côtes du Maroc offrent aussi des ressources : Rabat, Salé, pourraient donner des pêches aussi belles que Gibraltar et Ceuta; mais la paresse laisse s'avariar, faute de les saler, les légions de sardines que jettent la Méditerranée et l'Océan. Les rivières, non moins riches que la mer, ont des anguilles, des tanches, des tortues; mais à l'exception des chrétiens et des juifs, aucun habitant du Maroc n'en fait sa nourriture. La faune comprend parmi les carnassiers le lion, l'hyène, l'ours, le chacal et le renard, différentes espèces d'antilopes, entre autres la gazelle, le sanglier, le rhinocéros; différentes espèces de singes, le caméléon et des serpents très-venimeux. Le Maroc est affligé du fléau des sauterelles : elles atteignent jusqu'à un décimètre de longueur, et entrent dans l'alimentation de la population, qui les assaisonne avec du sel, du poivre et du vinaigre. Le sanglier, le chacal, en mangent les larves; les cigognes, les éperviers et beaucoup d'autres oiseaux mangent l'insecte lui-même; mais ces ennemis ne suffisent pas à sa destruction, et plus d'une fois le Maroc lui a dû la perte de ses récoltes.

L'industrie pastorale est en quelque sorte plus avancée dans cet empire que l'industrie agricole. Le bétail y est partout extrêmement nombreux, bien nourri et d'une excellente espèce; les moutons donnent des laines supérieures. Les mules sont supérieures à celles d'Espagne; elles sont moins inquiètes, moins capricieuses et plus rudes au travail : aussi les Anglais de Gibraltar les recherchent-ils. Les chevaux sont agiles, forts, d'une rare beauté de formes, fiers et dociles tout à la fois. Le chameau est fort rare dans les provinces du nord, et ne se montre que dans le voisinage du Sahara. L'âne tient une place aussi importante que la mule et le cheval. Les poules du Maroc sont d'une belle espèce et d'une grosseur extraordinaire : il y en a qui pèsent jusqu'à 7 kilogrammes.

§ III. POPULATIONS : BERBÈRES, ARABES, MAURES, JUIFS. — La population du Maroc, évaluée le plus généralement à 8,500,000 habitants, comprend, comme celle d'Algérie, trois nations principales : les Berbères, les Arabes et les Maures. Les Berbères, qui forment à peu près la moitié de la population de l'empire, se divisent en *Schelloks* et en *Amazirgues*. Ces derniers habitent les montagnes de l'est depuis le Rif jusqu'au Tafilelt. Robustes, fiers et jaloux de leur indépendance, ils vivent dans des cavernes creusées dans le flanc des montagnes, et se livrent à l'élevé des bestiaux et des abeilles. On les distingue à leur chevelure blonde et à la rareté de leur barbe. Leur vêtement principal est une espèce de chemise sans manches. Leurs diverses tribus obéissent à des marabouts, qui réunissent le pouvoir religieux au pouvoir civil et militaire.

Les Schelloks, qui habitent les montagnes du midi, sont d'une très-haute taille ; leur visage est brun, leur regard expressif. Ils se livrent à l'agriculture, élèvent de nombreux troupeaux de mules et d'ânes, et exercent diverses industries. Mais à toutes ces occupations sédentaires ils préfèrent le pillage ; ils sont aussi peu soumis que les Amazirgues, et on les voit presque toujours armés d'un poignard et d'une escopette, qu'ils portent en bandoulière à l'aide d'une corde de palmier. Ils marchent au combat presque nus et toujours accompagnés de leurs femmes, armées comme eux et plus acharnées qu'eux au carnage et aux déprédations. Les Schelloks ne mangent ni poisson ni viande, mais seulement des légumes, des fruits, du fromage et quelquefois du pain de maïs. L'empereur ne parvient à leur faire payer l'impôt qu'en flattant l'ambition ou la vanité de leurs chefs : l'expérience lui a fait sentir plus d'une fois combien l'emploi de la force serait dangereux.

Les Arabes sont, comme en Algérie, les descendants des derniers conquérants du pays, et ont à peu près les mêmes mœurs, avec une teinte plus marquée de barbarie. Ceux qui sont nomades ont de grands troupeaux, et, grâce à leur vie errante, échappent aux exactions du gouvernement, sans pourtant essayer de se soustraire au *garahne* ou impôt territorial. Comme le reste de la population, ils fournissent aux troupes qui passent sur leur territoire le blé, le beurre, le miel et la viande.

Les Maures, plus nombreux qu'en Algérie, habitent surtout les villes, occupent les premiers emplois et font le commerce avec les Européens. Ils ont la plus haute idée d'eux-mêmes et de leur pays, et appellent tous les chrétiens *agein*, barbares. Ils sont pleins de fanatisme et d'ignorance, et par-dessus tout perfides et rapaces. Le fatalisme le plus outré semble anéantir chez eux les facultés de l'âme. Jamais un Maure ne désespère : ni les souffrances ni les pertes ne lui arrachent une plainte ; il se soumet à tout ce qui lui arrive, comme déterminé par la volonté de Dieu ; il espère toujours dans un meilleur avenir. Les Maures n'admettent entre eux aucune distinction fondée sur la naissance ; il n'y a que les fonctions publiques qui donnent un rang particulier. Petits et bien faits dans leur jeunesse, ils prennent de l'embonpoint avec l'âge. Ils aiment l'exercice du cheval et les jeux militaires. Leur ancien et glorieux costume, celui que portaient leurs pères d'Espagne, ne se retrouve plus que dans les villes principales et dans les riches demeures ; ailleurs la sandale de cuir lustré est remplacée par la babouche, le turban par le bonnet rond, le bernous par le haïk. Dans les hautes vallées de l'Atlas, le bonnet et la babouche ont même disparu ;

le montagnard va tête nue, ne revêt le haïk que les jours de fête, et dans les douars son costume se réduit au pagne ou au caleçon.

Les Berbères, les Arabes et les Maures sont musulmans sunnites; mais leur religion est défigurée par des superstitions barbares. L'empereur, comme descendant du prophète, est le chef religieux non-seulement du Maroc, mais de tous les musulmans du Maghreb ou de l'Occident. Les chérifs, les marabouts, les santons, exercent une grande influence, ainsi que les *kouans*, dont les associations sont partout répandues. La plus dangereuse, la plus sauvage, est celle des *Lisaquas*, qui, dans leurs fêtes annuelles, parcourent les villes et les villages en festinant aux dépens des habitants, s'enivrant d'un philtre composé d'herbes sauvages qui les met en frénésie, se jetant sur les animaux, sur les femmes, les enfants, et finissant quelquefois par se déchirer eux-mêmes.

Les juifs sont très-nombreux au Maroc, et y font principalement le commerce. Ils sont plutôt tolérés qu'acceptés. Outre les contributions ordinaires, ils sont soumis à un tribut annuel, et d'ailleurs « payent pour tout, même pour porter des souliers, qu'ils doivent ôter vingt fois le jour devant les mosquées, devant les sanctuaires, devant la maison des santons et des grands. Ils sont condamnés à une espèce d'uniforme noir. Il leur est défendu de lire et d'écrire l'arabe, n'étant pas dignes d'entendre le divin Koran. L'usage du cheval leur est également interdit : ils ne peuvent monter que des ânes ou des mulets, encore faut-il pour cela qu'ils payent un droit. Un juif ne peut s'approcher d'un puits lorsqu'un musulman s'y désaltère, et il serait rudement châtié s'il osait s'asseoir en présence d'un croyant. Parqués dans leur quartier et enfermés la nuit comme des bêtes fauves, ils vivent là sous la discipline d'un kaïd hébreu, élu par eux, mais soumis à un cheik ou ancien nommé par le sultan. Ils ont le libre exercice de leur culte, auquel ils sont fort attachés, et se gouvernent d'après leur loi. Ils parlent tous espagnol, et descendent pour la plupart des juifs chassés d'Espagne. Cependant il y a dans les montagnes quelques tribus hébraïques dont l'établissement paraît remonter à des temps antérieurs au christianisme. On les appelle et ils s'appellent eux-mêmes Philistins, et vivent confondus avec les Amazirgues, qui les souffrent au milieu d'eux et ne les persécutent pas. Les Philistins ne reconnaissent d'autres livres que l'Ancien Testament, auquel ils adjoignent certaines paraphrases chaldéennes, et ils sont tenus pour hérétiques par les autres juifs ¹. »

Les juifs, par suite de leur vie de ruse et d'abjection, ont une physionomie ignoble, le regard oblique, la démarche basse; mais leurs femmes sont très-belles : elles ont de grands yeux noirs; la peau blanche, la taille souple et légère, et leur riche costume fait valoir leurs formes et rehausse leur beauté. Elles sortent peu, pour éviter les insultes des musulmans, et vivent très-retirées dans leurs maisons.

Au-dessous du juif on trouve encore deux classes de malheureux : celles des esclaves nègres et des esclaves blancs. Par tout l'empire on trouve le nègre chargé des soins domestiques et des travaux de l'agriculture; il est traité d'ailleurs assez doucement; son maître ne peut le frapper, et un alcade spécial, nègre de race, est chargé de recevoir ses plaintes, et force le maître de vendre l'esclave maltraité. L'affranchissement est acquis de droit à la femme esclave qui devient mère par le fait

¹ Charles Didier, *Promenade au Maroc*. 1844.

de son maître, et l'enfant qui naît d'elle fait partie de la famille au même titre que les autres enfants; mais l'affranchissement n'a pas lieu si la femme esclave appartient à l'épouse du maître, et l'enfant devient la propriété de celle-ci.

Les esclaves blancs sont aujourd'hui en très-petit nombre : ce sont habituellement des chrétiens naufragés qu'on relègue dans les cantons voisins du désert pour les soustraire aux regards des consuls européens. Ils sont très-maltraités.

§ IV. DIVISIONS POLITIQUES. — LE RIF. — LES PRESIDIOS. — On peut diviser l'empire du Maroc en quatre parties : 1° au nord sont les provinces d'Er-Rif, El-Gharb, Beni-Hacen, Temsna, Châcuïa, Fez et Tedla ; 2° au centre, celles de Dekkala, Abda, Chedma, Haha, Rhamna, formant le royaume de Maroc ; 3° au midi, celles de Souze et Draha ; 4° à l'orient, celle de Tafilelt. Les provinces de Tafilelt et de Draha appartiennent seules au Sahara marocain, toutes les autres sont dans le Tell. Nous allons dire quelques mots non sur chacune de ces provinces, qui sont la plupart mal connues, mais sur les plus importantes.

L'*Er-Rif* ou le *Rif* s'étend de la frontière de l'Algérie à Tetouan ; il présente sur une longueur de 330 kilomètres et une largeur de 50 une série non interrompue de montagnes parallèles à la côte, qui est presque partout abrupte et hérissée de rochers. Cette côte forme un vaste rentrant que coupe en deux baies inégales le cap Tres-Forcas, et c'est dans ces baies que la piraterie barbaresque a établi ses derniers repaires. Dans la baie orientale où se trouve le préside espagnol de Melilla, cette piraterie n'a pu s'y développer, grâce à l'absence de criques où les barques soient à l'abri du vent d'est, qui bat violemment la côte ; mais elle s'est établie plus sérieusement dans la baie occidentale, principalement depuis la pointe du cap jusqu'à l'Oued-Kiert, où l'on trouve trois anses : celle de Tramontan, la seule où l'on puisse jeter l'ancre ; celle de Ras-ben-Rifous, à l'abri du cap du même nom ; celle de Kiert. Au fond de ces refuges, les barques sont tapies les unes dans les sables du bord, les autres dans des grottes creusées sous des rochers. Sur les falaises qui dominent le rivage s'élèvent les villages des Riffains, dont le regard surveille l'horizon. Dès qu'ils découvrent au large, quelquefois à cinq ou six milles, un navire marchand pris par le calme, ils arment à la hâte quatre ou cinq barques contenant 25 à 30 hommes et se lancent à sa poursuite. Arrivés à portée, ils effrayent l'équipage par des coups de fusil, s'élancent sur le navire, s'en emparent, le remorquent dans leur baie, et le détruisent après s'être partagé la cargaison. Le même sort attend les bâtiments que la tempête jette sur la côte. Quant aux marins, ils sont ou massacrés ou conduits dans l'intérieur pour y être vendus.

La population adonnée à la piraterie appartient à la tribu berbère des *Gucilaïa*, divisée en cinq fractions, ordinairement en lutte les unes contre les autres, et qui dispose de 3,000 ou 3,500 fusils. Elle habite de nombreux villages distribués sur les plateaux, dans des ravins escarpés ou dans les bois. La moindre partie de la tribu se livre à la piraterie. Le reste cultive sur les versants de l'intérieur des jardins et des vergers fertiles, ou bien fabrique du fer, de la poudre, des poteries et du savon. L'empereur du Maroc n'exerce sur cette tribu qu'une autorité nominale, et se tient satisfait si elle lui paye un impôt évalué à 500 *mehlats* (1,650 fr.). Le Rif forme néanmoins un kaïdat, mais qui est héréditaire dans une famille puissante, celle d'Abd-es-Sadock.

Sur les côtes du Rif, l'Espagne possède quatre places correspondant à quatre places européennes, comme si l'on n'avait voulu en les construisant que garder et dominer le bras de mer qui les sépare. Ces quatre places sont, en allant de l'est à l'ouest, Melilla, Alhucemas, Peñon de Velez et Ceuta, qui correspondent à Almería, Motril, Malaga, Gibraltar. Les Espagnols les désignent sous le nom de *presidios*. Ce sont des prisons où l'on déporte les criminels. Elles n'ont aujourd'hui aucune importance politique ou commerciale; mais elles pourraient en acquérir si l'Espagne redevenait une puissance maritime. Il est important qu'elles ne tombent pas au pouvoir des Marocains, parce qu'elles deviendraient autant de repaires de pirates. De loin en loin les Riffains viennent inquiéter ces *presidios*; mais leurs attaques ne paraissent être depuis longtemps que des protestations contre la présence des chrétiens sur un rivage musulman.

Melilla occupe une presqu'île unie au continent par un isthme de rochers. Elle n'a qu'une petite garnison, mais des fortifications considérables. L'eau potable n'y est pas rare, et l'on s'en sert pour l'arrosage de quelques jardins. A une portée du canon de la place est un petit port, où ne peuvent mouiller que des navires d'un faible tonnage.

Alhucemas est une petite place située sur le bord de la mer, à 72 kilomètres à l'ouest de Melilla. C'est un rocher entouré d'eau et de peu d'étendue, s'élevant dans l'anse formée par le cap Quillates et le cap Moro. La ville, de forme irrégulière, est bâtie sur un plan incliné de l'est à l'ouest. Ses fortifications sont en bon état et consistent principalement dans un château flanqué de tours. Elle a deux portes, et au sud un mouillage où viennent stationner quelquefois les chebecks de la marine royale. L'eau pour l'usage des habitants, en partie recueillie dans la saison des pluies, en partie apportée de la côte espagnole, est conservée dans trois grandes citernes. Alhucemas est une prison, aussi bien pour ceux qui sont chargés de la garder que pour ceux qu'on y confine. La garnison est de 200 hommes.

Peñon de Velez de la Gomera est bâti sur un rocher baigné de tous côtés par la mer; c'est une petite forteresse avec un port où peuvent s'abriter les navires de petite dimension. Elle est située en face du Campo del Moro, dont la sépare un détroit d'environ 400 mètres de largeur, appelé le Fredo. A l'une des extrémités de ce détroit s'élève un petit fort rattaché à l'écueil principal, sur lequel est bâtie la place, au moyen d'une espèce de pont naturel. La ville est bâtie en amphithéâtre et n'est composée que de deux rues. Elle n'est remarquable que par ses fortifications.

Melilla, Alhucemas et Peñon de Velez renferment une population dont le chiffre total est de 2,700 habitants.

Ceuta, l'antique *Septa*, s'élève sur une petite presqu'île, qui renferme sept collines. Un espace de 20 kilomètres la sépare de Gibraltar, vis-à-vis de laquelle elle est bâtie, et dont elle est la contre-partie africaine. Ces deux points étaient ce que les anciens nommaient les colonnes d'Hercule. Avant de porter le nom de *Septa*, cette ville s'appelait *Abyla*, ainsi que la nomme Strabon. Ceuta a joué un rôle très-important pendant les huit siècles de la domination des Arabes en Espagne. Ce fut avec le gouverneur goth de Ceuta, appelé Julianus, que Moussa-ben-Nosseir, émir du Maghreb pour le khalife de Damas, contracta d'abord alliance; ce fut sur des vais-

seaux de Tanger et de Ceuta que les premiers conquérants arabes passèrent dans la Péninsule. Conquise en 1415 par les Portugais sur le chérif du Maroc, elle resta aux Espagnols après la révolution de 1640, par laquelle le Portugal se détacha de l'Espagne. Depuis cette époque, les souverains de Maroc ont fait à plusieurs reprises de vaines tentatives pour s'en rendre maîtres.

Ceuta est le chef-lieu du gouvernement politique et militaire des présides. Sa population est de 6,500 habitants. Elle a un siège épiscopal suffragant de celui de Séville, avec des tribunaux ecclésiastique et militaire. Les deux principales des sept collines qui s'élèvent sur la presqu'île de Ceuta, se nomment l'Almina et l'Acho. Un quartier de construction moderne couvre l'Almina et forme la partie la plus agréable de la ville, parce que chaque maison y a son jardin, son puits, ses fontaines d'eau potable. Les orangers, les citronniers, les grenadiers, la vigne, etc., sont particulièrement cultivés par les habitants de ce quartier. Des fortifications entretenues avec soin entourent et défendent la ville. Il y a sur le sommet de l'Acho, qui est aussi très-bien fortifié, une *atalaya* ou vigie, d'où l'on découvre au loin la côte, et d'où l'on peut, comme de Gibraltar, compter les navires de toute grandeur qui passent le détroit dont l'Almina forme l'extrémité orientale. Le port de Ceuta est d'une médiocre profondeur, et c'est là surtout ce qui établit son infériorité relativement à Gibraltar.

Entre Peñon de Velez et Ceuta se trouvent deux ports qui appartiennent à l'empire de Maroc : ce sont *Mostaza*, à 100 kilomètres au nord de Fez, et *Tétouan*.

Tétouan est située à 40 kilomètres au sud-sud-est de Ceuta, dans une belle vallée du petit Atlas, et à 4 kilomètres de la Méditerranée. Elle est fermée par un mur en briques et offre un aspect moins misérable que Tanger; elle l'emporte aussi sur cette dernière par l'agrément du site et par une population plus nombreuse, que l'on porte à 20,000 âmes. Elle n'est habitée que par des juifs et des Maures, qui font un commerce assez considérable avec l'Espagne et l'Angleterre. Ses rues sont étroites et sinueuses, et dans certains quartiers elles sont couvertes et forment une suite de longues galeries sombres bordées d'échoppes. On vend dans les unes diverses marchandises, et les autres sont occupées par des ateliers de cordonnerie dont les produits abondants sont estimés. Les environs de Tétouan sont remplis de jardins riches en excellents fruits, particulièrement en oranges; les raisins abondent aussi sur son territoire.

§ V. EL-GHARB, BENI-HACEN, FEZ. — La province d'*El-Gharb*, située au sud-ouest du Rif, offre des plaines fertiles qui s'étendent de la côte au pied de l'Atlas. Elle est principalement habitée par des Arabes cultivateurs; mais près des montagnes sont les tribus berbères des Zakir et des Beni-M'ter, qui sont indépendantes. On trouve sur les côtes les deux principaux ports du Maroc, Tanger et Larach, et plusieurs autres moins importants.

Tanger, située près du cap Spartel, à l'entrée du détroit de Gibraltar, dans une position maritime de premier ordre, présente, à cause de sa construction en amphithéâtre, un aspect magnifique du côté de l'Océan; mais lorsqu'on a franchi son enceinte, elle n'a plus qu'un aspect misérable. Elle fait cependant un commerce fort actif, et les États européens y ont presque tous des consuls. Ses murailles, garnies de tours rondes et carrées qui l'environnent tombent en ruines; ses rues sont étroites et tortueuses; une seule, qui la traverse de l'orient au couchant, est assez large pour

que la circulation y soit facile. Toutes ne consistent qu'en un amas de pauvres habitations. La ville est dominée par un vieux château, qui sert de résidence au gouverneur. La principale mosquée est grande et belle. Les moyens de défense de Tanger sont, du côté de la mer, deux batteries placées l'une au sud, l'autre au nord, et quatre autres sur les collines de sable qui s'élèvent près du rivage. Ces fortifications ont beaucoup souffert du bombardement que subit Tanger, en 1844, de la part d'une flotte française. Cette ville, dont la population est de 9,500 habitants, paraît occuper l'emplacement de l'ancienne *Tingis*, surnommée *Cæsarea* par Ptolémée. On y voit encore, à la partie méridionale de la baie, un pont romain et d'autres ruines.

Larach ou *El-Araysch*, dont le nom signifie *le jardin des fleurs*, probablement parce qu'elle est entourée de vergers, de jardins, de bois d'orangers et de palmiers, est située à l'embouchure du Louccos ou El-Khos. Elle n'a que 4,000 habitants et décroît de jour en jour. Son port, encombré par les alluvions du Louccos et par une barre de sable qui s'y forme, ne peut recevoir que des navires de 100 tonneaux. On en exporte du liège, de la laine, des peaux, des écorces, des fèves, des grains, et on y apporte du fer, du drap, des cotonnades, des mousselines, du sucre et du thé. C'est dans une baie voisine que stationne pendant l'hiver la flotte impériale. Larach paraît être bâtie sur l'emplacement de la *Lixa* de Ptolémée. Elle doit sa fondation à un fils du grand El-Mansour. On y voit quelques restes de fortifications et 14 mosquées; ses rues sont pavées et la plupart voûtées; ses maisons sont couvertes en tuiles.

Nous passerons rapidement devant *Mahmora*, dont les 400 habitants se livrent à la pêche: ce petit endroit est environné de plusieurs grands lacs. On y voit à peu de distance une forêt habitée par des lions et des sangliers, et couvrant une superficie d'environ 56 kilomètres carrés.

La province de *Beni-Hacen* est très-fertile à cause des nombreuses rivières que reçoit le Sebou. Celles de *Chouïa* et de *Temsna* sont composées de grandes plaines que parcourent des tribus nomades. On trouve sur les côtes *Mehedia*, qui, du temps où les Portugais y avaient des comptoirs, était une place importante, ainsi que l'attestent les ruines de quelques belles fontaines et de plusieurs églises. Elle n'a plus aujourd'hui que 3 à 400 habitants, la plupart pêcheurs. Quelques pièces de canon forment sa seule défense.

Sur la rive droite et à l'embouchure du Bouragreb s'élève *Salé* ou le *vieux Salé*, appelé *S'la* par les habitants, jadis siège d'une espèce de petite république de pirates. C'est aujourd'hui une ville tout à fait déchue, dont les murs et la citadelle tombent en ruines. Elle offre dans sa rade un abri sûr aux navires, depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre. Les sables de la rivière s'opposent à ce que son port reçoive des bâtiments de plus de 150 tonneaux. C'est cependant à Salé que se trouvent l'arsenal et les meilleurs chantiers de la marine de tout l'empire.

Vis-à-vis de Salé on voit, sur la rive opposée, *Rabath* ou *Arbath*, ou encore le *nouveau Salé*, dont la vaste enceinte de murailles flanquées de tours carrées renferme 27,000 habitants. Elle est bâtie sur une hauteur couronnée par une *kasbah*. Du côté de la mer, elle est défendue par quelques batteries. Son port est bon et sûr, excepté quand les vents d'ouest soufflent. La tour nommée *S'ma Hassân*, haute de plus de 50 mètres, et près de ses murs le tombeau du sultan Sydy-Mohammed, sont

les seuls objets remarquables de cette cité. Près de sa partie orientale on voit les restes de l'ancienne ville de *Chella*, entourée de hautes murailles, au milieu desquelles se trouvent les tombeaux de plusieurs saints mahométans et une jolie mosquée renfermant le mausolée du sultan *Al-Manzor*, ce héros de l'Afrique mauresque. *Chella* était, selon d'Anville, la dernière station romaine sur cette côte, et le Bouragreb formait la frontière de l'ancienne Mauritanie.

A quelque distance de la côte on arrive, après avoir traversé depuis Rabath sept à huit torrents ou rivières, à la ville déserte que l'on appelle *El-Mansoria*, dont la mosquée a une tour de 26 mètres de hauteur. A 8 ou 12 kilomètres de là se présente *Fidallah*, autre ville presque abandonnée : on n'y trouve que 300 habitants. Puis on traverse celle de *Dar-el-Beida*, peuplée de 7 à 800 âmes. *Al-Cassar* ou *Al-Kasar* n'a rien qui doive attirer notre attention ; elle était autrefois très-peuplée, et renferme encore 5,000 habitants.

La province de Fez se distingue des autres principalement par les importantes villes qu'elle renferme, et qui sont Fez, Méquinez, etc.

Fez, capitale des provinces du nord, est bâtie au fond d'une vallée très-fertile qu'arrosent deux petites rivières affluentes du Sebou. Elle se divise en vieille et nouvelle ; une enceinte, formée de murailles épaisses flanquées de tours, les renferme toutes deux. Le vieux Fez est la plus considérable et la plus basse : elle fut fondée en 793 ; ses rues sont étroites et sombres ; ses maisons, construites soit en briques, soit en pierres, ou même en terre, sont assez élevées ; presque toutes ont une citerne. Le nouveau Fez, qui date du treizième siècle, est la ville haute ; ses maisons sont mieux bâties : plusieurs possèdent de beaux jardins ; les juifs y ont un quartier où on les enferme pendant la nuit. C'est dans la nouvelle ville que se trouvent les plus beaux édifices ; c'est là que l'empereur possède un palais, qu'il habite rarement, et que l'on trouve les belles mosquées d'*El-Karoubin* et de *Mouley-Edrys*, surmontées chacune d'un minaret de 33 mètres de hauteur. Dans ces deux temples sont établies deux écoles savantes où l'on enseigne la théologie, la grammaire, la logique et l'astronomie. On remarque encore à Fez un bazar, appelé *la Caïsseria*, où se trouvent réunis les principaux magasins : on y vend tous les produits de l'Europe, du Levant et de l'intérieur de l'Afrique. Fez a été très-florissante au douzième siècle : Léon l'Africain dit qu'elle renfermait 700 temples, et qu'elle était un lieu de pèlerinage pour les mahométans qui ne pouvaient pas aller à la Mekke. Ce fut à cette époque qu'elle devint célèbre dans les arts et les sciences. Sa splendeur déclina lorsque les royaumes arabes de l'Espagne étaient florissants, mais aussi elle reprit de l'éclat lors de l'expulsion des Maures de la péninsule hispanique. Elle a conservé une bibliothèque, quelques manufactures de soieries, de tissus de laine, de beaux tapis, de maroquin rouge, d'armes et de poudre à canon, un commerce assez actif, et une population de 30 à 40,000 habitants. Ses environs sont couverts de beaux jardins d'orangers et de grenadiers, et ses deux rivières font mouvoir un grand nombre de moulins.

Méquinez, appelée aussi *Meknasah*, située dans un vallon fertile à 60 kilomètres au sud-ouest de Fez, a mérité par sa salubrité d'être ordinairement la résidence du sultan. C'est une ville de 15,000 âmes. Renfermée dans une triple enceinte de murs de 5 mètres de hauteur sur 1 d'épaisseur, elle présente un bel aspect, qu'elle

doit principalement à ses nombreuses mosquées et au palais impérial qui, avec ses fortifications, occupe près d'un tiers de sa surface. Méquinez est une des plus agréables cités de l'empire, et celle où il règne une urbanité inconnue dans les autres provinces.

Safrou n'offre rien de remarquable. *Teja* ou *Teza*, bâtie sur un rocher, est une jolie ville de 11,000 âmes. *Ouezan* ou *Voezan* s'élève au milieu de bons pâturages et de champs bien cultivés.

§ VI. MAROC. — Au sud de l'Omm'er-Rbia, rivière profonde et rapide, qui en coulant de l'est à l'ouest, partage l'empire en deux grandes parties, commence le *royaume de Maroc*, qui se divise en six provinces, *Dekkala*, *Abda*, *Chedma*, *Haha*, *Rhamna*, *Maroc*. C'est un pays fertile, bien arrosé, coupé de montagnes et de vallons, et produisant principalement des bestiaux, de l'huile et de la cire. Une partie est habitée par des Schelloks sédentaires et ayant des maisons fortifiées.

On y trouve d'abord *Azamor*, ville maritime de 3,000 âmes, et située sur l'Omm'er-Rbia. On aperçoit à quelques lieues plus loin *Mazagan*, ville de 2,000 âmes, dont la baie sablonneuse offre un bon mouillage aux navires. Elle a été bâtie par les Portugais, qui en sont restés maîtres pendant près de deux siècles. C'est à quelque distance de là que se trouvent les ruines de *Tett*, que l'on regarde comme une ancienne ville carthaginoise. On traverse la province de Dekkala, célèbre par sa belle race de chevaux, avant d'arriver à la capitale du royaume et de l'empire du Maroc.

Cette capitale s'appelle *Marrakch* ou *Marahoucha* : nous en avons fait *Maroc*. Elle est située sur un affluent du Tensift. C'était autrefois la résidence ordinaire du sultan ; elle a environ 12 kilomètres de circonférence, et renferme 30,000 âmes. Une muraille de 10 mètres de hauteur et flanquée de tours forme son enceinte. Le palais impérial, situé hors des murs, est un immense édifice auquel un voyageur anglais donne 1,371 mètres de longueur sur 548 de largeur, composé de plusieurs pavillons séparés par de vastes cours et de beaux jardins. Dans la cité, on compte 19 mosquées ; celle qui est nommée *El-Koutoubia* est remarquable par sa tour haute de 67 mètres, et bâtie sur le même modèle et à la même époque que la Giralda à Séville. Une autre mosquée, appelée *El-Moazin*, l'emporte sur la précédente par ses grandes dimensions. Le *Bel-Abbas* est un édifice qui renferme dans sa vaste enceinte un sanctuaire, un mausolée, une mosquée et enfin un hôpital pour 1,500 malades. L'*Emdrasa del Emshia*, dans la partie méridionale de cette ville, est à la fois un collège et une mosquée ; on y voit plusieurs tombeaux de sultans, qui étaient autrefois surmontés de bustes et de statues. Des sept portes de la ville, celle qui s'ouvre vers le palais se nomme *Beb-Eroum* ; c'est un très-beau morceau d'architecture mauresque. Nous ne parlerons pas des aqueducs, dont quelques-uns se prolongent jusqu'à plus de 120 kilomètres de la ville : ils tombent en ruines. Les rues de Maroc sont étroites et irrégulières : elles ne sont, non plus que les places, ni pavées ni sablées. Le *Millah*, ou le quartier des juifs, est un enclos muré, beaucoup plus sale que le reste de la ville. Cette capitale renferme de grands magasins de blé, des manufactures de soieries, de papier et de maroquin : l'une de ces dernières occupe, dit-on, 1,500 ouvriers. Maroc a été fondée en 1052 par Abou-al-Fin, l'un des princes de la dynastie des Almoravides.

Sur la côte, *Tamesna*, à peu de distance de l'embouchure du Tensift, ne présente rien d'intéressant. *Saffi* ou *Azaffi*, au sud du cap Cantin, fut autrefois le centre du commerce avec les Européens; elle était alors très-peuplée; on y compte encore aujourd'hui 12,000 habitants. Sa prospérité a cessé depuis que l'empereur a transféré les comptoirs des négociants à *Mogador*, ou *Soueïrah*, aujourd'hui la principale place de commerce de tout l'empire. Cette ville régulière, qui n'était d'abord qu'un château fort, a été bâtie en 1760 sur les plans d'un ingénieur français. Ses édifices les plus remarquables sont le bâtiment occupé par le gouverneur et par la douane, et la tour de *Beny-Hassan*, d'une grande élévation. Le marché est entouré d'arcades; les rues sont tirées au cordeau, mais trop étroites. Elle est défendue du côté de la terre par des murailles et quelques pièces de canon. Mogador est la résidence des vice-consuls et des négociants européens. Son port, le plus important de l'empire, est formé par une petite île, et défendu par une longue et belle batterie, ouvrage d'un Génois. On y compte 7,000 habitants. Cette ville a été bombardée par les Français en 1844.

Dans l'intérieur du royaume de Maroc, nous trouvons *Kalah*, à 68 Kilomètres au nord-ouest de la capitale; la petite ville de *Tadla*, entourée de murailles, et, dans la chaîne de l'Atlas, *Timillin*, qui n'a que quelques centaines de maisons, et *Aghmat*, qui renferme 6,000 individus. Dans les environs de celle-ci, à 112 kilomètres de Maroc, on rencontre de vastes ruines appelées *Tassremout*: ce sont des restes d'épaisses murailles en pierres de taille, de bains, de voûtes et d'autres constructions qui paraissent avoir appartenu à une ville romaine, ou peut-être phénicienne.

§ VII. SOUZE, EL-DRAHA, TAFILELT, ETC. — La province ou le royaume de Souze nous offre, sur les bords de l'Océan, *Agadir*, nommée *Santa-Cruz* par les Portugais, à l'époque où ils en étaient les maîtres. Son port est le plus grand de tout l'empire; mais depuis l'époque où la ville a été saccagée par Sydy-Mohammed, elle n'a pu se relever; le nombre de ses habitants ne s'élève pas à plus de 400. *Moessa*, petite ville murée à 12 kilomètres de la côte, est la plus méridionale de toutes celles du littoral. Dans l'intérieur, *Taroudant*, peuplée de 21,000 âmes, est la capitale de la province; elle est assez bien bâtie et entourée d'une muraille de 8 mètres de hauteur. *Tamaleh* n'est qu'un bourg, dont plusieurs maisons sont crénelées. *Akkah*, ville de 250 maisons, est le lieu où s'arrêtent les caravanes de Tombouctou. *El-Kassaba* est sans importance.

L'*El-Draha* appartient au Sahara. C'est une vallée étroite et longue d'environ 300 kilomètres, qui renferme de nombreux villages et trois localités ayant le titre de villes: *Tatta*, où se tient chaque année une grande foire, *Draha* et *Mimeina*. Les habitants cultivent des céréales et des légumes. Leurs terres, coupées de fossés et d'irrigations faites au moyen de puits profonds, sont très-fertiles. Le palmier est le seul arbre de cette contrée.

A deux journées de marche au sud de Draha est la province ou l'oasis d'*El-Arib*, qui est très-pauvre. Les habitants ne vivent que de dattes et du lait de leurs chameaux. Ils servent d'intermédiaires aux marchands du Maroc et du Soudan, et vont chercher dans ce dernier pays de l'or et des esclaves. Leurs femmes filent le poil des chameaux et travaillent le cuir.

Au nord-est de Draha et de l'El-Arib se trouve l'oasis ou le royaume de *Tafilelt*, qui ouvre la principale communication du Maroc avec le désert. Le pays est riche en dattes, blé, légumes et fruits d'Europe. On y élève des moutons, dont la laine est tissée par les femmes pour faire des couvertures, des chevaux excellents, des ânes, des mulets et quelques bœufs. Les habitants envoient au Soudan du tabac et des marchandises de l'Europe; ils reçoivent en échange de l'or, de l'ivoire, de la gomme, des plumes d'autruche et des esclaves. Très-industrieux, ils font de beau maroquin, des couvertures de laine, des souliers, des nattes, etc.

On trouve dans le *Tafilelt Zayane*, ville peuplée de Shellocks, qui méconnaissent souvent le pouvoir de l'empereur. *Tebelheldt*, vers la limite du Sahara, est située au sud-ouest d'un lac dans lequel se jette la rivière du Ziz. *Sidjelmessa*, près du même cours d'eau, n'est plus qu'une ville en ruines. *Tafilelt*, capitale du royaume ou de la province, est la résidence de celui qui gouverne le pays au nom de l'empereur. C'est le lieu d'exil des membres de la famille impériale. Elle est importante par sa population, passe pour fort ancienne, mais n'a pas de murailles et ne renferme aucun édifice remarquable. Selon Jackson, elle possède de très-bonnes manufactures d'étoffes de laine. En continuant à remonter le Ziz, on passe à *Tsalalin*. *Figbig*, à 280 kilomètres au nord-est de *Tafilelt*, est le rendez-vous des caravanes de la Mekke et de Tembouctou.

Au sud de l'empire de Maroc se trouvent deux petits États formés à ses dépens : ce sont l'*Ouad-Noun* et le *Sidi-Hecham*. Ce dernier, fondé en 1810, ou plutôt reconnu à cette époque par le gouvernement marocain, est le plus septentrional des deux. Ses villes principales sont dans le bassin de la Messa : *Talent*, capitale de l'État, et qu'on dit populeuse; *Tagavost*, à 48 kilomètres à l'ouest, et qui n'a que 7,000 habitants; *Hegh*, voisin de Talent, bourg important, où l'on voit le tombeau vénéré d'Ahmed, père du fondateur du nouvel État. L'*Ouad-Noun*, composé d'environ quarante villages, dont la population s'élève à environ 25,000 habitants, a pour capitale une ville de même nom, située sur la rive gauche du Noun. Cette ville n'a qu'un millier d'habitants; ses maisons sont construites en terre; c'est l'entrepôt du commerce de la Nigritie, et le grand marché des Arabes du désert, qui viennent y échanger des chameaux, des chevaux, de la gomme et des plumes d'autruche, contre des étoffes de laine, du blé, de l'orge et des dattes. Les juifs y font presque exclusivement le commerce. Les environs de cette ville sont très-fertiles.

§ VIII. HISTOIRE, GOUVERNEMENT, JUSTICE, FINANCES, ARMÉE. — L'empire du Maroc est un reste des grandes monarchies africaines fondées par les Arabes. La dynastie des *Aglabites*, dont Kaïrouan, et plus tard Tunis, fut la capitale, et celle des *Édrisites* qui résidaient à Fez, furent subjuguées par les *Fatimites*; mais ceux-ci, occupés de la conquête de l'Égypte, laissèrent usurper leurs possessions occidentales par les *Zéïrites*, auxquels succédèrent, dans les provinces de Tunis et de Constantine, les *Hamadiens* et les *Abou-alfiens*. Dans l'extrême occident un prince des *Lemtunaa's*, tribu aujourd'hui ignorée du Grand Désert, choisit pour réformateur de son peuple, pour législateur et pontife, Abdallah-ben-Jasin, homme extraordinaire, qui vivait d'eau, de gibier, de poisson, mais qui épousait et répudiait tous les mois un grand nombre de femmes. Ce fanatique créa la secte, très-zélée et très-ambitieuse, des *Almoravides*, proprement nommée *Morabeth*, qui sortit du désert, semblable à un tourbillon

enflammé, et menaça tour à tour l'Afrique et l'Europe. Le chef de ces conquérants prit le titre d'*émir-al-moumenim* ou prince des fidèles. Un de ses successeurs, Abou-al-Fin, bâtit en 1052 la ville de Maroc ou Marrakch. Un autre, Joussouf, envahit et soumit la plus belle partie de l'Espagne. En même temps la domination religieuse et politique des Morabeths s'étendit sur Alger, sur le Sahara, sur Tembouctou et d'autres villes du Soudan. Ce fut alors que se forma ce grand empire du *Maghreb* ou de l'*Occident*, qui s'étendait depuis l'Espagne jusque sur toute la Barbarie. Mais de nouveaux sectaires, les *Mouaed's* ou *Almohades*, c'est-à-dire les unitariens, conquièrent en 1146 cet empire du Maghreb. Ils furent moins heureux en Espagne, mais ils étendirent leur puissance en Afrique jusqu'à Tripoli; leurs princes portaient le titre de *khalife*. Un siècle s'était écoulé lorsque des dissensions intérieures livrèrent les Almohades aux attaques victorieuses de plusieurs rivaux, parmi lesquels les *Mérinites*, qui se rendirent maîtres des royaumes de Fez et de Maroc. Cette dynastie, plus jalouse de conserver que d'acquérir, ne pensa point à rétablir le grand empire du Maghreb. En 1547, un *chérif*, ou descendant de Mahomet, mit un terme à la domination des Mérinites : sa postérité règne encore à travers des révolutions fréquentes.

Il n'y a, sur la surface du globe, aucun prince dont le pouvoir soit plus illimité que celui de l'empereur de Maroc, au moins dans la partie qui lui est réellement soumise. On ne trouve pas dans ce pays, comme en Turquie, des oulema ou un mufti investis de pouvoirs indépendants du souverain : tout se fait par son seul commandement ; la vie des citoyens est à sa discrétion ; il n'a pas même de véritables ministres. Il est appelé par ses sujets *khalifat-Allah-fi-hhalkihi*, c'est-à-dire *vicaire de Dieu sur la terre*, et aussi *imâm* ou pontife, chef suprême de la religion : c'est par là surtout qu'il se fait obéir. La première de ses quatre femmes légitimes porte le titre de *lena-kebira* (la grande dame). Tous les chérifs de la famille impériale se font appeler *moulaï* ou monseigneur. Il choisit temporairement parmi ses courtisans un exécuter de ses volontés, auquel il donne le titre de *vizir*, ou celui de *kateb-al-avamir*, secrétaire des commandements : c'est lui qui traite ordinairement les affaires avec les consuls étrangers. Les principaux officiers de sa maison sont le *moula-taba* ou garde des sceaux, le *moula-fai* ou échançon, le *moula-etteserad* ou trésorier, le *moula-m'chouâr* ou grand maître des cérémonies, et le *pacha* ou le commandant de la garde impériale. Parfois il appelle auprès de lui deux ou trois de ses parents, deux ou trois kadis, quelques officiers de sa garde, et en compose une espèce de divan nommé *medjlès* ou conseil assis. Les membres de ce conseil prennent le nom de *mokaseni* ou *sajebi-udina*, compagnons de notre seigneur.

Dans le Maroc, il n'y a pour ainsi dire aucune espèce de loi positive : la règle est le bon plaisir du prince et de ses représentants, qui sont, à tous les degrés, des despotes sans contrôle et sans frein. L'administration marocaine est donc un tissu de désordres, de rapines et de troubles. Les gouverneurs, qui portent les titres de *khalife*, de *pacha*, réunissent dans leurs mains le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire, du moins ne renvoient-ils aux juges que les affaires d'une nature très-compiquée. Dans quelques villes, comme à Fez, il y a néanmoins des *kadis* ou juges indépendants et investis d'une grande autorité. Opprimés et vexés par le souverain et les courtisans, tous ces gouverneurs et juges oppriment et vexent à leur tour le peuple : le plus

simple officier pille légalement au nom de son maître. Les richesses qu'on peut entasser de cette manière finissent par tomber dans les mains du sultan, qui, sous quelque prétexte, fait destituer, accuser et condamner ceux qui ont amassé des fortunes. Partout où il établit sa résidence, l'empereur rend la justice en personne; il siège à cette fin ordinairement deux fois par semaine, quelquefois quatre, dans une place d'audience nommée *Mechouar*. C'est là que toutes les plaintes lui sont adressées; tout le monde y trouve accès : l'empereur écoute chaque individu, étranger ou indigène, homme ou femme, riche ou pauvre. La sentence est prononcée sur-le-champ. La justice criminelle est entre les mains du souverain, des gouverneurs des provinces et des chefs militaires. Le souverain seul peut condamner à mort. Dans l'espace de dix ans, de 1830 à 1840, il n'y a eu à Tanger que trois exécutions capitales. Il y a d'ailleurs au Maroc une grande variété de supplices : « Tantôt on jette le condamné en l'air, de manière qu'en retombant il se casse un bras, une jambe ou la tête, suivant la sentence, et les exécuteurs sont si bien dressés, qu'ils ne manquent jamais leur coup; tantôt on l'enterre jusqu'au cou, livrant sa tête à tous les outrages des passants. D'autres fois, on l'enferme vivant dans un bœuf mort, ou bien on l'attache à la queue d'une mule au galop. Souvent encore on lui remplit de poudre le nez, la bouche et les oreilles, puis on y met le feu. Le pal, l'auge, la mutilation des membres, le croc, sont autant de genres divers de cette effroyable pénalité ¹. »

Pour obtenir l'aveu des richesses cachées, en cas de confiscation, on emploie les plus affreuses tortures : tantôt la victime est mise dans un four que l'on fait chauffer lentement, tantôt tenue debout pendant un temps indéterminé dans un étui de bois, et on lui enfonce des chevilles pointues entre la chair et les ongles. Quelquefois aussi on enferme, dans les larges caleçons des hommes, des chats qui, rendus furieux, déchirent leur chair; aux femmes, on tenaille les mamelles, etc. Un riche marchand de Tanger fut enfermé dans une chambre avec un lion affamé et enchaîné de manière à pouvoir l'atteindre de ses griffes, s'il ne se tenait pas ramassé dans l'angle opposé de la pièce ².

L'armée marocaine se divise en troupes de l'empereur, ou régulières, et *makhzen* ou troupes des pachas, dont le service est irrégulier. Les premières sont payées par l'empereur, les secondes par les villes, qui leur donnent le plus souvent des terres. Les troupes régulières sont au nombre de 11,000 hommes, dont 8,000 nègres du Soudan, appelés *Bokhari*, et 3,000 Maures tirés d'une tribu appelée *Oudaïas*. Cette force est répartie dans les principales villes. Chaque homme reçoit par an 2 chemises, 2 turbans, 2 paires de chaussures, un cafetan de drap rouge et une solde d'environ 1 fr. 25 cent. par jour. En outre, le sultan saisit toutes les occasions de leur procurer des profits. Le *makhzen* se compose principalement de tribus exemptes de charges, qui font à cheval le service administratif et recouvrent l'impôt. Les soldats des pachas appelés par le sultan reçoivent 20 dourous pour eux et 3 pour leurs femmes. Une fois en campagne, l'armée vit aux dépens de la province qu'elle occupe. Il est bien entendu que nous ne comptons pas dans les forces du Maroc les troupes d'Arabes ou de Berbères, qui se lèveraient, à l'appel de l'empereur dans une guerre sainte, au nombre peut-

¹ Didier, *Promenade au Maroc*.

² Drummond-Hay, *Le Maroc et ses tribus nomades*.

être de 100,000, mais qui sont réellement indépendantes. Fez, Maroc et les autres grandes villes sont gardées par leurs propres habitants, formés en milices urbaines. La marine, qui était florissante dans le siècle dernier, et comptait 30 bâtiments et 6,000 matelots, ne consiste plus que dans quelques chebecks, stationnés à Larach et à Tanger. Les ports sont assez bien fortifiés, mais les batteries sont mal tenues et mal servies.

Voici, d'après un voyageur allemand, quel était en 1844 l'état des recettes et des dépenses :

RECETTES.		DÉPENSES.	
	Piastres.		Piastres.
Aschra (dixième des revenus)	450,000	Liste civile, apanages, etc.	110,000
Naïba (impôts directs)	280,000	Entretien des palais, jardins, forts. . .	65,000
Djisia (impôts des juifs)	30,000	Présents à la Mekke, aux mosquées . .	65,000
Elankes (droits réunis)	950,000	Solde des gouverneurs de Tetouan,	
Kesb-ed-drubb (revenus de l'hôtel des		Tanger, Mogador	50,000
monnaies)	50,000	Dépenses des troupes de terre.	650,000
Aouïd-el-gumrug (douanes)	303,000	— de la marine.	30,000
Tahhuid (monopole du soufre, de la		Entretien des consuls à l'étranger . . .	15,000
cochenille, du fer)	25,000	Frais des courriers.	5,000
Kera (revenus des domaines de l'État).	40,000		
Deiat (revenus provenant des confisca-			
tions, etc)	150,000		
Hadeia (présents des gouverneurs, des			
agents consulaires, etc.)	225,000		
TOTAL	2,503,000	TOTAL ¹	990,000

Ainsi qu'on le voit, la dépense est loin d'égaliser la recette : aussi l'empereur peut-il enfouir chaque année plus d'un million de piastres, à Méquinez, dans le *Beitulmel* (palais des richesses), qui renferme, dit-on, plus de 200 millions de francs. Ce trésor se compose de plusieurs chambres renfermant l'argent, et de plusieurs cellules renfermant l'or. Cinq portes bardées de fer, et dont le sultan seul a les clefs, ferment l'entrée de ces pièces, et une triple enceinte protège la forteresse elle-même, qui est gardée par 2,000 noirs dévoués.

Cet entassement de richesses inutiles n'empêche pas l'empereur de décréter de temps en temps des impositions extraordinaires, qui sont levées avec rigueur sur les riches et les marchands.

§ IX. COMMERCE. — La plupart des États de l'Europe ont entamé avec le Maroc des relations commerciales. Celles de la France datent du seizième siècle. En 1577 un consul français était accrédité dans un des ports du Maroc, et dans le milieu du siècle suivant les marchands provençaux envoyaient dans ce pays des draps, des cadis, des futaines, des soieries, des velours, des damas, du papier, etc.; ceux de Rouen et de Saint-Malo y expédiaient des toiles pour une valeur de 200,000 francs. On en rapportait de la cire, des cuirs, des laines, des plumes d'autruche, du cuivre, des dattes, du plomb, etc. Les relations du Maroc avec la France étaient alors très-amicales, et l'on sait que deux ambassades furent envoyées par les empereurs à Louis XIV. Ces relations s'affaiblirent dans le siècle suivant; néanmoins un traité de commerce, dont les principaux articles sont encore aujourd'hui en vigueur, fut conclu en 1767.

¹ Mordtmann, *Kurze Beschreibung*, etc, Hambourg, 1844, page 28.

Ces relations ont repris une grande importance depuis la conquête de l'Algérie; mais elles sont loin d'être amicales, le Maroc étant le foyer de tous les troubles, le refuge de tous les fanatiques qui agitent les possessions françaises. On sait qu'il a fallu en 1844 battre l'armée marocaine sur l'Isly, bombarder les ports de Tanger et de Mogador pour mettre un terme à ces intrigues, et même à des actes d'agression ouverte.

Le commerce du Maroc est d'ailleurs peu considérable, entravé qu'il est par le mauvais état de l'agriculture, le défaut de communication et les monopoles. L'empereur en afferme les diverses branches à des juifs, qui forcent les producteurs à leur livrer à bas prix ce qu'ils vendent à prix élevé aux Européens. De plus, les tarifs de douanes diffèrent avec les nations, même avec chaque classe de négociants, et ils varient continuellement. Enfin l'empereur prohibe tout à coup l'exportation de certains produits pour se faire acheter par des présents la levée de la prohibition. Mogador, le principal port du Maroc, a reçu en 1854 pour 4,984,000 francs de marchandises, et il en a exporté pour 5,608,000 francs. La Grande-Bretagne figure dans les importations pour 3,988,090 francs, et dans les exportations pour 4,593,000 fr., la France pour 869,000 fr. (import.) et 910,000 fr. (export.), la Belgique pour 701,000 fr. (import.) et 88,000 fr. (export.), etc. Les principaux produits importés sont les tissus de coton, les draps, le sucre, le café, etc. Les principaux produits exportés sont les gommés, les laines, les peaux brutes, les huiles, les amandes, etc.

CHAPITRE DIXIÈME.

SAHARA.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — Le Grand Désert, nommé en arabe *Sahara*, s'étend, dans l'acception ordinaire du mot, depuis l'Égypte et la Nubie jusqu'à l'océan Atlantique, et depuis le pied du mont Atlas jusqu'aux rives du Niger. Des oasis de l'Égypte et de la Nubie jusqu'à l'Océan, il a environ 4,800 kilomètres de longueur; il en a plus de 2,000 de largeur du nord au sud. Sa superficie surpasse celle de toute l'Europe. Cette région n'est pas, comme on l'a cru trop longtemps, une immense plaine de sable unie, monotone, dont le vent du midi soulève les flots, semblables à ceux de la mer. Sans doute on y trouve des parties couvertes de sables mobiles que le simoun élève en tourbillons immenses; mais en général l'aspect du Sahara est tout autre et beaucoup plus varié. Ainsi au nord-ouest il semble être un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, couvert de sables mouvants, parsemé de quelques collines rocailleuses et de quelques vallons où l'eau rassemblée nourrit des arbrisseaux épineux, des fougères et de l'herbe.

Les montagnes de ce pays sont mal connues : celles qui bordent l'océan Atlantique ne présentent pas une chaîne, mais seulement des groupes isolés; elles se perdent vers l'intérieur dans une plaine couverte de cailloux blancs et aigus. Parmi ces petites chaînes nous citerons les *Mousslimis*, qui ne sont que le plus méridional des rameaux de l'Atlas; les *montagnes Noires*, ou le *Djebel-Khal*, au nord du cap Bojador; les

montagnes Blanches, qui se terminent au cap Blanc, et, dans la partie méridionale du désert, les *monts Megram*. A l'est se trouvent les *monts Tibesty* et les *monts Bieban*. Le Sahara paraît beaucoup plus montagneux vers son centre qu'à ses extrémités. Ainsi entre le pays de Touât et celui de Ghraat s'étend de l'ouest à l'est le *Djebel-Hoggar*, dont l'altitude est inconnue, mais qui a des sommets souvent couverts de neige. Pendant l'hiver le froid y est si vif que les habitants se couvrent de vêtements de laine et de pelleteries. Il en sort, dit-on, de nombreuses rivières, qui coulent dans des vallées fertiles où l'on trouve le pommier et autres arbres d'Europe à côté du dattier. Ces montagnes se réunissent à l'est aux *monts Marmoken* et *Ouarcerat*, montagnes inconnues qui se joignent elles-mêmes à celles du Fezzan. Richardson n'a trouvé pendant six jours de marche, de Ghadamès à Tombouctou, qu'une terre durcie par le soleil, parsemée de gros blocs de pierre, et le plus souvent de véritables couches de petits cailloux; ensuite le sable lui apparut formant un labyrinthe de collines. « Ces lieux désolés, dit-il, lui semblaient une négation de la vie. » Au sud du Fezzan on trouve un mélange de collines et de plaines pierreuses, qui n'offrent du sable qu'à de rares intervalles. Au nord, le désert de Lybie est terminé par une longue suite de montagnes de basalte, qui s'abaissent dans des terrasses de sable et de cailloux. Enfin, au sud-est une vaste plaine rocailleuse conduit au bassin du Nil, qui devient la limite orientale du Grand Désert.

On comprend que le Sahara ne puisse avoir de cours d'eau méritant le nom de rivière : les eaux du ciel et des sources y sont presque immédiatement absorbées par les sables ou par l'action du soleil. Dans la région des oasis, où le terrain est plus accidenté et quelquefois ravineux, elles se produisent avec une telle abondance et une telle fougue, qu'elles causent des dévastations; mais elles sont là, comme dans les parties planes du désert, accidentelles et temporaires. Les contrées où elles suivent une pente assez régulière et présentent des bassins mieux déterminés sont celles de l'ouest, et principalement sur la route du Maroc à Tombouctou : on y trouve des couches de sel exploitées.

Outre ces *ouad* ou lits de rivières accidentelles, les dépressions du sol offrent souvent des puits naturels ou artificiels, qui deviennent aussitôt un groupe de végétation et ensuite de population. Le palmier y prodigue ses dattes; les plantes à oignon y prospèrent, mais les céréales n'y réussissent pas. Une herbe aromatique semblable au thym, la plante qui porte les *graines de Sahara*, des acacias et d'autres buissons épineux, des orties, des ronces, dont les bestiaux nomades font leur nourriture, le henné ou alhenna oriental (*lawsonia inermis*), dont les feuilles fournissent une couleur pâle en usage pour la toilette des Mauresques, et une espèce de sainfoin (*hedysarium alhagi*) que les chameaux mangent avec avidité, voilà la végétation ordinaire du Sahara. Rarement on voit un bosquet de dattiers et d'autres espèces de palmiers. Les forêts de gommiers (*mimosa Senegal. L.*) situées à l'extrême lisière du désert, paraissent des colonies du règne végétal de la Sénégambie. A part les rares localités où poussent les herbages et les arbustes, tout est nu dans le désert, et nulle plante n'y peut subsister. La pluie qui tombe depuis juillet jusqu'en octobre n'étend qu'à certains cantons ses bienfaits incertains et momentanés. Partout ce sont des dunes de sable stérile qui le jour apparaissent brunes avec la plaine, et la nuit brillent d'un

éclat phosphorescent. Tantôt elles sont le jouet des vents, se déplacent continuellement, et se rangent en lignes semblables aux flots d'une mer; tantôt, à l'abri d'une série de montagnes, elles forment une contre chaîne qui enserre une vallée plus ou moins stérile selon que la pierre ou le sable y domine.

La géologie du désert est encore peu connue. Sa surface est telle qu'elle devait être à l'état sous-marin, car tout dit que jadis la mer l'a couverte tout entière. Les roches, presque toutes noires ou rouges, sont arrondies et polies comme du marbre. Non-seulement les roches calcaires, mais les plaines siliceuses, sont couvertes de coquillages, et le sel y apparaît partout. A Tegazza et en quelques autres endroits, un sel gemme, plus blanc que le plus beau marbre, s'étend en vastes couches sous un banc de roche. On ne parle d'aucun autre minéral du désert; mais sur l'extrême lisière méridionale, Golberry a trouvé des masses de fer natif.

Le chameau, le mouton et la chèvre sont les animaux domestiques du désert; quant aux lions qu'on y a placés comme hôtes habituels, ils ne sauraient y vivre faute de proie et d'eau. Les gazelles, l'autruche, l'antilope et l'âne sauvage s'y hasardent, mais seulement sur la lisière et dans le voisinage des montagnes. Le *ouadan*, animal intermédiaire entre le bouc et le bœuf, est très-répandu. La vipère, le scorpion et le caméléon y sont très-nombreux. On y trouve aussi un animal singulier, long de 50 à 60 centimètres, et qui semble être une miniature de l'alligator. Il est revêtu d'écailles gris foncé : c'est le *shob*. Il fournit aux voyageurs un aliment précieux qui rappelle le goût du chevreau.

Nous devons une mention particulière à une espèce de chameau qui rend possibles les expéditions des voleurs du désert, et fait la richesse des tribus qui le possèdent. Le *mahari*, beaucoup plus svelte que le chameau ordinaire, a la tête sèche, les yeux noirs et saillants, les lèvres longues et cachant bien ses dents, la bosse petite, et la partie de la poitrine qui doit porter à terre lorsqu'il s'accroupit forte et protubérante. Le tronçon de sa queue est court, ses membres, très-secs dans leur partie inférieure, sont bien fournis de muscles à partir du jarret et du genou jusqu'au tronc, et la face plantaire de ses pieds n'est ni large ni empâtée; enfin ses crins sont rares sur l'encolure, et ses poils, toujours fauves, sont très-fins. Il supporte très-facilement les privations; son allure habituelle est le trot; il peut le tenir un jour entier, et fait habituellement 160 kilomètres. Les Sahariens en prennent un soin particulier, mais son éducation difficile est probablement la cause du petit nombre de ces animaux.

§ II. POPULATIONS. — TOUAREGS, TIBBOUS, ETC. — Une partie du Sahara est inhabitée et inhabitable; mais le reste est occupé par deux races dont nous avons déjà beaucoup parlé, les Berbères et les Arabes. Les Berbères, comme nous l'avons déjà dit, paraissent aborigènes et les descendants des Lybiens et des Gétules. Les Arabes, venus du Maroc, ont refoulé les anciens habitants jusqu'au Sénégal et même jusqu'au Niger; dans l'est ils sont mêlés aux Berbères; dans le nord ils se rapprochent d'eux par intérêt, et pour échanger leurs dattes et leurs laines; dans l'ouest, les deux races restent presque entièrement isolées. L'Arabe, dans le Sahara comme dans le Maroc, est ordinairement nomade, et vit du lait de ses chameaux pendant les deux tiers de l'année. Le Berbère habite principalement les oasis et se livre à la culture des palmiers, qui lui fournit presque toute sa nourriture.

Les Berbères se partagent en deux grandes fédérations, les *Tibbous* et les *Touaregs*, qui sont séparées à peu près par une méridienne qui irait du Fezzan au Bournou. Les Tibbous sont à l'est, et les Touaregs à l'ouest de cette ligne.

Les Touaregs se divisent en huit grandes fractions, qui ont chacune des sultans ou des chefs, et dont une partie mène la vie pastorale, une autre se livre au commerce ou au brigandage. Tous les Touaregs sont blancs. Ils habitent à la fois sous des gourbis et sous des tentes en peaux tannées, vivant du produit de leur chasse ainsi que de celui de leurs troupeaux de chameaux et de moutons à poil ras, qu'on appelle *demman*, et qu'ils possèdent en quantités innombrables. Ceux du sud cultivent le riz et le *bechna*, ceux du nord ne connaissent le travail de la terre que depuis quelques années. Ceux-ci sont les moins mal connus; ils habitent l'immense plaine appelée *Tanzerouft*, qui s'étend entre Aïn-Salah, les monts du Hoggar et le Fezzan, par conséquent qui se trouve au sud du Sahara algérien; on y trouve à peine un brin d'herbe; à l'est il y a des dunes de sable et des montagnes dont l'altitude paraît considérable.

Le costume des Touaregs est très-bizarre et a contribué à leur donner une renommée de pillards sauvages, et pour ainsi dire de bêtes de proie. Il se compose de deux grandes robes, l'une blanche, l'autre bleue, en toile de coton; d'une espèce de cafetan en laine ou en soie qui descend jusqu'à terre, et d'un pantalon flottant sur les hanches, attaché par une ceinture autour des reins, et descendant jusqu'au-dessus de la cheville. Ils sont chaussés de sandales en cuir rouge artistement travaillées. Une chachia ou calotte rouge leur couvre la tête; elle est fixée par un turban peu apparent sous lequel passe un voile bleu qui descend jusqu'à la bouche, percé de deux trous pour la vue, tandis qu'un autre venant de l'occiput remonte jusque sur le nez et flotte jusque sur la poitrine. Ce double voile, qui leur cache entièrement le visage et leur donne un aspect diabolique, leur a fait donner le nom de *Moletsnine* (voilés). Il est probable qu'ils ont pris ce voile pour se garantir d'une atmosphère souvent embrasée par le rayonnement des sables, et chargée de poussière impalpable. Ils ont pour armement un grand poignard (*deraïa*), qu'ils portent toujours le long du bras gauche, la poignée vers la main, un sabre droit à deux tranchants, suspendu sur leur dos, une lance en fer, un fusil, enfin un bouclier qu'ils fabriquent avec la peau de l'ouerek ou l'oreille d'un éléphant.

Les Touaregs sont la terreur du désert: montés sur leurs *mahari*, ils pillent et rançonnent toutes les caravanes, lesquelles ne sauraient traverser le pays en sûreté qu'après leur avoir payé tribut. Ils enlèvent un grand nombre d'habitants dans les États du Soudan, et les vendent comme esclaves à Ghraat ou à Ghadamès. Quelquefois, après avoir ainsi vendu les victimes de leurs razzias, ils vont attendre la caravane des acheteurs, et reprennent de force les esclaves dont ils ont reçu le prix. Ceux qui font le commerce apportent dans le Fezzan ou dans le Touat de l'ivoire, des peaux brutes, de la cire, de la gomme et de la poudre d'or; ils en remportent des chachias, des cotonnades, des draps, des pipes, etc.

On suppose que les Touaregs composent un million d'individus. Seuls de tous les peuples de race berbère, ils ont conservé l'alphabet berbère, remplacé chez les autres par l'alphabet arabe; et depuis quelques années, la science a découvert

d'une manière incontestable que cet alphabet est celui des Lybiens. Les Touaregs sont donc la branche la mieux conservée à travers les siècles de l'antique race lybienne née du patriarche Ber. Ils sont musulmans, mais, comme les Kabiles, peu sévères et fort ignorants. On conjecture qu'ils ont reçu aux premiers âges de la prédication chrétienne en Afrique quelques germes de l'Évangile, et l'on a remarqué que la poignée de leur sabre est toujours en croix.

Les femmes des Touaregs sont vêtues d'une robe de coton bleu foncé, qui les couvre depuis le cou jusqu'aux talons. Cette robe est quelquefois garnie sur le devant de broderies d'argent. Elles ne portent pas de voiles, et jouissent de beaucoup de liberté. Les hommes leur témoignent de grands égards, et c'est par les filles, non par les garçons que se fait la succession politique et privée. Ainsi ce n'est pas le fils d'un sultan qui lui succède, mais un fils de sa sœur. « Comment saurions-nous, disent-ils, si le fils du sultan est bien son fils? ne peut-il pas être le fils d'un esclave? Mais quand notre jeune sultan est né de la sœur du cheik, alors nous savons qu'il est du même sang que le sultan. »

Les *Tibbous* occupent la partie orientale du Sahara, depuis le Fezzan jusque dans le Soudan, et se divisent en plusieurs tribus. On présume avec raison que ce sont les Éthiopiens troglodytes auxquels les anciens Garamantes donnaient la chasse : en effet, un grand nombre d'entre eux habitent encore dans des cavernes. Ils sont d'une taille svelte, et tellement agiles qu'on leur donne le surnom d'*oiseaux*. A l'aide des chameaux *mahari*, ils peuvent parcourir de grandes distances en peu de temps : ce qui les engage à changer souvent de résidence. Ils sont vifs, gais, insoucians, et aiment la danse avec passion. Ils ne sont pas cruels ; mais, naturellement voleurs, ils vivent principalement de pillage. Ils mettent à contribution les caravanes qu'ils rencontrent ; et lorsqu'elles sont trop nombreuses pour qu'ils puissent s'en faire craindre, ils exigent une redevance pour laisser les voyageurs puiser de l'eau dans leurs puits. Les dattes forment principalement leur nourriture avec le lait de leurs chameaux. Ils mangent aussi la chair des animaux morts, et le sang des chameaux cuit au feu. Ils font avec les États du nord de l'Afrique un commerce peu étendu d'esclaves qu'ils enlèvent aux nègres ; et d'autre part ils vendent aux États du sud le sel et le natron, qui abondent chez eux. Ils façonnent le sel en *cantos*, espèce de piliers ou de piédestaux d'environ 45 centimètres de hauteur sur 8 à 10 de largeur. Quant au poids, une dizaine de ces cantos forme une bonne charge de chameau. Le *ghaseb* (millet) paraît être la seule denrée que les Tibbous reçoivent en échange de leur sel. Ce sont les femmes qui seules exercent ce commerce. Les Tibbous sont en guerre perpétuelle avec les Touaregs, contre lesquels ils n'ont de protection que les hauteurs rocheuses sur lesquelles leurs villages sont placés. Le trait le plus caractéristique de leurs mœurs est la suprématie qu'ils accordent à leurs femmes dans leurs cabanes et sous leurs tentes. Leur chef-lieu est *Bilmah*, qui n'a que de chétives cabanes construites en terre, mais dont les environs ont des lacs de sel de la plus belle qualité. Les Tibbous ne paraissent pas dépasser 150,000 individus.

D'autres tribus vivent encore dans le Sahara, mais elles sont moins connues, et appartiennent d'ailleurs aux grandes divisions que nous venons d'indiquer. Ce sont les *Mouçéarts*, de race arabe, qui habitent vers le cap Bojador ; ils font ordinairement

des signaux aux vaisseaux afin de les attirer à une perte inévitable sur cette côte dangereuse, et de s'emparer des marchandises et des hommes de l'équipage. Les *Wadelims*, ou *Aoulâd-Deleym*, et les *Ladbessebas*, qui demeurent près du cap Blanc, ont été décrits comme des monstres de cruauté par un Français qui eut le malheur de faire naufrage sur leurs côtes.

Les forêts de gommiers entre le cap Blanc et le Sénégal sont possédées par diverses tribus nommées *Trarzas* ou *Terarzah*, *Braknas* ou *Beraknah*, *Dowiches*, *Aulad-N'Bark*. Nous étudierons ces peuples dans la géographie du Sénégal.

§ III. MŒURS DU SAHARA. — Le Sahara n'a ni rivières navigables, ni routes, ni canaux, ni véhicules en usage dans les autres pays; le voyageur est continuellement exposé à s'égarer sur un sol qui ne porte pas l'empreinte des pas humains : aussi le Saharien élève-t-il dans les plaines des pyramides de pierres appelées *herkours* par les Arabes, et qui servent tout à la fois à marquer l'emplacement des puits et à tracer la route à suivre. « Un puits est un endroit sacré, et il y a comme une convention tacite entre tous les voyageurs, non-seulement de ne point en gaspiller l'eau, mais encore de réparer, quand il en est besoin, la petite maçonnerie en pierres sèches ou en branchages qui s'élève au-dessus du sol autour de son orifice, et contre laquelle vient s'amonceler le sable chassé par le vent. » C'est d'ailleurs la partie unie et sablonneuse que le voyageur choisit de préférence pour sa route, parce qu'elle lui fournit toujours, même après les pluies les plus abondantes, une couche molle et sèche; puis les sources y sont plus fréquentes que dans les parties argileuses ou pier-reuses. Dans le nord du Sahara, chaque oasis a un *fondouk* ou caravansérail, véritable auberge pour les voyageurs et bureau de poste pour les correspondances. C'est là que s'abritent les *kafilah* ou caravanes de commerçants. L'hospitalité, cette loi de l'islamisme, est sacrée dans le Sahara. « Un voyageur voit-il à l'horizon le sable jaune tacheté de points noirs, il devine un douar, et vers la tente qui la première s'offre à lui il porte sa faim et sa soif. On l'a vu venir, on l'attend : les chiens aboient, tout le douar s'anime... on s'empresse autour de lui ; s'il est à cheval, on lui tient l'étrier pour l'aider à descendre et lui faire honneur ; la tente est ouverte, il y entre ; on la sépare en deux avec une espèce de rideau (*el hayal*) ; il est chez lui d'un côté ; de l'autre, la famille est chez elle. Sans savoir ni son nom, ni sa qualité, ni d'où il vient, ni où il va, et sans le lui demander, on lui donne des dattes et du lait en attendant le *taâm* du soir.

» Les douars du Sahara sont généralement formés de 70 à 100 tentes (*khreïma*) élevées symétriquement autour d'un espace vide appelé *merah*, et de 7 ou 8 autres, bâties un peu en dehors par les plus riches ; celles-là sont les *guïatin-ed-dyaf*, les tentes des hôtes. Jour et nuit des serviteurs y veillent, spécialement affectés au service des étrangers qui y sont défrayés, et, comme eux, leurs chevaux, leurs domestiques et leurs bêtes de somme, par chacun des riches tour à tour, par les autres collectivement.

» Quand un douar n'a pas de *guïatin-ed-dyaf*, on laisse arriver les hôtes dans le *merah*, et c'est à qui séduira l'un d'eux par de bonnes paroles pour l'emmener et le nourrir. S'il arrive qu'un étranger s'offre à la tente d'un avare qui le fuit et se cache, et laisse les chiens de garde aboyer, les voisins accourent, l'avare est maudit, et sou-

vent le douar le frappe d'une amende de kouskoussou, de mouton et de laitage, au profit de celui qu'il a refusé d'accueillir.

» Les caravanes ne se hasardent point sans chef : chacune d'elles obéit passivement au maître qu'elle s'est donné ; il y commande absolument ; il a sous lui des *chaouchs* (huissiers) pour exécuter ses ordres ; des *chouâfs* (voyeurs) pour éclairer le pays ; un *khodja* (écrivain) pour présider aux transactions, les régulariser, en écrire les conventions, recevoir, en cas de mort de l'un des voyageurs, les dernières volontés du défunt et recueillir sa succession ; un crieur public pour faire les annonces ; un *moudden* pour appeler à la prière ; un *imâm*, enfin, pour la dire sur les fidèles.

» Le *khebir* (chef de caravane) est toujours un homme d'une intelligence, d'une probité, d'une bravoure et d'une adresse éprouvées ; il sait s'orienter par les étoiles ; il connaît, par l'expérience des voyages précédents, les chemins, les puits et les pâturages ; les dangers de certains passages et le moyen de les éviter ; tous les chefs dont il faut traverser le territoire ; l'hygiène à suivre selon les pays ; les remèdes contre les maladies, les fractures, la morsure des serpents et les piqures du scorpion.

» Quand une caravane a fait choix d'un *khebir*, elle se donne entièrement à lui ; mais il en est responsable devant la loi, et, sous peine d'amende, il doit la préserver de tous les accidents qui ne viennent pas de Dieu : il paye la *dîa* (prix du sang) de tous les voyageurs qui par sa faute meurent, s'égarer et se perdent ou sont tués ; il est punissable si la caravane a manqué d'eau, s'il n'a pas su la protéger ou la défendre contre les maraudeurs. Cependant, comme une fois en marche reculer n'est plus possible, et qu'il faut, heureux ou malheureux, que le voyage s'accomplisse, une caravane se garderait bien d'accuser ou de menacer son chef qui l'aurait compromise, avant d'arriver en un lieu sûr où l'on peut *faire la justice*. Pour échapper à la loi, un *khebir* de mauvaise foi pourrait, ainsi que cela s'est vu, rarement il est vrai, la vendre aux Touaregs, la faire tomber dans une embuscade, partager le butin, et rester avec les voleurs¹. »

La longueur d'une journée de marche est d'environ 32 à 40 kilomètres, quelquefois de 60, lorsqu'il y a quelque nécessité à cause du manque d'eau ou du voisinage de quelque bande de voleurs.

§ IV. COMMERCE. — Le commerce du Sahara se fait au moyen des caravanes, dont les points de départ sont, au nord le Maroc, Alger, Tunis et Tripoli, au sud le Soudan. Tunis et Tripoli importent les articles envoyés d'Europe et d'Asie, tels que les soieries, les merceries, les perles, le girofle, la cannelle, la parfumerie, le papier et le drap ; le Maroc fournit les grains, les laines et les moutons ; l'Algérie est par sa nature mixte appelée à fournir et les produits de l'Europe et les produits de son sol ; le Soudan expédie des esclaves, de la poudre d'or, des dents d'éléphant, du séné, des plumes d'autruche, des peaux de bœuf, des toiles de coton de la Nigritie, des noix de gouro pour teindre les dents, etc., etc.

Les oasis absorbent une partie des denrées envoyées du sud vers le nord et du nord vers le sud : à celles que le nord expédie vers le sud, elles ajoutent du natron

¹ *Le Grand Désert*, par le général Daumas.

et du sel, produits naturels de leur sol; à celles qui vont vers le nord, elles joignent des dattes et des étoffes de laine fine, dont la fabrication forme la principale industrie du Sahara; leurs bernous, haïks et goudourahs se placent facilement; les grosses étoffes pour tentés et les sacs dont on charge les chameaux sont confectionnés par les femmes des nomades. Chaque ville de quelque importance a une foire où les marchés se font surtout par échanges. Les monnaies qui ont cours sont, vers l'est, celles de Tunis, vers le sud, les piastres espagnoles. Les nègres ont pour monnaie habituelle les coquillages nommés *cauris*, et qui sont apportés du Bengale par les Anglais.

Les principales routes commerciales du Sahara sont : 1° celles qui ont pour terme Tembouctou; la première part de Tafilelt, franchit l'Oued-Drâa et passe à El-Arib, Sibicia, Bir-el-Gueda, Marabouti, El-Ekseif, Amoul-Taf, Amoul-Grachine, Tghâza, Cramès, Tligh, Iarouan et Ouazizain; la seconde, partant de la même ville, se dirige d'abord à l'est, passe à Timimoun, où elle se confond avec celle qui vient de l'Algérie, descend ensuite à Aïn-Salah, où elle se joint à celles qui viennent de Ghadamès et du Fezzan; de là elle suit une ligne assez directe, dont les stations principales sont Bir-Ouellen, Bir-Msegguem, Mabrouk, Taghent et Bou-Djebit. Les caravanes de l'Algérie partent de Biskara, passent à Touggourt, à Ghardeïa, à Metlili, à El-Golea, et de là atteignent Timimoun. C'est aussi la même route, au moins depuis Touggourt, que suivent les caravanes de Tunis. Les caravanes de Ghadamès vont droit de l'est à l'ouest par Takouas, Témaçanin, Zaribah et Aïn-Salah. Celles du Fezzan vont par Ghât, Afara, Amhigda à Aïn-Salah. 2° Celles qui conduisent vers le pays de Haoussa : l'une part d'Aïn-Salah, franchit le Djebel-Hoggar et gagne l'oasis d'Aïr vers le sud-ouest, d'où elle aboutit à Gouber; l'autre part de Ghât, point de jonction des caravanes algériennes et tripolitaines, franchit les monts Ouarcerat, passe à Tadjetterat et rejoint la précédente à Aïsou. De l'oasis d'Aïr, souvent les caravanes se dirigent vers l'est pour arriver à Kachnah ou dans le Bournou. 3° Celles qui aboutissent au Bournou : leur point de rencontre est à Mourzouk, d'où elles franchissent le Djebel-Agrouh; le Djebel-Akrouf, passent à El-Hamar, dans l'oasis de Seggedem, à Bilma, Aghadez et arrivent à Kouka.

§ V. DESCRIPTION DES OASIS. — Pour décrire les oasis nous suivrons la route tracée par les caravanes, en commençant par la partie occidentale. C'est d'abord le *Touât*, la plus importante de toutes, comme étant, ainsi que nous l'avons vu, le point de rencontre des caravanes du Maroc, de l'Algérie, de Tunis et de Tripoli. Il est borné au nord par le Maroc, à l'est, au sud et à l'ouest par le Grand Désert. Il se compose d'une suite d'oasis entrecoupées de plaines sablonneuses, et qui forment cinq groupes. Du nord au sud, nous trouvons *Maharza*, chef-lieu *Tabalcouza*; *Gourara*, chef-lieu *Timimoun*; *Aouguerout*, chef-lieu *Kasha-el-Hamera*; *Touât*, chef-lieu *Sba*, et *Tidikeult*, chef-lieu *Ain-Salah*. La population se compose de Berbères-Touât, qui s'appellent eux-mêmes Zenata, et habitent les villes et les ksours, et d'Arabes qui campent sous la tente. Les premiers ont, par leurs alliances avec des négresses, altéré leur sang, sans cependant perdre le nez aquilin, les lèvres minces et les pieds cambrés de leur race. Leurs maisons, groupées en bourgades, sont bâties en terre cuite au soleil, et s'écroulent facilement sous l'action des pluies. Les zaouïas et les marabouts sont seuls

blanchis à la chaux. Les Arabes se conservent *djouâd* (nobles) et ne s'allient qu'entre eux. Quoique parlant habituellement l'arabe, ils n'hésitent pas à employer le zenatia dans leurs relations avec les Touât.

Les habitants des ksours portent une espèce de robe en laine appelée habaïa, une culotte en cotonnade qui se plisse à la ceinture, et dont le bas est bordé d'une passementerie en soie rouge ou noire, et enfin un haïk attaché à la tête par une espèce de turban. Quelques-uns se rasent chaque mois un seul côté de la tête; tous portent des boucles d'oreilles en argent. Les femmes, qui ne se voilent jamais, ont une habaïa sans ceinture, et par-dessus un haïk, dont elles recouvrent leur tête et qu'elles nouent sous le menton. Leurs bras, leurs jambes, sont ornés de bracelets en or, en argent ou en corne noire. Cette nation mange la datte crue, mais mélangée avec une espèce de bouillie composée de farine et de graisse.

Les Arabes portent le costume bien connu de leur race, mais ils ont, hommes et femmes, de petits tatouages au front, aux tempes et sur les mains. Leurs femmes, à l'exception de celles des chérifs, des marabouts et des kadis, sortent sans voile. Leur nourriture se compose de dattes cuites dans le bouillon dont on arrose le kous-koussou.

Timimoun contient 5 ou 600 maisons séparées par des jardins : elle est entourée d'un fossé sans eau, de 4 mètres de profondeur sur 2 ou 3 de largeur, et d'un mur crénelé que dominant des petits forts à deux étages, pouvant recevoir trente ou quarante combattants chacun. On y trouve une kasba divisée en compartiments qui contiennent les richesses des habitants. Sept grandes places sont le rendez-vous ordinaire des marchands, et chaque rue principale, affectée à une corporation, facilite beaucoup les transactions commerciales. Cette ville fait un commerce considérable d'armes apportées de Tunis ou du Maroc, de poudre fabriquée sur les lieux, grâce au salpêtre que l'on tire d'un lac salé situé à quelques kilomètres, etc.

Timimoun, jadis soumise au Maroc, est aujourd'hui indépendante et gouvernée par une *djemâa*, qui impose et prélève des amendes, bannit ou bâtonne, mais ne condamne jamais à mort. L'assassin paye 400 douros pour prix du sang (*dia*) à la famille de la victime, sinon il est banni à perpétuité.

Insalah ou *Ain-Salah*, ville de 5 ou 600 maisons, a une kasba, mais n'a point de mur d'enceinte : au sud elle est dominée par des vergers et des plantations de dattiers; par les autres côtés elle est menacée par les sables qui s'amoncellent au pied de ses maisons. Elle est gouvernée par une *djemâa* composée entièrement d'Arabes. « Quelques familles de la tribu des Touareg-el-Biod (les blancs), qui campent à l'extrémité sud du Tidikeult, se sont installées sous des gourbis auprès d'Insalah; elles peuvent mettre une soixantaine de chameaux sur pied. A côté d'elles campe, sous des tentes en peaux, la tribu arabe des Ouled-Bou-Hamou, qui peut également lever 60 ou 80 chameaux, et qui partage avec les Touaregs l'honneur d'être makhzen (cavaliers) du chef d'Insalah ¹. »

El-Golea ou *Gueléa*, première station des caravanes algériennes, est située à l'est du Maroc et au sud de Metlili, sur une montagne rocheuse de forme conique. Elle compte 200 maisons construites en pierres taillées, et elle a une enceinte en pierres

¹ *Le Grand Désert*, par le gén'ral Daumas.

épaisse et crénelée, qui n'a qu'une porte ouverte vers l'ouest. Un puits d'une grande profondeur lui fournit abondamment de l'eau, et une source d'eau vive emplit un bassin assez vaste pour que vingt chameaux puissent y boire de front. Cette ville est habitée par les *Chambet-el-Mahdy*, qui campent aussi dans les environs : ils ont beaucoup de moutons, de chameaux et de chèvres. Guéléa est entourée d'immenses plantations de dattiers, de jardins et de vergers, que des puits nombreux et intarissables permettent d'arroser.

A l'ouest du Fezzan nous trouvons l'oasis de *Ghât*, qui n'a pas plus de 3 milles d'étendue, mais que sa position a rendue fort importante. La ville qui porte le même nom est située au pied d'une haute montagne qui la domine au nord. Elle est entourée de murailles hautes à peine de 10 pieds, et percées de six misérables portes. Les maisons, bâties en boue et en briques crues, ont trois ou quatre étages; les salles basses servent de magasins. La ville a un faubourg composé de cases de paille et de branches de palmier. Une seule mosquée élève son minaret au-dessus des toits plats du reste de la ville. Les habitants tirent presque tous leurs moyens de subsistance des caravanes, quoique leur petite oasis soit loin d'être infertile. Ces caravanes apportent à Ghât des esclaves, des dents d'éléphant, des cotons indigènes, des plumes d'autruche, des parfums, des noix de gouro, du séné. Les marchands de l'intérieur vendent sur son marché des peaux d'animaux et des cuirs préparés, des ustensiles en bois, des sandales, des coussins de cuir, des sacs, des bouteilles et des outres, des armes. Les importations d'Europe sont des étoffes de soie, des draps de qualité inférieure, de petits miroirs, des bracelets en bois peint, des lames d'épée, des aiguilles, du papier, des gants, etc. Cette oasis est principalement habitée par des gens d'origine mauresque, mais mélangés de Berbères, et qui prennent le nom de *Touaregs d'Azgher*. Les habitants de Ghât forment une république aristocratique, dont tous les membres sont nobles, et n'ont d'autre profession que le commerce et les armes. Ils présentent un effectif de 10,000 guerriers, ce qui suppose 60,000 habitants.

Au sud de Ghât nous trouvons le pays d'*Aïr*, qui n'a pas moins de 400 kilomètres du nord au sud : c'est la plus grande oasis du Désert. Comme le Fezzan, il offre alternativement des vallées bien arrosées et fertiles, et des terrains secs et pierreux impropres à la culture. Il forme un plateau que surmontent des pics de 12 à 1,500 mètres, qui donnent naissance à un grand nombre de sources vives et de cours d'eau permanents. Le plus haut massif de ces montagnes est le *Doghem*, auquel Overweg attribue plus de 1,600 mètres; viennent ensuite le *Baghzen*, l'*Aoudéras* et l'*Éghellâl*. « Ce pays, dit Richardson, est une série de rochers ou de montagnes de granit nu s'étendant dans toutes les directions, et dont quelques pics isolés s'élèvent à 1,000 ou 1,400 mètres; ce sont ensuite de pittoresques vallées resserrées entre des précipices comme autant de filets de verdure; les thouloukhs et toutes les espèces de mimosas et d'acacias, auxquels s'attachent mille plantes parasites qui forment des guirlandes et des festons, acquièrent un développement prodigieux. Il y a des jardins et des champs de blé dans le voisinage de quelques villes et villages où la culture se continue pendant les mois de sécheresse au moyen de l'irrigation; mais l'entretien du sol est presque toujours abandonné aux esclaves. Outre les grains, le pays produit

des végétaux. Les vallées et les rochers sont peuplés de plusieurs espèces d'animaux sauvages, tels que la gazelle, l'ouadan, le bœuf sauvage, l'autruche, le sanglier, le chacal et le lion. »

Cette oasis était autrefois habitée par un peuple noir qui est aujourd'hui mêlé aux Touaregs. Barth a constaté que la langue de ce peuple diffère tout à fait de la langue usitée dans les provinces du Soudan les plus voisines, mais se rapproche de celle de Tembouctou et du Bambarra. La fraction berbère qui fit la conquête d'Aïr y forma un établissement fixe, et reçut alors le nom de *Kailouïs*, qui signifie sédentaires. Son établissement devint bientôt une grande ville, centre du commerce de l'Afrique intérieure : c'est Aghadez. « Les Kailouïs sont petits et actifs; quelques-uns ont le teint blanc des Arabes; d'autres, au contraire, sont aussi noirs que les nègres. Les femmes sont plus petites encore et plus vigoureuses; elles parviennent à un grand degré d'embonpoint. »

La liberté de mœurs des Touaregs du nord se retrouve dans le pays d'Aïr, mais s'y manifeste d'une façon particulière. Une femme ne quitte jamais le toit paternel. Lorsqu'un homme se marie, il reste avec sa femme quelques semaines, et ensuite, s'il ne veut pas établir sa résidence dans la ville où il s'est marié, il doit retourner sans sa femme dans sa propre ville. Lorsqu'un homme voit une femme qui lui plaît, il offre aux parents de la future le prix ordinaire, qui est de quatre chameaux. Si les parents reconnaissent que le prix offert est l'équivalent des charmes ou du rang de leur fille, le marché est conclu. Ces quatre chameaux restent toujours la propriété de la femme; elle pourvoit par ce moyen à son entretien en les envoyant au Soudan ou à Bilmah chercher du millet ou du sel. Les hommes épousent deux ou trois femmes en différentes villes, et allant de l'une à l'autre, sont ainsi constamment en route.

Les Kailouïs se nourrissent surtout de graines de ghaseb et de ghafouley (blé de Guinée). Ils ont des troupeaux de moutons, de chameaux et de bœufs, ainsi que des ânes, très-nombreux, qui servent, comme les bœufs, au transport des marchandises. Les riches ont des maharis. Ils sont gouvernés par plusieurs chefs décorés du titre de sultan, et qui sont entourés d'une armée de partisans et d'esclaves. Tous sont en même temps marchands, et trafiquent de leurs malheureux sujets : c'est même là la principale branche de leur revenu, avec l'impôt qu'ils lèvent comme droit de passage sur les caravanes, et les razzias qu'ils effectuent sur les peuples voisins.

Les principales villes de l'Aïr sont *Aghadez*, *Asoudi* et *Tintalous*. *Aghadez* est située sur un plateau élevé, de formation de granit et de grès : ce n'est qu'un grand village d'environ 700 maisons bâties en argile blanchie et assez spacieuses; elles renferment 8,000 habitants, presque tous marchands ou artisans. Le commerce de cette ville consiste principalement en ghaseb, qui est importé du Damerghou; en *turkedis*, pièce de coton noir fabriquée dans le Soudan pour l'habillement des femmes; en cuirs d'Égypte, calicot d'Angleterre, châles blancs, etc. On remarque à Aghadez la principale mosquée, bâtie en forme de pyramide. Le sultan de cette ville est toujours pris dans une famille particulière, qui tire son origine de Constantinople; quoique élu par les cheiks des différentes tribus, qui contrôlent et surveillent ses actes, il a sur ses sujets droit de vie et de mort. Les plaines qui environnent la ville sont légè-

rement ondulées et couvertes, dans leur partie basse, de l'*acacia arabica* ; il y a d'excellente eau et de l'herbe en abondance.

Asoudi, située plus au nord, est un village de 3 à 400 cabanes et qui n'offre rien de remarquable. *Tintalous* est assise au milieu d'un sol rocheux, sur le penchant d'une colline qui domine une large vallée. La partie la plus remarquable est le palais, construction de pierres cimentées avec de la boue et du bois de mimosa. Cet édifice a la forme d'un carré long avec un seul étage très-élevé, une cour intérieure et quelques dépendances. Un autre bâtiment de même style sert de mosquée. Les maisons ne sont guère que des huttes faites avec les tiges desséchées de l'herbe fine appelée bourekabah, disposées dans la forme conique de nos meules de foin, très-serrées et impénétrables à la pluie et au soleil. Cette ville n'a pas plus de 150 de ces huttes, disséminées sur un espace considérable. Autour de Tintalous on trouve, à une distance d'une ou deux heures de marche, quelques villages ou villes de la même nature, plus ou moins peuplées.

CHAPITRE ONZIÈME.

SÉNÉGAMBIE.

§ 1^{er}. OROGRAPHIE. — ASPECT GÉNÉRAL. — « La côte occidentale de l'Afrique, depuis le Sahara jusqu'à l'endroit où elle se courbe rapidement vers l'est pour former le golfe de Guinée, est le prolongement du Désert, modifié par les effets du climat. Cette nature primitive du terrain est facile à reconnaître sur le littoral. Presque partout devant les côtes basses, dont l'uniformité est seulement interrompue par les hauteurs du cap Vert et quelques collines près de Joal, le Désert, qui ressemble à un lit de mer soulevé au-dessus des flots, se prolonge encore sous la surface des eaux : il existe un véritable Sahara sous-marin, au nord particulièrement ; au sud, les cours d'eau l'ont découpé de mille manières, et ont formé des bancs nombreux et des barres à l'entrée des rivières. Il se termine à la côte méridionale de la Sierra-Leone, qui présente une élévation considérable, prolongation de montagnes venant du centre de l'Afrique¹. »

Ces montagnes forment un massif peu élevé, mais très-large et très-compiqué, qui envoie le Djoliba à l'est, le Sénégal au nord, la Gambie à l'ouest, le Mesurado au sud. Ce massif jette des contre-forts de tous les côtés, principalement à l'ouest, lesquels enclavent les bassins de plusieurs rivières remarquables qui tombent dans l'Océan Atlantique, le Sénégal, la Gambie, le Rio-Grande, etc. Mais ces contre-forts, comme ceux de l'Atlas, forment par leurs groupes des suites de terrasses parallèles à la côte que les fleuves sont obligés de couper successivement, ce qui rend leurs cours très-embarrassés de cataractes. Des escarpements sauvages, des défilés nombreux, des forêts impénétrables, couvrent ces montagnes. Celles de la côte, depuis le cap Vert jusqu'à la Gambie, offrent quelques indices de volcans, ou plutôt représentent des roches d'origine ignée. Le pied du cap de Sierra-Leone est aussi entouré de prismes basaltiques. D'immenses terrains formés par alluvion donnent à la côte quelque res-

¹ Bertrand Bocandé, *Bulletin de la société de géog.*, 1849.

semblance avec la Guyane. Les îles au sud de la Gambie, noyées en partie sous l'eau, s'accroissent continuellement.

Le plateau de la Sénégambie et celui de l'Abyssinie, placés aux deux extrémités de la plus grande largeur de l'Afrique, présentent des analogies très-remarquables dans la constitution de leurs montagnes, la disposition de leurs terrasses, la nature et les produits de leur sol. Ils semblent les bastions du grand plateau méridional, et ils donnent source aux deux plus grands fleuves de l'Afrique, le Nil et le Niger, dont les cours semblent symétriques, le premier du sud-ouest au nord-est, le second du nord-ouest au sud-est. Si la civilisation parvient jamais à percer la masse continentale, ses deux points de départ seront les plateaux de l'Abyssinie et de la Sénégambie, par lesquels elle descendra dans le bassin du Niger.

§ II. LE SÉNÉGAL, LA GAMBIE, ETC. — Le *Sénégal* prend sa source dans les montagnes de Diallon-Kadou, sous le nom de *Bafing* ; il coule du sud au nord, traverse le pays de Bambouk, et reçoit à droite un grand nombre d'affluents. Le principal, qu'on peut regarder aussi comme le fleuve même, est le *Kokoro*, qui descend des mêmes montagnes, présente des bords très-escarpés et traverse le pays de Foulladou. Ensuite le Sénégal a son cours interrompu d'abord par les cataractes de Gouina, puis, à 80 kilomètres plus bas, par celles de Felou, où il tombe de 15 à 20 mètres d'élévation. Près de ces dernières, il reçoit les *marigots de Kirigou* et de *Kolibiné*, qui traversent les pays montueux de Karta et de Kasson. Après avoir coupé la chaîne des monts Gangara, il coule de l'est à l'ouest en remontant vers le nord, traverse le Galam dans un cours très-tourmenté, et reçoit à gauche, au-dessus de Bakel, la *Falemé*, que nous décrirons tout à l'heure. Ensuite il envoie au sud-ouest une dérivation, le *marigot de Badiara*, qui, après avoir contourné les montagnes du Bondou, se jette probablement dans un lac où aboutit, d'autre part, le Creek-Waliha, dérivation de la Gambie, ce qui met en communication les deux grands cours d'eau de la Sénégambie. Nous verrons plus loin ce qu'on entend par *marigot*. Ensuite le fleuve traverse de Guellé à Matam un pays couvert de belles cultures et de villages bien peuplés. Puis il arrive à Saldé, où un banc de sable interrompt la navigation presque entièrement pendant la saison sèche. Dans ce même endroit, le fleuve jette une dérivation à l'ouest, qui court parallèlement à sa branche principale, sous le nom de *marigot de Doué*, pendant plus de 150 kilomètres, et forme ainsi l'*île à morfil*, jadis renommée par ses troupes d'éléphants. Dans cette partie de son cours, les rives du fleuve offrent tantôt des bois touffus, tantôt des plaines profondes couvertes de hautes herbes ; celle de gauche est bordée d'escarpements verticaux. Dans le Fouta-Toro, ses berges deviennent de plus en plus élevées, et en même temps sa largeur diminue. De Daghana à la mer, « le sol, au lieu d'aller en pente depuis les coteaux sablonneux qui bordent le fleuve jusqu'au fleuve lui-même, va, au contraire, en s'abaissant à partir du fleuve jusqu'à ces coteaux sablonneux. Il résulte d'une telle disposition que toutes les grandes plaines basses doivent leur formation aux alluvions produites par les débordements périodiques du Sénégal¹. » Le fleuve passe encore à Richard-Toll et à plusieurs escales ; puis, quand il n'est plus qu'à 20 kilomètres de la mer, il envoie au nord le *marigot des Maringouins*, navigable à certains moments de l'année, et lui-même se dirige

¹ *Notices statistiques sur les colonies françaises, 1839, III^e partie, page 196.*

brusquement du nord au sud parallèlement à la côte, dont il n'a pu percer les sables, en formant de nombreuses îles, dont la principale renferme la ville de Saint-Louis; enfin il se jette à la mer par une embouchure qu'embarrasse une barre très-redoutable, et qui varie de profondeur suivant les saisons. Tout navire calant plus de 9 pieds d'eau ne saurait s'y aventurer. Pendant une grande partie de l'année, et surtout de novembre à mai, cette barre, commune à presque tout le littoral africain, ne permet aux navires de communiquer avec Saint-Louis qu'à l'aide des frères pirogues de Guett-N'Dar, qui traversent presque toujours avec succès trois lignes de brisants où les canots ordinaires seraient souvent remplis, chavirés et brisés contre la plage¹.

Du mois d'août à la fin d'octobre, les navires calant 4 mètres d'eau peuvent sans obstacle remonter jusqu'au pays de Galam; du 1^{er} juillet au 1^{er} février, les embarcations calant de 1^m,60 à 2 mètres peuvent faire ce même parcours; du 1^{er} février à la fin de juin, il n'y a que les embarcations calant 80 centimètres qui peuvent remonter jusqu'à Bakel; enfin, en tout temps, les navires calant 3 mètres d'eau peuvent aller jusqu'à Mafou, premier haut-fond qu'on rencontre à 288 kilomètres de Saint-Louis. La marée se fait sentir dans le fleuve jusqu'à 200 kilomètres.

Le principal affluent du Sénégal, et qu'on peut regarder aussi comme l'une de ses sources, est la *Falémé*, qui arrose le Fouta-Diallon, court directement du sud-est au nord-ouest, et va se jeter dans le fleuve au-dessus du fort de Bakel. Ses bords, taillés à pic dans une masse de sable rouge, s'abaissent quelquefois brusquement et laissent les eaux se répandre au-dehors. « La Falémé, dit M. Raffenel, reçoit un assez grand nombre de cours d'eau, qui viennent au début des orages lui apporter les eaux pluviales qui la grossissent. Après les orages, ces cours d'eau changent la direction de leur courant, et d'affluents qu'ils étaient originairement ils deviennent *effluents*, c'est-à-dire qu'ils reçoivent le trop plein des eaux de la rivière, et qu'ils le transportent au milieu des terres : c'est là leur destination normale, car leur affluence n'est qu'accidentelle et d'une très-courte durée. Ils portent au Sénégal le nom particulier de *marigots*, très-connu, mais dont le sens n'avait pas encore été déterminé avec précision : il arrive souvent, en effet, surtout aux nègres, d'appeler ainsi toute espèce de cours d'eau, quelle que soit la cause de son alimentation. Mais ce qui caractérise de la manière la plus positive un marigot, c'est qu'il est formé par un cours d'eau, et que l'existence qu'il reçoit ainsi n'est que momentanée. Le marigot n'est qu'un canal naturel, une sorte de réservoir, ou plutôt de dégorgeoir, qui se remplit et se vide chaque année, comme la plupart des marais. Il en est qui ont une très-grande étendue, et qui conservent longtemps après l'écoulement, dans les parties profondes de leur lit, des flaques d'eau qui ne disparaissent que lentement et par l'évaporation. Il en est d'autres, aux rives peu relevées, par-dessus lesquelles l'eau déborde facilement pour se répandre dans les plaines qu'elle inonde. La rive orientale de la Falémé appartient à un terrain accidenté et montueux, dans lequel il ne serait pas étonnant qu'il existât des sources; mais il ne peut en être ainsi pour la rive gauche, qui, bien qu'accidentée quelquefois et relevée en berge assez escarpée, n'en appartient pas moins à un terrain généralement plat, qui ne possède que çà et là de petits monticules sans importance. » La Falémé, au moment où elle se jette dans le Sénégal, est

¹ Bouet, *Mémoire sur la navigation aux côtes occidentales d'Afrique*.

large de 200 à 220 mètres. Le lit de cette rivière contient dans une partie de son cours des sables aurifères, qui sont presque toujours déposés au pied des plus grands escarpements de la rive gauche. On creuse à peine pour obtenir cette terre sablonneuse, de même nature que celle des mines de l'intérieur, et qui, pendant la saison des pluies, se trouve évidemment arrachée aux mêmes terrains, et transportée avec les eaux des torrents jusqu'à la Falémé.

Nous avons nommé les principaux marigots du Sénégal; mais il en est un qui mérite quelques détails : c'est le *marigot de Tawey*, qui part d'un point voisin de Richard-Toll, et qui se dirige au sud dans le lac *Ponié-Foul*, dont la longueur est d'environ 24 kilomètres et la largeur d'un peu plus de 12 kilomètres. Ce lac renferme plusieurs îles, dont la plus considérable, appelée *Ghéalan*, est large de 4 kilomètres et longue de 8, et sur laquelle se trouvent quelques villages, dont les habitants sont doux, affables et paisibles. « Ces Africains, dit un voyageur, nous ont paru généralement bien faits, robustes et bien constitués. Leur taille est, pour l'ordinaire, au-dessus de la médiocre, bien prise et sans défaut essentiel; leurs cheveux sont noirs, crépus, laineux, souvent d'une finesse extrême. Ils ont aussi les yeux noirs et bien fendus, les traits de la figure assez agréables, et en général peu de barbe. Les femmes sont peut-être mieux faites encore que les hommes; leur peau est d'une douceur et d'une finesse singulières. Elles ont également les yeux noirs et bien fendus, la bouche et les lèvres petites. Nous en avons fréquemment rencontré qui étaient d'une beauté parfaite¹. » Le Ponié-Foul et le marigot de Tawey ne sont navigables que pour les embarcations qui ne calent pas plus de 1^m,60, et seulement du mois d'octobre à la fin du mois de janvier; le reste de l'année, ils ne peuvent supporter que des bateaux plats.

La végétation des rives du Sénégal présente, depuis son embouchure jusqu'au village de Makka, situé à 32 kilomètres environ au-dessus de l'île de Saint-Louis, des palétuviers (*rhizophora*), dont les racines vigoureuses opposent une barrière aux envahissements du fleuve. « Au-dessus de Makka, les palétuviers cessent complètement, et sont remplacés par des groupes de *typha latifolia*, d'*arundo altissima* et de *cyperus articulatus*; les plaines argileuses et annuellement submergées sont couvertes de graminées vivaces, et çà et là de buissons rabougris de tamariscs; à 32 ou 40 kilomètres au-dessus de Makka, les roseaux diminuent sensiblement, et font place aux *acacia arabica* et aux *adansonii*; les buissons de tamariscs deviennent très-communs, et le sol, tout en s'élevant peu à peu, demeure revêtu d'herbes à racines vivaces. D'immenses espaces salés sans végétation sont jetés au milieu de ces plaines verdoyantes et peuplées de sangliers d'Éthiopie, de chacals, de hyènes rayées, de lions et de serpents. On voit la végétation augmenter à mesure qu'on remonte le fleuve, et le sab-sab (*sesbonia punctata*), d'abord assez rare, succède aux acacias et aux tamariscs. Une espèce particulière de *polygonum* borde aussi sur plusieurs points avec le *sesbonia* le lit du Sénégal; au delà du marigot des Maringouins, les bords du Sénégal sont plus boisés; des groupes peu élevés, mais touffus, servent de refuge assuré à de nombreux crocodiles. Au-dessus de l'île aux Caïmans ou île Kouma, entre les véritables falaises que présente alors le Sénégal sur la rive gauche, croissent çà et là de gros *mertensia*,

¹ Relation d'un voyage dans la Sénégambie, par M. Perrottet. *Nouvelles Annales des voyages*, 1833.

des touffes de *sapindus senegalensis*, de *diospyros dioica*, de *crataeva adansonii*. Les tertres coniques et caverneux élevés par les termites se multiplient et sont couronnés de *grewia betulæfolia*, de *cædabas farinosa*, de *celastrus*, de *capparis tomentosa* et de *capparis corymbosa*, qui abritent sous leurs larges touffes d'innombrables légions de pintades et de perdrix. On trouve aussi en abondance, dans tous ces terrains secs et sablonneux, le *niotoult* des Yolofs (*heudelotia africana*). Sur la rive en face de Daghana croît en abondance le rondier, espèce de palmier; le *salix ægyptiaca* (le *kelélé* des indigènes) forme aussi dans les environs des groupes plus ou moins rapprochés¹. »

Entre les embouchures du Sénégal et de la Gambie se trouve celle du *Salum*, qui sert de frontière aux Yolofs et aux Mandingues; il offre quelques difficultés à son entrée par suite des bancs mouvants qui l'obstruent; mais une fois que ce passage a été franchi, on n'éprouve plus d'obstacle jusqu'à 90 milles de distance environ. C'est le commerce français qui exploite presque seul la partie navigable de la rivière de Salum; mais les Anglais en exploitent le cours supérieur, où ils pénètrent sur de grandes chaloupes par les marigots qui la font communiquer avec la Gambie.

La *Gambie* prend sa source dans les montagnes de Fouta-Diallon, derrière la Falémé; elle coule d'abord parallèlement à cette rivière, mais en faisant de si nombreux détours, qu'ils forment déjà une longueur de 600 kilomètres quand elle n'est qu'à 68 kilomètres de son point de départ. Elle coule ensuite à l'ouest en arrosant le Cantora, le Wolli, le Yamin, le Barra, etc. La partie supérieure de son cours, c'est-à-dire celle qui est au-dessus de l'île de Mac-Carthy, offre, à divers intervalles, des obstacles insurmontables à la navigation pendant la saison sèche. D'autre part, à l'époque des pluies, les îles et les roches escarpées deviennent des bas-fonds et des cayes dangereuses. Au-dessous de Barraconda, la Gambie peut être cependant considérée comme navigable pour les bâtiments d'un très-faible tonnage. A Fattatenda, elle est plus large que le Sénégal à Bakel. Dans la partie inférieure du fleuve, on trouve l'île de Mac-Carthy, qui renferme Georges-Town, chef-lieu des comptoirs anglais sur la Gambie. Alors elle est navigable pour des gros bâtiments marchands. Les pluies lui donnent un énorme volume d'eau, mais en même temps une telle rapidité qu'on ne peut y naviguer contre le courant. Son embouchure, qui a 2 milles de largeur, est obstruée de bancs nombreux; mais elle n'a pas de barre, ce qui la rend accessible aux grands navires, et même à des frégates pendant 50 kilomètres. La Gambie a des marigots comme le Sénégal. A 160 kilomètres de son embouchure, elle jette au sud une dérivation très-faible, mais qui, se grossissant peu à peu des eaux de l'intérieur, devient un fleuve considérable. Ce fleuve, qu'on appelle la *Casamance*, se dirige de l'est à l'ouest, et se jette dans l'Océan après un cours de 300 kilomètres. Ses eaux sont basses, paresseuses et très-troubles, son lit généralement assez large, mais peu profond; sa navigation est souvent entravée par des îlots, des bancs de sable, des bois flottants. Les marigots, si utiles comme voies de communication dans le Sénégal, manquent dans la Casamance, et sont remplacés par des marais.

Les rivières de *Santo-Domingo* ou de *Cacheo*, de *Géba* et de *Rio Grande*, sont moins des rivières que des bras de mer. « La rivière de *Cacheo* est d'une navigation facile, bordée de mangliers et extrêmement encaissée; elle n'a point, comme la

¹ Amédée Tardieu, *Sénégalie*, dans l'*Univers pittoresque*.

Casamance, ces bancs nombreux, ces passes difficiles et changeantes qui ne permettent qu'aux embarcations d'un petit tonnage de la remonter. Elle est partout profonde, et la sonde donne encore 4 mètres devant Farim.

» Le *rio de Géba* paraît d'abord un golfe, mais il ne peut être remonté qu'avec de petites embarcations. Son lit s'élève insensiblement jusqu'à un point où il montre une espèce de crête qui reste presque à sec à marée basse; il s'abaisse ensuite en pente légère; la sonde rapporte une demi-brasse à Ponta-d'Espinha et quatre brasses à Fà. Les barres augmentent la difficulté de la navigation dans le *rio de Géba*¹. »

Le *rio Grande*, qui n'a que 400 kilomètres de cours, est remarquable par ses sinuosités, sa profondeur et ses larges bouches. Il est navigable pour les navires de moyenne grandeur jusqu'à 40 et quelques kilomètres de son embouchure : il se divise en deux branches : l'une, sous le nom de *rio Grande*, se dirige vers le nord; l'autre, sous le nom de *rio Bolole*, court vers l'est.

§ III. CLIMAT. — PRODUCTIONS. — ANIMAUX. — Les côtes de cette région éprouvent le plus haut degré de chaleur que l'on connaisse sur le globe. La cause en doit être cherchée dans les vents d'est, qui arrivent ici après avoir traversé le sol brûlant de l'Afrique dans toute sa largeur. Il n'y a que deux saisons : l'une que l'on peut regarder comme un été modéré, l'autre comme une véritable canicule; mais, pendant toute l'année, le soleil, à midi, est insupportable. Le baromètre y monte presque toujours dans les circonstances où il descend en France, c'est-à-dire au commencement des orages. Le vent souffle presque sans interruption du nord et du nord-ouest. Les vents alizés, ou d'est, ne se font sentir qu'à 120 kilomètres de la côte : le vent du sud y est très-rare. Dans la saison des grandes chaleurs on éprouve, pendant trente jours environ, un calme plat qui énerve les corps les plus robustes. Depuis les premiers jours de juin jusqu'à la mi-octobre, il tombe tous les ans seize à dix-huit grosses pluies qui donnent 50 à 60 pouces d'eau : une seule en donne quelquefois 6 à 7 pouces. Pendant le reste de l'année, les rosées sont considérables. Le mélange de chaleur et d'humidité continue qui règnent dans la Sénégambie rend le climat funeste aux Européens, mais il donne une vigueur prodigieuse à la végétation.

A la tête des arbres s'élève ici ce colosse du règne végétal, l'immense baobab, l'*Adansonia digitata* de Linné. Son fruit, surnommé *pain de singe*, nourrit abondamment les nègres, qui, au lever du soleil, épient religieusement le réveil de ses fleurs, fermées pendant la nuit. Il pare toute la Sénégambie de ses voûtes verdoyantes et surbaissées : il est peu élevé, et Golberry en a observé un qui avait 24 pieds de haut sur 34 de diamètre et 104 pieds de tour. Les forêts de ces contrées, aussi épaisses que celles de la Guyane ou du Brésil, renferment également des cocotiers, des palmiers, des mangliers, des bananiers ou pisangs, des tamariniers, des papayers, diverses espèces de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de sycomores. On y remarque l'hyménée ou courbaril qui fournit une boisson agréable; l'*elais guineensis*, dont on tire de l'huile et une espèce de beurre; un arbre à pois, nouvelle espèce de *robinia* observée sur la côte d'Or; un arbre ressemblant au tulipier, qui forme un nouveau genre dans la tétrandrie de Linné, et un autre, mal à propos appelé cèdre, qui est une nouvelle *avicennia*. Le précieux *schea*, ou l'arbre à beurre, forme une des

¹ Ertrand-Bocandé, *Notes sur la Guinée portugaise*, 1849.

principales richesses du royaume de Bambouk; mais cet arbre, probablement du genre des *croton* ou des *élais*, appartient plutôt à la Nigritie. Il paraît certain que le *laurus cassia* croît dans les forêts. L'existence du caféyer n'a rien que de probable, puisqu'on sait qu'il vient au midi de l'Abyssinie; mais est-ce précisément l'espèce d'Arabie? Parmi les autres plantes aromatiques, la Sénégambie possède l'espèce de poivre appelé *malaquette*, le piment, le poivre d'Espagne et le gingembre. Le coton prospère et surpasse même celui du Brésil. Il vient de la soie blanche et légère attachée aux semences du *gossypium punctatum*, de la famille des malvacées, arbrisseau haut de 1 à 2 mètres, qui croît spontanément sur le bord des fleuves. Dans le pays de Galama chaque famille a son champ de coton pour son usage. Dans le Bondou on traverse de larges plaines plantées de cotonniers, qui font la prospérité du pays. L'indigotier vient en tout temps, en tout lieu, et donne plus de 25 espèces presque toutes propres à la teinture. L'arachide, produit de l'*arachis thypogea*, vient spontanément et n'est cultivée que depuis 1842. En 1855, l'exportation pour la France s'en élevait à 4,850,000 kilogrammes, représentant une valeur de plus d'un million. Les meilleures arachides sortent du Cayor et du Galam. Enfin viennent les gommes, ce précieux produit si abondant dans cette partie de l'Afrique, et dont l'exportation pour la France s'est élevée, en 1853, à près de 4 millions de kilogrammes. La plus importante vient de l'*acacia-verek* : elle se récolte après la saison des pluies. Alors les écorces des gommiers imbibées d'eau se distendent et se gonflent; puis les vents d'est les sèchent brusquement; les fendent et permettent ainsi à la gomme de s'échapper par des incisions naturelles, sous forme de larmes ou de boules que l'on recueille.

Les plantes alimentaires abondent. On cultive l'holcus de deux espèces, le *sorghum* et le *doura*; une troisième, nommée *holcus bicolor* par Isert, porte sur la côte d'Or le nom portugais de *milho* ou millet, et rend jusqu'à 160 pour un. Le riz est cultivé dans les hautes terres. L'Amérique a donné à l'Afrique le maïs ou blé de Turquie, mais la patate paraît indigène. Les autres plantes herbacées qui servent à la nourriture, sont l'igname, le manioc ou cassave, la grosse fève que produit le *dolichos lignosus*, le délicieux ananas, qui croît dans les endroits les plus déserts; enfin différentes espèces de melons et de courges.

Le tabac se trouve partout et en grande abondance. Les nègres aiment tellement à fumer cette plante, qu'ils supportent plus facilement la faim que la privation de cette jouissance. La canne à sucre, abondante et excellente, ne sert qu'à nourrir les éléphants, les cochons et les buffles, qui l'aiment beaucoup; quelquefois le nègre en boit le suc. L'abondance des aloès, des balsamines, des tubéreuses, des lis, des amaranthes, plantes au milieu desquelles s'élève la *methonica superba*, magnifique liliacée qui n'est point aussi fréquente ici que sur la côte de Malabar, donne à la fleuraison de ces contrées un aspect de pompe et de magnificence qui étonne le voyageur européen. Le trait le plus singulier de la végétation éthiopienne, c'est peut-être la hauteur à laquelle s'élève l'*herbe de Guinée* (*panicum altissimum*). Élevée de 1^m,65 et quelquefois de 3 à 4 mètres, cette plante forme d'immenses forêts herbacées, où des troupeaux entiers d'éléphants et de sangliers errent sans être vus. L'énorme serpent boa se cache sous ce gazon gigantesque. Souvent le nègre allume ces savanes pour rendre l'air plus pur ou la culture plus facile; alors, pendant la nuit, de larges

fleuves de feu semblent sillonner la campagne et dissiper les ténèbres; mais pendant le jour, des colonnes de fumée couvrent l'horizon, et les oiseaux de proie les suivent en foule pour dévorer les serpents et les lézards étouffés dans les flammes.

L'espèce de *gouet* appelée *arum aphyllum*, plante singulière qui habite les lieux pierreux et montueux, est commune au Sénégal; les habitants du pays de Cayor mangent sa racine dans les temps de disette; ils la font sécher, puis bouillir, et tandis qu'elle est chaude ils en extraient le jus qui est un poison. Un petit arbre nommé *pterocarpus africanus*, qui perd ses feuilles en novembre et fleurit en décembre, est connu des habitants du Sénégal sous le nom de *kari* : il fournit une bonne espèce de gomme, par une simple incision faite dans l'écorce.

Aucune partie du monde ne nourrit de plus nombreuses troupes d'éléphants, de singes et de gazelles, de chevrotins, de rats et d'écureuils. Dans toute l'étendue de l'Afrique, l'éléphant vit sauvage; nulle part il n'est apprivoisé. Les anciens avaient remarqué avec justesse que l'espèce d'éléphant d'Afrique est plus petite et moins courageuse que celle d'Asie; mais ses défenses sont beaucoup plus grosses; l'ivoire, plus dur, jaunit moins promptement; il fournit presque tout celui du commerce. L'hippopotame, qui, dans les eaux douces et marécageuses, devient monstrueux, se montre plus fréquemment dans les régions méridionales. Le rhinocéros n'est guère connu, même dans le Benin. Le lion est moins commun que la panthère et le léopard. L'hyène maculée ou tigrée est fréquente dans ces contrées, tandis que l'hyène ordinaire est la plus commune dans le nord de l'Afrique. On redoute encore plus le chakal. La girafe, vue par Mungo-Park et d'autres voyageurs dans la Nigritie, s'égare quelquefois sur les côtes. Les zèbres s'y rencontrent par troupes, et les nègres les chassent pour en avoir la peau et la chair.

L'espèce de singe la plus remarquable est le *simia troglodytes*, nommée dans le Congo *hympansay* dont nous avons fait *chimpanzée*; c'est le *jocko* de Buffon, qui l'a confondu avec l'orang-outang des Indes. Ce singe se rapproche moins de l'homme par sa conformation physique que l'orang-outang; il le surpasse peut-être par son intelligence. Le hideux *mandrill* varie avec l'âge. On y rencontre encore le *pithèque*, que Linné appelle *simia inuus*; le *colobe* ou la *guenon à camail* de Buffon, jolie espèce dont la tête et toute la partie supérieure du corps sont garnies d'une crinière jaune et noire en forme de camail, et dont la queue est d'un beau blanc; la *guenon blanche* (*cercopithecus petaurista*), la *guenon patas* et la *guenon diane*, le *callitriche* ou *singe vert* (*cercocebus sabæus*); le *cynocephale papion*, renommé par son caractère féroce et sa lubricité; en un mot, presque tous les singes de la famille des *guenons*, dont ces contrées paraissent être la patrie. Deux animaux remarquables, voisins des singes, et de la famille des *lémuriens* ou *makis*, n'ont encore été trouvés que dans la Sénégambie et la contrée qu'on a appelée Guinée; ce sont le *galago senegalensis*, qui n'est pas plus gros qu'un rat ordinaire, et le *galago guineensis*, qui passe pour être doux, lent et paresseux. On lui donne aussi le nom de *galago potto*.

Les nègres du Sénégal prennent la civette toute jeune et l'apprivoisent, c'est la *viverra civetta* qui fournit un parfum que les Orientaux regardent comme délicieux. Parmi les antilopes et les gazelles, le *kob*, le *nanquer*, le *nagor*, habitent les bords du Sénégal et du rio Volta : il en est de même du *kével* et de la *corine*; ces antilopes

vont par troupes innombrables, composées de plus de mille individus. Le sanglier d'Éthiopie, dont on a fait le genre *phascochère*, peuple les bois marécageux du Sénégal, du cap Vert et de la Guinée. Une verrue longue de 3 pouces, qui occupe chacune de ses joues au-dessus de l'œil, une épaisse crinière qui flotte sur son cou, lui donnent un aspect féroce que ses mœurs et ses habitudes justifient.

Les chiens de l'Afrique occidentale sont de la taille de nos braques, mais paraissent tenir un peu de l'espèce du mâtin; ils ont le poil court, rude et roux, comme dans tous les pays chauds, et n'aboient pas¹. Les chevaux, sur la côte d'Or, sont petits et laids; mais Adanson admire le cheval du Sénégal; ce fleuve est probablement la limite de la race berbère ou maure. L'âne y devient très-beau et très-fort. On voit quelques chameaux, mais en petit nombre, et l'on n'en trouve plus au sud du Sénégal. Les nègres élèvent des bœufs, des buffles, des moutons et des chèvres.

On trouve dans toutes les basses-cours des nègres l'oie armée, l'oie d'Égypte, la pintade, et la plupart des volailles connues en Europe.

Parmi la multitude d'oiseaux qui habitent les forêts, on remarque l'*ardea alba minor* ou l'aigrette, dont les plumes sont un objet de commerce. Les jolis perroquets sont en quantité innombrable: leurs essaims sont chassés des arbres par le cri des singes. Adanson a vu le nid d'une énorme espèce d'aigle ou vautour nommé *n'ntann* par les indigènes: ce nid avait 1 mètre de haut. On est affligé par des insectes venimeux, par des reptiles dégoûtants, par des nuées de sauterelles. Les caméléons y sont très-communs. Les abeilles sauvages y fourmillent; leur miel et leur cire sont pour les nègres un objet de commerce. Dans les forêts solitaires, les *termites* déploient leur étonnante industrie. Golberry a vu dans le bois de Lamayava à Albreda, sur les bords de la Gambie, des édifices pyramidaux de ces insectes, dont la hauteur allait à 5^m,30, et dont la base occupait un espace de 11 à 12 mètres carrés.

Les crocodiles, les cachalots et les lamantins habitent quelquefois tous ensemble les embouchures des grandes rivières. Des huîtres se suspendent en foule aux branches des mangliers qui les bordent; elles sont bonnes à manger, grandes et grasses, mais elles n'ont pas la fraîcheur des huîtres du Nord.

Sans doute le règne minéral de ces contrées équinoxiales n'est ni moins riche ni moins varié dans ses productions que les deux autres; mais nous le connaissons peu. Au nombre des objets les plus dignes d'attention, on doit compter les mines d'or que l'on dit exister dans le pays de Bambouk, situé entre le Sénégal et la Gambie, à égale distance de l'un et de l'autre. Labat a vu des montagnes entières d'un beau marbre rouge à veines blanches. Les nègres font de belles poteries avec une terre blanche et onctueuse, commune dans ces régions. C'est sur la côte, et surtout dans les rivières près du golfe des îles de *los Idolos*, que se trouve cette glaise grasse qu'ils mêlent comme du beurre avec leurs aliments.

§ IV. POPULATIONS. — PAYS DES MAURES. — Trois nations remarquables, divisées en une multitude d'États indépendants, se partagent la domination de la Sénégambie: 1^o les *Peuls* ou *Foulahs* occupent les pentes occidentales du plateau jusqu'au sud du Sénégal; on en trouve aussi dans le haut bassin du Niger et dans le Sahara; 2^o les *Mandingues* occupent principalement les pentes méridionales du plateau, et ont

¹ Golberry, *Fragments sur l'Afrique*, t. II.

répandu leurs colonies sur les basses terrasses jusque parmi les Foulahs et même sur la côte; 3° les *Yolofs*, beaucoup moins puissants que les premiers, habitent le bassin inférieur du Sénégal. Nous donnerons quelques détails sur les mœurs de ces trois peuples à mesure que nous décrirons leurs pays. Il faut leur ajouter les populations sahariennes appelées improprement *Maures*, qui habitent la rive droite du Sénégal et qui ont longtemps dominé sur la rive gauche. C'est par celles-ci que nous allons commencer la description de la Sénégambie. Elles comprennent quatre grandes tribus : les Trarzas, les Braknas, les Dowiches et les Aulad-N'Bark. Ces tribus sont toutes constituées de la même façon, et ce que nous dirons sur les Trarzas servira en même temps pour les trois autres.

Les *Trarzas* occupent un territoire limité : à l'est, par la rivière Saint-Jean, au sud, par le Sénégal, à l'ouest, par l'Océan, au nord, par le Sahara proprement dit; ils forment une population nomade de 50 à 60,000 individus, qui appartiennent à quatre espèces de tribus bien distinctes : 1° tribus *arabes* guerrières; les unes (ce sont les Trarzas proprement dits) fournissent les chefs du pays; on les appelle au Sénégal tribus de princes: ce sont les *Ouled-Dahman*, les *Attem*, etc.; les autres sont seulement indépendantes, comme les *Aleb*, les *Azounas*, les *Bouidat*, etc.; 2° tribus *berbères* guerrières ayant presque entièrement oublié leur langue pour parler l'arabe; elles sont tributaires des tribus de princes. Ces tribus sont de la nation berbère des *Zénagas*, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du nord de l'Afrique au moyen âge. Youssef-Ben-Tafin, qui dans le onzième siècle se trouva maître des trois États barbaresques, de l'Espagne et du Sahara, était de cette nation; 3° puis viennent des tribus berbères de marabouts (*tolba*), nombreuses, riches, commerçantes, qui ne portent jamais une arme et font le commerce des gommés; ces tribus repoussent le nom de *Zénagas*, qui, au Sénégal, a acquis la signification de tributaires; 4° enfin il y a des tribus de mulâtres ou noirs affranchis qu'on appelle *Aratins*, et qui sont en quelque sorte les serfs des tribus de princes.

Les tribus de marabouts vivent de leurs troupeaux et du commerce; les tribus de *Zénagas* guerriers et les tribus d'*Aratins* vivent de leurs troupeaux et de vols sur la rive gauche; les tribus de princes et d'Arabes indépendants vivent en rançonnant tout le monde, nomades de la rive droite et noirs de la rive gauche.

Les Trarzas ont toujours été les ennemis les plus directs de la domination française.

Le territoire des Trarzas contient trois des principales forêts d'acacia qui jusque dans ces derniers temps alimentaient de gommés le commerce de nos escales; ce sont : la forêt du *Sahel*, située à 100 kilomètres du Sénégal et à 80 kilomètres est de Portendik; la forêt d'*El-Abiar*, au nord de la précédente; la forêt d'*El-Fethha*, à 40 kilomètres sud-sud-est de la précédente. Au sud de la forêt d'*El-Fethha*, et communiquant au Sénégal par le marigot de Sokamm, nous trouvons le lac de *Cayor*, ainsi nommé parce qu'autrefois se trouvait sur ses bords le village de Cayor, qui s'est depuis transporté à Gaé, sur la rive gauche. Appelé R'Quiz par les Maures et Khomac par les Yolofs, il a environ 28 kilomètres de long sur 8 de large; il est bordé de collines boisées; son eau est douce en toute saison; ses bords sont peuplés et ses environs sont très-beaux. C'est autour du lac de Cayor que se réunissent les tribus de Trarzas quand elles ne peuvent s'approcher du Sénégal.

Les *Braknas*, placés à l'est de la rivière de Saint-Jean, s'étendent jusqu'au delà de Bakel, à 480 kilomètres au-dessus de Saint-Louis, et comptent environ 30,000 âmes : ils sont divisés comme les Trarzas en tribus guerrières, tribus serves, et tribus de marabouts. Parmi ces dernières on distingue les *Dablachins*, les *Aulad-Beiry* et les *Zeizebas*.

Les *Dowiches*, qui s'étendent depuis Modinalla jusqu'à l'embouchure de la Falémé, ont pour point central le pays de Tagant, situé à sept journées de marche d'un chameau. Ils paraissent y avoir une véritable ville avec maisons en pierre et en bois, du nom de *Tigigiga*. Près de Tagant seraient les forêts de Lakhor et de Lhamré, qui fournissent la gomme en grande quantité. Les Dowiches cultivent le froment et se servent d'une espèce de charrue trainée par des chevaux ou des ânes. Les mines de sel gemme qui existent dans le Tagant leur fournissent des moyens d'échange avec le Karta, Ségou et même les escales.

Les *Aulad-N'Bark*, situés au nord-est des Dowiches et au nord du Karta, n'ont eu avec nous que des relations peu suivies à cause des obstacles que les Dowiches leur opposent ; aussi nous sont-ils encore moins connus que ceux-ci.

Presque toutes ces tribus sont nomades et étrangères à la culture : elles ne vivaient jadis que de leurs troupeaux, lorsque les demandes du commerce européen leur donnèrent une ressource inattendue dans les gommés, produit naturel de leur sol. Des points d'échange appelés *escales* furent établis sur les bords du Sénégal. Dès lors leur vie se modifia, et si elles ne se montrèrent pas assez intelligentes pour multiplier l'arbre qui leur procurait de grands bénéfices, du moins le furent-elles assez pour s'opposer à ce que d'autres peuples fournissent nos marchés. D'autre part, leur contact avec les habitants de la rive gauche les mirent à même d'apprécier les richesses comparatives du sol, et elles s'habituerent à leur demander les produits nécessaires à leur existence et à celle de leurs troupeaux. Bientôt enfin elles vinrent s'y établir passagèrement, mais à des époques fixes, imitant en cela la conduite des tribus sahariennes de l'Algérie par rapport au Tell. De cette conduite dictée par leurs besoins et leur intérêt résulta pour les Maures une immixtion forcée dans nos rapports avec les États voisins de nos comptoirs. Ils s'inquiétèrent lorsque notre autorité tendait à s'affermir, parce qu'elle gênait notamment leur exploitation du Wallo. D'autre part, leurs exigences aux escales, le monopole qu'ils s'étaient arrogé, provoquèrent plus d'une fois nos réclamations ; et quand nous en appelions aux armes, ils cessaient d'apporter la gomme et ruinaient ainsi nos traitants. Plus d'une fois, par Portendik et par la Gambie, ils tentèrent d'établir avec les Anglais des relations qui eussent abouti à la destruction de notre colonie : aucune de ces tentatives ne réussit, mais elles suffirent malheureusement pour nous rendre plus faciles à céder à leurs exigences, et sous le nom de *coutumes*, le gouvernement payait à leurs chefs un véritable tribut. Aujourd'hui cette situation a cessé : une guerre vigoureuse a chassé les Trarzas du Wallo, qu'ils s'étaient attribué, et les a rejetés jusque dans le désert ; le commerce monopolisé entre leurs mains et entre celles des Braknas est devenu libre ; enfin les coutumes ne sont plus payées.

§ V. PAYS YOLOFS. — Les pays yoloofs sont le Wallo, le Cayor, le Baol, le Syn, le Yolof, etc.

Le *Wallo* ou *Oudlo*, qui commence à la barre du Sénégal, s'étend à l'est jusqu'à Daghana; il est limité au sud par le Cayor. Il est couvert en grande partie de marais, qui doivent leur origine aux marigots et débordements du Sénégal, mais qui sont à sec pendant les grandes chaleurs. Il est assez bien cultivé, et produit du gros mil, du maïs, des patates, des melons d'eau, du riz, du coton, de l'indigo, etc. On tire aussi de ce pays du bois d'ébène, de la gomme, du nénuphar, des sangsues, etc. La population ne s'élève guère qu'à 16,000 habitants. Ces habitants sont indolents, superstitieux, ennemis du travail, passionnés pour le plaisir, enclins à l'ivrognerie; ils sont d'ailleurs bons, doux, hospitaliers. Leur religion est l'islamisme mêlé de pratiques superstitieuses. Ils possèdent des chevaux, des ânes, des bœufs, des moutons, des chèvres, et se nourrissent de mil, de laitage, de poisson, de riz, etc. Leurs villages sont composés de cabanes ou de cases qui ressemblent à des espèces de colombiers. Les topades ou parois extérieures sont construites en roseaux bien joints et ajustés exactement contre des poteaux fixés en terre, s'élevant de 5 à 6 pieds au-dessus du sol. Ces poteaux soutiennent une couverture en paille de même hauteur et de forme parfaitement conique. Chaque case ne consiste qu'en un rez-de-chaussée de 6 à 15 pieds de diamètre, et n'a pour toute ouverture qu'un seul trou carré fort bas. L'intérieur ne comprend qu'une seule pièce, ou bien, mais très-rarement, est divisé en deux ou trois compartiments. Les seuls meubles consistent en un ou plusieurs *toijs*, espèces de lits composés de baguettes de bois liées ensemble avec d'étroites lanières de cuir, et sur lesquels on étend une natte. Ajoutez quelques petits vases en terre pour faire la cuisine, des calebasses, des vases et des cuillers en bois, et l'on aura la liste complète des meubles et des ustensiles qui garnissent une habitation.

Les villages du Wallo sont au nombre de vingt-huit. Le principal est *Daghana*, qui compte 2,000 habitants. Tout le pays, après avoir longtemps lutté de concert avec les Trarzas contre la domination française, s'est soumis complètement à cette domination. Il est aujourd'hui organisé en cercles dont les chefs sont nommés par le gouverneur de Saint-Louis.

Au sud du Wallo s'étend sur une longueur d'environ 280 kilomètres et sur une largeur de 60 à 80 kilomètres, le royaume de *Cayor*; il occupe toute la côte, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au cap Vert. Le chef de cet État porte le titre de *damel*; sa capitale est *Ghighis*; mais il réside aussi à *Makayé*, petite ville arrosée par une rivière qui se jette à 40 kilomètres de là dans l'Océan. Après ces villes, l'une des plus importantes est *Kobky*, qui a 5,000 habitants. On compte dans le royaume de Cayor tout au plus 100,000 habitants. Le damel a le droit de vie et de mort sur ses sujets. C'est au Cayor qu'appartiennent les étangs salins de *Gondiole*, qui ont de 4 à 600 mètres de longueur sur 100 à 200 mètres de largeur. Ils sont près de l'embouchure du Sénégal, et par conséquent au nord-ouest du Cayor. Séparés de la mer et du fleuve par un banc de sable élevé, qui a 1,000 mètres de largeur, ils ne sont jamais à sec et ne paraissent avoir aucune communication avec la mer. De ce point jusqu'au cap Vert, la côte offre de nombreux puits peu profonds et creusés en dedans de la chaîne de dunes, qui borde le rivage. Ces dunes ont cela de remarquable qu'elles arrêtent dans leur écoulement les eaux pluviales, et donnent naissance à des mares et

à des oasis où s'élèvent de nombreux villages. Ces oasis sont couverts d'*élaïs guineensis*, de *phœnix spinosa*, de *tetracera senegalensis*, de *morinda*, etc. Au nord du cap Vert s'élèvent deux monticules peu différents des dunes et hérissés de roches énormes : ce sont les *mamelles*, qui sont hautes de 150 à 160 mètres.

La presqu'île du cap Vert est occupée par un petit État vassal ou protégé de la France; c'est le *Dakkar*, qui a été formé par des nègres échappés du Cayor. Ils se gouvernent en une sorte de république au moyen d'un conseil et d'un chef élu, et se partagent le produit des récoltes. Une dime est prélevée et mise en réserve pour les mauvaises années.

En suivant la côte au sud, on entre dans le royaume de *Baol*, qui n'a que 108 kilomètres de longueur. Le souverain prend le titre de *teyn*; il a pour capitale *Lambaye*, à 80 kilomètres au nord de l'embouchure de la Gambie.

Plus au sud et limitrophe du précédent, se trouve le petit royaume de *Syn*, dont le chef a le titre de *bour*. Sa capitale est *Ghiahhâou*, et l'une des principales villes est *Ioal*, avec un port à l'embouchure d'une petite rivière du même nom dans l'Océan; on y faisait autrefois un commerce considérable d'esclaves. Le territoire de ce royaume a une superficie de 140 lieues carrées et une population de 60,000 âmes.

A l'est du Wallo et du Cayor se trouve le *Yolof*, ou *Ghiolof*, État dont le chef prend aussi le titre de *bour*. La capitale porte le nom de *Ouamkrore*.

Les cinq États que nous venons de mentionner sont les débris du grand empire yolof, gouverné jadis par un souverain qui jouissait d'un pouvoir très-étendu, et que même encore on n'aborde qu'en se prosternant devant lui.

Les Yolofs sont les plus beaux nègres de l'Afrique occidentale; ils ont les cheveux laineux, la lèvre épaisse; ils sont grands, bien faits; leurs traits sont réguliers et leur couleur est très-noire. Ils sont doux, hospitaliers, généreux et pleins de respect pour les morts. Ces peuples se disent mahométans, mais leur religion est mêlée d'idolâtrie et de superstition. Ils parlent une langue gracieuse et facile. Leur pays est riche en denrées, en bestiaux, en volailles; les habitants fabriquent des étoffes de coton. Ils conservent leurs grains d'une manière toute particulière : hors de l'enceinte de chaque village, ils élèvent sur des pieux de grands paniers où ils déposent leurs provisions. Le respect pour les propriétés est tel, que jamais on ne vole aucun de ces dépôts.

Dans quelques-uns de leurs royaumes la couronne est héréditaire; dans d'autres elle est élective. A la mort d'un prince héréditaire, c'est son frère et non son fils qui lui succède; mais, après la mort du frère, le fils du premier est appelé au trône, et le laisse de même à son frère. Dans d'autres États héréditaires, c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession. Dans les États électifs, quelques-uns des plus grands personnages de la nation s'assemblent après la mort du roi pour lui choisir un successeur, et se réservent le droit de le déposer s'il manque à ses obligations.

§ V. PAYS FOULAHS. — Les pays de race *peul* ou *foulah* sont le Fouta, divisé en plusieurs États, le Bondou, le Fouta-Diallon, le Kasson, le Fouladou, etc.

A l'est du Wallo, occupant toute la rive gauche du Sénégal, depuis Daghana jusqu'à Bakel, est le *Fouta*, qui se divise en *Fouta-Toro* à l'ouest, et *Fouta-Damga* à l'est.

C'est un pays très-fertile qui produit le mil, la gomme, le riz, le maïs, le morfil, l'indigo, le coton, le tamarin, le melon, etc. On y trouve quelques forêts. Les animaux sauvages y sont nombreux, ainsi que l'autruche, la pintade, le corbeau, la tourterelle, la perdrix, la perruche, etc. Les habitants ont des troupeaux de chevaux, d'ânes, de bœufs, de moutons, de chèvres, etc. Ils sont généralement commerçants et cultivateurs. La population est d'environ 1,500,000 âmes, dont 30,000 en état de faire la guerre. Elle est de race peul mélangée avec les Yolofs, et porte le nom de *Toucoulers*. Sa religion est l'islamisme, et les marabouts y sont très-puissants. Le pays est divisé en quatre provinces ou royaumes gouvernés par 4 chefs héréditaires, qui reconnaissent un chef suprême et temporaire, l'*almamy*, élu par eux pour deux ans et choisi parmi les marabouts. Cet almamy a principalement une autorité religieuse, et fait rendre la justice par des dignitaires dépendants de lui. Il n'a pas de résidence particulière. Tout propriétaire lui doit le dixième de sa récolte¹.

On ne trouve dans le Fouta que des villages : *Kielogn* ou *Tjilogn* est le chef-lieu du Fouta-Toro; *Ghede*y appartient au Fouta central; *Kobilo* est le chef-lieu du Fouta-Damga.

Au sud des précédents s'étend le royaume de *Bondou*. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest n'excède pas 136 kilomètres, et sa plus grande largeur du nord au sud, 100. C'est une contrée montagneuse, principalement au nord et à l'est; mais les montagnes n'y sont pas fort élevées : elles sont couvertes de bois. Les villes et les villages y sont situés dans des vallées cultivées en riz, en cotonniers et en indigo, arrosées par d'innombrables torrents, et garnies de tamariniers, de baobabs et d'un grand nombre d'arbres fruitiers qui forment un ensemble pittoresque et romantique. *Boulibané*, qui en est la capitale, est située dans une vaste plaine, au pied d'une chaîne de petites montagnes nues et pelées. A l'occident se dessine le lit desséché d'un large torrent, qui, dans la saison des pluies, réunit dans son cours tous les ruisseaux qui prennent leur source dans les montagnes pour aller se jeter dans la Falémé et le Sénégal. Cette bourgade, qui n'a pas 1,800 habitants, dont le plus grand nombre est allié, esclave ou serviteur de l'almamy ou du roi, est entourée d'une muraille en terre, haute de 3 mètres et demi sur 30 à 60 centim. d'épaisseur, percée de meurtrières ainsi que les petites tours qui l'environnent, et qui lui donnent l'apparence d'une ville mieux fortifiée que la plupart de celles que renferme le royaume. Les maisons de l'almamy et des princes de sa famille sont adossées aux murailles de la partie occidentale de la ville. La mosquée n'est qu'une grande chaumière dont les murs en terre n'ont que 3 mètres de hauteur, et dont le toit, saillant de 2 mètres tout autour et soutenu par des piliers, forme une galerie qui sert de promenade. La ville se compose de rues étroites, sales et irrégulières; les maisons sont des huttes basses, tantôt rondes, tantôt carrées. A peu de distance de Boulibané on voit les ruines d'une ville presque aussi grande, et qui avant 1817 en faisait partie².

La couronne de Bondou est en quelque sorte élective, mais seulement dans la famille du roi; et c'est presque toujours le frère du défunt qui est préféré. Les habitants de ce royaume sont plus doux et plus hospitaliers que ceux du Fouta-Toro.

¹ *Revue coloniale* de décembre 1855.

² W. Gray et Dochart, *Voyage dans l'Afrique occidentale*.

Leurs femmes, moins jolies et moins passionnées pour la toilette, sont plus fidèles et plus vertueuses.

Le *Fouta-Diallon* ou *Fouta-Djallo* comprend la région montagneuse qui voit naître le Sénégal, la Gambie et le Rio Grande. Au nord il est borné par les montagnes de Tangué. Celles qui couvrent le pays forment le second plateau, en allant des bords de la mer vers l'est; elles sont d'origine volcanique et très-riches en mines de fer. Presque toutes les vallées ne sont que d'immenses réservoirs, d'où sortent de nombreuses rivières qui vont se perdre dans l'océan Atlantique. *Timbo* ou *Timbou*, la capitale de ce royaume, est située au pied d'une haute montagne, et mieux bâtie que les autres petites villes africaines, mais coupée de rues étroites, mal alignées et très-saies : on y compte environ 9,000 âmes. On y remarque une grande mosquée et trois forts, dont les murs en terre tombent en ruines. Mahométans, mais environnés de nations ou tribus païennes, les habitants ne balancent jamais à faire la guerre pour se procurer des esclaves. Ils forment une sorte de confédération républicaine, où une association secrète, semblable au *tribunal vehmique* du moyen âge, maintient l'ordre et la justice : on l'appelle, comme dans le Timanni, le *pourrah*; chacun des cinq cantons de la nation a le sien, dans lequel les hommes ne sont admis qu'à l'âge de trente ans; l'élite des membres qui ont au delà de cinquante ans forme le *suprême pourrah*. Les mystères de l'initiation, accompagnés d'épreuves terribles, se célèbrent au sein d'une forêt sacrée. Le membre qui a commis un crime ou qui a trahi les secrets voit subitement arriver des émissaires armés et masqués : au cri « *le pourrah t'envoie la mort!* » ses parents, ses amis, s'éloignent et l'abandonnent au glaive vengeur; même des tribus entières qui se font la guerre au mépris des ordres du grand *pourrah*, sont mises au ban et punies sévèrement par un corps d'armée envoyé contre elles par tous les neutres.

Le *Kasson* ou *Casso*, au sud-ouest du Sénégal, a environ 80 kilomètres du nord au sud et autant de l'est à l'ouest. Il passe pour riche en or, en argent et en cuivre. Le prince qui le gouverne prend le titre de *sagedova*; il peut mettre 4,000 hommes sous les armes. Sa résidence est à *Mamier*.

Le *Fouladou* ou *Fouladougou*, vers l'extrémité orientale de la Sénégalie et au nord du cours supérieur du Sénégal, est un pays peu connu, couvert de montagnes et traversé par le Kokoro et le Ba-voulima. *Sabousira* et *Samboula* sont au nombre de ses villes; *Bangarsi* en est la capitale : elle passe pour l'une des mieux fortifiées de toute la Sénégalie.

Il faut distinguer dans les cinq royaumes que nous venons de passer en revue deux races distinctes : d'abord celle des *Peuls* ou *Foulahs*, qui, fixée originairement dans une contrée fertile de l'Afrique septentrionale, en fut chassée par les Arabes ou les Maures, et vint s'établir dans les contrées occupées par les *Serrères*. Ceux-ci, effrayés à la vue de ces hommes montés sur des chameaux et sur des chevaux, s'enfuirent vers le sud-ouest, où ils formèrent les royaumes de Baol et de Syn. Les Maures continuant à poursuivre les Foulahs, ceux-ci se virent forcés d'acheter la paix en embrassant l'islamisme et en leur payant un tribut. Depuis ce temps leurs unions avec des nègres yolofs et serrères ont formé une race de mulâtres appelés *Torodos*, qui a donné son nom à la province de Toro, dans le pays de Fouta. Ainsi les Peuls se partagent en

deux races, les rouges ou brun-jaunâtre, et les mulâtres; mais ceux-ci, par leurs conquêtes successives, ont forcé les premiers à mener la vie nomade.

Les Peuls mahométans montrent le plus profond mépris pour les nègres et les Peuls purs; ils élèvent leur race au-dessus de tous les peuples de l'Afrique. Cette sorte d'esprit national les engage à ne jamais se vendre entre eux et à tirer d'esclavage leurs compatriotes. Ils parlent bien l'arabe, et l'on cite même chez eux plusieurs écrivains dont les ouvrages écrits dans cette langue sont estimés des Maures eux-mêmes. Leurs écoles publiques sont célèbres. Ils sont industriels, et fabriquent des tissus ornés de dessins délicats et gracieux, des ouvrages en maroquin et de la bijouterie. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Celles-ci sont jolies et coquettes; elles savent profiter de leurs charmes pour exercer une sorte d'autorité sur leurs maris. Leur vertu résiste rarement à un grain de corail. « Un visage un peu allongé, des traits pleins de finesse, des cheveux longs qu'elles tressent autour de leur tête, un petit pied et un embonpoint moins volumineux que celui des autres négresses, sont les traits caractéristiques de ces femmes. »

§ VI. PAYS MANDINGUES. — Les États *mandingues* sont au nombre de huit principaux : le Karta, le Bambouk, le Dentilia, le Tenda, le Oulli, l'Yani, le Saloum, le Fouini, etc. Le *Karta* est situé dans la partie nord-est de la Sénégambie, au nord du cours supérieur du Sénégal; il comprend le *Jaffnou* ou le *Ghiafnou*. C'est un pays montagneux, bien cultivé, très-peuplé, dont les habitants font un commerce considérable avec les Maures et avec les différents peuples du Sénégal. Ses principaux objets d'échange sont l'or et l'ivoire. La capitale est *Gedingouma*, appelée aussi *Élimané*, à 180 kilomètres à l'ouest de *Kemnou*, qui était jadis la résidence du roi. Le gouvernement du Karta est une monarchie tempérée; la royauté est élective dans la famille des princes du Bambarra, pays limitrophe dont nous parlerons en décrivant le Soudan.

Le *Bambouk* s'étend entre le Sénégal et la Falémé; il comprend l'ancien royaume de *Satadou* et celui de *Konkadou*. C'est un pays très-sain. De hautes montagnes en couvrent la superficie et sont remplies de mines de fer, et d'alluvions aurifères qui lui fournissent de l'or pour son commerce. Sa population s'élève au moins à 80,000 individus. L'autorité du prince est tempérée par celle des différents chefs de chaque village. Le Konkadou renferme des montagnes qui portent ce nom, et qui sont formées de rochers à pic élevés de 80 à 100 mètres au-dessus de leur base; leurs flancs cultivés, les nombreux villages construits dans les anfractuosités de ces monts, les sources limpides qui tombent en cascades, les arbres qui ombragent les petites vallées, donnent au pays, suivant Mungo-Park, l'aspect le plus pittoresque. Il n'y a point de lions dans ces montagnes, mais ils sont très-nombreux dans les plaines qui s'étendent à leurs pieds.

« Les Bamboukains sont voluptueux et paresseux, leur sol fertile leur fournissant presque sans travail les objets nécessaires à la vie. Leur industrie est médiocre. Possédant les plus grands amas de fer qui soient peut-être en Afrique, ils n'en profitent guère que pour faire quelques petits instruments aratoires, des couteaux, des armes blanches; mais tous ces ouvrages sont moins perfectionnés que dans le Kasso, où l'on travaille avec goût et originalité. Les cotonnades fabriquées dans le Bambouk sont remarquables par leur solidité, mais elles sont loin d'égaler celles du Ségou,

ou même de Galam, pour la finesse du tissu ou pour la teinture. En général, ils teignent leurs pagnes en jaune ou marron ; l'indigo est rare dans le pays. Comme dans le Bondou, on fabrique des quantités considérables de pagnes blancs d'un décimètre de largeur. Ces pagnes ont cours dans la Sénégambie absolument comme l'argent, ou de même que les toiles dites guinées, à Bakel¹. »

Le *Dentilia*, situé entre la Falémé et la Gambie, est un petit pays couvert de montagnes, abondant en or d'alluvion et en mines de fer, dont les habitants sont industriels et travaillent très-bien ce métal. La capitale se nomme *Beniserayl*.

Le *Tenda* est beaucoup plus considérable : il comprend le *Neola*, dont les forêts nourrissent un grand nombre d'éléphants. *Jallacotta* et *Badou*, dans le *Neola*, sont les principaux lieux du royaume.

Le *Oulli*, au nord-est du *Tenda* et au sud-ouest du Bondou, a pour capitale *Medina*, ville de 1,000 maisons et de 5,000 habitants, dont les hautes murailles en terre sont entourées de pieux et de haies. On trouve à peu de distance *Barraconda*, qui passe pour être encore plus peuplée : elle a 15,000 habitants.

L'*Yani* ou le royaume de *Katoba* est borné au sud par le cours de la Gambie. Son territoire est plat et fertile ; près des villes on cultive du blé, du tabac, du coton et plusieurs espèces de légumes. De grandes forêts y nourrissent des gazelles, des bêtes féroces et des éléphants. *Pisania*, où les Anglais ont un comptoir, et *Kayaye* ou *Kéyé*, à 24 kilomètres à l'ouest, sur la rive droite de la Gambie, sont les principaux endroits que nous nous contenterons de citer. *Kayaye* ne se compose que d'une cinquantaine de cases en roseaux tressés comme les ouvrages de vannerie. *Pakeba* ne comprend dans son enceinte en terre qu'environ 150 cases.

Le royaume de *Saloum*, au nord du précédent, n'est pas moins fertile, mais il est plus peuplé, et l'un des plus considérables des royaumes Mandingues. Il a une surface de 6,000 kilomètres carrés, et l'on porte le nombre de ses habitants à 300,000 individus. Ses terres sont bien cultivées et fertiles ; son commerce est fort étendu, surtout avec les Français et les Anglais, mais les premiers y sont plus considérés, et conviennent mieux au caractère de la nation. Les petits États de *Sanjalli*, *Badibou* et *Barra*, sur la rive droite de la Gambie, et celui de *Kolar*, au nord du *Badibou*, sont considérés comme des annexes ou des dépendances de ce royaume. On peut se faire une idée de *Kahonc*, sa capitale, par la description que les voyageurs donnent du palais du roi². Ce palais est une enceinte particulière, très-vaste, qui en renferme plus de 60 autres, habitées par ses femmes, ses enfants, ses officiers et ses principaux esclaves. Cette enceinte est précédée de trois cours très-vastes, bordées des cases de ses serviteurs. Chaque cour est gardée par vingt hommes armés de flèches et de zagaies. Au milieu de l'enceinte royale est la case du prince, isolée et en forme de tour ronde : elle a 10 mètres de diamètre et 15 de hauteur ; elle est couverte d'un dôme d'environ 7 mètres d'élévation, et construite, comme toutes les maisons de cette partie de l'Afrique, de pièces de bois recouvertes de paille de mil. Les lambris sont couverts de nattes de différents dessins ; le plancher, formé d'une espèce de mastic de terre rouge et de sable, est recouvert de nattes. Le pourtour des lambris est garni de fusils, de pis-

¹ Mémoire de M. Rey, commandant du fort Bakel.

² Geoffroy de Villeneuve, *Voyage dans la Sénégambie*.

tolets, de sabres et autres armes, ainsi que de harnais de chevaux ; le roi s'assied sur une estrade peu élevée au fond de la case et en face de la porte.

Sur la rive droite de la Gambie, le *Kantor*, le *Tomani*, le *Jémarrou*, l'*Éropina*, l'*Yamina* et le *Jagra* paraissent être des dépendances du royaume de *Kabou*, dont le sol, en partie marécageux et malsain, produit beaucoup de riz. Plusieurs peuples qui habitent près des côtes de l'Atlantique, tels que les *Biaffares* près de l'embouchure du Rio Grande, les *Papels* près du Rio San-Domingo, et les *Balantes* entre les Biaffares et les Papels, sont tributaires du roi de Kabou. *Samakouda* est un des principaux endroits de ce royaume, dont la capitale est *Schimisa*.

Les Biaffares, qui occupent l'espace situé entre la rivière de Geba et le Rio Grande, sont presque continuellement en guerre avec les Papels ; mais ils sont beaucoup plus doux et plus traitables. Ils ont pour ville *Ghinala*, où leur chef fait sa résidence : elle est située sur la rivière du même nom, qui se jette dans le Rio Grande, et habitée par des naturels et par des Portugais. C'est sur le territoire des Papels que se trouvent *Cachco* et *Farim*. Les habitants de Cacheo ont des habitations et des cultures de riz dans les environs, et des factoreries au haut du San-Domingo, dans tous les villages riverains. Les habitants de Farim se répandent dans le pays mandingue, soit pour commercer, soit pour cultiver le riz.

Les îles des *Bissagos* forment un riant et fertile archipel environné, au couchant, d'une suite de bancs de sable et de vase de 240 kilomètres d'étendue, qui en rend la navigation très-périlleuse. Le territoire de ces îles est arrosé de beaucoup de petites rivières ; il produit du riz, des oranges, des citrons, des bananes, des melons, des pêches et d'excellents pâturages, dont les habitants profitent pour élever des bestiaux, particulièrement des bœufs à bosse d'une grosseur extraordinaire. La pêche y est abondante. L'île *Boulama*, la plus voisine du continent, est humide et malsaine, mais très-fertile en riz, indigo, café, coton et divers arbres fruitiers. Les *Bissagos*, ou plus exactement les *Bidjougas*, se font redouter de leurs voisins par leurs incursions et leurs cruautés. Ils ont chassé les Biaffares de ces îles. Ils sont grands, robustes, belliqueux, et quittent quelquefois le métier de pirate pour celui de pêcheur. Le coq est leur animal sacré. Les Anglais avaient fait un établissement à Boulama, mais ils l'ont abandonné.

Le *Fouini*, au sud de l'embouchure de la Gambie, est borné au nord par la Gambie, à l'est par la rivière du Vintam, et à l'ouest par l'Océan, si l'on y comprend le pays de *Kombo*. Ce royaume passe pour très-peuplé et très-fertile ; on y nourrit beaucoup de bétail. Ses habitants, qui sont idolâtres, sont courageux et habiles à manier les armes. Le pays de *Jereja* et celui de *Kaen* font aujourd'hui partie du Fouini. Les principales villes sont *Vintam*, *Jereja* et *Tenderbar*.

Les *Feloups* sont soumis au roi de Fouini. Ils s'étendent depuis l'embouchure de la Gambie jusqu'à celle du San-Domingo. Petits, mais agiles et robustes, ils ont la peau d'un noir foncé, les traits fins, les cheveux crépus, et cependant plus longs que ceux des autres nègres. Ils se tressent la barbe, se tatouent le visage et le corps, et n'ont pour tout vêtement qu'un petit tablier. Sauvages, vindicatifs, mais fidèles à leurs amis, ils ne reconnaissent presque aucun gouvernement, et n'adorent que des fétiches. Leur pays est plat, un peu sablonneux, riche en pâturages et en rizières, et

abondant en bestiaux ; d'innombrables essaims d'abeilles sauvages y produisent une grande quantité de cire.

Les *Mandingues* se sont répandus depuis le pays qui porte leur nom, et qui est voisin des sources du Niger, dans les États de Bambara à l'est, et dans ceux de Bambouk et d'Oulli à l'ouest. Les voyageurs s'accordent à considérer cette nation comme la plus nombreuse de toutes celles qui habitent la Sénégambie. Selon quelques-uns, les Mandingues sont des nègres vifs et enjoués, qui passeraient la journée à danser au son de leurs tambours et de leurs balafos, en faisant les sauts et les postures les plus bizarres. La plupart portent une épée sur l'épaule droite ; d'autres n'ont que leur zagaïe et un dard long d'un mètre, ou bien un arc et des flèches. Tous ont un couteau suspendu à leur ceinture. Leur adresse est extrême à manier toutes ces armes. On distingue aussi facilement les Mandingues à leur nez plat et à leurs grosses lèvres, que les Yolofo à la beauté de leurs traits. Lorsqu'un enfant vient au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour ; puis, après l'avoir fait sécher, on le frotte d'huile de palmier. Chez eux, les riches affichent un grand luxe d'esclaves, mais ils leur rendent la vie très-douce. Lorsque Moore visita les pays arrosés par la Gambie, il y avait près de Brouko, dans le royaume de Kabou, un village entier de 200 personnes qui n'étaient que les femmes, les esclaves et les enfants d'un même Mandingue. Dans sa parure, un prince mandingue ne se distingue de ses sujets que parce qu'il est paré d'une plus grande quantité de gris-gris ou de graine d'une espèce de palmier. La loi lui accorde sept femmes légitimes, mais elle lui permet autant de concubines qu'il en désire. Chaque ville a son gouverneur, qui est chargé de régler le travail du peuple, et qui est juge de tous les différends qui peuvent s'élever entre les habitants. Les Mandingues professent une espèce de mahométisme, emploient beaucoup de mots arabes, et se servent de l'alphabet arabe. Leurs marabouts font de très-longes voyages de commerce, et reçoivent des visites des marabouts marocains et barbaresques ; l'intérieur de l'Afrique leur est bien connu ; la traite des nègres est dans leurs mains.

On ne sait à laquelle des deux races, foulah ou mandingue, on doit rattacher les *Serracolets*, qui habitent principalement le pays de Galam, entre le Bondou et le Sénégal : ils sont doux, graves, apathiques, hospitaliers. Leur taille est moins bien proportionnée que celle des Foulahs, mais ils sont forts et robustes. Leur peau est du plus beau noir, et pour la conserver brillante ils se la frottent avec du beurre rance. Ils possèdent un grand nombre de chevaux, d'ânes, de bœufs, de moutons, de chèvres. Ils se nourrissent de lait, de poisson, de mil, et rarement de viande. Ils sont généralement commerçants et voyageurs : leur commerce consiste en or, cuirs, mil, pagnes, etc. Ils savent tisser et teindre les étoffes de coton : la teinture bleue qu'ils obtiennent de l'indigo est la plus belle de celles que fournit l'Afrique.

Le véritable nom du pays de *Galam* est *Kayaga* ou *Kadjaaga*. Arrosé par la Falémé, il se compose principalement d'une longue suite de villages situés sur les deux rives du fleuve. Sa situation et ses intérêts commerciaux le rendent le rival et l'ennemi du Bondou. Le sol du Kadjaaga est montagneux et boisé, et la végétation, bien que semblable à celle du Bondou, acquiert un plus grand degré d'activité par la proximité du Sénégal et par ses débordements périodiques. Le sol est fertile en mil, maïs, riz,

haricots, dattes, figues, coton, indigo, etc. Le royaume se divise en haut et bas ; la Falémé sert de point de séparation entre ces deux parties ; chacune est gouvernée par un prince qui porte le titre de *tonka* : celui du haut Galam ou du Kamera réside à *Makadougou*, et celui du bas Galam ou du Gouey demeure à *Touábo*. Le poste français de *Bakel* est dans cette dernière partie du Galam, et l'ancien fort *Saint-Joseph* dans l'autre. *Galam* est une autre ville que l'on regarde comme le centre du commerce des contrées environnantes ; avant l'abolition de la traite, on y amenait une quantité considérable d'esclaves.

Les Serracolets ont en général quitté le paganisme pour la religion mahométane, mais plusieurs d'entre eux dédaignent d'en suivre les rites. Quelques-unes de leurs villes sont habitées uniquement par des prêtres, qui sont les plus riches et les plus recommandables du pays ; dans toutes il y a une mosquée.

Le *Ghialonkadou* ou *Dialonkadou*, pays traversé par la Falémé, voit naître la Gambie et le Sénégal. Le sol, en partie stérile, est rempli de montagnes couvertes d'épaisses forêts. Les *Ghialonkès* ou *Jellonkas*, qui l'habitent, occupaient jadis le Fouta-Diallon ; mais, chassés par les Foulahs, ils se réfugièrent dans cette contrée ; leur langue paraît être un dialecte du mandingue. Les villages, très-peu nombreux, sont composés de huttes en forme de tentes. *Manna* et *Sousita* sont leurs principales villes.

Dans l'intérieur, entre le *Kolungtan* et le *Konk-Karrou-Kaba*, rivières qui se réunissent pour se jeter dans l'Océan au nord de la Sierra-Leone, habite la nation des *Soussous*, faussement appelés *Foulahs* de Guinée : on croit qu'ils font partie de la grande nation des Mandingues. Leurs possessions s'étendent jusque près de la côte de Sierra-Leone.

Les deux rives du *Rio Nuñez* sont occupées par les *Nalloès* ou *Naloubès*, nègres intelligents et doux, si bien confondus avec les descendants des premiers Portugais, qu'on ne les distingue plus. Agriculteurs et pasteurs, ils habitent un sol fertile, dont ils tirent un grand parti depuis que les Portugais leur ont apporté d'utiles connaissances : leurs terres, très-bien cultivées, fournissent le meilleur indigo et les plus beaux cotons. Ils fabriquent des pagnes estimées pour leur finesse ; ils les teignent de belles couleurs qui les font rechercher des nations voisines.

Au sud du *Rio Nuñez* nous trouvons les îles de *Loss*, qui doivent aux Portugais leur nom, corruption de celui d'*Vola de los Idolos*. Les naturels les nomment *Forotimah*. Les deux plus grandes sont celles de la *Factorerie* et de *Tamara*. Leur sol est élevé, salubre et fertile ; elles sont boisées, produisent du riz, des bananes, des oranges, et nourrissent un grand nombre de chèvres et de bêtes à cornes.

§ VII. ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS ET ANGLAIS. — Il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques détails sur les établissements européens dans la Sénégambie ; mais auparavant nous devons donner une idée des anciennes relations de ce pays avec la France. Ce furent des marins de Dieppe qui le découvrirent, ainsi que la côte de Guinée, vers l'an 1365 : ils longèrent le littoral depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au golfe de Guinée, et établirent des comptoirs à Saint-Louis, à Sierra-Leone, etc. : ceux de la côte de Malaguettes portaient les noms de Petit-Dieppe et de Petit-Paris. Le commerce consistait, comme de nos jours, dans l'échange de toiles, d'armes, d'eau-de-vie

et de verroterie contre des cuirs, de l'ivoire, de l'ambre gris, de la poudre d'or. Dieppe réalisa de grands bénéfices, et commença dès lors à fabriquer ces bijoux en ivoire qui lui ont valu longtemps une si grande renommée¹.

Les établissements dieppois furent en partie négligés ou délaissés dans le seizième siècle ; mais dans le dix-septième, le commerce français en reprit le chemin ; Saint-Louis devint un grand marché pour la vente des gommés et des esclaves. Cependant les bénéfices ne répondirent pas aux dépenses, car huit compagnies s'y ruinèrent successivement. Dans le dix-huitième siècle la colonie française du Sénégal était presque oubliée, quand elle fut cédée aux Anglais par le traité de 1763. Elle fut restituée par la paix de Versailles en 1783, et sous une nouvelle compagnie, elle prit une grande prospérité : en 1789 son mouvement commercial s'élevait à près de 24 millions sans compter la valeur des esclaves, et le nombre des bâtiments qui y était employé montait à 116. L'assemblée constituante ayant révoqué le privilège de la compagnie, ce fut un coup mortel pour le commerce du Sénégal, et la détresse devint bientôt extrême par la guerre maritime. En 1809 les Anglais s'emparèrent de nos établissements : ils ne les restituèrent qu'en 1817. Alors le gouvernement des Bourbons résolut de transformer ce comptoir de commerce en colonie agricole. Un traité fut signé avec les chefs du Wallo, qui cédèrent à la France les terrains nécessaires à notre culture. Daghana, sur la limite du Wallo et du Fouta, fut choisie comme chef-lieu de la colonisation. Mais les Trarzas, les Foulahs et les habitants du Wallo attaquèrent nos établissements, et ce ne fut qu'en 1821 que les essais de culture commencèrent dans quatre cantons et avec 80 établissements. Ces essais portèrent principalement sur le cotonnier, l'indigotier, le caféier, la canne à sucre, le poivrier, le cannellier, le giroflier, le mûrier, etc. Ils eurent peu de succès à cause de la mauvaise qualité des terres, des débordements du fleuve, du haut prix de la main-d'œuvre. En 1830 ces essais furent abandonnés, et la colonie ne s'occupa plus que du commerce des gommés, commerce qu'on appelle *traite*, et qui se fait par le *troc* ou échange en nature. A cet effet, des traités furent faits avec les almamys ou chefs des tribus habitant les bords du Sénégal : on leur paya un tribut impolitique par des *coutumes* ou dons en nature, et l'on crut ainsi assurer la sécurité des *escales* et des comptoirs. Il n'en fut rien. Nos bâtiments furent souvent insultés, nos postes assaillis, les noirs protégés par nous massacrés. Aujourd'hui, et ainsi que nous l'avons déjà expliqué en décrivant le pays des Maures, la colonie semble entrer dans une nouvelle voie. On a supprimé les escales et laissé le commerce libre de traiter où bon lui semblera. Un poste nouveau a été établi et fortifié pour servir d'intermédiaire entre Saint-Louis et Bakel ; ce poste est Podor. La souveraineté de la France sur tout le cours du Sénégal et de ses affluents a été déclarée. On a affranchi la rive gauche du fleuve du joug des Maures, et changé le Wallo en une véritable province française. On a forcé à la soumission et au repos les peuples du Fouta, du Bondou, du Bambouk, etc. Enfin les établissements du Sénégal ont été constitués en un gouvernement à part, et se trouvent séparés de l'île de Gorée et des établissements de la Guinée, qui forment un autre gouvernement.

La capitale des établissements français du Sénégal est *Saint-Louis*, bâtie dans une île du fleuve. Cette île, longue de 2,300 mètres du nord au sud-est, large de

¹ *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1845.

180 mètres, a une circonférence d'environ 5,000 mètres et une superficie de 34 hectares. Le sol sablonneux et primitivement couvert de palétuviers, se refuse à toute culture, et ne produit avec des engrais que des légumes sans saveur. On n'y trouve ni ruisseaux ni fontaines. La côte orientale offre un excellent mouillage, mais la côte occidentale est inabordable, le bras du fleuve étant obstrué de sables. La ville est bien bâtie, coupée de belles rues et défendue par des batteries : ses principaux édifices sont l'hôtel du gouvernement, les casernes, l'hôpital et l'église. On y fait un grand commerce, mais il n'y a point d'industrie. Sa population est de 20,000 habitants, blancs, noirs, et de sang mêlé. Sur la dune qui sépare cette île de la mer est le village de *Guett'ndar*, habité par des nègres libres, qui se livrent à la navigation du fleuve et sont connus sous le nom de *Laptots*.

Les autres îles dépendantes de Saint-Louis sont : *Babaghi*, longue de 3,700 mètres et large de 220 ; *Safal*, longue de 3,500 mètres et large de 500 ; *Gheber*, etc.

Dans le gouvernement du Sénégal se trouve compris tout le Wallo que nous avons décrit, et qui est aujourd'hui défendu par le fort de *Daghana*, les forts de *Flossac* et de *Merinaghem*, la tour de *Diakalar*, près de Saint-Louis, et le camp de *Ross*. En remontant le fleuve, et pour protéger son cours moyen, on trouve *Podor*, poste dont nous venons de parler, et qui maintient tout le Fouta-Toro dans la soumission ; on commence à y faire des constructions et à y établir des cultures. Puis on rencontre *Makana* ou *Saint-Charles*, comptoir important à 56 kilomètres au sud-est de Bakel ; *Bakel*, forteresse située à 680 kilomètres de Saint-Louis, et qui assure la domination française dans le haut Sénégal ; enfin le fort de *Senou-Debou*, sur la Falémé.

Les escales aujourd'hui supprimées étaient : *Gahé*, à 8 ou 10 kilomètres de Daghana ; le *Coq*, près de Podor, dans l'île à Morfil, etc.

Gorée, appelée *Bir* par les indigènes, est formée d'un rocher nu de 880 mètres de largeur et de 215 de longueur, séparée de la terre ferme par un canal de 3 kilomètres de largeur. Cette île est située à 4 kilomètres au sud de la presqu'île du cap Vert ; elle n'a que 4 kilomètres de tour, et est hérissée de roches volcaniques, surtout au sud, où elles s'élèvent à plus de 160 mètres. On ne peut y aborder qu'au nord-est, où une petite anse, qui sert de débarcadère, offre un bon mouillage pendant huit mois de l'année. Elle est entièrement stérile. La ville de *Gorée* comprend plus des deux tiers de l'île ; elle est défendue par le fort Saint-Michel ; ses rues sont étroites, mais assez bien alignées et très-propres. Le principal édifice est une caserne qui peut loger 300 hommes ; on y remarque aussi l'hôtel du gouvernement, l'église et l'hôpital. La population de la ville est de 3,000 individus, et celle de l'île de 5,900. Son commerce est très-important surtout avec le Saloum, dont elle exporte des peaux, du mil, des fruits, etc. Les dépendances de Gorée sont toutes les parties de la côte qui s'étendent depuis la baie d'Iof jusqu'au comptoir d'*Albreda*, sur la Gambie septentrionale.

Les établissements anglais dans la Sénégambie sont *Bathurst*, dans l'île Sainte-Marie, près de l'embouchure de la Gambie, île longue d'une lieue et demie et peuplée de 4,000 individus. Le comptoir du village de *Pisania*, à 180 kilomètres de là ; celui de la ville de *Junkakonda*, à 28 kilomètres de Pisania, et celui de la ville de *Vintam*, à l'embouchure de la rivière du Vintam, dans la Gambie, en dépendent.

Les Portugais possèdent aussi des comptoirs dans la Sénégambie; ils sont établis à *Zinghichor*, endroit peu important; à *Geba*, petite ville de 800 habitants, sur la rivière du même nom; à *Farim*; à *Cacheo*, sur le Cacheo ou le Rio San-Domingo, ville de 9,000 habitants, chef-lieu des possessions portugaises dans la Sénégambie; dans l'île de *Bissao*, l'une des Bissagos, à peu de distance des bouches du Rio Grande; etc. Nous parlerons de la colonie portugaise des îles du cap Vert lorsque nous décrirons les îles qui dépendent de l'Afrique.

CHAPITRE DOUZIÈME.

GUINÉE.

§ 1^{er}. TIMANNI, SOULIMANA, KOURANKO, SIERRA-LEONE. — Le nom de *Guinée* est donné très-vaguement à tous les pays qui bordent le littoral africain, depuis la Sénégambie jusqu'au Congo. Il vient probablement des Portugais, qui appelèrent ainsi cette partie de l'Afrique à cause de l'empire de *Djenni*, qui occupait une partie de cette côte au seizième siècle. On divise la Guinée, par rapport aux embouchures du Niger, en deux parties : *Guinée septentrionale*, qui serait limitée au nord, au delà des monts Kong, par le Takroun ou Soudan; *Guinée méridionale*, qui confine aux régions les plus inconnues de l'Afrique centrale.

Les premiers pays que nous rencontrons au sud de la Sénégambie ont à peu près les mêmes caractères que la partie méridionale de cette contrée. Les montagnes y sont moins éloignées de la côte, et forment, à ce qu'il semble, des chaînes plus distinctes et plus continues. Les rivières y sont courtes, profondes, marécageuses à leurs embouchures; les principales sont : le *Scarcie* ou la *Kabba*, qui traverse les pays de Soulimana et de Timanni; la *Rokelle* ou rivière de Sierra-Leone, qui a 400 kilomètres d'un cours embarrassé de rochers; la *Camaranka*, etc. Le plus remarquable est le *Cherbro* ou *rio das Palmas*, qui est navigable pour les gros bâtiments jusqu'à 80 kilomètres de la mer; son embouchure se divise en trois branches, *Boum*, *Deong* et *Bagrou*. En face de cette embouchure se trouve l'île de *Cherbro*, à 100 kilomètres au sud-est de la baie de Sierra-Leone; elle est longue de 40 kilomètres et large de 20. Son sol bas, uni, malsain, et cependant sablonneux, produit du riz, du café, de l'indigo, des patates et du coton.

Les premiers pays qui se trouvent au sud de la Sénégambie sont : le Timanni, le Soulimana et le Kouranko.

Le *Timanni* est un pays que le Scarcie et la Rokelle traversent du nord-ouest au sud-est; il est divisé en quatre petits États. Le plus important a pour capitale la petite ville de *Kamba*. Au-dessus des petits rois de Timanni domine le *pourrah*, sorte de tribunal secret dont le pouvoir est redouté de tous ceux qui n'y sont point affiliés. Les nègres de Timanni n'ont pour vêtement qu'une petite pièce d'étoffe attachée avec un cordon à la ceinture. Les femmes ne sont pas mieux vêtues tant qu'elles sont filles; mais après le mariage elles nouent autour de leur corps quelques aunes de toile bleue dont elles font une sorte de jupon.

Le royaume de *Soulima* ou de *Soulimana* touche à l'est aux sources du Djoliba, et au sud aux rives de la Rokelle. Des montagnes escarpées, de belles vallées, des prairies fertiles, donnent au pays un aspect très-pittoresque ; son sol est granitique et d'une fertilité extraordinaire ; la culture des terres y est très-soignée ; on y élève des bêtes à laine et des chevaux. Parmi ses principales villes, *Falaba*, la capitale, doit son nom à la rivière de Fala, sur laquelle elle est située ; on lui donne environ 6,000 habitants. Les autres sont *Sangouia*, *Senba*, *Mousiah* et *Konkodongore*, qui ont ensemble une population de 20,000 âmes.

Les Soulimas sont les plus policés de tous les nègres de cette région. Le roi y a le monopole de tous les produits. Il consulte sur les affaires importantes les anciens, qu'il appelle *pères*. La maison commune est située sur la grande place de la capitale, comme le forum romain ; et c'est là que les orateurs discutent publiquement les affaires. Le chef qui commande l'armée ne peut entrer dans la ville que lorsqu'il en a obtenu la permission ; en y entrant il perd son titre et les prérogatives qui y sont attachées. Des poètes sont chargés de transmettre dans leurs chansons le souvenir des événements publics. Un Soulima débiteur insolvable devient l'esclave de son créancier. D'autres coutumes distinguent encore ce peuple. Les femmes peuvent abandonner leurs maris pour leurs amants, en restituant le présent que leurs parents ont reçu du mari ; mais si, avant qu'elles puissent prendre ce parti, leur infidélité est découverte, on leur rase la tête, et l'amant devient l'esclave du mari.

Le *Kouranko*, situé à l'est du Timanni, est couvert au nord et au nord-est par de très-hautes montagnes granitiques, dans lesquelles le Djoliba prend sa source. Il est divisé en un grand nombre de petits États peu importants. La capitale du Kouranko du sud-ouest est *Simera*, près de la rive gauche de la Rokelle ; celle du Kouranko du nord-ouest est *Kolakonka*. Après celle-ci, la plus importante ville est *Kamoto*, capitale du Kouranko septentrional ; on lui donne 1,000 habitants. Elle est sur la crête d'une colline, et n'est accessible que de deux côtés, fermés par de fortes palissades et par des portes doubles et massives, faites d'un bois très-dur. Les Kourankoniens sont moins civilisés que les Mandingues, mais ils leur ressemblent par le costume, les mœurs et le langage ; leurs femmes sont fort habiles dans l'arrangement de leur coiffure. Quelques-uns d'entre eux sont mahométans, mais le plus grand nombre s'adonne à l'idolâtrie. Laborieux et intelligents, ils exercent différents métiers : les uns sont forgerons, d'autres tisserands, d'autres travaillent le cuir ; mais la plupart se livrent à la culture, tandis que les femmes préparent, tissent et teignent le coton. Chez eux l'autorité suprême est élective.

La danse est le plaisir de prédilection des Kourankoniens. Dans les grandes fêtes, les danseurs à gages, vêtus d'une manière bizarre, se promènent dans toute la ville, et vont rendre successivement visite aux chefs, qu'ils amusent par la souplesse de leurs mouvements, et dont ils reçoivent quelques présents. Au coucher du soleil, le tabella ou tambour les appelle à la danse générale ; les musiciens se tiennent au centre, et l'on danse autour d'eux ; leur musique et leurs mouvements sont également monotones.

Sur la côte dite de *Sierra-Leone*, à cause des montagnes de l'intérieur auxquelles on a donné ce nom, se trouve un établissement anglais formé en 1787, dans la géné-

reuse intention d'abolir la traite des nègres et de travailler à la civilisation des Africains. Une escadre française se trouva à l'embouchure de la rivière de Sierra-Leone au mois d'octobre 1794, et, ne connaissant pas le but respectable de cette colonie, elle n'y vit qu'une possession anglaise, et la détruisit. Elle se releva quelques années plus tard, et, fondée d'abord par une compagnie, elle devint ensuite un établissement du gouvernement britannique; mais elle n'a pris de grands accroissements que vers l'année 1825, par l'acquisition de l'île de Cherbro. En 1826, plus de 20,000 nègres y avaient été débarqués, et douze villages avaient été fondés, des routes tracées, des écoles construites. Aujourd'hui des terres ont été données à cultiver aux nègres : ils en tirent un grand parti, et tout porte à croire que cette colonie, qui depuis son origine a coûté près de 400 millions à l'Angleterre, et dont l'entretien ne s'élève pas aujourd'hui au tiers de ce qu'il coûtait avant 1824, marchera rapidement vers un état complètement satisfaisant. L'éducation y a fait des progrès rapides; les nègres y sont devenus laborieux; c'est parmi eux que l'on choisit les magistrats municipaux et les membres du jury; enfin ils y ont justifié toutes les prévisions favorables des philanthropes relativement aux aptitudes de la race nègre pour la civilisation. Malheureusement le climat de Sierra-Leone est pernicieux pour les Européens : depuis la fondation de la colonie jusqu'en 1826, il a dévoré plus de la moitié de ceux qui s'y sont établis; les nègres seuls y prospèrent. En 1828, la population était de 17,566 habitants noirs des deux sexes; en 1849, de 46,369.

Dans cette colonie l'indigo réussit; on a reconnu plusieurs espèces ou variétés du caféier; le citronnier dégénéré donne des fruits semblables aux limons. Toutes les plantes alimentaires et aromatiques de l'Afrique abondent. La gomme de l'arbre à beurre sert à teindre en jaune; l'écorce *colla* paraît être du quinquina; l'arbre *pullam* produit un coton soyeux. On y cultive principalement les ignames, le cacao, le maïs, divers légumes et fruits des tropiques.

Freetown, chef-lieu de la colonie, et située à l'embouchure et sur la rive droite de la Sierra-Leone, est bien bâtie et renferme 4,500 habitants. Elle possède de belles casernes, un théâtre, cinq écoles et l'hôtel du gouverneur général. On y publie un journal politique. *Regentown* est une autre ville importante : elle a plus de 2,000 habitants. *Kent*, *Wilberforce*, *Gloucester*, *Kingstown* et *Wellington* sont des villages qui gagnent tous les jours en embellissements et en population, et qui, dans quelques années, seront au nombre des villes.

La colonie se divise en cinq quartiers. Son revenu local s'est élevé en 1851 à 4,640 livres sterling, et le produit de la douane à 16,217 livres sterl. Son commerce consiste en bois de teck, huile de palme, ivoire, peaux brutes, arachides, cire, gommes, etc. Ses importations se sont élevées en 1851 à 103,477 l. st., et ses exportations à 80,366 l. st.

§ II. ÉTAT DE LIBERIA. — Entre le Cherbro et la rivière de Cap-Monte s'étend un petit pays appelé *Kittam*. A l'est de ce pays se trouve l'état de *Cap-Monte*, qui depuis la côte remonte au loin dans l'intérieur et paraît comprendre le pays de *Coatché*; sa capitale est *Cousæa*, près de la source du rio Cap-Monte. On dit que cette ville renferme 15 à 20,000 habitants; mais les renseignements qu'on a sur cet État sont très-incomplets. On n'est pas mieux instruit sur le pays de *Quoja*, qui paraît toucher au

Coatché, et qui est peut-être une dépendance du royaume de Cap-Monte. Il paraît seulement qu'il y existe une société secrète qui exerce, comme dans le Timanni, un pouvoir despotique sur les habitants.

Depuis le cap Monte jusqu'au cap Palmas ou des Palmes, la côte produit abondamment du riz, des ignames, du manioc; le coton et l'indigo sont de première qualité. On n'y a cherché jusqu'ici que du *poivre malaguette*, du bois rouge et de l'ivoire. Les habitants sont des nageurs intrépides et des rameurs habiles. Les bords du fleuve *Mesurado* sont habités par des nègres qui parlent un portugais corrompu, et qui se sont reconnus longtemps vassaux du Portugal, mais qui ne sont pas, comme on l'avait dit, des Européens devenus nègres par l'influence du climat.

Cette côte, appelée autrefois *côte des Graines*, renferme la colonie américaine, ou plus exactement l'État indépendant de *Liberia*. Cette colonie a été fondée en 1821 par une société américaine dite de colonisation, avec des nègres émancipés ou rachetés, pour expier le grand crime et la grande plaie de la république des États-Unis, qui conserve dans son sein l'esclavage, en appelant les indigènes de l'Afrique à la civilisation. Pendant les premières années, les colons eurent à vaincre une foule d'obstacles. D'abord leurs habitations, qui n'étaient que des huttes en paille, furent construites au milieu d'une épaisse forêt tellement déserte, qu'on tuait les tigres sur le seuil des portes; ce ne fut qu'en 1825 que les premières maisons en bois furent bâties. La colonie faillit plusieurs fois être détruite par les peuples du voisinage, tels que les *Queahs*, les *Deys* et les *Gourrahs*; mais elle voit aujourd'hui sa persévérance couronnée de succès, car depuis 1848 elle est reconnue comme État indépendant par la plupart des nations européennes.

La côte que forme le territoire libérien a 800 kilomètres de longueur sur 64 de largeur : c'est une plaine tantôt sablonneuse, tantôt marécageuse, mais généralement fertile; l'intérieur se relève en collines assez escarpées qui font bientôt place aux contre-forts des monts Kong. Les rivières y sont courtes, mais profondes, et, sans les rapides, elles pourraient être remontées jusqu'à 100 kilomètres dans l'intérieur. Le climat est chaud, mais tempéré par des pluies ou les brises de mer. Les productions végétales et animales sont celles des tropiques. Le coton, le café et la canne à sucre y réussissent parfaitement.

L'État est divisé en trois provinces : *Monserado*, *Bassa* et *Sinoë*, subdivisées en communes. La population s'élève à 12,000 nègres venus d'Amérique, et à 340,000 indigènes, qui se sont volontairement soumis au nouvel État. Tous sont vêtus, armés et disciplinés à l'européenne, et savent se faire respecter des peuplades barbares qui les avoisinent. *Monrovia*, la capitale, située à l'embouchure de la rivière Saint-Paul, a 2,000 habitants, et renferme des églises, des tribunaux, des écoles, un fort, des magasins de commerce, des journaux, des sociétés littéraires, etc. Elle fait un grand commerce de cabotage avec tous les points de la côte de Guinée. Les autres villes sont *Bexley*, *Édina*, etc.

On peut regarder comme une dépendance de l'État de Liberia la colonie de *Maryland*, fondée en 1835, près du cap Palmas, par des Américains, et qui a déjà deux villes et 100,000 indigènes soumis volontairement à ses lois.

§ III. CÔTE D'IVOIRE. — CÔTE D'OR. — ACHANTIS. — Au sud du cap Palmas s'étend

dans l'intérieur la région du *Quankarah*, qui s'appuie au nord sur les montagnes de Kong, et présente un plan incliné d'où descendent plusieurs grands cours d'eau, tels que l'*Ancobra* ou *Assinie*, le *rio Volta*, connu aussi sous le nom de *Fando*, et qui est l'un des plus considérables de cette région, etc. Cette contrée est généralement fertile; on y remarque une végétation riche et active, et de vastes forêts; ce qu'on doit attribuer en partie à l'influence du sol, formé d'un terrain d'alluvion fin, gras et rougeâtre, dans lequel on ne trouve pas une seule pierre. Sur les côtes, le sol est tantôt graveleux et tantôt marécageux.

Cette côte, dite d'abord des *Dents* ou d'*Ivoire*, est fort peu connue, et se trouve habitée par des peuples appelés à l'ouest *Bugères*, à l'est *Quaguas*, peuples belliqueux, sauvages et ennemis des Européens. Ils leur vendent néanmoins quelques produits de leur sol, et principalement des dents d'éléphant, dont quelques-unes pèsent, dit-on, jusqu'à 100 kilogrammes. On y trouve un petit État indigène, dont le chef-lieu est *Kavally*, petit port situé sur une rivière de même nom. Sur la rivière de *Grand-Bassam*, et à son embouchure, est depuis 1842 un comptoir français défendu par un fort palissadé et bastionné; tout le territoire voisin appartient également à la France.

Plus bas, sur la rivière *Assinie*, accessible, comme la précédente, aux navires de moyenne grandeur, se trouve encore un comptoir français de même nom, défendu par un fort et situé sur une presqu'île qui commande la rivière.

Au sud de l'*Assinie* commence la *côte d'Or*, ainsi appelée de la poudre d'or qui fait son principal objet de commerce. « Dans le voisinage de la mer, dit un voyageur, le sol est, en beaucoup de places, léger, sablonneux, et par conséquent peu favorable à la culture de la plupart des productions tropiques. Dans les endroits où le sol n'est pas de cette nature, d'autres circonstances s'opposent à la végétation d'un grand nombre d'espèces : c'est en partie la fraîcheur et l'humidité des brises de mer ou des vents du sud-ouest, qui ne rencontrent rien sur la côte qui puisse ralentir leur marche; c'est encore en partie l'abondance des parties salines dont l'air est comme imprégné, et qui sont continuellement reproduites par le ressac, aussi violent que général. A 2 ou 3 milles de la côte, le sol devient plus productif, et cette amélioration continue par degrés; de sorte qu'à 8 milles de la mer le pays est très-fertile et propre à toutes les cultures usitées entre les tropiques. En même temps le climat est assez tempéré pour admettre la végétation des graminées et des arbres d'Europe¹. »

En général, la *côte d'Or* est une région bien arrosée, boisée, contenant des plaines propres à la culture du riz et de la canne à sucre. Elle a des ports et de petits mouillages commodes; mais elle éprouve un ressac violent qui rend le débarquement dangereux. On y ressent une chaleur très-forte : le thermomètre y monte à l'air libre jusqu'à 54 degrés. On y trouve le fort et le comptoir d'*Axim*, appartenant aux Hollandais; les forts *Apollonia* et *Diaccove*, appartenant aux Anglais; les forts *Hollandia*, *Akhouna* et *Tacdoray*, appartenant aux Hollandais, avec la ville de *Saint-Georges* ou d'*Elmina*, chef-lieu de leurs possessions sur cette côte, et qui renferme 10,000 habitants. Un peu plus loin on trouve *Cape-Coast*, établissement anglais, qui a dans sa dépendance tout le pays voisin, dans une étendue de 8,000 milles carrés. L'agriculture y est prospère, et la ville, qui compte 8,000 habitants, fait un commerce considé-

¹ Meredith, *Description du pays d'Agouana*.

nable, qui s'est élevé (1851) en exportations à 547,000 francs, et en importations à 2 millions de francs.

Les autres établissements européens sont : les forts *Animaboë* et *Winnebah* aux Anglais, le fort *Crève-cœur* aux Hollandais, *Christiansborg*, autrefois chef-lieu des possessions danoises en Guinée, aujourd'hui aux Anglais; le fort *Prampram* aux Anglais, etc.

L'intérieur du pays est occupé principalement par les *Achantis*, qui forment le plus puissant empire de la Guinée. Cet empire paraît s'étendre de l'est à l'ouest depuis le 1^{er} degré de longitude jusqu'au 7°, et du sud au nord depuis la côte jusqu'aux monts Sarga sur une largeur de 5 degrés. Sa superficie est d'environ 4,000 myriamètres carrés. Il comprend parmi ses tributaires le pays d'*Aquapim*, celui d'*Agouna*, l'État d'*Apollonia*, le pays des *Fantis* et celui des *Aminas*, ainsi que le petit royaume d'*Accra*, le fertile pays de *Ningo* ou d'*Adampi*, le royaume d'*Ouarsá*, celui de *Dankara*, celui d'*Assin*, celui de *Coranza*, le pays de l'*Amina*, le royaume d'*Inta*, etc. Huit grandes routes relient entre elles les différentes parties de cet empire : l'une conduit sur la côte occidentale, à Assinie, au Bassam, etc.; une autre conduit vers le cap des Trois-Pointes; une troisième traverse l'Assin et le Fanti; une quatrième atteint Accra, etc. A l'intérieur, on en trouve une quantité d'autres moins importantes sans doute, mais qui ne facilitent pas moins les relations des peuples des contrées diverses de l'empire. Souvent les ouragans et les débordements, fréquents dans ces contrées, viennent interrompre les communications.

L'Achanti proprement dit ou le principal État de cet empire a pour capitale *Coumassie*, bâtie sur le flanc d'un vaste rocher ferrugineux, et bornée par un marais qui fournit de l'eau à la ville. Sa circonférence, sans comprendre les faubourgs, est de 5 kilomètres; ses rues sont larges, alignées, propres et portent chacune un nom. Le palais du roi est situé au milieu d'une des plus grandes; les appartements en sont petits, mais nombreux, et décorés avec profusion d'ornements en or et en argent. Des promenades plantées d'arbres sont dispersées dans la ville, et des tertres sont élevés çà et là dans plusieurs rues pour y placer le trône du roi lorsque ce prince, entouré de sa cour, y va boire du vin de palmier. Les Achantis prétendent que leur ville renferme plus de 100,000 âmes; il est vrai qu'à certains jours de fête elle est considérablement peuplée; cependant un voyageur anglais n'évalue sa population ordinaire qu'à 15,000 habitants. Cette ville est l'entrepôt d'un commerce considérable avec la côte et l'intérieur de l'Afrique. Il s'y tient chaque jour un marché de huit heures du matin au coucher du soleil : on y vend du bœuf et du mouton coupés en tranches, du sanglier, du daim, de la volaille, de la chair de singe, des ignames, du grain, des cannes à sucre, du poivre, du beurre végétal, des oranges excellentes, du poisson salé, du vin de palmier, du rhum, des verroteries, des miroirs, des sandales, des étoffes de soie et de coton, de la poudre, du fil de coton bleu et blanc, etc. Les étoffes de soie et de laine du Dagoumbah, pays situé au pied des montagnes de Kong, y sont plus recherchées que celles qui viennent de l'Europe; mais cela tient sans doute à la possibilité de les acquérir pour une petite quantité de sel, tandis qu'il faudrait payer les secondes en or ou en ivoire.

L'Achanti est gouverné par un roi; un conseil supérieur dirige la politique extérieure, et une assemblée de capitaines ou cabouciris les affaires militaires. Ainsi

que dans plusieurs États de l'Afrique occidentale, le pouvoir chez les Achantis passe après la mort du souverain au frère de celui-ci; mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il est transmis ensuite au fils de la sœur, puis au fils, et après le fils, au premier vassal de la couronne. Les sœurs du roi peuvent se marier ou vivre avec qui bon leur semble, pourvu que ce soit un homme remarquable par sa stature et ses qualités physiques, afin que les héritiers du trône soient dignes sous ces rapports de commander à leurs compatriotes. Le roi hérite de l'or de tous ses sujets, de quelque rang qu'ils soient. On ne peut verser le sang d'un prince du sang royal; lorsque celui-ci se rend coupable de quelque crime qui entraîne la peine capitale, on le noie. Si une femme est trois ans sans entendre parler de son mari, elle peut en épouser un autre; mais si le premier revient, les enfants du second deviennent sa propriété, et il peut les mettre en gage. Dans les grandes fêtes publiques, on sacrifie un grand nombre d'esclaves ou d'officiers du prince. Lorsqu'un Achanti meurt, on immole aussi quelques-uns de ses esclaves. A la mort d'un roi, c'est une sorte de massacre général: les frères, les sœurs et les neveux du roi, affectant une folie passagère, se précipitent hors du palais, et parcourent les rues de Coumassie en tirant des coups de fusil sur tous ceux qu'ils rencontrent; enfin on immole une centaine d'esclaves sur la tombe du défunt. La loi accorde au roi 3,333 épouses, mais il est rare qu'il en ait plus de six dans son palais.

Accra ou *Ankran*, ville maritime, capitale du petit royaume de ce nom, est divisée en trois districts, gouvernés par des chefs différents, qui reconnaissent l'autorité du caboucir ou chef de l'État d'Aquapim, lequel a le titre de vice-roi de l'empereur des Achantis. Les trois districts d'Accra sont peuplés d'environ 12,000 âmes. Les plus belles maisons sont celles des Européens.

Sallagha, capitale du royaume d'Inta, est la plus considérable ville de l'empire d'Achanti. Elle est trois fois plus grande que Coumassie, dont elle est éloignée de 280 kilomètres vers le nord-est, et renferme, dit-on, 200,000 habitants, dont le sixième est mahométan. C'est une place de commerce importante.

Le pays des *Fantis* occupe sur la côte une étendue de 20 à 24 kilomètres, et se prolonge assez loin dans l'intérieur. Le nombre des habitants est évalué à 40,000 par un voyageur. Les mœurs de ces nègres présentent quelques particularités remarquables: ils enterrent leurs morts dans leurs propres maisons; les hommes sont pubères à 12 ans et les femmes à 10. Leur religion est une sorte de fétichisme; ils reconnaissent deux principes: l'un bon et l'autre mauvais. Les hommes ont plusieurs femmes, et il est d'usage chez eux de tuer en l'honneur d'un riche défunt la *crabba* ou la plus jeune de ses femmes restée vierge, et le *cransa* ou le jeune esclave qui portait sa pipe au moment où il rendit le dernier soupir. Les Fantis sont robustes; leurs femmes sont bien faites et ont en général les traits délicats, les pieds petits, les dents blanches et les formes arrondies et gracieuses. Le costume est à peu près le même chez les deux sexes; mais les hommes âgés se rasent entièrement la tête, en ne laissant qu'une boucle ou deux qui tombent par derrière, et auxquelles ils suspendent un morceau d'or; les femmes ont le haut du corps nu, et leurs jupes forment par derrière une protubérance plus ou moins grosse, selon leur rang.

Les *Aminas* s'étendent au nord-ouest l'espace de quatorze journées de marche. L'or abonde chez eux.

D'après un savant danois, le pays d'*Aquapim* est beau, fertile, bien arrosé et bien peuplé. Il est généralement boisé, plus salubre que le rivage, et présente un sol coupé alternativement de vallons et de collines. L'intérieur renferme une chaîne de montagnes granitiques bien boisées. Les peuples qui habitent ce pays ont à peu près les mêmes mœurs que les Achantis, auxquels ils sont soumis.

§ IV. CÔTE DU DAHOMEY. — La *côte des Esclaves* ou du *Dahomey* renfermait autrefois, outre des comptoirs européens, plusieurs petits États sauvages, tels que ceux de *Kota*, de *Popo*, de *Whydah* et d'*Ardra*. Ces États sont tous aujourd'hui soumis à l'empire de Dahomey. Nous allons d'abord décrire la côte et les villes qui s'y trouvent; puis nous parlerons de cet empire.

La côte présente d'abord des dunes de sable très-basses couronnées de quelques buissons et de quelques petits massifs d'arbres dérobant à la vue les villages qu'ils abritent. Une lagune praticable aux barques des indigènes, et séparée de la mer par une langue de terre sablonneuse, contient le village de *Popo*, le plus considérable que nous rencontrons depuis le cap Saint-Paul; de l'autre côté de cette lagune sont des factoreries européennes. *Whydah*, située par 6° 17' de latitude nord et 2° 29' de longitude orientale, est placée au delà de la lagune, à un mille et demi de la côte; c'est une ville très-étendue, composée de sept ou huit quartiers ou villes, ayant chacun un gouverneur (caboucir). Le principal de ces quartiers est la ville dite française, dont le gouverneur est le vice-roi lui-même; puis viennent le quartier anglais, le quartier portugais, le quartier du marché, des quartiers libres pour les esclaves affranchis, etc. Les constructions sont en terre, recouvertes avec de l'herbe et entourées de murailles en terre ou en branches de palmier. L'ameublement est fort simple: il consiste en un lit de bambou ou quelques nattes, quelques poteries, un métier à tisser grossièrement confectionné. On y remarque des magasins plus ou moins bien garnis de draps, de grains, de marchandises étrangères; la maison du vice-roi, celle du *cha-cha*, etc. Les forts bâtis jadis par les Européens tombent en ruines. On distingue encore le temple des Serpents et le marché: le premier est construit autour d'un énorme cotonnier, dans lequel on laisse circuler ou se reposer plusieurs boas, représentation vivante d'un dieu invisible appelé *Seh*. Le marché est le plus beau que M. Forbes ait vu en Afrique: chaque article y a son quartier. Un représentant du roi, appelé *cha-cha*, fait fonction de ministre du commerce, et sans sa permission on ne peut vendre ni esclaves, ni huile de palmier, articles sur lesquels le roi perçoit un droit. *Whydah* paraît avoir de 20 à 25,000 habitants. Au delà nous remarquons le village de *Porto-Novo*, ancienne dépendance de l'établissement que la France eut jadis à *Whydah*.

Badagry, située à 55 milles à l'est de *Whydah*, sur la rive septentrionale de la lagune, est enveloppée de trois côtés par un marais qui en forme une véritable île: c'est un port important pour la traite: les Français, les Anglais, les Allemands et les Portugais y ont chacun un district. La ville peut avoir 12,000 habitants, presque tous descendants des familles chassées de *Whydah*, lors de la conquête de celle-ci par le Dahomey. Les maisons sont construites en bambou et couvertes de feuilles. Le marché est très-important, et il n'est pas rare d'y voir quatre à cinq mille marchands.

Au delà de *Badagry* la côte, fermée par une ceinture de brisants, n'offre qu'une ligne

de verdure jusqu'au rio Lagos, dont la rive droite se termine par une pointe abrupte. Le lac *Cradou*, qui commence à l'embouchure du rio Lagos, se continue jusqu'à celle de Formose ou de Benin; il est séparé de la mer par l'île basse et marécageuse de Curanco, qui est découpée par de nombreux filets d'eau. Sur l'une des trois îles que présente le lac Cradou, dans la partie septentrionale, s'élève le village de Lagos, marché à esclaves. La rivière Formose est obstruée à son embouchure par un banc de sable et d'argile, qui s'avance à 4 kilomètres en mer.

Le Dahomey a environ 250 kilomètres de largeur de l'est à l'ouest, 240 de longueur du sud au nord, et il comprend tout le territoire situé entre les embouchures du Benin et du Volta et les derniers escarpements des monts Kong. Cependant cet empire ne compte pas plus d'un million d'habitants, et Abomey, la capitale, n'a pas 30,000 âmes : l'esclavage y est le sort commun, et dépeuple le pays au profit momentané d'environ 20,000 hommes libres. L'industrie et l'agriculture sont presque nulles.

Il y a un siècle, les *Dahomeys*, connus sous le nom de *Foys*, quoique redoutés à cause de leur valeur, n'avaient cependant aucune prépondérance sur leurs voisins : c'est à Tah-cou-dou-nou, un de leurs rois, qu'ils doivent le commencement de leur puissance. Cet empire est tout militaire : la guerre est son état normal, et la vente des esclaves son seul commerce. L'année se partage en deux époques : dans la première, on fait la guerre ; dans la seconde, on célèbre des fêtes. C'est vers le mois de novembre que le roi entre en campagne. L'armée régulière se compose de 12,000 soldats, dont 5,000 femmes armées de fusils et de flèches. En outre, tout noble ou *caboucir* emmène le plus de combattants qu'il peut ; il les nourrit et les habille, mais ne leur donne pas de solde ; seulement il leur paye les prisonniers qu'ils font et les têtes qu'ils ont coupées. On dit que les soldats-femmes ne se marient jamais, et que toute faiblesse de leur part est punie de mort : leur costume et leur nourriture sont les mêmes que ceux des hommes ; elles sont sous la surveillance d'eunuques, et personne ne doit les regarder quand elles sortent. Elles forment la garde du roi, qui en tire ses messagers et ses aides de camp. Les soldats des deux sexes sont vêtus d'une tunique de coton et d'une sorte de culotte courte. Les autres habitants ne portent qu'une bande d'étoffe autour des reins avec une sorte de manteau jeté par-dessus l'épaule gauche, laissant le bras droit nu, ainsi que la poitrine. Les femmes s'attachent au-dessous de la poitrine des pièces de drap, qui couvrent leur nudité jusqu'au genou. Les deux sexes se parent d'anneaux et de bracelets de toutes sortes de métaux, de colliers de verre, de corail et de verroteries de Popoé, estimées inimitables, et dont le prix est égal à la moitié de leur poids en or : les indigènes les regardent comme les excréments d'un énorme serpent ou dragon qu'on n'a jamais vu.

Le roi est l'objet d'une espèce d'adoration : tout sujet doit se prosterner devant lui et se jeter de la terre sur la tête. Les blancs seuls peuvent se contenter de le saluer.

Les principales villes de cet empire sont, en partant de la côte : *Whydah*, que nous venons de décrire ; *Savi*, à 5 milles de Whydah, ancienne capitale du royaume de Greigwei, et qui faisait jadis un commerce considérable ; *Alladah*, à 24 milles de Whydah, où chaque ministre du roi possède une maison ; elle est située au milieu d'une contrée boisée et montagnieuse où les sycomores atteignent 45 mètres, et les cotonniers, avec leurs ceintures de racines, couvrent 13 mètres carrés.

Cannah occupe environ 10,000 mètres carrés, chaque maison étant entourée de champs cultivés en blé, fèves, palmiers; c'est l'ancienne capitale des *Foys*; on l'appelait alors *Damy*. On y arrive par une grande route bordée de villages et sur laquelle s'embranchent des chemins latéraux.

Abomey est la capitale du royaume; elle a environ 8 milles de circonférence, et n'est composée que de maisons disséminées au milieu de champs cultivés; un fossé de 2 mètres de profondeur, rempli d'acacias épineux, est sa seule défense; deux palais royaux en occupent le centre, et ne sont que des amas de masures auxquelles on n'arrive que par des chemins semés de crânes humains; les murs eux-mêmes sont ornés de mâchoires humaines qui y sont comme incrustées, et de 6 mètres en 6 mètres on trouve des pyramides de crânes. Il y a dans cette ville des marchés fréquents et bien approvisionnés¹.

La férocité des princes du Dahomey semble presque fabuleuse. Le roi marche en cérémonie sur les têtes sanglantes des princes vaincus ou des ministres disgraciés. A la fête des tributs, où tous ses sujets apportent leurs dons, le roi arrose de sang humain le tombeau de ses ancêtres. Cinquante cadavres sont jetés autour du sépulcre royal, et autant de têtes plantées autour sur des pieux. Le sang de ces victimes est présenté au roi, qui y trempe le bout d'un doigt et le lèche ensuite. On mêle le sang humain à l'argile pour construire des temples en l'honneur des monarques défunts. Les veuves royales se tuent les unes les autres, jusqu'à ce que le nouveau souverain mette un terme au massacre. Le peuple, au milieu d'une fête joyeuse, applaudit à ces scènes d'horreur, déchire avec joie les malheureuses victimes, mais s'abstient pourtant de dévorer leur chair.

Les Dahomeys se distinguent de la plupart des nègres de la Guinée par leur férocité, leur perfidie et leur implacable amour de la vengeance. Les femmes y sont réduites à la condition la plus abjecte : elles n'approchent de leurs maris qu'avec les marques de la plus humble soumission; à peine si elles osent les regarder en face; elles ne leur présentent la nourriture qu'à genoux. Ces femmes sont en général fort jolies. La marque nationale des Dahomeys consiste en une ligne qui descend depuis le haut du front jusqu'à la racine du nez.

Le sol du Dahomey est d'une fertilité extraordinaire; les grands végétaux y acquièrent des dimensions gigantesques. On y trouve des arbres dont un seul tronc suffit pour un canot de 60 à 70 hommes. La canne à sucre y prend un accroissement surprenant, et les plantations d'ignames et de maïs donnent à la campagne un aspect agréable.

§ V. ROYAUMES DE BENIN, DE CALABAR, ETC. — A l'est du Dahomey s'étend, sur le golfe de Guinée, le royaume de *Benin* ou *Adou*, depuis la continuation de la chaîne de Kong jusqu'à la côte dans la partie du golfe qui porte le nom de golfe de Benin. La rivière à laquelle les Portugais ont donné le nom de *rio Formoso* est fort large à son embouchure : on la remonte jusqu'à *Agathon*, l'une des principales villes, à 56 kilomètres nord-est de la mer. La route d'Agathon à Benin est très-fréquentée, et plantée d'arbres très-hauts et très-gros, qui donnent beaucoup d'ombrage. La ville de *Benin*, sur la rivière de même nom, est entourée de fossés profonds. Les rues ont

¹ Le Dahomey, par M. Forbes, dans la *Revue britannique* de novembre 1851.

3 mètres de largeur; leur irrégularité fait que la ville occupe une étendue considérable; mais, suivant Adams, sa population ne paraît pas être de plus de 15,000 âmes. Les maisons, basses, couvertes de feuilles de latanier, sont très-propres. Les pierres manquent entièrement dans ce pays, et le terrain est si mou, que le fleuve en détache des morceaux de plusieurs acres d'étendue. Ces îles flottantes sont redoutées des navigateurs. Le vaste palais du roi, hors de la ville, est fermé de murailles: on y trouve d'assez jolis appartements, et même de belles galeries soutenues par des piliers de bois. Le marché de la ville n'excite pas l'appétit des Européens; on y étale de la chair de chien, que les nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauves-souris, des rats et des lézards; mais on y trouve aussi des fruits délicieux, et toutes sortes de marchandises. Le climat de ce pays est un des plus dangereux pour les Européens. On en exportait dans ces derniers temps 3 à 4,000 esclaves chaque année.

Les habitants du Benin ont les mêmes lois et usages que les Dahomeys. Le roi, vénéré comme un demi-dieu, est censé vivre sans nourriture. S'il meurt en apparence, c'est pour ressusciter sous une autre forme. A la *fête des yams*, il plante à la vue du peuple entier une racine dans un pot de terre; un instant après on présente, par un adroit tour de main, un autre pot avec une racine qui a poussé des jets; ce miracle détermine les espérances au sujet de la récolte. Les sacrifices humains font partie du culte expiatoire qu'on rend au mauvais principe. Les victimes, immolées au bruit des chants épouvantables du peuple entier, montrent une stupide indifférence; ce sont pour la plupart des prisonniers de guerre. A la *fête des coraux*, le roi et tous les grands trempent leurs colliers de corail dans le sang humain, en priant les dieux de ne jamais les priver de cette marque de leur haute dignité.

Le petit royaume de *Lagos*, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, est tributaire du Benin. La capitale, à laquelle les Européens donnent aussi le nom de *Lagos*, est appelée *Aouani* par les naturels; elle est située dans une île formée par les alluvions de la rivière. Sa population est de 20,000 âmes; il s'y fait un grand commerce. Les Lagos sont très-superstitieux et cruels: dans la vue de rendre la rivière favorable à leurs communications commerciales, ils lui sacrifient une jeune fille qu'ils empaient avec des détails d'une férocité épouvantable.

Le royaume d'*Ouary*, ou *Aweri*, sur la *côte de Calabar*, comprend les pays plats et marécageux au sud de Benin, où coulent diverses rivières, probablement des branches du Djoliba. La principale est le Ouary, qui forme au milieu d'une vaste plaine déserte une île dans laquelle est située la ville de *Ouary*, capitale du royaume. Les habitants sont très-noirs, et ont dans leurs mœurs et leurs personnes beaucoup de ressemblance avec les Fantis.

Près des frontières de ce royaume se trouve celui de *Damaggou*, dont la capitale du même nom a été visitée en 1830 par les frères Lander: c'est une grande ville située sur le Niger, dont les habitants sont armés de fusils et dont le roi possède six petits pierriers. Plus bas, en descendant le cours du Kouarra, ils ont remarqué l'importante ville de *Kirri*, et à trois journées plus bas ils ont traversé le royaume d'*Ebroë*, dont la capitale porte le même nom.

Après le cap Formoso commence le *Calabar* ou *Kalbary*, contrée également traversée par plusieurs rivières, parmi lesquelles le fleuve *Rey* ou *Nouveau-Calabar*

admet des bâtiments de 300 tonneaux. Une partie de la côte est couverte de couches de sel marin.

Près de l'île de Bonny à l'embouchure du *Bonny* ou du *rio San Domingo*, appelé aussi *Andour*, et qui est un des bras du Djoliba, formant avec le rio Formoso le delta de ce fleuve, la ville du *Nouveau-Calabar* était un important entrepôt de commerce, lorsqu'en 1819 Peppel, roi ou chef de Bonny, la surprit pendant une nuit, et y fit mettre à mort le plus grand nombre des habitants. Il a fait paver de crânes humains une maison qu'il a consacrée au culte de son dieu, et il montrait avec orgueil aux Européens, comme le plus beau trophée de sa victoire, une pyramide qu'il a fait élever au centre de la ville avec la plus grande partie des ossements de ses victimes. *Bonny*, dans l'île de ce nom, est la capitale d'un petit État despotique et renferme, dit-on, 20,000 habitants. *Akricok*, beaucoup moins importante, est au nord dans l'intérieur des terres.

Le royaume de *Qua* ou *Quoua*, qui s'appelle ainsi d'une montagne de ce nom, est limitrophe de l'État de Bonny et s'étend entre le rio Adoney ou le Saint-Antony à l'ouest et le rio del Rey à l'est. Les nègres qui l'habitent ne sont pas les moins cruels de la Guinée : ils sacrifient quelquefois des victimes humaines dans les jours de grande fête. Il existe chez eux une association appelée *Egbo*, qui a quelque analogie avec celles des Mandingues et des Foulahs, et qui a pour but de favoriser la liberté du commerce et de punir les femmes infidèles. La ville du *Vieux-Calabar* est la capitale de cet État. Elle est sur la rive gauche de la rivière du Bongo ou du Calabar ; mais le roi réside dans un village qui est à quelques lieues de là. A peu de distance de cette ville se trouve celle d'*Aqua*. Les habitants du Vieux-Calabar sont plus avancés en civilisation que les autres nègres ; plusieurs d'entre eux, par suite de leurs relations commerciales avec les Européens, parlent et écrivent l'anglais. La rivière de Bongo a son embouchure dans une baie allongée dont l'île du *Perroquet* rend l'entrée fort étroite.

Après avoir traversé les montagnes appelées *hautes terres de Roumby*, et celles que l'on nomme *hautes terres d'Amboses*, qui paraissent renfermer des volcans, on arrive à la rivière de *Camarones* ou de *Jamour*, très-large à son embouchure, et qui est en grande vénération chez les indigènes ; elle a un bon port et fournit de bonne eau. On y trouve de la cire, du morfil, du bois rouge et des rafraîchissements à bon marché. Les Européens y font un assez grand commerce. La ville de *Camarones* est à 24 kilomètres de l'entrée de la rivière, dans une île formée par les deux principaux bras de celle-ci, dont l'un se nomme *Camarones* et l'autre *Malimba*. Cette ville exporte chaque année 40,000 kilogrammes d'ivoire et 60,000 d'huile de palmier, ainsi que de la gomme, du poivre et plusieurs autres denrées. Le pays est gouverné par un petit roi, qui exerce un pouvoir despotique.

Au nord du *Camarones* se trouve le royaume de *Biafara* ou *Biafra*, qui donne son nom au golfe dans lequel se jette la rivière précédente. Sur la rive droite de cette rivière on voit la capitale, appelée *Biafra*.

Le *pays des Calbongos*, remarquable par ses hautes montagnes, s'étend au sud du *Camarones*. Il est partagé en plusieurs États peu connus, et qui sont presque toujours en guerre entre eux.

La rivière de *San-Benito* est à 160 kilomètres plus loin. On aperçoit du rivage les doubles montagnes très-élevées, qui en sont à 45 ou 50 kilomètres; il y a beaucoup de bois sur ses rives. Le cap *Saint-Jean* n'est qu'à 60 kilomètres de son embouchure. Un banc de sable, à 4 kilomètres dans la mer, rend ce cap assez dangereux. Il forme, avec un autre cap plus petit et plus méridional, la baie d'*Angra*, ainsi nommée d'une ville et d'une rivière du même nom. Cette rivière, que les Anglais appellent par corruption *Danger*, abonde en hippopotames et en poissons.

Le cap d'*Esteiras*, ou mieux *das Serras*, forme avec le cap Saint-Jean une baie au milieu de laquelle est l'île de *Corisco*, qui produit d'excellent bois pour la charpente et pour la teinture, de l'ivoire, des peaux de singes et diverses denrées. Les habitants, à demi sauvages, sont redoutés des navigateurs.

§ VI. CÔTE DE GABON. — Au sud du cap *das Serras* la rivière de *Gabon*, qui donne son nom à toute la côte au sud du golfe de Biafra, n'est qu'à 40 kilomètres de l'équateur. Les approches en sont très-difficiles, à cause des courants rapides qui règnent dans ces parages. Le Gabon n'est, à proprement parler, qu'un bras de mer simulant l'embouchure d'un fleuve : il pénètre à environ 80 kilomètres dans l'intérieur des terres en gardant sa largeur et sa profondeur. Un grand nombre de rivières mal connues et navigables seulement pour des embarcations de moyenne grandeur viennent s'y jeter. Sur les bords de ces différents cours d'eau ont été formés des établissements européens. Le principal est le comptoir français du *Gabon*, situé sur la rive droite du fleuve, à environ 16 kilomètres de son embouchure, et sur une hauteur dont le pied est arrosé par plusieurs ruisseaux. Cet établissement date seulement de 1845, et a déjà acquis une grande prospérité. Des traités passés avec les indigènes ont assuré notre souveraineté sur toutes les terres, îles et presqu'îles des deux rives. Le comptoir renferme, outre de beaux jardins, une pépinière de cafiers, cacaoyers, manguiers, orangers, etc. La somme de ses exportations et importations s'est élevée en 1852 à 120,000 francs. Dans son voisinage est le village de *Libreville*, fondé à l'imitation des colonies de Liberia et de Sierra-Leone pour l'émancipation et la colonisation des noirs. Il est habité par des nègres saisis sur des bâtiments négriers par nos croiseurs, et qui aujourd'hui sont devenus chrétiens et propriétaires du territoire qu'ils cultivent. Leurs plantations s'étendent à 2 kilomètres dans l'intérieur, et se composent de pistachiers, de bananiers, d'ignames, de manioc, de riz, etc.

Les Anglais et les Américains ont aussi des établissements sur le Gabon, mais ce ne sont que des factoreries temporaires où ils échangent des fusils, de la poudre, des tissus, du rhum, de la poterie contre de l'ivoire, de l'ébène, de la gomme copale, du caoutchouc, etc.

On ne peut pénétrer dans l'intérieur du pays que par des sentiers tracés par les indigènes, à cause des broussailles, hautes herbes, arbustes, lianes épineuses qui ne s'ouvrent que devant le feu. C'est une contrée accidentée présentant des plateaux de quelque étendue, séparés par des torrents dans la saison des pluies, filets d'eau dans le temps de la sécheresse. Les indigènes habitent des cases en bois de palmier très-commodes, et se nourrissent principalement de manioc et de bananes. On les divise en *M'Ponguès* ou riverains, et *Boulous*, peuples de l'intérieur. Ce sont les premiers qui sont en relation avec les Européens; ils se montrent très-adroits dans leurs échanges.

Ces peuples sont assez doux, mais complètement sauvages et fétichistes. Les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes. La virginité est pour ainsi dire inconnue chez elles, la promiscuité des sexes commençant dès le bas âge. Elles sont peu fécondes. Ce sont elles qui cultivent les terres et préparent la nourriture; les hommes construisent les cases, font les filets, manœuvrent les pirogues. Les femmes sont achetées par le mari, non-seulement en faisant des cadeaux à la famille, mais encore en fournissant une autre femme, sa sœur ou sa fille, qui devient la femme du père ou du frère de sa femme. Si une femme s'enfuit chez ses parents, le mari est obligé de payer pour son retour; si elle perd un parent et va le pleurer dans sa famille, le mari paye encore pour la relever de sa douleur; enfin si elle meurt, il en paye encore la valeur au père.

Les autres nations de la côte de Gabon sont peu connues; il n'y existe point de villes, mais seulement des villages épars çà et là. Dans l'intérieur des terres, nous signalerons le pays d'*Empoungana* ou d'*Empounga*, malsain, peu peuplé, rempli d'éléphants, de buffles et de sangliers, qui s'étend jusqu'à une assez grande distance de l'embouchure du Gabon. A 80 kilomètres du cap das Serras, la ville de *Naango*, bâtie en bambous, offre des rues assez régulières : les Anglais y font un grand commerce. En suivant la ligne équatoriale vers l'est, on trouve, à environ 180 kilomètres de la côte, *Adjoumba*, capitale du royaume du même nom. En remontant vers le nord, le pays de *Gaeloua* a pour principales villes *Inkanji* et *Goudemsi*; puis le vieux royaume de *Chikan*, à environ 150 kilomètres de l'Atlantique. Au nord de celui-ci, le pays de *Kayli*, couvert de montagnes et de forêts, et dont les habitants passent pour anthropophages, a pour chef-lieu *Sama-Chiali*. Nous ne savons rien de particulier sur le royaume d'*Imbiki* ou d'*Imbekie*. Celui de *Bisou* a pour capitale une ville du même nom, à quelque distance de la rive droite de la Mounda. Enfin dans la partie la plus septentrionale de la région de Gabon se trouve le royaume d'*Aosa*, à l'est du pays des Calbongos. Nous décrirons plus loin les îles de Fernando-Po, du Prince et de Saint-Thomas, qui s'étendent depuis le golfe de Biafra jusqu'à l'équateur.

CHAPITRE TREIZIÈME.

SOUDAN OU TAKROUR.

§ 1^{er}. COURS DU NIGER. — Avant de continuer à décrire l'Afrique occidentale, nous allons pénétrer dans cette région centrale si longtemps inconnue, mais qui bientôt n'aura plus de mystères pour nous, grâce aux courageuses explorations qui se succèdent sans interruption depuis vingt-cinq ans. « Les appellations, dit un géographe, de *Ham* et de *Kousch* chez les anciens Sémites et chez les Égyptiens, d'*Éthiopiens* et d'*Éthiopie* chez les Grecs, de *Nigritie* chez les Latins, de *Soudan* chez les Arabes, ont toutes la signification de *noirs* ou de *région des noirs*. Le terme Soudan, dans l'usage arabe, désigne cette longue bande de l'Afrique centrale qui s'étend depuis la haute région du Nil, ou même depuis la mer Rouge jusqu'aux rives de l'Atlantique, entre le cinquième parallèle environ au nord de l'équateur et la limite

méridionale du Sahara. La nature a marqué une distinction bien prononcée, et par suite une division tranchée entre la partie orientale et la partie occidentale de la zone soudanienne; à l'est, confinant à la région du Nil, c'est un bassin fermé, sans communication avec les mers extérieures, sorte de cuve dont toutes les eaux courantes vont s'absorber dans le Tchad ou dans d'autres lacs de moindre étendue; à l'ouest, c'est le bassin du Kouara ou Djoliba, le grand fleuve de la Nigritie, qui a ses sources dans les Alpes sénégambiennes et son embouchure au fond du golfe de Benin. Le Soudan est, relativement au Sahara, une région basse, dont le sol profond, fécondé par des pluies annuelles et couvert d'une nombreuse population, est arrosé par un large fleuve et sillonné de rivières innombrables, avec de grands amas d'eau qui forment une suite de lacs, ou s'épanchent en lagunes autour d'un lac plus vaste semblable à une mer intérieure. »

Partant de la partie occidentale, qui se présente à nous la première, puisque nous venons de décrire la Guinée, nous dirons rapidement ce que les Grecs, les Romains et les Arabes avaient appris ou deviné sur ces contrées. Ptolémée, commenté par d'Anville, nous montre deux grandes rivières : le *Ghyr*, coulant du sud-est au nord-ouest, à peu près comme le Misselad ou le Bahr-el-Gazel sur les cartes modernes; l'autre, le *Niger* ou *Nigris* de Pline, le *Nigir* de Ptolémée, qui coule à peu près comme le Djoliba, de l'occident vers l'orient. Mais, en suivant le sens littéral du géographe grec, on reste incertain si cet auteur a pensé tout ce que son commentateur lui fait dire. Il semble donner au Niger deux écoulements, l'un à l'ouest dans le lac *Nigriles*, l'autre à l'est dans le lac *Libyen*, outre divers canaux de dérivation désignés par un des mots les plus équivoques de la langue grecque¹.

Les Arabes nous fournissent, à la vérité, beaucoup plus de détails que Ptolémée; mais les contradictions de leurs récits en rendent l'application très-difficile. « Le *Nil des Nègres*, dit Édrisi, coule de l'orient à l'occident, et se jette dans *une mer* (ou dans *la mer*) à une journée de distance de l'île d'*Outil*. Les habitations des nègres sont le long de ce fleuve ou le long d'un autre qui s'y jette. » Léon l'Africain applique au fleuve Niger ce que dit Édrisi du Nil des Nègres. Il dit même positivement que ce fleuve se décharge dans l'Océan; mais il avoue toutefois « qu'il y a des auteurs qui font couler le Niger vers l'orient, et en terminent le cours dans un *grand lac*. » Schéhab-Eddin est le seul auteur arabe qui affirme que le *Nil de Djenawa* n'arrive pas jusqu'à l'Océan, mais que son cours se termine dans les déserts. Tous indiquent, comme Ptolémée, plusieurs lacs d'eau douce qui doivent être formés par des rivières.

En appliquant au Misselad le nom de *Nil des Nègres*, et en supposant que cette rivière, ainsi que le Niger, se perde, soit dans les lacs, soit dans les sables, d'Anville et longtemps après Rennel ont construit les cartes moitié traditionnelles et moitié hypothétiques que l'on a suivies jusque dans ces derniers temps avec plus ou moins de modifications.

Un géographe très-habile, Reichard, proposa un changement important, qui n'est plus une simple modification. En laissant au Niger et aux autres rivières la direction générale que lui ont donnée d'Anville et Rennel, il ajoute un canal d'écoulement vers

¹ Le mot *ἐκτροπή* peut dénoter une embouchure, un endroit où les routes divergent, un canal d'écoulement, ou simplement un détour.

le golfe de Guinée. « A l'ouest du Ouangara, dit-il, le Niger coule au sud, et le Misselad, après avoir traversé le lac de Fittrée, puis celui de Semegonda, se partage, en sortant de celui-ci, en deux branches principales qui entourent le Ouangara et se jettent dans le Niger; ensuite ce dernier fleuve continue à couler au sud-ouest jusqu'à son embouchure dans le coin du golfe de Guinée, où il forme un delta, dont le bras oriental est le rio Formoso ou la rivière de Benin, et le bras occidental le rio del Rey. »

L'examen de la nature du sol du Benin fournit à Reichard les arguments suivants : « Les pays de Benin, d'Oware, du Nouveau-Calabar et de Calbongo, sont, dit-il, le delta d'un grand fleuve qui vient de très-loin du nord-ouest. Les rapports recueillis par Nyendael, Bosmann, Dapper et les deux Barbot, nous apprennent que le rio Formoso a huit milles marins de largeur à son embouchure. Plus haut il en a quatre, et plus en avant encore il est tantôt plus large, tantôt plus étroit. Il se partage en une infinité de bras qui se répandent dans tout le pays voisin. On peut aller en bateau d'un bras à un autre. Il y a aussi dans l'intérieur une route par eau qui va au Calabar, et on peut aisément s'y rendre en canot. Depuis le rio Formoso jusqu'à la rive occidentale du fleuve de Camarones, la côte est très-basse et marécageuse. Elle conserve ce caractère même très-avant dans le pays. Toute cette contrée forme une plaine immense, coupée par des fleuves grands et navigables, tels que ceux de Forçados, Ramos, Dodos, Sangama, près du cap Formoso, Non, Oddi, Filana, Saint-Nicolas, Méas, Saint-Barthélemy, Nouveau-Calabar, Bandi, Vieux-Calabar et del Rey; ce dernier a 7 à 8 milles marins de large à son embouchure; il conserve cette largeur assez avant dans le pays, et vient du nord de très-loin. Toutes ces rivières appartiennent au même fleuve principal, car le rio del Rey venant du nord, et le rio Formoso du nord-est, les deux lignes qu'ils suivent doivent se couper à 40 ou 50 milles géographiques plus haut dans le nord. Chacun d'eux doit avoir un seul cours d'au moins 200 milles. Alors pourquoi ne pas accorder à leur cours réuni 3 à 400 milles? Quelle étendue ne doit-il pas en effet avoir, puisque le delta, y compris la courbure du cap Formoso, occupe une longueur de 90 milles sur la côte, et renferme une si grande quantité de bras! Sa grandeur surpasse de beaucoup celle du delta du Gange. »

Les circonstances physiques de ce delta fournissent un argument auxiliaire. Composé de limon, dépourvu de pierres, il a dû se former par les inondations périodiques d'un ou de plusieurs grands fleuves. Nous savons aussi par Jacques Barbot et par Grasilhier, témoins oculaires, que tout le pays à l'entour du Nouveau-Calabar et de Bandi est inondé tous les ans dans les mois de juillet, août et septembre. La coïncidence de l'époque de ce débordement et de celui qui a lieu dans le Ouangara et le Four est trop frappante pour ne pas faire présumer que ces deux pays sont unis par le même fleuve.

L'opinion de Reichard s'est trouvée confirmée par les voyageurs qui, dans ces dernières années, ont parcouru la région au nord des montagnes de Kong, tels que Clapperton et ses deux compagnons, Denham et Oudney, les frères Lander et Caillié. Ainsi le *Joliba*, de Mungo-Park, que les naturels appellent *Djoliba* ou *Dhioliba*, nom qui signifie *grande eau*, le *Kouara* ou *Quorra*, que l'on crut aussi être un autre cours d'eau, ne sont qu'un seul fleuve, et ce fleuve est précisément le même que le mysté-

rieux *Niger*. Il prend sa source au pied du mont Lomba¹, à environ 4,800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Il se dirige d'abord au nord-est pendant environ 600 kilomètres, puis à l'est sur une étendue de 400 kilomètres; il suit ensuite la direction du nord-est jusqu'à Temboutou; mais avant d'arriver à cette ville il traverse le lac *Dibbie* ou *Djebou*, qui, sur la carte de Clapperton, est appelé *Diddi*. Au-dessous de Temboutou, il se dirige vers le sud-est, et enfin vers le sud jusque dans le golfe de Benin, où il se jette en se partageant en trois ou quatre branches principales qui forment le delta de ce fleuve, auquel on ne peut pas donner moins de 2,800 à 3,200 kilomètres de cours. Ses principaux affluents sont, sur la rive droite, l'*Ulaba*, le *Zirba*, le *Ziffa*, sur la rive gauche, la *Coudounia* et le *Benué* ou *Tchadda*. Avant d'arriver à l'Océan, il traverse les montagnes de Kong, qui, vers le deuxième méridien à l'est de Paris, sont d'une médiocre hauteur. A 350 ou 400 kilomètres de sa source, il est tellement large que, lorsque Mungo-Park le vit, il avait plus d'un kilomètre de largeur, et qu'à 240 kilomètres plus loin il avait celle de la Tamise à Londres. Sa vitesse paraît être d'environ 8 kilomètres par heure. Les crocodiles et les hippopotames y abondent, et les îles qu'il forme sont remplies d'éléphants et de tortues.

§ II. PAYS DU BASSIN DU NIGER : LE KANKAN, L'AMANA, LE BAMBARRA, ETC. — En parcourant le bassin du Djoliba, depuis les limites de la Sénégambie jusqu'à celles du Ouankarali, nous ne nous proposons de décrire que les plus importants des États qu'il renferme. Dans sa partie la plus supérieure, nous verrons d'abord, entre la chaîne du mont Lomba et celle des monts Kong, le *Sangara* ou *Sangaran*, contrée vaste, riche en bestiaux, fertile en riz et en blé, et habitée par une nation idolâtre, composée d'hommes robustes et belliqueux, et gouvernée par plusieurs chefs souvent en guerre les uns avec les autres. Leurs manufactures d'étoffes sont renommées et très-recherchées au marché de Bouré, près de Ségo.

Le *Kankan* est occupé par un peuple mahométan, riche de son commerce. *Kankan*, sa capitale, sur le bord du Milo, jolie rivière qui prend sa source dans le pays de *Kissi* et qui se jette dans le Djoliba, passe pour avoir 6,000 habitants. Cette ville est entourée d'une belle haie vive qui la défend mieux qu'un mur en terre. On y entre par deux portes, et elle est située dans une grande plaine de sable gris extrêmement fertile. On y trouve deux mosquées construites en terre : l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Le Kankan nourrit un grand nombre de bestiaux et quelques beaux chevaux.

Le *Ouassoulo*, pays situé à l'est du Kankan et au nord-est du Sangaran, est un pays généralement découvert, entrecoupé de quelques petits coteaux, et arrosé par la rivière de *Sarano*. Le sol en est très-fertile. Dans toute la campagne on n'aperçoit que de petits hameaux à peu de distance les uns des autres. Les habitants, doux, humains et très-hospitaliers, sont des Foulahs pasteurs et cultivateurs, qui passent pour idolâtres, mais qui cependant ne paraissent se livrer à aucun culte extérieur. Ils sont très-sales, et ont l'habitude de se faire des incisions à la figure et de se limer les dents. Les femmes fabriquent de la poterie, tissent la toile et filent le coton, produit de leur sol. Les hommes, non moins industrieux, fabriquent des instruments en fer.

¹ Par 9° de latitude N. et 11 de longitude O.

Le chef du Ouassoulo, qui passe pour être fort riche en or et en esclaves, réside à *Sigala*, village dont une grande partie est occupée par les cases de ce chef et de ses nombreuses femmes ¹.

L'*Amana*, sur la rive gauche du Djoliba, est un petit pays qui comprend cinq ou six villages situés sur le fleuve, et dont le chef-lieu est *Couroussa*. Les habitants sont des *Dhialonkès*, la plupart idolâtres, qui se livrent à la culture et à la pêche. Ici le Djoliba n'a que 3 mètres de profondeur au mois de juin ; en juillet il commence à déborder.

Le *Bouré* est montagneux, riche en terrains d'alluvions aurifères, dont le produit est très-considérable : aussi les habitants négligent-ils la culture du sol pour se livrer exclusivement au lavage de l'or. La capitale porte aussi le nom de *Bouré*.

Lorsque Mungo-Park visita le *Bambarra* ou *Bambara*, ce pays formait un vaste et puissant royaume ; aujourd'hui il est divisé en deux États différents, que l'on a proposé d'appeler le haut et le bas *Bambarra*, et que l'on peut nommer aussi *royaume de Ségo*, et *royaume de Jenné* ou *Djenny*. Vers l'extrémité méridionale du haut Bambarra, le premier village important qui se présente est *Timé*, avec 600 habitants en partie Mandingues et en partie Bambarras, séparés par un mur en terre, et vivant en bonne intelligence, bien que les premiers soient mahométans et les autres païens. A peu de distance de ce lieu s'étend une chaîne de montagnes où s'amoncellent les nuages, et dans lesquelles il pleut pendant cinq à six mois. *Bamakou* est important par son commerce. *Ségo* ou *Seghou* est la capitale de cette partie du Bambarra. Lorsque Mungo-Park y arriva, elle était la résidence du roi de tout le Bambarra. Ce fut là qu'il contempla pour la première fois le cours du Djoliba. D'après la description qu'il donne de cette ville, elle est située sur les deux bords du fleuve, et se compose de quatre quartiers environnés par de hautes murailles d'argile. Les maisons, carrées, ont des toits aplatis : elles sont également construites en argile ; quelques-unes ont deux étages : la plupart sont blanchies. On voit aussi plusieurs mosquées. Le nombre des habitants est estimé, un peu libéralement peut-être, à 30,000. Le roi réside sur le rivage méridional ; les habitants naviguent dans des canots : ce sont deux grands arbres creusés et joints par les extrémités comme les bateaux des Foulahs. Autour de la ville il y a un peu de culture.

Le bas Bambarra, ou le royaume de *Jenné* ou *Djenny*, a pour capitale *Jenné*. Ici le Djoliba est plus resserré que dans le pays d'*Amana*, où il est plus près de sa source : il n'a que 150 à 200 mètres de largeur. *Jenné* est au milieu d'une île ; un mur mal bâti en terre, élevé de 3 mètres et épais de 35 centimètres, forme son enceinte, qui peut avoir 2 ou 3 milles de circonférence ; il est percé de plusieurs petites portes. Les maisons sont construites en briques cuites au soleil : on peut les comparer pour la grandeur à celles des villages en Europe. La plupart ont un étage ; toutes ont des terrasses et sont sans fenêtres sur la rue. On y voit une grande mosquée en terre, dominée par deux tours massives. *Jenné* est plantée de basababs, de mimosas, de dattiers et d'autres arbres ; elle est bruyante et animée par les caravanes nombreuses qui y arrivent et qui en partent tous les jours. Elle paraît avoir environ 10,000 habitants. Les Maures y font le commerce en grand et y sont fort riches. Les habitants, dit Caillié, sont très-

¹ R. Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné*, etc., tome I, chap. ix.

industrieux: ceux qui ont de la fortune se livrent aux spéculations commerciales, et les plus pauvres à divers métiers. On trouve à Jenné des tailleurs qui font des habits que l'on envoie à Tombouctou, des forgerons, des maçons, des cordonniers, des portefaix, des emballeurs et des pêcheurs. Les Jennéens sont mahométans: ils ont plusieurs femmes et ne les maltraitent pas comme les nègres situés plus au sud; elles sortent sans être voilées; mais elles ne mangent jamais avec leurs maris ni même avec leurs enfants mâles.

Le roi de Jenné ne réside pas dans cette ville; il a bâti sur la rive droite du fleuve, pour y faire sa demeure, une autre ville à laquelle il a donné le nom de *El-Khandoullah*, c'est-à-dire *à la louange de Dieu*. Il y a établi des écoles publiques où tous les enfants vont étudier gratis, et d'autres pour les adultes, qui sont partagés en différentes classes. *Isaca*, située à la jonction des deux bras du Djoliba qui forment l'île de Jenné, est une petite ville qui sert de port à cette dernière. Suivant les naturels, ces deux villes sont à une journée de distance.

À trois journées au nord-ouest de Jenné, dit Caillié, est situé le royaume de *Massina*, pays habité par des Foulahs mahométans. Ceux-ci portent presque tous leurs cheveux nattés en tresses très-fines; ils se coiffent d'un chapeau de paille rond, à larges bords; tous sont armés d'arcs, de flèches et de trois ou quatre javelots; peu d'entre eux ont des fusils. Ils viennent souvent à Jenné pour y vendre de beaux bœufs, de gros moutons, et d'autres produits de leur sol fertile en riz, en mil, en pistaches, en oignons et en melons d'eau. Ils élèvent aussi beaucoup de volaille et de beaux chevaux. Leur capitale est *Massina*, sur le Djoliba.

Le *Ludamar* ou *Aulad-amar*, que plusieurs géographes comprennent dans la Sénégambie, mais qui nous paraît appartenir au bassin du Djoliba, est situé au nord-ouest de Bambarra. Il a environ 280 kilomètres de longueur de l'ouest à l'est, et 100 à 120 kilomètres du nord au sud. Il renferme de vastes forêts et peu de terrains cultivés. La population se compose de Foulahs, qui sont en général doux, et de Maures barbares; ce sont ceux-ci qui ont retenu captif Mungo-Park, et qui ont massacré le major Houghton. La force militaire de ce royaume important consiste principalement en cavalerie. *Benoum* en est la capitale: c'est une réunion de huttes malpropres dispersées irrégulièrement sur une grande superficie, et qui ressemble plutôt à un camp qu'à une ville.

Le royaume de *Birou* est connu par ce qu'en a dit Mungo-Park. Il est borné au nord par le Sahara, à l'ouest par le Ludamar, au sud par les États de Massina et de Bambarra, et à l'est par le Tombouctou, dont ce royaume est tributaire. Il paraît très-peuplé: *Oualet*, sa capitale, passe pour être plus grande que Tombouctou. Cette ville fait un grand commerce de sel, qui se tire des mines d'Ouaden, dans le Grand Désert. Les habitants du Birou sont des Maures fanatiques.

Sur la rive droite du Djoliba s'étend le *Banan-dongou*, c'est-à-dire la *terre de Banan*, dont le premier village est *Cona*, peuplé de 800 habitants, tous nègres. Plus bas, on entre dans le majestueux lac *Dibbie*, *Debo* ou *Djebou*, dont la rive droite est bordée de granit. Caillié, qui le traversa, nous apprend que ses eaux sont claires; que le courant du fleuve qui l'alimente y est presque insensible, et que l'on voit la terre de tous les côtés du lac, excepté à l'ouest, où il se déploie comme une mer

intérieure. En suivant la côte septentrionale, dirigée à peu près à l'ouest-nord-ouest, dans une longueur de 15 milles, on laisse à gauche une langue de terre plate qui avance à plusieurs milles et divise le lac en deux parties, l'une supérieure et l'autre inférieure. Il renferme plusieurs îles et est entourée de grands marais. Lorsqu'ils arrivent au milieu de ce lac majestueux, les mariniers tirent des coups de fusil pour le saluer, et tout l'équipage pousse des cris de joie. A son extrémité se trouve *Didhiover*, grand village que l'on regarde comme la capitale du pays. Le Banan est peuplé de nègres mahométans, qui ont beaucoup d'esclaves, auxquels ils font cultiver la terre; ils font le commerce, construisent des pirogues, élèvent des bestiaux, fabriquent divers tissus, et s'enrichissent par leur industrie.

Un peu au-dessous du lac Dibbie, et toujours sur la rive droite du Djoliba, se trouve le pays des *Dirimans*, dont le village d'*Alcodia* est le chef-lieu. Les Dirimans sont voleurs et quelquefois cruels; ils ont les cheveux crépus, le teint noir, de beaux traits, le nez aquilin, les lèvres minces et de grands yeux; ils sont armés de deux ou trois piques, d'arcs, de flèches et d'un poignard, quelquefois d'un sabre et d'un fusil. Leurs femmes portent les cheveux tressés avec quelques grains de verre; des boucles en verroterie leur traversent le cartilage du nez.

A l'est du lac Dibbie, on entre aussi dans le domaine des pillards *Sorgous* ou *Touaregs*, qui parcourent les bords du Niger jusqu'au delà de Tembouctou, en prélevant des impôts sur toutes les embarcations.

§ III. ROYAUMES DE TEMBOUCTOU, DE KONG, DE DAGOUMBAH, ETC. — *Cabra* ou *Kabra*, sur un des bras du Niger, qui forme ici une grande île marécageuse et tout inondée à l'époque des débordements, est la première ville du royaume de *Tembouctou*, et le port de la capitale. Les maisons de cette petite ville sont construites en terre, et leurs toits sont surmontés de terrasses. Les rues en sont étroites, mais assez propres. Elle renferme une petite mosquée surmontée d'un minaret. Sa population est d'environ 1,200 individus. L'inondation continuelle des marais qui entourent une partie de Cabra ne permet pas aux habitants de cultiver le riz, et le reste du sol environnant est tellement aride que la culture n'en peut tirer aucun parti.

A 5 milles au-dessous de Cabra se présente *Tembouctou*, cité mystérieuse qui fut longtemps l'objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, mais qui ne répond nullement aux idées de grandeur et de richesse que l'on s'était formées sur son compte. « Elle n'offre au premier aspect, dit Caillié, qu'un amas de maisons mal construites; dans toutes les directions on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune et de la plus grande aridité. Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eu à faire ses fondateurs¹. » Sa circonférence, de forme triangulaire, peut être estimée à 3 milles, et sa population à 10 ou 12,000 âmes. Son commerce est bien moins considérable que ne le publie la renommée : on n'y voit pas, comme à Jenné, ce grand concours d'étrangers venant de toutes les parties du Soudan. Elle est ouverte de tous côtés; ses maisons sont grandes, mais peu élevées; les rues sont propres et assez

¹ R. Caillié, *Journal d'un voyage à Tembouctou et à Jenné*, etc., tome II, page 301.

larges pour que trois cavaliers y puissent passer de front. Elle renferme 7 mosquées, dont 2 grandes, qui sont surmontées chacune d'une tour en briques, dans laquelle on monte par un escalier intérieur. La ville est située au milieu d'une immense plaine sablonneuse, dans laquelle il ne croît que de frêles arbrisseaux rabougris, tels que le *mimosa ferruginea*, qui ne s'élève qu'à la hauteur de 1 mètre à 1^m,25. L'aridité de ses environs fait qu'elle tire de Jenné tous ses approvisionnements. Cependant la tribu de *Zaouât*, qui réside en partie à *Bousbéhey*, ville située à deux journées de marche au nord-est de Tombouctou, y amène quelques bestiaux au marché. Les seules portions de terre argileuse que l'on voit autour de certaines excavations naturelles formées dans le sable, et dans lesquelles se conservent les eaux pluviales, sont cultivées en tabac.

A Tombouctou les nuits sont aussi chaudes que les jours; la chaleur y est accablante; l'atmosphère n'est rafraîchie par aucun souffle d'air; ce n'est que vers quatre heures du soir que la température devient un peu plus supportable.

Le peuple de Tombouctou est mahométan et très-zélé pour ses pratiques religieuses. Le costume y est le même que celui des Maures. Chaque chef de maison a quatre femmes, comme les Arabes; plusieurs leur adjoignent leurs esclaves. Les habitants sont doux, hospitaliers, intelligents, industriels, et d'une grande propreté dans leurs vêtements. Les hommes sont d'une taille ordinaire, bien faits et d'une démarche assurée. Leur teint est d'un beau noir foncé; leur nez est un peu plus aquilin que chez les Mandingues; mais comme eux ils ont les lèvres minces et de beaux yeux. Les femmes sont en général assez jolies. Elles ne sortent pas voilées, comme dans les États barbaresques, et jouissent d'une grande liberté. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art; leur tête, leur cou, leurs oreilles et leurs narines sont ornés de verroteries, de faux ambre et d'autres petits objets regardés comme des bijoux par les peuples qui sont encore dans l'enfance de la civilisation. Elles portent des bracelets en argent et des anneaux en fer argenté aux chevilles.

Suivant l'historien arabe Sidi-Ahmed-Baba, l'origine de Tombouctou remonte à l'an 510 de l'hégire (1113 de l'ère chrétienne). Sa fondation est attribuée à une femme de la horde des Touaregs, nommée *Boktoue*, qui se serait établie dans une petite oasis près du Djoliba ou Niger. Les tribus voisines l'appelèrent *Ten-boktoue*, c'est-à-dire *propriété de Boktoue*. Dans la suite, quelques-unes de ces tribus s'y fixèrent, et en firent une ville grande et peuplée. Au quatorzième siècle, elle était le centre d'un vaste empire qui comprenait les royaumes d'Agadez, de Kachena, de Gualata, de Kano, de Melli, de Zamfara et de Zeg-zeg. En 1672, le Tombouctou devint tributaire de l'empire de Maroc; vers la fin du dix-huitième siècle, il le fut tantôt du Bambarra et tantôt du Haoussa; aujourd'hui il paraît être indépendant, quoiqu'il soit mis souvent à contribution par les Touaregs, qui errent sur ses frontières et viennent même pousser leurs excursions jusque dans la banlieue de la capitale.

Le roi de Tombouctou est un nègre très-respecté de ses sujets et très-simple dans ses habitudes. Il n'a pas plus de luxe dans ses vêtements et dans son habitation que les Maures négociants. Lui-même est commerçant, ainsi que ses enfants. Ses ancêtres lui ont laissé un riche patrimoine. Il a quatre femmes et un grand nombre d'esclaves. Il ne perçoit aucun tribut sur son peuple ni sur les marchands étrangers. Lorsqu'il s'élève quelques contestations parmi les habitants, ceux-ci se rendent chez le prince,

qui assemble son conseil des anciens et prononce le jugement, auquel chacun se soumet sans murmure ¹.

Dans le bassin du haut Djoliba, contrée presque inconnue, nous citerons les principaux pays qui s'étendent plus ou moins loin sur la rive droite du fleuve. Le plus proche des montagnes de Kong est le pays de *Kaybi*. La rivière de Voura au sud, celle de Ba-Nimma à l'ouest, le mont Siboupi au nord-ouest, et peut-être le Melli au nord, en déterminent les limites. Il nourrit un grand nombre d'habitants, de chevaux et d'ânes. Sa capitale, appelée aussi *Kaybi*, est près du mont Bissiri.

Le *Kayri* ou *Kayouerri* est au nord-est du Kaybi. Sa capitale porte le même nom. On assure que ses habitants ne vivent que de brigandage.

Le royaume de *Kong*, au sud du Kaybi, couvert par les montagnes du même nom et arrosé par la Voura, est peuplé de nègres mahométans, qui peuvent mettre sous les armes un nombre de soldats plus considérable que le Bambarra. *Kong*, sa capi-

¹ Nous allons compléter cette description de la cité mystérieuse de l'Afrique centrale par quelques notes empruntées au docteur Parth, qui l'a visitée récemment.

« A l'époque où Caillié visita cette ville, elle avait beaucoup souffert du despotisme des *Tulbes*, qui l'avaient conquise trois ans auparavant, et avaient presque ruiné son commerce.... Une chose qui étonne dans son récit, c'est qu'il ne donne pas le nom des trois grandes mosquées *Guéngere-bér*, *Sankore* et *Sidi-Yahia*; mais la description qu'il en donne, surtout celle de la grande mosquée ou *Guéngere-bér*, est assez exacte... La mosquée *Sankore*, laquelle était en ruine au temps de la visite de Caillié, n'a été réparée que peu de temps avant ma visite, par les soins de Sidi-Ahmed-el-Bakay, et est à présent, malgré ses proportions très-lourdes et massives, un des plus grands ornements de la ville. En effet, ces mosquées, surtout *Guéngere-bér* et *Sankore*, constituent le caractère propre de cette ville curieuse, et la distinguent de toutes les villes de l'intérieur de l'Afrique, même de celles qui sont deux ou trois fois plus grandes qu'elle, comme *Ulori*, la plus grande ville de l'Afrique centrale, *Kano*, *Zaria*, *Sokoto*, *Yaouri* et quelques autres; ces villes ont des mosquées médiocres. Bref, *Tembouctou*, c'est la *Medinah* de l'Afrique centrale....

» La plupart des habitants de cette ville appartiennent à la nation des *Sonr'ay*, appelés par Léon *Sungay*. C'est une nation fort curieuse, et qui dans plusieurs districts plus vers le sud-est, entre la rivière et les établissements des *Tulbes*, principalement dans les grandes villes de l'argol, de Téra et de Kulman, a jusqu'à présent défendu son indépendance. A l'argol il y a même encore des princes de la dynastie glorieuse des *Askia*, dont le fondateur était le fameux conquérant Ischi'a de Léon l'Africain. Ce sont des gens d'humeur guerrière, avec de belles et ouvertes figures d'une expression un peu féminine, et avec de longs cheveux. Quant à ceux qui habitent *Tembouctou*, ce sont des gens stupides, sans énergie, et se contentant de leur *doleno*, ce breuvage favori qui constitue leur déjeuner. On a toujours parlé des jolies manufactures de coton et des broderies d'or qu'on faisait à *Tembouctou*; mais c'est là une grande erreur; toutes ces étoffes manufacturées viennent ou de Nyffé et *Kano* ou de Sansanne. Il y a là, en réalité, de belles manufactures de cuir, mais ce ne sont pas les indigènes qui fabriquent, ce sont les Arabes et les *Touaregs*.

» Il y a à *Tembouctou* une nationalité bâtarde ou mulâtre, mais fort curieuse, dont Caillié n'a pas parlé du tout. Ce sont les *Erma* ou *Ruma*.... Pendant ma longue résidence dans cette ville j'ai appris que ces *Erma* sont les descendants des fusiliers marocains qui ont conquis toute cette partie importante de l'Afrique centrale, depuis *Oualata* jusqu'aux environs de *Say*, sous le gouvernement du prince illusre du Maroc, *Mulay-Hamedé Dhabely*. Cette armée, consistant en 3,600 fusiliers, entra dans la ville de *Tembouctou*, du côté du désert, après une faible résistance; et s'embarquant à *Kabara* et descendant la rivière, fit son entrée dans la grande et illustre ville de *Gar'o* (ou comme les *Touaregs* l'appellent *Gogo*), la capitale de l'empire *Sonr'ay*, dont le res'e est un village de 400 cabanes environ, construites en nattes, mais très-bonnes. Les descendants de ces fusiliers conquérants et des femmes indigènes forment une tribu par eux-mêmes, et se distinguent, en général, par leur belle figure et leurs beaux yeux; en outre, le noir de leur peau n'est pas aussi foncé que celui des indigènes, et a plus de lustre. Ces *Erma* constituent encore aujourd'hui une grande partie de la population, non-seulement à *Tembouctou*, mais aussi à *Bamba* et à *Gar'o* ou *Gogo*.

Dr Parth, Lettre du 21 septembre 1855, à M. Jomard.

tale, paraît être une ville de 8 à 10,000 âmes, très-commerçante, dont les maisons en terre, à toits plats, ont deux étages et sont mieux bâties que celles de Tombouctou. Elle est située au pied d'une montagne appelée *Toulile-Sina*. Les habitants se teignent en bleu les sourcils et les paupières. Les forêts des environs renferment beaucoup d'éléphants. Les pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux.

A partir de Kong il faut sept jours pour passer les montagnes de Koun-Kouri. C'est de là que les Achantis tirent le plus grand nombre de leurs esclaves. Sur le marché de Coumassie ces esclaves portent le nom de *dunkos* ou de *dunkoers*. Cette dénomination a été prise par quelques auteurs pour le nom d'un peuple ou d'un pays; mais c'est une appellation générique par laquelle les Achantis désignent tous les peuples sauvages de l'intérieur de l'Afrique : elle a pour eux la même signification que *barbares*.

On a très-peu de renseignements sur le royaume de *Calanna*, situé au nord du Kayri. On sait seulement que *Calanna*, sa capitale, est environnée de riches mines de fer, qu'elle est très-peuplée, et qu'un grand nombre d'habitants font le métier de forgerons.

Le *Dagoumbah*, à l'est du royaume de Kong, passe pour être riche en or et en bestiaux. *Yahndi*, sa capitale, qui porte aussi le nom de *Dagoumbah*, est grande et commerçante. On la dit très-riche et très-peuplée. Des marchands de toutes les contrées de l'Afrique arrivent en foule à ses marchés. Des troupeaux de vaches, de chevaux et d'autres animaux sont les principaux objets de son commerce. Cette ville est le siège d'un oracle qui jouit dans le Soudan d'une grande célébrité.

Le royaume de *Fobi*, au sud de celui de *Calanna*, n'est pas plus connu. Sa capitale porte le même nom. On connaît imparfaitement le pays de *Mosi*, dont la principale ville est *Koukoupella*. Nous n'avons aucun détail sur les royaumes de *Filladou* et de *Gago*, que l'on dit riches en mines d'or, et qui sont séparés par des déserts du Tombouctou.

§ IV. LES FELLATAHS. — Du temps d'Edrisi, toute la Nigritie occidentale, que nous venons de parcourir, était partagée en deux royaumes : celui de Takrou et celui de Gana. Dans le premier se trouvait la ville de Takrou, qui n'existe plus, et qui était le centre du commerce de toute la Nigritie; dans le second, Gana, que nous visiterons bientôt, est le *Ta-Gana* de Ptolémée et le Kano de Léon l'Africain. Il est probable que cet État florissait dans le quinzième siècle. Cette vaste contrée est principalement habitée par les *Fellatahs*. Les tribus de ce peuple qui habitent dans le voisinage du Bournou se disent mahométanes; les autres sont demeurées idolâtres. Elles sont répandues dans toutes les parties de l'Afrique centrale. Leur armée se compose en grande partie de cavalerie. Leur arme est un arc en fer très-court; leurs flèches sont empoisonnées, de sorte que la plus légère blessure donne la mort; eux-mêmes ont toujours soin de se munir d'un contre-poison. Ritter pense qu'ils ont une commune origine avec les Peuls de la Sénégambie, qui portent aussi les noms de Felâns et Foulahs, dont l'analogie est frappante avec ceux de Fellans et Fellatahs. Ils descendraient alors, les uns et les autres, d'un haut pays de montagnes qui serait leur commune patrie.

Un chef fellatah, le cheik Othman, plus connu sous le nom de Hatman Danfodio,

nouveau prophète conquérant, profitant de l'ascendant qu'il avait su prendre sur ses compatriotes, qui avaient jusqu'alors vécu disséminés dans les forêts du Soudan, les rassembla, et s'empara de la province de Kano et de celle du Ghoubir, dont il tua le sultan; il conquiert ensuite le Haoussa, le Cobbi, le Yaouri, une partie du Nyffé, le Bournou, le Yarriba, le Raka et l'Elora, et fonda vers la fin du siècle dernier le plus vaste empire du Soudan. En 1802 il devint fou par suite de son fanatisme religieux. A sa mort, en 1816, son fils Mohammed-Bello lui succéda, et conserva presque toutes les conquêtes de son père. Mais le successeur de Bello n'obtient plus qu'une obéissance nominale des parties éloignées de son empire, et les tributaires ont presque tous secoué le joug. Aujourd'hui le Haoussa est resté le centre de la puissance des Fellatahs, et compose à peu près tout leur empire. Néanmoins nous allons décrire ces pays si peu connus comme s'ils étaient encore réellement soumis au successeur de Bello.

Ce Bello était un prince fort éclairé; il avait mis un certain ordre dans son empire au moyen des gouverneurs de provinces; il pouvait lever, dit-on, jusqu'à 70,000 cavaliers et 100,000 fantassins. Enfin il a écrit lui-même en arabe une description de l'Afrique centrale qui renferme de précieux renseignements¹. Suivant ce prince, la province la plus orientale du Takrou est le *Four* ou *Darfour*. A l'ouest de celle-ci se trouvent le *Ouadaï* et le *Baghermeh*. Ces pays sont bornés au nord par des déserts. A l'ouest du Baghermeh est le *Bournou*, au sud duquel est l'*Achir*. A l'ouest du Bournou est le pays de *Haoussa*, et enfin le *Mali* et le *Bambarra*.

Le *Mali* ou *Melli* est riche en mines d'or. C'est probablement le même pays que celui que visita au quatorzième siècle le voyageur maure Abou-Abd-Allah-Mohammed, plus connu sous le nom d'Ebn-Bathouthah. Suivant ce voyageur, personne n'entre dans *Mali*, la capitale, sans en avoir obtenu la permission du roi, petit prince despotique devant lequel tous les autres nègres s'humilient : ils ne jurent que par son nom. D'après l'opinion du sultan Bello, le Mali est une grande contrée habitée par un peuple qui descend en partie des Coptes d'Égypte; quelques auteurs pensent, au contraire, que ce peuple vient d'une colonie de Serankalés. On y trouve aussi des Fellatahs, des Arabes, des juifs, et même des chrétiens.

Le pays de *Sanghi* est vaste et bien peuplé; ses habitants sont un mélange de *Sonhadjâh*, de Fellatahs et d'Arabes errants. Tous sont mahométans, et ont un certain degré de civilisation qui a fait dire au sultan Bello qu'on y trouve un grand nombre de personnes pieuses et savantes.

Le *Mouchir*, arrosé par plusieurs rivières, présente une assez belle végétation; il renferme des alluvions aurifères.

§ V. ROYAUME DE HAOUSSA. — Nous arrivons ainsi au vaste royaume de Haoussa, qui touche à l'ouest à une partie du Djoliba, et qui est aujourd'hui le centre et le reste de la puissance des Fellatahs. Les Haoussains sont généralement actifs, intelligents et laborieux. Ils traitent leurs esclaves plus humainement que toutes les autres nations du Soudan. Ils sont en grande partie musulmans, mais ils ne connaissent que le cérémonial de l'islamisme : toutes leurs prières et leurs formules sont en arabe, et Clapperton assure que sur mille individus, tant nègres que Fellatahs, il n'y en a pas

¹ *Voyages et découvertes dans le nord et dans le centre de l'Afrique*, par Denham, Clapperton et Oudney. Tome III, page 194 de la traduction française.

un qui comprenne ce qu'il dit. Cependant on est étonné du degré de civilisation auquel se sont élevés ces peuples au centre de l'Afrique. Clapperton pense que parmi les Fellatahs il y en a un dixième qui sait lire et écrire. Il y a même des écoles pour les esclaves des deux sexes. On divise le Haoussa en deux parties, occidentale et orientale, qui elles-mêmes se subdivisent chacune en plusieurs provinces. Nous allons les décrire :

Dans le Haoussa occidental, le *Zamfara*, ou *Zumfra*, a pour capitale *Zirmie*, dont les habitants passent pour les plus fameux voleurs du pays ; c'est là que se réfugient de toutes les parties du Haoussa tous les esclaves fugitifs. Le *Kabi* renferme des déserts sablonneux, des rivières et des forêts. L'*Vaouri*, ou *Vaori*, est un royaume vaste et florissant, qui est arrosé par le Djoliba. *Vaouri*, sa capitale, est, suivant les frères Lander, d'une étendue prodigieuse ; ses murailles, hautes et en très-bon état, bien que construites en terre, ont environ 30 à 40 kilomètres de circonférence. On y entre par huit portes, qui sont bien fortifiées pour une ville de l'Afrique centrale. On y voit une grande variété d'arbres, tels que des citronniers, des micadanias, des palmiers, des dattiers ; mais ces derniers, quoique très-vigoureux, ne portent point de fruits. Le palais du sultan est un bâtiment très-vaste, ou plutôt un assemblage de maisons à deux étages entourées d'un mur élevé. Les Yaouriens fabriquent une poudre à fusil grossière et de qualité très-médiocre ; ils font aussi des toiles et de très-jolies selles de chevaux. « Les femmes les plus distinguées portent leurs cheveux très-artistement tressés et teints en bleu avec de l'indigo ; leurs lèvres sont également barbouillées de jaune et de bleu, ce qui leur donne un air des plus étranges ; elles se noircissent aussi les yeux avec de la poudre d'antimoine, ou quelque autre drogue qui a la même propriété et que l'on apporte d'un pays appelé *Jacoba*¹. »

Le *Noufé*, ou *Nyffé*, appelé aussi *Tappa*, est habité par un peuple industriel. Le sol y est bien cultivé et les mines de fer exploitées ; chaque village a trois ou quatre forges ; on y fabrique des étoffes de coton, des tissus de laine et de la poterie. Il comprend plusieurs villes importantes : ainsi *Tabra*, qui en est le chef-lieu, passe pour avoir 18 à 20,000 âmes, et *Koulfa* 12 à 15,000. Le Niger, qui arrose ce pays, baigne *Bajiébo*, située sur sa rive droite ; c'est une cité florissante, grande et peuplée, grâce à son commerce. Des échanges continuels se font ici entre les habitants des deux rives ; un grand nombre de canots, d'une dimension considérable, traversent incessamment de l'un à l'autre bord. Au-dessous de Bajiébo s'élève du milieu du fleuve un rocher appelé *Késa*, ou *Késy*, haut de 90 mètres, dont la base est garnie d'arbres antiques, et dont les flancs escarpés se couvrent çà et là de quelques buissons rabougris. Ce rocher est en vénération chez les Nyfféens ; ils croient qu'un génie bienfaisant y a fixé sa demeure. Au-dessous du Késa on voit l'île de *Bili*, et, à quelques lieues plus bas, la vaste et peuplée ville de *Rabba*, habitée principalement par des Fellatahs, qui y font un commerce considérable. Un peu au-dessous du confluent du Niger et de la Coudounia, on aperçoit sur la rive droite du fleuve la grande ville d'*Egga*, dont les habitants, presque tous Nyfféens, payent un tribut aux Fellatahs ; cette cité est remarquable par son activité commerciale.

¹ *Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger*, par Richard et John Lander, tome II.

Le *Farba*, ou *Yarriba*, vaste pays couvert de forêts et de montagnes, est arrosé par un grand nombre de rivières; on y élève beaucoup de chevaux. Sa capitale est *Katonga*, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline; elle a environ 20 kilomètres de circonférence et une population de 8 à 10,000 âmes; elle est environnée d'une muraille haute de 20 pieds et défendue par un fossé. Ses maisons sont bâties en terre et couvertes en chaume; mais des sculptures variées ornent les poteaux qui soutiennent les diverses parties de l'habitation du prince. On trouve dans le Yarriba d'autres villes plus considérables encore: ainsi *Daffou* passe pour avoir 15,000 habitants et *Kouso* 20,000; *Djannah*, *Tchadou* et *Tchaki* sont aussi des cités importantes; *Bohou*, qui est d'une très-grande étendue, fut jadis la capitale du royaume de Yarriba.

Enfin le *Gourouma*, ou *Ghourma*, dont le chef-lieu porte le même nom, est montagneux, bien arrosé, mais presque entièrement inconnu.

Dans le Haoussa oriental les provinces ne sont pas moins importantes; suivant le sultan Bello, le *Kachenah* est la plus centrale, le *Zeg-zeg* la plus étendue, et le *Kanou*, ou *Kano*, la plus fertile. Les autres sont le *Katagoum*, le *Daura*, etc. Cette partie du Haoussa renferme des forêts, des rivières, des montagnes et des vallées fertiles. On y trouve des terrains d'alluvions aurifères, des mines de cuivre, de plomb, d'antimoine, d'alun et de sel. *Kachenah*, ou *Kachnah*, est une grande ville peu peuplée relativement à son étendue; on trouve dans son enceinte des bois et des champs en culture. *Kano*, ou *Kanou*, la même que Ptolémée a nommée Ta-Gana, s'est accrue aux dépens de Kachenah, qui autrefois était la principale ville de commerce du Haoussa; son enceinte, formée de deux fossés et d'un mur en terre de 10 mètres de hauteur, a environ 20 kilomètres de circonférence. Ses maisons, presque toutes bâties en argile, sont à deux étages; elles n'occupent pas le tiers de la superficie de toute la ville. Un large marais coupe celle-ci de l'est à l'ouest. La maison du gouverneur est tellement grande, qu'elle ressemble à un village entouré de murs. Il y a dans la ville une sorte d'hôpital pour les aveugles et un pour les boiteux. La population permanente est évaluée par Clapperton à 30 ou 40,000 âmes; mais elle est beaucoup plus considérable aux époques des grands marchés qui s'y tiennent. Parmi les coutumes qui distinguent les habitants de Kano, nous citerons celle qui consiste à enterrer les morts sur le seuil de leurs maisons, mais sans monuments et sans inscriptions. On trouve sur le territoire de Kano d'autres villes importantes, entre autres *Baebaegie*, qui renferme plusieurs maisons en pierres et qui a 20 à 25,000 habitants.

Le chef-lieu du *Zeg-zeg* se nomme *Zariya*. La vieille ville, ruinée vers l'an 1800, est presque entièrement abandonnée; la nouvelle est très-florissante; on estime sa population à 50,000 âmes.

Le *Katagoum*, que Burckhardt nomme *Dar-Katakou*, est borné au sud par un territoire indépendant que les habitants appellent Korry-Korry, à l'est par le Bournou et à l'ouest par la province de Kano. Sa population est considérable, puisqu'il peut équiper 4,000 hommes de cavalerie et 20,000 d'infanterie. *Katagoum*, sa capitale, est une des principales places fortes de l'empire des Fellatahs. Sa forme est celle d'un carré dont les faces regardent les quatre points cardinaux. Elle est défendue par deux murailles en argile rouge et trois fossés sans eau, dont l'un extérieur, l'autre intérieur, et le troisième entre les deux murailles. Celles-ci ont 6^m,50 de hauteur et

3^m,30 d'épaisseur à leur base, diminuant progressivement jusqu'au sommet, où elles n'ont que la largeur d'un petit sentier; ses fossés ont 5 mètres de profondeur et 7 de largeur. La ville peut contenir 7 à 8,000 habitants.

Suivant Burckhardt, les Katakous sont des Bédouins mahométans qui ont la peau cuivrée, parlent l'arabe et se disent venus de l'Arabie; ils élèvent de magnifiques races de chevaux. Ils se sont mélangés depuis leur établissement dans le centre de l'Afrique avec les habitants du Borghou, du Baghermeh et du Bournou. Leurs armes sont des lances; quelques-uns ont des épées à deux tranchants et des cuirasses en forme d'écailles.

La résidence du sultan des Fellatahs est à *Vourno*, ville nouvelle située dans le sud-ouest du Gouber, et sur laquelle nous n'avons pas de renseignements. L'ancienne capitale est *Sackatou*, au nord-ouest de Kano, bâtie en 1805 par les Fellatahs, après la conquête qu'ils firent du Gouber et du Zamfara; c'est une des plus peuplées de l'intérieur de l'Afrique. Ses maisons, assez bien bâties, forment des rues régulières, au lieu d'être réunies en groupes comme dans les autres villes du Haoussa. Ses murs, de 10 mètres de hauteur, sont percés de 12 portes qu'on ferme régulièrement au coucher du soleil. Il y a 2 mosquées, un marché spacieux au centre de la ville, et une grande place carrée devant la demeure du sultan, et à laquelle viennent aboutir les rues principales. Le palais du prince se compose d'un grand nombre de petits bâtiments, de cinq cours, d'une mosquée et d'un jardin. Sackatou paraît avoir 70 à 80,000 habitants, qui presque tous sont Fellatahs. Les esclaves, très-nombreux, travaillent pour le compte de leurs maîtres comme tisserands, maçons, cordonniers ou forgerons. Chaque année, après le rhamadan, on en affranchit un certain nombre qui restent fixés dans le pays, et y jouent vis-à-vis de leurs anciens maîtres à peu près le même rôle que les affranchis à Rome. Les objets que l'on exporte sont le musc et des tobbeés bleus fabriqués à Nyffé; ceux que l'on importe sont des noix de goura, de la laine, de la poterie et de l'épicerie. Tripoli envoie de la soie, de l'essence de rose et de la verroterie; les Touaregs apportent du millet, qu'ils échangent contre du sel.

Pour aller de Kano à Sackatou on traverse plusieurs villes, dont la plus remarquable est *Ratha*, à 24 kilomètres au sud-ouest de Kachenah. Elle est, dit Clapperton, entourée d'énormes blocs de granit qui s'élèvent comme des tours et forment son unique défense du côté du nord. Quelques maisons sont suspendues comme des cages d'oiseaux à la cime des rochers. Au sud, la ville est entourée par un mauvais mur en terre de 6^m,50 de hauteur. La population en est nombreuse, et les femmes y sont plus grandes et plus grasses que dans la plupart des autres pays de cette partie de l'Afrique.

Les deux provinces de *Mariadi* et de *Gouber* ou *Ghoubir* ont été à tort comprises dans le Haoussa; elles sont restées indépendantes et païennes. Celle de Mariadi, un instant conquise par les Fellatahs, secoua le joug, il y a cinquante ans. La population de ces deux États peut être évaluée à 150,000 âmes. *Chibri* est la capitale du Gouber; le Mariadi a une capitale de son nom. Ces deux contrées sont alliées contre les Fellatahs.

Au nord du Haoussa, et plus exactement du Gouber, se trouve le *Damerghou*, Etat que l'on dit tributaire du Bornou, qui semble plutôt appartenir aux Touaregs, et a

pour capitale le village d'*Allaloo*. C'est un pays très-fertile, surtout en blé, et il en fournit abondamment l'oasis d'Aïr. On y trouve aussi de nombreux marécages. Il renferme, dit-on, 200 villages, qui ont l'aspect de bourgades chinoises. La population se compose de Touaregs, de fugitifs du Bornou, d'esclaves échappés du Haoussa, etc. C'est une sorte de pays neutre où vient tout ce qui est assez fort pour s'y établir. Ce pays est affligé de cruelles ophthalmies produites par les vents d'est, qui soufflent sans obstacle dans cette région ouverte et plate.

§ VI. LE BORGOU. — Le royaume de *Mobba*, appelé aussi *Borgou*, est situé au nord du Yarriba sur la rive droite du Kouarra. Il renferme, dit-on, huit grandes montagnes dont les habitants parlent tous une langue particulière. Ces montagnards forment l'élite de l'armée. « Il n'y a point de rivières proprement dites¹, mais des torrents d'eau de pluie qui laissent, après qu'ils ont tari, des lacs ou étangs d'eau assez considérables. Le plus grand de ces torrents se trouve entre le Mobba et le Baghermeh, et se nomme *Bahher-el-Zafal*. »

Le pays de Borgou produit du natron, qu'on exporte au Kaire, du sel gemme de différentes couleurs, et un autre sel d'espèce inconnue. On recueille dans le lit des torrents deux espèces de mines de fer, l'une sous la forme de sable, l'autre sous celle de pierre, et dont on fabrique des couteaux et des aiguilles. Il n'y a point d'autres substances métalliques; la pierre calcaire même y est rare. En revanche, le pays est couvert d'arbres, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces de sycomores, de palmiers, d'ébéniers, de tamariniers, le *mimosa nilcotia* et l'arbre à beurre. On trouve dans ce pays de la volaille de toute espèce, comme poules, pigeons, oies sauvages, et enfin des scorpions et des sauterelles. Ces dernières servent d'aliment. Il y a aussi beaucoup d'abeilles, de chevaux, de chiens, de chats, de buffles, de girafes, d'éléphants, de rhinocéros, de gazelles et de crocodiles dans les grands étangs formés par l'eau de pluie.

La saison de la pluie dure de sept à huit mois; la bonne saison n'est donc que de quatre à cinq. La culture principale est celle du doura et du millet; il n'y a ni froment, ni orge, ni lentilles. Le coton y vient en quantité, de même que le riz et les mimoses gommifères.

La plupart des habitants sont mahométans, dont quelques-uns apprennent à écrire et à lire l'arabe. Les enfants des deux sexes sont circoncis. Les femmes vont sans voile. Les armes de ces nègres consistent en sabres, lances, boucliers, flèches et arcs. Les fusils, qui sont en petit nombre, viennent du Kaire, de même que le plomb, la poudre et les cuirasses. La peste y est très-rare, mais la petite vérole y cause beaucoup de ravages.

Ce prétendu royaume paraît être plutôt une confédération de petits princes soumis à un tribut envers le sultan des Fellatahs. On y trouve plusieurs villes importantes : *Boussa* paraît avoir 10 à 12,000 habitants, et *Kiama* près de 30,000; *Kouka* est une des principales cités du pays par les écoles savantes qu'elle renferme. *Ouara*, la capitale, a 18,000 habitants; on y trouve plusieurs maisons en terre, mais la plupart ne sont que des cabanes coniques construites en roseaux. Le sérail du sultan est vaste et bâti en briques; il renferme la seule mosquée qui existe à Ouara et qui est toujours

¹ *Annales des voyages*, etc., XXI, page 164.

éclairée par des lampes. La ville de *Ouaona* est située entre Boussa et Kiama, à 30 ou 40 kilomètres de la rive droite du Niger. Elle passe pour une des plus jolies du royaume; sa population est d'environ 18,000 habitants.

A 50 ou 60 kilomètres au-dessous de Boussa, le Niger forme plusieurs îles remarquables, dont une des plus belles, appelée *Patashie*, abonde en chevaux, en ânes, en bœufs, en chèvres, en moutons, etc., et produit une quantité prodigieuse de blé et d'ignames. L'île de *Tiah*, voisine de Patashie, est aussi fertile, et sa population, qui est de même race, est très-industrieuse. Les chefs du Borgou regardent comme une noble occupation la chasse aux nègres idolâtres, qui habitent à dix ou quinze journées de marche vers le sud. Parmi les petits pays exposés à ce brigandage, on cite le *Darkoulla*, le *Benda*, le *Djenke*, l'*Yemyem* ou l'*Yam-Yam*, et l'*Oula* ou l'*Ola*, le plus lointain de tous. Plusieurs de ces pays payent au Borgou un tribut en esclaves et en cuivre, pour s'affranchir des invasions dont ils sont fréquemment menacés.

§ VII. LE FOUNDA ET L'ADAMOWA. — Au sud du Haoussa, et faisant ou ayant fait peut-être partie de l'empire des Fellatahs, se trouvent le *Founda* et l'*Adamowa*.

Le premier pays s'étend sur la gauche du Tchadda, affluent du Niger, plus large que le fleuve même, mais moins profond; ses eaux sont aussi plus froides. *Founda*, qui donne son nom à cet État, est une ville importante, située sur le Tchadda. Elle a paru à un voyageur anglais, qui y séjourna deux mois en 1833, aussi grande que Liverpool, et sa population peut être évaluée à 60 ou 70,000 âmes. Ses murailles, qui s'élèvent à la hauteur de 6 à 7 mètres, sont défendues par des bastions d'architecture mauresque, et entourées d'un fossé de 9 mètres de profondeur. D'autres ouvrages qui défendent cette ville ont donné lieu au voyageur anglais de conjecturer que le pays de Founda a dû être habité, à une époque peu éloignée, par un peuple fort avancé en civilisation. Le palais du roi consiste en un groupe de cases de forme circulaire, entourées de palissades. Le sérail de ce prince se compose de 1,500 femmes. A une quarantaine de kilomètres au-dessus du confluent du Tchadda et du Niger, et sur la rive droite du premier, s'élève la ville de *Djummahar*, qui devient le port de Founda à l'époque de la sécheresse, parce qu'alors un affluent du Tchadda qui conduit à Founda n'est plus navigable. Djummahar est une petite ville agréablement située sur une colline escarpée. Une ravine qui s'étend entre la ville et la terre est traversée par un mur de 16 mètres de hauteur, très-bien construit.

Les habitants de Founda sont en partie mahométans et en partie idolâtres. Il existe dans le Founda des fabriques d'étoffes grossières en coton, des brasseries où l'on fait d'assez bonne bière, et des forgerons habiles. On y prépare de très-bons cuirs, et l'on y fait des pipes en cuivre habilement ciselées.

L'*Adamowa* ou *Tumbina* est traversé par le Benoué, rivière qu'on croit être le Tchadda supérieur et qui naît dans des montagnes élevées de 3,000 mètres. Sa capitale est *Yola*, ramassis de cabanes de boue au-dessus desquelles s'élève le palais de bois et d'argile du sultan. On y trouve encore *Ouba*, dont les environs sont couverts de beaux pâturages et de troupeaux; *Saraou*, où se fait un marché considérable; *Patauël*, village important pour son commerce d'ivoire. L'ivoire est en effet, avec les esclaves, le principal objet de négoce du pays, où l'on importe du sel, des robes, des verroteries, etc. Il n'y a d'autre monnaie que des bandes de coton grossier.

Avant d'entrer dans l'empire de Bournou, nous devons dire quelques mots d'un peuple que nous ne connaissons que par ce que nous en apprennent les frères Lander : il s'agit des *Combrics* ou *Cumbriens*, répandus dans les différentes parties du bassin du Niger.

« Les nombreuses villes entourées de murs et les villages ouverts qui se pressent sur les bords du Niger et sur ses îles sont, pour la plupart, disent les voyageurs que nous venons de nommer, habités par les Cumbriens, race pauvre, méprisée, injuriée, mais industrielle et infatigable au travail. Ce peuple est trop souvent opprimé, persécuté par ses voisins, plus puissants et plus heureux, qui affirment qu'il est inviolablement voué par la nature à l'esclavage, et qui le traitent en conséquence.

» Les Cumbriens habitent aussi certaines parties du Haoussa et d'autres contrées; ils parlent plusieurs idiomes différents, mais conservent des mœurs semblables; leurs superstitions, leurs amusements sont uniformes, et tous tiennent scrupuleusement à des coutumes particulières dont ils ne s'écartent ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune, en santé ou en maladie, liberté ou esclavage, chez eux ou à l'étranger, nonobstant le mépris ou les railleries qu'elles leur attirent. Ils sont connus pour s'attacher jusqu'à la mort à leurs usages nationaux, avec autant de constance que les Hébreux eux-mêmes en montrent pour leur foi et les coutumes de leurs pères. Ayant reçu en héritage de leurs ancêtres une nature paisible, timide, insouciant, ils sont une proie facile pour ceux qui veulent les exploiter. Ils baissent le cou sous le joug sans murmurer, et l'esclavage est pour eux un état comme un autre. Il n'y a peut-être pas au monde de peuple moins capable de sentiments intenses, d'émotions passionnées. Enlevé à ses occupations, à ses amusements favoris, arraché du sein de sa famille, le Cumbrien se résigne à tout sans plainte. Des milliers de ce peuple vivent dans le royaume de Yaouri, et la plupart des esclaves de la capitale ont été pris parmi eux.

» Le tribut, ou plutôt la redevance qu'ils payent pour la terre qu'ils cultivent, consiste en une charge d'homme, en blé, pour chaque portion de terrain, petite ou grande. Cependant, quand la récolte manque, ils sont libres de donner un certain nombre de kauris à la place de l'impôt ordinaire de grain. Si les pauvres ne peuvent payer la rente quand elle est échue, le sultan envoie immédiatement un corps de cavalerie dans les villages, avec ordre d'enlever autant d'individus qu'ils le jugeront à propos. Cependant il arrive parfois que le sultan de Yaouri serre d'une main trop rude les rênes de l'oppression. Alors, comme les lâches poussés au désespoir donnent souvent d'étonnantes marques de courage et de résolution, ainsi l'impassible, le méprisé Cumbrien, se relevant sous le poids d'outrages non mérités, se défend avec un courage et une fermeté extraordinaires, et fréquemment sort vainqueur du conflit.

» Les cabanes des Cumbriens sont, pour la plupart, posées sur des piliers en bois, élevés d'environ deux pieds, ou sur des plaques de pierre de la même élévation, qui n'ont qu'un pouce d'épaisseur. Les parois de ces huttes ne sont épaisses que de deux à trois pouces. Une seule ouverture qui sert de porte est fermée par une natte que l'on y suspend intérieurement; il n'y a pas d'escaliers pour y parvenir, il faut y grimper comme l'on peut, et souvent ce n'est pas sans peine. Elles peuvent contenir

une demi-douzaine de personnes. Elles sont ainsi élevées au-dessus du sol pour que l'on n'y soit pas incommodé par les fourmis, les serpents, l'humidité de la terre, ni attaqué par les crocodiles, qui dans l'obscurité vont à la recherche de leur proie. »

§ VIII. LAC TCHAD. — EMPIRE DE BOURNOU. — Nous allons maintenant visiter la partie orientale du Soudan, dont la plupart des pays appartiennent au bassin du lac Tchad.

Ce lac est élevé de 400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, ce qui indique l'élévation générale de toute cette partie de l'Afrique centrale. Il a 320 kilomètres de l'est à l'ouest, et 200 kilomètres du nord au sud. Ses eaux sont fraîches et limpides ; sa profondeur n'est généralement que de 3 à 5 mètres : elle est très-variable, suivant les inondations et les sécheresses. Des crocodiles et des hippopotames infestent ses rives et ses eaux. Au nord il est bordé ou déchiqueté par de grandes mares d'eau saumâtre. Dans la saison sèche, ses bords sont couverts d'herbes tellement hautes, que les éléphants s'y réfugient. Il est en grande partie semé d'innombrables petites îles, qui sont tantôt à sec, tantôt inondées, selon les saisons. Ces îles sont habitées par les *Biddoumas*, nation sauvage et indépendante, très-belliqueuse, qui est maîtresse de tout le lac et exerce la piraterie sur les peuples riverains. Ce sont de beaux hommes d'un noir de jais, vêtus de robes noires, et ayant pour armes la lance et l'épée.

Le lac Tchad reçoit plusieurs grands cours d'eau : à l'ouest est le *Yeou*, qui traverse le Haoussa et le Bournou ; c'est une rivière aussi large que le Nil, et qui porte une grande quantité de bateaux ; au sud-est le *Charry*, qui se grossit de nombreux affluents, et traverse le pays de Loggoun et de Baghermeh ; il se divise à son embouchure en une infinité de branches.

Au nord, à l'ouest et au sud du lac Tchad, se trouve l'empire de *Bournou*, dont les limites sont inconnues, et qui se divise en provinces sujettes et provinces tributaires. Malgré les renseignements donnés par les voyageurs Denham, Clapperton et Oudney, il est impossible de déterminer exactement les unes et les autres, et nous nous contenterons de décrire, d'après leurs positions principales, le Bournou, le Mandara, le Marghi à l'ouest, le Damagran au nord, le Loggoun, le Baghermeh à l'est, le Kanem au sud, etc.

L'empire de Bournou renferme à l'est et au midi de grandes montagnes, qui contiennent des schistes, des pyrites, du granit et de l'argile. Léon l'Africain assure qu'à la cour de Bournou les étriers, les éperons, les plats de vaisselle, et même les chaînes des chiens de chasse, étaient d'or pur. Cependant l'indigène Abdallah, qui a fourni sur le Bournou beaucoup de renseignements, affirme qu'on n'y a découvert aucun minerai d'or, d'argent ou de cuivre ; mais il y a des mines de fer en exploitation. Il est possible de concilier ces témoignages : l'or, étranger au Bournou proprement dit, peut venir du Ouankarah. On extrait de bon sel des cendres d'une plante épineuse par le moyen de lessivation. Un désert fort éloigné produit deux sortes de natron, l'une blanche et l'autre rouge.

Le règne végétal est très-riche. On y trouve beaucoup d'arbres fruitiers, et des forêts entières d'arbres sauvages. Les palmiers-dattiers abondent ; il n'y a, selon Abdallah, ni citronniers ni grenadiers, quoique d'autres relations en parlent. Le

szouldih surpasse tous les arbres en élévation et en grosseur ; son fruit ne peut servir à la nourriture, mais on en tire une huile employée comme remède. Le pays produit des grains, mais aucun des légumes cultivés en Égypte. Le riz vient naturellement et en quantité après les pluies ; « car il y pleut beaucoup, dit Abdallah, et les hommes en meurent souvent, ainsi que du froid humide. » La canne à sucre n'y existe pas. La noix amère de *ngoro*, peut-être la noix d'areca, vient de Kanem et d'Affanoh.

Le Bournou possède tous les animaux domestiques de l'Égypte. Les forêts recèlent une grande quantité de singes. Abdallah assure que souvent les femmes sont insultées et violées dans les forêts par ces animaux, et que, pour prévenir ce traitement brutal, elles ne vont jamais qu'en troupes lorsqu'elles ont à traverser un bois. Les nombreuses girafes broutent les feuilles et les rameaux des arbres. Les lions occupent les déserts. Le cuir des hippopotames sert à faire des fouets, et leur suif à faire des chandelles : on fabrique aussi des bougies avec la cire tirée de cet animal. Les cornes du *glembo*, qui paraît être le bouquetin, fournissent des trompettes guerrières. Les rivières fourmillent de crocodiles. Les plumes d'autruche font un article de commerce. Le *matzak-weh*, appelé le roi des oiseaux à cause de la beauté de son plumage diapré ; l'*adgunon*, plus grand que tous les autres oiseaux, l'autruche exceptée ; enfin le *knilodan*, quadrupède carnassier, plus fort que le lion et le tigre, attendent l'examen et la critique des naturalistes. Les sauterelles y volent par bandes nombreuses : il y en a de deux espèces, dont l'une, grillée avec du beurre dans une marmite, sert d'aliment. Le miel sauvage se trouve abondamment dans des troncs d'arbres. La chique, *vena medinensis* (*Pulex penetrans*, L.), y est très-commune ; elle paraît dans toutes les parties du corps.

Dans le Bournou la chaleur est excessive, sans avoir toujours la même intensité : c'est depuis mars jusqu'à la fin de juin que le soleil a le plus de force. Pendant cette période, qui est en même temps celle des vents étouffants et brûlants du sud et du sud-est, le thermomètre monte quelquefois à 42 degrés. Les orages violents ont principalement lieu au mois de mai, et sont toujours accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de pluie ; mais la terre est à cette époque si sèche, elle absorbe l'eau si promptement, que les indigènes ressentent à peine les incommodités d'une saison si humide. C'est alors que l'on prépare la terre pour les semailles qui doivent être terminées avant la fin de juin, époque où les rivières et les lacs commencent à déborder, et couvrent souvent des espaces de plusieurs lieues carrées. A l'approche de l'hiver, qui commence en octobre, les pluies deviennent moins fréquentes ; les villageois profitent de cette époque pour rentrer leurs récoltes. Vers décembre et dans les premiers jours de janvier, le thermomètre ne monte pas au-dessus de 23 degrés¹.

Le pays est très-peuplé. Les villes sont en général grandes et bien bâties ; elles ont des murailles hautes de 10 à 12 mètres et épaisses de 6 à 7 mètres. « Les habitations consistent en plusieurs cours entourées de murs avec des chambres extérieures pour les esclaves ; puis il y a un passage et une cour intérieure qui conduisent aux maisons des femmes. Chacune a sa petite cour close de murs et une jolie case couverte en chaume. De là un escalier d'une demi-douzaine de degrés mène à la maison du propriétaire : elle est composée de deux corps de logis ressemblant à des tourelles, qui communiquent entre elles par une terrasse ayant vue sur la rue par une fenêtre cré-

¹ Denham, Clapperton et Oudney, *Voyages et découvertes*, etc., tome II, page 280 et suivantes.

nelée. » Les murs sont en argile rougeâtre parfaitement unie; les toits sont voûtés avec beaucoup de goût par des branches d'arbres. Des cornes de gazelle et d'autres antilopes fixées dans les murailles servent à y suspendre les carquois, les arcs, les lances et les boucliers du maître de la maison¹.

L'ancienne capitale du Bournou, nommée *Akumbo* ou *Birnie*, a été détruite par les Fellatahs. C'était une des plus grandes villes de toute l'Afrique. « On m'a toujours parlé du Kaire, de ce grand Kaire, dit Abdallah; mais c'est une bagatelle en comparaison de Bournou. Un jour ne suffit pas pour la parcourir d'un bout à l'autre. Si un enfant s'y égare, il a perdu ses parents à jamais, car il est impossible de les retrouver. » Les Tripolitains conviennent que *Birnie*, composée de 10,000 maisons, surpassait de beaucoup la capitale de leur patrie. Cette ville avait un très-grand nombre de portes et de gros murs bâtis de pierre et de glaise, et munis de gradins dans l'intérieur. Les mosquées étaient surmontées de tours fort élevées. Les habitations des grands et des riches étaient très-solidement bâties de pierres, et dans le même genre que les maisons du Kaire, mais plus hautes. La grande mosquée renfermait la principale école; on y trouvait, outre le Koran, plusieurs ouvrages scientifiques à l'usage des nombreux écoliers qui y apprennent à lire, à écrire et à calculer.

Le capitaine Clapperton a confirmé ce tableau de *Birnie*. « Nous arrivâmes, dit-il, sur l'emplacement de cette ancienne capitale, dont les ruines contribuèrent plus que tous les récits qu'on nous avait faits de sa magnificence à nous convaincre de la puissance de ses anciens sultans. Nous avons vu une trentaine de grandes villes que les Fellatahs avaient entièrement rasées quand ils détruisirent *Birnie*, qui couvrait un espace de 5 à 6 milles carrés. On dit que sa population était de 200,000 âmes. Les restes des murs subsistent encore en plusieurs endroits en grandes masses fort dures de briques rouges. Ils ont de 1 à 2 mètres d'épaisseur sur 5 à 6 de hauteur². »

Le nom de *Birnie* équivaut à celui de Médinah des Arabes : il signifie capitale; aussi a-t-il été conservé à la ville qui remplace l'ancienne, et qui est située au sud-est près du lac Tchad. Elle est entourée de murailles et peuplée de 10,000 habitants. L'empereur y réside dans un palais bâti en terre; il fait aussi sa résidence à *Kouka*, ville peu étendue, située au nord de la précédente. Mais ce ne sont pas là les plus importantes cités du Bournou : *Angornou* passe pour la plus peuplée; elle a plus de 30,000 habitants, n'est point environnée de murailles et est mieux bâtie que *Kouka*; ses maisons ne sont pas, il est vrai, rapprochées les unes des autres, mais elles sont plus grandes et plus commodes. Il s'y tient tous les mercredis un grand marché, où il se réunit quelquefois jusqu'à 100,000 hommes. *Angornou* est situé entre *Kouka* et le nouveau *Birnie*. Au sud de celle-ci se trouve *Yeddie*, cité importante et environnée de murailles; et plus au sud *Digoa*, grande ville murée qui renferme près de 30,000 âmes. Plus au sud encore *Affagay*, *Sogama*, *Kindotcha*, *Masseram* et *Kingoa* sont des villes d'environ 20,000 âmes.

Tout le pays au sud de *Digoa*, jusqu'à la frontière du Mandara, est couvert de terrains d'alluvions argileuses d'une couleur foncée. Des crevasses larges de plusieurs

¹ Ritter, *Géographie de l'Afrique*, tome II.

² Clapperton, Denham et Oudney, *Voyages et découvertes dans les parties centrales de l'Afrique*, tome II, page 10 de la traduction.

pouces rendent la route difficile; pendant la saison pluvieuse, l'eau des pluies séjourne plusieurs mois sur la terre. Le *Mandara* est un petit royaume tributaire du Bournou : ses montagnes, hautes de 8 à 900 mètres et bien boisées, forment un groupe entièrement isolé, et n'appartiennent pas à une chaîne de montagnes que l'on avait supposée s'étendre de l'est-sud-est au nord-nord-ouest; sur leur versant occidental on trouve de belles plaines. Le mont *Mindif*, pic aride et nu, mais si peu étendu qu'un seul village en entoure la base, est le point le plus élevé de ces montagnes. On remarque dans le Mandara la contrée des *Mousgos*, dont la surface est si unie que les eaux y forment des amas sans écoulement, que les Arabes appellent *sil* et les habitants du Bournou *ingaljam*, pour les distinguer des *komadougou*, lacs ou lits sablonneux des rivières. Ces rivières appartiennent au bassin du Chary. Les *Mandarans* ont le front haut et plat, le nez presque aquilin, de grands yeux brillants et la physionomie expressive. Les femmes sont renommées pour leurs agréments; elles sont très-bien faites; leurs mains et leurs pieds sont très-petits. La religion musulmane est répandue chez tous les Mandarans des villes; ce n'est que dans les montagnes que l'on trouve des idolâtres, qu'ils appellent infidèles (*kerdis*). *Delô*, jadis capitale de cette province, en est la ville la plus septentrionale et la résidence du sultan; elle renferme 10,000 habitants. Les vallées environnantes sont remplies de figuiers et d'arbustes odoriférants. *Mora*, à quelques lieues plus loin, la capitale actuelle du Mandara, est entourée de montagnes qui lui forment un rempart naturel contre les attaques des Fellatahs.

Les montagnes qui s'étendent dans la partie méridionale du Mandara se prolongent au loin vers le sud dans des régions inconnues, habitées par des peuples sur lesquels le docteur Oudney n'a pu se procurer que des renseignements très-vagues. « Ces nations, dit-il, sont très-nombreuses; elles se peignent généralement le corps de diverses couleurs, et vivent en commun sans égard au degré de parenté. On rencontre fréquemment de grands lacs très-poissonneux; les mangues, les figes sauvages, les arachides abondent dans les vallées. Le fer est très-commun dans ces montagnes; il ne paraît pas qu'on y ait découvert un autre métal; il l'est également près de Karowa et au sud-est de Mandara.

Le *Marghi*, situé à l'ouest du Mandara, et qui avoisine au sud la partie septentrionale de l'Adamowa, est occupé, sur une superficie de 10,000 milles carrés, par des tribus puissantes, qui peuvent mettre sur pied 20,000 hommes bien armés d'arcs et de flèches. Ils sont petits, bien faits, d'un noir cuivré, et vont sans autre vêtement qu'une bande de plumes roulée autour de leur ceinture. Les hommes se percent l'oreille droite, les femmes la lèvre inférieure pour y attacher des anneaux de fer ou d'ivoire. Ils sont fétichistes. Leurs villages sont formés de huttes assez bien construites; *Kotzbi* est le principal.

La partie septentrionale du Bournou est occupée par le *Madagram*, pays ou royaume tributaire, dont la force armée s'élève à 2,000 cavaliers et à 9,000 archers. On y fait un grand commerce d'esclaves, et les chameaux y sont à bas prix. La population est musulmane et composée de noirs, d'Arabes, de Fellatahs, etc. La capitale est *Zinder*, peuplée de 20,000 âmes, et où se trouve le palais du sultan, entouré de hautes murailles construites en argile. On dit que cette ville a supporté de la part du sultan de Bournou un siège de trois mois contre 60,000 hommes.

Sur la rive gauche du Chary s'étend, au sud du Bournou, le *Loggoun*, pays qui doit son nom à l'une de ses villes les plus méridionales, et qui se termine au bord du lac Tchad, à l'embouchure du Chary, lequel s'y partage en plusieurs bras, dont l'un à plus de 600 mètres de largeur. Le sultan réside à *Ouillighi*, place forte dont les murs, flanqués de tours, ont près de 16 mètres de hauteur; son palais est une espèce de citadelle à double muraille, munie chacune de trois grosses portes renforcées de barres de fer. Cependant la capitale de ce petit État est *Kernok*, dont l'enceinte est baignée par le Chary. La principale rue est large et garnie de maisons bâties avec régularité, et précédées chacune d'une avant-cour entourée de murs, dans laquelle on entre par une porte doublée en fer. Cette ville a 15,000 habitants. Le Loggoun est très-peuplé, plus sain et plus fertile que les autres pays qu'arrose le Chary; mais il manque de sel; et les habitants le remplacent par du natron ou carbonate de soude, malgré l'amertume et la saveur nauséabonde qu'il répand sur les aliments. Les habitants sont plus beaux et plus intelligents que les Bournouais.

Il existe entre le Baghermeh et le Loggoun un petit État indépendant nommé *Kossery*, du nom de sa capitale, ville murée et forte, située sur la rive gauche du Chary. Ce pays paraît avoir une dizaine de lieues de largeur. Au pied des murs de Kossery, le Chary est très-large et traverse des sites très-pittoresques.

Entre deux bras du Chary, à 200 kilomètres de son embouchure, se trouve un autre petit pays appelé le *Maffataï*; sa capitale porte le même nom. Après celle-ci, la ville la plus importante est *Chowy*. Les habitants de cette cité passent la moitié des nuits à pêcher, et par là se procurent toute leur subsistance. « Tous les soirs le son du tambour les appelle sur la place que leurs cases entourent; les hommes se réunissent en rond et dansent d'une manière très-peu gracieuse, mais fort gaie. Les femmes se rassemblent dans une partie du cercle; et, assises à terre, le visage couvert, elles saluent de grands cris d'approbation les danseurs les plus agiles. »

Le *Baghermeh* est borné à l'ouest par le cours du Chary; mais on ne connaît pas ses limites à l'est. *Mesna* paraît être la résidence du souverain. Ses habitants, bien que musulmans, parlent une langue particulière. Ils habitent des maisons à deux étages, et se distinguent par leurs fabriques de toile de coton, qu'ils teignent en bleu; ils exploitent des mines d'argent, métal très-rare dans tout le reste de l'Afrique. En un mot, on doit les ranger parmi les peuples les plus civilisés de l'Afrique centrale.

Le long des rives septentrionales et orientales du lac Tchad se trouve le *Kanem*, pays tributaire du Bournou. C'est une région assez semblable au Damerghou: elle unit le désert au Soudan. Le pays présente depuis Birri, au nord du lac Tchad, des plaines de sable ondulées, peu habitées, couvertes d'épaisses forêts et remplies d'antilopes, de lions, d'hyènes, de chacals et de grandes troupes d'éléphants et d'autruches. Les arbres sont des mimosas, des tholorehs et des souaks. Dans l'ouest il n'y a ni rochers ni pierres, et les ondulations se présentent souvent en dépressions ovales ou circulaires très-régulières, qui contiennent des puits et offrent une végétation vigoureuse. Dans la partie orientale, vers Maou, on trouve des ouadys contenant d'épaisses forêts de dattiers, des champs de maïs et même de blé. Le pays est habité par des Tibbous divisés en petites tribus qui vivent isolées, et ils sont en partie idolâtres, en partie mahométans. Ces Tibbous sont belliqueux, et composent la principale partie de

l'armée du Bournou. Ils ne sont armés que de lances et de couteaux. Leurs principales villes sont *Lari*, avec 2,000 habitants, dont les maisons ne sont que des cabanes construites en joncs; *Mabah*, à peu près de la même population, et *Maou*, qui est un peu plus importante; celle-ci est la capitale. On y trouve aussi, suivant Burckhardt, une ville assez considérable, appelée *Kanem*, située sur la route de Katagoum à Bournou; elle est habitée, dit-on, par des Bédouins. Les femmes sont les plus belles négresses que l'on puisse voir, mais aussi de mœurs très-dépravées. Les Loggouniens des deux sexes sont très-laborieux; il n'est guère de maisons où l'on ne trouve un métier à tisser le coton. Leur langue est un mélange d'arabe et de baghermien. C'est dans ce pays qu'on trouve la seule monnaie métallique du Soudan; elle se compose de minces plaques de fer.

La dynastie qui régnait sur le Bournou du temps de Léon l'Africain était de la tribu arabe ou berbère de Berdoa. Il paraît que la même famille y domine encore : « le sultan, selon Abdallah, n'est pas noir, mais d'un brun foncé; jamais il ne mange de pain, mais du riz, étant persuadé, en vertu d'une ancienne prophétie, que l'usage du pain amènerait sa mort. » Le gouvernement n'est héréditaire qu'en ligne masculine. Le sultan entretient quatre épouses légitimes, qui sont natives du Bournou, et une multitude d'esclaves femelles. D'après Oudney et Clapperton, il n'est souverain que de nom, et le pays est réellement gouverné par un cheik appelé *El-Kanemy*, qui a délivré sa patrie du joug des Fellatahs.

Du temps de Léon, les Bournouais, vivant sans aucune religion positive, ou du moins sans culte, avaient leurs femmes et leurs enfants en commun. Aujourd'hui ils professent la religion mahométane, et la circoncision est de règle pour les deux sexes. Il y a cependant aussi des chrétiens libres qui observent quelques jours de fête, mais ils n'ont pas d'églises; on n'y trouve point de juifs. Les nègres et les esclaves abyssiniens y sont en grand nombre.

Le commerce de Bournou est très-actif, et on y voit constamment une multitude de négociants étrangers. Les principales affaires se font par les Tunisiens; mais les Tripolitains, les Égyptiens, les Fezzanais et les nègres d'Affanoh y apportent aussi beaucoup de marchandises. On fabrique dans ce pays des bagues ou anneaux d'or, d'argent et de cuivre jaune, des aiguilles, des couvertures de lit et des étoffes. Il y a aussi des graveurs en pierres fines et en cachets.

On parle dans le Bournou dix dialectes différents de la même langue. Les *Chouaa* y sont divisés en tribus qui portent encore les noms de quelques-unes des hordes de Bédouins qui parcourent l'Égypte; ils se prétendent doués du don de prophétie. L'une de leurs tribus offre la plus grande ressemblance avec les bandes de bohémiens qui parcourent la terre. Ils fournissent à l'armée du Bournou 15,000 hommes de cavalerie.

Les *Bournouais* proprement dits se donnent le nom de *Kanory*. Ils ont le visage large, le nez gros, comme celui des nègres, la bouche très-fendue, ornée de belles dents, et le front haut. Leurs manières sont affectueuses et polies, et leur caractère est indolent. Musulmans et scrupuleux observateurs des préceptes de leur religion, ils sont moins tolérants que les Arabes. Les riches Bournouais ont rarement plus de deux ou trois femmes à la fois; les pauvres n'en ont qu'une. Elles sont très-propres, mais

il en est peu de jolies. Les deux sexes se tatouent en se faisant une vingtaine d'entailles sur chaque joue.

§ IX. OUADAY. — DARFOUR. — A l'est du Baghermeh et en dehors de l'empire du Bournou s'étend une vaste contrée, le *Ouaday*, qui forme la partie la plus orientale du Soudan. Elle est traversée de l'est à l'ouest par un cours d'eau qui se jette dans un lac nommé *Filtry*, et sa partie orientale est bordée de hautes montagnes qui la séparent du Darfour. Les habitants sont musulmans. Ils se livrent à l'agriculture, tissent des étoffes et fabriquent des armes. Leurs cabanes ont plus de solidité et d'élégance que celles des peuples voisins : on y trouve des portes. *Ouarah*, la capitale, est entourée de montagnes, et renferme, dit-on, 20,000 habitants. On y remarque la demeure du sultan bâtie en pierres et une mosquée enveloppée d'arbres. Ce sultan a une garde de 1,000 hommes et une armée considérable : il rend lui-même la justice à ses sujets. Les caravanes du Darfour et de l'Égypte font commerce avec le Ouaday : elles y apportent des étoffes, des armes, des verroteries, etc.; elles en rapportent de la gomme, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, etc.

A l'est du Ouaday, entre les 11° et 15°,30' de latitude nord, nous trouvons le *Darfour*, voisin du Kordofan, et par lequel nous rejoignons le bassin du Nil. Ce pays est un groupe d'oasis entouré de déserts; sa longueur du nord au sud est évaluée à 500 kilomètres, et sa largeur à 320 kilom. Sa population, suivant Brown, serait de 200,000 individus; selon d'autres voyageurs, elle atteindrait près de 4 millions d'âmes. Il est arrosé par le *Bahr-Attabah*, qu'on dit se jeter dans le Bahr-el-Abiad, et sur lequel on navigue avec de petites embarcations. A l'est on trouve la chaîne des monts *Marrah*, qui se subdivise en plusieurs chaînes secondaires : les unes servent de retraite à des tribus de pasteurs qui élèvent une grande quantité de bestiaux, les autres sont couvertes de forêts. Au-dessus de quelques vallées s'élèvent des hauteurs rocheuses presque inaccessibles, et qui sont creusées de cavernes dont on fait des prisons. On trouve dans ces montagnes du fer, du cuivre, des carrières de marbre, d'albâtre, de sel gemme, de nitre. Le climat est très-chaud.

La pluie commence à la mi-juin et dure jusqu'à la mi-septembre. Alors tout le pays change de face, et les apparences de la stérilité sont remplacées par une riantة verdure. Dès que la saison des pluies commence, les propriétaires des champs s'y rendent avec les ouvriers qu'ils peuvent rassembler. Ils font des trous en terre à 65 centimètres environ de distance, y sèment du millet ou du doura, qu'ils recouvrent avec les pieds, et le labour ainsi que les semailles sont terminés. On recueille le millet au bout de deux mois, le blé au bout de trois. Le riz vient naturellement et en si grande quantité qu'on en fait peu de cas, quoiqu'il soit d'une qualité supérieure. Les femmes et les esclaves sont chargés de la récolte. Les dattes abondent; elles servent, ainsi que le froment, à la préparation d'une liqueur spiritueuse. On s'occupe spécialement de la culture du coton, de certaines plantes tinctoriales et des arbres à fruit. Selon Brown, les productions végétales ne sont pas très-nombreuses, et se distinguent surtout par leurs épines et la dureté de leur bois : ce sont le tamarinier, le platane, le sycomore, le *nebbek* et beaucoup d'autres. Dans quelques cantons le tabac paraît indigène.

Brown, qui n'est guère sorti de la capitale, veut que les animaux soient en petit nombre; toutes les espèces, selon lui, sont connues. Mohammed dit que les monta-

gnes et les forêts fourmillent de gibier. Il indique diverses espèces de gazelles, de sangliers, de buffles, et peut-être de cerfs, qui ne paraissent pas connues. Le Darfour recèle des éléphants et des rhinocéros, ainsi que beaucoup de girafes, appelées *ourr* dans la langue du pays. Le lion, la panthère, le léopard et le loup habitent les forêts; le chacal et l'hyène se répandent dans les campagnes, et font de grands ravages dans les villages. Les animaux domestiques y sont peu nombreux, les chevaux et les ânes rares; mais on y nourrit beaucoup de chameaux, de dromadaires, et surtout de chèvres et de moutons. Les peaux des éléphants, des rhinocéros et des hippopotames servent à faire des fouets, qu'on apporte en grande quantité au Kaire. Les abeilles et le miel abondent.

La peau des Darfouriens est, selon les observations de Brown, très-épaisse sans être très-noire; leurs fibres musculaires sont d'un rouge éclatant. Ils ont une force de contraction singulière, qui paraît résider dans leurs nerfs; la blancheur et le poids de leurs os sont très-remarquables; ils ont une excellente vue: on ne trouve que peu de myopes parmi eux, et point d'aveugles; ils ont les dents blanches et fortes, ils en souffrent rarement, et les conservent jusque dans un âge très-avancé. Leurs traits sont différents de ceux des nègres de Guinée, mais leurs cheveux sont ordinairement courts et laineux. Ils sont peu courageux, malpropres, voleurs et dissimulés. Ils supportent longtemps la faim et la soif. Au lieu de se baigner, ils s'appliquent une pâte grasse sur la peau. La langue berbère paraît être celle du pays, mais on y entend l'arabe; cette langue est la seule qui soit employée dans la correspondance. A l'exception du nom de la Divinité, toutes les dénominations d'objets de métaphysique, ainsi qu'en général celles de tout ce qui tient à l'état policé, sont empruntées de l'arabe.

Les Darfouriens sont mahométans, mais ils ne sont pas rigoureux observateurs des préceptes du Koran. Ils voient d'un œil indulgent les infidélités de leurs femmes, pourvu qu'ils en retirent quelque avantage. Bien qu'ils puissent avoir autant de femmes qu'ils en veulent, que le souverain en ait plus de 100 et les grands plus de 30, il arrive fréquemment que le frère épouse sa sœur et le père sa fille. On peut même dire que chez eux l'union entre les deux sexes est illimitée. Le gouvernement est despotique. Le sultan ou souverain du pays fait le commerce, perçoit des impôts sur toutes les marchandises, et chaque village lui fournit annuellement une quantité de millet qu'il perçoit par ses esclaves. Les provinces sont distribuées aux grands dignitaires, tout-puissants dans leurs gouvernements, mais véritables esclaves du chef de l'État. Le cheik, qui tient le second rang, a, comme le souverain, droit de vie et de mort. Le despotisme du sultan ne trouve d'obstacle que dans les *foukharas* ou ministres de la religion, et surtout dans l'armée: s'il a le malheur d'encourir la haine des troupes, il est bientôt étranglé. On porte cette armée à 50,000 hommes, soit cavaliers armés de lances, vêtus, eux et leurs chevaux, de couvertures de coton piquées, soit fantassins combattant avec le sabre et les flèches.

Il n'y a, selon Brown, dans tout le Darfour, qu'une douzaine de villes, qui ne contiennent pas chacune plus de 5 ou 6,000 âmes. *Kobbeh* est la capitale commerciale; elle a plus de 2 milles en longueur, mais elle est très-étroite, et ne contient pas plus de 6 000 habitants; elle est entourée de palissades, et renferme 2 mosquées et 5 écoles

publiques. *Tendelti*, au sud de Kobbèh, est aussi regardée comme la capitale du Darfour. *Souéini*, sur la frontière septentrionale, est une ville très-animée à l'époque de l'arrivée des caravanes. *Koubkabeia* est une autre cité commerçante, à l'ouest. *Ril* est la clef des routes du sud et de l'est. Le souverain n'a pas de résidence fixe : son habitation, entourée de celles de sa cour, forme un village qu'il transporte tantôt sur un point, tantôt sur un autre; c'est ce qui explique que Kobbèh et Tendelti aient été données à tour de rôle comme capitales du Darfour. *Facher* est le nom de ce village royal. L'industrie des Darfouriens se borne à quelques fabriques de bracelets en ivoire et de pagnes pour l'habillement des esclaves. On y trouve néanmoins encore des maçons, des forgerons, des tanneurs, mais très-ignorants. Quant au commerce, il est très-considérable, le Darfour étant la voie par laquelle toutes les marchandises de l'Égypte s'écoulent dans le Soudan. Les caravanes qui y arrivent sont composées de 3 à 4,000 chameaux et de 1,500 à 2,000 hommes. Les importations de l'Égypte sont évaluées à un million, dont un dixième seulement reste dans le pays : elles consistent en tissus de coton et de laine fabriqués au Kaire et teints à Syout, étoffes européennes, tapis, châles, quincaillerie, verroterie, passementerie, ustensiles de cuivre, objets de parfumerie. Tout ce commerce est entre les mains des négociants coptes de Syout. Les articles importés du Darfour sont les dents d'éléphant, les plumes d'autruche, les chameaux, le tamarin, le natron, etc. Tout cela produit une valeur de 800,000 francs. Ce chiffre était doublé avant que le vice-roi d'Égypte eût interdit l'importation des esclaves du Darfour dans ses États¹.

§ X. MŒURS GÉNÉRALES DES PEUPLES DE LA SÉNÉGAMBIE, DE LA GUINÉE ET DU SOUDAN.

— Les nombreuses nations nègres au nord de l'équateur, dont nous venons de parcourir les contrées, autant que nous l'a permis l'état actuel des connaissances géographiques, présentent dans l'ensemble de leurs mœurs un vaste sujet aux méditations de l'historien.

La nature du sol perpétue chez toutes ces nations l'indolente légèreté, l'insouciance puérile qui semblent innées au nègre. Vingt jours de travail par an lui suffisent, dans la plupart des contrées, pour assurer la récolte de riz, de maïs, de millet, d'ignames et de manioc, nécessaire à son frugal repas. Son goût peu délicat ne le laisse jamais sans ressource. La chair d'éléphant, même lorsqu'elle est déjà remplie de vermine, ne repousse pas son robuste appétit; il aime les œufs du crocodile, et même sa chair musquée; les singes servent généralement à sa nourriture; il ne dédaigne ni les chiens morts ni les poissons gâtés. Mais le nègre refuse la salade, pour ne pas ressembler, dit-il, aux animaux herbivores. La préparation des bouillies épaisses, succulentes et fortement assaisonnées qui composent sa cuisine, n'exige que peu de soin. Un art facile lui donne le vin de palmier ou de bananier et la bière de millet, qui forme sa boisson ordinaire. L'Europe fournit aux nègres maritimes ces funestes eaux-de-vie qui les font passer de l'ivresse à l'esclavage. Le soin de s'habiller ne tourmente pas davantage ces peuples; le coton vient sans culture à leurs pieds; les femmes en tirent la quantité d'étoffes nécessaires pour la famille, et les teignent dans le suc de l'indigo, production également indigène. La cabane du nègre ne lui coûte guère plus de soin : quelques troncs d'arbres à peine dégrossis, quelques bran-

¹ Voir les détails dans la *Revue de l'Orient*, octobre 1855.

ches dépouillées de leur écorce, un peu de paille ou quelques feuilles de palmier, voilà ses matériaux; les réunir en forme de quille, voilà son art. Le climat, la violence des pluies annuelles, lui prescrivent cette simple architecture. Ce n'est que sur la côte d'Or ou sur les bords du Niger que l'exemple des Européens et des Maures a démontré au nègre qu'un toit aplati, mais solide, peut résister à la pluie.

Les villes ne sont que de grandes réunions de cases semblables; point d'édifice public; les palais des princes ne se distinguent que par le grand nombre de cases qui les composent. L'ameublement des pauvres se réduit souvent à deux ou trois calebasses; les riches étalent quelques armes à feu; les souverains, qui ornent leurs demeures de crânes, de mâchoires humaines, ont de la vaisselle et des tapis de fabrication européenne. Mais ces monarques, dont la pompe distinctive consiste à marcher en pantoufle à l'ombre d'un parasol, ont quelquefois pour trône un morceau d'or massif.

Un trait qui fait ressortir l'indolence du nègre, c'est de ne pas avoir apprivoisé l'éléphant, animal si commun en Afrique, et si susceptible de devenir l'utile et l'intelligent auxiliaire de l'homme. Le nègre, en général, n'est pas un chasseur hardi; il ne fait pas sentir son empire aux nombreux animaux sauvages qui partagent avec lui sa fertile contrée. Il est bien plus actif, plus adroit et plus heureux dans la pêche; à la nage ou à la rame, il brave les flots irrités, et ramène ses filets chargés d'un immense butin: mais il retombe aussitôt dans sa paresse, et l'abondance même de cette ressource est un obstacle au développement de son talent naturel pour l'industrie. Ce talent se montre dans la fabrication des étoffes, des couvertures, des voiles pour les bateaux, des poteries, des pipes à fumer et des ustensiles en bois, fabrication générale parmi ces peuples; on assure même qu'à Tombouctou, à Bournou et dans le Bambarra, l'art du tisserand est porté à un certain degré de perfection. Le talent industriel des nègres se fait encore remarquer dans l'adresse de leurs forgerons et orfèvres, qui, avec un petit nombre d'instruments grossiers, fabriquent des épées, des haches, des couteaux, des tresses d'or et nombre d'autres objets. Ils savent donner à l'acier une bonne trempe, et réduire le fil d'or à une extrême finesse. Les habitants d'Ouydah taillent les pierres gemmes.

Toute cette industrie reste à la vérité circonscrite par le peu d'étendue des besoins, et le meilleur artisan nègre ne s'avise jamais de travailler plus qu'il ne faut pour gagner sa subsistance journalière. Étrangers à nos sentiments d'avarice ou d'ambition, les Africains regardent la vie comme un court moment dont il faut jouir le plus possible. Ils n'attendent que le coucher du soleil pour se livrer à la danse toute la nuit; les rauques sons de la trompette d'ivoire et les roulements du tambour continuent à se mêler aux accords de diverses espèces de guitares et de lyres; jeunes et vieux, tous prennent part au divertissement. Les chants et les concerts d'un village répondent à ceux d'un autre. Ce tableau pastoral n'étonnera pas ceux qui ont lu les poésies écrites en anglais par plusieurs nègres affranchis; poésies qui ne manquent ni de sentiment ni d'imagination. Le jeu exerce cependant sur l'Africain des charmes plus puissants encore que la danse; mais les ingénieuses combinaisons de l'*ouri*, plus variées que celles de notre jeu de dames, n'intéressent ici que les femmes, tandis que les hommes recherchent avec fureur les agitations du plus aveugle jeu de hasard.

Les nègres, quelles que soient les variétés de leur teint et de leur conformation, ont rarement des infirmités; une vie simple, l'exercice, la transpiration, entretiennent leur santé; d'ailleurs, les enfants nés avec quelque défaut de conformation sont mis à mort, du moins chez quelques nations. Ils ne paraissent pas avoir hérité du privilège des anciens Macrobiens, car la durée de leur vie n'égale pas même la nôtre, surtout dans la Sénégambie et à Sierra-Leone. Les fièvres, la diarrhée, la petite vérole, la lèpre, une variété de la syphilis, nommée le *pian* et le ver de Guinée, sont les fléaux les plus communs qui affligent leur vie.

La barbe des nègres, peu abondante, prend le caractère laineux de leurs cheveux. Malgré ce signe apparent d'une virilité peu prononcée, ils ont l'avantage dans l'amour physique sur toutes les races humaines : nulle part aussi la polygamie n'est poussée plus loin.

L'usage des incisions dans la peau règne avec des nuances chez toutes les nations nègres qui ont conservé leur caractère primitif. Les Mandingues ont des entailles verticales sur toute la figure. On retrouve le même genre de marque chez les Akkras, les Timbous, les Eyéos, nations de la Guinée, et chez les habitants de Bournou et du Borgou; mais la place et le nombre des entailles varient : dans le Borgou, c'est la nuque qu'on marque; chez les Calabaris, les entailles sur le front sont horizontales; les *Sohos* marquent leur front de deux traits croisés; chez les Sabalous, les incisions courbes et croisées couvrent les joues et même tout le corps. Il y a des tribus vers Sierra-Leone qui savent produire dans la peau des enflures qui imitent les bas-reliefs. Les habitants du Dagoumbah ont trois légères incisions sur chaque joue, autant au-dessous, et une sous l'œil; ceux de Yahndi ont trois incisions longues et profondes sur le visage; les Mosi's s'en font aussi trois très-profondes, et de plus une sous les yeux; les Bournous en ont le front tout cicatrisé; les Fobi's et les Calanna's se percent le nez. Ces incisions sont faites dans la première enfance; une liqueur fétiche ou enchantée est versée goutte à goutte dans la blessure pour préserver la vie de l'enfant et pour le rendre invulnérable. Ce sont tous ces nègres à la peau tailladée qui sur les marchés des Achantis sont désignés sous le nom de Dunkos, comme nous l'avons dit précédemment.

La circoncision, détestée par les Foulahs, consacrée par la religion chez les Mandingues, qui l'étendent même aux femmes, est admise parmi des nations nègres idolâtres, telles que les Akkras sur la côte d'Or, les Dahomeys, les Calabaris, les Ibbos. Dans le Benin, on raccourcit chez l'autre sexe une partie superflue, tandis que chez les Dahomeys on se donne de la peine pour produire le dégoûtant allongement qui distingue les Hottentotes.

Tout ce qui frappe l'imagination déréglée du nègre devient son *fétiche*, son idole. Il adore, il consulte un arbre, un rocher, un œuf, une arête de poisson, un grain de datte, une corne, un brin d'herbe. Quelques peuples ont un fétiche national et suprême. Dans l'Ouydah, un serpent est regardé comme le dieu de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de la fécondité. Nourri dans une espèce de temple, il est servi par un ordre de prêtres; des jeunes filles lui sont consacrées; elles lui offrent l'hommage de leurs danses lascives, mais les prêtres remplacent le divin époux. Chaque nouveau roi vient apporter au serpent de riches offrandes. Dans le Benin,

un lézard est l'objet du culte public ; au Dahomey, c'est un léopard ; aux environs du cap Mesurado, les offrandes se dédient à une divinité plus bienfaisante, au soleil. Quelques nègres donnent à leurs fétiches une figure approchant de l'humaine. Ils paraissent généralement admettre un bon et un mauvais principe.

Dans leurs funérailles, accompagnées de beaucoup de cris et de chants, il règne un usage superstitieux très-singulier : ceux qui portent le corps demandent au défunt s'il a été empoisonné ou ensorcelé, et prétendent recevoir la réponse au moyen d'un mouvement de la bière, provoqué sans doute par un audacieux jongleur. Malheur au prétendu sorcier que le mort accuse ! il est vendu comme esclave. Les enterrements des princes occasionnent des scènes encore plus déplorables : le sang d'un grand nombre de victimes humaines est versé sur la tombe royale. Cet usage règne chez les Aminos, les Dahomeys, les Beninois et les Ibbos, peut-être plus loin encore.

Cependant le despotisme n'est pas le seul, ni même le principal malheur de l'Afrique. Les États de Benin et de Dahomey, ceux des Yolofs et des Foulahs, sous des rois presque absolus, jouissent du moins de la tranquillité intérieure. Dans le Bambouk, aux environs de Sierra-Leone, et sur la côte d'Or, les principaux chefs des villages forment, à côté d'un monarque électif, des aristocraties turbulentes et désastreuses. L'autorité de chacun s'accroissant en raison de la quantité d'or et du nombre d'esclaves qu'il possède, les *caboucir*s cherchent à l'envi à s'enrichir en dévastant les villages de leurs rivaux. De là, ces éternelles petites guerres qui désolent presque toutes les contrées nègres, et qui n'ont pour but que l'enlèvement de quelques malheureux qu'on vend aux Européens.

Il serait heureux pour l'Afrique de voir les empires de Bournou et de Haoussa, les royaumes de Bambarra et de Tembouctou se consolider et devenir les foyers d'une civilisation au moins asiatique. Malheureusement l'état de ces pays paraît avoir peu de stabilité. Les changements de la capitale du Bournou, qui ont causé tant d'incertitudes aux géographes, viennent probablement de ce que parmi un grand nombre de sultans héréditaires, dont chacun est maître d'une province, tantôt l'un et tantôt l'autre arrive, par droit d'élection ou par droit de conquête, à l'exercice du suprême pouvoir. Deux causes particulières empêchent la Nigritie d'arriver à une assiette stable : c'est d'abord le voisinage des Maures, peuple remuant, adonné au brigandage, peu capable de fonder ou de conserver un empire ; ensuite le grand nombre de tribus nomades arabes qui, dans leur pauvreté pastorale, bravent même l'autorité des puissants monarques du Bournou.

L'orgueil des petits despotes de l'Afrique égale leur barbare et dégoûtante férocité. Les Danois ont tracé le portrait du roi des Achantis, nommé *Opoccou*. Ce monarque s'asseyait sur un trône d'or massif, à l'ombre d'un arbre dont les feuilles étaient également en or. Son corps, excessivement maigre, et d'une longueur démesurée, était enduit de suif sur lequel on avait jeté une couche de pourpre d'or. Un chapeau européen à large galon d'or couvrait sa tête ; une ceinture de drap d'or lui ceignait les flancs, et depuis le cou jusqu'aux pieds, les cornalines, les agates et les lapis-lazuli s'enlaçaient en bracelets et en chaînes ; ses pieds reposaient dans un bassin d'or. Les grands de son royaume étaient couchés par terre, la tête couverte de poussière : une

centaine de plaignants et d'accusés étaient dans la même posture; derrière eux, vingt bourreaux, le sabre nu à la main, attendaient le signal du roi, qui ordinairement terminait les procès en faisant décapiter l'une et l'autre partie¹.

Les actions féroces de ces petits tyrans ne révoltent pas un peuple aussi sanguinaire qu'eux, et qui, même après leur mort, s'empresse d'assouvir la soif de sang humain dont leurs royales ombres sont censées être dévorées. Les Akims immolèrent sur le tombeau du roi *Freempoung* ses esclaves, au nombre de plusieurs milliers, son premier ministre et 336 de ses femmes. Toutes ces victimes furent enterrées vivantes après qu'on leur eut brisé les os. Le peuple, pendant plusieurs jours, exécuta des danses accompagnées de chants solennels autour du tombeau où ces infortunés éprouvaient une lente et horrible agonie.

Ces traits peuvent faire penser que l'ami des hommes, en condamnant le commerce des nègres, ne doit pas donner pour principal motif de son improbation la funeste influence de ce trafic sur la prospérité des Africains. Il ne peut guère y avoir de bonheur public ni particulier dans une partie du monde où règnent des lois et des mœurs aussi barbares. Les deux tiers de la population nègre vivent déjà chez eux dans un état d'esclavage héréditaire, ou peuvent du moins y être réduits d'un instant à l'autre par le moindre mot de leurs despotes. Peu importe à la majeure partie de ces infortunés quelle contrée ils arrosent de leur sueur et de leurs larmes. Pour s'emparer d'une centaine d'hommes, les princes africains en immolent souvent un millier; car, lorsque ces despotes ne trouvent pas des individus qu'ils puissent condamner à être vendus, ils font donner régulièrement la chasse aux habitants d'un village entier comme à une troupe de bêtes fauves; les uns résistent les armes à la main, les autres se sauvent dans les forêts. Plusieurs contrées ont été dépeuplées par suite de ces atrocités.

Mais, dans les mémorables discussions que la traite des nègres a fait naître parmi les hommes d'État de l'Europe, les principaux motifs qui ont provoqué l'abolition de ce commerce sont étrangers au sort malheureux des Africains. Tandis que les Wilberforce invoquaient l'autorité de la religion chrétienne et les sentiments de la pitié, les Pitt, les Fox dans le sénat britannique, les Bernstorff, les Schimmelmann dans le conseil danois, décidaient cette grande question d'après des considérations de haute politique. Le premier de leurs arguments était tiré du dangereux effet que ce commerce avait sur le caractère moral de nos navigateurs. La nécessité d'entasser à bord d'un seul bâtiment plusieurs centaines d'esclaves y produisait trop souvent des scènes horribles. Assiégé par des fièvres pestilentielles, par la famine et la mort, le vaisseau négrier devient en même temps un hôpital, une prison, une école d'inhumanité et de crime. Plus de la moitié des noirs qui composent la cargaison se donne la mort ou périt de maladie; quelquefois le capitaine, réduit à la disette, les jette vivants dans la mer pour sauver au moins la vie des Européens. Les marins employés dans ce commerce prennent un caractère féroce, et souillent même le sol européen de crimes dignes de l'Afrique.

L'autre motif contre la traite des nègres est tiré de la mortalité qui règne parmi les esclaves apportés à si grands frais dans nos colonies. On a calculé que dans

¹ Rœmer, *Relation de la côte d'Or*.

vingt ans toute la population nègre de l'Amérique est renouvelée, puisque la diminution ordinaire est de cinq pour cent par année. En suivant cette donnée, et en admettant qu'il existe dans les deux Amériques 3,000,000 de nègres, on peut trouver à peu près la quantité de nègres qu'on a tirés de l'Afrique. Prenons que cette exportation a duré un siècle. La masse des nègres américains a dû se renouveler cinq fois; donc il a dû arriver 15,000,000 d'Africains sur les rivages américains; mais il en a au moins péri autant dans le passage. L'Afrique a donc perdu 30,000,000 d'habitants. Une aussi forte diminution d'hommes en a dû faire hausser le prix; et comme bientôt les bénéfices de ce commerce seraient devenus nuls, il eût cessé de lui-même. Mais une semblable cessation, dont la politique législative n'aurait pas prévenu les suites, eût véritablement pu entraîner la ruine des colonies. L'abolition légale, graduée et sagement modifiée de ce commerce, n'a, au contraire, produit aucune secousse.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

CONGO.

§ 1^{er}. LIMITES, MONTAGNES ET RIVIÈRES. — La péninsule africaine peut être divisée en deux parties ou plus exactement en deux plateaux distincts, que séparerait une ligne tirée du golfe de Guinée au détroit de Bab-el-Mandeb. Nous avons décrit jusqu'à présent celui du nord, qui comprend la plus large partie de la presqu'île, qui en renferme les contrées les mieux connues, les mieux habitées, qui s'ouvre d'une manière si remarquable au nord-est par le bassin du Nil, au sud-ouest par le bassin du Niger. Nous avons à décrire maintenant la partie méridionale de la presqu'île, plateau de forme triangulaire qui semble composé de terrasses contiguës s'étageant les unes sur les autres parallèlement au littoral. C'est la partie la moins explorée de la mystérieuse Afrique; nous ne pourrions en décrire, et très-imparfaitement, que les pays voisins des côtes, le centre étant encore entièrement inconnu. Aussi ne trouvons-nous au sud du Soudan, jusque bien au delà de l'équateur, c'est-à-dire pendant 1,500 à 2,000 kilomètres, que des contrées cachées depuis la création du globe aux regards de l'Europe, dont les noms mêmes sont ignorés, et devons-nous, pour continuer cette ingrate description de la Péninsule, revenir à cette partie de l'Afrique occidentale que nous avons laissée vers l'embouchure du Gabon ou près du cap Lopez.

Depuis le cap Lopez jusqu'au cap Negro, la côte forme un rentrant peu marqué, et appartient à un pays montueux et bien arrosé : c'est encore la *Guinée méridionale*, si nous voulons prolonger ce nom jusqu'à l'embouchure du Congo, ou bien (car toutes ces divisions dépendent du caprice des géographes) ce sera déjà le *Congo* lui-même, nom qu'on peut donner en effet à tout le littoral compris entre le cap Lopez et le cap Negro. Nous ne chercherons à lui donner ni des dimensions, ni des limites, car il n'est borné à l'est, au nord et au sud, que par des contrées inconnues; mais nous pourrions le diviser en quatre parties : le *Loango*, le *Congo*, l'*Angola* et le *Benquetla*.

Tout le Congo paraît bordé à une distance de 200 à 250 kilomètres du rivage par une chaîne de montagnes peu élevée, mais très-épaisse, ou plutôt par une série de terrasses successives qui vont se perdre dans le grand plateau de l'intérieur. Cette chaîne de montagnes jette à l'ouest des contre-forts de même forme, qui vont finir jusque sur le rivage. Les Portugais l'ont appelée, dans le Loango, *serra Complida*; dans le Congo, *montagnes du Soleil*; dans l'Angola, *serra Tamba*; dans le Benguela, *serra Frio*. Elle est coupée par des brèches profondes, que traversent les fleuves en formant de grandes cataractes.

Les principaux cours d'eau sont d'abord le *Mayomba* et le *Loango* ou *Bouali*, qui ont un cours restreint et prennent leurs sources dans la *serra Complida*. Puis vient le grand et mystérieux fleuve du *Congo* ou *Zaire*, qui paraît prendre sa source à 1,800 ou 2,000 kilomètres dans l'intérieur de l'Afrique. Il descendrait ainsi de montagnes ou de plateaux élevés, qui séparent ses eaux de celles du lac Nyassi, traverserait ou des déserts ou des pays complètement inconnus, en se grossissant de nombreux affluents, et arriverait dans le Congo. Là l'on est certain qu'il traverse la *serra San-Salvador* à Yellala par une cataracte de 100 mètres de hauteur; puis il prend une grande largeur, une plus grande impétuosité, une profondeur qui, dit-on, atteint 300 mètres, et se jette à la mer par un courant si violent qu'il se fait sentir à plus de 20 kilomètres au large. Ses débordements sont très-redoutables. Ses affluents paraissent considérables, mais sont peu connus : le plus remarquable est le *Coango*, qui vient des montagnes de Cassange. Le deuxième grand fleuve du Congo est le *Coanza*, dont l'origine est inconnue; il traverse l'Angola en ayant sur ses bords des établissements portugais, traverse les montagnes en formant une magnifique cataracte, devient navigable, prend, comme le Congo, une grande profondeur et une grande rapidité, et se jette dans l'Océan par une embouchure de 4 kilomètres de largeur, et en charriant ses eaux bourbeuses avec tant de force que la mer en est colorée jusqu'à 12 ou 15 kilomètres au large.

Les autres cours d'eau sont le *Cuvo*, la *Catumbela*, etc.

§ II. CLIMAT ET PRODUCTIONS. — Situé dans la zone torride, mais au sud de l'équateur, le Congo jouit d'un climat semblable à celui des pays que nous avons décrits précédemment, avec la seule différence que les saisons arrivent dans les mois opposés. On n'y distingue, à la rigueur, que deux saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies. Depuis notre équinoxe du printemps jusqu'à la fin d'octobre, il ne tombe ordinairement point d'eau; mais les vents de sud et de sud-est rafraîchissent l'atmosphère, et la chaleur, quoique intense, surtout dans les beaux jours, est néanmoins supportable. Dans les temps brumeux, qui ne sont pas rares, l'humidité de l'air relâche les fibres, gêne la respiration, et au moindre exercice provoque de fortes sueurs qui minent la santé des étrangers. Pendant l'autre moitié de l'année, le soleil est moins un astre lumineux qu'une fournaise ardente; ses rayons perpendiculaires tariraient les sources de la vie et frapperaient le sol d'une stérilité absolue, si la nature bienfaisante n'y avait point préparé un remède dans la fraîcheur des nuits, égales aux jours en durée, dans le serein et les rosées, toujours abondantes à cette époque. L'air est encore rafraîchi par des torrents rapides qui sillonnent les flancs des montagnes, et par les nombreuses rivières qui arrosent les plaines : ajoutons l'effet des vents impré-

gnés de vapeurs humides, qui, dans cette saison, soufflent périodiquement du nord-ouest, c'est-à-dire du golfe de Guinée, en amoncelant des nuages épais contre les montagnes de l'intérieur. Dès la fin d'octobre, ces réservoirs d'eau versent sur le pays des pluies fréquentes, accompagnées de tonnerre et d'orage, qui ne cessent qu'en avril. Le sol, échauffé à une grande profondeur, boit les eaux du ciel avec avidité : toute la nature renaît dans peu d'instant. Il y a néanmoins ici, comme partout, des exceptions à la règle : les pluies quelquefois ne viennent qu'après l'époque accoutumée, ou même elles manquent entièrement ; il en tombe aussi dans les mois d'hiver ou de sécheresse. Enfin les mares d'eau stagnante, qui restent après les pluies, rendent le séjour de la côte dangereux pour les Européens.

Les habitants du Congo divisent l'année en six périodes. Le printemps (*massanza*) commence avec les pluies d'octobre, qui vont en augmentant jusqu'au mois de janvier. Vient ensuite le *n'sasou* : c'est la saison de la première moisson et des secondes semailles, dont le produit est récolté en avril. Les ondées, qui depuis janvier n'étaient que passagères, reprennent au mois de mars, et continuent, quoique faiblement, jusqu'au milieu de mai. C'est dans cet intervalle que tombent l'*écundi* et le *quitombo*. Le *guibsoo* et le *quimbangala* constituent l'arrière-saison et l'hiver ; ce dernier, marqué par une sécheresse destructive qui fait mourir les feuilles des arbres privés de sève, désorganise les plantes et dépouille les campagnes de toute leur parure.

Le sol, en général gras et fertile, offre cependant le long de la côte des terrains sablonneux et marécageux. Les sables composent également toutes les montagnes de Loango. Quant aux autres parties constitutives du sol, on y distingue de l'excellente terre argileuse, des montagnes de granit, de porphyre, de jaspe et de marbres divers. Mais près de la côte la pierre à chaux, qui manque, est suppléée par les coquillages entassés sur les bords de la mer. Le sel abonde dans le Loango : il provient des fosses creusées à la côte, où l'eau s'évapore naturellement ; les nègres le préparent aussi dans des vases par ébullition. Le royaume d'Angola renferme des puits salés, dont on tire des morceaux de sel longs de 65 centimètres et larges de 14 à 17. Le sel recherché dans les marchés sous le nom de pierre de *guisama* ou *khissama* sert de remède. Suivant Battel, c'est un sel gemme dont les couches, situées à 1 mètre de profondeur, s'étendent sur une grande partie de la province de Demba.

Les mines de Loango et de Benguela fournissent en quantité d'excellent fer. Presque toutes les montagnes du Congo en renferment ; mais les naturels ne savent pas extraire ce métal. En Angola, on trouve de la mine de fer dissoute dans l'eau de la rivière ; pour l'en retirer, les nègres y déposent des bottés de paille et d'herbes sèches, auxquelles les parties métalliques s'attachent. Selon Battel, Lopez et Grandpré, le cuivre et l'argent abondent en Angola, et notamment dans le royaume de Mayomba, où on les trouve à fleur de terre. Il y a aussi plusieurs mines de cuivre dans le pays d'Anziko et dans les montagnes situées au nord du fleuve Zaïre : près de la grande cataracte on en exploite d'un jaune brillant ; mais rien n'y atteste avec certitude l'existence de l'or.

Du reste, si les richesses du règne minéral ont moins d'éclat que ne le supposèrent

les premiers voyageurs, il n'en est pas de même des productions du règne végétal. Rien n'égale l'éclat des pelouses émaillées de mille fleurs; des graminées, hautes et serrées, recouvrent presque les routes; les champs et les forêts sont parsemés de lis; partout on admire des bosquets entiers de tulipes des couleurs les plus vives, entremêlées de tubéreuses et de jacinthes.

Parmi les plantes alimentaires, nous citerons le *mafringo* ou *masanga*, espèce de millet très-agréable au goût et à l'odorat, dont les épis, longs d'un pied, pèsent de 1 kilo à 1 kilo et demi. Tous les *holcus* viennent presque sans culture. Le *luno* ou *luco*, peut-être le *test* d'Abyssinie, fournit un pain très-blanc, savoureux, et aussi bon que celui de froment; c'est la nourriture ordinaire dans le Congo. Les épis en sont triangulaires, et les grains, couleur gris de fer, avec une petite tache noire, n'ont guère plus de volume que ceux de la moutarde. On a vainement essayé la culture du froment européen; ses tiges couvrent un cavalier à cheval, mais elles restent stériles. Le maïs, *mazza manputo*, introduit par les Portugais, sert à engraisser les cochons; il donne deux ou trois récoltes. Le blé sarrasin en donne deux; il résiste mieux que les autres grains à la sécheresse, et pousse quatre ou cinq tiges hautes de dix pieds. Le riz est abondant, mais n'est point estimé. Toutes les plantes potagères d'Europe, telles que le navet, la rave, la laitue, l'épinard, le chou, la citrouille, le concombre, le melon, le fenouil, réussissent très-bien, et atteignent même un plus haut degré de perfection que dans leur pays natal. Les patates, appelées chez les nègres *bala-puta* ou racine portugaise, sont venues d'Amérique, et deviennent plus savoureuses qu'en Europe. On cultive aussi le manioc américain ou la cassave, dont la racine tient lieu de pain; la pistache, surtout en Loango; l'igname ou yams; le *tamba* et le *chiousa*, qui sont de l'espèce du panais. Les *incouba*, ou pois d'Angola, croissent également sous terre. Les *ouvando*, autre espèce de pois, sont recueillis sur un arbuste qui vit trois ans, et offrent une bonne nourriture. Grandpré cite en particulier le *msanguï*, dont le goût ressemble à celui de nos lentilles; il file le long des arbres. Il y a plusieurs sortes de bons haricots, qui, plantés dans la saison des pluies, donnent trois récoltes en six mois. Les *neubanzam* ressemblent en tout à nos noisettes, et exigent peu de soins: ils forment un des aliments ordinaires des naturels du Congo. L'ananas, haut de six empan, et toujours chargé de fruits, vient naturellement dans les endroits les plus déserts, ainsi que la canne à sucre dans les terrains marécageux; celle-ci parvient à une hauteur démesurée: les nègres en sucent le jus, et la portent quelquefois au marché. Le tabac paraît indigène. Il est négligemment cultivé, quoiqu'il soit un objet de première nécessité pour les nègres, tant hommes que femmes, qui tous fument en se servant de pipes de terre. Quelques-uns d'entre eux le prennent aussi en poudre. La vigne y a été transplantée des îles Canaries et de Madère. On récolte du vin au sud de la rivière Zaïre. Le coton du Congo ne paraît pas inférieur à celui de l'Amérique. Le piment est d'une âcreté extrême. Les grappes de l'*inquoffo*, qui grimpe aux arbres ou enlace les plantes, offrent une autre espèce de poivre excessivement fort. Le *dondo* a toutes les qualités de la cannelle. Le fruit du *mamao*, arbuste à très-grandes feuilles, a de l'analogie avec nos courges. Les autres produits remarquables d'arbustes et arbrisseaux sont: le *mololo*, semblable au citron: il est stomachique; le *mambrocha*: il est d'un jaune pâle, et a de l'analogie avec

l'orange; le *mobulla*, fruit aromatique et très-salubre, qui vient aux aisselles des feuilles, comme nos figues. Outre le pisang, qui forme le pain des riches, et le *bacouve*, fruit du figuier-bananier, le *nicosso*, autre sorte de pisang, vient en grappes de la forme d'une pomme de pin, contenant plus de deux cents fruits délicieux, qui mûrissent toute l'année. Les orangers, citronniers, grenadiers, goyaviers, etc., dont on doit en partie la culture aux Portugais, n'ont point dégénéré.

En général, la nature n'a refusé au Congo presque aucun des végétaux qui enrichissent la Guinée. Cette contrée possède exclusivement le *conde* de deux espèces. Son fruit, configuré comme une pomme de pin, renferme une substance blanche, farineuse et rafraîchissante, qui fond sur la langue. Le fruit du *zaffo* a de l'analogie avec la prune; seulement il est plus gros et d'un rouge de feu. Celui de l'*oghohe* est de la même forme, jaune, odorant, savoureux; l'arbre est employé à la charpente. L'*insanda* ou *enzanda*, arbre toujours vert, qui par ses feuilles ressemble au laurier, ne porte point de fruits; mais son écorce sert à la confection d'étoffes très-estimées; les branches pendent à terre et y prennent racine: c'est peut-être le *ficus benianina* de Linné. Le *mulemba*, qui a beaucoup de rapports avec l'*insanda*, fournit la matière d'étoffes encore plus précieuses; la résine qu'on tire du tronc sert à faire de la glu. Le *mirrone*, du même genre, est un objet d'adoration pour les nègres. Les huiles du *liquieri* ou *luqui*, du *capanano* ou figuier du diable, et du *purgera*, ainsi que les gommes ou résines du *cassanevo* et de l'*almetica*, servent à des usages domestiques ou dans la médecine. Le fruit de l'*avasasse* a la grosseur d'une noix et le goût de la fraise. Le jus du *gegero*, qui ressemble à une orange oblongue, est confortatif. Les graines du *colleva*, très-grand arbre dont le fruit présente la forme d'un citron énorme, sont rouges, amères et stomachiques.

Des forêts de mangliers s'étendent sur les côtes marécageuses et le long des rivières. Le bois de sandal, tant rouge que gris, qu'on appelle *chigongo*, et qui est plus estimé, abonde notamment dans le pays d'Anzico. Les tamariniers et les cèdres, qui bordent surtout la rivière du Congo, offriraient du bois de construction pour des flottes innombrables.

Plusieurs espèces de palmiers parent en outre les champs du Congo; aucun naturaliste ne les a examinées, mais il paraît qu'il y en a de particulières à cette région. Le cocotier élève sa tête hardie au-dessus de tous ces arbres utiles; son fruit est ici, comme ailleurs, un des plus grands bienfaits de la nature. Le palmier *matome* vient dans les terrains marécageux; les côtes des feuilles, prodigieusement larges, servent à faire la charpente des toits, des échelles de trente à quarante échelons, et des perches élastiques pour porter les hamacs des grands. Le palmier *matoba*, peut-être le *cocos guineensis* de Linné, donne un vin aigrelet; son fruit est plus petit que la noix de coco; les feuilles, plus courtes et plus larges que celles des espèces précédentes, servent à couvrir les habitations ou à faire des paniers et des corbeilles. La sève du palmier nain; le plus petit de tous, offre une boisson malsaine, que l'estomac des nègres seul supporte. On fabrique de très-belles étoffes avec les fibres de ses feuilles. Le dattier, dont le fruit est excellent, porte ici le nom de *tamara*, nom que lui donne aussi la sainte Écriture. Le fruit du palmier *coccata* renferme une boisson délicieuse; il est de la grosseur d'un melon, et diffère peu de la noix de coco; le marc épaissi

offre un bon aliment. Le superbe palmier du Congo embellit de ses touffes les champs et les forêts; ses fruits, très-abondants, ne sont en rien inférieurs à ceux des autres palmiers; son vin est doux, piquant, agréable, il a le montant du vin de Champagne. Lorsqu'on ne prive pas l'arbre de sa sève, il produit à la racine de ses feuilles un fruit qu'un homme seul a de la peine à porter; les graines ont la couleur et le goût des châtaignes cuites; elles sont la nourriture des pauvres, et rôties au feu, elles donnent une huile épaisse, employée par les nègres pour l'assaisonnement de leurs mets, et par les Européens pour l'éclairage; les fibres des feuilles servent à faire des paniers, des cordes et des nattes. Ce palmier, sans doute le même que Lopez cite sous le nom de *cola*, et Grandpré sous celui de *latanier*, comme le plus commun, paraît être l'*elate sylvestris* de Linné.

Nous ne saurions terminer le recensement des principaux végétaux du Congo sans rappeler ce puissant colosse de la terre, l'énorme *baobab*, ou l'adansonie digitée, qui porte ici le nom d'*aliconda*, de *bondo* et de *mapou*. Il abonde dans toute la contrée, et il s'en trouve que vingt hommes ne sauraient enlacer de leurs bras; le marc de ses fruits, assez gros pour meurtrir en tombant les hommes et les bestiaux, offre un grossier aliment aux nègres, qui, dans le besoin, mangent jusqu'aux feuilles de l'arbre; la coque donne des vases solides; de la cendre du bois on extrait du savon; l'écorce sert à faire des cordes, de la grosse toile, des étoffes utiles aux pauvres, et des mèches de canon. L'arbre étant sujet à pourrir facilement, les nègres se gardent de construire leurs cabanes à son ombre, pour ne pas être écrasés par sa chute; mais le creux qui se forme dans l'intérieur du tronc renferme souvent une quantité d'eau suffisante pour plusieurs milliers d'hommes pendant une journée, et les abeilles aiment à s'y établir dans des caisses fixées sur le haut des branches.

La plupart de ces arbres et arbrisseaux ne portent point, nous dit-on, de fleurs apparentes; ils verdissent toute l'année; les feuilles, qui paraissent comme brûlées pendant la saison sèche, tombent seulement lorsqu'il en pousse de nouvelles au commencement des pluies.

§ III. ANIMAUX. — En remontant des plantes aux êtres animés, nous remarquons d'abord des limaces grosses comme le bras; la grève de la mer est couverte de cauris ou porcelaines; les poissons, tant de mer que de rivière, ne sont presque pas mieux connus aux voyageurs qu'aux habitants, qui ne savent pas les prendre. Grandpré croit que les poissons d'eau douce et ceux que l'on prend à la mer, partout où la profondeur n'excède pas cent brasses, sont à peu près les mêmes que les nôtres. En pêchant à la seine on court le risque d'être piqué par la torpille, espèce de raie électrique dont la queue est armée d'un dard. La piqure de ce poisson est ordinairement suivie d'un gonflement considérable, accompagné de douleurs cuisantes pendant plusieurs jours. Zucchelli et Cavazzi donnent beaucoup de détails sur la femme poisson ou *pesce donna*, qui paraît être un phoque, peut-être le lamantin (*manatus*). Battel parle d'un cétacé appelé en langage du pays *emboa*, le chien; il a beaucoup de ressemblance avec le *delphinus orca*, chasse devant lui, le long de la côte, une quantité de poissons, et s'échoue quelquefois lui-même sur la plage; c'est peut-être le *delphinus delphis*. On redoute, dans les parages voisins, la scie, peu différente de celles des mers d'Europe; le *pico*, poisson grand et dangereux, et diverses espèces

de baleines. Grandpré cite le bécune et le requin, poissons chasseurs qui font la guerre aux hommes. Il y a des anguilles d'excellente qualité, des carpes, des squillones et d'autres poissons alimentaires, dans les rivières et dans les lacs.

Toutes les rivières sont remplies de crocodiles, appelés caïmans par quelques voyageurs; ils ont généralement 1 mètre de long, suivant Cavazzi; il y en a aussi qui ne vont point à l'eau, et font la chasse aux poules, aux brebis et aux chèvres. Les caméléons sont en grand nombre, et passent pour être très-venimeux. L'écureuil volant, ou rat palmiste, joli petit animal, est l'objet d'un culte religieux; les riches le conservent soigneusement et l'exposent à l'adoration du peuple, dont ils reçoivent des cadeaux. Les grenouilles et les crapauds sont d'une grosseur extraordinaire.

Des serpents monstrueux infestent ces contrées inhospitalières. Le *boa*, long de 8 à 9 mètres et gros de près de 2, s'élance des arbres sur les hommes et sur les animaux, qu'il avale lentement, mais sans mâcher, et devient à son tour la proie des nègres, qui l'attaquent au moment de la digestion, ou le rôtissent en mettant le feu aux savanes à la fin des pluies. Il fait une guerre acharnée aux crocodiles. La morsure d'une autre espèce de serpent tue sans remède dans les vingt-quatre heures. Le *mamba*, gros comme la cuisse, a 6 mètres de long et beaucoup d'agilité; il donne habituellement la chasse au *n'damba*, et le dévore tout vivant. Celui-ci n'a que 1 mètre 21 centimètres de long, la tête grosse et plate comme la vipère, et la peau panachée de belles taches: son venin est très-subtil. Le *n'bambi* est l'un des plus venimeux; on le distingue difficilement des arbres, dont il enlace les troncs pour guetter sa proie. On prétend que le seul attouchement de la *lenta*, vipère bigarrée, est suivi de la mort, mais que la bile de l'animal offre un remède. Le serpent le plus remarquable que Merolla ait vu de ses propres yeux est le *copra*. Il crache une écume qu'il lance de fort loin dans les yeux d'un passant; elle cause des douleurs si vives que si l'on n'a pas du lait de femme pour les apaiser, l'aveuglement est inévitable. Ce reptile est noir et long de 2 à 3 mètres; il entre dans les maisons, grimpe aux arbres et mange les poules et les oiseaux. Tout est plein de scolopendres et de scorpions; ceux-ci se glissent dans les maisons et dans les livres.

Nos puces, nos punaises et nos mouches ne se trouvent pas au Congo; mais il y a une quantité d'autres animaux parasites, de cousins et de moustiques, qui sont l'une des calamités du pays. La piqûre du *banzo*, qui ressemble pour la grosseur à notre taon, passe pour mortelle. Différentes espèces de fourmis très-redoutables attaquent les hommes et les animaux. Les malfaiteurs qu'on leur livre quelquefois liés sont rongés jusqu'aux os en un jour. Les *insondi* ou *insongongi* entrent dans la trompe des éléphants et les font mourir avec des accès de fureur terribles. La piqûre des *inzeni*, qui sont noirs et de la plus grande espèce, occasionne des douleurs violentes pendant quelques heures. Les *satales* ou *termites*, petits, ronds, rouges et blancs, sont les plus dangereux: ils s'introduisent partout, et réduisent en poudre les hardes, les marchandises, les meubles et même les maisons, dont ils creusent la charpente en ne laissant que la pellicule extérieure. Il n'y a que le fer et le marbre qui résistent à leur dent meurtrière; mais on peut garantir les meubles en plaçant leurs pieds dans des vases pleins d'eau.

Dans un pays infesté de tant d'insectes incommodes et nuisibles, on est bien aise d'apprendre qu'il en existe un vraiment utile; c'est un scarabée de la grosseur d'un hanneton, qui contribue essentiellement à la salubrité de l'air en creusant des trous profonds sous terre, où il enfouit toutes les immondices : il est d'autant plus précieux qu'il multiplie avec une fécondité étonnante. De nombreux essaims d'abeilles errent dans les forêts et occupent le creux des arbres, au bas desquels on a seulement la peine d'allumer des feux pour en chasser les industrieux habitants et s'emparer de leur miel. Les sauterelles sont un mets recherché des naturels, et qui ne déplaît même pas à l'appétit des Européens.

Les autruches et les paons sont estimés par les nègres. En Angola, le roi s'est réservé seul le privilège d'entretenir des paons. Il y a des perdrix grises et rouges, qui ont cela de particulier qu'elles perchent sur les arbres. La caille, le faisan, la grive, la veuve, le cardinal, s'y trouvent à foison. Le coucou diffère du nôtre par son chant. Le coucou-indicateur, répandu dans toute la zone torride, porte ici le nom de *sengo*. Les perroquets varient beaucoup pour la grandeur, la couleur et la voix. Bien différents de ceux que nous voyons en cage, forts, agiles et pleins d'audace, ils fendent les airs d'un vol rapide, et se rendent très-redoutables aux autres oiseaux, qu'ils attaquent, combattent et déchirent impitoyablement. On ne distingue pas bien les diverses espèces de tourterelles, de pigeons, de poules, de canards et d'oies que ce pays possède. La poule, abandonnée à elle-même, pond où elle veut, et court librement les champs avec ses petits pour y chercher sa nourriture. Parmi les oiseaux pêcheurs on distingue le pélican, le plongeon et les mauves de toute espèce.

Parmi les quadrupèdes, l'hippopotame offre un mets agréable aux nègres; les Européens eux-mêmes s'en contentent. Les sangliers (*engallas*), dont on distingue quelques variétés, sont un fléau du pays; ils appartiennent au genre *phascochère* (*phascochærus africanus*). Le cochon, introduit par les Portugais, est remarquable moins par sa taille que par la bonté de sa chair. Les noirs élèvent des cochons d'Inde. L'utilité des chevaux, des ânes et des mules est nulle pour les nègres, qui n'osent pas seulement les monter. Nègres ou Portugais, les habitants trouvent plus commode de se faire porter dans des hamacs. Suivant Lopez et Battel, il n'y aurait même aucun cheval dans tout le Congo. Ceux que les Européens apportèrent pour en multiplier l'espèce furent dévorés par les bêtes féroces ou par les nègres, qui en aiment la chair. Le zèbre n'est point rare dans le Congo, en Benguela et en Loango. Les nègres lui donnent la chasse pour le manger et pour en vendre la peau aux Européens. On voit souvent des troupes de deux à trois cents buffles qui paraissent être de l'espèce de ceux du Cap; on les chasse avec danger. Ils sont continuellement en guerre avec les lions, les panthères et les léopards. Les bœufs sont exempts de travail; les nègres ne savent pas les soigner, et les vaches que les vaisseaux laissent en partant périssent presque toutes. La taille des brebis apportées de l'Europe s'est rapetissée, et leur laine s'est changée en un poil assez court; mais elles sont d'une grande fécondité. Des troupes innombrables de chevreuils, cabris, gazelles ou antilopes, peuplent les contrées voisines de l'eau. La taille de l'*empolanga* ou *impolanca* égale celle du bœuf: il porte le cou droit et la tête haute; ses cornes écartées, longues de trois palmes, tortues, noueuses et terminées en pointes, servent à faire des instruments à vent.

Cavazzi le distingue des *imparguas*, qu'il compare à des mulets sauvages : on en mange la chair. La plus petite espèce de gazelle s'appelle *n'sofi*. Lopez est le seul voyageur qui parle de lapins, de martres et de zibelines ; Grandpré nomme les lièvres ; mais la civette (*viverra civetta*) y est indigène ; les Portugais, à leur arrivée, en trouvèrent déjà des individus dans l'état de domesticité.

Les chiens rôdent par troupes et ne font entendre qu'un hurlement lugubre ; ceux même qu'on apporte de l'Europe perdent bientôt l'odorat et la faculté d'aboyer. Ils ont pour ennemis implacables les loups, dont les nègres mangent la chair. Ces loups, plus vraisemblablement des chacals, aiment beaucoup l'huile de palmier, et ont l'odorat excellent. Trop lâches pour attaquer les hommes qu'ils rencontrent en chemin, ils pénètrent par bandes dans les maisons la nuit, pour en surprendre les habitants livrés au sommeil. Leurs cris sinistres épouvantent l'écho des déserts et répandent la frayeur parmi les caravanes, qui y voient un présage infaillible de mort. On nomme encore des chiens sauvages à peau tachetée, qui assaillent avec fureur les troupeaux de moutons, de chèvres, de gros bestiaux, et même les bêtes féroces ; ce sont probablement des hyènes. Les ravages occasionnés par les léopards et les panthères, nommés en langage du pays *engoi*, ne sont pas moins considérables. Il paraît y avoir deux espèces d'*engoi*, dont l'une se tient préférablement dans les champs, tandis que l'autre occupe les forêts : celle-ci est la plus redoutable par ses invasions soudaines dans les lieux habités. Les *n'sofi* et les *gingi* présentent quelque ressemblance avec les chats sauvages et les chats-tigres.

La variété des singes qui prennent leurs ébats sur les arbres les plus élevés est si prodigieuse que les voyageurs ont désespéré d'en pouvoir dresser une liste. Ils fourmillent surtout près des bords du Zaïre. Les Européens affectionnent la petite mone à queue longue et figure bleue, remarquable par sa grande douceur et sa gentillesse. Le plus grand d'entre les singes du Congo, appelé *chimpanzé*, et *kimpézéy* dans le pays, *pongo* par le voyageur Battel, *jocko* par Buffon, et par les naturalistes modernes *simia troglodytes* et *troglydites niger*, s'éloigne peu de l'équateur. Il est de la taille de 1 mètre 33 centimètres, et sans aucune apparence de queue. Grandpré a eu occasion d'en admirer l'intelligence, ayant emmené une femelle à bord de son vaisseau. Cet animal avait appris à chauffer le four ; il veillait attentivement à ce qu'il n'échappât aucun charbon qui pût incendier le vaisseau, jugeait parfaitement quand le four était suffisamment chaud, et ne manquait jamais d'avertir à propos le boulanger, qui, de son côté, s'en reposait sur lui, et se hâtait d'apporter sa pelle aussitôt que l'animal venait le chercher. Lorsqu'on virait au cabestan, il se mettait de lui-même à le pousser avec autant d'adresse qu'un marin. Lorsqu'on envergua les voiles pour le départ, il monta, sans y être excité, sur les vergues avec les matelots, qui le traitaient comme un des leurs. Il se serait chargé de l'*empointure*, partie la plus difficile et la plus périlleuse, si le matelot désigné pour ce service n'avait insisté pour ne pas lui céder sa place. Il amarra les haubans aussi bien qu'aucun matelot ; et lorsque, le travail étant fini, les matelots se retiraient, il déploya la supériorité qu'il avait sur eux en agilité, leur passa sur le corps à tous, et descendit en un clin d'œil. Cet animal intéressant mourut dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine, qui l'avait injustement et durement maltraité. Il subit la violence qu'on exerçait contre lui avec douceur et résigna-

tion, tendant les mains d'un air suppliant pour obtenir que l'on cessât les coups dont on le frappait; mais, depuis ce moment, il refusa constamment de manger, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour.

Les anciens paraissent avoir parfaitement connu ce singe. Il marche ordinairement debout, appuyé sur une branche d'arbre en guise de bâton. Les nègres le redoutent, et ce n'est pas sans raison, car il les maltraite durement quand il les rencontre.

§ IV. LOANGO, CACONGO, ETC. — Depuis le cap Lopez jusqu'à la baie *Sainte-Catherine*, où il y a un port rarement visité, la côte, peu connue, paraît basse et couverte d'arbres. Les naturels sont misérables, et passent pour traîtres; leur chef reconnaît la suzeraineté de Loango. La rivière de *Sette* arrose un pays du même nom, d'où l'on a exporté du bois rouge; aujourd'hui elle n'est pas fréquentée. A l'embouchure de la grande rivière de Banna est la baie de *Mayomba*, où il se fait un peu plus de commerce; les habitants du pays sont doux, hospitaliers et plus intelligents que ceux des autres États; ils procurent la majeure partie de l'ivoire qu'on traite dans les ports du voisinage; ils savent travailler le cuivre et connaissent le gommier. Le chef du Mayomba relève du Loango. Sa capitale, sur la rivière du même nom, a un port sûr, mais obstrué par un rocher.

Le royaume de *Loango*, qui s'étend environ de 200 kilomètres du nord au sud et de 240 de l'ouest à l'est, renferme tout au plus 600,000 âmes avec ses dépendances, tant la traite en a épuisé la population. La côte, autour de la baie de Loango, présente des montagnes rouges assez escarpées et couvertes de palmiers. Le sol est argileux, fertile, mais mal cultivé: ce sont les femmes qui sont chargées des travaux agricoles. La ville de *Bouali*, plus connue sous le nom de *Banza-Loango*, capitale du royaume, située à une forte lieue de la côte, dans une grande plaine très-fertile, a des rues longues, étroites, propres, et 15,000 habitants assez industriels; elle se présente très-agréablement, à cause des palmiers et des pisangs qui l'ombragent et couvrent le territoire adjacent. L'eau y est excellente; mais le port n'est pas assez profond pour les grands vaisseaux, et l'entrée est embarrassée d'écueils. On y fait commerce de belles étoffes de feuillage, fabriquées dans la ville, de viandes, poules, poissons, huiles, vins, grains, ivoire, cuivre et bois de teinture. Mais les naturels, par politique et au moyen du poison peut-être, qu'ils savent parfaitement administrer, ont donné à leur territoire une réputation d'insalubrité qui a toujours ôté aux Européens l'idée de s'y fixer, ou seulement de coucher à terre. Les esclaves qu'on amène à ce marché sont Mayombes, Quibongas ou Montéquès: les *Mayombes* sont inférieurs en qualité, mais les plus nombreux; les *Quibongas* appartiennent à une petite peuplade de l'intérieur; ce sont les plus beaux nègres que l'on puisse trouver; bien faits, très-noirs, d'une jolie figure, ils ont les dents d'une beauté admirable; les *Montéquès* sont beaux, mais ils se gâtent les dents en les limant pour les rendre pointues; ils se font aussi de longues cicatrices sur les deux joues, et quelquefois sur le corps.

Le *Mani-Seat*, à l'est du Setté et au nord-est du Mayomba, est un pays peu connu.

Le royaume de *Cacongo*, chez les marins communément *Malembe*, est renommé pour la bonne qualité des esclaves qu'on en tirait autrefois; il abonde en fruits et en légumes, en cabris, cochons, gibier et poisson. *Kingélé*, la capitale du pays, à environ

120 kilomètres de la côte, est composée de plusieurs milliers de huttes, au-dessus desquelles les palmiers et d'autres arbres balancent leurs têtes verdoyantes.

Mallemba ou *Malemba*, située sur une montagne de 130 mètres de hauteur, au bas de laquelle s'étend une baie très-sûre, est la ville du Cacongo la plus importante sous le rapport commercial. Autour d'une grande place sont rangés les comptoirs européens. Il y a peu d'années elle était un des principaux marchés d'esclaves de l'Afrique. Elle est insalubre à cause de l'humidité que répand le lac très-poissonneux de Loanghilly, situé à 4 ou 5 kilomètres de là.

La baie de *Cabinde*, située à 20 kilomètres au sud de Malemba, donne souvent son nom au royaume de *N'Goyo*, autrement *En-Goyo* ou *Goy*. C'est un très-bon port, surnommé le Paradis de la côte, et l'endroit le plus riant de tous les environs. La mer y est constamment belle et le débarquement très-facile. Les Portugais ont essayé à diverses reprises de s'y établir. Le pays est délicieux, de la plus grande fertilité, et offre des sites enchanteurs. *Cabinde*, la capitale, se trouve à deux journées dans l'intérieur des terres.

On tirait de cet endroit beaucoup d'esclaves qu'on appelait Congues, Sognes et Mondongonès. Les *Sognes* ou *Sonhos* sont, pour la plupart, rouges, grands, assez bien faits. Les *Mondongonès* sont beaux et bons, mais ils ont, comme les Montéquès, dont ils sont voisins, la coutume de se faire à la figure de larges cicatrices; leurs dents sont pareillement toutes limées. Ils se déchirent encore la poitrine en dessins symétriques, font gonfler les chairs avant de les cicatriser, de manière qu'elles surmontent les bords de la blessure, et forment une broderie dont ils sont très-vains. Les femmes surtout se déchirent impitoyablement la gorge pour cette prétendue beauté. Elles ont encore la manie de s'inciser le ventre de trois larges blessures, et de faire renfler les chairs de manière à former transversalement trois gros boudins sur cette partie. Beaucoup de noirs, principalement parmi les Mondongonès, sont circoncis, mais ils ne paraissent y attacher aucune idée religieuse.

§ V. Congo. — En traversant le Zaïre, on entre d'abord dans le royaume de *Congo*, borné au sud par la rivière de Danda, par les déserts sablonneux et les hautes montagnes d'Angola, à l'est par les royaumes inconnus de Fungeno et de Matamba, par les montagnes du Soleil et les rivières de Coanza et de Barbeli. Sa plus grande longueur paraît être d'environ 800 kilomètres, et sa largeur moyenne de 320. Les montagnes du Soleil se divisent en plusieurs chaînes appelées *serras de Cristal*, *de Sal* et *de Salnitre*, qui se dirigent du sud au nord. L'intérieur de ce royaume s'élève en terrasse, ce qui en rend la température beaucoup moins brûlante que sur la côte, qui est basse et humide.

Un grand nombre d'îles riantes s'élèvent dans le lit du Zaïre. Il déborde dans la saison pluvieuse et fertilise le territoire adjacent; cependant, loin de le fréquenter, les vaisseaux l'évitent, à cause de l'insalubrité de l'air et des eaux. En continuant vers le sud, on rencontre la rivière d'*Ambriz*, où il y a une petite rade. Le port lui-même, en dedans d'un banc de sable, ne peut recevoir que deux vaisseaux. La rivière de *Mapoula* est située encore plus au sud; mais les vaisseaux n'y vont point, pour ne pas s'exposer à des vexations de la part des Portugais, dont les derniers postes se trouvent dans le voisinage.

Le territoire du Congo est d'une grande fertilité et produit deux récoltes dans l'année, l'une au mois d'avril et l'autre en décembre. Outre les palmiers, qui y sont de la plus grande beauté, on y trouve des forêts de jasmin et des cannelliers sauvages en quantité. Les cochons, les brebis, les chèvres, les poules, les poissons et les tortues y abondent.

Les Portugais, dont les missionnaires s'appliquent depuis 1482 à prêcher l'Évangile aux habitants du Congo, sont parvenus à soumettre ce royaume à leur suzeraineté : mais, soit faiblesse, soit négligence, ils le laissent en proie aux révolutions intestines. Afin de familiariser les nègres avec les formes de la civilisation européenne, ils ont fait adopter aux grands, en place de l'ancien nom de *mani* ou seigneur, les titres de ducs, comtes et marquis, et divisé le royaume en cinq provinces : San-Salvador, où réside le roi ; Bamba, Soundi, Pemba et Sogno.

La capitale du Congo, appelée *San-Salvador* par les Portugais, et *Banza-Congo* par les naturels, forme avec sa banlieue un district particulier soumis immédiatement au roi. Elle est située bien avant dans l'intérieur, sur une haute montagne qui renferme des mines de fer. Sa position est vantée comme l'une des plus saines de l'univers. On peut la considérer comme formée de deux villes : celle des Européens et celle des naturels. La première a des rues larges et plusieurs belles places symétriquement plantées de palmiers, dont la constante verdure contraste d'une manière fort agréable avec la blancheur des maisons peintes de chaux à l'extérieur et à l'intérieur. Le sommet de la montagne est couronné d'un fort que les Portugais y construisirent peu après leur arrivée, et qui renferme aujourd'hui le palais royal avec ses dépendances. On y voit encore quelques restes des premières églises qu'ils y bâtirent. Les Européens dispersés, dont on évalue le nombre à 40,000, ont été s'établir ailleurs, en répandant parmi les naturels l'exercice des arts nécessaires et utiles. Il résulte de cette dispersion que toute la ville ne renferme pas maintenant plus de 20,000 âmes. La partie habitée par des indigènes est un assemblage irrégulier d'habitations construites en roseaux et en paille, garnies de nattes intérieurement.

Le *Sogno* ou *Sonho*, à l'ouest de San-Salvador, entre le Zaïre, l'Ambriz et la mer, a un sol sablonneux et aride, mais très-favorable à la végétation des palmiers, et de riches salines à la côte, qui sont d'un grand produit pour le prince. Les temps de disette, assez fréquents, n'ôtent point aux habitants leur gaieté naturelle. Grandpré les dit querelleurs, hargneux, traîtres et lâches : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont mal disposés pour tous les Européens.

Le *Bamba*, situé sur la côte entre les rivières d'Ambriz et de Loz, au sud de Sogno, est l'une des grandes et fertiles provinces du royaume. On y trouve d'abondantes salines et des pêcheries de cauris. Ses montagnes, riches en métaux, tels que l'or, l'argent, le cuivre et le plomb, se prolongent jusqu'en Angola. *Bamba*, capitale de cette province, est une grande ville située dans une plaine fertile, à plus de 280 kilomètres de la côte.

La province de *Pemba*, située au centre de l'empire, est arrosée et fertilisée par les rivières de Lelunda, Kai et Ambriz. La proximité de la capitale y répand beaucoup d'activité et d'industrie. C'est dans le Pemba que les rois du Congo font ordinairement leur résidence, et qu'ils sont ensevelis après leur mort.

La province de *Batta*, à l'est du Pemba, a beaucoup d'étendue. On assure que ses habitants, grâce à la bonté naturelle et à la douceur de leur caractère, ont adopté la religion chrétienne avec plus d'empressement que tous les autres Congues. Néanmoins, et peut-être même à cause de ces sentiments, ils sont presque continuellement en guerre avec les païens du voisinage, notamment avec les redoutables *Giagos* ou *Jagas*. Aussi leur gouverneur a-t-il seul la permission d'entretenir quelques fusiliers pris parmi les naturels, tandis que tous les autres chefs de province sont obligés d'employer des arquebusiers portugais.

Le *Pango* est borné à l'ouest par le *Batta*, au sud par le *Dembo* et les montagnes du *Soleil*, à l'est par la rivière de *Barbeli*, et au nord par le *Soundi*. *Banza-Pango*, sa capitale, est située sur les bords du *Barbeli*.

Le *Soundi*, au nord-est de San-Salvador, est borné au nord par le *Zaïre*, au sud-est par les provinces de *Batta* et de *Pango*, au nord-est par le royaume de *Macoco* et les monts *Cristallins*, au pied desquels le *Bancoar* se jette dans le *Zaïre*. C'est un pays bien arrosé et riche en métaux, notamment en fer. Les montagnes situées au nord du *Zaïre*, près de la grande cascade, renferment des mines de cuivre qu'on vend à *Loanda*. La tranquillité de cette province est souvent troublée par l'insubordination des chefs de district. Les *Giagos* et d'autres peuplades sauvages, par leurs fréquentes incursions, y entretiennent la barbarie des mœurs. Les commerçants y font cependant des affaires avantageuses en y apportant du sel, des cauris et des marchandises de l'Inde et de l'Europe, pour les échanger contre l'ivoire, des peaux et des étoffes. *Banza-Soundi* en est la capitale.

Outre ces cinq provinces, on en nomme encore d'autres plus ou moins considérables, telles que *Quiona*, *Quia-Maxondo*, *N'Damba*, *N'Susso*, *N'Sella*, *Juva*, *Alombo*, *N'Zolo*, *N'Zanga*, *Marsinga*, *Mortondo* ou *Metondo*, en grande partie incultes, désertes et occupées par des nations sauvages qui mènent une vie errante au sein des forêts ou dans des gorges de montagnes inaccessibles.

La province d'*Ovando* ou d'*Ouando*, sur les confins d'Angola, dépendait autrefois du roi de Congo; mais les chefs s'y sont soustraits à l'autorité du souverain, pour se mettre sous la protection des Portugais.

§ VI. ANGOLA. — Les divers sens attachés au nom d'*Angola* ont jeté quelque confusion dans les relations des voyageurs sur la contrée du Congo. Souvent ce mot désigne tout le pays situé entre le cap Lopez-Gonzalvo et Saint-Philippe de Benguela, c'est-à-dire depuis 0°, 44' jusque par 12°, 14' de latitude méridionale. Mais comme les Portugais, très-jaloux de leur colonie de *Loanda-San-Paolo*, en permettent difficilement l'accès aux étrangers, qui par conséquent n'avancent guère vers le sud au delà d'*Ambriz*, c'est, à proprement parler, depuis ce port jusqu'au cap Lopez que s'étend la côte à laquelle le commerce donne généralement le nom d'Angola.

Le royaume de *Dongo* ou d'*Angola* est fermé au nord par la rivière de *Danda*, à l'est par le *Mallemba*, au sud par le *Benguela* et à l'ouest par la mer. Le climat est en général chaud et humide. Cependant la température et la salubrité varient suivant les diverses localités ou les expositions. Dans les mois de mars et d'avril arrivent les grandes pluies, et après elles les typhus, les dyssenteries, les fièvres gastriques, les pleurésies et les autres maladies inflammatoires, qui dans toute l'Afrique attaquent

plus ou moins les blancs. L'Angola est un pays très-montueux et peu cultivé. Ses montagnes arides et pierreuses manquent de sources, et l'eau fraîche est partout très-rare. N'ayant pu convertir les naturels au christianisme, les Portugais se sont contentés de les enrôler pour le service militaire. Les garnisons de la majeure partie de leurs forts sont formées d'Angolais, qu'ils se gardent cependant d'instruire dans l'usage des armes à feu. Pour mieux se les attacher, ils leur ont accordé la jouissance de quelques privilèges. Le sel, la cire et le miel sont les principales productions du pays.

La province de *Soumbi* est arrosée par les rivières de Nice, Caiba et Catacombole. On y voit de beaux prés occupés par des serpents et des bêtes féroces. Quelques îles, situées à l'embouchure du Catacombole, sont cultivées et bien peuplées. On y élève des troupeaux nombreux de bêtes à cornes.

La province de *Dembi* occupe un vaste plateau élevé de 2,800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Elle appartenait autrefois au Congo. Son sol est peu fertile et sa population peu considérable : elle ne s'élève qu'à 5,000 habitants, répartis dans un millier de cabanes éparses au milieu des domaines de cinq chefs qui payent un tribut aux Portugais. Le *Goloungo*, compris entre le Bengo et le Coanza, est un vaste pays couvert de montagnes, dont la plus considérable, le mont Muria, haut de 5,200 mètres, est le sommet le plus élevé de ceux qui ont été mesurés dans l'Afrique occidentale. Le Dembi en fait, dit-on, partie, ce qui porterait sa population totale à 60,000 habitants. Il existe dans le Goloungo une mine de fer qui est exploitée pour le service du gouvernement portugais.

En arrivant du nord sur la côte d'Angola, on y rencontre d'abord la ville de *Loanda-San-Paolo*, capitale des établissements portugais dans l'ouest de l'Afrique. Située au fond d'un golfe, près de l'embouchure du Bengo, elle possède un bon port, défendu par deux forts, des batteries et une garnison composée de déportés. La ville est en partie sur le bord de la mer, en partie sur une éminence qui domine la plage, et qui appartient à un mont escarpé nommé le Morra de San-Paolo. Des brises de mer régulières adoucissent les chaleurs de l'été. Des relations récentes portent le nombre des blancs, des gens de couleur libres et des esclaves, à 7 ou 8,000 ; un seul habitant en a quelquefois plus de cent à son service ; sachant presque tous un métier, ils travaillent au profit de leurs maîtres. Le nombre des blancs ne paraît pas dépasser 7 à 800. La garnison se compose de 1,000 hommes d'infanterie, de 300 de cavalerie et de 200 artilleurs. Il y a un évêque, plusieurs couvents et des églises à tous égards dignes de la dévotion portugaise. Rien n'égale la magnificence avec laquelle les fêtes des saints y sont célébrées. Les habitants riches ont bâti de superbes maisons de campagne sur les rives du Coanza, du Bengo et du Donda, qui diversifient les sites dans une circonférence de 160 kilomètres.

L'île de Loanda abrite le port et fournit de bonne eau à la ville ; il suffit de creuser dans le sable pour trouver des sources abondantes. Elle est plate et basse, peu cultivée, mais riche en pâturages, qui nourrissent un grand nombre de chèvres et de moutons. On y compte 7 ou 8 villages ; les riches propriétaires de la capitale y ont des maisons de campagne. Le fort Ferdinand s'élève à l'extrémité méridionale de l'île. Ce qui la rend surtout remarquable, ce sont les coquillages appelés vulgairement cauris, fins, bruns, brillants et très-recherchés, qu'on y pêche pour le compte du roi de Por-

tugal. Du reste, la jalousie soupçonneuse des Portugais couvre le commerce et l'industrie de cette place d'un voile impénétrable. Il paraît, d'après des données assez positives, que Loanda communique avec Mozambique par terre au moyen de caravanes qui côtoient le fleuve de Zambèze.

§ VII. BENGUELA. — Le *Benguela*, quoique soumis également au joug des Portugais, a conservé le titre de royaume et quelques privilèges insignifiants. Il s'étend depuis le cap Ledo jusqu'au cap Negro. Sa longueur du nord au sud est d'environ 640 kilomètres; sa largeur moyenne ne paraît pas devoir être de plus de 480 kilomètres. L'intérieur, montueux et âpre, recèle une quantité prodigieuse d'éléphants, de rhinocéros, de zèbres et d'antilopes. Les bœufs et les moutons y sont d'une grosseur extraordinaire; mais les bêtes féroces, les sécheresses et les incursions des Jagas en ont considérablement diminué le nombre. Il y a d'excellentes salines.

Le *Quissama* tient le premier rang parmi les provinces qui le composent. Il est situé à l'embouchure du *Coanza*, fleuve rapide et profond, que les vaisseaux peuvent remonter pendant 160 kilomètres, et qui fourmille d'hippopotames. La province de *Lubolo*, sur les confins du Quissama, est fertile en palmiers, à l'ombre desquels paissent de nombreux troupeaux de gazelles. Elle donne quelquefois son nom à tout le territoire compris entre les rivières de Congo et *dos Ramos*. La province de *Rimba* a un sol fertile en grains et de bonnes pêcheries. Le *Scela*, à l'ouest de Bamba, est un pays montueux et bien arrosé, riche en pâturages et en fer excellent. Les roches des montagnes servent de support à des champs cultivés avec soin, où les habitants respirent un air pur et salubre. Les provinces de haut et bas *Bamba* abondent en bêtes à cornes, tant privées que sauvages. La rivière de *Latano*, appelée par les Portugais *Guavoro* ou *Rio San-Francisco*, qui les traverse, fourmille de poissons, de crocodiles, de serpents et d'hippopotames. Les *Bambis* parlent un idiome particulier et très-difficile. Ils ont beaucoup de propension à l'idolâtrie et à la superstition. Des peaux d'animaux et de serpents, percées d'un trou pour y passer la tête, leur servent de vêtement. Le *Tamba*, borné à l'est par le Bamba, a un territoire uni, coupé de rivières et de marécages. Le Congo y prend sa source au pied d'un rocher surmonté d'un fort portugais qui domine la province. La contrée d'*Oacco* est formée de collines et de riantes vallées.

L'établissement portugais de *Saint-Philippe de Benguela*, sur la rivière de Cavaco, dans une position très-malsaine, est défendu par une garnison de 200 déportés, et ne renferme que des maisons construites en terre et en paille. La baie est commode et sûre; les vaisseaux qui viennent de l'Inde y relâchent souvent. On voit sur le bord de la mer un grand marais salant, dont à époques fixes les eaux deviennent très-chaudes, et élèvent la température au point de contraindre les habitants à s'éloigner de leurs demeures. L'évaporation qui accompagne cette élévation de température produit une grande quantité de sel, dont les Portugais se sont réservé la propriété. La population de cette capitale n'est que de 2 à 3,000 âmes. Ce qui a empêché Saint-Philippe de se développer, c'est le manque d'eau: en effet, le Cavaco est presque toujours à sec, et ce n'est qu'à une grande distance de la ville que la population a pu creuser des puits. Dans les environs il y a des sources d'eau jaillissantes, mais toutes sont sulfureuses ou salées. Le vieux *Benguela*, à 250 kilomètres au nord, est un poste encore plus insignifiant.

Le royaume de *Mattemba* ou de *Ginga* s'enfonce entre les limites du Congo et du Benguela; il renferme à l'est de très-hautes montagnes et des forêts épaisses; l'air y est assez tempéré, et les rivières en fertilisent le sol par leurs débordements. Les chefs de *Mattemba*, jadis tributaires des rois de Congo, se regardent comme indépendants. Les bords et les îles du Congo et du Coanza sont presque les seuls endroits cultivés du pays. Les naturels paraissent avoir peu d'industrie. Ils exploitent le fer de leur territoire, sans savoir travailler avec soin ce métal; car ils achètent des étrangers leurs ustensiles d'agriculture; mais on pense qu'il y a des mines d'or négligées dans les montagnes. *Mattemba*, la capitale, renferme environ 12 à 1500 habitants.

§ VIII. MŒURS ET COUTUMES DU CONGO. — Les nègres du Congo paraissent inférieurs en intelligence à beaucoup d'autres races africaines. On leur accorde cependant une assez bonne mémoire; mais ils n'ont que des sentiments, des instincts et des penchants grossiers, des passions brusques, tumultueuses; leurs mœurs, leurs habitudes et leur manière de vivre en général, dans leur état agreste et primitif, sont si près de l'animalité, qu'il n'y pas de quoi s'étonner s'ils ont regardé eux-mêmes les singes comme appartenant à leur race. Leur ineptie est telle qu'on n'a jamais pu leur faire comprendre l'usage du moulin. Les femmes, seules chargées de tous les travaux, sont réduites à piler d'abord les grains dans un mortier de bois, et à les moudre ensuite dans une pierre concave, en y tournant avec la main une autre pierre. Ils n'ont pas seulement une idée de l'écriture. Leur temps est divisé en jour et nuit, et le jour en trois parties; mais ils ne connaissent pas l'année, et comptent par lunaisons. Leur navigation se borne à la pêche, pour laquelle ils se servent de pirogues creusées à l'aide du feu dans un tronc d'arbre, qui n'est même pas façonné en dehors. Leurs filets, qu'ils ont voulu modeler sur ceux des Européens, ne sauraient être plus mauvais. Heureusement la côte est très-poissonneuse. Ils réussissent encore moins à la chasse, où ils sont de la dernière maladresse; ils n'ont point de chiens dressés, ils ne peuvent aller qu'à l'affût. Leur courage ne brille pas davantage dans les guerres qu'ils se font entre eux. Une armée de deux cents hommes est très-considérable et très-rare.

Nés dans l'abrutissement, mais pétris d'orgueil et de vanité, ces êtres dégradés sont, de tous les maîtres, les plus durs, les plus barbares, les plus capricieux; leurs esclaves ne les approchent qu'à genoux, et les grands traitent avec une morgue extrême le peuple, qui courbe dans la poussière un front servile. Tous admirent, comme les plus grands monarques du globe, leurs rois, ridiculement affublés de quelques débris d'uniformes européens qui couvrent mal leur dégoûtante nudité. Leur pays, dont des animaux incommodes ou carnassiers leur disputent les vastes solitudes, leur semble le plus beau, le plus riant et le plus fortuné de l'univers.

La polygamie la plus effrénée règne au Congo, et toute l'influence de la religion chrétienne s'est bornée à faire défendre les unions incestueuses. Le Congue, entouré d'une nombreuse postérité, ne montre aucun attachement à ses enfants. L'ivrognerie, une musique bruyante, des danses grossières et le sommeil, voilà ses jouissances. Les travaux utiles sont délégués aux femmes et à de nombreux esclaves. Un homme riche donne quelquefois un *vingaré* ou dîner public à tout son village; c'est là qu'on avale à grands flots le *melaffo* ou vin de palmier. L'habillement offre diverses bizarreries : les princes et seigneurs de Congo, de Batta et de Sogno, tiennent à honneur de

se coiffer d'un bonnet blanc. Les grands de Lubola attachent des sonnettes à leur ceinture. Des habitants des contrées qu'arrosent le Coango et le Coari affilent leurs dents jusqu'à les rendre pointues comme des dents de chien. Quelques-uns s'en font arracher quatre. Dans le royaume de Mattemba, on conserve généralement l'ancien usage de se faire des incisions à la peau. Parmi les coutumes bizarres qui règnent au Congo, nous ferons remarquer celle qui prescrit aux hommes de se mettre au lit lorsque leurs femmes viennent d'accoucher. On est étonné de retrouver cet usage chez tant de peuples différents; les modernes l'ont observé dans la Tartarie, dans les Indes, et dans une grande partie de l'Amérique. Les anciens en attestent l'existence chez les Cantabres, chez les Corses et chez les peuples du Pont-Euxin.

La cour du roi de Congo est une mauvaise copie de l'ancienne cour de Lisbonne : le monarque, assis sur un trône à l'européenne, est servi par des comtes et des marquis noirs, dont le costume étale des ornements grossièrement imités de ceux d'Europe. Les rois païens ont conservé la barbarie de leur pompe indigène. Celui de Loango se rendait jadis, une fois par an et en grande cérémonie, à une réunion de toute la nation, pour ordonner solennellement à la pluie d'arroser la terre. Il arrivait quelquefois aux nuages d'obéir; alors le peuple s'en allait, bien convaincu du pouvoir divin de son prince. Un de ses ministres exerce aujourd'hui cette fonction; mais il attend prudemment, pour appeler la pluie, qu'il ait commencé à pleuvoir. Tous les rois des provinces situées entre le cap Lopez et le fleuve Zaïre rendent hommage au roi de Loango et lui payent un tribut en femmes. Ils exercent d'ailleurs un pouvoir despotique; ils vendent, dans des accès de mauvaise humeur, leurs premiers ministres aux Européens, et ils fléchissent devant leurs vassaux lorsqu'ils en redoutent la puissance. Ils disposent de la liberté et de la vie de tous leurs sujets; ils les taxent suivant leur bon plaisir. Ces rois se dédommagent par là des privations particulières auxquelles une coutume fondamentale les soumet. Ils sont obligés de se refuser, du moins en public, la douce jouissance de l'eau-de-vie, puisqu'il leur est défendu de recevoir aucune production étrangère, les métaux, les armes et les ouvrages en bois exceptés. Leur domaine se compose de tout le terrain qui n'est pas occupé et de quelques villages. Le trône est partout héréditaire, à l'exception du royaume de Loango, où tous les princes-nés des divers États dépendants peuvent aspirer au suprême pouvoir, selon le choix du corps électoral, composé des sept principaux officiers de la couronne, y compris deux seigneurs adjoints, et qui forme en même temps le gouvernement provisoire. Par cette disposition très-ancienne, les feudataires se trouvent intéressés à la conservation d'un trône auquel ils ont tous droit, et ils ne rompraient pas facilement les liens qui les y rattachent. Pour être prince-né, il faut être issu d'une princesse; c'est la mère qui anoblit, et non pas le père, qu'on n'est jamais sûr de connaître. Aussi les princesses ont-elles le pouvoir de prendre pour mari qui elles veulent, et de le répudier à volonté, pour appeler un autre à l'honneur de leur couche. Les princes font de même, mais leurs enfants n'ont pas qualité, s'ils ne sont pas nés d'une princesse, et ils peuvent être vendus par leurs frères ou sœurs qui jouissent de cet avantage. Le mari d'une princesse est prince tout le temps qu'il vit avec elle, et il conserve toujours son rang si elle meurt dans cet intervalle.

A Loango, les principaux officiers du gouvernement sont, après le roi, le *grand*

capitaine, premier ministre et grand juge; le *mafouc*, ministre du commerce; le *maquimbe*, inspecteur général de la côte, ou capitaine de port; le *monibanze*, ministre des finances; le *monibèle*, messenger d'État; le *soldat roi*, généralissime de l'armée et grand exécuter. Dans les autres États, l'héritier présomptif du trône est le second personnage; il se nomme *mambouc*. Après lui viennent le *macage*, premier ministre, dont l'autorité est restreinte par celle du mambouc; puis les autres ministres que nous venons de nommer. Les rangs de la société, sans égard aux charges, se suivent ainsi: le roi et sa famille, les princes-nés, les maris de princesses, les seigneurs, les courtiers, les marchands d'esclaves et les clients. Ces derniers constituent la masse du peuple. Ils sont obligés de servir, suivre et défendre leur maître, qui de son côté les loge, les vêt et les protège. Les marchands parcourent toute l'Afrique pour chercher des captifs, qu'ils transmettent aux Européens par l'intermédiaire de courtiers, qui sont très-considérés à cause de la distinction avec laquelle les Européens les traitent. Les seigneurs sont de riches propriétaires, non attachés à la glèbe, quoique serfs du roi et des princes-nés¹.

Le roi est juge suprême; mais rarement une plainte parvient jusqu'au trône, parce que les seigneurs s'empressent de faire obtenir justice à leurs vassaux. Les seigneurs des plaignants et des prévenus sont les premiers juges. Selon les circonstances, il faut la décision du *mafouc* ou du *maquimbe*, ou d'un gouverneur, ou même le concours de tous les magistrats réunis. L'audience est publique; les spectateurs, sans armes si l'affaire n'est point criminelle, se rangent en cercle autour d'un tapis sur lequel on dépose, aux frais des parties, une quantité de flacons d'eau-de-vie proportionnée au nombre des assistants; car point d'eau-de-vie, point d'affaires. La tradition et l'usage remplacent les lois écrites. Le coupable a-t-il volé, il faut qu'il paye; a-t-il fait des dettes jusqu'à la concurrence de la valeur d'un esclave, il le devient lui-même, à défaut de paiement; a-t-il commis un adultère, il doit au mari outragé la valeur d'un esclave; a-t-il blessé au sang, il donne un esclave, ou sa valeur, pour ne pas être vendu lui-même; a-t-il vendu par fraude un noir sur lequel il n'avait aucun droit, ou commis un homicide, il est mis en pièces sur-le-champ par la multitude, et son corps reste abandonné aux oiseaux. Lorsque la culpabilité du prévenu ne paraît pas assez claire, on le soumet aux épreuves du poison et du feu, que les prêtres dirigent. Il est probable que ces jongleurs connaissent quelques moyens pour rendre à leur gré mortelle ou innocente la boisson qu'ils présentent à l'accusé, et pour faire en sorte que le fer rouge touche sans la brûler la peau de leurs protégés.

On est souvent étonné de trouver chez les nations les moins policées des idiomes dont la syntaxe et les formes grammaticales, ingénieusement combinées ou du moins compliquées avec art, indiquent un génie méditatif, étranger à l'état habituel de ces peuples. Sont-ce les débris d'une civilisation éteinte et dont tous les autres monuments ont disparu? Sont-ce les fruits du loisir de quelques législateurs supérieurs à leur nation? Sont-ce les restes d'anciennes langues sacrées, devenues la proie de la multitude après la destruction des castes de prêtres, dont elles formaient le lien de communication? Quoi qu'il en soit, la langue du Congo, dont celles de Loango et d'Angola paraissent des dialectes, se distingue par des formes grammaticales très-riches et

¹ De Grandpré, *Voyage à la côte occidentale de l'Afrique*, I, 104 et suivantes.

très-compiquées. Les divers articles ajoutés à la fin du substantif dont ils déterminent le sens, la formation régulière des mots dérivés, les nombreuses modifications que subissent les prénoms, la grande variété des modes et des temps que présentent les verbes et par lesquels tous les rapports de personne ou de localité s'expriment, le nombre étonnant des verbes dérivatifs, l'abondance des voyelles sonores, l'absence des consonnes les plus dures et la douceur de la prononciation, tout fait de cette langue d'un peuple barbare une des plus belles de l'univers.

Les armes des Congues sont un mélange ridicule d'arcs, de sabres faits d'un bois dur et de quelques mauvais mousquetons. Ils connaissent l'art d'empoisonner les flèches; leurs haches, arrondies en forme de faux, sont redoutables lorsqu'un bras nerveux les conduit. Quelques-uns se couvrent d'un bouclier; d'autres se revêtent de peaux d'animaux; il y en a qui cherchent à se donner un aspect terrible en chargeant leur corps de peintures de serpents et d'autres bêtes dangereuses. Ceux de Loango, en marchant au combat, se peignent tout le corps en rouge.

Les superstitions indigènes des Congues sont trop variées pour pouvoir être indiquées toutes. Ils croient à l'existence de quelques divinités qu'ils nomment *Zambi*. Ils ont des images de ces divinités qu'ils appellent des *mohisso* et qu'ils conservent dans des temples. Mais les objets de leur culte habituel sont diverses espèces de *fétiches* ou substances censées être remplies d'une vertu divine. C'est tantôt une plume d'oiseau, une dent de requin; tantôt un arbre, un serpent, un crapaud. Les prêtres s'appellent *gansas*; leur chef, nommé *chitomé*, est censé posséder une autorité divine; il reçoit en sacrifice les prémices des fruits, et on entretient constamment un feu sacré dans sa demeure inviolable. Devient-il malade, on lui nomme un successeur, qui aussitôt l'assomme d'un coup de massue, afin de l'empêcher de mourir de mort naturelle : ce qui serait d'un sinistre augure. Bien d'autres pontifes subalternes exploitent la crédulité des nègres : l'un guérit toutes les maladies, l'autre commande aux vents et à la pluie; celui-là sait ensorceler les eaux, et celui-ci prétend conserver la récolte. Les *N'quits* sont membres d'une confrérie sacrée qui, dans les profondeurs des forêts, célèbre d'affreux mystères mêlés de danses lascives. Des magiciens, nommés les *Atombala*, prétendent savoir ressusciter les morts; leurs jongleries, exercées sur un cadavre en présence des missionnaires, en imposèrent tellement à ceux-ci qu'ils crurent voir le mort remuer, et qu'ils s'imaginèrent entendre quelques sons inarticulés qui sortaient de sa bouche.

Les missions chrétiennes luttent avec peu de succès contre ces superstitions grossières. Il y eut un temps où les apôtres de la foi s'enorgueillissaient de compter tous les princes du Congo, notamment ceux du royaume de ce nom, parmi leurs ouailles, et d'en rassembler également les sujets autour du signe de la croix. En effet, les nègres, naturellement imitateurs, se conforment aisément à l'exemple de leurs chefs. Ils embrassent la religion que ceux-ci leur ordonnent de suivre; mais ils l'abandonnent dès que le prince, aussi inconstant que le peuple, retourne à son ancien culte. Le Sogno avait attiré sur lui la préférence des missions apostoliques, et il paraît effectivement qu'il justifia la confiance qu'on avait en ses habitants. A en croire quelques rapports, ils adoptèrent tous le christianisme; leur exemple fut suivi par le Congo tout entier, et en 1776 ils étaient encore fidèles à leur nouveau culte. D'un autre

côté, dans les pays situés au nord du Zaïre, principalement dans le Loango, des missionnaires français s'étaient établis et étaient parvenus à convertir les grands et à fonder quelques églises. Mais il paraît que ces commencements n'ont pas eu de suites; les nègres, aussi traîtres que lâches, se sont débarrassés des missionnaires par le poison, et le Sogno comme le Loango sont revenus à leur idolâtrie.

§ IX. PAYS SITUÉS AU LEVANT DU CONGO. — Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les tribus tout à fait sauvages qui s'étendent sur les confins du Congo.

Au nord-est du Loango, les anciens voyageurs placent une nation de nains nommés *Malembas*. Ils sont, dit-on, de la taille des enfants de douze ans, mais très-épais; ils vivent au sein de leurs forêts inhospitalières, où ils donnent la chasse aux éléphants, dont ils livrent les dents en tribut à un prince nommé *Many Kesock*, demeurant à huit journées à l'est de Mayomba. Leurs femmes vont dans les bois tuer les grands singes pongos avec des flèches empoisonnées.

Plus à l'est dans l'intérieur des terres, se trouve le pays d'*Anziko*, appelé aussi *Mikoko*, et riche en métaux et en bois de sandal, mais fameux surtout par la barbarie de ses habitants. Suivant quelques rapports, certainement fabuleux, sur ce pays lointain et peu visité, les Anziques ou Anziquois livrent leurs prisonniers invalides aux bouchers, qui en étalent la chair dans les marchés publics. Quelquefois les naturels, dégoûtés de la vie, dit-on, ou égarés par un faux point d'honneur, s'offrent eux-mêmes à la boucherie. Les parents et les fils mêmes se dévorent les uns les autres. Grandpré paraît révoquer en doute ce fait; il nie même qu'il y ait en Afrique des anthropophages. « Si le voyage de Mungo-Park dans des pays où le mahométisme a pénétré ne détruit pas sans réplique l'imputation faite aux Africains d'être cannibales, que pourrait-on répondre au témoignage de Levaillant, dont les pas se sont dirigés vers des peuples entièrement sauvages, absolument étrangers à toute espèce de civilisation, et parmi lesquels il n'a rien trouvé qui pût justifier une accusation aussi injuste? Je puis, de mon côté, certifier qu'il est faux que les noirs congues mangent de la chair humaine : ces peuples sont doux, timides et paresseux; ils ont en général horreur de verser le sang, et celui d'entre eux qui en blesse un autre au sang est condamné à donner un esclave ou la valeur en marchandises, et si l'agresseur n'en a pas le moyen, il est pris lui-même et vendu¹. »

Les Anziquois sont excellents archers, et ils manient supérieurement la hache d'armes. Ils sont très-agiles, courageux, intrépides. On leur accorde beaucoup de loyauté dans les transactions. Ils apportent quelquefois à la côte de belles étoffes de feuilles de palmier et d'autres matières qu'ils fabriquent, ainsi que de l'ivoire et des esclaves tirés de leur propre pays. Les marchandises qu'ils prennent en retour sont les cauris et d'autres coquillages qui leur servent d'ornement, le sel, des soieries, des toiles, des verroteries et d'autres objets de fabrique européenne. Ils pratiquent la circoncision sur les deux sexes, et se cicatrisent la figure pour s'embellir. Les femmes sont vêtues depuis la tête jusqu'aux pieds; les grands portent des robes de soie ou des habits de drap; les gens du commun ont la partie supérieure du corps nue et les cheveux nattés. Leur langage, d'ailleurs assez dur et difficile, paraît n'être qu'un dialecte de l'idiome général de toute la région du Congo.

¹ De Grandpré, tome I, page 211.

L'étendue et la situation d'Anziko sont indiquées d'une manière fort peu satisfaisante. Dapper place *Monsol*, la capitale, à 1,200 kilomètres de la côte, et rend le pays limitrophe du *Gingrio*, pays voisin de l'Abyssinie. Pigafetta fait couler dans l'Anziko une rivière nommée *Umbre*, qui se jette dans le Congo; il indique à l'est ou au nord-est le royaume de *Wangue*, dans lequel on pourrait être tenté de retrouver le Ouankarah. Le roi d'Anziko, qu'on appelle le *Makoko*, domine sur treize rois vassaux, parmi lesquels nous remarquerons celui de *Fungeni*, parce que ce nom rappelle les *Fungi* de la Nubie, venus, d'après leurs propres traditions, de l'Afrique méridionale.

A l'ouest de l'Anziko se trouve le royaume de *Nincanaï*, appelé aussi *Mono-Emougi*, titre que prend son souverain. Il paraîtrait, d'après certaines relations, que c'est un des États les plus importants de l'intérieur de l'Afrique, et que sa capitale porte le nom de *Bomba*. Au sud du Nincanaï se trouve celui des *Molouas*, qui paraît avoir pour tributaires ceux de *Mouchingi* et de *Moucangama*. *Yanvo*, la capitale des Molouas, a plus de 40,000 habitants, dont un tiers d'esclaves; c'est la résidence du roi. *Tandi-a-voua*, où réside la reine, n'a que 16,000 âmes. En continuant à se diriger vers le sud, on arrive au royaume de *Cassange*, dont la capitale, appelée *Cassanci*, a environ 3,000 habitants.

Le royaume de *Cancobella* a pour capitale une ville du même nom, que l'on dit avoir 4,000 habitants; celui de *Holo-ho* est gouverné par un roi, dont la résidence est *Holo-ho*, ville de 2,000 âmes. Enfin, nous nous contenterons de nommer les royaumes de *Humé*, *Ho* et *Bihé*, sur lesquels on n'a aucun renseignement positif et de quelque intérêt.

CHAPITRE QUINZIÈME.

HOTTENTOTIE.

§ 1^{er}. CIMBEBAS, BOSJESMANS, NAMAQUAS, ETC. — La côte qui s'étend depuis le cap Negro jusqu'à la rivière *Fisch* ou d'*Angra Pequena* est peu connue, d'un abord dangereux et presque inhabitée. Les Portugais, en allant du Brésil à Benguela, reconnaissent le cap Negro, sur la pointe duquel on a élevé une colonne d'albâtre portant les armes du Portugal. Au sud du cap, la rivière *Bemba-Roughe*, large de 2 kilomètres, se jette dans la mer; ses deux bords sont habités. Le cap *Rui-Pirez* porte encore le surnom *das Neves* ou des neiges; mais ce sont des collines de sable blanc qui ont donné naissance à cette épithète. Le cap *Friò* ou froid, l'*Angra Fria* ou anse froide, enfin la *Praya das Neves* ou plage des neiges doivent également leurs noms à des illusions ou à des impressions du moment. Les hautes montagnes se terminent au cap *Serra*. De nombreux pics peu élevés bordent la baie *Walvisch* ou des baleines. On n'en sait pas davantage sur le petit golfe de Saint-Thomas. Toute cette côte a été visitée en détail vers la fin du dix-huitième siècle, puis, en 1824, par une expédition anglaise chargée d'y choisir un lieu de déportation; on n'y trouva pas un seul endroit qui offrît quelque espoir à la culture et qui ne parût pas trop affreux pour des criminels. L'eau potable y est très-rare; les rivières n'ont à l'embouchure que de l'eau saumâtre; on voit çà et là quelque trace de verdure.

Derrière cette côte inhospitalière on indique la tribu nomade des *Cimbebas*, qui a

fait donner à la contrée le nom de *Cimbebasie*, et qui est gouvernée par un prince appelé *Mataman*. Une autre tribu, celle des *Macasses*, ou plutôt *Makosses*, a été visitée par un voyageur français. L'existence même des Cimbebas repose sur des témoignages équivoques. Ils paraissent cependant être connus des Makosses sous le nom de *Maquemanès*. Le pays des Makosses a environ 120 kilomètres d'étendue. Les lièvres y abondent. Le bétail à cornes forme la richesse de ces nomades, qui changent généralement de pâturages tous les deux ans, et qui n'ont pour vêtement qu'une peau de bœuf. Ils pratiquent la circoncision à l'âge de dix-huit ans, ne mangent pas de poisson, et croient aux magiciens, aux empoisonneurs et à un mauvais génie qui leur envoie la pluie, le tonnerre, les tempêtes. Les semences douces d'une plante qui s'élève rapidement à 3 ou 4 mètres de haut leur servent à faire une espèce de gâteau. Une autre graine leur fournit une boisson enivrante. Les Makosses paraissent jouir d'une sorte d'aisance; ceux qui ont deux à trois mille bestiaux ne passent pas pour être riches. Ils punissent très-sévèrement le vol. Tout porte à croire que cette tribu est une branche des Cafres Koussis, habitants de la côte orientale.

Au sud des Makosses nous trouvons les *Damaras*, qui se divisent en Damaras des plaines et Damaras des collines: les premiers, limités au sud par la rivière de Swakop et par des chaînes de montagnes non explorées, mènent la vie pastorale; les seconds, placés entre le Swakop et le Kuisip, sont très-nombreux et ne vivent guère que de chasse. La contrée qu'ils habitent est très-sablonneuse et arrosée par de nombreux cours d'eau qui se perdent généralement sous le sol. Leur capitale, *Niais*, est située par 23° 5' latitude australe et 17° 55' longitude orientale de Greenwich, dans une espèce d'oasis. Les Damaras sont noirs de teint et appartiennent à la famille cafre, avec laquelle cependant ils ne paraissent point avoir de communication et dont ils se trouvent séparés par le désert de Kalliharry. Ils mènent généralement une vie misérable et mangent toute espèce d'animaux.

Au sud de la région habitée par les Damaras nous trouvons le pays des *Bosjesmans*, qui est limité au nord par la rivière Kuisip et le mont Alexandre, et au sud par le fleuve Orange. Cette contrée peu connue offre une rangée de collines nommées *Magaaga* ou montagnes de fer à cause des masses de fer magnifique et de fer oxydé qu'on y trouve. Elles se dirigent parallèlement au cours de l'Orange. Non loin du Magaaga s'élève le *Branneisensteinberg* (montagne de pierre ferrugineuse). C'est dans les cavités de cette montagne que les habitants vont chercher les couleurs bronzées avec lesquelles ils se tatouent. La pierre calcaire paraît jusqu'ici manquer. Dès l'an 1685 on connaissait les riches mines de cuivre faiblement exploitées par les Damaras et qui ont donné leur nom aux montagnes de *Cuivre*. Les sources de pétrole ne sont pas rares; les terrains les plus gras sont souvent tellement imprégnés de sels nitreux que l'efflorescence de ces sels, les couvrant d'une croûte, les rend impropres à la culture. Le sel commun, aussi abondant, est plus utile aux habitants. Ils appellent *chaudières de sel* (*sout-pan*) les bassins où se réunissent les eaux saumâtres. Les cours d'eau ne sont pas mieux connus que les montagnes, et cependant ils paraissent importants.

Les Bosjesmans qui habitent cette contrée sont aussi appelés *Houzouanas*, et se donnent à eux-mêmes le nom de *Saabs*. Ce peuple est incontestablement au dernier

point de dégradation où l'espèce humaine puisse descendre : un regard farouche, incertain et sinistre, des traits confus, mous et insidieux, un embarras visible dans toute leur manière d'être et d'agir, annoncent dès le premier abord la dépravation de leur âme. Leur excessive maigreur fait singulièrement ressortir dans leur figure les caractères propres à la race hottentote. La couleur naturelle jaunâtre de leur peau n'est reconnaissable qu'au-dessous des yeux, où les larmes, provoquées par la fumée du feu autour duquel ils aiment à se blottir, enlèvent quelquefois l'enduit épais de suif et de cendre qui recouvre leur corps entier. Pourtant, comparés avec leurs femmes, les hommes peuvent en quelque sorte passer pour beaux : celles-ci font vraiment horreur. Des seins flasques, pendants et allongés, un dos creux, rentrant et décharné comme le reste du corps, en contraste avec des fesses gonflées et très-éminentes, où, de même que chez les brebis d'Afrique, toute la graisse du corps paraît s'être concentrée : voilà une femme boschismane. La piqûre du scorpion, fort dangereuse dans ce pays pour toute autre personne, n'a aucun effet sur ces sauvages. Munis la plupart du temps d'un arc, d'un carquois rempli de flèches, d'un bonnet et d'un ceinturon, de sandales de cuir, d'une toison de mouton, d'une calebasse ou de la coque d'un œuf d'autruche pour porter de l'eau, de deux ou trois nattes d'herbe, qui, étendues sur des bâtons, forment leurs tentes, et quelquefois suivis de chiens barbets, ces êtres infortunés traînent l'existence la plus déplorable, en rôdant seuls ou par petites bandes dans les déserts arides qui forment leur territoire. Ils y vivent ordinairement de racines, de baies, d'œufs de fourmis, de larves, de sauterelles, de souris, de crapauds, de lézards. Tantôt mendiants, tantôt voleurs et brigands, toujours lâches et cruels, sans domicile fixe, sans forme sociale, sans aucune espèce d'intérêt commun, et vivant au jour le jour, ils ont fait échouer jusqu'à présent tous les essais tentés pour adoucir leurs mœurs brutales. Aussi la haine des peuplades voisines s'appesantissait-elle sur eux longtemps avant l'arrivée des Européens dans le pays. Ceux-ci, loin de leur donner régulièrement la chasse, comme on l'a gratuitement supposé, accueillent au contraire ceux d'entre les Saabs qui circulent près des confins de la colonie du Cap, et leur font volontiers des largesses en bestiaux, volailles, tabac, eau-de-vie, corail, boutons, pour les engager à la paix. Dans ces dernières années, les habitants de la partie septentrionale du Cap s'étaient cotisés pour distribuer à une seule troupe de Saabs trente pièces de gros bétail et seize cents brebis; en peu de temps il n'en restait plus une trace, grâce au concours des hordes éloignées, qui, étant accourues pour partager le festin, ne désseparèrent que lorsque tout fut mangé. Ce sont les tribus mêmes de Hottentots les plus civilisées, et surtout les Cafres, qui leur font sans relâche une guerre à mort; la vue seule d'un Saab les met en fureur. Les Saabs sont le seul peuple de l'Afrique australe qui se serve de flèches empoisonnées; c'est avec cette arme qu'ils guettent les passants dans les karrours en se cachant derrière des roches ferrugineuses d'avec lesquelles on les distingue fort difficilement. Souvent, après avoir reçu l'espèce de tribut qu'on est forcé de leur payer, ils viennent la nuit aux habitations dont ils ont reconnu les approches, enlèvent le bétail et se sauvent avec la plus grande rapidité dans leurs montagnes inaccessibles. S'il leur arrive d'être atteints dans la fuite, ils n'abandonnent leur butin qu'après avoir tué ou du moins estropié tous les bestiaux dérobés. Quelquefois même ils se contentent de massacrer

tout ce qui se trouve dans le parc, chevaux, bœufs, moutons, chiens et berger, sans en tirer le moindre profit. Semblables à l'hyène, la vue du sang et l'odeur des cadavres leur procurent des émotions agréables.

Au sud des Bosjesmans nous trouvons les *Namaquas*, qui sont divisés en deux fractions : les grands Namaquas occupent le pays borné au sud par l'Orange et à l'est par un désert qui les sépare des Betjouanas ; les petits Namaquas vivent au delà de l'Orange, sur le territoire du Cap. Le territoire des premiers est sec et vivifié seulement par quelques sources permanentes. La vallée du *Borradaila* ou grande rivière des Poissons est séparée de la côte par une chaîne de collines et fournit des pâturages suffisants. Les Namaquas sont doux et ont conservé des mœurs simples ; mais, profondément ignorants, ils croient mourir tout entiers. Ils sont riches en bœufs et en moutons, et en prennent grand soin. Ce peuple, attaqué au nord et au sud par ses voisins, va toujours diminuant de population.

Les *Koranas*, à l'est des grands Namaquas, ont à peu près les mêmes mœurs qu'eux, mais ils sont remarquables par leur taille élevée. Livrés à la vie pastorale, ils vivent du lait de leurs troupeaux, et doivent sans doute au désert qui les sépare de la colonie du Cap d'être restés tranquilles. Habitant sur les bords d'un fleuve, ils sont propres. Leurs habitations sont rondes et couvertes en nattes. Ils comptent plus de trente hordes ou *kraals* et s'étendent au nord jusqu'à Littakou.

Les *Griquas*, voisins des Koranas, paraissent être d'un sang mêlé. Ils ont reçu les missionnaires, et se livrent déjà en grande partie à la culture ; malheureusement leur pays manque d'eau et de bois.

Les tribus de la Hottentotie sont plus ou moins soumises aux Anglais. On cite sur leur territoire quelques villes ou villages que nous ne devons point passer sous silence. A 80 kilomètres de l'embouchure de l'Orange se trouve *Pella*, dans le pays des Namaquas. Chez les Damaras, on ne cite aucune ville : ils sont trop grossiers et trop misérables pour en bâtir, bien qu'ils sachent exploiter des mines de cuivre et en extraire le métal. Chez les Koranas, qui doivent un certain degré de civilisation aux missionnaires anglais établis parmi eux, on trouve *Klarrwater*, que les indigènes appellent *Criqua*, et *Karrikamma*. Elle est bâtie à 720 kilomètres au nord-est du cap de Bonne-Espérance, sur le penchant d'une chaîne de collines schisteuses ; on y voit plusieurs maisons en pierres. Grâce aux soins des missionnaires, le peuple se plaît à cultiver les jardins qui entourent la ville ; et, sur ses 1,200 habitants, près de 150 fréquentent les écoles qui y sont établies. A *Hardcastle* on compte un millier d'habitants. Les mêmes missionnaires ont fondé *Konnah*, *Kama*, *Campbell* et *Kloofdorf*.

La langue de toutes les tribus hottentotes, y compris celle des Bosjesmans, est une ; c'est un fait aujourd'hui prouvé par les singularités qu'elles ont en commun et par la ressemblance d'une quantité de mots. Il faut cependant convenir que l'idiome des Bosjesmans présente des différences bien plus grandes qu'on n'en remarque entre les divers dialectes des Hottentots, et même assez fortes pour que les deux peuplades ne puissent communiquer que par des signes. Outre cela, le claquement de langue de l'idiome bosjesman est plus fort et plus fréquent, les sons nasaux y sont plus clairs et les finales des phrases beaucoup plus traînantes.

§ II. COLONIE DU CAP. — DESCRIPTION PHYSIQUE. — La colonie du Cap est bornée

au nord par le cours de l'Orange, au sud-est par la rivière des Pêcheurs, et de tous les autres côtés par l'Océan.

Les montagnes de cette extrémité du continent africain apparaissent comme des falaises énormes ; ce sont les tranchants des terrasses par lesquelles le plateau central descend sur la mer. La direction de ces montagnes est généralement du nord-ouest au sud-est ; elles se terminent plus abruptement à l'ouest, et même au sud, que du côté oriental, où, en se prolongeant sous les eaux de la mer, elles forment des récifs dangereux. Le granit, qui du côté de l'ouest ne se rencontre qu'à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, se trouve sur les bords du fleuve Kaïman à 16 mètres ; le schiste sablonneux, qu'il faut chercher à l'élévation de 80 mètres près du Cap, se prolonge dans la mer, aux rivages des baies Plettenberg et Algoa. Le grès sablonneux forme des chaînes étendues, entre autres les monts *Piquets*, dans lesquels la couche la plus élevée, ayant été brisée et découpée par quelque révolution physique, représente des tours et des murailles crénelées. Le rivage de Table-Bay, sur lequel repose la montagne de la *Table*, est supporté par un lit de schiste ferrugineux, en sillons parallèles dirigés du sud-est au nord-ouest, qu'interrompent des veines granitiques et quartzеuses. Au-dessus des schistes est une couche d'argile ocreuse, contenant des parcelles de mica brun ; elle provient de la décomposition du granit, qui s'y trouve enchâssé par blocs immenses jusqu'à 160 mètres au-dessus du niveau de la mer ; là commencent des roches stratifiées qui se composent de différents grès traversés par des veines d'hématites. Ces couches de grès supportent une masse de quartz de 333 mètres de haut, grisâtre, brillant, se réduisant en poudre ou dégénérant en grès, suivant l'exposition. La montagne n'offre aucune trace de coquilles, ni d'empreintes ni de pétrifications.

Les monts *Nieuweveld*, qui occupent le centre de cette contrée, font partie d'une chaîne qui, depuis le plateau de la Cafrerie à l'est jusqu'aux environs de l'embouchure de l'Orange à l'ouest, a 12 à 1500 kilomètres d'étendue. Les *Nieuweveld* proprement dits n'occupent sur cette ligne qu'une longueur d'environ 320 kilomètres. Leur élévation est de 3,400 mètres. Ils sont couverts de neige pendant cinq à six mois de l'année, et passent pour les monts les plus élevés de l'Afrique australe. A l'est ils se joignent aux montagnes de *Neige*, (*Sneeuberg*) : on y remarque le *Spitzkop* (la Tête pointue) et le *Compassberg* (mont du Compas), qui sert de nœud à cette jonction, et qui, suivant le colonel Gordon, a 1,833 mètres de hauteur. C'est dans les montagnes de Neige que se trouve le mont *Rhinocéros*. Au delà de ces montagnes, et dans la même direction, on voit les monts *Boisés* et les monts de *Grâce* ; mais des monts Boisés part vers le sud une chaîne appelée montagnes d'*Hiver* (*Winterbergen*), d'où s'étend vers l'est la chaîne du *Kat-riviersberg*, qui donne naissance au *Kat-rivier*, affluent de la rivière du Grand-Poisson.

A l'extrémité occidentale des monts *Nieuweveld* commence, près des sources de la rivière du Riet, le groupe du *Roggeveld* (champ du Seigle), qui se divise en trois chaînons : le *Klein-Roggeveld* (petit Roggeveld), le *Middel-Roggeveld* (moyen Roggeveld), dont le point culminant, le mont *Komsberg*, a environ 1,730 mètres de hauteur, et l'*Onder-Roggeveld* (inférieur Roggeveld), dont les plus hautes cimes n'ont pas 1,700 mètres. Les monts Roggeveld envoient au nord une branche qui va se joindre

au plateau qui borde l'Orange, et au nord-est une chaîne qui prend les noms de monts *Khamies*, monts de *Cuivre* et monts des *Chameaux*. Les premiers sont hauts de 1,000 à 1,300 mètres; les suivants sont peu connus. Des monts Roggeveld part au nord, dans la direction du sud-est, la chaîne du mont *Hantam*, haute de 366 mètres au-dessus du plateau d'où elle s'élève, et du mont Komsberg se dirige dans le même sens celle du *Wittenberg*.

Au sud, et parallèlement aux monts Nieuweveld, s'étend une longue chaîne beaucoup moins élevée, dont les principales parties sont, à l'ouest, le *Bokkeveld*, au centre le *Zwart-berg* ou les montagnes *Noires*, dont les pics isolés ont 130 à 160 mètres de hauteur, et l'*Albany* à l'est. Enfin, et dans une direction encore parallèle, se trouve une chaîne appelée *Lange-Kloof*, dont les points culminants ont 800 mètres de hauteur. Elle se rattache à l'ouest au Bokkeveld, d'où part un groupe de montagnes auquel appartiennent celle de la *Table*, haute d'environ 1,266 mètres, celle du *Diable* et celle du *Lion*, un peu moins élevées.

Les parties plus ou moins connues de cette contrée sont arrosées par deux grandes rivières, le *Fisch* ou Poisson et le *Gariép* ou Orange; toutes les deux coulent également de l'est à l'ouest. La première paraît sortir d'une chaîne voisine de la côte, et qui n'est probablement que le prolongement du grand plateau intérieur. L'étendue de cette rivière est fort incertaine; on n'en connaît que le cours inférieur, c'est-à-dire jusqu'à 320 kilomètres au-dessus de son embouchure. L'Orange est sans contredit le plus grand fleuve de la Hottentotie. Il est formé de la réunion de deux rivières importantes: l'une qui descend du nord et qui porte les nom de *Gariép* ou de fleuve Jaune: c'est l'Orange proprement dit; l'autre qui vient du sud-est, et que l'on nomme *Nouveau-Gariép* ou *Fleuve-Noir*. Après avoir reçu celui-ci, l'Orange poursuit son cours vers l'ouest. Vers le milieu de sa course il forme une cascade de 135 mètres de hauteur et de 500 de largeur. Son principal affluent paraît être le *Ganuna*, que d'autres appellent *Gamma* ou la *Grande-Rivière des Poissons*. Dans la partie supérieure de son cours il est embarrassé par des masses de rochers escarpés, mais ensuite ses bords s'abaissent et se couvrent d'une belle végétation jusqu'à son embouchure dans l'Océan. La rivière de l'*Éléphant* prend sa source au mont *Winterhoek*, arrose la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance, et se jette dans l'Océan après un cours d'environ 240 kilomètres.

Quelques autres rivières qui descendent du nord au sud sortent des flancs latéraux des dernières terrasses du plateau; leur cours n'est pas long. Tel est le rapide *Gaurits*, qui descend des monts Nieuweveld, et qui n'a pas plus de 80 kilomètres de cours; tel est le *Camptoos*, auquel on en donne 320; tel est encore le *Zondags*, qui descend des montagnes du Rhinocéros, et qui n'en a guère que 200. Le *Grand-Poisson* (*Grootevisch-rivier*), qui termine le territoire du Cap, en a cependant 360. Toutes ces rivières, gonflées par les pluies périodiques, roulent avec elles beaucoup de limon et de sable; repoussées par la mer, ces matières forment des barres à leur embouchure, ou, dans la saison sèche, ces rivières, réduites à un faible volume d'eau, se perdent dans les sables ou parmi les rochers. Des cascades peu pittoresques interrompent le cours de ces fleuves, dont toute l'utilité se borne à fertiliser, en les inondant, une partie de leurs bords. Il y a dans l'intérieur de la colonie du Cap différentes eaux minérales;

mais les plus renommées sont celles vulgairement appelées les *Bains-Chauds* ; elles se trouvent près des montagnes Noires, à 120 kilomètres de la ville.

Entre les terrasses, mal à propos nommées chaînes de montagnes, s'étendent des plateaux dépourvus de toute eau courante, et qui prennent le nom de *Karro's* ou *Karrou's*. Ces plateaux ne sont pas des déserts absolument stériles, comme ils ont été qualifiés par des voyageurs inexacts. Le plus connu est celui qui se termine à l'est par les monts *Camdebou*, au nord par les monts *Sneeuwberg*, *Nieuweveld*, *Roggeveld* et *Khamies*, et au sud par les montagnes de *Zwarsberg*. On le nomme le Grand-Karrou ; il a environ 800 kilomètres de longueur sur 120 à 160 de largeur. Son sol est une couche d'argile et de sable, coloré en jaune d'ocre par des particules ferrugineuses ; à 1 ou 2 pieds de profondeur on trouve le roc solide, dont cette couche paraît être une décomposition. Dans la saison sèche, les rayons du soleil réduisent ce sol presque à la dureté d'une brique ; les mésembryanthèmes et les autres plantes grasses conservent seules un reste de verdure ; les racines des *gorteria*, les *aster*, les *berkheya*, ainsi que les oignons de lis, armés d'une enveloppe presque ligneuse, vivent sous cette croûte brûlée. Nourries par la pluie dans la saison humide, ces racines se gonflent sous terre ; les jeunes pousses, se développant et s'élevant tout à coup, et toutes à la fois, couvrent dans un instant la plaine, naguère si aride, d'une verdure éclatante ; bientôt les calices des lis et les couronnes des mésembryanthèmes étalent partout leurs couleurs brillantes, et remplissent l'air des parfums les plus pénétrants et les plus délicieux. Alors les antilopes agiles et l'autruche, penchée sur ses pattes élancées, descendent en foule des montagnes voisines. Les colons y amènent de toutes parts leurs troupeaux, qui dans ces riches pâturages prennent des forces nouvelles. Point de dispute sur la jouissance de ces prairies naturelles ; elles sont assez vastes pour que tout le monde s'y trouve à l'aise. Les colons cherchent même à se rapprocher pour converser entre eux et pour resserrer les liens d'amitié et de parenté qui unissent souvent des familles séparées en d'autres saisons par de vastes espaces. La vie du Karrou est, pour les colons du Cap, l'image du siècle d'or. De légers travaux en interrompent l'uniformité et la rendent même très-lucrative : les enfants et les esclaves recueillent les branches de deux arbrisseaux, compris sous le nom de *channa*, et dont on tire de la potasse ; les adultes s'occupent à tanner les peaux de bœufs pour les vêtements et les souliers. Mais la magnificence du *Karrou* ne dure qu'un mois, à moins que des pluies tardives n'y entretiennent la vie végétale. La longueur croissante du jour au mois d'août donne aux rayons solaires une puissance destructive ; les plantes sont desséchées ; le désert reparaît de toutes parts ; bientôt les hommes et les animaux abandonnent ces lieux désormais inhabitables. Les végétaux qui résistent, tels que l'*atriplex albicans*, les *polygala*, se revêtent d'une croûte grisâtre ; une poudre de la même teinte recouvre les plantes grasses qui continuent à se nourrir d'air. Partout on ne voit que le sol brûlé, parsemé d'une poussière noirâtre, seul reste des végétaux desséchés.

La région dont nous venons d'examiner le sol jouit d'une température des plus douces sous le rapport de la chaleur, puisque le thermomètre ne s'élève presque jamais au-dessus de 36 degrés ; mais les vents produisent des effets désagréables. La saison qu'on nomme ici été dure de septembre jusqu'à la fin de mars : le vent souffle

du sud-est, et souvent avec une extrême violence. Rien ne peut garantir des sables qu'il entraîne; ils pénètrent dans les appartements les plus clos, dans les malles les mieux fermées. Alors on ne peut prudemment sortir qu'avec des espèces de lunettes qui mettent les yeux à l'abri de tout danger. Ces vents commencent après que la Table s'est couverte d'un nuage qu'on nomme son manteau; ils durent ordinairement quatre, cinq jours de suite d'une manière très-sensible. Depuis mars jusqu'en septembre règne le vent de nord-est; il amène des pluies qui sont presque continuelles en juin et juillet. Mais la direction et l'élévation des montagnes de l'intérieur font varier, de contrée en contrée, les phénomènes météorologiques. Les hautes chaînes attirent les nuages pluvieux. Dans le district de Uitenhagen, sur la côte sud-est, on éprouve souvent, au mois d'octobre, des pluies d'orage accompagnées de coups de tonnerre épouvantables.

L'enthousiasme des botanistes, exalté par le grand nombre de plantes nouvelles que le Cap leur a fournies, a peint la végétation de ce pays avec des couleurs brillantes; le savant, il est vrai, y trouve à admirer plus de choses rares que dans aucune autre contrée; c'est d'ici que nous sont venues les plus magnifiques plantes qui ornent nos serres et nos jardins; beaucoup d'autres pourtant, qui ne sont pas moins belles, sont demeurées étrangères à la culture européenne. La classe des plantes bulbeuses peut être regardée comme un des caractères particuliers de la flore du Cap; car nulle autre part elles ne sont en si grande abondance, si diverses et si brillantes. Ici le botaniste admire les innombrables variétés des *ixia*, leurs belles couleurs, leur parfum exquis; là il peut à peine compter les superbes espèces des iris, des morées, des glaïeuls, des amaryllis, de l'*hemanthus*, du *pancratium*, dont, après les pluies d'automne, se parent les prairies et le pied des montagnes. Dans les autres saisons, les *gnaphalies*, les *xéranthèmes* étalent leurs fleurs rouges, bleues ou d'un blanc soyeux; le *geranium* odorant et mille autres sortes de plantes et de bruyères varient cette riche scène. Même au milieu des déserts pierreux s'élèvent les plantes grasses, la stapelie, le *mésembryanthème*, l'euphorbe, la crassule, le cotylet et l'aloès. Quelques-unes viennent à la hauteur des arbres, et, mêlées avec le saule pleureur ou les diverses espèces de *mimoses*, ombragent les bords des torrents produits ou grossis passagèrement par les pluies. Une quarantaine d'espèces du genre *protée* sont originaires du cap de Bonne-Espérance. Le *protée* à feuilles argentées donne aux bosquets de ce pays un éclat métallique, tandis qu'une des nombreuses espèces de bruyères présente comme un tapis de poils. L'olivier du Cap, la sophore, un arbre semblable au frêne, fournissent un peu de bois de menuiserie; mais on manque de bois de construction et de chauffage. Cependant il existe dans l'est de la baie de False, dans la partie nommée la Hollande hottentote, des forêts de magnifiques chênes, mais qui n'ont pas encore été bien examinées. Elles fournissent le bois de fer, le bois hassagai, le bois jaune, quelques espèces de zamia ou le palmier sagou, le gaïac à fleurs d'écarlate et la *strelitzia regina*, d'un éclat incomparable par son calice, dont les trois divisions externes sont d'un jaune de safran, et les trois internes du bleu le plus pur. Enfin, s'il faut en croire des renseignements récents, on y a reconnu jusqu'à 70 sortes de bois de construction, parmi lesquelles se trouvent le chêne et l'orme d'Europe, mais dont le bois ne se conserve pas et n'est bon que pour le chauffage.

Telles sont les beautés végétales du Cap. Il est certain que chaque passage d'un naturaliste enrichit la science de quelque nouvelle espèce d'arbrisseau ou de plante; mais l'un d'eux convient franchement que la végétation de cette contrée africaine ne satisfait ni les yeux ni les sentiments d'un Européen. Les rochers et les sables dominent généralement; les champs sont séparés par des déserts; le gazon, épars et menu, n'offre nulle part un lit touffu de verdure; les forêts, pleines d'arbres à formes pointues, n'ont ni fraîcheur délicate ni obscurité solennelle.

La culture y a introduit quelques plantes européennes. La vigne, qu'on y a apportée originairement de Madère et de Porto, produit un vin capiteux. Les plants de vigne venus du midi de la France ont prospéré, et les vins de Frontignan ou de Lunel qu'on tire du Cap sont presque égaux en saveur à ceux dont ils tirent leur origine; enfin le fameux constance, que l'on obtient des plants venus de Chiraz en Perse, a un bouquet que l'on ne trouve à aucun de nos vins. On compte au Cap plus de 30,000 arpents de vigne, et la récolte est évaluée à près de 1,500,000 hectolitres.

On est agréablement surpris de voir dans les nombreux jardins qui environnent la ville du Cap les fruits d'Europe à côté de ceux d'Asie; le châtaignier, le pommier et les autres arbres des pays les plus froids, avec le bananier, le myrte jambosa et plusieurs autres arbres de la zone torride. Les fruits d'Europe, tels que les cerises, les pommes, ont un peu dégénéré; mais les figues, les abricots, les amandes et les oranges y sont aussi délicieux qu'en France. Les fruits de l'Inde sont plus rares; la marigue et l'ananas y sont totalement inconnus. Les légumes viennent très-beaux; on possède tous ceux d'Europe. Le blé, l'orge, l'avoine et le maïs s'y cultivent avec succès; le riz n'y vient point. On a essayé autrefois de le faire prospérer dans les environs de la baie de Sainte-Hélène; mais les essais ont été infructueux: le manioc n'y est pas non plus connu. La pomme de terre y vient partout, mais dégénère promptement. On a transporté des oliviers au Cap; ils n'ont point d'abord réussi, et les habitants ne les ont plus soignés. On a aussi essayé de cultiver le coton; mais les vents du sud-est font pénétrer du sable jusque dans les gousses, ce qui rend le coton jaune. Il existe au Cap deux espèces d'indigo sauvage, mais il paraît qu'on n'en a jamais tenté la manipulation: la culture de celui du Bengale y a été entreprise et abandonnée par la suite. Le lin donne deux récoltes par an, et le chanvre y vient abondamment.

Ici, comme partout, les animaux féroces se sont retirés devant l'homme: les lions ne se montrent que vers la rivière de Dimanche (*Zondags*); mais les déserts, même voisins du Cap, retentissent du mugissement des loups, des panthères et des hyènes. Le chacal du Cap et le chat tigre sont aussi communs. On distingue encore une espèce particulière de blaireau, la mangouste du Cap et la gerboise, répandues par toutes ces contrées. Les chasseurs poursuivent les nombreuses espèces d'antilopes. La plus belle de toutes, la *pygarga*, ou l'antilope pourpre, est si commune près de la rivière du Poisson, qu'on en voit quelquefois des troupes de plus de 2,000 individus. L'antilope bleue est rare; la gazelle proprement dite est une de celles que l'on rencontre le plus fréquemment; le pazan (*antilope oryx*) habite surtout dans la partie nord-ouest de la colonie: on y trouve encore le gnou, autre espèce d'antilope, la gazelle des bois, le condoma, et autres. Dans les forêts de l'intérieur se promènent plusieurs

espèces de singes du genre des babouins. On doit remarquer parmi les animaux de ces contrées l'oryctérope ou le *myrmeco phaga capensis* de Gmelin, nommé par les Hollandais cochon de terre : cet animal ne se nourrit que de fourmis et de termites ; il est plus grand que les fourmiliers d'Amérique, dont il diffère assez pour constituer un genre à part. Les zèbres et les couaggas, moins grands, moins robustes que les zèbres, vont par troupes séparées ; ce sont deux espèces distinctes, qui ne se mêlent jamais ensemble. Ils sont devenus fort rares dans la colonie. Les éléphants se sont aussi retirés du pays habité par les Européens : le rhinocéros-bicorne se montre encore moins, et la girafe paisible cherche des déserts plus reculés.

Les buffles sauvages sont chassés par les Hottentots et les Cafres, dont les troupeaux sont en grande partie composés de buffles apprivoisés, de moutons de Barbarie et de chèvres ; le bétail est petit et mauvais. Sparmann reconnut le premier une espèce particulière dans le bœuf ou buffle du Cap, qu'il nomma *bos cafer* ; des cornes énormes, une petite tête, un naturel féroce et d'autres caractères la distinguent ; elle est probablement répandue au loin dans l'intérieur de l'Afrique. Le sanglier de ces contrées est celui de tout l'intérieur de l'Afrique australe, le *sus aethiopicus* de Linné, le *phascochærus africanus* de F. Cuvier. L'autruche se trouve dans les déserts de l'intérieur, et vient quelquefois par troupes dévaster les champs de froment. Les flamengos, qui appartiennent au sous-genre bœvreuil, étalent partout leur plumage d'écarlate. Nous remarquerons encore les loxies, qui déploient un art admirable dans la construction de leurs nids, et les coucous indicateurs, qui apprennent à l'homme l'asile caché de l'abeille laborieuse. Les volailles, les cochons et les autres animaux d'Europe, qui abondent dans cette colonie, y ont été apportés par les Hollandais. Ils y ont aussi transporté de Perse des chevaux, qui aujourd'hui sont très-communs.

Cette région partage avec le reste de l'Afrique l'inconvénient d'être exposée à l'invasion des sauterelles ; le vent du sud chasse ces hôtes destructeurs.

§ III. HOTTENTOTS. — Les *Hottentots*, habitants originaires de toute cette région, paraissent être une race distincte à la fois des nègres et des Cafres ; une couleur brun-foncé, ou d'un jaune brun, couvre tout leur corps, mais n'atteint pas le blanc des yeux, qui est pur ; leur tête est petite ; leur visage, fort large d'en haut, finit en pointe ; ils ont les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits en comparaison du reste du corps ; ils sont droits, bien faits et d'une grande taille ; leurs cheveux, de couleur noire, sont ou frisés ou laineux ; ils n'ont presque point de barbe. Les femmes ont réellement la difformité connue sous le nom de *tablier*. Quelques-uns de ces traits les rapprochent plus de la race mongole que d'aucune nation africaine connue.

Les Hottentots sont divisés en plusieurs tribus. Nous avons déjà fait connaître celles qui habitent en dehors de la colonie : il ne nous reste qu'à nommer les petits *Namaquas*, qui sont au sud du fleuve, dont les bords, ombragés de mimoses, nourrissent des éléphants, des lions, des girafes en grand nombre. Au sud-est, sur les limites orientales de la colonie, demeurent les *Gonaquas* ou *Channaquas*, tribu distinguée par des traits plus beaux et un esprit plus étendu. Beaucoup d'autres tribus, nommées avec soin par les anciens observateurs, ont disparu à mesure que la colonie

envahissait leurs cantons. Les descendants de ces tribus éteintes vivent parmi les Hollandais dans une sorte d'esclavage plus ou moins adouci, selon le caprice des maîtres.

Couvert d'une peau de mouton, de gazelle ou de lion, inondé de graisse mêlée d'une couleur noire ou rouge, armé d'une courte massue, le Hottentot sauvage erre, en chantant et en dansant, au milieu des troupeaux qui forment toute sa richesse. Les mœurs primitives se sont altérées par la proximité des Européens. Ainsi nous pouvons croire, avec Kolbe, que jadis tous les Hottentots privaient leurs enfants d'un testicule, quoique aujourd'hui cet usage ne paraisse subsister que parmi les Koranas et les Boschismans. Si Kolbe a exagéré en les accusant de manger les insectes dégoûtants dont leur chevelure est peuplée, il paraît du moins certain qu'ils dévorent avec délices un insecte semblable, qui habite entre les crins des chevaux et entre les poils des bœufs. L'usage le plus bizarre dont ce premier historien des Hottentots ait fait mention, c'est la cérémonie dans laquelle un magicien ou jongleur sanctifie l'union des nouveaux époux en les aspergeant d'une eau chaude et malpropre; cependant les observateurs modernes les plus dignes de foi en avouent la réalité; c'est par la même opération que les hommes faits initient à leur compagnie l'adolescent parvenu à sa dix-huitième année. Le tempérament des Hottentots les éloigne de la polygamie; ils ont en horreur l'inceste et l'adultère. La veuve qui veut se remarier est obligée de se faire couper une phalange d'un doigt. On prétend qu'ils n'ont aucune idée d'une divinité; cependant ils se livrent à des opérations de sorcellerie, et ils regardent entre autres une espèce de mante comme un animal sacré, ou même comme un dieu.

A l'est et au nord la colonie du Cap contient encore d'autres populations : elle appartient à la race cafre dont nous aurons à nous occuper dans le chapitre suivant. Il nous suffit ici de désigner les tribus de cette race que les Hollandais et ensuite les Anglais ont agrégées au territoire de la colonie : ce sont les *Gaïkas*, les *Koussas*, les *Tamboukkis*, les *Amagrandas*, les *Amazisis*, etc.

§ IV. VILLES ET DISTRICTS. — La colonie du Cap, sur une étendue plus considérable que celle de la Grande-Bretagne, renferme aujourd'hui une population de 285,000 âmes, dont 80,000 blancs ou nègres libres. Les divisions topographiques changent constamment avec les progrès de la population et de la culture. Autrefois la colonie était divisée en quatre districts; aujourd'hui il y en a sept. Celui du Cap est le moins étendu, mais il est le plus peuplé. Il a 180 kilomètres de longueur sur 40 de largeur. Les montagnes à l'est du Cap forment un district populeux qui tire son nom de la petite ville de *Stellenbosch*. La partie méridionale de ce district a conservé le nom de *Hollande hottentote*; elle est baignée par la mer. C'est un des plus riches cantons de la colonie, et le plus fertile en blé et en vins; il est traversé par la route qui met la ville du Cap en communication avec la partie orientale de la colonie.

Le district le plus reculé à l'est était celui de *Graaf-Reynet*, mais on en a détaché le territoire appelé *Zuureveld* ou *Albany*, ou la colonie anglaise et le district d'*Uitenhagen* avec l'établissement morave de *Betelsdorp*. C'est ici que les colons hollandais, tous pasteurs ou chasseurs, vivent dans un état tout à fait patriarcal : les hommes sont d'une taille gigantesque; les femmes ont le teint le plus frais et les formes les plus majestueuses. Les manières polies et les arts de la civilisation leur ont été longtemps

étrangers; ils commencent à les connaître par les colons anglais que les concessions gratuites ont attirés dans cette région solitaire. Une ferme royale sert de modèle pour les travaux de l'agriculture. Les frères moraves répandent lentement quelques notions des arts parmi les Hottentots; mais ces districts orientaux sont exposés aux incursions des Cafres. La baie *Algoa* est munie d'un petit fort. Le district *Zwellendam* longe la côte méridionale; il renfermait les cantons de *Sitzikamma* et d'*Houtiniqua*, avec les baies de *Plettenberg* et de *Mossel*; mais on en a détaché le pays des Houtiniquas, qui forme à présent le district *Georges-Town*, avec un chef-lieu du même nom, situé à peu près entre le Cap et la baie Algoa.

Dans toute la colonie on ne voit que des fermes isolées : les cultivateurs, appelés en hollandais *Boers* ou paysans, transportent le superflu de leurs récoltes à la ville du Cap, sur de pesants chariots attelés d'un grand nombre de bœufs. On peut diviser les Boers en trois classes : les fermiers, les vigneron et les pasteurs. Les premiers sont en général dans l'aisance : ils n'ont d'autres droits à payer que ceux d'octroi dans les villes où ils vont vendre leurs céréales. Les vigneron sont les plus civilisés et les plus riches; chacun d'eux possède une métairie d'environ 48 hectares, dont le produit est de 3 à 4,000 francs net d'impôts. La plupart sont d'origine française, car c'est un Français qui planta les premiers ceps dans ce pays. Les pasteurs se divisent en deux classes : les nomades, qui habitent des huttes en paille dans la partie septentrionale de la colonie, et les sédentaires, qui vivent dans des cabanes en terre.

Depuis 1836, cette population si paisible des Boers a subi de complètes transformations. Une grande partie, irritée contre le gouvernement anglais à cause de la loi d'affranchissement des esclaves, se décida à quitter ses terres et à s'établir dans de nouvelles contrées. Quelques troupes de ces émigrants furent dispersées ou massacrées par les Cafres; mais le plus grand nombre parvint à se cantonner dans les districts du sud-est, vers Port-Natal, et ils finirent par chasser les Cafres après une lutte de cinq ans. Mais alors le gouvernement anglais revendiqua le territoire qu'ils occupaient, et une nouvelle lutte commença. Les Boers cédèrent après une résistance de deux ans; mais 15,000 d'entre eux ont refusé le joug et se sont retirés dans le nord, où ils mènent une vie nomade.

La ville du Cap, en hollandais *Kaapstad*, et en anglais *Capetown*, chef-lieu de la colonie, s'étend au pied des montagnes de la Table et du Lion, sur les rivages de la baie de la Table. Cette baie est profonde, mais la mer y est souvent mauvaise et le mouillage peu sûr; les vaisseaux n'y viennent que depuis septembre jusqu'à la mi-avril; ils relâchent le reste de l'année à la baie False, où ils sont à l'abri des vents du nord-ouest. Cette baie devient à son tour dangereuse lorsque, dans la saison opposée, les vents soufflent du sud-est; de sorte que le Cap, placé entre deux baies et deux océans, n'a pas de véritable port. Toutes les rues sont coupées à angle droit, et dans une d'elles seulement un canal rappelle un peu la Hollande. Les maisons, bâties en pierres ou en briques, sont ornées de statues et peintes extérieurement de diverses couleurs; presque toutes ont le toit en terrasse. Les édifices sont le palais du gouvernement, l'hôtel de ville, l'église, les magasins et les casernes, qui peuvent loger 3,000 hommes. De ses trois grandes places, l'une sert de marché; la plus belle est la place d'armes, ornée d'une double rangée de pins et du beau bâtiment de

la bourse. Cette ville possède un jardin botanique, qui sert de promenade, une ménagerie peuplée d'animaux rares, une bibliothèque, un bon collège, plusieurs écoles élémentaires, et hors de son enceinte un hôpital dont les bâtiments magnifiques peuvent recevoir 600 malades. Sa population est d'environ 20,000 âmes. Dans ses environs on voit un grand nombre de maisons de campagne appartenant à de riches négociants.

Le Cap exporte des vins, de l'eau-de-vie, du blé, de la laine. On y importe des draps, des mousselines, des cotonnades, de la quincaillerie, des papiers, des meubles et d'autres objets de fabrication anglaise. C'est une des principales places fortes de l'Afrique. Cette ville, si importante pour les Anglais, lieu de relâche ordinaire pour les vaisseaux qui vont en Asie ou qui en reviennent, est défendue par une citadelle et par des forts qui s'étendent depuis la montagne de la Table jusqu'au rivage.

La ville du Cap, fondée en 1652, fut d'abord peuplée de mauvais sujets exilés de Hollande, de soldats qui avaient obtenu leur congé, de matelots qui, ayant gagné quelque chose à Batavia, avaient pu se dégager du service. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, une foule de Français qui avaient trouvé l'hospitalité en Hollande allèrent s'établir au Cap; ils peuplèrent même un petit canton nommé le *Coin-Français*, que leurs descendants habitent encore; ils n'ont conservé que leurs noms français défigurés. Notre langue y est presque oubliée et leurs usages sont ceux des Hollandais. L'éducation des habitants du Cap est très-négligée; les jeunes gens parlent assez facilement le français et l'anglais, mais ils sont d'ailleurs très-ignorants. Quoique très-bons écuyers et adroits chasseurs, les trois quarts de leur vie se passent à fumer; ils s'endorment même la pipe à la bouche; ils boivent continuellement du thé, du café et du genièvre. « Les femmes, dit un voyageur, jusqu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, restent charmantes: des yeux bleus, des cheveux d'un châtain clair, un teint de rose et leur extrême propreté, voilà des charmes qui font oublier leur mise peu élégante. Après cet âge, elles perdent ordinairement leur légèreté, un embonpoint épais remplace la finesse de leur taille; elles deviennent alors très-dignes de leurs maris, dont le flegme, l'air gauche et la démarche lourde contrastaient auparavant avec leur délicatesse. »

C'est à 20 kilomètres du Cap que se trouve *Constantia* ou *Constance*, village renommé par ses vins délicats. A 28 kilomètres au sud de la capitale, la petite ville de *Simon's-town* doit son nom à la baie de Simon; elle est peuplée d'Anglais, de Hollandais et de Hottentots; c'est l'entrepôt des vins du Cap. Il y a des casernes, un hôpital militaire et un bel arsenal pour les besoins de la marine et des colonies.

La colonie du Cap est susceptible d'un grand accroissement. Le climat en est sain, malgré de brusques variations de température, le sol fertile et produisant tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme civilisé; les conditions d'existence des travailleurs y sont faciles et lucratives, les bras y étant rares et le terrain, comme le bétail, à bas prix. On vient de découvrir dans l'intérieur des gîtes houillers et des mines de cuivre si abondantes qu'elles paraissent être les plus riches du monde¹. Placée sur la route de l'Europe et de l'Inde, les vaisseaux qui franchissent ces mers vont s'y rafraîchir et chercher une nouvelle vie à leurs équipages affaiblis par une longue

¹ Blancheton, la *Colonie du Cap*, 1855.

traversée. En temps de guerre, elle est le centre d'une station maritime qui, unie aux îles Sainte-Hélène et Maurice, commande la navigation des Indes orientales.

Le gouvernement anglais, dit Ritter, persuadé que le meilleur moyen de s'assurer de la possession d'une colonie, c'est de la peupler le plus promptement possible, a fait des offres très-avantageuses aux colons qui veulent s'y établir. Les personnes aisées déposent en Angleterre 10 livres sterling (230 francs) pour le transport d'une famille et son entretien pendant la route. Tout chef de famille reçoit 100 acres de terre (40 hectares) pour chacun des membres qui la composent. Pendant les dix premières années, les terres des colons sont franches de tout impôt; après ce laps de temps, elles ne payent pas au delà de 2 livres sterling (46 fr.). Dans le cas où des colons abandonnent leurs terres, les 100 acres qu'ils possédaient reviennent au gouvernement. Pour cent familles le gouvernement s'engage à payer un pasteur. La contrée du Zuuroweld, le long du fleuve du Zondag et sur le bord de la baie d'Algoa, avait d'abord été fixée pour la nouvelle colonie; depuis que la paix a été conclue avec les Cafres, on n'a plus hésité à la préférer à toute autre. La civilisation de ces tribus voisines promet les plus heureux résultats¹.

Depuis 1852 la colonie se gouverne elle-même et jouit d'une constitution très-libérale. Le commerce extérieur est passé en dix ans de 29 millions à 66 millions, et le mouvement maritime s'est élevé à 1,423 navires et 562,000 tonneaux. Enfin, en 1853, le Cap a expédié en Angleterre 3,563,000 kilogrammes de laine supérieure.

CHAPITRE SEIZIÈME.

CAFRIERIE ET MOZAMBIQUE.

§ 1^{er}. CAFRIERIE. — CÔTE DE NATAL. — LES KOUSSAS, ETC. — Les observations les plus récentes ont démontré que les peuples épars sur la côte du sud-est de l'Afrique, depuis la baie Algoa jusqu'à Quiloa et peut-être au delà, se ressemblent entre eux par des traits physiques qui les distinguent de la race nègre. Le crâne de ces peuples présente, comme celui des Européens, une voûte élevée; leur nez, loin d'être déprimé, s'approche de la forme arquée; mais ils ont les lèvres épaisses du nègre, les pommettes saillantes du Hottentot; leur chevelure crépue est moins laineuse que celle du nègre, leur barbe est plus forte que celle du Hottentot; un teint brun ou gris de fer semble encore les séparer de la race nègre. Quoique peu connus, les idiomes de ces peuples offrent des indices de ressemblance; les esclaves de Mozambique comprennent plusieurs mots de la langue betjouane; les habitants des environs de Quiloa désignent la divinité sous le même nom que les Betjouanas; dans tous ces dialectes on reconnaît des mots empruntés de l'arabe. L'usage de la circoncision s'est également introduit chez toutes ces nations, qui paraissent avoir reçu leur civilisation de l'Abyssinie et de l'Arabie.

Les Arabes désignaient sous le nom vague de *Kaïfers*, *Cafres* ou *hérétiques* tous les naturels des pays où la religion musulmane n'était pas introduite. Dans la *Cafrierie*,

¹ Karl Ritter, *Géographie comparée*, Afrique, tome 1^{er}.

les géographes arabes comprenaient tout l'intérieur de l'Afrique. A mesure que les noms particuliers des royaumes et des peuples ont été connus des Européens, l'étendue de la Cafrie a été diminuée sur les cartes, et ce nom a fini par disparaître. Cependant, lorsque les Hollandais du Cap, en reculant petit à petit les bornes de leur colonie à l'est, eurent l'occasion de mieux faire connaître leurs voisins, à peu près oubliés, ils adoptèrent la dénomination arabe, transmise par les écrivains portugais, pour l'appliquer particulièrement à la tribu avec laquelle ils étaient en relation immédiate. On peut donc employer le nom de *Cafres* pour désigner la race dominante et probablement indigène de l'Afrique australe orientale.

Les nations cafres occupent une des régions les plus mal connues du globe. Nous voyons, derrière une côte marécageuse, malsaine, mais fertile, s'élever une chaîne de montagnes imparfaitement examinées, qui paraissent se diriger parallèlement à la côte, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Ces montagnes interrompues, traversées par plusieurs rivières, dépendent-elles d'un plateau ou d'une chaîne centrale? Les fleuves *Mafumo* ou *Lagoa*, *Lorenço-Marquez* et *Zambèze* prennent-ils leurs sources au milieu des rochers, parmi des précipices, peut-être même au sein des neiges, ou se forment-ils dans de vastes plaines sablonneuses comme celles de l'Asie centrale, ou bien dans de verdoyantes savanes, comme celles de l'Amérique? Rien ne nous aide à résoudre ces questions.

La plus grande partie de la côte, au moins jusqu'à la baie de *Lorenço-Marquez* ou de *Lagoa*, porte le nom de *Natal*, qu'elle doit à la découverte qu'en fit Vasco de Gama en 1498, le jour de Noël ou de la Nativité. Elle est arrosée de nombreuses rivières, parsemée de bois et coupée de prairies ou savanes magnifiques; mais aucun port sûr et profond n'offre ici un asile aux grands navires. Dans l'intérieur s'élèvent des chaînes de montagnes qui paraissent devoir être calcaires, puisque les indigènes y creusent des cavernes où ils demeurent avec leurs troupeaux. Aucune des rivières, parmi lesquelles nous pouvons citer la *Borjie* ou la *Rivière des Pêcheurs*, le *Christian*, le *Natal*, le *Keys-Kamma* et la *Talchaa* ou le *Walkins*, n'a un long cours. Le *Natal* paraît avoir 120 kilomètres d'étendue; il est navigable pour de petits bâtiments; ses eaux passent pour nourrir beaucoup d'hippopotames. Le *Keys-Kamma* a environ 140 kilomètres de longueur; son entrée est large, mais obstruée par une barre de sable sur laquelle la vague se rompt avec violence.

La partie la plus méridionale de cette côte, jusqu'à la rivière des Pêcheurs, est aujourd'hui comprise dans la colonie du Cap et forme le *district Victoria*. C'est là que se sont réfugiés les Boers dont nous avons parlé précédemment. C'est là que les Anglais ont fondé en 1824 une colonie dont *Port-Natal* est le chef-lieu. Cet établissement a été formé dans le but de commercer avec les indigènes pour obtenir d'eux des dents d'hippopotame, ce qui prouve que cet animal est très-commun dans les rivières de l'intérieur. Le territoire de cette colonie s'étend sur une largeur de 60 kilomètres sur la côte et se prolonge jusqu'à la distance de 120 kilomètres dans l'intérieur. Le sol est très-fertile; le port est commode pour les navires qui ne tirent que 3 mètres d'eau.

La Cafrie se divise en plusieurs tribus dont les principales sont appelées *Koussas*, *Mamboukis*, *Tamboukis*, *Macquinis*, *Biri* et *Betjouanas*.

La tribu qui se présente la première, en remontant la côte du sud au nord, est

celle des *Koussas*. Leur pays est borné au sud-ouest par la rivière de Keys-Kamma, au nord-est par celle de Christian, à l'est par la mer, et à l'ouest par une grande chaîne de montagnes qui se projette d'occident en orient, et le sépare du territoire des Bosjesmans. Il est traversé par la rivière du *Buffle*, qui fournit seule de la bonne eau. Le sol est un terrain noir, gras et extrêmement fertile. Les bords des rivières et les coteaux sont couverts de mimoses, d'aloès, d'euphorbes et d'autres arbres de haute futaie, ou de halliers presque impénétrables. On nomme, parmi les végétaux, une espèce de roseau très-propre à élancher la soif, quoiqu'il croisse dans les eaux saumâtres. Les dunes, à l'embouchure du Keys-Kamma, produisent du pîsang sauvage en grande abondance. Il n'est pas rare de rencontrer des rayons de miel dans les fentes des montagnes, dans les creux des arbres, dans les fourmilières abandonnées. Il y a d'excellents pâturages pour le gros et le menu bétail; aussi ce pays nourrit-il plusieurs espèces d'antilopes et d'autres espèces de gazelles, une quantité incroyable de chamois, de nombreux troupeaux de chevreuils, d'élans, de chevaux sauvages, de sangliers, d'autruches, ainsi que des paons, des pintades, des oies, des canards et d'autres oiseaux aquatiques. Ces animaux paisibles y sont poursuivis par des lions, des panthères, des loups, des chacals et une multitude d'oiseaux de proie. Sur la rive orientale jusqu'à la rivière de Lagoa ou de Mafumo, on ne voit qu'un petit nombre d'élans et de chevaux, mais les éléphants et les hippopotames paraissent habiter cet endroit de préférence.

L'hiver n'y est pas toujours aussi pluvieux qu'au Cap; le thermomètre s'élève rarement à plus de 22 degrés, et ne descend presque jamais au-dessous de 10; pendant tout le reste de l'année, il varie de 22 à 32 degrés: cependant au plus fort de l'été, les orages sont quelquefois annoncés par des bouffées de vents brûlants, qui font monter tout à coup le thermomètre à 37 degrés et au delà.

Les Koussas ont en général la stature haute, la tête belle, les formes régulières, la taille svelte, les bras musclés, tous les membres parfaitement développés, le port noble, l'attitude vigoureuse, la démarche ferme et assurée. La couleur de leur peau est un gris noirâtre, ou de fer nouvellement forgé, qui ne déplaît qu'au premier abord. Mais pour renchérir sur la nature, ils se peignent encore, non-seulement le visage, mais tout le corps, en se frottant d'une couleur rouge délayée dans l'eau, à laquelle les femmes ajoutent souvent le suc de quelque plante odoriférante. Afin de mieux fixer cet enduit, on le recouvre, lorsqu'il est séché, d'une couche de graisse ou de moelle, qui, en le pénétrant, l'attache intimement à la peau, et rend celle-ci plus souple. Le rouge en général est la couleur favorite des Cafres. Leurs cheveux sont noirs, courts, laineux, rudes au toucher et réunis en mèches éparses. Il est rare de voir un de ces Cafres avec une barbe pleine; ordinairement le menton seul est semé de petits flocons. Les femmes, beaucoup plus petites, sont aussi bien dessinées que les hommes. Tous les membres d'une jeune Cafre ont ce contour arrondi et gracieux que nous admirons dans les statues antiques. Leur gorge élastique a les plus belles formes; le contentement, la gaieté, se peignent sur leur physionomie. Grâce à leur manière de vivre simple et naturelle, on ne voit pas de Cafres contrefaits ou difformes. De nombreux troupeaux de vaches leur fournissent en abondance du laitage, qui fait leur principale nourriture. Ils le mangent toujours caillé, et le conservent

dans des paniers de jonc d'un travail admirable. Leurs autres aliments sont la viande, ordinairement rôtie, le millet, le maïs et les melons d'eau, qu'ils apprêtent de plusieurs manières. Ils manquent entièrement de sel, et ne le remplacent par aucun autre assaisonnement. L'eau est leur unique boisson. Ce n'est que rarement qu'ils préparent une boisson enivrante avec de la farine de millet fermentée. Il n'est pas possible de les engager à manger de la chair des cochons domestiques, des lièvres, des oies ou des canards, ni d'aucune espèce de poisson. Tous ont un goût prononcé pour le tabac.

Très-passionnés pour la chasse, ils y vont par troupes nombreuses; les filles nubiles et les femmes assistent même quelquefois à ces parties, qui durent jusqu'à deux ou trois mois. La chasse des éléphants est la plus pénible. Rarement les Cafres parviennent à les percer assez profondément pour rendre la blessure mortelle. Ils ont un goût particulier pour les longs voyages. Le divertissement qu'ils affectionnent le plus est une danse extrêmement uniforme, roide et bizarre. Ils s'y accompagnent d'un chant fort désagréable. Le seul instrument de musique que l'on ait vu chez eux consistait en une baguette sur laquelle était tendue une corde de boyau; il est particulier aux Hottentots *Gonaquas* ou *Channaquas*, anciens habitants du promontoire méridional de l'Afrique, qui, depuis l'agrandissement de la colonie européenne, ont cessé de former une peuplade, et se trouvent actuellement disséminés dans la Cafrerie.

Le bétail tient lieu de tout au Cafre; il est, pour ainsi dire, l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Quelquefois le beuglement particulier d'une vache a quelque chose de si flatteur pour son oreille, qu'il n'a pas de repos qu'il n'en ait fait l'acquisition, et que pour l'avoir il la paye beaucoup au-dessus de sa valeur. Aussi le chien le mieux dressé n'obéit-il pas plus ponctuellement à son maître que les bêtes à cornes n'obéissent, chez les Cafres, à la voix de leur conducteur. Un coup de sifflet arrête soudain un nombreux troupeau de bœufs; un autre coup de sifflet suffit pour le remettre en mouvement. La culture des terres fournit aussi aux Cafres une partie de leur subsistance; mais les femmes sont chargées de cette besogne.

Il règne beaucoup d'ordre dans les ménages. La pluralité des femmes est permise, mais il n'y a que les gens aisés qui en prennent deux, et rarement davantage. Les femmes en général sont très-fécondes; cependant on trouve le plus d'enfants chez celles qui ne partagent pas la possession de leur mari avec une autre, et la polygamie n'y favorise pas la population autant qu'on pourrait le croire. L'habitation de chaque famille consiste en une cabane de forme circulaire et très-basse; sa construction est l'ouvrage de la mère et de ses filles.

Leurs habits sont faits de peaux de moutons ou de veaux, qu'ils savent préparer avec beaucoup d'art, qu'ils cousent avec du fil en fibres d'animaux, et qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Des anneaux d'ivoire qu'ils portent au bras gauche sont leur principal luxe. Toutes les femmes ont le dos, les bras et le milieu de la poitrine sillonnés de lignes parallèles à égale distance. Ces incisions, qui, dans leur opinion, servent à relever la beauté, se font en introduisant un poinçon, en guise de bistouri, sous l'épiderme, qui se déchire à mesure qu'on relève le poinçon. La circoncision est généralement en usage chez les Cafres; on la pratique à l'âge où le jeune homme approche de la puberté, sans y attacher aucune idée religieuse.

Les enfants traitent leurs parents avec beaucoup d'égards, et leur montrent pendant

toute la vie une soumission respectueuse. Les femmes ne prennent régulièrement aucune part aux délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde; mais en temps de guerre, lorsqu'on craint pour la vie des ambassadeurs, on députe des femmes pour transmettre des propositions d'accommodement à la horde ennemie; on est sûr qu'il ne leur sera fait aucun mal.

Un sentiment universel de bienveillance unit tous ces Cafres, et chaque individu considère le tort fait à un autre comme s'il était fait à lui-même; ils s'entraident dans le besoin avec un dévouement sans bornes. Quoique très-intéressés, ils mettent la plus grande bonne foi dans le commerce. L'hospitalité est à leurs yeux un devoir sacré qu'ils s'empressent de remplir : tout étranger est accueilli et fêté; on va, dit-on, jusqu'à lui donner une compagne pour la nuit.

Loin d'être une nation belliqueuse, les Koussas ont un penchant décidé pour la tranquillité et le calme de la vie pastorale; ils ne balancent cependant pas à prendre les armes quand il s'agit de défendre ou de faire valoir certains droits réels ou imaginaires. Leurs armes sont la zagaie ou la hassagaie, espèce de lance longue de 1^m,30 à 1^m,60, armée d'un fer de 15 à 30 centimètres, qu'ils savent lancer jusqu'à la distance de 15 à 20 mètres; le bouclier et la massue, qu'ils manient avec une dextérité surprenante. Le Cafre tient dans la main gauche un faisceau de zagaies, qu'il lance l'une après l'autre de la droite en courant sur son adversaire; il empoigne la dernière pour frapper à bout portant. Avant de commencer les hostilités, l'agresseur envoie à son adversaire des hérauts d'armes portant devant eux une queue de lion qui indique leur qualité et la nature du message dont ils sont porteurs. Lorsque l'armée de celui qui a déclaré la guerre est arrivée à proximité du camp de l'ennemi, elle fait halte, et envoie de nouveau des hérauts pour l'avertir de son approche. Si celui-ci n'a pas encore rassemblé toutes ses forces, il en informe son adversaire, qui est obligé d'attendre que l'autre ait complété son monde et soit prêt à le combattre. Ce n'est qu'à leurs voisins du nord-ouest, les Bosjesmans, qu'ils font une guerre perpétuelle; ils traitent ces brigands comme des bêtes féroces, les suivent à la piste pour en découvrir les repaires, et massacrent impitoyablement ceux qui tombent entre leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

Chaque horde de Cafres a ordinairement son chef héréditaire, appelé *inkoossie*. Lorsque plusieurs hordes se trouvent rassemblées dans un même canton, elles ont à leur tête un chef suprême, considéré comme le souverain du canton. Les chefs exercent un pouvoir presque absolu; en cas d'injustice ou d'usurpation, le conseil fait des remontrances au nom du peuple. Le droit du plus fort ne règne pas chez les Cafres; il n'est permis à personne d'être son propre juge, le cas excepté où un homme surprend sa femme en adultère. Malheureusement l'exemple de la corruption européenne exerce déjà une influence funeste sur les mœurs de ce peuple pasteur. L'arrogance des colons, les fraudes commises dans le trafic, l'abus de la force, joint aux instigations de quelques mauvais sujets de la colonie et à celle des Hottentots révoltés, ont amené des guerres désastreuses entre les Koussas et les colons.

L'arithmétique des Koussas se borne à l'addition, qu'ils font en comptant sur les doigts; ils manquent de signes pour retenir les dizaines. La plus grande mesure du temps est pour eux le mois lunaire; mais il en résulte bientôt une addition qui outre-

passé les bornes de leur arithmétique. Ils sont hors d'état de déterminer, pour le passé comme pour l'avenir, une étendue de temps un peu considérable. Ils réussissent mieux à indiquer avec précision une heure de la journée; c'est en étendant le bras vers l'endroit où le soleil se trouve alors sur l'horizon. C'est à cette ignorance de calcul et à la nullité absolue de chronologie qui en résulte qu'il faut attribuer le défaut de renseignements sur leur origine et sur l'histoire de leur nation.

En passant la rivière du Bassé, on entre dans le pays des *Tamboukis*. Cette tribu possède du fer et du cuivre mêlé d'argent; c'est du moins d'un métal semblable que se composent leurs anneaux. Parmi les peuplades éloignées de la côte, on indique les *Abbatounas* et les *Madouanas*; les premiers habitent près des sources du Mafumo, les seconds entre les Khojas et les Mamboukis.

La côte de Natal se termine par la baie de Lorenzo-Marquez, à laquelle un lac maritime, situé sur son bord septentrional, a fait donner le nom portugais de baie *da Lagoa*, c'est-à-dire de la Lagune. Les fertiles rivages de cette belle et grande baie ont souvent tenté l'ambition des Européens; cependant la rivière de Mafumo, ou Lagoa, qui s'y écoule, n'a encore été remontée jusqu'à sa source par aucun voyageur. Les *Zoulas*, ou *Hollontontes*, qui habitent les environs de la baie de Lagoa, forment une tribu assez importante pour pouvoir mettre 15,000 hommes sous les armes. Leur chef réside, dit-on, dans une petite ville nommée *Zoula*.

§ II. LES BETJOUANAS. — En remontant le Mafumo, on arriverait chez les nombreuses tribus de la nation des *Betjouanas*, qui a été visitée par des voyageurs partis du Cap. Le pays, situé entre le 20° et le 26° degré de latitude, offre un aspect agréable et varié; les forêts de mimoses sont entremêlées de beaux pâturages. Les Betjouanas sont partagés en plusieurs tribus; en entrant dans le pays par le sud, on rencontre d'abord celle des *Matchapings*, sur la rivière de Kourou-Mana; c'est une des plus faibles. Leur nombre s'élève à environ 10,000 hommes, femmes et enfants. Chez eux le pouvoir du chef passe du père au fils aîné; ce chef a droit au poitrail de tout animal tué par un de ses sujets. Ils n'ont aucune idée de la Divinité; cependant ils attribuent les événements fâcheux qui leur arrivent à la maligne influence d'un être malfaisant. A un degré plus au nord, sur la rivière Sétabi, se trouvent les *Mouroûlongs*; leur nombre s'élève à 10,000. En 1823, ces deux tribus, alors réunies à la source du Takoûn, formaient cette jolie ville de *Litakou*, dont Barrow nous a laissé un si brillant tableau, et que le voyageur Thompson a visitée peu de temps après qu'elle eut été abandonnée. Détruite dans une guerre civile, elle a été remplacée par la ville de *Rapanpan*, qu'on nomme aussi *Nouveau-Litakou*. L'ancienne ville avait 4,000 habitants; la nouvelle en a environ 5,000, occupant 800 huttes circulaires. Celle-ci est située plus bas sur la rivière du Takoûn.

Les *Matsarôquas*, à l'ouest, sur les bords inférieurs du Kouroumana, confinent avec les Hottentots Dammaras; non loin du Nouveau-Litakou, au nord des Mouroûlongs, sont les *Ouanketsis*. Les *Thammâkhas*, ou *Tamahas*, autrement nommés Briquas rouges, peuplade fort nombreuse, occupent plusieurs villages au nord-est des Matchapis, au sud-est des Mouroûlongs, et au nord des Kharamankeys, tribu de Hottentots-Koranas, avec laquelle ils vivent en bonne intelligence, en s'unissant même par des mariages réciproques.

La peuplade des *Khojas* ou *Gokas*, au nord-est des précédents, est très-nombreuse, mais peu connue. A trois grandes journées au nord-est des Ouanketsis, et droit au nord des Khojas, sont fixés les *Moukhouroûzis*, sous un chef renommé pour sa bravoure. Au nord-est de ceux-ci, habitent les *Macquinis*, la plus puissante, la plus riche et la plus industrieuse des peuplades betjouanas. Leur nom vient probablement de l'arabe *Kana*, qui signifie *forgeron*, parce qu'ils sont habiles à travailler le fer et le cuivre qu'ils tirent de leurs montagnes. Après les Macquinis, viennent, à ce que l'on croit, les *Biri*, peuple dont le nom nous a été transmis par les voyageurs portugais.

Toutes ces tribus cafres, dit Ritter¹, se distinguent par leurs mœurs hospitalières, leur douceur et leur prudence; si parfois ces Africains se sont montrés inhumains et cruels, c'est à leur commerce avec les Européens qu'il faut seul en attribuer la cause. Les habitants des côtes accueillent les naufragés avec bonté, souvent même ils les accompagnent à travers une étendue de plusieurs centaines de milles et les conduisent vers le sud au cap de Bonne-Espérance, ou vers le nord jusqu'à Sofala. Les Anglais furent reçus avec la même hospitalité par les Cafres de la côte de Lagoa, qui ne voient que rarement des Européens. Les habitants des hautes plaines dans l'intérieur du pays firent preuve des mêmes qualités lorsqu'ils virent pour la première fois des Européens; Barrow remarqua les mêmes vertus chez les Koussas; Truter, Sommerville et Lichtenstein chez les Betjouanas; Pedro da Anhaya chez les Cafres de Sofala, et Baretto chez les Cafres de Manica.

Les *Ouanketsis* ou *Wanketzens* habitent un pays montagneux vers le nord et vers l'est, arrosé par de nombreuses rivières dans cette direction, mais manquant d'eau vers le sud et vers l'ouest. Leur roi réside à *Malita*; mais leur ville principale est *Quaqué*, huit fois plus grande qu'aucune de celles des Betjouanas.

Plus loin on trouve chez les *Machâous* une ville nommée *Machâou*, avec 10,000 habitants, et plus loin, une autre nommée *Kourritchane*, dont la population s'élevait à 16,000, et où l'on travaillait le fer et le cuivre. La tribu qui habitait cette dernière ville se nommait *Maroutzis*. « Nous fûmes, dit Campbell, surpris de l'étendue de Kourritchane : chaque maison était entourée, à une distance convenable, d'un mur circulaire en pierre; quelques-unes étaient crépies et peintes en jaune à l'extérieur. Le sol de l'espace compris entre la maison et le mur était couvert d'argile aussi unie qu'un plancher, et balayé très-proprement. Nous aperçûmes enfin une vaste plaine environnée de montagnes, et dont la circonférence pouvait être d'une centaine de milles. On nous dit qu'elle abondait en buffles et en éléphants, et on nous montra plusieurs coteaux à l'est, sur lesquels il y avait des villes considérables². » Ce sont les Maroutzis et les Macquinis qui fournissent aux autres Betjouanas les couteaux, aiguilles, boucles d'oreilles, bracelets de fer et de cuivre que les voyageurs ont été si étonnés de trouver chez ces sauvages. Ils tirent le métal d'une chaîne de montagnes qui se projette entre eux et les Moukhouroûzis. Il paraît probable qu'ils touchent dans l'intérieur des terres aux derniers postes portugais du Monomotapa; car c'est par leurs relations que les autres Betjouanas avaient eu la première notion d'hommes

¹ *Géographie comparée, Afrique, tome I^{er}.*

² John Campbell, *Travels in southern Africa, etc.*, Lond., 1822.

blancs. Les Machàous mangent avec délices toutes sortes d'animaux, même en putréfaction. Les Maroutzis se barbouillent le corps d'argile blanche, depuis les pieds jusqu'à la tête; ils portent une sorte de turban fait de peau de sanglier et se couvrent les épaules de peau de panthère.

Ces diverses peuplades, soumises à des chefs particuliers qui souvent se font la guerre, sont unies par la langue, les mœurs et les habitudes. Grands voyageurs, tous les Betjouanas se connaissent très-bien; les fils des chefs qui prétendent à la succession sont même tenus de faire des courses lointaines, pour former des liaisons d'amitié et des alliances utiles à leur tribu en cas d'événement. Moins élancés que les Cafres et aussi bien proportionnés, ils ont des formes encore plus élégantes: la teinte brune de leur peau tient le milieu entre le noir brillant des nègres et le jaune terne des Hottentots; la coupe de leur figure ressemble parfaitement à celle des Koussas; seulement on y rencontre plus fréquemment des nez arqués et des lèvres à l'euro-péenne; souvent l'expression de leurs yeux annonce l'homme dont la sensibilité est déjà active sans être encore raffinée; leur mine, leurs gestes, leurs muscles, retracent les mouvements de leur âme; leur langue est sonore, riche en voyelles et en aspirations, bien accentuée; une déclamation voisine du chant, jointe à une grande douceur, lui prête tout le charme de l'italien.

Avides d'instruction, ils assaillent les étrangers de questions, et les importunent souvent par l'excès de leur curiosité. Pour mieux examiner, ils touchent à tout ce qui leur est nouveau, et, pour peu qu'un objet leur convienne, ils le demandent; mais un refus ne les offense pas. La facilité de leur mémoire se manifeste par la promptitude avec laquelle ils retiennent toutes les dénominations hollandaises, et même des phrases entières, qu'ils prononcent mieux que les Hottentots nés dans la colonie. Beaucoup plus éloignés de l'état de nature que les Cafres, ils connaissent l'art de la dissimulation, et savent ménager avec adresse leurs intérêts personnels. Remuants et toujours actifs, même sans occupation déterminée, ils ne dorment jamais le jour; en temps de pleine lune, ils passent même souvent les nuits à danser et à chanter. Très-bornés dans leurs appétits, ils s'endurcissent à la fatigue en courant des jours entiers sans prendre d'autre nourriture que celle qui s'offre sous leurs pas dans les plaines incultes et découvertes de quelques contrées arides. Chez eux, ils vivent communément de lait caillé. Les viandes que la chasse leur fournit sont leur mets favori; ils tuent rarement du bétail. Ils mangent la chair d'hyène, de loup, de renard, de chat, de cygne; mais ils ont une horreur invincible pour le poisson. La cendre dans laquelle ils rôtissent les viandes remplace le sel, dont leur pays manque absolument. Ce n'est qu'au dernier besoin qu'ils boivent de l'eau; ils ne s'en servent pas non plus pour se laver. Ils ignorent l'art que possèdent les Koussas d'extraire des grains une boisson fermentée; mais le vin et l'eau-de-vie, présentés par les Européens, les ont sur-le-champ séduits. L'emploi de certaines herbes en fumée ou en poudre leur était familier longtemps avant l'arrivée des Européens. Leurs vêtements, très-propres, sont faits avec les peaux de divers animaux, tels que civettes, chacals, chats sauvages, antilopes. Les hommes assujettissent les parties sexuelles sous un bizarre bandage de cuir, et les femmes portent plusieurs tabliers les uns au-dessus des autres: elles voilent surtout avec soin la poitrine, en laissant le ventre à découvert.

Parmi leurs ornements, on remarque surtout les boucles de cuivre jaune, dont six à huit leur pendent à chaque oreille, ainsi que les bracelets élastiques du même métal, et les larges anneaux d'ivoire qu'ils mettent à la partie inférieure du bras. N'ayant pas de scie, ils font amollir l'ivoire dans du lait, et le taillent ensuite péniblement avec le couteau. Ils paraissent posséder l'art de faire du fil d'archal. La construction de leurs maisons et des enclos de leurs étables les distingue surtout avantageusement des autres peuples de l'Afrique méridionale; mais les femmes seules en ont le mérite. La forme de ces maisons est généralement circulaire; la distribution des parties paraît varier selon les localités et les saisons: l'intérieur en est clair, frais et bien aéré. La poterie forme un autre genre d'industrie réservé aux femmes: elles y emploient la même argile ferrugineuse mêlée de mica qui leur sert pour s'enduire le corps. Les pots, d'une forme exactement hémisphérique et sans pieds, sont très-forts, malgré leur peu d'épaisseur. Elles font aussi des cruches qui ont le cou très-étroit, et dans lesquelles le lait se conserve longtemps frais. Les Betjouanas montrent encore beaucoup d'intelligence dans le métier de forgeron. Leurs instruments sont des marteaux et des tenailles de la même forme que les nôtres, seulement un peu plus grossiers; une grande pierre leur sert d'enclume. Ils savent tremper le fer, et quoique mal pourvus d'outils, ils se chargèrent de réparer les voitures et les outils en fer des Hollandais qui étaient venus les visiter. Ils attachèrent un grand prix aux scies, aux limes, ciseaux et clous qu'on leur faisait voir, et ils en comprirent sur-le-champ l'usage. L'écorce de plusieurs arbres et les filaments de quelques espèces de joncs leur fournissent de quoi faire des ficelles très-fortes. L'art avec lequel ils taillent des figures sur les gaines de leurs couteaux, sur leurs hassagaies, sur leurs cuillères et autres ustensiles de bois, prouve qu'ils ne manquent pas de dispositions pour la sculpture.

Les Betjouanas ont une idée de l'âme, dont ils placent le siège dans le cœur: ils disent d'un homme honnête qu'il a le cœur blanc: ils associent de même les idées de méchant et de noir. La probité, la loyauté et la bravoune sont chez eux les premières vertus; mais les droits de propriété ne leur sont pas très-sacrés. Ils croient à un maître invisible de la nature, distributeur suprême des biens et des maux, qu'ils appellent *mourino*, mot analogue à *mourinna*, roi ou seigneur; le sentiment qu'ils éprouvent à son égard paraît être plus voisin de la crainte que de l'amour. Le grand prêtre qui préside aux cérémonies religieuses est le second personnage après le roi. Ces cérémonies sont principalement la circoncision des garçons et la consécration des bestiaux. Les prêtres sont encore chargés de l'observation des astres et de l'arrangement du calendrier: ils divisent l'année en treize mois lunaires, et distinguent les planètes des autres étoiles. C'est à des idées religieuses que se rapporte sans doute aussi la manie qu'ont les Betjouanas de deviner l'avenir au moyen d'une espèce de dés pyramidaux faits avec des ongles d'antilope. L'œuvre de leur conversion au christianisme a été tentée; ils ne sont pas intolérants, mais ils ont l'air de rire de nos dogmes et de se moquer de notre culte. Un seul missionnaire leur a inspiré quelque considération et même quelque attachement, parce qu'il leur fit connaître la charrue. Ils ont pour armes une hassagaie, peu différente de celle des Cafres, et une massue. Depuis quelques années, ils se servent aussi contre les Boschimans des mêmes flèches empoisonnées qu'ils enlèvent à ces implacables brigands, car ils ne savent pas les

faire. La population, au lieu de diminuer par les fréquentes guerres, s'accroît chez les tribus victorieuses du nombre des femmes ennemies qu'on emmène prisonnières, ainsi que les enfants en bas âge. Sans connaître encore la traite des esclaves, les Betjouanas semblent déjà deviner les avantages qu'ils pourraient retirer de la vente de leurs prisonniers.

La disproportion entre le nombre des hommes et des femmes, générale dans les pays qui avoisinent le tropique, a fait naître et perpétuer la polygamie, en même temps qu'elle retient les femmes dans une sorte de servilité. Aussitôt qu'un jeune homme peut penser à s'établir, il emploie une partie de son bien à l'acquisition d'une femme, qui lui coûte ordinairement dix à douze bœufs. La première occupation de la nouvelle mariée est de bâtir une maison, pour la construction de laquelle elle doit elle-même abattre le bois nécessaire; quelquefois sa mère et ses sœurs l'aident dans ce travail. La construction d'une étable avec son enclos, la culture des champs et tous les soins du ménage font également partie des devoirs serviles d'une femme betjouane. Quand le troupeau s'est accru en nombre, le Betjouana pense à augmenter sa famille en achetant une seconde femme, qui est également obligée de bâtir une maison avec étable et jardin. Ainsi le nombre des femmes qu'un homme possède donne la mesure de sa richesse. Les femmes paraissent très-fécondes, et un Betjouana entouré de sa nombreuse famille ne ressemble pas mal à un patriarche, tel que la Bible nous en offre le tableau.

Les *Barrolongs* habitent au nord des Betjouanas, à dix journées de marche; ils ont de grandes villes; ils savent fondre le fer et le cuivre; ils sculptent avec art le bois et l'ivoire; leur sol fertile est ombragé d'arbres et arrosé de rivières. Voilà ce que les Betjouanas ont appris aux voyageurs européens; mais ils y ajoutaient des circonstances contradictoires.

§ III. BASSIN DU LAC N'GAMI. — PAYS D'INHAMBANÉ ET DE SOFALA. — La côte africaine, depuis la baie de Lagoa jusqu'au cap Delgado, est censée appartenir aux Portugais, qui y ont en effet quelques établissements. On l'appelle *côte de Mozambique*, et on la divise en pays d'*Inhambané*, de *Sabia*, de *Sofala*, de *Mozambique*, de *Quérimbé*. Le caractère général de ces pays est d'être traversé par un grand nombre de cours d'eau, les uns très-courts et descendant des terrasses voisines du littoral, les autres très-étendus et traversant par des chutes les étages successifs que présentent les montagnes parallèles à la côte. La seule partie de ces montagnes qui soit un peu connue est celle appelée monts *Lupata*, qui traverse le Monomotapa et que coupe le Zambèze.

Le pays d'*Inhambané* s'étend de la baie de Lagoa à la rivière d'*Inhambané*: il est couvert de pâturages et dépourvu de bois. Chaque village a son chef indépendant. On y trouve deux chétifs établissements portugais: celui de *Lorenzo-Marquez*, dans la baie de Lagoa; celui d'*Inhambané*, près de l'embouchure de la rivière de même nom, avec un bon port. Le principal cours d'eau de ce pays, et qui se jette dans la baie de Lagoa, paraît être le *Limpopo*, qui va prendre sa source dans les montagnes de l'intérieur, et traverse des pays dont les noms seuls sont connus.

Au nord de ce grand cours d'eau est le désert de *Kalahani*, région couverte d'une verdure sèche, rare et frisée, que les animaux ne peuvent brouter. Néanmoins on y trouve des éléphants, des rhinocéros, des buffles, des autruches, des girafes, etc.

Au nord de ce désert est le bassin du lac N'gami, que nous allons décrire avant de continuer notre description du littoral.

D'après les observations des voyageurs Campbell, qui l'a visité en 1852, et Anderson, qui l'a visité en 1853, le lac *N'gami* n'aurait que 60 à 70 milles de longueur sur 10 à 15 de largeur. Ses bords, au sud et au levant, sont déprimés, sablonneux et difficiles à reconnaître; au nord et au couchant, ils sont au contraire élevés; mais partout il est enveloppé d'une ceinture de joncs et de roseaux qui le rendent presque inaccessible. Il est principalement alimenté par le *Teogé*, rivière peu large, mais très-profonde, qui vient tortueusement du nord-ouest; elle déborde souvent, et prend alors l'aspect d'une mer couverte de joncs et de roseaux, au milieu desquels apparaissent quelques îles. Le déversoir du lac est le *Zouga*, grand cours d'eau qui a 180 mètres de large; il coule avec une extrême lenteur, et, après un cours évalué à 30 journées de voyage, disparaît dans des sables et des marécages.

Le bassin du lac N'gami est fertile, malsain, couvert de dattiers et d'arbres à fruit; il est habité par les *Batounas* ou *Bichuanas* et les *Bayeyés*: ceux-ci sont les indigènes conquis; ceux-là les conquérants et dominateurs. Ces peuples cultivent deux espèces de blé, le tabac, une sorte de fève, etc. Ils conservent leurs céréales dans de grands paniers faits de feuilles de palmier. Ce sont les femmes qui travaillent la terre; les hommes se livrent à la chasse et à la pêche. Les Bayeyés sont perfides, voleurs et menteurs; ils aiment beaucoup la danse et les liqueurs fortes; ils ont plusieurs femmes. Leurs cabanes sont rondes et recouvertes en nattes de jonc. Ils possédaient autrefois de nombreux troupeaux; mais les Batounas s'en sont emparés, et ils n'ont plus que des chèvres. Ils font commerce de pelleteries, de plumes d'autruche, d'ivoire d'éléphant et d'hippopotame, etc.

Sur les bords du Teogé est le pays de *Bawicko*, dont le chef-lieu est *Libabi*, grand marché pour les peuples de l'intérieur. Ce pays est plat et couvert de broussailles. Les habitants passent pour industriels, probes, adonnés à l'agriculture. Ils savent aussi travailler le minerai de fer.

Au nord du bassin du lac N'gami se trouve le bassin du Zambèze, que nous retrouverons tout à l'heure. Revenons sur le littoral.

Le pays de *Sabia* est à peu près inconnu. La côte de *Sofala* est arrosée par la rivière de même nom, qui passe à *Zimbaoë*, ancienne capitale du Monomotapa. On y trouve deux comptoirs portugais, *Sofala* et *Inaquea*. Le premier a dans ses environs des mines de fer et de cuivre. Le Sofala formait autrefois un royaume très-puissant. Sa richesse en or est devenue un lieu commun chez les géographes arabes; mais ce métal précieux venait sans doute de l'intérieur. Le sol est fertile, le climat tolérable. De nombreux récifs et bancs de sable font redouter les approches de la côte. On prétend que parmi les habitants il y a une race d'une taille gigantesque, qui livre ses prisonniers de guerre à une nation de l'intérieur pour être dévorés. Ceux de la côte ont adopté la religion mahométane et en partie la langue arabe. Ils ne savent pas teindre leurs étoffes de coton. A l'ouest de Sofala se trouve l'ancien empire de Monomotapa, qui comprend une partie du bassin du Zambèze.

§ IV. BASSIN DU ZAMBÈZE. — D'après les voyageurs Livingston et Oswel, qui l'ont visité en 1851 et en 1853, ce grand fleuve prendrait sa source dans l'intérieur de

l'Afrique, à plus de 2,000 kilomètres de l'Océan, et il serait le même que le *Liambay*. Le principal pays que celui-ci traverse est le *Batotzé*, qui offre de riches pâturages, dont les herbes atteignent 3 mètres de hauteur; le bétail y est très-nombreux; on n'y trouve pas de bois, et la vallée du fleuve est enceinte par des plateaux de 80 à 100 mètres. Dans ce pays, le *Liambay* forme des îles nombreuses, et a son cours interrompu par des cascades; son lit a dans quelques endroits 1,600 mètres de largeur. Il est sujet à des débordements périodiques; aussi les villes et villages de ses bords sont-ils placés sur des hauteurs; ainsi est-il de *Nariélé*, la capitale du pays, qui a, dit-on, 1,000 habitants.

Au sud du *Barotzé*, le *Liambay* arrose le *Makololo*, qui est aussi parcouru par le *Tschobé*, l'un de ses affluents : « C'est un plateau immense, dit M. Livingston, où nous avons voyagé des centaines de milles sans rencontrer une colline un peu saillante; il est entrecoupé de nombreuses rivières, entre lesquelles s'étendent de vastes marécages très-difficiles à traverser. » Les produits européens ont pénétré dans ce pays, où le trafic des esclaves a été introduit par les Portugais de Mozambique. Au sud du pays de *Makololo* se trouve le bassin du lac N'gami.

Après le confluent du *Tschobé*, le *Liambay*, qui avait coulé jusque-là du nord au sud, tourne à l'est, et garde cette direction jusqu'à la mer. Il arrive ainsi dans le *Monomotapa* sous le nom de *Zambèze*. Il arrose *Chicova*, établissement portugais, au-dessous duquel il fait une grande chute, *Tête*, autre établissement portugais; puis il traverse la chaîne des monts *Lupata* par des chutes nombreuses, arrose *Sena* et *Chaponga*, établissements portugais, et finit par un vaste delta d'embouchures : la principale est le *Quillimani*. Ce fleuve a dans quelques endroits 4 kilomètres de largeur.

Dans sa partie inférieure, son affluent principal est le *Manzora*, qui arrose le pays de *Manika*. Ce pays a fait partie de l'empire du *Monomotapa*, et son chef-lieu est *Manika*, où se fait un grand marché d'or. Il est montueux, pittoresque et bien peuplé. Les montagnes qui le bornent en partie sont élevées et couvertes de neiges épaisses : il en résulte un froid si violent que l'on court souvent risque d'y périr. On y trouve de l'or natif, mais au milieu d'une gangue de quartz. On en ramasse aussi dans le sable des rivières. Les tribus des *Botangas* sont habiles à exploiter ces richesses.

A l'ouest du *Manika*, dans le bassin du *Zambèze*, se trouve le *Monomotapa*, qui abonde en riz, en maïs, en fruits, en bestiaux; il est cultivé le long des fleuves; mais le reste du terrain, quoique inculte, paraît fertile, puisqu'on y trouve de vastes forêts peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de bœufs sauvages nommés *mérours*, de tigres, de zèbres, d'antilopes et de singes. Les hippopotames et les tortues parviennent à une grosseur énorme. Les Portugais ont élevé un petit nombre de bêtes à cornes; mais les chevaux manquent tout à fait. Ce pays a des mines d'or, qui consistent principalement en dépôts de transport ou d'alluvion, que les eaux ont entraînés des terrasses formées par les montagnes de ce pays. Ces dépôts consistent en sables aurifères mêlés à une terre rougeâtre, que l'on exploite par le lavage. L'or y est en paillettes ou en lingots, ou pépites ramifiées ou tuberculeuses. On y trouve aussi du fer en abondance. Les habitants du *Monomotapa* savent très-bien le travailler; ils en font des haches très-tranchantes, des pipes et différents ustensiles.

Le nom de *Monomotapa* désignait autrefois un grand empire dont le souverain étendait sa domination sur un grand nombre de rois vassaux. Les grands édifices de Boutoua, couverts d'inscriptions dans une langue inconnue, semblent les muets témoins d'une ancienne civilisation qui se sera éteinte au milieu des guerres civiles. Par suite de ces guerres, l'empire se partagea, en 1759, en plusieurs États rivaux, où dominent les chefs de plusieurs peuples cafres, et qui nous sont presque entièrement inconnus. Les principaux sont les *Bororos*, les *Cazembes*, les *Moviza's*, les *Maravi's*, les *Mongas* et les *Meropoua's*.

Les *Bororos* habitent la partie septentrionale de l'ancien Monomotapa ; ils occupent les deux rives du Zambèze entre les établissements portugais de Sena et de Tête. On les représente comme assez avancés dans la civilisation. Les *Cazembes* sont très-peu connus. On dit qu'ils habitent les bords d'un grand fleuve qui se jette dans le lac Maravi. Ils sont gouvernés par un roi qui paraît être un des princes les plus puissants de l'ancien empire du Monomotapa. Ses soldats sont bien disciplinés et manœuvrent au moyen de signes ; ils sont armés de lances et de couteaux courts, de forme oblongue, fabriqués dans le pays, et se couvrent de boucliers légers faits en écorce d'arbre. *Lucenda*, capitale des Cazembes, est entourée d'une épaisse haie et d'un fossé profond.

Les *Moviza's*, paisibles, industriels et commerçants, sont tributaires des Cazembes, qu'ils avoisinent au sud-est. Les *Maravi's* possèdent la plus grande partie de l'ancien territoire du Monomotapa. Ils sont gouvernés par un chef qui prend le titre de *Quitevo*, et qui passe pour un des plus puissants de cette partie de l'Afrique. Ils doivent leur nom au lac *Maravi* ou *Nyassi*, qui borde leur territoire, et dont on ne connaît pas les dimensions ; il est parsemé de nombreuses îles peuplées de nègres. Leur pays abonde en fer, dont ils fabriquent les instruments nécessaires à la culture. Une de leurs villes, située au bord du Maravi, porte le nom de ce lac. Plusieurs tribus des *Maravi's* entravent le commerce des *Moviza's* avec l'établissement portugais de Tête par les déprédations qu'ils exercent sur les caravanes.

Les *Mongas* occupent la rive droite du Zambèze. Ils sont belliqueux, et n'ont jamais été soumis aux empereurs du Monomotapa. Les *Meropoua's* ne sont pas moins importants, mais ce sont les moins connus de tous les peuples que nous venons de passer en revue.

Les Portugais ont des établissements assez importants dans l'ancien empire du Monomotapa et sur le cours du Zambèze.

Tête ou *Tette*, chef-lieu d'un gouvernement portugais, est située sur un terrain qui s'élève sur la rive droite du Zambèze, à 450 kilomètres dans l'intérieur et à 200 à l'est de la grande cataracte. Cette ville renferme des maisons en pierres et une église. Elle est défendue par un fort et quatre bastions. La ville de *Séna*, beaucoup plus bas, est à 360 kilomètres de l'embouchure du fleuve ; elle appartient au même gouvernement que Tête ; elle en était autrefois le chef-lieu. On y compte 2,000 habitants. Ses maisons sont construites en briques séchées au soleil, couvertes de roseaux et de chaume. Sa position dans une vallée exposée fréquemment aux inondations du Zambèze en rend le séjour malsain. Cette ville a un fort et un gouverneur particulier.

Les Portugais possèdent encore le poste de *Chicova*, jadis célèbre par les mines d'argent situées dans ses environs. Cette ville est à 260 kilomètres à l'ouest de

Tête. Le poste de *Massapa*, près des mines d'or du mont Foura, à 200 kilomètres de Zimbaoé, n'est qu'un village auquel ces mines donnent de l'importance. On remarque dans ses environs des pierres taillées qui étaient jadis posées les unes sur les autres avec beaucoup d'art, mais sans mortier. Serait-ce encore un exemple de ces monuments dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui rentrent dans la classe de ceux qu'on est convenu d'appeler druidiques ? Le poste de *Zambo*, où l'on fabrique de la vaisselle d'or, appartient aussi aux Portugais. Il est situé dans une île du Zambèze. Enfin nous devons nommer *Luabo* et *Quillimané*, deux petits ports aux embouchures du Zambèze et qui ont dans leurs environs de magnifiques rizières.

En remontant vers le nord, nous ne traverserons que des pays à peu près inconnus : tel est le *Jambara*, contrée montagneuse, au sud-est du lac Maravi, et arrosée par une grande rivière appelée *Mangaza*, affluent du Zambèze. A l'ouest se trouve le *Mocanda*, habité par des Maravi's. Au nord de ce pays s'étend le *Mouloua*, État puissant et peuplé, où la civilisation a fait plus de progrès que dans le reste de l'Afrique orientale. Les habitants emploient pour se vêtir des produits de manufactures européennes apportés des comptoirs portugais ; ils livrent aux *Cassanges*, situés dans leur voisinage, le cuivre que ceux-ci vendent aux Portugais. La capitale porte aussi le nom de *Mouloua* ; elle est grande et propre.

Au nord du Mouloua, les *Monjous*, peuples plus doux que la plupart de leurs voisins, entretiennent des relations commerciales avec Mozambique. Suivant les descriptions de Bruce et de Salt, ils forment une des plus laides races nègres de toute l'Afrique. Ils ont les pommettes saillantes, les lèvres grosses et pendantes, les cheveux courts, crépus et laineux, et la peau très-noire. Leurs armes, qu'ils emploient, sont l'arc, la flèche et une courte lance. Les Monjous portent toujours sur eux de quoi faire du feu ; leur appareil se compose de deux morceaux de bois noir qu'ils savent frotter de manière à les mettre en combustion en très-peu de temps. Ce peuple habite la pente méridionale des montagnes de Dyre et de Tégla.

Une question intéressante, c'est la possibilité qu'il y aurait pour un voyageur européen de traverser le pays inconnu entre le Monomotapa et le Congo. Les marchands d'esclaves portugais et africains ont déjà plusieurs fois conduit des convois de nègres d'Angola à Séna et de Séna à Angola. Les deux postes de *Pedras-Negras*, dans l'intérieur du Congo, et de *Chicova*, dans l'intérieur du Monomotapa, sont les points de départ respectifs ; la route est de 1,300 kilomètres et n'est achevée que dans une saison entière ; on rencontre des hordes errantes et on traverse des plateaux élevés où l'on recueille de l'or en poudre.

§ V. MOZAMBIQUE. — Si nous revenons sur le littoral, nous trouvons la côte proprement dite de *Mozambique*, qui présente partout des récifs dangereux entremêlés d'un grand nombre d'îlots. Les rivières, quoique très-larges à leur embouchure, ne viennent pas de loin ; elles ont leurs sources au pied d'une longue et haute chaîne de montagnes à laquelle les pics dont elle est hérissée ont fait donner le nom portugais de *Picos fragosos*. Le sol y est fertile et produit en abondance du riz, du millet et des fruits. Là se trouve le chef-lieu des possessions portugaises sur toute cette côte et qui lui a donné son nom, *Mozambique*. Elle est située dans la baie de Mossoril, sur un îlot voisin de la côte et qui offre un port très-sûr, quoique d'une entrée difficile.

Là s'arrêtent et séjournent les vaisseaux portugais qui vont aux Indes ; autrefois ils y prenaient des esclaves qu'ils transportaient dans leurs possessions indiennes ; aujourd'hui ils en exportent de l'ivoire en grande quantité, de l'or, des gommés, des drogues, des peaux de tigres, des écailles de tortues, etc. La ville est assez bien bâtie ; ses rues sont régulières et ses maisons assez belles. Sa population, de 6,000 âmes, se compose d'Européens, de noirs, de Banians, qui forment exclusivement la classe des artisans. A l'entrée et faisant face à la rade, est une citadelle défendue, comme tous les forts portugais, par une garnison composée de condamnés.

Mozambique est fort insalubre : c'est ce qui a fait bâtir dans la presqu'île de *Cabo-ceiro*, laquelle forme en partie la baie où se trouve l'île de Mozambique, une ville nouvelle, *Mossoril*, qui a déjà 10,000 habitants. Le gouverneur s'y est bâti un palais qui s'élève au-dessus d'une forêt de cocotiers et de mangoustiers.

La domination portugaise ne s'étend guère, sur toute la côte, au delà des portes de ces deux villes, le pays étant infesté par les *Landias*, nègres sauvages, qui menacent sans cesse et pillent souvent les établissements européens. Ces tribus appartiennent à la nation des Makouas, qui, suivant Salt, ont les lèvres grosses et pendantes, et sont généralement très-laid. Les femmes ont l'épine dorsale très-courbée et le derrière saillant presque autant que chez les Hottentotes. Dans l'état sauvage, les Makouas sont très-féroces ; comme esclaves, ils sont, au contraire, très-soumis ; et lorsqu'on les emploie comme soldats, fidèles et braves. Ils se passent des anneaux dans le nez et se liment les dents de manière à les rendre aussi aiguës que de grosses dents de scie ; enfin ils se défigurent par de fortes incisions sur le front, le nez et le menton. Comme les Cafres, ils sont robustes et ont les formes athlétiques ; ils ont pour armes des lances et des javelots avec des pointes empoisonnées ; cependant ils commencent aussi à acheter, des Arabes et des Portugais, des mousquets et autres armes à feu. Ils s'en sont même déjà servis pour attaquer les Portugais de la péninsule de Cabo-ceiro, qui ne purent leur résister qu'avec le secours d'autres Makouas de la côte et des troupes portugaises de Mozambique ; celles-ci se composent elles-mêmes en grande partie de Makouas, qui, vendus d'abord comme esclaves, passent ensuite dans les régiments¹.

La partie septentrionale de la côte et du gouvernement de Mozambique prend le nom de *Querimbé*, de celui d'une petite île où les Portugais ont un fort et où ils tolèrent le commerce français. Les autres îles du groupe de Querimbé sont : *Amice*, *Malongue*, *Matemo*, *Passerau*, *Rogue* et *Oïbo* ou *Ibo*. Cette dernière est encore un des postes appartenant aux Portugais et où siègent leurs autorités. Les îles de cette côte obéissent à un cheik arabe vassal du Portugal et dont les possessions se terminent au cap Delgado.

La colonie de Mozambique est administrée par un gouverneur, dont le conseil se compose de trois personnes : l'évêque, le chef de la justice et le commandant des troupes. Ce gouverneur et les autres employés civils et militaires sont très-mal payés. Il résulte de cette parcimonie du gouvernement portugais une foule d'abus et d'injustices : ainsi les fonctionnaires, n'ayant pas de moyens d'existence suffisants, se voient forcés de s'engager dans des spéculations avec les cultivateurs et les marchands

¹ Ritter, *Géographie comparée*, Afrique, tome I^{er}.

d'esclaves. D'ailleurs, presque tous ces fonctionnaires, à l'exception des principaux, sont des criminels auxquels on a assigné comme lieu d'exil cette insalubre colonie.

Les possessions portugaises sur la côte orientale de l'Afrique comprennent 300,000 âmes.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

ZANGUEBAR ET AJAN.

§ 1^{er}. CÔTE DE QUILOA. — Le cap Delgado détermine la limite méridionale du *Zanguebar* ou la côte des *Zingues* ou *Zindges*. Les géographes arabes sont les seuls qui nous donnent une idée de l'ensemble de ce pays. Un grand fleuve qui paraît être le cours inférieur du Zebi, rempli de crocodiles, des déserts sablonneux, un climat brûlant, des léopards d'une très-grande taille, d'innombrables éléphants, girafes et ânes sauvages ou zèbres, de grands lézards et des serpents monstrueux, des mines de fer dont les habitants tirent leurs ornements favoris; pour toutes plantes alimentaires, le doura et la banane; pour toutes bêtes de somme, des bœufs, dont on se sert même dans la guerre: voilà les traits de géographie physique qu'on a pu rassembler dans les écrivains arabes. Selon eux, le pays des Zingues s'étend depuis l'Abyssinie jusqu'au pays des Makouas ou à la côte de Mozambique. Il a 700 milles arabiques de longueur. Le peuple vit sans loi et sans culte fixe; chacun adore l'objet de sa fantaisie, une plante, un animal, un morceau de fer; cependant on reconnaît un Dieu suprême.

Les Européens partagent le Zanguebar en cinq parties, qui sont, en allant du sud au nord, les côtes ou États de *Quiloa*, *Zanzibar*, *Monbaza*, *Mélinde* et *Magadoxo*.

Le Quiloa est parcouru par de nombreuses rivières, dont les plus remarquables sont le *Linuma* et le *Matoni*; elles sont navigables et peuvent recevoir à leur embouchure de grands navires. Le pays est habité par des peuples dont les noms seuls sont connus, et le littoral paraît former un État dit royaume de Quiloa. Ce littoral est généralement bas, semé de marais, bordé d'îlots et de récifs. L'intérieur produit des bois d'une espèce de teck aussi incorruptible que celui de Surate et propre à la construction des vaisseaux. La canne à sucre, le cotonnier, l'indigo y viennent naturellement. On y trouve le baobab, le tamarinier, le cèdre, l'arbre qui produit la gomme-copal, le cafier de Madagascar. Le gibier et les troupeaux de toute espèce d'animaux, principalement de bœufs sauvages, ainsi que les poissons d'eau douce et de mer y abondent. On voit souvent des éléphants, des rhinocéros, des panthères, des lions, des léopards, des zèbres venir sur le bord des rivières pour s'y désaltérer. Les fruits et les légumes y sont rares; il en est de même de la bonne eau. Le mil forme la principale nourriture des indigènes.

Le royaume de Quiloa est à la fois héréditaire et électif. La couronne ne peut sortir de la famille régnante, mais tous les parents du défunt au même degré y ont également droit, et le choix doit être fait entre eux par les diverses tribus de la côte. Le roi est nègre, et on lui témoigne beaucoup de respect; mais il est sous la tutelle d'un vizir arabe qui gouverne souverainement au nom de ce monarque titulaire; il peut

même le déposséder en conférant la dignité à un autre de son choix. Ce vizir est envoyé par le cheik de Zanzibar, vassal lui-même de l'imam de Mascate, en Arabie.

La capitale de Quiloa est dans une île de même nom située à un kilomètre de la terre ferme, vis-à-vis d'une péninsule formée par deux grandes rivières, dont la plus importante s'appelle le *Coavo*. Cette situation lui donne trois ports sûrs, spacieux et indépendants les uns des autres. La population de l'île est d'environ 3,000 individus. La ville n'est qu'un assemblage de misérables huttes construites en feuilles de cocotier; les rues sont des sentiers au milieu de champs de maïs. La maison du roi est seule construite en pierres. C'est un édifice à un étage, très-vaste et élevé d'environ 11 mètres. La ville est défendue par un fort qui domine la mer. Quiloa était, au commencement du seizième siècle, l'établissement le plus florissant de la côte; les relations portugaises du temps font un tableau brillant de son commerce et de son opulence. Des vestiges d'anciennes murailles attestent sa splendeur passée.

Le langage de Quiloa offre des ressemblances avec celui du Congo. Les femmes cultivent le mil et les patates; les hommes pêchent, chassent ou dorment; ce sont encore les femmes qui tressent quelques nattes et quelques étoffes grossières. On trouve sur la côte l'île de *Monfia*, qui n'est aujourd'hui peuplée que de bœufs sauvages que les habitants de Quiloa vont chasser.

§ II. CÔTES DE ZANZIBAR, DE MOMBAZA, DE MÉLINDE ET DE MAGADOXO. — La côte de *Zanzibar* ou de *Saouahil* est composée de divers pays sauvages et mal connus. On trouve d'abord le pays des *Pangani*, qui produit beaucoup de maïs et d'ivoire; il a pour chef-lieu une bourgade située sur la côte, et qui est tributaire de l'imam de Mascate. Dans l'intérieur on remarque le *Ouadoa*, dont les habitants sont anthropophages, et l'*Ousambara*, qui paraît traversé par une chaîne de montagnes, et a pour capitale *Fouga*. Les habitants sont de petite taille, patients et sobres; ils se nourrissent de bananes, et n'ont généralement qu'une femme. Ils sont gouvernés despotiquement par un roi qui dispose de leurs biens et de leur vie.

La partie la mieux connue de ce pays est l'île de *Zanzibar*, remarquable par sa grandeur et son importance; elle a 68 kilomètres de long sur 20 de large, et se compose de 4 îlots de corail recouverts de terre végétale. Les orangers et les citronniers y étalent leurs fruits dorés à côté des cocos et des bananes. Les légumes et le riz y abondent. Les villes sont ornées de mosquées. On porte le nombre des habitants à 60,000, dont 300 Arabes et les autres de race mixte. Le cheik est vassal de l'imam de Mascate. Les exportations consistent en esclaves, gomme, ivoire, antimoine et bleu de vitriol. La ville de *Zanzibar*, appelée *Hamuz* par les habitants, est la capitale de l'île; elle est devenue, depuis quelques années, une riche place de commerce. On porte sa population à 15,000 habitants, indigènes, Arabes, Hindous et nègres. Les Américains y viennent chercher la résine de copal, de l'ivoire et des cuirs, et y apportent des cotonnades et des piastres.

L'île de *Pemba* est encore plus fertile en fruits et en grains. Les habitants, peuple timide, s'habillent d'étoffes de soie et de coton.

Près de la côte, à l'embouchure de la rivière de Mombaza, dans une petite île de 20 à 25 kilomètres de circonférence, appelée aussi *Mombaza*, s'élèvent plusieurs villages arabes dont le plus considérable se nomme *Mombaza*: c'est le chef-lieu d'un

petit État. Les Portugais s'en emparèrent en 1529, et y élevèrent quelques petits forts. Ils en furent chassés par les Arabes en 1720. En 1824, les Anglais en prirent possession et y stationnèrent pour empêcher la traite des noirs, très-active alors dans cette partie de la côte d'Afrique; mais en 1826 ils évacuèrent cette île.

A 100 kilomètres au nord de Mombaza, *Mélinde*, regardée par quelques auteurs comme l'ancienne *Essina*, n'est plus cette cité que les Portugais embellirent et qui devint l'orgueil de ces rivages. Les oranges ornent encore ses jardins; mais, tombée au pouvoir des Arabes depuis 1698, elle n'est plus fréquentée que par des navires asiatiques et par quelques Européens. Cependant ses mosquées lui donnent toujours un aspect imposant du côté de la mer.

En continuant à remonter au nord, on trouve le pays ou royaume de *Magadoxo*, qui occupe, dit-on, sur la côte une longueur d'environ 300 à 350 kilomètres. Ce pays, arrosé par une grande rivière, abonde en grains, riz, fruits, bestiaux, moutons à poil roux, chevaux et chameaux. Les vastes forêts recèlent des lions, des panthères, des léopards et des autruches. La population est formée d'un mélange d'hommes blancs, olivâtres et noirs, qui ont adopté presque généralement l'idiome de leurs maîtres, les Arabes. On y compte quelques Abyssins chrétiens. Le roi et les grands sont vêtus depuis la poitrine jusqu'aux pieds; les gens du peuple vont à peu près nus; la reine porte pour marque distinctive une robe de soie ouverte et des cheveux ornés de plumes de diverses couleurs. Le roi rend justice en public, assisté de quelques conseillers. Les criminels sont livrés aux bêtes féroces, ou assommés avec une massue. Dans les voyages seulement, le roi est accompagné d'une escorte; du reste il n'a ni cour, ni garde, et personne ne le salue. La religion mahométane, qui domine, paraît s'allier au paganisme; car on voit différentes idoles dans les temples aussi bien que dans les maisons. Les violences exercées jadis sur cette côte par les Portugais, qui venaient y chercher des esclaves, ont laissé des souvenirs profonds, et l'on n'y accueille plus les Européens qu'avec méfiance et avec beaucoup de réserve.

La capitale, qui porte le nom du pays, est une grande et belle ville, bâtie à peu de distance du bord de la mer. On y remarque un palais, plusieurs mosquées et des maisons de pierres, avec des toits en forme de terrasse. Dans le lieu de la sépulture de la famille royale, situé près de Magadoxo, les tombeaux sont de marbre noir et blanc, et ornés chacun d'une coupole que surmonte une pyramide magnifique.

§ III. PEUPLES DE L'INTÉRIEUR. — Si maintenant de ce littoral si mal connu nous passons à l'intérieur de cette partie du continent africain, voici le peu de renseignements que nous trouverons. « Il existe, dit-on, au sud de l'équateur, entre la ligne équinoxiale et le 15° parallèle, et du 20° au 35° degré de longitude orientale, un large bassin dans lequel on rencontre des lacs, dont l'un a une très-grande étendue; les eaux sont douces, nourrissent beaucoup de poissons, et s'élèvent parfois en vagues tumultueuses. Ce bassin équatorial est analogue aux bassins du lac Tchad au nord, du lac N'gami au sud du continent; il est entouré de montagnes vers le midi, l'ouest et le nord; à l'est, il détermine une vaste plaine dans laquelle s'élèvent, dans la direction du sud-ouest, des massifs montagneux, complètement isolés, paraissant rejoindre la grande chaîne qui au nord limite le bassin. Ces massifs montagneux, qui coupent ainsi la grande plaine parallèlement à la côte orientale, sont ceux de l'*Ousambara*, du

Paré, du *Kisongo*, de l'*Ugono*, du *Kadiare*, du *N'dara*, du *Bura*, du *Jagga* et du *Kukuyn*. D'après les observations de M. Rebmann, ils ne forment pas une chaîne continue, mais ils laissent entre eux des espaces libres qui permettent au voyageur de les dépasser sans les gravir; entre cette ligne de montagnes et la côte de la mer des Indes, la grande plaine se relève pour former un bourrelet qui, vu de la côte, présente l'aspect d'une chaîne de montagnes : telle est à l'orient la limite de ce grand bassin équatorial ¹. »

Parmi les pays qui appartiennent à ce douteux bassin, les seuls que nous connaissons par les observations de M. Rebmann sont le *Taita* et le *Jagga*. Le *Taita*, au nord de l'Ousambara, a un sol fertile, un air pur et des chaleurs supportables, grâce à l'élévation des montagnes, qui atteignent 1,500 à 2,000 mètres. Le *Tagga* ou *Jagga* présente des montagnes dont le sommet est couvert de neiges : tels sont le *Kilimandjaro*, formé de deux sommités terminées par des dômes neigeux; le *Kenia*, qui paraît encore plus étendu et plus élevé, etc. Les plaines de Tagga sont tantôt stériles et inhabitées, tantôt couvertes d'une riche végétation et très-peuplées. Les hommes y vivent surtout de la chasse; les femmes cultivent la terre, et récoltent principalement du riz. Les mines de fer que renferment les montagnes sont exploitées. Il paraît qu'au dix-septième siècle les Portugais avaient tenté des établissements dans ce pays.

§ IV. CÔTE D'AJAN. — La côte d'*Ajan* ne présente à l'aspect du navigateur désolé qu'une masse de rochers et de sables, où de temps à autre on voit errer une autruche; elle s'étend depuis la côte de Zanguebar jusqu'au cap Guardafui. On y trouve les embouchures de quelques cours d'eau inconnus, des caps nombreux et pas de ports. Les habitants, aussi peu connus que ceux de l'intérieur de l'Afrique, ont le teint olivâtre, les traits réguliers, les cheveux longs, et paraissent être de même race que les Gallas. Ils sont généralement pasteurs, leur pays n'offrant guère que des pâturages et peu de parties cultivables. Ils possèdent de nombreux troupeaux de moutons à grosse queue.

Du cap Guardafui au détroit de Bab-el-Mandeb, la côte qui forme le bord méridional du golfe d'Aden est dite du *Somal* ou des *Somaulis*; elle paraît moins stérile, et offre de petits ports. Les principaux sont : *Barbarah*, située au fond d'une baie profonde, et *Zeilah*, située sur une langue de terre environnée de rochers, et qui est l'un des débouchés maritimes de l'Abyssinie. Cette dernière ville appartient à un État situé à l'est du royaume de Choa, et qu'on appelle *Harar* ou *Hourrour*. Le souverain a le titre d'imam, et il réside dans la ville d'*Adar*, située vers les sources d'une rivière qui finit sur la côte de Zanguebar. Les habitants paraissent de race galla, et sont souvent en guerre avec le roi de Choa. Le pays paraît montueux, couvert de forêts, et l'on dit qu'il produit des gommés, des résines, de la myrrhe, etc.

On ne connaît rien de l'intérieur du pays, lequel doit se trouver placé à l'est et au sud du cours présumé du Nil. Il est parcouru par les tribus sauvages et nomades des Gallas. C'est là qu'on plaçait autrefois le royaume de *Gingiro*, visité au dix-septième siècle par un jésuite, et dont l'existence est aujourd'hui très-douteuse.

¹ *Bulletin de la Société de géographie*, avril 1856.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

ILES AFRICAINES DE LA MER DES INDES.

§ 1^{er}. SOCOTRA. — En quittant le continent de l'Afrique par la pointe orientale, nous rencontrons d'abord l'île de *Socotra* ou *Socotora*, terre aride, pierreuse, presque entièrement dépourvue d'eau. Elle a la forme d'un triangle sphérique; son sommet est couronné par un promontoire appelé *Ras-Momé*, qui s'étend circulairement à l'est et présente une barrière aux flots de l'Océan. De ce côté l'île est tout à fait inabordable, mais au nord-ouest il y a un grand nombre de petites baies qui présentent un asile sûr aux vaisseaux. L'intérieur est hérissé de montagnes; le sol est généralement peu fertile, mais quelques parties au nord-ouest présentent des caractères de fécondité et sont couvertes d'excellents pâturages. Dans les vallées abritées, il croît le meilleur aloès que l'on connaisse, ainsi qu'une grande quantité de dattes. Outre le *mosunbrun*, ou la gomme retirée de l'aloès, l'île exporte du cinabre et du sang-dragon. La mer y rejette de l'ambre gris. Le corail et les polypiers y sont très-communs. Le climat est frais et tempéré à cause des fréquentes moussons qui viennent de la mer. Les arbres de haute futaie y sont fort rares. Les seuls animaux qu'on y trouve sont le chameau, le mouton, la chèvre, l'âne, le chat et la civette. Les vaches sont généralement fort belles, et les indigènes fabriquent le *ghih*, fromage très-recherché dans les contrées voisines. Les scorpions, les myriapodes, une grosse araignée, nommée *nargule*, et dont la morsure est dangereuse, les fourmis sont très-communs dans les plaines. Parmi les oiseaux, on remarque un petit oiseau à bec rouge et à plumage pourpre-doré qui fait entendre un cri semblable à la voix humaine.

La population, de 4,000 âmes, est composée d'Arabes, qui dominent le pays, d'esclaves musulmans et des anciens habitants isolés dans les montagnes et qui sont chrétiens jacobites. Il paraît en effet que cette île aurait été peuplée par une colonie syrienne ou arabe envoyée par Alexandre le Grand et qui devint chrétienne au troisième siècle. Au seizième siècle, l'île avait encore son évêque. Elle tomba alors au pouvoir d'un petit prince de la côte d'Arabie, le sultan de Kesheim, et il y est resté jusqu'en 1835, que les Anglais l'ont achetée pour 500,000 francs. C'est en effet une position très-importante, qui commande, avec Aden, l'entrée de la mer Rouge, la mer d'Oman et l'Afrique orientale.

Le chef-lieu de l'île est *Tamarida*, petite ville bien bâtie en amphithéâtre sur une colline qui borde la mer. Elle ne fait point de commerce.

§ II. LES SEYCHELLES. — A trois cents lieues marines au sud de Socotora, s'étend une série de petits archipels découverts par les Portugais, mais qui jusqu'à nos jours restaient mal déterminés. Le groupe le plus occidental, connu sous le nom d'*Amirantes*, est composé de douze petites îles peu élevées, fournies d'eau douce, abondantes en cocotiers et peuplées de tourtereaux. Un groupe plus oriental, et qui appartient aux Anglais, a reçu le nom de *Seychelles*; il se compose de trente îles et îlots. La plus grande, *Mahé*, n'est qu'un ensemble de montagnes escarpées se dirigeant

du nord au sud et atteignant près de 1,500 mètres de hauteur; sa circonférence est d'environ 80 kilomètres. Elle est bordée de récifs et cependant abordable presque partout. *Port-Victoria*, capitale de l'île et résidence du commandant anglais, a un excellent port formé de deux bassins communiquant entre eux par un chenal intérieur. En dehors du port, la rade peut contenir facilement trois à quatre cents bâtiments de toute grandeur, qui se trouvent abrités par plusieurs îlots, excepté au nord. Les habitations sont éparses et entourées de jardins.

Les Seychelles appartenaient autrefois à la France, et leurs habitants descendent en grande partie des colons de Maurice et de Bourbon.

La petite île des *Palmiers* se fait encore distinguer dans cet archipel par une production particulière : c'est l'espèce de palmier qui donne naissance au fruit nommé la *noix maldive* ou le *coco de mer*. Ce fruit n'a probablement rien de particulier, si ce n'est sa forme, qui présente l'image de deux cuisses. Le noyau, semblable à celui des cocos, est d'un goût amer et astringent. Comme l'arbre croît au bord de la mer, les noix qui, en s'en détachant, tombent dans l'eau, sont entraînées par le courant jusqu'aux îles Maldives, d'où elles étaient apportées aux Indes¹. On attribuait à ce fruit les vertus médicales les plus extraordinaires; il se vendait à un prix très-haut : l'empereur Rodolphe II ne put s'en procurer un pour 4,000 florins. Les savants formaient des hypothèses sur l'origine de cette noix, et l'on y voyait le produit d'un arbre *sous-marin*. On n'a trouvé que dans cette île le palmier qui les donne; mais comme la mer en apporte jusqu'à Sumatra et à Java d'un côté, et jusqu'au Zanguebar de l'autre, il est probable qu'elles croissent encore dans plusieurs autres îles de l'océan Indien. Les Français et les Anglais en ayant tout à coup répandu une grande quantité dans les Indes, ce fruit perdit sa mystérieuse renommée. On a pourtant trouvé profitable de le cultiver à l'Île-de-France.

Une multitude d'îles peu connues, parmi lesquelles on remarque les *Sept-Frères*, *Diego Garcia*, *Adou* et *Candou*, s'étendent à l'est des Seychelles jusqu'aux Maldives. On voit également au sud-ouest des îles Seychelles un assez grand nombre d'îlots et de récifs étendus qui lient cet archipel à Madagascar et à l'Afrique. Les îles *Galega*, les plus voisines, consistent en deux rochers réunis par un récif et sont presque entièrement boisées; elles ont reçu quelques habitants.

§ III. COMORES. — La partie de l'océan Indien qui s'étend de la côte de Zanguebar à celle du Malabar, et de l'Arabie aux Seychelles et aux Maldives, forme une espèce de mer séparée dont l'entrée ordinaire est le canal de *Mozambique*, entre Madagascar et l'Afrique. Au nord de ce canal, semé de bancs et de récifs, se montre l'archipel des îles *Comores*, placé sous le protectorat de la France. Ces îles sont au nombre de quatre. Celle d'*Anjouan* ou *Johanna* a sur les autres l'avantage de plusieurs rades commodées et d'aiguades faciles. Elle est d'un aspect très-pittoresque. Des montagnes ombragées de bois d'une fraîche verdure, variées par de belles clairières et coupées par de profondes vallées, s'élèvent majestueusement les unes sur les autres jusqu'à une hauteur de 1,000 à 1,200 mètres, et se terminent par un pic beaucoup plus élevé et couvert d'une éternelle végétation. L'île entière paraît avoir subi l'action d'un volcan considérable : partout on rencontre les traces d'un feu violent. « Les arbres

¹ Voir tome V, page 465.

fruitiers et les plantes de l'Inde y viennent en abondance. Le pays entier est couvert de manguistans, de bananiers, d'orangers, de cocotiers, de limoniers; on y rencontre avec profusion les pamplemousses, une grande variété de fèves, de l'arrow-root, du tamarin et du riz qui peut égaler, sinon surpasser, celui de la Caroline. La canne à sucre et l'indigo s'y trouvent également, mais cette dernière plante n'y est pas cultivée. Le gibier y est rare; et, vu l'extrême indolence des Arabes, on a mille peines à se procurer du poisson. Les bœufs sont de la petite espèce; il n'en est pas de même des cabris, qui, nombreux et de haute taille, constituent, avec la volaille, la principale nourriture des habitants¹. » Anjouan peut avoir maintenant près de 20,000 habitants. La baie de *Makhadou*, où abordent ordinairement les vaisseaux européens, se trouve sur la côte du nord. La ville du même nom, située à 2 kilomètres du mouillage, est entourée de murs hauts de 5 mètres et flanqués de tourelles carrées. C'est la résidence d'un sultan. Elle peut avoir 3,000 habitants. Celle de *Johanna*, située sur une baie très-belle, dans la partie orientale de l'île, est construite comme toutes celles des Arabes : les rues y sont tellement étroites, qu'on peut à peine y passer deux de front; les maisons, toutes en pierres, n'ont de jour sur la rue que par une porte. Le palais du sultan n'est qu'une maison plus grande que les autres et dont l'intérieur est fort mal meublé. La ville possède encore quatre mosquées fort laides et une citadelle qui domine la baie. Elle est entourée d'une muraille crénelée. Sur le rivage et à environ 500 mètres, on découvre un autre petit fort tombant en ruines.

« Les Anjouanais ont les mœurs douces; ils ne s'occupent que de leur religion, de leurs femmes et de la mastication du bétel. Leurs réunions se tiennent devant les mosquées, où ils se rendent quatre ou cinq fois par jour; car il n'y a pas à Anjouan, comme dans l'Orient, des barbiers et des cafés. Ils n'ont pas l'usage de la pipe. Les femmes sont beaucoup plus recluses que dans les autres États mahométans. On ne voit à Anjouan que des négresses. Les Anjouanaises ne peuvent jamais sortir que le soir, deux à deux, la tête et le corps enveloppés d'une grande pièce de toile blanche qui les réunit et les couvre toutes deux; si elles rencontrent un homme, bien vite elles se jettent de côté, la figure tournée vers le mur, jusqu'à ce qu'il soit passé. Le vol et l'avarice sont les vices dominants des Anjouanais. Habiles dans l'art de feindre, ils ont toujours un gracieux sourire sur les lèvres, et rien n'est difficile comme de surprendre leur pensée². »

Angazija ou la grande *Comore*, située à 100 kilomètres au nord-ouest d'Anjouan, est un assemblage imposant de montagnes dont les différents groupes ont leur base très-près des bords de la mer et se réunissent tous en un sommet commun qui peut avoir 2,400 mètres; elle n'a aucune rade, mais plusieurs villes toutes construites en maçonnerie et entourées de murs. Angazija est très-peuplée, surtout à l'intérieur.

Mouhilly ou *Možly*, autrement *Mohilla*, à 28 kilomètres à l'ouest-sud-ouest d'Anjouan, est entourée d'une chaîne de récifs. « La capitale est située dans la partie orientale de l'île, sur un large plateau de sable qui n'est pas à plus de deux milles du rivage; elle contient environ 600 maisons en pierres; ces maisons sont presque

¹ Le Bron de Vexela, *Revue d'Orient*, 1846.

² Idem, *ibidem*.

toutes surmontées de jolies terrasses où les Arabes vont prendre le frais pendant la nuit. La ville, entourée de murailles assez hautes, est divisée en trois quartiers qui ont chacun une mosquée, une fontaine et un cimetière. La population est composée d'Arabes, de Maures et de noirs libres; chacune de ces castes a son quartier. D'autres villes et bourgades sont à des distances plus ou moins éloignées de la capitale; là, les maisons sont en torchis, presque toutes rondes, comme celles de la côte orientale d'Afrique. Les habitants de Mouéli ne sortent jamais sans armes; ils sont très-religieux¹. »

La plus intéressante île des Comores est *Mayotte*, qui appartient à la France depuis 1845. Elle est de formation volcanique, très-découpée, généralement escarpée, et a de superficie 30,000 hectares. Elle est traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes dont les sommets n'ont que 6 à 700 mètres de hauteur; les contre-forts qui s'en détachent se terminent par des caps abrupts; et c'est entre eux que se sont accumulées avec le temps les terres d'alluvions dont les plages décrivent un grand nombre de baies favorables au mouillage des navires. L'intérieur est coupé de ravins profonds et de vallons couverts de terre végétale. L'île est assez bien boisée et ses arbres sont propres aux constructions maritimes, principalement dans la partie méridionale. Une ceinture de récifs l'entoure presque partout et la fait paraître d'abord inaccessible; mais elle laisse d'étroits passages suffisants pour les plus gros bâtiments. Cette ceinture, dont les sommités se découvrent à marée basse, est située à la distance de 2 à 6 milles, et laisse entre elle et la plage un vaste chenal dans lequel il y a partout abri contre la tempête, et où se trouvent les îlots de *Pamanzi*, de *Zaoudzi*, de *Bouzi*, de *Zambouros*, etc. La plus vaste des baies de Mayotte est celle de *Boéni*, sur la côte occidentale, entourée de hautes montagnes qui l'abritent de tous les vents; les terres y sont excellentes, et l'on y trouve de l'eau, des pierres, du bois de construction, etc. Avant que les Français eussent pris possession de cette île, elle ne renfermait que trois villages et 5,000 habitants, qui étaient gouvernés par un chef d'origine arabe et décimés tous les ans par les invasions des Madécasses. Aujourd'hui on a fait un établissement considérable dans la presqu'île de *Zaoudzi*, qui a des mouillages parfaitement sûrs, des terres très-fertiles et que protège le voisinage de *Pamanzi*. La culture s'est d'ailleurs avancée dans les vallées et s'est principalement attachée à la canne à sucre, qui donne des produits excellents. Enfin la population est de 8,000 habitants.

Placées sous un beau ciel, les îles Comores jouissent d'un climat très-salubre. Les campagnes étalent partout l'éclat d'une belle végétation. A Anjouan, chaque gorge de montagne est un jardin arrosé d'un ruisseau limpide. Le sommet des mornes est couvert de bois, le pied est ombragé par des bosquets de cocotiers, des touffes de bananiers, des groupes de manguiers, d'orangers et de citronniers, qu'entrecoupent des champs de patates et d'ignames. Le pignon d'Inde, le goyavier, le tamarinier et d'autres arbres moins connus ornent les flancs des collines; l'indigo sauvage et la canne à sucre y abondent.

Les principaux animaux domestiques sont la chèvre et le zèbre. On rencontre dans les champs des pintades et beaucoup de cailles, ainsi que plusieurs espèces de tour-

¹ Le Bron de Vexela, *Revue d'Orient*, 1846.

terelles. Le makis brun paraît être le seul habitant des forêts. Des troupes nombreuses d'une espèce d'éperviers voltigent au-dessus de la mer. Les îles Comores ne possèdent d'ailleurs aucun des insectes incommodes qui désolent les contrées de l'Inde, la côte d'Afrique et l'île de Madagascar; mais les champs fourmillent de petites souris.

La population se compose de nègres mélangés avec des Arabes, qui, lors de leurs nombreuses émigrations vers le douzième siècle, vinrent s'établir dans ces îles, de même que sur les côtes d'Afrique et à Madagascar. De grosses lèvres et des pommettes avancées rapprochent les gens de la basse classe des noirs de Mozambique, mais les nobles ont conservé la figure belle et spirituelle de leurs ancêtres arabes : de grands yeux, un nez aquilin, une bouche bien dessinée sont des traits communs à presque tous, et l'on voit parmi eux des têtes d'un grand caractère. L'idiome vulgaire est un mélange de l'arabe et de la langue de Zanguebar. Les Comorois sont en général doux, honnêtes, hospitaliers, très-affables et déjà parvenus à un certain degré de civilisation. Ils ont beaucoup de politesse dans les manières, un excellent bon sens, l'esprit cultivé et une certaine tournure poétique qui donne à leur conversation une grâce orientale. Mais, quoique plusieurs d'entre eux sachent lire et écrire, ils ne tiennent pas note des événements publics ou particuliers, et ce sont les plus anciens qui, dans les disputes, décident de la vérité des faits et de leur date. Les Européens naufragés y ont toujours éprouvé les traitements les plus généreux. Quelques Arabes exercent l'agriculture et possèdent de grandes propriétés dans l'intérieur de l'île; d'autres pratiquent des arts mécaniques, la tisseranderie, l'orfèvrerie, etc. : l'adresse avec laquelle ils travaillent est aussi étonnante que la médiocrité des outils dont ils se servent; d'autres enfin se livrent à la navigation et entreprennent des voyages jusqu'à Bombay et Surate. Mais les naturels sont généralement très-mauvais soldats, lâches et pusillanimes. Aussi les Madécasses faisaient-ils fréquemment chez eux des descentes, enlevaient les troupeaux et réduisaient hommes, femmes et enfants à l'esclavage.

Leurs habitations sont simples et même misérables. L'appartement des femmes est séparé du corps de logis par une petite cour intérieure et inaccessible aux étrangers. La seule apparence de luxe que l'on remarque parmi eux est l'usage immodéré qu'ils font du musc, dont l'odeur infecte les maisons; ils tiennent aussi beaucoup à l'usage oriental de teindre leurs ongles d'une couleur orangée tirée du *henné*. Le vêtement des hommes n'a rien de remarquable; celui des femmes se rapproche beaucoup de celui des Indiens de la côte de Malabar. Le mahométisme est la religion du pays; mais les gens du peuple ont concilié le culte des fétiches avec la fréquentation de la mosquée.

L'empire que le sultan d'Anjouan exerçait autrefois sur les îles Comores a cessé à cause de l'épuisement où l'État a été réduit par les guerres des Madécasses. Les nobles ont part au gouvernement; ils font le commerce et sont les pourvoyeurs des vaisseaux européens.

§ IV. Nossi-Bé. — A l'est de Mayotte se trouvent quelques petites îles voisines de Madagascar et dont la France a pris possession depuis 1840; ces îles sont : *Nossi-Bé*, *Nossi-Mitsiou*, *Nossi-Kumba*. La principale, Nossi-Bé, située près de la côte ouest de Madagascar, entre les 13° 11' et 13° 25' latitude sud et entre 45° 53' et 46° 7' de longitude ouest, a la forme d'un quadrilatère irrégulier, prolongé au nord par la

presqu'île de Navetch et au sud par le morne Loucoubé. Sa plus grande longueur, prise de la pointe d'Ampourach à la pointe sud de Loucoubé, est de 22 kilomètres; sa plus grande largeur est de 15 kilomètres, et sa superficie d'environ 19,500 hectares, dont 13,000 cultivables.

Ses montagnes présentent trois groupes. Le premier, placé au centre, contient le point le plus élevé de l'île après le morne de Loucoubé; c'est le *Tané-Latsak*, qui compte 500 et quelques mètres de hauteur, et que semblent environner sept lacs de forme arrondie, tous situés au fond de cratères d'effondrement et sans communication avec les nombreux cours d'eau qui descendent de ce point. Le second groupe, situé au nord de l'île, représente des hauteurs coupées à pic du côté de l'ouest et que vient rompre une grande brèche où coule le Djamarango. Le troisième groupe, dont fait partie le *Loucoubé*, piton granitique de 600 mètres, est découpé de ravines profondes et recouvert d'une magnifique végétation.

Nossi-Bé possède trois rivières et un grand nombre de ruisseaux et de torrents. Les trois rivières sont : le *Djabala*, qui prend sa source dans les montagnes de Tané-Latsak, et reçoit le *Tourtour* et le *Sadjoa*; il traverse, avant de se jeter à la mer, un de ces marais de palétuviers dont l'existence est une cause d'insalubrité pour l'île. L'*Andrian* et l'*Ankarankéli*, sortis aussi du Tané-Latsak, se dirigent, le premier vers le nord et le second vers l'est, et reçoivent chacun un affluent.

Les nombreux cratères d'effondrement que présentent les montagnes de Nossi-Bé contiennent des lacs de petite dimension, qui, quoique sans communication entre eux et avec les ruisseaux voisins, éprouvent des variations dans leur niveau : ils baissent de 70 centimètres à 1 mètre pendant la saison sèche. Ils sont peuplés de caïmans. Nossi-Bé compte en outre de nombreux marais, les uns formés par l'eau de mer, les autres par l'eau douce; les premiers sont dangereux par les émanations miasmatiques qu'ils dégagent, surtout le soir; ils sont couverts de palétuviers.

« Si l'on examine l'île au point de vue des abris et des ressources qu'elle peut offrir à la navigation, on y trouve de bons mouillages. L'espace compris entre la partie méridionale de Nossi-Bé, la côte nord-ouest de Nossi-Kumba et la petite île de Tani-Keli, est considéré comme une rade capable de contenir tous les bâtiments que peut armer la France. Partout ou presque partout la profondeur de l'eau est de 12 à 25 brasses et la mer constamment belle. L'anse d'Hellville, quoique peu étendue, est un mouillage sûr et abrité des vents du large¹. » Enfin cette île est destinée, en temps de guerre, à devenir le refuge de nos vaisseaux dans l'océan Indien.

La population s'élève aujourd'hui à 10,000 habitants, presque tous Sakalaves réfugiés. Jusqu'en 1841, ces anciens habitants de Madagascar se portaient chaque année en armes sur la côte de la grande île, et, à l'abri de postes avancés, se livraient à la culture; puis, la récolte terminée, ils repartaient pour leur lieu de refuge. Dès que la France eut pris possession de Nossi-Bé, elle fit tous ses efforts pour faire cesser l'émigration annuelle des Sakalaves. La population fut distribuée en huit bourgs ou villages, entourés de palissades de 5 mètres d'élévation et de fossés extérieurs. Des travaux de défense permanente furent exécutés sur la pointe de Taffoundrou, à l'est d'Hellville, chef-lieu de l'île; enfin la peine d'expulsion fut décrétée contre tous

¹ *Revue d'Orient*, avril 1846.

ceux qui feraient quelque tentative sur Madagascar. Grâce à ces mesures, la colonie put fonder des établissements. Dès 1850, des plantations de sésame, de café, d'indigo, furent exécutées. La canne à sucre paraît destinée à devenir la richesse de l'île. Le riz, la patate, le maïs, le manioc, qui poussent naturellement, assurent, d'autre part, l'alimentation de la population.

Le commerce s'est développé avec une progression continue. Des relations suivies se sont établies avec les peuples de la côte occidentale de Madagascar, qui fournissent des bois de santal et d'ébène, de l'écaille, du caoutchouc, de l'orseille, de la cire. Le commerce étranger trouve facilement à placer à Nossi-Bé la toile de coton, appelée *hamy*, la poudre de guerre, les armes à feu et les indiennes venant de Bombay. En 1854, le montant du mouvement commercial a été de 758,521 francs.

Le principal centre de population est Hellville, siège du gouvernement, située sur un plateau de 8 à 10 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui domine quatre villages populeux où se sont groupés les Sakalaves.

À l'est, sur une jolie baie, s'élève *Ambanourou*, village habité par des Arabes de Zanzibar, qui en ont fait l'entrepôt des diverses marchandises de l'Inde et de la côte est de l'Afrique ¹.

§ V. MADAGASCAR. — DESCRIPTION PHYSIQUE. — Nous passons par un court trajet à une des plus grandes îles du monde, à une contrée encore plus intéressante par la variété d'objets curieux qu'elle présente que par son étendue et l'importance dont elle pourrait être entre les mains d'une nation active. L'île de *Madagascar*, dont, à ce qu'on prétend, le nom indigène est *Malegache*, peut réclamer sa part dans les traditions parvenues aux Grecs et aux Romains sur l'immense *Taprobane*, qui, selon le récit des indigènes, se trouvait si reculée au sud, que l'on n'y apercevait ni l'Ourse ni les Pléiades, et « que le soleil y paraissait se lever à gauche. » Les Arabes la visitèrent probablement dès leurs premiers voyages aux Indes et longtemps avant Mahomet. Toutefois la première notion certaine nous en a été transmise par Marco-Polo. Les Portugais qui la découvrirent en 1506, sous les ordres de Lorenzo Almeida, lui donnèrent le nom de *Saint-Laurent*; les Français, sous Henri IV, l'appelèrent île *Dauphine*.

« Longue de près de 1,400 kilomètres, large de 340 et dans quelques endroits de 480, elle est traversée dans son milieu par une chaîne de montagnes courant, comme l'île entière, du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Ces montagnes, s'élevant assez régulièrement, forment au centre du pays de vastes plateaux où viennent les produits des pays tempérés, la vigne et le mûrier. Les cimes dominantes de la chaîne sont les montagnes d'*Angave* et d'*Ankarto*. En descendant des plateaux, on trouve, avant d'arriver aux plaines du littoral, de vastes forêts vierges, toutes marécageuses, où l'homme se fait de rares passages par des sentiers perdus. Les dernières hauteurs qui regardent la mer se nomment pays des *Ambanivolous*, parce qu'elles se couronnent de bambous (voulous ou boulous) ². » Dans l'extrémité septentrionale de Madagascar, on indique des volcans en activité; mais ces cantons n'ont pas encore été examinés en détail.

¹ *Revue coloniale*, novembre 1856.

² *Revue d'Orient*, 1843.

« L'île est arrosée par de nombreuses rivières; toutes ou presque toutes ont leur cours obstrué par des bancs, cascades, rapides. Deux grands fleuves descendent du plateau d'Ankhouva, le *Manambaho*, courant au nord-ouest et qui se jette à la mer par les 17° 35' de latitude sud, et l'*Ikoupa*, qui, réuni au *Betsibouka*, va se jeter au nord de la baie de Bombelok. Le Betsibouka porte les bateaux arabes à 100 kilomètres dans les terres jusqu'au village d'Andrima. Les fleuves, en général, rayonnent assez régulièrement du centre à la circonférence. L'un des plus grands, le *Mangourou*, prend sa source dans un lac du pays des Antsianaks, et, longeant longtemps la chaîne principale, passe au pied des montagnes d'Émirne, et va se jeter à la côte orientale au delà du 20° degré de latitude. Le lac *Sianaka* (grande eau) est, à proprement parler, composé de deux lacs voisins qu'on unirait aisément par une tranchée; de chacun d'eux sort un fleuve, le *Mangourou*, dont nous venons de parler, et le *Manangourou*, qui court au nord-est et aboutit à la mer vers le 17° degré de latitude, vis-à-vis la pointe sud de l'île Sainte-Marie. Ces deux fleuves forment ainsi une vaste presqu'île de la contrée la plus fertile de Madagascar; ils embrassent le riche et beau pays des Bétanimènes. Tous les grands fleuves qui se jettent à l'est sont encombrés à leur embouchure par des débris d'arbres et de végétaux, et par des amas de sable et de limon; le reflux de la mer, en y incorporant les galets de ses grèves, forme les îlots qui barrent les fleuves et en font refluer les eaux sur les terres basses, de manière à former des lacs riverains parallèles à la mer sur une étendue de côtes considérables. Il en résulte une grande insalubrité.

» A partir du 15° degré de latitude, des environs d'Angoutey sur la côte est jusqu'au cap d'Ambre, et sur la côte ouest, depuis le cap d'Ambre jusqu'à la grande baie de Passandave, les fleuves ne sont pas aussi considérables; le cours en est plus rapide, et les lacs et les marécages disparaissent entièrement. Le pays jouit alors d'une salubrité parfaite. Cette portion de côtes comprend environ un million d'hectares. C'est là aussi que sont les meilleurs ports. *Vohémar* a un mouillage excellent, et les navires y sont à l'abri des plus fortes tempêtes de quelque point qu'elles soufflent. Plus au nord on a le port *Louket*, la baie d'*Andrava* et le port *Serac*, avec une infinité de belles rades et de bons mouillages sur fond vaseux, et de bonne tenue dans toute l'étendue de cette partie de la côte est et de celle de l'ouest au-dessus du cap d'Ambre; enfin, presque à l'extrémité nord, on trouve le port admirable de *Diégo-Suarez*, qui peut contenir toutes les flottes du monde, dont la passe a 4 kilomètres de largeur, sans dangers ni récifs, et où l'on peut louvoyer, pour ainsi dire, jusqu'à toucher la terre. La position maritime de ce port est d'autant plus remarquable, qu'un peu au sud du cap d'Ambre, sur la côte ouest et à 4 kilomètres du port même de Diégo-Suarez, on rencontre *Passandave* (port Liverpool des cartes anglaises), où les bâtiments peuvent toujours venir mouiller quand les vents et les courants sont un obstacle à leur entrée à Diégo-Suarez¹. »

La position de Madagascar à l'entrée de l'océan Indien et vis-à-vis de la côte sud-est de l'Afrique, la fertilité, l'élévation progressive et l'exposition variée du terrain, les différentes modifications de l'air qui, dans une étendue de 14 degrés du nord au sud, permettent la culture de tous les végétaux propres aux zones chaudes et tem-

¹ *Revue d'Orient*, septembre 1843.

pérées, tout, en un mot, fait de cette grande île l'un des points les plus importants du globe, sous le rapport colonial et commercial.

Elle est parsemée de cristal de roche ; on en rencontre des blocs de la plus grande beauté, qui ont jusqu'à 3 et même 6 mètres de circonférence : les sables de l'île, qui ne sont que des débris de ce quartz, donneraient du verre très-blanc ; on y trouve des grenats, de très-belles agates noires et plusieurs autres pierres précieuses de moyenne qualité. Les montagnes renferment de l'étain, du plomb, mais principalement du fer, dont les naturels exploitaient autrefois les mines. Il paraît aussi qu'il y en a de cuivre, d'or pâle et d'autres métaux. On trouve dans la partie occidentale des bancs de sel gemme. Enfin elle renferme aussi des sources thermales.

Tout le littoral est riche en bois. Le *ravenala* croît dans les marais et le long des ruisseaux : il ressemble au palmier par le tronc, et au bananier par ses feuilles, disposées en éventail, qui fournissent aux Madécasses des nappes, des serviettes, des plats, des assiettes et des cuillères ; en les perçant à leur naissance, ils en tirent une eau bonne à boire. Ils font aussi de l'huile avec la pellicule qui enveloppe les semences, et de la bouillie avec la farine de ces dernières. Le bois est employé à la construction des maisons. On trouve dans les champs et les forêts beaucoup d'arbres et d'arbrisseaux dont les produits sont utiles aux arts ou à la vie ; tels sont le *hazame*, arbre de la forme d'un peuplier, dont le fruit donne la résine *tacamahaca*, le *tanoma*, autre arbre à résine ; le *sagoutier*, qui produit cette substance alimentaire et pectorale connue sous le nom de *sagou*, et dont les feuilles servent à faire des étoffes recherchées ; le *badamier* pyramidal ; l'aromatique *bachi-bachi* ; le *malao-manghit*, qui produit une noix muscade ; le *rharha-horac*, deux espèces de *caféiers* ; la *raven-sara* (*agathophyllum*), ou cannelle-giroflée, arbre précieux dont les noix et les feuilles ont un parfum exquis, et dont on tire une essence et une huile plus estimée que celle du clou de girofle ; le *voaë* ou *voaëne*, arbrisseau sarmenteux qui donne de la gomme élastique ; plusieurs variétés du *cotonnier*, notamment celle de la plus grande espèce ; le *indigotier*, qui réussit admirablement dans les endroits sablonneux ; des *mimoses*, entre autres le *mimosa-lebbek*, appelé *bois noir*, qui donne une sorte de gomme copal dont la majeure partie se perd sous les arbres. Parmi les plantes, on remarque le gingembre, le poivre, le curcuma ou safran des Indes, du tabac très-estimé, du riz, dont on exportait il y a quelques années plus de 8 millions de livres par an, et des ignames de plusieurs sortes ; enfin le *zanga-fanga*, qui a beaucoup d'analogie avec le papyrus des anciens. Ce pays fournit en outre quelques bois précieux, tels que le sandal et l'ébène noir, blanc, vert et blanc-moucheté. La vigne y prospère et la canne à sucre vient naturellement.

Le règne animal, comme dans toutes les îles, offre moins de variété. L'éléphant et le lion sont inconnus, mais l'*antamba* paraît être une espèce semblable au léopard. Le *farassa* ressemble au chacal. Les bœufs de Madagascar sont tous des zébus ou bœufs à bosse de graisse ; il y en a qui pèsent 7 à 800 livres. Quelques-uns manquent entièrement de cornes ; d'autres n'ont que des cornes adhérentes seulement à la peau, mobiles et pendantes. Le commerce des bœufs est considérable dans toute l'île : Vohémar, Foulepointe et Tamatave exportent annuellement plus de 12,000 bœufs vivants pour Maurice, et au moins 3 à 4,000 pour Bourbon et les Seychelles¹. Les

¹ *Revue d'Orient*, 1843

autres animaux remarquables sont les ânes sauvages, aux oreilles énormes, les sangliers, munis, dit-on, de cornes, les chèvres infiniment fécondes, des moutons à grosse queue, le *sandrec*, espèce de hérisson bon à manger, la grosse chauve-souris, dont la chair est fort délicate; le *makis* et l'*aï*, ou *paresseux*. Les forêts recèlent des bandes de poules, de pintades, de faisans, de ramiers, d'oies, de canards, de perroquets. Les sauterelles obscurcissent quelquefois l'air, et servent de friandise aux naturels. On y trouve quatre espèces de vers à soie qui suspendent leurs cocons aux arbres. Les eaux de Madagascar fourmillent de poissons, mais quelques-uns sont venimeux; d'énormes crocodiles infestent les rivières, surtout à leur embouchure; la plage abonde en différentes sortes de crustacés et de coquillages qui invitent le passager. Les baleines qui, dans la saison pluvieuse surtout, c'est-à-dire pendant plus de quatre mois, fréquentent ces parages, forment une espèce particulière : c'est celle de l'océan Indien qu'on retrouve jusque sur la côte du Brésil. La pêche des requins y serait d'un bon produit. La population de Madagascar s'élève, selon les uns, à 2 millions d'habitants; selon les autres, à 5 millions.

§ VI. POPULATIONS. — Trois races principales, qui paraissent produites par le mélange d'immigrations venues de la Cafrerie, du Zanguebar et du Malabar, se distribuent sur la surface de l'île suivant ses trois grandes divisions géographiques : les *Hovas* ou *Ambouélamb's*, sur les hauts plateaux de la chaîne centrale; les *Sakalaves*, sur le versant occidental; les *Malegaches* proprement dits, sur le versant oriental.

Les Malegaches, qui paraissent indigènes, s'étendent assez avant dans l'intérieur. On trouve au sud les *Antatsimous*, vers le centre, les *Bétanimènes* et les *Betsim-saraks*, au nord les *Antavarachs*. Tous ces peuples tendent à se confondre sous le nom commun de *Betsim-sarak* (peuples unis). Ils sont de couleur brune à teintes olivâtre et violette; la couleur de la peau, assez claire dans le pays du sud, va noircissant de plus en plus à mesure qu'on approche du nord. Leurs cheveux sont un peu crépus.

Le Hova, au contraire, a les cheveux unis, et les traits droits. Sa couleur est jaune-olivâtre; il appartient évidemment à un type de race différente et supérieure; aussi est-il considéré comme étranger par les autres Malegaches. On suppose que cette population a été formée par une colonie de Malais jetée sur la côte nord-ouest de Malegache, lors des grandes émigrations qui portèrent les peuples de la Malaisie vers l'Occident. La colonie nouvelle se voyant probablement inquiétée par les populations jalouses du littoral, quitta les bords de la mer et se retira vers l'intérieur, dans les contrées plus désertes.

Les Sakalaves ont la peau noire et les cheveux crépus; c'est une variété produite par le mélange des populations malegaches avec les hommes venus de la côte d'Afrique. Dans le pays des Sakalaves, on compte, en allant du nord au sud, le pays des *Antankar's*, le royaume de *Boéni*, le royaume d'*Ambougou*, le royaume de *Ménabé*, etc.

§ VII. VERSANT ORIENTAL. — Nous allons maintenant décrire les diverses provinces ou régions entre lesquelles cette île est partagée, en commençant par le versant oriental. Le pays des *Antavarachs*, c'est-à-dire « peuples du tonnerre, » parce que les orages viennent ordinairement de leur côté, s'étend depuis le cap d'Ambre jusqu'à quelques lieues de Foulpointe, et comprend les grandes baies de Vohémar et d'Antongil, ainsi que l'île Sainte-Marie, appelée dans le pays *Nossi-Ibrahim*, et située près

de la côte. Il est bien cultivé, et fertile surtout en riz, dont on pourrait exporter 3 millions pesant chaque année. Les Antavarachs fabriquent de très-belles pagnes renommées dans le commerce, et font de fréquentes excursions dans les îles Comores, pour enlever des esclaves. Ils connaissent l'usage des armes à feu, et sont des ennemis redoutables. On a voulu les regarder comme des descendants de Juifs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils conservent des traditions de Noé, d'Abraham, de Moïse et de David; qu'ils pratiquent la circoncision, qu'ils célèbrent le sabbat et qu'ils sacrifient des animaux.

Dans la baie *Vohémar*, les Européens font un grand commerce. La baie *Antongil* renferme le port de *Choiseul*, autrefois possédé par les Français. Enfin en face de l'île Sainte-Marie se trouve *Tintingue*, port très-sûr, qui était la résidence d'un prince protégé par la France. En 1829, les Français s'y établirent, mais ils en furent chassés en 1831 par les Hovas et l'insalubrité des marais voisins. Les Hovas ont deux postes fortifiés dans la province des Antavarachs : *Manahara*, à l'embouchure de la rivière de ce nom, et la *pointe à Larrée* vis-à-vis de l'île Sainte-Marie.

La province *Betsimsaraka*, comprise entre la côte est et la chaîne médiane de l'île, s'étend depuis la rivière Manansatran jusqu'au sud du lac Rassoua-Bé. La côte n'y offre que des rades foraines dont les principales sont Fénérif, Foulpointe et Tamatave, très-fréquentées par les caboteurs de Bourbon et de l'île de France. Ce pays, traversé par douze rivières, dont les principales sont le Manangourou, le Vonibé et l'Ivondrou, est un des mieux cultivés de Madagascar par suite du commerce des Européens, qui viennent y chercher des approvisionnements de riz et de bœufs. Au sud de la rivière Ivondrou commence la longue suite de lacs ou marigots qui descend pendant 240 kilomètres le long de la côte. Les habitants sont les *Betsim-saraks*, peuple doux et sans énergie, soumis aux Hovas, qui disposent entièrement de leurs personnes et de leurs propriétés. Aucune transaction commerciale entre les Européens et les habitants ne peut se faire que par l'intermédiaire d'un Hova. Fénérif, Foulpointe et Tamatave sont les postes hovas de cette province. *Foulpointe* a une excellente rade, et les Français y livrèrent un combat aux Hovas en 1829. *Tamatave*, bâtie sur une pointe de sable, est divisée en deux quartiers, qui renfermaient, dit-on, 20,000 habitants; elle a une bonne rade et plusieurs forts qui ont été occupés plusieurs fois par les Français.

La province des *Bétanimènes*, resserrée entre la mer et le Mangourou, s'étend depuis le lac Rassoua-Bé, au nord, jusqu'à la rivière Vatoumandré, au sud. Elle est arrosée par quatre grandes rivières, bien cultivée et bien peuplée; mais la côte n'a que de mauvais mouillages. Les Bétanimènes, ou peuples de la Terre Rouge, soumis aux Hovas, sont traités doucement par eux, parce qu'ils se sont soumis de bonne volonté à leur domination. On traverse ordinairement cette province pour visiter l'intérieur, parce qu'elle est plus déboisée que les autres. Le voyageur y éprouve partout un bon accueil, et son œil est continuellement charmé par une variété de sites agréables et champêtres jusqu'aux montagnes majestueuses du lac Nossivée et de Befour, qui terminent le paysage. Le pays doit en partie sa fécondité à la rivière d'*Andévourante*, dénommée d'après le chef-lieu des Bétanimènes, qui est aussi le plus grand village de Madagascar. Il peut fournir, dit-on, dix mille hommes armés.

La province d'*Antatsimou* s'étend depuis la rivière Vatoumandré, au nord, jusqu'à la rivière Mananzari, au sud; elle est séparée par un grand désert de la province intérieure Batsilo; elle est arrosée par neuf rivières, dont les principales sont le Manourou et le Mangourou. Ce pays, habité par les Antatsimous et les Afravaratsis, est entièrement sous la dépendance des Hovas.

La province *Antaimouri* s'étend depuis la rivière Mananzari, au nord, jusqu'à la rivière Farafangana, au sud. L'intérieur de Madagascar, vers cette partie, est si peu connu, qu'il est impossible d'indiquer d'une manière un peu certaine jusqu'où s'étend de ce côté cette province. Les habitants sont des descendants des colons arabes qui vinrent s'établir dans l'île. Ils ont conservé quelques formes de la religion musulmane, se servent des caractères arabes et passent pour de grands sorciers; ils ont peu de communications avec les Européens, par le défaut de ports ou de rades convenables. Une tribu représentée comme assez misérable, les *Tsavouais*, est établie dans l'intérieur. Les Hovas ont un poste à *Mananzari*, sur la rive droite et près de l'embouchure de la rivière de ce nom; mais leur autorité sur cette province ne paraît pas aussi bien établie que sur les précédentes.

La province *Antaraï* s'étend depuis la rivière Farafangana, au nord, jusqu'à la rivière Fotaka, au sud. La délimitation, vers l'intérieur, est aussi indécise que celle de la province précédente. Ce pays est peu fréquenté par les Européens. Dans les montagnes on trouve une tribu du nom de *Tsafuli* (Chafalles). Les Antaraïs ont beaucoup de rapports avec les Antaimouris; on rencontre chez eux quelques traces du passage des Arabes. Les Hovas y ont un poste appelé *Vangandranou*, à l'embouchure de la rivière Manamboundrou; leur autorité est assez restreinte dans cette province. La côte entre les rivières Manamboundrou et Chandervinengha est coupée par une multitude de cours d'eau.

La province *Antanossi* est formée par une partie de la côte est, depuis la rivière Fotaka et une partie de la côte sud, jusqu'à la rivière Ongué, qui la sépare d'Androni. On y distingue la pointe *Itapère*, qui forme l'extrémité sud de la côte orientale de l'île, la baie *Sainte-Luce* ou *Mangafiafa*, où les Français firent leur premier établissement en 1641; la baie du *Fort-Dauphin*, longtemps chef-lieu des possessions françaises dans l'île, et la baie des *Galions*. Cette province est remarquable comme théâtre des premiers essais de colonisation des Européens à Madagascar. Les montagnes de Sainte-Luce, le plateau d'Ianconvirande et la vallée d'Amboule, une des plus grandes et des plus fertiles de l'île, sont les accidents de terrain les plus remarquables. Les habitants sont les *Antanossis*, et une petite tribu appelée *Zafi-Ramini* ou descendants de Ramini, le premier chef arabe qui aborda à Madagascar et s'établit à Ronoufoutsy. Comme les Antaraïs et les Antaimouris, les Antanossis ont conservé plusieurs formes des mœurs arabes. L'ancien fort bâti par les Français sur la presqu'île Tholangara sert de poste aux Hovas, dont la puissance est peu assurée dans cette province.

§ VIII. VERSANT OCCIDENTAL. — La province *Boëni* s'étend depuis la rivière Sambiranou, au nord, jusqu'à la rivière Bali, au sud. Une chaîne de montagnes qui se détache de la grande chaîne du milieu de l'île et la forêt Angala-Vouri la séparent de l'intérieur de la province Antsianaka. La côte de cette province est découpée en un

grand nombre de baies spacieuses, qui offrent aux bâtiments un abri sûr et une mer toujours calme. Il serait difficile de désirer des mouillages plus beaux, plus agréables, si les palétuviers qui bordent presque toutes ces baies ne rendaient le séjour malsain pour les Européens. Les îles Nossi-Bé et Nossi-Komba, qui appartiennent à la France, sont à quelque distance de cette côte. Les habitants sont les Sakalaves et les Antalotsis ou descendants d'Arabes. Une partie de la population vit dans la dépendance des Hovas, qui ont six postes dans cette province; mais dans le nord et dans le sud, plusieurs chefs résistent à leur autorité.

La province *Ambongou*, comprise entre la rivière Bali, au nord, et la rivière Kingala, au sud, s'étend à l'intérieur jusqu'à la forêt Mangherineri, qui la sépare des provinces Antsianaka et Ankova. On y remarque le cap *Saint-André*, l'île *Nossi-Valavo*, formée par l'embouchure du Sambaho, et les montagnes *Ambohitsoussi* et *Kipatsi*. La côte y est basse, abordable par des navires d'un faible tonnage, et n'offre guère d'autres enfoncements que ceux des rivières. Les habitants sont divisés en plusieurs tribus indépendantes. Les Hovas n'ont pas de possessions dans cette province. Le pays, couvert de forêts et de marécages, est d'un accès si difficile, qu'ils y pénètrent rarement et n'y font que des incursions sans y séjourner.

La province *Ménabé* s'étend depuis la rivière Kingale, au nord, jusqu'à la rivière Mangouki, au sud; les montagnes Bononou-Lava la séparent de la province Ankova. On ne trouve aucune grande baie sur la côte, qui est généralement basse. Les bâtiments sont obligés de mouiller en pleine côte et à une assez grande distance de terre. L'île *Cofin* ou *Nossi-Var* et une dizaine d'îlots de sable sont les seules terres détachées qui s'y présentent. On y remarque le mont *Mondonghi* et le mont *Tangouri*, ancien volcan, ainsi que le grand lac *Ima*. Les habitants sont des Sakalaves, qui prennent le nom d'*Antsansas* et d'*Antimenas*. Les Vazimbas, qui passent pour les aborigènes de Madagascar, habitent en petit nombre les parties du nord. La population est misérable et peu nombreuse. Les Hovas y ont cinq postes, et exercent l'autorité sous le nom du roi de Ménabé; mais la plupart des habitants vivent indépendants. Ce pays possède beaucoup de bestiaux et de fer; le commerce y est nul.

La province *Féréniai* s'étend depuis la rivière Mangouki, au nord, jusqu'à la rivière Onglahé, au sud. Ses limites à l'intérieur sont tout à fait inconnues. Au nord se trouve le cap Saint-Vincent, le plus occidental de l'île. Depuis ce cap jusque vers la baie Saint-Augustin, la côte est protégée par un récif de corail très-large, qui descend sans interruption jusqu'à la baie Tolia, à peu de distance de la baie Saint-Augustin. Entre la côte et le récif existe un chenal de la largeur de 8 kilomètres, où il y a assez d'eau pour les navires. La baie Murder, au nord, et la baie Tolia, au sud, sont les deux points de mouillage de ce pays. La baie Tolia est fréquentée principalement par les baleiniers anglais et américains, qui viennent y chercher de l'eau et des vivres frais. Les habitants sont les *Anotrevoulahs*, les *Zafi-Anchevoulas* et les *Zafi-Mahéli*; ils sont tout à fait indépendants des Hovas, cultivent peu la terre et s'occupent plutôt d'élever des bœufs, qui y sont assez nombreux.

La province *Mahafali* comprend la partie sud-ouest de l'île, entre la rivière Onglahé, au nord, et la rivière Ménérandra, à l'est. La baie *Saint-Augustin* et les ports *Groker* et *Barrow*, formés par les îles *Barakouta* et *Leven*, sont les points les

plus remarquables de la côte. Ce pays, peu connu, est habité par les *Mahafalis*, les *Mitiriah*s et les *Betanamis*, qui sont tout à fait indépendants des Hovas.

§ IX. PROVINCES DU CENTRE. — La province *Antsianaka* est comprise entre les provinces Boëni et Betsimsaraka, au nord, à l'ouest et à l'est. Au sud, les monts Andragintra la séparent d'Ankova. Elle est traversée du nord au sud par l'Ikoupà. Cette rivière y forme la cataracte d'Ambondirouka, où elle se précipite avant de rejoindre la Betsebouka. Les habitants de cette province sont les *Antsianakas*, qui ont complètement accepté l'autorité des Hovas. C'est dans cette province que se trouve le lac *Sianaka*, d'où sortent les deux grandes rivières de la côte orientale, le Manangourou et le Mangourou.

La province *Ankova*, située presque au centre de l'île, est la partie la plus élevée de Madagascar : elle est bornée au nord par les monts Andragintra, qui la séparent d'Antsianaka ; à l'est, par les monts Angavo ; au sud, par les monts Ankaratra, qui, au dire des missionnaires, sont les plus hauts de l'île, et à l'ouest, par les monts Ambohimangara, qui paraissent être les mêmes que ceux que les habitants de Ménabé appellent Bononou-Lova. Ce pays passe pour être très-salubre ; il est bien peuplé, bien cultivé et arrosé par cinq cours d'eau, qui se réunissent pour former l'Ikoupà. On y trouve peu de bois et beaucoup de bestiaux. Cette province est la patrie des Hovas, qui dominent aujourd'hui sur Madagascar. Sa capitale, que l'on considère aussi comme celle de l'île entière, est *Tanane-Arrivou* ou *Tananarivo*, dont le nom signifie *mille villages*. C'est un assemblage de petites bourgades entremêlées d'arbres et de vergers : elle est située sur une montagne conique fort élevée, qui fait partie d'une grande chaîne et au pied de laquelle coule un affluent de l'Ikoupà. Elle présente de loin l'apparence d'un labyrinthe entouré de fossés et de palissades. Des redoutes, construites d'après les règles de l'art et garnies de canons fondus en Angleterre, défendent cette ville. Elle a 20,000 habitants et plus de 3,000 maisons, construites la plupart en joncs et couvertes en chaume ; mais celles de la noblesse sont en belles pièces de bois, bien bâties et spacieuses. Le palais qu'habitait le roi Radama est situé au centre de la ville, sur la plus haute plate-forme de la montagne, et entouré de palissades et de fossés. C'est une maison construite sur le même plan que celles de la noblesse, mais beaucoup plus grande : l'intérieur est décoré à l'européenne, et l'extérieur est peint de toutes sortes de couleurs et orné de dessins faits soit en clous d'argent, soit en piastres d'Espagne. Un autre palais a été bâti par Radama et terminé par sa veuve ; on l'appelle *Souane-Ranou*, et il a été construit par un architecte français. Ce palais est en pierre, et l'on y compte quarante-cinq appartements complets, avec une salle du trône qui a 60 pieds carrés. En le faisant construire au bas de la montagne de Tananarivo et dans une très-vaste plaine, Radama avait l'intention d'y bâtir une nouvelle capitale : il offrit une prime d'encouragement à ceux qui voudraient y demeurer. Plusieurs grands personnages de sa cour commencèrent à y former des établissements en 1826, et maintenant cette nouvelle ville est devenue le séjour habituel des principaux de la nation. Les autres constructions importantes de Tananarivo sont le mausolée de Radama, le dernier roi, et le temple de *Janhar*, ou du bon génie, qu'il fit bâtir par un maçon français. La ville renfermait sous Radama plusieurs établissements propres à y faire triompher la civilisation européenne : tel

était le collège fondé par des missionnaires anglais, et d'où étaient déjà sortis plusieurs maîtres qui répandaient l'instruction dans le royaume; telles étaient plusieurs écoles de garçons et de filles, et une imprimerie destinée à répandre la Bible en langue madécasse. Depuis 1830, c'est-à-dire depuis l'expulsion des Anglais, tous ces établissements ont disparu.

La province *Betsilo* est située au sud d'Ankova, dont elle est séparée par les monts Ankaratra, et comprise entre Menabé et Antatsimou, dont elle est séparée par un grand désert appelé Tanossi. C'est un pays montagneux; on n'y connaît pas de rivière. Il est habité par les *Betsilos*, qui ont beaucoup de rapport avec les Hovas, auxquels ils se sont soumis volontairement. Au sud de Betsilo, entre Antaimouri à l'est, Férénià et Menabé à l'ouest, est la province de *Vourimou*, traversée par les monts Ambohitsmena et arrosée par la Mananghara. Ce pays est très-montagneux, peu connu et paraît très-peu peuplé: les Hovas y ont peu d'influence. La province *Machikora*, comprise entre le Vourimou au nord, Androni et Mahafali au sud, Férénià à l'ouest et Antara à l'est, est pour ainsi dire inconnue. Enfin la province *Androni*, formée par la partie de la côte sud de l'île comprise entre la rivière Ongué à l'est et la rivière Ménérandra à l'ouest, s'étend au nord jusqu'à Machikora. On y remarque le cap *Sainte-Marie*, pointe la plus méridionale de l'île, et la baie d'*Andrahonvou*. Les *Antandronis* et les *Antampatras*, qui l'habitent, sont indépendants des Hovas¹.

§ X. LANGUE, MOEURS, INDUSTRIE. — La langue de Madagascar présente quelques mots arabes et d'autres qui se rapprochent des idiomes des Cafres; mais ses principales racines se retrouvent dans le malai ou dans les dialectes dérivés de cette langue, et parlés à Java, à Timor, aux Philippines, aux îles Mariannes, et dans tous les archipels de l'Océanie boréale et australe. Les objets naturels les plus marquants, les nombres, du moins en grande partie, et les jours de la semaine, se nomment de même dans les deux langues. C'est la même absence de déclinaisons et de flexions, la même manière de lier les mots, la même abondance de voyelles. « La langue hova, dit un voyageur, rivalise avec bien des langues anciennes et modernes, entre autres l'hébreu et le grec, par la composition de ses verbes et par la flexibilité, les grâces, la douceur, la force et l'énergie de ses mots, qui se terminent tous par des voyelles liquides, et qui tiennent plus de l'arabe et du malai que des autres. Elle abonde en toutes sortes de termes et d'expressions du même sens; elle est plus mélodieuse que la langue italienne, parce qu'elle n'a presque point de triples consonances; elle hait les terminaisons efféminées et les diminutifs fades qui plaisent tant à d'autres. Il n'existe peut-être pas de langue qui s'écarte plus qu'elle de l'affectation et du clinquant: claire, concise, sonore, elle conserve toujours, même en poésie, une sorte de sévérité heureusement tempérée. »

De toutes les races qui sont dispersées sur la surface de Madagascar, celle des Hovas est la seule qui se rapproche de nous par ses connaissances dans les arts. Ils tirent du sein de la terre plusieurs espèces de fer et du plomb; ce dernier minéral leur sert pour donner du vernis à leur vaisselle, dont chaque pièce a toujours la forme d'un

¹ M. Bona Christave, lieutenant de vaisseau, Notice jointe à la carte de Madagascar publiée par le ministre de la marine.

bocal plus ou moins grand, monté sur un piédestal. Ils travaillent les métaux presque aussi bien que les Européens, et contrefont avec une grande facilité la plupart des objets de fabrique étrangère. Ils imitent si bien les piastres, que beaucoup de traitants y ont été trompés. Ils savent faire plusieurs étoffes très-belles et d'une longue durée : ce sont eux qui fournissent ces *toiles de calin* si estimées, qu'on les vend dans Madagascar jusqu'à un esclave la pièce. C'est une étoffe à fond bleu, sur les côtés de laquelle on voit des morceaux d'étain très-artistement travaillés, et dont la continuité se marie et ne fait qu'un avec la trame, qui est toujours de soie et de coton. Au milieu de ce tissu se trouvent plusieurs fleurs bossées avec de l'étain, qui font un brillant effet. Leurs étoffes, en général, sont très-serrées et fortes, avantage que n'ont pas celles qu'on apporte de l'Europe : aussi la plupart des habitants s'en soucient-ils fort peu. L'agriculture est fort peu avancée chez les Hovas. Remuer un peu le sol avec une bêche et jeter quelques graines, c'est tout ce qu'il faut pour qu'ils soient certains de récolter de quoi vivre pendant une année ; aussi voit-on chez ce peuple, qui est le plus industrieux de l'île, de vastes jachères qui pourraient produire d'abondantes récoltes. Le riz, le manioc et les patates forment leur principale nourriture.

Le costume des Hovas est simple : les hommes s'enveloppent dans un drap qu'ils jettent comme un manteau sur leurs épaules ; une autre pièce roulée leur sert de ceinture. Leur chevelure est tressée avec art ; ils ne laissent croître leur barbe que sur le menton et l'épilent avec soin sur le reste du visage. La principale parure des femmes consiste à se décorer les pieds, les mains et le cou de chaînes d'argent, de corail et de pièces de monnaie, formant quelquefois une valeur de 2 à 300 francs. On laisse ces ornements aux cadavres que l'on enterre. Leur costume ne diffère pas de celui des hommes ; seulement elles arrangent leur draperie d'une autre manière ; elles sont même très-coquettes. Leur chevelure est divisée en petites tresses qui exigent beaucoup de soin et de temps ; leurs dents blanches et leurs yeux brillants leur donnent, quoiqu'elles ne soient pas généralement belles, une expression agréable.

Les Hovas sont très-belliqueux, cruels, rusés, perfides ; bien que sans forme de culte, ils reconnaissent un Être suprême qui punit ou récompense les hommes après leur mort selon leurs actions. La circoncision se pratique chez eux sur les enfants, et se célèbre par de grandes fêtes de famille. Les déplorables superstitions auxquelles le peuple est livré sont mêlées avec quelques notions sur de bons et de mauvais anges, empruntées des Arabes. Les prêtres, appelés *ombias*, s'occupent de médecine, de sorcellerie, et possèdent quelques livres en langue madécasse, écrits en caractères arabes. On ne parle d'aucune cérémonie qui puisse être considérée comme faisant partie d'un culte public.

Le jugement par le *tanguin* est une des superstitions les plus atroces de ce peuple. L'arbre qui fournit ce poison est très-répandu à Madagascar ; les oiseaux en évitent le feuillage, les reptiles en redoutent l'ombre ; une espèce de crabe seule en approche. C'est le fruit, en forme de noix, qui, pris en certaine quantité, donne la mort en moins d'une heure, à moins qu'une évacuation violente n'en débarrasse l'infortunée victime, qui même alors conserve ordinairement, pour le reste de ses jours, des douleurs cruelles. Cette terrible épreuve était ordonnée autrefois contre ceux que la haine et la jalousie populaire accusaient d'avoir été la cause de la mort

de quelqu'un de leurs compatriotes. C'est une sorte de *jugement de Dieu*, auquel on remettait la décision des procès criminels. Cette horrible coutume, à peu près entièrement abolie par Radama, a été remise en vigueur par la reine Ranavalo, qui s'en est fait une arme politique. C'est un des moyens les plus sûrs qu'elle ait employés pour exterminer les princes ou grands chefs sakalaves qui auraient pu servir de point de ralliement aux vaincus. Il suffit qu'un Sakalave possède quelques piastres ou bœufs pour être dénoncé comme ampouchave (sorcier) : alors il doit subir l'épreuve du tanguin. « Le juge qui administre le poison commence les épreuves préparatoires sur de petits poulets, en leur faisant avaler du tanguin délayé dans de l'eau, et leur dit : « Si » tu es sorti du ventre d'un bœuf, meurs. » S'il meurt, c'est une présomption contre l'accusé. Ensuite il fait la contre-épreuve en disant : « Si tu es sorti de la coque d'un » œuf, meurs ; si tu es sorti du ventre d'un bœuf, vis. » Si le poulet meurt, c'est encore une prévention. L'épreuve est continuée sept fois ; s'il y a trois chances en faveur de l'accusé, l'accusé est lui-même soumis à l'épreuve du tanguin. Comme tout ce qu'il possède est partagé en trois lots, dont l'un revient à la reine, l'autre à l'armée et le troisième à l'accusateur, il en meurt presque toujours. Le tanguin ayant fait disparaître les familles riches, les délateurs ne peuvent plus aujourd'hui agir que contre les malheureux : une somme de 20 piastres serait assez forte pour exciter la convoitise des dénonciateurs.

» Les Hovas n'ont pas de prison : l'accusé est enchaîné et renvoyé dans son village jusqu'au jour de son exécution. S'il parvient à s'échapper, toute sa famille est zagayée à sa place. L'exécution de la zagaie est faite par le bourreau et ses aides. Le bourreau, ayant à la main une petite zagaie, donne le premier coup ; aussitôt les douze aides tombent sur la victime comme des bêtes féroces et l'achèvent. Le bourreau, avec un très-petit couteau, lui coupe alors la tête et la place sur un piquet ; il essuie ensuite la lame du couteau avec sa langue¹. »

Le *dine* est une imprécation qu'on met en forme de serment sur la tête d'un ou de plusieurs chefs. La formule de ce serment singulier consiste à dire : « Je jure que je ne suis point coupable de ce dont on m'accuse. Si je mens, que *tel* chef soit écrasé par la foudre, ou changé en *tel* ou *tel* animal par la puissance de l'Être suprême. » L'accusé atteint et convaincu de parjure est condamné à l'esclavage par le chef sur lequel il a mis le serment.

Un usage plus digne de la nature humaine est le *serment du sang*, ou l'alliance solennelle contractée entre deux personnes qui s'obligent à se rendre mutuellement toute espèce de services dont elles sont capables, et acquièrent par là tous les droits de la parenté. Les nouveaux amis se font une légère incision au creux de l'estomac ; puis on imbibé deux morceaux de gingembre du sang qui en découle, et chacun mange le morceau teint du sang de l'autre.

§ XI. HISTOIRE. — La France prétend des droits de possession et de souveraineté sur Madagascar depuis le règne de Henri IV, où elle fit un premier établissement dans cette île, le fort Dauphin, sur la côte sud-est. Cet établissement ne réussit pas. Relevé par Richelieu en 1642, il tomba rapidement dans la décadence, ainsi que les comptoirs qu'on avait établis sur la côte orientale à Tamatave, à Foulpointe, à Tinting, à

¹ Le Bron de Vexela, *Revue d'Orient*, février 1846.

l'île Sainte-Marie. Ces tentatives furent renouvelées dans le dix-huitième siècle et sans plus de succès, à cause de l'hostilité des indigènes, de l'insalubrité du climat, et plus encore des fautes et de l'incurie du gouvernement. Les petites rades de la côte orientale servaient seulement d'entrepôts à nos colons de l'île de France pour le commerce des esclaves, des bœufs et du riz, en échange desquels les Malegaches recevaient des produits européens. L'île entière était plongée dans la barbarie, livrée à des guerres continuelles entre les divers peuples sauvages qui l'habitaient, lorsque, vers la fin du siècle dernier, un roi d'Ankova, le plus puissant État de l'intérieur, fit la conquête des pays voisins, s'empara de Tananarivo, et eut le projet de soumettre l'île entière à sa domination. La mort le surprit au milieu de ses victoires. Son fils Radama, homme de grande intelligence, continua son œuvre, et il fut aidé dans ses entreprises par les Anglais.

Les Anglais s'étaient emparés, pendant les guerres de la révolution, de nos établissements à Madagascar ; ils refusèrent de les rendre à la paix, sous le prétexte qu'ils étaient des dépendances de l'île Maurice, qu'on venait de leur céder. Les Bourbons réclamèrent avec vigueur, parvinrent à obtenir justice, et annoncèrent dès lors le projet de réparer les pertes coloniales de la France par un grand établissement à Madagascar. L'Angleterre s'en inquiéta, et chercha à créer dans cette île une puissance assez forte pour résister aux projets de la France. Elle prit donc Radama sous sa protection, lui envoya des sous-officiers pour discipliner son armée, des ingénieurs pour lui bâtir des forts, des missionnaires pour fixer par l'écriture la langue du pays et élever les enfants, etc. Grâce à ces secours, Radama parvint à soumettre presque tous les peuples de l'île ; il s'en déclara seul roi, attaqua nos comptoirs et dénia à la France tout droit sur le sol malegache. Il mourut en 1828, alors qu'il commençait à se défier du protectorat anglais, et qu'il avait résolu de secouer le joug. Une révolution de palais mit sur le trône l'une de ses femmes, Ranavalô. Alors le pays retomba dans la barbarie d'où l'influence anglaise avait commencé à le tirer. Le gouvernement nouveau chassa les Anglais, prit en défiance tous les Européens, et ne chercha à maintenir la puissance des Hovas que par la violence et la terreur. Les populations furent cruellement exploitées ; on leur imposa les plus rudes corvées, on remit en faveur toutes les superstitions anciennes ; l'usage du *tanguin*, tombé en désuétude sous Radama, devint un moyen de gouvernement. Les Bétimsarak, dépouillés de leurs esclaves et de leurs troupeaux, étaient à la discrétion des agents de la reine, qui les faisaient travailler impitoyablement, sans même leur donner de nourriture : aussi les voyait-on dans les ports succomber aux mauvais traitements et à la misère. Les Sakalaves du nord-est, plus belliqueux, supportant le joug avec moins de patience que ceux du sud-est, étaient en hostilité continuelle avec les Hovas. Alors, en 1829, un corps de troupes françaises débarqua à Tinting, y construisit un fort, et mit sous sa protection les populations voisines. Il reprit ensuite Tamatave, mais échoua complètement devant Foulpointe, et la révolution de 1830 ayant laissé l'expédition dans l'abandon, il fallut l'année suivante évacuer entièrement le littoral. Malgré cet échec, les populations, tyrannisées par les Hovas, n'ont pas cessé de regarder les Français comme leurs libérateurs, et si une expédition sérieuse était tentée dans cette île, il est probable qu'elle serait couronnée de succès. Les colons

de Bourbon le demandent avec ardeur, et plusieurs fois les plus puissants chefs des Sakalaves ont sollicité la France de les prendre sous leur protectorat.

Malgré l'hostilité permanente des Hovas contre la France, des établissements de culture ont été formés récemment par des Français sur le territoire malegache, du consentement de la reine, qui a été associée aux bénéfices. Les plus considérables sont ceux d'*Ivondrou*, à 8 milles de Tamatave, qui a donné en 1856 600,000 kilogrammes de sucre et 1,200 barriques de rhum; celui de *Menwurou*, dans le pays des Benasimènes, qui fournit annuellement 500,000 kilogrammes de sucre et 400 bœufs; celui de *Mahela*, qui donne 1,500,000 kilogrammes de riz, etc.¹.

Sur la côte orientale de Madagascar, vis-à-vis de la Pointe à Larrée, la France possède la petite île *Sainte-Marie* (Nossi-Ibrahim), séparée de la grande terre par un canal qui varie de 8 à 16 kilomètres. Cette île, qui n'a que 60 kilomètres environ de longueur sur 4 de largeur moyenne, est malheureusement d'une telle insalubrité que la colonisation y a toujours échoué. Elle sert de refuge aux Antavaratsi et aux Betsim-saraks qui veulent échapper aux mauvais traitements des Hovas. Elle compte 5,000 habitants, et a pour chef-lieu *Port-Louis*, petite ville fortifiée, qui a un bon port.

§ XII. ILE BOURBON. — A 600 kilomètres à l'est de Madagascar, se trouvent les îles *Mascareignes*, car c'est ainsi qu'il faut appeler collectivement, d'après le navigateur portugais Mascarenhas, qui les découvrit en 1545, l'île *Bourbon*, qui appartient à la France, l'*Île de France*, nommée *Cerne* par les Portugais, et *Mauritius* ou Maurice, par les Hollandais et les Anglais, l'île *Rodriguez*, etc.

L'île Bourbon a environ 80 kilomètres de longueur sur 60 de largeur et 192 de circonférence. Elle se compose de deux montagnes volcaniques dont l'origine remonte sans doute à deux époques éloignées l'une de l'autre. Celle du nord ou du centre renferme les cirques de *Cilaos* et de *Salasie*, qui sont des cratères de soulèvement semblables à ceux de l'Auvergne et remarquables par leur régularité. La crête qui les entoure s'élève à 3,069 mètres au point dit le *Piton des Neiges*, qui domine Cilaos de 1,955 mètres et Salasie de 2,197 mètres. Les éruptions volcaniques qui l'ont jadis bouleversée ne s'y font plus ressentir. Des espèces de bassins ou vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons, dont ils embarrassent le cours, des prismes basaltiques souvent disposés, comme dans l'île de Staffa, en colonnes régulières, des couches de laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général; tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques. La plage, étroite, interrompue en quelques endroits, n'est composée, comme à Ténériffe, que de galets basaltiques ou d'autres laves roulées; ces galets sont entraînés à la mer par les pluies. La montagne du sud-ouest renferme un volcan moderne, le *Piton de Fournaise*, dont la surface, en dôme aplati, offre le caractère général de l'Etna. Il vomit encore de la lave, mais sa bouche change tous les ans. Sa hauteur est de 2,616 mètres. Ces deux groupes de montagnes sont séparés ou réunis par un large pli qu'on appelle le col des Cafres et élevé de 1,560 mètres².

¹ Laverdant, *Annuaire géographique* de 1844. — *Revue d'Orient* de septembre 1843. — *Revue contemporaine* de janvier 1856.

² *Comptes rendus de l'Académie des sciences* 1853.

Les vents généraux qui soufflent de l'est-sud-est à peu près perpendiculairement au grand axe de l'île la divisent naturellement en deux parties, celle *du vent*, celle *sous le vent*. Les côtes sont très-mauvaises, ne renferment aucun port et seulement des rades médiocres; c'est là ce qui fait de cette île si florissante, si remarquable par ses richesses naturelles, une colonie peu importante sous le rapport maritime. Ce qu'on nomme la partie *du vent* s'offre aux regards lorsqu'on approche de Saint-Denis par mer : c'est la plus riante; celle dite *sous le vent* passe pour la plus riche, mais elle est un peu sèche : les sources y sont rares. La première, plus égale, s'élevant de la mer au faite de l'île en pente douce, tempérée par des brises continuelles et cultivée avec soin, retrace souvent l'Europe, et particulièrement le Languedoc, lorsque de loin on ne distingue pas la nature de la végétation. Des plantations de girofliers, qui ressemblent à des bosquets d'agrément, des caféières immenses et des champs d'épis dorés parent cette terre, dont ils sont la richesse. Le sol de l'île est en général excellent; mais, comme elle ne forme qu'un massif montagneux, les pluies qu'elle attire portent vers son soubassement la terre végétale; de sorte que, sans l'industrie qui a su maîtriser cet inconvénient, le sommet de l'île ne formerait qu'une roche nue et désolée, tandis que le territoire devient meilleur à mesure qu'on s'approche des côtes de la mer. Les cantons situés sous le vent jouissent d'un climat et d'une température très-favorables à la perfection du caféier; mais malheureusement l'effet qui produit cet avantage contribue aussi à la multiplication des insectes qui détruisent la plante. On en estime le produit à 30,000 balles de 100 livres.

La culture des clous de girofle, introduite par Poivre en 1776, est la première après celle du café; mais le cultivateur ne peut jamais compter sur cette récolte avec assurance : elle est très-abondante dans une année, et nulle dans une autre. Dans l'état actuel de cette culture, on estime la récolte à 2 ou 300,000 livres. Le coton est aujourd'hui moins cultivé qu'il ne l'était autrefois, surtout depuis qu'une maladie a ravagé les plantations. Cet inconvénient engagea la plupart des planteurs de coton à convertir insensiblement leurs terres en plantations de grains ou de café; aussi le produit total de l'île en coton ne s'élève-t-il qu'à environ 40 à 50,000 livres. La récolte des blés donne environ 14 millions de livres pesant. Le produit en sucre est d'environ 12 millions de livres, celui du cacao de 30 à 40,000, et celui de la muscade de 6 à 700 livres. On cultive aussi le maïs, la pomme de terre, et l'on y a introduit le dolich bulbeux (*dolichos bulbosus*), l'*erythrina indica*, tous deux de la famille des légumineuses, le vanillier, le cannellier, etc.

L'île, qui appartient à la France depuis 1642, comprend 11 communes administrées comme en France, et formant autant de paroisses dont tous les curés ont pour chef un évêque. Sous le rapport judiciaire, elle forme quatre justices de paix qui dépendent d'un tribunal de première instance et d'une cour royale. La ville de *Saint-Denis* est le chef-lieu de l'île, la résidence du gouverneur et le siège des principales autorités. Sa position entre la mer et le pied d'une montagne est très-agréable; la partie commerçante est bâtie en pierres, l'autre partie est bâtie en bois et entourée de jardins. On y trouve une église, un collège, des casernes, un beau jardin botanique, un musée d'histoire naturelle. Son port est défendu par quelques batteries; mais sa meilleure défense est la difficulté d'aborder dans l'île autrement qu'avec des

barques du pays. Sa rade, entièrement ouverte, est sujette à des ouragans terribles. Sa population s'élève à 20,000 âmes. *Saint-Paul*, chef-lieu de la partie sous le vent, n'est qu'un grand village. Les maisons sont bâties au centre d'un golfe dont les deux points sont connues sous le nom de Saint-Gilles et des Galets. La rade est belle, mais les appareillages y sont rendus fort difficiles par la fréquence des ras de marée. Les travaux onéreux entrepris pour faire un port à Saint-Gilles ont à peu près échoué.

La population totale de Bourbon est de 120,000 âmes, dont moitié à peu près de nègres ou de mulâtres. L'émancipation des esclaves n'a jeté qu'un trouble momentané dans cette île, ceux-ci ayant été remplacés par des travailleurs chinois. Malgré le manque de ports, telle est l'excellence de la position de Bourbon et la richesse de son sol, que son commerce, soit avec la France, soit avec les pays étrangers, s'est élevé en 1854 à une valeur de 44,890,000 francs, dont 16 millions d'exportation de produits coloniaux.

§ XIII. ILES MAURICE, RODRIGUEZ, ETC. — L'*Île de France* ou *Maurice*, moins fertile et moins étendue que celle de Bourbon, doit à ses ports et rades une grande importance commerciale et militaire. Sa forme est irrégulièrement ovale; elle a un peu plus de 44 kilomètres dans sa plus grande longueur, qui s'étend du nord-est au sud-ouest, et un peu plus de 32 kilomètres dans sa plus grande largeur, qui se prolonge de l'est à l'ouest. Les récifs en rendent l'abord généralement dangereux. En suivant les divers contours de l'île, on trouve que sa circonférence est d'environ 180 kilomètres. Le sol va toujours en s'élevant depuis la côte; le milieu de l'île est un coteau boisé de 4 à 500 mètres d'élévation. Au centre de ce plateau s'élève une montagne conique et très-pointue, que sa situation a fait nommer le *Piton du milieu de l'île*, et qui a 604 mètres d'élévation. Parmi les autres montagnes, celle de la rivière Noire a 560 mètres de hauteur; celle de *Pieter-Both* porte sur son sommet conique une masse semblable à un bonnet et qui menace en apparence les environs de sa chute. De la cime du Pouce, on distingue au nord de petites îles volcaniques qui semblent appartenir à un cratère sous-marin. Entre ces rochers et la montagne s'étend une plaine basse, unie, où l'on ne trouve que quelques fragments de laves qui ont appartenu à d'antiques courants; tout le reste est calcaire : ce ne sont que des madrépores et des coquilles formées autrefois au fond des mers.

Le sol, extrêmement productif, est composé d'une couche profonde d'argile où l'on rencontre du fer et des débris volcaniques. La culture est presque exclusivement consacrée au sucre et au café, qui est d'une excellente qualité; puis viennent le giroflier, le cotonnier, l'indigotier. La récolte du maïs et du froment est insuffisante. L'île renferme d'ailleurs des beautés pittoresques et des richesses végétales qui sont devenues célèbres depuis qu'elles ont été retracées dans le roman de *Paul et Virginie*.

La capitale de Maurice est *Port-Nord-Ouest* ou *Port-Louis*, qui a plus que doublé depuis l'administration anglaise : on y compte 30,000 habitants, en y comprenant ceux de la banlieue. Les maisons sont presque toutes en bois, mais dans des formes élégantes. Les édifices publics sont d'une très-bonne architecture. Les principales rues sont plantées de bois noir, assez bel arbre du genre des *mimosas*. Cette ville n'est pas étrangère aux études scientifiques et littéraires : on y publie plusieurs journaux. Son port excellent est défendu par plusieurs batteries. Le commerce de Maurice est très-

actif. Les produits anglais exportés dans cette île en 1850 s'élevaient à 15 millions de francs, et les produits importés de Maurice en Angleterre s'élevaient à 12 millions. Cette île entretient d'ailleurs des relations très-nombreuses et très-productives avec les autres colonies anglaises, principalement avec l'Hindoustan; elle a conservé aussi de grandes relations commerciales avec la France. La valeur totale de ses importations et exportations avec tous les pays était, dans ces dernières années, de plus de 70 millions; le nombre des bâtimens entrés dans ses ports dépassait 800.

Le gouvernement de la colonie se compose d'un gouverneur et d'un conseil législatif composé de quinze membres; l'ancien code colonial français y est encore en vigueur. La population est de 180,000 âmes.

Maurice fut découverte en 1595 par les Portugais, et occupée en 1598 par les Hollandais, qui lui donnèrent ce nom en l'honneur du prince de Nassau. Abandonnée par ceux-ci en 1712, les Français s'y établirent; mais ce fut seulement en 1734, sous le gouvernement de La Bourdonnaye, que la colonie commença à prendre de l'importance. Elle devint bientôt la clef de la route des Indes, et joua un rôle de premier ordre dans les guerres maritimes du dix-huitième siècle. C'était le centre de la navigation française dans les Indes orientales; c'était le point d'où s'élançaient ces infatigables corsaires, la terreur des Anglais, qui en deux ans leur firent éprouver 60 millions de pertes. Les Anglais s'en emparèrent après plusieurs combats, en 1810, et ils l'ont conservée par les traités de 1814 et de 1815. C'est aujourd'hui une de leurs plus importantes possessions, et l'une des pertes coloniales qui ont été le plus sensibles à la France.

Les autres îles africaines de l'océan Indien ne présentent qu'un médiocre intérêt.

L'île *Rodriguez* renferme 200 habitants et fournit à l'île de France des milliers de tortues. L'île de *Chagos* paraît n'être qu'un banc de madrépores recouvert de terre végétale: on y trouve quelques habitants. De là on arrive aux îles *Saint-Pierre* et *Saint-Paul*, dont la première a aussi le nom d'Amsterdam. Celle-ci est formée d'une montagne conique, dont le sommet paraît être la cheminée d'un cratère éteint. Une couche de tourbe de trois pieds de haut couvre la pierre ponce ou la lave ancienne. D'épais bosquets rendent l'accès de l'intérieur très-difficile; mais ne pouvant pousser des racines profondes, les arbres restent très-petits. L'île *Saint-Paul*, la plus méridionale, se présente sous la forme d'une montagne circulaire, creusée au milieu en forme de cratère; la mer, après l'écroulement d'une des parois, a pénétré dans ce bassin. L'étang, ou la lagune qui en remplit le fond, est peuplé d'une immense quantité de poissons, surtout d'excellentes perches. Des eaux thermales et des eaux ferrugineuses coulent parmi les laves parsemées de quelques carreaux d'un beau gazon.

Dix degrés plus au sud, la *terre de Kerguelen*, nommée *île de la Désolation* par le capitaine Cook, présente ses stériles rochers environnés de glaçons et habités par les phoques. Elle a environ 160 kilomètres de longueur et 80 de largeur. L'absence presque totale de végétation dans cette grande île ne saurait provenir uniquement de la rigueur du climat; elle est due à l'éloignement de toute terre assez vaste pour voir se développer dans son sein la force végétative. Des phoques qui viennent y déposer leurs petits, des canards, des pétrels, des albatros et des mouettes sont les seuls animaux qui la fréquentent.

Plus à l'ouest, les quatre petites îles *Croizet*, ou *Marion*, et celles de la *Caverne* et du *Prince Édouard*, n'offrent également que l'affreuse nudité d'un rocher dépourvu de végétation.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

ILES AFRICAINES OCCIDENTALES.

§ 1^{er}. SAINTE-HÉLÈNE, L'ASCENSION, ETC. — A l'ouest du cap de Bonne-Espérance s'étend l'océan Atlantique austral. L'Amérique méridionale le borne à l'ouest; le cap Saint-Roch le termine au nord-ouest; le golfe de Guinée en forme l'enfoncement le plus avancé au nord-est. Presque dépourvue d'îles, cette partie de l'Océan éprouve l'effet très-régulier des vents alizés et du courant général qui portent l'air et les eaux vers l'occident. Le vent alizé cesse cependant de régner à 1 ou 2 degrés au nord de l'équateur, où il est remplacé par des vents d'ouest et de sud-ouest, qui retiennent les vaisseaux dans le golfe de Guinée, si redouté des navigateurs.

La première île à l'ouest du cap de Bonne-Espérance est celle de la *Circoncision*, découverte en 1739 par le capitaine Bouvet, et retrouvée en 1808 par deux vaisseaux anglais. Elle porte aussi le nom d'île *Bouvet*.

Sous un climat plus doux, on rencontre les îles *Diego-Alvarez* et *Gough*. L'île Diego-Alvarez a 1,460 mètres d'élévation; de belles cascades y arrosent un sol couvert de gazon, et où quelques arbustes croissent parmi des rochers.

On connaît mieux les îles *Tristan-d'Acunha*, qui sont au nombre de trois. L'île principale, qui a 32 kilomètres de circonférence, montre de loin son piton, élevé de 2,500 à 3,000 mètres, revêtu de verdure jusqu'à moitié, et qui se couvre de neiges pendant plusieurs mois de l'année. Des arbustes du genre *phylica* ombragent de leur feuillage touffu des sources limpides. Le sol de cette île est très-fertile et se trouve cultivé aujourd'hui par une petite colonie anglaise qui s'y est formée depuis 1821.

Une immense solitude aquatique s'étend de ces îles jusqu'à celle de *Sainte-Hélène*. Point imperceptible dans l'océan Atlantique, elle est à 1,800 kilomètres du cap Negro en Afrique, et à 3,000 du cap Saint-Augustin, pointe la plus orientale du Brésil; elle a 12 à 15 kilomètres de longueur, 9 de largeur, 40 de circonférence. Des rochers escarpés lui forment un rempart naturel et presque inexpugnable, dont la hauteur varie de 3 à 400 mètres. Elle est partagée en deux parties inégales, séparées par des montagnes coupées de vallées profondes, et qui présentent trois sommets coniques annonçant de loin une origine ignée. Le *pic de Diane*, à l'extrémité orientale de la grande chaîne, a 823 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer: c'est le point culminant de l'île. Dans ses environs naissent les trois principaux ruisseaux: celui de la vallée du Silence, celui de la vallée de Rupert et celui de la vallée de James. Le plateau le plus élevé est celui de *Longwood*, dans la partie orientale: il est à jamais célèbre par le séjour qu'y fit Napoléon. Le basalte constitue la base de l'île; mais une quantité de laves et de scories dispersées partout en atteste la nature volcanique. Il y a de la chaux d'excellente qualité, des pierres qui prennent un très-beau poli, et des argiles de diverses couleurs. On y soupçonne des mines de fer, que

l'on pourrait peut-être exploiter avec d'autant plus d'avantage que dans la partie occidentale on utilise depuis plusieurs années une mine de houille assez considérable. La terre, généralement grasse et profonde, contient beaucoup de parties salines. La côte présente l'image de la stérilité ; mais une riche verdure couvre l'intérieur de l'île jusqu'aux sommets des montagnes, dans lesquelles des sources d'eau saine et limpide jaillissent de tous côtés. La *vallée sablonneuse* n'est pas le seul point de vue pittoresque qui ait occupé le crayon des dessinateurs. Outre une dizaine d'arbres ou arbustes indigènes, encore mal connus, parmi lesquels se trouvent trois espèces de gommiers, on y voit les plus belles fleurs d'Europe et d'Afrique étaler leurs couleurs brillantes à côté des plantes antiscorbutiques vantées par les marins. La culture de presque tous les fruits et de toutes les denrées de l'Europe et de l'Asie y réussit. Les pâturages nourrissent un grand nombre de bœufs, de moutons et de chèvres, ressource chérie du navigateur.

La population se compose d'environ 7,000 personnes, dont environ 1,500 blancs, non compris la garnison. *James-Town*, sur la côte du nord-ouest, est la seule ville et le seul port de Sainte-Hélène. De bonnes fortifications en défendent les approches. Elle est composée d'une centaine de maisons, presque toutes à deux étages, blanchies et couvertes en tuiles rouges, et possède une église, un hôtel du gouvernement, dans lequel on remarque un riche cabinet d'histoire naturelle, un hôpital, de belles casernes, enfin un jardin botanique. James-Town n'est habitée que lorsqu'il s'y tient des foires, c'est-à-dire lorsqu'un navire aborde pour y faire des échanges contre les productions de l'île ; alors elle cesse d'être une jolie solitude pour devenir un marché brillant et animé. Dans les intervalles de ces arrivages, les habitants se retirent presque tous dans leurs maisons de campagne.

Lors de sa découverte, en 1502, l'intérieur de Sainte-Hélène ne formait qu'une grande forêt, et le gommier croissait même sur le bord des rochers suspendus au-dessus de la mer. Fernando-Lopez, renégat portugais, qui obtint en 1513 la grâce d'y vivre dans l'exil, la peupla le premier de chèvres, de cochons, de pintades, de coqs d'Inde, de perdrix, de faisans, de paons et d'autres espèces d'oiseaux ; il y planta des racines, des herbes potagères et des arbres fruitiers. Les Portugais l'ayant oubliée à la longue pour leurs établissements sur la côte sud-est d'Afrique, elle fut occupée par les Hollandais, puis abandonnée par ceux-ci en 1651. Alors les Anglais s'y fixèrent. Depuis ce temps jusqu'à l'époque où ils prirent à leur tour le cap de Bonne-Espérance, ce fut la seule relâche que les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales eussent dans l'océan Atlantique.

On sait que cette île a renfermé le tombeau de Napoléon jusqu'en 1840. L'intérêt que ce tombeau donne à la petite vallée du Géranium, où il fut placé d'après ses dernières volontés, en attendant que ses restes pussent être transportés en France ; les saules qui l'ombrageaient ; la source qui coulait auprès et à laquelle il aimait à se désaltérer ; la demeure de Longwood, qui dominait ce vallon solitaire, attiraient encore dans l'intérieur de l'île les étrangers qui autrefois ne dépassaient pas l'enceinte de James-Town. Mais on est étonné que les habitants de Sainte-Hélène, ou les agents de la Compagnie des Indes, n'aient pas songé à entretenir l'habitation de Longwood.

« Cette maison consiste en un rez-de-chaussée très-bas ; les pièces en petit nombre

dont elle se compose sont étroites, sombres, humides; leur aspect n'était guère plus riant quand elles étaient meublées et que l'empereur y résidait. Aujourd'hui l'habitation est complètement dévastée. La chambre où le grand homme rendit le dernier soupir n'est plus qu'une grange; son cabinet de repos un grenier; cette bibliothèque où il passait presque toutes ses heures, où il dictait les mémoires immortels qu'il a légués à l'univers est convertie en volière; sa chambre à coucher et les deux pavillons de ses fidèles aides de camp ne sont plus que des étables¹. »

L'île de l'*Ascension*, rocher qu'on a cru dépourvu d'eau et presque de végétation, attirait les navigateurs par l'immense quantité de tortues qui viennent se reposer sur ses rivages, couverts de laves et de scories volcaniques. Les Anglais y ont formé un établissement et construit un fort; ils y ont découvert une source.

§ II. ILES FERNANDO-PO, DU PRINCE, SAN-THOMÉ. — L'île *Fernando-Po*, située dans le golfe de Biafra, à 45 kilomètres des côtes de l'Afrique, tire son nom d'un gentilhomme portugais qui la découvrit en 1472. Elle a 60 kilomètres de long du nord-est au sud-ouest, sur environ 12 de large. On la dépeint comme très-haute, boisée, souvent couverte de nuages, fertile en cannes à sucre, coton, tabac, manioc, patates, fruits et autres denrées qu'on y achète contre des barres et du fil de fer. Le Portugal la céda en 1778 à l'Espagne, qui l'abandonna à son tour. Les Anglais furent amenés par le développement de leur commerce avec la côte occidentale d'Afrique à y former un établissement dans le fond de la belle baie de l'ouest. C'est aujourd'hui la ville de *Clarence*, qui compte 400 habitants. L'administration de cette colonie est parvenue à rendre les indigènes laborieux, mais dans le commencement elle fut obligée d'employer des Krahmen's, nègres très-industrieux et fort intelligents, qui font aussi le cabotage avec toutes les rivières qui avoisinent Clarence, pour se procurer de l'huile de palme, du bois d'ébène et de teinture et de l'ivoire. Les Anglais tirent de l'île des bois de construction pour les bâtiments de guerre.

L'île du Prince, ou *ilha do Principe*, à 180 kilomètres au sud-sud-ouest de Fernando-Po, a 12 kilomètres de long sur 8 de large. C'était le rendez-vous ordinaire des vaisseaux négriers, le havre étant regardé comme le meilleur de ce groupe d'îles. L'air y est sain et agréable, l'eau excellente. Plusieurs ruisseaux frais et limpides descendent à la côte; un petit lac occupe le sommet d'une haute montagne au milieu de l'île, et fournit aussi plusieurs ruisseaux. Elle abonde en bois, en noix de coco, oranges, citrons, figues, patates, ignames, riz, millet, maïs, manioc, animaux domestiques et volailles. La ville de *San-Antonio* ou *Antão*, bâtie près de la pointe du nord-est, contient 200 maisons à un étage, 2 églises et un couvent; on y compte environ une centaine de blancs sur un millier d'habitants: le restant de la population se compose de mulâtres et de nègres libres, qui entretiennent un grand nombre d'esclaves. Un fortin, gardé par des Portugais exilés, défend l'entrée du port.

A 80 kilomètres dans le sud-ouest de l'île du Prince, sous l'équateur, est l'île de *Saint-Thomas*, ou *San-Thomé*: elle a 48 kilomètres de long sur 28 dans sa plus grande largeur. Elle est composée de basalte compacte et d'autres produits volcaniques. La partie septentrionale est couverte de hautes montagnes terminées en pics, toujours

¹ *Longwood* et la *vallée du Géranium* viennent d'être achetés à la Compagnie des Indes par le gouvernement français (1857).

enveloppés de nuages qui de loin paraissent comme de la fumée et que des voyageurs ont pris pour de la neige perpétuelle. Le pic *Santa-Anna* s'élève à 2,500 mètres. Au surplus, la chaleur brûlante et continuelle du climat provoque dans les vallons des brouillards épais et fétides, qui couvrent fréquemment l'île entière, et deviennent, surtout pendant les mois de décembre, janvier et février, la cause de maladies nombreuses. En juillet et août, les vents de sud-est et de sud-ouest raniment les forces défaillantes des Européens; mais ils sont très-pernicieux aux naturels. Quoi qu'il en soit, l'étonnante fertilité du sol fait braver tous les inconvénients du climat. Le produit en sucre brut s'élève à 3 millions de livres pesant par an. La culture de la vigne y a réussi. Le maïs, le millet, le manioc, les patates, les ignames, les noix de coco, les bananes, les oranges, les citrons, les dattes et les melons abondent partout. La cassave tient lieu de pain. Le cannellier y a été découvert récemment. Les brebis et les chèvres ont la chair excellente; mais les bœufs sont plus petits et moins gras qu'en Europe. Les cochons, qu'on élève en très-grande quantité, sont engraisés avec de la canne à sucre concassée dans des moulins. Les volailles multiplient prodigieusement, et toutes les rivières fourmillent de poissons. *San-Thomé*, appelée aussi *Chavès*, en est la capitale; elle a 3,000 habitants et 500 maisons, la plupart de bois, 3 ou 4 églises et 2 couvents: elle est défendue par un fort bâti sur une langue de terre. La rade sert de relâche aux vaisseaux que les vents contraires ont empêchés d'atterrir à l'île du Prince. L'île de San-Thomé est commandée par un gouverneur mulâtre, et administrée par un conseil de douze indigènes. Les esclaves ne connaissent point la servitude, et travaillent à peine deux ou trois jours par semaine. Des prêtres noirs desservent les églises ou chapelles, disséminées au nombre de 8 ou 9 dans l'île. La plupart savent à peine lire. La population des îles du Prince et San-Thomé est (1851) de 14,580 habitants.

Parmi les îles voisines de San-Thomé, celle de *Rolas* a 8 kilomètres de longueur.

L'île d'*Annobon* ou *Bonanno*, découverte par les Portugais le premier jour de l'an 1473, a été cédée à l'Espagne, qui la possède encore. Elle est à 120 kilomètres au sud-ouest de l'île de Rolas, et peut avoir 28 kilomètres de circonférence. C'est une haute terre, d'un climat salubre, et sillonnée de vallons riants que bordent des montagnes parées d'une riche verdure et couronnées de brumes qui ne nuisent point à la santé. On en tire des oranges délicieuses et très-grosses, du coton, du tamarin et toutes les denrées des trois îles précédentes. La population est de 8 à 900 habitants, qui sont les descendants d'esclaves jetés sur cette île dans un voyage au Brésil. Il n'y a qu'un mauvais mouillage à la côte du nord.

§ III. ILES DU CAP VERT. — Au sortir du golfe de Guinée, et en s'élevant directement aux îles du cap Vert, par les méridiens de ces îles mêmes, on traverserait ces parages, funestes au navigateur, où de longs calmes tiennent les vaisseaux enchaînés sous un ciel chargé de nuages électriques, versant tour à tour des torrents de pluie et des torrents de feu. On évite autant qu'on peut cette *mer de tonnerre*, foyer de maladies mortelles, soit en serrant les côtes d'Afrique, soit en cherchant celles d'Amérique.

L'archipel des îles du cap Vert, appartenant aux Portugais, comprend dix îles, outre les îlots et les rochers. La principale est celle de *San-Iago*. Sa longueur est de

40 kilomètres, et sa plus grande largeur de 24 kilomètres. Le premier aspect de cette île rebute l'œil par l'image de l'aridité; on dirait qu'elle sort d'un incendie. Des rochers nus, jetés en désordre l'un sur l'autre, découpés, brisés par des fractures bizarres, s'élèvent du sein de la mer et s'élancent jusque dans les nues. Au centre, le mont San-Antonio a environ 1,500 mètres. A terre, le déplorable état des habitants attriste l'âme; ils ont le teint si foncé, que l'on ne soupçonnerait guère dans leurs veines le moindre mélange du sang européen, s'ils ne se vantaient pas eux-mêmes d'être Portugais. Le clergé est composé de gens de couleur et même de nègres. La misère générale dérive à la fois de la mauvaise administration et des sécheresses qui accablent l'île pendant plusieurs années de suite. La principale production est le sel, dont la vente exclusive pour le Brésil se fait au bénéfice du gouvernement. Le long des coteaux et des vallées où la rosée et l'humidité de l'air maritime entretiennent la végétation, les cocotiers, les bananiers, les papayers, brillant d'une éternelle verdure, offrent leurs fruits salutaires. Les tamariniers et les adansonies y étalent un large ombrage. Rien n'égale la beauté des oranges et des citrons du pays. Les goyaves, les figues, ainsi que les patates douces, les citrouilles et les melons d'eau, sont d'une excellente qualité. La vigne et la canne à sucre réussissent. L'indigotier et le cotonnier, quoique abandonnés à eux-mêmes, ont la croissance la plus vigoureuse. Le duvet soyeux des asclépiades, qu'on voit fleurir partout, sert à rembourrer les oreillers et les matelas. Le riz et le maïs forment la nourriture ordinaire du peuple; mais lorsque les pluies périodiques manquent, le sol, calciné par un soleil dévorant, résiste à la bêche, et le pauvre est exposé à périr d'inanition : car le thermomètre ne descend guère au-dessous de 26 degrés, et monte souvent au-dessus de 38 degrés.

Les montagnes de l'île sont remplies de chèvres, de chevreuils, de civettes et de singes. Les paysans donnent la chasse aux oiseaux de Guinée, aux ramiers, aux tourterelles, aux mouettes, aux perdrix et aux pintades; ils élèvent des bœufs, des porcs et des chevaux. Le seul poisson passable de la mer est une espèce de mulet; mais les tortues de terre fourmillent dans les vallées. La population de cette île était en 1850 de 22,000 habitants. L'eau potable est rare. La ville de *Puerto-Praya*, où abordent les navigateurs, est formée de deux rangées d'humbles maisons rustiques, mêlées de quelques cabanes encore plus misérables, et renferme à peine 1,200 habitants. Une redoute tombée en ruines défend mal le mouillage. *San-Iago* ou *Ribeira-Grande*, ancienne résidence des autorités, ne renferme plus qu'une soixantaine de familles depuis que l'autre ville est le siège du gouvernement.

L'île de *Mayo*, montagneuse, fertile, riche en sel, dont il s'exporte annuellement environ 32,000 hectolitres en bestiaux et en coton; l'île de *Fuego* (du Feu), appelée aussi *Saint-Philippe*, qui, malgré l'eau qui lui manque, et son volcan très-actif, haut de 2,350 mètres, produit de bons fruits, et renferme 4,000 habitants; l'île *Brava* ou *Saint-Jean*, qui donne de l'excellent vin et du salpêtre, constituent, avec celle de San-Iago, une chaîne dirigée de l'est à l'ouest.

L'île *Boa-Vista* (Bonne-Vue), remarquable par un sol moins élevé, très-fertile en coton et en indigo, et une population de 8 à 10,000 âmes, forme une ligne du nord au sud avec l'île du *Sel* ou *do Sal*, que le pic de Martinez, haut de 4 à 500 mètres,

fait reconnaître à 80 kilomètres de distance, et qui, habitée seulement par des tortues, offre un sol couvert d'efflorescences salines.

Les quatre îles restantes font partie d'une chaîne dirigée du sud-est au nord-ouest, et se succèdent dans l'ordre suivant. *San-Nicolao* est une des plus grandes et la mieux policée de tout l'archipel, et renferme une ville du même nom, où l'on fabrique de très-bonnes étoffes de coton : elle est peuplée de 1,500 âmes, et sert de résidence à l'évêque de l'archipel. L'île a un sol montueux et fertile en fruits, mais on n'y récolte qu'un vin aigret. On lui donne 6,000 habitants. *Santa-Lucia*, élevée, boisée et inhabitée, n'a que des eaux saumâtres. *San-Vincente*, également inhabitée, est, de même que la précédente, riche en bois et en tortues ; on y trouve beaucoup de chèvres. Quoiqu'elle n'ait que 24 kilomètres de longueur, elle renferme deux chaînes de montagnes hérissées d'un grand nombre de pics. *San-Antonio*, dont les montagnes égalent, dit-on, le pic de Ténériffe en élévation, nourrit dans ses vallées bien arrosées l'indigotier et le dragonnier, l'oranger et le citronnier. Sa population est de 4,000 âmes.

Malgré les sécheresses auxquelles ces îles sont exposées, leur produit naturel en coton, indigo, fruits, sel, peaux de chèvres et huile de tortue, pourrait leur donner une certaine valeur sous une administration plus intelligente. Leur population, en 1851, était de 85,000 âmes.

Au nord des îles du cap Vert, les eaux de l'Océan disparaissent sous une couche épaisse de varech qui, semblable à une prairie flottante, s'étend jusqu'au 25° parallèle, et occupe un espace de 60,000 lieues carrées ; les navires s'en dégagent avec difficulté. On voit d'autres amas de varech dans des parages plus au nord-ouest, presque sous le méridien des îles *Cuervo* et *Flores*, entre les 23° et 35° parallèles nord. Les anciens connaissaient ces parages, semblables à des prairies. « Des navires phéniciens, dit Aristote, poussés par le vent d'est, arrivèrent, après une navigation de trente jours, dans un endroit où la mer était couverte de roseaux et de varechs. » Quelques personnes ont pensé que cette abondance de varech était un phénomène qui prouvait l'ancienne existence de l'Atlantide engloutie. Il paraît que du temps de Christophe Colomb ces faits étaient oubliés ; car ses compagnons furent saisis d'effroi en voyant si abondante en plantes cette partie de la mer que les Portugais appelaient *mar de Sargasso*.

§ IV. CANARIES. — Le célèbre archipel des *îles Canaries*, qui appartient à l'Espagne, nous ramène vers l'empire de la civilisation : c'est presque une partie de l'Europe.

Lanzarota ou *Lancerote* commence la chaîne à l'est. Dépouillée de ses forêts, elle éprouve, comme le continent voisin, des sécheresses destructives ; cependant elle nourrit des chameaux en grand nombre, et exporte du blé, de l'orge, des légumes. On y compte quatre volcans en activité. La vigne y croît avec force dans les cendres volcaniques. *Téguise* en est la capitale. Trente autres lieux habités y forment huit paroisses, dont la population totale est de 16,000 âmes. Lancerote possède les deux meilleurs ports de l'archipel. Dans cette île, que les indigènes appelaient *Titeroygotra*, il régnait une civilisation plus avancée que dans les îles situées plus à l'occident : les habitants demeuraient dans des maisons bâties en pierre de taille, tandis que les Guanches de Ténériffe se logeaient dans des cavernes.

Fuerteventura ou *Fortaventure*, dont le nom indigène était *Erbania*, n'offre qu'une

continuation du sol de Lancerote. Cette île a environ 94 kilomètres de longueur sur 48 de largeur. L'eau de citerne fournit presque seule aux besoins des habitants. Dans les bonnes années, on exporte néanmoins du blé, de l'orge, et l'on recueille de la soude, du coton et du vin de médiocre qualité. *Santa-Maria de Betancuria*, le chef-lieu, conserve le nom du premier conquérant des Canaries, de ce Jean de Bethencourt, chambellan de Charles VI, à qui le roi d'Espagne Henri III conféra en 1403 le titre et les prérogatives de seigneur des Canaries.

Les quatre îles de la *Grande-Canarie*, de *Ténériffe*, de *Gomère* et de *Palma*, forment une chaîne de montagnes très-élevées et qui se dirigent de l'est à l'ouest. *Canarie*, douée d'un sol très-fertile, arrosée de ruisseaux limpides, jouissant d'une température modérée, serait la plus importante de cet archipel si elle avait une meilleure rade. Elle produit du maïs, du blé, de l'orge, du vin, du sucre très-estimé, des olives et de la soie. La ville de *Las-Palmas*, avec 9,000 habitants, est le siège des autorités ecclésiastiques et civiles, l'archipel des Canaries formant un évêché et une *audiencia*. Le village de *Gualdar* se compose de grottes taillées dans les rochers par les anciens indigènes. Sur le mont *Daremas*, le parfum des bosquets, le murmure des eaux et le chant des serins rappellent tout ce que les poètes ont écrit sur les îles Fortunées.

Ténériffe, la plus peuplée et la plus grande de ces îles, portait chez les indigènes le nom de *Chinérife*. Les montagnes basaltiques dont sa masse est formée s'élèvent généralement à 1,164 mètres au-dessus du niveau de la mer. La partie méridionale renferme le fameux *pic de Teyde*, ou plus exactement d'*Écheyde*, c'est-à-dire de l'Enfer; il portait encore chez les Guanches le nom d'*Aya-Dyrma*. C'est peut-être celui de tous les monts volcaniques dont la renommée se soit le plus occupée dans les temps modernes; cependant ce n'est que depuis peu qu'on en a déterminé avec exactitude l'élévation, qui est de 3,604 mètres. Les deux tiers du cône formé par cette montagne sont recouverts d'une belle végétation, au milieu de laquelle se montrent peu de laves modernes; on traverse des bosquets de lauriers souvent environnés de nuages. Dès qu'on a dépassé la région des nuages, le sol aride et désert commence à se couvrir de pierres ponceuses et de laves obsidiennes ou vitreuses. Cette région stérile occupe un espace de 1,936 kilomètres de superficie. Le cône volcanique proprement dit offre une déclivité si rapide, qu'il n'est possible d'y monter qu'en suivant un ancien torrent de lave. Le cratère lance de temps à autre des fumées, et le sol qui l'environne est en plusieurs endroits assez échauffé pour qu'en y marchant on s'expose à avoir ses souliers calcinés. Ce volcan paraît cependant agir plutôt par les flancs que par le sommet; d'énormes éruptions latérales ont attesté en 1798 la violence continue du feu souterrain. Plusieurs indices prouvent qu'il s'amasse dans les cavernes intérieures du pic de grands dépôts d'eau, qui s'exhale en vapeurs par divers soupiraux, dont les deux plus remarquables portent le nom de *narines*. Le célèbre géologue Léopold de Buch regarde le pic de Ténériffe comme un énorme dôme de trachyte, roche feldspathique. ignée, qui a été soulevé et qui est recouvert d'une nappe de basalte.

Au pied de ce mont ignivome s'étend une des plus belles contrées du monde. Les coteaux, cultivés en plusieurs endroits avec autant de soin qu'un jardin, produisent

les fruits les plus délicieux et les vins les plus exquis. Le vin de Ténériffe est de deux espèces, le *malvoisie* et le *vidogne* ou *viduena*; il s'en récolte environ 25,000 pipes dans les années abondantes. La flore de Ténériffe peut donner une idée de celle de toutes les Canaries. Le bananier, le papayer et le magnifique poincillade ornent les jardins; le trichomane des Canaries, jolie fougère, tapisse les murs. Les cactus, les cacalies, les euphorbes rappellent par leurs formes roides et pointues l'aspect végétal de l'Afrique. Le sucre de Ténériffe est une graminée particulière à cet archipel. L'orseille de cette île est recherchée. Tous les voyageurs ont admiré un arbre à sang-dragon, d'une dimension gigantesque, que l'on conserve dans un jardin de la charmante ville d'Orotava. « En juin 1799, dit M. de Humboldt, lorsque nous gravîmes le pic de Ténériffe, nous trouvâmes que ce végétal énorme avait 14^m,85 de circonférence un peu au-dessus de la racine. » Sa hauteur est de 20 mètres. La tradition rapporte que ce dragonnier était révééré par les Guanches, comme l'orme d'Éphèse par les Grecs; et qu'en 1402, lors de la première expédition de Bethencourt, il était aussi gros et aussi creux qu'aujourd'hui. En se rappelant que le dragonnier a partout une croissance très-lente, on peut conclure que celui d'Orotava est extrêmement âgé.

Les villes de Ténériffe, auberges des navigateurs, ont été vingt fois décrites avec plus de soin que celles de plusieurs contrées européennes. *Santa-Cruz*, capitale du gouvernement des Canaries, compte 8 à 10,000 habitants; sa rade houleuse et de mauvais fond n'est abritée que d'un côté par les montagnes de l'île : aussi les navires ne s'y arrêtent habituellement que pour prendre de l'eau. Ses rues sont étroites, longues, pavées en dalles ou cailloutées, garnies de trottoirs et de maisons assez bien bâties, et blanchies à la chaux; ses édifices contrastent par leur blancheur éclatante avec les noirs rochers de lave contre lesquels la ville est adossée; ses églises et plusieurs de ses fontaines sont belles; sa principale place publique est ornée d'un monument en marbre blanc dédié à Notre-Dame. *Laguna*, située à 6 kilomètres de Santa-Cruz, sur un plateau qui domine la mer, doit son nom à cette circonstance que les vallées qui l'avoisinent formaient autrefois un lac, aujourd'hui desséché. Cette ancienne capitale de l'île a perdu son importance commerciale depuis l'éruption volcanique de 1705, qui détruisit la ville maritime de *Garachico*; cependant elle compte encore 8 à 9,000 habitants; elle est le siège de l'évêché et de l'université des îles Canaries. *Orotava*, qui portait précédemment le nom d'*Aurotopala*, et chez les Guanches celui de *Taoro*, rivalise avec les plus beaux sites du monde. Le quartier qui avoisine le port, et qui forme une autre ville à part sous le nom de *Puerto de la Paz*, est le mieux bâti. La population réunie de ces deux quartiers est de 11 à 12,000 âmes.

Gomère, petite île très-fertile et bien arrosée, peut se suffire presque à elle-même. Ses montagnes de granit et de schiste micacé sont couvertes de forêts et entrecoupées de vallées délicieuses, où croissent des lauriers, des dattiers, des citronniers, des figuiers, des noyers, des mûriers. Les herbes potagères, les légumes, les grains, les fruits, les poires de serre, les patates, les ignames, le vin, le miel, les bêtes à cornes et à laine, les mulets, les volailles, le gibier, y abondent. *Saint-Sébastien*, le chef-lieu, a un bon port, où Christophe Colomb fit radouber ses vaisseaux en 1492, avant d'aller chercher un nouveau monde. Il y a des fabriques de laine et une sucrerie.

Palma a le sol plus élevé que Ténériffe, montueux, coupé de ravins, rempli de

cavernes, renfermant un cratère en activité; son sol est assez aride dans la partie du sud. Elle n'est en général fertile et peuplée que sur les côtes, où l'on recueille des légumes, de bon vin, beaucoup de sucre, employé principalement à confire les fruits dont l'île abonde, et une grande quantité d'amandes. La récolte en blé ne suffit pas à la consommation des habitants. Dans les années de disette, le peuple se nourrit, comme à Gomère, de racines de fougère. On n'y trouve ni bêtes fauves, ni perdrix, ni lièvres. La région des nuages seule est richement boisée, et donne à l'île, vue de loin, l'air d'une forêt. On y trouve une sorte de bois d'aloès; l'*ilex perado*, le *laurus indica*, le *laurus nobilis* et le *myrica faya* ombragent les crêtes qui entourent le cratère central. *Santa-Cruz de las Palmas*, la capitale, a un bon port.

Hierro, plus connue sous le nom d'*île de Fer*, parce qu'elle a servi longtemps à fixer le premier méridien chez les différents cartographes de l'Europe, est la plus occidentale des sept Canaries; son sol volcanique est peu fertile. Après avoir gravi un talus de plus de 4 kilomètres qui s'élève du bord de la mer, on y trouve des guérets fleuris, où de nombreuses abeilles ramassent du miel. *Valverde* est le chef-lieu de cette île. Elle n'a que peu de sources; mais l'humidité du sol est entretenue par de fréquents brouillards, qui l'ont fait surnommer par les Canariens *terre noire*. On y recueille peu de grains, beaucoup d'orseille, et on y fabrique annuellement pour 80 à 100,000 réaux d'eau-de-vie, qu'on tire du vin et des figues. Les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux dont la chair est du meilleur goût, et les forêts renferment des cerfs et des chevreuils. L'*arbre saint* de l'île de Fer, objet de tant de récits fabuleux, paraît avoir été un *laurus indica*; il ne fournissait pas l'île entière d'eau fraîche, mais les vapeurs condensées sur ses feuilles en donnaient néanmoins une quantité considérable, et qui, dans les sécheresses, était une véritable ressource. Cet arbre, gardé avec soin, fut détruit en 1612 par un ouragan terrible. La population totale des Canaries est de 257,000 habitants.

Ces îles, ainsi que celle d'Annobon et celle de Fernando-Po, appartiennent à l'Espagne. Les habitants des Canaries émigrent en grand nombre à la côte de Caraccas et aux Philippines. Vifs et spirituels comme les Andalousiens, ils aiment l'instruction et le travail comme les Biscayens; ils prononcent l'espagnol avec une douceur particulière. Des philosophes, comme Clavijo, des poètes, comme Iriarte, ont illustré cette peuplade, qui compte encore dans son sein quelques savants estimables, et chez laquelle les bons livres français ne sont rien moins qu'inconnus. Les droits féodaux, les majorats et l'étendue des terres domaniales en friche arrêtent cependant aux Canaries les progrès de la culture et de la prospérité publique.

Que sont devenus les *Guanches*, dont les momies seules, enfouies dans des cavernes, ont échappé à la destruction? Au quinzième siècle, quelques nations commerçantes, surtout les Espagnols et les Portugais, cherchaient des esclaves aux îles Canaries, comme on en cherchait dernièrement sur la côte de Guinée. Sous les Guanches, l'archipel des Canaries était divisé en plusieurs petits États ennemis les uns des autres, et la cupidité des Européens entretenait les guerres intestines pour acheter les prisonniers; plusieurs préférèrent la mort à la servitude, et se tuèrent, eux et leurs enfants. C'est ainsi que la population des Canaries avait déjà considérablement souffert par le commerce des esclaves, par les enlèvements des pirates, et surtout par un

carnage prolongé, lorsque Alonzo de Lugo en acheva la conquête. Ce qui restait des Guanches périt en 1494, dans la fameuse peste appelée *modorra*, que l'on attribuait à la quantité de cadavres que les Espagnols avaient laissés exposés à l'air après la bataille de la Laguna. Cette belle nation des Guanches était à peu près éteinte au commencement du dix-septième siècle; on n'en trouvait plus que quelques vieillards à la *Candelaria* et à *Guimar*, dans l'île de Ténériffe. Aujourd'hui il n'existe dans tout l'archipel aucun indigène de *race pure*. Quelques familles de Canariens se vantent de leur parenté avec le dernier roi-pasteur de Guimar, mais ces prétentions ne reposent pas sur des fondements très-solides.

Les Guanches, célèbres par leur taille élancée et souvent remarquables par une belle chevelure blonde, ont fourni de superbes traits au pinceau d'historiens mécontents de leur siècle; et peu de temps après la découverte de l'Amérique, on se plaisait à signaler les généreuses vertus des Guanches, comme on a célébré de nos jours l'innocente douceur des insulaires d'Otaïti, ou comme Tacite a tracé le tableau séduisant des peuples germaniques. En effet, si les Guanches offrent quelque analogie physique avec les colosses de l'ancienne Germanie, ils paraissent avoir ressemblé sous d'autres rapports aux Otaïtiens. Nous les voyons gémir, les uns et les autres, sous le joug du gouvernement féodal. Chez les Guanches, cette institution, qui facilite et perpétue les guerres, était sanctionnée par la religion. Les prêtres disaient au peuple : « Le grand esprit, *Achamas*, a créé d'abord les nobles, les *Achimenceys*, auxquels il a distribué toutes les chèvres qui existent sur la terre. Il créa ensuite les plébéiens, les *Achicaxnas*. Cette race, plus jeune, eut la hardiesse de demander aussi des chèvres; mais l'Être suprême répondit que le peuple était destiné à servir les nobles et qu'il n'avait besoin d'aucune propriété. » Le *faycas* ou grand prêtre exerçait le droit d'anoblir, et une loi portait que tout Achimencey qui s'avilissait jusqu'à traire une chèvre de ses mains perdrait ses titres de noblesse.

Les momies de cette nation qu'on voit dans les cabinets de l'Europe proviennent de cavernes sépulcrales taillées dans le roc, sur la pente orientale du pic de Ténériffe. Les anciens Guanches, lorsqu'ils avaient déposé dans ces catacombes une quantité suffisante de corps, prenaient la précaution d'en fermer l'entrée; et on prétend que la connaissance des lieux de sépulture était un secret qui se transmettait exclusivement à de certaines familles. Ces momies, maintenant très-rares aux Canaries même, sont dans un état de dessiccation si extraordinaire, que les corps entiers, munis de leurs téguments, ne pèsent souvent que 3 à 4 kilogrammes, c'est-à-dire un tiers de moins que le squelette d'un individu de la même grandeur dépouillé récemment de la chair musculaire. Le crâne offre dans sa conformation quelques légers rapports avec celui de la race blanche des anciens Égyptiens, et les dents incisives sont émoussées chez les Guanches comme dans les momies trouvées sur les bords du Nil. Mais cette forme des dents est due à l'art seul; et, en examinant soigneusement la physionomie des anciens Canariens, des anatomistes habiles ont reconnu dans les os zygomatiques et à la mâchoire inférieure des différences sensibles avec les momies égyptiennes. Au surplus, il paraît que la découverte de ces cadavres desséchés a prouvé l'existence de deux races distinctes chez les anciens Canariens : l'une aux traits réguliers, qui rappellent le beau type grec; l'autre qui offre une grande analogie

avec la race kalmouke. En ouvrant les momies des Guanches, on y trouve des restes de plantes aromatiques, parmi lesquelles on distingue constamment le *chenopodium ambrosioides*, espèce d'ansérine originaire de l'Amérique et qui porte le nom vulgaire de thé du Mexique. Souvent les cadavres sont ornés de bandelettes auxquelles sont suspendus de petits disques de terre cuite, qui paraissent avoir servi de signes numériques et qui ressemblent aux *quippos* des Péruviens, des Mexicains et des Chinois.

Le seul monument propre à répandre quelque lumière sur l'origine des Guanches est leur langue ; mais malheureusement il ne nous en est resté à peu près que 150 mots, dont plusieurs expriment les mêmes objets, selon le dialecte des différentes îles. Outre ces mots, il existe encore des fragments précieux dans les dénominations d'un grand nombre de hameaux, de collines et de vallons. On avait pensé longtemps que la langue des Guanches ne présentait aucune analogie avec les langues vivantes ; mais depuis que le voyage de Hornemann et les recherches ingénieuses de Marsden et Venture ont fixé l'attention des savants sur les *Berbers*, qui occupent une immense étendue de terrain dans l'Afrique boréale, on a reconnu que plusieurs mots guanches ont des racines communes avec les dialectes *chilla* et *gebali*. Si cette analogie ne prouve pas une communauté d'origine, elle indique du moins des liaisons anciennes entre les Guanches et les Berbers, dans lesquels se trouvent refondus les Numidiens, les Gétules et les Garamantes.

§ V. MADÈRE. — En passant devant le groupe de rochers appelés les îles *Salvages* ou Sauvages, dont il est dangereux d'approcher, nous arrivons, par une navigation de 80 lieues marines, à l'île de *Madère*, qui, avec celle de *Porto-Santo* et avec quelques îlots déserts, forme un groupe particulier et un gouvernement appartenant au Portugal.

Le sol montueux de Madère s'élève de toutes parts vers une chaîne de montagnes dont le sommet s'appelle le *pic Ruivo*, élevé de 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y remarque sur le sommet un enfoncement appelé par les habitants *Val*, et qui paraît être la bouche d'un ancien cratère, idée confirmée par les laves, la plupart légères et bleuâtres, qu'on y voit disséminées, et dont la mer jette même de temps à autre des débris dans les baies du sud ; mais on n'y trouve point de pierre ponce, et tout porte à admettre que l'île ne doit pas son origine à l'action d'un volcan sous-marin, puisqu'on y trouve des roches de sédiment inférieur ou de transition ; ainsi, par exemple, c'est sur un calcaire de cette époque, de 230 mètres d'épaisseur, que repose le basalte. Une autre cime importante est celle de *Torinhas*, haute de 1,700 mètres. Les parties constitutives des montagnes sont principalement le quartz et le schiste granulaire, dont les fentes renferment généralement du fer et de l'ocre. L'île est sujette à des tremblements de terre assez fréquents. Les côtes, généralement escarpées, sont d'un abord difficile ; les vagues s'y brisent avec violence.

Le climat est doux, tempéré et fort agréable ; on y jouit d'un printemps presque perpétuel. Dans la saison froide, le thermomètre marque régulièrement 15 à 18° ; il est rare de le voir tomber à 12 ; pendant l'été, il se tient entre 18 et 24° ; les vents brûlants apportés d'Afrique le font monter à 30 ou 36. Cette chaleur extraordinaire est promptement rompue par des orages qui lui succèdent. Le vent de nord-est règne dans l'intérieur de l'île. L'équinoxe d'automne amène des vents forts du sud, qui

alternent par la suite jusqu'à la fin de l'année avec des vents d'ouest souvent orageux. Les pluies qui tombent depuis novembre jusqu'à la fin de février ne sont ni fortes ni abondantes : dans l'espace de sept années, on y a compté 462 jours pluvieux. L'humidité naturelle de la terre est entretenue par la neige, qui couvre assez longtemps les plus hautes montagnes, et par les nuages qui en enveloppent les cimes pendant le jour, et s'abaissent, au soleil couchant, dans les vallons, où la première aurore les fait disparaître.

L'île est riche en sources, et arrosée par une quantité de petites rivières qui descendent des montagnes, et forment souvent dans les ravins des cascades très-pittoresques ; la plus remarquable se trouve à 12 kilomètres de Funchal. L'abondance des bois dont elle était autrefois couverte lui avait fait donner le nom de *Madaira* (bois de construction). Pour en faciliter le défrichement, on y mit le feu, qui, dit-on, dura sept ans. Aujourd'hui les jardins et les vergers sont ornés d'une grande variété d'arbres fruitiers tant de l'Europe que des tropiques. Mais les forêts, la plupart composées de châtaigniers et de noyers, ne s'étendent que sur les flancs supérieurs des montagnes. On y trouve aussi des cèdres, des cyprès, du bois de fer et plusieurs espèces de lauriers, parmi lesquels on distingue surtout le *laurus indica*, qui donne l'acajou de Madère. Plus haut croissent les pins ; mais les dernières sommités ne présentent plus que des arbustes rabougris et quelques broussailles qui suppléent au manque de bois à brûler. Les champs sont ornés de genêts, de cytises, de myrtes, de figuiers d'Inde, d'euphorbes, de framboisiers, de rosiers, de jasmins, de limoniers aquatiques, de phyllirées, de dragonniers.

Le sucre de Madère était autrefois très-estimé pour son odeur de violette et son goût aromatique ; de nos jours, on n'y prépare plus qu'une petite quantité de mélasse et de sirop. La culture de la canne a été entièrement sacrifiée à celle de la vigne, qui forme en effet la grande richesse de l'île. Les vignobles, pour lesquels on a ménagé avec soin des moyens d'irrigation, s'élèvent sur les coteaux méridionaux des montagnes à une hauteur d'à peu près 800 mètres. Les raisins mûrissent à l'ombre des treilles, et sont récoltés après s'être à moitié séchés sur pied ; ils sont presque tous blancs. Le précieux vin de Malvoisie provient de céps apportés de Candie en 1445. On en distingue trois qualités, dont on récolte annuellement 500 pipes. L'autre sorte, plus abondante, est célèbre sous le nom de madère sec. La récolte annuelle varie entre 15,000 et 25,000 pipes, et l'exportation se monte à 12 ou 15,000. Il en passe 5,500 en Angleterre, 5,500 aux Indes orientales, 3,000 aux Indes occidentales, et 2,000 aux États-Unis d'Amérique. On a commencé, il y a plusieurs années, à cultiver l'olivier. Les pêcheurs et les mûriers y acquièrent une hauteur considérable ; le ricin commun y parvient aux dimensions d'un arbre ; le galanga de l'Inde (*maranta indica*) y réussit parfaitement. Les grains de l'île, le froment surtout, et l'orge sont excellents ; mais elle n'en produit que pour une consommation de quatre mois. Les oignons, les courges, l'arum égyptien, les yams et les châtaignes forment la principale nourriture.

Les lapins abondent dans les montagnes ; les espèces d'oiseaux y sont nombreuses ; les abeilles des vallées donnent un miel délicieux. Les bêtes à cornes et les moutons qu'on y a importés sont de petite taille ; les chèvres s'y sont considérablement mul-

tipliées, et les cochons y sont en partie à l'état sauvage. Aucun mammifère n'est indigène de Madère. Le veau marin se présente souvent sur la côte. La mer offre des truites, des soles, des sardines, des albacores, espèce de thon, et d'autres poissons en abondance.

Madère avait en 1851 une population de 108,000 habitants. Elle se compose d'un mélange de Portugais, de mulâtres et de nègres. Les créoles ont le teint basané, la stature petite, sont malpropres et mal vêtus. Le peuple y mène en grande partie une vie misérable, et l'étranger boit la majeure partie du vin qu'il récolte. Les femmes, douées de beaucoup d'avantages naturels, sont accablées de peines et de fatigues. Les gens de qualité promènent leur indolence dans des maisons de campagne ou *quintas*, dont les jardins n'ont rien d'attrayant, mais qui ont chacune sa chapelle. Les seuls véritables riches sont les négociants anglais et les Irlandais catholiques établis dans la capitale.

Le territoire de l'île appartient, comme propriété foncière, aux descendants des capitaines Tristan Vaz et Jeao Gonzalve Zarco, auxquels le roi de Portugal en avait accordé la suzeraineté pour récompense de leurs services. Elle est divisée politiquement en deux capitaineries. Celle de *Funchal*, la plus fertile et la mieux peuplée, comprend la capitale du même nom, ville très-agréablement située, sur la côte du sud, au pied de hautes montagnes, et défendue par quatre forts. Du côté de la mer, elle n'a qu'une simple enceinte de murailles. Elle renferme 2,000 maisons et plus de 15,000 habitants. Ses rues sont étroites, tortueuses, mal pavées et malpropres, quoiqu'elles soient arrosées par des eaux courantes qui descendent des montagnes environnantes. Elle est la résidence du gouverneur et d'un évêque. Dans l'église des Franciscains, une chapelle a les croisées en argent massif, tandis que les murs d'une autre sont couverts de crânes humains, qui forment également tous les ornements de l'autel.

La capitainerie de *Maxico*, autrefois fertile en sucre, et qui produit encore le meilleur vin de Malvoisie, renferme le bourg du même nom, situé sur la côte d'est, pourvu d'une mauvaise rade et peuplé de 2,000 habitants.

L'île de *Porto-Santo*, située dans le nord-est de Madère, n'est qu'une montagne rapide, souvent enveloppée de nuages, bordée d'une lisière de terres basses, et peuplée d'environ 6,000 habitants. Le territoire, assez fertile, produit de bons vins, des oranges, de l'orge, du seigle, du froment. On y trouve beaucoup de lapins et de chèvres, des perdrix, des pigeons et des tourterelles sauvages, des abeilles, des bœufs, des moutons, des cochons, et même quelques chevaux et mulets. Le bourg de *Porto-Santo*, sur la côte méridionale, offre un assez bon mouillage.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — OROGRAPHIE, GÉOLOGIE. — Le nouveau continent, ou l'*Amérique*, est borné au nord par l'océan Arctique, à l'est par l'océan Atlantique, à l'ouest par le grand Océan, le détroit de Behring et l'océan Arctique. Il est compris entre latitude nord 75° et latitude sud 54°, et entre longitude ouest 36° et 170°. Sa plus grande longueur, du cap Froward au cap du Prince de Galles, est de 14,000 kilomètres; sa plus grande largeur, du cap San-Roque au cap Blanco (Amérique mérid.), est de 3,800 kilomètres; sa superficie, avec les îles, est de 3,800,000 myriamètres carrés. Sa population est évaluée à 50 millions d'habitants.

L'Amérique, étant composée de deux presqu'îles réunies par un isthme, a une charpente nettement marquée : c'est, à partir du cap Froward jusqu'au cap du Prince de Galles, une longue chaîne très-voisine du grand Océan et très-éloignée de l'océan Atlantique, laquelle forme le faite de partage des eaux, et divise par conséquent chacune des deux presqu'îles en deux versants différents : l'un, très-rapide, très-étroit, vers le grand Océan, et privé presque entièrement de grands cours d'eau; l'autre, très-doux et très-large, vers l'océan Atlantique, et sillonné par les plus grands fleuves du monde.

En prenant à part chaque presqu'île, on trouve (en exagérant ses formes pour les simplifier) que sa charpente est tracée aussi d'une manière très-simple. Ainsi l'Amérique méridionale forme une sorte de pyramide triangulaire dont la hauteur est très-petite par rapport à la longueur des arêtes. Le sommet de cette pyramide est le plateau de *Titiçaca* (source du Maragnon, de plusieurs de ses affluents, du Pilcomayo, affluent de la Plata, etc.). Les arêtes sont : 1° la chaîne des *Andes*, depuis le cap Froward jusqu'au plateau de *Titiçaca*; 2° la chaîne des *Andes*, depuis l'isthme de Panama jusqu'au plateau; 3° la série des hauteurs qui séparent le Rio de la Plata du Maragnon, depuis le cap San-Roque jusqu'au plateau. Cette dernière est l'arête la moins marquée; les deux autres sont très-distinctes, mais semblent une seule ligne droite. La hauteur de la pyramide est seulement de 7,896 mètres (au *pic de Sorata*, point culminant de toute l'Amérique). Des trois faces de cette pyramide, celle du sud-est est occupée principalement par le bassin du Rio de la Plata, celle du nord-est est occupée par le bassin du Maragnon, celle de l'ouest par le versant très-étroit du grand Océan.

L'Amérique septentrionale n'a pas une charpente aussi nettement tracée, mais elle a des formes analogues à celles de l'autre presqu'île. On peut regarder la *sierra Verde* (sources de la Colombia, du Rio del Norte, du Missouri, etc.) comme le sommet de la pyramide triangulaire qu'elle figure ; les trois autres sont : 1° la chaîne des *Cordillères*, depuis l'isthme de Panama jusqu'à la sierra Verde ; 2° la chaîne des *montagnes Rocheuses*, depuis le cap du Prince de Galles jusqu'à la même sierra ; 3° la suite de hauteurs qui sépare le Mississipi du fleuve Saint-Laurent, depuis la presqu'île de la Nouvelle-Écosse jusqu'à la même sierra. Cette dernière arête est très-peu distincte, mais les deux autres forment une chaîne continue. Des trois faces de cette pyramide, celle du sud-est est occupée principalement par le bassin du Mississipi, celle du nord-est par le bassin du Saint-Laurent, celle de l'ouest par le versant du grand Océan.

A ces charpentes montagneuses et constitutives des deux Amériques, il faut ajouter d'autres massifs qui en paraissent entièrement isolés, et dont les principaux sont les *montagnes du Brésil*, dans l'Amérique méridionale ; les *Alleghanys*, dans l'Amérique du Nord. L'analogie qui existe entre ces deux massifs est très-remarquable : tous deux ne se rattachent aux montagnes du grand Océan que par un dos de pays peu distinct ; leur élévation, leur disposition et leur direction sont à peu près les mêmes ; enfin ils séparent les embouchures de deux fleuves qui coulent dans le même sens : le Mississipi, symétrique du Rio de la Plata ; le Saint-Laurent, symétrique du fleuve des Amazones.

Si maintenant nous esquissons les caractères physiques et la constitution géognostique de ces charpentes montagneuses, nous trouverons que le mont *Saint-Élie*, dont la cime volcanique est couverte de neige, forme un des points les plus septentrionaux de la longue chaîne granitique qui borde les côtes occidentales de l'océan Pacifique jusqu'à la pointe de la Californie. Les montagnes Rocheuses appartiennent aux différentes roches de cristallisation, c'est-à-dire aux terrains primordiaux ; le calcaire s'y montre rarement ; le granit et les roches qui l'accompagnent paraissent y dominer. Depuis le cours de la rivière de la Paix, sous le 56° parallèle, jusqu'à celui du Missouri, on a peu examiné la constitution physique de ces montagnes ; il est cependant probable que dans cette région on retrouve les mêmes roches que dans celles qui lui succèdent au sud. A partir des *montagnes Noires*, s'étend vers l'orient et le midi un immense désert dont le diamètre moyen est de plus de 800 kilomètres ; toute sa surface est couverte d'un sable granitique. Sur le revers opposé des montagnes Rocheuses, on traverse un désert presque aussi considérable, jusqu'au pied des montagnes de la Californie. Ces montagnes, qu'on appelle *Sierra-Nevada* ou montagnes Neigeuses, sont parallèles à la côte de l'Océan ; et c'est dans leurs contre-forts qu'on a trouvé récemment les riches gisements d'or qui ont donné tant de célébrité à ce pays. Près de l'embouchure de la rivière Plate, qui porte ses eaux au Missouri, on remarque des roches calcaires en couches horizontales qui vont se rattacher à la chaîne des monts *Ozarks*. Au sud de la rivière de l'Arkansas, le désert n'offre plus que des sables fins qui forment de petites buttes ondulées, comme si ce terrain avait été occupé jadis par les eaux d'un lac immense. Les collines de grès micacé et de poudingues qui s'élèvent au bas des montagnes Rocheuses sont séparées des masses granitiques par une zone de roches micacées dont les couches sont fort inclinées. Les grès de ces collines

renferment des animaux marins et des plantes. Plus on s'approche des montagnes Rocheuses, plus ces grès deviennent ferrugineux ; ils sont couverts de dépôts argileux et schisteux dans lesquels on trouve souvent de la houille. Près des sources de la rivière canadienne on reconnaît un grand nombre de roches d'origine ignée, qui forment des buttes et des collines ; les grès argileux qui les environnent contiennent des lits de gypse et de sel gemme. Le plateau qui unit l'extrémité méridionale des montagnes Rocheuses avec les monts Ozarks est composé aussi de roches primordiales. On trouve dans ces dernières montagnes des grès micacés et des roches quartzeuses alternant avec des calcaires de transition, c'est-à-dire appartenant aux *terrains de sédiment infra-inférieurs*, sillonnés par des filons plombifères. Un calcaire moins ancien succède à ces roches, dont la série repose sur le granit que l'on aperçoit çà et là dans quelques endroits.

La triple chaîne de l'*Alleghany*, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, depuis le 34^e parallèle jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, offre, à partir de son extrémité méridionale, une longue suite de montagnes de grès qui se termine à une région de schistes ardoisiers et de marnes bleues, à laquelle succèdent, jusque vers le fleuve Saint-Laurent, diverses roches granitiques. Entre le 41^e et le 42^e parallèle, on remarque, sur plusieurs points de la chaîne, des masses basaltiques et d'autres produits ignés. Les dépôts que supportent celles-ci sont en couches inclinées d'environ 45 degrés. Les roches appartenant aux *terrains de sédiment inférieurs*, tels que les gypses, les calcaires et les grès houillers, forment une zone qui s'étend jusqu'aux environs du lac Michigan. Les pentes qui se dirigent des monts Alleghanys vers l'Océan Atlantique et le golfe du Mexique, ainsi que les terrains que traverse le Mississipi depuis sa réunion avec le Missouri, sont couverts de dépôts d'alluvion et de transport.

La continuation méridionale des montagnes Rocheuses traverse le Mexique, où des roches porphyriques, trachytiques et basaltiques la constituent en grande partie et forment les majestueux colosses volcaniques des Andes. Les montagnes du Mexique renferment des filons de métaux précieux dont la richesse est telle que jusqu'à présent on peut les considérer comme inépuisables. C'est surtout entre le 21^e et le 24^e parallèle que ces métaux sont le plus abondants.

Le système des *Andes du Pérou* présente des caractères qui le distinguent du précédent. Il se montre partout déchiré par des crevasses ; s'il y existe des plaines élevées de 2,700 à 3,000 mètres, comme dans l'ancien royaume de Quito, et plus au nord dans la province de Pastos, elles ne sont pas comparables en étendue à celles de la Nouvelle-Espagne : ce sont plutôt des vallées longitudinales, limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Au Mexique, au contraire, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau. Au Pérou, les cimes les plus élevées constituent la crête des Andes ; au Mexique, ces mêmes cimes, moins élevées, sont dispersées sur le plateau.

La Cordillère se divise en trois chaînes parallèles depuis le 7^e degré au nord de l'équateur jusque vers le 2^e. Au sud des précédentes, les Andes ne forment qu'un seul dos jusqu'au 6^e parallèle ; là elles se séparent en deux chaînes, dont les sommets les plus élevés, rangés sur deux files, composent une double crête. Leurs cimes colos-

sales sont au nombre des plus hautes du globe. Vers le 41° degré, les Andes se divisent en trois chaînes irrégulières qui vont se terminer sur la rive droite de l'Amazone. Les *Andes du Chili* et du *Potosi* occupent une largeur moyenne d'environ 180 kilomètres. Elles renferment un grand nombre de volcans, dont une quinzaine se font remarquer par des éruptions continuelles, tandis que d'autres, plus nombreux encore, lancent par intervalles d'épais nuages de fumée. Les *Andes Patagoniques* sont encore peu connues; elles sont beaucoup moins élevées que les précédentes : leurs plus hautes cimes ne dépassent guère 3,000 à 3,600 mètres; leur extrémité méridionale, jusque vers le cap Pilar, n'en atteint que 400, et s'abaisse de plus en plus jusqu'au détroit de Magellan. On y connaît aussi plusieurs volcans.

Le granit se montre à découvert à la base des Andes, sur les côtes du grand Océan. Tantôt il supporte le gneiss et tantôt alterne avec lui. Il est disposé, ainsi que les roches qui l'accompagnent, en couches inclinées vers le nord-ouest, ce qui indique la direction imprimée à la force volcanique qui souleva les montagnes qu'elles forment. Ces granits renferment souvent des couches de calcaire et de schiste; ils sont ordinairement surmontés de roches d'origine ignée, telles que des basaltes, des porphyres et des phonolithes, dont les profils, bizarrement taillés, ressemblent de loin à des édifices en ruine. Au pied de ces montagnes reposent diverses masses de grès et des dépôts de débris agglomérés sur lesquels s'appuient des calcaires anciens, des gypses et d'autres roches. Enfin on trouve çà et là des dépôts d'alluvion renfermant des ossements d'animaux gigantesques qui n'existent plus. Ces montagnes sont traversées par des filons de divers métaux, principalement de fer et d'argent. Les mêmes montagnes fournissent aussi des émeraudes, des topazes et d'autres pierres précieuses.

Les hauteurs comprises entre le cours de l'Orénoque et celui de l'Amazone, au lieu de composer une chaîne continue, offrent une suite de montagnes granitiques, séparées les unes des autres par des plaines et des savanes, dont l'uniformité est interrompue çà et là par des masses de granit qui imitent de loin des piliers et des ruines.

Les montagnes du *Brésil* occupent une superficie trois ou quatre fois plus grande que le système précédent; mais elles sont inférieures en élévation : les plus hautes ne dépassent pas 1,800 mètres. Elles se composent de trois grandes chaînes parallèles, qui changent plusieurs fois de nom et qui projettent vers le nord et à l'ouest divers rameaux importants. Le granit constitue la plus grande partie de toutes ces montagnes; elles présentent cependant aussi plusieurs formations calcaires. Les terrains d'alluvion qui couvrent les vallées formées par les nombreuses branches du système brésilien renferment une si grande quantité d'or qu'on en retire par le lavage près de 8,000 kilogrammes. La *Serra da Tapollama*, celle *do Mar* et leurs prolongements qui bordent la côte orientale, ainsi que les montagnes plus éloignées vers l'ouest, renferment des filons argentifères; mais ils ne sont nulle part d'une grande richesse. Il en est de même du fer et du cuivre; ces métaux paraissent être peu abondants au sein des montagnes brésiliennes. Le plomb est exploité dans plusieurs localités; l'étain et le mercure y sont assez rares. Quant aux diamants et aux autres pierres précieuses, telles que la topaze et l'améthiste, on les trouve principalement dans des terrains d'alluvion composés de cailloux roulés, au pied des montagnes de la *Serra do Mar*, de la *Serrá d'Espinhaço* et de celles qui sont à l'ouest du Rio Grande.

Le niveau de l'Amérique présente véritablement une différence remarquable avec l'ancien continent. Cette différence ne consiste pas dans l'élévation plus grande des montagnes ; car si les Cordillères du Pérou atteignent par quelques-uns de leurs sommets au delà de 6,600 mètres, il est aujourd'hui certain que les montagnes du Tibet sont beaucoup plus élevées. Mais les plateaux qui servent de support aux montagnes sont séparés en Amérique des plaines basses par une pente extrêmement courte et rapide. Ainsi la région des Cordillères et celle du plateau du Mexique, régions aériennes, tempérées et salubres, touchent presque immédiatement aux plaines qu'arrosent le Mississipi, l'Amazone et le Parana. Ces plaines mêmes, quelle que soit leur nature, qu'elles soient couvertes d'herbes élevées et ondoyantes, comme les *savanes* du Missouri, qu'elles offrent, comme les *llanos* de Caraccas, une surface tantôt calcinée par le soleil, tantôt rafraîchie par les pluies des tropiques et revêtue de graminées superbes, ou qu'enfin, semblables aux *pampas* et aux *campos Parexis*, elles présentent à la fureur des vents leurs collines de sable mouvant, mêlées d'étangs saumâtres et couvertes de plantes salines ; toutes elles conservent, à des distances immenses, un niveau très-bas et rarement interrompu par des coteaux.

De cette vaste étendue des plaines américaines, résulte l'immense longueur du cours des fleuves qui arrosent cette partie du monde, et dont les principaux sont : le *Mac-kenzie* (4,100 kil.), le *Saint-Laurent* (900 kil.), le *Mississipi* (4,000 kil.), et avec le *Missouri* (6,500 kil.), le *Rio del Norte* (2,000 kil.), l'*Orénoque* (2,000 kil.), l'*Amazone* (4,400 kil.), le *Rio de la Plata* (2,800 kil.), etc. La continuité du même niveau fait aussi que les bassins respectifs des fleuves ne sont nulle part moins distincts ; ils ne sont séparés que par de faibles crêtes ; souvent même ils ne le sont pas du tout : aussi plusieurs fleuves confondent-ils, dans la partie supérieure de leurs cours, des eaux destinées à des embouchures différentes. Ainsi l'Orénoque et le Rio Negro, affluent de l'Amazone, communiquent par le *Cassiquiare* ; on croit qu'un bras semblable unit le Beni et le Madeira. Il paraît que dans la saison pluvieuse on passe en bateau des affluents du Paraguay dans ceux de l'Amazone, qui circulent dans la plaine élevée appelée *campos Parexis*. La même circonstance produit dans l'Amérique septentrionale un nombre infini de lacs. Ceux de l'*Esclave*, d'*Assiniboine*, de *Ouinipeg*, sont environnés d'une centaine d'autres encore très-considérables, et de plusieurs milliers de petits, bordés généralement de petites crêtes de rochers, comme le sont ceux de la Finlande. Le terrain devient moins aquatique en avançant au sud ; cependant le lac *Supérieur*, le *Michigan*, l'*Huron*, l'*Érié* et l'*Ontario* forment, dans le Canada, comme une mer d'eau douce, dont le surplus se précipite par le fleuve Saint-Laurent dans les flots atlantiques.

§ II. CLIMAT. — VÉGÉTAUX ET ANIMAUX. — De cette division générale de l'Amérique en plateaux montagneux très-élevés et en plaines très-basses, il résulte un contraste entre deux climats très-différents et pourtant très-rapprochés l'un de l'autre. Le Pérou, la vallée de Quito, la ville de Mexico, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation une température printanière ; ils voient même les *paramos*, ou les dos de leurs montagnes, se couvrir des neiges qui séjournent, même perpétuellement, sur quelques sommets, tandis que non loin de là une chaleur souvent malsaine étouffe l'habitant des ports de Vera-Cruz ou de Guayaquil. Ces deux climats donnent naissance

à deux systèmes différents de végétation ; la flore des zones torrides sert de bordure à des champs et à des bosquets européens. Un semblable voisinage ne peut manquer d'occasionner fréquemment des changements subits par le déplacement de ces deux masses d'air, si diversement constitués ; inconvénient général en Amérique. Mais partout ce continent éprouve un moindre degré de chaleur. L'élévation seule explique ce fait pour la région montagneuse ; mais pourquoi, se demande-t-on, s'étend-il aux contrées basses ? Voici ce que répond un habile observateur : « Le peu de largeur du continent, sa prolongation vers les pôles glacés ; l'Océan, dont la surface non interrompue est balayée par les vents alizés ; des courants d'eau très-froide qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou ; de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts de neige s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages ; l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines ; des déserts non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur ; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'Océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment par l'acte de la végétation : toutes ces causes produisent, dans les parties basses de l'Amérique, un climat qui contraste singulièrement, par sa fraîcheur et son humidité, avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent ¹. »

Les productions de l'Amérique offrent quelques particularités. La moins contestable est cette extrême abondance de l'or et de l'argent, même à la surface de la terre, mais principalement dans les veines des roches schisteuses qui composent les montagnes Rocheuses et les Cordillères du Chili, du Pérou et du Mexique. Au nord des montagnes du nouveau Mexique, les plaines, les marais et les petites chaînes de rochers offrent très-souvent de vastes dépôts de cuivre.

En Amérique, comme dans toutes les régions du monde, les races animales paraissent être proportionnées, par leur nombre et leur taille, à l'étendue de la terre qui les a vues naître. Le bœuf musqué et le bison dans l'Amérique septentrionale, l'autruche magellanique dans l'Amérique méridionale, égalent par la taille les espèces analogues de l'ancien continent ; l'élan, ou le cerf de la Californie, atteint même une taille gigantesque ; tous les autres quadrupèdes, tels que le lama, le guanaco, le jaguar, l'anti, le cèdent en grandeur et en force à leurs semblables dans l'Asie et l'Afrique. Ce fait n'est pas exclusivement particulier au nouveau continent : les animaux connus de la Nouvelle-Hollande sont à leur tour plus petits que ceux de l'Amérique.

La vie végétale, qui dépend de l'humidité, montre au contraire une extrême force dans la plus grande partie du nouveau continent. Les pins qui ombragent la Columbia, et dont la tige s'élève perpendiculairement à une hauteur de 100 mètres, méritent d'être considérés comme les géants du règne végétal. On peut citer après eux les platanes et les tulipiers de l'Ohio, qui ont 16 à 17 mètres de circonférence. Les terres

¹ A. de Humboldt, *Tableaux de la nature*, tome I^{er}, page 13, traduction de Eyriès.

basses de l'une et l'autre Amérique se couvrent de forêts immenses; cependant la nudité d'une partie de la région du Missouri, des plateaux du Nouveau-Mexique, des llanos de Caraccas, des campos Parexis et des pampas, c'est-à-dire d'un quart de ce continent, doit nous engager à éviter encore, sous le rapport de la végétation, toutes les phrases exagérées qui se propagent dans les descriptions.

A l'exception des ours, des renards et des rennes, qui ne redoutent pas la zone glaciale; à l'exception des phoques et des cétacés, habitants de tous les rivages; à l'exception du tapir, découvert récemment dans l'Inde, tous les animaux des deux Amériques paraissent former des espèces particulières, ou du moins des races distinctes. Le bison et le bœuf musqué (*ovibos*), animaux qui paissent depuis les lacs du Canada jusqu'aux mers de Californie; le cougar et le jaguar, qui font retentir leurs rugissements depuis l'embouchure du Rio del Norte jusqu'au delà de l'Amazone; le pécarí et le patira, semblables aux sangliers; le cabiai, l'agouti, le paca et d'autres espèces rapprochées du lapin; les fourmiliers, les tamanduas, les tamanoirs, tous ces dévorateurs d'insectes; le laï, le lama avec la vigogne, le sapajou, les perruches et le colibri, tous différents essentiellement de ceux, même parmi les animaux de l'ancien continent, desquels ils se rapprochent le plus. Tous ces animaux particuliers à l'Amérique forment, comme ceux de la Nouvelle-Hollande, un ensemble à part et évidemment originaire de la terre qu'ils habitent. Les espèces qui représentent le lion et le tigre habitent la zone torride. Dans la même région, les formes de l'anti ou tapir rappellent de loin celles de l'éléphant. Les oiseaux aux ailes imparfaites, au plumage éparpillé; l'autruche d'Afrique et le casoar de la Nouvelle-Hollande, réclament pour parent le touyou de l'Amérique méridionale. Les grands insectes, les énormes reptiles et les oiseaux à plumage éclatant et bigarré, peuplent les régions chaudes de l'un et de l'autre continent. Le climat des régions tempérées semble encore avoir produit les mêmes effets sur les races animales. Les deux variétés du genre des bœufs qui habitent les plateaux de la Californie et les savanes du Missouri n'ont ni les mœurs ni les traits du farouche buffle de Cafrerie. Le mouton sauvage et le lama, cet animal intermédiaire entre le mouton et le chameau, aiment, comme leurs prototypes de l'ancien continent, les pâturages des déserts. Tout est analogue dans les deux mondes, mais rien n'y est identique.

§ III. POPULATIONS. — Après avoir admis une création animale particulière pour l'Amérique comme pour la Nouvelle-Hollande, nous devons reconnaître comme un fait que la race américaine forme aujourd'hui, par ses caractères physiques comme par ses idiomes, une classe essentiellement différente des autres portions du genre humain. Une longue suite d'observations physiologiques a démontré cette vérité. Les naturels de cette partie du globe sont en général grands, d'une charpente forte, bien proportionnés et sans vices de conformation. Ils ont le teint bronzé ou d'un rouge cuivré, comme ferrugineux et très-semblable à la cannelle ou au tannin; la chevelure noire, longue, grossière, luisante et peu fournie; la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés et ayant le coin dirigé par en haut vers les tempes, les sourcils éminents, les pommettes avancées, le nez un peu camus, mais prononcé, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës; dans la bouche, une expression de douceur qui contraste avec un regard sombre et sévère ou même dur;

la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton; les traits, vus de profil, saillants et profondément sculptés; la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu. L'anatomie nous fait encore reconnaître dans leur crâne des arcs sourciliers plus marqués, des orbites plus profondes, des pommettes plus arrondies et mieux dessinées, des tempes plus unies, les branches de la mâchoire inférieure moins écartées, l'os occipital moins bombé, et une ligne faciale plus inclinée que chez la race mongole, avec laquelle on a voulu quelquefois les confondre. La forme du front et du vertex dépend le plus souvent d'efforts artificiels; mais indépendamment de l'usage de défigurer la tête des enfants, il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière. Le crâne est ordinairement léger.

Tels sont les caractères généraux et distinctifs de toutes les nations américaines, à l'exception peut-être de celles qui occupent les régions polaires aux deux extrémités. Les Esquimaux hyperboréens, ainsi que les Puelches méridionaux, sont au-dessous de la taille moyenne, et présentent dans leurs traits et dans leur conformation la plus grande ressemblance avec les Samoyèdes; les Abipons, et plus encore les Patagons au sud, ont une stature presque gigantesque. Cette constitution forte et musculeuse, jointe à une forme élancée, se retrouve en quelque sorte chez les habitants du Chili, ainsi que chez les Caraïbes qui habitent les plaines du delta de l'Orénoque jusqu'aux sources du Rio Blanco, et chez les Arkansas, que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux de ce continent.

La même teinte cuivrée ou bronzée est commune, avec de très-petites nuances, à la généralité des nations d'Amérique, sans que le climat, le sol ou la manière de vivre paraissent y exercer la moindre influence. Les Caraïbes sont rouges. Le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé, quoiqu'ils vivent, les uns dans la zone tempérée et les autres près du tropique. Les indigènes de la Nouvelle-Espagne ont le teint plus basané que les Indiens de Quito et de la Nouvelle-Grenade, qui habitent un climat entièrement analogue : nous voyons même que les peuplades éparées au nord du Rio Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent l'ancien royaume de Guatemala. Les peuples du Rio Negro sont plus basanés que ceux du bas Orénoque, et cependant les bords du premier de ces deux fleuves jouissent d'un climat plus frais. Dans les forêts de la Guyane, surtout vers les sources de l'Orénoque, vivent plusieurs tribus blanchâtres qui ne se sont jamais mêlées avec les Européens, et se trouvent entourées d'autres peuplades d'un brun noirâtre. Les Indiens qui, dans la zone torride, habitent les plateaux les plus élevés de la Cordillère des Andes, ceux qui, sous le 45° de latitude australe, vivent de la pêche entre les îles de l'archipel des Chonos, ont le teint aussi cuivré que ceux qui, sous un ciel brûlant, cultivent des bananes dans les vallées les plus étroites et les plus profondes des régions équinoxiales.

La barbe, qu'on avait voulu refuser aux Américains, leur est assurée aujourd'hui. Les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale en ont généralement peu, et elle augmente lorsqu'ils se rasent; cependant beaucoup d'individus naissent dénués de barbe et de poils. Presque tous les Indiens, dans les environs de Mexico, portent de petites moustaches que des voyageurs modernes ont aussi retrouvées chez les habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique. En rassemblant et com-

parant tous les faits, il semblerait en définitive que les Indiens sont plus barbus à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. D'ailleurs, ce manque apparent de barbe est un caractère qui n'appartient pas exclusivement à la race américaine : plusieurs hordes de l'Asie orientale, les Aléoutes, et surtout quelques peuplades africaines, en ont si peu qu'on serait tenté d'en nier entièrement l'existence.

§ IV. LANGUES ET HISTOIRE. — Les langues sont, après les caractères physiologiques, la marque la plus certaine de l'origine commune des peuples. Aussi c'est dans les idiomes de l'Amérique qu'on a cru trouver les seules preuves positives d'une émigration des nations asiatiques, à laquelle le nouveau monde devrait sa population. Mais les nombreuses recherches qui ont été faites à ce sujet n'autorisent avec certitude qu'à tirer les conclusions suivantes : 1° des tribus asiatiques liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, permienues et caucasiennes ont émigré vers l'Amérique, en suivant les bords de la mer Glaciale et en passant le détroit de Béring; cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groenland. 2° Des tribus asiatiques liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Aïnos et les Kouriliens ont passé en Amérique en longeant les rivages du grand Océan; cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique. 3° Des tribus asiatiques liées de parenté et d'idiome avec les Tougouses, les Mandchoux, les Mongols et les Tatars se sont répandues, en suivant les hauteurs des deux continents, jusqu'au Mexique et aux Apalaches. 4° Aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère originaire des nations indigènes d'Amérique; les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe indépendamment de toute influence étrangère. 5° Les mots de langues européennes qui paraissent avoir passé en Amérique proviennent des langues finnoises et lettones; ils se rattachent au nouveau continent par les langues permienne, ostiaque et ioukaghire. Rien dans les langues persane, germanique, celtique, rien dans les langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique.

Parmi le nombre prodigieux d'idiomes très-différents qu'on rencontre dans les deux Amériques, il y en a quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, la Patagonie et le Chili ont en quelque sorte une seule langue; les dialectes de l'idiome des *Guaranis* sont répandus depuis le Brésil jusqu'au Rio Negro. La langue *quichua*, la principale du Pérou, partage avec cet idiome plusieurs mots de nombres, sans parler des analogies particulières qu'elle présente avec d'autres langues du voisinage. L'idiome de *Maypure* est étroitement lié avec ceux de *Guaypunavi* et de *Caveri*, et il a donné naissance à plusieurs autres qu'on parle autour du Rio Negro, du haut Orénoque et du Maraïon. Les *Caraïbes*, après avoir exterminé, dans le seizième siècle, les *Cabres*, étendirent leur langue avec leur empire depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges. Au moyen de la langue *galibi*, un missionnaire assure qu'il pouvait communiquer avec tous les naturels de cette côte, les Cumangoles seuls exceptés.

Dans l'Amérique septentrionale, la langue des *Aztèques* s'étend depuis le lac de Nicaragua jusqu'au 37° degré, sur une longueur de 2,000 kilomètres. Elle est moins sonore, mais aussi riche que celle des Incas. Après la langue mexicaine ou aztèque, celle des *Otomites* est la langue la plus générale du Mexique. Mais à côté de ces deux pri-

pales il y en a, depuis l'isthme de Darien jusqu'au 23° degré de latitude, une vingtaine d'autres, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. La plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule, sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'est le grec de l'allemand, ou le français du polonais. Le Nouveau-Mexique, la Californie et la côte nord-ouest, forment encore une région peu connue, et c'est là précisément que la tradition mexicaine place l'origine de beaucoup de nations. Les langues de cette région seraient très-intéressantes à connaître; mais à peine en a-t-on une idée obscure. Il y a une grande conformité de langage entre les *Osages*, les *Kansès*, les *Ottos* ou *Ottous*, les *Missouris* et les *Mahas*. La langue des *Apaches* et des *Panis* s'étend depuis la Louisiane jusqu'à la mer de Californie. Dans les provinces méridionales des États-Unis jusqu'au Mississipi, il y a des rapports immédiats entre les idiomes des *Chaktahs* et des *Chikkasahs*, qui ont en outre quelque air de parenté avec celui des *Cheerokees*. Plus au nord, la puissante tribu des Six Nations parle une seule langue, qui forme entre autres les dialectes des *Senekas*, des *Mohawks*, des *Onondagos*, des *Cayugas* et des *Oneidas*. Des dialectes de la langue *chippawaye* sont communs aux *Penobscots*, aux *Mohicans*, aux *Minsis*, aux *Narragansets*, aux *Natiks*, aux *Algonquins* et aux *Knistenaux*. Les *Miamis*, avec lesquels Charlevoix classe les *Illinois*, en tiennent aussi des mots et des formes. Enfin, sur les confins des *Knistenaux*, dans le nord le plus réculé, sont les *Esquimaux*, dont l'idiome s'étend depuis le Groenland jusqu'à Ounalachka.

Ce grand nombre d'idiomes prouve que la plupart des tribus américaines ont longtemps vécu dans l'isolement sauvage où elles croupissent encore. Mais quelques langues américaines présentent d'un autre côté une composition si artificielle, si ingénue, que la pensée en rapporte nécessairement l'invention à quelque nation anciennement civilisée; je ne dis pas civilisée à la manière des modernes, mais comme l'étaient les Grecs d'Homère, ayant des idées morales développées, des sentiments exaltés, une imagination vive et ornée, enfin assez de loisir et de tranquillité pour se livrer à des méditations, pour se créer des abstractions. C'est principalement sur la formation du *verbe* que les inventeurs des langues américaines ont exercé leur génie. Presque dans tous les idiomes, la conjugaison de cette partie du discours tend à marquer par des inflexions particulières chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent; en général, les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes sont susceptibles de prendre des formes particulières, à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire. Ce merveilleux accord dans un mode particulier de former les conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à peu près semblables existent dans la langue du Congo et dans la langue basque, qui d'ailleurs n'ont aucun rapport ni entre elles ni avec les idiomes américains, on est forcé de chercher l'origine de toutes ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain.

Si l'histoire des langues américaines ne nous conduit qu'à des conjectures vagues, les traditions, les monuments, les mœurs, les usages, nous fourniront-ils des lumières plus positives?

Lorsque les Européens firent la conquête du nouveau monde, la civilisation était concentrée dans quelques parties de la grande chaîne de plateaux et de montagnes. L'Anahuac renfermait le despotique État de Mexico ou Tenochtitlan, avec ses temples arrosés de sang humain, et Tlascala, peuplé de républicains non moins superstitieux. Les *Zaques*, espèce de pontifes rois, gouvernaient du sein de la cité de Condinamarca les montagnes de la Terre-Ferme, tandis que les fils du Soleil régnaient sur les vallées élevées de Quito et de Cuzco. Entre ces limites, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques. Parmi ces monuments, les *téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux de l'empire birman et du royaume de Siam. D'autres monuments ne nous parlent qu'un langage absolument inintelligible. Les figures, probablement hiéroglyphiques, d'animaux et d'instruments, gravées sur les rochers de siénite, voisins du Cassiquiare, les camps ou forts carrés découverts sur les bords de l'Ohio ne nous fournissent aucun indice.

Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs ont nécessairement la même manière de vivre. Que les Toungouses mangent la viande crue et seulement desséchée par la fumée ; qu'ils mettent de la vanité à pointiller sur les joues de leurs enfants des lignes et des figures en bleu ou en noir ; qu'ils reconnaissent la trace de leur gibier au moindre brin d'herbe courbé, ce sont là des traits communs à tous les hommes nés et élevés dans les mêmes circonstances. Il est aussi digne de remarque que les anciens Scythes aient eu, comme les Américains, l'usage de *scalper* ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux, quoique sans doute la férocité ait partout inspiré à l'homme des excès semblables. Un certain nombre d'analogies plus importantes rattache le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens à ceux de l'Asie. Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tatars, les mois sont désignés sous les noms d'animaux. Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois. Les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leur propre main une certaine étendue de terrain. Les hiéroglyphes et les cordelettes en usage chez les anciens Chinois rappellent d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains et les *quipos* du Pérou. Enfin tout le système politique des *Incas* péruviens et des *Zaques* de Condinamarca était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un dieu incarné. Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique, dans ses mœurs comme dans ses langues, montre l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais ces communications ont dû être antérieures au développement des croyances et des mythologies actuellement régnantes parmi les peuples asiatiques. Aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications : les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presque pas de souvenirs historiques. Les traditions des nations septentrionales se bornent à assigner la région où jaillissent les sources du Missouri, du Colorado et du Rio del Norte comme la patrie d'un très-grand nombre de tribus. En général,

depuis le septième jusqu'au treizième siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le sud et vers l'est. C'est des régions situées au nord du Rio Gila que sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Ces peuples, qui traversèrent le Mexique, laissèrent des traces de culture et de civilisation. Les *Toultèques* y parurent pour la première fois l'an 648, les *Chichimèques* en 1170, les *Nahualtèques* l'an 1178, les *Acolhués* et les *Aztèques* en 1196. Les Toultèques introduisirent la culture du maïs et du coton; ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures; ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La force de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui lui-même avait déjà éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social. Mais quelle est la source de cette culture? quel est le pays d'où sortirent les Toultèques et les Mexicains? C'est ce qu'on ignore complètement.

Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté par d'autres traditions. Tous les indigènes des États-Unis du midi prétendent y être arrivés de l'ouest, en passant le Mississipi. Suivant l'opinion des Muskohges, le grand peuple dont ils sont sortis demeure encore dans l'ouest : leur arrivée ne paraît dater que du seizième siècle. Les Delawares ont trouvé sur le Missouri des naturels qui parlaient leur langue. Les Chipouans ou Chippaways ont seuls des traditions qui paraissent indiquer leur sortie de l'Asie.

En dernière analyse, les traditions, les monuments et les usages, comme les idiomes, rendent probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements jusque dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire.

CHAPITRE DEUXIÈME.

TERRES ARCTIQUES, GROENLAND, ISLANDE, ETC.

§ I^{er}. POSITION DES TERRES BORÉALES. — Sous la dénomination de *terres arctiques* on entend les îles plus ou moins connues comprises dans la calotte sphérique dont le pôle Nord est le centre, et qui sont séparées du continent américain par une série de détroits glacés et récemment découverts : *Dolphin* et *Union*, *Dease*, *Simpson*, *James Ross*, *Fury* et *Hécla*, *Fox*, *Hudson*, etc. Nous y ajouterons le Groenland, qui s'étend beaucoup plus au sud-est, l'Islande, le Spitzberg, etc. Ces terres, restées longtemps inconnues, ont attiré depuis trois siècles, et surtout depuis quarante ans, les regards de l'Europe, qui espérait y découvrir un passage abrégeant la route de l'Asie orientale. Nous avons raconté dans l'*Histoire de la géographie*¹ les expéditions qui ont été

¹ Voir tome I^{er}, page 55 et suivantes.

faites dans ce but, surtout dans ces dernières années : il nous suffit d'ajouter que la communication entre les deux océans au nord de l'Amérique est aujourd'hui parfaitement connue, mais qu'il est aussi parfaitement constaté que cette communication est en tout temps complètement impraticable. L'Angleterre, qui a entrepris presque toutes ces expéditions, s'est déclarée maîtresse de toutes les terres boréales.

Ces contrées, glacées et à peu près inhabitées, forment trois principaux groupes de terres coupées de canaux, de détroits et d'écueils de tout genre. En suivant la route trouvée récemment au nord-ouest, on entre dans les régions boréales par le *détroit de Davis* et la *mer de Baffin*; puis, tournant à l'ouest, on suit l'*entrée de Lancaster*, le *détroit de Barrow*, l'*entrée Melville* et le *détroit de Banks*, qui communique avec l'océan Glacial arctique. C'est au nord de ce passage que nous trouvons le premier groupe de terres ou d'îles récemment découvertes, savoir :

Dans l'entrée de Lancaster le *Devon septentrional*, dont la partie nord prend le nom de *terre Albert*. Il est séparé au nord par le *canal de Jones*, encore peu exploré, d'une grande terre ou île appelée *Cornwall septentrional* et *île Ellesmere*, située sur le *détroit de Smith*; à l'ouest, le *canal de la Reine* et le *canal Wellington* séparent le Devon de la *terre de la Reine*, terre extrêmement découpée et formée elle-même des îles *Cornwallis*, *Bathurst*, *terre Sabine*, *île Melville*, *terre de la Princesse royale*, la plus occidentale de toutes. Cette terre de la Reine, dont la partie méridionale est seule connue, n'est probablement qu'une île ou un archipel séparé des glaces éternelles ou d'autres terres par des canaux non encore explorés, et dont l'entrée de Jones n'est peut-être que le commencement. Le *canal de Byam-Martin*, à l'entrée duquel se trouve l'île de ce nom, n'est sans doute lui-même qu'un de ces canaux ou détroits de séparation.

Le deuxième groupe d'îles boréales est compris entre le passage du nord-ouest, le continent américain et le détroit du Prince Régent : il se compose à l'ouest de l'*île Baring*, la plus occidentale des trois groupes, et séparée d'une grande terre à l'est par le *détroit du Prince de Galles*, détroit par lequel Mac-Clure a pénétré de l'océan Arctique dans l'entrée Melville. La grande terre située à l'orient du détroit du Prince de Galles s'étend du 120° au 95° méridien, et porte différents noms sans qu'il soit bien prouvé que ces diverses parties ne sont pas des îles. A l'ouest, c'est la *terre du Prince Albert*, à l'est la *terre du Prince de Galles*, au sud-ouest et au sud la *terre Wollaston*, la *terre Victoria*, séparée du continent américain par d'étroits canaux, et enfin au sud-est la *terre Boothia Felix*, rattachée au continent américain par un isthme étroit, et que nous plaçons cependant ici parce qu'il n'est pas encore prouvé que l'entrée de Peel et le détroit James Ross la séparent de la grande terre boréale, dont elle se rapproche plus que du continent par sa latitude élevée. Terminons enfin cette description du deuxième groupe par l'*île Somerset septentrionale*, la plus orientale de toutes. Elle est entourée au nord par le détroit de Barrow, à l'ouest par l'entrée Peel, à l'est par le détroit du Prince Régent, et enfin au sud par le détroit Bellot, qui la sépare de la grande terre dont on avait cru longtemps qu'elle faisait partie.

Le troisième groupe est compris entre la mer de Baffin et le détroit de Davis à l'est, l'entrée de Lancaster au nord, le détroit du Prince Régent, celui de Fury-Hécla et le canal de Fox à l'est, enfin au sud le détroit d'Hudson. Sa côte orientale sur la mer de Baffin et le détroit de Davis a été à peu près entièrement relevée ou décrite par

les navigateurs; il n'en est pas de même de la partie occidentale, et il y a lieu de croire que ces terres boréales se composent non pas d'un immense continent, comme nos cartes l'indiquent, mais de plusieurs grandes îles séparées par des canaux encore inconnus. Ainsi la *baie Home*, dans le détroit de Baffin, n'est peut-être que l'entrée du canal qui rejoindrait celui de Fox et celui de Fury-Hécla, et séparerait ainsi l'*île Cockburn* de la *terre de Fox* et de l'*île James*, noms actuels des parties principales de cette grande terre; de même encore le *détroit de Cumberland* pourrait bien n'être que le débouché d'une mer intérieure ou l'entrée d'un canal qui communiquerait soit avec le détroit d'Hudson, soit avec les mers inexplorées qui baignent la côte orientale de l'île Melville.

§ II. TEMPÉRATURE, COURANTS, MONTAGNES DE GLACE, SAISONS. — Les terres boréales sont généralement basses et formées de plaines le plus souvent unies, quelquefois légèrement ondulées. Quelques chaînes de rochers coupent l'uniformité de ce sol aride, mais le plus souvent ces terres glacées et recouvertes de neige se confondent avec les plaines de glace des mers qui les baignent. Jusqu'à ce jour les explorations n'ont fait découvrir dans ces parages aucune trace de volcan ou de terrains volcaniques, comme nous en avons vu dans les terres australes.

Les terres polaires arctiques sont moins froides que les terres polaires antarctiques. C'est un fait que nous avons déjà signalé : « Dans les mers arctiques, avons-nous dit, on n'aperçoit guère de grosses masses de glaces flottantes avant le 70° degré, ni de champs fixes que vers le 75° à 80° de latitude; tandis que dans les mers antarctiques on rencontre l'un et l'autre à 50° et 60° de latitude australe ¹. » Ajoutons qu'à la latitude du cercle polaire arctique, c'est-à-dire dans l'Amérique russe, le Groenland, etc., on a des hivers rigoureux, mais des étés suffisamment chauds pour que ces pays aient une végétation et une population, tandis qu'à la latitude du cercle polaire antarctique il n'y a que des terres glacées, sans végétation et sans animaux. Nous avons dit ailleurs les causes de cette différence ².

Cependant, malgré la douceur comparative de la température dans les mers boréales, les glaces s'accumulent facilement pendant des hivers de dix mois autour des îles qui composent les terres polaires, et la multiplicité des canaux le plus souvent longs et étroits qui les séparent, en même temps qu'elle facilite cette accumulation, empêche ces entrées, canaux, détroits, d'être débarrassés des glaces qui les encomrent. Toutefois on remarque au nord, entre les régions situées à la même latitude, des différences de température. Ainsi des contrées placées sous le même parallèle, les unes sont entourées de glaces, d'autres sont au milieu d'une mer libre : en effet la température de ces régions ne tient pas seulement à leur voisinage du pôle, elle tient aussi à la configuration différente des terres, à la distribution des courants, etc. Ainsi pendant les ténèbres de 103 jours, qui règnent aux îles Cherry, situées entre le cap Nord et le Spitzberg, il fait un temps fort doux, et l'on a vu la pluie y tomber le jour de Noël, tandis qu'à l'île Melville, sous la même latitude, le mercure gèle cinq mois de suite; Upernavik, sur la côte orientale du Groenland, est habité, tandis que la terre de Banks, sous la même latitude, est complètement inhabitable.

¹ Voir *Géographie physique* dans le tome I^{er}, page 273.

² Ibidem.

Trois grands courants glacés contribuent à rendre les mers polaires libres, au moins en partie, pendant quelques jours de l'année. Au printemps, un de ces courants s'établit sur la côte orientale du Groenland : les glaces descendent, dépassent le cercle polaire, se dirigent des deux côtés du Spitzberg, non loin duquel elles rencontrent le grand courant équatorial, qui les rejette vers le nord. En même temps les glaces des canaux, celles des grands détroits de Lancastre, de Barrow, de Smith, etc., s'accumulent dans la mer de Baffin, qu'elles encombrement, et descendant lentement le long de la côte occidentale du Groenland, elles vont rejoindre le grand courant asiatique. Enfin un troisième courant glacé, mais d'une bien moindre importance, descend par la mer de Behring, prolonge la côte du Kamtchatka et vient se perdre dans les eaux plus chaudes de l'océan Pacifique. Il serait intéressant de rechercher l'origine de ces courants, qui viennent au printemps débarrasser pour quelque temps une partie de ces mers glacées par un hiver de dix mois. Faut-il en voir la cause dans l'existence au pôle même d'une mer entièrement libre et dont les eaux plus tempérées contribueraient à établir du nord au sud des différents courants? Un fait semble donner quelque poids à cette opinion : c'est la douceur des vents du nord, qui soufflent presque constamment au printemps, et qui, sans doute réchauffés par leur passage sur des terres moins déshéritées, viennent favoriser le dégel et donner aux terres arctiques quelques beaux jours. La persistance de ces vents du nord a un autre résultat : leur action se faisant sentir dans la direction des grands courants, les glaces descendent plus rapidement vers les mers inférieures, et le nord en est plus promptement débarrassé.

A part quelques navigateurs que l'amour de la science ou de l'humanité a dirigés dans ces mers, elles ne sont visitées que par de hardis pêcheurs, qui vont poursuivre les baleines jusque dans le fond de la mer de Baffin, malgré les dangers de toute espèce que présentent et cette pêche et la navigation dans ces latitudes élevées. Outre les tempêtes, qui sont loin d'être rares dans ces régions, les glaces forment le plus grand obstacle que rencontrent les navires qui s'y aventurent : elles se présentent sous les formes les plus variées, en trains, en îles, en montagnes. Ross a mesuré une de ces montagnes, qui avait 100 mètres de hauteur sur 400 de long, et il faut compter qu'un quart seulement de la masse est hors de l'eau. Bellot, dans ses mémoires, cite un glaçon de 6 à 7 mètres de hauteur sur 800 mètres de longueur ; et au sujet de ces blocs énormes, il ajoute : « Tantôt c'est une table régulière ou un cône allongé en forme de pain de sucre, tantôt une île véritable avec ses anses, ses baies, ses promontoires ; une autre fois c'est une immense tente ou l'entrée d'un souterrain ouvert par de vastes galeries, ou bien encore une caverne précédée de splendides travaux d'art, des murailles et des tours en ruines, des ponts naturels, des arches colossales, enfin mille formes diverses que l'imagination du navigateur, trompé par la distance et la brume, complète et embellit encore. »

Il n'est pas possible d'affirmer que ces terres boréales aient deux saisons distinctes, un hiver et un printemps ; car les rayons du soleil frappent toujours ces contrées trop obliquement pour que les glaces et les neiges accumulées par un hiver de dix mois puissent entièrement disparaître. Souvent même les détroits restent complètement gelés, et le navigateur qui s'est aventuré dans des mers qu'il a trouvées libres un

moment se trouve retenu dans ces solitudes glacées pendant de longues années; Ross y est resté quatre ans; Barentz, six ans, et l'infortuné Franklin y a péri avec les équipages de ses deux navires. Le printemps se fait sentir en juillet et en août. Pendant le long hiver, rendu plus long encore par des ténèbres de plusieurs mois (six mois à 80° de latitude), le thermomètre descend à 45° et 50°; la mer gèle à 7 ou 8 pieds de profondeur; des vents impétueux soulèvent des nuages de neige; bientôt toutes les ondulations du terrain sont comblées, et les terres ne forment plus qu'une immense nappe glacée. Sous ce terrible climat, l'homme peut vivre, mais avec de grandes souffrances. Ainsi dans la baie Batty, où Bellot a hiverné en 1851-52, le thermomètre était descendu à 45°, et lorsque le vent soufflait, le froid faisait attacher les paupières l'une à l'autre; le fer appliqué sur la peau produisait l'effet d'un fer rouge; et la nuit, dans une chambre chauffée, la vapeur causée par la respiration retombait en givre glacé sur la figure des dormeurs. Cette intensité du froid a pour premier effet la raréfaction de l'air, amène la somnolence, un engourdissement qui ressemble à l'ivresse, et qui amènerait la mort si la circulation du sang n'était pas immédiatement activée par un exercice violent.

§ III. PRODUCTIONS. — HABITANTS. — La géologie des terres boréales n'a pas encore été bien étudiée : nous savons seulement qu'on y a trouvé des calcaires, des grès rouges, des roches calcaires primitives et des roches granitiques. Quant à la végétation, elle se réduit à peu de chose, et les divers navigateurs qui ont hiverné dans ces régions n'y ont rencontré le plus souvent que des mousses et des lichens, mais parfois aussi (baie Batty) des saules nains, des herbes diverses, au milieu desquelles fleurissaient la renoncule jaune et la bruyère rose.

Les terres glacées du pôle arctique ne sont pas aussi inhabitées qu'on pourrait le croire, et de nombreux animaux en parcourent les solitudes. Au premier rang figure l'ours blanc, qui, grimpé sur les glaçons, guette le phoque ou les poissons dont il se nourrit. Bellot prétend qu'il attaque rarement l'homme, et que, blessé, il ne se retourne même pas contre ses ennemis. Après l'ours, qui quitte rarement les bords de la mer, nous citerons le loup, le wolverenne ou glouton, le renard blanc, le renard noir, dont la fourrure se vend plus de 600 francs, puis le bœuf musqué, le renne, les daims, le lièvre. Parmi les nombreux oiseaux qui, au printemps surtout, viennent animer les terres boréales, nommons l'eider, le corbeau noir, la grue, la mouette, le plongeon, le pigeon de mer, la perdrix, le ptarmigan, l'outarde ou oie du Canada, les oies et les canards sauvages avec quantité d'autres oiseaux. Les mers sont peuplées de baleines, de nombreux poissons et surtout de bandes innombrables de phoques.

Les *Esquimaux*, que l'on trouve disséminés dans les îles des mers polaires, appartiennent à la même grande famille qui peuple le Groenland, le Labrador et la plus grande partie des côtes de l'Amérique septentrionale. Leur nom véritable est *Huskie*, et ils considèrent comme une insulte la dénomination d'Esquimaux, qui signifie mangeurs de poisson cru, et qui leur a été donnée par les Indiens du nord de l'Amérique. Comme nous retrouverons ces peuplades lors de la description du Groenland et du continent américain, nous ne dirons que peu de mots sur la misérable population répandue dans les îles récemment découvertes.

Les Esquimaux des mers polaires sont plus petits et plus trapus que ceux du Groenland : leur taille dépasse rarement 4 pieds 10 pouces ; ils ont les yeux moins bridés, le teint moins jaune et plus rougeâtre, la face ronde, les joues rebondies, le front bas, peu ou point de barbe ; leurs cheveux, longs, plats et noirs, sont noués ou coupés sur le devant de la tête, et retombent de chaque côté sur les épaules ; leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Leur costume se compose de peaux de phoques, et est le même pour les deux sexes. Comme dans la plupart des tribus indiennes, la femme est moins la compagne de l'homme que son esclave. Leur langue se compose de sons gutturaux et très-rauques. Aucune de ces peuplades ne paraît d'ailleurs comprendre les signes de tête affirmatifs ou négatifs, signes qui, chez tous les autres sauvages, ont la même signification que chez nous.

Pendant l'hiver, les Esquimaux habitent des huttes de neige qu'ils construisent avec une grande adresse ; au printemps, ces cabanes sont remplacées par des tentes recouvertes en peaux de phoques : rien n'est plus dégoûtant que l'intérieur de ces misérables demeures éclairées par un trou percé au sommet de la hutte, et par lequel arrive le jour et s'échappe la fumée ; l'hiver une lampe éclaire et chauffe en même temps les habitants couchés sur des peaux de phoques, au milieu de dépouilles grasses et sanglantes.

Le phoque constitue l'unique ressource de l'Esquimau ; la chasse de ce cétacé forme sa principale occupation. Parfois quelque baleine échouée sur la plage vient fournir à ces populations affamées des provisions imprévues, mais le plus souvent l'habitant ne compte que sur le produit de sa pêche, et, monté dans son léger canot, il poursuit patiemment à travers les glaces le phoque qui doit fournir à tous ses besoins. En même temps que sa graisse sert à éclairer et à chauffer l'intérieur de la hutte, la peau est employée à mille usages ; elle habille l'Esquimau, recouvre son léger canot, forme sa couche ; l'ivoire des dents est employé en guise de fer à l'extrémité de ses armes de pêche et de chasse, etc. Aussi, lorsque la pêche devient insuffisante ou impossible, des familles entières meurent de faim, et l'on raconte que dans ce cas l'Esquimau ne recule pas devant l'anthropophagie. On ne sait si ces malheureux ont une idée religieuse. Ils sont généralement doux et pacifiques. Parmi leurs usages on remarque que les tombeaux ne sont pas creusés dans la terre, mais le corps seulement déposé sur le sol avec les principaux ustensiles de chasse et de pêche du défunt, et recouvert de grosses pierres, entre lesquelles on ménage quelques espaces, afin que le mort puisse s'envoler vers le séjour éternel.

Tels sont les caractères principaux des peuples qui habitent les mers polaires, et dont la race tend à disparaître de ces régions glacées. Déjà ils paraissent avoir abandonné les terres au delà du passage du nord-ouest, puisqu'on n'en a pas encore rencontré sur les côtes qui le bordent au nord, et que cependant on a découvert d'anciennes traces de campement dans l'île Melville. Il semble prouvé que ces contrées, glacées depuis des siècles, voient l'intensité du froid s'accroître tous les jours, et que les populations autrefois répandues jusque sous le pôle tendent à émigrer vers le sud.

§ IV. DESCRIPTION PHYSIQUE. — VÉGÉTAUX. — ANIMAUX. — Le *Groenland*, longtemps considéré comme faisant partie d'un continent arctique, dont il aurait formé l'extré-

mité méridionale, ne paraît être aujourd'hui qu'une grande île, qui serait bordée au nord par d'autres terres dont on ignore l'étendue. Ross, Parry et d'autres navigateurs pensent que plusieurs des baies situées sur les côtes et non encore explorées sont les entrées de canaux plus ou moins larges séparant le Groenland d'îles ou d'archipels inconnus. Quoi qu'il en soit, le Groenland, tel que nous le représentent nos cartes, est compris entre 22° 78' et environ 78° de longitude occidentale. Son extrémité méridionale, le cap *Farewell*, est située par 59° 45' de latitude et 56° 35' de longitude ouest. Il est borné au nord par des contrées inconnues; à l'ouest par l'entrée de Smith, la mer de Baffin, le détroit de Davis; au sud par l'océan Atlantique; à l'est par l'océan Glacial arctique ou mer du Groenland.

« Le Groenland diffère des terres basses et sablonneuses qui forment l'Archipel boréal; deux chaînes de montagnes se croisent à son extrémité méridionale et marquent son relief; l'intérieur est montueux, coupé de nombreuses vallées; les côtes, anfractueuses et dentelées comme celles de la Norvège, sont bordées de noires et gigantesques falaises presque toujours couvertes de neige; les deux chaînes dont les découpures profondes forment les *fiords*, ou baies, servent de réservoir à de gigantesques glaciers. Les vallées transversales qui leur servent de lit sont profondément encaissées, et les cimes qui les couronnent ont depuis le cap Farewell jusqu'à la baie de Disco (latitude 70°) de 500 à 1,200 mètres de hauteur. Au delà, la côte semble s'abaisser un peu jusqu'au fond de la baie de Baffin¹. » Cependant vers 78° de latitude, les terres aperçues par Scoresby et visitées ensuite par le capitaine Ross en 1818 sont assez élevées, et ce dernier leur a donné le nom de *hautes terres arctiques*.

Les Islandais appellent les montagnes du Groenland *Himin-rad* ou monts du Ciel. Les points les plus remarquables sur la côte occidentale sont le *Pouce du diable* (74° latitude), immense pic de glace qui s'aperçoit de très-loin, et vers le 64° latitude, près du cap Farewell, la *Corne du cerf*, haute montagne à trois pointes, dont la plus élevée se voit, dit-on, de 25 lieues en mer. Quelques-unes de ces montagnes sont volcaniques.

Le Groenland paraît encore plus froid, plus inhospitalier que les contrées glacées qui le bordent à l'ouest; ses glaciers qui remplissent les vallées et descendent jusqu'à la mer comme de longues coulées de laves, ses pics énormes formés de couches de glaces amassées par les hivers successifs et solidifiées par des dégels incomplets, présentent un aspect plus désolé, plus effrayant encore que les terres basses de l'archipel occidental. Au printemps des portions énormes de ces glaciers s'écroulent dans la mer avec un bruit épouvantable, et vont former ces immenses montagnes de glace dont l'étendue fait l'étonnement des navigateurs, tandis que du sommet des pics glacés se détachent des masses colossales qui couvrent les environs de leurs débris.

On pourrait presque dire que le Groenland n'a qu'une saison, l'hiver, puisque la plus grande partie de cette région est couverte de glaces et de neiges éternelles; cependant les parties méridionales, plus favorisées, jouissent d'une température à peu près supportable. Le grand froid commence en décembre; le thermomètre descend alors à 22°. L'été se compte depuis mai jusqu'à la fin de septembre; mais la terre n'est à peu près débarrassée de son blanc linceul qu'au mois de juin ou de juillet.

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 1853.

Pendant cette saison, le soleil darde quelquefois ses rayons avec tant de force, que le bois et le goudron fondent autour des vaisseaux. Le printemps et l'automne sont à peu près inconnus. L'été du Groenland n'a pas de nuits, mais, en revanche, l'hiver a des nuits de plusieurs jours; cependant l'obscurité n'est jamais aussi profonde que dans les climats tempérés, à cause de l'éclat extraordinaire de la lune et des étoiles.

Le Groenland renferme des richesses minérales. Les roches sont ordinairement composées de granit, de quelques pierres argileuses et de pierres ollaires par bancs verticaux. Dans les fentes perpendiculaires on trouve du quartz, du talc et des grenats. On a apporté à Copenhague des échantillons d'un très-riche minerai de cuivre, de mica-schiste, de marbre grossier et de serpentine, ainsi que de l'amiante, des cristaux de roche et de la tourmaline noire. C'est du Groenland que vient le minéral nommé *fluat d'alumine* ou *cryolithe*. On a récemment découvert une vaste mine de charbon de terre dans l'île Disco; on a aussi découvert à Omenak (71°) du plomb noir excellent, dans le district d'Arksuk des mines de plomb argentifère, des pyrites d'arsenic, dans l'île de Storm (60°30') des mines de cuivre et d'argent, etc.

Les terres végétales sont rares au Groenland. Au printemps, les glaces et les neiges se précipitent dans les fiords avec tout ce qu'elles peuvent enlever sur les rochers; ce qui reste n'est qu'une légère couche d'argile, de sable ou de tourbe. Cependant quelques îles de la partie méridionale et quelques parties des côtes occidentales sont remarquables par des traces de vie et de fécondité: on y voit de la verdure, on y entend des oiseaux; mais la mousse et les lichens constituent la végétation principale. On y trouve encore une espèce de genévriers qui restent fort bas, des saules nains, des myrtilles, des ronces, la camarigne, dont les baies sont conservées pour l'hiver. On cultive le chou, le navet et les raves, mais il est douteux que l'orge puisse y arriver à maturité. On trouve encore l'oseille, le capillaire, l'angélique, l'œillet de montagne, la grande et la petite fougère, la scabieuse, le cresson, le serpolet, le pissenlit, la saxifrage blanche, le petit trèfle, la véronique et la violette, mais la plante la plus utile et la plus commune est le cochléaria, remède souverain contre le scorbut. Les algues et les fucus de la mer servent souvent à la nourriture des habitants, lorsque la chasse et la pêche sont impossibles.

Le règne animal présente d'assez grandes variétés: on trouve de gros lièvres blancs, dont les habitants apprécient peu la chair, mais qui fournissent une bonne fourrure, des rennes, des renards de différentes couleurs, l'ours blanc, que certains voyageurs représentent comme très-féroce, d'autres comme craintif et fuyant devant l'homme. Quelques-uns de ces animaux atteignent jusqu'à 9 pieds de long, et Bellot en a vu qui pesaient 1,600 livres.

Les Groenlandais n'ont d'autre animal apprivoisé qu'une sorte de chien de petite taille et à oreilles droites, ayant beaucoup de ressemblance avec le loup. Ils l'emploient à tirer les traîneaux. Les oiseaux de proie sont peu nombreux. Le *lagopède* ou perdrix du Nord fournit un manger exquis; mais on trouve surtout une immense quantité d'oiseaux aquatiques: l'*cyder*, dont la chair est excellente et le duvet si précieux; le *kingalik* ou canard à tête grise, le pingouin, le cormoran, le plongeon; l'akpa, qui vient en grandes troupes et fournit une excellente viande; des oies, des outardes, et plusieurs espèces de mouettes et de goëlands.

Les rivières fournissent beaucoup de truites et de saumons; la mer abonde en poisson de toutes sortes : le *lodde* est le plus abondant; nous citerons encore le cabillaud, le turbot, le serpent de mer, la raie, les salicoques, les oursins, des moules, dont une espèce renferme de petites perles, etc. La baleine fréquente la côte occidentale du Groenland, et surtout les parages de la baie de Disco. C'est là que les pêcheurs viennent la poursuivre. On trouve aussi dans ces mers le gibbar, le narval, le cachalot, le marsouin, le morse, et enfin le phoque, que poursuivent sans cesse les pêcheurs groenlandais, dont il forme la seule richesse ou plutôt la seule ressource. La chair de cet animal est leur nourriture principale; la peau leur fournit des vêtements, et en même temps ils en construisent leurs bateaux; les nerfs deviennent du fil, les vessies des bouteilles, la graisse remplace tantôt le beurre et tantôt le suif, le sang fournit du bouillon.

§ V. ÉTABLISSEMENTS DANOIS. — C'est du Danemark que dépendent les rares établissements européens jetés sur la côte groenlandaise. Cette terre, découverte à la fin du neuvième siècle par les Islandais, fut explorée plus tard par les Norvégiens, qui lui donnèrent son nom (*Græn-land*, terre verte) et y fondèrent des colonies; mais la peste de 1348 en détruisit presque tous les habitants; le pays fut oublié pendant 350 ans, et ce n'est qu'en 1728 que des colons danois vinrent civiliser et convertir les Groenlandais. Alors furent fondées la plupart des villes que nous décrivons tout à l'heure. Leur prospérité fut d'abord assez grande, et la population s'élevait, dit-on, à 30,000 habitants. Mais depuis un demi-siècle cette population ne fait que décroître, et n'est plus que de 8 à 10,000 habitants. Cette dépopulation est attribuée à l'intensité du froid, qui augmente sans cesse et finira peu à peu par rendre le pays inhabitable.

Les établissements danois, tous situés sur la côte méridionale ou sur la côte occidentale du Groenland, sont au nombre de treize. Voici les principaux : *Upernawik*, le poste le plus avancé vers le pôle (72°30' de latitude); sa population se compose de quelques centaines d'habitants, la plupart Esquimaux ou métis; la maison du gouverneur, la chapelle, l'école et quelques magasins, le tout construit en bois, forment la ville haute; le reste se compose de huttes de terre, uniquement remarquables par leur révoltante malpropreté et l'odeur infecte qui s'en échappe. Upernawik sert d'entrepôt pour l'huile et les fourrures que les Esquimaux des côtes environnantes viennent y apporter. *Lievely* ou *Godhavn*, sur l'île de Disco, à l'entrée d'une grande baie, est le meilleur endroit pour la pêche des phoques; c'est aussi un marché très-fréquenté. *Holsteinborg* se compose de la maison du gouverneur, de celle du pasteur, de l'église, de deux magasins et d'une quarantaine de huttes renfermant 150 Esquimaux. L'établissement exporte chaque année 3,000 peaux de rennes et une grande quantité d'huile de baleines et de veaux marins. *Julianenshaab*, le point le plus méridional du Groenland, jouit aussi de la température la plus supportable; il renfermait autrefois 2,000 habitants; on y élève quelque bétail. Les frères Moraves ont trois établissements dans le pays : le principal est *Lichtenau*, près du cap Farewell.

Le gouvernement danois se manifeste peu dans l'administration de ces colonies; toute sa sollicitude se borne à y entretenir des missionnaires, qui exercent une utile influence et une sage autorité sur les habitants. Les colonies du Groenland sont divisées en deux inspectorats : celui du sud, dont le chef-lieu est la bourgade de Julianenshaab, et celui du nord, qui a pour chef-lieu Egedesminde, dans l'archipel de Disco.

Le commerce du Groenland est exploité par une compagnie, établie à Copenhague, qui expédie chaque année environ douze navires. En 1855, il a été exporté 3,740 tonnes de graisse de baleine, 5,800 d'huile de poisson, 44,000 peaux de phoques, 14,000 de rennes, 1,700 de renards, 3,500 livres d'édredon, etc., le tout valant 780,000 francs. Les importations, dont le chiffre atteint à 760,000 francs, consistent surtout en blé, viandes salées, eau-de-vie, sucre, tabac, bois à brûler, métaux façonnés, etc.

Au nord d'Upernavik, limite des établissements européens, la côte occidentale du Groenland forme la *baie Melville*, fréquentée par les baleiniers et tristement célèbre par les désastres qui s'y renouvellent chaque année; plus loin on rencontre le *détroit de la Baleine*. Enfin, tout à fait au nord se trouvent les hautes terres arctiques (78°), visitées par Ross, qui put établir des relations avec une tribu d'Esquimaux perdue dans cet affreux pays. Cette peuplade, qui paraît être établie là depuis des siècles, ne diffère des Esquimaux plus méridionaux dont ils ignorent l'existence qu'en ce que la navigation leur est complètement inconnue. Ils construisent pourtant des traîneaux, ils savent se faire des armes et se bâtissent des huttes de pierres; Ross leur a vu des couteaux grossièrement forgés à froid entre deux pierres, et composés de fer d'origine probablement météorique.

La côte orientale a été explorée dans le courant de 1828 à 1830 par le capitaine danois Graab, pour y retrouver les traces d'une colonie qui, partie de l'Islande, s'établit au Groenland pendant le quatorzième siècle. Il dépassa le 69° parallèle, mais il ne retrouva pas de traces d'anciens établissements; cependant les indigènes, au nombre d'environ 600, qu'il rencontra sur cette côte, lui parurent avoir plus d'analogie avec les Européens qu'avec les Esquimaux : loin d'en avoir le corps trapu et la petite stature, ils sont nerveux, d'une taille élancée et au-dessus de la moyenne; leur teint est aussi clair que chez les Européens. Toute cette côte a paru au navigateur danois plus froide, plus stérile, plus misérable que la côte occidentale; elle ne consiste qu'en une sorte de glacier continu, qui ne laisse d'espace à la végétation que le long de quelques coteaux, sur le bord des rivières et sur le littoral des îles. Pendant l'été de 1829, il n'éprouva pas un seul jour que l'on pût appeler chaud : le 14 juin, le thermomètre centigrade ne s'était pas encore élevé au-dessus de 12 degrés. La végétation peu variée n'offrait qu'une herbe très-fine, que les rayons du soleil desséchaient bientôt, que le cochléaria, l'oseille, quelques renoncules, des saules, etc. Les principaux animaux qu'il rencontra furent des rennes, des ours blancs, des renards et des lièvres; mais vers le 63° degré on ne voit plus ces derniers animaux; on ne connaît plus les rennes que de nom.

§ VI. CARACTÈRE, MOEURS, USAGES DES HABITANTS. — Les habitants du Groenland ont la taille courte, les yeux bridés, la bouche ronde et petite, le visage aplati, la peau d'un jaune brun, les pieds et les mains d'une petitesse remarquable, les épaules larges, peu ou point de barbe, les cheveux noirs, longs et plats, qu'ils coupent sur le devant; les femmes les portent relevés sur le sommet de la tête. De doubles cottes en peau de phoque, disposées de façon que les côtés sans poils se touchent et puissent être graissés, des culottes, des bottes montantes et une casaque avec un capuchon, le tout en peau de phoque, constituent l'accoutrement des deux sexes.

Les Groenlandais ont des tentes pour l'été et des huttes pour l'hiver : les premières

sont couvertes en peaux de phoques; les autres sont bâties en pierres reliées avec de la mousse; l'entrée, haute à peine de 2 pieds, est fermée par une peau; l'intérieur est rempli d'une odeur d'huile et de viande qui fait reculer un Européen; une lampe en pierre ollaire avec une mèche de mousse fine ou d'amiante est entretenue constamment allumée, et en même temps qu'elle chauffe et éclaire la cabane, elle sert à faire cuire le repas de chaque famille.

Il ne paraît pas douteux que les habitants du Groenland ne fassent partie de la grande famille des Esquimaux que l'on rencontre sur toute la côte septentrionale du continent américain. Cette parenté est surtout prouvée par leur idiome, d'ailleurs remarquable par la richesse de ses formes grammaticales. On reconnaît d'ailleurs chez les Groenlandais une foule de traits non équivoques qui démontrent leurs liaisons avec les Esquimaux, même les plus éloignés. Ainsi les instruments de pêche des habitants de l'Amérique russe sont exactement composés comme ceux des Groenlandais. Les petits bateaux des habitants d'Ounalachka, de l'entrée du Prince Guillaume, des Esquimaux du Labrador et des Groenlandais, ont précisément la même construction : ce sont des espèces de caisses, formées de branches légères, recouvertes de tous côtés de peau de chien marin; sur une longueur de 4 mètres, ces barques n'ont que 50 centimètres de large; au milieu de la surface supérieure est un trou environné d'un cerceau de bois, auquel est attachée une peau qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse; c'est dans ce trou que se place le rameur, muni d'un seul aviron très-mince, long de 1 mètre à 1^m,30 et s'élargissant des deux côtés; en pagayant rapidement à droite et à gauche, le navigateur, ou, pour mieux dire, l'homme-poisson, avance en ligne droite à travers lers flots écumeux, au sein même de la tempête, sans courir plus de risque que n'en courent les baleines et les phoques, dont il est devenu le compagnon et le rival.

La race groenlandaise est robuste, courageuse et endurcie à la fatigue; les mœurs sont en général douces, le caractère simple et facile; les familles vivent dans la concorde et la tranquillité. Ces sauvages aiment passionnément leurs enfants; cependant la polygamie est chez eux en usage, et les femmes y sont traitées durement.

L'écriture et l'arithmétique leur sont tout à fait inconnues : leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'à cinq. Leur médecine ne consiste qu'en sortilèges; mais ils guérissent très-bien eux-mêmes les fractures en entourant le membre brisé d'un bandage de cuir fort épais, et en le maintenant étendu jusqu'à ce qu'il se replace de lui-même. Presque dépourvus de toute idée de religion et de lois, ils ne voient dans le culte qu'une cérémonie sans but, et dans les punitions que l'abus de la force. Cependant depuis plusieurs années les prédications des indigènes élevés comme missionnaires ont produit un heureux changement. Les frères Moraves réussissent aussi singulièrement à frapper l'imagination de ces hommes simples, mais doués d'un esprit vif.

§ VII. ISLANDE. — DESCRIPTION PHYSIQUE. — L'Islande ou *Ice-Land* (pays de glace) est située dans l'océan Glacial arctique, en face de la côte orientale du Groenland. Le 65° parallèle la coupe à peu près par le milieu, et elle s'étend de l'ouest à l'est entre le 17° et le 27° degré de longitude occidentale. On lui donne 480 kilomètres de longueur, 200 de largeur, et une superficie d'environ 120,000 kilomètres carrés.

« L'Islande, dit l'historien Mallet, ne doit être regardée que comme une vaste montagne couverte de glaces éternelles, coupée de profondes déchirures, et s'élevant au milieu de la mer en forme d'un cône court et écrasé. C'est un énorme monceau de pierres et de rochers brisés, aigus, neigeux, quelquefois poreux et à demi calcinés, entre lesquels on ne trouve qu'un sable rouge-noir et blanc. Cependant, dans les vallées qui séparent les montagnes, on rencontre des plaines vastes et agréables, où l'homme trouve un asile habitable et les animaux une nourriture abondante. »

Le relief principal des sommets de l'Islande paraît courir de l'est à l'ouest jusqu'au cap Nord en longeant la côte méridionale. Ses ramifications s'étendent jusqu'à la mer, où elles forment sur toutes les côtes, mais surtout au nord, à l'ouest et à l'est, de profondes découpures ou *fiords*, semblables à ceux de la Norvège et du Groenland. Les points culminants de ces montagnes sont : l'*Hékla* (1,557 m.), l'*OEræfe-Iækull*¹ (2,028 m.), le *Tindfiall* (1,745 m.), le *Knapefell-Iækull* (1,949 m.), le *Snæfells-Iækull* (1,486 m.), l'*OEster-Iækull* (1,559 m.), le *Glaama-Iækull* (1,625 m.).

L'Islande renferme plus de 30 volcans, dont 9 étaient en activité dans le siècle dernier, sans compter une infinité de petits cônes ou cratères qui lancent presque continuellement des torrents de boue. Le plus fameux entre ces volcans est le mont *Hékla*, situé dans la partie méridionale de l'île, à environ 5 kilomètres de la mer. En s'y rendant du Geyser, dont nous parlerons bientôt, on traverse des espèces de dunes de sable ponceux, d'immenses champs de lave et de cendres volcaniques. A sa base on remarque un dépôt de ponces blanchâtres renfermant des bouleaux passés à l'état de lignites. Avant d'arriver au sommet, on passe entre des montagnes de scories et de phonolithes, terminées chacune par un cratère. Lorsque l'*Hékla* est en éruption, tous ces cratères rejettent des matières en fusion. La dernière éruption de ce volcan date de 1845, et a été une des plus désastreuses. Elle fut précédée d'un hiver très-doux, et pendant l'été d'une sécheresse qui anéantit tout espoir de récolte ; la neige fondait jusque sur le sommet de la montagne ; les sources thermales coulaient plus chaudes ; enfin, le 2 septembre, le volcan lança des scories et d'énormes rochers ; le cratère s'alluma, et des nuages de cendres furent emportés par le vent à plus de 100 milles de distance avec une vitesse de 12 milles à l'heure. Pendant quinze jours l'*Hékla* ne cessa de vomir des flammes et de la lave ; les terres habitées furent couvertes de cendres brûlantes, qui portèrent partout la ruine et la désolation ; après le 15 septembre, le phénomène se reproduisit encore, quoique avec beaucoup moins d'intensité, et enfin le 25 mars 1846, l'éruption recommença avec violence pendant un jour, mais ce fut pour la dernière fois.

Les volcans du *Skapta-Syssel* se sont fait connaître en 1783 d'une manière terrible : le fleuve *Skapt-Aa* fut entièrement comblé de pierres ponces et de laves ; un canton fertile fut changé en un désert couvert de scories ; les exhalaisons sulfureuses et les nuages de cendres se répandirent presque sur toute l'île : une épidémie en fut la suite. Mais aucun phénomène ne prouve mieux combien est immense cette masse de matières volcaniques que l'apparition d'une nouvelle île qui, peu de temps avant l'éruption de 1783, eut lieu au sud-ouest de *Reykianess* (cap de fumée), sous 63° 20' latitude et

¹ *Iækull*, ajouté au nom de la montagne, sert à indiquer qu'elle est couverte de neiges éternelles.

5° 40' longitude ouest. Cette île, que l'on appela *Stromsoë*, jeta des flammes et des pierres ponce. Lorsqu'en 1785 on en fit la recherche, elle avait entièrement disparu. Elle forme aujourd'hui un récif très-dangereux pour les navigateurs. Il est probable que cette île n'était qu'une croûte de laves et de pierres ponce élevée à la surface de la mer par une éruption sous-marine.

En 1821, le 20 décembre, l'*Eya-Fialls-Iækull*, après être resté plus d'un siècle en repos, lança à la distance de 8 kilomètres des pierres énormes; en 1822, le *Snéc-Fialls-Iækull* eut une éruption; l'année suivante, ce fut le tour du *Myrdal-Iækull*, du *Krabla*, du *Wester-Iækull* et du *Kattlagia-Iækull*. Du 22 au 26 juin, ce dernier eut trois éruptions accompagnées de tremblements de terre si violents, que près de 10,000 personnes périrent. Les cendres que lança le cratère furent portées à la distance de plus de 50 kilomètres en mer.

Les sources chaudes sont une autre curiosité de cette île, mais elles n'ont pas toutes le même degré de chaleur. Celles dont les eaux tièdes sortent aussi paisiblement que des sources ordinaires s'appellent *laugar*, c'est-à-dire bains. Les autres, qui lancent à grand bruit des eaux bouillantes, sont nommées *chaudières*, en islandais *hverer*. Les plus remarquables de ces sources sont le *Geyser* et le *Strokkus*, que nous avons décrits dans la *Géographie physique* (t. I, p. 147).

D'autres sources s'élancent et retombent alternativement. Le *Badstafa* est de ce nombre; il lance ses eaux à 15 mètres pendant dix minutes, discontinue pendant le même espace de temps, et recommence ainsi périodiquement; ses eaux sont à la température de 82°. Toute la vallée où il est situé est remplie de sources et environnée de laves et de pierres ponce. Ces eaux bouillantes, et principalement celles du *Geyser*, déposent sur leurs bords une croûte de tuf siliceux. Les Islandais tirent quelque parti de ces sources chaudes, qui jadis ont servi à baptiser leurs ancêtres païens: ils y font cuire leur nourriture, lavent leur linge, et font courber plusieurs instruments de bois. Les sources moins chaudes leur servent à se baigner. Les vaches qui boivent de leurs eaux donnent une quantité de lait extraordinaire. Outre ces jets principaux, l'Islande compte encore une multitude d'autres sources moins importantes. Nous citerons entre autres celles d'*Aahver*, qui sortent en bouillonnant d'un rocher isolé qui s'élève de 1^m,30 au milieu d'une rivière; celles de *Skribla*, de *Tunguhver*, autrefois employées comme sources médicinales; les sources sulfureuses de *Kreisevig*; puis les sources chaudes de *Nordurhver*, dont le bassin est presque aussi grand que celui du *Geyser*; celles de *Oxhahver* et de *Sydsterhver*, et enfin celles de *Reykium*, très-nombreuses, et dont la plus considérable lance l'eau à plus de 10 mètres de hauteur.

L'Islande possède en grand nombre de lacs: nous en indiquerons quelques-uns. Le plus grand, celui de *My-Vatn* ou lac aux mouches, a 40 milles de tour; il est placé dans un site qui rappelle les bords de la mer Morte; ses eaux, peu profondes, abondent en excellentes truites, et sont dominées par une trentaine d'îles volcaniques couvertes de pâturages. Le lac de *Thingevalla* a 15 milles de long sur 5 à 12 de large; au milieu se dressent à une hauteur prodigieuse deux rochers noirs couverts de goelands; celui de *Liosa-Vatn* est un grand et beau lac, très-profond et bordé en partie de laves anciennes. Le lac *Arnar-Vatn* est très-grand, et situé au milieu d'une plaine aride couverte de cendres et de scories. Enfin celui d'*Eld-Vatn* ou

eau de feu a été formé par une coulée de laves qui a obstrué le cours de plusieurs rivières.

L'Islande est arrosée par un grand nombre de rivières, la plupart larges et profondes, mais d'un cours généralement peu étendu; pendant l'hiver, leurs eaux sont recouvertes d'une épaisse couche de glace, tandis que pendant l'été, alimentées par les neiges et les glaciers de l'intérieur, elles roulent un volume d'eau considérable. Presque toutes prennent leur source soit sur le versant méridional, soit sur le versant septentrional de la chaîne principale, le *Klæfa-Iækull*, qui se dresse de l'est à l'ouest à peu de distance de la côte méridionale de l'Islande. Les principales sont l'*Axar-Aa*, la *Bruer-Aa*, le *Skialfandaflot*, dont le cours est très-rapide; l'*Huit-Aa* ou rivière blanche, dont le cours sinueux a en moyenne 100 mètres de largeur, etc.

Nous ne quitterons pas les eaux de ce singulier pays sans citer la magnifique cascade de *Skogar*, dont les eaux tombent d'une hauteur de 500 mètres en formant une belle nappe de 10 à 15 mètres de large; celle de *Eyafialla*, qui a 250 mètres d'élévation, et dont les eaux n'arrivent qu'en pluie fine dans le bassin inférieur, etc.

§ VIII. PRODUCTIONS MINÉRALES. — VÉGÉTAUX. — ANIMAUX. — Le trapp et le basalte paraissent prédominer dans la composition des montagnes de l'Islande. Le basalte y forme d'immenses amas de piliers semblables à ceux de la chaussée des Géants en Irlande. Le mont d'Akrefell présente des bancs d'amygdaloïde, de tufa volcanique et de *grunstein* ou *dolérite*, dont la face inférieure a évidemment subi l'action d'un feu très-fort, mais sous une grande pression, probablement au fond de l'Océan primitif. On distingue plusieurs formations de lave : l'une a coulé et coule souvent encore en forme de torrents enflammés sortis des cratères; l'autre, d'une structure spongieuse et comme caverneuse, semble avoir pour ainsi dire bouilli à la place même. Cette dernière lave forme les stalactites les plus singulières. Une des productions les plus curieuses de l'Islande est cette masse noirâtre, pesante, propre à brûler, nommée en islandais *surturbrand*; c'est un bois fossile, légèrement carbonisé, et qui brûle avec flamme. Une autre espèce de bois minéralisé est plus pesante que le charbon de terre, et brûle sans flamme; elle contient de la calcédoine dans ses fissures transversales.

La dolérite, qui compose la principale roche de l'Islande, est recouverte dans les vallées et jusqu'au bord de la mer par un dépôt tourbeux qui n'a que 2 mètres d'épaisseur près de Reykiavik et au nord-ouest de cette ville. Cette tourbe noirâtre, et composée en grande partie de plantes aquatiques, notamment de cypéracées, renferme dans sa partie inférieure un grand nombre de lignites appartenant à des boueux qui ont crû jadis dans cette partie de l'Islande, où l'on est bien loin aujourd'hui d'en rencontrer¹.

Les montagnes centrales de l'île n'offrent point de granit; elles renferment du fer et du cuivre, que le manque de bois empêche d'exploiter; du marbre, de la chaux, du plâtre, de la terre à porcelaine, des agates, du jaspé et autres pierres. On trouve du soufre, tant pur qu'impur. Les mines de Krisevig et de Husavig sont les plus considérables. Les collines de soufre présentent un phénomène plus effrayant peut-être et plus instructif que le Geyser; on voit à leurs pieds l'argile dans une ébullition

¹ *Voyage en Islande et au Groenland : Minéralogie et géologie par M. Eugène Robert.*

continuelle; on entend les eaux bouillonner et siffler dans l'intérieur de la montagne; une vapeur chaude couvre ce terrain, d'où s'élancent des colonnes d'eau boueuse. Le soufre qui forme la croûte de ces couches d'argile est ordinairement très-chaud, et s'y présente en cristaux magnifiques.

L'île ne produit pas d'autre sel que celui que l'on trouve au milieu de quelques laves; mais la mer qui l'avoisine a les eaux aussi salées que celles de la mer Méditerranée. Le sel qu'on en tire donne au poisson une teinte bleuâtre.

Le ciel de l'Islande étale aussi des prodiges. A travers un air rempli de petites particules glacées, le soleil et la lune paraissent doubles ou prennent des formes extraordinaires; l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses; partout l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires. Le climat est très-variable, mais moins froid que celui de toute autre contrée située sous la même latitude (tempér. moyenne : $+ 4^{\circ}$; tempér. extrêmes : $- 15^{\circ}$, $+ 20^{\circ}$). On prétend qu'autrefois les saisons étaient bien moins rigoureuses qu'à présent, et que le blé y réussissait; mais les habitants ont cessé presque entièrement de le cultiver, à cause des cruels mécomptes qu'ils éprouvaient. En effet, lorsque les glaces flottantes viennent à s'arrêter entre les promontoires septentrionaux de l'Islande, tout espoir de culture cesse pour une ou deux années; un froid effroyable se répand sur toute l'île; les vents apportent des colonnes entières de particules glacées; toute la végétation s'éteint. Aussi dans un siècle on a compté 43 mauvaises années, parmi lesquelles 14 années de famine. Les années 1784 et 1785, dans lesquelles la rigueur des hivers succéda à des éruptions volcaniques, virent périr un cinquième de la population et quantité de bétail.

Les Islandais se nourrissent de l'*elymus arenarius*, espèce de blé sauvage qui donne une médiocre farine. Le *lichen* d'Islande et plusieurs autres sortes de lichens servent aussi à leur nourriture, ainsi qu'un grand nombre de racines antiscorbutiques, et même plusieurs sortes d'herbes marines, entre autres l'*alga saccharifera* et le *fucus foliaceus*. L'Islande produit, comme la Norvège, une immense quantité de baies sauvages d'un goût excellent. Le jardinage est à présent répandu dans tout le pays. La culture des pommes de terre prend des accroissements trop lents pour le bonheur de l'île. Il y eut autrefois de grandes forêts qui abritaient les vallées méridionales. On ne trouve à présent que quelques bois de bouleaux et beaucoup de broussailles. Mais le bois, que la terre refuse aux Islandais, leur est amené par la mer. C'est un des phénomènes les plus étonnants dans la nature que cette immense quantité de gros troncs de pins, sapins et autres arbres qui viennent se jeter sur les côtes septentrionales de l'Islande, surtout sur le cap du Nord et sur celui qu'on nomme Langaness.

Les Islandais élèvent des chevaux et des bestiaux. Les chevaux sont de la même espèce que ceux de la Norvège, et on les emploie de même à porter des fardeaux comme les ânes. Les bœufs et les vaches sont pour la plupart sans cornes. Les moutons, au contraire, en ont deux et quelquefois trois; ils sont très-grands, et leur laine est plus longue que celle des moutons danois ordinaires. L'Islande compte jusqu'à 500,000 bêtes à laine, près de 40,000 bêtes à cornes et 50 à 60,000 chevaux. Les pâturages, mieux soignés, seraient la vraie richesse de l'île; mais on les abandonne aux soins de la nature. Le gouvernement a fait transporter en Islande des rennes qui s'y multiplient. Les renards fournissent une belle fourrure très-estimée; c'est le seul

quadrupède sauvage de l'île ; quelquefois des ours blancs, amenés sur les glaçons du nord, apparaissent sur les côtes, mais les habitants ne leur laissent pas le temps de s'y multiplier.

Parmi les oiseaux, nous citerons les bécasses, les cailles, la perdrix du Nord et les oiseaux aquatiques, qui sont en grand nombre, tels que les cygnes, les oies, les plongeurs, les sarcelles et les canards, dont le plus recherché pour son duvet est le canard édredon ou *eider* (*anas mollissima*). Les seuls oiseaux de proie sont l'aigle, le faucon, l'épervier et le corbeau.

Les poissons abondent sur les côtes de l'Islande, comme dans toutes les mers glaciales : « il semble que l'on doive admettre, dit Anderson, que les abîmes sans fond situés sous le pôle sont la véritable demeure des poissons de mer, que là seulement ils trouvent la nourriture qui leur convient le mieux, et que c'est seulement lorsque leur multiplication excessive les force à abandonner ces retraites qu'ils descendent dans nos mers, où leur vigueur et leur graisse disparaissent à mesure qu'ils se rapprochent de l'équateur. » Le hareng, la morue, le merlan, le turbot et les soles se pressent en troupes compactes dans les fiords de l'Islande, et le produit de leur pêche forme une des principales ressources de l'île. On y trouve encore la baleine, le requin, le cachalot, le narval, l'espadon et surtout le phoque, qui y arrive en troupes nombreuses.

§ IX. ADMINISTRATION. — VILLES. — L'Islande paraît avoir été découverte par les Norvégiens dans le neuvième siècle. Elle resta indépendante, et se gouverna par des magistrats de son choix jusque dans le treizième siècle, où elle fut soumise aux lois de la Norvège. Le traité de Kalmar, en 1397, la réunit au Danemark. Convertie au christianisme dans le dixième siècle, elle adopta le luthéranisme à la fin du seizième. Elle forme un *stift* ou province administrative du Danemark, qui comprend un diocèse divisé en 3 districts, subdivisés en 23 bailliages :

DISTRICTS.	POPULATION en 1851.	ÉTENDUE en kilomètres carrés.	CHEFS-LIEUX.
Sondre-amt (sud)	22,300	51,250	Reykjavik.
Vester-amt (ouest)	15,300	20,500	Stappen.
Nordre-amt (nord)	21,000	51,250	Gefford.
	58,600	123,000	

Le chef du premier district a le titre de *stiftsamtmand*. Indépendamment de l'administration de son district, il est chargé de tout ce qui a rapport aux affaires civiles et aux finances dans toute l'étendue de l'île. En cas de guerre, il prend le titre de gouverneur général. Cet emploi est toujours confié à un Danois. Les deux autres chefs ont le titre d'*amtmand* : leurs fonctions équivalent à peu près à celles de nos préfets. Il y a à Reykjavik un tribunal de première instance et un tribunal d'appel, qui dépendent de la cour suprême de Copenhague. Les revenus de l'Islande suffisent à peine pour acquitter les dépenses administratives.

Il n'y a, à vrai dire, en Islande aucune agglomération de maisons et d'habitants qui

mérite le nom de ville ; les villages y sont très-rares , et l'on ne rencontre que des hameaux , ou plutôt des fermes isolées placées dans les vallées dont les pâturages peuvent assurer la nourriture des troupeaux. La difficulté des communications , l'absence de tout chemin praticable aux voitures ; d'un autre côté , la dispersion des bonnes terres , placées comme des oasis au milieu de déserts ou de montagnes glacées , expliquent pourquoi on ne trouve nulle part de population agglomérée ; les côtes elles-mêmes , bordées de falaises le plus souvent infranchissables , ne sont fréquentées qu'à l'époque de la pêche , et les comptoirs établis dans quelques-uns des fiords ne sont visités qu'à l'époque des marchés , alors que les fermiers de l'intérieur viennent échanger la laine de leurs troupeaux contre des produits européens.

Reykjavik , capitale de l'île , est située au fond d'une baie magnifique qui lui sert de rade. La ville est bâtie sur une large chaussée naturelle , d'origine volcanique ; ses environs sont tristes et désolés ; le sol crevassé , bouleversé par les tremblements de terre , est presque partout envahi par la tourbe et ne présente pas la moindre trace de végétation. Les maisons , sauf celles des négociants danois , ne sont que des cabanes en bois , dont les murs sont formés de tourbe et de gazon. On n'y trouve que 8 à 900 habitants. C'est la résidence du gouverneur , de l'évêque et des principales autorités. On y remarque une bibliothèque de 8,000 volumes , un collège , des écoles , etc. A 5 milles au sud de Reykjavik , *Bessetadr* possède un bon gymnase , avec une bibliothèque de 1,500 volumes , destiné principalement aux jeunes gens qui se préparent à l'état ecclésiastique. A 4 milles au nord-est de Reykjavik , l'île *Videy* ou *Vidæ* semble , par sa constitution géologique , avoir tenu jadis à la pointe de *Laugarness* , dont elle n'est séparée que par un canal très-étroit. Cette petite île , l'une des plus fertiles de l'Islande , et dont le climat est remarquablement doux à cause de sa situation au pied de la chaîne d'Ésia , est composée de basalte et d'autres roches volcaniques. Elle n'est pas moins célèbre par son imprimerie , établie dans l'une des trois ou quatre maisons en pierre que possède l'Islande.

Skalholt ou *Reinkinrik* , autrefois chef-lieu de l'île , fait un commerce assez actif. *Husavik* , au fond d'un bras de mer sur la côte orientale du Skjaldaufiord , est surtout connue par sa fabrique de soufre. Son port est un des plus dangereux de l'Islande. *Diupavog* , à l'extrémité sud-est de l'île , est un des meilleurs ports , et fait un commerce important. Nous nommerons encore le hameau de *Thingvellir* , lieu célèbre dans l'histoire de l'Islande , placé dans un site sauvage , entouré de fortifications naturelles. C'est là que tous les ans se tenaient les assemblées de l'*Althing* , dans lesquelles on traitait les affaires du pays et on promulguait les lois nouvelles.

Le commerce de l'Islande se fait principalement avec le Danemark , à qui elle envoie de l'huile de poisson (5,800 tonnes) , des laines brutes ou fabriquées en bas et en gants , des peaux , du suif , de l'édredon , etc. Elle en reçoit des grains , du vin , de l'eau-de-vie , du café , du sucre , du tabac , du sel , etc. La valeur de ses exportations avec le Danemark est de 2,200,000 francs , et celle de ses importations est de 1,300,000 francs. Elle fait aussi commerce de poissons secs avec l'Angleterre , la France , etc.

§ X. MŒURS DES HABITANTS. — Les Islandais sont en général d'une taille moyenne , bien conformés ; mais une nourriture peu abondante leur donne peu de vigueur. Les

mariages ne sont pas féconds. Probes, bienveillants, peu industriels, mais fidèles et obligeants, ces insulaires exercent généreusement l'hospitalité, encore bien qu'ils soient logés dans les plus pauvres cabanes et que leur nourriture ne consiste qu'en poisson sec et en laitage. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Les femmes apprêtent le poisson, s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent les cuirs, les laines et exercent les arts mécaniques. Ils sont chaudement vêtus et affectionnent surtout la jaquette nationale, dite *vadmel*, avec le chapeau de feutre à larges bords. Ils sont si attachés à leur pays natal qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Naturellement graves et religieux, ils présentent ce phénomène touchant d'être un des peuples où l'instruction est le plus répandue. Tous, même les femmes, savent lire et écrire. Les plus pauvres paysans, au milieu de toutes les privations de ce que nous regardons comme chose de première nécessité et indispensable à notre bien-être, sont plus éclairés que les paysans des autres contrées et en apparence plus heureux. La plupart d'entre eux connaissent l'histoire biblique et celle de la Scandinavie. Il n'est pas rare, disent des voyageurs récents, que des hommes grossiers saluent en employant des phrases latines. Presque toutes les bourgades ont des bibliothèques publiques et des sociétés littéraires, dont quelques-unes ont publié des mémoires. Le clergé islandais est aussi instruit qu'il est pieux et modeste. On voit le pasteur en jaquette de laine, en caleçon de matelot, en bottes de cuir, arracher la tourbe, faucher l'herbe et se livrer aux travaux agricoles. Il est aussi et surtout forgeron et maréchal ferrant. Il se délasse de ses travaux grossiers par des études littéraires, et souvent par des travaux d'imagination. On trouve parmi les ministres beaucoup d'hommes versés dans toutes les beautés de la littérature grecque et romaine. C'est aux Islandais que l'on doit ce que l'on sait sur les runes, caractères employés par les Goths et les Francs, et sur leur système de versification. Enfin l'Islande a produit plusieurs auteurs célèbres, tels que *Jonas Arngrim*, *Torfaeus*, *Sæmund*, *Sigfusson* et *Snorro-Sturleson*, dont les écrits ont jeté un grand jour sur l'histoire des peuples du Nord et sur la religion des Scandinaves.

§ XI. ILES JEAN-MAYEN, DU SPITZBERG, ETC. — A 200 kilomètres du Groenland et à 400 de l'Islande, l'île *Jean-Mayen*, découverte en 1674, offre des côtes plates et sablonneuses, mais souvent bordées par d'énormes amas de glaces qui s'élèvent à 1,400 mètres. Son sol, entièrement volcanique, est couvert de montagnes dont la plus importante est le *Beerenberg*, élevé de 2,280 mètres et couvert de neiges éternelles. L'*Esk*, volcan de 500 mètres d'élévation, vomit fréquemment de la lave. Cette île n'est fréquentée que par les navires baleiniers; l'âpreté de son climat n'y laisse croître que de chétives plantes, et l'on ne trouve sur ses rivages qu'un petit nombre d'oiseaux de mer.

Un groupe de trois ou quatre grandes îles et un nombre considérable de petites termine cette chaîne de terres glaciales dépendantes du Groenland, et par conséquent de l'Amérique septentrionale. Ces îles furent découvertes en 1553 par l'Anglais Hugh Willoughby; en 1595, elles furent visitées par les navigateurs hollandais Guillaume Barentz et Jean Cornelius, qui crurent les avoir découvertes, et qui, à cause des rochers pointus dont elles sont hérissées, donnèrent à l'une d'elles le nom de Spitzberg. La grande île du *Spitzberg* proprement dite est séparée par des canaux étroits de

l'île du *Sud-Est* et de celle du *Nord-Est*. Vers la pointe nord-ouest sont les restes de l'établissement des baleiniers hollandais, nommé *Smeerenberg*. La quatrième île est celle du *Prince Charles*. Les montagnes du Spitzberg, couronnées de neiges perpétuelles et flanquées de glaciers, se composent probablement de granit rouge dont les blocs, étant à nu en grande partie, resplendissent comme des masses de feu au milieu des cristaux que forme la glace. Leur énorme élévation les fait apercevoir à une grande distance. Le silence solennel qui règne dans cette terre déserte accroît la mystérieuse horreur qu'éprouve le navigateur en y abordant. Cependant la mort de la nature n'est même ici que périodique. Un jour de cinq mois tient lieu d'été; le lever et le coucher du soleil marquent les bornes de la saison vivante; mais ce n'est que vers le milieu de cette saison que la chaleur, longtemps accumulée, pénètre un peu en avant dans la terre glacée; le goudron des vaisseaux fond aux rayons du soleil, et cependant on ne voit éclore qu'un petit nombre de plantes: ce sont des cochléaires, des renoncles, des jubarbes, des pavots. Les golfes et baies se remplissent de fucus et d'algues d'une dimension gigantesque. C'est dans ces forêts marines que les phoques et les cétacés aiment à se réfugier. On y trouve les chiens marins, le *morse* ou *hvalross*, la baleine, que chassent le narval et l'*épée de mer*. Au milieu de tous ces colosses vivants de la mer Glaciale s'avance l'ours polaire; tantôt porté sur un îlot de glace, et tantôt nageant au sein des flots, il poursuit tout ce qui respire et dévore tout ce qu'il rencontre. Un autre quadrupède, le renne, broute la mousse qui couvre tous les rochers. Des troupes de renards et d'innombrables essaims d'oiseaux de mer viennent encore, pendant quelques moments, peupler ces îles solitaires; mais dès que finit le jour polaire, ces animaux se retirent à travers des terres inconnues soit en Amérique, soit en Asie.

Les animaux marins du Spitzberg présentent à la cupidité européenne un appât qui fait oublier les dangers de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, mentionnée dès le neuvième siècle, a souvent occupé jusqu'à 400 gros bâtiments de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de quarante-six ans, prirent 32,900 baleines, dont les fanons et l'huile formaient une valeur de 380,000,000 de francs. Ces animaux paraissent fréquenter aujourd'hui les parages du Spitzberg en nombre moins considérable; on n'en voit plus d'aussi grande taille que dans le commencement de cette pêche. Le morse est plus nombreux et plus facile à attaquer; sa peau, employée à suspendre les carrosses, et ses dents, plus compactes que celles de l'éléphant, sont des objets qui attirent souvent au Spitzberg des colonies temporaires russes. La corne du narval est également recherchée. La matière cérébrale du cachalot, nommée très-improprement *sperma ceti*, et plus convenablement *blanc de baleine*, est employée dans la fabrication des bougies. Tous ces gros animaux sont cependant moins utiles à l'homme que le hareng, dont la mer Glaciale semble être ou la patrie ou l'asile. Là, dans des eaux inaccessibles, il brave et l'homme et la baleine; mais des causes inconnues l'en font sortir pour venir environner de ses innombrables essaims les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Amérique. Au commencement de l'année, cette multitude serrée qui occupe une immense étendue débouche des mers polaires. Une partie se dirige vers l'Islande, dont les mille baies en sont remplies; mais on ignore ce que deviennent ensuite les débris de cette bande. L'autre partie descend la

mer du Nord, se fractionne en deux troupes principales : l'une suit les côtes de la Norvège et de la Suède, pénètre dans la Baltique par le Cattégat, en sort par les Belts, côtoie l'Allemagne et la Frise, se jette dans le Zuyderzée, et reprend ensuite la route du Nord ; l'autre, qui est ordinairement la plus nombreuse, passe aux îles Shetland et aux Orcades, où l'attendent les pêcheurs hollandais, puis descend vers la Grande-Bretagne, dont elle côtoie tous les rivages, et vient se réunir dans la Manche, pour se perdre ensuite dans l'océan Atlantique.

Une dernière curiosité doit encore nous arrêter dans les régions polaires ; c'est l'extrême abondance de bois flottant que la mer amène sur les côtes du Labrador, du Groenland, et plus encore sur celles de l'Islande, du Spitzberg et des terres arctiques entre ces deux îles. On assure que les amas de bois flottant rejetés sur l'île Jean-Mayen égalent souvent cette île en étendue. Il est des années où les Islandais en recueillent assez pour leur chauffage. Les baies du Spitzberg en sont remplies ; il s'accumule sur les parties de la côte de Sibérie exposées à l'est. Il se compose de troncs de mélèzes, de pins, de cèdres sibériens, de sapins, de bois de Fernambouc et de Campêche. Ces troncs paraissent avoir été entraînés par les grands fleuves d'Asie et d'Amérique ; les uns sont apportés du golfe du Mexique par le fameux courant de Bahama ; les autres sont poussés par le courant qui, au nord de la Sibérie, porte habituellement de l'est à l'ouest. Quelques-uns de ces gros arbres, que le frottement a dépouillés de leur écorce, sont même assez bien conservés pour former d'excellent bois de construction.

CHAPITRE TROISIÈME.

AMÉRIQUE RUSSE.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — CLIMAT. — PRODUCTIONS. — Nous avons commencé par décrire toutes les terres arctiques séparées du continent américain, ne voulant pas fractionner la description du continent lui-même ; nous partagerons maintenant l'Amérique septentrionale au nord des États-Unis en trois grandes divisions : l'Amérique russe, la Nouvelle-Bretagne avec le Labrador, le Canada avec les îles qui s'y rattachent.

Aux termes du traité de 1825, conclu entre la Russie et l'Angleterre, la ligne de démarcation entre les possessions de ces deux puissances, au nord-ouest de l'Amérique, commence à l'extrémité méridionale de l'île du Prince de Galles (54° 40' latit.) ; elle continue sur le continent du sud au nord en suivant le sommet des montagnes et parallèlement à la côte jusqu'au mont Saint-Élie, où elle tourne brusquement au nord-est, et se dirige en ligne droite par l'intérieur vers l'océan Arctique, qu'elle touche au 141° méridien. Toute la portion de territoire à l'ouest de cette ligne de démarcation, avec les îles qui en dépendent, forme l'*Amérique russe*. Elle comprend ainsi, outre l'extrémité nord-ouest du continent américain, l'archipel du Prince de Galles, l'archipel du Roi Georges, la chaîne des îles Aléoutiennes, les îles de la mer de Behring, etc. Elle est située entre 133° et 170° de longitude ouest, et entre 54° 40' et 71° de latitude nord. Sa superficie est évaluée à 1,100,000 kilomètres carrés, et sa population à 200,000 âmes.

Les côtes de l'Amérique occidentale, depuis la mer Glaciale jusqu'à la Californie, sont profondément découpées, tantôt bordées d'îles nombreuses, séparées du continent par d'étroits canaux, tantôt se prolongeant dans la mer en longues presqu'îles. Les montagnes qui bordent ces côtes semblent faire partie du même système volcanique que celles du Kamtchatka, auxquelles elles se rattachent par la chaîne d'Alaska et les volcans qui dominent la plupart des îles Aléoutiennes. Ces montagnes, presque toujours couvertes de neige, présentent plusieurs volcans ou sommités remarquables. Sur le continent nous citerons le mont *Fairweather*, le mont *Saint-Élie* (4,550 m.), le pic d'*Ilaman* (3,500 m.), enfin le mont *Ajagedan*, dans l'entrée de Cook. Quant aux îles Aléoutiennes, elles forment une suite non interrompue de monts ignivomes, soit éteints, soit actifs : aussi le sol de ces îles essentiellement volcaniques n'est-il formé que de débris ponceux, de laves et de basaltes, recouvert de cendres au milieu desquelles effleure le soufre. Les montagnes, généralement très-élevées, sont composées de jaspe, de trachyte et de porphyre en partie vert et rouge, mais en général jaune avec des veines de pierre transparente, semblable à la calcédoine. Les principaux volcans qui sont aujourd'hui en activité se trouvent sur les îles *Atha*, *Segouam*, *Jounaschka*, *Ounalachka*, *Akoutan* et *Ounimak*. Les tremblements de terre y sont fréquents.

Le continent est arrosé par un assez grand nombre de rivières, dont la plus considérable est celle de *Youcou*, qui vient des montagnes Rocheuses, dans le Nouveau-Norfolk, où elle porte successivement les noms de rivière *François* et de rivière du *Contrôleur*. Elle se jette dans l'océan Glacial après un cours de plus de 1,000 kilomètres, dont les deux tiers dans les possessions russes. La mer de Behring reçoit la *Juna* (500 kil.), la *Kouskoquim*, presque aussi longue et formée de la *Tchalchuk* et de la *Chulitnak*, et enfin la *Nuschagak*. La *Saschilna*, qui se jette dans l'entrée de Cook, et l'*Atna* ou rivière de cuivre vont se perdre dans le grand Océan ; cette dernière rivière sort du lac *Miltinbota*, et communique par là avec un bras de la *Youcou*.

Cette région renferme aussi plusieurs lacs, dont le plus important est le *Mynchatok*, qui a 100 kilomètres de diamètre, et ne paraît pas avoir d'écoulement apparent. Nous citerons encore le lac d'*Hamna* et le lac *Koschobona*.

La partie de l'Amérique russe qui borde la mer présente les aspects les plus sauvages et les plus sombres. Au-dessus d'une rangée de collines couverte de pins et de bouleaux, s'élèvent des montagnes nues, couronnées d'énormes masses de glaces, qui souvent s'en détachent et roulent dans les vallées, qu'elles remplissent. Entre le pied de ces montagnes et la mer s'étend une lisière de terres basses ; leur sol est presque partout noir et marécageux. Ce terrain n'est propre qu'à produire des mousses grossières, des *gramens* très-courts, des vaciets et quelques autres petites plantes. De l'autre côté des montagnes s'étendent de vastes contrées à peu près inconnues, parcourues par des peuplades insoumises et barbares. Le sol, couvert de neige pendant les trois quarts de l'année, présente à peu près le même aspect et la même végétation que les terres circompolaires que nous avons déjà décrites. Le froid y est peut-être un peu moins vif, mais ce sont les mêmes tempêtes de neige, le même vent glacial, la même solitude, les mêmes dangers.

La côte et les îles au sud du mont Saint-Élie jouissent d'un climat plus supportable

mais remarquable par une excessive humidité. Ainsi dans l'île de *Sitka* la température moyenne est de 7 à 8 degrés au-dessus de zéro; il y gèle rarement, mais en 1828 on a compté 300 jours de pluie ou de neige; les céréales pourrissent et le sol produit à grand'peine quelques légumes. Cet état d'humidité et cette douceur relative de la température doivent être attribués d'abord aux montagnes du nord et de l'est, qui arrêtent les vapeurs de l'Océan, les condensent et les font retomber en pluies continues, ensuite à la position de la presqu'île d'Alaska et de la chaîne aléoutienne, qui forment du côté de l'Océan Arctique une sorte de barrière arrêtant les glaces du pôle. Cette différence se manifeste non-seulement dans le climat, mais encore dans les productions et les animaux. Ainsi l'île de Kadiak et la côte voisine qui longe le détroit de Cook ont des forêts superbes, tandis qu'Alaska et les Aléoutiennes n'ont que des arbres nains ou rabougris. De même on trouve dans ces dernières îles les morses et les renards des mers polaires.

Les possessions russes au nord de l'Amérique consistent plutôt en grandes factoreries pour le commerce des fourrures qu'en véritables colonies; partout le sol se refuse à la culture, et c'est à grand'peine qu'on peut faire venir dans certaines localités un peu d'orge et des pommes de terre. Les légumes y réussissent assez bien, et les naturels cultivent quelques racines qui forment avec le poisson leur nourriture habituelle. La partie la plus septentrionale est peuplée de troupeaux de rennes, de castors, de renards et des autres animaux que nous avons déjà rencontrés dans les contrées polaires; on y trouve de plus la martre zibeline, et sur les côtes on chasse le chat marin ou loutre de mer, dont la fourrure forme le plus important article de l'exportation; le phoque se montre aussi dans ces parages, et n'y est pas moins recherché qu'au Groenland pour sa peau, sa viande, etc. Le morse et l'ours blanc fréquentent la mer de Behring. Le poisson abonde sur les côtes, et la plupart des espèces que nous connaissons déjà se retrouvent ici. L'habitant de l'archipel Aléoutien, seul dans son léger canot, ne craint pas de s'aventurer à la poursuite de la baleine, dont l'huile, la graisse et la chair lui offrent un aliment préféré à tout autre. La perdrix blanche, la bécasse, la bécassine, sont à peu près tous les oiseaux de ce pays; mais là encore, comme au Groenland, les oiseaux aquatiques sont nombreux et variés.

§ II. ADMINISTRATION. — DISTRICTS. — VILLES. — L'Amérique russe, découverte en 1728, mais où l'on n'a commencé des établissements qu'en 1799, est concédée à bail à une compagnie pour l'exploitation du commerce des fourrures, sous les ordres d'un gouverneur nommé par l'empereur. On la divise en six districts: 1° îles *Kouriles*, depuis l'île d'Ourop jusqu'au Kamtchatka; chef-lieu *Ourop*; nous les avons décrites dans l'Asie (tome V, page 241). 2° *Atka*, comprenant les îles du Commodore (Behring et île de Cuivre) et les îles Aléoutiennes, à l'est de Jounaschka; chef-lieu *Atka*. 3° *Ounalachka*, comprenant le reste des îles Aléoutiennes, ainsi que la péninsule d'Alaska, plus les îles Saint-Paul et Saint-Georges; chef-lieu *Ounalachka*. 4° *Kadiak*, comprenant les côtes du détroit de Kenaï, des golfes de Bristol et de Cook, les îles d'Oukamak, Kadiak, etc.; chef-lieu *Kadiak*. 5° *District du Nord*, comprenant toutes les côtes continentales jusqu'au delà du golfe de Norton; chef-lieu *Fort Saint-Michel*. 6° *Sitka*, comprenant le reste du pays depuis le cap Saint-Élie jusqu'au 54° 4' de latitude nord; chef-lieu *Nouvelle-Archangel*.

Le *détroit de Behring* a plus de 600 kilomètres de longueur sur 80 dans sa plus faible largeur et 160 dans sa plus grande. Vers le milieu de ce détroit les eaux ont environ 30 brasses de profondeur. Les navigateurs assurent que les grandes marées n'y sont pas sensibles. La *mer de Behring* communique par le détroit de ce nom avec l'océan Glacial, et avec le grand Océan par la *Grande-Passe*, qui sépare l'île de Cuivre des îles Aléoutiennes. Sa plus grande longueur est d'environ 2,200 kilomètres de l'est à l'ouest, et sa largeur de 1,600 kilomètres du sud au nord.

On divise les *Aléoutiennes* en plusieurs groupes, qui présentent une seule et unique chaîne; elles ressemblent aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter de continent en continent. Elles décrivent, entre le Kamtchatka en Asie et le promontoire d'Alaska en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble. On en distingue douze principales, accompagnées d'un très-grand nombre d'autres petites et de rochers. Les principales sont *Attou*, *Agattou* et *Semitoh*. Leur population est d'environ 6,000 habitants. L'île de *Cuivre* et celle de *Behring* se trouvent un peu détachées des autres et rapprochées de la presqu'île de Kamtchatka: aussi les avons-nous décrites à la suite de la Sibérie.

A l'est des Aléoutiennes se présente le groupe des *Andréanoff*, composé de plusieurs îlots peu importants et de vingt îles longues en général de 60 à 80 kilomètres; ce sont: *Boulduire*, *Kiska*, *Kriseï* ou l'île du Rat, *Tanaga*, *Bobrowoï*, *Goroloï*, *Semisopotnoï*, ou l'île des Sept-Cratères; *Adakh*, *Sithkhine*, *Tagilak*, *Goulduir*, *Kekoup*, *Segoulla*, *Amtchatka*, *Kroueloï*, *Illak*, *Ounialea*, *Kouiouliok*, *Kanaga* et *Tchougoulla*.

A l'est de ces îles se trouvent celles des *Renards* (*Ostrova Lisii*), dont nous allons décrire les principales. *Choumaghine* forme un groupe avec douze autres îles très-petites, mais très-montagneuses, qui renferment beaucoup de loutres. Au sud-ouest de Kadiak, s'élève le petit-groupe des îles *Eudoxie*. Toutes ces îles ont un aspect uniforme. Elles ne diffèrent que par l'activité plus ou moins grande des volcans qu'elles renferment et par le caractère de leur végétation. *Ounalachka* a 120 kilomètres de longueur et 30 dans sa plus grande largeur. C'est un assemblage de montagnes arides, dont la plus considérable, appelée le pic *Makouchine*, élevé de plus de 1,600 mètres, est un volcan qui fume continuellement; une autre montagne ignivome est l'*Agaghine*, qui eut une violente éruption en 1802. Les vallées de cette île sont arrosées par de nombreux ruisseaux et offrent d'excellents pâturages. Sa population, décimée par les maladies épidémiques et les disettes, ne se compose aujourd'hui que de 300 à 400 individus, répartis dans 14 villages. *Ounimak*, longue de 400 kilomètres et large de 40, renferme trois montagnes volcaniques, dont l'une, l'*Agaiedam*, qui jette continuellement de la fumée, eut une très-forte éruption en 1825. Cette île est un chef-lieu épiscopal; les Russes y ont un comptoir et un chantier de construction. *Oumnak*, longue de 120 kilomètres et large de 30, renferme trois ou quatre volcans actifs; celui du centre a vers sa base des sources d'eau chaude, dans lesquelles les habitants font cuire leur viande et leur poisson. Les îles *Akoutan*, *Amoukhta*, *Kanaghia*, *Tanaga*, *Akcha*, *Goreloï*, *Semisopotchnoï*, *Ounatchock*, *Chagaghil*, *Tana*, *Tchighinok*, *Oulaga*, *Goroloï*, *Sithkhine* et *Gotchim*, ont toutes des volcans. L'île de *Kodiak* ou *Kadiak* est montueuse et entrecoupée de vallées; sa longueur est d'environ 150 kilomètres et sa largeur de 80. Ses habitants

sont au nombre de 3 à 4,000, sans compter les Russes, qui ont fixé ici leur principal comptoir. L'établissement de Kadiak ou de Saint-Paul, autrefois le chef-lieu de toutes les possessions russes en Amérique, est situé dans la baie de Liakhik, qui y forme un bon port. Il se compose des bâtiments de la compagnie russe, d'une église, de plusieurs magasins, de quelques habitations de négociants et d'un petit nombre de cabanes occupées par des indigènes.

La *péninsule d'Alaska*, au sud de la mer de Behring, n'a pas moins de 800 kilomètres de longueur sur une largeur de 40 à 50. Elle est couverte de montagnes, dont deux sont remarquables par leur hauteur et leurs volcans. Les Russes y ont un petit établissement.

Dans le mer de Behring, on doit citer les îles *Pribiloff*, composées des îles *Saint-Paul* et *Saint-Georges*, remarquables par les deux établissements que les Russes y ont fondés. L'île *Nounivok*, qui a passé longtemps pour faire partie du continent américain, est habitée et d'une étendue considérable.

Les îles qui bordent la côte sud-ouest de l'Amérique russe n'offrent rien de remarquable : ce sont de grandes terres garnies de forêts de pins et habitées par les tribus indigènes que les Russes désignent sous le nom de *Koliouches*. Ces îles forment quatre groupes principaux : l'archipel du *Prince de Galles*, l'archipel du *Duc d'York*, l'île de l'*Amirauté*, couverte d'une belle végétation, et qui possède de beaux ports; l'archipel du *Roi Georges III*, dont l'île principale, nommée *Baranoff* par les Russes et *Sitka* par les naturels, renferme la ville de la *Nouvelle-Archangel*, chef-lieu des établissements russes en Amérique. Un climat moins rigoureux y laisse croître avec vigueur le pin, le cèdre américain et plusieurs autres arbres. On y cueille des baies d'un excellent goût; le poisson y est abondant et délicieux.

La Nouvelle-Archangel est le centre du commerce des fourrures; un port excellent abrite les navires de la compagnie, tandis que les forêts voisines approvisionnent les chantiers de construction. La ville par elle-même n'est qu'une grosse bourgade, peuplée d'un millier d'habitants, la plupart Européens. Les maisons et les édifices publics sont bâtis en bois. Un rempart également en bois, et armé de quelques pièces de canon, entoure et protège la ville du côté de la terre. On y trouve plusieurs églises, un hôpital, une bibliothèque, etc. Ses environs sont tristes et arides; le sol, couvert de marais ou de montagnes boisées, n'offre aucune trace de culture ni de pâturages. A 12 milles environ, à *Oserki-Redout*, est un grand atelier de salaison et de dessiccation de poisson.

Quelques fortins en bois, disséminés sur les côtes et dans l'intérieur, factoreries ou lieux d'échanges, plutôt que positions militaires, complètent l'ensemble des établissements russes en Amérique, établissements uniquement commerciaux, et dont la prospérité va en diminuant, le commerce des fourrures tendant chaque jour à perdre de son importance à mesure que les espèces poursuivies deviennent plus rares.

En 1850, la compagnie a exporté 42,000 pièces de fourrures, dont 22,000 loutres de mer, 12,000 castors, 3,500 renards, 1,200 zibelines. Sur ce nombre, 13,000 pièces sont vendues dans les ports de l'Océan, 17,000 en Russie, où elles entrent par le port d'Okhotsk, et 10,000 à Kiakhta en Sibérie, sur la frontière de la Chine, pour être échangées contre du thé.

La Compagnie occupe environ 1,000 Européens, officiers, ouvriers, matelots, etc., et environ 9,000 indigènes. Son autorité s'étend sur des peuplades qui comprennent environ 40,000 habitants, mais tout le reste de la population est insoumis, sauvage, misérable; ses relations avec elle se bornent à quelques échanges de fourrures contre des armes et de l'eau-de-vie. Nous allons passer en revue quelques-unes de ces tribus.

§ III. POPULATIONS. — Les *Aléoutiens* formaient autrefois une population nombreuse; mais, décimés par les armes des Russes, les épidémies et les accidents de mer, ils ne sont plus aujourd'hui que 6,000 habitants. C'est parmi eux que l'on trouve encore les plus hardis marins et les meilleurs chasseurs de loutres de mer. Leurs îles comptaient jadis plus de 500 canots, aujourd'hui elles n'en ont pas 100. Il est vrai aussi que le gibier à fourrure est moins abondant, et l'on s'en étonnera peu en songeant que de 1787 à 1817 on a tiré des îles Pribiloff au delà de 2 millions et demi d'ours marins, sans compter les renards et les loutres de mer.

Les Aléoutiens ont une ressemblance frappante avec les *Iakoutes*; ils ont les os des joues proéminents, les yeux bridés, les jambes arquées, les cheveux noirs; petits, maigres et nerveux, ils sont d'apparence chétive, mais leur conformation est robuste, et leur permet de supporter de grandes fatigues; ils ne manquent ni d'adresse ni d'activité. Un talent extrême d'imitation, joint à une intelligence naturelle, les a vite initiés à nos arts et même à nos sciences. On trouve parmi eux non-seulement de bons ouvriers, mais encore de bons marins. Ils sont d'une patience que rien ne lasse; la cupidité, l'envie, le vol, leur sont inconnus, mais on les dit rusés; enfin ils sont naturellement silencieux, timides et craintifs. Les femmes ont des formes arrondies sans être jolies; elles se tatouent le menton, les bras, les joues; douces et industrieuses, elles fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles; de leurs nattes, elles font des rideaux, des sièges, des lits. Les *baidares* ou pirogues d'Ounalachka sont travaillées avec art. Les Aléoutiens sont aujourd'hui en grande partie convertis au christianisme, mais ils ont conservé de nombreuses pratiques idolâtres. Leur langue, différente de celle du Kamtchatka, paraît avoir quelque analogie avec les idiomes de Yeso et des îles Kouriles.

Nous savons peu de chose sur les *Koliouches* ou *Kolioujis*, qui sont répandus dans les archipels de la Reine Charlotte, du Roi Georges, etc., et sur la côte opposée. On les dit féroces et belliqueux. Il en est de même des *Atnas*, dispersés sur la rivière Atna, et qui savent travailler le cuivre; des *Kenais*, répandus le long du golfe de Cook, qui habitent dans des cabanes spacieuses, et sont chasseurs; des *Tchoukhis*, qui habitent la côte du détroit de Behring, et qui se divisent en tribus stationnaires ou se livrant à la pêche, et tribus nomades ou vivant de la chasse. A tous ces peuples il faut ajouter les *Kitiques* de la grande famille des Esquimaux, qui occupent les déserts glacés, voisins de l'océan Arctique, qu'on appelle *Géorgie occidentale*.

Ces peuplades, dit un voyageur russe, se divisent en une foule de races qui se distinguent par les noms de certains animaux: ainsi il y a une race de l'Aigle, du Loup, du Corbeau, de l'Ours; et lorsqu'on entre dans un village, on sait bientôt à quelle race il appartient, car la cabane du chef est couronnée d'un symbole qui représente cet animal. Ces chefs jouissent d'une puissance illimitée, héréditaire; mais elle ne se transmet point à leurs enfants, elle passe à leurs neveux, fils de leurs sœurs. Les

chamans ou prêtres occupent le second rang chez ces peuplades ; toute leur science se borne à la divination , à l'art de guérir les maladies , et à quelques vieilles chansons que le peuple comprend à peine. Ces peuplades sont dans un état continuel d'hostilité les unes à l'égard des autres. La vanité des chefs et le pillage des subsistances sont les deux principales causes de guerre. Ils la font avec acharnement : pendant la nuit ils surprennent le village ennemi et en égorgent tous les habitants ; ceux qui échappent au carnage sont condamnés à la plus rigoureuse captivité.

CHAPITRE QUATRIÈME.

NOUVELLE-BRETAGNE.

§ 1^{er}. LIMITES. — OROGRAPHIE. — Au sud-est de l'Amérique russe et au sud des terres arctiques ou des détroits qui séparent ces terres du continent américain, s'étend une vaste contrée qui comprend la moitié de l'Amérique du Nord et qui a pour bornes : à l'ouest le grand Océan, à l'est l'océan Atlantique, au sud une ligne tirée du détroit de Claasett à la baie de Fundy en touchant les lacs Supérieur, Huron, Érié, Ontario, etc., ligne qui la sépare de la confédération des États-Unis. Cette contrée appartient à l'empire britannique, et on lui donne le nom général de *Nouvelle-Bretagne*. Elle se trouve comprise, en exceptant les terres arctiques, entre 42° et 71° de latitude nord, 55° et 142° de longitude ouest. On la divise en trois parties : 1° *Territoires de la compagnie de la baie d'Hudson*, ou *Nouvelle-Bretagne* proprement dite, comprenant les contrées les plus septentrionales et les plus vastes, les moins connues et les moins peuplées ; 2° *gouvernement du Canada*, qui a dans sa juridiction les territoires précédents ; 3° *gouvernements de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de Terre-Neuve, etc.*

Les côtes de la Nouvelle-Bretagne proprement dite sont profondément découpées sur les trois mers qui les bordent. Dans l'océan Arctique on y trouve les détroits *Dolphin* et *Union*, le golfe du *Couronnement*, les détroits *Dease*, *Simpson*, *Victoria*, *James-Ross*, le golfe de *Boothia*, le détroit de *Fury et Hécla* ; dans l'océan Atlantique, le canal de *Fox*, le détroit d'*Hudson*, la mer d'*Hudson* avec la baie *James*, qui forme avec le golfe Saint-Laurent la grande presqu'île du Labrador, etc. ; enfin, dans le grand Océan, le canal de la *Reine Charlotte*, le golfe de *Géorgie*, le détroit de *Claasett* et une multitude d'autres canaux, qui séparent du continent les îles de la *Reine Charlotte*, *Noutka*, etc. Cette vaste région est traversée du nord au sud par la grande arête montagneuse qui forme la charpente de l'Amérique septentrionale et que nous avons déjà reconnue dans l'Amérique russe. Vers les sources du Youcou et du Mackensie, cette arête s'éloigne de la côte, jette au nord un long contre-fort qui sépare les deux fleuves que nous venons de nommer, et prend les noms de *montagnes à Pic* et de *montagnes Rocheuses*. Elle est talutée à l'ouest par des terrasses qui descendent graduellement jusqu'à la mer ; mais à l'est elle paraît se terminer brusquement ou n'avoir que des contre-forts très-courts, de telle sorte que la région qui s'étend des montagnes Rocheuses à la mer d'Hudson serait une immense plaine, mais très-

tourmentée, très-accidentée, remplie de lacs et de marécages, semée de nombreux rochers, où les rivières coulent dans toutes les directions. La seule exception à cet ensemble de vastes plaines est la série de fortes collines qui, partant des montagnes Rocheuses vers l'une des sources du Missouri, court de l'ouest au sud-est en séparant les eaux du Missouri et du Mississipi de celles de la mer d'Hudson. Elle renferme les sources de la rivière Rouge, du Mississipi, du Saint-Louis, origine du Saint-Laurent, qui se trouvent à peu près dans le même plateau élevé seulement de 370 mètres, et elle se continue au nord-est dans le Canada, au sud-est dans les États-Unis. Nous la retrouverons dans ces deux pays.

§ II. FLEUVES ET LACS. — Les montagnes et les collines dont nous venons de donner un aperçu partagent la Nouvelle-Bretagne en trois versants : de l'océan Arctique, de la mer d'Hudson ou de l'océan Atlantique, du grand Océan. Les cours d'eau de ces trois versants sont extrêmement nombreux, surtout ceux qui appartiennent aux deux derniers : il semble que le pays soit entièrement couvert d'eau, grâce aux nombreux lacs où les rivières s'épanouissent ; ces rivières ont d'ailleurs des directions très-confuses, des cours très-irréguliers coupés de rochers et de rapides, des lits marécageux, des bords peu marqués ; elles traversent en grande partie des déserts.

Le grand *lac de l'Esclave*, qui a 1,200 kilomètres de long sur 250 de large, paraissant être le réservoir commun de tous les fleuves qui s'écoulent dans l'océan Arctique, nous commencerons par décrire toutes les rivières qui aboutissent à ce récipient naturel. La plus importante est la *rivière de l'Esclave*, qui se termine au fort Résolution et coule du sud au nord en traversant le pays des Chippeways : elle est formée elle-même de trois grands cours d'eau. Le premier, à l'est, est le *Stone*, qui descend du plateau méridional, est formé d'une multitude de petits lacs, reçoit les eaux du *Missinipi* et se dirige au nord en traversant le grand *lac des Rennes*, puis celui de *Wollaston* ; il arrive ainsi après un cours très-mal connu au *lac Athabasca*, qui a 800 kilomètres de l'est à l'ouest, et dont l'écoulement s'effectue à l'ouest par la rivière de l'Esclave, entre les forts Wedderburne et Chippewyan. Près du fort Wedderburne tombe dans le même lac le deuxième affluent de la rivière de l'Esclave : c'est l'*Athabasca*, qui descend des montagnes Rocheuses, se grossit à gauche des eaux du petit lac de l'Esclave, à droite d'une multitude d'autres petits lacs et traverse le pays des Athabascas. Enfin, la rivière de l'Esclave, à 50 kilomètres au nord du lac Athabasca, reçoit encore la *rivière de la Paix* ou l'*Oungigah*, qui sort des montagnes Rocheuses ; celle-ci se grossit d'un grand nombre de rivières venant des mêmes montagnes, passe aux forts Dungevan et de la Paix, est bordé au nord par de fortes collines qu'on appelle monts *Carieboef*, et finit après un cours de 700 kilomètres.

Outre la rivière de l'Esclave, le grand lac qui porte ce nom reçoit une multitude d'autres rivières. La plus considérable semble être celle qui se jette au nord-est près du fort Reliance, et que Back a nommée *rivière du Givre* (Hoar-frost River). Son cours, dit ce voyageur, est tellement coupé de cascades et de rapides que non-seulement il fallait transporter le bagage et les vivres, mais encore le canot, en escaladant des rochers escarpés et en traversant des marais remplis de pins rabougris, et de vastes espaces stériles où les rochers étaient empilés les uns sur les autres jusqu'à la hauteur de 700 mètres. Après avoir remonté la rivière, il arriva sur un plateau où il vit un

lac qu'il appela *Wolmsley*. En se dirigeant toujours vers le nord, il traversa le lac *Clinton-Golden*, puis il entra dans un autre, plus grand que tous ceux qu'il eût encore vus, et qu'il nomma *Aylmer*. A l'extrémité orientale de ce lac, il découvrit une rivière qu'il appela *Sussex*, et qui lui parut être celle que les naturels nomment *Thleoui-cho*. Nous en reparlerons.

Le lac de l'Esclave a pour déversoir principal le Mackensie, le fleuve le plus considérable de la Nouvelle-Bretagne; outre l'important volume d'eau qu'il prend au grand lac de l'Esclave, il est encore formé par une autre branche, la *rivière de la Montagne*, venant du versant occidental des montagnes Rocheuses. Cette branche est déjà considérable dans ces montagnes, puisqu'elle y est formée elle-même de trois cours d'eau puissants venant de l'ouest, du nord-ouest et de l'est. Cet affluent du Mackensie, après avoir coulé droit vers l'est, remonte brusquement vers le nord pour rejoindre le fleuve principal. Avant d'arriver à la mer, le Mackensie se grossit encore du trop-plein du *lac du grand Ours*, et va enfin se jeter dans un golfe profond, embarrassé de nombreuses et grandes îles. Deux autres rivières peu connues, la *Porcupine* et la *Peel*, ont la même embouchure.

Outre le Mackensie, l'océan Arctique reçoit deux autres grands fleuves. Le premier est le *Coppermine* (rivière de la mine de cuivre), découvert en 1771, et qui a plus de 600 kilomètres de cours : c'est le déversoir d'une infinité de lacs dont les eaux se réunissent peut-être à celles du lac de l'Esclave; il forme une suite considérable de rapides et de cascades; ses bords sont garnis de collines et de montagnes, dont la hauteur moyenne est de 700 mètres, et qui sont formées de roches feldspathiques et micacées. C'est vers son embouchure, qui aboutit à l'enfoncement occidental du golfe du Couronnement, que se trouve la mine de cuivre qui lui donne son nom. Le deuxième est le *Thleoui-cho*, qui se réunit peut-être, comme nous l'avons dit, par la rivière de Givre au lac de l'Esclave. En 1835 le capitaine Back l'a descendu dans toute son étendue et en a trouvé le cours semé de rapides, de cascades, de barrages, de rochers dangereux, en même temps que coupé d'une multitude de lacs et de marais. Sous le 66° degré de latitude, il entra dans un lac immense, qu'il nomma *Macdougall*; puis il suivit le cours du Thleoui-cho jusqu'à son embouchure, où un cap majestueux qui s'élève sur la rive droite reçut le nom de *cap Victoria*. Cette rivière a 1,000 kilomètres de longueur, et elle verse ses eaux dans la mer Polaire par 67° 11' de latitude nord et 94° 30' de longitude ouest de Greenwich.

Les rivières qui tombent dans la mer d'Hudson sont : d'abord le *Churchill*, qui se réunit, dit-on, par une rivière de même nom au Missinipi; puis le *Nelson*, principal déversoir du lac *Ouinipeg*. — Ce grand lac est le récipient des eaux de toute la Nouvelle-Bretagne du sud-est. Il a plus de 400 kilomètres de long sur 150 de large, et se compose de trois ou quatre séries de lacs. Il reçoit plusieurs rivières considérables, dont les principales sont la *Saskatchewan* et la *rivière Rouge*. La première descend des montagnes Rocheuses, et est formée de deux affluents : l'un septentrional ou *rivière Claire*; l'autre méridional, grossi lui-même de la rivière du *Daim-Rouge* et de la rivière *Bull-Point*. Elle coule de l'ouest à l'est, et après un cours de près de 1,200 kilomètres, elle vient se perdre dans la partie septentrionale du lac Ouinipeg en traversant ou formant le lac Cédar. La seconde, la *rivière Rouge*, prend naissance

dans les hauteurs qui forment le faite de partage des eaux de cette région, non loin des sources du Mississipi; elle coule du nord au sud pendant 300 kilomètres, en ayant une largeur de 2 à 300 mètres, et 3 à 4 mètres de profondeur. Elle est très-poissonneuse. Après avoir arrosé une partie du territoire de Minninsota (États-Unis), elle se grossit de l'*Assiniboine*, formée elle-même de la *Calling*, de la *Plumb*, de la *Deep* et de la *Sourie*, et vient enfin se jeter dans le lac Ouinnipeg à son extrémité méridionale, c'est-à-dire à près de 400 kilomètres du point opposé d'où sort le Nelson. — Le *Nelson* se jette dans la mer d'Hudson au fond d'un golfe assez profond, à l'extrémité duquel est bâti le fort d'York; son cours est d'environ 500 kilomètres. Le même golfe reçoit encore la *Hill* grossie de la *Steel*, et qui provient peut-être aussi du lac Ouinnipeg.

D'autres rivières tombent dans la mer d'Hudson : 1° le *Severn*, presque aussi long que le Nelson, sort du lac Ouinnipeg, traverse une succession de petits lacs et entre à la factorerie de Severn dans la mer d'Hudson; 2° l'*Albany* a 600 kilomètres de longueur, réunit les eaux du lac *Chat* au nord, du lac *Saint-Joseph* et du lac *Esturgeon* au midi, baigne le poste de Gloucester et vient finir dans la baie de James au fort Albany; 3° la *Mouse* est formée de trois branches qui se jettent dans la même baie de James, laquelle reçoit encore la *rivière du Maine oriental*.

Enfin pour terminer ce qui est relatif à la région orientale de l'Amérique anglaise, la *Koksoak* se jette dans la baie d'Ungava du détroit d'Hudson; une partie seulement de son cours paraît avoir été explorée, mais il est à supposer qu'il se prolonge vers le centre du Labrador, de manière à recevoir les eaux des lacs intérieurs, entre autres ceux de *Caniapuscaw* et *Mistounacosh*.

Les rivières qui descendent du versant occidental des montagnes Rocheuses sont en petit nombre et bien moins étendues que la plupart des fleuves que nous venons de décrire. Le plus considérable est le *Fraser* ou *Tacoutché-tessé*, qui coule du nord au sud en descendant des terrasses inférieures du plateau montagneux. Il est formé de la *Stuart* et de la *Grande-Fourche*, arrose la Nouvelle-Calédonie, où il se grossit d'un grand nombre de petits affluents et du trop-plein de plusieurs lacs; il coule souvent entre des murailles de rochers perpendiculaires par un cours très-rapide; puis tournant brusquement à l'ouest près de la frontière de l'Orégon, il se jette dans le canal de la Reine Charlotte près du détroit de Funca.

§ III. ASPECT GÉNÉRAL. — CLIMAT. — PRODUCTIONS, ETC. — Les immenses contrées que nous décrivons s'étendent du nord au sud sur une longueur de plus de 5,000 kilomètres, et mesurent une largeur de près de 3,000 kilom.; le climat et les productions varient donc à l'infini, et l'on y trouve trois zones ou natures de sol : la région stérile, la région boisée, la région tempérée.

« Les landes stériles comprennent toutes les terres qui s'étendent jusqu'au lac de l'Esclave et au lac du grand Ours; le Groenland et le Labrador s'y rattachent par la conformité du sol et du climat. Dans ces vastes contrées, la croûte primitive du globe conserve encore le caractère chaotique qu'elle prit au moment où elle se solidifia. A l'exception du fond des ravines et des concavités, où la fonte de chaque hiver entraîne de longues plaques de mousse et les détritres des saules nains, végétation embryonnaire des terres polaires, nulle part la lente action des siècles n'a oxydé cette rude écorce au point de revêtir d'une couche d'humus son abrupte nudité. Là nul

terrain de transition ne s'étend entre le granit primordial et les roches éruptives. Là de longues chaînes de trachyte, de gigantesques chaussées de basalte étalent encore leurs strates aussi régulières, leurs arêtes aussi vives, leurs déchirures aussi profondes que le lendemain du jour où elles jaillirent de leurs failles de soulèvement. Sur un grand nombre de points, comme au fond de la baie Repulse et dans l'intérieur de l'île Melville, des squelettes entiers de baleines, émergés du fond de l'Océan avec la couche sous-marine où la mort les avait déposés, n'ont encore reçu des âges écoulés depuis leur mise au jour d'autre linceul que la neige de chaque hiver, qui, en se fondant au soleil de chaque été, découvre annuellement leurs ossements blanchis.

» Au sud des landes stériles et à l'orient des montagnes Rocheuses s'étend la région moyenne ou boisée. Elle comprend les vastes bassins du haut Mackensie, du Churchill, du Nelson et du Severn. La baie d'Hudson la découpe à l'orient de ses profondes anfractuosités. Sur tous les pourtours de cette mer, le sol ne dégèle jamais à fond, et souvent même il gèle à sa surface au cœur de l'été. En vain la nature a prodigué à ces rivages des ports nombreux et superbes, et y fait déboucher des fleuves qui n'ont guère d'analogues en Europe ni pour la longueur de leur cours ni pour la masse de leurs eaux; en vain des chaînes de lacs établissent entre leurs affluents un réseau de communications qui serait dans nos climats une source inépuisable de fécondité pour l'agriculture, le commerce et l'industrie; le canot d'écorce du chasseur à peau rouge sillonne seul, et pendant quelques semaines d'été seulement, ces grandes voies fluviales. L'hiver règne en tyran sur leurs bords pendant huit à neuf mois. Dès la fin de septembre, terre, lacs, rivières, tout disparaît sous une épaisse couche de frimas qui prend la consistance et le poli du marbre. La glace sur les rivières a 8 pieds d'épaisseur; l'eau-de-vie gèle; le froid fait éclater les rochers. Rien n'est plus affreux que les environs de la baie d'Hudson: de quelque côté qu'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres incapables de culture, qu'à des rocs escarpés, des ravins profonds, des vallées stériles que les amas de neige rendent inabordables. Dans toute l'Amérique, la diminution graduelle de la température moyenne, à mesure que l'on s'élève en latitude, est beaucoup plus rapide qu'en Europe; tandis que cette dernière est à peine effleurée au cap Nord de la Laponie par la ligne isotherme de *zéro chaleur*, cette même ligne descend en Amérique à 20 degrés de latitude plus bas jusqu'au sud de la baie de James (mer d'Hudson); et les provinces de la Nouvelle-Galles et du Maine oriental ne jouissent que pendant trois mois de la température de 11° centigrades, nécessaire au développement normal de la végétation forestière. Les rives méridionales des grands lacs de l'Ours et de l'Esclave ne possèdent même cette température que pendant deux mois au plus. Inutile d'ajouter qu'à de rares exceptions près, résultant d'une exposition privilégiée, les landes stériles du nord en sont déshéritées. Ce n'est guère qu'en mai que le thermomètre, descendu souvent pendant l'hiver au point où se congèle le mercure, remonte peu à peu jusqu'à zéro dans la région des bois. Alors seulement un souffle de vie passe sur les plantes: les pousses rougeâtres des saules, des peupliers et des bouleaux se couvrent de longs chatons cotonneux; les buissons verdissent; au pied des rochers fleurissent la dent de lion, la bardane, de nombreuses variétés de mousses et de saxifrages; tandis que l'églantier, les groseilliers et les airelles se chargent de grappes nombreuses, que la baie du fram-

boisier du Canada mûrit sur sa tige grêle, rampant à la surface des marécages. Alors aussi les pins, les thuyas, les mélèzes étalent tout le luxe de leur verdure résineuse ; mais en même temps le sol, couvert autrefois de neige et de glace par les frimas, se change en fondrières mouvantes et en marais tourbeux où le soleil fait éclore des myriades de moustiques et de maringouins, autre fléau de ces régions désolées.

» La troisième et dernière zone, formée des plaines de la rivière Rouge, du double bassin du Saskatchewan et des vallées qui s'inclinent des flancs des montagnes Rocheuses vers le grand Océan, au nord de la Colombie, possède seule le germe d'un avenir agricole. Les prairies qui se déroulent au sud-ouest du grand lac Quinipeg, où se groupent déjà plusieurs milliers de colons sédentaires, peuvent être considérées comme la Provence des solitudes du nord-ouest américain. Les bords des rivières paraissent susceptibles de culture ; l'orge et le seigle y mûrissent ; le chanvre y devient très-beau. De même, de l'autre côté des montagnes Rocheuses, le climat est plus désagréable par l'humidité que par la rigueur du froid ; mais une végétation vigoureuse y indique la profondeur et la fécondité du sol. Là se trouvent mêlés en d'épaisses forêts la sapinette à feuilles d'if, le chêne noir et blanc, différentes variétés du peuplier, du frêne, du sycomore et de l'érable, l'aune et le sureau américain, et les pins gigantesques de Coulter et de Sabine dont les cimes élevées dominent encore les hautes futaies qui les entourent¹. »

La partie de cette région qu'on appelle *Nouvelle-Géorgie* offre des rivages d'une élévation moyenne, et agréablement diversifiés par des collines, des prairies, de petits bois et des ruisseaux d'eau douce ; mais derrière ces bords s'élèvent des montagnes couvertes de neiges éternelles. Des minerais de fer très-riches, ainsi que des mines de houille, paraissent y abonder. On y trouve du quartz, des agates, des pierres à fusil, une grande variété de calcaires, d'argiles et du manganèse. On y voit des ours, des daims de Virginie, des renards, des bisons, des chevreuils, des cerfs, des loups, le blaireau, le chat sauvage, la martre, des lièvres, des lapins, des chiens, des écureuils, le castor, la loutre, etc. Parmi les oiseaux de mer, on reconnaît entre autres des pingouins, des albatros, des pies noires ; parmi les oiseaux de terre, l'aigle brun et l'aigle à la tête blanche, des martins-pêcheurs, de très-jolis grimpeaux, le faisan, le dindon, l'outarde, l'oie, le canard, le pluvier, la bécassine, la sarcelle et la poule des prairies. La partie dite *Nouvelle-Hanovre* ressemble, pour la configuration du sol et pour les végétaux, à la Nouvelle-Géorgie ; on y trouve des pins, des érables, des bouleaux, des pommiers ; sur les montagnes inférieures, on voit des cyprès qui ont quelquefois 8 mètres de circonférence, des aunes dont le tronc s'élève à 15 mètres avant de pousser des branches ; enfin des peupliers, des sapins, etc. Le païs sauvage croît en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture. Les rivières nourrissent des truites, des carpes, des saumons, des esturgeons, etc. La partie appelée *Nouveau-Cornouailles* éprouve un froid beaucoup plus rigoureux que les deux contrées précédentes. A 53° 30' sur le canal de Gardner, qui, à la vérité, s'avance beaucoup dans les terres, on voit des montagnes couvertes de glaces et de neiges qui ne paraissent jamais se fondre. Plus près de la mer, le climat, plus doux, permet aux forêts de pins de revêtir les rochers,

¹ *Résumé des voyages faits au pôle Arctique*, par Hervé et de Lanoye.

d'ailleurs nus et escarpés. Les framboisiers, les cornouillers, les groseilliers, la plante dite *thé de Labrador* y abondent.

Il nous reste à ajouter que les régions de la Nouvelle-Bretagne sont surtout remarquables par la quantité d'animaux à fourrures précieuses qui en parcourent les solitudes : les principaux sont le buffle, l'élan, le bœuf musqué, le daim, le castor, le loup, les renards de différentes couleurs, le lynx ou le chat sauvage, l'ours blanc, l'ours noir, l'ours brun, l'ours gris, le plus féroce de tous, le blaireau, le vison, la mouffette, le wolverène, espèce de glouton, la loutre, le jackash (*lutra hudsonica*), la marte-à-pin, l'hermine ou le furet puant, le rat musqué, le porc-épic, le lièvre, le lapin, l'écureuil des bois, l'écureuil rampant, les souris de différentes espèces.

§ IV. COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON. — La Compagnie de la baie d'Hudson, pour le commerce des fourrures, a été instituée en 1669, en vertu d'une charte octroyée à perpétuité par le roi Charles II. Son privilège l'autorisait à exploiter tous les pays baignés par la baie d'Hudson et tous ceux qu'elle pourrait découvrir à l'ouest. Ses privilèges politiques n'étaient pas moins considérables, et lui donnaient une véritable souveraineté sur les territoires concédés. L'incertitude des limites de ces territoires du côté du Canada amena entre les chasseurs français et anglais de longues guerres, qui ne se terminèrent que par la cession du Canada à l'Angleterre en 1763. Alors la Compagnie de la baie d'Hudson prit un développement considérable, et ses agents ou ses chasseurs découvrirent presque tous les pays auxquels le nom de Nouvelle-Bretagne a été donné. Son capital s'élève à 20 millions, et ses bénéfices annuels sont de plus de 6 millions. Elle est dirigée par un gouverneur général, qui habite les possessions anglaises et inspecte chaque année les principaux établissements. Trois agents spéciaux résident dans trois chefs-lieux (York, Vancouver et Montréal) ; ils ont sous leurs ordres vingt-trois surintendants de district avec une foule d'autres agents, outre un millier de travailleurs de toute espèce, chasseurs, fermiers, etc., confondus sous le nom général d'engagés, la plupart d'origine française. Les principaux objets d'exportation de la Compagnie consistent en poisson sec et salé, huile et surtout fourrures ; celle du renard noir est la plus estimée, et se vend de 25 à 30 guinées ; viennent ensuite les peaux de renards blancs et gris, celles des castors, daims, buffles, etc. C'est en octobre et en mars que les Indiens apportent les fourrures aux différents établissements dispersés dans l'Amérique du Nord ; c'est aussi le moment des échanges, et la vente des objets d'importation est encore l'objet de bénéfices importants pour la Compagnie.

§ V. RÉGION OCCIDENTALE. — POPULATION. — ILES. — On peut partager la Nouvelle-Bretagne en trois régions : 1^o la région occidentale comprise entre les montagnes Rocheuses et le grand Océan ; 2^o la région du centre, des montagnes Rocheuses à la mer d'Hudson ; 3^o le Labrador et environs de la baie d'Hudson.

On sait peu de chose sur la région occidentale, dont les diverses parties portent les noms de *Nouvelle-Calédonie*, *Nouvelle-Géorgie*, *Nouveau-Hanovre*, etc. Elle s'étend sur toute la côte du Pacifique, entre le mont Saint-Élie, limite des possessions russes, et le 49^e degré de latitude ; les montagnes Rocheuses la séparent de la région du centre, et forment avec les montagnes Bleues, qui lui sont parallèles, une immense vallée longitudinale, d'où sortent de puissants cours d'eau. Cette vallée n'est pas stérile, comme les vastes plaines du centre de l'Amérique. On y trouve une verdure luxuriante, de

belles forêts où dominent le cèdre et le sapin. Le revers oriental de la vallée, dominé par les pics arrondis de la chaîne granitique des montagnes Bleues, offre également de nombreux vallons et des steppes argileuses d'une extrême fertilité.

Nous avons suffisamment parlé du climat et des productions de cette région. On y trouve de nombreuses factoreries, que les Anglais décorent du nom de forts, et qui consistent en quelques cabanes et magasins enveloppés d'une enceinte palissadée. Les principaux sont le fort *Simpson*, sur la côte, dans l'entrée Dixon; le fort *Conolly*, les forts *Babine*, près des sources de la rivière Simpson; le fort *Fraser*, à la naissance de la Stuart; le fort *Chilcotin*, sur le lac de ce nom; le fort *Alexandria*, sur le Fraser; le fort *Thompson*, sur le lac de ce nom; le fort *Langley*, près de l'embouchure du Fraser, etc.

Les tribus sauvages qui habitent la Nouvelle-Calédonie ont beaucoup de traits communs. Leur teint est d'un brun cuivré plus clair que celui des peuples du Misouri. Un grand nombre ont l'habitude d'aplatir la tête de leurs enfants encore très-jeunes, de sorte que chez quelques-uns le sommet de la tête se trouve sur une ligne perpendiculaire à celle du nez. Les idiomes des diverses tribus sont très-différents. Toutes vivent uniquement de la chasse ou de la pêche, et ne connaissent aucunement la culture. Les Indiens *Sloud-Couss*, dans le bassin du Tacoutché, ont la physionomie agréable et montrent beaucoup de propreté; leurs femmes ne sont point maltraitées. Chez les *Tacullies*, qui habitent les bords du lac Fraser, la polygamie est en usage. Ils se servent de traîneaux, auxquels ils attellent des chiens. Les habitants de la baie de Norfolk montrent beaucoup d'adresse dans le commerce; leur tannerie, leur sculpture, leur peinture les montrent comme des peuples intelligents et industriels. Nous retrouverons ces caractères dans les habitants des îles.

Les côtes de la Nouvelle-Calédonie sont profondément découpées par le grand Océan, qui y forme des golfes et des détroits nombreux. On y trouve une multitude d'îles, dont quelques-unes sont très-considérables. La principale est *Noutka* ou *Quadra et Vancouver*, qui a, suivant Humboldt, 6,736 kilomètres carrés. Elle est couronnée de hauteurs couvertes de pins et de cyprès, ce qui lui donne un aspect agréable. Son climat est doux, ses productions sont les mêmes que celles de la côte; on y trouve quelques richesses minérales. Sa population est estimée à 5,000 âmes, dispersées dans plusieurs villages. Sur la côte orientale on trouve *Noutka*, qui renferme de 3 à 400 habitants, et où les Anglais ont un comptoir. Les indigènes s'appellent eux-mêmes *Wahash*. Leur taille est au-dessus de la taille ordinaire, mais ils ont le corps musculeux; leur nez, aplati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie; ils ont le front bas, les yeux petits et noirs, les lèvres larges et épaisses. Les tribus obéissent à trois chefs principaux et à une caste privilégiée nommée *Tais*. Ils passent pour intelligents et industriels. Leurs constructions ornées de sculptures quelquefois colossales, leurs nattes peintes de diverses couleurs, leurs étoffes de laine, leur fil, leurs outils de pêche et de chasse, les ornements qu'ils prodiguent partout, leur goût très-prononcé pour la musique, leurs danses dramatiques, etc., tout dénote chez ces peuples une civilisation plus avancée que chez la plupart de leurs voisins. Leurs maisons ressemblent à de longues écuries en bois offrant une double rangée de stalles et un large passage dans le milieu; chaque stalle forme l'habitation d'une famille, et tous s'y installent pêle-

mêle. Leurs pirogues légères, plates et larges, voguent sur les flots d'une manière assurée sans l'aide d'un balancier. Enfin, leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux et d'une exécution heureuse.

Après Noutka, l'île de *Washington* ou de la *Reine Charlotte* est la plus considérable de ces parages. Un canal d'environ 200 kilomètres de largeur la sépare du continent. L'île affecte la forme triangulaire, et on lui donne 157 milles de longueur. Les indigènes appartiennent à la même race que les tribus de l'île Noutka; ce sont les mêmes mœurs, les mêmes industries, le même talent pour la sculpture. Leur principal commerce consiste dans l'échange de leurs graisses, qui sont d'une qualité supérieure, et de leurs fourrures contre du tabac, des marmites de fer, des haches, de la toile.

§ VI. RÉGION CENTRALE. — POPULATIONS. — On sait encore peu de chose sur cette immense contrée parcourue par des peuplades indépendantes, vivant du produit de la pêche et de la chasse, et souvent en guerre les unes contre les autres. Quelques factoreries anglaises sont dispersées au milieu de ces solitudes glacées, de ce dédale de fleuves, de lacs et de marais. Le plus septentrional est le fort *Mac-Pherson*, sur la Peel, à peu de distance de son embouchure dans la mer Glaciale; le fort *Franklin*, à l'extrémité orientale du lac du grand Ours; le fort *Norman*, sur le Mackensie; le fort *Entreprise*, sur la rivière du Couteau-Jaune, qui communique avec le lac de l'Esclave; les forts *Providence*, *Reliance*, *Résolution*, sur les rives du lac de l'Esclave; les forts *Liard* et *Hatke*, sur la rivière de la Montagne; le fort *Dungenan* et le fort de la *Paix*, sur la rivière de la Paix; les forts *Chipewyan*, *Fond du Lac*, *Wedderburne*, sur le lac Athabasca; les forts *Methye* et *Lacroix*, sur les lacs du même nom; sur le Saskatchewan ou ses affluents, les forts *Georges*, *Edmonton*, *Chesterfield* et plusieurs missions. Nous terminerons par la seule colonie sérieuse de la Compagnie, celle de la *rivière Rouge*, aujourd'hui en pleine voie de prospérité, et dont la population a doublé depuis vingt ans; elle compte aujourd'hui plus de 6,000 âmes, les deux tiers catholiques. Cet établissement n'est pas un village proprement dit, mais une suite de maisons échelonnées sur les deux bords de la rivière dans un espace de 80 kilomètres; au confluent de la rivière Rouge et de l'Assiniboine se trouve l'église principale. Une partie de la population s'occupe d'agriculture et de l'élève des bestiaux, l'autre partie s'occupe de la chasse.

La population de toute la région centrale est évaluée fort approximativement à 180 ou 200,000 habitants. Trois nations indigènes se partagent ces tristes régions. Les *Esquimaux* habitent toute la partie septentrionale. Petits, trapus et faibles, mais bien proportionnés, ces hommes polaires ont le teint d'un jaune rougeâtre et sale. Ils ont les épaules larges, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable, le visage plus long et en même temps plus large que celui des Européens; leur nez est petit; leurs yeux, noirs et petits, sont enfoncés et cachés par des paupières épaisses; leur bouche est grande, leurs lèvres sont épaisses, leurs oreilles larges, leurs cheveux noirs, longs et rudes. Ces hommes ont naturellement peu de barbe, et encore ont-ils le soin de l'épiler. Leurs huttes, de forme circulaire, sont couvertes de peaux de daims ou de phoques; on n'y entre qu'en rampant sur le ventre. Les canots, formés de peau de veau marin cousues sur une carcasse en bois ou en os de baleine, naviguent avec vitesse. Il y en a de deux sortes : ceux qu'ils

nomment *kadjacs* ont de 5 à 6 mètres de longueur. Leur forme est celle d'une navette de tisserand; au milieu de la peau qui les couvre se trouve un trou dans lequel se place l'Esquimau qui le dirige avec une rame longue de 2 mètres, étroite au milieu, large et plate aux deux extrémités. S'il rencontre un champ de glace, il met son *kadjac* sur ses épaules, traverse l'obstacle et se remet à naviguer. Les canots appelés *cumiacs* sont construits de la même manière, mais plus grands et de la même forme que nos batelets : ils peuvent contenir jusqu'à vingt personnes. Ces sauvages travaillent patiemment une pierre grise et poreuse en forme de cruches et de chaudières. Ils conservent leurs provisions de viande dans des outres remplies d'huile de baleine. Ils portent des vêtements faits de peaux d'animaux, et principalement de phoques, dont le poil est en dehors : ils consistent, pour les hommes, en une tunique ronde que les femmes portent aussi, mais fendue sur le côté, en un pantalon et en bottines communes aux deux sexes; les bottines des femmes montent jusqu'à la hanche; elles sont soutenues par des baleines, et elles leur servent à placer leurs enfants lorsqu'elles sont fatiguées de les porter dans leurs bras. Elles tressent leurs cheveux en nattes auxquelles elles suspendent des dents et des griffes d'ours blanc, ornement qui constitue leur principale parure. Elles ornent leur figure d'une sorte de tatouage, de même que le reste du corps.

Pour éviter l'action de la trop grande lumière sur la glace et la neige, les Esquimaux portent une espèce de garde-vue composé d'une petite planche très-mince, percée de deux fentes étroites à travers lesquelles ils peuvent distinguer les objets. Ils se nourrissent de chair de phoque, de baleine, de poissons et de différents gibiers qu'ils fument ou font cuire à demi. Ils mangent volontiers la chair crue, et boivent avec délices l'huile de poisson.

Le seul animal domestique qu'on trouve chez les Esquimaux est le chien, que l'on attelle, comme en Sibérie, à un petit traîneau qui peut contenir une ou deux personnes. Il ressemble à nos chiens de berger; quelquefois son poil est tacheté, d'autres fois noir et plus souvent blanc. Il a les oreilles droites et courtes comme celles du renard. Il n'aboie point; son cri est une sorte de grognement. Son ennemi naturel est le loup, animal très-féroce et très-hardi dans les régions hyperboréennes.

Les *Chippéouays*, qu'on nomme aussi *Chippeways* et *Chippewyans*, ont été observés par Mackenzie entre le lac de l'Esclave et le lac Athabasca; ils paraissent s'étendre jusqu'aux montagnes Rocheuses à l'ouest et jusqu'aux sources du Missouri au sud-ouest. Quelques voyageurs portent leur nombre à 30,000. Ceux qui habitent les environs du fort Chippewyan se donnent le nom de *Sa-issa-Dinnis* (hommes du soleil levant). Les *Indiens-Serpents*, les *Cattanachowes* et d'autres tribus en semblent des démembrés. Une branche des Chippeways est répandue dans le territoire des États-Unis. Quoique très-pacifiques entre eux, ces Indiens sont continuellement en guerre avec les Esquimaux, sur lesquels la supériorité du nombre leur donne un avantage considérable; ils égorgent tous ceux qui tombent entre leurs mains. Ils se soumettent aux Knistenaux, qui sont bien moins nombreux. La contrée que les Chippeways appellent leur pays n'a que très-peu de terre végétale : aussi ne produit-elle presque pas de bois ni d'herbe. Ce qu'on y trouve en quantité, c'est de la mousse que paissent les daims. Une autre mousse croît sur les rochers et sert d'aliment aux hommes. On la fait bouillir

dans de l'eau, et en se dissolvant elle forme une substance glutineuse assez nourrissante. Le poisson abonde dans les lacs, et des troupeaux de daims couvrent les collines. Mais quoiqu'ils soient les plus clairvoyants et les plus économes des sauvages de l'Amérique septentrionale, ils ont beaucoup à souffrir de la disette en certaines années.

Les Chippeways se prétendent les descendants d'un chien : aussi regardent-ils cet animal comme sacré. Ils se figurent le créateur du monde sous la figure d'un oiseau dont les yeux lancent des éclairs et dont la voix produit le tonnerre. Les idées d'un déluge et de la longue vie des premiers hommes leur sont héréditaires.

On peut considérer comme une branche des Chippeways les tribus qui demeurent entre la rivière du Cuivre et la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de Churchill. Ces Indiens du nord sont en général d'une taille moyenne, bien proportionnés et forts ; mais ils manquent de cette activité, de cette souplesse si naturelles aux Indiens dont les tribus habitent les côtes méridionales et occidentales de la baie d'Hudson. La couleur de leur peau approche de celle du cuivre foncé. Leurs cheveux sont noirs, épais et lisses comme ceux des autres Indiens. Très-rusés pour attraper quelques petites aumônes, ils sont pourtant très-pacifiques et ne s'enivrent point. La femme n'est chez eux qu'une espèce de bête de somme. Qu'on demande à un Indien du Nord en quoi consiste la beauté, il répondra qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses dont chacune offre trois ou quatre traits noirs, un front bas, un menton allongé, un nez gros et recourbé, un teint basané et une gorge pendante la constituent véritablement. Ces agréments augmentent beaucoup de prix lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, de porter un poids de 50 à 60 kilogrammes en été, et d'en tirer un plus lourd en hiver. L'usage de la polygamie leur procure un plus grand nombre de ces servantes soumises, fidèles et même affectionnées. Lorsqu'ils ont reçu un affront quelconque, ils provoquent leur ennemi à une lutte ; le meurtre est très-rare parmi eux.

A l'ouest du lac Quinipeg, les *Assiniboins*, peuplade de Sioux au nombre d'environ 4,000, élèvent beaucoup de chevaux et se nourrissent de bisons, de daims, d'ours et d'antilopes. Pendant l'été, ils parcourent le pays en chassant à cheval, et l'hiver en traîneaux auxquels ils attendent de gros chiens.

Les *Knistenaux* parcourent ou habitent tout le pays au sud du lac des Montagnes jusqu'aux lacs du Canada, et depuis la baie d'Hudson jusqu'au lac Quinipeg. Ils sont d'une stature médiocre, bien proportionnés et d'une extrême agilité. Des yeux noirs et perçants animent leur physionomie agréable et ouverte. Ils se peignent le visage de diverses couleurs. Ils portent des habits simples et commodes, coupés et ornés avec goût. Il paraît que, de tous les sauvages de l'Amérique septentrionale, les Knistenaux ont les femmes les plus jolies. Leur taille est bien proportionnée, et la régularité de leurs traits obtiendrait des éloges en Europe. Elles ont le teint moins brun que les autres femmes sauvages. Les Knistenaux sont naturellement doux, probes, généreux et hospitaliers lorsque l'usage des liqueurs fortes n'a pas changé leur naturel. Ils ne comptent pas la chasteté au nombre des vertus, et ne croient pas que la fidélité conjugale soit nécessaire au bonheur des époux : ils offrent leurs femmes aux étrangers ; ils en changent entre eux. Les Knistenaux sont au nombre d'environ 24,000, et comptent 3,000 guerriers.

§ VII. BAIE D'HUDSON ET LABRADOR. — Le vaste enfoncement des eaux de l'océan Atlantique dans les terres de l'Amérique septentrionale qui porte le nom de *golfe* ou *mer d'Hudson*, a 1,800 kilomètres de longueur du sud au nord, et 1,000 de largeur de l'est à l'ouest. Cette mer se prolonge au sud par la *baie de James*, qui a 400 kilomètres de longueur sur 240 de largeur. Les côtes sont en général élevées et bordées de rochers; la profondeur des eaux est de 150 brasses au milieu. L'hiver leur surface est couverte de glace, et l'été elle n'en est pas entièrement débarrassée. De nombreuses îles s'élèvent du sein des eaux dans les parties méridionale, orientale et septentrionale de cette mer. Au sud, la plus grande est celle d'*Agomisca* dans la baie de James. Au nord, l'île *Southampton* qui, avec l'île Mansfield, ferme l'entrée de la mer d'Hudson, à 200 kilomètres du nord au sud, et une largeur de moitié; le canal *Roues - Welcome* la sépare du continent oriental, tandis que le détroit *Frozen* (glacé) s'étend entre l'île Southampton et la presqu'île Melville, terre arctique aussi étendue que l'île Southampton et rattachée au continent par l'isthme Raë. L'île *Mansfield*, quoique moins grande que la précédente, a une véritable importance par sa situation à l'entrée du détroit d'Hudson et du canal de Fox. L'île *Marble*, à 16 kilomètres de l'entrée de Chesterfield, a 24 kilomètres de long sur 8 à 10 de large. Élevée à l'orient, basse du côté opposé, elle n'offre que d'énormes blocs de marbre entassés confusément et qu'interrompent quelques lacs.

Les Anglais ont appelé *Nouvelle-Galles* la côte occidentale de la baie d'Hudson, et *Maine de l'Est* la côte orientale. Près des côtes, le terrain est bas, marécageux et couvert d'arbres. Plus loin, on trouve de grandes plaines, des bois, des lacs et quelques collines, où croissent des groseilliers, des fraises, de l'angélique, des primevères, des genévriers, la plupart des plantes de Laponie et d'autres inconnues en Europe. Sur les bords des lacs et des rivières, il croît beaucoup de riz sauvage. L'air n'est presque jamais serein; des brouillards épais règnent pendant la plus grande partie de l'automne ou de l'hiver; l'été n'y fait sentir ses chaleurs que pendant six semaines ou deux mois, et alors l'air est obscurci par des myriades de moustiques dont les piqûres sont insupportables. Ces solitudes ont les mêmes habitants que la plupart des terres boréales; la chasse et la pêche doivent fournir à tous leurs besoins.

La Compagnie possède un assez grand nombre de factoreries sur les bords de la baie; les principales sont : le fort *Churchill*, à l'embouchure de la Churchill; le fort *Fork*, le plus important de tous ceux de cette région, bâti à 5 milles au-dessus de l'embouchure de la rivière Hayes, dans un grand marécage couvert de saules et de pins; le fort *Severn*, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom; le fort *Albany*, sur une île à l'embouchure de la rivière Albany; le fort *Mouse*, construit sur une jolie petite île au fond de la baie de James; 250 familles indiennes y habitent; c'est un des centres les plus importants pour le commerce des pelleteries.

Les côtes orientales de la baie d'Hudson font partie de la péninsule de *Labrador*. Cette terre, de forme presque triangulaire, projette une autre de ses faces sur le bras de mer appelé *détroit de Davis*, et s'appuie par son troisième côté sur le Canada et le golfe Saint-Laurent. Détaché ainsi des terres arctiques, le Labrador devrait tenir un peu de la nature des régions froides et tempérées; mais, soit à cause de l'élévation de ses montagnes encore à peu près inconnues, soit par l'influence des brouillards perpétuels

dont les mers voisines sont couvertes, c'est un pays aussi glacial que ceux qui sont situés à l'ouest de la baie d'Hudson. Les lacs y gèlent jusqu'à 4 mètres de profondeur. Cette région fut découverte en 1501 par les Portugais, qui la nommèrent *Terra Labrador* (Terre du Laboureur), parce qu'elle leur parut propre à la culture; mais c'est en 1610 seulement qu'elle fut explorée par Hudson. Tout ce que l'on connaît du Labrador est un amas de montagnes et de rochers, entrecoupé de rivières et de lacs sans nombre. On sait aussi que les montagnes y sont couvertes de neige toute l'année. Les plus hautes, qui ne paraissent pas s'élever à plus de 1,000 mètres, s'étendent le long de la côte orientale. Elles se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de quelques plantes rabougries. En s'éloignant des côtes, qui sont bordées d'une infinité d'îles, le pays prend un aspect moins triste; les roches arides disparaissent, et l'on voit s'étendre au loin des forêts de sapins, de mélèzes, de bouleaux et de peupliers. Toutefois, passé le 56° parallèle, ces arbres font place à des arbustes rabougris, qui disparaissent à leur tour sous le 60° degré.

Les principaux animaux du Labrador sont : le renne, l'ours noir et l'ours blanc, le loup, le renard, le chat sauvage, le carcajou, la martre, le castor, la loutre, le lièvre, l'hermine et le porc-épic. Les oiseaux les plus sédentaires sont : l'aigle, le faucon et la perdrix. Les courlis sont très-abondants. On n'y voit ni reptiles venimeux ni insectes, à l'exception de myriades de moucheron fort incommodés. Toutes les eaux sont extrêmement poissonneuses. Parmi les poissons, on distingue le saumon, la truite, le brochet, l'anguille et le barbeau. Les ours se réunissent en grandes troupes auprès des cataractes pour y prendre le saumon, qui y remonte en très-grand nombre, et dont ils sont très-friands. Les castors y fourmillent. Chaque année, plus de 2,000 navires anglais et américains, montés par plus de 24,000 hommes, vont recueillir sur les côtes du Labrador plus de 2 millions de quintaux de poisson, 10,000 peaux de veaux marins et 6,000 tonneaux d'huile, formant une valeur de 28 millions de francs.

La plus célèbre production de ce pays est le labradorite, que l'on a longtemps appelé feldspath de Labrador, découvert par les frères moraves au milieu des lacs du canton élevé de *Kylgapied*, où ses vives couleurs se réfléchissaient au fond de l'eau. Les roches sont en général granitiques. Le district d'*Ungawa*, situé à l'ouest du cap *Chudleigh*, abonde en jaspe rouge, en hématites et en pyrites.

Les Esquimaux ont peuplé toutes les côtes septentrionales et orientales de cette contrée; ils vivent de la pêche. C'est parmi eux que les frères moraves ont fondé les trois colonies de *Nain*, d'*Okkak* et de *Hoffenthal*. Lorsqu'ils y abordèrent, les Esquimaux avaient la coutume de tuer les orphelins et les veuves pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires, après leur avoir enseigné diverses pratiques utiles pour la pêche, bâtirent un magasin où chacun pût conserver son superflu; ils les engagèrent à mettre la dixième partie de côté pour les veuves et les orphelins. Ces Esquimaux ont la même figure, les mêmes mœurs, la même nourriture, les mêmes vêtements, les mêmes habitudes que ceux de la Nouvelle-Bretagne. Leurs armes sont la javeline, l'arc et la flèche. Ils sont adonnés à la polygamie, mais leurs familles sont en général peu nombreuses. Ils n'ont ni gouvernement ni lois.

Une tribu particulière habite les montagnes méridionales, et a été convertie au christianisme par les Canadiens français. Elle se nourrit de rennes et de gibier.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CANADA.

§ 1^{er}. LIMITES. — OROGRAPHIE. — Le *Canada* est compris entre 44° 47' et 52° de latitude, 57° 50' et 84° de longitude ouest (méridien Greenwich); sa longueur totale est de 1,600 kilomètres, sa largeur de 400, sa superficie de 640,000 kilomètres carrés.

Au nord, il est séparé du Labrador par une ligne conventionnelle tirée de la baie Saint-Augustin à la baie de James, un peu au-dessous de la factorerie du Maine oriental. Cette ligne suit la côte de la baie de James jusqu'au fort de Mouse sur l'autre rive, et descend de là directement du nord au sud jusqu'au lac Timmiskamain; puis reprenant à l'ouest, elle suit la série tortueuse de hauteurs qui marquent la séparation des eaux entre la baie d'Hudson et le bassin des lacs du Saint-Laurent, et atteint ainsi la rivière de Saint-Louis. Depuis l'embouchure de cette rivière, la suite des grands lacs Supérieur, Huron, Saint-Clair, Érié, Ontario, et le cours du Saint-Laurent jusqu'à Saint-Régis, forment la séparation du Canada et des États-Unis. De là la frontière est marquée d'abord par une ligne de convention allant de l'ouest à l'est, puis par la chaîne des Alleghanys jusqu'au lac Timiscouata, enfin par l'embouchure du Saint-Laurent. L'océan Atlantique à l'est forme la limite du Canada.

Le Canada est un pays généralement accidenté, mais qui ne renferme pas de grandes montagnes. Ses hauteurs sont partout couvertes de forêts, et quand le roc apparaît à nu et taillé à pic, le couronnement prend toujours la forme d'un plateau sur lequel croissent également des arbres de haute futaie. Les montagnes ou collines du Canada paraissent être le prolongement des hauteurs que nous avons décrites dans la Nouvelle-Bretagne, et qui renferment le plateau semé de lacs où naissent le Mississippi, la rivière Rouge et le Saint-Louis. Elles se rattachent en effet à ce plateau, et courent très-tortueusement de l'ouest à l'est en séparant les eaux de la mer d'Hudson de celles des lacs du Saint-Laurent et du Saint-Laurent lui-même. Elles se composent de plateaux boisés qui présentent à peine quelques escarpements, élevés de 3 à 400 mètres, et vont se réunir aux montagnes du Labrador.

Au sud du Saint-Laurent, on trouve encore dans le Canada une partie des *Alleghanys* qui présentent des sommités de 6 à 700 mètres. Nous en parlerons avec plus de détails dans la description des États-Unis.

Toutes ces montagnes sont si peu élevées et le pays est tellement couvert de rivières et de lacs, qu'on peut passer d'un versant à un autre sans grand obstacle, par des dépressions qu'on appelle *portages*, parce que dans les temps anciens, les seules routes étant les rivières, on *portait* les canots pour passer d'un bassin à un autre. Ce mot de portage et ce mode de voyager sont encore usités pour les sauts ou rapides qui se trouvent dans les rivières, et qu'on évite au moyen des *portages*.

§ II. LACS ET COURS D'EAU. — La plus grande rivière du Canada est le *Saint-Laurent*, qui, en le considérant avec les lacs dont il est le déversoir, forme la plus magnifique voie fluviale qui soit au monde.

La *rivière de Saint-Louis*, qui prend source dans le plateau où naissent le Mississippi et la rivière Rouge, paraît être la plus lointaine origine des lacs qui forment le Saint-Laurent. Elle coule du nord-ouest au sud-est, et tombe dans le *lac Supérieur*. Cette grande mer d'eau douce, élevée de 370 mètres au-dessus de l'Océan et profonde de 280 mètres, a 2,000 kilomètres de circuit et reçoit quarante rivières. On y trouve de nombreuses îles voisines de la côte canadienne. Le lac Supérieur se verse par une suite de rapides qu'on appelle les *sauts Sainte-Marie* dans deux autres lacs que réunit le détroit de *Mackinaw*, le *Michigan* au sud-ouest, le *Huron* au sud-est. Le premier a 800 kilomètres de tour, 240 mètres de profondeur, et appartient entièrement aux États-Unis. Le deuxième a 1,200 kilomètres de circuit, 310 mètres de profondeur, et s'ouvre par les baies Sagana et Nottavaska. Il reçoit en outre par la rivière de *Severn* les eaux du lac *Simcoë*, qui a 40 kilomètres de long et 20 de large.

Le lac Huron a pour écoulement au sud la *rivière de Saint-Clair*, profonde, rapide, qui forme un petit lac du même nom. Ce petit lac s'écoule dans le lac Érié par le canal paisible appelé *Détroit*. Quant au lac *Érié*, orageux, peu profond, ayant 360 kilomètres de long sur 80 à 120 de large, il se verse par la rivière de *Niagara*, qui forme vers le milieu de son cours les chutes si souvent décrites. Dans cet endroit la rivière a 1,280 mètres de largeur, et cette nappe d'eau se précipite d'une hauteur de 50 mètres. Elle s'écoule ainsi dans le *lac Ontario*, qui a 800 kilomètres de circuit. Au sortir de ce lac la masse d'eau forme encore le lac des *Mille Îles*, ainsi appelé des innombrables et délicieuses îles qui le couvrent presque entièrement et en font un dédale inextricable. A l'issue de ce lac commence réellement le Saint-Laurent, qui court du sud-ouest au nord-est en formant de nombreuses îles, en traversant de nombreux rapides et en présentant les aspects les plus pittoresques et les plus variés. Il passe ainsi à Prescott, Montréal, Québec, etc., et se jette dans le golfe qui porte son nom après un cours de 880 kilomètres. La masse d'eau qu'il verse dans l'Océan est évaluée à 57,335,700 mètres cubes par heure. On peut juger par là de sa rapidité. Sa largeur varie considérablement : à sa naissance elle est de 10 kilomètres ; mais depuis Québec jusqu'à son embouchure, elle n'est pas moins de 50 à 60. Il est navigable pour les plus grands vaisseaux jusqu'à Québec, c'est-à-dire à 500 kilomètres de son embouchure, pour les navires de 600 tonneaux jusqu'à Montréal, c'est-à-dire 150 kilomètres plus loin, et enfin dans tout le reste de son cours, il est sillonné de vapeurs de grandes dimensions et de bâtiments à voiles de 2 à 300 tonneaux. Le flux s'y fait sentir jusqu'à Trois-Couronnes à 120 kilomètres de Québec. Dans ce dernier port les marées s'élèvent à un maximum de 7 mètres, et ont une hauteur moyenne de 4 mètres. De nombreux ouvrages d'art ont remédié aux cascades ou chutes qui se trouvent soit sur le fleuve, soit sur les lacs, et ils ont rendu la navigation possible dans une étendue de près de 2,500 kilomètres. Ainsi, au delà de Montréal le *saut Saint-Louis* est évité par le canal *la Chine*, long de 9 kilomètres ; les rapides des *Cèdres*, *Coteau*, *Long-Saut*, *Gallops*, etc., de Kingston à Montréal, sont tournés par les canaux *Beauharnais*, *Cornwall* et *Jonction*, longs de 45 kilomètres ; la chute de Niagara par le canal *Welland* (36 kilomètres), le saut Sainte-Marie à l'entrée du lac Supérieur par un autre canal construit par les Américains, etc.

Tous les autres cours d'eau du Canada sont tributaires du Saint-Laurent ou des

grands lacs, à l'exception des rivières *Ruperts* et *Harricanaw*, qui se rendent dans la baie de James. Voici les principaux : l'*Outawa* ou bien *Outaouais* prend sa source au nord du lac Témiscaming et à 450 kilomètres de son confluent. Elle traverse du nord-est au sud-est un pays magnifique et très-fertile, et reçoit elle-même un grand nombre de rivières, dont la principale est le *Gatineau*. Bien que navigable dans la plus grande partie de son cours, elle est interrompue par de nombreux rapides, dont les plus pittoresques sont ceux des *Chaudières* et qui sont évités par plusieurs canaux. L'*Outawa* se réunit au Saint-Laurent un peu au-dessus de Montréal.

Le *Saint-Maurice* traverse un pays couvert de forêts en se grossissant des eaux de nombreux lacs ; il forme la magnifique cataracte de *Chawenagan*, qui a 50 mètres de hauteur, est bordé de terres très-fertiles et finit à Trois-Rivières.

Le *Saguenay* prend sa source dans les monts du Canada sous le nom de *Chissoumatou* ; il coule d'abord du nord au sud, puis du nord-est au sud-ouest, et arrive dans le lac Saint-Jean, qui a 30 kilomètres de longueur et reçoit un très-grand nombre de rivières. A sa sortie de ce lac, il est interrompu par de nombreux rapides et a néanmoins 3 à 4 mètres de profondeur ; puis il coule entre des murailles coupées à pic et hautes de 150 mètres, prend une largeur d'un à 2 kilomètres et une profondeur de 100 brasses. Il coule ainsi pendant 70 kilomètres et finit à Tadoussac.

Sur la rive gauche du Saint-Laurent tous les affluents appartiennent aux États-Unis, sauf les suivants. Le *Richelieu*, appelé souvent encore *Sorel* ou *Champlain*, prend sa source dans les États-Unis, traverse le lac Champlain, situé presque en entier sur le territoire de l'Union, et diminuant de largeur à mesure qu'il se rapproche de son confluent, il se réunit au Saint-Laurent après un cours d'au moins 200 kilomètres. Il forme entre les deux États une communication naturelle améliorée par le canal Chambly, long de 16 kilomètres, qui relie le lac Champlain à la rivière Richelieu, et permet ainsi d'éviter des passages difficiles. Le lac Chambly est lui-même peu éloigné du lac Saint-Sacrement, et au moyen de l'Hudson, qui coule à peu de distance de ce dernier lac, une communication fluviale est établie entre Québec et New-York. Cette communication est très-célèbre dans les guerres où les Français et les Anglais se disputaient le Canada : aussi les rives des lacs et des rivières étaient-elles garnies de nombreux forts, dont les plus célèbres sont ceux de Carillon et de William-Henry.

Le *Saint-François*, dont l'importance commerciale serait, dit-on, encore plus grande que celle du Richelieu, se décharge dans le lac Saint-Pierre, un des plus remarquables développements du Saint-Laurent.

§ III. CLIMAT. — PRODUCTIONS NATURELLES. — Le Canada, bien que situé sous la même latitude que l'Angleterre, la France et l'Italie septentrionale, a un climat beaucoup plus rude. Sa température s'élève graduellement à mesure que l'on s'avance vers l'ouest, mais la différence moyenne annuelle est peu sensible, parce que si les hivers sont plus froids à Québec qu'à Toronto, les étés y sont plus chauds. Le froid et le chaud y sont extrêmes, puisque le thermomètre monte assez souvent à $+35^{\circ}$ et descend jusqu'à -24° , mais en définitive la température moyenne annuelle du Canada diffère peu de celle de Berlin et de Copenhague ($+7^{\circ}7'$ à $+8^{\circ}1'$).

Dans le haut Canada la neige ne séjourne que quelques semaines et n'atteint jamais une grande épaisseur, mais elle est souvent remplacée par des pluies froides.

Dans le bas Canada, au contraire, la neige couvre la terre pendant tout l'hiver d'une couche de plusieurs pieds qui disparaît en quelques jours de printemps. Souvent, à Québec, elle roule en grandes masses et couvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes des maisons basses. En décembre les vents neigeux cessent, un froid uniforme et un air serein leur succèdent. Tout à coup les glaces arrivent dans le fleuve, et s'accumulent de manière à remplir tout le bassin; mais la plupart du temps ces glaces ne sont que flottantes, et les habitants de la rive méridionale les franchissent en laissant tantôt glisser et tantôt flotter leurs canots. Les glaces disparaissent de même avec une rapidité extrême vers la fin d'avril, ou au plus tard au commencement de mai, et sont entraînées à la mer avec une violence épouvantable. Le printemps se confond avec l'été; les chaleurs subites font éclore la végétation à vue d'œil. De tous les mois de l'année, le mois de septembre est le plus agréable.

Les extrêmes du froid et de la chaleur se font sentir avec plus d'intensité dans les cantons cultivés que dans ceux qui ne le sont pas. Le mercure gèle fréquemment à Montréal, et les étés sont si chauds pendant quelques jours qu'il est surprenant que les animaux aient la force de vivre. Les pluies ne sont pas très-abondantes, et elles tombent plus particulièrement au printemps. Les brouillards, dans l'intérieur des terres, ne sont pas si fréquents que dans la Grande-Bretagne, mais ils le sont beaucoup plus sur les côtes. Le tonnerre et les éclairs y sont communs; les roulements du premier y sont beaucoup plus forts qu'en Europe, et l'éclat des derniers y est plus vif et plus brillant. Les moustiques sont extrêmement multipliés pendant les chaleurs de l'été, surtout dans les parties non cultivées et dans celles où l'on a détruit les bois.

Le Canada est en général accidenté et couvert de forêts. La culture s'éloigne peu des bords des rivières. Les produits sont : le tabac pour la consommation des colons, les légumes et les grains, qui forment un article d'exportation. La culture du froment a fait des progrès rapides. Les terres deviennent meilleures à mesure qu'on remonte le Saint-Laurent : les environs de Montréal surpassent autant en fertilité ceux de Québec que les terres du haut Canada surpassent celles de Montréal. Presque partout, aux environs de Québec, un terrain peu profond recouvre un immense lit de pierre calcaire grisâtre, qui, mise en contact avec l'air, se délite en petites lames ou se réduit en poussière. Les prairies du Canada, supérieures à celles des contrées américaines plus méridionales, présentent un gazon fin et épais. Le chauvre, le lin, le houblon, sont également cultivés avec succès. Parmi les fruits, les meilleurs sont, comme en Norvège, les baies, spécialement les fraises et les framboises. On cultive des pommes et des poires aux environs de Montréal. Des vignes, tant sauvages que plantées, donnent de petits raisins d'un goût agréable, quoique aigrelet. On cultive aussi beaucoup de melons. Dans la végétation indigène des pays situés au nord du fleuve Saint-Laurent, on remarque un mélange singulier des flores de la Laponie et des États-Unis. La grande chaleur de l'été fait que les plantes annuelles et celles que la neige est capable de couvrir pendant l'hiver y sont pour la plupart les mêmes que dans les pays plus méridionaux, tandis que les arbres et les arbrisseaux ayant à braver, sans abri, toute la rigueur du climat, appartiennent aux espèces qui caractérisent les régions arctiques. Le lis du Canada, semblable à celui de Kamtchatka, indique une liaison entre la flore de l'Amérique et celle de l'Asie. La

zizania aquatica, graminée propre à ce climat, et qui tient de la nature du riz, croît abondamment dans la vase des rivières; elle fournit un aliment aux Indiens errants, comme aux oiseaux de marécage. Où trouver en Europe ou en Asie, entre le 43° et le 45° degré de latitude, des végétaux à comparer, pour la largeur de leurs feuilles et la beauté de leurs fleurs, à certains magnoliers? A quels arbres de nos forêts pourrait-on comparer le *liriodendron tulipifera*, le *pavia lutea*, le *cornus florida* et le *rhododendron maximum*? Enfin parmi les végétaux appartenant à des genres européens, quelle diversité, quelle élégance dans les espèces de chênes, de pins et en général d'arbres verts qui décorent les forêts de cette partie de l'Amérique septentrionale! Outre ces arbres, on y trouve encore l'érable à sucre et l'érable rouge, le noyer, le charme, l'orme, le merisier, le frêne, les épinettes, le cèdre, le peuplier, le tremble et le bouleau. Tous atteignent des dimensions considérables qui vont de 25 à 35 mètres de hauteur, avec plus d'un mètre de circonférence. Il y a des pins de 50 mètres de hauteur et de 2 mètres de diamètre, qui font des premiers mâts d'un seul morceau pour des navires de 2,000 tonneaux. La plupart des autres arbres et arbustes communs dans nos pays se rencontrent également dans les forêts, ainsi qu'une foule de baies, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le ginseng qui a tant de renom en Chine et qui croît dans tout le Canada, depuis Gaspé jusqu'à la rivière Détroit. Le noyer noir, le châtaignier, le bois de fer, le carthame et quelques plantes peu nombreuses sont propres à la péninsule de l'extrémité ouest du haut Canada. Un des bois les plus précieux pour la construction des vaisseaux, par son incorruptibilité et sa force, est l'épinette rouge ou tamarac. Le noyer noir, l'érable piqué et ondé, le merisier rouge offrent des bois superbes pour l'ébénisterie et la marqueterie.

Les animaux sauvages du Canada sont : l'orignal (espèce d'élan), le caribou (grand renne), le chevreuil, l'ours noir et roux, le lynx ou loup-cervier, le chat sauvage, la martre, le vison, le loup, le renard, le carcajou ou kinkajou, le pécan (espèce de petit ours), le castor, la loutre, le rat musqué, la marmotte, le putois, la mouffète, le lièvre et diverses espèces d'écureuils. Le loup est très-rare au-dessous de Québec, mais les renards y sont communs et très-grands. Sur la côte nord et dans le bassin du Saguenay, les renards noirs et argentés sont très-nombreux. La fourrure de ces animaux atteint des prix énormes. Les oiseaux du Canada sont les mêmes que ceux de la France, et on y trouve également à peu près les mêmes variétés.

Outre les poissons européens, les rivières et les lacs du Canada nourrissent encore le maskinongé, le touradi, l'esturgeon et une foule d'autres, mais rien ne peut se comparer aux pêcheries du golfe et du bas Saint-Laurent où la morue, le maquereau, le hareng, la sardine, la truite de mer, l'anguille, le saumon et plusieurs autres espèces attirent par leur multitude les pêcheurs de tous les pays. On poursuit encore dans ces parages les marsouins, les loups marins, les baleines, etc.

§ IV. PRODUCTIONS MINÉRALES. — Les granites d'une bonne qualité pour bâtir se trouvent principalement dans les comtés de Mégantic, Sherbrooke, Stanstead, Shefford et Saint-Hyacinthe; on rencontre aussi sur la rive septentrionale, en différents endroits du haut et bas Canada, le gneiss en abondance. Les grès à construire se trouvent surtout à Québec, et près des embouchures des rivières Niagara et Outawa. Les pierres calcaires, à moellons et à chaux, se rencontrent partout. La chaux

hydraulique existe spécialement près du lac Huron, près de Kingston et de Bytown, dans le comté d'Argenteuil et à Québec. L'ardoise, les pierres meulières, les pierres à aiguiser, le tripoli, l'argile de différentes qualités, ainsi que les marbres de diverses couleurs, existent dans un grand nombre de localités, et l'on trouve de la serpentine surtout dans les districts de Québec et de Saint-François, sur la côte méridionale du fleuve. Les matières combustibles du règne minéral sont plus rares, néanmoins on exploite de la houille, des tourbes, du naphte, du pétrole et de l'asphalte. On trouve encore dans plusieurs parties du Canada du blanc de baryte, de l'ocre jaune et rouge, des pierres lithographiques, des agates, du jaspe, des hyacinthes, des améthystes, du jais, des rubis. Il y a beaucoup de grès quartzeux blancs sur le lac Huron, près de l'Érié, des basaltes et autres roches analogues sur la rive nord du lac Supérieur et dans les comtés de Montréal, de Vaudreuil et de Chambly. Les talcs compactes et les pierres ollaires existent dans plusieurs endroits en abondance. Il y a aussi de la plombagine, de l'amiante, du gypse, du phosphate de chaux et des marnes coquillières propres aux engrais. Le pays possède encore des terrains où se rencontrent l'uranium, le chrome, le cobalt, le manganèse, des pyrites de fer, des dolomites et des magnésites.

L'or natif gît en assez grande quantité pour être exploité dans le comté de Beauce, près de Québec, sur les bords de la rivière Chaudière. De faibles traces d'or en veines ont été observées dans les mines de cuivre du lac Supérieur et dans les districts de Saint-François et de Québec, où l'on trouve aussi de l'argent natif. Il y a du nickel et du cobalt près du lac Huron, et des traces ailleurs. Le cuivre se montre sur les bords des lacs Huron et Supérieur, et dans le district de Saint-François. Le plomb existe dans l'Outawa et dans le district de Gaspé; le fer abonde dans le haut et le bas Canada. Les schistes cristallins de la côte nord, sur toute l'étendue du pays, contiennent des masses de minerai de fer, particulièrement de fer oxydulé, de fer spéculaire magnétique¹, etc.

§ V. BAS CANADA. — DESCRIPTION DES VILLES. — Bien que le Canada ne forme aujourd'hui qu'une seule province, il se divise en deux sections bien distinctes l'une de l'autre, le haut et le bas Canada. Ce dernier s'étend du golfe Saint-Laurent à la rivière de l'Outawa au nord, et jusqu'au point où le 45^e degré de latitude touche le Saint-Laurent; il possède toute la navigation océanique de la colonie; l'autre s'étend vers l'ouest et le sud-est, et possède la navigation des grands lacs. La superficie du bas Canada est à peu près six fois celle du haut Canada, mais un quart de son territoire situé sur la côte du Labrador ne sera jamais qu'un pays de chasse et d'exploitation forestière.

Le bas et le haut Canada diffèrent autant par les mœurs et les lois de leurs habitants que par leur position géographique. Le premier est en grande partie peuplé de Français ou Franco-Canadiens, la plupart catholiques, et pour lesquels il n'existe d'autre code civil que les anciennes lois françaises; le second est peuplé presque entièrement par des habitants d'origine britannique, appartenant aux différentes sectes protestantes et qui suivent exclusivement les lois anglaises.

Aujourd'hui le territoire des deux Canada se subdivise d'abord en districts, puis

¹ Taché, *Esquisse sur le Canada*.

en comtés, qui se réunissent en arrondissements judiciaires, et se subdivisent en *townships* dans le haut Canada, et en paroisses dans le bas Canada. Il y a dans celui-ci 7 districts et 58 comtés; dans celui-là 30 arrondissements judiciaires et 42 comtés. Nous ne donnerons aucune de ces subdivisions, qui ont peu d'intérêt et sont très-variables, et nous allons passer immédiatement à la description des villes.

Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers très-escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la pointe Levis et du cap Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière de Montmorency, tout concourt à donner à *Québec*, capitale du bas Canada, un aspect imposant et vraiment magnifique. Cette ville, fondée en 1608 par Champlain, se développe en amphithéâtre sur un promontoire au nord-ouest du Saint-Laurent et sur la pointe du cap Diamant, qui s'élève à plus de 100 mètres au-dessus de la rivière. Du sommet de ce cap vers le Saint-Laurent s'étendent une pente douce et une suite de collines jusqu'au lieu dit *coteau Sainte-Geneviève*, qui domine à pic de 30 mètres le fleuve. A sa base commence la plaine; elle se prolonge jusqu'à la rivière Saint-Charles, qui forme l'autre côté de la presqu'île; de l'une à l'autre rivière s'étendent les fortifications, véritable enceinte de la cité, et qui ont 4,500 mètres de circuit. Québec compte aujourd'hui 42,000 habitants, non compris la banlieue, qui en a 10,000; les deux tiers sont catholiques et descendent des anciens Canadiens français. Les principaux édifices sont : le palais de justice, d'une belle architecture moderne; la cathédrale anglicane, remarquable par la hauteur et la légèreté de sa flèche; la cathédrale catholique, grande et spacieuse; la prison neuve; l'ancien collège des jésuites, aujourd'hui l'une des plus belles casernes de la ville; le couvent des Ursulines, l'église écossaise, la bourse, la banque, l'hôpital militaire, les marchés, les casernes, le château de Saint-Louis et la colonne élevée en 1827 aux généraux Wolf et Montcalm. La citadelle présente un aspect à la fois magnifique et terrible : elle est réputée imprenable et le Gibraltar de l'Amérique anglaise. L'arsenal contient, dit-on, des armes pour cent mille hommes. Québec possède encore un collège, un séminaire, plusieurs écoles élémentaires, une bibliothèque publique assez riche et plusieurs sociétés savantes. Cette ville est la résidence du gouverneur du Canada et de tous les hauts fonctionnaires. L'Assemblée législative et le conseil législatif y tiennent leurs séances. Elle est le siège d'un archevêché catholique, d'un évêché anglican et de la cour suprême de justice. Le port pourrait renfermer 100 vaisseaux de ligne.

Montréal, la seconde ville et la plus importante du bas Canada, se présente avec éclat sur la côte orientale d'une grande île formée par le fleuve, à sa jonction avec l'Outawa. Des hauteurs boisées, de nombreux vergers, de jolies maisons de campagne, et tout cela renfermé dans une île baignée d'une superbe rivière où peuvent remonter les gros vaisseaux : tels sont les charmes de cette ville. Divisée comme Québec en ville haute et ville basse, Montréal est encore mieux bâtie; ses rues sont propres et aérées; les maisons, la plupart bâties en grès, sont recouvertes en étain ou en fer laminé. Ses édifices les plus remarquables sont : la cathédrale catholique, magnifique édifice de style gothique et l'un des plus vastes du nouveau monde, l'église anglicane, le séminaire de Saint-Sulpice, le couvent de Notre-Dame, des casernes,

un théâtre, l'hôpital général, l'un des mieux tenus de l'Amérique anglaise. La place du Marché est ornée d'une colonne érigée à la gloire de Nelson. Ses principaux établissements sont le collège français, le séminaire catholique, l'institut classique académique, l'université anglaise, trois bibliothèques, etc. La population de Montréal a fait des progrès considérables en peu d'années : en 1815 elle n'était encore que de 15,000 âmes, elle s'élève maintenant à près de 60,000. Cette ville est aujourd'hui une place de commerce plus importante que Québec. Sa position en fait l'entrepôt des produits du haut Canada, des parties des États-Unis qui en sont limitrophes et des contrées sauvages qu'arrose l'Outawa, principalement pour le commerce des fourrures. Le port de Montréal est peu vaste, mais très-sûr. La population, en grande partie française, est bienveillante et hospitalière. La société y est spirituelle, agréable et communicative. Les environs sont riches en sites magnifiques et en belles cultures, surtout en vergers qui produisent des fruits de toute espèce, mais surtout des pommes renommées.

La petite ville de *Trois-Rivières*, entre Québec et Montréal, est située sur le bord septentrional du fleuve, à l'embouchure de la rivière de Saint-Maurice. Sa population est de 5,000 âmes. Elle est bien bâtie; les naturels y portent leurs pelleteries; il s'y fait un grand commerce.

Au nord-est de Montréal, la petite ville de *Sorel* ou *William-Henry* est agréablement située au confluent du Sorel, sur l'emplacement du fort Sorel, construit par les Français en 1665 pour réprimer les incursions des indigènes. Le fort actuel est vaste et renferme des magasins et des casernes. Sorel a 3,500 habitants et de grands chantiers de construction.

Saint-Hyacinthe, dans une position pittoresque, sur le Richelieu, a 3,300 habitants.

Nous pouvons encore citer dans le bas Canada plusieurs villages ou bourgs intéressants par leur industrie : *Saint-Maurice*, remarquable par ses forges; *Beaufort*, où l'on remarque un magnifique moulin à scier; *Orléans*, dans une île de ce nom au milieu du fleuve Saint-Laurent, à 8 kilomètres au-dessous de Québec : cette île, longue de 36 kilomètres et large de 8, est remarquable par sa fertilité; le centre est occupé par des bois épais; dans la partie occidentale se trouvent des chantiers de construction, qui sont la principale richesse de Québec. Le village de *Lorette*, peuplé d'Iroquois convertis à la religion catholique, marque la limite des deux provinces. *La Chine* est un gros village d'où partent des bateaux à vapeur destinés pour le haut Canada. Le charmant village de la *Prairie*, à 8 milles de Montréal, a de jolies rues, des maisons bien bâties; c'est un des entrepôts du commerce entre le bas Canada et les États-Unis. Le bourg de *Tadoussac*, situé sur un rocher presque inaccessible près du confluent du Saguenay, fait un grand commerce avec les Indiens.

En descendant le fleuve Saint-Laurent, nous voyons à droite une contrée très-semblable aux parties les plus montueuses du Canada, bien boisée, bien arrosée, mais assiégée de brumes maritimes qui seules en dénaturent la température. C'est le district de *Gaspé* ou *Gaspésie*, composé et peuplé aujourd'hui de plus de 21,000 habitants. C'est la patrie ancienne d'une tribu indienne remarquable par ses mœurs policées et par le culte qu'elle rendait au soleil. Une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un

homme vénérable qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie. On serait tenté de chercher ici le *Vinland* des Islandais, et cet apôtre des Gaspésiens pourrait bien être l'évêque de Groenland, qui, en 1121, visita le *Vinland*¹.

La ville de *Gaspé*, située à l'extrémité de la presqu'île, formée par le golfe Saint-Laurent et la baie des Chaleurs, est bâtie au fond d'une baie vaste et bien abritée. Elle a un bon port. *New-Carlisle* est le chef-lieu du district : il se compose d'une centaine de maisons avec une église, une prison et une maison de justice.

Au nord de l'île du Cap-Breton, les petites îles *Madeleines*, dont les principales sont *Coffins*, *Saunders*, *Wolfe*, *Amherst* et *Entry*, font partie de la province du bas Canada, et sont importantes pour les armateurs qui envoient des navires à la pêche de la morue, des maquereaux, harengs, etc.

L'île d'*Anticosti* appartient également au bas Canada ; elle porta d'abord le nom de l'*Assomption* que lui donna Jacques Cartier, qui en fit la découverte en 1534. Cette île, située à l'entrée du Saint-Laurent le long de la côte du Labrador, a 180 kilomètres de long sur 48 de large. Bien que rocailleuse, elle présente cependant des terres cultivables, mais elle n'est encore qu'un endroit de pêche et de chasse ; il ne s'y trouve que 5 habitations, 2 phares, 2 dépôts de provisions, etc.

§ VI. HAUT CANADA. — DESCRIPTION DES VILLES. — Sur une des anses du lac de Mille-Iles s'élève la ville de *Kingston*, bâtie sur l'emplacement de l'ancien fort de *Frontenac*. Elle est régulièrement construite et munie d'un port spacieux, commode et bien abrité, mais qui ne peut recevoir que des navires tirant 10 pieds d'eau. Sur la côte en face de la ville est une baie qui peut mettre à l'abri de tout vent une flotte nombreuse : c'est aussi là qu'hivernait la flotte royale du Canada, et que pourrissent maintenant les débris de la marine de guerre, depuis que les Américains et les Anglais ont mutuellement renoncé à entretenir une marine militaire sur les lacs de l'intérieur. Les Anglais ont néanmoins conservé soigneusement leurs beaux chantiers de construction. *Kingston* a gagné en importance commerciale ce qu'elle a perdu comme position militaire : de vastes magasins s'y sont élevés, et c'est l'entrepôt de tous les objets qui s'échangent entre Montréal et le haut Canada. La ville compte plus de 12,000 habitants. Les environs sont froids et peu fertiles.

Toronto ou *York* compte aujourd'hui 34,000 habitants. Sa position sur la rive nord-ouest du lac Ontario et son excellent port lui assurent une grande importance commerciale et militaire. La ville est assez régulière, les rues se coupent à angle droit, mais la plupart des maisons sont en bois. Capitale du haut Canada et résidence des autorités, elle possède quelques édifices assez remarquables : la maison du gouverneur, la chambre des assemblées provinciales, une église, un palais de justice, une prison, mais surtout un collège, l'une des plus remarquables constructions du pays.

Niagara ou *Fort George*, sur le lac Ontario, doit à sa situation à l'embouchure de la rivière Niagara une grande importance commerciale. Elle n'a cependant que 3,400 habitants.

Hamilton est bâtie dans une position pittoresque au fond de la baie de Burlington

¹ Voir tome I^{er}, page 37.

(lac Ontario); c'est une des villes les plus considérables du haut Canada, et sa population dépasse 14,000 âmes.

Brantfort, qui a 4,000 habitants, est située près d'Hamilton et partage sa prospérité.

Bytown, bâtie en 1826 au débouché du canal Rideau dans l'Outawa, est admirablement située sur une hauteur dominant la baie qui lui sert de port. C'est un entrepôt commun au commerce des deux bords de la grande Rivière. Sa population, moitié française et moitié anglaise, s'élève déjà à près de 8,000 âmes. On y trouve un beau pont suspendu, un hôpital et des casernes.

Belleville, au fond de la baie de Quinté (lac Ontario), a près de 5,000 habitants. Dans la baie de Quinté se jette la rivière *Trent*, importante par le commerce de ses bois et la culture de ses bords.

Nous nommerons encore *London*, entre les lacs Érié, Huron et Ontario, avec 7,000 habitants; *Dundas*, dans une charmante position, à l'extrémité du lac Ontario; 3,500 habitants; *Cobourg*, 4,000 habitants; *Port-Hope*, 2,500 habitants; enfin la colonie écossaise de *Glengary*, l'une des premières qui aient été fondées dans l'intérieur du Canada, et qui est aujourd'hui en pleine prospérité.

Nous ferons remarquer ici que l'extrémité méridionale du Canada forme une presqu'île séparée du reste de la province par les rivières Severn et Trent, qui sont même liées par une chaîne de petits lacs. Le reste de cette péninsule, ou, si l'on veut, de cette île, est baigné par les lacs Huron, Érié et Ontario, les fleuves Saint-Clair, Détroit et Niagara. Tout le sol n'est qu'une plaine de terreau végétal reposant sur des couches de calcaire et de plâtre. Il n'y a point d'eau stagnante, mais les rivières sont bourbeuses. Le froment, le trèfle, les poires, les pêches réussissent parfaitement. Le climat, sur les bords du lac Érié, est presque aussi doux qu'à Philadelphie. Ce pays a pris, surtout depuis 1835, un développement prodigieux, qu'il doit au commerce, à la civilisation, à des capitaux considérables, à un sol fertile et à un esprit entreprenant. Les établissements, naguère considérés comme de simples villages, sont aujourd'hui de véritables villes.

§ VII. POPULATIONS. — La population du Canada était en 1763, c'est-à-dire à l'époque où ce pays fut cédé à l'empire britannique, de 82,000 habitants. En 1814, elle était de 430,000 habitants; en 1831, de 772,000; en 1844, de 1,199,000; en 1852, de 1,842,000. Cette population se répartit ainsi : haut Canada, 952,000, dont 30,000 seulement d'origine française; bas Canada, 890,000, dont 700,000 d'origine française. Cette augmentation rapide de population est due, surtout pour les dernières années, à l'émigration européenne. De 1847 à 1854, il a débarqué à Québec 360,000 émigrants, qui se sont répandus principalement dans le haut Canada.

Toute la population française est resserrée principalement sur la rive septentrionale du grand fleuve, depuis Montréal jusqu'à Québec; l'aspect de cette série de fermes et de champs labourés, pendant un espace de plus de 400 milles anglais, satisfait plutôt l'œil que la pensée. Les cultivateurs canadiens, animés d'un esprit diamétralement opposé à celui des Anglo-Américains, ne quittent pas les endroits qui les ont vus naître. Au lieu d'émigrer pour former de nouveaux établissements, pour défricher les terres voisines dont ils connaissent la fertilité supérieure, les membres d'une famille partagent entre eux les biens-fonds tant qu'il en reste un seul acre.

Les premiers colons français paraissent être venus de la Normandie. Contents de peu, attachés à leur religion, à leurs usages, soumis au gouvernement qui respecte leur liberté, ils possèdent, à côté de beaucoup d'indolence, un fonds naturel de talents et de courage qui n'aurait besoin que d'être cultivé par l'instruction ; ils se livrent avec ardeur aux travaux les plus rudes, et ils entreprennent pour un gain modique les voyages les plus fatigants. Ils fabriquent eux-mêmes les étoffes de laine et de lin dont ils s'habillent ; ils tissent ou tricotent eux-mêmes leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, et tannent les peaux destinées à leur fournir des *mocassins* ou grosses bottes ; enfin leur savon, leurs chandelles et leur sucre, ainsi que leurs charrues et leurs canots, sont les produits de leurs propres mains.

Le visage des Français du Canada est long et mince ; leur teint brunâtre et hâlé devient quelquefois, sans doute par l'effet du mélange avec la race indigène, aussi foncé que celui des Indiens : leurs yeux, petits et noirs, ont beaucoup de vivacité ; le nez avancé tend à la forme aquiline ; les lèvres sont peu épaisses, les joues maigres et les pommettes saillantes. Ils ont conservé dans leurs manières des traces honorables de leur première origine. Une politesse noble et aisée règne dans leur conversation ; ils se présentent avec un air qui les ferait prendre pour les habitants d'une grande ville, plutôt que pour ceux d'une contrée demi-sauvage. Ils montrent de la déférence envers leurs supérieurs, et jamais de la rudesse envers leurs inférieurs. La plus parfaite harmonie règne entre eux : souvent les enfants de la troisième génération demeurent dans la maison paternelle. Ils se marient jeunes, et se voient de bonne heure entourés de nombreux descendants ; aussi, hors des villes, les mœurs sont pures et les ménages heureux.

La gaieté française conserve ici son empire, quoique le climat, en rendant nécessaire l'usage des poêles et des fourrures, donne aux Canadiens l'apparence des Russes. Les plaisirs y ont le caractère simple et un peu grossier qu'ils avaient en France avant le raffinement introduit sous Louis XIV : les parents et les amis s'assemblent tous les jours autour d'une table chargée de mets solides ; à côté d'un énorme quartier de bœuf ou de mouton, on voit de vastes terrines remplies de soupe ou de lait caillé. Immédiatement après un dîner qu'anime une gaieté franche et bruyante, les violons se font entendre, tout le monde se livre à la danse, les menuets et les *gigues* se succèdent sans interruption. A la campagne, les femmes et même les hommes qui veulent se parer ont la coutume de se peindre les joues avec le suc de la betterave.

Les riches Canadiens suivent avec exactitude les modes dont ils reçoivent les modèles de Paris. Les femmes sont remarquables par leurs grâces et leur brillante santé. Par l'éclat de leur teint, la régularité de leurs traits et la beauté de leur taille, elles ressemblent aux Cachoises ; leurs grands yeux noirs tranchent agréablement avec l'incarnat de leurs joues fraîches et vermeilles. Les arts d'agrément ne sont point négligés dans l'éducation des jeunes personnes de bonne famille ; le dessin forme une partie importante de l'instruction qu'elles reçoivent ; la musique compte des élèves jusque dans les fermes et les villages. Enfin, dans la classe inférieure, d'anciennes chansons normandes sont répétées en chœur par une jeunesse joyeuse. La sobriété n'est pas la vertu des Canadiens ; l'habitude de l'ivresse y produit des accidents tragiques, presque tous les meurtres, et même la folie.

Les Canadiens du bas Canada sont catholiques, parlent la langue française telle qu'on la parlait au dix-septième siècle, et ont conservé en grande partie leurs lois normandes. La langue anglaise commence néanmoins à dominer dans les villes.

Les habitants du haut Canada, d'origine anglaise et de religion protestante, ont les mœurs et les habitudes britanniques, ou plus exactement celles de leurs voisins des États-Unis; ils montrent une grande activité, un esprit d'entreprise et d'aventures, une humeur absorbante et envahissante, qui contraste avec l'humeur paisible et sédentaire des bas Canadiens. Aussi témoignent-ils une sorte de dédain pour ceux-ci, et ils semblent les menacer quelque jour de leur domination. Il y a en effet antagonisme perpétuel, et sur toutes les questions, entre les deux populations, entre les deux provinces, et il a fallu mettre le siège du gouvernement tantôt à Québec, tantôt à Toronto.

§ VIII. HISTOIRE. — Deux races principales habitaient autrefois le territoire du Canada : les *Algonquins*, dispersés dans le bas Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre et les pays d'en haut; les *Hurons*, enclavés au milieu des peuples de race algonquine, mais les *Hurons* proprement dits, sur la rive gauche du Saint-Laurent et des lacs, les *Iroquois*, sur la rive droite. « Les Algonquins, nomades et chasseurs, comprenaient les *Abénaquis*, les *Nipissings*, les *Montagnais*, les *Etchemins*, les *Micmacs*, les *Souriquois*, les *Outaouais*, les *Miamis* et les *Illinois*; ces derniers étaient plus sédentaires et se livraient à l'agriculture. Presque toutes ces tribus algonquines se convertirent, et furent d'excellentes alliées de la France. Les nations de race huronne étaient les *Hurons* et les *Iroquois*, toujours ennemis, toujours en guerre l'une contre l'autre. Elles étaient fort intelligentes, adonnées à l'agriculture, laborieuses et industrieuses. Ces nations vivaient moins éparpillées que les autres; elles avaient une police, un gouvernement aristocratique, des chefs réels, quelquefois héréditaires, mais par les femmes¹. » « La langue huronne, dit le père Charlevoix, est d'une abondance, d'une énergie, d'une noblesse qu'on ne trouve peut-être réunies dans aucune de celles que nous connaissons; la langue algonquine n'a pas autant de force que la langue huronne, mais elle a plus de douceur et d'élégance. Toutes deux ont une richesse d'expression, une variété de tours, une propriété de termes, une régularité qui étonnent². »

Tels étaient les peuples qui habitaient le Canada lorsqu'il fut découvert en 1534 par Jacques Cartier. En 1603, Samuel de Champlain remonta le Saint-Laurent jusqu'au saut Saint-Louis, fonda Québec, et explora une partie du pays qui prit le nom de Nouvelle-France. En 1611, les jésuites y établirent des missions. En 1627, une compagnie de commerce fut formée, à laquelle Richelieu concéda le droit de gouverner le pays, mais à la condition de le coloniser avec des habitants de la Normandie et de la Bretagne, et de travailler à la conversion des indigènes : tout Indien converti était considéré comme citoyen français. Cependant, et grâce aux guerres entre les Hurons et les Iroquois, la colonisation fit peu de progrès, et les Français n'étaient encore qu'au nombre de 2,000 en 1664, lorsque Colbert donna une administration régulière au pays, en le soumettant directement à l'autorité royale et en le partageant en fiefs,

¹ Dussieux, *le Canada sous la domination française*, page 17.

² *Histoire de la Nouvelle-France*.

qui furent concédés à des seigneurs, lesquels les distribuèrent par lots à des colons sous certaines redevances. Cette constitution féodale de la propriété existe encore, et a opposé de grands obstacles au progrès de la colonisation. Cependant, grâce à la bonne administration donnée au pays, grâce surtout aux efforts héroïques des missionnaires pour convertir les Indiens, la colonie prospéra, et en 1697 elle comptait 15,000 colons européens. On commençait à s'avancer dans le haut Canada; on avait construit, au point où le Saint-Laurent sort du lac Ontario, le fort Frontenac, qui est aujourd'hui la ville de Kingston, la ville de Détroit qui commande les lacs; on avait fait des établissements dans Terre-Neuve, l'Acadie, les bords de la baie d'Hudson. Enfin nos possessions du Canada se trouvaient unies, par une série de forts bâtis sur l'Ohio, avec le bassin du Mississipi, dont la France avait pris possession en lui donnant le nom de Louisiane.

Cependant les Anglais établis dans la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire dans les pays qui forment aujourd'hui la partie la plus florissante des États-Unis, s'inquiétaient des possessions françaises, et des hostilités nombreuses avaient eu lieu depuis le commencement du siècle entre les deux peuples, les Anglais ayant pour alliés les Iroquois, les Français les Hurons, les Algonquins, etc. Dans la guerre de 1689 à 1697, ces hostilités devinrent plus graves, et les Anglo-Américains montrèrent dès lors le projet de chasser les Français de l'Amérique. Cependant, à la paix de Ryswyck, la France garda tous ses avantages, et elle conclut en 1700 un traité avec tous les peuples indiens, même les Iroquois, qui les mettait dans son alliance. La guerre de la succession d'Espagne (1701-1713) fit recommencer les hostilités entre les deux peuples, et au traité d'Utrecht la France céda aux Anglais l'Acadie, Terre-Neuve et les établissements de la baie d'Hudson.

Cependant le Canada devint une colonie prospère : en 1721, il avait 25,000 habitants; en 1744, 50,000; le seul commerce des pelleteries lui procurait un gain annuel de 3 millions; on avait fondé Louisbourg dans l'île-Royale, des forts sur le lac Ouinnipeg; on commençait à s'avancer dans les *terres d'en haut*. En 1740 une nouvelle guerre éclata, et témoigna de nouveau la jalousie extrême et l'ambition des Anglais, ou plus exactement des Anglo-Américains; mais le traité d'Aix-la-Chapelle ne changea rien aux limites des deux peuples. Cependant la querelle continua pendant la paix, les Anglais firent plusieurs usurpations sur les territoires de la France, et celle-ci se prépara à la lutte en se fortifiant.

« On éleva sur le Saint-Laurent, entre Montréal et le fort Frontenac, le fort de la Présentation, pour s'assurer du fleuve et brider les Iroquois; on construisit sur le lac Ontario le fort de Toronto pour relier Frontenac et Détroit; de telle sorte que de Québec au Mississipi il existait une grande ligne de postes militaires, qui commandaient les communications entre le Canada et la Louisiane; elle se composait de Québec, Montréal, la Présentation, Frontenac, Toronto, Détroit, fort des Miamis, fort Saint-Joseph, Chicago, fort Crève-cœur sur l'Illinois et fort de Chartres sur le Mississipi. En avant de cette ligne, entre le lac Ontario et le Mississipi, en suivant le cours de l'Ohio, on éleva une autre ligne de postes militaires, destinés à fortifier notre frontière, à nous assurer la possession de l'Ohio et à empêcher les Anglais de s'établir au delà des Alleghany. Cette ligne de postes avancés commençait à Niagara, et se

continuait par le fort Presqu'île, le fort de la Rivière aux Bœufs, le fort Machault et le fort Duquesne¹. »

Remarquons que la plupart de ces établissements ou forts français, tant leur emplacement était bien choisi, sont devenus des villes florissantes et populeuses : ainsi les forts de la Présentation, Frontenac, Toronto et Duquesne, sont aujourd'hui les villes d'Ogdenbourg, Kingston, York, Pittsbourg, etc.

La guerre recommença en 1755, et se termina par le honteux traité de 1763. C'est tout ce que nous avons à dire ici de cette lutte héroïque, aujourd'hui si ingratement oubliée, à la suite de laquelle la France perdit des possessions acquises par tant d'efforts, arrosées d'un sang si glorieux, habitées par une population si brave, si loyale, dont les regards, dont les cœurs sont encore tournés vers la France.

La capitulation de Montréal (1761), qui mit fin à la domination française dans le Canada, stipula en faveur des colons le maintien de leurs lois, de leur religion, de leurs propriétés. Ces colons étaient alors au nombre de 82,000. Ils eurent beaucoup de peine à faire respecter les conditions qui les livraient à l'Angleterre, jusqu'à ce que, en 1774, un acte du parlement reconnut définitivement l'exercice des lois françaises, l'égalité civile des catholiques et des protestants, etc. Un deuxième acte de 1791 donna au Canada une constitution qui assura aux habitants une sorte de représentation nationale, le droit d'élire leurs magistrats, le vote de l'impôt, etc. Cette constitution resta en vigueur jusqu'en 1836; alors, et à la suite des violations qu'elle avait subies, des insurrections éclatèrent, où se manifesta ouvertement le projet de réunir le Canada aux États-Unis. Ces troubles furent apaisés par l'octroi d'une constitution nouvelle (1840), qui régit encore aujourd'hui le Canada, et fait de ce pays une sorte d'État indépendant, nominalement soumis à l'Angleterre. Cette constitution est modelée en grande partie sur celle de la métropole : le pouvoir législatif appartient à un conseil législatif nommé par la couronne, et à une assemblée législative composée de 130 membres, et qui seule vote les impôts; le pouvoir exécutif est exercé par le gouverneur général nommé par l'Angleterre, et qui est assisté de ministres responsables.

§ IX. JUSTICE, CLERGÉ, ÉCOLES. — La justice est rendue dans le bas Canada par des justices de paix, des cours de *circuit*, qui jugent les différends civils au-dessous de 1,000 francs et certaines affaires criminelles; deux cours supérieures, qui jugent les différends civils au-dessus de 1,000 francs et les appels des cours de circuit; enfin une cour suprême. Dans le haut Canada, on trouve, après les justices de paix, les cours de *placids communs*, qui jugent aussi les affaires criminelles; la cour du banc de la reine, qui juge les appels, et enfin une cour d'appel supérieure.

Les lois qui régissent les deux Canada sont : les actes du parlement anglais relatifs aux colonies, les coutumes de Paris antérieures à l'an 1666, les édits des rois de France, le droit romain, le code criminel d'Angleterre tel qu'il était en 1774, et tel qu'il a été expliqué dans les actes subséquents.

L'organisation ecclésiastique comprend pour le culte catholique un archevêque (Québec), 8 évêques et 610 prêtres; pour le culte anglican, 4 évêques et 252 ministres; pour les autres cultes, 895 ministres. Nul de ces divers clergés n'est payé par l'État : chaque église est entretenue par les taxes volontaires des fidèles. Cepen-

¹ Dussieux, *le Canada sous la domination française*, page 59.

dant, dans le bas Canada, une ordonnance française de 1679 est encore en vigueur, qui fixe au 26^e des grains de la terre la dîme à prélever pour l'entretien du clergé.

La population se divise ainsi sous le rapport des religions :

Catholiques.	914,561	Methodistes.	173,959
Anglicans.	268,592	Protestants divers.	237,000
Presbytériens.	176,094	Non classés.	71,334

Le bas Canada renferme une université qui compte 400 élèves, 10 collèges avec 2,000 élèves, 2,400 écoles diverses, ayant 120,000 élèves; le haut Canada renferme 8 collèges, 2 écoles normales et 4,000 écoles diverses, ayant 182,000 élèves. Les écoles communales sont entretenues par les subventions de l'État et les taxes des paroisses.

§ X. FINANCES. — COMMERCE. — Le revenu du Canada s'est élevé en 1854 à 28,470,000 fr.; les dépenses à 18,792,000. Les douanes entrent pour 23 millions dans le chiffre des recettes; les travaux publics et le revenu territorial rapportent chacun 2 millions; le surplus provient de l'*accise*, de l'impôt sur les banques, des amendes, etc. Les frais de perception (environ 3,500,000 fr.), le traitement des fonctionnaires civils et magistrats, les subsides pour l'instruction constituent une grande partie des dépenses; l'excédant des recettes est appliqué à l'exécution des grands travaux d'utilité publique et à l'extinction de la dette publique, qui s'élève à 220 millions.

Le Canada ayant l'entière jouissance de ses revenus, n'ayant pas même à payer l'entretien des places fortes, ni les 1,800 à 2,000 hommes de garnison envoyés par la mère patrie, offre cependant à la politique anglaise un double caractère d'utilité et d'importance. Considéré comme position militaire, il forme le principal anneau de cette chaîne de possessions britanniques du nord, qui, depuis l'Acadie et Terre-Neuve, vient se perdre aux environs du lac Ouinnipeg, chaîne qui enveloppe les États-Unis par le nord-est et le nord. D'ailleurs, c'est un débouché commercial très-important. En 1853, les importations ont été de 159,907,180 francs, les exportations de 118,915,140 francs. Les premières consistent en coton (26,313,000 fr.), fers manufacturés (12,974,000 fr.), sucre brut (5,300,000 fr.), thé (7,802,000 fr.), tabac (2,135,000 fr.), toiles (2,670,000 fr.), lainages (5,085,000 fr.), fer en barres et en feuilles (6,216,000 fr.), fers à rails (6,872,000 fr.), livres, etc. (2,065,000 fr.). Les exportations se composent presque exclusivement de produits des pêcheries (1,700,000 fr.), des forêts (47,105,000 fr.), des animaux (6,853,000 fr.), du sol agricole (39,902,000 fr.). Le commerce extérieur se résume par 1,798 navires entrés, jaugeant 622,579 tonneaux; 1,821 navires sortis, jaugeant 658,853 tonneaux, et répartis entre les 4 ports de Gaspé, Québec, Montréal et Toronto. Québec seul prend sur ces nombres 1,300 navires entrés et 1,400 sortis.

A cet important commerce s'ajoute encore la vente des navires pour 12 millions; Québec, Gaspé et Kingston sont les chantiers principaux de construction, et dans toute la province le nombre des navires, soit à voiles, soit à vapeur, ainsi construits, a été de 284, jaugeant 70,281 tonneaux. Enfin, le commerce d'importation par terre a été en 1853 de 46,450,000 fr., et celui d'exportation de 17,441,000 fr.

Nous ajouterons, pour donner une idée de l'activité commerciale du Canada, que le

nombre total des vaisseaux passés dans tous les canaux de la province, soit à la remonte, soit à la descente, a été de 20,406, jaugeant 2,138,654 tonneaux.

§ XI. AGRICULTURE, INDUSTRIE, TRAVAUX PUBLICS. — La portion habitée du Canada couvre à peine un dixième de l'étendue de cet immense territoire, le reste est la propriété de la province et se trouve dans son état primitif. Sur les 17,940,000 acres¹ possédés ou déjà concédés, 7,200,000 seulement sont cultivés; 4,347,000 sont affectés à la culture des céréales; 2,868,000 sont en pâturages et nourrissent d'immenses troupeaux, représentant une valeur de plus de 220 millions; 86,000 acres seulement sont en jardins, vergers, etc.; 10,639,000 sont encore en forêts, mais livrés à une sérieuse exploitation dont le produit dépasse 60 millions. Enfin, la valeur totale de la production agricole et forestière atteint presque le chiffre approximatif de 550 millions, tandis que la valeur des terres possédées ne dépasse pas 1,350,000,000.

Le Canada possède des établissements industriels et des usines de toutes sortes : fonderies, fabriques de machines à vapeur et d'ustensiles de toute espèce, briqueteries, poteries, ardoisières, chantiers de construction, scieries mécaniques, moulins à moudre le blé, manufactures de meubles, de voitures, d'étoffes et de tous les autres objets de consommation ordinaire, cuirs, papiers, outils, caractères d'imprimerie, instruments de musique, enfin, ateliers de préparation de poissons et de viandes salées, fumées ou séchées, extraction de l'huile, fabrique de potasse, etc.

Nous avons vu les nombreux canaux qui relient les artères fluviales du Canada; ces canaux ont aujourd'hui pour auxiliaires des chemins de fer dont les principaux sont : celui qui relie Québec avec Montréal d'un côté, avec les États-Unis et l'Océan de l'autre, en opérant sa jonction à Melbourne avec le chemin de *Saint-Laurent* et *Atlantique*, qui, de Montréal, se rend à Portland sur la côte de l'État du Maine. Ces deux voies font partie d'un système général dont l'ensemble, qui a reçu le nom de *Grand-Tronc* (950 kilomètres), est destiné à parcourir le pays dans toute sa longueur. C'est sur cette ligne près de Montréal qu'est construit le pont *Victoria*, destiné à joindre l'île de Montréal avec la rive méridionale du Saint-Laurent, large de 2 milles dans cet endroit. Ce pont a 8,000 pieds : il est formé de tubes de fer de 16 pieds de large et de 20 de haut, supportés par 25 piliers et 2 culées; les piliers du centre sont à 60 pieds au-dessus de l'étiage et les culées à 36 pieds; l'arche du milieu a 330 pieds et les autres 240. Ce pont a coûté 30 millions. Les autres chemins de fer en exploitation sont ceux de Montréal à la Chine, se reliant à celui de Cauknaouaga à Plattsbourg, le chemin du Saint-Laurent et du Champlain, se reliant à des voies ferrées américaines, le chemin qui fait communiquer les lacs Ontario, Simcoë et Huron (120 kilomètres), le chemin entre le lac Huron, le canal Welland et le lac Érié; le chemin de fer de l'ouest, de Hamilton à Niagara et à Windsor sur la rivière Détroit : c'est le plus considérable après le Grand-Tronc.

§ XII. ANCIENNES RACES. — Il ne nous reste plus que quelques mots à dire des malheureux peuples indigènes du Canada : ils ont presque entièrement disparu. On trouve vers Détroit quelques débris des Hurons, sur l'Outawa et près de Montréal quelques restes des Iroquois, enfin des Algonquins vers la rivière Saint-Maurice. Les Montagnais paraissent être la tribu la plus nombreuse du Canada; elle habite

¹ L'acre est 0,494,671 de l'hectare.

l'intérieur des comtés de Tadoussac et de Chicoutimi, et fournit à l'exportation une quantité considérable des plus précieuses fourrures. Le nombre total des Indiens du Canada n'est pas évalué à plus de 16,000 individus, 5,200 dans le bas Canada, 10,800 dans le haut Canada. Le gouvernement leur alloue une certaine somme annuelle (250 à 300,000 fr.) pour l'achat de leur territoire, et il réserve pour leur usage une quantité considérable de terres. Il faut dire à l'honneur de la France qu'elle n'a point contribué à la destruction de ces anciens possesseurs du sol, et que son mode de colonisation était tout différent de celui des Anglais. Elle cherchait à convertir et à rendre sédentaires les populations, et comme l'eau de feu, l'eau-de-vie, était la cause principale de la destruction des indigènes, la vente des liqueurs était complètement interdite par les ordonnances royales. La disparition des Indiens est due aux guerres perpétuelles des tribus entre elles, aux guerres des Anglais et des Français, aux famines qui en furent la suite, enfin, depuis la fin de la domination française, à l'extension de la race anglo-américaine, devant laquelle il semble que l'ancienne population fonde et s'anéantisse.

CHAPITRE SIXIÈME.

ACADIE, ILES DU CAP-BRETON, TERRE-NEUVE, BERMUDES, ETC.

§ 1^{er}. NOUVEAU-BRUNSWICK. — L'*Acadie*, définitivement soumise à l'Angleterre depuis 1713, fut divisée, en 1784, en deux gouvernements, dont l'un, formé de la péninsule orientale, eut le nom de *Nouvelle-Écosse*; la partie occidentale prit celui de *Nouveau-Brunswick*. Aujourd'hui le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, les îles du Prince Édouard, du Cap-Breton et de Terre-Neuve sont constitués en provinces indépendantes l'une de l'autre, et administrés chacun par un lieutenant gouverneur qui relève d'un capitaine général, gouverneur du Canada.

Le *Nouveau-Brunswick* s'étend, d'un côté, sur le golfe Saint-Laurent, de l'autre, sur la baie de Fundy; il avoisine les États-Unis à l'ouest, et se termine au sud à l'isthme qui conduit dans la Nouvelle-Écosse. Il est borné au nord par la rivière Ristigouche, qui le sépare du district de Gaspé; à l'ouest par une ligne conventionnelle qui le sépare de l'État du Maine; au sud par la baie de Fundy et la petite rivière de Missiquah, qui coupe à peu près entièrement l'isthme de 13 milles de large par lequel la Nouvelle-Écosse se rattache au continent; enfin à l'est par le golfe Saint-Laurent. On évalue sa superficie à 27,700 milles carrés. Il est faiblement accidenté; les plus grandes collines ne sont que des mamelons isolés ne se reliant à aucune chaîne de montagnes, excepté dans le nord, où viennent s'épanouir les derniers contre-forts des monts Alleghanys.

De nombreuses rivières arrosent les plaines du Nouveau-Brunswick. Nous citerons le *Ristigouche*, qui se jette dans la baie des Chaleurs; le *Miramichi*, qui a son embouchure dans le golfe Saint-Laurent et paraît formé de 3 branches principales. La plus considérable est le *Saint-Jean*, qui coule d'abord du sud-ouest au nord-est, puis, tournant brusquement au sud-est, reçoit le *Médutic*, puis décrivant de nombreuses

courbes, va se jeter dans la baie de Fundy. Ses autres affluents sont : sur la rive gauche, le *Tobique*, le *Nashwaak*, le *Salmon* et le *Washdemoak*, qui sont coupés de chutes et de rapides. La rivière de Saint-Jean est navigable pour des vaisseaux de 50 tonneaux pendant 90 kilomètres, et pour des bateaux pendant 300 kilomètres; son cours est de 400 kilomètres environ; le flux remonte à peu près à 120 kilomètres. On y trouve du saumon, des loups de mer et des esturgeons. Elle forme plusieurs lacs, dont le plus considérable est le lac George. Ses bords, engraisés par des débordements annuels, sont fertiles et unis, et dans beaucoup d'endroits couverts de grands arbres. Ces arbres sont : le bouleau, l'érable, le frêne, l'orme, le peuplier, le chêne; la coignée s'ouvre lentement un chemin à travers ces forêts vierges, et l'exploitation des bois est la principale industrie du pays. Les parties défrichées sont d'une merveilleuse fécondité. Le climat est plus froid que ne l'indique sa latitude entre le 45° et le 48° parallèle : l'hiver y dure six mois, pendant lesquels le thermomètre de Réaumur descend à 20 degrés au-dessous de zéro; le printemps y est inconnu; un été brûlant y succède à l'hiver; l'automne y est la seule saison tempérée. On y exploite quelques mines de houille, et les États-Unis tirent de cette province du gypse et du manganèse; la pierre à bâtir, la pierre à meules, la pierre à chaux se trouvent partout, et le littoral possède de riches marais salants. Les productions naturelles et les animaux sont les mêmes que dans le Canada; les rivières y sont également très-poissonneuses, et sur les côtes on pêche la morue, le hareng et le maquereau.

Le Nouveau-Brunswick est partagé en 10 comtés et 66 paroisses. Les principales villes sont : *Frédéricks*, capitale de la province, bâtie dans une situation agréable sur la rive gauche du Saint-Jean, qui est jusque-là navigable. Ses rues sont droites, mais les maisons sont en bois. L'hôtel du gouvernement n'est lui-même qu'une lourde et disgracieuse construction. Cette ville possède l'assemblée législative de la province, la cour de justice, plusieurs chapelles, une prison, une bibliothèque et un collège. En 1852, elle avait 4,458 habitants.

Saint-André, mieux bâtie, doit sa prospérité à sa situation près de la frontière des États-Unis et à peu de distance de la mer; elle a une chambre de commerce, des casernes, etc. Sa population est de 3,500 habitants.

Saint-Jean, entrepôt principal du commerce de la province, est bâtie sur une pointe de terre, à l'embouchure de la rivière de ce nom. Ses rues sont tracées à angle droit sur un terrain rocailleux et inégal, la plupart des maisons construites en briques; la ville possède six églises ou chapelles, une maison de refuge, un hôpital de la marine, des casernes, plusieurs écoles, des bibliothèques. Son port, principal havre du littoral, est sûr, profond et spacieux; il jouit du précieux avantage de n'être jamais embarrassé par les glaces; la marée y varie entre 16 et 24 pieds. La population de Saint-Jean était, en 1852, de 22,745 habitants.

Le commerce du Nouveau-Brunswick est limité, quant aux exportations, au produit de l'exploitation des forêts et des pêcheries, et à la vente des navires construits sur les chantiers du pays. Les importations consistent en produits coloniaux, objets manufacturés et céréales. On évalue ce commerce à 8,632,000 dollars, dont en importations 4,852,000, en exportations 3,780,000.

Le Nouveau-Brunswick est administré par un lieutenant-gouverneur assisté d'un conseil de douze membres qui exercent le pouvoir législatif. Il y a en outre une chambre de représentants, une cour de chancellerie et une cour suprême. En 1842, la dette publique s'élevait à 127,704 livres sterling. Ce pays qui, en 1831, n'avait que 93,700 habitants, en comptait, en 1851, 193,000, la plupart Européens émigrés, le reste, anciens Acadiens, hommes de couleur et débris des tribus indigènes, Abénaquis, Micmacs, Canabas, Etchemins, etc. La plupart de ces Indiens sont catholiques, et ont conservé l'ancien costume national, le bonnet conique, les vêtements de fourrures et les mocassins; les femmes portent le costume des paysannes du nord-ouest de la France.

§ II. NOUVELLE-ÉCOSSE. — La *Nouvelle-Écosse* a la forme d'un carré long, incliné du sud au nord-est; elle s'étend au sud du Nouveau-Brunswick, auquel elle se rattache par un isthme étroit, dont la rivière de Missiquah forme la limite naturelle; elle est baignée de tous les autres côtés par les eaux du détroit de Northumberland, de l'Océan et de la baie de Fundy. Elle a 182 milles de long sur une largeur qui varie entre 50 et 104 milles, et sa superficie est évaluée à 16,000 milles carrés. Ses côtes présentent un grand nombre de baies, dont quelques-unes forment d'excellents ports.

On trouve dans l'intérieur plusieurs lacs, parmi lesquels le lac *Rossignol*, qui passe pour avoir 20 milles de longueur. De nombreux cours d'eau arrosent cette province, mais ils sont tous peu étendus; nous citerons : l'*Annapolis*, l'*Avon*, le *Have*, la *Mercy* et la *Clyde*, la plupart navigables pour de petits bâtiments, qui peuvent remonter à l'aide de la marée bien avant dans les terres.

La Nouvelle-Écosse a un climat fort rigoureux en hiver; cependant les ports n'y gèlent jamais. Les brouillards maritimes rendent l'air sombre et malsain. Lorsqu'ils disparaissent, le printemps offre quelques moments délicieux; les chaleurs de l'été égalent au moins celles dont on jouit alors dans nos contrées, et font rapidement mûrir les récoltes. Ce pays, généralement âpre et montagneux, renferme des coteaux riants et fertiles, notamment autour de la baie de Fundy et sur le bord des rivières qui s'y déchargent : de vastes terrains, autrefois marécageux jusqu'à 80 ou 100 kilomètres dans l'intérieur, y ont été rendus à la culture. Les plaines et les éminences présentent une agréable variété de champs plantés en froment, seigle, maïs, pois, haricots, chanvre, lin; quelques espèces de fruits, tels que les groseilles et les framboises, viennent parfaitement dans les bois qui couronnent les hauteurs et couvrent jusqu'aux trois quarts du pays. Ces forêts renferment quelques excellents chênes très-propres à la construction navale; mais elles se composent principalement de pins, de sapins, de bouleaux, qui donnent de la poix, de la térébenthine, du goudron. Le menu gibier, ainsi que les volailles, abondent. Les rivières fourmillent principalement de saumons, et le produit des pêcheries de cabillauds, de harengs, de maquereaux établies dans les différents ports ou sur les côtes, fournit à l'exportation pour l'Europe.

Les richesses minérales de la Nouvelle-Écosse ont encore été peu étudiées; cependant on exploite des mines de houille, de fer, de plomb, de cuivre et de manganèse, des carrières de gypse, de pierres diverses, d'ardoise et des marais salants.

Le gouvernement de la Nouvelle-Écosse, auquel a été réunie en 1820 l'île du Cap-Breton, que nous décrirons à part, est divisé en douze comtés. *Halifax*, chef-lieu de

la province, est une des villes les plus considérables de l'Amérique septentrionale. Elle est bâtie en amphithéâtre au fond d'une grande baie, a des rues régulières, de jolies maisons, plusieurs églises, des docks, des casernes, un hôpital militaire, le palais des états, qui est un édifice remarquable, un grand collège et plusieurs autres établissements d'instruction. Halifax, qui portait le nom de *Chibouctou* sous la domination française, n'a pris d'importance que sous la domination anglaise, et surtout depuis 1826, où elle a été déclarée port franc. Elle doit sa prospérité à sa magnifique rade, station principale de la marine anglaise, et qui pourrait abriter plus de 1,000 navires. La ville est médiocrement fortifiée, mais le port est bien défendu par les nombreuses batteries de l'île Saint-Georges. Les avantages de sa position se sont éminemment manifestés, surtout dans les diverses guerres d'Amérique, où ce port, qui commande en quelque sorte l'océan Atlantique, servit de rendez-vous général aux flottes en croisière et de refuge aux vaisseaux marchands. Halifax avait 26,000 habitants en 1852.

Les autres villes sont : *Annapolis*, autrefois *Port-Royal*, située sur la baie de Fundy, près d'une pointe de terre qui forme deux bassins naturels; ce fut le premier établissement des Français dans la Nouvelle-Écosse; elle a perdu son importance, et n'a plus que 1,200 habitants; *Lunenburg*, dont la population, presque entièrement allemande, est de 1,200 habitants; *Yarmouth*, qui paraît en avoir plus de 3,000; *Liverpool*, petite ville que son commerce rend florissante; *Windsor*, qui depuis 1802 possède une université célèbre; *Truro*, dans la baie de Fundy, où l'on éprouve des marées de 22 mètres de hauteur; *Pictou*, petite ville de 1,600 habitants, qui se livrent à un commerce actif; *New-Glasgow*, village aux environs de Pictou, célèbre par ses mines de houille.

L'industrie et l'agriculture sont plus développées dans la Nouvelle-Écosse que dans le Nouveau-Brunswick; la plus grande partie des terres a été livrée à la culture, et en 1852 on a récolté en céréales 677,000 hectolitres, et en pommes de terre 1,986,000 boisseaux. L'élevé du bétail est encore une source importante de richesses; en 1852, la province possédait plus de 600,000 têtes. Outre la pêche, qui occupe plus de 800 navires et de 10,000 marins, les principales industries sont les scieries, la construction des navires, les fabriques de tissus de laine, les briqueteries, brasseries, moulins à blé, fonderies, etc. Les importations sont évaluées à 5,664,000 dollars; les exportations à 3,831,000 dollars, y compris le commerce du Cap-Breton, évalué à 476,000 dollars. Ce double trafic emploie près de 3,000 navires jaugeant 48,000 tonneaux.

Le gouvernement de la Nouvelle-Écosse est à peu près le même que celui du Nouveau-Brunswick. La population, y compris celle du Cap-Breton, était en 1854 de 276,000 âmes. Cette population était autrefois d'origine française, et se signala par sa valeur dans les guerres contre les Anglais. C'est pourquoi ceux-ci, en 1755, s'avisèrent d'en finir avec elle par un des grands crimes de la politique britannique : tous les habitants, au nombre de 7,000, furent enlevés et déportés dans la Nouvelle-Angleterre, dans la Guyane, et même jetés sur les côtes de France. Leurs biens et leurs maisons furent distribués à 4,000 soldats ou marins délivrés du service militaire, et qui sont, avec des Allemands, l'origine de la population actuelle. Ces hommes sont généralement

robustes, actifs, entreprenants. On trouve parmi eux quelques anciens Acadiens, des nègres libres et quelques Indiens. La plupart appartiennent aux différentes sectes du culte réformé.

§ III. ILE DU CAP-BRETON. — L'île du *Cap-Breton* ou île *Royale*, séparée de la Nouvelle-Écosse par le détroit de *Canso*, autrement de *Fronsac*, présente une superficie de 2 millions d'acres. Elle est formée de deux îles parallèles, réunies à leur extrémité sud par un isthme large de 3,000 pieds anglais, et séparées par un bras de mer tout encombré d'îles, de caps, de baies, et qui a reçu des Anglais le nom de Bras-d'Or. Cette île, située à 60 kilomètres de Terre-Neuve, forme avec cette dernière l'entrée du golfe Saint-Laurent. Cette position et le nombre infini de points de relâche qu'elle présente l'avaient fait considérer avec raison par les Français comme la clef du Canada. Cependant ses ports ont le désavantage d'être souvent fermés par les glaces. L'atmosphère, sujette à de violentes tempêtes, est souvent obscurcie par des tourbillons de neige et de grêle, ou par de fortes brumes qui déposent partout une couche de verglas. Le sol, en grande partie aride, produit quelques chênes d'un volume énorme, des pins pour la mâture, et diverses sortes de bois propres à la charpente. On y récolte aussi un peu de grains, du lin et du chanvre. Les montagnes et les forêts recèlent de la volaille sauvage en quantité. Le sein de la terre renferme d'inépuisables mines de houille.

Le port de *Louisbourg*, autrement Port-Anglais, près du Cap-Breton proprement dit, est l'un des plus beaux de toute l'Amérique. Après s'être emparés de l'île dans la guerre de sept-ans, les Anglais firent sauter, comme inutiles, les fortifications de la place, qui avaient coûté à la France des sommes immenses. Rien n'y rappelle l'importance qu'elle avait acquise sous les Français, si ce n'est son vaste port et les ruines de ses grands édifices. Quelques familles de pêcheurs y habitent de misérables cabanes.

Sydney n'a que 500 habitants, mais dans ses environs se trouvent de riches mines de houille. *Arichat*, située sur la petite île Madame, est la plus importante du Cap-Breton : on lui donne 2,000 habitants adonnés au commerce ou à la pêche. *Ship-Harbour* est remarquable, parce qu'il est sur le détroit de *Canso*, qui sépare le Cap-Breton de la Nouvelle-Écosse, et qui est le passage le plus sûr et le plus fréquenté pour entrer de l'Atlantique dans le golfe Saint-Laurent. L'île du Cap-Breton fait partie du gouvernement de la Nouvelle-Écosse. Sa population est de 40,000 habitants.

§ IV. ILE DU PRINCE ÉDOUARD. — L'île *Saint-Jean* ou du *Prince Édouard* est située dans le golfe Saint-Laurent, en face du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, dont elle est séparée par le détroit de Northumberland. C'est une longue terre formée de trois îles réunies par deux isthmes étroits; des baies et criques multipliées découpent si profondément ses côtes que sur aucun point on n'est éloigné de la mer de plus de 8 milles; sa superficie est d'environ 2,134 milles carrés. Quoique voisine de celle du Cap-Breton, elle lui est bien supérieure par la fertilité de son sol et par son aspect riant. Aussi, sous la domination française, fut-elle appelée le grenier du Canada, qui en tirait une grande quantité de grains, de bœufs et de porcs. Les rivières sont riches en saumons, truites, anguilles, et la mer abonde en esturgeons et toutes sortes de coquillages. Elle possède un port commode pour la pêche, et tout le bois nécessaire à

la construction navale. Sa population est aujourd'hui de plus de 65,000 âmes. Sa capitale est *Charlotte-Town*, bâtie au confluent de trois rivières, qui la mettent en communication avec tous les points de l'île. Elle est propre, régulière, bien bâtie, et son port est un des meilleurs de l'Amérique. On y compte 5,000 habitants.

Les autres villes sont : *Saint-Andrew*, résidence d'un évêque catholique ; *George-Town* et *Murray-Harbour*, importants par leurs ports et leurs chantiers de construction ; *Belfast*, peuplée de 4,000 Écossais.

Le commerce de l'île du Prince Édouard est en partie le même que celui des provinces voisines ; la construction des navires y a une importance considérable ; en 1849, il est sorti de ses chantiers 88 bâtiments de diverses grandeurs. Les importations, en 1851, étaient de 630,000 dollars, les exportations de 360,000 dollars. La province est administrée comme les pays voisins.

§ V. ILE DE TERRE-NEUVE. — La grande île, appelée par les Anglais *Newfoundland* et par les Français *Terre-Neuve*, affecte à peu près la forme d'un triangle isocèle, dont le plus grand côté serait incliné du nord au sud-est. Le détroit de Belle-Ile, large seulement de 12 kilomètres, la sépare du Labrador, tandis que le sommet du triangle, cap *Ray*, s'avance dans le golfe Saint-Laurent, dont il ferme à peu près l'entrée avec l'île du Cap-Breton, distante de 60 kilomètres. Enfin c'est en face de la troisième pointe de l'île, le cap *Race*, que s'étend du nord au sud le *Grand-Banc*. Terre-Neuve a 55 myriamètres de longueur sur 54 dans sa plus grande largeur ; sa superficie est évaluée à 150,000 kilomètres carrés. Elle présente deux presqu'îles remarquables : l'une au nord, longue de 20 myriamètres, l'autre à l'est, qui est irrégulière et très-découpée. Toute la côte n'offre que des déchirures plus ou moins profondes et des rochers battus par les flots. Les principaux enfoncements que forment ces déchirures sont : au sud, la baie du *Désespoir*, celle de *Placentia* et celle de *Sainte-Marie* ; sur la côte occidentale, la baie de *Saint-George* ; au nord, celle de *White*, celle de *Notre-Dame* et celle de *Ingornachoix* ; sur la côte orientale, la baie des *Grignettes*, celle de la *Conception*, celle de la *Trinité*, etc. Lorsqu'on pénètre dans la baie de la Conception, qui s'enfonce à 112 kilomètres dans les terres, on croit remonter l'embouchure d'un grand fleuve, mais on est étonné de ne trouver à son extrémité que de petites rivières, auxquelles la fonte des neiges ou l'abondance des pluies donnent de l'importance ; elles sont pendant une très-grande partie de l'année presque desséchées.

Les plus hautes montagnes de Terre-Neuve s'élèvent à 975 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Leurs sommets n'offrent partout que la triste et monotone verdure des mousses et des lichens, qui s'y accumulent sans cesse en y formant une croûte élastique. Au-dessous de ces cimes, toutes les parties élevées, couvertes de terre végétale, sont ombragées de forêts composées d'arbres verts et de bouleaux, arbres qui n'atteignent pas une élévation de plus de 10 à 15 mètres ; les parties basses comprennent des vallées étroites et tortueuses ou des plaines humides et tourbeuses, couvertes çà et là de flaques d'eau et d'étangs, souvent sans écoulement apparent.

Si l'on pénètre dans l'épaisseur des bancs pierreux de l'île, on remarque presque partout la plupart des roches de la série granitique, telles que le granit supportant ici des micaschistes et là des porphyres. Dans le district du lac Melville, ces roches dominent, ainsi que le schiste argileux, le quartzite, la siénite, et des grès qui semblent appar-

tenir au terrain houiller. On remarque des agates près du lac Gower, des basaltes près de ceux d'Emma et du Jenette, de la houille et du fer près de celui de Stewart. Depuis le lac Jameson jusqu'au port Saint-George, les principales roches sont le granit, le grès et le quartzite. La serpentine occupe le centre de l'île et y forme plusieurs crêtes; mais c'est la côte occidentale qui est la plus riche en substances minérales. Dans la baie de Saint-George, on exploite de la houille; sur le bord de la rivière de South-Barrasway, il y a des sources salées, du gypse et de l'ocre rouge entre cette rivière et celle de Second-River, etc. Quoique la situation de Terre-Neuve corresponde à la partie moyenne de la zone tempérée en Europe, c'est-à-dire à la région qui s'étend depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Loire, son voisinage du Canada et du Labrador y détermine un climat presque aussi froid que celui de la Sibérie. Elle est enveloppée par des brouillards perpétuels.

L'île passe généralement pour stérile, les bords des rivières exceptés. Elle produit cependant diverses sortes de bois employés soit à la construction navale, soit à l'établissement des nombreux échafaudages dressés tout le long de la côte pour la préparation de la morue. Les clairières forment de bons pâturages. Dans l'intérieur s'élève une suite d'éminences considérables, et entrecoupées de fondrières ou de marais qui donnent au pays un aspect sauvage, mais pittoresque. Les forêts servent de retraite à une quantité d'ours, de loups, d'élans et de renards; les rivières et les lacs abondent en castors, loutres, saumons et autres amphibiens ou poissons. Parmi les animaux de Terre-Neuve, on doit distinguer une race particulière de chiens, remarquables par leur grande taille, leur long poil soyeux, et surtout par la plus grande dimension de la peau entre les doigts du pied, qui les rend propres à nager.

Cette île doit son importance aux richesses qu'offre la mer voisine. A l'est et au sud de l'île s'élèvent du fond de l'Océan plusieurs bancs de sable, dont le plus grand, appelé *grand banc de Terre-Neuve*, s'étend à près de 10 degrés du sud au nord. La tranquillité, la douce température et la pesanteur moindre de l'eau, y attirent une quantité si énorme de morues que leur pêche fournit à la consommation de la majeure partie de l'Europe: elles y disparaissent seulement vers la fin de juillet et pendant le mois d'août. La saison de la pêche, qui commence avec le mois de mai, ne se termine qu'à la fin de septembre.

Terre-Neuve, longtemps considérée comme un pays inhospitalier, comme une simple station de pêcheurs, a depuis quelques années vu doubler sa population et son industrie. En 1739, elle n'avait que 25,000 habitants; elle en compte actuellement 101,600 (en 1854).

Saint-Jean, sa capitale, et l'un des meilleurs ports de l'île, est fermée au sud par de hautes montagnes, et au nord par les forts William et Townsend. Cette situation fait de cette ville une place militaire très-importante. Elle renferme environ 21,000 habitants, et est en outre animée par une population flottante de marins et de pêcheurs. On y trouve des chantiers de construction.

Plaisance était autrefois la capitale de l'île; elle n'a plus que 2 à 3,000 habitants depuis que le siège des autorités a été transféré à Saint-Jean. Dans la baie de la Conception, on trouve *Harbour-Grâce*, qui a 3 à 4,000 habitants et d'importantes pêcheries. Son port est un bassin remarquable, creusé dans la montagne par l'action de la

gelée, et du phénomène atmosphérique qui détruit le schiste dont les rochers sont formés. On passe d'abord sous une arche de 20 mètres de largeur sur 7 de hauteur; plus loin, on trouve le bassin proprement dit, qui a 100 mètres de circonférence, et qui est entouré de rochers perpendiculaires de 40 mètres de hauteur, couronnés au sommet par des sapins rabougris. A l'un des coins, une petite issue livre passage à travers des masses de roches brisées à l'excédant de l'eau; le bassin a vers le centre 5 mètres de profondeur.

Carrouge, l'un des plus beaux ports de l'île, est le principal établissement français. *Croc*, dont le port est presque circulaire, est une autre pêcherie française.

Le commerce des bois de construction, des pelleteries, mais surtout la pêche de la morue et des autres poissons qui abondent sur les côtes de l'île ou sur les bancs, forment les seules industries de Terre-Neuve. Depuis le seizième siècle, le banc de Terre-Neuve est le rendez-vous des marins de toutes les nations : les États-Unis, la France et l'Angleterre y emploient plus de 2,500 navires et 40,000 hommes, qui créent une valeur de 40 millions au moins. L'île possède 10,000 bateaux de pêche, et des sécheries, dont la location lui rapporte de grands bénéfices, et qui représentent une valeur de près de 3 millions. Dans ces dernières années, les navires entrés étaient au nombre de 1,220, jaugeant 138,630 tonneaux et portant 8,280 hommes; les navires sortis étaient de 1,102, jaugeant 129,830 tonneaux et portant 7,960 hommes. Les importations se montaient à 867,316 livres sterling; les exportations à 975,770 livres sterling. Ces exportations consistent en :

		liv. st.
Morue sèche,	837,973 quintaux valant	490,000
Huile de poisson,	2,369 tonnes	229,000
Peaux de veau marin,	— —	46,000
Saumon,	— —	10,000
Hareng,	— —	5,000
TOTAL		780,000

La pêche du veau marin prend depuis quelques années une importance considérable, surtout sur les côtes du Labrador; elle occupe à elle seule pendant six semaines environ, de mars à avril, près de 2,000 navires anglais et américains, montés par 24,000 marins, et qui retirent de cette pêche une valeur de près de 30 millions.

Le gouvernement de Terre-Neuve, qui comprend la côte occidentale du Labrador, ne diffère pas de celui des provinces voisines; disons seulement qu'en 1850 les recettes de la colonie étaient de 82,652 livres sterling, et les dépenses de 84,015 livres sterling.

Les indigènes de Terre-Neuve forment quelques tribus de 100 à 300 individus chacune. Les Indiens rouges s'étendent au sud, dans l'intérieur jusqu'au grand lac; les Micmacs habitent les environs de la baie de Saint-George, de celle du Désespoir et les bords de la rivière Great-Cod-Bay. Ces peuplades, qui sont loin de vivre en bonne intelligence, se livrent à la chasse et font avec les Anglais le commerce de fourrures, souvent interrompu par des meurtres du côté des Indiens, par des massacres du côté des Anglais.

L'île de Terre-Neuve fut découverte en 1497 par Jean Cabot, qui en prit possession au nom de l'Angleterre. En 1525, elle fut visitée par Verrasini, qui en prit possession au nom du roi de France. Dans le seizième et le dix-septième siècle, les deux puis-

sances y firent à l'envi des établissements de pêcheries. En 1702, les vaisseaux anglais détruisirent les pêcheries françaises; en 1708, les vaisseaux français détruisirent les pêcheries anglaises. Le traité d'Utrecht donna Terre-Neuve à l'Angleterre, en réservant le droit de pêche pour la France, mais à la condition de n'y pas faire d'établissements, et de n'y bâtir que des cabanes et des sécheries. Ces conditions ont été renouvelées par les traités de 1814. Les armements de la France pour la pêche de la morue occupent annuellement 15,000 marins, et sont aussi importants que ceux de l'Angleterre. Ils sont favorisés par la possession du petit groupe de Saint-Pierre et Miquelon.

§ VI. SAINT-PIERRE ET MIQUELON. — Ce groupe est composé de *Saint-Pierre*, de la grande *Miquelon* et de la petite *Miquelon* ou *Langlade*, situées à 30 kilomètres de la côte méridionale de Terre-Neuve. Apres et montueuses, ces îles ont un triste aspect; couvertes de neige pendant cinq mois, elles sont pendant cinq autres mois enveloppées de brumes épaisses, et le temps n'y est réellement clair qu'en septembre et en octobre. Elles renferment du gibier, et leurs côtes sont fréquentées par des oiseaux aquatiques. L'île Saint-Pierre, qui a 8 kilomètres de long, n'a pas d'autres arbres que de petits sapins et quelques chétifs bouleaux; elle produit une sorte de thé et une espèce d'anis dont on fait des infusions. On y compte 1,250 habitants. Miquelon, la plus grande des trois, est couverte de bois; on y éprouve des tempêtes de neige appelées poudreries, aussi terribles dans leur genre que le simoun de l'Afrique. On y compte 600 habitants. La petite Miquelon, à 8 kilomètres de Saint-Pierre, est la meilleure des trois îles; la végétation y est très-active; elle possède plusieurs sites pittoresques, entre autres une belle rivière remplie de saumons. On y élève maintenant beaucoup de bestiaux.

La ville de *Saint-Pierre*, chef-lieu de la colonie, est bâtie en bois au pied de montagnes rocheuses; l'église, l'hôtel du gouvernement et un hôpital sont les seuls édifices que l'on puisse citer. On n'y compte que 700 habitants. La grande Miquelon renferme le petit bourg du même nom, qui consiste en une cinquantaine de maisons alignées sur la plage et toutes en bois.

Malgré leur faible étendue, ces îles ont une importance considérable pour nos pêcheurs, qui y trouvent des abris et des ateliers pour la préparation, la conservation et l'exportation régulière du poisson. Les côtes sont elles-mêmes abondantes en poissons, et en 1852, 100 navires français y étaient occupés à la pêche. Voici le résumé du commerce de ces îles en 1852.

		francs.	francs.
France.	Importation.	1,397,000	2,777,000
	Exportation.	1,380,000	
Colonies françaises.			2,595,000
Etranger.			2,135,000
TOTAL.			7,507,000

Nos importations consistent en vivres, objets manufacturés de toute espèce; les exportations se composent presque uniquement du produit de la pêche.

Un officier de la marine impériale administre la petite colonie, inspectée en outre chaque année par le commandant de la division navale chargée de protéger nos pêcheries.

§ VII. ILES BERMUDES. — Nous ne pouvons mieux placer qu'ici la notice des *îles Bermudes*, découvertes en 1557 par Jean Bermudez. Ce groupe d'environ 400 îlots, situé à moitié chemin entre la Nouvelle-Écosse et les Antilles, appartient à la première sous les rapports politiques, puisqu'il sert de station à l'escadre dont Halifax est l'hivernage. L'étendue de cet archipel est de 35 milles de long sur 22 de large, mais un long et dangereux récif le continue sous les eaux. La grandeur des îlots varie depuis quelques centaines de pas jusqu'à 12 milles. Ils ressemblent de loin à des collines couvertes d'une verdure sombre, aux pieds desquelles l'Océan se brise en écume. Arides et rocailleux, ils n'ont d'eau douce que celle qu'on recueille dans des citernes. L'air y est très-sain. Les genévriers font la seule richesse des habitants, qui en construisent des bâtiments très-légers, servant au cabotage entre les États-Unis, l'Acadie et les Antilles. Comme on leur réserve le peu de bon terrain que renferment les îles, l'agriculture est négligée. Les Américains y apportent des denrées. Les habitants sont au nombre de 11,100, dont 4,670 blancs et 6,430 hommes de couleur. Les Bermudes sont en même temps colonie pénale, et sur le chiffre de leur population il faut compter de 1,500 à 2,000 prisonniers. Le chef-lieu de l'archipel est *Hamilton*, dans l'île *Bermude*. La ville la plus considérable est *Saint-George*, dans l'île du même nom, importante par son commerce, par son port et ses fortifications; elle renferme 3,000 habitants. On remarque encore dans l'île *Ireland* un port de refuge pour la marine de guerre, avec chantiers de construction.

Le commerce de ces îles a peu d'importance : en 1851, il était de 150,461 livres sterling seulement, et dans ce chiffre les importations figuraient pour 130,501 livres sterling. Les Bermudes jouissent du même gouvernement que Terre-Neuve et les autres colonies anglaises. Le pouvoir législatif appartient à l'assemblée générale des habitants. Le revenu de la colonie est de 12,630 livres sterling; les dépenses de 16,227 livres sterling.

CHAPITRE SEPTIÈME.

ÉTATS-UNIS ANGLO-AMÉRICAINS.

§ 1^{er}. LIMITES. — OROGRAPHIE. — La république fédérative des *États-Unis anglo-américains*, qu'on appelle aussi par abréviation *l'Union*, date du 4 juillet 1776; elle comprenait à cette époque 13 États seulement; elle en comprend aujourd'hui 31 avec 7 territoires, qui deviendront plus tard des États.

Cette république, située entre 25° et 49° latitude nord et 69° 10' et 126° 42' longitude ouest, comprend 8,560,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire le tiers de l'Amérique septentrionale, et à peu près le vingtième de la surface terrestre. Son territoire est borné au nord d'abord par une ligne droite partant de la baie de Funca (grand Océan), et suivant le 49° parallèle jusqu'au lac des Bois; ensuite par une ligne tortueuse qui atteint le lac Supérieur vers le 48° degré; puis par les lacs, le Saint-Laurent et la ligne de convention que nous avons décrite dans le Canada. Toute cette limite sépare de l'Amérique anglaise le territoire de la confédération. Il est borné à l'est par l'océan Atlantique depuis la baie de Fundy jusqu'à l'embouchure du rio del Norte. Il est borné

au sud d'abord par le cours du rio del Norte jusqu'au 32° degré de latitude, puis par une ligne tortueuse située au sud du rio Gila, et qui finit à San-Diego sur le grand Océan. Enfin il est borné à l'ouest par le grand Océan depuis San-Diego jusqu'à la baie de Funca¹.

La charpente orographique du territoire des États-Unis est formée : 1° par les montagnes Rocheuses et les monts de la Californie, qui en sont l'avant-terrasse; 2° par la longue série de collines ou de petits plateaux qui séparent les eaux du golfe du Mexique de celles de la mer d'Hudson et de l'océan Atlantique; 3° par la chaîne latérale des Alleghany, qui se rattachent très-imparfaitement à cette série de collines.

Les montagnes Rocheuses sont aussi peu connues dans la partie qui appartient aux États-Unis que dans l'Amérique anglaise; elles traversent des territoires encore déserts ou mal explorés, et paraissent se composer de vastes plateaux hérissés de groupes de hauteurs dont quelques-uns conservent de la neige perpétuelle; leur traversée présente généralement de grandes difficultés. Ces montagnes n'ont qu'un petit nombre de contre-forts bien marqués, surtout du côté de l'est, où commencent presque immédiatement les grandes plaines du Missouri. On trouve néanmoins de ce côté la chaîne du *Wind-River*, qui sépare le haut Missouri de son affluent, la Platte. Du côté de l'ouest, les contre-forts sont parallèles à la chaîne principale; ils sont peu importants, mal connus, et paraissent se rattacher à la *Sierra-Nevada* ou *montagnes Neigeuses*, parallèles à la côte, qui ont elles-mêmes pour avant-terrasse les *montagnes de la Côte* (*Coast-Range*), dans la Californie. La chaîne des montagnes Rocheuses, entre les sources du Missouri, du rio del Norte et du Colorado, prend le nom d'*Anahuac* ou de *Sierra-Verde*, et va se réunir ainsi aux montagnes du Mexique; on la dit haute de plus de 3,000 mètres. Il s'en détache à l'est un long contre-fort qui encaisse la rive gauche du rio del Norte; ses points les plus élevés ont 3,600 mètres, et lui-même envoie dans le Texas et les États d'Arkansas et de Missouri de nombreux rameaux ayant de 3 à 400 mètres de hauteur. Le plus remarquable de ces rameaux est celui qui porte le nom de monts *Ozarks*, et finit vers le confluent du Missouri dans le Mississipi. Nous avons, dans les généralités de l'Amérique, donné un aperçu de la constitution géologique de toutes ces montagnes.

Nous avons aussi parlé de la série de collines et de plateaux qui séparent les eaux de la mer d'Hudson et de l'océan Atlantique de celles du golfe du Mexique. C'est un des plus remarquables faits de partage qui soient sur le globe par l'immense quantité d'eaux qui s'en déverse : il donne source à plus de 2,000 rivières. Il ne s'en détache que de très-faibles contre-forts : le plus remarquable est celui qui sépare les eaux du haut Missouri de celles du haut Mississipi : les Américains l'appellent d'un nom français : *plateaux* ou *coteaux du Missouri*. La partie la plus orientale de cette longue série de collines longe par des ondulations peu marquées les grands lacs du Saint-Laurent, dont elle sépare les eaux de celles du Mississipi, et elle se réunit insensiblement à la chaîne des Alleghany.

¹ Ces limites ont été déterminées par le traité du 20 octobre 1818, qui a marqué la frontière du territoire de la baie d'Hudson; par celui du 9 août 1842, qui a marqué la frontière du Canada et du Nouveau-Brunswick; par celui de 1847, qui a marqué la frontière du territoire de l'Orégon, enfin par celui de 1853, qui a marqué la frontière du Mexique.

Les *Alleghany*s, ou plus exactement les *Apalaches*, forment un système de montagnes bien connu, bien complet, mais dont l'élévation est médiocre, puisqu'elle est ordinairement de 800 mètres. Cependant les points culminants atteignent plus de 2,000 mètres, et ils se trouvent dans les extrémités du système, au nord et au sud; quant au milieu, il présente une dépression considérable et ne s'élève qu'à 500 mètres. Ce système peut être considéré comme un large et triple plateau qui court du sud-ouest au nord-est dans une étendue de 1,200 kilomètres, entre les terres basses qui bordent l'océan Atlantique et les grandes plaines du bassin du Mississipi. Ce plateau est soutenu de chaque côté par des chaînes de montagnes et traversé par de nombreux rameaux parallèles aux chaînes principales et qui s'y rattachent. Sa largeur est d'environ 100 à 200 kilomètres. Le premier degré est une terrasse rocheuse éloignée de 50 à 60 kilomètres de la côte atlantique; elle n'a guère dans le sud que 100 à 150 mètres de hauteur, mais elle se relève graduellement au nord jusqu'à 600 mètres. Elle se compose de nombreux chaînons parallèles, ayant une direction commune vers le nord, et désignés sous les noms de *Hautes-Terres*, *montagnes Vertes*, *monts Tom*, *monts de Lyme*. Ces deux derniers sont considérés comme la suite des *montagnes Blanches*, qui couvrent l'État de New-Hampshire et forment le groupe le plus élevé des Apalaches.

A l'ouest de cette première terrasse se trouve celle des *montagnes Bleues*, qui commence dans l'Alabama et finit dans le Canada, en traversant ainsi tout l'est des États-Unis dans une étendue de 1,500 kilomètres. Dans le Massachussets, elle prend le nom de monts *Taghounac*, et forme la limite occidentale d'une haute vallée, bornée à l'est par les montagnes *Vertes* du Connecticut. La réunion de ces deux branches constitue les montagnes *Vertes* du Vermont, qui se prolongent par les montagnes *Blanches* du New-Hampshire. Celles-ci ont pour point culminant le mont *Washington* (4,897 m.).

Au delà des montagnes Bleues se trouve un plateau bordé à l'ouest par la chaîne proprement dite des *Alleghany*s. Il a plus de 600 kilomètres d'étendue depuis les hautes terres de l'Alabama jusqu'à l'État de New-York; son élévation augmente graduellement du sud au nord, et va de 2 à 300 mètres jusqu'à 5 et 600. Ce plateau est traversé par plusieurs chaînes de montagnes: la principale se nomme *Katatin*, commence dans l'État de New-York, tourne au sud-ouest, sépare la Caroline du Nord du Tennessee, prend les dénominations de monts *Bald*, *Smoky* et *Unaka*, où se trouvent ses points culminants, et finit au sud du Tennessee. Les monts *Katatin* ont pour prolongement septentrional les monts *Casthill*, qui se partagent en deux branches: celle du nord-est, sous le nom de *Land's-Heights* (hautes terres) et d'*Alleghany*s, sépare les eaux du Saint-Laurent de celles de l'Hudson et du lac Champlain; celle du nord-ouest va se réunir au sud du lac Ontario avec le faite de partage des eaux entre le golfe Saint-Laurent et le golfe du Mexique.

Au delà des monts *Alleghany*s, on trouve la grande terrasse occidentale du système apalache moins élevée et beaucoup moins étendue que la terrasse atlantique. Elle est coupée par des canaux profonds, où coulent les eaux qui se dirigent vers l'ouest. Plusieurs chaînes de montagnes ou de collines la traversent et lui donnent jusqu'à une certaine distance de la crête principale un caractère montueux. La prin-

principale de ces chaînes est celle des monts *Cumberland*, qui traverse une partie du Kentucky et du Tennessee. Dans la Pensylvanie, les monts *Laurel* et *Chesnut* forment une prolongation des Alleghanys vers l'ouest, et s'étendent aussi dans la partie nord de la Virginie; ils ont des sommités qui atteignent 2,000 mètres.

Les Apalaches ou Alleghanys présentent une grande variété de climats et de productions végétales; leurs richesses minérales sont partout d'une facile exploitation: enfin elles sont traversées sans grande difficulté par une infinité de routes, de canaux et de chemins de fer.

Selon Volney, la chaîne des montagnes Bleues se compose principalement de grès, et ce serait une raison pour la distinguer entièrement des hauteurs granitiques dans la Nouvelle-Angleterre, le Vermont et le Nouveau-Brunswick. Il est vrai qu'un géologue américain, Maclure, affirme que les *formations primitives* occupent sans interruption une zone qui s'étend en longueur depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux confins de la Floride, et qui varie de largeur depuis 80 jusqu'à 600 kilomètres; elle longerait immédiatement l'océan Atlantique depuis le cap Gaspé jusqu'au cap Codd, et laisserait ensuite entre elle et la mer une zone alluviale qui, augmentant successivement de largeur, s'étend jusqu'au golfe du Mexique. Cette zone primitive, dit-il, s'élève en pentes plus ou moins escarpées vers la crête de la chaîne orientale des Alleghanys; elle est composée de granit, de gneiss, de schistes micacé et argileux, de calcaire et de trapp, de serpentine, de porphyres, de sienite, de quartz, de schiste siliceux, de gypse et de schiste novaculaire; les couches se relèvent généralement du sud-est vers le nord-est, sous un angle de plus de 45 degrés, en formant des montagnes qui ont leur sommet tantôt arrondi, tantôt taillé en pyramide. Les minéraux et les métaux abondent dans cette zone; on y a découvert des grenats, la staurolite, l'épidote, diverses roches magnésiennes, l'émeraude, le granit graphite, le feldspath adulaire, la tourmaline, l'amphibole, l'arragonite, le sulfure de fer, le fer oxydé magnétique, la plombagine, le molybdène, le cobalt blanc, le cuivre gris, le zinc sulfuré, et trois variétés de titane. « Cette zone primitive, continue le géologue américain, n'est pas sans mélange; elle est traversée dans le sens de la longueur par une autre petite zone de formation secondaire, large de 15 à 25 milles, qui se montre d'abord dans la vallée inférieure du Connecticut, mais qui reparait à l'ouest de la rivière Hudson, coupe les rivières de Rauton, de Delaware, de Schukill, de Susquehannah, de Potomac, et qui finit au Rappahannock en Virginie. Cette formation secondaire, interposée au milieu de la zone primitive, est composée de grès ancien, de calcaire, d'agglomérat siliceux, mêlé avec des cailloux quartzeux, des roches amphiboliques et de wacke, recouvrant ordinairement le grès sur les hauteurs. Un sillon de terrain de transition, qui, au nord, a 15 milles de largeur, et vers le sud seulement 2, s'étend depuis le Delaware jusqu'aux sources du Roanoke, côtoie au sud-est la petite zone de formation secondaire, et, l'ayant coupée vers le Potomac, la côtoie de nouveau vers le nord-ouest. Ce sillon est composé de calcaire à petits grains, appartenant à des couches de grauwacke, et mêlé avec la dolomite, le silex, un marbre blanc grainé, le spath calcaire. Entre la petite zone secondaire et le sillon de terrain de transition, on trouve, à 12 milles de Richmond, un banc de houille de 20 milles de long sur 10 de large, reposant dans un bassin oblong sur la roche

granitique, mêlé de grès blanchâtre et d'argile schisteuse, ayant des impressions végétales¹. »

Maclure trace la zone des *terrains de transition* immédiatement à l'ouest de la primitive; il lui donne une largeur de 35 à 70 kilomètres, et une inclinaison de 45 degrés vers l'ouest. Cette zone occupe, généralement parlant, le milieu du plateau entre la chaîne orientale, dont elle forme le revers à l'ouest, et les pieds de la chaîne occidentale; mais, au sud, elle traverse les Alleghanys, et vient expirer aux confins des plaines de la Floride. Le calcaire de transition, la grauwacke et le schiste siliceux occupent ordinairement les vallées; les agrégations quartzeuses, parmi lesquelles on trouve une sorte de pierre meulière, des ossements de quadrupèdes et des débris d'animaux marins, constituent la pente des montagnes. Cette zone n'a offert d'autres minéraux que le fer en couches sous la forme de pyrite, le plomb en masse sous la forme de galène, quelques couches d'anthracite, accompagnées de schiste alumineux et de veines de sulfate de baryte.

La zone de *formation secondaire* commence derrière celle de transition, et s'étend jusque vers les lacs, le Mississippi et l'Illinois, sur une surface de 350 à 900 kilomètres. Les couches de cette zone, dit Maclure, sont presque horizontales partout où elles n'ondoient pas avec le terrain, comme, par exemple, dans les parties élevées de la chaîne occidentale qui s'y trouvent comprises. Cette zone est formée à la surface de grès ancien, de calcaires et de gypses stratifiés de deux époques différentes, de grès dit de formation *tertiaire*, de sel gemme, de craie, de houille et de trapp ou basalte stratiforme d'une origine très-récente. Le fondement de toutes ces couches paraît être un immense lit de calcaire secondaire de toutes les nuances. La rampe occidentale des monts Alleghanys présente en outre une grande couche de houille qui, accompagnée de grès et d'argile schisteuse, s'étend depuis les sources de l'Ohio jusqu'à celles du Tombighi. Cette zone entière est peu fournie en minéraux; on n'y a trouvé que du fer argileux et du sulfure de fer.

Tout autour de ce noyau d'ancienne terre s'étend, depuis le cap Codd jusque dans la Floride, et de là le long des deux rives du Mississippi jusqu'au confluent du Missouri, et même un peu au delà, une zone de *dépôt d'alluvions*, composée, généralement parlant, de couches de sable, d'argile et d'autres terres meubles, entremêlées de dépôts de coquillages, dont la succession et l'épaisseur différente indiquent plusieurs séjours consécutifs de l'Océan. Mais cette zone est elle-même subdivisée en deux bandes, l'une très-peu élevée au-dessus de la surface actuelle de la mer, et dans laquelle les rivières éprouvent l'influence de l'eau salée, qui, à chaque haute marée, se mêle à leurs flots; l'autre commençant à 100, à 150 et à 200 kilomètres des bords de la mer, par des collines ou dunes sablonneuses élevées de 50 à 70 mètres, et derrière lesquelles le sol présente des ondulations et quelques roches de transport. Il paraît que la bande la plus élevée de la zone alluviale, devenue plus large à mesure qu'elle avance vers le sud, forme le dos de la péninsule de la Floride orientale. Les parties les plus basses de l'une et de l'autre bande sont composées d'un limon fertile charrié par les rivières.

¹ Maclure, Mémoire sur la géologie américaine, dans les *Transactions philosophiques de Philadelphie*, tome VI, page 41.

§ II. COURS D'EAU DE L'Océan ATLANTIQUE. — D'après la charpente orographique que nous venons de tracer, le territoire des États-Unis se partage en trois versants : 1° de l'océan Atlantique ; 2° du golfe du Mexique ; 3° du grand Océan.

Le versant de l'océan Atlantique, large au midi, étroit au nord, coupé d'une infinité de rivières, ayant des montagnes peu élevées, de riches coteaux, des plaines magnifiques, est un des plus beaux pays du monde : c'est le mieux peuplé, le mieux cultivé, le plus civilisé de toute l'Amérique ; la côte est généralement bordée de lagunes, ouverte par de nombreux golfes, bordée de petites îles.

Nous ne dirons rien des innombrables cours d'eau qui du territoire de l'Union s'écoulent dans les lacs ou le fleuve du Saint-Laurent : ils sont tous très-courts et présentent les caractères des rivières que nous avons décrites dans le Canada. Mais si nous partons de la frontière du Nouveau-Brunswick, nous trouverons, tombant directement dans l'océan Atlantique :

1° Le *Sainte-Croix*, qui forme la limite de l'Amérique anglaise et des États-Unis, et finit dans la baie de Passamaquoddy ;

2° Le *Penebscot*, qui traverse l'État du Maine et finit dans la large et profonde baie de Penebscot ;

3° Le *Connecticut*, qui sépare le Vermont du New-Hampshire, traverse le Massachusetts dans une belle et riche vallée, et finit dans le détroit de Long-Island, après un cours de 500 kilomètres, navigable seulement pendant 60 kilomètres ;

4° L'*Hudson* descend des hauteurs qui encaissent le lac Champlain, coule du nord au sud et se termine dans la baie de New-York. C'est un fleuve large et profond, qui ressemble à un magnifique canal taillé régulièrement au milieu des rochers qui le bordent. Il communique avec le lac Champlain, et de là avec le Saint-Laurent par le canal de Sandy-Hill, et par le Grand-Canal avec les lacs Érié et Ontario. Son affluent le plus considérable est le *Mohawk*, le long duquel est pratiqué le Grand-Canal, qui a 500 kilomètres de circuit.

5° Le *Delaware* descend du nord au sud en séparant la Pensylvanie des États de New-York et de New-Jersey. Il passe à Trenton, Philadelphie et Wilmington, reçoit le *Lehigh* et la *Schulkill*, et se jette dans la baie de Delaware. Les vaisseaux de ligne le remontent jusqu'à Philadelphie.

6° La *Susquehannah* est formée de deux grandes branches qui viennent des monts Kittatin. La *Juinata* et la *Swetara* ou *Kittateng* sont ses affluents les plus remarquables. Elle se jette à l'extrémité de la baie Chesapeake, après avoir arrosé l'État de Pensylvanie. Un système de canaux qui a près de 1,500 kilomètres de développement l'unit avec l'Ohio. La baie *Chesapeake* est un des points les plus remarquables du globe ; elle creuse profondément le continent du sud au nord dans une longueur de 280 kilomètres sur une largeur de 40 à 120. Sa position centrale, les nombreuses rivières qu'elle reçoit, la multitude et l'excellence de ses ports lui donnent une importance incalculable ; c'est par elle qu'on peut atteindre l'Union au cœur : aussi son entrée est-elle fermée par un système de défense presque impossible à forcer. Elle est séparée de la baie Delaware par une grande presqu'île, et réunie à elle par un canal navigable pour des navires de 300 tonneaux, creusé à travers cette même presqu'île.

7° Le *Patapsco* traverse l'État de Maryland et se jette au fond de la baie Chesapeake, après avoir arrosé Baltimore.

8° Le *Potomac*, autre tributaire de la même baie, descend des Alleghanys, court entre cette chaîne et celle des montagnes Bleues du sud-ouest au nord-est, tourne au sud-est en servant de limite à la Virginie et au Maryland, enfin passe à Washington, capitale de l'Union, jusqu'où elle est navigable pour les plus grands vaisseaux. Un canal de 420 kilomètres la réunit à l'Ohio. La *Shenandoah* et la *Monocacy* sont ses deux branches principales.

9° Le *Fork* prend sa source près de Charlottenville, et se forme de la réunion de la *Pamunky* et de la *Mattaponey*, navigables toutes deux. Il se jette dans la baie Chesapeake, qui reçoit encore le *Rappahannok*.

10° Le *James* est formé du *Jackson* et du *Cowpasture*. Il prend une grande largeur et aboutit à la rade de Hampton, bassin ou port naturel situé à l'entrée de la baie Chesapeake. Ses principaux tributaires sont le *Calpasture* et l'*Élisabeth*, large et courte rivière.

11° Le *Roanoke*, formé du *Staunton* et du *Dan*, rendu navigable au moyen de travaux importants, se jette dans le détroit d'Albemarle.

12° Le *Cap Fear*, qui traverse des pays insalubres et stériles, reçoit plusieurs affluents, entre autres le *Haw* et le *Deep*.

13° Le *Great-Pedee* arrose les deux Carolines, et reçoit dans son parcours le *Lynch-Creek*, le *Little-Pedee* et la rivière Noire. Il est navigable pendant plus de 250 kilomètres, et porte le nom de *Yadkin* dans la Caroline du Sud.

14° La *Santee*, formée par la réunion de la *Watteree* et de la *Congaree* : celle-ci reçoit la *Saluda*; celle-là commence par porter le nom de *Catawba*. Chacune des deux branches est plus large que la rivière formée par leur réunion.

15° La *Savannah* coule du nord-ouest au sud-est, et sépare la Caroline du Sud de la Géorgie; les bâtiments la remontent jusqu'à Augusta.

16° L'*Altamaha* est formé de l'*Oakmulgee* et de l'*Okonee*, qui descendent des monts Cherockis; son cours est d'environ 125 kilomètres et navigable.

17° Le *Saint-Jean*, qui a 400 kilomètres de long, parcourt la Floride du nord au sud. Il porte le nom de *Ocklawaha* dans la partie supérieure, et traverse plusieurs lacs, dont le plus remarquable est le lac *Georges*.

§ III. COURS D'EAU DU GOLFE DU MEXIQUE. — 1° L'*Apalachicola* descend des monts Apalaches et finit près du cap Saint-Blaise; elle sépare l'Alabama de la Géorgie, a environ 650 kilomètres de cours et est en grande partie navigable. Son affluent principal est le *Flint*.

2° Le *Mobile* et l'*Alabama* se jettent dans la profonde baie de Mobile, après avoir arrosé l'État d'Alabama; tous deux descendent des Apalaches; des canaux naturels réunissent leurs eaux un peu avant qu'ils arrivent à la mer, mais ils n'en conservent pas moins une embouchure distincte. L'Alabama, le plus oriental, est rapide, large et profond; il est formé principalement de la réunion de la *Talapoosa* avec la *Coosa*, nommée *Étowah* dans la partie supérieure de son cours. Le *Mobile*, qui coule au sud-sud-est, porte le nom de *Tombekbee* avant sa réunion à l'Alabama.

3° La *Perle*, longue de plus de 300 kilomètres, est navigable pendant les trois quarts de son cours. Elle tombe dans le lac Borgne à l'est du lac Pontchartrain.

Nous arrivons ainsi aux embouchures du Mississipi, l'un des plus grands fleuves du monde, et dont le bassin occupe plus de la moitié du territoire de l'Union. Ce bassin est enceint à l'ouest par les montagnes Rocheuses, au nord par la série de hauteurs qui sépare les eaux du golfe du Mexique de celles de la mer d'Hudson, à l'est par le système des Apalaches. Ce grand fleuve est formé de trois cours d'eau : le Missouri à l'ouest, le Mississipi au nord, l'Ohio à l'est. Le Mississipi, quoique le moins étendu des trois, est pourtant considéré comme le principal.

Le *Mississipi*, appelé par les Indiens *Meschacébé* (père des eaux), prend sa source dans le plateau marécageux et criblé de lacs d'où nous avons vu naître la rivière Rouge au nord et la rivière de Saint-Louis à l'est. Il paraît sortir du petit lac *Itasca*, qui est élevé de 512 mètres au-dessus de la mer. Il réunit les eaux des lacs *Cass*, *Winibigoshish*, *Leech* et de plusieurs autres, coule d'abord à l'orient, où se trouvent les chutes de Pecagama, puis au sud-ouest, où il reçoit le tribut de la *Red-Eye* ou source Rouge, et prend enfin une direction générale du nord au sud, interrompue plusieurs fois par d'immenses inflexions, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest. Par la chute pittoresque de Saint-Antoine, 300 kilomètres au-dessous de sa source, il quitte son plateau natal pour entrer dans une vaste plaine, où, désormais navigable pour les bateaux à vapeur jusqu'à son embouchure, il est grossi de l'énorme volume d'eau que lui amènent ses nombreux tributaires. Depuis les chutes de Saint-Antoine jusqu'à la mer (1,440 kil.), il double l'étendue de son cours (3,000 kil.) par ses sinuosités. Ses eaux rapides minent incessamment à chaque détour les terres qui font obstacle à son impétuosité; les rives continuellement fouillées finissent par s'écrouler dans le fleuve avec les arbres qu'elles supportent, et qui, emmenés par le courant, puis arrêtés dans les bas-fonds, deviennent la cause la plus sérieuse des dangers que présente la navigation. Unis par des lianes, cimentés par des vases, ces débris des forêts deviennent des îles flottantes; de jeunes arbrisseaux y prennent racine; les serpents, les oiseaux, les caïmans viennent se reposer sur ces radeaux verdoyants, qui arrivent quelquefois jusqu'à la mer, où ils s'engloutissent. Mais voici qu'un arbre plus gros s'est accroché à quelque banc de sable et s'y est solidement fixé; il étend ses rameaux comme autant de crocs auxquels les îles flottantes ne peuvent pas toujours échapper; il suffit souvent d'un seul arbre pour en arrêter successivement des milliers : les années accumulent les unes sur les autres ces dépouilles de tant de lointains rivages; ainsi naissent des îles, des péninsules, des caps nouveaux qui changent le cours du fleuve, et quelquefois le forcent à s'ouvrir de nouvelles routes. « Il est aujourd'hui contenu dans une grande partie de son parcours, mais il est des points nombreux encore où l'homme a reculé jusqu'ici devant la grandeur de la tâche. Le bateau circule alors au milieu d'arbres élevés, sans que le voyageur puisse reconnaître la terre qui les supporte. Au confluent de l'Ohio, ce spectacle de terres submergées et de forêts ensevelies dans le courant prend des proportions gigantesques. Les deux cours d'eau réunis n'embrassent pas moins de 30 milles en largeur sur une longueur considérable. Plus bas, le Mississipi rentre dans son lit pour s'épancher de nouveau aux confluent de l'Arkansas et de la rivière Rouge, et achever de là sa course majestueuse jusqu'à la mer, contenu qu'il est par les digues que les riverains ont dressées ¹. »

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis*. 1855.

La manière dont le fleuve s'écoule dans le golfe du Mexique offre des singularités très-remarquables. Outre une embouchure principale et permanente, il s'y forme des canaux d'écoulement qui changent souvent de direction ; car le niveau des eaux est, dans la plus grande partie de la basse Louisiane, plus élevé que celui de la contrée voisine ; et elles ne sont retenues que par de faibles digues de terres légères et friables de 5 à 6 pieds de hauteur. Mais ce sol, si bas par rapport au fleuve, a cependant de toutes parts une pente faible, à la vérité, mais non interrompue, vers la mer ; ainsi les eaux, en se débordant, ne trouvent aucun obstacle et s'écoulent vers la mer assez paisiblement. Les canaux d'écoulement, dits les bras de *Tchafalaya*, des *Plaqueminiers* et de la *Fourche* à l'ouest, et le bras d'*Iberville* à l'est, existent en tout temps et embrassent une espèce de delta composé de terrains meubles, soit limoneux, soit sablonneux.

Le Mississipi n'éprouve point de marées, à cause des nombreuses tortuosités de son cours ; d'ailleurs les vents n'y sont point constants ; ainsi il est extrêmement difficile de le remonter, surtout pendant les crues qui ont lieu dans les six premiers mois de l'année. Les villes principales qu'il arrose sont : Saint-Paul, au-dessous du saut Saint-Antoine, Saint-Louis, au-dessous du confluent du Missouri, Memphis, Natchez, Bâton-rouge, enfin la Nouvelle-Orléans. Il traverse ou sépare les États de Minnesota, de Wisconsin, d'Iowa, d'Illinois, de Missouri, de Tennessee, d'Arkansas, de Mississipi, de la Louisiane. Il a de 300 à 900 mètres de largeur depuis le saut Saint-Antoine jusqu'à son confluent avec l'Illinois ; à sa jonction avec le Missouri, il a 2,500 mètres, et au confluent de l'Arkansas, 4,500. Vers son point de réunion avec l'Ohio, il a 15 à 20 mètres de profondeur, et 60 à 80 entre la Nouvelle-Orléans et le golfe du Mexique. A l'époque des hautes eaux, ce fleuve et ses affluents présentent plus de 10,000 kilomètres de cours d'eau navigables par bateaux à vapeur, dont 1,000 sur l'Ohio, 1,800 sur le Missouri, 4,500 sur la rivière Rouge, 1,000 sur le Mississipi.

Les affluents de gauche du Mississipi sont :

1^o Le *Sainte-Croix*, qui prend sa source près de l'extrémité occidentale du lac Supérieur ; il sépare le Minnesota du Wisconsin, coule du nord au sud, et a son confluent dans le lac Pepin, expansion remarquable du fleuve au-dessous des chutes de Saint-Antoine.

2^o La *Chippeway* se rend également dans le lac Pepin ; elle est formée de nombreux tributaires qui descendent tous du nord-est.

3^o Le *Wisconsin* est large, rapide, peu profond ; il traverse presque tout l'État de Wisconsin, et est navigable pendant la plus grande partie de son cours, estimé à 500 kilomètres.

4^o L'*Illinois* est formé de trois importants affluents : le *Plein*, le *Page* et le *Kankakee* ; son cours sinueux de 400 kilomètres suit une direction du nord-est au sud-ouest, et vient aboutir dans le Mississipi un peu au-dessus du confluent du Missouri. Il porte encore de forts bateaux à vapeur à 300 kilomètres de son embouchure, et est navigable pour de petites embarcations presque jusqu'à ses sources, qui sont voisines du lac Michigan.

5^o L'*Ohio*, que les Français nommaient *Belle-Rivière*, est formé par l'*Alleghany* au nord, qui descend des rochers du lac Érié, et par la *Monongahela* au sud, qui descend

des monts Alleghany : toutes deux sont remontées sur une grande partie de leur cours par les bateaux à vapeur ; elles se réunissent à Pittsburg. Alors l'Ohio coule du nord-est au sud-ouest, en séparant les États d'Ohio, d'Indiana et d'Illinois des États de Virginie et de Kentucky, et en arrosant Mariette, Louisville, etc. Peu de rivières lui sont comparables pour la tranquillité du courant et l'égalité du cours. Sa largeur moyenne est de 8 à 900 mètres, et le seul obstacle que rencontre sa navigation sur un parcours de 1,500 kilomètres est un rapide de 7 à 8 mètres de chute aux environs de Louisville, qu'un canal permet de franchir. L'importance de cette rivière est immense, à cause des communications qu'elle ouvre entre les États voisins de la mer ou des lacs et ceux du bassin du Mississipi. C'était par elle qu'autrefois les Français, maîtres du Canada et de la Louisiane, voulaient acquérir la domination de toute l'Amérique du nord. Avec ses affluents, elle présente 4,800 kilomètres de voies navigables par bateaux à vapeur. Ces affluents sont : 1° le *Scioto*, à droite, qui passe par Columbus et finit à Portsmouth ; c'est sur lui qu'aboutit le grand canal de l'Ohio, qui joint cette rivière avec le lac Érié, et fait communiquer le fleuve Saint-Laurent avec le Mississipi, et Québec avec la Nouvelle-Orléans ; sa longueur est de 560 kilomètres. — 2° Le *Kentucky*, à gauche, arrose Francfort. — 3° Le *Wabash*, à droite, sépare l'État d'Indiana de celui d'Illinois, et reçoit la *rivière Blanche*, qui passe à Indianapolis : il est navigable pendant 600 kilomètres au moyen d'un canal qui le met en communication avec le lac Érié. — 4° Le *Tennessee* ou *Cherokee*, l'affluent le plus considérable de l'Ohio, sort des monts Alleghany, coule au sud-est, suit longitudinalement la grande vallée qui constitue le Tennessee occidental, traverse l'Alabama, rentre dans le Tennessee en se dirigeant au nord et va se réunir à l'Ohio ; il est navigable pendant près de 1,500 kilomètres ; les bateaux à vapeur ne peuvent cependant le remonter au delà de Florence, c'est-à-dire jusqu'à 450 kilomètres. Des bas-fonds, appelés *muscle shoals*, interrompent la navigation à partir de cette ville sur une longueur de plus de 20 milles. — 5° Le *Cumberland* sort des montagnes du même nom, passe à Nashville, et, après un cours de 780 kilomètres, il se réunit à l'Ohio auprès du confluent du Tennessee. Il est sujet à des crues considérables, et sa navigation est obstruée à l'époque des basses eaux.

Les affluents de droite du Mississipi, au-dessus du confluent du Missouri, sont très-nombreux, mais peu considérables ; ils descendent de hauteurs marécageuses interposées entre le Missouri et le Mississipi, et auxquelles les Américains ont conservé les noms français de *coteaux* ou *plateaux des Grands Bois*, *coteaux* ou *plateaux des Prairies*. Les plus importants sont le *Saint-Pierre*, qui a 800 kilomètres de cours, l'*Iowa*, la *rivière des Moines*, etc. Ensuite vient le Missouri.

Le *Missouri* descend des montagnes Rocheuses par de nombreuses sources ; il coule d'abord du sud au nord, puis de l'ouest à l'est en ramassant les eaux d'une multitude de rivières et en traversant les pays des Indiens Pieds-Noirs, Assinaboins, Mandans, etc. Arrivé au fort Mandan, c'est-à-dire vers la latitude des sources du Mississipi, il a déjà parcouru 900 kilomètres, et alors il change brusquement de direction ; là, ses eaux tombent successivement de rochers élevés de 20 à 30 mètres, et en moins de 25 kilomètres il s'abaisse ainsi de 100 à 120 mètres en roulant ses eaux entre deux murailles de basalte élevées de 240 mètres. Il coule alors tantôt au

sud, tantôt au sud-est en séparant les territoires de Minnesota et d'Iowa d'avec celui de Nebraska ; puis il traverse l'État de Missouri en arrosant Jefferson, et aboutit dans le Mississippi après une course de 3,700 kilomètres, dont plus de 1,500 sont navigables. Sa largeur atteint parfois 1,800 mètres, mais elle varie ordinairement entre 300 et 500 mètres. Sa profondeur varie également beaucoup, mais son cours est souvent embarrassé par les sables que lui apportent ses affluents et les dépôts des terres molles et profondes dans lesquelles son lit est creusé.

Les affluents du Missouri sont nombreux. Ceux de droite descendent des coteaux ou plateaux des Prairies : le plus considérable est le *Tchansansan* ou la *rivière à Jacques*, qui vient du nord et peut être remontée pendant 450 kilomètres. Ceux de gauche sont beaucoup plus importants. Nous citerons : la *Yellow-Stone* ou la *Pierre-Jaune* qui sort du lac Sublettes, au pied des montagnes Rocheuses ; elle se grossit du *Big-Horn* ou *Wind* et de la *Tongue*, qui viennent des collines Noires, rameau des montagnes Rocheuses ; elle se termine vers le fort Union, après un cours de 1,400 kilomètres. Il faut nommer ensuite le *petit Missouri*, la *rivière des Terres-Blanches*, la *Rapide* ou *Qui court*, qui a au moins 800 kilomètres. Puis vient la *Platte* ou *Plata*, dont la vallée forme la route naturelle de l'émigration américaine vers l'ouest ; elle descend des montagnes Rocheuses, dont les eaux lui sont amenées par deux branches principales, coule vers l'est pendant 1,600 kilomètres, a une navigation difficile et un lit embarrassé d'îles et de sables. Enfin vient le *Kansas*, qui naît dans un contrefort des montagnes Rocheuses, traverse le pays des Indiens Kansas, reçoit plusieurs affluents importants qui viennent tous du nord-ouest, et finit après un cours d'environ 1,200 kilomètres en partie navigable.

Après le Missouri, le premier grand affluent du Mississippi est l'*Arkansas*, qui sort des montagnes Rocheuses, près des sources du rio del Norte ; d'abord large et profond, il diminue peu à peu en traversant d'immenses plaines de sables, et devient guéable 200 kilomètres après sa naissance. Plus bas il reçoit de nombreux tributaires, mais leurs eaux saturées de sel rendent celles de l'Arkansas impropres à la boisson, et font de cette vaste contrée un pays désolé où les Américains ont confiné les Indiens Osages, Cherokees, etc. ; plus loin il s'encaisse de nouveau et devient navigable, mais après 200 kilomètres il inonde les terres basses qui s'étendent jusqu'au Mississippi, en formant d'innombrables cours d'eau qui serpentent sur le territoire de l'État d'Arkansas. Son cours est d'environ 2,000 kilomètres. Ses affluents principaux sont la *Grande-Rivière*, le *Vermillon* et la *Canadienne*, qui compte elle-même de nombreux affluents.

La *rivière Rouge* est le dernier grand affluent de gauche du Mississippi ; elle sort des montagnes du Nouveau-Mexique, près de Santa-Fé, à 1,500 kilomètres environ de son embouchure. Elle se grossit de nombreux affluents qui ont un développement de plus de 2,000 kilomètres, coule ensuite dans un lit large et profond, et devient accessible aux plus forts steamers jusqu'aux limites de la Louisiane ; là, la navigation est interrompue par un *raft* (radeau), amas d'arbres séculaires, enchevêtrés les uns dans les autres, reliés par les lianes et les racines d'arbres nouveaux qui y ont pris naissance. Tous les efforts tentés jusqu'ici ne sont pas parvenus à vaincre cet obstacle. Ce raft force en outre la rivière d'élargir son lit aux dépens du volume de ses eaux qui s'étendent sur une largeur de 25 milles, en formant une multitude de canaux et de lacs, véritable

dédale que les bateaux plats parviennent seuls à franchir. La rivière Rouge n'en offre pas moins à la navigation à vapeur un magnifique parcours de 600 kilomètres. Son embouchure à 100 kilomètres de la Nouvelle-Orléans s'effectue dans un immense marécage.

Les cours d'eau qui sont situés entre les embouchures du Mississipi et la frontière du Mexique appartiennent tous au Texas; la plupart, embarrassés de rapides ou obstrués à leur embouchure de barres dangereuses, présentent peu de ressources comme voies fluviales. Une petite partie de leur cours est seulement parcourue par des services réguliers de bateaux à vapeur.

La *Sabine* sépare le Texas de la Louisiane, a environ 400 kilomètres de longueur, et peut être remontée pendant 150 kilomètres. Elle forme le lac Sabine où elle reçoit le *Neches*.

La *Trinidad* paraît avoir 530 kilomètres de longueur dont 250 sont navigables. Ses bords sont fertiles, et c'est là que quelques Français exilés en 1815 cherchèrent à former l'établissement connu sous le nom de *Champ d'Asile*.

Le *rio Brazos* prend sa source au nord-ouest du Texas, et se jette dans la baie de San-Bernardo après un cours de 1,000 kilomètres dont 700 sont navigables. Ses eaux sont jaunâtres, et il a une largeur de 150 à 200 mètres.

Le *Colorado* prend sa source dans la Sierra-Obscure, sur le territoire des Indiens Apaches, coule du nord-ouest au sud-est à travers des pays déserts, passe à Austin et finit dans la baie de San-Bernardo après 700 kilomètres de cours, navigable pendant 400 kilomètres.

Le *Guadalupe*, le *San-Antonio*, le *rio Nueces* ont de 4 à 500 kilomètres de cours.

Le *rio Grande* ou *Bravo del Norte* prend sa source dans les montagnes Rocheuses à l'endroit où elles se bifurquent en deux grandes chaînes qui encaissent son haut bassin. Il traverse le Nouveau-Mexique du nord au sud, puis repoussé au sud-est par les pentes de la chaîne occidentale, il marque à partir du 36° degré de latitude jusqu'à son embouchure la limite des États-Unis et de la république mexicaine. Son cours est de 1,500 kilomètres. Ses affluents sont peu nombreux : le principal à gauche est le *Puerco*.

§ IV. COURS D'EAU DE L'Océan PACIFIQUE. — Le versant oriental des montagnes Rocheuses peut être divisé en trois bassins distincts : le bassin du *rio Colorado*, qui comprend l'Utah et le Nouveau-Mexique; le bassin du Sacramento et du Joaquin, qui comprend la Nouvelle-Californie; et enfin le bassin de la Colombia, ou territoires de Washington et de l'Orégon.

La Sierra-Nevada à l'ouest, la Sierra-Verde à l'est, et au nord une haute plaine couronnée de hauteurs, dessinent le bassin du *rio Colorado*, sorte de haut plateau, dont la partie occidentale est stérile, et dont les Mormons commencent à défricher la partie orientale. Le fleuve est formé de deux branches principales : la *rivière Verte*, la plus septentrionale, et la *grande Rivière*, grossie du *San-Juan* et du *petit Colorado*. La rivière Verte sort du pic Fremont élevé de 4,500 mètres (42°,30' latitude); la grande Rivière prend naissance à la base du pic Long; toutes deux repoussées par les pentes du grand plateau occidental élevé de 2,400 mètres, coulent vers le sud-ouest. Après leur confluent le fleuve tournant presque à l'ouest, reçoit à droite le *rio Virgen* et la *Mohave*, et descend vers le sud en marquant l'extrémité de la frontière

orientale de la Nouvelle-Californie; il reçoit à 60 kilomètres au-dessus de son embouchure le *rio Gila*, rivière considérable qui prend naissance à l'est dans les sierras Mogoyon et Blanca, et court dans une vallée étroite et profonde. Enfin il aboutit au golfe de Californie après un cours de 1,200 kilomètres.

Le plateau occidental dont nous venons de voir le principal bassin, entouré et coupé de montagnes élevées, renferme en outre plusieurs lacs et de nombreuses rivières sans écoulement. Ainsi, la rivière *Mary* ou *Humboldt* coule du nord-est au sud-ouest, et se perd dans un lac de même nom; la *Carson* traverse plusieurs petits lacs avant de tomber dans un plus grand; elle vient de la Sierra-Nevada; la *Nicollet* ou *Sevier*, que reçoit le lac du même nom, coule du sud au nord et passe non loin de la ville de Fillmore, bâtie à 1,600 mètres au-dessus de l'Océan; la *Bear* qui vient du nord, se rend dans le grand lac Salé, près duquel se trouvent les principales villes des Mormons.

Les rivières de la Californie sont : 1° le *rio Sabinos* ou *Buenaventura*, qui descend des monts de la Côte, et se jette dans la baie de Monterey après un cours de 120 kilomètres; 2° le *San-Francisco* formé du *Sacramento* et du *San-Joaquin*. Le Sacramento descend des monts Shasta, coule du nord au sud à travers un pays célèbre par ses *placers* d'or, arrose les villes nouvelles de Munroë, Fremont, Washington, Sacramento, etc., et se réunit au San-Joaquin, près de la baie de San-Francisco, après un cours de 600 kilomètres. Il reçoit une multitude d'affluents, la plupart navigables : le principal est le *Father*, qui passe à Marysville. Le *San-Joaquin* sort du lac Tulare, coule du sud au nord, et après un cours de 400 kilomètres va se réunir au Sacramento. Son lit est peu profond, et il est sujet à des débordements périodiques. Ses affluents sont embarrassés de rapides. L'ensemble de ces deux rivières, qui sont navigables pendant 100 ou 150 kilomètres pour des navires de 500 tonneaux, compose un magnifique amas d'eau qui se réunit à la baie profonde et tortueuse de San-Francisco. Le Sacramento et le San-Joaquin ayant des directions opposées et coulant l'un vers l'autre, semblent former une seule et même ligne d'eau dont le bassin est entièrement fermé de montagnes, excepté dans la baie de San-Francisco où se trouve la brèche par laquelle cette ligne d'eau trouve une issue. Ce long bassin de forme elliptique, enceint à l'est par la Sierra-Nevada, à l'ouest par les montagnes de la Côte, est un pays élevé, fertile, abondant en mines d'or et qui est appelé à de grandes destinées : il doit servir de trait d'union entre les États-Unis et l'Asie orientale.

Les territoires de l'Orégon et de Washington sont compris presque entièrement dans le bassin de la *Colombia* ou de l'*Orégon*.

La *Colombia* ou l'*Orégon* est formée de deux grandes branches qui se réunissent au fort Walla, le Lewis et l'*Orégon*. La première prend sa source dans les montagnes Rocheuses, non loin des sources du Missouri et du Colorado; elle coule d'abord vers le nord-ouest en faisant de nombreuses chutes, puis elle est forcée par les montagnes Bleues à gauche et les monts du Saumon à droite de se recourber à l'ouest, et c'est alors qu'elle se joint à l'*Orégon*. Ses affluents sont très-nombreux; le principal est la rivière du *Saumon*. Son bassin ouvre la grande route du sud-est au nord-ouest des États-Unis. L'*Orégon* proprement dit descend des montagnes Rocheuses vers 54° 40' de latitude nord et 116° de longitude ouest; il coule d'abord au nord, puis à l'ouest, et finit par avoir une direction sud-ouest. Il prend rapidement une grande largeur qui varie

de 1,600 à 4,800 mètres; mais après le confluent de l'Okonagan, il a des rapides très-fréquents, son lit se resserre et n'a plus que 40 à 50 mètres de large. Il reçoit de nombreux affluents, le *Koutanie*, le *Clark*, le *Spokane*, l'*Okonagan*, qui naissent dans des lacs. Après la réunion du Lewis, la Colombie prend une grande largeur, traverse par des chutes successives les montagnes de la Côte, passe au fort Vancouver et finit à Astoria après un cours de 1000 kilomètres, si l'on regarde le Lewis comme sa branche la plus éloignée. Son embouchure est encombrée de bancs de sable et de brisants dangereux.

§ V. LACS. — Dans la description du Canada, nous avons déjà fait connaître les grands lacs qui, au nord des États-Unis, forment comme une mer d'eau douce, et qui, dans la dernière guerre, sont devenus le théâtre de sanglants combats entre les Anglais et les Anglo-Américains. Nous devons ajouter quelques mots sur le lac *Michigan* qui appartient tout entier aux États-Unis, tandis que cette puissance n'occupe que la rive méridionale des autres. Ce lac, autrefois nommé lac *Dauphin* ou lac des *Illinois*, s'étend du sud au nord de 41° 8' à 46° de latitude. Il a 800 kilomètres de circuit, et dans certains endroits 240 mètres de profondeur. Il reçoit plusieurs cours d'eau sans importance; ses côtes très-sablonneuses n'offrent à peu près d'autre port ou abri que la baie *Verte*.

Le lac *Champlain*, que nous avons cité dans la description du Canada, appartient également tout entier aux États-Unis. Situé entre les États de New-York et de Vermont, il gèle ordinairement pendant trois mois d'hiver, mais ses glaces disparaissent en quelques jours. On lui donne 150 kilomètres de long sur une largeur de 3 à 10. A l'époque de la fonte des neiges, ses eaux subissent une crue de près de 9 mètres, qui se maintient jusqu'au mois de juin. Il reçoit les eaux de plusieurs rivières navigables et se décharge par le Sorel ou Richelieu dans le Saint-Laurent.

Le lac *George* a 36 kilomètres de long sur 1 à 4 de large, 130 mètres de profondeur sur quelques points, et un niveau de 80 mètres au-dessus du lac Champlain, dans lequel il se déverse par un canal naturel obstrué de chutes et de rapides. Il est parsemé d'îlots stériles.

On peut citer encore les lacs *Mumphramagog*, *Onéida*, *Seneca*, *Gayuga*, qui ont peu d'importance et sont fort poissonneux. Le territoire de Minnesota est couvert de lacs plus ou moins grands, d'où sortent les eaux supérieures de la rivière Rouge, du Mississippi et même du Missouri. La Louisiane présente également un grand nombre de lacs; mais les plus remarquables, le lac *Pontchartrain*, le lac *Sabine*, sont plutôt des baies profondes ou des expansions des fleuves, que de véritables lacs. La Floride possède le lac *Okeechabee*, qui paraît communiquer avec la Pease, laquelle se jette dans la baie Charlotte (golfe du Mexique). Les grands plateaux de l'ouest offrent aussi de nombreux lacs, dont quelques-uns sont très-remarquables par leur étendue ou leur position. Dans l'Utah, le grand lac *Salé* ou *Timpanogos*, est sans écoulement et reçoit la rivière Bear, ainsi que les eaux du lac Utah, plus méridional; il a environ 80 kilomètres de long sur 35 de large, et renferme plusieurs îles. Dans la Californie, le San-Joaquin sort du lac *Tulare* ou des Joncs, environné lui-même d'autres plus petits, le lac *Kern*, le lac *Cottonwood*, qui reçoivent tous deux de petites rivières.

A ces lacs il faut ajouter de nombreux marais, parmi lesquels on remarque le *Dismal Swamp*, qui s'étend dans la partie orientale de la Virginie et dans la Caroline

septentrionale ; il occupe une surface de 150,000 acres ; mais partout il est couvert d'arbres, de genévriers et de cyprès dans les parties les plus humides, et dans les plus sèches, de chênes blancs et de rouges, ainsi que de plusieurs espèces de pins. Ces arbres y sont d'une grandeur prodigieuse ; souvent l'espace entre leurs pieds est garni d'épaisses broussailles, différencé bien remarquable avec les forêts de l'Amérique septentrionale, où, en général, on ne trouve point de taillis. Il y croît aussi des roseaux et une herbe épaisse et haute, qui a la propriété d'engraisser promptement le bétail. Mais des troupes d'ours, de loups, de daims et d'autres animaux sauvages abondent dans cette forêt marécageuse. Un marais plus étendu, mais beaucoup moins connu, occupe une portion des côtes de la Caroline du Nord ; on l'appelle le Grand Marais des Caïmans ; les plantations de riz commencent à envahir les bords de cet immense marais.

§ VI. CLIMAT. — PRODUCTIONS. — Le climat des États-Unis est un des plus inconstants, des plus capricieux du monde ; il passe rapidement des frimas de la Norvège aux chaleurs de l'Afrique, de l'humidité de la Hollande à la sécheresse de la Castille. Un changement de 10° au thermomètre de Réaumur, dans la même journée, compte parmi les choses ordinaires. En passant sur la vaste étendue des glaces du continent, le vent du nord-ouest acquiert un haut degré de froid et de sécheresse ; celui du sud-est au contraire produit sur la côte de l'Atlantique des effets semblables à ceux du *sirocco* ; le vent du sud-ouest a le même effet dans les plaines situées à l'est des Apalaches, et lorsqu'il souffle, les chaleurs de l'été deviennent fréquemment excessives et étouffantes. Sur la côte de l'Océan Atlantique, les mêmes parallèles sont soumis à un climat plus froid en Amérique qu'en Europe. Le confluent même du Delaware est pris de glace pendant six semaines. Les glaces flottantes du pôle, qui arrivent jusque sur le grand banc de Terre-Neuve, sont sans doute les principaux conducteurs du froid dont l'action à l'ouest est rompue par la chaîne des Alleghanys. Le vent du nord-est, qui couvre toute la côte atlantique d'épaisses brumes ou de nuages pluvieux, n'apporte qu'un air frais et sec sur les bords de l'Ohio.

Malgré les brusques changements de température, il est reconnu que le pays est généralement très-sain, sauf certaines parties avoisinant le golfe du Mexique, où la fièvre jaune paraît endémique, sauf encore les localités où des circonstances locales ou passagères sont de nature à altérer la salubrité du climat, ainsi par exemple dans le voisinage de marais ou de terrains bas et marécageux. « Le froid de l'hiver, dit Warden, si rude dans les parties du nord, ne nuit point à la santé et n'empêche pas la longévité, et la chaleur de l'été est souvent rafraîchie par des orages et de la pluie. Les pluies sont beaucoup plus chaudes que dans presque toute l'Europe et ressemblent aux torrents des climats du tropique. La quantité moyenne d'eau qui tombe annuellement est plus grande d'un tiers qu'en Europe, mais il n'y a pas un aussi grand nombre de jours de pluie ; l'évaporation est de même plus prompte dans les États-Unis qu'en Europe ; il y a également plus de tonnerres et d'éclairs, et conséquemment l'air y est plus sec ¹. »

Les États-Unis, depuis les bords de l'Océan Atlantique jusqu'aux prairies où roule le Wabash, n'offrent qu'une immense forêt, interrompue, il est vrai, par les vastes

¹ *Description des États-Unis*, 1820.

plaines nues et ouvertes que la nature ou les incendies ont formées dans le Kentucky, dans le Tennessee et sur les bords des grands lacs du Nord. Les espaces conquis par la culture, quoique de jour en jour plus considérables aux environs des grandes villes et le long des rivières, ne forment pas encore la vingtième partie de la totalité du territoire. On peut diviser la végétation de l'Amérique-Unie en cinq régions, savoir : 1° la région du nord-est, marquée par l'embouchure du Connecticut et par le cours du Mohawk, affluent de l'Hudson ; les pins, les sapins et les autres arbres toujours verts du Canada y dominent. 2° La région des Alleghany, où le chêne rouge et noir, le hêtre, le peuplier-baumier, le bouleau noir et rouge, ombragent souvent les plantes et les arbustes du Canada, du moins jusque dans la Caroline du Nord ; les vallées entre les chaînes de montagnes sont renommées pour leur fertilité en céréales. 3° La région des collines orientales, comprenant les terres d'alluvion supérieures, depuis les montagnes jusqu'aux dernières chutes des rivières ; c'est là que croissent les érables rouges, les frênes rouges et noirs, les noyers, les sycomores, les acacias et les châtaigniers. Au midi, les magnoliers, les lauriers, les orangers se mêlent à ces forêts. L'indigo, le coton et le tabac y viennent et prospèrent jusqu'au Susquehannah ; plus au nord, les pâturages dominent. 4° La région des pinières maritimes. Elle longe l'océan Atlantique, et s'étend en largeur depuis la mer jusqu'aux premières collines ; le pin à longues feuilles, le pin jaune et le cèdre rouge occupent les lieux secs, et le cyprès à feuilles d'acacia les bas-fonds jusqu'au Roanoke, ou même jusqu'au Chesapeak ; plus au nord, ce sont les pins blancs, les sapins noirs et ceux du Canada, ainsi que le thuya occidental. Les rizières commencent où la marée devient douce, et se terminent où elle cesse de se faire sentir. 5° La région de l'ouest, qui sera sans doute subdivisée en plusieurs, mais dans laquelle, généralement parlant, les arbres forestiers sont le chêne blanc, les noyers noirs et écailleux, le noyer hicory, le cerisier, le févier, le tulipier, le frêne blanc et bleu, le micocoulier, l'érable à sucre, l'orme blanc, le tilleul et le platane occidental, qui tous parviennent à de plus fortes dimensions que sur les côtes de l'Atlantique.

Mais ces régions doivent se confondre continuellement par l'effet des niveaux variés du terrain. Considérons donc l'ensemble du règne végétal des États-Unis. Les espèces d'arbres les plus répandues sont le chêne à feuilles de saule qui croît dans les marais ; le chêne-marronnier, qui, dans les États méridionaux, s'élève à une grandeur énorme, et qu'on estime presque autant pour ses glands farineux que pour son bois ; le chêne blanc, le rouge et le noir. Les deux espèces de noyer, le blanc et le noir ou *hicory*, précieux par l'huile de ses noix, le châtaignier et l'orme d'Europe abondent presque autant que les chênes dans toute l'Amérique-Unie. Le tulipier et le sassafras, plus sensibles au froid que les premiers, rampent en forme d'arbrisseaux rabougris, sur les confins du Canada, et se montrent comme arbres dans les États du centre ; mais c'est sur les brûlants rivages de l'Altamaha qu'ils prennent tout l'accroissement, se parent de toute la beauté dont leur espèce est susceptible. L'érable à sucre, au contraire, ne se rencontre, dans les provinces du midi, que sur les coteaux septentrionaux des montagnes, tandis qu'il est fort multiplié dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, où le climat, plus âpre, le fait parvenir à sa grandeur naturelle. Le liquidambar qui donne la gomme odorante, le bois de fer, le micocoulier, l'orme d'Amérique, le peu-

plier noir et le *taccamahaca* se trouvent partout où le sol leur convient, sans montrer une grande préférence pour un climat plutôt que pour un autre. Les terrains sablonneux et légers sont peuplés de la précieuse famille des pins, dont les principales espèces sont le sapin de Pensylvanie, le sapin commun et le beau sapin-hemlok, le pin noir, le blanc et celui de Weymouth, le mélèze; on pourrait aussi mettre dans cette famille l'arbre de vie, le genévrier de Virginie et le cèdre rouge d'Amérique. Parmi les arbrisseaux et les arbustes qui se multiplient sur tous les points des États-Unis, nous distinguerons l'arbre à frange, l'érable rouge, le sumac, le chêne vénéneux, le mûrier rouge, le pommier épineux, le lilas de Pensylvanie, le prunier-persimon, le faux acacia et l'acacia à triple épine.

Les États-Unis n'offrent pas, généralement parlant, les belles pelouses de l'Europe; mais parmi les herbes grossières qui en couvrent le sol, on a trouvé le *collinsonia*, qui sert de remède aux Indiens pour la morsure du serpent à sonnettes; plusieurs jolies espèces de *phlox*, le martagon doré, l'*anosthera* biennal, ainsi que diverses espèces d'aster, de *monarda* et de *rudbeckia*.

C'est dans la Virginie et dans les États du sud et du sud-ouest que la flore américaine étale ses principales merveilles et l'éternelle verdure des savanes : l'imposante magnificence des forêts primitives et la sauvage exubérance des marécages captivent tous les sens par les charmes de la forme, de la couleur et du parfum. Si on longe les rivages de la Caroline, de la Géorgie et de la Floride, des bosquets continuels semblent flotter dans l'eau. A côté des pinières on aperçoit le palétuvier, le seul arbuste qui peut fleurir dans les eaux salées, le magnifique *lobelia cardinalis* et l'odorant *panicratium* de la Caroline, dont les fleurs ont le blanc de la neige. Les terrains où la marée atteint se font distinguer du terrain sec par les tiges mouvantes et pressées de la canne, par le feuillage léger du *nyssa aquatica*, par le *taccamahaca*, l'arbre à frange et le cèdre blanc; ce dernier est peut-être de tous les arbres d'Amérique celui qui offre l'aspect le plus singulier : le tronc, en sortant de terre, se compose de quatre ou cinq énormes arcs-boutants qui, en se réunissant à la hauteur d'environ 2 mètres, forment une espèce de voûte d'où jaillit une colonne droite de 6 à 7 mètres sans aucune branche, mais qui se termine en un chapiteau plat de la forme d'un parasol garni de feuilles agréablement découpées et du vert le plus tendre. La grue et l'aigle fixent leur nid sur cette plate-forme aérienne, et les perroquets qu'on voit sans cesse voltiger dans le voisinage y sont attirés par les semences huileuses renfermées dans de petits cônes suspendus aux branches. Dans les labyrinthes naturels que présentent ces forêts marécageuses, le voyageur découvre quelquefois de petits lacs, de petites clairières qui formeraient les retraites les plus délicieuses, si l'air malsain en autorane permettait d'y habiter. On y avance sous une voûte de *smilax* et de vignes sauvages, parmi des faréoles et des lianes rampantes qui enlacent vos pieds d'un filet de fleurs; mais le sol tremble, les insectes incommodes voltigent autour de vous; l'énorme chauve-souris, de l'espèce du vespertilion, étend ses ailes hideuses, le serpent à sonnettes agite les anneaux de sa peau retentissante; le loup, le carcajou, le chat-tigre remplissent l'air de leurs cris discordants et sauvages.

On appelle *savanes* les grandes prairies de l'ouest qui déroulent à perte de vue un océan de verdure qui semble monter vers les cieux; elles ne sont peuplées que d'im-

menses troupeaux de bisons; on donne aussi ce nom aux plaines qui bordent les rivières, et qui sont généralement inondées pendant tout le cours de la saison pluvieuse. Les arbres qui y croissent appartiennent à l'espèce aquatique; ce sont l'arbre au carton, l'olivier d'Amérique et le gordonia argenté à fleurs odorantes; on les voit, isolés ou réunis en groupes, former de petits bois percés à jour, tandis que, sur la plus grande partie de la savane, on aperçoit un herbage long et succulent, entremêlé de plantes et d'arbrisseaux. Le myrica cirier se distingue parmi plusieurs espèces d'azalia, de kalmia, d'andromeda et de rhododendron, ici épars, là en touffes, entrelacés tantôt par la grenadille pourprée, tantôt par la capricieuse *clitoria*, qui en parent les voûtes de festons riches et variés. Les bords des étangs, ainsi que les endroits bas et bourbeux, sont ornés des fleurs azurées et brillantes de l'*ixia*, des fleurs dorées de la *canna lutea*, et des touffes roses de l'*hydrangia*; tandis qu'une infinité de phlox, avec la sensitive, la dionée, l'*amaryllis-atamasco* couleur de feu, dans les savanes où la marée atteint les rangs impénétrables du palmier royal, forment aux bois une ceinture variée, et marquent les limites douteuses où la savane s'élève vers les forêts.

Les plateaux calcaires qui forment la presque totalité des contrées à l'ouest des Alleghany présentent quelques parties entièrement dénuées d'arbres, et nommées *barrens*; mais on n'a pas encore examiné avec les soins et les connaissances nécessaires si cette circonstance provient de la nature du sol ou d'une destruction opérée par les hommes. Ceux d'entre ces plateaux calcaires qui, élevés de 100 à 150 mètres, bordent les lits des fleuves profondément encaissés, se revêtent des plus riantes forêts de l'univers. L'Ohio coule à l'ombre des platanes et des tulipiers, comme un canal qui aurait été creusé dans un vaste parc de plaisance; quelquefois, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, les lianes forment, au-dessus d'un bras de rivière, des arches de fleurs et de verdure. En descendant au sud, les orangers sauvages se mêlent avec le laurier odorant et le laurier commun. La colonne droite et argentée du figuier papayer que couronne un dais de feuilles larges et découpées, ne forme pas une des moindres beautés de ce pays enchanteur. Au-dessus de tous ces végétaux domine le grand magnolia; il s'élance de ce sol calcaire à la hauteur de 30 mètres et au delà.

A ce tableau de la végétation sauvage se mêle aujourd'hui le charme d'une agriculture très-avancée. L'exemple des Washington et des Jefferson enorgueillit les cultivateurs, qui sont libres, heureux et maîtres du pays; car cette classe comprend incontestablement le cinquième de la population. Les richesses que le commerce apporte leur fournissent les moyens de faire toutes les améliorations possibles et d'élever ainsi l'agriculture à un état de plus en plus florissant. Parmi les productions des champs, les plus importantes sont les pommes de terre et le maïs, originaires du pays, l'épeautre ou *spelt* d'Allemagne, le froment, le seigle, l'orge, le blé sarrasin, l'avoine, les fèves, les pois, le chanvre et le lin. Les États-Unis nourrissent une partie de l'Europe avec leurs céréales. Le riz des Carolines est célèbre, et le tabac, dont la culture s'est ralentie dans les derniers temps, a fait la réputation de la Virginie. La culture des légumes et d'autres végétaux communs dans les fermes de l'Europe paraît encore négligée; mais il y a, autour des villes surtout, de belles prairies artificielles où l'on cultive la luzerne, la quinte-feuille, la pimprenelle, le trèfle rouge, le blanc et le jaune. Les vergers sont très-soignés, et le cidre qu'ils fournissent est la boisson

ordinaire dans les États du nord et du centre; on y récolte aussi beaucoup de houblon. La Virginie produit notamment des fruits. Enfin la culture du coton est devenue pour les États du sud une source de richesses incalculables. « Les variétés cultivées sont nombreuses; toutefois elles peuvent être ramenées à trois principales: la graine noire, ou *sea island*, connue aussi sous le nom de longue soie, primitivement tirée de Perse, dit-on; la graine verte, *upland cotton*, ou courte soie, importée des Antilles, ou plutôt de l'Inde, car le monde occidental renvoie au vieil Orient, sous forme de tissu, le coton qui en est originaire et dont ce dernier n'a pas su tirer parti; enfin deux espèces de cotons nankin, ou coton jaune, également à courte soie. C'est du croisement des deux premières sortes qu'est né le coton Louisiane, si réputé pour son excellence. La culture du cotonnier exigeant une chaude température s'est maintenue d'abord aux États-Unis dans d'assez étroites limites; puis, en s'étendant graduellement à l'ouest, elle a gagné peu à peu aussi vers le nord, mais sans pouvoir dépasser le 37° degré de latitude. »

Les chiffres suivants pourront donner une idée de l'immense développement que l'agriculture a pris dans le fertile domaine de l'Union; ils représentent les quantités récoltées et font connaître en même temps la nature des principales cultures. Pour 1852 on en estimait la valeur à 1,752,000,000 de dollars, soit 9 milliards 400 millions de notre monnaie.

Froment.	52,000,000 hectolitres.	Beurre.	173,000,000 kilogrammes.
Seigle.	15,600,000 —	Foin.	20,000,000 tonneaux (de mer)
Mais.	218,000,000 —	Bière.	4,000,000 hectolitres.
Avoine.	60,000,000 —	Vin.	10,000 —
Orge.	2,000,000 —	Laine.	26,000,000 kilogrammes.
Riz.	50,000,000 kilogrammes.	Tabac.	100,000,000 —
Sarrasin.	4,500,000 hectolitres.	Sucre de canne. .	120,000,000 —
Pommes de terre. .	40,000,000 —	— d'érable. . .	17,000,000 —
Chanvre.	35,000,000 kilogrammes.	Mélasse.	500,000 hectolitres.
Lin.	3,500,000 —	Soie.	5,000 kilogrammes.
Houblon.	2,000,000 —	Coton.	600,000,000 —

Parmi les animaux indigènes nous remarquerons : le bison ou bœuf d'Amérique, qui forme une espèce bien distincte des zébus de l'Inde et de l'Afrique et des aurochs un peu bossus du nord de l'Europe. Les bœufs d'Amérique ont toujours le cou, les épaules et le dessous du corps chargés d'une laine épaisse; une longue barbe leur pend sous le menton, et leur queue ne va pas jusqu'aux jarrets; ils diffèrent aussi beaucoup des petits bœufs musqués du nord de ces contrées, qui, par la forme singulière de leurs cornes, se rapprochent des buffles du cap de Bonne-Espérance. Cet animal se plaît dans les montagnes nues, où il vit par troupes de 20 à 30. L'élan d'Amérique, l'orignal ou le *moose-deer*, répandu depuis les monts Rocheux et le golfe de Californie jusqu'au golfe Saint-Laurent, est devenu rare dans le territoire des États-Unis. Le cerf d'Amérique est plus grand que celui d'Europe; on en voit de nombreux troupeaux paissant dans les savanes du Missouri et du Mississippi, où se plaît aussi l'espèce connue sous le nom de daim de Virginie. Il y a encore dans les États-Unis deux espèces d'ours noirs, dont l'une, surnommée l'ours maraudeur, ainsi que le loup, parcourt toutes les provinces. Mais l'animal carnivore qu'on craint le plus dans les parties septentrionales est le *catamount*, ou chat des montagnes (*felis montana*); le lynx, l'once, le matgay

sont moins redoutables et donnent des fourrures dont aucune cependant n'égale celle du castor. On remarque encore parmi les animaux de ces contrées le renard gris et celui de Virginie, le chat de New-York, la coase, l'urson, espèce de porc-épic; le manicou et six variétés d'écureuils, savoir : l'écureuil strié d'Amérique, celui de la Caroline, le noir qui ravage les plantations, le cendré qui fournit une fourrure estimée, et les deux espèces de la baie d'Hudson, dont l'une est un écureuil volant qui se rapproche du polatouche. Le lièvre d'Amérique paraît différer de celui de nos contrées : il forme deux espèces, l'une appelée *lepus virginianus* par le docteur Harlan, et l'autre *lepus hudsonius* par Pallas. Il y a de même dans la classe des oiseaux plusieurs espèces qui portent des noms européens, quoique le naturaliste découvre des différences essentielles entre eux et les oiseaux de l'ancien continent; plusieurs aigles, vautours et chats-huants y occupent le premier rang.

Toutes les richesses minérales et métallurgiques se rencontrent sur le vaste territoire anglo-américain, de même que l'on y trouve toutes les productions et tous les climats. Nous ne parlerons ici que des gisements principaux, objets d'immenses exploitations, et lors de la description particulière des divers États nous détaillerons plus amplement les richesses minières de chacun d'eux.

La houille se trouve presque partout dans l'Union, mais surtout dans le bassin de l'Ohio, où les gisements couvrent une superficie de plus de 600,000 milles carrés, et s'étendent dans la plupart des États de l'ouest. L'Iowa, le Missouri, l'Arkansas exploitent aussi des couches puissantes de charbon de terre. La houille a également été reconnue dans la Californie, l'Orégon, l'Utah et la plupart des territoires. L'anthracite s'exploite dans tous les États que traversent les montagnes Apalaches. Cette chaîne n'est en effet qu'un immense dépôt de combustible, long de 700 milles, large de 200, commençant au nord de la Pensylvanie et finissant seulement dans l'Alabama après s'être étendu sur la Virginie, les deux Carolines, le Tennessee et la Géorgie. La plupart des États qui possèdent des mines de charbon de terre exploitent également de riches dépôts ferrugineux. La Pensylvanie, l'État de New-York, le Missouri, viennent en première ligne pour l'importance et le nombre de leurs établissements métallurgiques, mais le Tennessee produit le meilleur fer. D'immenses amas de galène s'étendent sur l'Arkansas, le Missouri, l'Iowa, le Wisconsin, le Michigan et l'Illinois. Le groupe de la Virginie, des deux Carolines et de la Géorgie possède aussi des mines de plomb considérables. Le cuivre se trouve sur tous ces États, riches déjà en plomb; le Wisconsin et surtout le Michigan en ont des gîtes inépuisables. Le sel gemme ou les sources salées existent à peu près partout dans l'Union, mais on cite surtout les mines de sel de l'Arkansas et les salines de Syracuse dans l'État de New-York, les plus considérables de l'Union. Les eaux minérales sont nombreuses, et plusieurs sont renommées pour leurs vertus curatives; l'État de New-York, la Virginie, la Floride, sont les plus favorisées sous ce rapport.

Tout le monde connaît les richesses métallurgiques de la Californie, l'or y abonde plus que partout ailleurs. Ses mines de mercure peuvent fournir à la consommation du monde entier; l'argent, le platine, le fer et la plupart des métaux s'y trouvent également en quantité. L'or et l'argent s'exploitent encore dans les deux Carolines et dans la Géorgie.

§ VII. DESCRIPTION POLITIQUE. — NOUVELLE-ANGLETERRE. — ÉTAT DU MAINE. — La confédération des États-Unis de l'Amérique du Nord se compose de 31 États souverains, d'un district fédéral, terrain neutre où est située la capitale de l'Union, de 7 territoires qui dépendent du gouvernement fédéral et qui deviendront États quand ils auront 60,000 habitants; enfin, d'un territoire indien, contrée laissée provisoirement aux anciens possesseurs du pays exclus du rang de citoyen, et dont le domaine ne pourrait par conséquent devenir État souverain s'il restait entre leurs mains.

La population se divise en 3 catégories :

La race européenne composée principalement d'Anglais, de Français, d'Allemands, etc.	19,553,068
La population de couleur libre	434,505
La population esclave.	3,204,347
Total en 1851.	23,191,920

Les 31 États se classent de la manière suivante : États de l'est, ou de la Nouvelle-Angleterre, compris entre la rivière Hudson et l'océan Atlantique; États du centre, entre l'Hudson et le Potomac; États du Sud, de la rive droite de la Susquehanna au rio Grande; États de l'ouest, compris entre les Alleghany, l'océan Pacifique, l'Amérique anglaise et la rivière Rouge. Tous les territoires se trouvent dans cette région occidentale.

Les États de l'est, ou la Nouvelle-Angleterre, sont : le *Maine*, le *New-Hampshire*, le *Vermont*, le *Massachusetts*, le *Rhode-Island*, le *Connecticut*.

Les premières colonies de la Nouvelle-Angleterre furent fondées par des puritains persécutés en Angleterre, et qui s'établirent d'abord (1620) dans le Massachusetts; ils s'étendirent de là dans le Rhode-Island, le Connecticut, le New-Hampshire, qui devinrent des provinces ou États distincts en 1664, 1665 et 1680. Quant au Maine, colonie originairement française, il fut réuni en 1652 au Massachusetts sous le nom de Yorkshire, et ne devint État souverain qu'en 1820. Le Vermont, longtemps disputé par les Anglais et les Hollandais, n'a été déclaré État souverain qu'en 1791. Des 6 États formés par l'ancien territoire de la Nouvelle-Angleterre, 4 seulement ont donc fait partie des 12 premiers États-Unis : « le Massachusetts, leur père commun, a transmis à tous l'héritage pieusement conservé des vertus et des travers des puritains fondateurs, hommes de roc et de fer, énergiques sur leurs droits, inflexibles sur leurs devoirs, convaincus de leur perfection et de leur titre à régenter l'univers, honorant Dieu d'un zèle intolérant, et maniant à la fois la pioche, le mousquet et la Bible¹. » Dès l'origine, les nouveaux colons se signalaient par l'extermination des premiers habitants du sol; plus tard ils ne reculèrent pas devant des persécutions religieuses; aujourd'hui le même esprit intolérant et tyrannique leur fait poursuivre le catholicisme et émettre des lois de tempérance draconiennes et vexatoires. Nulle part la loi du dimanche n'est observée avec plus de rigueur : le commerce, les plaisirs sont interdits, les chemins de fer ne circulent même pas, la vie est comme suspendue pendant vingt-quatre heures. Les habitants sont sains, robustes, entreprenants et d'une activité prodigieuse : ce sont leurs émigrants qui ont peuplé l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Michigan, l'Iowa, et ils se répandent aujourd'hui dans les territoires de

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis.*

l'ouest jusque sur les bords du grand Océan; c'est aussi de la Nouvelle-Angleterre qu'est parti le signal de la guerre de l'indépendance. Les femmes sont célèbres par leur grâce et leur fraîcheur. Élevées avec plus de soin que dans les États méridionaux, elles ont la conversation agréable et spirituelle; elles n'en sont pas moins d'excellentes ménagères: elles dirigent avec succès la fabrication domestique des toiles et des étoffes.

Tout le pays est hérissé de collines granitiques et renferme les plus hauts sommets des Alleghanys; c'est la partie la plus froide de l'Union. Le sol, quoique fertile, exige cependant toutes les ressources d'une agriculture avancée; l'élevé du bétail, les céréales, le sucre d'érable, la laine, etc., forment ses principales richesses. Les côtes fournissent d'excellents marins. Des manufactures de tissus de laine, de coton et autres se sont multipliées dans les villes, ainsi que de nombreux chantiers de construction. Des chemins de fer, des canaux, facilitent partout les communications.

L'État du *Maine*, le plus septentrional de la confédération, est borné au nord par le Canada, à l'est par le Nouveau-Brunswick, au sud par l'Océan Atlantique, et à l'ouest par le New-Hampshire. Sa superficie est de 84,500 kilomètres carrés. Sa population est de 583,000 habitants. Il a un grand développement de côtes, coupées de baies nombreuses et de mouillages excellents, et qui sont très-poissonneuses. Ses cours d'eau sont: le Saint-Jean, le Penobscot, la Sainte-Croix, le Kennebeck, l'Androscoggin et le Saco, qui tous ont leur embouchure dans l'Océan. C'est un pays élevé vers le nord et l'ouest; au centre il présente une chaîne de collines, de plaines ondulées et un grand nombre de lacs, dont le plus grand, appelé *Moose-Head*, a 44 kilomètres de longueur et 30 de largeur.

Le Maine possède des mines de fer, de sulfate de fer, d'antimoine, etc. On y exploite des carrières d'ardoise, de grenat, de pierres à aiguiser et surtout de granit. Le climat y est très-rude de novembre à avril; l'été arrive parfois sans transition et amène de grandes chaleurs. Le sol, quoique sablonneux, y est généralement fertile, mais plus propre aux pâturages qu'à la culture des céréales; les forêts y sont composées de chênes, de pins, d'érables, de hêtres, de bouleaux, et remplies d'animaux sauvages. Son commerce consiste surtout dans l'exportation des bois sciés, du poisson sec, des viandes salées, des granits, etc. Les constructions navales forment une industrie importante.

Portland est la ville la plus considérable de l'État; elle est située sur une presqu'île à l'extrémité sud-ouest de la baie de Casco. Ses maisons et ses édifices sont bâtis en briques; on distingue parmi ces derniers le palais de justice, l'hôtel de ville, un observatoire d'où la vue s'étend sur les innombrables îles qui bordent la côte. Son port, un des plus beaux et des meilleurs de l'Amérique, est défendu par différents ouvrages de fortification. On y compte 21,000 habitants, et l'on y fait un grand commerce de bois scié et de poisson sec.

Augusta, capitale de l'État, n'a pas d'autre importance; elle est située sur la Kennebec, dans l'intérieur du pays: on lui donne 4,000 habitants.

Parmi les autres cités se trouvent *Eastport*, ville maritime bâtie sur l'île de Moose, qui communique au continent par un beau pont; *Hallowel*, port où l'on construit des navires; *Bath*, l'une des villes les plus commerçantes du Maine; *Brunswick*, qui possède un collège, un cabinet d'histoire naturelle et une belle galerie de tableaux,

Waterville, où l'on remarque aussi un beau collège; *Gordiner*, qui possède un lycée; *Bangor*, qui entretient une école de théologie. Toutes ces villes, ainsi que *Castine*, *York*, *Berwick* et *Belfast*, ont 3 ou 4,000 habitants.

Les anciens habitants du pays ou les *Penobscot* vivent aujourd'hui d'une manière très-paisible; ils professent la religion catholique; leurs *sachems* veillent à la sainteté des mariages, et leur population s'augmente, pendant que dans le reste de l'Union tant d'autres tribus s'éteignent.

§ VIII. NEW-HAMPSHIRE. — Cet État, situé à l'est du précédent, est borné à l'ouest par le Vermont, au sud par le Massachusetts, et au nord par le Canada; il s'étend du sud au nord, et n'a que 18 milles de côtes sur l'Océan. Sa superficie est de 23,736 kilomètres carrés, et sa population de 317,976 habitants.

Le sol, assez plat vers la côte, se relève en avançant dans l'intérieur, et atteint des hauteurs considérables, entre autres une partie des montagnes Blanches et le premier rang des montagnes Bleues. De nombreuses vallées coupent ces hauteurs et sont presque partout cultivées. Des lacs, des torrents, des cascades, donnent à cet État une physionomie alpestre, qui lui a valu le surnom de Suisse américaine. Le Connecticut et le Merrimack sont ses principaux cours d'eau. Le climat, les productions sont à peu près les mêmes que dans l'État du Maine. On y trouve du fer, du plomb noir, quelques filons d'argent natif, la pierre de taille, la stéatite, le mica foliacé, l'ocre jaune et rouge, l'argile et l'alun.

Outre les animaux qui habitent les forêts du Maine, celles du New-Hampshire sont peuplées de carcajous, de bêtes puantes, de loutres, de martres, de belettes. La perdrix, la caille, le pigeon ramier, le dindon, la gelinotte, habitent les vallées et les montagnes. Les côtes et les rivières sont poissonneuses. La population est essentiellement agricole, mais le pays possède cependant un assez grand nombre de manufactures de tissus de laine, de coton et de lin. Il existe aussi sur la côte de nombreux chantiers de construction.

Concord, peuplée de 6,000 habitants, est la capitale. *Dover*, fondée en 1623, est la ville la plus ancienne et la plus industrielle; elle est située sur le Cocheto, qui y forme une cascade de 13 mètres de hauteur; ses 8,000 habitants font un commerce considérable de bois de charpente. *Portsmouth*, bien bâtie et agréablement située, avec un port sûr et profond, est la ville la plus importante de l'État par sa population (14,000 habit.) et par son commerce, qui occupe une marine considérable. Elle est assez bien fortifiée; l'on y construit des navires de guerre, et la confédération y a un arsenal maritime. *Exeter*, ville de 3,000 âmes, est remarquable par son collège; la construction des navires y est beaucoup moins active qu'autrefois. La jolie petite cité d'*Hanover* est célèbre par son collège. *Gilmanton*, au milieu d'un district riche en mines de fer, possède une maison de justice et plusieurs usines. *Nathua* est le centre d'un commerce important et de manufactures multipliées. *Manchester* est remarquable par sa rapide croissance comme ville industrielle.

§ IX. VERMONT. — Cet État est compris entre le Canada au nord, le New-Hampshire à l'est, l'État de New-York à l'ouest et le Massachusetts au sud. Il a 265,512 kilomètres carrés de superficie et 314,420 habitants. Il est traversé du sud au nord par les montagnes Vertes, auxquelles il doit son nom, qui lui fut donné par les Canadiens français.

Quatre lacs, parmi lesquels le lac Champlain et 10 cours d'eau principaux, arrosent ses nombreuses vallées, qui sont aussi vastes que fertiles.

On trouve dans ce pays du fer, du plomb, du manganèse, des carrières de jaspe, de pierres meulières, d'ardoise, de pierres à aiguiser et de marbre. Il y a aussi du kaolin, de la terre de pipe, de l'argile commune, des sources ferrugineuses et sulfureuses. Dans la superbe plaine d'*Oxbow*, on voit une source qui change de place d'année en année, et dont les eaux exhalent une odeur de soufre. Le platane d'occident et le tilleul y réussissent; les autres arbres forestiers sont ceux que nous avons déjà cités dans le Maine et le New-Hampshire; mais les arbres fruitiers commencent à prospérer dans les vallées. Les animaux sont également les mêmes que dans les contrées plus orientales. On y trouve toutefois quelques espèces nouvelles: le catamount, le blaireau, le renard noir, le lièvre, l'hermine, l'urson; le castor et la loutre ont à peu près disparu. La truite saumonée et le brochet habitent les rivières et y atteignent une taille considérable. L'abeille et le pigeon voyageur sont également indigènes. Le sol du Vermont est très-fertile, ses pâturages sont renommés, et les cinq huitièmes des terres propres à la culture sont exploitées. On y récolte des quantités considérables de céréales. L'élève et le commerce des bestiaux font l'objet d'un commerce important. Sur les bords du lac Champlain, on se livre surtout à l'exploitation des forêts, et de vastes radeaux descendent par le Sorel jusqu'au Saint-Laurent.

Dans un pays aussi essentiellement agricole, on trouve peu de villes nombreuses; la population est disséminée dans les riches et vastes fermes répandues un peu partout: aussi les mœurs des habitants ont-elles un cachet patriarcal qui les distingue des autres habitants de la Nouvelle-Angleterre. *Montpellier*, ville de 2,300 habitants, située sur l'Orion, est la capitale de l'État. *Burlington*, sur le bord du lac Champlain, est la ville principale, et doit sa prospérité à sa situation et au grand réseau de chemins de fer dont elle est le centre. Elle est bien bâtie, et dans une position pittoresque. On y trouve un collège ou université. Son port est très-animé quand les glaces n'en ferment pas l'accès. *Bellow's-Fall*, centre manufacturier important à cause de la force motrice dont la nature l'a pourvu, est redevable aussi de sa prospérité aux lignes ferrées qui y aboutissent. *Middleburg*, ville industrielle, est située sur l'Olter-River, dont on a utilisé les chutes. On trouve dans ses environs de magnifiques carrières de marbre. *Bennington* a plusieurs forges et des papeteries.

§ X. MASSACHUSETTS. — Cet État, situé au sud du Vermont et du New-Hampshire, est borné à l'ouest par l'État de New-York, au sud par ceux du Connecticut et de Rhode-Island, à l'est par l'Océan, qui forme sur ses côtes la magnifique baie de Plymouth. Il a 19,200 kilomètres carrés de superficie et 1,133,000 habitants. C'est l'État le plus peuplé relativement à son étendue, et il occupe un des premiers rangs par l'importance de son commerce et de son industrie, et l'influence politique qu'il exerce sur les autres États de l'Union.

Le sol bas et peu accidenté vers les côtes, se relève fortement dans la partie occidentale, qui est traversée par plusieurs appendices des montagnes Bleues. Le Connecticut, le Marrimack et leurs affluents, l'Ipswich et la rivière de Charles, sont les principaux cours d'eau qui l'arrosent. Toutes les terres cultivables sont mises en exploitation,

mais le sol n'est réellement fertile que dans certaines vallées; ailleurs il est léger et sablonneux. Le climat et les productions sont les mêmes que dans les contrées précédemment décrites; nous ajouterons seulement qu'ici le pin est à peu près le seul arbre qui vienne dans les plaines. Le Massachusetts possède de précieux gîtes de plomb, du fer, du cuivre, du sulfure d'antimoine, le talc, la serpentine, la pierre à aiguiser, la pierre calcaire, des ocres jaune et rouge, la terre de pipe et l'anhracite.

La population n'est pas seulement agricole : des manufactures de coton, de laine, de toile, de verrerie, de papier, de savon, des fonderies, etc., occupent un grand nombre de bras, tandis que les côtes fournissent d'excellents marins aux grandes pêches, et entrent pour les trois cinquièmes dans le tonnage général des pêcheries de l'Union. Nous avons déjà dit que les habitants se distinguaient par leur énergie, leur intelligence, leur esprit d'entreprise et leur instruction. Enfin 1,200 milles de chemins de fer sont déjà en activité dans cet État, et mettent en communication toutes les villes un peu importantes.

Boston, capitale de l'État et siège d'un évêché catholique, est située sur une presqu'île montueuse au fond de la baie de Massachusetts. Le port, coupé de nombreux flots, est excellent, et pourrait abriter une flotte entière; d'imposantes fortifications en protègent l'entrée. La ville est une des plus belles de l'Amérique; elle est bien percée, et renferme de nombreuses places publiques et des promenades plantées d'arbres. On y trouve plusieurs beaux édifices, tels que l'hôtel de ville, le palais de l'État, la maison de justice, le théâtre, la douane, le nouveau marché, l'hôpital. On doit citer encore l'aqueduc, qui amène les eaux du lac Cochituate, situé à 42 mètres au-dessus de l'Océan, et éloigné de Boston de 16 milles. Le premier réservoir a 40,000 pieds carrés de superficie, et débite 40 millions de litres d'eau par jour. Les quais et les docks sont également remarquables, et occupent tout le circuit de la presqu'île sur laquelle la ville est bâtie.

Boston, qui s'honore d'avoir donné naissance au célèbre Franklin, est l'une des villes de l'Union qui possède le plus d'écoles et d'établissements littéraires et scientifiques; la population est de 137,000 habitants, et de 250,000 en y comprenant celle des villes voisines situées sur la baie, et qui, reliées avec elle par sept ponts d'une longueur extraordinaire, peuvent être considérées comme ses faubourgs. Ses principales manufactures sont des distilleries de rhum, des raffineries de sucre, des brasseries, des fabriques de papier de tenture, des corderies, des filatures de coton et de laine, des fabriques de toile et de bougies.

Cette ville, centre de sept lignes de chemins de fer, dont le port est sillonné par des milliers de vapeurs et d'embarcations de toute espèce, qui communique par de nombreux canaux avec les villes et les États voisins, présente l'aspect le plus animé; aussi c'est, après New-York et la Nouvelle-Orléans, la plus commerçante de l'Union. Son commerce extérieur s'exprimait par les chiffres suivants en 1853 : importations, 167,189,000 francs; exportations, 62,595,000 francs.

Charlestown, à 1 kilomètre de Boston, est une jolie ville de 14,000 habitants, importante par son arsenal maritime et ses chantiers de construction, d'où sont sortis des vaisseaux de 100 à 130 canons. On y remarque le monument de *Bunkerhill*, pyramide de 74 mètres de haut. A *Cambridge*, un peu plus loin, on remarque une

université connue sous le nom de collège de *Harward*, son fondateur : il renferme de belles collections et une bibliothèque de 30,000 volumes. C'est dans cette petite ville que fut établie la première imprimerie des États-Unis. *Salem*, à 20 kilomètres nord-est de Boston, est bâtie sur une presqu'île, dans un site pittoresque; c'était autrefois un centre commercial important par ses relations avec les grandes Indes, mais le voisinage de Boston lui a été funeste. Elle possède le musée de la Société maritime des Indes orientales, un des plus riches que l'on puisse voir. *Brighton*, sur la rivière Charles, est la ville où se tient le marché aux bestiaux le plus important de la Nouvelle-Angleterre. *Worcester*, ville de 6 à 8,000 âmes, renferme un bel hôpital pour les fous. C'est aussi le centre de nombreuses voies de communication qui lui assurent une grande importance. *Springfield*, sur le Connecticut, est un marché important que des chemins de fer et des bateaux à vapeur relient aux villes voisines; elle est célèbre par son arsenal et sa manufacture d'armes. *Fitchburg*, dont la population a décuplé depuis l'établissement d'un chemin de fer, possède de nombreuses manufactures de coton, laine, chaussures, papier, etc.

Lowell, à 26 milles de Boston, au confluent des rivières Concord et Merrimack, était encore un village obscur il y a 30 ans; mais, sous l'impulsion d'une compagnie qui utilisa ses belles cascades, elle est devenue le Manchester de l'Union; on y compte 35,000 habitants, dont plus de la moitié est employée dans les manufactures de draps, de cotons, de tapis, etc. La ville est bien bâtie, et présente un aspect d'aisance et de prospérité. On y trouve des écoles nombreuses, des hôpitaux, etc.

Marblehead, qui a plus de 5,000 habitants; *Gloucester*, dont le port, ouvert aux plus grands navires, fait un commerce considérable; *Barnstable*, importante par ses immenses salines, et dont le port s'obstrue par une barre de sable; *Beverly*, *New-Bedford* et *Dighton*, sont des villes industrieuses et riches, qui rivalisent entre elles pour la pêche et le commerce. *Andover* est célèbre par son école théologique, et *Taunton*, par ses forges et ses manufactures de coton. La petite ville de *Lynn* a fabriqué dans une année 1 million de paires de souliers en cuirs indigènes.

Les îles, petites, mais très-peuplées, de *Martha's-Vineyard* et de *Nantuckett*, dépendent aussi du Massachusetts. La première a des fabriques de lainage et des salines; la seconde nourrit un grand nombre de moutons et de bêtes à cornes, et s'enrichit par la pêche de la baleine.

§ XI. RHODE-ISLAND. — Cet État est le plus petit de l'Union; il est enclavé entre le Massachusetts et le Connecticut, et baigné au sud par l'Océan. Sa superficie est de 3,484 kilomètres carrés, et sa population de 147,515 habitants. Il jouit d'un climat très-doux, et est arrosé par plusieurs petits cours d'eau. Le pays est généralement très-plat, et ne se relève un peu que vers le nord-ouest. On y trouve de la houille, du fer et du cuivre. Le sol est sablonneux et stérile, excepté dans les îles, qui sont très-fertiles et possèdent d'excellents pâturages, où l'on engraisse des bestiaux renommés.

Dans ces conditions, on conçoit que la population soit plutôt industrielle qu'agricole, et en effet l'État possédait en 1850 plus de 200 manufactures de tissus de laine et de coton, sans compter de nombreuses fabriques et usines de toute espèce. Les produits et les exportations consistent en grains, bois de charpente, chevaux, bétail, poissons, fromages, cidre liqueurs spiritueuses, toiles de chanvre et de coton, tissus de laine.

Il y a encore des forges où l'on fabrique divers ustensiles de fer, des fabriques de bougies de blanc de baleine, des raffineries et des distilleries.

L'État de Rhode-Island est principalement habité par des *baptistes*, secte qui a adopté les dogmes de Calvin, mais qui a pour régime ecclésiastique celui des indépendants. L'État a deux capitales, Providence et New-Port, où se réunissent alternativement les deux chambres législatives.

Providence, jolie ville élégamment bâtie au fond de la baie de Narraganset, a 41,500 habitants; elle renferme peu d'édifices remarquables, mais elle est le siège d'une industrie très-développée. Son commerce extérieur est aussi très-florissant, et son port occupe une marine de plusieurs centaines de navires. Elle communique avec Boston et d'autres villes principales par des chemins de fer, et avec Worcester par le Blakstone-Canal, long de 45 milles et bordé de manufactures dans presque toute son étendue. Les églises et le bâtiment de l'université sont les édifices les plus remarquables. On remarque dans ses environs le bourg de *Pawtucket*, renommé par sa belle cascade de 17 mètres de hauteur, ainsi que par les nombreuses fabriques de coton et les forges qu'il renferme.

Newport est bâtie en amphithéâtre dans l'île de Rhode, à l'entrée de la baie de Narraganset et à 5 milles de la mer; elle est très-commerçante et possède un port excellent, dont le gouvernement fédéral a fait un des points militaires les plus importants de l'Union. Cette ville est, pendant la belle saison, un rendez-vous à la mode pour les États du centre et du sud.

La ville maritime de *Bristol* est une des mieux situées de cet État pour le commerce. Nous pourrions encore citer huit ou dix villes qui ne le cèdent point à cette dernière: les plus importantes sont *Smithfield*, *Kingston*, *Coventry*, *Warwick*, etc.

L'île de Rhode ou Rhode-Island, qui donne son nom à tout l'État, a 24 kilomètres de longueur du nord au sud et 8 kilomètres de largeur. Le sol, la salubrité du climat et la situation de cette île l'avaient fait considérer comme l'*Éden* de l'Amérique; mais la guerre de l'indépendance l'a appauvrie, et elle en ressent encore les effets. On y élève beaucoup de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons, et dans la partie du sud-ouest on exploite de riches mines de houille.

§ XII. CONNECTICUT. — Cet État est entouré par le Massachusetts au nord, le Rhode-Island à l'est, le New-York à l'ouest, et baigné par l'Atlantique au sud. Sa superficie est de 12,238 kilomètres carrés, et sa population de 371,000 âmes.

Le pays, plutôt ondulé que montagneux, est arrosé de nombreuses rivières, parmi lesquelles on remarque le Connecticut, l'Housatonic, le Péquod. Le climat, le sol sont les mêmes que dans le Massachusetts, mais le règne minéral y est plus riche; le fer se trouve en abondance, ainsi que le cuivre blanc, l'argent natif et le plomb; on y rencontre aussi des carrières de pierres de taille, de marbre, de serpentine, de pierre calcaire; du talc laminaire, des schistes bitumineux, un gîte de houille s'étendant de New-Haven à Middleton. Le Connecticut possède des sources sulfureuses à Suffield et à Ritchfield.

La population est industrielle, énergique, bienfaisante, mais elle se distingue surtout par son esprit retors et sa dévotion outrée. Elle a créé une multitude d'établissements utiles, principalement des écoles et des hôpitaux.

Le Connecticut ne le cède en rien pour les progrès de l'industrie aux États voisins. Près de trois cents manufactures travaillent le coton et la laine. Il existe en outre des fonderies, des fabriques de harnais, de souliers, de papier, de chapeaux de paille, de coutellerie, de machines, d'instruments aratoires de toute espèce, etc. Malgré cette immense activité industrielle, malgré l'importance des cultures avancées, chaque année de nombreux émigrants vont rejoindre les hardis colons de l'Ouest.

Le corps législatif du Connecticut siège alternativement à *Hartford* et à *New-Haven*. *Hartford* a environ 12,000 habitants : elle est située sur la rive droite du Connecticut, à 64 kilomètres de l'embouchure de ce fleuve. Sa position entre Boston et New-York, en la rendant un lieu de passage, contribue à sa prospérité. Plusieurs élégants édifices ornent cette industrielle cité. Elle a un arsenal important, de nombreux établissements publics d'instruction et de charité, un hôpital des fous et un institut de sourds et muets.

New-Haven, à l'embouchure du Quinnipiak et au confluent du West-River et du Mill-River, est régulièrement construite dans une position pittoresque. Son port est peu profond, mais sûr ; son commerce, qui est considérable, a lieu spécialement avec les Antilles, indépendamment d'un cabotage important avec les ports voisins. *New-Haven* a une population de plus de 20,000 âmes, et communique avec New-York et la plupart des villes de l'État par de nombreuses lignes de fer. Elle possède un collège regardé comme l'une des principales universités des États-Unis ; des écoles de médecine, de droit et de théologie ; une riche bibliothèque, etc. On exploite dans les environs des carrières de marbre serpentín, dont on exporte de grandes quantités.

New-London a le meilleur port du Connecticut, et sa population industrielle est de près de 5,000 âmes. *Norwich*, assez bien bâtie, fait un commerce important. La petite ville de *Cornwall* est célèbre par son école des Missions étrangères. *Bristol* est peu peuplée, mais importante par ses fabriques d'horlogerie. *Middletown*, ville de 7,000 âmes, est connue pour ses fabriques. *Bridgeport*, *Fairfield*, *Norwich*, *Danbury*, *Lichtfield*, etc., ont toutes près de 6,000 habitants, et sont des cités importantes par leurs manufactures et leur commerce. *Stafford* a des forges considérables et des eaux minérales renommées.

Nous venons de décrire les différents États qui occupent le territoire de la Nouvelle-Angleterre. Le mouvement industriel et intellectuel que l'on remarque dans toutes les parties de cette contrée est dû à un fait important qui a présidé à la fondation de ses premières colonies. « Les émigrants, dit M. de Tocqueville, qui vinrent s'établir sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre, appartenaient tous aux classes aisées de la mère patrie. Leur réunion sur le sol américain présenta dès l'origine le singulier phénomène d'une société où il ne se trouvait ni grands seigneurs ni peuple, et, pour ainsi dire, ni pauvres ni riches. Il y avait, proportion gardée, une plus grande masse de lumières répandues parmi ces hommes que dans le sein d'aucune nation européenne de nos jours. Tous, sans en excepter un seul, avaient reçu une éducation assez avancée, et plusieurs d'entre eux s'étaient fait connaître en Europe par leurs talents et leur science. Les autres colonies avaient été fondées par des aventuriers sans famille ; les émigrants de la Nouvelle-Angleterre apportaient avec eux d'admirables éléments d'ordre et de moralité ; ils se rendaient au désert accompagnés de leurs femmes et de

leurs enfants. Mais ce qui les distinguait surtout de tous les autres, était le but même de leur entreprise. Ce n'était point la nécessité qui les forçait d'abandonner leur pays; ils y laissaient une position sociale regrettable et des moyens de vivre assurés. Ils ne passaient point non plus dans le nouveau monde afin d'y améliorer leur situation ou d'y accroître leurs richesses; ils s'arrachaient aux douceurs de la patrie pour obéir à un besoin purement intellectuel; en s'exposant aux misères inévitables de l'exil, ils voulaient faire triompher *une idée*. »

§ XIII. ÉTATS DU CENTRE. — NEW-YORK. — Les États du centre sont au nombre de quatre : *New-York*, *New-Jersey*, *Pensylvanie* et *Delaware*. Leur territoire, traversé par les montagnes Bleues et d'autres chaînes parallèles, renferme de fertiles vallées et des richesses minérales qui suffiraient seules à assurer leur prospérité. De nombreux cours d'eau, reliés entre eux et aux grands lacs du Canada, un réseau complet de chemins de fer, favorisent partout le développement du commerce et de l'industrie. Ce groupe forme le grand centre commercial de l'Union. Les manufactures y sont multipliées plus que partout ailleurs, et occupent tous les bras que n'emploient pas les riches cultures du pays. On ne rencontre pas dans les États du centre l'esprit d'intolérance qui caractérise les habitants de la Nouvelle-Angleterre. Les quakers de Philadelphie sont, à la vérité, rigides et sévères observateurs de leurs devoirs religieux, mais New-York présente les mœurs de toutes les grandes villes. L'observation du dimanche n'est pas obligatoire, et les lois de tempérance rencontrent peu d'adhérents et beaucoup de résistance. L'éducation élémentaire est très-développée dans les États du centre, principalement dans ceux de New-York et de Pensylvanie.

L'État de *New-York*, borné au sud par la Pensylvanie et à l'ouest par les États de Vermont, Massachusetts et Connecticut, affecte la forme d'un triangle rectangle dont le grand côté s'appuie aux lacs Érié, Ontario et au Saint-Laurent, tandis que son sommet s'allonge en pointe étroite jusqu'à l'Océan. Il a 119,721 kilomètres carrés de superficie et une population de 4,000,000 d'habitants, qui augmente chaque année dans d'énormes proportions : ainsi en 1771, elle était de 163,000 habitants; en 1791, de 340,000; en 1800, de 586,000; en 1810, de 960,000; en 1820, de 1,373,000; en 1830, de 1,913,000; en 1840, de 2,600,000; en 1850, de 3,100,000. Dans la partie maritime, il y a beaucoup d'habitants d'origine hollandaise. Il ne reste que peu d'Indiens, au nombre de 3 à 4,000 : les débris des cinq nations qui formaient autrefois la ligue iroquoise habitent la partie occidentale de l'État de New-York; les Onéidas, les Onondagas et les Senekas résident près des lacs dont ils portent le nom; il ne reste plus dans le New-York qu'une seule famille de la puissante tribu des Mohawks.

L'État de New-York est traversé du sud au nord par les Alleghanys et leurs chaînes secondaires; sa surface, montagneuse et peu peuplée vers le nord, s'abaisse dans la partie de l'est, où le sol est meilleur, et descend vers l'ouest en plaines fertiles composées d'une terre rougeâtre mélangée d'argile friable. Dans le comté d'Orange, sur la rive droite de l'Hudson, on trouve des terres basses submergées chaque année par les pluies du printemps, mais qui forment ensuite d'excellents pâturages. Sans compter la belle rivière Hudson, qui coule du nord au sud vers l'Océan, l'État est arrosé par un grand nombre de cours d'eau qui se jettent presque tous dans les grands lacs du Canada. Le climat est plus tempéré que dans la Nouvelle-Angleterre.



Source: del. & sc.

del. & sc. del. & sc. del. & sc.

NEW-YORK.

Publié par Furnis à Paris.



Après la Pensylvanie, l'État de New-York est celui qui possède les plus abondantes mines de fer. On y trouve encore du plomb, de l'étain, du manganèse ; on exploite des houillères près de l'Hudson, et de riches salines à Salina et à Syracuse ; les eaux thermales de Ballstown et celles de Saragota jouissent d'une grande réputation. Quelques forêts de châtaigniers et de chênes garnissent les environs du lac Érié. L'Alleghany produit des chênes et des sapins de différentes espèces, des pins résineux, des cèdres, des peupliers blancs, des tulipiers, des sumacs, des platanes, des acacias, des kalmias, et surtout des forêts d'érables, dont les habitants tirent une grande quantité de sucre et de mélasse. Le blé se récolte par masses considérables, ainsi que le maïs, le seigle, et la plupart de nos céréales et racines de France ; les fruits sont abondants et d'une excellente qualité.

L'industrie a acquis un développement prodigieux : on ne peut citer des chiffres dans un pays où ils doublent en peu d'années, mais on y compte par centaines et par milliers les forges et fonderies, les moulins à huile, à scie, à farine, à foulon, les distilleries, les fabriques de potasse, les manufactures de tissus de laine et de tissus de coton, de chapeaux, de chaussures, etc., etc.

En 1846 l'État possédait 9,000 écoles, 6 grands collèges, 2 écoles de médecine, 36 académies, et publiait près de 200 journaux ou feuilles périodiques.

Le gouvernement réside à *Albany*, ville de 56,000 âmes, arrosée par l'Hudson, et située sur un terrain partout inégal ; « ses rues sont, dit un voyageur, larges et bien alignées, mais l'architecture des maisons est de mauvais goût et rappelle beaucoup les vieilles villes de l'Allemagne. A l'exception du Capitole, il n'y a point de bâtiments qui aient l'aspect monumental. Cet édifice, qui sert à la fois au sénat, à la chambre représentative, aux cours de justice, et qui renferme la bibliothèque, est construit en granit pris sur les bords de l'Hudson. » On peut néanmoins citer encore le musée, l'hôpital, la prison, le théâtre et l'arsenal. L'industrie consiste en forges, brasseries, distilleries, etc. La position d'Albany près du terme de la partie navigable de l'Hudson, sur la ligne de communication avec le Saint-Laurent, avec les sources de Saragota et avec les grands lacs, en a fait un vaste entrepôt. C'est là que se trouve la tête des canaux qui aboutissent aux lacs Érié et Champlain, ouvrages gigantesques, dont un réseau complet de chemins de fer accroît encore l'importance, en touchant au Canada, à New-York, à Boston et à Buffalo sur le lac Érié¹.

La ville principale de l'État et de toute la confédération est *New-York*, bâtie sur l'île triangulaire de Manatthan, qui a 12 milles de long sur 1 et demi à 2 milles de large, et dont le sommet est à la promenade de la Batterie, et la base à la rivière d'Harlem. D'un côté, le bras de mer appelé rivière de l'Est sépare New-York de Long-Island, tandis que de l'autre côté de l'Hudson s'étend l'extrémité orientale du New-Jersey ; en avant de la ville est une magnifique baie de 25 milles de pourtour pouvant abriter les plus grandes flottes du monde, et n'étant accessible que par un passage étroit et dangereux appelé les *Narrows*. Les travaux de défense du port de New-York sont dus au général français Bernard : le fort *Columbus*, le château *Guillaume*, le fort *Lafayette* et le fort *Richmond* en protègent l'entrée. C'est à

¹ Ce dernier chemin, dit *New-York-Central*, a 890 kilomètres de longueur, et fait jusqu'à 200,000 francs de recette par jour.

Brooklyn, dont nous parlerons tout à l'heure, qu'est situé l'arsenal maritime de New-York.

La position de cette ville comme tête de ligne de nombreux chemins de fer, les nombreuses voies naturelles qui y convergent, l'accès facile qu'elle présente aux vaisseaux de l'Europe, justifient l'importance exceptionnelle qu'elle a acquise, la prospérité inouïe de son commerce et le développement prodigieux de sa population, qui devient double en moins de vingt ans; elle était, en 1750, de 10,000 habitants; en 1800, de 60,000; en 1810, de 124,000; en 1840, de 313,000; en 1850, de 517,000, et aujourd'hui elle dépasse le chiffre de 600,000. Rien d'ailleurs de moins homogène que cette population alimentée par l'émigration de toutes les contrées du globe, refuge d'aventuriers et de banqueroutiers, rendez-vous de joueurs et de spéculateurs intrépides, réunion d'honnêtes commerçants, de riches oisifs, de travailleurs, de vagabonds, etc. Les habitants indigènes de New-York se font remarquer par leur politesse, leur gaieté, leur hospitalité; les femmes vivent très-retirées.

Une longue voie centrale, *Broadway*, traverse New-York dans toute sa longueur, depuis la Batterie jusqu'à la place de l'Union; reconstruite presque en entier dans les dernières années, elle attire les regards par la richesse de ses hôtels et ses magasins somptueux. Toute la partie basse de la ville est coupée de rues anciennes, étroites, tortueuses et mal égouttées, mais celle qui est de l'autre côté de Broadway est, au contraire, remarquable par la beauté des maisons et la régularité des rues, généralement plantées d'arbres; malheureusement leur état de propreté laisse beaucoup à désirer; les marchés sont mal entretenus et d'une saleté révoltante, tandis que la police est impuissante ou inhabile à réprimer et à découvrir les crimes. Il est également regrettable que les cimetières ne soient pas tous relégués à l'extérieur de la ville, et qu'on en laisse subsister un grand nombre autour des églises, dans le cœur de la cité, et le long des plus belles avenues. L'eau, qui manquait autrefois, est amenée depuis 1842 par l'aqueduc Croton, long de 40 milles, et qui a coûté 70 millions. Il débite 454 millions de litres d'eau par vingt-quatre heures. Le pont aqueduc de Harlem, élevé de 35 mètres, est le plus remarquable ouvrage d'art de cette utile construction. Broadway et les principales avenues sont parcourues par des processions d'omnibus; les équipages y sont rares, comme partout aux États-Unis; des chemins de fer sont établis dans les grandes rues longitudinales.

La Batterie, à l'extrémité sud de la ville, est la plus belle promenade, celle d'où l'on jouit de la vue la plus délicieuse sur la baie et ses îles. On y trouve le *Castle-Garden*, ancienne fortification circulaire pouvant contenir 10,000 personnes, et qui sert aujourd'hui de lieu de dépôt pour les immigrants qui débarquent. En remontant Broadway, on rencontre le *Parc*, forum des orateurs populaires, lieu de réunion des meetings et belle promenade.

New-York renferme peu de monuments: les églises paraissent absorber toute l'architecture du pays; on n'en comptait pas moins de 254 en 1853: la plus belle, au dire des Américains, est l'église de la Trinité, de style gothique, et ayant une flèche de 80 mètres de hauteur. Parmi les autres édifices publics, nous indiquerons l'hôtel de ville, la Douane, bâtie en marbre blanc; *les Tombes*, grande prison bien conçue, mais lourde; la maison de charité; la Bourse, ou l'*Exchange*, qui renferme les bureaux

de la poste et le cercle des commerçants; la plupart des théâtres; enfin les hôpitaux, qui sont nombreux et bien tenus, principalement le grand hôpital sur Broadway et la maison des pauvres en dehors de la ville. Nous n'essayerons pas d'énumérer les établissements de bienfaisance et d'instruction renfermés dans New-York; parmi les premiers se font remarquer la maison pénitentiaire, l'hospice des fous et celui des orphelins; au nombre des seconds, le séminaire théologique, l'institut des sourds-muets, le collège de Columbia, ou l'université composée de la faculté des arts et de la faculté de médecine, le musée d'histoire naturelle, les bibliothèques, enfin 230 écoles publiques, dont 22 pour les enfants de couleur; l'instruction y est gratuite, et la ville dépense pour leur entretien annuel 635,000 dollars. Nous ajouterons que New-York peut être regardée comme la ville de toute l'Amérique qui occupe le plus grand nombre de presses, et comme le centre principal du commerce de librairie de l'Union. Il s'y publiait 150 journaux en 1853.

New-York fait presque la moitié du commerce extérieur de l'Union. En 1854, ses importations étaient de 195 millions de dollars, ses exportations de 301 millions, ses réexportations de 30 millions. Les droits de douane s'élevaient à 154 millions de francs, c'est-à-dire à une somme supérieure à celle de toutes les douanes de France. Les navires entrés jaugeaient 1,449,000 tonneaux; les navires sortis jaugeaient 1,230,000 tonneaux. On voit d'après ces chiffres que New-York est principalement un port d'importation; les produits indigènes, coton, tabac, farines, viandes salées, s'exportent presque entièrement par les ports du sud. Comme chantier de construction, cette ville tient également une des premières places de l'Union: en 1851, ce port avait lancé ou mis sur le chantier 166 navires jaugeant 80,761 tonneaux. Est-il nécessaire d'ajouter que cette ville communique avec tous les grands ports de l'Europe et de l'Amérique par des services réguliers de paquebots?

Le faubourg principal de New-York est *Brooklyn*, situé à 1 kilomètre en face de la ville, sur l'île Longue, qui est séparée du continent à cet endroit par un bras de mer appelé la rivière de l'Est. Elle est bien bâtie, a de belles rues plantées d'arbres, et sert de résidence à un grand nombre de négociants de New-York. On y remarque quelques grands édifices, de nombreuses églises, le cimetière Greenwood planté d'arbres gigantesques, et d'où l'on découvre un magnifique panorama. Au nord-est, sur une langue de terre, se trouve le chantier de la marine fédérale des États-Unis, avec de vastes magasins et de belles cales de construction. Brooklyn a 100,000 habitants.

L'île Longue a 160 kilomètres de longueur sur 15 à 30 de large; un chemin de fer la traverse de l'est à l'ouest. Elle est divisée en trois comtés, et, outre Brooklyn, elle renferme encore: *Williamsburg* et *Astoria*, villes nouvelles qui prennent un rapide accroissement et communiquent avec New-York; *Jamaïca*, résidence des riches habitants de New-York, dans une contrée fertile et bien cultivée.

Au delà de la baie de New-York on peut citer l'île *Staten*, dans une situation merveilleuse, lieu de quarantaine et lazaret; l'île *Gardiners*, fertile et renommée pour ses cultures maraîchères et ses nombreux troupeaux.

Dans l'intérieur de l'État, on trouve: *West-Point*, à 52 milles de New-York, sur l'Hudson, et dans une position pittoresque encadrée de hautes montagnes, sur

l'une desquelles est perché le fort *Putnam*. La position stratégique de West-Point, clef des communications entre l'Atlantique et le Canada, a décidé le gouvernement fédéral à y établir l'école militaire organisée en 1802, et où se forment les officiers et les ingénieurs de l'Union. *Pough-Keepsie*, jolie ville, centre d'une riche contrée agricole et d'un commerce important, possède des chantiers de construction. *Troy*, sur l'Hudson, renferme 30,000 habitants; par sa fabrique d'armes, ses toileries, ses fabriques de fumisterie et de chaussures, elle tient un rang considérable. Ses environs sont renommés pour leur salubrité et leur beauté. *Utica*, sur la rive droite du Mohawk et sur le canal Érié, renferme une douzaine d'églises, une cour de justice, trois banques et plusieurs manufactures. Elle a de belles rues et de belles maisons. Utica, centre de nombreuses lignes de canaux et de chemins de fer, a une grande importance commerciale. *Rochester*, sur la Genessee, doit son importance et son accroissement rapide à sa situation au bord du grand canal Érié, qui traverse cette rivière, ainsi qu'à l'immense force motrice qui est fournie à ses manufactures par les belles chutes de la Genessee. *Buffalo*, située à l'endroit où le Niagara sort du lac Érié, est jolie et possède de belles maisons et un théâtre. Sa position à l'entrée du canal de New-York le rend l'entrepôt du commerce avec les États occidentaux de l'Union. Elle communique en outre avec Boston, le littoral, Cincinnati et toute la vallée du Mississipi par des lignes de chemins de fer. Sa population, qui n'était que de 2,500 âmes en 1825, en compte aujourd'hui 50,000.

On peut citer encore : *Elmira*, ville très-florissante, entrepôt des fers et des houilles que la Pensylvanie envoie à New-York; *Corning*, centre d'un grand commerce de bois et de houille; *Dunkirk*, qui rivalise avec Buffalo par l'importance de son port; *New-burg*, intéressante par ses manufactures et ses brasseries; *Auburn*, ville belle et d'un commerce important, qui renferme une prison remarquable; *Hudson*, sur le fleuve de ce nom, distinguée par sa situation pittoresque et ses eaux salubres.

Parmi les communes ou *towns* que renferme l'État, on remarque *Plattsbourg*, sur le lac Champlain, à moitié chemin entre Québec et New-York; *Saratoga*, connue par le désastre de l'armée de Burgoyne; les forts de *Crown-Point* et de *Ticonderoga*, sur le lac Champlain, ceux d'*Oswego* et de *Niagara*, sur le lac Ontario, qui sont d'une faible importance.

§ XIV. NEW-JERSEY. — Cet État, borné au nord par la rivière Hudson et l'État de New-York, est séparé à l'ouest de la Pensylvanie et de l'État de Delaware par la rivière Delaware et la baie du même nom, tandis que l'Océan baigne toute la partie orientale. Il a 216,320 kilomètres carrés de superficie et 489,466 habitants. Ancienne division de la colonie hollandaise de New-Netherlands, cet État a été réuni en 1664 aux possessions anglaises de l'Amérique.

L'espèce de péninsule qui forme le *New-Jersey* commence au nord par des montagnes extrêmement riches en minerais de fer et de zinc; plus bas, des collines agréablement variées étalent leurs vergers et leurs pâturages; l'extrémité méridionale n'offre qu'une plaine couverte d'une immense forêt de pins, et dont le sol marécageux et sablonneux renferme en grande quantité de la mine de fer limoneuse. De nombreuses rivières y font mouvoir toutes sortes d'usines et de moulins. La cascade du *Passaic* est pittoresque : la rivière tombe en une seule nappe de 25 mètres de haut.

Outre le fer et le zinc, on trouve encore dans ce pays de l'argent et du cuivre natif, du plomb sulfuré, du plomb noir, de l'antimoine, du titane, etc. Enfin on y exploite le jaspe, l'ardoise, diverses argiles, la terre de pipe, des ocres, la serpentine, des pierres à construire, le gypse, le charbon de terre et le succin. La source minérale de Washington passe pour efficace dans le traitement de la gravelle. Les forêts, autrefois remplies de cèdres magnifiques, possèdent encore diverses espèces de chênes, de noyers, d'érables, de bouleaux, le faux thuya, le houx, le cornouiller, l'arbousier, le sassafras et d'autres arbustes. Le climat est le même que dans la partie sud de l'État de New-York; le sol, fertile et presque partout cultivé, produit des céréales, des fruits et des légumes qui vont approvisionner les marchés de New-York et de Philadelphie. Ses manufactures sont nombreuses, importantes et variées. Cependant l'État est signalé dans l'Union par son esprit stationnaire et l'étroitesse de ses vues administratives et économiques.

Trenton, capitale de l'État, est située sur la Delaware, au confluent de la Sapping et dans une position pittoresque, sur le chemin de fer qui relie New-York à Philadelphie. Elle est bien bâtie et possède quelques manufactures importantes.

Newark, sur la Passaic, à peu de distance de New-York, est la plus populeuse et la plus florissante cité de l'État. On y compte 40,000 habitants. Elle est bien bâtie, et remarquable par son activité industrielle et par le nombre de ses manufactures de bijoux, cuirs, harnais, voitures, souliers, chapeaux, machines, savons, bougies, etc.

Jersey, sur l'Hudson, en face de New-York, compte déjà 14,000 habitants; sa proximité de la grande ville dont elle est une véritable dépendance lui assure une importance sérieuse. Des manufactures variées y sont établies; mais elle doit surtout sa prospérité à l'immense quantité de voyageurs et de marchandises journellement transportés entre New-York et Philadelphie.

Les autres villes de l'État sont : *Paterson*, ville manufacturière, située près de la cascade du Passaic; *New-Brunswick*, importante par son collège et par son séminaire théologique; *Perth-Amboy*, remarquable par son port, l'un des meilleurs de l'Union; *Princeton*, avec un collège et un séminaire presbytérien; *Greenwich* et *Lebanon*, dont les forges sont très-actives; *Bordentown*, sur la Delaware, où le roi Joseph, frère de Napoléon, avait établi sa résidence.

§ XV. PENSYLVANIE. — Cet État est borné au nord par l'État de New-York et le lac Érié, à l'ouest par l'Ohio, au sud par la Virginie et le Maryland, et à l'est par la Delaware, qui lui ouvre une communication avec l'Océan. Il a 1,344,000 kilomètres carrés de superficie.

La Pensylvanie est traversée du sud-ouest au nord-est par les Alleghanys et leurs chaînes secondaires, formant une série de vallées parallèles qui se terminent par de vastes plaines. Outre les grandes rivières de Delaware, de Susquehannah et d'Ohio, un nombre considérable d'eaux courantes répandent partout la fertilité, alimentent des moulins et des canaux d'irrigation, ou embellissent le pays par de romantiques cascades. Les *Ohio-Pyles* ou la chute de la rivière *Voughiogeny* est une des plus remarquables. Cet État forme la transition entre la zone froide et la zone chaude de l'Amérique septentrionale; il ne faut pas en conclure qu'il jouit d'un climat tempéré; c'est l'humidité de l'Angleterre au printemps, et la sécheresse de l'Afrique en été;

quelques jours d'automne rappellent le doux ciel de l'Italie, mais les hivers ramènent les frimas de la Sibérie. Il n'y a que des constitutions robustes qui résistent à ces changements de température.

La Pensylvanie abonde en riches mines de fer, de cuivre, de houille et d'anthracite. Les dernières se trouvent principalement dans le comté de Schuylkill, occupent plus de 300,000 hectares, et fournissaient déjà en 1847 plus de 3,000,000 de tonneaux. On croit que ce chiffre est aujourd'hui plus que doublé. Les premières donnent des fontes d'une qualité supérieure à celles de l'Écosse. Outre les eaux minérales de Bedford-Spring, rivales de celles de Saragota, on peut citer encore la fontaine sulfureuse de Cumberland, les fontaines chaudes du comté de Huntingdon, et celles du comté d'Alleghany. Enfin des salines sont exploitées. Les forêts contiennent toutes les espèces d'arbres que nous avons déjà citées et un grand nombre d'autres variétés; seulement le pin ne s'y rencontre plus, et le tulipier, arbuste dans les États septentrionaux, atteint ici la hauteur des plus grands arbres. L'élan ne se retrouve plus que vers le lac Érié, et les animaux à fourrures ont à peu près disparu, mais les moustiques infestent les vallées.

Le sol, admirablement fertile, est un des mieux cultivés de l'Union; les céréales, les fruits, les légumes y viennent en abondance. L'industrie, alimentée par des mines inépuisables de fer et de houille, a pris une extension prodigieuse : la moitié du fer fabriqué aux États-Unis vient de la Pensylvanie. De nombreux canaux et 2,500 milles de chemins de fer facilitent le développement de la richesse du pays.

La Pensylvanie est l'un des États où les établissements scientifiques et charitables sont le plus développés. Elle exerce une grande influence sur les affaires générales de l'Union, non-seulement par ses richesses commerciales et industrielles, mais par le caractère et les vertus de sa population, originairement composée de quakers. C'est vers 1656 que ces sectaires, chassés du Massachusetts, commencèrent à s'établir sur les bords de la Delaware, occupés déjà par quelques établissements suédois. En 1685, William Penn vint s'y installer avec de nouveaux colons, fonda Philadelphie, et introduisit dans le pays les institutions municipales, qui ont été imitées par tous les autres États de l'Union. Les principes politiques et religieux des quakers assurèrent dès l'abord la prospérité de la colonie, qui demeura toujours en paix avec les naturels, tandis que les puritains de l'est leur faisaient une guerre d'extermination. Ces principes ont été dans la discussion du pacte fédératif un utile contre-poids à la rude énergie des habitants de la Nouvelle-Angleterre.

La race pensylvanienne se distingue par son activité, ses bonnes mœurs et son courage. Plus éclairée que les habitants de New-York, plus tolérante que ceux de la Nouvelle-Angleterre, elle n'est pas corrompue par l'esprit exclusif du commerce; elle dédaigne les préjugés qui accompagnent dans les États du midi l'existence d'une classe d'esclaves. Sa tolérance religieuse ne connaît d'autres bornes que celles de la morale universelle et de cette conscience du genre humain qui repousse l'athéisme. Un tiers de la population est composée de quakers et d'Anglais épiscopaliens; ils habitent Philadelphie et les comtés de Chester, de Bucks et de Montgomery. Les Irlandais, pour la plupart presbytériens, habitent les contrées de l'ouest et du nord. Les Allemands, pour la plupart originaires de la Souabe et du Palatinat, forment une

population de 150 à 200,000 individus, et demeurent principalement dans les comtés de Lancastre, d'York, de Dauphin et de Northampton, ou sur les premières rampes des montagnes Bleues, où les noms de *Berlin*, *Manheim*, *Strasbourg*, *Heidelberg* et autres rappellent le souvenir de l'Allemagne. La population double à peu près en vingt ans, car en 1791 elle était de 430,000 âmes, en 1810 de 810,000, en 1830 de 1,348,000, et en 1850 de 2,312,000 individus; elle doit approcher maintenant, sinon dépasser, le chiffre de 3 millions. Les quakers commencent à se fondre dans la masse de la population, mais ils ont conservé avec leur aversion pour l'élégance, pour le plaisir et pour les objets de luxe, leur rigidité de mœurs, leur austérité religieuse, leur inflexibilité de principes, leur air grave, leur attachement aux vieux costumes. On leur reproche leurs richesses et leur avarice.

Philadelphie, ville principale de l'État et la seconde de l'Union par sa population, renferme 410,000 habitants, et se trouve située à quelques milles au-dessus du confluent de la Schuylkill avec la Delaware. Cette ville, l'une des plus belles du monde, est construite avec élégance; la plupart de ses rues, pavées de cailloux et de briques, sont larges et se coupent à angle droit. Broad-Street a 35 mètres de largeur, les autres seulement 15 ou 20. L'élégance de ses maisons, bâties en briques et décorées de beau marbre blanc, la richesse et le bon goût de ses monuments publics, offrent au premier abord un aspect séduisant, mais qui fatigue par son excessive régularité. L'eau lui est abondamment fournie par les *Water-Works*, réservoirs établis près de la Schuylkill, aux portes de la ville, et alimentés par une machine hydraulique puissante, qui débite 99 millions de litres d'eau par 24 heures. On remarque à Philadelphie: la place ou *square* de Washington, ornée d'une statue équestre de ce grand homme; la place de l'Indépendance, où fut faite en 1774 la déclaration d'indépendance des États-Unis. Le *State-House*, maison d'État, occupé aujourd'hui par une partie des cours de justice, renferme la salle des délibérations, où le premier congrès rédigea la déclaration d'indépendance, et dans laquelle l'assemblée chargée de formuler la constitution fédérale tint ses séances en 1787. Le plus beau des édifices est celui de la *banque*, occupé aujourd'hui par la douane, et considéré généralement comme le principal morceau d'architecture de l'Union: il est entièrement construit en marbre blanc tiré des monts Alleghany, et présente l'image assez exacte du Parthénon. On peut encore citer l'hôtel des monnaies, remarquable par la perfection de son outillage et de ses procédés de fabrication; la cathédrale catholique de Saint-Pierre et Saint-Paul; l'église épiscopale de Saint-Étienne et l'église presbytérienne, située sur la place Washington; l'asile des marins, situé à un mille de la ville et remarquable par le luxe de sa construction; l'arsenal de la marine, l'un des plus grands établissements de ce genre que possède l'Union.

Les établissements d'instruction rivalisent par le nombre et la belle tenue avec ceux de bienfaisance. Nous citerons parmi les premiers le musée de Peel, renfermant de belles collections d'histoire naturelle, l'observatoire, le jardin botanique de Bartram, la bibliothèque de la ville, celle de l'université, l'académie des beaux arts, la faculté de médecine, la première des États-Unis; le collège Gérard, vaste institution due à un Français naturalisé Américain, qui en 1831 a laissé 10 millions de francs pour la fondation de cet établissement. L'institut de Franklin, créé par

une société particulière, est destiné à encourager et à répandre le goût des arts et des sciences.

L'un des principaux établissements de Philadelphie est le *pénitencier*, qui a été imité récemment en France et dans plusieurs autres États. Construit en forme d'étoile, il se compose, au centre, d'une rotonde d'où le surintendant peut inspecter les sept galeries qui y aboutissent, et qui ont deux étages de cellules. Les prisonniers y sont soumis au régime du silence absolu et de l'isolement complet, hors les moments de travail en commun. Parmi les institutions charitables, on remarque 2 hôpitaux, un asile pour les sourds-muets, un autre pour les aveugles, et une maison de pauvres, vaste établissement sur la rive droite de la Schuylkill, renommé pour sa bonne distribution et sa parfaite tenue.

Par sa position sur deux rivières, Philadelphie jouit du bénéfice d'un double port, l'un sur la Schuylkill, l'autre sur la Delaware : le premier, accessible à des bâtiments de 300 tonneaux, est le grand entrepôt des charbons tirés de l'intérieur de la Pensylvanie ; le second admet des navires de toutes dimensions, qui peuvent venir décharger ou embarquer à la porte même des magasins. Aussi, bien que l'importance de cette situation soit diminuée par la difficulté de remonter la Delaware en hiver et par le voisinage de New-York, le port de Philadelphie a reçu en 1851 38,505 navires de cabotage et 680 grands bâtiments de long cours. Le cabotage sert principalement au transport de l'antracite, dont la ville reçoit 3 à 4 millions de tonnes par année. Le commerce extérieur est évalué à 100 millions. Les exportations consistent surtout en céréales, cotons, salaisons, bitumes, graisses, drogueries et teintures, épicerie, combustible, etc.

Dans les environs de Philadelphie, on trouve de l'autre côté de la Schuylkill *West-Philadelphia* et *Brockley*, villes distinctes, mais véritables faubourgs de la grande cité, et sur la rive gauche de la Delaware *Camden*, qui, bien que sur le territoire de l'État de New-Jersey, est une véritable dépendance de Philadelphie. Ces trois points sont fort peuplés et possèdent de nombreuses manufactures.

Bristol, sur la Delaware, doit son importance à ses canaux, qui communiquent au grand bassin d'antracite du comté de Northampton. *Reading*, ville de 12,000 âmes, sur le chemin de fer qui dessert le grand bassin houiller, est un centre manufacturier important, qui possède surtout de belles fonderies et des ateliers de machines. *Pottsville*, aux confins du bassin houiller central, près des sources de la Schuylkill, possède des hauts fourneaux, forges, laminoirs, fonderies, fabriques de machines, etc. *Érie* est une ville bien bâtie, située sur un promontoire qui s'avance dans le lac du même nom. Son port, de 5 milles d'étendue, est un des meilleurs de toutes ces mers d'eau douce. *Lancaster*, ville de 14,000 âmes, est située sur le Conestoga, petit ruisseau canalisé qui la fait communiquer avec le Susquehannah. Elle est bien bâtie et importante par son commerce intérieur. *Columbia*, sur le bord de la Susquehannah, qui est parsemée d'îles pittoresques, est située au milieu de montagnes boisées, dans une situation avantageuse. *Harrisbourg*, sur la rive gauche du Susquehannah, est, malgré son peu d'importance, la capitale de toute la Pensylvanie. C'est une cité régulièrement bâtie, dans laquelle on ne remarque que le Capitole et l'hôtel de l'administration de l'État. Sa population n'est que de 9,000 âmes.

Pittsburg, fondée en 1765 sur l'emplacement du fort Duquesne, est située au confluent de l'*Alleghany* et de la *Monongahela*, qui forment l'*Ohio*. C'est une ville bien bâtie, mais d'un aspect triste. Elle renferme un grand nombre d'usines, dont plusieurs sont affectées à la fabrication des machines à vapeur. Ses fonderies de canons, ses clouteries, ses manufactures de tissus de laine et de coton, ses verreries, ses fabriques de poterie, de cordages et de potasse, lui ont valu le surnom de *Birmingham américain*. Sa population, en y comprenant celle de quatre villages que l'on peut considérer comme appartenant à ses faubourgs, s'élève à plus de 100,000 âmes. La position tout exceptionnelle de *Pittsburg*, au confluent de trois cours d'eau navigables, dont l'un conduit au *Mississipi*, sur une ligne ferrée qui, traversant toute la *Pensylvanie*, va rejoindre le réseau de l'*Ohio* et les chemins de fer de l'ouest, enfin sur un canal non moins important qui unit l'*Ohio* à l'*Atlantique* par le *Chesapeake*, cette position, disons-nous, jointe au voisinage d'une immense formation houillère, près de mines de fer inépuisables, assure à cette ville de hautes destinées commerciales. Dans ses environs on trouve *Birmingham*, important par ses verreries, ses fabriques de quincaillerie et ses sources salées, qui sont activement exploitées.

Nous citerons encore dans la *Pensylvanie* : *Easton*, *Williams-Port*, *Brownville*, *Lebanon*, importantes par leurs fabriques; *Alleghany*, remarquable par sa maison pénitentiaire; *Juniata*, dans le voisinage de riches mines de fer, et qui possède de nombreuses forges; *Carlisle*, qui renferme le collège de *Dickinson*; *York*, avec 6,000 habitants; *Bethlém*, chef-lieu des frères moraves, siège de leur évêque et de plusieurs collèges, fabriques et manufactures; enfin *Ephrata* ou *Tunkerstown*, résidence d'une autre secte religieuse très-austère, nommée les *tunkers* ou *dunkers*.

§ XVI. *DELAWARE*. — Cet État, un des plus petits de l'Union, n'a que 4,240 kilomètres carrés de superficie. Il s'étend le long de la baie de *Delaware*, qui le sépare du *New-Jersey*, et se trouve borné au nord par la *Pensylvanie*, à l'ouest et au sud par le *Maryland*. Occupé d'abord en 1626 par des colonies suédoises, conquis par les Hollandais en 1665, le *Delaware* fut réuni à l'Angleterre en 1664, et installé en colonie séparée en 1704.

L'aspect général de ce pays est celui d'une grande plaine, dont le sol est favorable à la culture. Les rivages de la baie de *Delaware* sont très-bas, couverts de forêts, dont la continuité n'est interrompue que par des marécages funestes à la santé des habitants. Le blé et le maïs, tous deux de qualité supérieure, forment les récoltes principales. Le climat est sain et froid; les richesses minérales sont peu abondantes. Les établissements industriels, presque tous agglomérés sur le petit cours d'eau, le *Brandywine*, consistent en moulins à farine et à papier, fabriques de poudre, d'étoffes de coton et de tissus de laine.

L'État de *Delaware* a 92,000 habitants. Presque tout le terrain étant mis en culture, le nombre des habitants de cet État ne s'accroît que lentement. Ses principales villes sont : *Dover* ou *Douvres*, petite ville de 3,000 habitants, au centre de l'État, dont elle est la capitale; elle est située sur le *Jones-Creek* et dans une position insalubre. *Wilmington*, la plus importante du *Delaware*, a 14,000 habitants; elle est située au confluent de la *Christiana* avec la *Brandywine*, au centre d'une riche et fertile contrée. Sa position sur le chemin de fer de *Baltimore* à *Philadelphie*, au milieu des principaux

groupes industriels de l'État, explique la prospérité dont elle jouit. Dans un rayon de 20 kilomètres autour de la ville, il y a plus de 100 moulins et fabriques hydrauliques, dans lesquels la farine, le coton, la laine, la fonte de fer, le papier et la poudre sont travaillés. *Newcastle, Smyrna et Lewistown* sont les autres points les plus remarquables de l'État.

§ XVII. ÉTATS DU SUD. — MARYLAND. — Ils sont au nombre de dix : *Maryland, Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie, Floride, Alabama, Mississipi, Louisiane, Texas.*

« Le point culminant de cette section est dans la Caroline du Nord ; les hautes montagnes qui s'y rencontrent se découpent en pentes abruptes vers le nord-ouest jusqu'à la Pensylvanie ; elles vont s'abaissant graduellement, au contraire, vers le Mississipi et vers l'Atlantique. C'est entre ces deux extrêmes que se rencontrent les riches vallées du centre de la Virginie, des Carolines, de la Géorgie et de l'Alabama. En se rapprochant de la mer, le sol s'appauvrit. D'immenses formations d'argile compacte se rencontrent d'abord, puis elles font place à ces landes coupées de marais et de bas-fonds qui commencent en Virginie pour s'interrompre aux approches du Mississipi, et apparaître encore sur la côte du Texas jusqu'au rio Grande : surface immense, absolument rebelle à la culture dans toute son étendue. Plusieurs cours d'eau qui la coupent ont cependant formé dans le voisinage de la mer des deltas d'une merveilleuse fertilité. Le Mississipi, roulant des eaux chargées de limon, a recouvert de ses dépôts une immense étendue, et créé chaque jour un sol nouveau en gagnant vers la mer ; le delta qui porte son nom est le lieu de grandes et précieuses cultures. Par delà jusqu'à la Louisiane même et au centre du Texas se déroulent ces prairies sans fin où le pâturage ne manque jamais, et qui ne demandent que des bras pour fournir une contribution de plus en plus large à la richesse nationale.

» Le climat, encore rigoureux dans la partie du nord, est vers le sud-ouest dans des conditions presque tropicales. Aussi trouve-t-on, du Maryland au Texas, les productions les plus variées ; toutes les céréales sont les fruits de la zone tempérée, bientôt remplacés par le tabac, le coton, le canne à sucre.

» Ce groupe, d'une grande valeur agricole, est le moins important des États-Unis au point de vue manufacturier. Les chemins de fer y sont moins multipliés que dans les États de l'est et du centre ; on n'y rencontre encore, à peu d'exceptions près, que de grandes lignes construites ou en voie de construction, mais au moyen desquelles les points extrêmes de cette grande section et les villes principales pourront être reliés.

» L'esclavage est en vigueur dans tous les États du sud ; mais à mesure que la population se multiplie davantage, le blanc prend la place du nègre dans l'exécution d'un grand nombre de travaux. Ce déplacement est surtout sensible dans les villes, d'où les nègres sont dirigés vers les grandes cultures des régions plus méridionales. L'institution de l'esclavage exerce une grande influence sur les mœurs des habitants. La population n'y est pas exclusivement d'origine anglaise ; les premiers possesseurs d'une grande partie du pays, sortis de France et d'Espagne, y ont laissé l'empreinte de leurs mœurs, qui a profondément modifié celles de la race anglo-saxonne plus nouvellement venue. L'éducation première est libéralement donnée à la population blanche ; les nègres n'en reçoivent aucune¹. »

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis.* 1855.

L'État du *Maryland* est borné à l'ouest par le cours de la Potomac, qui le sépare de la Virginie, au nord par la Pensylvanie, à l'ouest par la Delaware et par l'océan Atlantique, qui le baigne également au sud en formant l'immense baie de Chesapeake. Le Maryland a 36,330 hectares de superficie. La baie de Chesapeake et le cours de la Susquehannah le partagent en deux parties, nommées rives de l'Est et de l'Ouest (*eastern and western shores*).

Les bords de la baie sont marécageux, mais plus loin le pays, en général ondulé, se relève surtout vers l'ouest, qui est traversé par quelques chaînes parallèles des Alleghany. Outre la Susquehannah, l'Hudson et la Potomac, cinquante autres cours d'eau contribuent à arroser de nombreuses vallées peu étendues, mais fertiles, où viennent en abondance des blés et des tabacs renommés. Le climat est plus doux que dans la Pensylvanie. Les mines de fer sont nombreuses, et toute la partie occidentale est la continuation du grand bassin houiller qui va se perdre dans la Virginie. Aussi cette partie du Maryland est-elle de beaucoup la plus importante; tandis que la partie orientale, placée en dehors des grandes voies de communication, isolée du centre véritable de l'État, ne jouit que d'une médiocre prospérité. La population est de 550,000 habitants.

Le Maryland avait été concédé en 1633 à lord Baltimore, avec jouissance du gouvernement colonial pour lui et ses descendants. Les mêmes principes de liberté, de charité et de tolérance que nous avons vu appliquer en Pensylvanie le furent également dans le Maryland, qui donna asile aux croyances persécutées, et les mêmes causes amenèrent sa prospérité. C'est cet État qui a fourni le modèle du congrès américain, divisé en deux chambres nommées par les habitants libres du pays. C'est à son exemple également que le gouvernement fédéral acquiert, moyennant indemnité, les terres des Indiens, au lieu de procéder par voie d'expulsion ou d'extermination, comme le faisaient les États de la Nouvelle-Angleterre. Quoique l'importation des nègres d'Afrique y ait cessé depuis 1763, près d'un quart de la population se compose encore de noirs et de mulâtres esclaves. Riches par le travail de leurs esclaves, vivant dans les campagnes isolées, les Marylandais ont l'indolence et la paresse d'esprit des Anglo-Américains méridionaux, sans avoir leur gaieté hospitalière. La religion catholique compte le plus grand nombre de fidèles. L'État possède des fonds actifs de 1,600,000 dollars, et sa recette annuelle surpasse la dépense de plus de moitié; aussi le gouvernement consacre-t-il des sommes considérables à l'entretien d'un grand nombre d'écoles, parmi lesquelles se trouvent une université, trois collèges et une école de médecine.

La petite ville d'*Annapolis* est le siège du gouvernement; elle est située dans la baie de Chesapeake, à l'embouchure de la Severn, et n'a que 6,000 habitants.

Baltimore, sur une branche du Patapsco, à 14 milles de la baie Chesapeake et à 200 milles de la mer, est la ville la plus considérable de l'État; c'est le rendez-vous des hommes de toutes les nations qui cherchent fortune: aussi s'est-elle rapidement élevée à l'état florissant où on la voit aujourd'hui. En 1790, on évaluait la population à 14,000 habitants; elle est aujourd'hui de plus de 170,000. Elle est située sur un terrain accidenté que coupe en deux parties le John-Falls en se jetant dans le Patapsco, ce qui lui donne un aspect très-pittoresque. De plusieurs points élevés, on jouit du

panorama que présentent la ville, son port, la Chesapeake et les forêts qui la bordent. Elle est bien bâtie, et aussi régulièrement coupée que le permettent les inégalités du sol; la principale rue est une promenade ornée de beaux magasins et de belles maisons. Parmi les édifices publics, on remarque: le monument élevé à la mémoire des citoyens morts en défendant Baltimore pendant la guerre de 1814; la colonne en marbre blanc érigée en l'honneur de Washington, et qui a 55 mètres de hauteur; l'*Exchange*, qui comprend la douane et la bourse; l'hôtel de ville, le palais de justice, la prison d'État; parmi les nombreuses églises, la cathédrale catholique, dont la coupole rappelle celle du Panthéon à Rome; l'église unitarienne, chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité. Baltimore possède encore une école de médecine renommée, une université, un collège catholique, une riche bibliothèque, un musée, plusieurs théâtres et un grand nombre d'institutions charitables.

Le port, formé par le Patapsco, est spacieux et sûr, mais il n'admet que des navires de 600 tonneaux. Il est défendu par le fort Mac-Henry. Baltimore, que sa situation rend maîtresse de tous les échanges du Maryland, de la moitié de ceux de la Pensylvanie et des États de l'ouest, est au point de vue commercial une localité de très-haute importance. C'est le plus grand marché aux farines qui soit au monde, et l'un des plus considérables pour le tabac. Des chutes nombreuses ont été mises à profit comme forces motrices pour d'importantes manufactures d'étoffes de laine et de coton, d'objets divers, et surtout pour un nombre considérable de moulins à farine. On en compte plus de 60 au bord du Patapsco, sur un parcours de 20 milles¹.

Cumberland, sur le Potomak, la ville la plus peuplée après Baltimore, doit son importance aux houillères qui l'environnent et dont elle est l'entrepôt.

On cite encore *Snowhill*, *Vienna*, *Orford*, ports de commerce importants; *Easton*, *Hagerstown*, *Elkon*, *Chestertown*, qui sont toutes des centres de population et de commerce. Une très-petite lisière du Maryland, qui s'étend dans les montagnes, est à l'abri des fièvres intermittentes et des chaleurs d'un été brûlant. Là fleurit la jolie ville de *Frédéricksburg*, qui renferme 4 à 5,000 habitants d'origine allemande.

§ XVIII. DISTRICT FÉDÉRAL DE COLUMBIA. — Le territoire du district de Columbia est entièrement enclavé dans l'État du Maryland, et s'étend sur la rive gauche du Potomak, en face de la Virginie; il occupe une superficie de 129 kilomètres carrés, et forme un carré parfait, dont les diagonales marquent exactement la situation des points cardinaux; celle qui va du nord au sud constitue le méridien dit de Washington. Sa population est de 52,000 habitants. Ce coin de terre, État neutre ne relevant d'aucun autre, est tout le domaine soumis directement à l'action du gouvernement fédéral. Avec sa faible étendue et sa destination spéciale, il ne peut avoir aucune importance commerciale ou industrielle.

Le chef-lieu de ce district est la capitale politique de l'Union: c'est *Washington*, fondée en 1791 par le général Washington, et devenue depuis 1801 le siège du gouvernement fédéral, établi jusqu'à cette époque à Philadelphie. Cette ville s'élève sur la rive gauche du Potomak, au confluent de la branche principale et de la branche orientale. Une petite rivière nommée Tibre la traverse, et réunit à l'aide d'un canal les deux branches du Potomak à la baie de Chesapeake, tandis que le Rock-Creek

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis.*

la sépare de son faubourg, *Georgetown*. C'est une des plus heureuses situations de toute l'Amérique, tant pour la salubrité de l'air que pour la beauté du pays. L'*Eastern-Branch* fournit un des havres les plus sûrs et les plus commodes de l'Amérique; les plus grands vaisseaux y trouvent assez d'eau jusqu'à 7 milles de son embouchure.

La vaste enceinte de Washington, tracée pour une ville dix fois plus peuplée, ses rues tirées au cordeau et larges de 30 à 35 mètres, ses habitations séparées dans quelques quartiers par de grands espaces vides ou par des champs que sillonne la charrue, ses monuments somptueux qui contrastent avec le silence de ses rues, la feraient prendre plutôt pour une colonie naissante que pour la capitale d'un État populeux et florissant. Sa population n'est que de 40,000 habitants. Le Capitole est un grand et bel édifice surmonté de trois dômes, bâti sur une éminence d'où l'œil plane sur toutes les parties de la ville. Il renferme deux salles spacieuses destinées aux séances de la chambre des représentants et du sénat, une autre pour les assemblées de la cour suprême des États-Unis, et une quatrième pour la bibliothèque nationale. Il fut incendié en 1814 par les Anglais, mais aujourd'hui il est sorti de ses cendres plus vaste et plus riche qu'à cette époque. Après le Capitole, l'édifice le plus important est la *Maison blanche*, résidence du Président des États-Unis. Les quatre grands corps de bâtiments qui l'entourent et qui servent à l'administration des quatre ministères sont commodes, vastes et solidement bâtis, mais n'ont rien de remarquable dans leur architecture. L'avenue de Pensylvanie, qui réunit le Capitole à la Maison blanche, est la promenade la plus belle et la plus vivante de Washington; c'est là que l'on trouve les plus riches magasins et les principaux hôtels. L'arsenal de la marine est un des plus beaux établissements de ce genre; au milieu de sa cour principale, une colonne rostrale a été érigée en l'honneur des marins américains morts dans un combat glorieux devant Alger. La direction générale des postes de l'Union occupe un vaste palais en marbre blanc, de construction récente. Le bureau des patentes renferme la collection complète de tous les modèles des inventions. On cite encore l'hôtel de ville, le théâtre, la maison de correction, le cirque, le fort qui domine le Potomak et le grand pont de bois, de plus d'un mille de long, qui traverse ce fleuve.

Les 25 églises de Washington sont toutes d'un bon style, mais aucune ne mérite une mention spéciale; les institutions charitables sont nombreuses, les collèges et les établissements de haute instruction multipliés. Au nombre de ces institutions on remarque l'Institut de Smithson, les sociétés de médecine, de botanique et d'agriculture, le collège Columbia, l'observatoire et le bureau des ingénieurs du gouvernement.

Tous les hauts pouvoirs de l'Union résident à Washington, le congrès, le président et ses ministres, les grandes directions, les ambassades, la cour suprême, etc.

On remarque parmi les autres localités du district fédéral : *Georgetown*, joliment située sur le penchant d'une colline, entre le Potomak et le Rock-Creek, qui la sépare de Washington. Elle renferme une fonderie de canons et un beau collège. Son commerce, quoique assez actif, est cependant moins considérable que celui d'*Alexandrie*, située 16 kilomètres plus bas, sur le bord du Potomak. La population de cette dernière ville est de 11 à 12,000 âmes. Elle fait un grand commerce de farines.

§ XIX. VIRGINIE. — Cet État est borné à l'est par le Maryland et l'Océan, au nord par la Pensylvanie, à l'ouest par l'Ohio et le Kentucky, au sud par le Tennessee et la

Caroline du Nord. Sa superficie est de 166,000 kilomètres carrés. La population paraît stationnaire : en 1830, on y comptait 1,211,000 individus, dont 470,000 esclaves; en 1853, on y comptait 1,232,000 habitants, dont 460,000 esclaves.

« Le territoire de cet État est coupé à peu près dans la direction du nord-est au sud-ouest par la chaîne Bleue (Blue ridge), qui s'étend vers son centre; les monts Alleghany se dressent au nord et les monts Cumberland à l'ouest; et, bien qu'ayant tous une direction générale parallèle, ils croisent de nombreux contre-forts, qui forment au centre de l'État, dans sa partie importante et productive, de fertiles vallées, profondes et étendues. Le sol est, au contraire, en général fort maigre sur le versant est qui s'abaisse vers l'Océan; en s'en rapprochant, on entre dans cette éternelle formation de sables stériles et d'argiles impénétrables qui commence vers Richmond pour s'étendre vers le sud jusqu'à la Louisiane. Les bonnes terres de Virginie produisent en abondance des céréales de toute sorte et du tabac renommé; le coton et la soie autrefois récoltés sont aujourd'hui abandonnés¹. » De nombreux cours d'eau, la plupart navigables, arrosent le territoire; mais le Potomak, l'Ohio et la Gauley, son tributaire, méritent seuls d'être mentionnés. Le climat y est généralement doux, surtout dans les parties cultivées; il est très-sain dans les parties montagneuses, mais la région maritime est exposée à des fièvres dangereuses.

La Virginie possède des mines d'or importantes. Ce métal se trouve dans une roche de quartzite, qui forme des couches au milieu des schistes argileux et talqueux. Le sable des ruisseaux est aurifère et renferme souvent d'assez grosses pépites. Les mines de houille, continuation du grand bassin de la Pensylvanie, sont très-abondantes. On trouve encore de riches dépôts de cuivre, de plomb, de fer. Des sources salées sont utilisées dans le voisinage de Preston et près des chutes de la grande Kanhawa. Les eaux sulfureuses du comté d'Augusta, sont en réputation.

Parmi les curiosités du pays, on remarque le *Pont-de-Roche*. Une petite rivière, le Cedar-Creek, affluent du James, passe au fond d'une vallée qui a 70 à 90 mètres de profondeur, 15 mètres de diamètre en bas et 30 mètres en haut. Une masse solide de roche calcaire, épaisse de 13 mètres, recouverte de terreau et de rochers détachés, passe d'un bord de la vallée à l'autre, et forme ainsi une immense arche qui, vue d'en bas, inspire un sentiment mêlé de frayeur et d'admiration.

L'État est essentiellement agricole; cependant, sur quelques points, des chutes d'eau puissantes sont appliquées à des manufactures variées. Le charbon, le tabac et la farine sont des objets d'échange importants.

La Virginie est la plus ancienne des colonies anglaises sur le sol américain. Elle fut fondée vers 1607 par Christophe Newport, qui bâtit la ville de Jamestown. Les premiers colons, membres de l'église officielle d'Angleterre, montrèrent la même intolérance que les puritains de la Nouvelle-Angleterre; leurs guerres d'extermination avec les Indiens retardèrent longtemps la prospérité de la Virginie, et cette province se ressent encore de ces luttes acharnées, que venaient compliquer encore des divisions intestines, des troubles continuels et des changements fréquents dans le gouvernement du pays. Aussi les habitants se distinguent encore par leur bravoure, leur activité, leur turbulence, leur habileté à trouver des expédients. La religion presbyté-

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis.*

rienne domine dans les montagnes de l'ouest, la religion anglicane dans les plaines orientales. Une distinction tranchante entre les riches et les pauvres rend le gouvernement plus aristocratique que celui des autres États ; mais le petit nombre d'hommes riches, éclairés et intelligents qui forment l'oligarchie virginienne a montré, dans les affaires générales de la confédération, l'esprit le plus opposé à la monarchie. Dans cette patrie de Washington et de Jefferson, on néglige les sciences et les lettres. Le bas peuple s'enivre et se bat avec toute la fureur des sauvages ; dans ces combats, un œil poussé hors de l'orbite, une oreille arrachée à coups de dents, ne comptent pour rien. Les Virginiens riches aiment les courses à cheval, ce qui les a engagés à élever des chevaux excellents. Livrés à des plaisirs champêtres, ils fuient le séjour des villes.

Richmond, capitale de la Virginie, a 28,000 habitants ; elle est bâtie en amphithéâtre sur le James, au point où finissent les chutes multipliées de cette rivière. Ses ponts, ses usines, ses constructions étagées, lui donnent un aspect très-pittoresque. Elle est d'ailleurs bien bâtie, coupée de canaux, et renferme quelques constructions remarquables : le Capitole, le palais de justice, la citadelle, les magasins à tabac et les travaux hydrauliques, qui fournissent l'eau douce à la ville. Richmond est à la fois un centre industriel et un grand entrepôt commercial, étendant ses communications jusqu'à la mer par la rivière James, avec les États voisins par les chemins de fer, et avec le centre de la Virginie par un canal qui aboutit à Lynchburg.

Staunton tire son importance du voisinage de sources thermales très-fréquentées, et qu'on appelle *White-sulfur-springs*.

Petersburg, sur l'Appomatox, est importante par sa situation, son commerce et ses fabriques de cotonnades, de lainages, de papier, ses moulins à farine, etc.

C'est au fond de la magnifique baie de Hampton, formée par la rivière James, que nous trouvons *Norfolk*, ville peu étendue, et n'ayant que 10,000 habitants, mais une des plus considérables de la Virginie comme position militaire et par son commerce d'exportation. Elle possède quelques établissements d'instruction publique. Les avantages que présente son port, accessible aux navires du plus fort tonnage, spacieux et abrité de tous les vents, l'ont fait choisir par le gouvernement fédéral pour y établir le principal arsenal maritime des États-Unis. *Gosport* et *Portsmouth*, en face de Norfolk, sont entièrement occupés, le premier par les chantiers de construction, les ateliers, les magasins et l'arsenal ; le second par les ouvriers qu'emploie le gouvernement. La rade de *Hampton*, désignée comme lieu de rassemblement de la flotte américaine, n'est elle-même qu'un vaste établissement militaire, hérissé de batteries et de fortifications ; elle communique avec les chantiers et les arsenaux de Washington, ainsi qu'avec ceux de Philadelphie par la baie de Chesapeake, et se trouve réunie elle-même à la baie Delaware par un canal pouvant permettre le passage des plus grands navires qui viendraient se faire armer sans danger par ces voies intérieures à Norfolk.

Wheeling (10,000 hab.) est située sur un promontoire élevé, qui s'avance sur l'Ohio entre la Pensylvanie et l'État de l'Ohio. En amont et en aval de cette ville, à une distance d'environ 1 mille et demi de chaque côté, la rive virginienne de l'Ohio s'élève à pic à une hauteur considérable ; ses arrachements mettent à nu d'inépuisables couches de houille, au centre desquelles se trouve Wheeling. Cette ville semble destinée à être le centre commercial le plus important de la Virginie.

Elle est traversée par la ligne ferrée de Philadelphie à Saint-Louis, et possède de nombreuses manufactures, des forges, des verreries, etc.

A l'ouest des montagnes Bleues on trouve *Winchester*, avec 4,000 habitants. *Charlottesville* est remarquable par son université, *Lexington* par son collège, et *Harpers-Ferry* par sa manufacture d'armes et son vaste arsenal, où l'on conserve 100,000 fusils; *Lynchburg* a des fabriques de fer, de tabac, de cotonnades et des moulins à farine.

§ XX. CAROLINE DU NORD. — Cet État est borné au nord par la Virginie, à l'ouest par les monts Alleghanys, qui le séparent du Tennessee, au sud par la Géorgie et la Caroline du Sud, et enfin à l'est par l'Océan. Il a 132,600 kilomètres carrés de superficie et 775,000 habitants.

La chaîne des Alleghanys et ses branches parallèles traversent la partie occidentale de la Caroline du Nord, se relevant au nord en sommets assez élevés. Le terrain s'abaisse vers l'est, mais reste fortement ondulé jusqu'à 60 milles des côtes, où il est plat et uni : cette bande de terre n'est plus qu'une lande stérile couverte de pins rabougris et coupée de marais étendus ; nous l'avons vue commencer au sud de Richmond, dans la Virginie. Mais à l'ouest de ces plaines incultes s'étendent de fertiles vallées, où se montrent déjà les grandes cultures du sud. Le maïs, le froment, le chanvre, les fruits, le tabac, sont les principaux produits, et plus au sud on commence à rencontrer des plantations de coton, de riz et d'indigo. Le climat est ici beaucoup plus doux que dans la Virginie, les chaleurs commencent à devenir ardentes, les froids moins longs et moins vifs. L'air est salubre, excepté dans la lisière maritime, bordée d'une ceinture de rochers abrupts, qui ne laissent entre eux que de rares et étroits passages. Cette grande digue naturelle qui se prolonge presque jusqu'à la Caroline du Sud s'oppose à l'égouttement des terres basses et sablonneuses, qui demeurent submergées à une grande distance de la côte et engendrent de nombreux marais.

Le fer et la houille abondent dans les montagnes de la Caroline; on y trouve aussi un peu d'or, du cobalt mêlé à de l'arsenic, de l'argent, du cuivre, du plomb. Le comté de Buncombe possède des eaux thermales. Les forêts sont encore belles et vastes, mais elles n'ont plus l'aspect imposant de celles de la Virginie : le cyprès domine dans les fonds marécageux et y forme des fourrés impénétrables. On commence à trouver le ginseng, dont nous avons déjà parlé, et qui est un objet de commerce avec la Chine. Le crocodile du Mississipi, le serpent à sonnettes, le scytale et la tortue, sont les nouveaux animaux que nous pouvons citer.

La colonie de la Caroline du Nord ne date que de 1650. Jusqu'à la révolution américaine, elle se fit remarquer par ses dissensions intérieures et son opposition au régime tyrannique de son gouvernement. C'est de cette colonie que partirent les premiers cris d'indépendance.

Le grand courant qui sort du golfe du Mexique, contrarié par les écueils et les bancs de sable qui bordent la Caroline du Nord, forme, près de ses côtes malsaines et inabordables, une mer agitée et dangereuse : aussi on y rencontre à peine quelques ports; c'est pourquoi l'activité des habitants s'est portée principalement vers l'agriculture. Le commerce des bois et des résines est seul très-actif. Indolents au sein d'une contrée fertile, pleins de talents naturels, mais dépourvus d'instruction; hospitaliers,

mais trop adonnés à tous les plaisirs sensuels, les Caroliniens du Nord vivent en partie sans aucune espèce de religion reconnue. Dans les montagnes, les nouveaux colons, Irlandais et Écossais d'origine, conservent au contraire leur rigide presbytérianisme, leur amour pour le travail et leurs mœurs sévères.

Raleigh, capitale de l'État, renferme 6,000 habitants. Elle est bien bâtie, et située sur la Neuse, dans une position assez heureuse. Le palais, le collège de l'État et l'église des presbytériens sont les principaux édifices. Raleigh est l'entrepôt des produits agricoles du centre.

Newbern, au confluent du Trent et de la Neuse, est jolie, quoiqu'elle ne renferme que 4 à 5,000 âmes. Elle possède un théâtre et une bibliothèque publique. Son commerce est considérable.

Wilmington (7,500 habit.) est la ville la plus importante de la Caroline du Nord, et le seul point de l'État accessible aux bâtiments d'un faible tonnage. Elle est d'ailleurs bien bâtie et située près de l'embouchure de la rivière du Cap-Fear et au milieu de marais empestés. Elle fait un grand commerce d'exportation des bois qui s'exploitent dans les environs et des produits agricoles du centre.

Beaufort, *Plymouth*, *Élisabeth*, *Éventon*, sont de petits ports de cabotage. *Chapel-Hill* possède une université. Près de la petite ville de *Charlotte*, dans la partie méridionale, on exploite des mines d'or importantes et des dépôts d'alluvions aurifères très-riches.

§ XXI. CAROLINE DU SUD. — Cet État, de forme à peu près triangulaire, est borné à l'est par l'Océan, au nord par la Caroline du Nord, et du sud-est au nord-ouest par la Savannah, qui le sépare de la Géorgie. Il a 78,000 kilomètres carrés de superficie et 515,000 habitants.

Les monts Alleghany, qui coupent diagonalement la Caroline du Nord, élèvent encore leurs cimes décroissantes dans la partie septentrionale de la Caroline du Sud; le pays compris entre cette chaîne et la mer présente, comme dans l'autre Caroline, une série de vallons jusqu'à cette même plaine sablonneuse et marécageuse, appelée *Pine-Barrens*, qui est parallèle à l'Atlantique pendant plusieurs centaines de milles. Le plus grand marais qu'on y trouve est celui qui est situé entre Norfolk et Weldon, et que nous avons déjà décrit sous le nom de *Dismal-Swamp*. Toute cette zone maritime est improductive, excepté le long des cours d'eau et dans les marais desséchés de la partie méridionale. Le centre de l'État, composé de vallées ou de terrasses échelonnées, est au contraire formé d'un terreau noir et fertile, où les cultures sont multipliées : dans les parties élevées, on cultive le froment, le tabac et le chanvre; dans l'intérieur, le maïs et le blé; dans la partie méridionale, le coton, le riz et l'indigo. Les forêts de pins qui couvrent presque toute la partie inférieure contribuent en grande partie à la prospérité de l'État. Elles fournissent non-seulement beaucoup de bois de construction, mais aussi presque toutes les matières résineuses consommées dans les États-Unis, telles que la térébenthine, la résine, le goudron, la poix, etc. La production annuelle de térébenthine s'élève à 600,000 barils. Le haut pays jouit d'un climat tempéré, les côtes éprouvent de très-grandes chaleurs. La végétation commence en février. Les planteurs sont en activité dans les mois de mars et d'avril; la saison de semer continue jusqu'en juin. Dès lors les chaleurs augmentent; dans les

mois de juillet et d'août, il tombe de fortes pluies, accompagnées d'orages. En septembre, les matinées et les soirées sont froides; mais le soleil est encore ardent au milieu du jour. Le temps est orageux vers l'équinoxe; l'air est d'ordinaire doux et serein en octobre. Vers la fin de ce mois, les gelées blanches se montrent, et les fièvres disparaissent avec les chaleurs. Le froid arrive en décembre; la végétation s'arrête; les montagnes se couvrent de neige, mais dans les plaines elle ne prend pas consistance, un rayon de soleil la fait disparaître. L'hiver est la saison la plus agréable. La plus forte gelée ne pénètre pas la terre à 2 pouces, et le froid n'y dure pas trois jours de suite. Des plantes qui ne peuvent supporter l'hiver de la Virginie prospèrent dans la Caroline du Sud. Aux environs de Charleston et sur les îles qui bordent la côte, les orangers passent l'hiver en pleine terre et sont rarement endommagés par les froids; mais à 10 milles de distance dans l'intérieur, ils gèleraient tous les ans jusqu'à ras de terre, quoique ces contrées aient une latitude plus méridionale que Malte et Tunis. Ce pays connaît quelques fléaux: souvent à trois mois de sécheresse destructive succèdent trois semaines ou un mois de pluie. Les ouragans y sont aussi très-redoutables.

Les richesses minérales que nous avons signalées dans la Caroline du Nord se retrouvent ici dans les montagnes de l'ouest; mais elles sont peu exploitées. Le règne végétal y présente plus de variétés des mêmes arbres et offre quelques nouvelles espèces, entre autres le rosier, le mûrier, l'olivier, le palmier, le châtaignier, le noyer, la vigne sauvage, l'andromeda, etc. La population est active, industrielle, énergique, affable et hospitalière; elle est principalement agricole, et fait un grand commerce des produits du sol. Les principaux articles de ce commerce sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux, du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébenthine, de la cire végétale, des bois de construction, du liège, des cuirs et des plantes médicinales. On ne compte encore dans le pays qu'un petit nombre de manufactures, qui sont principalement occupées de l'industrie du coton. Un canal unit les rivières de la Santee et du Cooper.

Columbia est le siège du gouvernement de l'État, dont elle occupe le centre. Elle est située sur la rive gauche de la Congaree, au-dessous du confluent du Broad et de la Saluda. C'est une petite ville de 5,000 habitants, largement tracée, mais encore incomplètement bâtie; elle tend à devenir une ville manufacturière, et a déjà de l'importance comme entrepôt des pays voisins.

Charleston est bâtie au fond d'une vaste baie qui communique avec l'Océan par un passage étroit et bien fortifié; les embouchures de l'Askley et du Cooper la ceignent à l'est et à l'ouest. Son port, formé tant par ces deux rivières que par la baie elle-même, serait un des meilleurs de la côte sans la barre qui en obstrue l'entrée, et ne laisse passage qu'aux navires tirant moins de 5 mètres d'eau. Malgré cet inconvénient, ce port a une importance très-grande: c'est un des grands marchés aux cotons de l'Union. En 1851, il en a exporté près de 500,000 balles, outre 127,000 tierçons de riz (balle de 281 kilog.), et 18,300,000 pieds de bois de construction. Des lignes de bateaux à vapeur le mettent en relation régulière avec Liverpool, New-York, la Floride, etc., tandis qu'une voie ferrée le fait communiquer avec les nombreux railways qui traversent le centre de l'État.

La ville, construite sur un terrain très-peu élevé, a des rues larges, bien percées, bordées de belles constructions et de magasins élégants. Elle renferme quelques édifices remarquables, entre autres l'hôtel de ville, la douane, le palais de justice, la citadelle, l'arsenal, la prison le marché, le théâtre, l'église Saint-Michel, etc. Nous nommerons encore, entre les principaux établissements publics, l'école de droit, le collège, la bibliothèque et différentes sociétés scientifiques. Sa population s'élève à 43,000 habitants. La fièvre jaune y a souvent exercé ses ravages; cependant on regarde cette ville comme une des plus saines de toutes celles de la région inférieure des États méridionaux; aussi est-elle pendant la mauvaise saison le rendez-vous des riches planteurs du pays et des Antilles. Il faut ajouter que la politesse et l'urbanité qui distinguent les habitants de Charleston en rendent le séjour agréable à tous les étrangers.

A 70 kilomètres au sud-ouest de Charleston, *Beaufort* possède un port spacieux et profond. Cette ville rivalise pour le commerce avec *Camden* et *Georgetown*.

§ XXII. GÉORGIE. — Cet État est borné au nord par le Tennessee et la Caroline du Sud, à l'ouest par l'État d'Alabama, au sud par la Floride, enfin à l'est par l'océan Atlantique. Sa superficie est de 210,000 kilomètres carrés, et sa population de 755,000 habitants.

Le sol est mamelonné par les premières éminences des Apalaches, d'où se détachent des séries de collines se dirigeant vers l'Océan; entre ces collines se creusent de profonds ravins ou de riches vallons que parcourent de nombreux cours d'eau. Ce sol se divise ainsi en trois régions principales: région plate, région des collines, région des montagnes. Dans la première se retrouvent ces landes tantôt marécageuses, tantôt sablonneuses signalées depuis la Virginie, et que nous allons voir envahir presque entièrement la Floride; le bord des rivières ou les marais desséchés sont seuls cultivés, le reste est couvert de forêts de pins, exploitées pour le bois et la résine. La région des collines est composée d'un terreau noir et profond, qui repose sur une couche de terre d'un brun rougeâtre, s'appuyant elle-même sur un fond d'argile et de rochers. Elle est très-fertile, surtout en riz, blé, indigo, coton, qui est une des plus importantes productions du pays, et donne la précieuse espèce nommée *longue soie*. La région des montagnes est moins fertile, et présente plusieurs espèces de sols, mais presque tous sont favorables à la culture: on y trouve de vastes forêts qui fournissent de beaux bois de charpente. Les richesses minérales des deux Carolines se retrouvent encore ici, mais leurs gisements sont de moindre importance; on exploite des sables aurifères sur quelques points. Les mines d'or, situées dans le Cherokee, produisent annuellement un revenu de plus d'un million de francs. On a découvert dans ces dernières années du marbre statuaire blanc au milieu des montagnes du nord de la Géorgie. Le climat est plus chaud que celui de la Caroline du Sud, mais il est mieux réglé, plus agréable et plus sain, surtout dans la partie montagneuse.

La Géorgie est de tous les États du sud celui qui est le mieux partagé quant aux voies de rapide communication: 1,200 milles de chemins de fer sont déjà en activité. Les produits du sol trouvent donc des moyens rapides et peu coûteux de transport, tandis que de nombreux et importants centres manufacturiers s'établissent sur ces

grandes lignes. La population se distingue par son énergie, son esprit d'entreprise, son habileté à tourner les difficultés; elle est d'ailleurs hospitalière, et les riches planteurs reçoivent leurs hôtes avec autant de somptuosité que d'empressement.

Milledgeville, chef-lieu de l'État, situé sur la rive droite de l'Oconée, branche de l'Altamaha, n'a que 5,000 habitants. Elle est bien bâtie, et communique par son chemin de fer avec tous ceux de la Géorgie.

Savannah, située sur un plateau sablonneux, près du fleuve de même nom, à 27 kilomètres de l'Océan, est la ville la plus considérable de l'État, sa population étant de 20,000 âmes. Elle a des rues larges et de belles avenues, et l'on cite parmi ses édifices la bourse, l'église presbytérienne, l'académie, le théâtre, la bibliothèque, etc. Son port n'est abordable que pour des bâtiments tirant moins de 15 pieds d'eau; malgré cela, et à cause de sa situation, il compte comme un des grands marchés de l'Union pour l'exportation du coton.

Augusta, sur la Savannah, au point où elle cesse d'être navigable, est une ville de 7,000 âmes. C'est l'entrepôt de l'immense quantité de coton que l'on recueille dans la Géorgie, et que l'on embarque ensuite à Charleston et à Savannah. La ville est dans une jolie situation; un pont de 400 mètres de long la relie à Hamburg, dans la Caroline du Sud.

On peut citer encore : *Atlanta*, sur l'Apalachicola; *Columbus*, sur le Chattaochee; *Macon*, fondée en 1824, au centre de l'État; *Brunswick*, remarquable par son port; *Athènes*, qui renferme l'université de la Géorgie; *Auroria* et *New-Mexico*, fondées en 1832 dans le pays des Cherokis, etc.

§ XXIII. FLORIDE. — La Floride fut découverte en 1512 par les Espagnols, qui y bâtirent en 1565 la ville de Saint-Augustin. En 1584, les Anglais s'emparèrent de la côte septentrionale, et en 1696 les Français commencèrent l'établissement de Pensacola. Les trois peuples se disputèrent la possession du pays. Les Français en furent chassés au commencement du dix-huitième siècle, et les Espagnols le cédèrent aux Anglais par la paix de 1763. A l'époque de la guerre de l'indépendance, l'Espagne reprit la Floride, et la garda par le traité de 1783; mais en 1804 les États-Unis lui en disputèrent la possession, et après une guerre et des négociations qui ne se terminèrent qu'en 1821, la Floride fut définitivement cédée à la Confédération américaine. Elle fut d'abord administrée comme territoire, puis érigée en État en 1845.

Borné au nord par la Géorgie, à l'ouest par l'Alabama et le golfe du Mexique, à l'est par le canal de Bahama et l'océan Atlantique, cet État a 540 kilomètres de longueur du nord-ouest au sud-est, 160 dans sa moyenne largeur, et une superficie de 153,000 kilomètres carrés. C'est un pays généralement plat, et où le faite de partage des eaux n'est indiqué que par des collines, des rochers isolés et des marais. Il se divise naturellement en deux parties : la *Floride orientale*, qui comprend une péninsule baignée à l'est par l'océan Atlantique et à l'ouest par le golfe du Mexique, et la *Floride occidentale*, qui borde au nord une partie de ce golfe. La Floride orientale se compose de plaines sablonneuses, de savanes dépourvues d'arbres, de grands marais et de bois qui s'étendent le long des côtes, et de bois épais et toujours verts appelés *hammocks*. Des collines calcaires, qui paraissent appartenir au terrain supercrétacé, s'élèvent sur cette péninsule, qui se termine au sud, près du lac Okechebee, par un

sol à fond de sable, presque plat, recouvert d'une couche épaisse d'humus végétal, coupé de lacs et de cours d'eau multipliés, couvert d'une végétation luxuriante. Ce pays, qu'on appelle les *Everglades*, forme un inextricable labyrinthe qu'une poignée d'Indiens, reste d'une race nombreuse et guerrière, a soustrait jusqu'à ce jour à la domination de la race blanche. Les côtes, profondément échancrées, éprouvent l'action du grand courant du golfe du Mexique. Elles sont bordées de bancs de sable, écueils invisibles et changeants, tandis que l'embouchure des rivières est continuellement obstruée par des dépôts de coquilles formant des barres infranchissables. Aussi la presqu'île, demeurée longtemps inhabitée, commence à peine à se peupler à l'ouest et au sud, tandis qu'à l'est et au centre elle est encore complètement déserte.

Parmi les lacs de cette partie de la Floride, on distingue : celui de *Saint-George*, long de 25 kilomètres sur 8 de largeur, et formé par la rivière Saint-Jean, qui va se jeter dans l'Océan près de la ville de Saint-Augustin; le lac *Okechebee*, qui reçoit la rivière Kissiminée, et paraît avoir un écoulement dans le golfe du Mexique par la petite rivière Pease.

Dans la Floride occidentale, les roches calcaires paraissent dominer et appartenir au terrain jurassique. Les plaines sont continues; les côtes sont en partie couvertes de marais et de savanes. Le sol semble entièrement miné par les eaux souterraines, et dans les canaux qu'elles suivent les alligators se retirent quelquefois. Plusieurs rivières se précipitent sous terre pour apparaître de nouveau à quelque distance, et former ainsi des sortes de ponts naturels. Des lacs d'une étendue souvent considérable couvrent çà et là le sol, et presque toujours on peut y remarquer un courant plus ou moins distinct. Le climat est humide et malsain sur la côte; partout ailleurs il est très-salubre. L'hiver est si doux que les végétaux les plus délicats des Antilles, les orangers, les bananiers, les goyaviers, y éprouvent rarement la moindre atteinte de la saison. Les brouillards y sont inconnus. Aux équinoxes, et surtout en automne, les pluies tombent abondamment chaque jour depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, pendant quelques semaines de suite.

Les productions des latitudes septentrionale et méridionale y fleurissent les unes à côté des autres, et l'on voit rarement ailleurs un mélange plus agréable d'arbres, de plantes et d'arbustes. Les pins rouges et blancs, les sapins, les chênes toujours verts, le châtaignier, l'acajou, le noyer, le cerisier, l'érable, le bois de Campêche, le bois de *braziletto*, le sassafras, couvrent ici un sol très-varié, tantôt riche en terreau, et tantôt composé de sable et de gravier, le plus souvent marécageux. On voit des forêts entières de mûriers blancs et rouges, plus beaux que dans aucune autre partie de l'Amérique. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y ont été naturalisés. L'orange y est plus grosse, plus aromatique et plus succulente qu'en Portugal. La vigne sauvage serpente à terre ou grimpe au haut des arbres. Le *myrica cerifera* vient dans tous les terrains. Le coton atteint 6 à 8 pieds de haut. On cultive la canne à sucre, le maïs, le tabac, l'indigo, les patates, les Calebasses, etc.

Les collines rocheuses qui paraissent former le noyau de la Floride orientale renferment des mines de fer et de houille, et présentent des indices de cuivre, de plomb et de mercure. Les sources minérales y sont renommées. Les animaux domestiques de l'Europe ne trouvent pas ici les pâturages convenables. On y rencontre cependant

une sorte de taureau. L'ours, descendu des monts Alleghanys, supporte très-bien les chaleurs du climat, et y devient même très-gros. On y trouve encore des daims nombreux, des alligators, des tortues, etc. De nombreux essaims d'oiseaux des contrées septentrionales viennent y passer l'hiver.

Depuis 1822 que la Floride fait partie de l'Union, sa population a sextuplé : alors elle n'était que d'environ 10,000 âmes ; aujourd'hui elle s'élève à plus de 72,000, y compris quelques milliers d'Indiens. Ces habitants sont en grande partie d'origine espagnole.

Les villes de la Floride sont peu importantes et peu nombreuses. On trouve dans la partie occidentale : *Pensacola*, au fond d'une baie du golfe du Mexique, petite ville de 2 à 3,000 habitants, qui possède un port spacieux, bien abrité contre les vents ; l'entrée en est commandée par un fort. C'est le meilleur port du golfe du Mexique ; c'est aussi l'un des points militaires les plus importants pour les États-Unis. Le gouvernement y a fait faire des travaux considérables de fortification, un arsenal pour la marine et un beau phare de 27 mètres de hauteur. *Apalachicola*, port de mer, fondée en 1830 sur la rive occidentale du fleuve de ce nom, exporte d'énormes quantités de coton. *Tallahassée*, fondée en 1824 entre l'Ansilly et l'Ocklokonne, dans un pays très-fertile, mais insalubre, est la capitale de la Floride ; elle ne compte que 2,000 habitants.

Dans la baie d'Apalache, on trouve le petit port de *Saint-Marc*, avec un château en ruines, et qui est admirablement situé au confluent du Wakulla, courte et large rivière, célèbre dans le pays par la beauté de sa source et le site pittoresque qui l'entourne. En continuant à suivre la côte occidentale, on rencontre *Tampa*, au fond d'une vaste baie, et qui exporte les bois de construction navale des environs ; des cultures commencent à couvrir les terres fertiles du voisinage. Au sud-ouest de l'extrémité de la presqu'île s'étend une chaîne d'îlots couverts de hauts palmiers, de récifs de corail et de bancs de sable, au milieu desquels le navigateur n'ose chercher les chenaux qui abrégeraient sa route. Sur un de ces îlots, en face de la Havane, se trouve *Key-West*, établissement formé par le gouvernement fédéral, et qu'il a fortifié comme une menace pour la grande île voisine ; les habitants ont pour toute industrie le métier de sauveteurs, les naufrages étant fréquents sur ces côtes.

Les récifs continuent à border la côte orientale de la péninsule, où le *cap des Florides* marque la première découverte du pays. Plus au nord, la *Nouvelle-Smyrne* ne conserve que son nom pour attester le séjour momentané des Grecs venus de l'île de Minorque pour cultiver ici la vigne. Quelques restes de cette colonie vivent parmi les 2,500 habitants de la petite ville fortifiée de *Saint-Augustin*, ancienne capitale de toute la Floride, munie d'un port d'un accès difficile. Cette ville est encore aujourd'hui ce qu'elle était à l'époque de sa fondation : ses rues étroites, ses maisons castillanes n'ont pas changé. Sa population indolente, placée au milieu d'un pays d'une fécondité admirable, jouissant d'un climat délicieux, vit dans la nonchalance la plus complète.

Il ne nous reste plus à nommer que *Jacksonville* et *Pelatka*, villes nouvelles : la première au fond de la baie, où se jette la rivière Saint-Jean ; la seconde sur cette même rivière.

La Floride, grâce à sa position péninsulaire, aux difficultés de son sol et surtout de ses côtes, n'a été jusqu'à présent que médiocrement envahie par les émigrations américaines ; mais le temps n'est pas éloigné où elle se verra à son tour inondée par ces infatigables *défricheurs*, que les Anglo-Américains appellent les *first settlers*. Cette espèce d'hommes ne saurait se fixer sur le sol qu'elle a défriché : l'amour, l'amitié, les affections sociales, les paisibles jouissances, tout cède chez eux à une passion ardente pour un mieux imaginaire qui constamment se présente à leurs yeux. Le désert les attire comme avec une force magique. Sous le prétexte de trouver des terres meilleures, un climat plus sain, une chasse plus abondante, cette race pousse toujours en avant, se porte constamment vers les points les plus éloignés de toute population américaine, et s'établit jusqu'au milieu des peuplades sauvages qu'elle brave, persécute, opprime, extermine ou chasse devant elle. Souvent ces hommes entreprennent des voyages de plus de 4,000 kilomètres pour découvrir quelque terrain fertile ; seuls, dans un canot, ils descendent d'immenses rivières ; ils ne portent pour tout bagage qu'une couverture, et pour toutes armes qu'une carabine, un *tomahawk* ou petite hache d'Indien, deux pièges à castor et un large couteau. Ils vivent pendant ces longues courses du produit de leur chasse. Tels étaient les premiers colons qui défrichèrent le Kentucky et le Tennessee ; l'habitude d'une vie errante ne leur a pas permis d'y rester ni de jouir des fruits de leurs travaux ; ils ont émigré dans des contrées plus éloignées, même au delà du Mississipi. Il en sera de même de ceux qui habitent aujourd'hui les bords de l'Ohio. Le même penchant qui les y amena les en éloignera. D'autres colons, plus portés pour une vie sédentaire, viendront des États atlantiques ; ils profiteront des premiers défrichements ; ils ajouteront à la culture du maïs celle du blé, du tabac et du chanvre ; ils remplaceront les *loghouses* par des maisons en planches. C'est en suivant cette marche que la civilisation et la culture ont pénétré au delà du Mississipi, et déjà elles se préparent à remonter jusqu'aux sources du Missouri.

§ XXIV. ALABAMA. — Cet État est borné au nord par le Tennessee, à l'ouest par l'État du Mississipi, au sud par le golfe du Mexique, depuis la baie de Pascagoula jusqu'à l'embouchure du Perdido, et à partir de ce point par la Floride, enfin à l'est par la Géorgie. Il a 138,000 kilomètres carrés de superficie.

Dans sa partie méridionale, le terrain est bas, uni et marécageux le long des rivières ; sous le 31° parallèle, il devient ondulé, et s'élève presque insensiblement jusqu'au 33° : là il commence à être montueux, et s'élève progressivement jusqu'à la chaîne semi-circulaire appartenant aux monts Alleghany, qui traverse de l'est à l'ouest sa partie septentrionale, et dont l'élévation est d'environ 1,000 mètres. L'Alabama, la Mobile et leurs affluents, parcourent l'État du nord au sud, tandis que la Tennessee en arrose la région septentrionale : toutes ces rivières sont facilement navigables. La température y est élevée, mais, rafraîchie par des brises de mer et d'abondantes rosées, elle n'offre pas ces chaleurs accablantes que l'on éprouve dans les États du centre ; la région montueuse possède surtout un climat délicieux.

On a constaté l'existence de quelques filons métalliques dans le nord de l'État, mais ils n'ont encore donné lieu à aucune exploitation. Le centre possède en abondance de la houille et du fer excellent, mais la difficulté des transports n'a pas encore permis

de tirer un grand parti de ces richesses. Tout le territoire de l'Alabama est d'une fécondité remarquable, excepté dans le voisinage de la baie Mobile, où le terrain, composé d'une argile sablonneuse improductive, est le plus souvent recouvert par les inondations. L'agriculture est florissante; le coton forme la principale récolte, qui s'élève en moyenne à 500,000 balles par année.

Bien que l'État de l'Alabama ne possède que 50 milles de côtes, il occupe un rang commercial important, à cause de la magnifique baie Mobile, longue de 32 kilomètres, large de 10, et de ses cours d'eau navigables, qui ont facilité la création de centres populeux. Il possède aussi de nombreux chemins de fer. La population de l'Alabama s'élève à 635,000 âmes. Quelques voyageurs la représentent comme rustique, grossière et d'une fréquentation difficile, excepté dans les classes supérieures.

Mobile, qui s'élève en amphithéâtre à l'embouchure de la rivière de ce nom, au fond d'une baie, est la ville la plus importante de l'Alabama : sa population s'élève à près de 21,000 habitants. Fondée en 1700 par les Français, occupée ensuite par les Anglais, puis par les Espagnols, elle n'appartient aux États-Unis que depuis 1813. Elle ne possédait à cette époque que 200 maisons : c'est aujourd'hui une des villes les plus importantes du sud de l'Union; elle est bien percée, bien bâtie, renferme quelques belles églises et de magnifiques promenades. On admire aussi ses vastes magasins, où vient s'entreposer une partie des cotons du sud. La baie tout entière forme pour ainsi dire le port de Mobile, mais elle n'offre pas un abri parfaitement sûr aux navires. D'un autre côté, les bâtiments calant plus de 10 pieds d'eau ne peuvent franchir la barre formée par la rivière. Ces inconvénients ont empêché le port de Mobile de prendre tout le développement qui devrait résulter de sa position. Mais il n'en est pas moins un marché aux cotons de premier ordre et le second des États-Unis. Son commerce extérieur monte à 170 millions, dont 90 à l'exportation, et consistant surtout en cotons, bois de construction et cuirs. La fièvre jaune y fait souvent des ravages, et force les habitants à se réfugier dans les villages du nord.

Montgomery, capitale actuelle de l'État, est située sur la rivière de l'Alabama, dans une position élevée et pittoresque. C'est un entrepôt considérable pour les cotons du nord et de l'ouest de l'État. Les autres villes de l'État sont *Cahaba* (5,000 hab.), *Tuskaloua*, *Huntsville*, *Saint-Stephens*, *Tuscumbia*, etc.

Entre le Tennessee, la Géorgie et l'État de Mississipi, demeure la nation indienne des *Chéroquées* ou *Cherokis*, jadis fameuse dans la guerre, mais que les soins bienfaisants du gouvernement fédéral ont réussi à civiliser. Elle possède des moulins à blé, à scie et à poudre; elle fabrique du salpêtre; on rencontre des auberges sur les grandes routes; les femmes ont toutes des métiers à filer et à tisser. La tribu compte 15,000 âmes. Les *Chicasaws*, qui demeurent plus à l'ouest vers le Mississipi, se vantent de n'avoir jamais répandu le sang d'un Anglo-Américain; mais leurs progrès dans la civilisation paraissent moins rapides.

§ XXV. MISSISSIPPI. — Cet État, créé en 1817, est borné au nord par le Tennessee; il s'étend à l'ouest le long de la rive gauche du Mississipi jusqu'au 31° degré, qui forme sa délimitation, au sud jusqu'à la rivière des Perles, à partir de laquelle le golfe du Mexique baigne la partie méridionale; enfin il est borné à l'est par l'Alabama. Sa superficie est de 119,000 kilomètres carrés, et sa population de 485,000 âmes.

Le sol de cet État est fortement ondulé, comme celui de l'Alabama, avec lequel il a beaucoup de rapports; les vallées traversées par les cours d'eau sont larges et formées de riches terrains d'alluvion, dont l'exploitation est singulièrement favorisée par le voisinage du grand fleuve. La partie qui avoisine les côtes est au contraire stérile et inhabitée : on y trouve les mêmes landes sèches ou marécageuses qui bordent toute la côte des États-Unis depuis la Virginie; la Perle et la Pascagoula, qui affluent dans le golfe du Mexique, ont leur embouchure au milieu de marais étendus, et sont d'ailleurs obstruées de bancs de sable infranchissables; aussi toute la population s'est-elle reportée dans les vallées qui aboutissent au Mississippi. Le coton est à peu près l'unique culture du pays. Les autres récoltes suffisent à peine à la consommation.

Le Mississippi se distingue entre les provinces de l'Union par l'état peu avancé de son industrie; les manufactures sont encore à naître, et 100 milles seulement de chemins de fer lui appartiennent. La population, rude, ignorante, inhospitalière, est insuffisante pour le vaste territoire qu'elle occupe. La banqueroute que l'État a faite en 1847 lui a donné une mauvaise renommée.

Natchez, qui du haut de ses rivages salubres domine le vaste cours du Mississippi, sans être jamais atteinte par ses eaux, est le centre principal de cette province; elle n'a cependant que 5,000 habitants. Elle est bien bâtie, possède un collège et une bibliothèque, et l'on y fait un grand commerce de cotons. Son nom lui vient d'une peuplade indienne, aujourd'hui détruite. En face de Natchez, le fleuve a 570 mètres de large et 45 mètres de profondeur.

Jackson, capitale de l'État, est située sur la rive droite de la Perle, au milieu d'une belle et fertile contrée; elle est bien bâtie, régulièrement coupée, et animée par deux chemins de fer.

Vicksburg, sur le Mississippi, est une ville bien bâtie et admirablement placée comme entrepôt des produits qui descendent la rivière.

On peut encore citer : *Rodney*, *Yazoo*, *Columbus*, *Aberdeen*, *Biloxi*, etc.

C'est sur la rivière de *Tombeckbee* que demeure la tribu des *Chactas* ou *Têtes-Plates*, devenue si célèbre par les peintures brillantes de Chateaubriand. De tous les indigènes, ce sont les plus rapprochés des Européens par leurs idées morales. Placés dans un canton fertile, au sein de forêts majestueuses, de buissons odorants et de savanes abondantes en gibier et en pâturages, ils mènent une vie douce et tranquille dans leurs maisons commodes, bâties à l'ombre d'orangers, de cerisiers et de pruniers. Quelques-unes de leurs femmes paraîtraient belles et piquantes, même en Europe, où l'on admirerait la vivacité de leurs yeux. Les Chactas ont des poètes qui, tous les ans, produisent des chansons pour la grande fête du feu nouveau. Leur culte paraît tenir du culte du soleil, établi chez les Natchez. Le nombre de ces Indiens s'élevait en 1816 à 25,000 individus, dont 6 à 7,000 combattants.

Les Chactas ont pour ennemis les *Creeks-Supérieurs*, nommés *Muskoghis* ou *Musculgusques*. Cette nation, venue comme les Chactas du pays à l'ouest du Mississippi, avait subjugué un grand nombre de tribus de l'ancienne Floride ou de la moderne Géorgie, telles que les *Apalaches*, les *Alibamas*, les *Cousas*, les *Chacsihoumas*, les *Oconées*, les *Oakmulgées*, les *Pacanas*, les *Talepousas* et autres. Ces tribus, désignées dans les anciennes relations sous le nom collectif de *Floridiens*, ne connaissaient aucune espèce

de gouvernement : chaque famille vivait sous les lois de la simple nature. Les Muscogulges ayant incorporé toutes ces nations dans leur confédération, dont le chef s'appelle *Myco*, ont formé une nation de 17 à 18,000 individus, ayant 5,000 combattants. Généreux, braves et hospitaliers, ces peuples ont longtemps eu la sagesse de défendre l'introduction des liqueurs spiritueuses; ils n'ont cédé leurs terres qu'avec une extrême répugnance, et ils opposent encore aux envahissements des Anglo-Américains une résistance opiniâtre. Ils adorent le grand esprit, et ensevelissent leurs morts avec des armes et des ustensiles, à la manière des tribus septentrionales. Leur gouvernement est une sorte de monarchie élective, limitée par l'autorité des chefs inférieurs formant la grande assemblée, dans laquelle les sorciers ou prêtres exercent aussi une influence fondée sur des terreurs superstitieuses. Ils cultivent le maïs, le riz, le tabac, divers légumes et arbres fruitiers. Les *Séminoles* ou Creeks-Inférieurs, au nombre de 2 à 3,000, paraissent ne pas dépendre de la confédération, et vivent dans un état bien plus sauvage.

§ XXVI. LOUISIANE. — La *Louisiane*, d'abord découverte par les Espagnols en 1541, fut explorée par les Français, qui y firent leurs premiers établissements en 1682, et donnèrent au pays son nom. Cette colonie avait commencé à prendre une grande importance à cause des communications ouvertes par le Mississippi et l'Ohio avec le Saint-Laurent, lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre en 1763. Alors la Louisiane fut donnée à l'Espagne en 1764, et rétrocédée à la France en 1801. Deux ans après, Bonaparte, par un des actes les plus impolitiques de son gouvernement, vendit ce magnifique territoire aux États-Unis pour une somme de 80 millions. De cette vaste contrée ont été formés 5 États, Louisiane, Arkansas, Missouri, Iowa et partie du Wisconsin, puis 4 territoires, Minnesota, Nebraska, Kansas et des Indiens. La portion qui constitue aujourd'hui l'État de la Louisiane, détachée du vaste domaine cédé par la France, fut gouvernée en territoire jusqu'en 1812, époque où elle a été érigée en État.

Cet État comprend aujourd'hui : 1° le delta du Mississippi; 2° les parties de la terre ferme occidentale situées entre la rivière des Adayes, nommée *Sabina* ou *Mexicana*, à l'ouest, le golfe du Mexique au sud, le Mississippi à l'est, et le 33° degré de latitude au nord; 3° la partie de la Floride occidentale appelée *Felician*. Il a 115,000 kilomètres carrés de superficie. D'innombrables rivières l'arrosent, et la plupart sont tributaires du grand fleuve qui le borde dans la plus grande partie de son étendue; au sud, la contrée est basse et souvent inondée; près du Mississippi s'étendent d'immenses savanes peuplées de bisons et parcourues par des peuplades sauvages; à l'ouest, des cimes hérissées de rochers dominant de vastes forêts de pins et de sapins qui élèvent leurs énormes troncs élancés sur le flanc des montagnes.

Le Mississippi se présente dans ce pays dans toute sa rapidité et sa magnificence. Ses alluvions ont formé un immense delta qui commence à l'embouchure, s'étend le long de la côte sur une largeur de 250 milles, et se trouve presque entièrement à la rive droite. De concert avec la rivière Rouge, le fleuve a recouvert toutes les parties basses d'une couche fertilisante d'épais limon, mais en y formant de nombreux marécages, de nombreux *bayoux*, sorte de déversoirs communiquant avec la mer, et dans lesquels il vient encore se répandre à l'époque des grandes eaux. Ce delta est en

beaucoup d'endroits d'un niveau inférieur à celui du fleuve, et semble ainsi à chaque crue menacé de destruction ; mais les eaux trouvent de toutes parts un écoulement par d'innombrables canaux, qui varient sans cesse et forment un labyrinthe où les terres, les eaux, les arbustes se confondent. D'ailleurs, depuis plusieurs années, d'immenses digues ont régularisé le cours capricieux du fleuve et de ses derniers affluents, les marécages ont été desséchés, cultivés, des villages, des villes ont été construits ; enfin un immense et riche terrain a été conquis par l'audacieuse ténacité des habitants.

Le delta du Mississippi, remarquable par sa végétation luxuriante, a reçu la culture de la canne à sucre, et il s'y produit à peu près tout le sucre de canne qui est obtenu dans l'Union entière. On y récolte aussi des quantités considérables de coton d'excellente qualité ; l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin réussissent sur les terres plus élevées et moins humides des districts d'*Atacapas* et d'*Opelousas*. Les environs de *Natchitoches* produisent d'excellent tabac. Les forêts se composent des mêmes arbres que dans la Floride et le Kentucky. Les pépinières s'étendent depuis la mer jusqu'au delà de la rivière Ouachitta. L'ours, le jaguar, le chat-tigre, se font moins redouter que les serpents, les moustiques et les insectes venimeux ou incommodes de toute espèce. La race commune des chevaux n'est pas belle. D'immenses troupeaux de bœufs errent dans les prairies.

Le climat de la Louisiane est délicieux pendant six mois de l'année ; mais l'été y est lourd, malsain, et développe chaque année la terrible fièvre jaune ; les mois d'août, septembre et octobre sont les plus dangereux. A cette époque, les côtes sont désertées, et les villes présentent l'aspect le plus morne. Les ouragans qui désolent les Antilles se font également sentir dans la Louisiane de juillet à septembre ; l'hiver, les vents du nord dominant ; le reste de l'année, le vent du nord-ouest souffle le plus constamment.

La population est presque exclusivement agricole ; les manufactures sont rares ; les chemins de fer commencent seulement à se construire. Le commerce est très-considérable, mais il est presque entièrement concentré dans la Nouvelle-Orléans. L'éducation publique y est libéralement entretenue. La population, qui s'élève à 420,000 âmes, est composée d'éléments divers : au nord, la race anglo-saxonne domine ; au sud, on retrouve les anciens possesseurs du sol avec leurs mœurs, leurs usages, leur religion et leur langage : de là lutte incessante entre les deux éléments rivaux, et qui se manifeste surtout lors des élections ou à l'époque des sessions des chambres. Le Code civil français, légèrement modifié, est en vigueur dans la Louisiane, qui a conservé d'eux presque toutes ses coutumes françaises.

La *Nouvelle-Orléans*, capitale de la Louisiane, occupe l'emplacement d'un marais qui s'étendait du lac Pontchartrain à la rive gauche du Mississippi, à 120 kilomètres de son embouchure. Son sol est plus bas que le niveau du fleuve au moment des crues ; mais une puissante levée, longue de 163 milles, le protège contre les inondations. La ville se développe pendant plus de 8 milles sur un contour du fleuve. Ses rues sont larges et bien alignées ; une des principales forme la ligne de démarcation entre le quartier français et le quartier américain ou l'ancienne ville, chacun ayant sa physionomie distincte. Dans l'un dominant les constructions en briques, à plusieurs étages, les larges avenues : la langue anglaise y est seule en usage. Dans l'autre se retrouvent

les anciennes maisons françaises ou espagnoles, la plupart en bois, ornées de corniches et de balcons; le français y est presque seul parlé, mais les deux langues sont généralement connues, et dans les écoles elles sont enseignées simultanément. Les édifices publics sont nombreux, mais peu remarquables : on peut citer seulement la cathédrale catholique; les places sont rares : la principale est celle qui est ornée d'une statue de Jackson; les marchés sont vastes et bien distribués; le théâtre français, le meilleur des États-Unis, est très-fréquenté, ce qui contribue à maintenir dans le pays la langue française. Avec son commerce immense, sa population active, la Nouvelle-Orléans présente l'aspect le plus animé; mais, malgré les travaux de dessèchement et d'assainissement faits dans les environs, elle est encore fréquemment ravagée par la fièvre jaune, et pendant l'été la moitié de ses maisons est inhabitée. L'époque des grandes affaires est en février, mars et avril, au moment où les crues permettent aux produits de l'intérieur de descendre rapidement et facilement jusqu'à la mer. Le port est formé par le Mississipi lui-même, large de 2 kilomètres à cet endroit, et d'une profondeur moyenne de 35 mètres; les bâtiments de tout tonnage peuvent venir mouiller à quai sur une étendue de 12 kilomètres environ. Les passes du fleuve laissent 21 pieds francs au-dessus de la barre. Par cette voie arrivent des vaisseaux de tous les points du globe, mais surtout des ports du nord de l'Union, d'Angleterre et de France, pour charger les cotons accumulés sur ce grand marché du Sud, et qui viennent de toutes les parties du bassin du Mississipi. Il s'y déverse annuellement un million de balles de coton, représentant une valeur de 400 millions, dont la moitié va en Angleterre; 400,000 boucauts de sucre, des masses de farines, de grains, de viandes salées, de tabacs, etc., le tout représentant une valeur de 5 à 600 millions. C'est, en somme, la seconde ville de commerce de l'Union; elle dépasse même New-York par le chiffre de ses exportations. En effet, en 1854, ce chiffre était de 406 millions, et pour les importations de 66 millions. Le nombre des navires entrés était de 1,868, des navires sortis de 1,779, jaugeant ensemble 1,563,000 tonneaux.

Fondée en 1717 par un officier français à l'époque où l'Écossais Law créait la fameuse société d'Occident ou du Mississipi, la Nouvelle-Orléans, un siècle après, n'occupait encore que 20 bâtiments à son commerce; 600 bateaux à vapeur relèvent aujourd'hui de cette cité florissante, destinée à devenir un jour l'Alexandrie de cette autre Égypte, et qui a 150,000 habitants. Par le Mississipi et ses affluents, elle communique avec toutes les provinces de l'ouest; par mer, des lignes régulières de paquebots la mettent en relation avec New-York, la Havane, Chagres, Vera-Cruz, l'Angleterre, la France, etc.

En face de la ville, sur l'autre rive du Mississipi, s'élèvent *Tunisburg, Algiers, Gretna, Mécanicksburg*, centres de populations nombreuses et actives, qui bientôt formeront une ville immense, et que des bacs à vapeur font communiquer à chaque instant avec la Nouvelle-Orléans, dont ils sont les faubourgs. Algiers, le plus important, réunit les établissements consacrés à la construction et à la réparation des navires. De vastes bassins flottants y sont établis. C'est également la tête de la ligne ferrée de l'ouest.

Les autres villes de la Louisiane sont : *Donaldsonville*, à l'entrée du Bayou-la-Fourche, cours d'eau bordé de sucreries; c'est un entrepôt de commerce très-import-

tant. *Bâton-Rouge*, capitale de l'État, à 200 kilomètres de la Nouvelle-Orléans, est régulièrement tracée et assez bien construite sur un monticule isolé qui domine la rive gauche du fleuve; on y remarque le Capitole, le pénitencier d'État, l'arsenal, etc.; c'est une ville d'entrepôt très-florissante. *Shreveport*, sur la rivière Rouge, est une ville récente, bâtie au milieu d'un pays fertile et bien peuplé, dont elle est l'entrepôt. *Natchitoches*, une des plus anciennes villes de la Louisiane, est bâtie autour d'un fort élevé par les Espagnols.

§ XXVII. TEXAS. — Cette riche et vaste contrée, qui fait partie depuis 1845 de la Confédération, n'a été longtemps qu'une province mexicaine, qui relevait de l'État de Cohahuila, et était presque entièrement déserte. En 1821, des aventuriers des États-Unis, que dirigeait Stephen Austin, y fondèrent des établissements qui devinrent en peu d'années très-florissants, et firent du Texas un pays plus puissant que la province mexicaine à laquelle il était annexé. Le gouvernement du Mexique s'en alarma, et une lutte s'engagea entre lui et les Texiens en 1835. Cette lutte ne dura qu'un an; les Mexicains furent complètement battus à la bataille de San-Jacinto, et obligés de reconnaître l'indépendance du Texas. Ce pays proposa aux États-Unis de l'admettre dans la Confédération : le congrès de Washington refusa, dans la crainte que cette annexion ne rompît l'équilibre entre les États agricoles du sud qui maintiennent l'esclavage, et les États industriels du nord qui le proscrivent; mais il reconnut le Texas comme État indépendant, et celui-ci se gouverna par lui-même jusqu'en 1845, où il se fit enfin admettre dans les États de l'Union.

Le Texas est borné à l'est par la Louisiane et l'Arkansas, au nord par le Kansas et le territoire indien, à l'ouest par le Nouveau-Mexique, au sud-ouest par trois provinces de la république mexicaine, au sud par le golfe du Mexique. Ses côtes, comprises entre l'embouchure de la Sabine et celle du rio del Norte, présentent une étendue de 840 kilomètres. Sa superficie est de 843,000 kilomètres carrés.

Toute cette contrée, inclinée vers le sud-est, se divise en trois zones distinctes, que l'on nomme les *montagnes*, les *prairies* et les *plaines*. La zone des montagnes occupe la partie du nord-ouest, et comprend la sierra de San-Saba, ramification de la sierra de Madre. A l'exception de leur crête, qui est aride, ces montagnes offrent une belle végétation. Couvertes de magnifiques forêts, où le pin et le chêne sont mêlés à une variété infinie d'arbrisseaux, elles présentent une série de vallons parfaitement arrosés, où la terre ne demande que la main de l'homme pour donner des trésors en échange d'un peu de culture. La zone des prairies est la partie intermédiaire de la contrée. Sa surface légèrement ondulée s'étend depuis le pied des montagnes jusqu'aux bords de la rivière Rouge. La végétation y est riche et magnifique. La zone des plaines borde la côte, mais elle s'avance plus ou moins dans l'intérieur des terres. Elle est d'une fertilité extraordinaire, à l'exception des côtes proprement dites, où se retrouvent encore les landes stériles signalées depuis la Virginie.

Les montagnes recèlent des richesses minérales. On y a jadis exploité de l'or et de l'argent, et depuis longtemps on a reconnu l'existence de riches dépôts de ce genre dans les montagnes de San-Saba. Des mines de cuivre ont été découvertes près du Brazos supérieur. Des mines de plomb se trouvent sur les bords de la rivière Rouge et du rio Medina, l'un des principaux affluents du San-Antonio, au-dessus des Fourches de la

Trinité, et dans la rivière San-Saba il y a de riches dépôts de sulfure de plomb. L'oxyde de fer est extrêmement abondant et d'une excellente qualité dans les montagnes où naît la Sabine, et dans la partie septentrionale du Texas. On a également reconnu des gîtes de cuivre, de sulfure de fer, d'alun, de magnésie et autres substances près du Colorado. Le lit du Brazos est très-riche en grès ferrugineux, et dans la plaine qui s'étend entre le Brazos et le Colorado, tous les ravins sont remplis de fer hématite en grains. Des dépôts carbonifères ont été signalés sur les bords de la rivière Rouge et sur la rive gauche du Brazos. On en trouve également sur le haut Brazos et le haut Colorado, ainsi qu'à la base des montagnes Rocheuses. Enfin le sel gemme abonde dans le voisinage du Brazos; des sources salifères existent aux environs de Nacogdoches, dans la partie orientale du Texas, et des marais salés dans le voisinage de San-Patricio, près des sources du Brazos.

Le Texas est une des contrées les mieux arrosées qui existent. Les rivières y sont assez profondément encaissées, et présentent en général, comme presque toutes celles de l'Amérique septentrionale, des rapides qu'il sera facile de faire disparaître. Des bateaux à vapeur nombreux remontent déjà la rivière Rouge, la Trinidad, le Buffalo-Bayou, le San-Jacinto et le Brazos. Les vallées de ces rivières sont d'une merveilleuse fécondité, surtout celle du Brazos dans la partie appelée les *Terres-Rouges*.

Les côtes sont basses, marécageuses, insalubres, découpées par des baies dans lesquelles se jettent les cours d'eau, et bordées d'îles basses et de lagunes. Un peu au nord de l'embouchure du rio Bravo s'étend la *laguna del Madre*, longue d'environ 200 kilomètres, et qui se termine vers le nord par la baie de *Corpus-Christi*, qui n'a pas moins de 32 kilomètres de largeur et environ le double de longueur. A l'entrée de cette baie s'étend la longue île appelée *Isla del Padre*. Un peu plus au nord, la baie d'*Aransas* a 30 à 40 kilomètres de longueur, 15 de largeur, et une profondeur de 3 à 4 mètres. La baie boueuse et peu profonde de *Espiritu-Santo*, dans laquelle se jettent le Guadalupe et le San-Antonio, est en partie formée par l'île de *Matagorda*, longue de 100 kilomètres sur 10 de largeur. La baie de *Galveston*, dans laquelle le San-Jacinto et la Trinidad ont leurs embouchures, a environ 50 kilomètres de profondeur sur une largeur moyenne de 30 kilomètres. Elle peut recevoir des navires qui tirent plus de 4 mètres d'eau. Enfin les côtes se terminent par la baie de la *Sabine*, dans laquelle se jette ce fleuve. L'île de *Galveston* ou de *San-Luis*, qui s'étend à l'entrée de la baie, n'est autre chose qu'un banc de sable élevé de 12 mètres, large de 3 milles et long de 35. De hautes graminées, entremêlées de quelques *mimosas*, de *cactus opuntia*, de *salsola* et d'autres plantes marines, couvrent sa surface.

Le climat du Texas est délicieux. La zone des plaines est la plus chaude : la température y est à peu près celle de la Louisiane, mais elle est plus salubre. Pendant l'été le thermomètre marque constamment 30 degrés centigrades; mais cette chaleur est tempérée par les brises de mer. A mesure qu'on s'élève vers le nord, le climat devient de plus en plus ravissant. L'hiver, des pluies abondantes tombent depuis le 15 novembre jusqu'au 15 janvier, et humectent la terre pour les dix autres mois. Quelquefois il s'y mêle un peu de neige, mais qui ne séjourne jamais. Le printemps commence en février; les chaleurs se font sentir en avril et durent jusqu'à la fin de septembre.

Les plaines qui bordent le golfe, les environs des sources et des rivières, sont exposés aux fièvres intermittentes, surtout en août, septembre et octobre. On assure cependant que la fièvre jaune n'y fait point de ravages.

Les trois zones qui partagent le Texas et la température variée qui y règne sont des indices suffisants d'une végétation qui doit être remarquable par sa richesse autant que par sa variété. En effet, on y trouve au sud et au sud-ouest de magnifiques forêts. Le chêne-vert, le peuplier de la Caroline, le frêne, le noyer, le cyprès, le courbari, le cornouiller, le pacanier, le bois d'Aro, le cèdre rouge, l'orme, le merisier, le noisetier, l'érable, l'acacia, le tilleul, le pin résineux, le sapin, le sycomore, le sumac, le genévrier, etc., en forment les principales essences. Il n'est pas rare d'y trouver des chênes-verts de plus d'un mètre et demi de diamètre, et des peupliers de la Caroline dont le diamètre dépasse 5 mètres. Du milieu de ces immenses forêts s'élève à plus de 30 mètres de hauteur le *magnolia grandiflora*. Les produits de l'arbre à gomme et de l'arbre à caoutchouc, qui croissent sur les bords du Colorado, restent encore négligés. La vigne sauvage qui croît dans les forêts semble indiquer que le sol et le climat du Texas sont propres à la culture des diverses espèces de raisins. On peut ajouter à ces produits naturels la mousse espagnole, plante parasite qui s'attache aux arbres, et que l'on emploie comme le crin, la salsepareille, le palma-christi, qui fournit l'huile de castor ou de ricin; la vanille, le sassafras et d'autres plantes médicinales.

Le Texas, avec son climat salubre, son sol fertile, ses magnifiques prairies, attire à lui le flot des émigrants du Sud. Les terres se défrichent rapidement, et produisent déjà d'abondantes récoltes; on peut prévoir que dans peu d'années cet État occupera un des premiers rangs parmi les pays agricoles de l'Union. Le coton est la principale culture du pays; il est d'une bonne qualité; la soie en est fine, flexible, forte et d'une blancheur remarquable. En 1833, la production n'était que de 4,000 balles; elle atteignait en 1853 120 à 130,000 balles¹. Le maïs occupe des cultures considérables dans l'ouest et peut donner deux récoltes par an; mais le pays n'en produit pas encore assez pour sa consommation. Les autres céréales sont peu cultivées. La pomme de terre donne d'excellents produits et très-abondants. Sur les bords du San-Antonio on cultive plusieurs espèces d'arbres à thé. Le mûrier croît admirablement dans la partie occidentale. La cochenille et l'indigo y ont parfaitement réussi; le tabac y est d'une qualité supérieure; la canne à sucre y donne deux récoltes; tous nos fruits et ceux des pays plus chauds, ainsi que nos légumes, fournissent d'excellents produits.

Dans une contrée où la végétation est si riche, et qui est en général un pays de prairies naturelles, on conçoit que les animaux domestiques peuvent être extrêmement nombreux. Ils sont d'autant plus facilement une source de richesse pour le pays qu'ils n'exigent aucun soin, aucune dépense: ils vivent en plein air dans des pâturages toujours verdoyants. Les chevaux ne demandent pas plus de frais d'entretien: la race en est belle et fine. On élève des mules en grand nombre. « Du reste, dit un voyageur, toutes les espèces d'animaux domestiques que nous connaissons se retrouvent autour des habitations du Texas; toutes les espèces de gibier peuplent les bois et les

¹ La balle vaut 181 kilogrammes.

plaines; les rivières, les lacs, les étangs, fournissent avec surabondance tous les poissons d'eau douce que nous recherchons pour nos tables¹. » Les animaux sauvages sont peu nombreux; le congouar est le plus redoutable. Il s'y trouve aussi des ours, des loups, des chiens de prairies et des chats sauvages.

La population n'était en 1850 que de 190,000 habitants; mais on suppose que ce chiffre est aujourd'hui triplé, le Texas étant un des pays où tous les aventuriers viennent chercher fortune: en 1854, il a reçu 105,000 immigrants, dont 80,000 Américains et 12,000 nègres venant du Mississipi, de l'Alabama, de la Géorgie et des Carolines. Cette population, très-disséminée, est grossière, violente, cupide, et presque à l'état demi-sauvage. L'Américain du sud y domine, mais on y trouve aussi beaucoup d'Allemands et de Mexicains. Il y a encore dans le Texas environ 15,000 Indiens, dont 10,000 appartiennent à la tribu des Comanches, dont nous parlerons tout à l'heure.

L'État est essentiellement agricole; on y trouve encore bien peu de manufactures: le défaut de bons ports et de voies navigables étendues l'empêchera peut-être de prendre le rang commercial auquel semble l'appeler le développement de son agriculture et l'accroissement rapide de sa population; mais de grandes voies ferrées suppléeront bientôt au manque de voies fluviales.

Galveston, la ville principale du Texas et son seul port de mer important, est située sur l'île de sable qui ferme la baie profonde où se jettent la Trinidad et le San-Jacinto. Elle date seulement de 1837, et a déjà 10,000 habitants, dont 1,500 Français. Ses rues sont larges et droites, ses maisons bien bâties. L'air y est très-sain, les chaleurs étant tempérées par la brise de mer. Le port, qui peut recevoir des navires tirant 14 à 16 pieds d'eau, est un des meilleurs de la côte. Galveston possède déjà de nombreuses industries, et fait un grand commerce d'exportation, consistant surtout en cotons, cuirs, peaux de daim, pelleteries, chevaux, bois, etc. Des lignes régulières de paquebots la mettent en communication avec l'Europe et surtout l'Allemagne, qui lui envoie de nombreux émigrants.

San-Antonio de Bexar est une ville dont la physionomie est toute mexicaine, c'est-à-dire dont les rues, les boutiques et les ateliers n'offrent point cette activité qui règne dans les autres cités texiennes. Sa fondation remonte à 1692. Elle est bâtie avec régularité. On y voit une très-vieille église surmontée d'une plate-forme. Au nord-est de la ville, sur la rive gauche du San-Antonio, se trouvent les débris de la citadelle d'*Alamo*. La plus ancienne ville après Béjar est *Goliad*, fondée en 1716; sa population est presque entièrement mexicaine; ses environs sont pittoresques et très-fertiles.

Matagorda, située au fond d'une vaste baie, à l'embouchure du Colorado, est le deuxième port du Texas et le marché d'approvisionnement de toute la contrée voisine. En remontant ce fleuve, nous trouvons *Austin*, capitale du Texas, qui a reçu le nom du fondateur de l'État: c'est une position centrale importante. A l'embouchure du rio Brazos ou à peu de distance, *Velasco*, petit port de mer, *Brazoria*, *Columbia*, *Richmond*, commencent à prendre de l'importance. On voit sur le même fleuve *San-Felipe de Austin*, dans une belle position à l'extrémité orientale d'une immense prairie qui s'étend jusqu'au Colorado. Berceau de la révolution texienne,

¹ *Coup d'œil historique sur le Texas*, par Fournel, 1841.

elle fut alors entièrement détruite, et a été rebâtie en 1838. Un chemin de fer l'unit à Galveston.

Nous ne ferons que nommer *Washington*, *Harrisbourg*, importante par ses scieries, *Nashville*, etc., pour arriver à *Houston*, située sur la rive gauche du Buffalo-Bayou, et qui a plus de 12,000 habitants. Située au milieu d'une contrée très-riche en cotonniers, c'est un marché pour les cotons très-animé, et auquel on arrive par un chemin de fer et des bateaux à vapeur. La population est en partie française. La ville est bien bâtie, mais malsaine. Nous nommerons encore *Liberty* sur la Trinidad, habitée en partie par des Français; *Nacogdoches*, ville d'origine espagnole; *Sabine*, sur la rivière de ce nom, à peu de distance de la mer; *Aransas*, petit port à l'entrée de la baie de ce nom et à l'extrémité d'une étroite presqu'île.

Au nord-ouest s'étend un vaste territoire peuplé principalement par la nation des *Comanches*, qui, pendant plus d'un siècle, a été la terreur des colons espagnols du Texas. Les *Comanches* sont, pour la plupart, d'une taille élevée; leur peau est d'un rouge foncé, et leurs cheveux d'un noir de jais. Quelques-uns, et particulièrement les chefs, portent une longue chevelure qui, sous la forme d'une tresse, pend jusqu'au milieu du dos. Ils portent au-dessus du coude un large anneau de cuivre ou d'or très-grossièrement travaillé, auquel ils suspendent les chevelures des ennemis qu'ils ont tués. Ils ont, en guise de manteau, une grande couverture de laine rouge ou couleur de lie de vin, ou bien une peau de buffle, dont le poil est tourné en dedans. D'autres Indiens, mais très-peu nombreux, habitent les parties septentrionales du Texas : ainsi les *Tankoways* et les *Tarankoways*, qui occupent les terres situées entre le San-Antonio et la rivière de la Vaca, peuvent à peine mettre cent guerriers sous les armes; quelques peuplades de *Chérokis* habitent vers les sources du Nachès; une tribu de *Lapans* ou de *Lipans* est fixée non loin du rio Grande; enfin un petit nombre de *Kaskaches* vivent sur les bords du rio Bravo.

§ XXVIII. ÉTATS DE L'OUEST. — MICHIGAN. — On entend par États de l'ouest ceux qui sont situés à l'ouest des monts Alleghanys, et qui s'étendent entre les possessions anglaises, l'océan Pacifique et la rivière Rouge. Ces États, au nombre de onze, sont : le *Michigan*, le *Wisconsin*, l'*Ohio*, l'*Indiana*, l'*Illinois*, le *Kentucky*, le *Tennessee*, l'*Arkansas*, le *Missouri*, l'*Iowa* et la *Californie*. A l'ouest des dix premiers de ces États se trouvent les immenses contrées administrées encore comme *territoires*.

« L'ouest est le gîte des plus grandes richesses minérales des États-Unis : l'or en Californie, le fer, le plomb dans le Missouri et l'Illinois, le cuivre dans le Michigan et le Wisconsin, la houille et le fer dans l'Ohio, le Kentucky et le Tennessee, le sel gemme dans l'Arkansas, sont reconnus et exploités sur d'immenses étendues. Dans les deux derniers de ces États, le coton se cultive encore; le Kentucky est renommé par la quantité et la qualité du tabac qu'il produit. Les huit autres constituent ce qu'on peut appeler le grenier et la ferme de l'Union : des animaux en grand nombre, des céréales en quantités immenses, sont chaque année produits sur ces grandes alluvions, prairies sans fin, luxuriantes dans leur sauvage grandeur, et reculant chaque jour devant les cultures qui les envahissent¹. »

C'est du côté de l'ouest, le *far-west*, comme disent les Américains, que la race

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis.*

anglo-saxonne poursuit son œuvre immense de colonisation. La population des provinces du centre et de l'est se porte vers ces contrées inconnues, désertant les manufactures aussitôt qu'elle a réuni quelques ressources, tandis que les émigrants européens s'y dirigent aussi de préférence, espérant retirer de ce sol encore vierge un produit plus grand, un bénéfice plus rapide que des terres orientales, qui commencent à s'épuiser. De nombreux centres manufacturiers y ont déjà été créés, mais l'industrie se borne encore à exploiter ou raffiner les produits bruts du sol. Le Mississippi et ses affluents traversent toute cette région, sillonnée déjà de nombreux chemins de fer. La population est de tous les pays et de toutes les races; à la vérité, l'élément allemand semble y dominer, mais sans lui imprimer un caractère spécial. Si quelque chose distingue les habitants de l'ouest, c'est seulement leur audace, leur énergie, leur lutte courageuse et persévérante contre les obstacles que dressent devant eux la nature et l'isolement. L'éducation élémentaire est donnée dans l'ouest aussi libéralement que dans les États de l'est et du centre. De ces onze États, quatre seulement ont des esclaves : ce sont l'Arkansas, le Tennessee, le Kentucky et le Missouri.

L'État de *Michigan* est composé de deux parties distinctes et séparées par le lac : la première, le Michigan sud, baignée à l'ouest par le lac Michigan, à l'est par les lacs Huron, Saint-Clair et Érié, est bornée au sud par les États de l'Ohio et d'Indiana. La seconde, le Michigan nord, comprend l'extrémité de la presqu'île formée par le lac Supérieur et le lac Michigan : elle est bornée au sud par l'État de Wisconsin. L'État entier a 156,000 kilomètres carrés de superficie, et sa population est de 400,000 habitants.

Le Michigan nord est un pays froid, mal connu, peu habité, qui ne renferme que des terrains peu susceptibles de culture; mais en compensation les collines rocheuses de cette région sont couvertes de magnifiques forêts de pins, et possèdent de riches mines de fer, de cuivre et d'argent natif, qui sont déjà l'objet d'exploitations considérables. Le Michigan sud est un pays généralement plat, surtout dans la partie méridionale, mais qui se relève du centre au nord en hauteurs escarpées que sillonnent des ravines profondes, et d'où descendent de nombreux cours d'eau. Cette partie méridionale est peu propre à la culture, et ne se distingue que par ses forêts de pins. Les plaines du sud et de l'est sont, au contraire, extrêmement fertiles, bien arrosées, et la population s'y concentre presque exclusivement. Parmi les rivières qui arrosent le Michigan sud, nous citerons le Saint-Joseph, le Maskégon, le Monistic, tributaire du lac Michigan; le Sable et le Saginaw, qui se jettent dans le lac Huron : ces rivières sont en partie navigables. Le climat du Michigan est assez tempéré dans le sud, et se rapproche de celui du New-York et de la Pensylvanie; mais le nord est beaucoup plus froid.

Détroit est la ville principale du Michigan; elle a été fondée par les Français du Canada sur la rivière Détroit, canal naturel qui réunit les eaux du lac Saint-Clair à celles du lac Érié. Elle est régulièrement bâtie. Toutes les maisons sont en bois, mais on y voit de belles casernes, un arsenal, un dépôt d'artillerie, un collège, et sa population est de 24,000 habitants. La position de cette ville sur l'étréit passage qui sépare le Canada des États américains lui donne une grande importance comme entrepôt des produits de l'est et du nord.

Lansing, capitale de l'État, située au nord de la partie peuplée du Michigan, n'a encore que quelques maisons. *Mackinaw*, sur l'île et au bord du détroit de ce nom.

à la pointe septentrionale du Michigan, est une ville bâtie sur des rochers escarpés et défendue par des forts. Elle fait pendant l'été un grand commerce de fourrures avec les naturels des régions de l'ouest, tels que les Chipeouays et les Ottawas. Le fort *Gratiot*, sur la rivière de Saint-Clair, défend l'entrée du lac Huron. *Monroë*, sur le lac Érié, est un point encore peu important, mais qui le deviendra, à cause de sa position à la tête du chemin de fer qui contourne les grands lacs sur la rive américaine.

Dans le Michigan nord, nous citerons *Saut-Sainte-Marie*, dans une position pittoresque, au pied des chutes que forme le lac Supérieur en tombant dans le lac Huron. Le canal qui permet d'éviter ces rapides donne une importance sérieuse à cette petite ville. *Ontonagon*, sur le lac Supérieur, est une ville qui date à peine de quelques années et qui se peuple rapidement. Les mines de fer, de cuivre et d'argent natif des environs y font affluer l'émigration.

§ XXIX. WISCONSIN. — Cet État est borné au nord par le Michigan nord, à l'ouest par la rivière Sainte-Croix, tributaire du Mississipi, et par ce fleuve lui-même, au sud par l'État de l'Illinois, et à l'est par le lac Michigan. Il a 121,000 kilomètres carrés de superficie.

La partie de l'État au sud et au sud-est de la rivière Wisconsin est plate comme les vastes plaines de l'Illinois, dont elle forme la continuation, et le sol y est d'une grande fertilité; le centre et le nord sont au contraire déchirés de ravins profonds; le terrain se relève à mesure que l'on s'avance vers le lac Supérieur et vers le Mississipi, où il se termine en hauteurs escarpées qui font partie du plateau central, d'où descendent le Saint-Laurent et le Mississipi. Cette partie septentrionale du Wisconsin paraît stérile; elle est couverte de forêts de pins non exploitées. Dans le sud-ouest on trouve des gisements inépuisables de plomb. Au centre on a reconnu des dépôts considérables de minerai de fer, et vers le nord commencent les riches mines de cuivre, qui prennent tout leur développement dans le Michigan nord.

De nombreux cours d'eau arrosent le Wisconsin, et en font une des contrées les plus favorisées pour le commerce et l'agriculture. Le climat diffère peu de celui du Michigan, mais il devient cependant plus froid à mesure que l'on s'avance vers l'ouest. La population est presque tout entière confinée vers le sud et le sud-est. L'agriculture et l'exploitation des mines sont les sources principales de la richesse publique, qui se développe rapidement; aussi la population, qui s'élevait à peine à 50,000 âmes en 1840, dix ans après dépassait le chiffre de 305,000 habitants. Le Wisconsin a été érigé en État en 1848.

Milwankée, qui a 20,000 habitants, est la seule ville importante du Wisconsin; elle est d'ailleurs dans une excellente position sur le lac Michigan, à la tête d'un chemin de fer qui la relie à Madison. Son port, formé par l'embouchure de la rivière Milwankée, est sûr et profond, et sert à l'exportation d'une grande partie des produits du sol de l'État. *Madison*, capitale de l'État, est située au centre d'une fertile contrée, mais n'a encore qu'une faible importance.

§ XXX. OHIO. — Cet État est borné au nord par le lac Érié et une portion du Michigan, à l'ouest par l'État d'Indiana, au sud et au sud-ouest par le cours de l'Ohio. Sa superficie est évaluée à 101,000 kilomètres carrés.

La partie septentrionale est composée d'une suite de collines peu élevées, qui forme

la séparation des eaux du lac Érié et du bassin du Mississipi ; la partie nord-ouest ne présente que de vastes plaines ; le sud, au contraire, est très-accidenté, coupé de vallées nombreuses et d'une rare fertilité. Les cours d'eau sont peu importants comme voies navigables, mais leurs chutes multipliées sont utilisées pour de nombreuses usines. Le climat diffère peu de celui de la Pensylvanie ; le froid y est cependant moins vif. L'Ohio est un des États les plus favorisés sous le rapport des richesses minérales, et l'on y compte plus de 250 établissements métallurgiques. Son bassin houiller, un des plus abondants du monde, s'étend sur toute la rive droite de l'Ohio, d'une extrémité à l'autre de l'État, et il est exploité sur une étendue de plus de 500 kilomètres. Le charbon qui en provient alimente tous les pays voisins du Mississipi, et descend jusqu'à la Nouvelle-Orléans dans des conditions de bon marché qu'expliquent la richesse du bassin et les facilités d'extraction et d'exploitation. Le fer abonde dans les mêmes parages, et principalement sur les bords du Hocking. La pierre à fusil, la pierre meulière, la pierre calcaire, le salpêtre, l'alun et le sulfate de magnésie existent en abondance. Des sources salées sont exploitées sur un grand nombre de points.

Aucune partie de l'Amérique septentrionale ne peut être comparée à celle-ci pour la force végétative des forêts. Le platane y parvient quelquefois à 15 mètres de circonférence. Les tulipiers y deviennent également très-gros. Les autres arbres des forêts sont le hêtre, le magnolia, le micocoulier, l'acacia, l'érable à sucre, l'érable rouge, le peuplier noir et plusieurs espèces de noyers. Les eaux limpides de l'Ohio sont ombragées de saules que surmontent des érables et des frênes, dominés à leur tour par des tulipiers et des platanes. Les cerfs et les ours abondent dans les forêts. Le sol est d'une fertilité remarquable, et 4 millions d'hectares sont cultivés ; il convient surtout à la culture du blé et du maïs, qui forment les récoltes principales (6 millions d'hect. de blé, 22 millions d'hect. de maïs en 1850). On cultive également l'avoine, les pommes de terre, les légumes, etc. Le tabac fournit annuellement 5 millions de kilogrammes. Dans le sud-ouest on trouve déjà d'importants vignobles, où l'espèce catawanba naturelle à la Caroline du Nord a pleinement prospéré.

Les magnifiques prairies qui coupent les forêts de ces États nourrissent de nombreux troupeaux, dont la valeur était estimée en 1850 à 220 millions de francs. La tonte des moutons produit 7 millions de kilogrammes de laine, et la préparation du porc salé est une des grandes industries du pays. Enfin les forêts servent à la construction des nombreux bateaux de l'Ohio et du Mississipi.

Grâce à toutes ces richesses, la population s'est accrue merveilleusement. Le pays n'a été colonisé qu'en 1788, époque à laquelle des émigrants de la Nouvelle-Angleterre vinrent en chasser les peuplades indiennes. En 1802, on l'érigea en État, et il ne comptait alors que 45,000 habitants ; aujourd'hui il en a plus de 2 millions ; l'Allemagne surtout lui fournit des émigrants, race économe, laborieuse, mais rude et grossière. Aucun autre État, si ce n'est celui de New-York, ne peut lui être comparé sous le rapport de la multiplicité des chemins de fer : 3,000 milles sillonnent son territoire dans tous les sens, reliant les centres un peu importants entre eux et aux grandes voies naturelles de l'Ohio et du lac Érié, qui sont les magnifiques débouchés des produits du pays.

La capitale de l'État, située sur le Scioto, dans une position tout à fait centrale, est *Columbus*, fondée en 1812 ; elle compte aujourd'hui 20,000 habitants. Ses rues sont larges et bien coupées, ses maisons agréablement bâties. On y remarque le Capitole, la prison d'État, et de nombreux établissements d'instruction et de charité.

Cincinnati est la ville la plus considérable non-seulement de l'État, mais encore de toute cette région de l'Union, que les Américains appellent le *Grand-Ouest*. Elle se déploie majestueusement en amphithéâtre sur la rive droite de l'Ohio, dont le cours paisible occupe ici 1 kilomètre de largeur. C'est la résidence d'un évêque catholique et le chef-lieu du commandement de la division militaire de l'ouest. Ses maisons, généralement en briques, sont presque toutes à deux étages, et régulièrement alignées le long de rues fort bien pavées et larges d'environ 20 mètres. Ça et là l'uniformité de ces constructions est interrompue par des maisons en pierre de taille, qui appartiennent aux négociants les plus aisés, par des écoles et par quelques hôtels qui ressemblent à des palais. Ses 58 églises ou temples sont généralement petits et sans aucun luxe de sculptures ni de peintures. L'église la plus remarquable est la cathédrale catholique de Saint-Pierre, qui renferme, chose rare dans l'Union, de beaux tableaux, des sculptures, un jeu d'orgues, etc. On peut citer encore la maison de justice, le collège de médecine, l'hôpital du commerce, la maison des aliénés et la bourse. Les institutions charitables sont nombreuses, ainsi que les établissements destinés à l'instruction. On cite surtout la bibliothèque et l'observatoire.

Cincinnati ne date que du commencement du siècle actuel : en 1800, elle avait 750 habitants ; en 1850, elle en avait 120,000 : ce nombre doit être aujourd'hui (1857) presque doublé. On y trouve des habitants de toutes les nations de l'Europe, principalement des Irlandais, des Allemands et des Français de l'Alsace. Le fond de la population sort de la partie des États-Unis connue sous le nom de Nouvelle-Angleterre. On y reconnaît les heureux résultats de cet esprit d'ordre et d'économie, et de cette industrie infatigable qui distinguent les colons de cette contrée de l'Amérique. C'est à ces qualités que *Cincinnati* doit ses progrès rapides et sa prospérité. Le commerce de *Cincinnati* s'élevait en 1850 à 106 millions de dollars, non compris les céréales et les viandes fraîches. Ses 250 machines à vapeur mettent en mouvement des fabriques de tissus de coton, des scieries, des moulins, des ateliers de construction de machines, etc. Elle fabrique également des ustensiles de ménage, des instruments agricoles, de l'horlogerie, du charronnage, de la quincaillerie, du savon, de la chandelle et du papier, ainsi que l'immense quantité de caractères d'imprimerie destinés à alimenter les presses d'où sortent les innombrables journaux qui s'impriment dans l'ouest. Cette ville fournit aussi à la même population une foule de livres à bon marché, mais dont la consommation est considérable, c'est-à-dire des livres d'église et livres d'école. Enfin la préparation des viandes salées est une de ses plus importantes industries : en 1850, on y a abattu et exporté plus de 400,000 porcs.

Cincinnati, admirablement placée pour profiter des trois voies naturelles de l'Ohio, du Mississipi et du Missouri, est encore reliée par des chemins de fer aux grands lacs, aux États de l'est et aux centres principaux de l'Ohio et des provinces voisines.

Cleveland, sur le lac Érié, avec 15,000 habitants, est bien bâtie, et se divise en ville haute et ville basse, la première située sur un plateau élevé de 25 mètres, qui

domine le lac et ses environs; son port est un des meilleurs du lac, et fait un grand commerce.

Marietta, une des plus anciennes villes de l'État, à l'embouchure du Muskingum, est remarquable par ses usines que font mouvoir de puissantes chutes d'eau : elle est exposée à de fréquentes inondations. *Willsburg*, *Pomeroy* et *Coalport* sont importantes par leurs houillères. *Portsmouth*, centre commercial, à l'entrée du canal de l'Ohio et de l'Érié, possède de nombreux hauts fourneaux. *Chillicothe* était autrefois la ville principale de l'État : elle renferme 3 à 4,000 habitants.

Nous citerons encore : *Zanesville*, peuplée de 3,000 âmes et bien bâtie, sur la rive gauche du Muskingum, où l'on exploite une grande quantité de sel; *Sandusky*, sur le lac Érié, qui a un beau port et fait un grand commerce; *Canton*, avec une belle église catholique; *Athens*, où se trouve l'université de l'Ohio, etc.

Un ancien peuple civilisé et belliqueux a dû habiter l'État de l'Ohio dans un temps antérieur à l'histoire; on découvre continuellement des camps retranchés ou plutôt des forts, des restes de forges et des ruines de villes construites en pierres et sur un plan régulier. Du milieu de ces vieux murs on voit s'élever des arbres dont la grosseur atteste un âge de plusieurs siècles. A côté de ces monuments de l'homme on rencontre ceux de la nature : des ossements fossiles de mastodontes ont été découverts sur les bords de l'Ohio dans des salines.

§ XXXI. INDIANA. — L'État de l'Indiana, fondé en 1816, est borné au nord par le lac Michigan et l'État de ce nom, à l'ouest par l'État d'Illinois, au sud par l'Ohio, qui le sépare du Kentucky, et enfin à l'est par l'État de l'Ohio. Il a 92,000 kilomètres carrés de superficie. Sa population, qui n'était en 1820 que de 147,000 habitants, dépasse aujourd'hui 1 million d'âmes.

Au nord, son sol est entrecoupé d'un grand nombre de petits lacs; au sud, depuis les chutes de l'Ohio jusqu'à la Wabash, il est traversé par une chaîne de collines appelées les *Knobs*, hautes de 2 à 300 mètres; au centre s'étend une grande plaine appelée *Flat-woods* ou Bois plats. Sur les bords des rivières, excepté de l'Ohio, s'étendent des dépôts de terres d'alluvion très-fertiles, qui se terminent par des prairies élevées de 20 à 30 mètres, couvertes de taillis et de jolis arbustes que bordent de vastes forêts. La douceur du climat égale, si elle ne surpasse pas, celle de l'État d'Ohio. Au-dessous du 40° parallèle, l'hiver est tempéré et plus court que dans les autres États : la belle saison dure ordinairement jusque vers le 25 décembre, et le printemps commence vers le 15 février; mais au delà de la limite ci-dessus, dans le bassin de la Wabash, les vents du nord et du nord-ouest dominant et rendent l'hiver plus rigoureux. Les riches dépôts houillers se prolongent dans l'État de l'Indiana, et sont activement exploités, ainsi que d'abondantes mines de fer. On trouve aussi du sulfate de cuivre, du sulfate de magnésie, du sulfate de potasse, du nitre, des sources salées, et une source thermale en grande réputation près de Jefferson. Le sol, d'une fertilité remarquable, convient également à la culture et à l'élevé des bestiaux; 5 millions d'acres sur 13 millions sont déjà cultivés; les céréales et le tabac sont les produits les plus importants. En 1850, on a récolté 20 millions d'hectolitres de maïs, 2,500,000 hectolitres de blé et autant d'avoine, 250,000 kilogrammes de tabac. Le bétail représentait une valeur de 120 millions.

L'État de l'Indiana n'est pas moins heureusement placé que celui de l'Ohio sous le rapport des communications naturelles. A cheval sur le lac Michigan et sur la rivière Ohio, il est traversé dans toute sa longueur par la Wabash, magnifique cours d'eau qu'un beau canal relie au lac Érié. 2,000 milles de voies ferrées le sillonnent dans tous les sens. La population est essentiellement agricole ; mais, peu attachée au sol, grossière, violente, elle est plus prompte à consulter sa carabine que la loi. On la dit néanmoins hospitalière.

L'État n'a pas de grands centres de population, les habitants étant disséminés dans une multitude de fermes ou de villages à proximité des exploitations agricoles. La capitale est *Indianapolis*, située sur la branche occidentale de la rivière Blanche (*White-River*). Ses rues très-larges sont tracées pour une grande ville, mais elle ne renferme que 9,000 habitants. Son Capitole est une des plus belles constructions de ce genre. Sa position centrale et ses nombreux chemins de fer la destinent à être la ville la plus importante entre Cincinnati et le Mississipi.

Les autres villes sont : *Terre-Haute*, sur la rive gauche de la Wabash ; c'est la tête du canal qui réunit le lac Érié à l'Ohio. *Vincennes*, fondée en 1735 par les Français du Canada, à l'entrée d'une prairie étendue et sur un sol très-fertile ; elle est bien bâtie, florissante et dans une bonne position, traversée par le chemin de fer de Cincinnati à Saint-Louis. *Éransville*, sur l'Ohio, doit son importance au grand canal de la Wabash au lac Érié. Ce canal, dont la longueur est de 460 milles, fait partie de cette grande route intérieure qui fait communiquer la Nouvelle-Orléans avec New-York et Montréal. *New-Harmony*, ville admirablement située dans un riche pays, a été fondée en 1814 par un certain Georges Rapp, qui voulut y réaliser une tentative de communisme pratique. Après quelques années d'essai, les *harmonistes* vendirent la ville, qui est restée riche et prospère. Des Suisses du pays de Vaud ont fondé sur les bords de l'Ohio, à 7 milles de l'embouchure, une colonie appelée *Nouvelle-Suisse*, et une ville appelée *Vevay*. Ces industriels colons ont planté des vignes qui leur ont fourni des vins appréciés dans l'Union. *Madison* est la ville la plus peuplée de l'État ; sa population dépasse 10,000 âmes ; elle est située sur l'Ohio, et communique avec la capitale par un chemin de fer.

En face de Louisville (Kentucky) se trouvent les deux villes suivantes : *Jeffersonville*, importante par son pénitencier et son chemin de fer qui la relie à Indianapolis, et *New-Albany*, qui fait un commerce important et a des chantiers de construction pour les bateaux à vapeur. On cite encore : *Bloomington*, qui possède le principal collège de l'État ; *Lawrencebourg*, dans les riches vallées du Miami ; *Corydon*, ancienne capitale de l'État ; *Michigan*, le seul port de l'État sur le lac Michigan ; le fort *Wayne*, position militaire importante.

§ XXXII. ILLINOIS. — Cet État, admis dans la Confédération en 1818, est borné au nord par l'État du Wisconsin, à l'ouest et au sud-ouest par le cours du Mississipi, qui le sépare des deux États Iowa et Missouri ; au sud par la rivière Ohio, et enfin à l'est par le lac Michigan, l'État d'Indiana et la rivière Wabash. Il a 143,000 kilomètres carrés de superficie.

« La partie sud de son territoire, surtout dans le voisinage de l'Ohio et du Mississipi, est montagneuse ; mais le sol s'abaisse brusquement, et est formé d'une alluvion

moitié lande, moitié marais, au confluent des deux puissants cours d'eau qui le recouvrent à l'époque des crues. Dans la direction du nord, les hauteurs s'abaissent, et le centre, ainsi que la partie septentrionale presque en entier, ne constituent plus qu'un terrain plat, où se rencontrent d'immenses prairies naturelles coupées de parties boisées. Vers l'extrême nord, le sol se relève en pente insensible jusqu'au plateau des grands lacs¹. » Outre l'Ohio et le Mississipi qui limitent en partie l'État, de nombreux cours d'eau navigables arrosent son fertile territoire; nous citerons particulièrement la rivière des Illinois, que les bateaux à vapeur remontent pendant 400 kilomètres.

L'Illinois possède des richesses minérales considérables; la houille est exploitée sur plusieurs points du territoire, mais surtout vers le sud; tandis que dans le nord se retrouvent ces immenses dépôts de galène, de minerai de cuivre, etc., qui couvrent toute la partie occidentale des États du Missouri et de l'Iowa, et se prolongent à travers le Wisconsin jusqu'au Michigan. Le sol est une couche épaisse de débris végétaux, accumulée par les siècles et fécondée par les inondations périodiques du Mississipi et de ses affluents.

Ce sol si riche, la douceur du climat et l'excellente position centrale de l'État expliquent sa merveilleuse prospérité. Admis comme État en 1818, avec une population de 55,000 habitants, l'Illinois en a aujourd'hui 1,000,000. Cette population est essentiellement agricole, et en grande partie d'origine allemande. L'Illinois est le point où est venu s'arrêter un des grands courants de l'émigration européenne aux États-Unis. Ce mouvement est encore si considérable, la terre rémunère si largement le travail individuel, que cet État se placera avant peu à la tête de ses confédérés par sa population, la quantité et la valeur de ses produits. La production agricole, en 1853, était représentée par 21 millions d'hectolitres de maïs, 4 millions d'hect. de blé, autant d'avoine, 1 million d'hectolitres de pommes de terre, 1 million de kilogrammes de laine, 500,000 kilogrammes de tabac et le reste en proportion. Le bétail que nourrissent ses magnifiques prairies avait une valeur de plus de 130 millions de francs. Avec ces richesses agricoles, l'Illinois occupe un rang commercial important; ses fabriques déjà nombreuses se multiplieront rapidement lorsque l'achèvement de ses communications artificielles lui permettra d'exploiter avec avantage les grandes richesses métallurgiques que renferme son sol. 2,000 milles de voies ferrées le traversent en tous sens.

Chicago, la ville la plus importante de l'Illinois, est située sur le lac Michigan, à l'entrée de la rivière Chicago, dont l'embouchure, large et profonde, lui forme un excellent port. Les maisons sont bien bâties, les rues bien tracées et les magasins nombreux. Peu de villes ont pris un essor aussi rapide: en 1830, elle comptait à peine quelques misérables huttes; dix ans après elle commençait l'exportation des céréales, et aujourd'hui Chicago peut être considérée comme le premier marché des États-Unis pour le commerce des blés. En 1853, elle a exporté 5 millions d'hectolitres de blé et des quantités considérables de farine, viandes salées, laine, cuirs, peaux et bois scié. En 1849, le mouvement de son port, entrée et sortie, était représenté par 4,000 navires. Sa population est probablement de 50 à 60,000 habitants. Un canal de 160 kilomètres relie Chicago à Peru sur l'Illinois, à l'endroit où cette rivière cesse d'être navigable.

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis.*

Springfield, capitale de l'État, est peuplée de 5,000 habitants, et située sur un affluent de l'Illinois. C'est une ville manufacturière. *Galena*, comme son nom l'indique, est le centre de la région des mines de plomb sulfuré. Cette ville toute moderne a déjà 6,000 habitants, et est située sur la rivière Fever, à 11 kilomètres du Mississipi. Ses environs sont couverts d'usines pour le traitement et l'exploitation du minerai. Un chemin de fer relie Galena à Chicago, et par suite aux autres lignes ferrées de l'État. *Kaskasia*, la plus ancienne ville de l'Illinois, est située dans un des plus fertiles comtés de l'État. La population ne s'élève qu'à 1,500 habitants, dont les mœurs révèlent l'origine canadienne ou française.

Nauvoo, sur le Mississipi, a été fondée en 1840 par Joë Smith, chef des mormons : sa population atteignit rapidement 18,000 habitants ; mais les principes sur lesquels reposait cette société nouvelle, le caractère despotique de ses institutions, la pluralité des femmes mise en pratique, et par-dessus tout ses belles cultures, avaient provoqué l'inimitié des pays voisins ; la guerre commença, et se termina par l'expulsion des mormons, qui s'en allèrent à travers les déserts de l'ouest, à 1,500 milles plus loin, et s'établirent dans le territoire d'Utah, où nous les retrouverons. Leur ville est restée avec son plan gigantesque, ses belles maisons, les ruines de son temple ; une colonie de communistes ou d'icariens est venue s'y établir, et semble en voie de prospérité¹.

Schwaneetown est le centre d'un important commerce, malgré sa position exposée à de fréquentes inondations. On exploite dans ses environs des salines considérables, qui produisent annuellement plus de 30,000 hectolitres de sel. On doit encore citer *Vandalia*, ancienne capitale de l'État ; *Rockport*, sur le Mississipi, où aboutissent deux voies ferrées ; *Péru*, où vient aboutir le canal de Chicago à la rivière de l'Illinois.

On trouve encore dans les parties les plus retirées et les plus boisées de l'Illinois quelques débris misérables des *Schawanées*, des *Illinois* et des *Potaouatamies*, tribus indigènes, qui ne peuvent se déterminer à une vie sédentaire et agricole.

§ XXXIII. KENTUCKY. — Cet État s'étend au sud des trois États de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois, dont il est séparé par la rivière Ohio. Il est borné à l'ouest par le Mississipi, au sud par l'État du Tennessee, et à l'est par les montagnes Cumberland et le cours du Big-Sandy, affluent de l'Ohio. Sa superficie est de 100,000 kilomètres carrés.

Dans sa partie septentrionale, les terrains qui bordent l'Ohio sur une largeur de 2 kilomètres sont exposés à des inondations périodiques ; mais vers le nord-est le pays est entrecoupé de vallées étroites et couvert de montagnes, dont le sol ferrugineux est de la plus étonnante fertilité. Vers les frontières de la Virginie, les montagnes sont plus escarpées, les vallées plus profondes et tellement étroites, tellement boisées, que la lumière peut à peine y pénétrer. Vers le sud, entre les rivières Verte et de Cumberland, le sol peu fécond n'est cultivé que dans quelques parties ; toutefois il s'y trouve de bons pâturages, où l'on nourrit de nombreux troupeaux. Le Kentucky occidental est plat, humide, mais fertile. La douce température qui règne généralement dans cet État, la richesse de son sol et la variété de ses sites agréables, surtout sur les bords de l'Ohio, lui ont valu le surnom de paradis terrestre. L'Ohio, le Big-

¹ Guide du voyageur aux États-Unis.

Sandy, le Kentucky, la rivière Verte, celle de Cumberland, le Tennessee, sont les principales voies fluviales de l'État. Le climat est singulièrement salubre et agréable, mais les froids commencent de bonne heure, et le cotonnier ne réussit pas. Sans être aussi abondants et aussi bons que sur la rive droite de l'Ohio, la houille et le fer sont l'objet de vastes exploitations. Le nitre se rencontre en abondance dans les nombreuses excavations naturelles du sol calcaire, qui donne passage à des sources salées, dont plusieurs sont exploitées. Ce sol engloutit pendant l'été les eaux courantes dans des fentes et des cavités souterraines. Les *Barrens*, ou plaines dépourvues d'arbres qui se trouvent au sud-ouest de la rivière du Kentucky, sont remplis de trous en forme d'entonnoir, qui probablement doivent leur origine à des éboulements fréquents provoqués par des cavités souterraines. La qualité bonne ou mauvaise du sol se distingue d'après l'espèce des arbres qu'il produit. Les terres les plus fertiles sont celles où les forêts sont composées de cerisiers de Virginie, de noyers blancs, de frênes blancs, noirs et bleus; de *celtis* à feuilles velues, de *guilandina dioïca*, nommé cafier; de *gleditsia triacanthos* et d'*annona triloba*. Dans les parties fraîches et montueuses, on voit s'élever des troncs énormes de platanes, de tulipiers, de *magnolia*, ainsi que de *quercus macrocarpa*. Les cultures principales sont le maïs, le froment, l'avoine, le chanvre, le tabac et le houblon. Les chevaux du Kentucky sont renommés dans toute l'Union, et l'élève du bétail et des porcs a pris dans certaines parties de l'État une extension considérable.

Le Kentucky faisait autrefois partie du territoire de la Virginie. Il a été colonisé vers 1773, et dès 1792 il était assez peuplé pour qu'il fût érigé en État. Il a aujourd'hui 900,000 habitants. C'est un État à esclaves, et qui, étant limitrophe d'États libres, du nord à l'est, a souvent des querelles avec ses voisins à cause de la désertion des nègres. Les deux rives de l'Ohio présentent à ce sujet des contrastes remarquables : sur la rive droite, où le travail est fait par des mains libres, le progrès est merveilleux ; sur la rive gauche, où le travail est fait par des mains esclaves, le progrès est très-lent : ainsi le Kentucky n'avait en 1853 que 100 milles de chemins de fer, pendant que l'Ohio seulement en exploitait 1,400 milles, et en construisait 1,800 mille. Les habitants du Kentucky sont néanmoins énergiques, actifs, emportés, hospitaliers et tolérants : ce sont de robustes et intrépides pionniers, et ils émigrent volontiers dans le far-west.

La ville la plus importante du Kentucky est *Louisville*, située sur un vaste plateau qui s'élève à pic au bord de l'Ohio ; elle est régulièrement tracée et bien bâtie. On y remarque le palais de justice, l'hôtel de ville, et le nombre de ses hospices et établissements de charité. On y compte un grand nombre de minoteries, de fonderies, d'abattoirs et des établissements pour la préparation des viandes salées. Elle a 45,000 habitants. En face de Louisville se trouvent les chutes de l'Ohio, qui arrêtent la navigation, mais que l'on évite par le canal de Louisville-Portland, long de 2 milles seulement, mais remarquable comme ouvrage d'art.

Les autres villes sont : *Paducah*, au confluent du Tennessee avec l'Ohio, située sur un plateau à l'abri des inondations ; c'est un entrepôt important des produits de l'intérieur. *Francfort*, capitale de l'État, sur le Kentucky, est située dans une vallée profonde, bordée de rochers escarpés. Elle est bâtie sur un plan régulier, et renferme

plusieurs édifices élégamment construits, dont le principal est le palais de l'État. *Lexington*, ville qui renferme plus de 10,000 habitants, est située dans une délicieuse position, au milieu d'un riche pays de culture. Elle est régulièrement bâtie, fait un commerce considérable, et possède un théâtre avec plusieurs établissements littéraires. C'est dans son enceinte que se trouve l'une des universités les plus fréquentées des États-Unis occidentaux. *Maysville* est une ville manufacturière, qui sert d'entrepôt pour l'approvisionnement de l'est de la province. *Bardstown* possède le collège catholique de Saint-Joseph, un des plus florissants de l'Union; elle est la résidence de l'évêque catholique du Kentucky.

On peut citer encore : *Henderson*, port d'expédition pour les tabacs; *New-Port*, l'un des arsenaux de l'Union; *Covington*, en face de Cincinnati; enfin *Bowling-Green*, où se trouvent les fameuses grottes du Mammoth, dont l'intérieur a déjà été exploré sur une étendue de près de 30 kilomètres, et qui renferme des salles immenses, des puits sans fond, des rivières, des lacs, des cascades, des galeries interminables.

§ XXXIV. TENNESSEE. — Cet État est borné au nord par le Kentucky et la Virginie, au sud par les États du Mississippi, de l'Alabama et de Géorgie, à l'ouest par le cours du Mississippi, à l'est par les monts Alleghanys. Sa superficie est évaluée à 104,000 kilomètres carrés.

La nature partage le Tennessee en trois régions distinctes, formées par le cours de la rivière Tennessee, qui traverse deux fois l'État. Le Tennessee oriental est arrosé par les rivières d'Holston et de Clinches, qui, par leur réunion, forment celle de Tennessee; ce district porte généralement le nom d'*Holston*. Il s'étend des monts Cumberland aux Smocky mountains (montagnes Fumeuses), derniers contre-forts des monts Alleghanys, et comprend toute la grande vallée formée par ces deux chaînes parallèles, entre lesquelles coule la rivière Tennessee. Cette partie est accidentée et formée de vallons assez élevés, reliant les deux chaînes de montagnes. De cette région à la rivière Tennessee s'étend la partie centrale, et le reste de l'État jusqu'au Mississippi forme le Tennessee occidental. On peut considérer ces deux dernières parties comme un immense plateau se prolongeant sans interruption de la chaîne des Alleghanys au Mississippi. C'est une terre féconde, d'une extrême fertilité, et qui produit en abondance le maïs, le tabac et le coton.

De nombreux cours d'eau sillonnent l'État : le Cumberland n'en arrose qu'une partie peu considérable, mais il est le plus important par le volume de ses eaux; le Tennessee, qui traverse une première fois la province du nord-est au sud-ouest, la coupe ensuite du sud au nord, après avoir arrosé l'Alabama. La première partie de son cours est torrentueuse; la seconde est navigable pour les bateaux à vapeur, qui remontent même jusqu'à Florence (Alabama), à 480 kilomètres de l'embouchure; les bateaux plats vont 1,200 kilomètres plus haut.

Le climat du Tennessee est plus doux que celui de la Géorgie, du moins la végétation y commence plus tôt, mais les terres basses du sud sont humides et malsaines. La vallée du Tennessee oriental possède de vastes gisements de houille et de minerais de fer; tous deux sont l'objet d'actives exploitations, et le fer du Tennessee passe même pour le meilleur de l'Union. Le plomb y existe également en abondance, et on y a trouvé de l'ardoise, de la baryte sulfatée, de la pierre calcaire, de la chaux sulfatée,

de l'alun et du nitre. Des salines sont exploitées dans la partie supérieure des deux grandes rivières. Malgré ces richesses minérales, l'État est essentiellement agricole ; les grandes villes y sont par conséquent peu nombreuses, et la plupart tirent leur principale importance du transit des produits du sol.

L'État du Tennessee relevait autrefois de la Caroline du Nord. Il fut organisé en 1790 sous le nom de territoire au sud-ouest de l'Ohio, et érigé six ans après en État indépendant. En 1850, sa population s'élevait à 907,000 habitants. On représente le Tennesien comme bon et hospitalier, robuste, actif ; on le dit peu patient, mais on vante son intelligence en agriculture.

Nashville, capitale de l'État, est admirablement située sur la rive gauche du Cumberland, au milieu d'une contrée fertile et pittoresque couverte de riches cultures. Elle est bien bâtie, régulièrement tracée, et renferme 10,000 habitants. On y trouve des manufactures de tissus de laine et de coton. Toutes les lignes ferrées de l'État y aboutissent, ce qui lui donne une grande importance commerciale.

Memphis, ville toute nouvelle, est bâtie sur un mamelon sur la rive gauche du Mississippi. Elle a déjà 12 à 15,000 habitants, de belles maisons, des édifices publics d'un goût équivoque, un vaste chantier de construction établi par le gouvernement fédéral, etc. C'est le grand marché du Tennessee sur le Mississippi, et ses transactions s'élevaient déjà en 1850 à 30 millions.

Knoxville, sur le Tennessee, au point où il commence à devenir navigable, est un centre de commerce où l'on trouve un collège renommé. On cite encore *Murfreesborough*, l'ancienne capitale de l'État ; *Greenville*, au milieu d'exploitations métallurgiques importantes ; *Maryville*, qui possède une école de théologie, etc.

§ XXXV. ARKANSAS. — Cet État est borné au nord par l'État du Missouri, à l'ouest par le territoire indien, au sud par la Louisiane, à l'est par le cours du Mississippi. Il a 115,000 kilomètres carrés de superficie.

L'Arkansas, la rivière Blanche, la rivière de Saint-Francis, une partie de la rivière Rouge et leurs nombreux affluents traversent l'État en inclinant toujours au sud-est, et marquent ainsi la pente naturelle du sol, relevé vers l'ouest et finissant à l'est, et surtout au sud-est, en plaines basses et marécageuses. Ce territoire est traversé du sud-ouest au nord-est par les monts *Ozarks*, formés d'assez hautes montagnes isolées et séparées par de profondes vallées ; les parties de l'ouest et du nord-est sont encore stériles et désertes, parcourues par les Arkansas et les Osages, et cultivées çà et là par des colons anglo-américains ; celles de l'est, où ces derniers sont les plus nombreux, sont traversées par des routes commodés qui conduisent dans les États limitrophes du nord, de l'occident et du midi. Dans les montagnes de la partie septentrionale et dans les régions accidentées du centre, on a reconnu de riches dépôts de charbon de terre, ainsi que des minerais de fer, de cuivre et de manganèse ; mais la difficulté des transports n'en a pas encore permis l'exploitation. Le sel se trouve à profusion ; les eaux de plusieurs affluents de l'Arkansas en sont tellement saturées qu'elles ne sont pas potables. On le trouve à l'état pur par couches épaisses dans quelques plaines d'une étendue considérable. On a découvert dans l'Arkansas, sur la frontière septentrionale de la Louisiane, plus de 80 sources thermales : la plus chaude est à la température de 82 degrés du ther-

momètre centigrade; il n'y en a aucune au-dessous de 65 degrés. Il existe également dans l'ouest des sources sulfureuses nombreuses. Le sol, composé de débris végétaux réduits par les siècles à l'état de terreau, est d'une extrême fertilité, et produit en abondance le maïs et le coton.

Cet État ne possède pas encore de chemins de fer. Ses voies naturelles de communication ont pu suffire jusqu'à présent à l'exploitation de ses produits agricoles; la rivière Arkansas seule fournit une navigation de 900 kilomètres à l'époque des pluies, et de 450 dans l'autre saison.

L'Arkansas fait partie des dépendances de la Louisiane, cédées par la France à l'Union en 1803. Il doit son nom à une peuplade indigène à laquelle les États-Unis, en 1818, achetèrent ce pays, moyennant 4,000 dollars en numéraire et une redevance de 1,000 dollars en marchandises. Il fut classé comme territoire en 1819, et déclaré indépendant en 1836. Sa population en 1850 s'élevait à 191,000 âmes. Ce pays a été longtemps le refuge du rebut de la nation américaine; mais depuis que l'émigration se porte de ce côté, une population laborieuse, active et courageuse a remplacé les anciens bandits, et elle pousse devant elle de nombreuses tribus indiennes, qui sont reléguées déjà vers l'ouest.

L'État n'a pas encore de villes importantes : *Little-Rock* ou *Arkopolis*, la capitale, peuplée de 2,000 habitants, est bâtie sur la rive droite de l'Arkansas, à 150 milles de son confluent. *Arkansas* ou *Post*, qui a un millier d'habitants, est le plus ancien établissement de cette contrée; *Gibson* est le principal poste militaire; *Napoléon*, colonie fondée en 1819 par des émigrés français, au confluent de l'Arkansas et du Mississippi, sert d'entrepôt aux produits de l'intérieur, et est appelée à prendre beaucoup d'importance. Nous devons citer encore un lieu appelé *Warmspring*, qui acquerra de l'importance par ses sources chaudes, lesquelles sont salutaires dans les maladies chroniques et les paralysies.

§ XXXVI. MISSOURI. — Cet État s'étend au nord de l'Arkansas. Ses limites sont, à l'ouest, le cours du Missouri et les vastes territoires du Kansas et des Indiens, au nord l'État d'Iowa, enfin à l'est le Mississippi, qui le sépare de l'Illinois, du Kentucky et du Tennessee. Sa superficie est de 163,000 kilomètres carrés.

Cette contrée est plate et légèrement déprimée vers le centre où coule le Missouri; cependant, vers le sud-est, le sol se relève brusquement, mais en éminences isolées qui semblent ne se rattacher à aucune chaîne de montagnes. Les terres sont d'une extrême fertilité; d'immenses prairies, bien arrosées, semées de lacs nombreux et de bois magnifiques, couvrent les deux tiers du territoire et forment d'excellents pâturages. Le blé, le maïs, le tabac, le bétail, les chevaux et les porcs, sont les principaux produits agricoles. Quant aux richesses minérales et métallurgiques, dans le sud-est, les monts *Iron* et le *Pilot-Knob* sont des masses de minerai de fer pour ainsi dire sans mélange. A côté de ces riches dépôts on extrait le plomb, et l'existence du cuivre a été constatée sur une étendue de près de 8,000 kilomètres carrés. Le charbon de terre se trouve également en couches puissantes, et on exploite un grand nombre de sources salées. Suivant Warden, le Missouri est une des parties de l'Union, où le séjour des eaux de l'Océan est le plus sensible; on remarque, outre les sources salées qui s'y rencontrent, que la plupart des éminences sont couvertes de coquilles

marines. Parmi les curiosités géologiques de ce pays, on cite d'immenses cavités cratériformes appelées *Sinkpoles* ; quelques-unes ont jusqu'à 600 pieds de diamètre à l'ouverture, et descendent à une grande profondeur en se rétrécissant de plus en plus.

Cet État est un des mieux arrosés de l'Union : le Missouri le traverse de l'ouest à l'est à peu près par le milieu, tandis que de tous les points du territoire s'écoulent vers cette rivière de nombreux affluents. La navigation du Missouri pour les bateaux à vapeur s'étend jusqu'à 2,000 kilomètres de son embouchure, près du confluent du Yellow-Stone.

L'État du Missouri, avant d'appartenir à l'Union américaine, faisait partie de la Louisiane, et avait été exploré dès 1678 par Lasalle et ses courageux Canadiens. Les Français, qui, dans cette contrée comme dans celle de la Nouvelle-Orléans, comptaient pour une moitié dans la population, vivaient dans une heureuse indolence ; la chasse et leurs troupeaux fournissaient abondamment à leurs simples besoins ; chacun cultivait nonchalamment les terres dont il s'était emparé, et dont souvent il ne savait pas marquer les limites précises. Lors de sa réunion à la Confédération américaine, les colons français se virent en présence d'hommes entreprenants, avides, accoutumés aux chicanes judiciaires, et qui leur demandaient compte de leurs titres de possession. Ils apprirent à connaître l'utile gêne d'un régime légal, les besoins et les jouissances du luxe ; ils se trouvèrent en même temps dépouillés de leur droit illimité de propriété, et entraînés à une plus grande dépense : de là des plaintes amères, qu'envenimait encore la différence de langage et de croyance religieuse. Ces plaintes ont cessé ; le nom et la langue française s'éteignent ici comme dans tant d'autres parties de l'Amérique. Le Missouri, après sa réunion aux États-Unis en 1803, fut d'abord gouverné en *territoire* ; il fut admis en 1821 au nombre des États. Il a aujourd'hui une population de 65,000 habitants, qui se recrute surtout dans l'émigration allemande. Outre cette population fixe, l'État est traversé chaque année par les bandes d'émigrants qui se dirigent vers le Pacifique, en suivant cette grande route de l'ouest marquée par la vallée du Missouri et celle de la rivière Platte ; c'est aussi le rendez-vous des chasseurs, trappeurs et aventuriers de toutes sortes, espèce d'avant-garde de la civilisation, fuyant toujours devant elle ; c'est enfin le grand marché où les peuplades indiennes viennent vendre le produit de leurs chasses, s'approvisionner de denrées et toucher les pensions que leur paye le gouvernement fédéral en échange des territoires qu'ils ont cédés.

Cet État a fait de grands efforts pour favoriser le développement de l'instruction publique. Il est vrai qu'il ne possède pas encore d'écoles primaires gratuites ; mais on y trouve un grand nombre d'écoles secondaires pour les deux sexes, et presque toutes fondées et entretenues par des catholiques. La principale est le collège de Saint-Louis, dirigé par les jésuites.

Jefferson, capitale de l'État, occupe un site agréable sur la rive droite du Missouri. Sa position sur la route de Saint-Louis en fait un lieu d'entrepôt important pour les produits de l'intérieur et un point de halte sur la route de l'ouest.

Saint-Louis, fondée en 1764 par quelques Français au bord du Mississipi, ne renfermait en 1816 que 2,000 habitants ; en 1850, elle en avait 80,000, et ce nombre est aujourd'hui presque doublé. La partie la plus considérable de la ville est américaine,

et composée de maisons à plusieurs étages en briques et en granit ; elle renferme de superbes boutiques et de vastes magasins. L'autre partie, habitée par des Français, n'est pour ainsi dire qu'un faubourg, resserré entre le Mississipi et le ruisseau du Moulin. Les maisons y sont généralement en bois, mais propres, ombragées de beaux arbres et toujours accompagnées de jardins ; on y voit encore de ces chétives et vieilles maisons qui remplacèrent les huttes des sauvages. La ville américaine a un beau quai, continuellement bordé de nombreux bateaux à vapeur qui apportent les produits de tout le bassin du Mississipi. On y trouve les maisons de commission, les chantiers de réparation, les scieries, les fonderies, le marché, et le vaste établissement d'une des plus riches compagnies des États-Unis, la Compagnie américaine des pelleteries. Saint-Louis est le siège d'un évêché catholique, et possède des théâtres, des collèges, des musées, des bibliothèques, etc. Elle doit son accroissement rapide et sa prospérité à sa position sur l'un des plus grands fleuves du monde, qui lui ouvre le golfe du Mexique, et à sa proximité du Missouri, de l'Ohio et de l'Illinois, par lesquels ses bateaux à vapeur pénètrent dans les provinces les plus éloignées de l'Union. C'est par le Missouri qu'est ouverte la route de l'ouest ; c'est par là que descendent forcément à Saint-Louis tous les produits de ces riches contrées qui se peuplent rapidement. Par la même cause, c'est à Saint-Louis, rendez-vous des chasseurs, des Indiens, des aventuriers, que se forment ces immenses convois d'émigrants, hardis pionniers de l'Orégon, de la Californie, du Nouveau-Mexique. En 1850, son mouvement commercial était évalué à 400 millions ; sa marine à vapeur jaugeait 24,000 tonneaux, et sa navigation à voiles occupait un millier de navires.

Indépendance, sur la rive droite du Missouri, près de la frontière de l'État, est le point où s'organisent les convois et les caravanes qui se dirigent vers le Nouveau-Mexique. *Franklin*, fondée depuis 1816, est considérée comme la seconde ville de l'État par sa position avantageuse sur la rive gauche du Missouri, dans une plaine fertile. Le commerce y est actif ; il s'y fait un service régulier de bateaux à vapeur. Elle n'a encore que 8,000 habitants ; mais ses maisons, la plupart en briques, sont élégamment contruites. *Saint-Charles* est une petite ville intéressante par le collège ecclésiastique que l'on remarque dans ses environs, et dont la fondation est due aux jésuites. *Sainte-Geneviève*, établissement français fondé en 1760, domine une vue aussi étendue que pittoresque sur la rive droite du Mississipi ; on y trouve un collège, et l'on y prépare les produits des abondantes mines de plomb qui en sont voisines. *Nouveau-Madrid*, situé sur un terrain élevé que les inondations du Mississipi atteignent rarement, est fréquemment bouleversé tantôt par les affaissements du sol d'alluvion qu'il occupe, tantôt par les tremblements de terre. *Jefferson's-Barracks* et *Seavenworth*, tous deux sur la rive droite du Missouri, sont des cantonnements militaires importants ; le premier sert en même temps d'école pratique pour l'infanterie de l'Union.

§ XXXVII. IOWA. — Anciennement dépendance de la haute Louisiane, l'État d'Iowa a été organisé comme territoire en 1838, et admis comme État souverain en 1845. Il a 28,000 kilomètres carrés de superficie, et s'étend au nord jusqu'à 43° 30' de latitude au-dessous du vaste territoire de Minnesota ; ses autres limites sont, à l'orient la rivière des Sioux, puis le cours du Missouri ; au sud l'État du Missouri, enfin à l'est le cours du Mississipi.

L'Iowa occupe la pente méridionale du vaste plateau d'où descendent le Mississippi, le Saint-Laurent et la rivière Rouge; c'est une immense plaine légèrement relevée, dans sa partie occidentale et du nord au sud, par la continuation des coteaux qui séparent les eaux du Missouri de celles du Mississippi. Toutes les rivières qui arrosent cet État, à l'exception des tributaires du Missouri, coulent du nord-ouest au sud-est vers le Mississippi, indiquant ainsi la hauteur naturelle du terrain. L'Iowa, grossie de la rivière du Cèdre rouge, et la rivière des Moines sont les plus importantes; la dernière fournit une navigation de 250 milles.

La houille abonde dans l'Iowa, et le plomb, le fer, etc., se rencontrent en gisements considérables, surtout au nord-est, où cette grande formation minière est la suite des immenses dépôts que nous avons signalés de l'autre côté du Mississippi. Le sol, d'une fertilité extrême, est formé de vastes prairies naturelles, coupées de parties boisées le long des cours d'eau. L'élevage des animaux, la culture des céréales et l'exploitation des mines emploient toutes les forces de la population, qui compte 195,000 habitants. Le nord, le nord-ouest et la plus grande partie de l'ouest sont encore déserts.

Les villes sont peu nombreuses : *Burlington*, sur la rive droite du Mississippi, est la plus importante de l'État et son entrepôt principal; c'est une ville industrielle, et qui compte 7,000 habitants. *Iowa-City*, capitale de l'État, est encore peu considérable. *Dubuque*, sur le Mississippi, au centre des mines de plomb, a 4,000 habitants. On peut citer encore : *Davenport*, *Koekuk*, *Council-Bluff*, etc.

§ XXXVIII. CALIFORNIE. — Les Espagnols, après avoir découvert la presqu'île de Californie, s'efforcèrent de pénétrer plus au nord, où les récits de quelques Indiens plaçaient des royaumes merveilleux et de fantastiques richesses; mais ce ne fut qu'à la fin du seizième siècle que le capitaine Viscaïno et son lieutenant d'Aquilar commencèrent à explorer ce pays, auquel on donna le nom de Nouvelle-Californie. En 1678, la cour de Madrid y envoya des missionnaires, et par les soins de ces courageux explorateurs le pays commença à être connu. On l'annexa à la vice-royauté du Mexique, mais on n'y fit pas d'autres établissements que les missions par lesquelles on rattacha à la religion chrétienne et à la monarchie espagnole environ 30,000 individus dispersés dans cette immense région. La révolution mexicaine ruina les missions, dispersa les associations indiennes et enleva aux moines qui les dirigeaient leurs établissements; le pays sembla alors entièrement retombé dans l'état sauvage. L'annexion du Texas aux États-Unis (1845) ayant amené la guerre entre cette confédération et celle du Mexique, les Mexicains furent complètement vaincus, et obligés de céder par le traité de Guadalupe-Hidalgo (2 juillet 1848) les vastes contrées connues sous les noms de *Nouveau-Mexique* et de *Nouvelle-Californie*. Ces contrées furent gouvernées d'abord comme territoires; mais à peine avaient-elles été cédées aux États-Unis qu'on découvrit les riches *placers* d'or du Sacramento. Dès lors une émigration nombreuse se dirigea vers la Californie, qui, deux ans après son annexion comme territoire, était déjà assez peuplée pour être érigée en État souverain.

L'État de Californie a pour limites, au nord le territoire de l'Orégon, dont il est séparé par le 42° parallèle; à l'est les territoires de l'Utah et du Nouveau-Mexique, dont il est séparé par des lignes de convention; au sud la basse Californie, dont il est séparé par la limite entre le Mexique et les États-Unis; enfin à l'ouest l'Océan

Pacifique, qui baigne ses 1,250 kilomètres de côtes. La Californie a 300 kilomètres de largeur en moyenne, et sa superficie est évaluée à 490,000 kilomètres carrés.

Elle est traversée du nord au sud par la chaîne de montagnes qui borde le Pacifique depuis la presqu'île d'Alaska (Amérique russe) jusqu'au cap Saint-Lucas (Vieille-Californie), et qui semble une avant-terrasse des montagnes Rocheuses. Les Américains l'appellent dans la Californie *Coast-Range*, Chaîne de la Côte. Cette chaîne se sépare vers le 45° degré de latitude en deux branches se rejoignant vers le 34° degré. Ces deux branches à peu près parallèles forment tout le système orographique de la Californie proprement dite. La chaîne orientale prend le nom de *Sierra-Nevada* ou Montagnes Neigeuses; elle a une élévation moyenne au moins aussi grande que l'imposant massif des montagnes Rocheuses. En 1844 et 1845, le colonel Frémont n'a pu la franchir au-dessous de 2,800 à 3,000 mètres, et les cimes les plus élevées ne mesurent pas moins de 4,500 à 5,000 mètres de hauteur. La chaîne occidentale longe la côte californienne à peu de distance, et pour ce motif le nom de chaîne de la Côte lui est particulièrement appliqué. Cette chaîne est beaucoup moins élevée que la Sierra-Nevada, dont elle semble être un premier escarpement; mais elle offre cependant cette particularité que les eaux du bassin formé par elle et la Sierra-Nevada n'ont pu la couper que sur un seul point, vers le 38° degré, où elle donne passage aux deux seuls fleuves importants de la Californie, le Sacramento et le San-Joaquin, que nous avons déjà décrits.

La nature a divisé le sol de la Californie en trois régions : la plaine de la côte ou *Contra-Costa*, la plaine du centre formée par la vallée où coulent le Sacramento et le San-Joaquin, enfin la *Sierra* ou région comprenant les hautes vallées formées par les contre-forts de la *Coast-Range* et ceux de la Nevada. La *Contra-Costa* a un sol d'alluvion très-riche et très-profond, arrosé par de nombreux ruisseaux; elle renferme ces belles et fertiles vallées où les pères des missions avaient fait prospérer vingt-deux établissements, détruits ou abandonnés par les Mexicains. Le sol de la plaine centrale est moins favorisé, l'alluvion y est moins riche et moins profonde; il offre toutefois d'immenses ressources à l'agriculture par la vigueur de sa végétation. La Sierra présente de riches vallées, où viennent également bien le blé et les productions des pays chauds, tandis que les pentes des montagnes et des collines sont couvertes de magnifiques forêts.

Le climat de la Californie comprend deux saisons distinctes, la saison sèche et la saison humide; les pluies amenées par le vent du sud-ouest sont très-abondantes. C'est la *Contra-Costa* qui jouit du climat le plus tempéré et le plus salubre : à San-Francisco, le thermomètre ne descend guère au-dessous de 5 degrés centigrades, la neige y tombe rarement et ne séjourne pas; les chaleurs sont tempérées par la brise de mer, et ne dépassent pas 24 à 25 degrés centigrades. La plaine du centre, abritée des vents du large par la *Coast-Range*, garantie des vents froids du nord par les hauts sommets de la Nevada, éprouve de plus grandes chaleurs; son ciel est presque toujours pur et son soleil éclatant. Dans la Sierra, le climat est plus varié et généralement plus froid.

La côte, généralement escarpée, est bordée de petites hauteurs boisées, où croissent le chêne blanc, le chêne-vert, divers pins et plusieurs sortes de cèdres. La *Coast-*

Range est presque partout couverte de magnifiques forêts. Il en est de même de la Sierra-Nevada, où l'on trouve l'abiès de Douglas, le *pinus lambertinus* et autres conifères, les cèdres blancs et jaunes, etc. Le sol est propre à toutes les cultures : l'orge rapporte jusqu'à 75 et 80 pour 1, et en 1852 on en récoltait déjà 1 million d'hectolitres; le blé donne 80 à 120 quintaux par hectare, la pomme de terre 450 à 600 quintaux, le maïs 200 à 600 pour 1; le tabac est excellent, surtout à San-Luis-Obispo et au sud de Monterey; le riz vient parfaitement sur les bords du San-Joaquin et des lacs Tulares; le coton pousse à peu près partout, mais surtout vers San-Diego, où l'on cultive aussi le chanvre. Toute la partie méridionale produit la vigne, l'olivier, le palmier, l'oranger, les figues de Barbarie, etc. Enfin, dans la partie septentrionale, nos céréales et nos légumes viennent parfaitement : San-José, Contra-Costa, San-Bernardino et les environs de los Angeles, étaient en 1850 les principaux centres de ces cultures.

Depuis l'abandon des missions, les beaux pâturages de la Californie, qui nourrissaient jadis un million de bêtes à cornes, chevaux et moutons, n'en avaient plus que quelques milliers; mais en 1852 on comptait déjà 65,000 chevaux, 315,000 têtes de bétail, et chaque jour cette branche de la richesse agricole s'accroît des nombreux troupeaux que les émigrants du sud-ouest de l'Union amènent avec eux. Outre ces animaux domestiques, la Californie possède une grande variété d'animaux sauvages, principalement d'espèces à fourrures. Le gibier et les oiseaux aquatiques sont également abondants; des troupes de chevaux sauvages, de daims, de bisons, parcourent encore les plaines désertes; les rivières sont très-poissonneuses.

La Californie possède des richesses minérales qui animent sa colonisation et lui préparent un merveilleux avenir. Il semble ressortir des caractères géologiques du sol que l'or y a été répandu par des éruptions volcaniques qui ont eu lieu à des époques éloignées les unes des autres. L'action des eaux a modifié le gîte de premier dépôt; l'or a été entraîné dans les lieux les plus bas, et a été enfoui plus ou moins profondément, suivant la force d'impulsion des courants et le degré d'inclinaison des pentes. Toutefois on trouve l'or dans toutes les positions, et ce métal n'affecte pas partout la même forme et la même couleur. Il est seulement constaté que les gisements aurifères sont généralement à une faible profondeur : les premiers mineurs l'ont trouvé à l'angle formé par le Sacramento et l'American-River presque à affleurement; sur les bords du Toulumne, à Angel's-Creek et ailleurs, on l'a trouvé seulement à 2 pieds de profondeur; aux environs de Sonora, il est à 4 ou 5 pieds, quelquefois à 20 ou 30. Il existe également dans le lit des rivières, dans le sol meuble, ou encore dans de véritables carrières exploitées à ciel ouvert. Le bassin du Sacramento renferme les plus riches gisements aurifères. On en trouve encore sur les bords du Gila et du Colorado, au pied du versant oriental de la Sierra-Nevada, etc.

Outre ces *placères*, le *quartz* aurifère paraît former une immense veine parallèle à la Sierra-Nevada, et contenue dans tous les contre-forts qui s'échelonnent entre cette Sierra et les deux fleuves californiens. Ce quartz est d'une exploitation difficile et demande des machines puissantes, au moyen desquelles la livre de minerai peut donner une valeur de 1 franc et de 1 franc 25 centimes, soit 4 à 500 dollars par tonneau.

Les gisements d'or de la Californie n'ont été découverts qu'en 1848. Avant cette

époque, d'antiques traditions désignaient ce pays comme rempli de merveilleux trésors, mais les Espagnols n'y avaient fait aucune recherche. Enfin, quelques jours après l'annexion de la Californie aux États-Unis, le hasard fit découvrir dans la propriété d'un colon des morceaux d'or considérables. Le secret de cette trouvaille fut bientôt divulgué; on se mit partout à fouiller le sol, et une existence nouvelle commença pour le pays. Les premiers mineurs récoltèrent 3 à 4 onces d'or par jour, ou 50 à 60 dollars; mais ce chiffre baissa rapidement; en 1851, on ne récoltait plus qu'une demi-once. Pour les quatre derniers mois de 1848, la production s'est élevée à 5 millions et demi de dollars; en 1849, à 40 millions; en 1850, à 50 millions; en 1851, à 60 millions; en 1854, à 70 millions. Ce dernier chiffre paraît se maintenir depuis quelques années. On calcule que de septembre 1848 au 30 octobre 1853, l'hôtel des monnaies de Philadelphie a reçu 204 millions de dollars, c'est-à-dire plus d'un milliard.

Les autres richesses ne sont pas moins remarquables : à 25 kilomètres du Pueblo de los Angeles, on a trouvé, outre une mine d'or vierge, une mine d'argent, d'autres de cuivre natif, d'autres de galène. Aux environs de Monterey, il y a du minerai de plomb et d'argent, et on pense que ces dépôts dépendent du même système qui s'étend dans le sud, et va rejoindre par la Sierra-Madre les fameuses mines du Mexique. La vallée de los Tulares, où sont les sources du San-Joaquin, a des mines de plomb très-riches. Le mercure existe en Californie plus abondamment peut-être que partout ailleurs. Les principales mines sont aux environs du Pueblo de San-José, de Guadalupe et dans la vallée de Santa-Clara; enfin dans un contre-fort de la Sierra Santa-Cruz. Plusieurs compagnies puissantes sont organisées pour l'exploitation de ces richesses; la principale est celle de *New-Almaden* (près de San-José). Le rendement du minerai dépasse 50 pour 100 en moyenne. La production annuelle de ces mines de mercure est considérable, et pourrait fournir à la consommation du monde entier : en 1854, on a exporté 20,963 bouteilles de mercure de 75 livres chacune, représentant, à 75 dollars la bouteille, 1,572,000 dollars.

Le minerai de fer a été rencontré sur un des bras de l'*American-River*, et on a constaté en plusieurs endroits l'existence de l'étain, ainsi que d'autres métaux. La houille se trouve en gisements étendus près de Benicia, au fond de la baie de San-Francisco; les sources bitumineuses et minérales abondent dans le sud; enfin le granit, la pierre, la chaux, les terres utiles à l'industrie, se rencontrent presque partout.

Depuis quelques années la fièvre de l'or diminue, et les aventuriers sont remplacés par des émigrants laborieux et patients, qui espèrent retirer de la culture du sol des richesses moins aléatoires que celles des mines. La plaine de la côte, la plaine du centre, ont déjà des exploitations agricoles importantes et des usines en tous genres, moulins, scieries, briqueteries, fonderies, forges, chantiers de construction, etc., tandis que de grands travaux hydrauliques facilitent partout le lavage des terres aurifères. Un chemin de fer reliera bientôt les deux points extrêmes de la grande plaine centrale, et l'on a le projet d'en construire un qui reliera New-York et San-Francisco à travers tout l'immense territoire des États-Unis. Alors la Californie formera réellement le trait d'union entre l'Europe et l'Asie : nulle contrée au monde n'a plus

d'avenir, et sa position à l'extrémité occidentale des États-Unis, en face de la Chine, non loin des Indes et de l'Océanie, lui assure les plus merveilleuses destinées. Le chiffre de la population californienne a naturellement suivi l'incroyable développement de la richesse du pays. Ainsi, en 1847, on y comptait à peine 40,000 Indiens et 4 à 5,000 blancs d'origine mexicaine; en 1851, 140,000 blancs étaient établis sur le sol californien, qu'envahissaient également 100,000 Indiens cantonnés surtout vers le nord et sur les pentes de la Sierra-Nevada; en 1852, le chiffre de la population blanche montait à 214,000 âmes; enfin, à la fin de 1854, on évaluait à 400,000, sans les Indiens, le nombre des habitants, dont 220,000 Américains de l'Union, 30,000 Français, 25,000 Allemands, 30,000 Chinois, etc. Cette population est disséminée sur les placers ou dans les exploitations agricoles, et la Californie ne possède encore qu'un petit nombre de villes : la plupart ont pour origine les anciennes missions.

San-Francisco est située à l'entrée d'une magnifique baie du même nom, au fond de laquelle débouchent le San-Joaquin et le Sacramento. Elle est bâtie sur une pointe de terre sablonneuse, terminée par un cap élevé qui domine l'entrée de la baie, et au premier aspect, elle ressemble plutôt à un vaste campement qu'à une ville régulière : on y trouve des tentes, des cabanes, des maisons de bois, des maisons de fer ou de fonte fabriquées en Europe, enfin des maisons de briques qui commencent à remplacer toutes les autres. Plusieurs églises, des théâtres, une bourse, etc., dominent ces constructions. Enfin, dans la partie la moins profonde de la baie, des jetées en bois sont bordées de maisons bâties sur pilotis et forment autant de quais où les bâtiments du plus fort tonnage peuvent accoster en tout temps. San-Francisco possède des chantiers de construction, des fonderies, des ateliers de machines, des usines de toute espèce, des magasins d'entrepôt, et sa population s'est élevée en huit ans de 2,000 à 100,000 habitants. Nulle part sur toute la côte du Pacifique on ne trouve un port aussi vaste, aussi sûr, aussi salubre que la magnifique baie de cette ville. En 1854, 50 vapeurs et 215 navires à voiles suffisaient à peine au commerce de la baie ou des rivières, et pareil nombre de bâtiments desservaient la ligne de Panama, celle de Nicaragua et les différentes escales du littoral californien. En 1852, les navires entrés étaient au nombre de 990, jaugeant 445,000 tonneaux, et les navires sortis au nombre de 1,528, jaugeant 491,000 tonneaux; total 2,528 navires, jaugeant 936,000 tonneaux; ce qui représente à peu près la moitié du commerce de la Californie. Les importations consistent en céréales, viandes, vins, eaux-de-vie, houille et objets manufacturés de toute espèce; les exportations consistent en métaux précieux qui représentent une valeur moyenne de 300 millions, puis en céréales, cuirs, bois, pelleteries, etc.

Nous aurons peu de chose à dire sur les autres villes de la Californie. *San-José*, située dans une fertile vallée couverte jusqu'à San-Francisco de hameaux, de villages et de cultures, est désignée pour être la capitale de la haute Californie. *Yerba-Buena*, dans la baie de San-Francisco, est une place de commerce importante qui avait en 1852 200 bâtiments dans son port et 20,000 habitants. *Sacramento-City*, sur la rive gauche du Sacramento, au confluent de l'American-River, est une ville nouvelle qui en 1849 avait 8 à 10,000 habitants; elle se bâtit comme par enchantement : le fleuve est bordé de quais et de belles maisons. *Stockton*, sur le San-Joaquin,

à 45 ou 50 kilomètres de son embouchure, occupe un emplacement difficile, mais qui se trouve à proximité de placers importants. *Santa-Cruz*, mauvais port, dans la baie de Monterey, fait un assez grand commerce. *Brancheforte*, à l'extrémité septentrionale de la même baie, a des scieries, des moulins et diverses fabriques. *Monterey*, autrefois capitale de la Californie, est loin de répondre à la célébrité que les navigateurs espagnols lui ont donnée; c'est une baie avec un mouillage médiocre. L'aspect du pays est charmant, et on y jouit d'un printemps perpétuel. La ville est peu considérable et compte à peine quelques milliers d'habitants. En 1853, elle a reçu 2 millions de marchandises et exporté pour 1 million de métaux précieux et de marchandises diverses. *Los Angeles*, centre d'exploitations agricoles importantes, a pour port *San-Pedro*, qui a reçu en 1853, 10 millions de francs de marchandises. Les environs de *San-Diego* sont tristes et stériles, mais la ville possède un bon port.

Les indigènes paraissent former un grand nombre de tribus entièrement différentes de langage. Les *Matalans*, les *Salsens*, les *Quirotes*, près de la baie de *San-Francisco*, les *Rumsen's* et les *Escelen's*, près de Monterey, sont les plus connus de ces Indiens.

§ XXXIX. TERRITOIRES. — POPULATIONS INDIENNES. — Dans les premiers temps de la colonisation des États-Unis, les indigènes furent exterminés ou violemment expulsés des contrées qu'ils occupaient, mais depuis environ cinquante ans le gouvernement fédéral procède d'une façon en apparence plus humaine : les terres qui paraissent avantageuses à exploiter sont achetées aux Indiens, divisées en comtés et districts, puis vendues par lots au profit de la Confédération, qui s'engage à protéger les émigrants qui s'y établissent. Les contrées ainsi organisées prennent le nom de *territoires*, et sont administrées par le gouvernement fédéral lui-même, qui s'y fait représenter par un délégué. Les habitants n'ont point de constitution particulière, et n'envoient pas de représentant au congrès. Mais lorsque le chiffre de la population d'un territoire ainsi organisé s'élève à 50,000 individus (les nègres et les Indiens exceptés), les habitants peuvent se donner une constitution qui leur soit propre et réclamer leur admission dans l'Union à titre d'État souverain. Le congrès examine s'il y a lieu d'abandonner la tutelle du territoire, et dans l'affirmative son émancipation est prononcée.

La superficie des territoires actuels est au moins égale à celle des États indépendants; ils sont au nombre de huit : *Minnesota*, *Nebraska*, *Kansas*, *Territoire indien*, *New-Mexico*, *Utah*, *Orégon* et *Washington*.

On a encore peu de détails sur ces vastes contrées : on sait seulement qu'elles renferment des parties très-fertiles et de grandes richesses minérales; déjà quelques villes commencent à prendre de l'extension et de la prospérité; certains districts sont entièrement cultivés et se peuplent rapidement; enfin il est probable que lors du recensement de 1860, plusieurs de ces territoires seront assez peuplés pour obtenir leur admission dans la grande famille fédérale.

Les territoires étant principalement le séjour des anciennes nations indiennes, aujourd'hui rejetées à l'ouest du Missouri et du Mississipi, quelques-uns même, le Nebraska, le Kansas, le Territoire indien, ayant été désignés pour servir de résidence permanente aux débris des tribus aborigènes, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur ces tribus avant de décrire les huit territoires de l'Union.

Les tribus indigènes comprises dans l'Union doivent être partagées en deux parties

distinctes : celles qui habitent les États et forment une population de 130 à 140,000 âmes ; celles qui habitent les territoires et forment une population de 340 à 360,000 âmes. Les premières, appartenant principalement aux nations algonquine, iroquoise et apalache, peuvent être considérées comme demi-civilisées : elles ont perdu leurs habitudes errantes, sont attachées au sol et s'occupent de l'agriculture, de l'élevé des bestiaux, etc. Il n'en est pas de même de toutes les tribus qui habitent les territoires. « Le pays qui leur a été abandonné est une région immense où l'on rencontre tantôt des prairies fertiles, traversées par des rivières, bordées de forêts, et tantôt des plaines légèrement ondulées, qui partent de la chaîne Ozark et s'élèvent graduellement à mesure qu'elles se rapprochent des montagnes Rocheuses ; elle comprend dans sa partie occidentale le grand désert américain, long de 200 lieues, de l'État de Missouri au Texas. Là, pendant de longues journées de marche, le voyageur ne rencontre que des rochers nus, du gravier ou du sable ; de loin en loin seulement les regards sont récréés par la vue de quelques plantes, le cactus ou la vigne sauvage, et il ne trouve pour étancher sa soif qu'une eau saumâtre et amère. Pendant la saison des pluies, le désert est traversé par des cours d'eau coulant à pleins bords ; il y pousse alors un peu d'herbe ; les Indiens profitent de ce moment pour chasser les bisons et les chevaux sauvages qui accourent par grandes troupes dans ces pâturages. Le territoire tout entier est peuplé de gibier, élans, daims, coqs de bruyère, oiseaux aquatiques. Là les Indiens chassent le bison montés à cheval et armés de l'arc ou du fusil. Ils jettent le lazo aux chevaux sauvages, ou quelquefois, avec une grande habileté, leur plantent une balle de fusil dans le cou pour occasionner une paralysie temporaire. Les Indiens, transplantés de tous les points des États-Unis, se partagent inégalement cette nouvelle patrie ; ils conservent pour la plupart leurs mœurs originelles, mais en partie modifiées par de nouvelles conditions d'existence. Le gouvernement américain favorise au milieu d'eux l'établissement des missionnaires ¹. » Quelques-uns de ces sauvages montrent une singulière aptitude pour l'instruction et l'industrie. Un Cherokee, nommé Sequoya, a imaginé un alphabet syllabique composé de 85 caractères, au moyen desquels il obtint une écriture assez complète pour transmettre toutes les idées qu'il voulait exprimer dans sa langue. Le premier usage de cette découverte a été la publication de la gazette *Phœnix-Cherokee*, qui circule dans les demeures indiennes et y trouve un grand nombre de lecteurs. Ce premier pas vers la civilisation a été suivi de progrès importants. Les Cherokees se sont donné un gouvernement régulier avec des lois fixes, des cours, des shérifs et tout ce qui peut assurer leur exécution. Aujourd'hui, on trouve chez eux des manufactures de laine et de coton, et des mines exploitées de fer et de sel. Au sud de ces Indiens presque civilisés s'étendent les *Creeks* ; ceux-ci se sont adonnés volontiers aux travaux de l'agriculture, sans toutefois abandonner la chasse. Leurs vergers et leurs champs sont bien cultivés.

La tribu des *Seminoles* ou Indiens fugitifs a été transportée presque tout entière sur le Territoire indien en 1840, à la suite de ses longues guerres avec les Américains. Les *Seminoles* sont les débris de nombreuses tribus refoulées vers le sud par la civilisation, et qui, changeant le nom qu'avaient porté leurs ancêtres contre un autre

¹ *Voyage dans les deux Amériques*, publié sous la direction d'Alcide d'Orbigny.

nom qui leur rappelât sans cesse leurs misères et leur proscription, s'appellent *Seminoles* ou *fugitifs*. Les *Seminoles* ont été établis auprès des *Creeks*, dont ils parlent la langue et avec lesquels ils ont une souche commune; mais leur indolence naturelle n'a pas permis qu'ils fissent autant de progrès dans la civilisation. Près d'eux s'étendent les *Chickassans*, les *Choctaws*, les *Delawares*, etc., qui ont conservé toutes leurs habitudes sauvages. Il en est de même des *Sioux*, des *Chippeways*, des *Mandanes*, des *Osages*, etc., sur lesquels nous avons plus de détails, mais qui ne sont peut-être pas plus exacts.

La puissante nation des *Sioux*, cantonnée à l'ouest du Nebraska, entre la rivière Missouri et les collines Noires, se divise en plusieurs tribus. Les *Minoa-Kantongs*, ou Gens du Lac, passent pour les plus braves et sont plus civilisés que les autres; eux seuls font usage de canots. Ils construisent des cabanes de troncs d'arbres et s'adonnent à la culture de la terre; mais quoiqu'ils récoltent un peu de maïs et de fèves, l'avoine sauvage, que la nature fournit à presque tout le nord-ouest de ce continent, leur sert principalement en guise de pain. Cette bande est généralement pourvue d'armes à feu. Les bandes des *Waspétongs*, des *Sassitongs*, des *Yanetongs* sont errantes. Le bison leur fournit la nourriture, le vêtement et l'habitation, ainsi que les selles et les brides de leurs chevaux, dont elles possèdent des troupeaux innombrables. La guerre est leur passion dominante; ils connaissent l'art de faire des retranchements en terre pour y mettre leurs femmes et leurs enfants à l'abri des flèches et des balles. Les objets qu'ils vendent aux Américains sont des fourrures et des peaux.

Les *Chippeways* ont plus de douceur dans le caractère et plus de docilité que les *Sioux*, plus de sang-froid et de résolution dans les combats. Les *Sioux* attaquent avec impétuosité; les *Chippeways*, protégés d'ailleurs par un pays entrecoupé d'une multitude de lacs, de ruisseaux et de marais impénétrables, se défendent avec adresse et prudence. Ils ont au surplus l'avantage de posséder tous des armes à feu, tandis que la moitié des *Sioux* n'est armée que de flèches. Les *Ricaras* habitent au nord du pays des *Sioux*; ce sont des hommes forts et bien proportionnés, pauvres, bons et généreux. Les *Mandanes* habitent les bords du Missouri, au delà des *Ricaras*. Ce peuple croit à un grand esprit qui préside à ses destinées, et qui possède en même temps l'art de guérir. Les Indiens *Soshonies* forment une tribu de la nation dite *Indiens serpents*, dénomination vague sous laquelle on comprend tous les habitants des contrées méridionales des montagnes Rocheuses, ainsi que des plaines qui s'étendent sur les deux côtés. Ils vivaient autrefois dans les plaines du Missouri; mais les *Pawkies*, ou Indiens voleurs, les ont chassés dans les montagnes, d'où ils ne sortent plus qu'à la dérobée pour visiter la terre de leurs ancêtres. Depuis le milieu de mai jusqu'au commencement de septembre, ils résident auprès des eaux de la Columbia, où ils se regardent comme à l'abri des attaques des *Pawkies*. Francs et communicatifs, ils aiment les habits somptueux, recherchent les amusements, surtout les jeux de hasard, et mènent une vie misérable. Chaque individu est son propre maître, et la seule gêne imposée à sa conduite, c'est l'avis d'un chef qui exerce sur les opinions de la tribu une autorité de persuasion. Ils entretiennent un grand nombre de chevaux. Ces animaux sont généralement d'une belle taille, vigoureux et endurcis contre les fatigues et la faim.

L'analogie de langage, de mœurs et de coutumes entre les *Osages*, les *Kansas*, les

Missouris, les Mahaws et les Ottos, indique une origine commune. Le gouvernement de ces nations forme une espèce d'oligarchie républicaine, présidée par des chefs, la plupart héréditaires, mais qui souvent sont éclipsés par des guerriers illustres. Toute affaire importante est soumise à l'assemblée des guerriers, qui décident à la majorité des voix. Les *Osages*, autrefois si puissants, ne comptent plus maintenant que 3,000 guerriers, divisés en plusieurs bandes. Ils se distinguent des autres Indiens par une taille élevée, des formes élégantes et une couleur de peau rouge brique. Leur crâne est large dans sa partie inférieure, étroit, mais fort élevé dans sa partie supérieure; les pommettes de leurs joues sont très-saillantes, et ils ont tous l'occipital comprimé. Chez eux, suivant un voyageur récent, la dignité de chef est héréditaire, et passe avec le nom de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Les *Kansas*, sur la rivière de même nom, quoique moins nombreux que les Osages, sont plus redoutables par leur courage, et font quelquefois trembler jusqu'aux Panis. Du reste, ils reconnaissent, comme les Osages, la protection des États-Unis. Les *Panis*, ou *Pawnis*, forment une nation nombreuse, disséminée sur les bords des rivières Platte et Kansas, et divisée en trois branches principales, savoir : les *grands Panis*, les *Panis républicains*, et les *Panis loups*, qui quelquefois se font la guerre. Ils ont la stature haute et élancée, les os des joues fort proéminents et la prononciation gutturale. Leur gouvernement a la forme d'une aristocratie héréditaire, comme chez les Osages, mais ils sont moins policés. La chasse du bison, qui abonde dans leur territoire, ne les empêche pas de s'appliquer à la culture des champs, ni de penser à l'avenir, en faisant des provisions pour l'hiver. Ils ont des troupeaux d'excellents chevaux, dont ils prennent le plus grand soin.

Les *Tetans*, ou *Comanches*, établis sur le bord de la haute rivière Rouge, de l'Arkansas, et près du rio del Norte, ont appris aux Espagnols à trembler devant eux, en laissant des traces effrayantes de leurs incursions; nous en avons déjà parlé. Les *Kiaways* et les *Futas* parlent la même langue que les Tetans; mais ils sont souvent en guerre avec eux. Ils sont armés de lances, d'arcs et de flèches, et font la chasse au bison. Les Kiaways errent autour des sources de la rivière Platte. Les Yutas, plus nombreux et un peu plus policés à cause de leurs liaisons avec les Américains-Espagnols, fréquentent les sources du rio del Norte. Les *Tancards*, armés de lances, d'arcs et de flèches, parcourent les bords de la rivière Rouge en poursuivant les bisons et les chevaux sauvages. Ils sont presque tous grands et beaux. Ils trafiquent avec les habitants du Texas, et possèdent de grands troupeaux de chevaux. Les *Cheyennes* passent pour les plus beaux de tous les peuples que nous venons de nommer. Leurs femmes sont remarquables par la délicatesse de leurs traits. Ils ont quitté les bords du Missouri pour errer entre la Platte et l'Arkansas, près des montagnes Rocheuses. Les *Arépas* sont moins belliqueux que les Cheyennes. L'arc et la flèche sont leurs principales armes à la guerre et à la chasse au bison. Nous parlerons plus loin des Apaches qui infestent le Nouveau-Mexique.

Les mœurs de ces diverses peuplades diffèrent peu : chez toutes on retrouve les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes superstitions. La guerre et la chasse sont les seules occupations dignes d'un homme, le courage est la première vertu; tout le travail, toute la fatigue est le partage de la femme, dont la condition est la plus

misérable qui se puisse imaginer. La polygamie et le divorce sont largement pratiqués par l'Indien. Il prend autant de femmes qu'il peut en nourrir, et souvent il épouse toutes les sœurs dans une famille. Il n'a de résidence fixe que pendant l'été; l'hiver il plie sa tente et poursuit le gibier dans les prairies. Une vertu qui ne se dément pas, que la tribu soit errante ou qu'elle ait fixé ses demeures, c'est l'hospitalité. Un étranger est sacré, tout ce qu'il y a de meilleur dans le wigwam lui appartient. Le Grand-Esprit est le père de la tribu, c'est lui qui la protège et qui veille sur elle, entouré de génies secondaires habitants de la lune et du soleil; il y a aussi un mauvais génie, un esprit malfaisant qu'il ne faut pas offenser, et que l'on conjure par des prières et des offrandes; il aime la fumée des chiffons brûlés en guise d'encens, mais par-dessus tout il préfère le tabac. Ces sauvages ont leurs médecins, leurs prêtres et leurs sorciers. Le même homme peut réunir ce triple caractère, sans cependant obtenir une grande influence. Chaque guerrier porte dans un sac sur son dos des os, des plumes et des débris de toute sorte : c'est assez pour guérir les maladies et les blessures; c'est là le fétiche, le manitou; la tribu a aussi les siens ¹.

§ XL. MINNESOTA, NEBRASKA, KANSAS, TERRITOIRE INDIEN. — 1. Le *Minnesota* est borné au nord par la frontière septentrionale des États-Unis, à l'est par le Wisconsin, au sud par l'Iowa, et à l'ouest par le Missouri, qui le sépare du Nebraska. Il a 141,829 milles carrés de superficie, et a été organisé en 1846.

Ce territoire comprend le vaste plateau où naissent le Mississippi, le Saint-Laurent, la rivière Rouge (du lac Winnipeg) et de nombreux cours d'eau tributaires de ces fleuves ou du Missouri. Le point le plus élevé de ce plateau est seulement à 670 mètres au-dessus du golfe du Mexique, et ses pentes s'abaissent doucement vers le Missouri à l'ouest, vers le Mississippi au sud et au sud-est. Quelques chaînes de collines ou de coteaux ondulent ce vaste plateau, et sont désignées sous les noms français de *coteaux du Missouri*, *coteaux des Prairies*, *coteaux du Grand bois*.

Le Minnesota est une contrée fertile, occupée en grande partie par des bois et de vastes prairies, où erraient en liberté d'immenses troupeaux de buffles et quelques tribus d'Indiens que la civilisation chasse continuellement devant elle. Une multitude de rivières, des lacs sans nombre, coupent en tout sens ce magnifique pays que l'émigration ne tardera pas à envahir, mais qui n'avait encore que 6,000 habitants en 1850.

Saint-Paul est la seule ville du Minnesota que nous puissions citer; elle n'a encore que 2,000 habitants, mais elle est avantageusement située sur le Mississippi, au-dessous des chutes de Saint-Antoine, c'est-à-dire au point où le grand fleuve devient navigable pour les bateaux à vapeur. Les chutes de Saint-Antoine, un peu au-dessus de Saint-Paul, sont très-pittoresques, ainsi que le lac Pepin, qui est formé par une expansion du Mississippi.

2. Le *Nebraska* ² est compris entre les possessions anglaises de la baie d'Hudson au nord, le Missouri à l'est, les montagnes Rocheuses à l'ouest, et le 40° degré de latitude au sud. Sa superficie est de 528,725 milles carrés. Il a été établi en 1854.

Ce territoire se compose généralement de plaines d'alluvions, tantôt fertiles, tantôt stériles, et qui se relèvent en pentes douces jusqu'aux premiers contre-forts des

¹ *Voyage dans les deux Amériques*, par A. d'Orbigny.

² C'est le nom indien de la rivière Platte.

montagnes Rocheuses. Outre cette importante chaîne qui paraît renfermer de grandes richesses minérales, il est coupé de l'ouest au nord-est en deux régions presque égales par un rameau des montagnes Rocheuses, que l'on désigne sous le nom de *Wind river*. C'est dans le bassin formé par ces montagnes au sud, par les montagnes Rocheuses à l'ouest, par le plateau central au nord, que coule le haut Missouri et son grand affluent supérieur, le Yellow-Stone, dont la réunion au fort de l'Union va former le grand Missouri. Quelques détails fournis par le voyage de Lewis et Clarke nous feront connaître cette partie du Nebraska.

Tout le pays présente l'aspect d'une plaine sans bornes, sans arbres et même sans broussailles, excepté les endroits marécageux et les pentes escarpées des collines, où ces végétaux sont à l'abri du feu. Le fleuve traverse un terrain d'alluvion et des terres basses, sur lesquelles paissent des élans, des buffles, des antilopes. En avançant, on aperçoit sur les flancs des collines, sur les bords de la rivière, et même sur les bancs de sable, une substance blanche, dont il existe des masses au fond de l'eau; elle a le goût du sel amer mêlé au sel commun : c'est sans doute une terre magnésienne. Plus haut on découvre des traces de sel et de charbon, ainsi que de pierre ponce, et une sorte de *terre brûlée*. Plus loin, les collines présentent à la vue de grands blocs de rochers rompus, dont quelques-uns, quoique élevés de 70 mètres au-dessus du niveau de l'eau, paraissent avoir été jadis soumis à son influence, leur surface ayant été aplanie par l'action des courants. Ces rocs se composent de granit blanc et gris, de cailloux, de pierre calcaire, et de quelques couches interrompues d'une pierre noire comme du bois pétrifié, et formant de bonnes pierres de touche. Lorsque l'expédition de Lewis et Clarke approcha des montagnes Rocheuses, les collines n'étaient plus parées de bois; seulement, le long de la rivière, on remarquait quelques arbres rabougris : c'étaient des cotonniers, des frênes, des aunes, des buis et des saules. Les rochers se composaient d'une pierre tendre, traversée par des blocs d'une substance noire, semblable au trapp, et plus encore au basalte. Après avoir passé entre des murailles basaltiques couchées horizontalement, l'expédition, arrivée auprès du 112° degré de longitude et à 47° 20' de latitude, se trouva arrêtée par un confluent de deux rivières, et au bout de 8 à 10 milles elle parvint, à travers des rochers de 70 mètres de haut, à jouir du spectacle magnifique des plus belles cataractes du monde, mais qui, depuis la création, roulent leurs eaux dans un désert. Ces chutes s'étendent à une distance d'environ 20 kilomètres, et la largeur moyenne de la rivière varie de 280 à 550 mètres. La principale a 27 mètres de hauteur perpendiculaire et 270 de largeur. Des rochers d'une trentaine de mètres de haut s'élèvent sur les deux côtés; à gauche, l'eau se précipite dans un abîme au bas du roc; le reste de la cataracte, hérissé de blocs saillants, ne tombe pas en masse, mais il n'en est pas moins beau : c'est une masse d'écume de 183 mètres de large sur 70 de haut, qui se forme et se disperse sans cesse, et qui, frappée des rayons du soleil, reflète toutes les couleurs brillantes de l'arc-en-ciel. En remontant le courant, on rencontre une autre cascade d'environ 15 mètres; enfin la dernière n'en a que 9; mais entre ces trois chutes principales, il s'en élève beaucoup d'autres plus petites, ainsi que des pentes très-rapides qui dominent successivement les unes sur les autres, en sorte que toute la pente de la rivière, depuis la dernière cascade jusqu'à la première,

est de 128 mètres. La rivière est parfaitement calme au delà des cataractes, et de nombreux troupeaux de buffles paissent sur les bords dans des plaines qui s'étendent de part et d'autre, et ressemblent au fond d'un ancien lac dont l'issue est maintenant minée par les eaux.

Au delà des cataractes, l'expédition dut se diriger au sud, en s'inclinant un peu vers l'est. A 100 kilomètres plus loin, la rivière sort de la première chaîne des montagnes Rocheuses, ou des *portes* de cette chaîne. Qu'on se figure deux murs noirs, de l'énorme hauteur de 400 mètres, qui bordent la rivière dans l'espace de 4 kilomètres, et se penchent même sur les eaux, comme s'ils allaient écraser le navigateur assez téméraire pour oser franchir ce sombre défilé, qui a 320 mètres de largeur. La rivière, selon nos voyageurs, s'est frayé toute seule cette route; elle l'occupe entièrement. Dans les premiers 5 kilomètres, on ne saurait trouver un lieu où se placer entre la rivière et les rochers, et elle est très-profonde sur les bords. Au-dessus du défilé, les rochers perpendiculaires disparaissent, les collines s'éloignent des bords de la rivière, et les vallées s'étendent considérablement. Ici nous avons, pour la seconde fois, des traces d'un ancien lac; aujourd'hui ce sol produit le cotonnier à feuille étroite, le tremble et le pin; le gibier y abonde.

A la latitude de 45° 24' 8", l'expédition se vit arrêtée par le confluent de trois rivières à peu près également larges, auxquelles on a donné les noms de *Jefferson*, *Maddison* et *Gallatin*. Celle-ci, qui est à l'est, doit être considérée comme la principale, et a ses sources dans les mêmes montagnes d'où sortent l'Arkansas, le rio del Norte, le Multnomah, et probablement le rio San-Felipe. Ces montagnes, que les Espagnols appellent *Sierra-Verde*, forment donc le point central du système hydrographique de l'Amérique septentrionale.

La région méridionale du Nebraska est arrosée par de nombreux et importants affluents du Missouri, la Washteg ou Bonne, la Mankizitah ou Terre blanche, la Niobrarah grossie de la Kehahfaha, et enfin la Platte, la plus considérable de cette partie du territoire, et dont la vallée forme la route que suivent les émigrants de l'est vers l'Orégon. Les prairies s'étendent dans cette partie comme de l'autre côté de la chaîne Wind-river; on ne trouve de collines que tout à fait à l'ouest (les collines Noires), et la plaine s'étend encore jusqu'au pied des montagnes Rocheuses ou de leurs premiers contre-forts. Toute la haute vallée du Missouri est occupée par des tribus indiennes: dans le nord sont les *Pieds noirs*, les *Assinaboins*, les *Gros-Ventres*, les *Mandanes*; dans le sud sont les *Sioux*, les *Pankas*, les *Pawnies*, et la plupart occupent des cantons distincts que le gouvernement fédéral paraît avoir délimités.

On ne trouve encore que peu d'établissements agricoles et d'essais de colonisation dans ces déserts. La seule ville est *Nebraska*, qui a 3 ou 400 cabanes. On peut nommer encore le fort *Saint-Vrains* sur la Padouca, le fort *Cathoun* sur le Missouri, le fort *Laramie*, l'un des postes principaux de la Compagnie américaine des fourrures, où les Indiens se rendent deux ou trois fois par an pour échanger les peaux de buffles et les pelleteries contre des armes, des munitions, des couvertures, des liqueurs, etc.

3. *Kansas*. Ce territoire, situé immédiatement au sud du précédent, s'étend des montagnes Rocheuses à l'État du Missouri. Sa limite méridionale est indiquée par le 38° degré de latitude des montagnes Rocheuses au 108° méridien, et de ce point

jusqu'à l'État du Missouri, par le 37^e parallèle. Il a 138,780 milles carrés de superficie. Le sol n'est qu'une immense plaine d'alluvion couverte de prairies, inclinée à l'est vers le Missouri, auquel se rendent la plupart des cours d'eau qui l'arrosent; toutefois cette région paraît accidentée dans son milieu par une ondulation de l'ouest à l'est, qui sépare les eaux du Kansas et de ses tributaires d'avec celles de l'Arkansas et de ses affluents, qui coulent au sud vers le Mississippi. Le cours de l'Arkansas a été déterminé par le major Pike et quelques autres officiers anglo-américains. Le sol, dans l'espace de 100 à 200 kilomètres, à partir du Mississippi, présente des prairies, des bois et des collines. Les cascades et les rapides continuent ensuite à marquer les changements successifs de niveau peu considérables jusqu'à une distance de 12 à 1500 kilomètres, où de très-grands escarpements offrent l'apparence d'une chaîne de montagnes, ou plutôt le talus d'un grand plateau sur lequel les bisons et les chevaux sauvages errent en troupes innombrables. Les cotonniers dominent dans les bois. Le terrain qui sépare la rivière Rouge de l'Arkansas est couvert d'efflorescences salines; plusieurs ruisseaux y roulent une eau rougeâtre, imprégnée de sel. La végétation ne consiste qu'en plantes grasses et salifères. Il paraît que ce plateau salin continue jusqu'aux premières chaînes des montagnes du Nouveau-Mexique.

A l'extrémité occidentale du Kansas, on retrouve ces plaines ondulées et stériles, premières pentes de la grande chaîne des montagnes Rocheuses, et qui n'ont pour végétation que les plantes odoriférantes des régions élevées et le cotonnier sauvage. C'est dans cette partie des montagnes Rocheuses que se trouvent ces trois vallées ou plutôt ces trois bassins que leur magnifique verdure a fait surnommer les Parcs, et que dominent les pointes les plus élevées de la chaîne.

Les Indiens *Arebapas* et les Indiens *Cheyennes* occupent cette partie occidentale du Kansas; les *Osages* en parcourent la partie méridionale; et enfin à l'est sont cantonnés les *Kickapoos*, les *Delawares*, les *Kansas*, les *Shawnies*, les *Potaouatomies*, les *Wyandots*, etc., qui tous reconnaissent la suzeraineté de l'Union.

La population émigrante commence à se porter dans cette contrée, surtout sur les bords de l'Arkansas, où l'on trouve quelques forts ou établissements : fort *Mann*, fort *Bents*, *Pueblo*, etc.

4. Le *Territoire indien* s'étend au sud du Kansas jusqu'à la rivière Rouge, qui le sépare du Texas. Sa superficie est évaluée à 187,171 milles carrés. On retrouve encore ici les mêmes terres fertiles d'alluvion, qui s'étendent sur toute la rive droite du Mississippi, et que couvrent en partie des bois et de vastes prairies. La pente de cette région est dirigée vers le sud-est; mais nous signalerons ici, comme dans le Kansas, une ondulation dans le sens de l'ouest à l'est, commençant aux monts Washita et formant le point de partage des eaux de l'Arkansas d'avec celles de la rivière Rouge. Outre ces deux rivières, le Territoire indien est arrosé par d'importants tributaires de ces deux grands cours d'eau; la Goo-al-Pah ou rivière Canadienne, qui coule de l'ouest à l'est, est de beaucoup la plus considérable; elle se grossit du rio Nutria ou branche du Nord, presque aussi longue.

Le Territoire indien est un lambeau provisoirement laissé aux aborigènes; c'est là que se sont réfugiés les débris de quelques nations indiennes qui semblent marcher vers la civilisation, et sont aujourd'hui établis d'une manière permanente. Ils ont

adopté une forme de gouvernement copiée en grande partie sur celui des États de l'Union. Ils ont des centres de population, des villes, des tribunaux, des journaux. On cite parmi ces tribus les *Creeks*, les *Choctaws*, les *Chockasaws* et les *Cherokees*. Ces derniers, qui occupent tout le nord du Territoire indien et la partie centrale, sont surtout remarquables par les progrès rapides qu'ils font dans la civilisation. Nous en avons déjà parlé.

§ XLI. NOUVEAU-MEXIQUE, UTAH, ORÉDON ET WASHINGTON. — 5. Le *Nouveau-Mexique*, cédé aux États-Unis par le Mexique en 1848 avec la haute Californie, a été organisé en 1850 et agrandi, en 1854, d'une partie des États de Sonora et de Chihuahua, qui a été vendue par le gouvernement mexicain. Sa frontière méridionale est celle de l'Union américaine ; à l'est l'État du Texas, au nord le Kansas et le territoire d'Utah, à l'ouest le cours du rio Colorado et les déserts de la haute Californie, complètent la délimitation de ce territoire, dont on évalue la superficie à 210,774 milles carrés.

Il est en partie situé sur le plateau élevé compris entre les montagnes Rocheuses et les montagnes de la Côte, et dont ces deux chaînes forment les escarpements. Ce territoire est traversé du nord au sud par diverses ramifications de la grande chaîne que l'on désigne sous le nom de monts de *Anahuac* ou *Sierra-Verde*, dénomination générique comprenant les différentes sierras qui composent ce massif, et dont la direction principale est plutôt indiquée par celle du plateau que par l'arrangement des divers groupes. C'est entre les deux branches principales que coule le rio Grande ou Bravo del Norte, et sa longue et fertile vallée constitue la région la plus habitable et à peu près la seule habitée du vaste territoire que nous décrivons. La vallée du rio Gila est, suivant le lieutenant Parke, une longue plaine douce bordée de crêtes montagneuses et de collines peu élevées. La majeure partie de cette région occidentale est occupée par d'immenses déserts que les pluies ne viennent presque jamais féconder, et qui se prolongent plus à l'ouest jusqu'à la Sierra-Nevada et à la chaîne de la Côte. Les Indiens eux-mêmes hésitent à s'aventurer dans ces solitudes, et le bord des rivières offre seul quelques ressources.

Le versant oriental de la Sierra-Verde offre le pendant des déserts de l'ouest. C'est de ce côté que s'étend cet immense plateau, long de plus de 300 milles, large de près de 200, qui occupe une partie du Texas et du Nouveau-Mexique, et d'où descendent les rivières texiennes. Les Espagnols le désignaient sous le nom de *Llano estacado*, c'est-à-dire Plateau à ligne de poteaux, parce que les premiers missionnaires espagnols y avaient tracé la route au moyen de longs bâtons plantés de distance en distance pour empêcher les caravanes de s'égarer dans ces vastes solitudes, où l'horizontalité presque parfaite du sol et le manque absolu d'arbres ou d'arbrisseaux ne présentent aucun signe qui permette de s'y orienter. Ce plateau, élevé de 1,500 mètres, est tellement près de l'horizontalité parfaite, qu'il faut se coucher à terre pour apercevoir qu'il incline un peu vers l'est-sud-est, et on ne peut mieux le comparer qu'à l'Océan un jour de calme. L'horizon est aussi très-limité, de 3 à 4 lieues, comme en mer ; rien ne vient y briser ni même modifier le cercle parfait dont le voyageur est le centre, seulement l'eau y est remplacée par un gazon vert formé d'une graminée courte et peu touffue que paissent des troupeaux de cerfs et d'antilopes. Enfin, comme en pleine mer, on n'y rencontre pas d'oiseaux.

« Il n'est pas permis d'espérer qu'on puisse jamais jeter les flots de l'émigration dans ces solitudes du Nouveau-Mexique et de la Californie méridionale, qui forment le véritable Sahara américain. La population espagnole, qui depuis longtemps habite cette partie du continent, ne s'est jamais étendue en dehors de la vallée du rio Grande. Elle est si faible et si abâtardie, qu'avant la guerre du Mexique elle était entièrement tombée sous le joug des tribus indiennes. Jamais on ne verra se couvrir de villes et de champs le Llano estacado, le désert du rio Colorado, les arides solitudes qui s'étendent entre ce fleuve, le Gila et le rio Grande. La contrée qui sépare l'Arkansas de Santa-Fé est coupée par une ceinture de pays boisé qui s'étend dans le sens du méridien, depuis la rivière Canadienne jusqu'au midi du Texas. A l'est de cette limite naturelle, le sol est fertile, coupé par des torrents et des ruisseaux, très-propre à la culture; à l'ouest, il n'y a qu'un océan de stériles prairies, çà et là quelque faible torrent et des arbres dont les formes deviennent de plus en plus étranges à mesure qu'on s'enfonce dans le continent ¹. »

La population du Nouveau-Mexique est d'environ 60,000 habitants, qui sont concentrés dans la vallée du rio del Norte. Le sol qui borde cette rivière est un des plus beaux et des plus fertiles de l'Amérique. Il y vient abondamment du blé, du maïs et des fruits délicats, particulièrement des raisins. Les environs de Passo del Norte produisent les vins les plus généreux. Les montagnes sont couvertes de pins, d'érables, de chênes. Les animaux féroces y sont en grand nombre; on y voit aussi des moutons sauvages, et particulièrement des élans. Il y a plusieurs sources chaudes. Des rivières salées indiquent de riches dépôts de sel gemme. Le climat du Nouveau-Mexique est très-variable : la sécheresse y est extrême; l'hiver on y ressent des froids très-rigoureux; il y gèle jusqu'au milieu de mai : cependant l'air, dépourvu de brumes, y est pur et sain. L'industrie manufacturière et agricole y est peu avancée : quelques cabanes réunies y prennent souvent, dit M. de Humboldt, le titre pompeux de ville. *Santa-Fé* est la principale, et compte 8,000 habitants; elle est située sur un bras du rio Grande, dans une vallée bordée de montagnes boisées. C'est un entrepôt pour toutes les productions du pays. Elle est misérablement bâtie et renferme six églises. Dans ses environs est une mine d'or et de cuivre. Les autres villes sont *Albuquerque*, *Taos*, etc. Le reste de la population est disséminé dans des hameaux souvent ravagés par les tribus indiennes.

Ces tribus sont celles des *Apaches*, qui habitaient originairement la plus grande partie du Nouveau-Mexique. C'est encore une nation guerrière et industrielle. Ils infestent toute la limite orientale de ce pays, depuis les montagnes Noires jusqu'aux confins de Chohahuila, en tenant les habitants de plusieurs provinces dans un état perpétuel d'alarmes. On n'a jamais eu que de courtes trêves avec eux, et quoique leur nombre ait été considérablement diminué par les guerres et par de fréquentes famines, on est obligé de tenir continuellement des troupes sur pied pour escorter les caravanes, protéger les villages et repousser leurs attaques toujours renouvelées. Leur nombre, qu'on ne peut estimer exactement, paraît être de plus de 12 à 15,000 individus. Les flèches des Apaches ont un mètre de long; elles sont faites avec du roseau, dans lequel on enfonce un morceau de bois dur et long d'un pied, dont la pointe est de

¹ *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} août 1856.

fer, d'os ou de pierre. Ils lancent cette arme avec tant de vigueur, qu'à 300 pas de distance ils peuvent percer un homme. Quand on veut arracher la flèche de la blessure, le bois se détache et la pointe reste dans le corps. Leur seconde arme offensive est une lance de 5 mètres de long. Lorsqu'ils chargent l'ennemi, ils la tiennent des deux mains par-dessus leur tête, et dirigent leur cheval en le pressant des genoux. Plusieurs d'entre eux sont armés de fusils, conquis, ainsi que les munitions, sur les Européens. Rien n'égale l'impétuosité et l'adresse de leurs coursiers; ce sont des foudres dont il est impossible de parer les coups.

6. L'*Utah*. Ce territoire faisait partie du domaine de la haute Californie, cédée par le Mexique en 1848, et son organisation politique date seulement de 1850. On n'a eu longtemps que des notions vagues et incertaines sur la géographie de cette contrée que nous ont fait connaître les explorations exécutées en 1844 et années suivantes par le colonel Frémont, le capitaine Strausbury et d'autres officiers américains. Elle s'étend des montagnes Rocheuses à la Sierra-Nevada californienne, étant bornée au nord par l'Orégon, et au sud par le Nouveau-Mexique. Sa superficie est évaluée à 187,923 milles carrés. C'est une immense contrée élevée de 14 à 1600 mètres au-dessus de la mer, entourée de hautes montagnes, qui s'opposent à l'écoulement des eaux et lui donnent une hydrographie particulière; c'est ce qui l'a fait nommer par les voyageurs le *grand bassin*. La ceinture est formée par la Sierra-Nevada à l'ouest, les montagnes Rocheuses à l'est, les monts Wah-Satch au sud et au sud-est, enfin par une autre chaîne qui court au nord et qui paraît se rattacher aux montagnes Bleues. L'intérieur est coupé par de nombreuses chaînes généralement peu élevées, dirigées du nord au sud, et dont la principale est la chaîne *Humboldt*. « Ces montagnes et ces collines sont couvertes d'herbes, de fruits et de cèdres, mais les vallées sont arides et semées seulement d'artémises. Pourtant, suivant Frémont, le grand bassin ne mérite qu'en peu de parties le nom de désert. Les hivers d'ailleurs y sont doux; il y pleut et neige assez rarement; enfin, dit-il, il n'y a rien dans le climat de cette région, quoiqu'elle soit élevée, qu'elle soit entourée et traversée de montagnes neigeuses, qui empêche les hommes de s'y établir et d'y trouver les moyens de vivre heureusement dans les parties arables. Cette singulière région ne mérite cependant pas le nom de grand bassin, puisque les cours d'eau ne descendent pas vers une mer intérieure centrale, mais vont du centre vers les bords où ils sont arrêtés par de hautes barrières montagneuses, et s'amassent dans des lacs où ils deviennent saumâtres et salés¹. »

Le *grand lac Salé* au nord-est de l'*Utah* est le plus important de ces réservoirs naturels. Il a une forme irrégulière et renferme beaucoup d'îles. On lui donne 280 milles de circuit. « Il est extrêmement salé et trop peu profond pour offrir beaucoup de facilité à la navigation. Le rivage occidental consiste en plaines unies d'une terre molle et dépourvue de végétation où coulent des ruisseaux d'eau salée et sulfureuse. Le sel recouvre la terre et brille au soleil; un vaste champ assez solide pour que les mules puissent passer dessus comme sur la glace, produit un mirage qui défigure les objets de la façon la plus bizarre². » Ce lac n'en est pas moins le centre d'une véri-

¹ *Revue des Deux-Mondes*, août 1856.

² D'Orbigny, *Voyage dans les deux Amériques*.

table oasis, dont le sol fertile est couvert de bois magnifiques et d'excellents pâturages. « La rivière Utah ou le Jourdain, comme l'appellent les Mormons, est un petit cours d'eau qui unit le lac Utah au grand lac Salé. Le lac *Utah* a 60 kilomètres de longueur, et reçoit de nombreux courants d'eau fraîche qui descendent des montagnes; son eau reste douce, bien que l'on ait découvert sur sa limite méridionale un filon considérable de sel de roche engagé dans l'argile. Ce lac est environ à 1,300 mètres au-dessus de la mer. » La rivière de l'Ours est son affluent le plus important; Frémont en a descendu la pittoresque vallée; partout il a trouvé des traces d'une ancienne activité volcanique, nappes de basalte, sources d'eau chaude, sources gazeuses, etc.

La partie occidentale du grand bassin est généralement sablonneuse et déserte, mais la rivière Mary ou Humboldt, qui sort des montagnes de ce nom et coule à l'ouest à travers des plaines de sables, arrose une vallée très-fertile. Elle va se perdre vers la Sierra-Nevada dans un lac peu considérable, mais entouré de plusieurs autres très-importants, le lac *Carton*, le lac *Walker*, qui reçoivent des rivières de même nom; le lac de la *Pyramide*, le plus grand de tous et auquel Frémont donna ce nom à cause de la forme d'un rocher qui s'y élève à 200 mètres au-dessus du niveau de l'eau. Ce lac est situé à 1,660 mètres d'altitude. Dominé par les âpres escarpements de la Sierra californienne, il forme en quelque sorte le pendant naturel du grand lac Salé, et ces deux lacs, les plus considérables de tout le grand bassin, occupent les deux extrémités du diamètre qui le traverse dans la direction de l'est à l'ouest¹.

Tel est le grand bassin, mélange de déserts sablonneux, de riches pâturages, de forêts magnifiques, de belles vallées, de hautes montagnes; en somme, monde tout nouveau et aussi curieux par ses habitants que par sa nature étrange.

Outre ce grand bassin, le territoire de l'Utah comprend encore les vallées de la rivière Verte et de la Grande-Rivière, affluents principaux du Colorado, et qui reçoivent eux-mêmes dans cette région de nombreux tributaires. Nous avons encore peu de détails sur cette partie orientale, mais il paraît prouvé que l'on a découvert un bassin houiller dans la vallée de la rivière Verte, à proximité du grand lac Salé.

Disons maintenant quelques mots du singulier peuple qui le premier a songé à coloniser cette étrange contrée. En 1830, un Américain du nom de Joë Smith se déclara apôtre et fit appel aux populations pour leur prêcher la foi véritable. Un vieux roman sur les tribus primitives de l'Amérique, qui aurait été écrit par un prophète nommé *Mormon*, devint l'évangile, le code religieux des nouveaux croyants. Les Mormons, ou Saints du dernier jour (c'est le nom qu'ils se donnent), attendent la réalisation du règne de 1000 ans prédit par saint Jean dans l'Apocalypse. Dieu est pour eux un être tout aussi matériel que l'homme, sa créature; il a pour fils Jésus. Le baptême n'est administré qu'aux personnes adultes; la polygamie est admise, ordonnée même, et accompagnée des doctrines les plus immorales. Les prêtres de Melchisédech, institués par Joë Smith, sont dépositaires de toute l'autorité civile et religieuse: les fidèles ne doivent pas reconnaître d'autres chefs; et lorsque le nombre des Saints du dernier jour sera assez nombreux, Dieu réunira les dix tribus d'Israël: elles rebâtiront le temple de Jérusalem, vaincra toutes les autres nations, et le règne de 1000 ans sera inauguré. Quelque stupides que paraissent toutes ces inventions, dit un voyageur, il est

¹ *Revue des Deux-Mondes*, août 1856.

triste de penser que les Mormons puissent trouver à recruter des adhérents jusqu'en France, jusqu'en Angleterre, et que malgré les persécutions réitérées dont ils ont été l'objet, leur nombre soit déjà de plus de 80,000 individus.

Les Mormons, conduits par Joë Smith, s'établirent d'abord dans l'État de New-York, ensuite dans le Missouri d'où ils ne tardèrent pas à être expulsés, puis à Kirkland (Ohio) où ils firent banqueroute. Malgré le mauvais succès de leur premier établissement dans le Missouri, ils s'y réunirent de nouveau et fondèrent la ville de Far-West, d'où ils furent encore chassés. Alors ils se réfugièrent dans l'Illinois en 1840, mais quatre ans après, lorsque la ville de Nauvoo commençait à sortir de terre, lorsque de tous côtés s'élevaient de splendides constructions dominées par un temple gigantesque, lorsque les environs de la cité se couvraient de riches cultures, les habitants de l'Illinois chassèrent les Mormons de leur nouvel asile (1844), et Joë Smith fut assassiné. Repoussés de tous les États de l'Union, les Mormons franchirent les montagnes Rocheuses et sont allés s'établir dans les environs du grand lac Salé où ils ont fondé l'État de *Deseret*, qui présente le spectacle curieux d'un gouvernement maître absolu de la fortune, de la conscience, de la personne de ses administrés, réhabilitant la polygamie et venant s'établir sous l'égide d'une république qui pose comme principe de ses institutions l'indépendance individuelle la plus complète¹.

La *Cité du grand lac Salé*, sur la rivière Utah, est la ville la plus importante de l'État des Mormons : quelques voyageurs la représentent comme en pleine voie de prospérité, et racontent des merveilles du temple qui commence à s'élever; une université et des écoles y sont établies; des journaux y propagent les doctrines des sectaires. Les autres villes sont *Fillmore*, au pied des monts Wah-Satch; *Nephi*, au pied du mont Nebo; *Provo*, *Lehi*, sur le lac Utah; *Ogden*, sur une petite rivière qui se jette dans le grand lac Salé, et enfin *Tooele*, au sud du grand lac Salé.

Le territoire de l'Utah est encore habité par de petites bandes d'Indiens, qui tirent de la pêche et de la chasse une pauvre subsistance. La principale tribu est celle qui a donné son nom au territoire.

7 et 8. *Territoires de l'Orégon et de Washington*. Bien que l'Orégon soit divisé depuis 1853 en deux territoires distincts, nous en confondrons la description dans le même article, les renseignements géographiques étant encore insuffisants pour établir une distinction sérieuse entre ces deux contrées. On comprenait autrefois sous la dénomination générale d'Orégon, la vaste contrée qui s'étendait entre le Pacifique et les montagnes Rocheuses, depuis le 42° parallèle jusqu'à 54° 40' de latitude nord. La Russie, l'Angleterre et les États-Unis se sont longtemps disputé cette possession. En ce qui concerne la Russie, la question fut tranchée par le traité du 5 avril 1824, aux termes duquel les possessions russes en Amérique ne devaient pas dépasser 54° 40' de latitude. Restaient les États-Unis et l'Angleterre, prétendant l'un et l'autre à toute l'étendue des côtes entre 42° et 54° 40' de latitude. C'est seulement en 1847 que les deux pays ont fini par s'entendre, et que tous les pays en deçà du 49° parallèle ont été définitivement abandonnés au gouvernement américain, lui assurant ainsi la navigation presque complète de la Columbia, principal motif du débat.

L'Orégon mesure 341,262 milles carrés de superficie : il est compris entre 42°

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis.*

et 49° de latitude nord, et s'étend des montagnes Rocheuses à l'océan Pacifique. La limite entre les deux territoires d'Oregon et de Washington est indiquée par le cours de la Columbia, jusque près de son confluent avec la Lewis, et de ce point jusqu'aux montagnes Rocheuses par le 46° degré de latitude.

Le littoral ressemble entièrement à celui de la Californie : les côtes sont hautes et escarpées, bordées à peu de distance par la chaîne *Cascade*, suite de la chaîne de la Côte, et ne présentent aucun havre d'un accès facile; l'intérieur du pays a également de grandes analogies avec la région californienne. « En allant de l'ouest à l'est (dit M. Duflot de Mofras), le pays présente trois grandes vallées séparées par des chaînes de montagnes. Chacune d'elles a un sol et un climat distincts; la première commence au bord de la mer et s'étend jusqu'à la chaîne *Cascade* qui court nord-ouest et sud-est, c'est-à-dire parallèlement à la côte; sa largeur est de 100 à 160 kilomètres. Son climat est très-chaud en été, mais on y éprouve des nuits très-fraîches; depuis octobre jusqu'en avril, il pleut presque sans interruption; le reste de l'année est généralement très-beau; la neige séjourne rarement dans les plaines, et les rivières, telles que la Columbia, ne gèlent pas tous les ans. Le sol est plus fertile dans cette vallée que dans l'intérieur des terres; les pluies d'hiver favorisent la végétation et produisent des amas de détritux qui se transforment en couches épaisses de terre végétale. « La seconde vallée est comprise entre la chaîne *Cascade* et les montagnes Bleues, d'origine volcanique, situées à 200 kilomètres à l'est. Les pluies y sont moins fréquentes que dans la précédente, les cours d'eau moins abondants, les couches d'humus moins épaisses. Enfin le pays, bien que boisé et propre à la culture, n'a pas la même fertilité. La troisième vallée est située entre les versants occidentaux des montagnes Rocheuses; elle présente un plateau fort élevé d'une largeur de 350 à 400 kilomètres, remarquable par son extrême sécheresse et la différence de température entre les jours et les nuits. La pureté de l'atmosphère y est admirable; on y voit rarement un nuage, et les pluies, qui sont toujours légères, n'arrivent qu'au printemps. Dans l'hiver la neige a peu d'épaisseur. Cette région, qui fait partie du grand désert américain, est occupée par de vastes plaines sablonneuses presque sans eau. On y trouve peu de terre végétale; et, sur des espaces considérables, le sol offre des surfaces blanches couvertes de sulfate de soude et de magnésie sublimée. L'aspect de cette contrée est aride; des débris d'origine volcanique s'y rencontrent à chaque pas. Cependant au bord des cours d'eau et sur les versants orientaux des montagnes Bleues, on remarque des étendues de terrain très-fertiles et couvertes d'arbres ou d'un gazon épais. »

La Columbia ou l'Oregon est le seul fleuve important du territoire que nous décrivons; ses nombreux affluents sillonnent l'intérieur du pays et en constituent le système hydrographique tout entier. Les lacs sont peu importants et nombreux. La fertilité du sol est démontrée par l'émigration nombreuse qui se porte de ce côté malgré le voisinage des richesses aurifères de la Californie, et en 1851 la population s'était élevée d'un chiffre insignifiant à celui de 80,000 individus, fixés en grande partie sur le territoire proprement dit de l'Oregon. Les céréales, les pois, les pommes de terre, viennent à merveille dans les vallées. La vigne y est indigène et pourra devenir dans la suite une branche importante de richesse. Les forêts sont remplies d'arbres magnifiques. Elles sont encore peuplées d'innombrables animaux sur la chasse

desquels reposent les spéculations de plusieurs compagnies. Nous citerons le buffle indigène, le cheval sauvage, l'ours, le tigre rouge, le chevreuil, le carcajou, le loup, le blaireau, le chat sauvage, les renards, la marte, les écureuils; le castor et la loutre de l'Orégon sont recherchés, ainsi que le saumon de la Columbia. Les rivières abondent encore en esturgeons, truites, mulets, etc.

On trouve déjà dans l'Orégon des établissements considérables : *Astoria*, située à 14 milles de la mer sur la Columbia, a un beau port et fait un commerce important avec San-Francisco; elle est bâtie auprès des ruines du fort du même nom. Le fort *Vancouver*, fondé en 1824, est situé dans une position pittoresque, sur la rive droite de la Columbia, à 120 kilomètres de son embouchure, dans une petite plaine large de 1,500 mètres et au pied d'une colline couronnée de bois superbes. L'enceinte du fort renferme une trentaine de bâtiments qui contiennent une population de 7 à 800 individus. *Salem*, sur la rive droite de la Willamette, paraît devoir être la capitale du futur État de l'Orégon. On peut nommer encore *Portland*, sur la rive gauche de la Willamette; *Pacific-Cité*, à l'embouchure de la Columbia et à l'extrémité du cap Désappointement.

Quelques tribus d'Indiens parcourent l'Orégon, vivant de la chasse, de la pêche ou de l'échange des fourrures. On n'en évalue pas le nombre à plus de 20,000 individus. Parmi ces peuples on connaît : les *Soshonies* ou Indiens serpents, dont nous avons déjà parlé; c'est la tribu la plus nombreuse, car on prétend qu'elle compte 10,000 âmes. Les *Sampetches*, *Payouts* et *Ampayouts* sont misérables, et habitent des plaines incultes qui ne donnent guère pour leur nourriture que des sauterelles et des fourmis. Les *Nez percés* ou *Saptins*, possèdent d'immenses troupes de chevaux et ne sont pas plus de 2,500. Les Indiens *Têtes plates*, réunis aux Pondéras, campent au nord des précédents et forment une mission permanente.

§ XLII. GOUVERNEMENT, FINANCES, TRAVAUX PUBLICS, ARMÉE, CULTES DES ÉTATS-UNIS. — « L'immensité et la richesse du territoire que nous venons de parcourir, le nombre de villes et de républiques naissantes que nous avons indiquées, la grande lutte entre la civilisation et l'état sauvage que nous avons tracée, tout a dû faire sentir à nos lecteurs les hautes destinées de la nation anglo-américaine. Ces États ou républiques se gouvernant chacune par ses autorités locales, pour tout ce qui regarde les relations civiles et municipales, mais sujettes à une autorité centrale pour tout ce qui concerne la défense commune, la politique extérieure et les douanes; ce congrès, divisé en deux chambres qui partagent le pouvoir législatif, mais qui n'offrent entre elles aucun contre-poids naturel, puisqu'elles se composent également l'une et l'autre de représentants élus et amovibles; ce président, sans éclat, sans revenus, n'ayant sur tous les points, la nomination aux offices exceptée, qu'un pouvoir partagé et dépendant, chargé de conclure avec les puissances étrangères des traités qui ont besoin d'être ratifiés par les deux tiers du sénat : tout cet assemblage si compliqué de rouages si faibles semble une anomalie politique à nos hommes d'État européens, accoutumés à raisonner sur la balance des intérêts stables et permanents qui naissent d'une royauté héréditaire, d'une aristocratie de naissance et de propriété. Le gouvernement général des États-Unis est en effet une machine très-imparfaite; c'est un résultat de circonstances fortuites, et non pas d'un choix raisonné;

c'est un compromis entre le système de la démocratie une et indivisible, soutenu par le parti agricole, et le système d'une simple fédération de démocraties indépendantes, préférée par le parti commercial. Les législateurs qui posèrent les bases de cette espèce de transaction n'avaient pas un pouvoir suffisant pour donner à leur patrie les meilleures lois possibles; ils lui donnèrent les meilleures qu'il fut possible de faire adopter par les partis existants.

» On connaît l'origine des États-Unis. Ce ne furent d'abord que des colonies formées par des émigrations successives, et qui restèrent soumises à la domination de l'Angleterre jusqu'à la fameuse déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776. Après une guerre de sept ans, dont Washington fut le héros, l'indépendance des États-Unis fut reconnue par l'Angleterre en 1783. Les articles de la confédération furent dressés en 1777, et la constitution actuelle, rédigée en 1787, reçut sa première application en 1789, après avoir été approuvée par les treize États primitifs de l'Union. Ces treize États étaient : le New-Hampshire, le Massachusetts, Rhode-Island, le Connecticut, New-York, New-Jersey, la Pensylvanie, le Delaware, le Maryland, la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, la Géorgie ¹. Nous avons vu, et l'on pourra voir encore dans le tableau qui suit ce chapitre comment les dix-huit autres furent successivement formés et annexés.

» Chacun de ces États dispose comme il l'entend de son avoir, et décrète les lois qui doivent régir toutes les parties de son territoire. Ils sont absolument indépendants, soit entre eux, soit vis-à-vis du pouvoir fédéral. Ils jouissent chacun de la plénitude de la puissance souveraine, à l'exception des matières spéciales qui, d'un commun accord, ont été remises aux mains de l'Union et dont les États pris isolément ont renoncé à s'occuper. Pour bien comprendre le gouvernement des États-Unis, il faut se représenter une association d'intéressés qui, dans le but de réaliser une forte économie, et d'éviter des querelles et des difficultés réciproques, ont confié à un mandataire commun certains pouvoirs déterminés et spéciaux, ont en outre consenti à un compromis réglant les bases de la gestion de leurs communs intérêts, et ont posé les principes généraux que nul ne doit violer en administrant ses propres affaires; ils conservent du reste pleine indépendance à propos de tous les autres. Ces intéressés sont les divers États souverains de l'Union. Le mandataire est le gouvernement fédéral qui siège à Washington; le compromis effectué, les principes reconnus et les pouvoirs donnés sont exprimés par la constitution des États-Unis ². »

Dans le gouvernement de l'Union, le pouvoir législatif appartient à deux assemblées : une chambre des représentants, un sénat. La chambre des représentants est nommée par le suffrage universel et direct; la durée de son mandat est de deux ans; elle doit s'assembler au moins une fois chaque année. Pour être élu représentant, il faut être âgé de vingt-cinq ans, citoyen des États-Unis depuis sept ans, domicilié dans l'État par lequel on est élu. Le nombre de représentants pour chaque État est déterminé par la population, laquelle à son tour est déterminée par le cens qui doit se faire tous les dix ans. Ce nombre est dans la proportion de 1 à 50,000. Le sénat est composé des membres élus par les chambres législatives de chaque

¹ *Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, 1850.

² *Guide du voyageur aux États-Unis*, page 39.

État au nombre de deux. Il est renouvelé par tiers tous les deux ans. Pour être sénateur, il faut être âgé de trente ans, citoyen des États-Unis depuis neuf ans, et habitant de l'État par lequel on est élu. Les sénateurs et les représentants reçoivent un salaire. Ils sont inviolables pendant le temps de la session, excepté dans le cas de rébellion ou de trahison. Ils ne peuvent exercer d'autres fonctions civiles ni toucher d'autres émoluments que leur salaire tant que dure leur mandat. En 1850, il y avait 62 sénateurs et 234 représentants¹. Chaque chambre a ses droits, ses privilèges, ses attributions. Toutes deux ont l'initiative des lois. Les bills d'impôts sont proposés par la chambre des représentants; le sénat peut y faire les changements qu'il juge convenables. Tout bill doit être approuvé par le président. Lorsque celui-ci le renvoie avec des objections, il n'a force de loi que s'il passe dans les deux chambres à la majorité des deux tiers des membres. Le congrès propose des amendements à la constitution toutes les fois que les deux tiers des deux chambres le trouvent nécessaire, ou à la demande des deux tiers des législatures des divers États.

Le pouvoir exécutif se compose d'un président et d'un vice-président élus l'un et l'autre pour quatre ans. L'élection a lieu par le suffrage à deux degrés. Chaque État nomme un nombre d'électeurs égal au nombre de représentants et de sénateurs qu'il envoie au congrès, et ces électeurs nomment le président et le vice-président. Le président est rééligible. S'il vient à mourir, le vice-président remplit les fonctions de président jusqu'à l'expiration des quatre années de durée de la présidence. Le gouvernement siège à Washington, et se divise en six départements : affaires étrangères, finances, guerre, marine, postes, justice. Les ministres de ces six départements sont nommés par le président, et ne peuvent être membres du congrès². Les attributions principales du gouvernement sont les relations avec les puissances étrangères, les travaux pour la défense du pays, ceux qui doivent mettre en communication les différents États, etc.

Le pouvoir judiciaire est exercé par un tribunal suprême siégeant à Washington, composé d'un président et de huit juges inamovibles, et par des tribunaux secondaires de première instance et d'appel siégeant dans chaque État ou territoire, et tenant ce qu'on appelle une cour de district ou de circuit. La cour de district est formée d'un juge inamovible; la cour de circuit se compose de deux juges, savoir : celui de la cour de district et un membre délégué du tribunal suprême. A cet effet, les États-Unis sont groupés en arrondissements judiciaires dans lesquels chaque juge de la cour supérieure est tenu de se rendre à certaines époques. Il visite successivement les diverses cours de district de son arrondissement, et s'unit au juge de première instance pour tenir la cour d'appel. Les cours de district, de circuit et le tribunal suprême ont

¹ *Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, 1850.

²

Le président reçoit par an	125,000 francs.
Le vice-président	25,000 —
Le secrétaire d'État	30,000 —
Le secrétaire de la trésorerie	30,000 —
Le secrétaire de la guerre	30,000 —
Le secrétaire de la marine	30,000 —
Le directeur général des postes (<i>post master general</i>)	30,000 —
Le procureur général (<i>attorney general</i>)	20,000 —

le pouvoir de déclarer inconstitutionnels et sans force les lois votées par le congrès ou les actes du pouvoir exécutif ¹.

La constitution des différents États est à peu près copiée sur celle de l'Union. Chaque État possède un pouvoir législatif exercé par deux chambres, un pouvoir exécutif confié à un gouverneur, un pouvoir judiciaire. Les conditions requises pour l'exercice du droit électoral varient dans chaque État, car il n'y a pas de loi générale d'élections aux États-Unis. Chaque État se gouvernant par lui-même, le seul agent que le pouvoir central ait dans les États est un officier fédéral chargé de veiller à l'exécution des lois de l'Union, mais dont les magistrats de l'État, du comté, de la commune, sont complètement indépendants.

Le gouvernement fédéral ne s'occupe que de l'administration générale et des affaires nationales de la confédération. Il a exécuté ainsi un système de fortifications qui embrasse tous les points vulnérables de son vaste territoire. Ces fortifications ont pour objet, suivant l'expression d'un Français qui a contribué à leur exécution, « de couvrir et de défendre tous les ports, de les assurer à la marine militaire et marchande, de priver l'ennemi de toute position où, sous la protection d'une force navale supérieure, il pût s'établir dans l'intérieur, se maintenir pendant la guerre et tenir toute la frontière en alarmes. Elles doivent en outre protéger les grands centres de population, empêcher autant que possible que les grandes avenues de la navigation intérieure ne soient fermées à leur entrée dans l'Océan; elles doivent protéger la navigation intérieure en couvrant et défendant les divers havres et points accessibles que présente la côte; enfin elles doivent assurer les grands dépôts maritimes ². » Aujourd'hui tous les points accessibles aux flottes ennemies, principalement aux embouchures des rivières et à l'entrée des grandes baies, sont liés entre eux de manière à former une première enceinte de fortifications susceptibles d'être défendues par un petit nombre de troupes et éclairés par 400 phares. Enfin, de grands arsenaux maritimes ont été créés sur les points les plus avantageux de la côte, pour approvisionner la marine militaire. On a rendu ces travaux plus efficaces en les combinant avec un réseau de canaux et de chemins de fer à la fois stratégiques et commerciaux. Le gouvernement central a veillé à ce que ce réseau fût de nature, en satisfaisant au besoin de chaque État, à contribuer aussi au bien général; il a fourni, pour en assurer l'exécution, tantôt des terrains et d'autres fois des fonds. L'ensemble de ces travaux, la plupart audacieusement conçus, mais dont la construction est loin d'être parfaite, comprenait, en 1850 : 4,000 milles de canaux reliant entre eux toutes les voies fluviales, mettant l'Atlantique et les grands lacs en communication avec le bassin du Mississipi, et offrant avec les fleuves un développement intérieur de navigation de plus de 30,000 milles; 13,000 milles de chemin de fer en activité et 13,000 milles en construction, auxquels viennent s'ajouter chaque jour de nouveaux tronçons que crée avec une merveilleuse rapidité l'activité américaine, etc.

Il serait fort difficile d'établir les charges qui pèsent sur chaque citoyen des États-Unis. Néanmoins on peut dire qu'elles sont fort lourdes, car il doit concourir à payer non-seulement le budget de l'Union, mais encore celui de l'État particulier auquel il

¹ *Guide du voyageur aux États-Unis*, page 41.

² Guillaume-Tell Poussin, ex-major au corps du génie américain, et aide de camp du général Bernard.

appartient, celui du comté, de la commune, du culte, des écoles, de l'entretien des pauvres, etc., etc. Les recettes du gouvernement fédéral sont basées principalement sur les droits de douane, qui fournissent la presque totalité du revenu, et sur la vente des terres publiques, formant une réserve de 1,400 millions d'acres, qui représentent un capital de près de 8 milliards de francs, à un dollar l'acre. Le budget de 1855 se balançait de la manière suivante :

Recettes.	65,000,000 dollars.	—
Dépenses.	56,365,000	—
Différence.	8,635,000 dollars.	—
Restait des années précédentes.	18,932,000	—
Total de l'excédant.	36,567,000 dollars.	—

La situation financière des divers États est différente, ainsi qu'on le verra plus loin : les impôts y sont basés sur la propriété foncière ou sur le revenu, et sont généralement insuffisants, car presque tous les États ont des dettes assez considérables. Treize d'entre eux possèdent des terres publiques.

Il y a deux espèces d'armée aux États-Unis : l'une permanente ou régulière, l'autre composée de milices. La première comprend 12 régiments d'infanterie à 2 bataillons, chacun de 5 compagnies, présentant un effectif de 12,000 hommes; plus, 2 régiments d'artillerie de 2,000 hommes, et 4 régiments de cavalerie de 3,000 hommes, ce qui donne un total de 17,000 hommes. Elle se recrute presque entièrement au moyen de l'enrôlement volontaire, et se compose en grande partie d'Irlandais, de Français, d'Allemands et d'Écossais. La solde et les avantages matériels sont plus importants que dans les armées européennes, mais les officiers et les sous-officiers sont avec leurs soldats d'une sévérité qui n'a aucune analogie avec la discipline française. Cette petite armée, maintenue toujours sur le pied de guerre, a pour mission spéciale de protéger contre les Indiens les établissements fondés dans l'ouest et le sud-ouest, de défendre et d'escorter les convois d'émigrants à travers les tribus insoumises, et de fournir des garnisons aux villes fortes du nord et de l'est. Les postes éloignés, ainsi que ceux de la Californie, de l'Orégon, de l'Utah, des frontières du Canada, sont entretenus au moyen de dépôts généraux établis dans les principales villes de l'Union et de bureaux de recrutement formés dans les villes secondaires. Les officiers sont tous Américains, et doivent avoir fait à l'Académie militaire de Westpoint des études dont la durée est de cinq ans. Ils ne reçoivent leur brevet qu'après avoir passé un examen, et sont obligés, en commençant, de servir trois ans dans une des stations extérieures du régiment. Les règlements pour l'exercice et les manœuvres sont ceux de l'armée française, sans aucune modification. Il est rare que les régiments soient réunis, et l'exercice ne se fait ordinairement que par compagnie. Les Américains sont très-forts sur la mousqueterie, et ils se servent avec adresse des armes de précision.

La milice compte environ 2 millions d'hommes. Chaque citoyen de l'Union, depuis dix-huit ans jusqu'à quarante-cinq ans, est enrôlé dans la milice de l'État auquel il appartient. Il est tenu de s'équiper lui-même. En temps de paix, ces milices restent sous la direction de l'État; mais en temps de guerre le président peut les appeler sous le drapeau de l'Union. Les États n'ont pas d'autre armée que les milices.

Le pays est partagé en cinq grandes divisions militaires : Est, Ouest, Texas, Nouveau-Mexique, Pacifique, entre lesquelles sont répartis 19 arsenaux. Le budget de la guerre est évalué à 11 millions de dollars.

On peut évaluer au même chiffre les dépenses de la marine, dont voici la statistique en 1854 : 1 vaisseau de ligne de 120 canons, 6 de 74, 1 rasé de 54, 12 frégates de 44, 2 de 36, 21 chaloupes de guerre de 20 à 16, 4 bricks de 10, 2 goëlettes de 2, 5 frégates à vapeur, 4 steamers de 10 à 2, 16 bricks de réserve de 6 à 4. A ce nombre il faut ajouter quelques vaisseaux et frégates en construction et une certaine quantité de navires construits par des particuliers et pouvant au besoin être transformés en navires de guerre. Il y a 8 chantiers de construction pour la marine : Portsmouth, Charleston, Brooklyn, Philadelphie, Washington, Norfolk, Pensacola, San-Francisco. Le personnel de la marine est d'environ 8,000 hommes, dont 7,500 matelots et 1,500 soldats d'infanterie de marine.

Aux États-Unis, l'instruction primaire est gratuite, mais non obligatoire. Aussi est-elle plus répandue dans ce pays que dans aucune autre partie du globe. Chaque commune a son école, dont l'entretien est à sa charge, et la plupart s'imposent des taxes plus fortes que la loi ne le demande. Les instituteurs sont largement rétribués suivant les fonctions qu'ils remplissent, et non suivant leur mérite, car une grande partie ne sait que lire et écrire, et les autres peuvent tout au plus enseigner les éléments de ce qu'ils sont censés connaître¹. Au-dessus des écoles s'élèvent les universités ou les collèges, mais dans tous ces établissements l'instruction y est essentiellement pratique; les Américains ne font donner à leurs enfants que les connaissances qui peuvent leur être d'une utilité immédiate et réelle. En 1850, pour 23 millions d'habitants on comptait 100,000 institutions, fréquentées par 4 millions d'élèves, 80 écoles de théologie, 44 écoles de médecine, 19 écoles de droit et 10 de sciences pratiques. On y compte en outre 15,615 bibliothèques renfermant 4,636,000 volumes; 1,217 sont publiques; le reste appartient à des écoles, des collèges, des églises.

Tous les cultes sont librement pratiqués aux États-Unis, qui ne reconnaissent pas de religion dominante, mais la grande majorité de la population s'y rattache aux diverses communions protestantes. Dans nul autre pays on ne rencontre une pareille variété de sectes religieuses; c'est la terre promise des fondateurs de nouvelles croyances : toute semence de ce genre y trouve un sol propice pour germer et pour prospérer. En 1850 l'Union possédait 36,014 églises pour 23 millions d'habitants, soit une église pour 646 habitants. Elles se répartissaient de la manière suivante entre les principales sectes :

Baptistes, divisés en 7 sectes	8,791	Méthodistes	12,467
Catholiques romains	1,112	Moraves	331
Chrétiens ou Baptistes unitaires	812	Presbytériens	4,584
Congrégationalistes	1,674	Réformés allemands	327
Église des Amis	714	Réformés hollandais	324
Église de l'Union	619	Swédenborgiens	15
Église Libre	361	Tunkeristes	52
Épiscopaliens	1,422	Unitairiens	243
Juifs	31	Universalistes	494
Luthériens	1,203	Autres sectes	325
Memronites	110		

¹ *Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, 1850.

La valeur des biens du clergé pour toutes ces églises s'élevait à près de 450 millions. Les épiscopaliens, les catholiques romains, les unitairiens étaient les plus riches. Toutes ces différentes sectes vivent aussi séparées les unes des autres dans la vie religieuse que si elles appartenaient à des États différents.

La presse américaine est la plus nombreuse du monde : on peut évaluer à plus de 5,000 le nombre des journaux de l'Union. Il n'est pas de village, de ville à peine formée, qui n'ait sa gazette, sa feuille d'annonces ; le nombre des exemplaires imprimés dépasse 100 millions par an ; mais en Amérique, la presse n'a pas le même caractère qu'en Europe, elle ne dirige pas l'opinion, elle lui fournit seulement les pièces qui peuvent lui être nécessaires ; elle est surtout et avant tout une feuille d'annonces, de réclames, une affiche de vente publiant tout, insérant tout, les nouvelles les plus prodigieuses comme les faits les plus incroyables.

§ XLIII. COMMERCE ET INDUSTRIE. — Le commerce des États-Unis est après celui de la Grande-Bretagne le plus considérable du monde. Il était représenté en 1854 par les chiffres suivants : importations, 1,613,000 francs ; exportations, 1,358,000 francs. Total, 2,971,000 francs ; chiffre qui excède de 140 millions celui du commerce de la France pendant la même année. La part du pavillon américain dans ce commerce a été de 70 à 71 pour 100. L'Angleterre contribue seule au commerce de l'Union, pour plus de moitié (1 milliard 528 millions). La France figure en seconde ligne et pour une somme de 357 millions. Après la France viennent Cuba (145 millions), Hambourg et Brême (135 millions), le Brésil (91 millions), le Canada (85 millions), la Chine (56 millions), la Belgique (35 millions), l'Italie (35 millions). Les importations consistent principalement en soieries (175 millions), cotonnades (170 millions), lainages (160 millions), métaux bruts et ouvragés (160 millions), sucre (71 millions), café (71 millions), tissus et fils de lin et de chanvre (55 millions), quincailleries, peaux brutes, or et argent monnayé, thé, étain et fer-blanc, laine, porcelaine et faïence, mélasse, horlogerie, cuivre, spiritueux, vins, etc. Les exportations se composent surtout de coton (470 millions), numéraire et métaux précieux (190 millions), farine et froment (195 millions), tabac en feuilles (50 millions), cotonnades (25 millions), viande de porc (55 millions), riz, bois de construction, objets manufacturés en métal ou en bois, maïs, viande de bœuf, suif, beurre, fromage, poix, goudron, térébenthine, huiles de poissons, peaux et fourrures, potasse, savon, chandelles, fanons de baleine, poisson, chaussures et cuirs, etc.

Deux ports se partagent la majeure partie des échanges de l'Union : ce sont New-York et la Nouvelle-Orléans. Le premier a importé en 1854 pour 195,000,000 de dollars sur 304,000,000 ; le second a exporté pour 60 millions de dollars sur 253. L'ensemble des transactions effectuées par ces deux grands marchés s'est élevé à près de 400 millions de dollars, ou plus de 2 milliards de francs, et représente près des trois quarts de tout le commerce extérieur des États-Unis.

Les États se partagent le commerce extérieur de l'Union de la manière suivante :

New-York.	301,000,000 dollars.	Alabama.	14,600,000 dollars.
Louisiane.	75,000,000 —	Caroline du Sud.	13,700,000 —
Massachusetts.	66,500,000 —	Californie.	10,600,000 —
Pennsylvanie.	31,200,000 —	Maine.	9,300,000 —
Maryland.	18,400,000 —	Virginie.	6,000,000 —

Géorgie	5,100,000 dollars.	Rhode-Island	800,000 dollars.
Floride	4,000,000 —	Caroline du Nord . . .	700,000 —
Ohio	1,500,000 —	Vermont	640,000 —
Connecticut	1,200,000 —	Michigan	600,000 —
Texas	1,000,000 —	Autres	760,000 —

La douane a prélevé sur ce commerce 294,660,000 francs de droits¹. Il a donné lieu à un mouvement de 39,696 navires jaugeant 10,123,000 tonneaux, savoir :

A l'entrée . . .	19,710, pour 4,993,000 tonneaux.
A la sortie . . .	19,986, pour 5,130,000 —
Le pavillon américain figure dans ce total pour . . .	6,255,000 tonneaux.
— britannique	3,112,000 —
— hanséatique	220,000 —
— suédois	128,000 —
— espagnol	86,000 —
— français (195 navires)	52,000 —

« Depuis quelques années, la marine marchande des États-Unis a pris un développement considérable : son tonnage dépasse celui de la Grande-Bretagne, y compris les colonies britanniques. C'est en un mot la marine la plus nombreuse comme la plus entreprenante qui soit au monde. En 1845, l'Union ne possédait que 19,720 navires jaugeant ensemble 2,416,000 tonneaux et montés par 118,600 marins. En 1854, le tonnage s'est élevé à 4,802,902 tonneaux, ce qui, proportionnellement, donne un chiffre de 34,000 navires de toute espèce et suppose l'emploi de 200,000 marins². Ainsi, dans l'espace de dix ans, l'Union américaine a vu presque doubler le nombre et le tonnage de ses navires, ainsi que le personnel de ses équipages, et l'on peut dire que sa puissance commerciale s'est accrue dans une progression presque aussi rapide que celle de sa population. Dans cet effectif total de 4,802,902 tonneaux, la navigation au long cours figurait pour 2,333,829 tonneaux ; le grand et le petit cabotage pour 2,312,114, et la navigation de la grande et de la petite pêche pour 146,968.

La statistique de la construction maritime n'est pas moins instructive. Pendant les quarante années qui se sont écoulées de 1815 à 1855, il a été construit aux États-Unis 4,303 navires et barques de 1,000 à 1,200 tonneaux, 4,357 bricks et 18,912 schooners. De 1849 à 1854, il est sorti des chantiers de l'Union près de 1,400 trois-mâts (*ships and barks*), et le nombre des steamers construits de 1823 à 1854 s'élève à 3,726. Ce sont les États du Maine, de New-York, de la Pensylvanie, de Massachusetts, de Maryland, qui possèdent les principaux chantiers de construction. New-York l'emporte sur tous les autres. Ainsi le tonnage officiellement constaté, qui au 1^{er} janvier 1800 était dans le district de New-York de 155,859 tonneaux, s'élevait au 1^{er} janvier 1854 à 1,063,079 tonneaux, ce qui représente en un demi-siècle un accroissement de 600 pour 100.

Les steamers transatlantiques employés au service régulier entre les États-Unis et l'Europe sont au nombre de 20, appartenant à six compagnies et jaugeant 43,502

¹ Le revenu des douanes françaises ne s'est élevé qu'à 126 millions.

² En 1851, la marine française ne comptait que 14,560 navires pour 704,600 tonneaux, soit à peu près 1/9 de la marine américaine.

tonneaux. Ceux qui font le service entre New-York, la Nouvelle-Orléans et la Californie forment un total de 30 bâtiments appartenant à quatre compagnies et jaugeant 46,836 tonneaux. 17 steamers appartenant à sept compagnies sont employés au grand cabotage entre New-York et les autres ports de l'Union. Tous les bâtiments à vapeur affectés à ces différents services forment un total de 114 steamers environ, représentant un capital de 250 millions de dollars (1 milliard 280 millions de francs¹). »

Lorsque nous avons fait l'énumération des principales productions du sol américain, nous avons indiqué, en même temps que les cultures principales (voir page 458), les quantités approximativement récoltées; nous pouvons maintenant, pour compléter ce que nous venons de dire sur la richesse commerciale des États-Unis, ajouter quelques chiffres sur l'industrie agricole et l'industrie manufacturière.

La valeur de la propriété foncière et immobilière est estimée à	10 milliards de dollars.
Les terres en culture.	184,596,000 acres.
— en friche	118,435,000 —
La valeur des exploitations agricoles.	3,267,000,000 dollars.
— des instruments d'exploitation.	151,600,000 —
Chevaux, ânes et mulets	6,960,000 têtes.
Gros bétail, moutons, porcs, etc.	70,292,000 —
Valeur totale du bétail.	543,823,000 dollars.
Population agricole	3,718,000 individus.
— industrielle.	1,050,000 —
Capital engagé dans les manufactures	530,000,000 dollars.
Matières premières employées	550,000,000 —
Main d'œuvre	240,000,000 —
Valeur des articles fabriqués.	1,020,000,000 —

L'Union possède des richesses agricoles infinies, des richesses manufacturières de tout genre; mais il en est une surtout qui est la principale cause de sa prospérité, le coton, sur lequel nous devons ajouter quelques détails. A la culture et à l'industrie du coton se rattache d'ailleurs la question vitale de l'Union, le travail des esclaves dans un pays libre.

Le principal foyer de la culture du coton est aux États-Unis. La Chine, l'Inde, l'Égypte, la plupart des contrées de l'Amérique du Sud en donnent aussi d'assez fortes quantités; mais sur un chiffre total de 800 millions de kilogrammes auquel on peut estimer la production aujourd'hui connue de tout le globe, l'Union a de beaucoup la plus forte part, les trois quarts à peu près. Le cotonnier était à peine connu dans ce pays à l'époque de la guerre de l'indépendance. En 1792, il n'expédiait encore à l'Angleterre que 22,000 livres; en 1802, la production atteignait 20 millions de kilogrammes; en 1812, 41 millions; en 1822, 425,000 balles ou 77 millions de kilogrammes; en 1832, un million de balles de 181 kilogrammes; en 1840, 2,178,000; en 1850, 2,465,000; enfin, en 1855, elle était de 2,848,000 balles, et l'on croit que la prochaine récolte dépassera 3 millions, soit, en minimum, 543 millions de kilogrammes ou le chargement d'une flotte de 1,357 bâtiments de mer, de la contenance moyenne de 400 tonneaux. Ainsi, dans l'intervalle des vingt-trois dernières années, la récolte du coton a plus que quadruplé. Elle est trente fois plus forte qu'au commencement du siècle.

Une aussi gigantesque production requiert, on le conçoit, l'appropriation de vastes

¹ *Annales du commerce extérieur*, n° 891.

espaces de terres : 2 millions d'hectares y sont consacrés. Concentrée dans le sud de l'Union, la culture du coton compte aujourd'hui 77,000 plantations, réparties en treize États, à savoir, dans l'ordre de leur importance productrice : l'Alabama, la Géorgie, le Mississippi, la Caroline du Sud et le Tennessee, qui à eux cinq fournissent la moitié au moins des récoltes; puis la Louisiane, la Caroline du Nord, l'Arkansas, le Texas, la Floride, le Kentucky, la Virginie et l'Indiana. Le coton brut ainsi produit représente à lui seul une valeur, sur place, de 120 millions de dollars (640,000,000 de francs), et sa culture emploie, outre 400,000 planteurs ou personnes engagées dans le travail agricole, 1,200,000 esclaves¹. Enfin la statistique américaine n'estime pas à moins de 800 millions de dollars (plus de 4 milliards de francs) la valeur du capital mobilier et immobilier engagé, aux États-Unis, dans la culture du coton. Sur les 550 à 600 millions de kilogrammes récoltés, l'Union retient pour elle environ 115 millions. La fabrication des cotonnades américaines, qui n'était en 1830 que de 207 millions de mètres, atteint aujourd'hui 684 millions, et fait déjà sur les marchés étrangers concurrence aux cotonnades anglaises. En 1850 on comptait près de 1,100 manufactures représentant un capital engagé de 75 millions de dollars et exportant pour 37 millions de francs de leurs produits. Le surplus de la production américaine se répartit de la manière suivante :

Angleterre. . .	300 millions de kilogrammes.	Russie. . .	20 à 21 millions de kilogrammes.
France. . . .	70 — — —	Suisse. . .	} Chacune 10 à 12 — — —
Zollverein. .	30 — — —	Espagne. .	
Autriche. . .	28 à 29 — — —	Belgique. .	

C'est par les ports de la Nouvelle-Orléans, Charleston, Mobile et Savannah, que s'expédient les cotons américains. Le premier en expédie seul la moitié.

§ XLIV. POPULATION. — La population des États-Unis, à l'époque du premier recensement en 1790, était de 3,930,000 âmes; en 1800, de 5,306,000; en 1810, de 7,240,000; en 1820, de 9,638,000; en 1830, de 12,866,000; en 1840, de 17,069,000; en 1850, de 23,363,000, soit 35 pour 100 d'augmentation par chaque période décennale. Ce dernier chiffre se décompose ainsi : population blanche, 19,753,000; population de couleur libre, 435,000; population esclave, 3,363,000. Sur les 20 millions d'habitants libres, on compte 17,738,000 Américains natifs et 2,211,000 individus nés à l'étranger, savoir : Grande-Bretagne et Irlande, 1,341,000; Allemagne, 583,000; France, 54,000; Suisse, 13,000; autres États de l'Europe, 18,000. De 1790 à 1850, la population libre s'est accrue de 16,755,000 individus, ou de 518 pour 100. Il est difficile d'évaluer exactement quelle est la quote-part de l'immigration dans ce résultat prodigieux; mais on ne saurait l'estimer à moins de moitié. De 1843 à 1855, le nombre des immigrants a été de 3,404,871 individus, ce qui donne une moyenne de 277,980 par an.

Comment un pays de liberté, d'égalité, un pays où la religion dit à tous que les hommes sont frères, nourrit-il un préjugé absurde et cruel qui voue au mépris public le dernier descendant d'un esclave, l'être qui renferme dans ses veines un atome de sang africain? L'esclavage aux États-Unis, loin de perdre du terrain, en gagne tous les jours, et il les menace des plus graves perturbations. A l'époque de la guerre de l'indé-

¹ *Journal des Débats* du 20 mars 1856.

pendance, la plupart des Américains repoussaient cette institution honteuse, et les États de Virginie, de New-York, de New-Jersey, de Pensylvanie, de Massachusetts, de Rhode-Island, de Connecticut, l'abolirent de 1780 à 1786. Mais la Caroline du Sud et la Géorgie, États producteurs de riz et d'indigo, possédaient des esclaves, et menacèrent de se séparer de l'Union si le principe d'abolition de l'esclavage était mis dans la constitution fédérale. On renonça donc à la proclamation formelle de ce principe, et l'on se contenta de déclarer que l'esclavage devait être exclu de tous les territoires situés au nord-ouest de l'Ohio. Dans cette limite, chaque État de l'Union était maître de régler sur son propre territoire la question d'esclavage selon ses convenances particulières. Pour maintenir la prépondérance des États libres, on résolut d'alterner, quant à l'admission des nouveaux membres dans l'Union, entre un État libre et un État à esclaves : ainsi on admit alternativement l'État libre de Kentucky et l'État à esclaves de Vermont, etc. Mais, grâce à l'extension du territoire de l'Union vers le sud, grâce surtout à la propagation de la culture du coton, qui ne peut se faire que dans les contrées méridionales, le nombre des esclaves augmenta. De 1801 à 1850, il était plus que triplé, et était monté de 892,000 à 3,175,000. Lors du recensement de 1850, l'Union comptait 16 États libres avec une étendue de 642,971 lieues carrées, et une population de 13,072,000 âmes, et 15 États à esclaves avec une étendue de 842,484 lieues carrées, et une population de 9,612,000 âmes. Elle possédait en plus trois territoires libres ayant en superficie 487,000 lieues carrées, et cinq territoires à esclaves ayant 1,251,000 lieues carrées. La majeure partie de l'Union est donc aujourd'hui ouverte à l'esclavage. D'ailleurs les États à esclaves sont parvenus à faire passer deux lois qui font en réalité de l'esclavage une institution nationale : l'une est le *compromis* de 1850, qui permet de poursuivre et rechercher les esclaves fugitifs sur tout le territoire de l'Union, et prescrit aux autorités de prêter main forte aux *chasseurs* ; l'autre qui permet aux *territoires* d'admettre ou de ne pas admettre l'esclavage. Enfin les États à esclaves poussent l'Union à s'étendre au sud par la conquête, et à augmenter ainsi le nombre des territoires, et ensuite des États où sera admis l'esclavage : c'est ainsi que le Mexique, Cuba, l'Amérique centrale, sont menacés de devenir des auxiliaires de la politique des possesseurs d'esclaves, et de donner aux États du sud la domination de l'Union¹.

¹ *Journal des Débats* du 26 octobre 1855.

TABLEAU STATISTIQUE *des États-*

DÉSIGNATION des ÉTATS.	ÉRECTION DES COLONIES EN ÉTATS OU EN TERRITOIRES.
DISTRICT FÉDÉRAL DE COLUMBIA.	
États de l'Est.	
MAINE.	Fondé en 1630 par les Français. Détaché du Massachusetts. Érigé en État en 1820.
NEW-HAMPSHIRE.	Colonie anglaise de 1623. Détachée en 1679 du Massachusetts. Constituée en État en 1776. Annexée en 1788.
VERMONT.	Fondé en 1763 par les colons du Connecticut en vertu d'une concession du New-Hampshire. Annexé en 1791.
MASSACHUSETTS.	Fondé en 1620. Constitué en 1776. Amendé en 1820. Annexé en 1788.
RHODE-ISLAND.	Fondé en 1631. Détaché en 1662 du Massachusetts. Annexé en 1790. Constitution de 1842.
CONNECTICUT.	Fondé en 1663 par les Anglais du Massachusetts. Annexé en 1818.
États du Centre.	
NEW-YORK.	Colonie hollandaise de 1613 à 1674. Constitué en 1677. Annexé en 1788.
NEW-JERSEY.	Colonie suédoise de 1627, hollandaise en 1655, anglaise en 1664. Constitué en 1776. Annexé en 1787.
PENNSYLVANIE.	Établie par les Anglais en 1682. Constituée en 1776. Annexée en 1787.
DELAWARE.	Colonie suédoise de 1627. Concédée en 1704 à Guillaume Penn. Constitution de 1776 et 1792. Annexée en 1787.
États du Sud.	
MARYLAND * ¹	Fondé par les Anglais en 1634. Constitution de 1776. Annexé en 1788.
VIRGINIE *.	Fondée par les Anglais en 1607. Constitution de 1776. Annexée en 1788.
CAROLINE DU NORD *.	Fondée par les Anglais en 1650. Constitution de 1776. Annexée en 1789.
CAROLINE DU SUD *.	Colonie anglaise de 1689. Détachée de la Caroline en 1729. Constitution de 1776. Annexée en 1788.
GÉORGIE *.	Fondation anglaise de 1733. Constitution de 1776. Annexée en 1788.
FLORIDE *.	Fondée par les Espagnols. Cédée à l'Union en 1821. Annexée en 1845.
ALABAMA *.	Fondation française de 1713. Constitution de 1819. Annexée en 1820.
MISSISSIPPI *.	Fondation française de 1716. Annexé en 1817.

¹ Les États marqués d'un astérisque sont ceux où l'esclavage est encore en vigueur.

Unis anglo-américains.

SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION en 1850.	CAPITALES.	MILLES DE CHEMINS DE FER		DETTE PARTICULIÈRE de CHAQUE ÉTAT.
			en activité.	en construction.	
50	51,687	Washington.	Figurent parmi ceux du Maryland.		"
35,000	583,169	Augusta.	111	467	600,500
8,029	317,976	Concord	274	42	76,000
8,000	314,120	Montpellier.	486	"	"
7,250	994,514	Boston	1,199	66	6,860,000
1,200	147,545	Providence et New-Port. . .	50	32	"
4,750	370,792	New-Haven et Hartford. . .	384	198	90,000
46,000	3,097,394	Albany	2,398	914	23,464,000
6,851	489,466	Trenton.	313	85	"
47,000	2,311,786	Harrisburg	1,334	903	40,316,000
2,120	90,616	Dover.	22	11	"
11,000	546,886	Annapolis.	514	"	15,424,000
61,332	1,232,649	Richmond.	711	610	15,157,000
45,500	753,619	Raleigh.	411	248	"
28,000	514,513	Columbus.	537	296	"
58,000	753,512	Milledgeville	1,025	691	1,828,000
59,000	71,720	Tallahassee	26	"	"
50,722	634,514	Montgomery.	236	728	8,539,000
47,151	482,574	Jackson.	67	875	7,271,000

TABLEAU STATISTIQUE *des États-*

DÉSIGNATION des ÉTATS.	ÉRECTION DES COLONIES EN ÉTATS OU EN TERRITOIRES.
LOUISIANE *	Fondation française de 1682. Vendue à l'Union en 1803. Annexée en 1812.
TEXAS *	Colonie espagnole peuplée par les émigrants de l'Union. Détaché en 1836 de la république mexicaine. Annexé en 1845 . .
États de l'Ouest.	
MICHIGAN	Fondation française de 1670. Annexé en 1836.
WISCONSIN	Résultat de l'émigration d'Europe et de l'est de l'Union. Organisé comme territoire en 1836. Annexé en 1848
OHIO	Fondé en 1788 par les émigrants de la Nouvelle-Angleterre. Annexé en 1802.
INDIANA	Fondation française de 1730. Annexé en 1816.
ILLINOIS	Fondation française de 1709. Annexé en 1818.
KENTUCKY *	Fondé en 1773 par les Virginiens. Annexé en 1792
TENNESSEE *	Formé en 1765 par des émigrants de la Virginie et de la Caroline du Nord. Annexé en 1796.
ARKANSAS *	Fondé par les émigrants de la Louisiane. Annexé en 1836 . . .
MISSOURI *	Fondation française de 1763. Annexé en 1820.
IOWA	Résultat de l'émigration du nord et de l'est de l'Union. Organisé comme territoire en 1838. Annexé en 1846
CALIFORNIE	Colonie espagnole de 1769. Cédée aux États-Unis par le Mexique en 1848. Peuplée des émigrants de toutes les nations. Constitution d'octobre 1849. Annexée en 1850.
Territoires.	
MINNESOTA	Dépendance de la Louisiane. Organisé en 1846.
NEBRASKA	Dépendance de la Louisiane. Organisé en 1854.
KANSAS	Dépendance de la Louisiane. Organisé en 1854.
TERRITOIRE INDIEN	Dépendance de la Louisiane.
NOUVEAU-MEXIQUE	Acquis du Mexique en 1848. Organisé en 1850.
UTAH	Partie de la haute Californie cédée par le Mexique en 1848. Organisé en 1850
ORÉGON	Fondation des chasseurs de la baie d'Hudson. Peuplé par l'émigration américaine. Organisé en 1841
WASHINGTON	Partie septentrionale de l'Orégon. Organisé en 1853.
	TOTAUX.

Unis anglo-américains (suite).

SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION en 1850.	CAPITALES.	MILLES DE CHEMINS DE FER		DETTE PARTICULIÈRE de CHAQUE ÉTAT.
			en activité.	en construction.	
41,346	419,838	Bâton-Rouge	227	252	11,493,000
325,520	189,327	Austin	"	"	12,436,000
56,243	397,514	Lansing.	594	"	2,530,000
52,924	305,391	Madison.	70	470	13,000
39,964	1,980,427	Columbus.	1,224	1,755	18,745,000
32,809	988,416	Indianapolis.	969	979	6,776,000
55,409	851,470	Springfield	428	1,772	16,628,000
37,680	898,012	Francfort.	115	661	4,398,000
41,000	906,830	Nashville	209	509	3,253,000
52,198	191,057	Little rock	"	"	1,507,000
65,027	647,075	Jefferson	"	515	"
51,914	192,214	Iowa	"	"	79,000
188,982	92,597	San-José	"	"	"
141,829	6,077	Saint-Paul.	"	"	"
528,725	"	Nebraska	"	"	"
138,780	"	?	"	"	"
187,171	"	?	"	"	"
210,774	61,547	Santa-Fé	"	"	"
187,923	11,380	Fillmore	"	"	"
341,262	13,294	Salem.	"	"	"
		?	"	"	"
3,306,865	23,191,920		13,420	12,733	
			26,153		

CHAPITRE HUITIÈME.

ÉTATS-UNIS MEXICAINS.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — OROGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE. — Le territoire qui porte aujourd'hui le nom d'*États-Unis mexicains* ou de *Mexique* appartenait autrefois à l'Espagne et dépendait de la vice-royauté du Mexique. Celle-ci comprenait un immense pays désigné en général sous le nom de *Nouvelle-Espagne*, et qui renfermait deux grands gouvernements : 1° la capitainerie de *Guatemala*, qui embrassait les gouvernements de Costa-Rica et de Nicaragua, avec les provinces de Honduras, de Vera-Paz, de Chiapa et de Guatemala ; 2° la vice-royauté du *Mexique* proprement dite, comprenant le Mexique et les provinces intérieures, orientales et occidentales, situées au nord du tropique du Cancer. Cette vice-royauté du Mexique était divisée en 10 grandes provinces : 1° le *royaume du Mexique* ; 2° la *Nouvelle-Galice* ; 3° le *Nouveau-Léon* ; 4° le *Nouveau-Santander* ; 5° le *Texas* ; 6° le *Cohahuila* ; 7° la *Nouvelle-Biscaye* ; 8° la *Sonora* ; 9° le *Nouveau-Mexique* ; 10° les *deux Californies*. Enfin la dénomination de plateau d'*Anahuac*, que nous emploierons quelquefois, désignait tout le haut pays compris entre les 14° et 21° de latitude.

Le Mexique est actuellement borné au nord par la Californie et le Nouveau-Mexique (ligne de démarcation fixée par les traités de 1848 et de 1853 avec les États-Unis), à l'ouest et au sud-ouest par l'océan Pacifique et le golfe de Californie, à l'est et au sud-est par le rio Bravo del Norte, le golfe du Mexique et la république de Guatemala. Il est compris entre 16° et 32° de latitude nord, 10° et 40° de longitude ouest (Washington). Sa superficie est évaluée à plus de 2,420,000 kilomètres carrés. Sa forme est assez irrégulière ; outre la presqu'île de Yucatan, celle de la Vieille-Californie et une partie de l'isthme qui réunit les deux Amériques, elle comprend une vaste portion continentale et triangulaire dont le sommet serait au fond du golfe du Mexique, tandis que la base s'étendrait de l'embouchure du Colorado à celle du rio Bravo del Norte.

Toute la côte du golfe du Mexique forme une courbe concave qui ne présente d'autre cap remarquable que le cap *Catoche* qui termine le Yucatan. Elle est partout sablonneuse, ne possède aucun bon port naturel, et est bordée de lagunes qui en rendent l'accès difficile. Nous citerons la lagune *del Madre*, qui s'étend sur presque toute la côte de l'État de Tamaulias ; les lacs *Tampico*, *Alvarado*, les lagunes *Santa-Ana el Terminos*. Toute cette côte doit être considérée comme une digue contre laquelle les vents alizés et le mouvement perpétuel des eaux de l'est à l'ouest jettent des sables que l'Océan agité tient suspendus. Le courant de rotation, arrivant de l'océan Atlantique méridional, longe d'abord le Brésil et la Guyane, ensuite la côte de Caracas depuis Cumana jusqu'au Darien ; il remonte vers le cap Catoche dans le Yucatan, et après avoir longtemps tournoyé dans le golfe du Mexique, il sort par le canal de la Floride, et se dirige vers le banc de Terre-Neuve. Les sables amoncelés par le tournoiement des eaux, depuis la péninsule de Yucatan jusqu'aux bouches du rio del Norte et du Mississipi, rétrécissent insensiblement le bassin du golfe mexicain, en

faisant accroître le continent. Les rivières qui descendent de la Sierra-Madre pour se jeter dans la mer des Antilles ne contribuent pas peu à augmenter les bas-fonds, et leur embouchure est rendue inaccessible aux gros bâtiments par des barres.

La côte occidentale ou du grand Océan est légèrement convexe, et il s'en détache vers le 32° degré de latitude la longue presqu'île de Californie, qui descend vers le sud parallèlement au continent dont elle est séparée par la mer Vermeille. Cette côte, plus élevée que celle de l'Atlantique, possède quelques bons ports, entre autres ceux de Guaymas, d'Acapulco et de San-Blas, mais elle n'a d'autres caps remarquables que le cap *Corrientès* et le cap *San-Lucas*, extrémité de la presqu'île californienne.

Les deux tiers du Mexique sont situés sous la zone tempérée, et l'autre tiers appartient à la zone torride. Cette dernière partie jouit d'un climat qui est plutôt froid ou tempéré que brûlant, et forme un plateau immense élevé de 2,000 à 2,500 mètres, tandis qu'en Europe les terrains élevés qui présentent l'aspect de plaines n'ont guère plus de 400 à 800 mètres de hauteur au-dessus de l'Océan. La chaîne de montagnes qui forme le plateau du Mexique paraît la même que celle qui, sous le nom des Andes, traverse toute l'Amérique méridionale; cependant, examinée sous les rapports de la géographie physique, la structure de cette chaîne diffère beaucoup au sud et au nord de l'équateur. Dans l'hémisphère austral, la Cordillère est partout déchirée et interrompue par des crevasses qui ressemblent à des filons ouverts. S'il existe des plaines élevées dans la Colombie, ce sont plutôt de hautes vallées longitudinales limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Au Mexique, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau. Au Pérou, les cimes les plus élevées constituent la crête des Andes; au Mexique, ces mêmes cimes, moins colossales, mais toutefois hautes de 4,600 à 5,400 mètres, sont ou dispersées sur le plateau, ou rangées d'après des lignes qui n'ont aucun rapport de parallélisme avec la direction de la Cordillère. Au Pérou et dans la Colombie, le grand nombre des vallées transversales, dont la profondeur perpendiculaire est quelquefois de 1,400 mètres, empêche les habitants de voyager autrement qu'à cheval ou à pied. Dans les États mexicains, au contraire, les voitures roulent depuis la capitale jusqu'à Santa-Fé (Nouveau-Mexique) sur une longueur de plus de 2,000 kilomètres. Parmi les quatre plateaux situés autour de la capitale du Mexique, le premier, qui comprend la vallée de Toluca, a 2,600 mètres; le second, ou la vallée de Tenochtitlan, 2,274; le troisième, ou la vallée d'Actopan, 1,966 mètres; et le quatrième, ou la vallée d'Istla, 981 mètres de hauteur. Ces quatre bassins diffèrent autant par le climat que par leur élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Chacun d'eux offre une culture différente: le dernier et le moins élevé est propre à la culture de la canne à sucre, le troisième à celle du coton, le second à la culture du blé d'Europe, et le premier à des plantations d'agaves. Cette configuration du sol oppose de grandes difficultés à la communication entre l'intérieur du royaume et les côtes, qui, s'élevant de la mer en forme de rempart, présentent partout une énorme différence de niveau et de température. La pente orientale y est surtout rapide et d'un accès difficile.

La Cordillère qui traverse l'isthme de Darien, sous le nom de *Cordillère de Guatemala*, se trouve tantôt rapprochée de l'océan Pacifique, tantôt du golfe du Mexique. Dans la république de Guatemala, la crête de ces montagnes, hérissée de cônes

volcaniques, longe la côte occidentale depuis le lac de Nicaragua jusqu'à la baie de Tehuantepec; mais dans l'État d'Oaxaca, où elle prend déjà le nom de *Cordillère de Mexico*, elle occupe le centre de l'isthme mexicain. Depuis le 18° degré et demi jusqu'au 24° degré de latitude, la Cordillère se dirige du sud au nord, et se rapproche des côtes orientales. C'est dans cette partie du grand plateau d'Anahuac que paraît un groupe de montagnes volcaniques rivalisant avec les cimes les plus élevées du continent. Le *Popocatepetl*, c'est-à-dire Montagne-Fumante, a 5,400 mètres de hauteur; l'*Iztaccihualt*, ou Femme-Blanche, la *Sierra-Nevada* des Espagnols, 4,786; le *Citlaltépetl*, autrement nommée le *pic d'Orizaba*, 5,295; le *Nevado de Toluca*, 4,607, et le *Nauhcampatepetl*, ou *Coffre de Perote*, 4,088 mètres. Plus au nord du 19° parallèle, dans l'État de Queretaro, la Cordillère prend le nom de *Sierra-Madre* (en mexicain *Tépet suenne*); s'éloignant de nouveau de la partie orientale du Mexique, elle se porte au nord-ouest vers les villes de San-Miguel-el-Grande et de Guanajuato. Au nord de cette dernière ville, la Sierra-Madre prend une largeur extraordinaire; bientôt elle se partage en trois branches, dont la plus orientale se divise vers Charcas et Real de Catorce, pour se perdre dans le Nouveau-Léon. La branche occidentale occupe une partie de l'État de Xalisco. Depuis Bolanos, elle s'abaisse rapidement et se prolonge, par Culiacan et Arispe, dans le Sonora, jusqu'aux bords du rio Gila. Sous le 30° de latitude, elle acquiert cependant de nouveau une hauteur considérable près du golfe de Californie, où elle forme les montagnes de la Haute-Pimerie (*Pimeria alta*), célèbres par des lavages d'or considérables. La troisième branche de la Sierra-Madre, que l'on peut regarder comme la chaîne centrale des Andes mexicaines, occupe toute l'étendue de l'État de Zacatecas. On peut la suivre, par Durango et le Parral, dans le Chohahuila, jusqu'à la *Sierra de los Mimbres*, située à l'ouest du rio Grande del Norte; de là elle traverse le Nouveau-Mexique, et se joint à la *Sierra-Verde*, à partir de laquelle commencent les montagnes Rocheuses. C'est la crête de cette branche centrale de la Sierra-Madre qui partage les eaux entre le grand Océan et la mer des Antilles.

Le granit, qui forme ici la couche la plus profonde, se montre à découvert dans la petite chaîne qui borde l'océan Pacifique, et qui, du côté d'Acapulco, est séparée de la masse du haut pays par la vallée de Peregrino. Le port d'Acapulco est taillé par la main de la nature dans des rochers granitiques. La même roche forme les montagnes de la Mixteca et de la Zapoteca dans l'intendance d'Oaxaca, mais le plus souvent elle est recouverte de roches volcaniques. Le plateau central, ou l'Anahuac, semble une immense digue de roches porphyriques, distinguées de celles d'Europe par la présence constante de l'amphibole et par l'absence du quartz. Elles contiennent d'immenses dépôts d'or et d'argent. Le basalte, le trapp amygdaloïde, le gypse et le calcaire du Jura forment les autres roches dominantes. Les couches se suivent ici dans le même ordre qu'en Europe, excepté que la syénite alterne avec la serpentine. Les roches secondaires ressemblent également à celles de nos contrées, mais on n'a encore trouvé aucun dépôt considérable de sel gemme ni de charbon de terre sur le plateau du Mexique; tandis que ces substances, surtout la première, paraissent abonder au nord du golfe de Californie.

Presque tous les sommets des Cordillères américaines offrent des cratères.

L'Orizaba est nommé par les Indiens Citlaltepétl, ou Montagne-Étoilée, à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère et jouent autour de son sommet, couvert de neiges éternelles. Les flancs de ces colosses coniques, ornés de belles forêts de cèdres et de pins, ne sont plus bouleversés par des éruptions, ni sillonnés par des torrents de lave enflammée; il paraît même que les coulées de laves proprement dites sont rares au Mexique. Cependant, en 1759, les plaines de Jorullo, sur les bords de l'océan Pacifique, furent le théâtre d'une des catastrophes les plus grandes qu'ait jamais essayées le globe : dans une seule nuit, il sortit de la terre un volcan de 500 mètres d'élévation, entouré de plus de 2,000 bouches qui fument encore aujourd'hui.

Nous ne terminerons pas cet aperçu des montagnes mexicaines sans parler des célèbres mines d'or et d'argent. Au Pérou, les mines d'argent les plus considérables se trouvent à d'immenses élévations, très-près de la limite des neiges éternelles. Ici, au contraire, les filons d'argent les plus riches se trouvent à des hauteurs moyennes de 1,700 à 2,000 mètres. Les mines y sont entourées de champs labourés, de villes et de villages; des forêts couronnent les collines voisines; tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines. L'or se trouve en paillettes ou en grains dans les terrains d'alluvion de la Sonora et de la Haute-Pimerie; il existe aussi en filons dans les montagnes de gneiss et de schiste micacé de la Vieille-Californie, des États d'Oaxaca et de Guanajuato. L'argent semble affecter le plateau d'Anahuac et le Mechoacan. La mine de Batopilas, dans la Nouvelle-Biscaye, donne plus abondamment de l'argent natif, tandis que dans les autres le métal est extrait soit des minerais qu'on nomme *maigres*, tels que l'argent rouge, noir, chloruré et sulfuré, soit du plomb argentifère. La cherté excessive du mercure jusque dans ces derniers temps, mais surtout les troubles continuels qui agitent le pays depuis cinquante ans, arrêtent seuls l'essor de l'exploitation, car les mines sont loin d'offrir aucun indice d'épuisement; et sur les 3,000 mines qui sont connues, un cinquième à peine est exploité. Outre ces deux métaux précieux, on rencontre le fer dans Guadalajara, Michoacan et Zacatecas, le cuivre dans Michoacan et Guanajuato, l'étain, le plomb, le zinc, l'antimoine, l'arsenic dans certaines localités, le mercure dans Queretaro, mais surtout dans les riches dépôts de la Vieille-Californie et de la Sonora.

Dans toute la partie équinoxiale du Mexique, on ne trouve que de petites rivières dont les embouchures sont très-larges. La forme étroite du continent, le long et large plateau qui l'occupe presque entièrement, empêchent la réunion d'une grande masse d'eau, et la pente rapide de la Cordillère donne plutôt naissance à des torrents qu'à des fleuves. De la direction de la Cordillère mexicaine résultent deux versants : celui du golfe du Mexique, celui de l'océan Pacifique et de la mer Vermeille.

Versant du golfe du Mexique. — 1° Le *rio Grande del Norte*, le plus considérable des fleuves mexicains, a été décrit dans les États-Unis, dont il forme la frontière orientale; nous n'avons donc qu'à indiquer quelques-uns de ses affluents de droite. Le *Conchos* descend de la Sierra-Madre et se grossit de nombreux courants qui arrosent l'État de Chihuahua. Le *Salado* est formé de la *Sabinas*, grossie de l'*Alamos*, qui sort du lac Aguaverde, et de la *Toya*. Enfin le *rio San-Juan*, dernier tributaire de quelque importance, traverse l'État de Nuevo-Leon. — 2° Le *rio Santander*

descend des montagnes de l'État de Zacatecas, traverse les États de San-Luis-Potosi et de Tamaulipas. — 3° Le *Tula* ou *Montezuma* descend de la vallée de Mexico, dont il décharge les lacs par le fameux *Desague de Huehuetoco*; il reçoit à gauche le *Panuco* ou *Tampico*, qui vient de San-Luis-Potosi, et que l'on désigne quelquefois comme la branche mère. — 4° L'*Alvarado* et le *rio San-Juan* se jettent dans la baie d'Alvarado, qui reçoit plusieurs autres cours d'eau peu remarquables. — 5° Le *Guazacualco*, dont l'embouchure forme un assez bon port, est célèbre par les projets de jonction des deux Océans, en réunissant par un canal le *Passo*, son principal affluent de droite, avec le Chimalapa, qui se jette dans le golfe Tehuantepec. — 6° Le *Tabasco* ou *Grijalea* naît dans la Cordillère de Guatemala, traverse les États de Chiapa et de Tabasco. — 7° L'*Usumasinta* naît des mêmes montagnes, mais plus à l'est, où il porte le nom de *rio Salama*. Son principal affluent de droite est le *rio Isabel*. Il forme la ligne de démarcation entre les divers États qu'il parcourt, et a son embouchure dans la lagune de Terminos. — Le Yucatan n'a que des ruisseaux sans importance, tels que le *Batcab*, le *Champoton*, le *Honda*, le *Belize*.

Versant de l'océan Pacifique et de la mer Vermille. — 1° Le *Colorado* traverse pendant 40 ou 50 kilomètres seulement les déserts qui bordent la partie septentrionale et mexicaine du golfe de Californie. — 2° Le *Yaqui* coule du nord au sud, descend du versant occidental de la Sierra-Madre et se jette dans le golfe un peu au-dessous de Guaymas. — 3° Le *Tololotlan* ou *rio Grande de Sant-Iago*, dont la branche principale, le *rio Grande de Lerma*, prend sa source sur le plateau de Mexico dans les environs mêmes de cette ville, traverse le lac Chapala et se jette dans la mer à San-Blas, après avoir reçu à droite le *Bolanos*, son affluent principal. Il forme, à 50 kilomètres de Guadalajara, le *Saut de Guanacualtan*; au-dessous, il se précipite pendant plusieurs kilomètres en cascades pittoresques que les habitants désignent sous le nom de *Barrancas*. — 4° Le *Zacatula*, que l'on nomme encore *Mescala*, prend sa source dans l'État de la Puebla, au nord du territoire de Tlascala, et traverse ainsi la plus grande partie de la presqu'île. Son cours sépare les États de Michoacan et de Guerrero. — 5° La *Nasca* arrose une partie de l'État de Guerrero.

Les lacs dont le Mexique abonde, et dont la plupart diminuent annuellement, ne sont que des restes de ces immenses bassins d'eau qui paraissent avoir existé jadis dans les grandes et hautes plaines de la Cordillère. Nous citerons : le grand lac de *Chapala*, entre les trois États de Xalisco, Zacatecas et Michoacan, qui a près de 2,560 kilomètres carrés; les lacs de la vallée de Mexico, qui occupent une partie de cette vallée; le lac de *Pazcuaso*, dans l'État de Michoacan, un des sites les plus pittoresques du globe; le lac de *Mextitlan* et celui de *Parras*, dans la Nouvelle-Biscaye. Le lac *Mapini* ou *Cayman*, dans l'État de Cohahuila, est moitié moins grand que celui de Chapala et n'a pas d'écoulement; il reçoit la petite rivière *Nasas*. Le lac *Parras*, entre les États de Durango et de Cohahuila, est beaucoup moins considérable que le précédent, et reçoit cependant une rivière aussi forte que la Nasas, le *rio Grande de Parras*. Ces deux lacs et le suivant sont au milieu de plaines désertes. Le lac *Agua-verde* se déverse dans l'Alamos, tributaire du Sabinas.

§ II. CLIMAT ET PRODUCTIONS. — Les vents du nord-ouest soufflent dans le golfe du Mexique depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'époque du printemps; leur plus grande

force est dans le mois de mars. Sur les côtes occidentales, la navigation est très-dangereuse dans les mois de juillet et d'août : des ouragans terribles y soufflent alors du sud-ouest. Pendant la belle saison, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, la tranquillité de l'Océan est encore interrompue dans ces parages par des vents impétueux du nord-est et du nord-ouest, connus sous les noms de *Papagayo* et de *Tehuantepec*.

Les côtes du Mexique jouissent presque seules d'un climat chaud et propre à fournir les productions des Antilles. Ce sont des terrains bas et entrecoupés de collines peu considérables. La température moyenne de ces plaines est de 25 à 26 degrés centigrades. Ces régions fertiles, que les indigènes nomment *Tierras calientes*, c'est-à-dire pays chauds, produisent du sucre, de l'indigo, du coton et des bananes; mais ces mêmes contrées sont le séjour de la fièvre jaune, connue sous le nom de *vomito prieto*. Sur les côtes orientales, les grandes chaleurs sont interrompues lorsque les vents du nord amènent des couches d'air froid de la baie d'Hudson vers le parallèle de la Havane et de la Vera-Cruz. Ces vents impétueux soufflent depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars; souvent ils refroidissent l'air à tel point, que le thermomètre descend, près de la Havane, jusqu'à zéro, et à la Vera-Cruz à 16 degrés. Sur la pente de la Cordillère, à la hauteur de 1,200 à 1,500 mètres, il règne perpétuellement une douce température de printemps, qui ne varie que de 4 à 5 degrés. C'est la région de *Tierras templadas* ou pays tempérés, dans laquelle la chaleur moyenne de toute l'année est de 20 à 21 degrés. Malheureusement cette hauteur moyenne de 1,300 mètres est presque la même à laquelle les nuages se soutiennent au-dessus des plaines voisines de la mer, de sorte que ces régions tempérées sont souvent enveloppées dans des brumes épaisses. La troisième zone, désignée par la dénomination de *Tierras frias* ou pays froids, comprend les plateaux qui sont élevés de plus de 2,200 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et dont la température moyenne est de 17 degrés et au-dessous. Dans la capitale, on a vu le thermomètre descendre jusqu'à quelques degrés au-dessous de zéro; mais ce phénomène est très-rare. Les hivers, le plus souvent, y sont aussi doux qu'à Naples, et l'olivier y est cultivé avec succès; toutefois les plateaux, dont la hauteur absolue dépasse 2,500 mètres, ont un climat rude et désagréable. Toutes ces régions appelées froides jouissent d'une température moyenne de 11 à 13 degrés; et les plantes de l'Europe n'y croissent pas avec la même rapidité que dans leur sol natal.

Dans la région équinoxiale du Mexique, et même jusqu'au 28° degré de latitude boréale, on ne connaît que deux saisons : la saison des pluies, de juin à octobre, et celle des sécheresses, qui dure huit mois. Les orages se forment généralement sur la pente orientale de la Cordillère. Ces phénomènes, accompagnés de fortes explosions électriques, s'étendent successivement de l'est à l'ouest dans la direction des vents alizés, en sorte que les pluies tombent quinze ou vingt jours plus tard sur le plateau central qu'à la Vera-Cruz. Depuis le parallèle de 24 degrés jusqu'à celui de 30, les pluies sont rares et très-courtes; mais les neiges, dont l'abondance est assez considérable depuis le 26° degré de latitude, suppléent à ce manque de pluie. Les provinces appelées *Internas*, et situées dans la zone tempérée, mais surtout celles qui sont comprises entre les 30° et 38° degrés de latitude, ont un climat qui se distingue surtout par une

très-forte inégalité entre la température des différentes saisons. Si le plateau est singulièrement froid en hiver, sa température d'été est très-élevée. Cette chaleur et d'autres causes locales influent sur l'aridité qui désole ces contrées : l'intérieur du pays, surtout une très-grande partie du plateau d'Anahuac, est dénué de végétation. L'aridité du plateau central et le manque d'arbres ont sensiblement augmenté depuis l'arrivée des Européens au Mexique. Les conquérants n'ont pas seulement détruit sans planter, mais en desséchant artificiellement de grandes étendues de terrain, ils ont causé un autre mal plus important : le muriate de soude et de chaux, le nitrate de potasse et d'autres substances salines couvrent la surface du sol ; par ces efflorescences contraires à la culture, le plateau du Mexique ressemble en quelques endroits à celui du Tibet et aux steppes salées de l'Asie centrale. Heureusement cette aridité du sol ne règne que dans les plaines les plus élevées. Une grande partie des États-Unis mexicains appartiennent aux pays les plus fertiles de la terre. La pente de la Cordillère est exposée à des vents humides et à des brumes fréquentes ; la végétation, nourrie de ces vapeurs aqueuses, y est d'une beauté et d'une force imposantes. A la vérité, l'humidité des côtes favorisant la putréfaction d'une grande masse de substances organiques, occasionne des maladies auxquelles les Européens sont exposés. Cependant, à l'exception de quelques ports de mer et de quelques vallées profondes et humides, où les indigènes souffrent de fièvres intermittentes, le Mexique doit être considéré comme un pays éminemment sain ; une chaleur sèche et invariable y est très-favorable à la longévité.

La végétation varie ici comme la température. Dans la région chaude jusqu'à 600 mètres, les palmiers à éventails, les palmiers *miraguana* et *pumos*, l'*oreodoxa* blanc, la tournefortie veloutée, le sebestier *geraschantus*, la céphalante à feuilles de saule, l'*hyptis* burrellé, le *salpianthus arenarius*, l'amaranthine globuleuse, le calabassier pinné, le *podopterus* mexicain, la bignonie à feuilles d'osier, la sauge occidentale, le *perdicium* de la Havane, le *gyrocarpus*, le *leucophyllum ambiguum*, la *gomphia* mexicaine, le panic élargi, la baubine roide, le campêche rayé, le courbaril émoussé, la swietenie mexicaine, la malpighie à feuilles de sumac, dominant dans la végétation spontanée. Cultivés sur les confins de la zone tempérée et de la zone chaude, la canne à sucre, le cotonnier, le cacaotier, l'indigotier, ne dépassent guère un niveau de 6 à 800 mètres ; cependant la canne prospère dans les vallées abritées à un niveau de 2,000 mètres. Le bananier s'étend des bords de la mer jusqu'au niveau de 500 mètres. La région tempérée depuis 400 jusqu'à 2,200 mètres présente le liquidambar styrax, l'*erythroxyton* mexicain, le poivrier à longue cosse, l'*aralia digitata*, la quenouille de Pazcuar, la *guardiola* mexicaine, le *tagetes* à feuilles minces, la *psychotria pauciflora*, le quamoclit de Cholula, le liseron arborescent, la véronique de Xalapa, la globulaire mexicaine, le *stachys* d'Actopan, la sauge mexicaine, le gatilier mou, l'arbousier à fleurs épaisses, le panicaut à fleurs de protea, le laurier de Cervantès, le daphné à feuilles de saule, la fritillaire à barbe, l'*yucca* épineux, la cobée grimpante, la sauge jaune, quatre variétés de chênes mexicains, commençant à 950 mètres d'élévation et finissant à 2,200 ; l'if des montagnes, la banisterie ridée. Dans la région froide, depuis 2,200 mètres jusqu'à 4,070, on remarque le chêne à tronc épais (*quercus crassipes*), la rose mexicaine, l'aune, qui finit au niveau de 3,700 mètres,

le merveilleux *cheirostemon platanoides*, la *krameria*, la valériane à feuilles cornues, la *datura superba*, la sauge cardinale, la potentille naine, l'arbousier à feuilles de myrte, l'alisier denté, le fraisier mexicain. Les sapins, qui commencent dans la zone tempérée à 1,900 mètres d'élévation, ne finissent dans la froide qu'à 4,000. Sur les limites mêmes de la neige perpétuelle, on voit naître l'*arenaria bryoïdes*, le *cnicus nivalis*, la *chelone gentianoïdes*.

Parmi les végétaux mexicains qui fournissent une abondante substance alimentaire, le bananier tient le premier rang. Un seul régime de bananes contient souvent 160 à 180 fruits, et pèse 30 à 40 kilogrammes. Le manioc occupe la même région que le bananier. La culture du maïs réussit sur la côte de la mer et dans les vallées de Toluca, à 2,800 mètres au-dessus de l'Océan. Le maïs produit généralement 150 pour 1; il forme la principale nourriture des hommes et des animaux. Le froment, le seigle et les autres céréales de l'Europe ne sont cultivés que sur le plateau, dans la région tempérée. Dans la région la plus fertile, on cultive la pomme de terre originaire de l'Amérique méridionale, et le *chenopodium quinoa*, dont la graine est un aliment aussi agréable que sain. La région tempérée et la froide possèdent encore l'oca (*oxalis tuberosa*); la patate et l'igname sont cultivés dans la région chaude. Malgré les abondants produits de tant de plantes alimentaires, les sécheresses exposent le Mexique à des famines périodiques. Ce pays produit des espèces indigènes de cerisiers, des pommiers, des noyers, des mûriers, des fraisiers; il a fait l'acquisition de la plupart des fruits de l'Europe et de ceux de la zone torride. Le *maguëy*, variété de l'agave, fournit la boisson nommée *pulque*, et que les habitants du Mexique consomment en très-grande quantité. Les fibres du maguëy fournissent du chanvre et du papier. L'intendance d'Oaxaca est aujourd'hui la seule province où l'on cultive en masse le *nopal* ou le *cactus cochenilifer*, sur lequel aime à se nourrir l'insecte qui produit la cochenille. Parmi les autres végétaux utiles, nous distinguerons le jalap, qui croît naturellement dans le canton de Xalapa; la vanille, la *copaïfera officinalis* et le *toluifera balsamum*, deux arbres qui donnent une résine odorante, connue sous le nom de *baume de capivi* et de *Tolu*. Les rivages des baies d'Honduras et de Campêche sont célèbres par leurs forêts de bois d'acajou et de campêche, dont les Anglais ont envahi l'exploitation. Une espèce d'acacia donne une excellente teinture en noir. Le gaïac, le sassafras, le tamarin, ornent et enrichissent ces provinces fertiles. On trouve dans les bois l'ananas sauvage: tous les terrains rocailleux et bas sont chargés des diverses espèces d'aloès et d'euphorbes. Dans la flore mexicaine, nous citerons la *salvita fulgens*, à laquelle ses fleurs cramoisies donnent tant d'éclat; le *dahlia*, l'élégant *sisyrinchium* strié, l'*heliantus* gigantesque et la délicate *mentzelia*.

La zoologie du Mexique est médiocrement connue. Parmi les espèces indigènes sont le *coëdou*, sorte de porc-épic; l'apoxa ou le cerf mexicain, la conopatl, du genre des mouffettes, l'écureuil dit du Mexique, une autre espèce d'écureuil strié, et le loup mexicain. Le *techichi* est une espèce de chien muet que les Mexicains mangeaient. Le *jaguar* et le *couguar*, qui, dans le nouveau monde, représentent le tigre et le lion de l'ancien continent, se montrent dans la partie basse et chaude du Mexique proprement dit; l'ours mexicain est le même que celui de la Louisiane et du Canada. Les animaux domestiques de l'Europe, transportés au Mexique, y ont prospéré et se sont extrême-

ment multipliés. Les chevaux sauvages qui parcourent en bandes immenses les plaines du Mexique descendent tous de ceux qu'ont amenés les Espagnols. La race en est belle et vigoureuse. Celle des mulets ne l'est pas moins. Les moutons sont d'une espèce grossière et mal soignée. L'entretien des bœufs est important sur la côte orientale et dans le Durango. On voit encore des familles qui possèdent des troupeaux de 40 à 50,000 têtes de bœufs et de chevaux. Nous rappellerons enfin que c'est du Mexique que le dindon nous a été importé, ainsi que d'autres gallinacés.

§ III. POPULATION ET LANGUES. — Le Mexique, qui avait environ 5,200,000 habitants en 1793, n'en avait encore en 1851 que 7,425,000. La petite vérole, la fièvre jaune et le *matlazahuatl*, qui affecte particulièrement la race indienne, puis les famines et la guerre civile, qui semble en permanence au Mexique depuis cinquante ans, paraissent être les causes principales du peu d'accroissement de la population. Cette population se partage par portions à peu près égales en descendants des Espagnols, aborigènes purs et castes de sang mélangé.

La race blanche se compose presque entièrement de *créoles*, c'est-à-dire d'individus nés en Amérique, mais qui ont conservé tous les préjugés de leurs ancêtres nés en Europe. C'est une population paresseuse, amoureuse du luxe et nourrissant une haine aveugle contre l'étranger. Elle domine presque exclusivement; toutes les richesses, tous les emplois, sont entre ses mains, et elle tient soigneusement à l'écart la race indigène, dont l'influence s'accroît néanmoins de plus en plus, et qui finira par la déborder. L'éducation morale et intellectuelle de cette partie de la population est très-faible, et à peine supérieure à celle des castes indigènes. Cependant l'intelligence naturelle des Mexicains, la vivacité de leur imagination, les rendent très-aptés aux exercices de l'esprit, pour lesquels ils ont d'ailleurs un goût très-prononcé. Aussi depuis une vingtaine d'années il s'est formé au Mexique des écrivains, des poètes, des historiens qui jouissent d'une réputation méritée. Les beaux-arts sont même cultivés avec succès.

Loin de s'éteindre, la population des indigènes va en augmentant, surtout depuis un siècle. A une grande force musculaire ils joignent l'avantage de n'être presque sujets à aucune difformité. Ils atteignent généralement, surtout les femmes, un âge assez avancé. Leur tête ne grisonne jamais, et ils conservent toutes leurs forces jusqu'à la mort. Ils se divisent en Indiens tributaires et en Indiens Caciques : ceux-ci participent aux privilèges de la noblesse espagnole; mais il est difficile de distinguer par leur extérieur, leur habillement ou leurs manières, les nobles des roturiers; c'est la même grossièreté de mœurs, la même ignorance. Indolents par caractère, et plus encore par suite de leur situation politique, les Indiens ne vivent qu'au jour le jour, et sont généralement misérables; on trouve néanmoins parmi eux quelques familles dont la fortune paraît colossale. Cependant les lois actuelles, généralement douces et humaines, leur assurent le fruit de leurs fatigues et pleine liberté pour la vente de leurs productions. Ils sont exempts de tout impôt direct, et uniquement sujets à un tribut de capitation que payent les Indiens mâles depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de cinquante. Mais si la législation paraît favoriser les indigènes sous le rapport des impôts, d'un autre côté elle les a privés des droits les plus importants dont jouissent les autres citoyens. Dans un siècle où l'on discuta formellement si les

Indiens étaient des êtres raisonnables, on crut leur accorder un bienfait en les traitant comme des mineurs, en les mettant à perpétuité sous la tutelle des blancs, en déclarant nuls tout acte signé par un natif de la race cuivrée et toute obligation qu'il contractait au-dessus de la valeur de 15 francs. Ces lois, maintenues dans toute leur rigueur, élèvent des barrières insurmontables entre les Indiens et les autres castes. L'Indien mexicain est grave, mélancolique, taciturne, aussi longtemps que les liqueurs enivrantes n'ont pas agi sur lui : cette gravité est surtout remarquable dans les enfants. Il aime à mettre du mystérieux dans ses notions les plus indifférentes ; aucune passion ne se peint dans ses traits. Toujours sombre, il présente quelque chose d'effrayant lorsqu'il passe tout à coup du repos absolu à une agitation violente et effrénée. L'énergie de son caractère dégénère habituellement en dureté. Il tient avec une opiniâtreté extrême à ses habitudes, à ses mœurs, à ses opinions : l'introduction du christianisme n'a produit d'autre effet sur lui que de substituer des cérémonies nouvelles, symboles d'une religion douce et humaine, aux cérémonies d'un culte sanguinaire. Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et pour l'art de sculpter en pierre et en bois. Ils montrent beaucoup d'aptitude pour l'exercice des arts d'imitation ; ils en déploient une plus grande encore pour les arts purement mécaniques. Lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité à apprendre, un esprit juste, une logique naturelle ; mais il ne manifeste pas cette mobilité d'imagination, ce coloris du sentiment, cet art de créer et de produire qui caractérisent les peuples de l'Europe et plusieurs tribus de nègres africains. La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaieté qui les caractérise. Leur chant est lugubre. Les femmes déploient plus de vivacité que les hommes ; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel leur sexe est condamné chez la plupart des peuples où la civilisation est encore imparfaite. Elles ne prennent point part à la danse ; elles y assistent pour présenter aux danseurs des boissons fermentées qu'elles ont préparées. Les Indiens ont aussi conservé le même goût pour les fleurs que Cortez leur trouvait de son temps.

Les Indiens chasseurs, tels que les *Mecos*, les *Apaches*, les *Li-panis*, que l'on embrasse sous la dénomination d'*Indios bravos*, et dont les hordes infestent les frontières du Mexique, annoncent plus de mobilité d'esprit, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs : quelques peuplades ont même des langues dont le mécanisme paraît prouver une ancienne civilisation.

Les *castes de sang mêlé*, provenant du mélange des races pures, constituent une masse presque aussi considérable que les indigènes. Le fils d'un blanc, né Européen ou créole, et d'une indigène à teint cuivré, est appelé *métis*. Sa couleur est presque d'un blanc parfait ; sa peau est d'une transparence particulière ; le peu de barbe, la petitesse des mains et des pieds, une certaine obliquité des yeux, annoncent surtout le mélange du sang indien. Si un métis s'allie à un blanc, la seconde génération qui en résulte ne diffère presque plus de la race européenne. Les métis composent vraisemblablement les sept huitièmes de la totalité des castes de sang mêlé. Ils sont réputés d'un caractère plus doux que les *mulâtres*, fils de blancs et de négresses, qui se distinguent par la violence de leurs passions et par une singulière volubilité de langue. Les descendants de nègres et d'Indiennes portent le nom bizarre de *chinos* ;

on les appelle aussi *zambos*. Aujourd'hui cette dernière dénomination est principalement restreinte aux descendants d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une china. Du mélange d'un blanc avec une mulâtresse provient la caste des *quarterons*. Lorsqu'une quarteronne épouse un Européen ou un créole, ses enfants portent le nom de *quinterons*. Une nouvelle alliance avec la race blanche fait tellement perdre le reste de la couleur que l'enfant d'un blanc et d'une quinteronne est tout à fait blanc. Le plus ou moins de sang européen, et la peau plus ou moins claire, décident de la considération dont l'homme de couleur doit jouir dans la société, et de l'opinion qu'il a de lui-même. Parmi les *métis* et les *mulâtres*, il y a beaucoup d'individus qui, par leur couleur, leur physionomie et leur intelligence, pourraient se confondre avec les Espagnols, mais les préjugés les tiennent dans l'avilissement et le mépris. Doués d'un caractère énergique et ardent, ils vivent dans un état constant d'irritation contre les blancs, et le ressentiment les porte fréquemment à la vengeance.

Il paraît que dans le Mexique il n'y a pas 6,000 nègres, et tout au plus 9 à 10,000 esclaves. Ces esclaves sont des prisonniers faits dans la petite guerre, qui est presque continuelle sur les frontières du nord-est et du nord; ils sont, la plupart, de la nation des Mecos ou Apaches.

Les langues parlées dans la vaste étendue du Mexique sont au nombre de plus de vingt, et ne sont en partie connues que de nom. Les créoles et la plus grande partie des races mixtes se servent de la langue espagnole. Parmi les dialectes indigènes, la langue *aztèque* ou mexicaine est la plus répandue; elle s'étend aujourd'hui depuis le 37° degré jusque vers le lac de Nicaragua; mais les domaines de plusieurs autres langues sont comme enclavés dans le sien. Les Toltèques, les Chichimèques (dont les habitants de Tlascala descendent), les Acolhués et les Nahuatlèques parlaient tous la même langue que les Aztèques. La répétition des syllabes *tli*, *tla*, *il*, *atl*, jointe à la longueur des mots, qui vont jusqu'à onze syllabes, doit rendre cette langue peu agréable à l'oreille; mais la complication et la richesse de ses formes grammaticales prouvent la haute intelligence de ceux qui l'ont inventée ou régularisée. La langue *otomite*, parlée dans le Michoacan et dans le Xalisco, est une langue mère, monosyllabique comme le chinois, par conséquent entièrement différente de la mexicaine, et qui semble avoir été très-répandue. Il paraît qu'en avançant au sud de Mexico les langues indigènes, indépendantes de celle des Aztèques, deviennent extrêmement nombreuses. Les États de la Puebla et d'Oaxaca nous en offrent un grand nombre plus ou moins connues. La langue *maya*, dominante dans l'Yucatan, paraît renfermer des mots finnois et algonquins; elle est monosyllabique comme les plus anciennes de l'Asie orientale, mais elle leur est supérieure par ses combinaisons grammaticales.

§ IV. HISTOIRE. — On sait que, lorsque les Espagnols découvrirent le Mexique, ce pays formait un grand empire qui était parvenu à un état de civilisation très-avancé. Les Mexicains avaient une connaissance presque exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle de 104 ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Égyptiens. Les Toltèques et les Aztèques, qui parurent dans la Nouvelle-Espagne au septième et au douzième siècle, dressaient la carte géographique du pays parcouru, construisaient des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-exactement orientées. Leur système

de féodalité, leur hiérarchie civile et militaire se trouvent dès lors si compliqués, qu'il faut supposer une longue suite d'événements politiques pour que l'enchaînement singulier des autorités, de la noblesse et du clergé ait pu s'établir, et pour qu'une petite portion du peuple, esclave elle-même du sultan mexicain, ait pu subjuguier la grande masse de la nation. De petites peuplades, lassées de la tyrannie, s'étaient donné des constitutions républicaines qui ne peuvent se former qu'après de longs orages populaires, et dont l'existence n'indique point une civilisation très-récente. Mais d'où leur est-elle venue? où est-elle née? qui instruisit les Indiens du Mexique? la civilisation mexicaine est-elle autochthone? C'est un problème qui est resté insoluble. Quoi qu'il en soit, les Espagnols eurent connaissance dès l'an 1507 des peuples qui habitaient le Yucatan. Un de leurs chefs, Grivalja, reconnut l'année suivante la côte orientale du Mexique, et ses récits engagèrent Vélasquez, gouverneur de Cuba, à envoyer Fernand Cortez à la conquête des pays qui venaient d'être récemment découverts. Le héros castillan débarqua le 21 avril 1519 au lieu où se trouve aujourd'hui la Vera-Cruz. Personne n'ignore l'histoire de cette conquête merveilleuse entreprise avec une poignée d'hommes, ce qu'il fallut à Fernand Cortez de bravoure, d'astuce, d'efforts opiniâtres pour entrer à Mexico, et les moyens atroces qu'il employa pour s'y maintenir. On sait que l'empire de Montézuma ne put être conquis que par la dévastation du pays et l'extermination des habitants. Vingt ans après l'arrivée des Européens, le Mexique était érigé en vice-royauté sous le nom de Nouvelle-Espagne, et il fut ainsi gouverné pendant près de trois siècles. Longtemps les indigènes seuls eurent à gémir de la tyrannie espagnole; mais bientôt les colons eux-mêmes eurent à supporter de la part de la métropole toutes les entraves qu'un gouvernement ombrageux crut devoir mettre au développement intellectuel et commercial. Tout le commerce était aux mains des Espagnols. L'introduction de la littérature et des arts de l'Europe fut prohibée; et, pour assurer le débit des produits de l'Espagne, on défendit aux colons, sous des peines atroces, de cultiver l'olivier, la vigne, le lin, le chanvre et le safran. Tel était l'état déplorable de cette importante colonie lorsque Napoléon envahit l'Espagne en 1808, et plaça sur le trône un de ses frères. Le Mexique songea à profiter du détronement des Bourbons pour changer son gouvernement et même reprendre son indépendance. Des révoltes partielles eurent lieu de 1810 à 1820, mais qui furent apaisées. A cette dernière époque, le général Iturbide profita de la révolution qui rétablissait en Espagne la constitution des Cortès pour publier un manifeste par lequel le Mexique était déclaré empire constitutionnel, indépendant de l'Espagne, mais sous le sceptre de Ferdinand VII. Le gouvernement espagnol ayant refusé de reconnaître ce changement, le congrès mexicain proclama le général Iturbide empereur du Mexique (18 mai 1822). Ce choix n'avait point été unanime; un parti nombreux, à la tête duquel étaient Santa-Anna et Guadalupe-Vitoria, prit les armes contre le nouveau souverain, et pendant que celui-ci se faisait couronner, les insurgés proclamaient la république. Après une lutte sanglante, Iturbide abdiqua en 1823 et partit pour l'Europe. Un nouveau congrès fut convoqué au commencement de 1824, et adopta une organisation modelée sur celle de la confédération anglo-américaine: le pays prit le nom d'*États-Unis mexicains*. Le général Guadalupe-Vitoria fut nommé président. Cette nomination excita parmi ses nombreux concurrents une rivalité qui

a été l'origine des dissensions politiques qui agitent le Mexique depuis trente ans. Deux partis se formèrent, et sous d'autres noms ce sont les mêmes qui sont encore en présence, l'un voulant la république fédérative, l'autre la république unitaire. Leurs luttes continuelles entretiennent le pays dans la situation la plus déplorable. Les révolutions, les émeutes, les exécutions se succèdent sans interruption, tandis que des guerres extérieures amoindrissent le territoire ou obèrent les finances. Les deux partis ont tour à tour occupé le pouvoir, mais dans ces derniers temps le général Santa-Anna avait réussi à les dominer l'un et l'autre en se faisant nommer dictateur, puis président à vie, avec le droit de désigner son successeur. Sa chute, qui date du mois d'août 1855, a réveillé toutes les ambitions que sa tyrannie avait pu étouffer quelque temps. Aujourd'hui, la situation du Mexique est des plus tristes; en 1835, il a perdu le Texas, qui a été annexé à l'Union anglo-américaine dix ans après; en 1838, il a subi de la part de la France une guerre courte et humiliante; en 1846, il a vu son territoire et sa capitale envahis par les États-Unis, et n'a obtenu la paix qu'au moyen de la cession de la haute Californie et du Nouveau-Mexique; enfin en 1853, un nouveau traité a rectifié sa frontière septentrionale à l'avantage des États-Unis, qui ont payé 10 millions de piastres un vaste territoire formant la partie septentrionale des États de Sonora et de Chihuahua. Le Mexique, tout occupé de ses querelles intérieures, semble désormais incapable de s'opposer aux envahissements des États-Unis, qui convoitent ses riches provinces septentrionales; aux menées de l'Angleterre, qui tente de soulever le Yucatan; enfin aux attaques, soit des peuplades indiennes, qui insultent ses frontières, soit de hardis flibustiers, qui regardent la conquête de Fernand Cortez comme une proie abandonnée au premier venu. La race hispano-américaine, si grande au seizième siècle, semble expier aujourd'hui les crimes dont fut accompagnée sa grandeur. Il y a quarante ans que le premier cri d'indépendance a été poussé presque en même temps au Mexique, à Caracas, à Buenos-Ayres; voilà trente ans que la domination espagnole a définitivement cessé, et cependant toutes ces républiques semblent moins avancées que le premier jour. « On dirait que ces nations maudites sont vouées aux plus irrémédiables convulsions; elles s'agitent sans marcher; leurs révolutions sont sans issue, leurs instants de trêve sans durée et sans profit. Au fond de ce désordre chronique, au lieu de la fermentation de la vie, il n'y a qu'un travail gigantesque de décomposition que chaque crise accélère, et qui semble rapprocher le moment où la race conquise et opprimée reprendra à son tour le dessus, à moins qu'une nouvelle nation envahissante, telle que celle des Anglo-Américains, ne vienne féconder ces belles contrées devenues inutiles en les mains d'un peuple abâtardi¹. »

§ V. GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION. — Par suite des désordres qui agitent le Mexique, on ne peut dire exactement quelle est sa constitution, et nous nous contenterons de résumer les principales dispositions de l'acte constitutionnel de 1824.

Les États-Unis mexicains forment une république démocratique et fédérative. Le pouvoir législatif est confié à un congrès général composé de la chambre des députés et du sénat. Le nombre des représentants varie suivant la population de chaque État. Comme aux États-Unis, l'élection est soumise à certaines conditions d'âge, de rési-

¹ *Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, 1854, page 772.

dence, etc. Le sénat se compose de deux sénateurs par chaque État distinct. Le suffrage est universel, mais au second degré. Le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour quatre ans, et qui ne peut être réélu qu'après un intervalle de quatre autres années. Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême, dans les tribunaux d'arrondissement et dans les audiences de district. La cour suprême, qui est élective, se compose de 11 membres et d'un procureur général. La religion catholique est la seule religion de l'État; les autres ne sont que tolérées. Chaque État a son gouvernement particulier, ainsi que ses trois pouvoirs distincts.

La confédération mexicaine se compose aujourd'hui de 22 États, du district fédéral de Mexico et de 6 territoires ou provinces n'ayant pas d'administration intérieure indépendante.

L'armée mexicaine doit être composée de 26,300 hommes de troupes permanentes, savoir : infanterie, 15,800; cavalerie, 4,000; artillerie, 5,300; sapeurs, 1,200; et de 65,000 hommes de milices, savoir : infanterie, 52,000; cavalerie, 12,300; artillerie, 700 hommes; soit au total général, 91,300 hommes. La marine mexicaine se compose de 9 petits bâtiments portant ensemble 35 canons et 300 hommes d'équipage.

Les revenus de l'État s'élèvent en moyenne à 7 ou 8 millions de piastres, et proviennent des droits de douane, des droits d'extraction et de circulation des métaux précieux, du contingent des États, de la loterie, de la ferme des tabacs, du papier timbré, etc. Les dépenses s'élèvent à 12, 13 et 14 millions de piastres chaque année, de telle sorte que le déficit annuel est de 4 à 6 millions au moins. Le service de la dette absorbe la presque totalité des ressources du gouvernement, dont les embarras sont encore augmentés par la mauvaise organisation des finances, les malversations, le pillage et la non-rentree des impôts. En 1854, la dette de l'État était de 638,400,000 francs, savoir : dette intérieure, 232,600,000 francs; dette extérieure, 384,100,000 francs; dette flottante ou non réglée, 21,700,000 francs.

§ VI. AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE. — L'agriculture, l'industrie et le commerce sont au Mexique dans l'état le plus déplorable. La guerre civile, la paresse naturelle des habitants, leur orgueil ou leurs préjugés, tout met obstacle au développement de la prospérité. Les principaux produits agricoles, c'est-à-dire le maïs, le froment et les haricots, excèdent de beaucoup la consommation, mais il n'en est exporté qu'en très-petite quantité. La récolte du cacao est inférieure de moitié aux besoins du pays; il en est de même pour le café, bien que cette plante vienne pour ainsi dire naturellement au Mexique. L'élève des abeilles commence à se répandre, mais le mûrier et le lin sont négligés. Les récoltes de coton ne peuvent alimenter le nombre très-restreint des fabriques mexicaines, et le pays en reçoit annuellement environ 5 millions de kilogrammes de l'étranger. La culture de la cochenille, quoique fort négligée, donne environ 400,000 kilogrammes, qui sont presque entièrement exportés.

Le Mexique ne connaissait autrefois qu'une seule industrie, l'exploitation des mines d'argent. La guerre civile a fait suspendre les travaux sur un grand nombre de points. Cependant on peut encore estimer le rendement moyen des mines mexicaines à 150 millions de francs, sur lequel le gouvernement perçoit un droit de 1 pour 100. Les mines d'or produisaient autrefois à peine une dizaine de millions, mais la découverte de

nouveaux gisements dans la Sonora et la basse Californie a dû beaucoup augmenter cette somme. On a découvert des mines de mercure dans ces deux provinces. Le fer, le cuivre, l'étain, le plomb, se recueillent pour ainsi dire à la surface de la terre, mais leur extraction sera longtemps encore négligée pour celle de l'or et de l'argent¹. Le Mexique a environ 60 manufactures de tissus de coton, la plupart à Mexico, et surtout à la Puebla. Il existe aussi des fabriques de tissus de laine (les manteaux mexicains jouissent d'une grande réputation), des fabriques de papiers, principalement de papiers à cigarette, de papiers à enveloppes. Ces derniers, fabriqués avec des feuilles de l'agave, offrent la consistance et la ténacité de plaques de fer-blanc. Quelques verreries existent aussi à la Puebla et à Mexico.

On comprend qu'avec d'aussi faibles moyens d'échanges le commerce du Mexique ne puisse se développer. Il est, d'ailleurs, assez difficile d'en apprécier l'importance, à cause de l'immense contrebande qui se fait par les 2,000 kilomètres de frontières que gardent 400 douaniers. D'ailleurs, le gouvernement n'a pas encore publié de documents d'ensemble sur ce sujet. Cependant on sera encore au-dessus de la vérité en évaluant le commerce général à 200 millions de francs, dont 75 à l'importation, qui consiste en objets manufacturés de toute espèce, et 125 à l'exportation. Dans ce dernier chiffre, on ne peut compter que pour 25 millions les produits indigènes : cochenille, indigo, nacre, peaux, cuivre, vanille, salsepareille et jalap, bois de teinture dits de campêche, et quelques pieds d'acajou. Les 100 autres millions exportés consistent en métaux précieux. La navigation générale en 1851 était représentée par 839 navires jaugeant 256,760 tonneaux, qui se répartissaient de la manière suivante entre les différents ports du pays :

Vera-Cruz . . .	176 navires.	28,000 tonneaux.	Manzanillo . . .	10 navires.	1,400 tonneaux.
Tampico . . .	75 —	7,700 —	San-Blas . . .	74 —	30,320 —
Campêche . . .	49 —	7,000 —	Mazatlan . . .	139 —	36,800 —
Sisal	32 —	4,300 —	Altata	5 —	1,200 —
Tabasco	37 —	3,700 —	Guaymas . . .	37 —	4,800 —
Acapulco . . .	205 —	131,300 —			

La France a une part assez importante dans le commerce du Mexique ; elle y entre pour 25 millions, dont 5 à l'importation, et pour 70 navires jaugeant 16,000 tonneaux. A la même époque, le Mexique ne possédait que 50 bâtiments de commerce.

§ VII. DESCRIPTION DES ÉTATS. — BASSE CALIFORNIE, SONORA ET CINALOA. — Nous allons passer à la description particulière des États du Mexique en commençant par ceux qui avoisinent la frontière de l'Union, et sans tenir compte de la différence politique entre les États et les territoires :

1° *Territoire de la basse Californie.* La péninsule de Californie, appelée aussi vieille ou basse Californie, est entourée par l'Océan du sud à l'ouest, et par le golfe de Californie, appelé aussi mer Vermeille, à l'ouest ; une ligne conventionnelle, tirée de San-Diego au confluent du Gila avec le Colorado, fixe vers le nord la limite politique des deux Californies. Elle se termine par le cap San-Lucas. Sa largeur moyenne d'une mer à l'autre est de 80 kilomètres, sa longueur de 1,150. C'est un long plateau d'ori-

¹ De 1531 à 1852, il a été monnayé au Mexique ou travaillé en objets précieux pour une valeur de 19,236,000,000 de francs ; on en a exporté pour 18,630 millions ; il est donc resté au Mexique environ 600 millions, tant en monnaies qu'en bijoux, ornements d'église, etc.

gine volcanique, dont les escarpements dessinent toutes les sinuosités des côtes, et qui s'abaisse graduellement en s'approchant du cap San-Lucas. On doit considérer ce plateau ou cette chaîne comme la continuation des montagnes qui bordent toute la côte du Pacifique, et que nous avons décrites sous les noms de *chaîne de la Côte*, *chaîne Cascade*, etc. « L'aspect général du pays est horrible, dit un voyageur; l'imagination ne saurait rien concevoir de plus nu et de plus désolé. Il y a manque complet d'eau et de végétation; on ne voit que des mangliers et quelques arbustes épineux, tels que les cactus, les agaves et quelques acacias. » Toutefois, les montagnes présentent un peu de verdure, et l'on y rencontre des forêts où dominent les chênes, les ilex, les lièges, les pins, le bois de fer, l'ébénier, le vernis copal, l'arbre à goudron, et le *palo de la flecha*, qui fournit un suc empoisonné. Le rivage, généralement très-bas, est formé par du sable et des terrains calcaires impropres à la culture. Dans les endroits rares où se trouve de l'eau et de la terre végétale, les fruits et les blés se multiplient d'une manière étonnante; la vigne y donne un vin généreux semblable à celui des Canaries. Le manioc, la canne à sucre, l'indigotier, le tabac et plusieurs plantes tinctoriales y réussissent également avec quelques soins. On y trouve le moufflon, espèce de mouton extrêmement gros et excellent à manger; sa laine est très-facile à filer. On nomme beaucoup d'autres quadrupèdes sauvages, ainsi qu'une grande variété d'oiseaux et de beaux coquillages. Sur les côtes on pêche la tortue qui produit l'écaille, et la coquille appelée avicule perlière qui fournit des perles souvent fort grosses, mais peu recherchées. A 56 kilomètres de Loreto, on a découvert deux mines d'argent que l'on croit assez productives; et, depuis peu, on exploite de riches mines de mercure et d'or. Il y a dans l'intérieur des plaines couvertes d'un beau sel en cristaux. Une montagne située près de Molejé fournit du blanc de plomb natif. On y trouve également des matériaux excellents pour la construction, pierres, marbres, gypse, etc. Ce dernier se rencontre en plaques stratifiées et diaphanes, dont les missionnaires se servaient en guise de vitraux. Le cristal de roche, le soufre, le nitrate de potasse, le sel de soude complètent à peu près la nomenclature des richesses minérales aujourd'hui connues.

Le climat de la Californie est en général très-chaud et très-sec. Le ciel, d'un bleu foncé, ne se couvre presque jamais de nuages. L'été est la saison des pluies : alors le pays désolé par la sécheresse voit se former des orages violents accompagnés de trombes d'eau, auxquels succèdent des coups de vent terribles. Depuis que les missions de la Vieille-Californie sont en décadence, la population est réduite à 12,000 individus, dispersés sur une étendue égale à celle de l'Angleterre, et qui est divisée en trois districts : Saint-Vincent, Loreto et la Paz. *Loreto* est une petite bourgade de 1,200 habitants; *la Paz*, petit port ouvert au cabotage, est la capitale de la Californie, et n'a que 500 habitants. Les indigènes de la Vieille-Californie étaient, avant l'arrivée des missionnaires, au dernier degré d'abrutissement. Les jésuites parvinrent à les convertir et leur apprirent à bâtir des maisons et à cultiver quelques terres. Les franciscains succédèrent aux jésuites dans ces missions, mais avec moins de succès, surtout depuis la révolution mexicaine, et aujourd'hui ces humbles établissements que dirigent des dominicains sont en décadence. Les *Péruques*, les *Guaicoures* et les *Lagmones* sont les principales tribus.

2° *États de Sonora et de Cinaloa*. Ces États, aujourd'hui séparés, mais qui faisaient autrefois partie d'une même intendance, s'étendent le long du golfe de Californie. Depuis la rivière Bayma, qui les sépare de Xalisco, jusqu'aux déserts du Nouveau-Mexique, la rivière del Fuerte forme la limite des deux provinces qui s'étendent à l'est jusqu'aux contre-forts de la Sierra-Madre. Le climat de ces régions est très-doux et très-salubre. L'intérieur offre à l'agriculture des vallées d'une grande fertilité, arrosées par de nombreux cours d'eau, dont plusieurs sont assez considérables. Le sol donne ou peut donner toutes les productions des zones torrides et tempérées; la culture des céréales, surtout du maïs, y est assez développée. Les immenses prairies nourrissaient des troupes de chevaux et de bœufs à demi sauvages, mais les Indiens en ont détruit une grande partie. La principale source de richesse de cette contrée consiste dans ses mines d'or, d'argent et de mercure. Les flancs de la Sierra-Madre recèlent encore d'autres richesses métallurgiques, mais elles sont peu recherchées; on n'exploite même que les placers qui n'exigent pas de lavage.

Les deux provinces de Sonora et de Cinaloa ont peu de villes importantes. Dans la première on cite : *Hermosillo*, sur la Sonora, bâtie au milieu d'une plaine délicieuse, et qui renferme 8,000 habitants; elle est entourée des plus riches gisements aurifères du Mexique; le métal se rencontre partout dans les terrains d'alluvion, dans les ravins à la suite des pluies, et toujours à la surface du sol ou à une petite profondeur. *Arispe*, avec 7 à 8,000 habitants, est importante par le voisinage des mines d'or de *Quitovac* et de *Sonoitac*, découvertes en 1836, et qui pendant trois ans donnèrent 200 onces d'or par jour; les attaques continuelles des Indiens *Papagos* en rendent l'exploitation difficile. *Sonora* est remarquable par son évêché et ses mines d'argent. *Alamo* ou *rio Mayo* a aussi des mines d'argent. *Guaymas* est le principal port de la Sonora et, dit-on, le meilleur du Mexique; il est situé sur le golfe de Californie, à l'embouchure d'une petite rivière et peut avoir 2,000 habitants. Il exporte quelques céréales. *Ures*, sur la Sonora, renferme 7,000 habitants et est la capitale de la province. Dans le Cinaloa, on trouve *Culiacan*, capitale de la province, avec 12,000 habitants; elle est célèbre dans l'histoire des Mexicains, comme le siège d'une ancienne monarchie. *Allata*, petit port à l'embouchure du rio Culiacan, se livre à un cabotage assez actif. *Villa del Fuerte*, appelée aussi *Montes-Claros*, sur la gauche du rio del Fuerte, renferme 8,000 habitants. *Mazatlan*, qui en a 10,000, a pris depuis quelques années une véritable importance: c'est aujourd'hui le port le plus fréquenté de la côte nord-ouest du Mexique. Son mouillage est pourtant mauvais, et pendant six mois de l'année, de mai à novembre, on est exposé à des coups de vent terribles; la côte est aussi très-malsaine pendant cette saison: on y éprouve des chaleurs excessives qui amènent des fièvres dangereuses. Le commerce d'importation de Mazatlan s'élève à 10 millions de francs; la France figure dans ce chiffre pour un cinquième. Les exportations consistent en nacre, bois de teinture, cuirs, salés et métaux précieux.

Dans les États que nous venons de parcourir, on distingue plusieurs tribus indiennes. Les *Apaches*, réunis aux *Gilenos* et aux *Axuas*, parcourent le pays qui s'étend des montagnes Noires aux frontières du Cohahuila; on les désigne sous le nom de *Papagos*, et ils ont acquis une grande réputation de courage et de férocité. C'était un peuple autrefois nombreux, mais que les dernières guerres ont beaucoup réduit.

Les *Cérès* ou *Séris* habitent l'île de Tiburon, la côte de Tépoca et le *Pueblo de los Cérès*, près de Pitis; on n'en évalue pas le nombre à plus de 4,000. Les *Opatas*, qui comprennent 20,000 individus, habitent la portion la plus fertile de la Sonora. Ils sont à demi civilisés, cultivent les céréales, parlent espagnol, ont parmi eux des poètes et des musiciens, et passent pour très-braves. Ils sont les ennemis nés des Papagos, et ont été d'un grand secours au Mexique contre ces tribus. Les *Mayos* habitent les rives du rio Mayo, et les *Yaquis* les bords de la rivière qui porte leur nom; mais ils sont dispersés sur toute la surface de la contrée. Ce sont les plus industrieux de tous les Indiens de la province. On évalue ces deux peuplades à 40,000 individus. Le père Zuniga les représente comme doux, paisibles et laborieux, aimant les fêtes et ayant conservé la danse *tutuli gamuchi*, dans laquelle ils changent de femme en se cédant mutuellement tous leurs droits conjugaux. Ils ont souvent pris les armes, notamment en 1735, 1815 et 1832. Les *Pimas*, répandus dans toute la Sonora, sont inoffensifs, mais ils ne sont point doués de l'esprit entreprenant ni du caractère laborieux des Yaquis. Les *Tarumaras* vivent dans les villages du Mulatos; ils sont au nombre d'environ 5,000.

3^e *États de Chihuahua et de Durango.* La grande chaîne qui fait le dos du Mexique traverse dans toute sa longueur l'ancienne province appelée la Nouvelle-Biscaye ou l'intendance de Durango, qui forme aujourd'hui les États de Durango et de Chihuahua. Toute la partie orientale du Chihuahua est occupée par un immense plateau, mélange de prairies et de plaines sablonneuses, que parcourent quelques rivières qui vont se perdre dans des lacs sans écoulement. On peut citer le *Carmen*, qui tombe dans le lac Patos; la *Santa-Maria*, qui forme le lac los Medanos; la rivière *Casas-Grandes*, qui tombe dans le lac Guzman: toutes coulent vers le nord dans une direction à peu près parallèle, de même que le rio Conchos, qui arrive cependant au rio del Norte après avoir arrosé la moitié du Chihuahua. L'État de Durango n'a pas de cours d'eau importants. Les montagnes de la Sierra-Madre renferment d'importantes richesses métalliques; les mines d'argent y sont nombreuses; celles qui se trouvent entre les rios Santa-Maria et Casas-Grandes sont surtout renommées.

Chihuahua, capitale de l'État de ce nom, est située sur un petit affluent du Conchos et peuplée de 14,000 habitants. Sa principale église, l'une des plus belles du Mexique, le palais de l'État et la maison de ville ornent sa vaste place, qu'embellissent aussi de belles galeries et de riches magasins. Un grand aqueduc apporte l'eau au centre de la ville. Chihuahua est environnée de mines d'argent en pleine exploitation. Les autres villes sont: *Santa-Rosa*, importante par ses mines d'argent. *Carrizal*, non loin de sources thermales; *el Paso*, sur le rio del Norte, dans un pays délicieux où l'on récolte des vins excellents.

Durango, capitale de l'État du même nom, avec 22,000 habitants, est le siège d'un évêché. Son hôtel des monnaies doit son importance au produit des mines d'argent exploitées dans ses environs. Près de cette ville sont de vastes pâturages où l'on nourrit un grand nombre de bestiaux. Un peu au nord s'étend, sur le versant oriental de la Cordillère, une vallée inculte que l'on nomme *Bolson de Mapimi*, et où les Apaches et les Comanches poussent souvent leurs excursions. En 1838, on y découvrit une caverne renfermant plus de mille cadavres en parfait état de conservation.

assis sur le sol les mains croisées par-dessous les genoux. Leurs vêtements consistent en tuniques de dentelle travaillées et tissées d'une manière admirable, avec des bandes et des écharpes d'étoffes diverses et de couleurs variées, toutes d'un vif éclat. Les autres villes sont : *San-Juan del Rio*, avec 10,000 habitants ; *San-José del Parral*, *Nombre de Dios* et *San-Pedro de Botopilas*, célèbres par les mines qui les entourent.

Les habitants des États de Chihuahua et de Durango, toujours armés contre les Indiens, ont un caractère entreprenant et belliqueux. Les Comanches, les plus redoutables des indigènes, égalent les Bédouins dans la rapidité de leurs courses à cheval, et en ont toutes les habitudes pillardes et sanguinaires. Ils tuent leurs prisonniers et n'épargnent que les enfants.

4^e *État de Cohahuila*. C'est un pays couvert de montagnes et de forêts, arrosé par plusieurs cours d'eau qui se rendent dans le rio del Norte ; les principaux sont le Sabinas et le San-Juan. Il renferme aussi plusieurs lacs, dont le plus important est le *Mapini*. Les terres sont d'une grande fertilité, et produisent des céréales et d'excellents vins ; d'immenses pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes devenues à peu près sauvages. Les cerfs, les daims, les sangliers, les bisons et diverses espèces de gibier, y sont communs. Le poisson abonde dans les rivières et dans les lacs. Les forêts sont remplies d'abeilles. On exploite des mines d'argent près de Monte-Lovez et de Santa-Rosa. L'air y est salubre et le climat tempéré.

Les villes de cet État sont : *Monclova*, près de la source du Sabinas, avec 4 à 5,000 habitants, un hôpital et sept ou huit églises ; *Santa-Rosa*, qui est à peu près aussi peuplée ; *Parras*, connue par ses vignobles ; *Saltillo*, la ville la plus riche et la plus peuplée : c'est aussi la capitale de l'État, et elle renferme 20,000 habitants.

5^e *État du Nuevo-Leon*. Ce petit État est un pays riche en mines d'or, d'argent et de plomb, en sel gemme et en sources salées. Malgré sa fertilité, ses forêts remplies de bois de teinture et de construction, et ses immenses pâturages où paissent de grands troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes, il n'offre que des villes peu importantes. *Monterey*, sa capitale, située sur un petit affluent du rio San-Juan, est la ville la plus importante de cette partie du Mexique ; on lui donne 15,000 habitants ; c'est le siège d'un évêché et d'une cour de justice ; *Cardaréita* ne renferme que 800 familles ; *Linares* et *Pilon* sont encore moins peuplées. La population de ces petites cités est occupée de l'exploitation des mines. La partie occidentale est parcourue et souvent ravagée par les tribus nomades des Comanches.

6^e *État de Tamaulipas*. Cet État a pour capitale *Victoria* ou *Nuevo-Santander*, à 50 kilomètres de la mer, sur la rivière de son nom, et qui est célèbre par la défaite de l'armée espagnole envoyée pour reconquérir le Mexique, et qui fut obligée de capituler (1829). Elle serait importante sans une barre qui ne permet qu'à de faibles embarcations l'entrée de la rivière ; 6,000 habitants. *Tampico*, fondée en 1824, est une des villes les plus commerçantes du Mexique. Elle est située sur la rive gauche du Montézuma, dans la baie qu'il forme à son embouchure ; mais le port n'est accessible qu'à des bâtiments d'un faible tirant d'eau, à cause de la barre qui obstrue l'entrée du fleuve. Son commerce extérieur était évalué à 50 millions de francs pour 1854, dont 30 à l'importation, et consistant surtout en produits des manufactures françaises et

anglaises. Les exportations consistent en numéraire, cuirs, plantes médicinales. Au nord-ouest de Tampico s'élève, au milieu d'une vaste plaine, une montagne taillée si exactement en forme de pyramide, que les savants sont partagés sur la question de savoir si c'est un ouvrage de l'art plutôt que de la nature. Les autres villes sont : *Altamira*, petite ville déchue; *Soto la Marina*, petit port ouvert au cabotage, en face *Santillana*; *Matamoros*, sur le rio Grande, qui fait un commerce assez important en peaux, laine et numéraire.

7° *État de San-Luis Potosi*. C'est un pays montagneux vers l'ouest et marécageux vers le golfe du Mexique. Depuis les montagnes jusqu'à la mer on y éprouve les effets de trois climats différents. Près de la côte, où se trouvent les parties les plus malsaines, on cultive les fruits les plus délicieux du Mexique. Cet État, qui n'a été colonisé que pour l'exploitation de ses riches mines d'argent, possède des forêts qui suffisent au besoin de ses usines.

San-Luis Potosi (40,000 habitants) doit sa célébrité aux mines de ses environs, aujourd'hui peu productives; maintenant elle fait un grand commerce de bestiaux, de suif et de cuir. Cette ville, bien bâtie, est ornée de belles fontaines et de plusieurs édifices remarquables. *Guadalcazar*, près de la rive droite du Santander, est un bourg situé sur un territoire fertile où l'on exploite quelques filons d'argent. *Charcas* est une bourgade considérable où siège une direction des mines; mais l'exploitation la plus célèbre du pays est celle de *Catorce* : elle produisait encore il y a peu d'années pour la valeur de 18 à 20 millions de francs. *Tula*, peu peuplée, mais jolie, est située sur la rivière de ce nom; son église est un monument curieux. *Ramos* a des mines d'argent importantes.

8° *États de Zacatecas et d'Aguas Calientes*. L'État de Zacatecas, dont on a détaché une certaine portion de territoire qui forme l'État d'Aguas Calientes, est traversé du nord-ouest au sud-est par la sierra de Anahuac, dont les vallées nombreuses et les cimes élevées lui donnent une grande ressemblance avec la Suisse. Aucun des cours d'eau qui l'arrosent n'a d'importance, mais dans la région nord-ouest sont neuf lacs qui se couvrent d'efflorescences et de carbonate de soude. La siénite domine dans les montagnes, qui renferment de riches mines d'argent. Le pays abonde en sources thermales.

Zacatecas, chef-lieu de l'État, est situé sur un territoire célèbre par ses mines d'argent. Elle ne consiste qu'en une longue rue garnie de hautes maisons, derrière lesquelles se groupent les cabanes qui servent d'habitations aux mineurs. Ceux-ci, avec la population de la ville proprement dite, forment une masse de 25,000 individus. Zacatecas possède un collège et un hôtel des monnaies. A 5 kilomètres se trouve la magnifique église de Notre-Dame de Guadalupe. *Fresnillo*, à 45 kilomètres au nord de Zacatecas, fut florissante tant que dura l'exploitation de ses mines de cuivre et d'argent; cependant, s'il faut en croire un voyageur, cette ville, ainsi que celles de *Sombrerete*, de *Pino* et de *Nochistlan*, aurait atteint, depuis la reprise des travaux, une population de 14 à 18,000 âmes.

Aguas Calientes, chef-lieu du nouvel État de ce nom, doit sa dénomination à ses eaux thermales. C'est une ville de médiocre étendue, mais qui passe pour une des plus belles et des plus industrieuses du Mexique. Son climat délicieux et la fertilité de

son sol bien cultivé lui fournissent toutes les productions des deux mondes ; l'activité de ses habitants et les routes qui y aboutissent l'ont rendue le centre d'un grand commerce intérieur. Sa population paraît dépasser 20,000 âmes.

9° *État de Guadalajara ou de Xalisco*. Cet État s'étend le long de la côte du Pacifique sur les pentes occidentales de la Cordillère d'Anahuac. Près des bords de la mer s'étendent de vastes forêts qui fournissent de superbes bois de construction ; mais les habitants y sont exposés à un air chaud et malsain , tandis que l'intérieur du pays jouit d'un climat tempéré et favorable à la santé. Le rio Grande de San-lago traverse l'État de l'est à l'ouest ; il sort du lac Chapala en formant une cataracte très-pittoresque. Au nord-est du lac se trouve l'îlot de *Mascala*, refuge des patriotes pendant la guerre de l'indépendance.

Sur la rive gauche du rio Grande, s'élève *Guadalajara*, grande et belle ville dont la population est estimée à 63,000 âmes. Ses rues spacieuses et bien alignées sont bordées de belles maisons : elle a des places nombreuses, grandes et symétriques, des fontaines qu'alimente un aqueduc de 25 kilomètres de long. Elle possède une université qui ne le cède qu'à celle de Mexico, et c'est le siège d'un riche évêché. La cathédrale est un vaste édifice d'une architecture bizarre, mais remarquable par la profusion de ses ornements. Le magnifique couvent de Saint-François comprend dans son enceinte 5 églises, dont une rivalise de richesse avec la cathédrale. On cite encore le séminaire et l'hôtel des monnaies. *San-Blas*, à l'embouchure du rio Grande, dans le delta compris entre les deux bouches de ce fleuve, serait une ville importante par son port et son commerce, si l'insalubrité de l'air ne forçait les principaux habitants à se réfugier à quelques kilomètres de là, dans la charmante petite ville de *Tépic*. C'est à San-Blas qu'est établi l'arsenal maritime de l'Union mexicaine. *Tépic*, non loin de la mer, est située à peu de distance d'une montagne qui est surmontée d'un cône de granit en forme d'obélisque. Les autres villes sont : *Compostella*, dans un district abondant en maïs, en cocotiers et en bétail ; *Tonala*, qui fabrique de la faïence ; *la Purificacion*, dans un pays abondant en cochenille et sucre ; *Bolanos*, gros bourg aux environs duquel on exploitait de riches mines d'argent ; *Korula*, avec une église magnifique.

10° *Territoire de Colima*. Il comprend la vallée de ce nom , située au pied du volcan de Colima, haut de 4,000 mètres, et il est enclavé dans les États de Xalisco et de Michoacan. Le chef-lieu porte aussi le nom de *Colima* ; c'est une jolie ville qui renferme, dit-on, 4,000 habitants. Son principal commerce est celui du sel, que l'on exploite sur les côtes du grand Océan. On nomme encore *Manzanillo*, petit port au fond d'une baie sûre.

11° *États de Guanajuato et de Valladolid ou Michoacan*. Ces deux États formaient l'ancien royaume de *Michoacan*, qui fut indépendant de l'empire mexicain, et qui renferme des volcans, des eaux chaudes, des soufrières, des mines, des pics toujours blanchis de neige ; cependant c'est une des contrées les plus riantes et les plus fertiles qu'on puisse voir. De nombreux lacs, des forêts et des cascades en varient les sites. L'air est sain, excepté sur la côte, où les Indiens seuls résistent à la chaleur humide et étouffante. Les rois de Michoacan recevaient autrefois leurs principaux revenus en plumes rouges ; ils en faisaient fabriquer des tapis et autres objets.

A leurs funérailles, on immolait sept femmes nobles et un nombre immense d'esclaves, pour servir le défunt dans l'autre monde. Aujourd'hui ces Indiens se livrent aux travaux d'une industrie paisible.

L'État de Guanajuato est un pays riche en mines et fertile dans les parties qui peuvent être arrosées. *Guanajuato*, sa capitale, est située, à 1,700 mètres au-dessus de la mer, dans une vallée étroite à laquelle aboutissent les gorges qui mènent aux mines; elle est bien bâtie, mais ses rues sont montueuses et irrégulières. On y remarque de superbes églises, et on y compte près de 50,000 habitants. Les mines d'argent de Valencia, de Santa-Anita, de Rayas et de Mellado, etc., ont formé autour de cette ville, par leurs exploitations, comme autant de faubourgs dont plusieurs ont une nombreuse population et de beaux édifices. La mine de Valencia avait, en 1804, 514 mètres de profondeur; plus de 3,000 ouvriers y étaient employés; les frais d'exploitation s'élevaient à 5 millions de francs, et le produit net à 3 millions. Les troubles causés par la guerre de l'indépendance ont fait abandonner cette mine et celle de Rayas, que les eaux ont ensuite envahies; mais une compagnie anglaise est parvenue à reprendre les travaux.

Parmi les autres villes, nous citerons *Leon*, dont les rues bien alignées aboutissent à une place ornée de beaux portiques, d'une belle église et du palais du gouvernement; bâtie sur un sol fertile, elle fait un grand commerce en céréales. C'est l'entrepôt du riche district de *Baxio*, qui s'étend de Queretaro à Zelaya, et qui a été horriblement ensanglanté pendant la guerre de l'indépendance. Dans ses environs on trouve le fort *Sombrero*, bâti sur une montagne par les patriotes, et le boulevard de la révolution mexicaine; le fort de *los Remedios*, résidence du père Torrès, l'un des chefs les plus cruels de cette révolution; *Dolorès*, village où le curé Hidalgo donna le premier signal de l'appel aux armes. *Salamanca* est remarquable par la belle église du couvent des Augustins, et par la fertilité de son territoire; on lui donne 15,000 habitants. *Allende* ou *San-Miguel* fait un grand commerce de bétail, de peaux, de toiles de coton, d'armes blanches, de couteaux, et d'autres ouvrages d'acier fin. *Irapuato*, qui a 20,000 habitants, est située entre Guanajuato et Salamanca; elle possède un couvent d'une architecture élégante. *El Jarral*, gros village peuplé d'environ 3,000 habitants, renferme un château qui appartient au marquis El Jarral, regardé comme le plus grand propriétaire foncier du Mexique et peut-être du monde entier; on évalue la superficie de ses propriétés à plus de 100,000 kilomètres carrés, où paissent 3 millions de têtes de bétail.

L'État de Michoacan, séparé au sud par la Mescal de l'État de Guerrero, s'étend au nord jusqu'au rio Grande de Lerma. Dans sa partie occidentale sont les volcans de *Jorullo*, dont nous avons déjà parlé. *Morelia* ou *Valladolid* (25,000 habitants) est la capitale de l'État et occupe l'emplacement de l'ancienne Michoacan: on y jouit d'un climat délicieux. Son séminaire est l'un des plus fréquentés de la Confédération. *Pascuaro* (6,000 âmes) s'élève au bord d'un lac pittoresque auquel elle donne son nom; elle conserve les cendres de Vasco de Quiroga, son premier évêque, mort en 1556, et dont la mémoire est en vénération dans le pays, parce qu'il fut le bienfaiteur des Tarasques, peuple indigène qu'il civilisa. La petite ville de *Tzintzontzan*, sur les rivages pittoresques du lac de Pascuaro, a été la capitale du royaume de

Michoacan. Elle était célèbre pour les ouvrages en plumes que savaient fabriquer ses habitants. *Tlalpuzahua* (4,000 âmes) est le chef-lieu d'un riche district de mines. Cette ville est située au pied et sur la pointe escarpée du Cerro de Gallo. Son église est un fort bel édifice, et ses environs sont très-peuplés. A 1 kilomètre s'élève l'église de Nuestra-Señora del Carmen. *Orilla*, à l'embouchure de la Mescala est le seul port de l'État.

12° *État de Mexico et district fédéral*. L'État de Mexico, dans lequel est enclavé le district fédéral, faisait autrefois partie de l'intendance de Mexico, dont on a formé trois États : Mexico, Queretaro et Guerrero. La partie orientale de cette intendance est située sur le plateau; elle offre plusieurs bassins de figure ronde, au centre desquels se trouvent des lacs, aujourd'hui rétrécis, mais dont les eaux paraissent avoir rempli autrefois ces bassins. Desséché et privé de ses bois, ce plateau souffre à la fois de l'aridité et des inondations subites nées de la fonte des neiges. La température n'y est pas aussi chaude qu'en Espagne; c'est un printemps perpétuel. Les montagnes qui l'entourent sont fertiles en cèdres et autres arbres de haute futaie, et riches en gommés, drogues, sels, productions métalliques, marbres et pierres précieuses. Le plat pays est couvert toute l'année de fruits⁸, de lin, de chanvre, de coton, de tabac, d'anis, de sucre et de cochenille, dont on fait un grand commerce. Outre les nombreux volcans dont nous avons déjà parlé, on rencontre quelques curiosités naturelles : l'une des plus remarquables est le *Ponte Dios* ou le Pont de Dieu : c'est un rocher sous lequel l'eau s'est creusé un canal; il est à environ 160 kilomètres au sud-est de Mexico, sur la profonde rivière appelée Aque-toyague; on y passe comme sur un grand chemin. Plusieurs cataractes offrent des aspects romantiques. La grande caverne de Dante, traversée par une rivière; les orgues porphyriques d'Actopan et beaucoup d'autres objets singuliers, frappent le voyageur dans cette région montagneuse, où l'on traverse les rivières écumeuses sur des ponts formés de fruits de la *crescentia pinnata*, liés ensemble avec des cordes d'agave.

Les États de Mexico et de Queretaro occupent la vallée proprement dite de Mexico. Celle-ci a la forme d'un bassin ovale, dont le fond est généralement élevé de 2,200 mètres au-dessus de la mer, et qui est entouré d'un mur circulaire de montagnes porphyriques, lesquelles s'élèvent sur le dos même du plateau mexicain. Ce bassin reçoit et absorbe toute l'humidité de la muraille montagneuse qui l'environne; aucune rivière n'en sort, si ce n'est le petit ruisseau de Tequisquiac, qui va se jeter dans le rio de Tula; en revanche, quatre lacs principaux occupent le fond de la vallée et couvrent une superficie de plus de 320 kilomètres carrés : ce sont ceux de *Xochimilco*, *San-Christobal*, *Zumpango* et *Tezcuco*, le plus grand de tous. Ces quatre lacs s'élèvent par étages à mesure qu'ils s'éloignent du centre de la vallée, et reçoivent six à sept rivières, dont la plus considérable est le rio Guantitlan. A une époque antérieure, ils menaçaient toujours la capitale et la vallée d'inondations désastreuses, et même aujourd'hui que d'immenses travaux d'écoulement ont été réalisés, Mexico demeure encore très-exposée à ce fléau. Au nord des lacs unis de Xochimilco et de Chalco, dans la partie orientale de celui de Tezcuco, s'élevait l'ancienne ville de Mexico, dont le nom indien *Mexitli* ou *Huitzilpochtli* signifie *habitation du dieu de la guerre*, et qui fut com-



Houssier del. & sc.

Imp. Chardon aux Grands-Éclaireurs, Paris

MEXICO.

Peuple que l'on voit à Paris



munément appelée *Tenochtitlan* jusqu'en 1530, époque à laquelle prévalut le nom de *Mexico* que lui donnèrent les Espagnols. On y arrivait par des chaussées construites sur des bas-fonds. La nouvelle ville, quoique située à la même place, se trouve en terre ferme, et à 4,500 mètres des anciens lacs. Elle est traversée par de nombreux canaux, et bien que les édifices soient construits sur pilotis, le sol est encore tellement mouvant dans plusieurs endroits que quelques bâtiments, tels que celui de la cathédrale, se sont enfoncés de 2 mètres. Vue d'ensemble, Mexico offre une perspective agréable et régulière. Ses maisons sont dominées par le faite imposant de beaux édifices, par les dômes de grandes églises et par la multitude des clochetons gracieux des petites paroisses. Cette masse de constructions semble se relever encore par l'effet des montagnes Neigeuses qui se dessinent dans le lointain, et par la ceinture des montagnes Vertes qui forment le premier plan de l'horizon. Les rues larges, propres et unies, ont jusqu'à 3,200 mètres de longueur; les maisons, bien alignées et la plupart à deux étages, présentent une apparence magnifique, étant construites en porphyre et ornées de beaux balcons quelquefois dorés. Leur façade, peinte en blanc, en rouge ou en vert, a une apparence riante et aisée. Les toits, pavés de briques et couverts en grande partie d'arbres à fleurs, forment une suite de terrasses. La *plaza Mayor*, ornée d'une statue équestre en bronze du roi d'Espagne Charles IV, est la plus belle et la plus vaste de l'Amérique. Elle est bornée au nord par la cathédrale, vaste édifice d'une architecture un peu lourde et monotone, mais d'un aspect imposant; elle surpasse en richesse toutes les églises du monde; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif; on y voit une colossale lampe de même métal. Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent massif ou recouvertes d'or, et ornées de pierres précieuses. Sur le côté oriental de la place s'élève le palais du Gouvernement, bâti par Cortez; le côté du sud présente la façade de l'Ayuntamiento (l'hôtel de ville); enfin à l'ouest est un vaste palais, ancienne demeure des vice-rois espagnols, qui comprend l'hôtel des monnaies, la prison de l'Alcordava, les ministères, les deux chambres, et le logement du président de la Confédération mexicaine. Outre ces édifices, Mexico compte encore 300 églises, la plupart renfermant quantité d'ornements d'une grande valeur. Parmi les couvents, on cite celui de Saint-François, dont le revenu en aumônes est de plus de 600,000 francs; celui des dominicains, souvent converti en prison d'État, etc. Vis-à-vis est le palais de l'inquisition, bâtiment élégant, où se trouve aujourd'hui l'école polytechnique. Le couvent de l'Incarnation possède une statue de la Vierge en argent massif et du plus beau travail. L'hospice entretient 800 enfants et vieillards. L'église de l'*Hôpital de Jésus de los Naturales*, fondé par Cortez, renferme dans un beau mausolée les cendres de ce conquérant. A la sortie de la ville se trouve la magnifique promenade appelée l'Alaméda, jardin très-fréquenté à la chute du jour, lorsqu'on revient du Bucareli, longue avenue entourée de verdure. Pendant le carême, l'Alaméda est abandonnée pour une autre promenade appelée le Pasco, qui consiste en une allée longue de 3 à 4 kilomètres, et plantée d'une double rangée de tilleuls et de saules. Les bals et les jeux de hasard sont suivis avec fureur à Mexico; mais le théâtre, édifice vaste et bien bâti, est peu fréquenté par la bonne compagnie. Les habitants aiment cependant les arts et les plaisirs de l'esprit. Leur ville se distingue par de grands établissements scientifiques, tels que l'université, les collèges, le sémi-

naire, l'école de médecine, de nombreuses écoles primaires, des sociétés savantes, des bibliothèques, des collections, un jardin botanique et une académie des beaux-arts, toujours entretenue avec soin au milieu des troubles et des révolutions. Mexico a 180,000 habitants : c'est le siège du congrès, la résidence du président de l'Union, de la cour de justice et d'un archevêque.

Quoique cette ville soit dans l'intérieur des terres, elle est le centre d'un vaste commerce entre la Vera-Cruz à l'est et Acapulco à l'ouest. Son industrie, bien qu'arrêtée dans ses progrès par les troubles politiques, est encore assez active. Elle consiste en manufactures de cotonnades, de tabac et de savon ; l'orfèvrerie et la bijouterie y ont acquis une rare perfection ; la passementerie et la sellerie y ont fait de grands progrès. Le commerce des drogues a une grande importance. Les faubourgs de Mexico sont encombrés de masures, de plâtras et d'immondices. Souvent on rencontre la misère et la plus dégoûtante malpropreté dans l'intérieur d'une construction élégante. Ils sont le séjour ordinaire d'environ 20,000 mendiants.

Mexico conserve peu de monuments antiques. Les ruines des aqueducs, la pierre dite des sacrifices, la pierre calendaire, des manuscrits ou tableaux hiéroglyphiques, enfin la statue colossale de la déesse *Teoyaomiqui*, sont les seuls qui existent. Hors de l'enceinte de la ville, on voit encore les chaussées pavées qui la faisaient communiquer avec la terre ferme ; mais, au lieu de traverser le lac salé de Tezcucó, elles ne s'élèvent plus que sur des terrains marécageux. Deux beaux viviers qui ornaient les jardins de l'ancien palais des rois de Tenochtitlan se voient aussi hors de la ville. Les *chinampas*, espèces de radeaux sur lesquels on cultive des fleurs et des légumes, donnaient autrefois un aspect unique aux lacs mexicains ; ils étaient flottants et ressemblaient à des îles couvertes de jardins ; mais aujourd'hui, devenus fixes, on circule à l'entour dans de longs arbres creusés en canots que les Indiens conduisent avec une hardiesse merveilleuse.

Les environs de Mexico ne sont pas moins curieux que la ville même. Au nord-est du lac de Tezcucó, près d'Otumba, sur les collines de Teotihuacan, on voit les restes imposants de deux pyramides consacrées au soleil et à la lune, et construites, selon quelques historiens, par les *Olmèques*, nation ancienne venue au Mexique de quelques contrées situées sur l'océan Atlantique. Ces pyramides paraissent avoir servi de modèle aux *téocallis* ou maisons des dieux, construites par les Mexicains dans leur capitale et ailleurs. De petites pyramides en grand nombre environnent les deux grandes ; elles paraissent avoir été dédiées aux étoiles. Un autre monument ancien est le retranchement militaire de Xochialco, non loin de la ville de Cuernavaca : c'est encore une pyramide tronquée, à cinq assises, entourée de fossés et recouverte de roches de porphyre, sur lesquelles, parmi d'autres sculptures, on distingue des hommes assis avec les jambes croisées. Toutes ces pyramides sont exactement orientales, selon les quatre points cardinaux. *Guadalupe*, petit bourg peuplé de 2,000 habitants, renferme une des chapelles votives les plus célèbres et les plus riches du nouveau monde : c'est un vaste et majestueux édifice bâti sur la colline de Tepejacac, à la place où s'élevait jadis le temple de la Cérès mexicaine, *Cen-Teotl*, la déesse du maïs. *Tacubaya*, à l'ouest de la capitale, est un gros village de 2,000 âmes, presque entièrement composé de maisons de campagne, avec un palais pour l'archevêque.

Tezcuco est située sur le bord du lac du même nom : c'était la capitale des Acolhuacans, dominateurs de tout le pays avant l'arrivée des Aztèques, et qui formaient un État très-florissant : c'est aujourd'hui une petite cité industrielle qui a quelques manufactures de coton ; elle possède aussi des antiquités mexicaines ; on lui donne 5,000 habitants. A *Tacuba*, village important, on voit encore la chaussée en pierres par laquelle Fernand Cortez fit son entrée à Tenochtitlan. *Tlalpan* est une petite ville florissante de 6,000 habitants, qui a un hôtel des monnaies. *San-Christobal* est célèbre par la grande digue construite pour empêcher les eaux du lac Christobal de se déverser dans le lac Tezcuco. A *Huehuetoca* aboutit le célèbre *Desague* (canal d'écoulement), un des travaux hydrauliques les plus gigantesques que l'homme ait jamais conçus. *Chalco*, sur les bords du lac de ce nom, est une petite ville renommée par le grand marché qui s'y tient tous les vendredis, par ses chinampas ou îles flottantes, et par la magnifique digue construite par le vice-roi Velasco après l'inondation de 1555. *Toluca*, capitale de l'État de Mexico, a 12,000 habitants, et possède d'importantes fabriques de savon et de chandelles. *San-Juan del Rio* est entourée de beaux jardins, et doit son importance à la grande foire qui s'y tient au mois d'octobre et à la belle église de Notre-Dame, qui chaque année attire un grand nombre de pèlerins. *Tula* est une petite ville bien peuplée, qui fut autrefois habitée par des géants, selon la tradition des Indiens : les ossements qui s'y trouvent proviennent sans doute de quelques grands quadrupèdes.

13° *État de Queretaro avec le territoire de Sierra-Gorda*. Cet État, un des plus petits de l'Union mexicaine, est un pays aride, dont le chef-lieu, *Queretaro*, est une des plus belles, des plus industrielles et des plus considérables villes de la Confédération. Elle se distingue par l'architecture de ses édifices, et s'enrichit par ses fabriques de draps et de maroquins. Sa population, qui était de 50,000 âmes avant la révolution du Mexique, ne s'élève plus qu'à 30,000. Elle a des rues bien alignées et ornées de beaux édifices, un magnifique aqueduc, plusieurs belles églises. Le couvent des religieuses de Santa-Clara est le plus vaste peut-être qui existe au monde : l'intérieur ressemble à une petite ville avec ses places et ses rues tirées au cordeau.

14° *État de Guerrero*. Cet État, qu'arrosent la Mescala et le Nasca, s'étend le long de la côte du Pacifique, et l'on y trouve, sous un ciel brûlant, la ville d'*Acapulco*, adossée à une chaîne de montagnes granitiques, qui augmente la chaleur étouffante du climat. Exposée pendant l'été à des émanations pestilentielles qui s'opposent à l'accroissement de sa population, elle n'a pas plus de 4,000 habitants. Son port est depuis longtemps célèbre : c'est de là que partaient autrefois les riches galions espagnols ; c'est là qu'abordaient les navires de Manille et de la Chine, et leurs chargements étaient dirigés par terre sur Mexico et la Vera-Cruz ; son abord est facile, il est très-vaste, l'eau n'y a pas trop de profondeur, le fond est exempt d'écueils. Le fort *San-Diego*, qui formait jadis sa défense, est aujourd'hui en ruines. Les innombrables révolutions qui ont désolé le Mexique ont détruit le commerce d'*Acapulco* ; mais il paraît que depuis l'exploitation des placers de la Californie, elle tend à reprendre une certaine activité.

Tixtla (4,500 habitants) est le chef-lieu de la province ; c'est le refuge des principaux habitants d'*Acapulco* pendant les chaleurs. *Themascalpec* et *Tasco* sont

célèbres par leurs mines d'argent. Nous nommerons encore *Orilla et Zacatula, Mascala, Siguantanejo*, petits ports.

15° *État de la Puebla*. La contrée longue et étroite qui forme l'État de la Puebla s'étend dans la largeur de la presqu'île à l'ouest de l'État de Mexico, et se trouve traversée par les Cordillères d'Anahuac. Sa moitié septentrionale est occupée par un plateau d'environ 2,000 mètres de hauteur, sur lequel s'élève le volcan encore fumant de Popocatepetl. On trouve sur ce plateau des monuments d'une ancienne civilisation, entre autres la pyramide tronquée de Cholula, élevée de 60 mètres sur une base longue de 450 mètres, qui portait un autel consacré à *Quetzalcoatl* ou le dieu de l'air, un des êtres les plus mystérieux de la mythologie mexicaine. La plupart des mines d'argent de la Puebla sont abandonnées ou exploitées avec peu d'activité; son intérieur renferme des salines considérables, et ses montagnes des marbres renommés. Le sol est fertile en blé, en maïs, en arbres fruitiers. Le climat de la zone torride y fait prospérer également le sucre et le coton; mais ce qui met obstacle à l'industrie agricole, c'est que les quatre cinquièmes des terres appartiennent au clergé.

La Puebla de los Angeles, ou la ville des Anges, capitale de l'État, est située sur une des plaines les plus élevées du plateau d'Anahuac, sur la rive gauche de la Zaculata. La contrée qui l'environne est bien cultivée et renommée autant pour sa fertilité que pour la salubrité de son climat. Sa population qui est de 70,000 habitants, ses rues larges et bien alignées, ses maisons construites à l'italienne et décorées de toits plats, le nombre de beaux édifices qu'elle renferme, la placent immédiatement après Mexico. Sa grande place publique est ornée, sur trois côtés, de portiques uniformes, et le quatrième est occupé par une cathédrale dont les richesses ne peuvent être comparées qu'à celles de la cathédrale de Mexico. L'intérieur est surchargé d'ornements d'une profusion fatigante et souvent d'une singulière bizarrerie. Le maître-autel est un gigantesque ouvrage en orfèvrerie, presque entièrement en argent, dans un style splendide, mais tourmenté. On compte encore à la Puebla 60 églises et 20 couvents, bâtis et ornés avec un luxe inouï. On cite entre autres l'église Saint-Philippe de Néri, la plus grande après la cathédrale; celle du Saint-Esprit, auquel est annexé le vaste édifice de l'ancien collège des Jésuites; les églises et monastères de Saint-Augustin et de Saint-Dominique; la petite église de Sainte-Monique, remarquable par ses sculptures et ses tableaux. On doit citer aussi la *Maison de retraite spirituelle*, fondation charitable dotée d'immenses revenus, le séminaire Palafoxien avec une riche bibliothèque publique, etc.

La Puebla est la seule ville véritablement manufacturière de la confédération mexicaine. Elle est renommée pour certains tissus dont on fait des écharpes et des châles de grand prix. On y fabrique aussi des confitures, des faïences et des poteries rouges, dont les formes sont élégantes. Dans les environs, on exploite une riche carrière de bel albâtre d'où l'on tire de grandes lames, qui sont employées en guise de vitres pour les fenêtres des monastères.

Cholula, ville sainte chez les anciens Mexicains, qui l'appelaient *Churutecal*, renfermait, avant la conquête, autant de temples qu'il y a de jours dans l'année, et 40,000 maisons. Elle n'a plus que 16 à 18,000 habitants. On y voit une pyramide ou un *teocalli* en briques, dont le sommet a été détruit, mais dont la plate-forme pré-

sente encore une surface de 4,200 mètres carrés, sur laquelle on a construit une église dédiée à Notre-Dame de los Remedios. *Tepeaca* fut jadis la capitale d'un État indépendant de Mexico, et qui, comme celui de Tlascala, contribua puissamment à sa ruine. Les environs du riche village de *Zacatlan* sont peuplés par la nation des Totonagues, qui parlent une langue entièrement différente de celle des Aztèques. Ils avaient adopté la mythologie sanguinaire des Mexicains; mais un sentiment d'humanité leur avait fait distinguer la déesse Tzintéotl, protectrice des moissons, et qui seule se contentait d'une offrande de fleurs et de fruits.

16° *Territoire de Tlascala*. Le petit territoire de Tlascala est enclavé dans celui de la Puebla, et touche par sa frontière occidentale à l'État de Mexico. Son chef-lieu, *Tlascala* (3,500 habitants), a été la capitale d'une sorte de république fédérative; chacune des quatre collines sur lesquelles elle était bâtie avait son cacique ou chef de guerre : ils dépendaient tous d'un sénat choisi par la nation entière. On portait le nombre des sujets de la république à 150,000 familles. Cette nation, qui jouit de quelques privilèges, est aujourd'hui réduite à 40,000 individus habitant une centaine de villages. A l'époque de l'émancipation du Mexique, Tlascala demanda à former, avec le pays qui en dépendait jadis, un État séparé; mais le congrès n'en a fait qu'un territoire.

17° *État de Vera-Cruz*. Cet État s'étend le long du golfe du Mexique, depuis la rivière Tula ou Montézuma, qui le sépare du Tamaulipas, jusqu'au Guazacualco, qui forme sa limite avec l'État de Tabasco. Toute sa partie occidentale occupe la pente des Cordillères d'Anahuac. Il y a peu de régions dans le nouveau continent, dit M. de Humboldt, où le voyageur soit plus frappé du rapprochement des climats les plus opposés. Dans l'espace d'un jour, les habitants y descendent de la zone des neiges éternelles à ces plaines voisines de la mer, dans lesquelles règnent des chaleurs suffocantes. Nulle part on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent, comme par couches, les unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le port de la Vera-Cruz vers le plateau de Pérote. C'est là qu'à chaque pas on voit changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, la figure des animaux, les mœurs des habitants et le genre de culture auquel ils se livrent. Ce pays embrasse une lisière de districts maritimes, dont la partie la plus basse, presque déserte, ne se compose que de marais et de sables. Il renferme dans ses limites deux cimes colossales volcaniques, l'*Orizaba* et le *Nauhcanpatépetl* ou *Coffre de Pérote* : leurs éruptions paraissent être d'une date ancienne; mais le petit volcan de *Tuxtla*, à 16 kilomètres de la Vera-Cruz, menace constamment cette ville. Les productions principales de l'État consistent en coton, qui se cultive sur le littoral (20 à 25,000 quintaux); en tabac, que l'on récolte à Jalapa, à Cordova, mais surtout à Orizava (5,000 quintaux); en café, mais en petite quantité; en sucre, rhum et fruits de toute espèce.

Vera-Cruz, capitale de l'État et principal port du Mexique, est située dans le fond du golfe entre Tabasco et Tampico, à 372 kilomètres de Mexico. Cette ville, fondée par Fernand Cortez en 1518, a changé déjà deux fois de place; deux fois la fièvre jaune en a dévoré les habitants. Située d'abord près d'Antegoa, puis au bord de la petite rivière de Medelin, elle s'est enfin fixée au lieu qu'elle occupe aujourd'hui

sur une terre basse et sablonneuse, entourée de hautes dunes qui menacent de l'envahir un jour et qui empêchent la circulation de l'air du côté de la terre. De mai à septembre, les chaleurs sont insupportables; le reste de l'année des vents du nord rafraîchissent l'atmosphère, mais ils sont quelquefois si violents qu'ils rendent le port dangereux et enveloppent la ville de nuages de sable. Le climat est malsain; les moustiques, les exhalaisons pestilentiellles des marécages environnants, en rendent le séjour dangereux; la fièvre jaune y est en permanence. Riche et populeuse alors que le Mexique était soumis à l'Espagne, elle n'offre plus aujourd'hui que l'aspect d'une cité déchuë. Cependant ses rues sont larges, propres et bien entretenues. Ses maisons sont basses, rarement à plus d'un étage, et surmontées de terrasses. Parmi les édifices publics on remarque la place d'armes, les marchés, le palais du gouvernement, la cathédrale, la caserne, la douane, l'hôpital de Loreto, les églises, les couvents, etc. La ville est entourée d'une enceinte bastionnée, mais de faible défense; ses alentours sont tristes et stériles, et couverts de sables ou de marais mal desséchés. Le port n'est qu'une rade foraine très-peu sûre sous les coups de vent du nord, et abritée seulement par l'îlot à fleur d'eau sur lequel est construit le fort *Saint-Jean d'Ulloa*, que les Mexicains regardaient comme imprenable, et dont une escadre française s'empara le 27 novembre 1838, après quatre heures de bombardement. Les approches du port sont semées d'écueils dangereux, et les navires mouillent le plus souvent à l'île des Sacrifices, où ils sont mieux à l'abri. Vera-Cruz avait en 1850 8,500 habitants. Avant l'indépendance, son port occupait le premier rang dans le commerce du Mexique; c'était alors le seul du golfe qui fût ouvert à l'intercourse étrangère. Il est aujourd'hui bien déchu : en 1851, son mouvement commercial était de 20 millions de francs. Sur ces 20 millions, l'Angleterre compte pour 4 1/2; la France, pour 4; les États-Unis, pour 3 1/2; l'Espagne, pour 3, etc. La navigation se résume par 350 navires et 61,500 tonneaux (dont pour la France, 62 navires et 13,000 tonneaux).

Sacrificios ou l'île des Sacrifices, à 3 milles de la Vera-Cruz, est un amas de sables accumulés sur un banc de madrépores, dont cette partie de la côte est semée. Sa surface est couverte de roseaux. Son nom lui vient de ce que, quand les Espagnols le découvrirent, il y avait sur sa pointe méridionale un temple mexicain où l'on immolait des victimes humaines. On aperçoit à peine les débris de ce temple; mais des fouilles faites à l'entour ont fait découvrir une assez grande quantité d'idoles appartenant au culte des anciens Mexicains.

Les Mexicains vantent avec raison la vallée de *Jalapa*; les riches habitants de la Vera-Cruz vont y chercher la fraîcheur et tous les charmes de la belle nature. Pendant environ 8 kilomètres, la route serpente parmi les plus belles plantations; on descend rapidement, et l'on peut se croire au milieu d'un jardin orné de tous les végétaux des tropiques : les bananiers, les orangers et les cannes à sucre présentent une végétation vigoureuse; le palma-christi, aux énormes et larges feuilles à plusieurs pointes, s'élève presque à la hauteur des arbres, et les haies sont couvertes d'un liseron aux fleurs d'un bleu éclatant, qui serpente au milieu des ronces épineuses : c'est le fameux convolvulus jalapa, dont la racine fut communiquée par les Indiens aux Européens comme un des purgatifs les plus énergiques, et qui est généralement connu sous le

nom de *jalap*. Au milieu d'une percée, on aperçoit la jolie ville de *Jalapa*, dont les blanches maisons semblent sortir des arbres, et s'opposent en lumière sur l'azur de la montagne de Pérote. Elle est dominée par le couvent des franciscains, qui, à lui seul, forme comme une petite ville renfermée dans la grande. On trouve encore dans l'État de Vera-Cruz *Alvarado*, petit port avantageusement situé, renfermant 3,000 habitants. *Puente del Rey* (Pont du roi), au sud-ouest de la Vera-Cruz, est un petit village bâti au pied de mamelons rocheux et boisés, dans un site délicieux sur la rivière Antegoa, que l'on y passe sur un pont élégant. C'est un point militaire important couvert de fortifications, et qui est célèbre dans les annales de la révolution mexicaine. *Pérote* n'a, à proprement parler, qu'une rue bordée de maisons basses et tristes, mais elle est importante par sa citadelle, qui la domine au sud et qui est adossée à une chaîne de montagnes. C'est un ouvrage imposant, mais de peu d'utilité. Il y a aussi à Pérote une école militaire. Dans les plaines environnantes, on cultive l'agave ou grand aloès, qui fournit la liqueur favorite des Mexicains, et le nopal, arbre magnifique qui atteint 8 mètres de diamètre. Non loin de la ville on aperçoit le *Coffre de Pérote*, haute montagne de porphyre basaltique, remarquable par la forme bizarre de son rocher culminant. *Orizaba* et *Cordova* sont célèbres par les magnifiques plantations de tabac qui les entourent, et par le volcan colossal d'Orizaba, qui se dresse non loin de là. *Tuxtla*, au sud d'Alvarado, est dominée par un volcan remarquable, qui se dresse entre elle et la côte du golfe. *Guazacualco*, à l'embouchure de la rivière de ce nom, forme un des meilleurs ports du golfe. *Jicaltepec* est une petite colonie française à l'embouchure de la Nautla, et à 70 kilomètres au nord de la Vera-Cruz; elle s'étend des deux côtés de la rivière sur un sol fertile, qui produit la vanille, la canne à sucre, le café, le riz, le maïs, le coton, le poivre, la patate, la salsepareille, le cacao, le tabac, etc. C'est le seul point de la côte à l'abri de la fièvre jaune; le climat y est très-salubre; l'été, le thermomètre dépasse rarement 29 degrés, et l'hiver il ne descend jamais à zéro. Pendant le jour, l'air est rafraîchi par la brise du large, et la nuit par les vents qui passent sur les hautes montagnes de l'ouest. En 1853, Jicaltepec avait 3,000 habitants: ce chiffre doit être aujourd'hui triplé. Le territoire de la colonie est la propriété d'une compagnie française, à qui le congrès mexicain en a fait concession.

18° *État de Oaxaca et territoire de Tehuantepec*. Cette vaste et riche province s'étend le long du grand Océan. Le rio Verde est son principal cours d'eau. C'est une fertile et salubre contrée qui abonde en mûriers pour les vers à soie; elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de blé, de cacao et d'autres fruits; mais la cochenille est sa principale richesse. Ses montagnes granitiques recèlent des mines d'or, d'argent et de plomb; plusieurs rivières charrient du sable d'or: on y recueille aussi du cristal de roche.

à *Oaxaca*, capitale de l'État, est l'ancien *Huaxyacac* des Mexicains; elle s'élève sur les bords du rio Verde, au milieu de plantations de nopals, et passe pour une des plus belles cités du Mexique. Elle est bâtie en pierres vertes, et a un air de grâce et de fraîcheur. Ses édifices principaux sont: la cathédrale, le palais épiscopal et le séminaire. Elle est souvent exposée aux tremblements de terre. En 1850, on portait sa population à 25,000 âmes, non compris sa banlieue.

Cette ville est située dans la délicieuse vallée que Charles-Quint donna aux descendants de Cortez sous le titre de marquisat de Valle. On y élève des chevaux excellents, et l'on y recueille une laine très-fine et de la cochenille dont on évalue le revenu à 1,500,000 piastres chaque année. Toute la vallée est semée de charmants villages, villes ou bourgades : *Zachita*, remplie d'antiquités, et qui fut la résidence des rois Tzapotèques ; *Azompa*, renommée pour ses poteries ; la *Misteca*, où se concentre la récolte de la cochenille. Les autres villes de l'État sont : *Tehuantepec*, cité populeuse, qui possède de riches salines ; *Mitla*, célèbre par ses ruines, qui attestent une civilisation avancée ; *Tepozcolusa*, ville manufacturière, entourée de cultures de nopals ; *Huatulco*, à l'extrémité occidentale du golfe de Tehuantepec ; son port, qui prend beaucoup d'importance, possède une rade belle et vaste, qui offre un abri sûr pour 60 gros navires.

19^e *État de Chiapa*. Cet État, qui s'étend à l'est du précédent jusqu'à la frontière du Guatemala, est situé sur le versant septentrional de la Cordillère, et renferme des forêts de pins, de cyprès et de cèdres. *San-Christobel*, sa capitale, a 6,500 habitants. *Ciudad-Real* ou *Chiapa* est une petite ville de 5,000 âmes, dont le vertueux Las-Casas fut un des premiers évêques. Les Indiens de Chiapa formaient une république indépendante des empereurs de Mexico, et qui méritait peut-être la seconde place après celle de Tlascala, pour les progrès de la civilisation ; elle se distinguait surtout par son industrie manufacturière. Ce peuple se défendit avec courage, et obtint de ses conquérants une capitulation honorable. Heureusement le sol de Chiapa n'est pas riche en mines : cette circonstance valut aux indigènes le maintien de leur liberté et des privilèges qu'on leur avait accordés. *Tuxtla* ou *Texutla*, peuplée de 2,000 âmes ; *San-Bartolomeo de los Remedios*, *San-Juan Chamula* et *San-Domingo Comitlan*, sont des villes encore moins importantes que Chiapa.

San-Domingo de Palenque est un bourg qui mérite l'attention des archéologues par les ruines curieuses que l'on trouve dans ses environs. Ces ruines sont celles de *Culhuacan*, située près du Micol, affluent du Tulija. Elles paraissent avoir fait partie d'une ville antique qui pouvait avoir 30 à 35 kilomètres de circonférence. Au centre de la plaine s'élève, sur un tertre de 20 mètres de hauteur, la plus grande de ces constructions. Tout porte à croire que c'est un temple. Il renferme deux cours et plusieurs salles. Vers le milieu de l'édifice se dresse une tour carrée qui dut être fort élevée, et dont il reste encore quatre étages. Au centre de cette tour on en voit une autre renfermant un escalier éclairé par des fenêtres. On trouve aussi dans le temple de vastes souterrains. Au sud de cet édifice, il en existe un autre sur une éminence élevée ; il est du même style ; sa forme est un parallélogramme, et il est entouré d'un péristyle soutenu par des piliers carrés. Nous ne décrivons pas toutes ces ruines ; nous nous bornerons à dire qu'on y remarque des pyramides, des ponts, des aqueducs, des fortifications, des palais et des tombeaux. Mais ce qui est principalement digne de fixer l'attention, ce sont les ornements intérieurs de ces constructions. Dans le grand temple, le portique est supporté par des piliers polis, de forme rectangulaire, sans piédestaux ni corniches. Quelques appartements sont décorés de médaillons en stuc, contenant diverses figures en relief, qui paraissent représenter une suite de rois ; ailleurs d'autres ornements consistent en masques grotesques, couronnés et portant une longue barbe, placés au-dessus de

deux croix grecques. Des bas-reliefs, sculptés sur les murs intérieurs de ce temple, représentent différentes scènes relatives au culte. Parmi ces sculptures, il en est une sur laquelle M. de Humboldt a appelé avec raison l'attention des philosophes et des antiquaires. Au milieu d'un encadrement d'hiéroglyphes, parmi lesquels on ne voit pas sans étonnement le scarabée et le T mystique, si fréquents dans les sculptures égyptiennes, s'élève une grande croix semblable à la croix latine, et surmontée de la figure d'un coq. Des deux branches latérales de cette croix part un ornement semblable à une palme repliée en carré, et qui, observé dans la main d'une des principales figures des autres bas-reliefs, paraît être le signe distinctif de la puissance, comme un spectre ou un bâton augural. Une petite croix est sculptée au milieu de la grande, et à ses trois branches supérieures terminées par un ornement qui rappelle la fleur du lotus. A droite de cette double croix on remarque un personnage qui paraît être un prêtre monté sur un marchepied, et tenant un vase de fleurs dont il semble faire offrande à la croix, tandis qu'à gauche un autre personnage, qui est coiffé d'une tiare égyptienne, présente devant la croix un enfant nouveau-né, couché sur deux feuilles de lotus. On n'a point encore assez de données sur la religion des anciens peuples du Mexique pour pouvoir faire autre chose que de hasarder de simples conjectures sur l'explication de ces sculptures. Le gros village appelé *Ocosingo* présente aussi les vestiges d'une antique cité appelée *Tulha*, qui renferme des monuments analogues à ceux de Mitla et de Palenque.

20° *État de Tabasco*. Au nord de l'État de Chiapa se trouve celui de Tabasco, baigné par le golfe du Mexique, et arrosé par de nombreux cours d'eau, dont le principal descend de la Cordillère en traversant l'État de Chiapa. Cet État est rempli de forêts où croissent des bois de teinture, et où rugissent les tigres mexicains. Les terres en culture produisent du cacao, du tabac, du poivre et du maïs. On n'y trouve que des villes sans importance. La capitale est *Santiago de Tabasco*, sur la rive gauche du Tabasco, appelée autrefois *Villa Hermosa*. Sur une petite île à l'embouchure du rio Gujalva, une jolie ville d'origine mexicaine, appelée *Nuestra-Señora de la Vittoria*, doit son nom à la victoire que Fernand Cortez remporta près de ses murs sur les Mexicains.

21° *État de Yucatan et territoire de l'île Carmen*. La péninsule de Yucatan fut découverte par Hernandez et Grijalva, qui y trouvèrent une nation civilisée, vêtue avec quelque luxe, et habitant dans des maisons en pierre. Elle possédait des vases, des instruments et des ornements en or. Quelques-uns de ces objets étaient décorés d'une espèce de mosaïque en turquoise. Les téocallis ruisselaient du sang de victimes humaines. Les habitants ne furent dans aucun temps soumis aux rois aztèques. Aujourd'hui c'est un pays qui tend à se séparer du Mexique, et dont la merveilleuse fécondité ainsi que les précieux bois de teinture et d'acajou excitent la convoitise des États-Unis et de l'Angleterre.

Le Yucatan est généralement très-plat, et traversé seulement par une chaîne de collines peu élevées, qui se détachent de la Cordillère et se bifurquent en deux rameaux vers le centre de l'État. Le climat est chaud, mais sec et salubre. Le pays abonde en miel, en cire, en coton, dont on fait beaucoup de toiles peintes, en cochenille, en bois de campêche, d'acajou et autres. Ces bois forment le principal objet de commerce. Les côtes donnent beaucoup d'ambre gris et sont couvertes de mangliers, liés ensemble

par des haies impénétrables d'althéa et de bambou. Le sol est rempli de coquillages marins. Les sécheresses, dans le pays plat, commencent en février, et bientôt elles deviennent tellement générales, qu'on ne trouve plus une goutte d'eau; la seule ressource est le pin sauvage, qui, dans son branchage large et épais, conserve de l'humidité. Sur la côte septentrionale, à l'embouchure de la rivière Lagaitos, à 600 mètres du rivage, on voit des sources d'eau douce jaillir du sein de l'onde salée.

Mérida, la capitale, à 32 kilomètres de la mer, est une ville de 40,000 âmes, située dans une plaine aride, et habitée par une population industrielle. Elle possède un grand nombre de manufactures de cigares, de tafia, d'extraits de bois de teinture, des tanneries, etc. Ces diverses fabriques ainsi que le transit des produits de l'intérieur lui donnent une grande activité. Au sud de Mérida on trouve plusieurs bâtiments en pierre, assez semblables à ceux de Palenque; l'un d'eux a 600 pieds sur chaque face; les piliers, les murailles extérieures et les salles sont ornés de bas-reliefs en stuc, représentant des serpents, des lézards, des hommes tenant des palmes et dansant en s'accompagnant du tambour. *Campêche*, place forte sur le bord de la mer, qui baigne ses murailles, a une population de 6,000 âmes sans compter celle de ses faubourgs, qui en ont 12,000. Son port est peu profond, mais il est sûr; le climat y serait assez salubre si la fièvre jaune n'y faisait de temps en temps quelques apparitions. Le commerce consiste en bois, sel, sucre, tafia, etc. L'industrie y est nulle, à l'exception de quelques fabriques de cigares, de tafia et de chapeaux de feuilles de palmier. C'est surtout dans les environs de Campêche que l'on trouve ces fameux bois de teinture (*hæmatoxylon campechianum*), répandus plus ou moins abondamment dans toutes les contrées de l'Amérique tropicale où la température moyenne n'est pas au-dessous de 22 degrés. *Carmen*, petite ville fondée en 1824 dans l'île de ce nom, à l'entrée de la lagune de Terminos et à 170 kilomètres au sud de Campêche, a un port sûr et profond, mais la barre qui le ferme n'a que 11 pieds d'eau. Le climat est malsain. On y compte 15 ou 1800 habitants, et l'on y exporte pour 1,500,000 fr. de bois de teinture et de peaux brutes. *Sisal*, autre petit port à 120 kilomètres au nord de Campêche, sur une plage insalubre, a environ 700 habitants. Il est plus profond que celui de Campêche, mais il est exposé aux vents, qui d'octobre en avril soufflent avec violence dans tout le golfe. Son commerce consiste surtout en exportations de viandes salées ou séchées, sel, peaux, bois, suif, sagou, ouvrages de feuilles de palmier.

L'île de *Cozumel*, proprement *Acuçmil*, était célèbre par un oracle où se rendaient en foule les peuples du continent. On y adorait, avant l'arrivée des Espagnols, une croix en bois dont on ignorait l'origine; elle était invoquée pour obtenir de la pluie, premier besoin de cette île aride.

22° *Colonie anglaise de Balise*. Cette petite colonie, située sur la côte orientale de la presqu'île de Yucatan et comprise entre 16° et 18°30' de latitude, ne fut d'abord qu'un comptoir où les Anglais obtinrent (1784) la faculté d'établir des coupes de bois d'acajou. Elle est devenue une possession importante, où ils entretiennent une garnison nombreuse, et un poste d'observation, d'où ils peuvent surveiller et soulever au besoin le Yucatan qu'ils convoient. Ce pays, mieux arrosé que le reste de la péninsule, est peut-être encore plus fertile; et indépendamment des bois d'acajou, de cèdre, de campêche, de gaïac, il produit le nopal à cochenille, la vanille, l'indigo,

la salsepareille, le cocotier, etc. La population, évaluée (en 1847) à 15,000 individus, se compose de blancs, de nègres et de mulâtres, occupés à piler, équarrir et embarquer les bois, et en outre d'un certain nombre de Caraïbes-Mosquitos expatriés. Le chef-lieu de la colonie est *Balise*, à l'embouchure de la rivière de ce nom, au milieu d'un marais fangeux rendu habitable à force de remblais; ses rues sont régulières et presque toutes pavées; mais le climat chaud et humide est très-malsain. Le port est grand, sûr et défendu par un fort bien armé. Cette ville, qui a déjà 5,000 habitants, tend à prendre un grand développement: c'est sans contredit le marché le plus considérable de la côte pour l'exportation des bois, en même temps qu'un entrepôt important pour les marchandises anglaises, qui déjà se répandent facilement dans l'Amérique centrale. La colonie est exempte de tous droits de douanes. En 1845 on évaluait son commerce à 15 millions de francs; deux ans après, il s'élevait à 25 millions; il doit dépasser aujourd'hui 50 millions. L'Angleterre occupe encore dans les eaux transparentes du golfe de Honduras l'île *Turnef* et plusieurs îlots.

Tableau statistique des États-Unis mexicains.

DÉPARTEMENTS ou ÉTATS.	POPULATION en 1850.	SUPERFICIE en milles carrés géographiques.	CAPITALES.
CHIAPA	144,000	906 50	San-Christobel.
CHIHUAHUA	148,000	4,887 90	Chihuahua.
COAHUILA	75,000	3,020 50	Saltillo.
DURANGO	162,000	2,350 50	Durango.
XALISCO ou GUADALAJARA	774,000	2,390 10	Guadalajara.
GUANAJUATO	714,000	591 40	Guanajuato.
GUERRERO	270,000	1,386 80	Tixtla.
MEXICO	974,000	755 50	Toluca.
MICHOACAN ou VALLADOLID	492,000	1,246 30	Morelia.
NUEVO LEON	133,000	837 40	Monterey.
OAXACA	525,000	1,577 30	Oaxaca.
LA PUEBLA	580,000	667 50	La Puebla.
QUERETARO	184,000	115 80	Queretaro.
SAN-LUIS POTOSI	368,000	1,519 30	San-Luis.
SINALOA	160,000	1,621 40	Culiacan.
SONORA	139,000	6,243 70	Ures.
TABASCO	64,000	802 50	San-Juan.
TAMAULIPAS	100,000	1,446 90	Victoria.
VERA-CRUZ	265,000	1,216 »	Vera Cruz.
YUCATAN	505,000	2,182 »	Merida.
ZACATECAS	356,000	1,519 80	Zacatecas.
AGUAS CALIENTES ¹	?	?	Aguas-Calientes.
TERRITOIRES. { BASSE CALIFORNIE	12,000	2,780 20	La Paz.
COLIMA	61,000	157 40	Colima.
TLASCALA	80,000	87 30	Tlascala.
TEHUANTEPEC ²	?	?	Tehuantepec.
SIERRA-GORDA ²	?	?	?
ILE DE CARMEN ²	?	?	Carmen.
DISTRICT FÉDÉRAL	200,000	4 80	Mexico.
TOTAUX	7,485,000	40,314 80	

¹ A fait partie du Zacatécas jusqu'en 1853.

² Nouvellement séparés d'Oaxaca, de Queretaro et du Yucatan.

{ La superficie et la population sont encore comprises dans les chiffres des départements dont ils ont été détachés.

CHAPITRE NEUVIÈME.

RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

(Guatemala. — San-Salvador. — Honduras. — Nicaragua. — Costa Rica.)

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE GÉNÉRALE. — Les cinq républiques que nous allons parcourir occupent la partie centrale de l'isthme qui réunit les deux Amériques. Leur territoire, compris entre 8° et 17° de latitude nord, s'étend du sud-ouest au nord-ouest, entre la mer des Antilles et l'océan Pacifique, étant borné à l'ouest par la presqu'île de Yucatan, et à l'est par la Nouvelle-Grenade. Il a 1,450 kilomètres de longueur, 530 dans sa plus grande largeur, et une superficie évaluée à 504,000 kilomètres carrés. Ses côtes, qui ont une étendue de 2,000 kilomètres, sont profondément découpées du côté de la mer des Antilles, où elles forment les golfes de *Honduras* et de *Mosquitos*, tandis que sur le Pacifique on ne peut citer que les baies de *Fonseca* et de *Nicoya*. Quelques îles peu importantes sont répandues sur les côtes septentrionales.

Le centre du pays est occupé par un plateau incliné vers l'océan Atlantique; la grande chaîne des Cordillères dites de *Guatemala*, se rattachant par le nord et par le sud à ce plateau, forme le faite de partage des eaux du pays; elle projette au nord et à l'est quelques rameaux importants, et compte plus de 35 volcans dont quelques-uns sont encore en activité. On doit citer surtout les volcans *Agua* (4,500 mètres) et *Fuego*, dont l'un vomit de l'eau et l'autre du feu, et qui ont détruit plusieurs fois Guatemala la Vieja. Les volcans continuent jusqu'à Nicaragua; près de cette ville est celui de *Momantombo*; l'*Omelepec* élance son sommet enflammé du sein du lac de Nicaragua; d'autres montagnes ignivomes bordent les golfes de l'océan Pacifique. La province de Costa Rica renferme également des volcans, entre autres celui de *Varu*, situé dans la sierra de *Boruca*.

La Cordillère longe à peu de distance la côte du Pacifique, d'où il résulte que sur ce versant il n'y a pas de cours d'eau un peu importants; nous citerons néanmoins le *Tosta*, à cause du projet qui tendrait à relier cette petite rivière au lac Léon ou Managua. Le versant de l'Atlantique présente au contraire plusieurs cours d'eau assez remarquables; outre l'*Usumasinta* (V. Mexique), dont les branches tributaires, telles que le *Salama* et le *San-Isabel*, arrosent le nord-ouest et l'ouest de la contrée, on distingue : 1° le *Holochic*, qui tombe dans le lac Yzabal ou *golfo Dolce*, lequel se déverse dans le golfe de Honduras par le *rio Dolce*; 2° le *Motagua*, qui descend des hautes montagnes au nord de Guatemala, coule de l'ouest à l'est, puis au nord-est; il offre la plus longue ligne navigable; 3° le *Ulúa* est formé de deux branches dont l'une passe par Comayagua; 4° le *Roman*, le *Sero*, le *Tinto*, le *rio Segovia*, dont la partie inférieure se nomme *Wanks* ou *Coco*; il tombe dans la mer près du cap Gracias à Dios; 5° le *Correc*, le *Toacas*, le *Pulco*, le *rio Escondino* traversent tout le pays des Mosquitos; le dernier se jette dans la mer auprès de l'établissement anglais de Blewfield; 6° le *San-Juan de Nicaragua*, célèbre par les projets de canalisation de l'isthme, a plus de 160 kilomètres de longueur et sort du lac de *Nicaragua*; celui-ci a 193 kilo-

mètres de l'est à l'ouest, et 77 du nord au sud; sa profondeur moyenne est de 10 brasses. Il est très-poissonneux et parsemé d'une multitude d'îles vertes et fleuries, qui lui donnent l'aspect le plus pittoresque. Ses eaux gardent toujours le même niveau; toutefois les tempêtes y sont presque aussi dangereuses que sur l'Océan.

L'Amérique centrale est un des pays les plus arrosés de tous ceux qui sont situés entre les tropiques; la surabondance de ses eaux se fait surtout sentir pendant la saison des pluies, qui règne depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre. Durant cet intervalle, les plus petites rivières se changent en torrents impétueux, et l'humidité qui se répand ensuite dans l'air rend alors pernicieux un climat naturellement très-chaud. Ces effets ne se produisent cependant que sur les terrains peu élevés qui s'inclinent vers la mer des Antilles; entre les montagnes et sur les plateaux on jouit constamment d'une température plus ou moins douce. C'est à la diversité de climats que l'Amérique centrale doit l'avantage d'être riche en productions de toutes les contrées. Son sol, sablonneux et marécageux sur les côtes, est en général très-fertile. Dans les parties chaudes et humides, la végétation y atteint un développement extraordinaire: le maïs produit 300 pour 1; le cacao jouit d'une grande réputation: celui de *Soconusco* était autrefois réservé au roi d'Espagne; la canne à sucre atteint des dimensions exceptionnelles; enfin le sol fournit en abondance l'indigo, la cochenille, le riz, la vanille, le tabac, le café, les épices, l'orge, le froment, la fécule des Incas, le chanvre, le safran, la soie végétale, etc. Les plantes médicinales sont nombreuses: nous ne citerons que la salsepareille, l'ipécacuanha, la valériane, le *guaco* ou *huaco*, antidote contre la morsure des serpents les plus venimeux. Parmi les arbres utiles, le cèdre, le pin résineux, le chêne, l'acajou, l'ébène, le gayac, le bois du Brésil, le campêche, le *quebrachô*, le *pinavele*, le *ceibas*, l'arbre à caoutchouc et autres fournissent des bois précieux à l'ébénisterie et à la menuiserie, ainsi que des baumes et des résines recherchées. L'Amérique centrale produit presque tous les fruits des deux mondes. Ses forêts sont peuplées d'animaux encore peu connus: on ne cite que le tapir ou *danta*; les ophidiens sont en grand nombre dans certains districts. Les animaux utiles de l'Europe existent à l'état sauvage ou domestique; leurs laines, leurs cuirs alimentent l'exportation. Enfin, nous citerons parmi les oiseaux le *quetsal*, qui ne se trouve guère que dans l'isthme; sur les côtes on pêche l'huître perlière.

Les richesses minérales sont variées et nombreuses. On trouve l'or et l'argent en riches dépôts dans l'État de Costa Rica, dans le Honduras, à Aquacate, au mont Marendon, entre Chiquimula et la côte de l'Atlantique, etc. Dans l'État de San-Salvador, on exploite des minerais de fer. Les mines de cuivre de Costa Rica sont également en exploitation. Le plomb, le zinc, le mercure, existent sur différents points. Des carrières de marbre et de jaspe ont été ouvertes dans le Honduras. Les environs du volcan de Quezaltenango fournissent du soufre; l'alun forme un article d'exportation. Des sources salées, des marais salants, produisent du sel en abondance.

L'Amérique centrale a environ 2,400,000 habitants. Un quart seulement appartient à la race blanche ou descend des Espagnols qui en 1524 s'emparèrent du pays. Le reste de la population se compose de tribus aborigènes et de métis. Des tribus aborigènes, les unes vivent indépendantes depuis la limite de la Nouvelle-Grenade jusqu'au

cap Camaron, et s'avancent de 20 à 60 milles dans l'intérieur. Les *Mosquitos* sont de ce nombre. Aucune de ces tribus n'est nomade, elles vivent de la culture du sol et occupent un huitième de l'Amérique centrale. D'autres tribus indiennes soumises par les Espagnols à l'époque de la conquête sont répandues dans les divers États, et forment même la masse de la population dans la république de Guatemala. Elles jouissent de tous les droits attribués aux citoyens libres, et sont toutes converties au catholicisme; néanmoins cette conversion serait plus apparente que réelle, s'il faut en croire M. l'abbé Brasseur, qui, à la suite d'un voyage fait dans l'Amérique centrale, donne à ce sujet les détails suivants: Les Indiens de l'État de San-Salvador, qui professent ostensiblement le catholicisme, ont conservé, sur beaucoup de points, les rites secrets de leur ancien culte. A Élopango, par exemple, ils sacrifient encore chaque année à la déesse toltèque appelée Matlalcuyé (la dame aux jupons d'azur) un enfant non baptisé pour obtenir d'heureuses moissons. Dans l'État de Guatemala ils poussent si loin la haine contre la foi chrétienne, qu'ils ont formé des confréries en l'honneur de Judas, qui livra Jésus à ceux qui voulaient le sacrifier; on les voit néanmoins prier devant les croix et les autels, mais ils ont soin d'enterrer ou de cacher devant ces symboles chrétiens de petites idoles auxquelles s'adressent leurs prières. La race mêlée des *Ladinos*, plus nombreuse que la race blanche, mais moins que la race indienne, est en majorité dans le Honduras et dans San-Salvador. C'est une race active entre les mains de laquelle se trouve presque toute l'industrie du pays, industrie qui ne consiste qu'en quelques tissus de laine ou de coton, des poteries et des meubles.

Les cinq républiques de l'Amérique centrale dépendaient autrefois de la capitainerie générale de Guatemala. En 1821, elles suivirent l'exemple que leur avait donné le Mexique, et proclamèrent leur indépendance. De 1824 à 1839, elles se réunirent en confédération indépendante sous le nom d'États-Unis de l'Amérique centrale. En 1839, des discordes survinrent, la guerre civile commença; enfin les cinq provinces se séparèrent, et devinrent des républiques distinctes et souveraines, savoir: *Guatemala*, *San-Salvador*, *Honduras*, *Nicaragua* et *Costa Rica*. Ces États n'ont pas renoncé néanmoins à renouer le lien fédéral, qui peut seul empêcher leur dissolution; car ils ont beau se séparer dans leur vie intérieure, ils ont mêmes destinées, même existence, mêmes dangers, et leur union pourrait leur donner le plus bel avenir. Aucun pays n'est en effet plus merveilleusement placé pour atteindre une grande prospérité; car, outre son sol fertile, bien arrosé, ses côtes garnies de bons ports, enfin tous ses éléments de richesse, il a une position unique, qui doit faire un jour de cette contrée l'entrepôt du monde commercial, le centre naturel des relations entre l'ancien et le nouveau monde, le chemin le plus direct de la Chine et des grandes Indes¹.

§ II. RÉPUBLIQUE DE GUATEMALA. — Cet État, qui s'étend d'une mer à l'autre, est borné au nord et au sud-ouest par les provinces mexicaines de Chiapa et de Yucatan, au sud-est par les républiques de Honduras et de Salvador. Il a 160,000 kilomètres carrés de superficie et 970,000 habitants. On le divise en 17 districts ou départements.

¹ L'Amérique centrale vient d'être le théâtre d'un des plus audacieux coups de main qu'aient osé tenter les flibustiers des États-Unis. Une poignée d'aventuriers commandés par Walker s'est emparée du Nicaragua, et n'en a été chassée que par les efforts réunis des États voisins. Un tel coup témoigne quel est le danger permanent pour tous les pays indépendants de l'Amérique, et aussi quel est le remède.

Le gouvernement est démocratique, électif et représentatif. Le pouvoir est confié à un président élu par la nation, à une chambre de représentants élus par les districts, à une cour suprême composée de 7 membres nommés aussi à l'élection, et qui régit les tribunaux de cantons et de districts. La religion catholique est la religion de l'État. Un archevêque métropolitain réside à Guatemala. Le mouvement intellectuel auquel s'oppose la diversité des castes est à peu près nul, et l'ignorance du peuple dégénère en fanatisme. Les recettes de l'État dépassent annuellement 5 millions de francs, et sont généralement insuffisantes; la dette s'élève à 6 millions. L'armée permanente est de 3,200 hommes; les milices s'élèvent à 13,000 hommes. Le commerce extérieur subit des alternatives de hausse ou de baisse, suivant l'état d'agitation plus ou moins grand qui ralentit les échanges : en 1855, il était de 12,445,000 francs, tant à l'importation qu'à l'exportation. La France entre dans ce commerce pour 1,125,000 francs. La navigation a occupé 186 navires jaugeant 10,000 tonneaux. Les exportations consistent principalement en cochenille, indigo, cuirs, cornes et quelques produits manufacturés du pays.

Guatemala la Nueva, capitale de la république, bâtie en 1774, à la suite du tremblement de terre qui détruisit l'ancienne ville du même nom, est située dans une vallée belle et fertile, à une hauteur de 1,700 mètres au-dessus du niveau de l'Océan; elle jouit, ainsi que ses environs, d'un climat délicieux. A la distance de 30 kilomètres se trouvent plusieurs coteaux volcaniques appelés *Mastratons*, aux environs desquels la terre est dans une agitation continuelle : cette contrée renferme d'excellentes sources d'eau minérale. La population de Guatemala est d'environ 60,000 âmes. Ses rues, larges, bien pavées et tirées au cordeau, sont toutes arrosées par un ruisseau d'eau vive. Les maisons n'ont qu'un étage, à cause de la fréquence des tremblements de terre; mais elles possèdent des jardins, des cours et des plates-formes avec des fontaines. La place du marché est entourée de portiques, et bordée par la cathédrale, le palais de la régence et le palais de justice. Toutes les églises sont remarquables par leur architecture. Mais on cite surtout le bel amphithéâtre en pierres destiné aux combats de taureaux. Guatemala possède une université, où l'on enseigne la jurisprudence, la théologie, la médecine, les mathématiques; elle renferme, outre une petite bibliothèque, un musée d'anatomie. Les habitants sont en général doux, affables et hospitaliers, mais mous et indolents. Les ouvriers sont intelligents et habiles; ils excellent surtout dans la sculpture, l'orfèvrerie, la lutherie. Dans les environs sont d'importantes cultures de tabac. *Guatemala la Vieja*, à 35 kilomètres de la précédente, est située entre les deux volcans Agua et Fuego, et fut détruite plusieurs fois par les tremblements de terre ou par des torrents de lave et d'eau bouillante. Avant son dernier désastre, arrivé en 1775, c'était une grande et belle ville bien peuplée : elle n'a conservé de ses anciens monuments que sa cathédrale; mais elle compte encore 18,000 habitants. *Amatitlan*, à 25 kilomètres de Guatemala, et située sur le bord d'un lac salé, possède un beau couvent de dominicains. Ses environs sont fertiles en fruits et en coton. Son nom, qui signifie la ville des lettres, lui vient de l'habileté que les Indiens ses habitants montraient à graver des hiéroglyphes sur l'écorce des arbres. *Solola* produit d'excellentes figes; il y a beaucoup de filatures de coton. Le district de *Suchitepeque*, fertile en rocou, éprouve des pluies excessives. *Livingston*,

à l'embouchure du rio Dolce, dans le golfe de Honduras, exporte des bois d'acajou et de teinture, ainsi que de la salsepareille. *Santo-Tomas*, avec un port sur l'Atlantique, est une colonie belge assez florissante, qui exporte des laines et du bois d'acajou. *Yzabal*, sur le lac de ce nom, sert d'entrepôt aux produits de l'intérieur; c'est par son port, le meilleur de la côte septentrionale, que s'exporte la majeure partie de la cochenille et de l'indigo du pays. *Yztapa* ou *San-José de Guatemala*, à l'embouchure du Guacalas, a une assez grande importance à cause de son voisinage de la capitale, dont elle est le port et l'entrepôt; son commerce est néanmoins bien inférieur à celui d'Yzabal quant à l'exportation.

L'ancienne province mexicaine de *Vera-Paz* est encore peu connue. Elle confine au nord avec l'État mexicain d'Yucatan, et à l'ouest avec celui de Chiapa. Il y pleut neuf mois de l'année. Dans les forêts, on recueille différentes espèces de baume, de gomme, d'encens et du sang-dragon. Il y a des cannes de 30 mètres de long et d'une grosseur extraordinaire. *Coban* ou *Vera-Paz*, sur le Potochic, est une petite ville de 12,000 habitants, la plupart Indiens, dans laquelle on fabrique beaucoup de toile. *Quetzaltenango* est commerçante, presque aussi peuplée que Vera-Paz, et renferme de belles églises. *Toloncapan*, un peu moins peuplée, est connue par ses ébénisteries et ses sources thermales. *Mixco*, *Peten* ou *Remedios*, sont des lieux intéressants par les ruines qui s'élèvent aux environs; la dernière ville est l'une des forteresses de la république. *Quiché*, très-petite ville, est importante par le voisinage des ruines d'*Utatlánd*, ancienne capitale du royaume de Quiché, le plus puissant et le plus civilisé du Guatemala avant la conquête espagnole. *Copan*, simple bourgade, est intéressante par les antiquités découvertes dans son voisinage. Elles consistent principalement en un cirque, au centre duquel s'élève une grande pierre chargée d'hiéroglyphes et d'inscriptions; deux têtes d'hommes paraissent soutenir cette table. Non loin de là, on voit deux obélisques couverts d'hiéroglyphes, deux autels d'un beau travail, une statue. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces monuments, qui ont été construits évidemment avant la conquête, sont ornés de bas-reliefs représentant des figures d'hommes et de femmes parfaitement sculptées, et qui ont un costume semblable à celui des anciens Castellans. Ces bas-reliefs sont favorables à l'opinion qu'avant la conquête une partie du sol de l'Amérique avait déjà été visitée par des Européens.

§ III. RÉPUBLIQUE DE HONDURAS. — Cet État s'étend principalement sur la côte de la mer des Antilles, depuis le cap Gracias à Dios et la rivière de Segovia jusque vers le Motogua. Ses autres limites sont conventionnelles et indéterminées. Au sud, le Honduras se prolonge jusqu'au golfe de Fonseca, dans le grand Océan, entre les États de San-Salvador et de Nicaragua. Sa superficie est de 115,000 kilomètres carrés, et sa population de 360,000 habitants. Son sol fertile produit le maïs, le raisin, le cacao, le coton, le café, etc. Il possède également de beaux pâturages, ainsi que des mines d'or et d'argent. Ses forêts fournissent de beaux pieds d'acajou, des bois de teinture, en même temps que la vanille et la salsepareille.

La république de Honduras est divisée en 7 districts. Son organisation politique se rapproche beaucoup de celle du Guatemala. Un chemin de fer réunissant les deux Océans a été concédé le 23 juin 1853, et doit être terminé actuellement : il part de Puerto-Caballos, suit la vallée du rio Ulua, passe par la plaine de Camayagua, dont

le centre peu élevé forme le point de partage des deux Océans, descend la vallée du rio Gouscoran et aboutit vers la baie de Fonseca. Cette baie, large de 30 milles, longue de 50, est un des plus beaux ports naturels de l'océan Pacifique; son entrée a 48 milles d'ouverture entre les deux volcans de Conchagua (1,250 m.) et Coseguina (1,000 m.); mais les deux grandes îles de Conchagua, toutes deux fort élevées, le protègent contre les vents du large. L'ouverture de la ligne de fer doit donner un jour une grande importance à l'État de Honduras; mais il est encore trop absorbé par ses embarras financiers, ses querelles intérieures et ses démêlés avec l'Angleterre, qui bloque un de ses ports et lui conteste une portion de son territoire, pour songer à développer son commerce et son industrie. Les revenus n'atteignent pas 1 million de francs. La dette extérieure monte à plus de 2 millions. Le commerce s'élève à 4 ou 5 millions.

Camayagua ou *Nueva-Valladolid*, capitale de la république et résidence d'un évêque, est située dans une plaine couverte de cultures et de magnifiques forêts de pins résineux; elle a une belle église, un collège, plusieurs couvents et un riche hôpital. Sa population est de 18,000 habitants. *Truxillo*, près du cap Honduras, est un port de mer occupé depuis plusieurs années par les Anglais en garantie du paiement d'une dette de 600,000 francs. La ville est fortifiée et bâtie près d'un lac où des îles flottantes, couvertes de gros arbres, changent de place au gré des vents qui les entraînent. *Omoa* ou *Puerto-Caballos*, principal port de la république sur la côte méridionale du golfe de Honduras, est le premier point occupé sur cette côte par les Espagnols. La baie, qui a 9 milles de circonférence, est profonde et bien abritée. Les environs sont bien cultivés. C'est par Omoa qu'a lieu la majeure partie des exportations consistant en acajou, indigo, salsepareille, vanille, cuirs, bois de teinture, etc. *Santiago*, sur l'Ulúa, est le centre de la navigation établie sur ce fleuve.

C'est à l'est de l'État de Honduras que se trouve le territoire indépendant des Indiens *Mosquitos*, qui a 200 kilomètres de largeur et 532 kilomètres de longueur. En 1656, les Mosquitos se placèrent sous la protection de l'Angleterre, qui maintient son protectorat de nos jours, en affectant de croire que le pays des Mosquitos s'étend jusqu'à la rivière de San-Juan. Le port de *Blewfield*, au fond d'une baie, près de l'embouchure du rio Escondido, a été ouvert au commerce par l'Angleterre. Celle-ci a restitué depuis peu au Honduras les îles du golfe, dont les plus importantes sont *Roatan*, *Bonacca* et *Utilla*. L'intérieur du pays est occupé par la nation sauvage et indomptable des *Mosquitos-Sombos*. Les côtes, surtout près du cap Gracias à Dios, sont habitées par une autre tribu d'Indiens que les navigateurs anglais ont appelée Mosquitos de la côte. Ce nom vient de la foule insupportable des moustiques, qui tourmentent les habitants, et les obligent à passer une partie de l'année en bateau. Les Mosquitos de la côte ne comptent que 1,500 guerriers; ils vivent sous des chefs aristocratiques.

§ IV. RÉPUBLIQUE DE SAN-SALVADOR. — L'État de San-Salvador est borné par les États de Guatemala et de Honduras, et baigné au sud par le grand Océan. Il comprend le pays que les naturels nomment encore *Cuscatlan*, c'est-à-dire pays de richesses, dénomination que justifient ses mines d'argent, de plomb et de fer, et ses produits en indigo. Cette république n'a que 32,000 kilomètres carrés de superficie et 580,000 ha-

b'itants. Sa participation aux troubles de Guatemala, ses efforts pour reconstituer une alliance fédérative avec Honduras et Nicaragua, ses démêlés avec l'Angleterre, qui la bloque depuis 1850, voilà le résumé de son histoire politique. San-Salvador a un président, 2 chambres et une cour suprême. Son territoire est-divisé en 4 districts. Les revenus de l'État s'élèvent à 1,600,000 francs, sa dette extérieure à près de 3 millions; le chiffre de sa dette intérieure est inconnu. Le commerce est de 8 millions, tant à l'importation qu'à l'exportation : celle-ci consiste presque uniquement en indigo, puis en cuirs, tabac, baume, etc.

Dans une jolie vallée, au milieu de belles plantations de tabac et d'indigo, sur le bord du Bermenillo, et au pied d'un volcan auquel elle donne son nom, s'élève la ville de *San-Salvador*. Capitale de l'État et résidence d'un évêque, elle se relève avec peine des suites du tremblement de terre de 1839. Elle n'a plus que 5,000 habitants, au lieu de 30,000 qu'elle comptait avant son désastre. Ses rues, mal pavées, sont régulièrement tracées, mais bordées de maisons bâties la plupart en pisé. *Zonzonate* ou *Trinidad* est importante par sa position avantageuse au fond d'une baie de l'Océan. Aux environs se trouvent de nombreuses sources thermales et sulfureuses. Elle n'a que 6,000 habitants, mais elle fait un bon commerce de quelques produits spéciaux, tels que le baume. Dans la chaîne de montagnes au pied de laquelle est bâtie Zonzonate est le volcan l'*Isallo*, qui est en activité, et non loin duquel se trouve la petite ville d'*Isallo*, dont la population, presque entièrement indienne, s'élève à 8,000 âmes. *Acajutla*, au fond d'une baie ouverte, mais assez sûre, est, depuis 1850, bloquée par les Anglais. *San-Vicente*, sur le flanc d'une haute montagne d'où sortent des sources minérales, a été presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1835. *San-Miguel*, où l'on voit une belle église, est située dans un pays malsain; elle renferme 6,000 habitants, parmi lesquels on ne compte qu'un dixième de blancs. Près du lac Guija, le bourg de *Matapos*, entouré de mines de fer et d'usines, a une population de plus de 4,000 âmes. Le port de la *Libertad*, à 50 kilomètres de Salvador, dessert la capitale de la république. Il n'a que quelques centaines d'habitants, et présente un mouillage ouvert en pleine côte. *Union*, sur le golfe de Fonseca, est le port le plus important de l'État : on évalue ses transactions à 500,000 dollars. *Triunfo*, à l'embouchure du rio Lampa, a également une certaine importance, ainsi que *Amapasa* ou *Conchaqua*, sur l'île du Tigre, dans le golfe Fonseca.

§ V. RÉPUBLIQUE DE NICARAGUA. — Bornée à l'est par le Honduras, au nord par le territoire des Mosquitos, au sud par l'État de Costa Rica, la république de Nicaragua a une longue ligne de côtes sur le Pacifique, depuis la baie de Fonseca jusqu'à celle de Saint-Thomas, tandis que sur l'Atlantique elle ne domine que de la rivière Rama à celle de San-Juan, et encore cette portion lui est-elle contestée. Sa superficie est évaluée à 120,000 kilomètres carrés, et sa population à 260,000 habitants. Elle est divisée en 5 districts. Cet État est fertile en toutes sortes de fruits, et abonde en gros et menu bétail, surtout en mules et en chevaux; on y recueille aussi le coton, le miel, la cire, l'anis, le sucre, la cochenille, le cacao, le sel, l'ambre, la térébenthine, l'huile de pétrole, différents baumes et drogues médicinales. Les palmiers parviennent à des dimensions colossales. C'est une contrée très-chaude, mais humide et fiévreuse, surtout en septembre et en novembre; les orages

et les tremblements de terre y sont fréquents, principalement en hiver. Parmi les nombreux volcans de ce pays, celui de *Masaya* paraît le plus considérable ; son cratère ne rejette ni cendres ni fumée ; mais la matière enflammée qui y bouillonne répand une clarté visible à plus de 80 kilomètres. Ce pays comprend les deux lacs de *Nicaragua* et de *Leon*, qui occupent presque le dixième de sa superficie. Le lac de Nicaragua est rempli d'îles riantes et peuplées, parmi lesquelles celle d'*Omelepec* renferme un volcan toujours enflammé ; toutes ses eaux descendent par la rivière San-Juan vers la mer des Antilles. Cette rivière forme une trentaine de chutes peu considérables avant d'arriver à la mer. Le lac est situé à 40 mètres au-dessus du grand Océan, dont il n'est séparé par aucune chaîne de montagnes considérable ; il communique vers le nord-ouest avec le lac Léon, long de 60 kilomètres, large de 28, lequel se trouve à 8 kilomètres seulement de la rivière Tosta, qui se jette dans le Pacifique. Aussi a-t-on conçu le projet de faire servir ces deux lacs à la communication entre les deux mers. Des vapeurs de faible tirant d'eau remontent déjà le San-Juan jusqu'aux rapides de Castillo Viejo, où il y a portage.

L'État de Nicaragua est gouverné par un président assisté par un sénat et une chambre des députés. C'est une des républiques les plus opposées à l'Union. Son histoire se résume en dissensions intérieures, démêlés avec Costa Rica pour le territoire contesté de Guanacaste, différends au sujet du territoire des Mosquitos avec l'Angleterre, etc. Les revenus ordinaires de l'État sont évalués à 600,000 francs ; la dette à 4 millions et demi, et son commerce extérieur à 11 millions, tant à l'importation qu'à l'exportation.

Leon, capitale de l'État, est située dans une vallée couverte de champs de maïs et près d'un volcan dont les éruptions lui ont été souvent fatales : on lui donne 25,000 habitants. Elle possède une université et une belle cathédrale. Son commerce est florissant ; il s'y tient des marchés très-considérables. Ses habitants, riches, voluptueux et indolents, ne tirent que faiblement partie de l'excellent port de *Realejo*, situé à quelques kilomètres de la mer, sur la petite rivière du même nom, qui forme un mouillage sûr et profond. *Realejo* est complètement entourée de forêts et de marais salants : il exporte des bois de teinture ainsi que des planches de cèdre et d'acajou. Ses chantiers de construction et de radoub, ses fabriques de toiles à voiles contribuent à lui donner une certaine activité. *Pueblo-Nuevo*, village de quelques centaines d'habitants, exploite des salines dans le voisinage du lac Léon. *Chinandega* a 4,000 habitants ; elle est bâtie sur un sol plat et bien cultivé ; c'est le marché le plus important de cette région. *El Viejo*, au pied du volcan de ce nom, a 2 à 3,000 âmes. Non loin de là se trouve le volcan Coseguina, sur la pointe méridionale du golfe de Fonseca. Il est célèbre par sa grande éruption de 1835 : un nuage de cendres s'étendit jusqu'à la Jamaïque, et les environs, à 120 kilomètres à la ronde, furent plongés dans une obscurité profonde. *Grenade*, à 1 kilomètre du lac Nicaragua, compte environ 10,000 habitants. Ses rues bien tracées sont bordées de maisons en ruines, triste résultat des guerres civiles. L'église principale est remarquable par sa belle charpente en bois de cèdre travaillé à jour. *Masaya*, au nord-ouest de Grenade, est un gros bourg de 12 à 15,000 habitants répandus sur un très-grand espace au milieu de belles forêts. La plupart des maisons ne sont que de simples huttes en cannes recouvertes

de feuilles. *Managua*, près du lac Léon, gros bourg de 6 à 8,000 âmes, présente le même aspect que celui de Mesaya, moins les forêts. *Nicaragua* ou *Villa de la Purissima Concepcion*, située sur le lac qui porte son nom, non loin du golfe de *Papagayo*, est le siège d'un évêché. Sa population est de 13,000 habitants, et de 22,000 en y comprenant plusieurs petits villages qui forment ses faubourgs. *Greytown* ou *San-Juan de Nicaragua*, à l'embouchure du fleuve de ce nom, a un port abrité des vents du large par la pointe de terre appelée *Punta Arenas*. Elle est bâtie sur un sol bas et sablonneux, au delà desquels sont des marais salants et de belles forêts. C'est après Balise le port le plus fréquenté de la côte, et le seul entrepôt des produits de l'intérieur sur l'Atlantique. Cette ville a été pendant plusieurs années occupée par les Anglais comme dépendance du royaume des Mosquitos. Elle vient d'être bombardée par les vaisseaux de l'Union, qui voudrait s'en emparer à cause du canal projeté entre les deux Océans. Au-dessus de Greytown se trouve le rio Serapiqui, large et belle rivière qui sort des montagnes de Cartago dans l'État de Costa Rica, et par laquelle les produits de cette république descendent vers l'Atlantique. Sur le bord du lac Nicaragua, en face de l'île Omelepec, on a formé depuis peu le village de la *baie de la Vierge* (*Virgen-Bay*), réunion de maisons et de magasins en bois, mais qui est un lieu de passage et un entrepôt important de l'Atlantique au Pacifique. Au nord-ouest du lac Nicaragua, un voyageur a signalé de nombreux vestiges de villes détruites : des idoles renversées gisent encore sur le sol. Les vastes cimetières de l'île Omelepec feraient croire que les villes voisines avaient choisi cet endroit pour y enterrer leurs morts.

Les indigènes de Nicaragua parlent cinq langues différentes. La *chorotèque* paraît être celle de la principale tribu. Il paraît que les Chorotèques ne connaissaient pas l'écriture ; ils comptaient dix-huit mois et autant de grandes fêtes ; leurs idoles, différentes de celles des Aztèques, étaient honorées par un culte aussi sanguinaire que celui de Mexico. Les Espagnols trouvèrent des palais et des temples spacieux, environnés de maisons commodes pour les nobles ; mais la multitude vivait misérablement, et n'avait, dans plusieurs endroits, d'autre asile que des espèces de nids placés sur les arbres.

§ VI. RÉPUBLIQUE DE COSTA RICA. — Cet État, qui s'étend sur toute la largeur de l'isthme, est borné au nord-ouest et à l'ouest par le Nicaragua, à l'est par la province de Panama (Nouvelle-Grenade). Sa superficie est évaluée à 95,800 kilomètres carrés, et sa population à 215,000 habitants, la plupart appartenant à la race blanche. Costa Rica a des mines d'or très-productives et des mines de cuivre activement exploitées. Elle possède aussi de superbes bois de construction, de riches pâturages et des paysages pittoresques ; le bétail, et surtout les cochons, fourmillent ici d'une manière extraordinaire. Dans le *Golfe de los Salinas* ou de *Ricoya*, on pêche le mollusque qui fournit la pourpre. C'est la plus régulière, la plus paisible, la plus forte des cinq républiques de l'Amérique centrale. Le pouvoir appartient à un président nommé pour six ans et à un sénat de douze membres élus à deux degrés. Le gouvernement est très-libéral. Bien que la religion catholique soit la religion de l'État, tous les autres cultes sont tolérés et protégés ; le nombre des écoles primaires s'élève à 100. Les ports sont déclarés francs et les colons trouvent un appui sérieux auprès des

autorités. L'armée se compose d'environ 5,000 hommes de milices; 200 hommes font un service permanent. Les finances sont en bon état. L'État n'a pas de dette, et son budget, évalué à 600,000 francs, fait ressortir chaque année un excédant de recettes assez importantes. Les revenus proviennent des droits de douane, du monopole du tabac, des liqueurs fortes et de la poudre de guerre. On attribue cette situation prospère à la supériorité numérique de la race blanche sur la race de couleur, avec laquelle elle ne s'allie point. L'industrie de Costa-Rica est tout à fait nulle, mais la culture du café y a pris une grande extension. Les importations sont évaluées à 7 millions de francs; les exportations consistent en café (200,000 quintaux en 1852), cuirs, nacre, bois de teinture, salsepareille, écailles de tortue, perles, le tout s'élevant à 8 millions. L'État est divisé en 8 provinces ou départements; chaque province a un gouverneur et forme 1 ou 2 cantons; chaque canton est subdivisé lui-même en districts.

San-Jose de Costa-Rica, capitale de l'État, est percée de belles rues arrosées par des canaux et des fontaines; c'est la résidence d'un évêque, et elle renferme 30,000 habitants. *Cartago*, qui fut jadis plus florissante, passe pour en avoir 16,000. On trouve à quelques kilomètres du golfe auquel elle donne son nom la petite ville de *Nicoya*, peuplée de charpentiers; l'on y construit et l'on y radoube des vaisseaux. *Punta-Arenas*, le seul port important de la république, est situé sur une longue et très-étroite presqu'île qui s'avance dans le golfe de *Nicoya*. Sa rade est assez sûre, et les navires peuvent venir mouiller tout près des maisons. Il présente une assez grande activité, a été visité en 1852 par 98 navires de toutes nations, et exporte principalement des bois et du café. Costa-Rica a encore quelques bons mouillages sur le Pacifique, mais sur l'océan Atlantique aucun endroit ne mérite le nom de port; aussi cette partie de la côte est-elle peu fréquentée.

CHAPITRE DIXIÈME.

ANTILLES OU ARCHIPEL COLOMBIEN.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — Les deux continents américains semblent reliés l'un à l'autre, non-seulement par l'isthme qui porte le nom d'Amérique centrale, mais encore par une grande chaîne de montagnes sous-marines dont les sommités forment une suite d'îles très-importantes. Ces îles figurent un arc de cercle dont l'extrémité méridionale se rattache au cap Paria dans l'Amérique du Sud, tandis que son extrémité septentrionale se lie à la Floride par les îles Bahama; la pointe occidentale de Cuba correspond en quelque sorte à la partie la plus avancée de l'Yucatan. Cet archipel, que la raison et la reconnaissance devraient faire nommer *archipel Colombien*, a reçu de Christophe Colomb lui-même le nom inexact d'*Indes occidentales* qu'on lui donne encore quelquefois, mais il est plus connu sous le nom d'*Antilles*. On divise ces îles en *grandes et petites Antilles*; les grandes sont *Cuba*, la *Jamaïque*, *Saint-Domingue* ou *Haïti*, et *Puerto-Rico*; les petites Antilles, nommées aussi *archipel des Caraïbes*, sont très-nombreuses, et on les distingue en *îles du vent* et *îles sous le vent*. Le sens de ces dénominations varie suivant les diverses nations européennes

qui en font usage, mais on peut en trouver l'explication générale dans ce fait que les îles les plus orientales, désignées plus spécialement comme les îles du vent, éprouvent les premières l'action des vents alizés qui soufflent régulièrement de l'est à l'ouest, tandis que les îles occidentales ne l'éprouvent qu'après les premières et sont ainsi sous le vent. L'archipel Colombien occupe une superficie évaluée à 250,000 kilomètres carrés. Sa population est d'environ 3,300,000 habitants, et se compose de blancs relativement peu nombreux, d'un dixième environ de nègres, qui sont esclaves dans les îles espagnoles et hollandaises, et affranchis partout ailleurs; enfin d'hommes de couleur issus de l'union des deux races précédentes. La population indigène, exterminée par les Espagnols pendant la conquête, ne se retrouve dans aucune de ces îles.

L'étendue de mer qui se trouve entre les Antilles, l'Amérique méridionale et les côtes de Mosquitos, de Costa-Rica et de Darien, s'appelle aujourd'hui mer *des Caraïbes* ou mer *des Antilles*. Cette mer, une des plus fréquentées du globe, présente plusieurs phénomènes dignes d'attention. Le plus remarquable est ce mouvement des eaux connu sous le nom de *courant du golfe* (*gulf stream*), que nous avons décrit dans la géographie physique (tome I, page 169), et qui résulte du mouvement doux, mais universel, de toute la masse des eaux de l'Océan, portées par le grand courant équatorial de l'est à l'ouest, et poussées à travers les ouvertures de la chaîne des petites Antilles contre le continent américain. Le canal entre l'Yucatan et l'île de Cuba présente le phénomène de sources d'eau douce jaillissant au sein de l'onde amère. On en trouve sur la côte occidentale de Cuba, au sud-ouest du port de Batabano, dans la baie de Xagua, environ à 2 ou 3 milles marins de la terre; elles jaillissent avec force, et des navires viennent quelquefois y prendre, au milieu de la mer, une provision d'eau douce.

Les Antilles offrent un grand nombre d'excellents ports, et elles sont en général arrosées de nombreux cours d'eau. La plupart sont montagneuses, et les sommets les plus élevés se trouvent dans la partie occidentale de Saint-Domingue, dans l'est de Cuba et dans le nord de la Jamaïque, précisément aux endroits où ces grandes îles se rapprochent le plus. La direction générale de ces montagnes paraît être du nord-ouest au sud-est; mais on découvre dans la plupart des îles un point central d'où les rivières descendent, et où les diverses branches de montagnes paraissent se réunir comme dans un noyau. Dans quelques îles, comme à la Guadeloupe, ce noyau renferme des volcans; il paraît plus généralement formé de granit dans les petites îles, et de roches calcaires dans les grandes. La plupart des îles renferment des escarpements brusques qui séparent les terres hautes des terres basses; ils sont surtout frappants à Saint-Domingue. L'île de Cuba et les îles Bahama sont environnées d'immenses labyrinthes de rochers qui s'élèvent au niveau des flots, et qui se couvrent de palmiers: ce sont exactement les îles basses de l'Océan Oriental. Les principales îles, surtout Cuba et Haïti, sont riches en minéraux utiles et même en métaux précieux, qui n'y sont généralement pas exploités. Cuba, la Martinique et la Guadeloupe exportent du minerai de cuivre. Plusieurs îles possèdent des gisements de houille, quelques-unes de riches soufrières. Dans le plus grand nombre on trouve des sources minérales. Dans toutes, on exploite pour les constructions, la lave ou le calcaire; le corail des côtes fournit de la chaux; l'argile sert pour la fabrication des briques et de la poterie.

Toutes les Antilles sont à peu près soumises au même climat. Dans la sécheresse, qui dure ordinairement depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai, la chaleur du jour serait insupportable si des brises de mer ne s'élevaient à mesure que le soleil prend de la force. Les pluies, qui caractérisent la saison de l'été, tombent par torrents : ce sont de véritables déluges, qui durent de la mi-juillet à la mi-octobre. L'air, fortement imprégné d'humidité, contribue à rendre le séjour de ces îles, surtout dans la partie basse, malsain et dangereux pour un Européen. Les miasmes répandus par des eaux de mer stagnantes et des vases croupissantes deviennent, surtout pour les hommes des pays froids, les germes de la fièvre jaune. La zone chaude, où règnent les fièvres putrides, s'étend jusqu'au niveau de 400 mètres; là commence la zone tempérée, où le thermomètre de Réaumur ne marque plus que 15 à 18 degrés en plein midi. Cette zone se termine à 800 mètres plus haut, où le thermomètre s'arrête à 14 degrés. Les brouillards, élevés des parties basses, s'accumulent sur les montagnes, et la pluie devient habituelle. C'est la zone froide des Antilles. La saison des grandes pluies ou de l'*hivernage* est l'époque la plus mauvaise de l'année : outre les épidémies qui sévissent plus cruellement à cette époque, les ouragans et les ras de marée causent les sinistres et les désastres les plus affreux. Les Antilles sont en outre sujettes aux tremblements de terre, et en 1843 la Guadeloupe fut bouleversée par une de ces terribles secousses.

Les Antilles n'ont d'autres mammifères sauvages que ceux de la plus petite taille, tels que la chauve-souris fer-de-lance, le rat volant ou my-optère, le kinkajou, le rat piloris; les lézards, les scorpions, les serpents sont très-communs; la Martinique et Sainte-Lucie sont les seules qui renferment de véritables vipères et des scorpions venimeux. Le caïman habite les eaux dormantes. Les tortues les plus délicates se prennent sur les plages voisines de la Jamaïque. Les perroquets et les colibris embellissent les forêts; les oiseaux aquatiques, en troupes innombrables, animent les rivages. On admire l'oiseau-mouche, mais une foule d'insectes pullulent et sont un véritable fléau; les maringouins, les moustiques, le kakerlac, les fourmis, les chiques et quantité d'autres espèces vénéneuses et destructives, infestent toutes les îles.

On trouve aux Antilles les magnifiques végétaux des tropiques. Le bananier forme à lui seul un bocage; le tronc creusé du cotonnier sauvage fournit un canot capable de contenir 100 hommes; une feuille du palmier à éventail suffit pour garantir huit personnes du soleil ou de la pluie; le chou-palmiste balance sa tête verdoyante sur une colonne quelquefois haute de 70 mètres. Des rangées d'arbres de Campêche et du Brésil entourent les plantations. Le caroubier joint au bienfait de ses fruits celui de son épais ombrage. L'écorce fibreuse du grand *cecropia* fournit de solides cordages. L'élégant tamarinier, précieux par ses cosses acides, le bois de fer, le cèdre, et une espèce de *cordia*, désignée dans les îles anglaises sous le nom d'*ormeau d'Espagne*, sont très-estimés pour les ouvrages de charpente. Rien ne surpasse l'utilité de l'arbre à roue, *laurus chloroxylon*, dans la construction des moulins. Les orangers, les citronniers, les figuiers, les grenadiers, à l'entour des habitations, remplissent l'air d'un parfum exquis, ou offrent leurs fruits délicieux. La pomme, la pêche, le raisin, et généralement tous les meilleurs fruits de l'Europe, ne mûrissent que dans les parties montagneuses, tandis que les plaines, où rien ne modère le feu du soleil, se parent

de productions indigènes, telles que le cachou, la sapote, la sapotille, la poire d'avocat, la mammée, avec plusieurs fruits des Indes orientales, comme la pomme de rose, la goyave, la mangue, et quelques espèces de spondias et d'ananas.

Dans l'émail des vastes savanes on distingue le *serpidium* de Virginie, l'*ocymum americanum*, le *cleome* à cinq feuilles, le *turnera pumicea*. Le long des coteaux, la modeste sensitive se cache sous le gazon, entre les *sida*, les *dianthea*, les *ruelia*, ombragés par l'élégant troëne d'Amérique, ou par des acacias de toute espèce. Sur le penchant des mornes déserts, divers cactiers présentent leurs troncs difformes, hérissés de faisceaux d'épines, tandis que les grands raisiniers décorent les rochers voisins de la mer. Dans les bois, les nombreuses familles des lianes, dont les branches sarmenteuses s'entrelacent au haut des arbres, forment des dômes de fleurs et des galeries de verdure. Parmi les autres végétaux, les plus curieux sont les fougères arborescentes : elles sont ici, comme dans toute la zone torride, des plantes vivaces, qui acquièrent un grand accroissement. Le *polypodium arboreum*, en particulier, pousse un tronc élevé de plus de 7 mètres, et couronné de larges feuilles dentelées qui lui donnent exactement l'air et le port d'un palmier. La médecine réclame encore le *gaïac*, la *wintera-cannella* et la *chinchona caribea*.

L'élévation du centre de ces îles, la diversité des expositions, la grande différence du climat des montagnes d'avec celui des côtes, et la nature du terrain, tout concourt à jeter dans la végétation une variété infinie. La plupart des productions commerciales qui font aujourd'hui la richesse des Antilles proviennent de végétaux naturalisés et entretenus par la culture. Cependant on y trouve la vanille sauvage, l'aloès, qui croît spontanément sur le sol pierreux de Cuba, le *bixa orellana*, d'où l'on tire le roucou. Le piment est non-seulement indigène, mais il refuse de se multiplier sous la main de la culture. L'igname, la patate, le maïs, le manioc, le bananier, l'arbre à pain, le jaquier, sont les principales plantes alimentaires; le millet de Guinée est le fourrage le plus précieux des Antilles. Mais les cultures qui subviennent au luxe et aux fabriques de l'Europe absorbent toute l'attention. Le sucre forme le principal article d'exportation; on prétend que la canne à sucre fut apportée dans ces îles, soit de l'Inde, soit de la côte d'Afrique, mais aujourd'hui on ne cultive guère que la canne d'Otaïti, qui fournit un suc plus abondant. Le café est encore l'objet de vastes exploitations; le coton est presque abandonné, mais l'indigo, la cochenille, le cacao, le tabac, forment encore d'importants articles d'échange, ainsi que les épices, les plantes médicinales et les bois de construction ou autres.

L'archipel des Antilles renferme une seule île indépendante, Haïti; quelques-unes, situées près des côtes de Venezuela, appartiennent à la république de ce nom et seront décrites en même temps qu'elle; les autres sont des colonies anglaises, espagnoles, françaises, hollandaises, danoises et suédoises. Ces îles sont un des principaux théâtres du commerce des Européens. Le chiffre des transactions doit être porté au moins à 750 millions. Les îles espagnoles figurent dans ce chiffre pour 375 millions, l'Angleterre pour 155 millions, la France pour 90 millions, la Hollande pour 6 millions, le Danemark pour 5 millions, Haïti pour 80 millions en comptant la république dominicaine. On peut admettre que les exportations dépassent les importations de 50 millions, soit 400 millions pour les premières, 350 pour les secondes. Les Antilles, ne

produisant que des articles d'échange, sucre, rhum, mélasse, coton, café, cacao, indigo, piment, épices, fruits, bois, etc., ne récoltent pas de vivres en quantité suffisante pour leur consommation. Aussi les grains, farines, poisson sec, salé ou fumé, viandes, bétail, etc., figurent en première ligne dans l'importation avec les vins, les tissus manufacturés et les mille produits de l'industrie européenne. Les Antilles espagnoles sont dans une voie remarquable de prospérité, mais la plupart des autres îles se remettent difficilement du coup qui leur a été porté par l'abolition de l'esclavage. Les nègres, peu préparés à la liberté, ne montrent pas d'empressement à reprendre ces travaux pénibles qui leur rappellent trop l'ancienne servitude. Leur seul désir est de devenir à leur tour propriétaires; un petit champ, quelques volailles, des fruits, voilà toute leur ambition, qui, une fois satisfaite, les enlève définitivement au travail des plantations. L'indemnité coloniale, en donnant aux planteurs la facilité d'attirer à eux par l'appât d'un gain plus considérable leurs anciens esclaves, tandis que les besoins de cette nouvelle population libre lui rendront le travail nécessaire, enfin la voie dans laquelle l'Angleterre et la France paraissent entrer, c'est-à-dire l'introduction dans leurs colonies des travailleurs de l'Inde, mettront sans doute un terme prochain au malaise général qui affecte les Antilles, et imprimeront au commerce une nouvelle activité.

§ II. DESCRIPTION DES ÎLES. — GRANDES ANTILLES. — CUBA. — *Cuba*, l'une des premières îles découvertes par Christophe Colomb, qui y aborda le 27 octobre 1492, est située entre : 19° 48' et 28° 11' de latitude nord; 76° 30' et 87° 18' de longitude occidentale. Elle est séparée de la Floride et des Lucayes par le golfe du Mexique et le canal de Bahama. Sa plus grande longueur est de 668 kilomètres, sa largeur de 40 à 200 kilomètres, et sa superficie de 126,700 kilomètres carrés. Sa forme est celle d'un arc irrégulier dont la convexité est dirigée vers le nord. Ses côtes sont dangereuses, bordées de récifs et entourées d'îlots, dont les principaux sont les *Jardinillos*, les *Cayos*, les *Caimans* et *Nueva Filipina*, autrefois *Pinos*. Depuis 1790 sa population s'accroît d'environ 29 pour 100 tous les dix ans. D'après le recensement de 1850 elle était de 945,000 habitants, savoir 445,000 blancs et 500,000 individus de couleur, dont les trois quarts esclaves. Cette île passe pour avoir le meilleur sol de toutes les Antilles; son climat est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de Saint-Domingue, grâce aux pluies et aux vents du nord et de l'est qui le rafraîchissent. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur et envoie vers le sud-ouest un important rameau; mais les terres voisines de la mer sont en général basses et inondées dans les saisons pluvieuses. « Elle présente un sol couvert de formations secondaires et tertiaires à travers lesquelles ont percé quelques roches de granit et de gneiss, de syénite et d'euphodite. Les montagnes de l'intérieur, dont la géognosie est encore mal connue, renferment des sites importants et curieux. Ici se dresse non loin de Trinidad, le mont *Totriño*, élevé de 2,300 mètres; plus loin bondit, des sommets de la *sierra de Gloria*, le *Turnicu*, qui ne descend vers la mer que par cascades successives de 40 à 100 mètres; ailleurs, sur les flancs du mont de *Saint-Jean de Latran*, les eaux du *Guarabo* forment un bassin circulaire auprès duquel se trouve une grotte aux stalactites brillantes. Enfin sur tout cet ensemble montueux domine la *sierra Maestra*, chaîne principale du système, suite de sommets granitiques âpres et nus,

qui laissent voir d'ombreuses vallées entre leurs fissures béantes. De toutes ces montagnes s'échappent des cours d'eau peu étendus, impétueux dans la saison pluvieuse, à sec pendant l'été : le *rio Canto*, navigable pendant 80 kilomètres, l'*Ay* ou *rio de los Negros*, qui sort de la caverne de Fumidero, les petites rivières de *Zarucco* et de *Santa-Cruz*, sur lesquelles s'embarquent la majeure partie des sucres à destination de l'Europe. »

Cuba possède de grandes richesses minérales. Le district de la Havane compte seul 51 mines de cuivre. La houille se trouve également en abondance dans plusieurs localités. Aux environs de Santiago, on trouve de l'argent gris, de l'aimant, des malachites soyeuses et des cristaux de roche. Il y a aussi beaucoup d'eaux chaudes minérales et des salines abondantes. Mais Cuba est riche surtout par les produits de son agriculture, qui se développe rapidement. En 1827, on n'y comptait que 510 sucreries; en 1846, le chiffre s'en élevait à 1,442. Le nombre des fermes n'était, à la première époque, que de 13,947; à la seconde, il atteignait 25,292. Les *vegas* ou grandes exploitations de tabac sont passées de 5,534 à 9,102. Il faut ajouter à ces chiffres 5,542 métairies, 1,670 caféières, 69 fermes à cacao, 14 à coton, 1,734 fabriques rurales, tuileries, distilleries, tanneries, fours à chaux, etc. La race bovine donnait 127,313 têtes, auxquelles s'ajoutaient 244,727 chevaux et mules. Les exportations des trois produits qui à eux seuls constituent presque toute la fortune de Cuba, à savoir le sucre, le café et le tabac, étaient estimées en 1852 : pour le sucre, à 282 millions; pour la mélasse, à 100 millions; pour le café, à 8 millions et demi; pour le tabac en feuilles, à 4 et demi. Il faut ajouter à ces 4 millions et demi de tabac en feuilles 181,610,000 cigares, plus 1,847,000 boîtes de cigarettes. Outre ces grands articles d'échange, Cuba produit encore le maïs, le manioc, l'anis, l'herbe de Guinée, le coton, le cacao, et ses magnifiques forêts, qui couvrent plus de la moitié de sa superficie, fournissent des bois de construction, des bois de teinture, l'acajou, le cèdre, l'acana, le beau palmier royal, l'ébène, mais aussi le *guao* (*comocladia dentata*), arbre vénénéux plus dangereux encore que le mancenillier. Les abeilles ont été introduites dans l'île par des émigrés de la Floride; maintenant on en exporte une quantité considérable de belle cire blanche. Parmi les fruits, l'ananas est singulièrement renommé. On ne trouve dans toute cette île aucun animal venimeux ni féroce.

Les colons sont les plus industriels et les plus actifs des îles espagnoles. Depuis 1834 ils ont construit 300 milles de chemin de fer, et 100 autres sont en construction. Les principales de ces voies vont de la Havane à l'Union (88 milles), de Matanzas à Isabel (47 milles), de Nuevitas à Puerto-Principe (30 milles), de Cardenas (29 milles), etc. Enfin en 1852 tous les centres importants ont été reliés par le télégraphe électrique. Le commerce extérieur de l'île se répartit à peu près également entre les importations et les exportations. Les premières consistent surtout en farines, morue, salaisons, quincaillerie, mercerie, machines, etc. Si au sucre, au café, au tabac, à la mélasse, dont on a vu les chiffres plus haut, on ajoute 25 à 30,000 tonnes de minerai de cuivre, 2 à 3 millions de bois de campêche, de cèdre ou d'acajou, et 50 à 55,000 hectolitres de rhum, on a presque toute l'exportation de Cuba, qui, dans son ensemble, a plus que doublé dans le cours des vingt dernières années. Bien que la mère patrie se





LA HAVANE.

Publié par F. B. B. & F. B. B.

réserve l'intercourse entre Cuba et l'Espagne, cette puissance n'entre que pour 76 millions dans le chiffre total des transactions; les États-Unis viennent en première ligne (110 millions), puis l'Angleterre et l'Allemagne, puis la France pour 45 ou 50 millions, y compris Puerto-Rico. Cuba est un excellent marché pour nos vins, nos soieries, nos ouvrages en métaux, notre ganterie, notre parfumerie, etc., et nous avons dans l'île de solides établissements, au nombre de 80 à 100, qu'entoure une sorte de colonie de nos laborieux compatriotes des départements limitrophes de l'Espagne. Mais les États-Unis ont à Cuba une incontestable prépondérance : sur 911,695 tonnes transportées, ils comptent pour 444,389, soit pour près de moitié. C'est le pavillon américain qui y apporte les plus habiles contre-maitres, les plus persévérants agriculteurs, les meilleurs ouvriers; enfin c'est aux maisons américaines établies à Cuba que l'île est le plus redevable de son activité commerciale. Outre qu'elles vivifient le pays en l'initiant à l'esprit d'entreprise qui fait le fond du caractère du *Yankee*, elles y frayent la voie aux ingénieurs, aux mécaniciens, aux charpentiers, aux serruriers et aux autres artisans de l'Union. C'est ainsi que peu à peu, sans canons, soldats ni diplomates, il se fait à Cuba une sorte d'invasion de la race américaine¹.

L'île est régie par les anciennes lois coloniales espagnoles, dites lois des Indes. Elle est gouvernée par un capitaine général, sorte de vice-roi, ayant les pouvoirs les plus étendus. La justice est administrée, sous la présidence de ce capitaine général, par la *Real audiencia*, la chancellerie de la Havane, celle de Puerto-Principe, des tribunaux de districts et des tribunaux d'alcades. La Havane, Matanzas et Santiago ont des tribunaux de commerce. Cuba se divise en 3 districts : occidental, capitale la Havane; central, capitale Puerto-Principe; oriental, capitale Santiago. Ces districts forment les départements militaires et les intendances financières. Un archevêque réside à Santiago et un évêque suffragant à la Havane. Les recettes de la colonie peuvent s'élever annuellement à une soixantaine de millions de francs (la douane en fournit 50); la mère patrie en prélève environ un quart à différents titres; avec le surplus, l'île subvient à toutes ses dépenses, entretient une marine respectable, fortifie ses côtes et paye la solde d'environ 12,000 hommes de troupes répartis de la manière suivante : 12 régiments d'infanterie, 4 compagnies de volontaires, 11 batteries d'artillerie et 1 régiment de lanciers. Les milices se composent de 1 régiment de cavalerie (volontaire), 1 régiment de dragons et 1 régiment d'infanterie.

La Havane (Habana), siège du gouvernement de l'île, est située sur la côte septentrionale, à l'entrée et à l'ouest de la baie du même nom. Vue du large, sa ceinture de forts, son bassin bordé de villages, les aiguilles de ses clochers, les toits rouges de ses maisons, les palmiers panachés de ses jardins, tout semble annoncer une belle et grande cité. L'intérieur de la ville ne répond pas à cet aspect : la plupart des rues sont étroites, tortueuses et mal pavées. Ses monuments sont plus solides qu'élégants : on cite cependant la cathédrale, qui renferme le tombeau de Christophe Colomb, le palais de l'amirauté et du gouvernement, la douane, l'hôtel des postes et la manufacture de cigares. La Havane est le chef-lieu d'un département maritime,

¹ Chemin-Dupontès, article du *Journal des Débats*, 1856.

le siège de la haute cour de justice (*real audiencia*) et d'un évêché. Elle a une université, fondée en 1728 avec 7 facultés, des écoles de botanique, d'anatomie, de dessin, de navigation, une bibliothèque, un musée, etc. Elle fut fondée en 1511 par Diego Velasquez, prise et reprise plusieurs fois par les Français, les flibustiers et les Anglais. C'est une ville très-forte; son port, bien défendu et l'un des meilleurs de l'Amérique, peut contenir 1,000 gros vaisseaux; il est très-sûr et assez profond pour que ses bâtiments puissent se ranger le long des quais. Elle possède de beaux chantiers de construction, qui fournissent de nombreux navires à la marine de guerre espagnole. Le mouvement de son port était en 1852 de plus de 3,000 navires, et son commerce extérieur atteignait 200 millions de francs, dont 115 à l'importation. Sa population est de 150,000 habitants.

Regla et *Guanabacoa*, situées sur les bords de la vaste baie, qui forme le port de la Havane, sont deux grosses bourgades entre lesquelles s'élèvent de nombreuses villas; c'est là que se réfugie la population de la capitale lorsque la fièvre jaune vient y faire ses terribles apparitions. Il y existe plusieurs établissements d'eaux minérales. *Madrugá* possède également des sources minérales fréquentées. *Puerto-Mariel* et *Bahia-Honda* ont d'excellents ports. *Matanzas*, dans un site pittoresque, est devenue la place la plus commerçante de l'île après la Havane. Elle a 22,000 habitants, une manufacture de tabacs fort renommée, de belles promenades publiques, de jolies maisons, des entrepôts et des églises bien construites. Elle reçoit et exporte pour une valeur de près de 35 millions. *Cardenas*, place de commerce très-importante, exporte de grandes quantités de sucre. De nombreux colons français sont établis dans les environs.

Puerto-Principe est située dans l'intérieur de l'île sur le versant septentrional de la chaîne. C'est une ville misérable et malsaine, qui renferme cependant 25,000 habitants. Bien que reliée par un chemin de fer avec Nuevitas, qui lui sert de port, elle n'a pas une grande activité commerciale. C'est le siège d'une cour d'appel. *Nuevitas*, fondée en 1818 sur la magnifique baie de ce nom, est le chef-lieu d'une des 5 divisions maritimes de l'île; son commerce atteint 2 millions. *Sagua la Grande*, sur une petite rivière, a 5,000 habitants et un commerce de plus de 4 millions. *San-Juan de los Remedios*, au fond d'une jolie baie, a un beau port, 6 à 7,000 habitants et un commerce actif; elle communique par un chemin de fer avec *Villa-Clara*, située dans l'intérieur et peuplée de 10,000 habitants. *Trinidad*, sur la côte méridionale de l'île, est une ville bien bâtie, chef-lieu d'une division maritime, et qui fait un commerce de près de 10 millions. Elle a 12,000 habitants. *Ferdinanda de Jagua*, plus connue sous le nom de *Cienfuegos*, est située au fond de la baie de Jagua, qui forme un magnifique port naturel défendu par une imposante forteresse. Son commerce est aussi actif que celui de Trinidad. Un chemin de fer la relie à Villa-Clara de l'autre côté des montagnes.

Santiago de Cuba, la capitale ecclésiastique de l'île, est bâtie sur la côte méridionale, au fond d'une belle baie, avec un port sûr et commode; peuplée d'environ 25,000 âmes, elle fournit du sucre et du tabac très-renommés. C'est la troisième place de commerce de l'île, et ses transactions dépassaient 26 millions en 1850. Elle a été presque entièrement détruite en 1852 par un tremblement de

terre. *Holquin*, dans l'intérieur, a près de 10,000 habitants. *Bayamo* est aussi importante. *Manzanillo*, qui lui sert de port, a un commerce assez actif, et 3,000 habitants. *Baracoa*, petit port de commerce peuplé de 3,000 habitants, mérite d'être cité comme premier établissement des Espagnols dans l'île.

§ III. LA JAMAÏQUE. — Cette île, par son étendue, est la troisième de l'Archipel. Elle fut découverte par Christophe Colomb en 1495, et enlevée aux Espagnols par les Anglais en 1655. De l'est à l'ouest, elle a environ 240 kilomètres de longueur, et au milieu près de 60 de largeur. Sa superficie est évaluée à 16,000 kilomètres, dont un quart seulement susceptible de culture. Une chaîne de montagnes escarpées, composées de rochers renversés les uns sur les autres par les tremblements de terre, la traverse dans toute sa longueur et culmine à 2,470 mètres. Entre ces rochers s'élève une grande variété d'arbres superbes, et à leur pied jaillit une quantité de ruisseaux, dont les nombreuses cascades, bordées de verdure, forment, avec les hauteurs qui les environnent, le paysage le plus enchanteur. La grande chaîne de montagnes est appuyée par d'autres qui diminuent graduellement; les coteaux inférieurs sont parés de superbes caféiers, et, plus bas, les plus riches plantations de sucre s'étendent à perte de vue dans les plaines. Le sol, en général peu fertile, est composé de calcaires et de débris de coquilles renfermant du schiste micacé et du quartz. Les tremblements de terre sont fréquents et les ouragans terribles. L'île possède quelques gîtes inexploités de galène argentifère, de cuivre, de fer et d'antimoine. Dans les montagnes près de Spanishtown, il y a des eaux thermales renommées; dans les prairies se trouvent plusieurs sources salées. Les tremblements de terre sont fréquents dans cette île et les ouragans terribles. L'air de la partie basse est presque partout excessivement chaud et malsain; les brises de mer qui arrivent tous les matins le rendent plus supportable. Les montagnes offrent un air frais et vif. Le sucre est la plus avantageuse production de cette île, mais la culture du café tend à prendre un grand développement. On récolte également du coton, du gingembre, du piment, du cacao, de l'indigo; mais depuis l'émancipation des esclaves, la culture des denrées coloniales n'a pas repris son ancienne prospérité, tandis que la culture des plantes alimentaires, riz, maïs et millet, s'est beaucoup accrue. L'acajou y est de la meilleure qualité; mais ce bois commence à s'épuiser. On y trouve encore le mangrove et l'olivier, dont les écorces sont très-utiles aux tanneurs, le fustic et le bois rouge employé dans la teinture, enfin le bois de campêche. L'indigo y était autrefois très-cultivé, et le cotonnier l'est encore; l'arbre à pain y a été transplanté d'Otaïti. On y récolte une grande quantité de fruits. L'élevage du bétail forme une partie importante de l'industrie agricole. La fabrication du sucre et du rhum constitue toute l'industrie manufacturière.

L'île est divisée en trois comtés, *Cornwall*, *Middlesex* et *Surrey*, et soumise à un gouvernement représentatif. Le pouvoir législatif se compose d'un gouverneur, d'un conseil de douze personnes nommées par le roi, et d'une chambre de 45 représentants élus pour sept années par les propriétaires. Les trois principales villes, savoir Kingston, Santiago et Port-Royal, y envoient trois membres, les autres paroisses chacune deux. En 1850 la Jamaïque avait 400,000 habitants, dont les trois quarts appartenaient à la race noire. On évaluait les transactions à 55 millions de francs,

les revenus de la colonie à 5,600,000 francs, ses dépenses à 6 millions. Les forces militaires se composent de 3,000 hommes de troupes régulières et de 16,000 de milices.

Port-Royal, autrefois la capitale de la Jamaïque, est située sur la pointe d'une étroite langue de terre sablonneuse et aride, qui fait partie de la jetée d'un vaste port. Les tremblements de terre et les ouragans l'ont en grande partie ruinée; cependant elle renferme encore environ 15,000 habitants. *Spanishtown*, autrefois *Santiago de la Vega*, a 5,000 habitants, et n'est importante que comme capitale de l'île : c'est le siège du gouvernement, de l'assemblée législative, de l'évêché et de la cour de justice. *Kingston*, la principale ville, peuplée de 35,000 habitants, est bâtie au fond de la baie dont Port-Royal occupe l'entrée. C'est une ville bien coupée, dont les maisons sont généralement élégantes. Son port peut être considéré comme l'entrepôt général de l'Amérique anglaise; il s'y fait un immense commerce.

§ IV. HAÏTI. — (Latitude, 17°43' et 19°50'; longitude, 70°45' et 76°55'.) Cette île, la plus considérable des Antilles après Cuba, est située entre Porto-Rico, Cuba et la Jamaïque; elle a 640 kilomètres de long sur une largeur moyenne de 150. Sa superficie représente environ le sixième de l'étendue de la France. Elle ne nourrit cependant que 810,000 habitants, dont 80,000 de la race blanche; le reste se partage à peu près également en nègres et mulâtres.

Haïti, dont le nom caraïbe signifie pays montagneux, a effectivement d'importantes chaînes de montagnes qui partent du groupe central du *Cibao* (2,000 mètres), pour rayonner dans diverses directions; la plus considérable court à l'est, où néanmoins se trouvent quelques belles plaines. Les côtes sont bien découpées, surtout à l'ouest et au sud, et entourées d'îles nombreuses, parmi lesquelles nous nommerons l'île de la *Tortue*, les *Cayemites* et la *Gonave*, *Saona*, etc. Quatre rivières importantes arrosent l'île : l'*Artibonite*, à l'ouest; la *Neiva*, au sud; le *Yuna*, à l'est; le *Faqui*, au nord. Les montagnes, en grande partie susceptibles de culture jusqu'à leur sommet, produisent une variété d'expositions et de climats souvent diamétralement opposés à de très-petites distances. Très-sain sur les hauteurs, le climat, dans les plaines, énerve promptement les Européens et fait naître des maladies meurtrières. A l'est et au sud, la saison des orages, qu'on appelle hiver, dure depuis le mois d'avril jusqu'en novembre. Dans le nord, l'hiver commence en août et finit au mois d'avril. Le sol, généralement peu profond, et en partie formé d'une mince couche de terre végétale qui s'étend sur un lit d'argile, de tuf et de sable, est néanmoins d'une grande fertilité et propre à toutes les cultures. Il est encore en grande partie couvert de magnifiques forêts. Le café vient bien dans toute l'île, dont il forme le principal article d'échange; la canne à sucre, le coton, l'indigo, le cacao, qui étaient autrefois l'objet d'importantes plantations, sont aujourd'hui à peu près abandonnés; mais la culture du tabac est très-répandue, surtout dans la partie dominicaine. On récolte encore le maïs, le riz, les patates, les bananes et diverses autres denrées alimentaires; nos fruits et nos légumes d'Europe réussissent très-bien dans les parties tempérées. Les bois de construction navale abondent partout; l'ancienne partie espagnole fournit les coupes de bois d'acajou les plus recherchées. C'est également cette région qui est la plus riche en bétail; la culture de la canne à sucre s'y est maintenue avec quelque succès,

tandis que les principales plantations de tabac et de café se trouvent au nord-ouest. Les montagnes sont riches en mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer et d'aimant; on trouve encore du cristal de roche, du soufre, de la houille, du marbre, du jaspé, du porphyre et du sel gemme; mais tous ces gîtes demeurent inexploités.

Haïti, que Christophe Colomb, en 1492, appela *Hispaniola*, fut une conquête importante pour les Espagnols par l'abondance de l'or que l'on y trouva. Nous ne rappellerons pas les barbares traitements infligés aux Caraïbes par leurs vainqueurs, ni comment la population indigène, que l'on dit avoir été considérable, fut entièrement détruite. L'île, devenue déserte, fut repeuplée au commencement du seizième siècle par des nègres arrachés aux peuplades d'Afrique. Des Français, qui vinrent s'établir sur la côte occidentale et qu'on nommait *Frères de la Côte*, fondèrent la colonie française de *Saint-Domingue*, que l'Espagne reconnut en 1697, et qui occupa plus du tiers de l'île. Cette possession devint la plus prospère de toutes les colonies françaises : on y comptait en 1789 540,000 habitants, dont 480,000 esclaves, avec 7,800 plantations. En 1792, les noirs et les mulâtres se soulevèrent, massacrèrent les colons et détruisirent les cultures. Un nègre nommé Toussaint Louverture proclama l'indépendance de l'île et s'empara de l'administration du pays avec le titre de président à vie (1801). L'année suivante, une armée française le vainquit, le fit prisonnier, et l'envoya mourir en France; mais bientôt les maladies et la trahison amenèrent l'évacuation de l'île, qui fut définitivement perdue pour la métropole (1803). Dessalines, qui avait remplacé Toussaint Louverture dans le commandement des nègres, se fit nommer empereur, et fut assassiné en 1806. Son successeur, le nègre Christophe, ne put faire reconnaître son autorité que dans la partie occidentale de l'île; de l'autre côté, le mulâtre Pétion, gouverneur de Port-au-Prince, se forma un parti puissant qui parvint à maintenir son indépendance. Christophe se fit nommer roi et essaya de nouveau de placer l'île entière sous sa domination, mais Boyer, qui avait remplacé Pétion, le vainquit et réunit pendant quelque temps les deux provinces en une seule république. La France reconnut alors l'indépendance du nouvel État (1825), moyennant une indemnité de 150 millions au profit de ses anciens colons, indemnité qui fut réduite à 60 millions en 1831, et qui depuis 1847 est hypothéquée sur la moitié des revenus de la douane. En 1830 l'ancienne partie espagnole fit de nouveau scission avec la partie française : la république dominicaine se constitua en État distinct; nous la retrouverons plus loin. Quatre ou cinq présidents succédèrent à Boyer; la partie occidentale de l'île fut livrée à l'anarchie, et en 1847 le pouvoir finit par tomber entre les mains d'un général noir nommé Soulouque, homme d'une ignorance profonde, et qui n'est important que par ses cruautés : il s'est fait nommer empereur en 1849, et a donné à son empire une constitution dans laquelle le pouvoir législatif appartient à deux chambres, l'une de députés, l'autre de sénateurs nommés par le gouvernement pour neuf ans. Le pouvoir judiciaire est représenté par une cour de cassation, des cours d'appel et des tribunaux de première instance. L'armée se compose de 20 à 30,000 soldats à peine habillés et nourris. Une dizaine de navires de rebut, achetés aux États-Unis, composent la flotte. L'instruction publique est à peu près nulle, et le clergé d'une ignorance

égale à son immoralité. Enfin les finances sont dans l'état le plus misérable : les recettes s'élèvent en moyenne à 4,500,000 francs, et sont inférieures aux dépenses de plus d'un million. On pourvoit au déficit avec un papier-monnaie, qui a perdu tout crédit, et qui porte la dette intérieure à plus de 100 millions. L'empire d'Haïti est divisé en provinces, arrondissements et paroisses. Sa superficie est d'environ un tiers de l'étendue totale de l'île, et sa population ne s'élève pas à plus de 560,000 habitants, qui appartiennent à peu près en totalité à la race noire. 6 ports sont ouverts au commerce étranger, savoir : *Port-au-Prince*, le *Cap*, *Jacmel*, les *Gonaïves*, *Jérémie* et les *Cayes*. La navigation est représentée (1854), entrées et sorties réunies, par 1,025 navires jaugeant 156,000 tonneaux. La moitié de ce mouvement appartient aux États-Unis ; la France y entre pour 120 navires jaugeant 23,000 tonneaux. Le pavillon haïtien n'est représenté que par 20 navires. Les transactions s'élèvent à 60 millions, dont moitié pour l'exportation, qui se compose de café (deux tiers), acajou (un sixième), campêche (un dixième). La France, qui recevait en 1789 pour 144 millions de livres de cette colonie, n'en reçoit maintenant que pour 10 millions de francs.

Port-au-Prince, capitale de l'empire, est située sur un terrain bas et marécageux, vers l'extrémité sud-ouest d'une baie dans la partie occidentale de l'île. Le palais du gouvernement, sur la place d'armes, est le seul édifice remarquable de cette ville. Ses rues ne sont point pavées, mais elles sont larges et bien alignées. Ce qui lui donne une grande importance, malgré son climat malsain, c'est la bonté de son port, qui est précédé d'une belle rade formée par le golfe de Gonave. Sa navigation est annuellement de 350 navires étrangers, entrés ou sortis. Sa population est de 20,000 habitants. *Leogane* et le *petit Goave* sont des ports de cabotage. *Jacmel*, plus important, entre pour une centaine de navires dans le mouvement commercial de l'empire. Les *Cayes* renfermaient 15,000 habitants lorsqu'elles faisaient partie de la colonie française ; c'est encore une place de commerce importante (160 navires en 1854). *Saint-Louis*, malgré la beauté de son port, ne fait plus qu'un faible commerce ; mais *Jérémie*, grâce à la fertilité de ses environs, a conservé sa population de 3 à 4,000 âmes. Au nord-ouest de l'île on trouve le port des *Gonaïves*, au fond d'une jolie baie ; c'est la place de commerce la plus importante après Port-au-Prince ; elle doit sa prospérité à la salubrité du pays, à la sûreté de sa rade et à l'abondance des articles d'exportation, qui se dirigent vers ce point. Son mouvement de navigation est d'environ 170 navires. La ville du *Cap-Haïtien*, fondée en 1670 par les Espagnols, qui l'appelèrent *Cabo-Santo*, reçut des Français le nom de *Cap-Français*, et devint la capitale de leur florissante colonie. Elle est située sur la côte septentrionale, au pied de la montagne nommée le *Morne du Cap*, et en face d'une vaste plaine. Le climat y est très-chaud et peu salubre, mais les environs sont très-fertiles, et le port, bien que d'un accès difficile, passe pour un des meilleurs de l'île. C'était jadis une ville belle et bien bâtie, mais le tremblement de terre de 1842, qui a fait périr une grande partie de sa population, a renversé ses maisons et ses édifices. Il lui reste encore quelques belles places, des rues larges et bien pavées, et un commerce qui ne le cède qu'à celui de Port-au-Prince (31,000 tonneaux). On lui donne 10,000 habitants. A 12 kilomètres se trouve la *Ferrière*, autrefois citadelle *Henri*,

construite par Christophe sur le sommet d'une montagne haute de 800 mètres et dans laquelle il comptait se réfugier avec ses trésors. *Saint-Nicolas*, autrefois place forte, a été ruinée par Christophe; mais sa position et son port lui donnent encore de l'importance. L'île de la *Tortue*, premier établissement des Français à Saint-Domingue, est célèbre par le séjour des flibustiers et des boucaniers.

République dominicaine. — L'ancienne partie espagnole de l'île, ou partie orientale de Haïti, forme aujourd'hui la république dominicaine et comprend à elle seule plus des deux tiers de l'île. Sa population est estimée à 250,000 âmes, dont 200,000 nègres ou mulâtres, mais ces chiffres sont très-incertains. Les Dominicains, depuis qu'ils sont devenus indépendants, se sont occupés de rétablir l'ordre et les cultures dans leur pays; ils y ont en partie réussi, mais ils sont continuellement empêchés par les attaques des Haïtiens et de l'empereur Soulouque. Aussi demandent-ils l'appui des grandes puissances européennes, et ils ont déjà sollicité le protectorat de la France. Le gouvernement dominicain est composé d'un président élu pour quatre ans et d'un congrès de 15 membres. Les institutions provinciales et communales de l'Espagne sont en vigueur. L'immigration est encouragée par le gouvernement, qui protège les étrangers. Le clergé dominicain relève d'un archevêque, qui sous la domination espagnole était primat des Indes, et dont l'influence est sans bornes. L'armée se compose de milices et de 6 à 7,000 hommes aguerris; 7 à 8 bâtimens avec de bons équipages mal commandés forment toute la marine. Les finances sont en assez mauvais état : la douane et les patentes sont les sources principales du revenu. Les ports sont moins nombreux que sur la côte haïtienne : Santo-Domingo et Samana ont seuls quelque importance; le premier avait reçu en 1854 une centaine de navires jaugeant 9,000 tonneaux. Les exportations consistent presque uniquement en bois d'acajou et en tabac.

Santo-Domingo, capitale de l'ancienne colonie espagnole, aujourd'hui chef-lieu de la république et siège d'un archevêché, renferme 12 à 15,000 habitants. On la considère comme la plus ancienne ville européenne d'Amérique : Barthélemy Colomb la bâtit en 1496, sur la rive gauche de l'Ozama. Elle est entourée de remparts flanqués de bastions; ses rues sont larges et droites, et ses maisons bâties dans le goût espagnol. Son port est large et profond. Ses édifices les plus remarquables sont : la cathédrale, bâtie dans le style gothique, et dans laquelle les cendres de Christophe Colomb restèrent déposées jusqu'en 1795; l'arsenal, dans lequel on conserve encore une ancre du célèbre navigateur; l'ancien palais du gouvernement et l'ancien collège des jésuites transformé en caserne. Cette ville, bien qu'elle ait prodigieusement perdu de sa splendeur, sera toujours célèbre, pour avoir été le lieu où les conquérants du Mexique, du Pérou et du Chili formèrent leurs vastes projets et trouvèrent les moyens de les exécuter. *Santiago de los Cavalleros* et *la Vega*, les deux principales villes de l'intérieur, sont aujourd'hui presque sans importance, bien que la première soit regardée comme très-salubre. Près de la Vega se trouvent, au milieu des forêts, les ruines de *la Conception de la Vega*, qui, en 1564, fut détruite par un tremblement de terre. *Saint-Christophe*, à peu de distance de Santo-Domingo, est devenue la principale place forte de l'île; ses environs sont couverts de belles plantations. La baie de *Samana*, défendue par plusieurs îlots et rochers, offre le plus beau port de

l'île, et celui qui se prête le mieux à un grand établissement maritime. Sa position à l'entrée de la mer des Antilles et du golfe du Mexique, sur la route de Panama, lui donnerait une immense importance. Le sol des environs passe pour le plus fertile de Saint-Domingue ; c'est là qu'on trouve les cannes à sucre et les caféiers de la plus grande dimension. Les bananes, les ignames, les patates, le manioc, y sont très-beaux et très-abondants. De magnifiques bois de construction couvrent les montagnes de l'intérieur, tandis qu'une riche mine de houille récemment découverte peut fournir le combustible aux grands steamers qui viendraient relâcher sur ce point. Samana est la seconde place de commerce de la république, et fait une importante exportation de bois d'acajou.

§ V. PUERTO-RICO. — Située à l'est de Haïti, l'île de *Puerto-Rico* continue la grande chaîne des Antilles. Elle fut découverte en 1493 par Christophe Colomb, et possédait, dit-on, 600,000 habitants, qui furent exterminés en peu d'années. Les Anglais s'en emparèrent au dix-septième siècle, et la restituèrent quelque temps après à l'Espagne, qui l'a toujours conservée. Sa superficie est évaluée à 10,000 kilomètres carrés, et sa population à 380,000 habitants, dont les deux tiers de la race noire. Cette île brille par le luxe de sa végétation, la variété de ses campagnes, l'éclat de ses fleurs, l'abondance de ses produits. Elle est divisée de l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes de 900 à 1,300 mètres de hauteur couvertes de forêts. Le *Layponito* domine la partie orientale, et le *Lopello* celle du sud. Il y a de vastes savanes dans le centre et sur la côte septentrionale. Les montagnes boisées de l'intérieur, ornées de cascades pittoresques, renferment des vallées très-salubres ; mais dans les plaines basses de la partie septentrionale, l'air est malsain et humide ; cette partie est sujette à ces pluies périodiques qui caractérisent le climat des Antilles, et quelquefois aussi à leurs terribles ouragans. Dans le nord, le sol est ondulé et couvert de pâturages ; toutes les cultures prospèrent, et les nombreuses rivières ne voient jamais leur lit desséché. Dans le sud, au contraire, les pluies sont rares ; l'eau cependant s'y trouve à 50 ou 60 centimètres de la surface du sol ; aussi la canne à sucre, malgré la sécheresse de l'air, y croît-elle abondamment ; les plus grandes plantations sont même situées dans la partie méridionale. L'or, qui s'y trouvait jadis en abondance, est devenu rare ; mais l'île produit de bon bois de construction, du gingembre, du sucre, du café, du coton, de la casse, du tabac, du riz, du maïs, des citrons, des oranges, etc. Puerto-Rico forme une capitainerie générale, dont dépendent les petites îles voisines nommées *Vierges Espagnoles*. L'administration est organisée de la même manière que dans l'île de Cuba. Un évêque réside à Puerto-Rico. Les forces militaires se composent de 3 régiments d'infanterie, 5 batteries d'artillerie, 7 bataillons de milice et un régiment de cavalerie. Puerto-Rico est en voie de progrès manifeste ; mais la rareté et le mauvais état des routes l'empêchent de prospérer aussi rapidement que sa florissante voisine. Son commerce était évalué en 1853 à 3 millions de francs, dont moitié à l'exportation, qui consistait en coton (132,000 kil.), sucre (51 millions de kil.), café (5,300,000 kil.), tabac (1,703,000 kil.), mélasse, rhum, gros bétail, etc. La navigation était représentée par un mouvement de plus de 2,300 navires, la moitié espagnols, jaugeant 250,000 tonneaux. La France entre dans ces transactions pour 2,650,000 francs, et

figure pour 200 navires. La douane reçoit 5 à 6 millions de francs, et fournit à la colonie ses principaux revenus.

Saint-Jean de Puerto-Rico, la capitale, ville assez grande et bien bâtie, est située sur une petite île de la côte septentrionale, qui lui forme un excellent port. Une enceinte bastionnée et une forteresse la placent au rang des principales places fortes des Antilles. On lui accorde 13 à 14,000 âmes sans la garnison. L'*Aguadilla*, avec un port ouvert, remarquable par sa salubrité; *San-Germano*, bourg considérable, peuplé des plus anciennes familles de l'île; *Cabo-Boxo*, avec des salines importantes; *Coamo*, avec des eaux thermales sulfureuses, sont les autres localités remarquables. A 20 kilomètres du cap Pinero, on aperçoit les hauteurs verdoyantes et bien boisées de l'île de *Biéquen* ou *Boriquem*, inhabitée, ainsi que les îles *Colubra*, *Crabe*, du *Grand* et du *Petit-Passage*, qui font partie du groupe des *Vierges*.

§ VI. PETITES ANTILLES. — 1° Les îles *Bahama* ou *Lucayes* (Cayos, en espagnol rocher) s'étendent dans le sud-est de la Floride, dont elles sont séparées par un courant de mer large et rapide, qu'on appelle *golfe de Floride* ou *nouveau canal de Bahama*. Le vieux canal de Bahama les sépare de l'île de Cuba. Cet archipel, regardé comme de formation madréporique, se compose d'environ 650 îles, îlots ou rochers groupés sur des plateaux qui s'élèvent abruptement du fond de la mer, et forment des bancs d'une étendue considérable, séparés par des canaux profonds, mais d'une navigation dangereuse. La population ne s'élève qu'à environ 30,000 habitants, répartis sur quelques îles seulement, la plupart étant inhabitées. Elles sont généralement basses, renferment des marais et des lacs très-profonds, mais ont un climat très-sain. Le sol est presque partout très-fertile. On exporte de ces îles un peu de coton, d'indigo et de tamarin, des citrons, des oranges, des ananas, des bananes, de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, du bois d'acajou, de campêche et de fernambouc. Le produit de la pêche est très-considérable, et l'on y prend un nombre immense de tortues; mais le principal article d'exportation consiste dans le sel qu'on retire des marais salants de l'intérieur; du reste, le commerce général s'élève à environ 5 millions, dont 3 à l'importation. Ces îles, qui appartiennent aux Anglais, forment un gouvernement particulier organisé d'après les formes représentatives: le gouverneur est chargé au nom du roi d'Angleterre du pouvoir exécutif; le pouvoir législatif est confié à une chambre haute composée de 12 membres, et à une chambre basse de 26 députés des districts. Les revenus de la colonie ne dépassent pas 550,000 francs, et sont insuffisants à couvrir les dépenses.

Parmi les îles de quelque importance, on cite la *Nouvelle-Providence*, où se trouve *Nassau*, résidence du gouverneur: c'est une jolie petite ville d'environ 7,000 âmes; la *Grande-Bahama*, presque déserte; *Lucaye* ou *Grande-Abaco*; *Andros*, au sud-ouest de la Nouvelle-Providence; *Éleuthera* ou *Éthera*, *Guanahani* ou *San-Salvador*, la première terre découverte par Colomb, le 12 octobre 1492; *Yuma* ou île longue; *Wathings*, île rectangulaire, presque entièrement occupée par un lac; le groupe d'*Acklin*, où se trouve *Pillstown*, dans l'île *Crooked*; *Inagua*, importante par son étendue et par ses salines.

2° Les îles *Turques* et les îles *Caïques*, au débouquement de Saint-Domingue, sont occupées par les Anglais, et même fortifiées. Elles forment deux groupes d'îlots ou

de rochers, et sont administrées par un lieutenant du gouverneur des Lucayes. Les îles Turques ont 1,200 habitants et d'importantes salines; les Caïques, qui comptent environ 2,000 habitants, la plupart nègres affranchis, produisent du coton et du sucre.

3° *Iles Vierges anglaises.* *Anegada*, *Virgin-Gorda* et *Tortola*, sont les principales îles que les Anglais possèdent dans le petit archipel des Vierges, à l'est de Puerto-Rico. Le sol y est peu fertile. Ces îles, qui en 1788 avaient 10,000 habitants, n'en ont plus aujourd'hui que 7,000, dont à peine 2,000 blancs. Elles n'ont de valeur que par le commerce de contrebande avec Puerto-Rico.

4° *Iles Vierges danoises.* Les îles *Sainte-Croix*, *Saint-Thomas* et *Saint-Jean*, forment le gouvernement des Antilles danoises. L'esclavage y a été aboli en 1848, mais les nègres sont astreints à contracter des engagements de travail fixe. La superficie de ces trois îles et des ilots qui en dépendent ne paraît pas dépasser 310 kilomètres carrés. *Sainte-Croix* est une île basse et malsaine, mais bien arrosée et d'une grande fertilité. Elle est peuplée de 24,000 habitants, et produit du café, du sucre et du rhum excellent. On y élève aussi beaucoup de bétail. *Christianstadt*, ville de 5,000 âmes, près de la pointe orientale de l'île, en est le chef-lieu; elle est bien bâtie, mais son port est d'un accès difficile. *Saint-Thomas*, avec 14,000 habitants, est montagneuse, fertile, et produit du coton et du sucre; la ville du même nom, située sur la côte méridionale, a un port excellent et spacieux, qui est privilégié comme port franc; elle fait un grand commerce de contrebande avec les États-Unis. La petite île de *Saint-Jean* a le sol et le climat très-bons, mais la culture y est encore peu avancée. Il y a une bonne rade et 2,500 habitants. Le commerce de ces trois îles est évalué à 5 millions.

5° *Anguilla.* Cette île, qui appartient aux Anglais depuis 1650, a 45 kilomètres de long sur 7 de large, et 3,000 habitants. Le sol est très-bas et en grande partie inculte, mais le climat est très-sain. Elle produit du maïs, du coton, du sucre, du bétail et beaucoup de sel. Son chef-lieu est le petit bourg d'*Anguilla*.

6° *Saint-Martin*, dont la superficie est de 8,000 hectares, a ses côtes coupées de baies et d'étangs. L'intérieur est montagneux; le sol, léger, pierreux, est exposé à des sécheresses fréquentes. Un marais salant donne un profit annuel qu'on estime à 100,000 écus. La France possède la partie septentrionale, avec 4,000 habitants: c'est la plus fertile et la plus étendue. La Hollande occupe la partie méridionale, avec 3,500 habitants. L'île produit du café et du sucre.

7° *Saint-Barthélemy* appartient aux Suédois, à qui elle fut cédée par la France en 1784. Sa position entre les îles anglaises de Saint-Christophe et de l'Anguille et l'île hollandaise de Saint-Eustache facilite le commerce interlope. Le sol, quoique montagneux, manque absolument d'eau. Le coton y réussit très-bien. On en exporte aussi de la casse, du tamarin et du bois de sassafras. La végétation est en général plus riche et plus variée que ne semblerait le permettre la grande sécheresse du sol. Sa superficie est d'environ 150 kilomètres carrés, et sa population de 16,000 habitants. *Gustavia*, unique ville de l'île, est petite, mais assez bien bâtie. Son port, dit le *Carénage*, est peu profond, mais spacieux: c'est un port franc.

8° L'île *Saint-Eustache*, qui n'a que 8 kilomètres de long et 4 de large, est formée de deux montagnes qui laissent entre elles un vallon très-resserré. Le sommet méridi-

dional présente un ancien cratère de volcan environné de pierre ponce et de roches de gneiss ; mais il n'y a point de lave. Le fond du cratère est à 7 mètres au-dessous du niveau de la mer. Bien que l'île manque de rivières et de sources, on y cultive du tabac et un peu de sucre. Elle abonde en volailles et en gibier. La population est de 3,000 habitants. Elle appartient à la Hollande, qui l'occupe depuis 1635. Son chef-lieu est la petite ville de *Saint-Eustache*, sur la côte sud-ouest, la seule qui soit accessible ; elle n'a pas de port, mais une bonne rade défendue par le fort *Orange*. *Saba*, rocher voisin de Saint-Eustache, a 50 kilomètres de superficie, et est environné d'une mer basse qui ne permet qu'aux chaloupes d'en approcher. Les habitants, peu nombreux, fabriquent des souliers et des bas de coton, dont la vente, avec le produit de l'indigo, forme tout leur commerce.

9° Ici la chaîne des Antilles devient double, la Barboude et Antigua en forment le chaînon oriental. *Antique* ou *Antigua* a une forme circulaire, et près de 280 kilomètres carrés de superficie. Son sol montueux est très-fertile, bien que dépourvu de sources. Elle produit quelques plantes alimentaires, mais on y cultive surtout la canne à sucre. Cette île, découverte en 1493 par Christophe Colomb, a été colonisée en 1632 par les Anglais, auxquels elle appartient encore. Sa population est de 38,000 habitants, dont les quatre cinquièmes de race noire. Son port, appelé *English-Harbour*, est le chantier le plus sûr et le plus propre au radoub de la marine royale dans ces mers. On y voit un bel arsenal. *Saint-John*, la résidence ordinaire du gouverneur des îles anglaises, dites sous le Vent, est le port qui fait le plus de commerce. Sa population est de 16,000 âmes. Les exportations consistent en anis, sucre, gingembre et tabac, le tout d'une valeur de 8 millions. Les revenus sont d'environ 300,000 francs.

10° La *Barboude*, longue de 24 kilomètres, large de 12, et peuplée de 1,500 habitants, a un sol bas et fertile ; elle abonde en bestiaux, fruits et noix de coco. Elle produit aussi du coton, du poivre, du tabac.

11° *Saint-Christophe* ou *Saint-Kitts*, longue de 24 kilomètres et peuplée de 23,000 habitants, est une île d'origine volcanique, dominée par le mont *Misère* (1,428 m.), volcan éteint, dont les pentes finissent dans la plaine de Basse-Terre. La partie montagneuse de l'île est complètement stérile, mais les vallées sont d'une grande richesse. Le climat est très-sec, et les eaux, assez abondantes, sont imprégnées de sel. Outre le coton, le gingembre et les fruits des tropiques, l'île produit beaucoup de sucre ; son sol, formé d'une marne cendreuse, est singulièrement favorable à cette culture. Le commerce extérieur peut s'élever à 4 millions, dont 1,500,000 francs à l'exportation, qui consiste surtout en sucre. Les Français et les Anglais possédèrent Saint-Christophe en commun jusqu'à la paix d'Utrecht, où elle fut cédée à l'Angleterre. Elle forme avec Anguilla un gouvernement colonial, qui dépend de celui d'Antigua. La petite ville de *Basse-Terre*, qui peut avoir 5 à 6,000 âmes, est la résidence du gouverneur. *Sandy-point* est un poste militaire important.

12° Les deux petites îles de *Nevis* et de *Montserrat*, situées entre Saint-Christophe et la Guadeloupe, ont le sol léger, sablonneux, mais extrêmement fertile en coton, tabac et sucre. Elles appartiennent à l'Angleterre, et possèdent ensemble 18,000 habitants. Les chantiers de construction de l'île Montserrat jouissent d'une grande célébrité dans les Antilles.

13° La *Guadeloupe* appartient à la France depuis 1635, et forme, avec la petite île de la *Désirade* à l'est, celle de *Marie-Galante* au sud-est, le groupe des *Saintes* au sud, et environ les deux tiers de *Saint-Martin*, le gouvernement colonial de la Guadeloupe. La Guadeloupe a une superficie totale de 164,513 hectares, et se compose de deux îles séparées par un bras de mer très-étroit, nommé la *Rivière-Salée*, et navigable seulement pour les bateaux de 50 tonneaux; l'une, appelée la *Grande-Terre*, nom générique donné à toute portion d'île située au vent, est longue de 56 kilomètres et large de 24; l'autre est nommée la *Basse-Terre*, nom qui s'applique à la portion située sous le vent : cette dénomination est d'ailleurs ici particulièrement vicieuse, car la Grande-Terre est la plus petite, et la Basse-Terre la plus élevée. La population s'élève à 117,000 individus, dont les trois quarts appartiennent à la race noire. La Basse-Terre est traversée par une chaîne de montagnes volcaniques d'une élévation moyenne de 700 mètres, et dont les points culminants sont la *Soufrière*, volcan encore en activité (1,557 m.), la *Grosse-Montagne*, les *Deux-Mamelles* et plusieurs autres moins connus. En février 1843, un tremblement de terre ébranla l'île entière, mais surtout la Pointe-à-Pitre; 5,000 personnes périrent, et l'on évalue à plus de 100 millions les pertes causées par ce désastre ou par les incendies qui en furent la conséquence. La Basse-Terre offre presque partout un sol agréablement diversifié par des collines, des bois, des enclos et des jardins. La Grande-Terre a le sol en plusieurs endroits marécageux et stérile. Toutes les montagnes voisines de la mer sont composées de calcaire madréporique. Il se forme à la Grande-Terre, sur la plage, un calcaire composé de débris de coquilles, et qui renferme quelquefois des ossements humains. La Guadeloupe est arrosée par de nombreux petits cours d'eau torrentiels et profondément encaissés, tels que les *Goyaves*, le *Lamentin* et la *Lézarde*, navigables seulement pour de petites embarcations. La Grande-Terre n'a toutefois que des sources saumâtres. Le climat est généralement sain, mais moins dans la Grande-Terre, où la température est plus élevée. Les pluies sont très-abondantes, surtout en juillet et octobre, les ouragans fréquents et terribles. Le sol est fertile et bien cultivé, et se répartit ainsi entre les différentes cultures : sucre, 16,000 hect. (produit, 18 millions de kil.); café, 2,500 hect. (400,000 kil.); coton, 360 hect. (25,000 kil.); cacao, 125 hect. (9,000 kil.); tabac, 14 hect. (5,000 kil.); roucou, 45 hect. (26,100 kil.). L'île produit aussi du poivre, du girofle et d'autres épices, ainsi que les plantes alimentaires des Antilles; les savanes occupent 23,700 hectares, et les bois 69,000 hectares. Ceux-ci renferment de belles essences propres aux constructions navales ou à l'ébénisterie : on cite l'acajou, l'acomat, le laurier rose, le teck, le courbaril, le bois d'Inde, le citronnier, etc. En 1852, on comptait 3,700 habitations rurales occupant 62,000 travailleurs. Le bétail est peu nombreux (10,000 bœufs, 30,000 moutons, porcs ou chèvres, 10,000 chevaux ou mulets).

Le commerce extérieur s'élève à 37,686,000 francs, dont 32 millions avec la mère patrie, qui lui envoie 20,500,000 francs de ses produits, 2,350,000 francs avec les colonies françaises et 3,366,000 francs avec l'étranger. L'exportation consiste principalement en sucre (10,650,000 fr.), café (360,000 fr.), roucou (180,800 fr.), peaux, écaille de tortue, cacao, coton, cuivre, rhum, etc. La navigation est représentée par 1,380 navires jaugeant 40,000 tonneaux. Les recettes de la colonie s'élèvent à

environ 1 million, qui est dépensé en totalité, et les charges de la mère patrie sont de plus de 1,500,000 francs, absorbés par l'entretien d'une garnison de 2,000 hommes, ainsi que par les frais du culte, de la justice et de l'administration.

La ville de la *Basse-Terre*, peuplée de 6,000 habitants, est le chef-lieu de la colonie et la résidence du gouverneur, le siège de la cour impériale et du tribunal de première instance; elle a des rues régulières et ornées de jolis bâtiments. Des promenades, des jardins, des fontaines jaillissantes, contribuent à l'embellir. Le fort qui la défend est bien construit; il domine une rade ouverte, la ville n'ayant point d'autre port. La *Pointe-à-Pitre*, à l'entrée du canal qui divise l'île en deux parties, est le siège d'un tribunal de première instance et d'un évêché créé en 1850. Quelques marais du voisinage nuisent à la salubrité de cette place, qui d'ailleurs est bien bâtie et régulière. Son port est spacieux, et l'un des meilleurs de l'Amérique. On estime sa population à environ 16,000 âmes. Le *Moule* est un lieu qui chaque jour devient plus important par son commerce et sa population.

La *Désirade*, longue de 16 kilomètres et large de 8, est formée d'un groupe de mornes et de montagnes qui d'un côté sont taillées à pic et de l'autre s'abaissent insensiblement jusqu'à la mer. Elles portent partout l'empreinte des feux souterrains. Il y a des parties boisées et d'autres qui sont couvertes de belles et riches prairies. Le nombre de ses habitants est d'environ 1,800. Le sol sablonneux est surtout propre à la culture du coton.

Marie-Galante, la plus grande des dépendances de la Guadeloupe, a plus de 15,000 hectares de superficie et 13,000 habitants. Elle reçut de Christophe Colomb, lorsqu'il y débarqua en 1493, le nom du navire qu'il montait. Elle est en grande partie bordée de hautes falaises, au pied desquelles règnent des brisants et des gouffres. Vers le sud-ouest seulement, la côte est plate, mais la mer est traversée par un banc de récifs: aussi Marie-Galante est-elle dépourvue de ports. Son sol, montagneux, boisé, peu abondant en sources, mais généralement fertile, est cultivé avec soin, et produit principalement du sucre et du coton. Le *Grand-Bourg* ou *Marigot*, sa principale paroisse, se compose d'une dizaine de rues bien percées, de trois places et d'une assez belle église. Cette résidence du commandant, qui est aussi le siège d'un tribunal de première instance, renferme environ 1,500 habitants.

A l'ouest de cette île et à 9 kilomètres au sud de la Guadeloupe, on remarque le petit groupe des *Saintes*, qui appartient aussi à la France, et qui n'occupe que 1,256 hectares de superficie, avec 1,300 habitants. Les cinq principales îles sont: au nord, l'*Ilet à Cabris*; au sud, le *Grand Ilet* et la *Cloche*; à l'ouest, la *Terre d'en bas*, et à l'est la *Terre d'en haut*. Elles renferment peu de terres propres à la culture; plus de la moitié de leur superficie est en friche, en bois et en savanes; le reste est cultivé en café et en coton. La *Terre d'en haut* est la plus grande et la moins stérile; c'est là que sont aussi les principaux établissements civils et militaires. Ces îles sont importantes par les mouillages qu'elles offrent. Elles furent découvertes le 4 novembre 1493 par Colomb. En 1814, les Anglais s'en emparèrent et détruisirent les importantes fortifications qui y avaient été élevées.

14° La *Dominique*, située entre la Guadeloupe et la Martinique, dont elle gêne beaucoup les communications en temps de guerre, a environ 715 kilomètres carrés de

superficie et 25,000 habitants, les trois cinquièmes de race noire. C'est la plus élevée et la plus accidentée des petites Antilles; les côtes ne possèdent que deux mouillages peu sûrs, la baie du *Prince Rupert* au nord et le *Roseau* au sud-ouest. Le sol est léger et fertile dans les vallées, qui sont bien arrosées, et plus propres à la culture du café qu'à celle de la canne à sucre; les coteaux sont couverts d'arbres magnifiques et les côtes très-poissonneuses. L'île possède une mine de soufre; elle produit du sucre, du café, du cacao, de l'arrow-root et beaucoup de bétail. *Roseau* ou *Charlestown*, ville de 6,000 âmes, est la résidence du gouverneur. La Dominique a été cédée par la France à l'Angleterre en 1763.

15° La *Martinique*. Cette île, située à 53 kilomètres au sud-est de la Dominique, a 70 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 31 kil. Sa superficie est de 98,782 hectares, dont 42,000 sont cultivés, 26,000 occupés par des savanes et 20,000 par des bois. Sa population est de 125,000 habitants. C'est une île volcanique, formée de deux massifs montagneux réunis par un isthme. Les montagnes sont généralement escarpées et hérissées de rochers; elles renferment six volcans éteints. On nomme *pitons* les hauteurs qui affectent la forme conique, et *mornes* celles qui ont été produites par les laves, et qui sont aujourd'hui couvertes de forêts : la *montagne Pelée* a 1,350 mètres, le point culminant des trois *pitons du Carbet* en a 1,207, la *Soufrière* 700. La Martinique a environ 75 petites rivières, la plupart très-encaissées, et qui forment de dangereux torrents à l'époque des pluies; cinq d'entre elles sont navigables, mais la plus longue n'a pas plus de 30 kilomètres. Les côtes de l'île sont à pic au nord et à l'est et d'un accès difficile, à cause des roches madréporiques qui les entourent. Le climat, chaud et humide, est divisé en deux sections distinctes : l'*hivernage*, temps des pluies et des chaleurs, qui dure de juillet à octobre; la saison tempérée, qui prend le reste de l'année. Les tremblements de terre sont fréquents, ainsi que les ras de marée et les ouragans. Le sol, aride et pierreux au nord-ouest, est gras, fort et argileux au sud et au nord-est. Les productions sont à peu près les mêmes que celles de la Guadeloupe, et la partie cultivée se divise de la manière suivante : sucre, 16,335 hectares (produit, 26,200,000 kil.); café, 2,872 hect. (285,000 kil.); coton, 234 hect.; cacao, 393 hect.; tabac, 16 hect.; vivres, 12,500 hect., etc. On recueille aussi un peu de girofle, de poivre, de cannelle et de roucou. Il y a environ 3,700 habitations rurales, occupant 46,000 ouvriers. Le commerce extérieur de la colonie s'élève à près de 50 millions, dont 42 millions avec la France, qui lui envoie pour 25 millions de denrées et de produits manufacturés; les exportations consistent surtout en sucre (15 millions de francs), café, casse, cacao, peaux, écaille de tortue, cuivre, bois de teinture et d'ébénisterie, mélasse, rhum, etc. Le mouvement de la navigation s'élève à 1,400 navires jaugeant 49,000 tonneaux. L'île de la Martinique, découverte en 1493, colonisée par les Français en 1635, prise par les Anglais en 1794 et en 1802, a été rendue à la France en 1815, et forme un gouvernement colonial distinct, administré par un contre-amiral commandant la station navale du Mexique et des Antilles.

La Martinique a plusieurs ports et baies commodes : on distingue surtout le *cul-de-sac Royal*. Sur cette baie est bâti le *Fort-Royal*, avec la ville du même nom. Celle-ci renferme 12,000 habitants; elle est bâtie en bois, mais les maisons sont très-propres.

C'est le chef-lieu de la colonie, le siège d'un évêché créé en 1850, d'une cour royale et d'un tribunal de première instance. Ses principaux édifices sont l'église paroissiale, l'hôtel du gouvernement, les magasins de la marine, l'arsenal et les hôpitaux. Des fontaines répandent dans les rues une agréable fraîcheur. Son port, d'ailleurs bon et sûr, a moins d'étendue que celui de Pointe-à-Pitre dans la Guadeloupe, mais il est défendu par de bonnes fortifications. La ville de *Saint-Pierre*, avec une rade, est la place la plus commerçante de toutes les petites Antilles. Ses rues, pavées, éclairées et arrosées par des ruisseaux abondants, sont garnies de belles maisons. On lui donne 26,000 habitants. Les autres localités sont : la *Trinité*, avec un bon port et 4,000 habitants; *Anses d'Arlet*, bourgade célèbre par l'excellent café que l'on récolte dans ses environs; le *Lamentin*, avec 8,000 habitants et un commerce actif.

16° L'île de *Sainte-Lucie*, qui appartient à l'Angleterre depuis 1815, a été longtemps un sujet de querelles entre ce pays et la France, à laquelle elle fut cédée en 1763, et qui la perdit quatre fois de 1779 à 1803. Elle a 150 kilomètres carrés de superficie et 21,500 habitants, dont moitié nègres. Cette population est en grande partie d'origine française. Le sol de l'île est excellent. Les montagnes qui en occupent la partie orientale ou la *Cabesterre* paraissent avoir été volcanisées; la *Soufrière* est le cratère écroulé d'un volcan éteint, près duquel s'élancent deux pitons semblables à des obélisques verdoyants : on les nomme les *Aiguilles de Sainte-Alousie*. Au pied de ces montagnes s'étendent de charmantes vallées arrosées par de nombreuses sources; dans l'une de ces vallées, dit Raynal, il y a 8 ou 10 étangs dont les eaux sont toujours en ébullition. L'air est extrêmement chaud et malsain; les reptiles venimeux abondent; les cultures consistent en sucre et en café. On trouve aussi du bois de construction. Le *Carénage*, dans la partie du nord-ouest de l'île, est un bon port, mais un des séjours les plus dangereux pour la santé des Européens. Cette ville, que les Anglais nomment *Port-Castries*, renferme 8,000 habitants. Le commerce s'élève à 2,500,000 francs; et bien que l'île ait environ 300,000 francs de revenu, elle en coûte encore à peu près le double au gouvernement anglais, qui y est représenté par un lieutenant gouverneur.

17° L'île *Saint-Vincent*, au sud de Sainte-Lucie, a une étendue de 34,500 hectares, dont un tiers seulement est cultivé. Le sol, montagneux au centre, renferme des vallées assez bien arrosées; il consiste en un terreau noir, qui recouvre une forte glaise très-convenable à la culture des cannes à sucre et du coton. La côte orientale était peuplée d'une race mixte de Zambos, descendants de Caraïbes et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles. Depuis 1795, le reste de cette population indomptable a été déporté dans la petite île de *Baliseau*. La population de Saint-Vincent s'élève à 30,000 individus, dont 3,000 Portugais. Elle appartient à l'Angleterre depuis 1783, et le chef-lieu se nomme *Kingston* : c'est une ville de 7 à 8,000 âmes; mais le port le plus commerçant est *Caliacoua*. Le montant des exportations et importations s'élève à 8 millions.

18° *Grenadines et Grenade*. Les *Grenadilles* ou *Grenadines* forment un archipel de deux petites îles volcaniques, et d'une trentaine d'îlots et rochers disséminés entre Saint-Vincent et Grenade : *Cariacon* en est le principal et le mieux cultivé. Ces îlots sont réunis par des récifs de roches madréporiques. L'air y est sain; la plupart sont

fertiles et produisent du coton, du café, de l'indigo et du sucre; leur population est d'environ 3,000 habitants.

La *Grenade*, cédée à l'Angleterre par la France en 1763, est située à l'extrémité de l'archipel des Grenadines. Elle est longue de 32 kilomètres, large de 16, et peuplée de 27,000 habitants, dont 22,000 nègres. L'île est montagneuse, et paraît avoir été formée par deux volcans séparés par une vallée où coulent en sens contraire la *Grande-Rivière* et la *Goyave*. Un lac occupe le cratère d'un de ces deux volcans, et fournit une multitude de sources qui contribuent à fertiliser l'île. Le sol est extrêmement favorable à la culture du coton, du sucre, du café, du tabac et de l'indigo; mais le climat est insalubre. Il y a plusieurs baies et ports. Cette île exporte tous les ans pour 2 millions et demi de ses produits, et reçoit 3 millions et demi d'articles européens. *Georgetown*, autrefois *Fort-Royal*, sa principale ville, peuplée de 11,000 habitants, possède un des meilleurs ports des petites Antilles.

19° Ici finit la chaîne des Antilles proprement dites. La Barbade, Tabago et la Trinité, toutes les trois anglaises, forment une chaîne particulière.

La *Barbade*, longue de 35 kilomètres, large de 14, est la plus orientale des Antilles. Elle est tellement basse qu'on l'aperçoit à peine du large; de plus, les vents contraires et les courants en rendent l'approche très-difficile. Le climat est extrêmement chaud, mais il passe pour très-sain. Cette île, découverte par les Portugais, fut la première colonie des Anglais dans les Antilles: ils s'y établirent en 1625. On y compte aujourd'hui 135,000 habitants. La canne à sucre a remplacé presque entièrement toutes les autres cultures. La Barbade, qui n'exportait en 1846 que 23,000 boucauts de sucre, en expédiait 39,000 en 1851. Son commerce extérieur, à la même époque, s'élevait à 40 millions de francs, dont 24 à l'exportation. Le revenu de la colonie atteint près de 1,500,000 francs. La capitale est *Bridgetown*, chef-lieu militaire des Antilles anglaises, résidence du gouverneur général et siège d'un évêché anglican: on lui donne 22,000 habitants. Elle est regardée comme une des plus belles et une des plus fortes villes des Antilles. C'est le port de cet archipel le plus rapproché de l'ancien continent. La baie de Carlisle, au fond de laquelle il est situé, peut contenir 500 vaisseaux.

20° L'île de *Tabago* ou *Tobago*, d'une superficie de 500 kilomètres carrés, a l'avantage de n'être point sur la route ordinaire des ouragans. Elle est située au nord-est de la Trinité; et, de même que celle-ci, elle a pour noyau des montagnes schisteuses dénuées de toute roche granitique, et qui semblent être une continuation de la chaîne de Cumana, sur le continent de l'Amérique méridionale. La position de Tabago devant le détroit qui sépare les Antilles de l'Amérique lui donne une grande importance en temps de guerre. Elle appartient à l'Angleterre depuis 1801. Son sol est très-propre à la culture du sucre, et plus encore à celle du coton; tous les fruits des tropiques y réussissent, ainsi que l'arbre à gomme copal et cinq sortes de poivre. Il y a plusieurs baies et havres, principalement sur les côtes nord et ouest. La population est de 13 à 14,000 individus, dont les neuf dixièmes de race noire. *Scarborough*, sa principale ville, défendue par un fort, est peuplée de 2 à 3,000 âmes. Cette colonie est, dit-on, peu prospère; six dixièmes de l'île sont incultes et inhabités. Son commerce ne s'élève qu'à 2 millions de francs.

21° L'île de la *Trinité* est située un peu au nord de l'embouchure de l'Orénoque, entre l'île de Tabago et l'Amérique méridionale, dont elle est séparée par le golfe de Paria et les deux détroits de la *Bouche du Dragon* et de la *Bouche du Serpent*. Cette position lui donne une grande importance militaire. Sa superficie est évaluée à 521,000 hectares. Montagneuse vers le nord, elle n'offre dans le centre et au midi que des plaines et des collines. Elle abonde en palmiers et en cocotiers. Son sol, neuf et riche, produit du sucre, du café, du bon tabac, du cacao, de l'indigo, du gingembre, de l'anis, de beaux fruits, du maïs, du coton et du bois de cèdre. Sa population est évaluée à 62,000 individus, dont 22,000 nègres seulement. Elle renferme de nombreuses curiosités naturelles. On cite d'abord un grand marais rempli de bitume asphalté, et nommé lac de la *Braye*. Ce lac, élevé de 27 mètres au-dessus du niveau de la mer, a ordinairement plus de 4 kilomètres de circonférence. En quelques endroits, le bitume est recouvert d'une légère couche d'humus, d'où s'élance une vigoureuse végétation. A mesure que l'on s'approche du centre du lac, la végétation disparaît, la poix devient plus molle. A 4 kilomètres de la côte orientale de l'île, dans la baie de Mayaro, il existe dans la mer un gouffre d'où, après une forte détonation, il sort une flamme et une fumée épaisse avec des placards de bitume. Près d'une des lagunes si communes dans l'île, on remarque un monticule de terre argileuse, entouré d'un grand nombre de petits cônes de 30 à 60 centimètres de hauteur. Ce sont autant de petits soupiraux qui exhalent du gaz hydrogène sulfuré. La partie la plus élevée de ce monticule vomit continuellement une matière blanchâtre qui a un goût d'alun. Les localités principales sont : *Saint-Joseph d'Oruna*, peuplée de 5,000 âmes, située au milieu d'une plaine bien cultivée, dans la partie nord-ouest de l'île ; *Chagaramus*, le meilleur port de l'île, avec 12,000 habitants ; *Spanishtown*, autrefois *Puerto-España*, située sur le golfe de Paria : elle est bien construite, et entourée de fortifications importantes ; sa population est de 8 à 10,000 âmes. La Trinité fait un commerce d'une vingtaine de millions de francs. Ses revenus dépassent 2 millions.

22° L'île *Marguerite* sera décrite avec le Venezuela, dont elle relève. Il ne nous reste donc à décrire que les trois îles dont les Hollandais sont en possession. *Curaçao* en est la plus importante ; elle a 1,555 kilomètres carrés de superficie. Montueuse et aride, cette île semblait être condamnée à une stérilité perpétuelle ; l'industrie hollandaise y fait croître, dans un sol léger et rocailleux, du tabac, du coton et du maïs. Les salines donnent un produit considérable. *Willemstadt*, la capitale, est une jolie ville de 10,000 habitants. Le port, protégé par le fort d'*Amsterdam*, est spacieux et sûr ; son entrée est étroite. La population de l'île est de 17,000 individus, en grande partie catholiques. *Bonair* et *Aruba*, petites îles voisines, sont employées à élever du bétail ; la première a 2,500 habitants, et la seconde plus de 3,000.

Tableau statistique des Antilles.

NOMS DES ILES.	SUPERFICIE en kilomètres carrés.	POPULATION TOTALE en 1850.	RACE NÈGRE ou MÉTIS.	COMMERCE extérieur.
HAÏTI. { Empire d'Haïti. République dominicaine . . .	27,400 43, 00	560,000 250,000	530,000 200,000	60,000,000 ?
Antilles espagnoles.				
CUBA.	126,700	945,000	500,000	425,000,000
PUERTO-RICO.	10,000	380,000	200,000	53,000,000
Antilles anglaises.				
LA JAMAÏQUE.	37,500	400,000	320,000	55,000,000
BAHAMA OU LUCAYES.		30,000		
ILES TURQUES.		1,200		
ILES CAÏQUES.		2,000	10,000	5,000,000
LES VIERGES ANGLAISES.		7,000	5,000	200,000
ANTIGOA.		38,000	30,000	8,000,000
LA BARBOUDE.		1,500	1,000	?
SAINT-CHRISTOPHE OU SAINT-KITTS. . .		23,000	20,000	4,000,000
NÉVIS.		10,000	15,000	500,000
MONTSERRAT.		8,000		70,000
LA DOMINIQUE.		25,000		2,250,000
ANGUILLA.		3,000	2,000	100,000
SAINTE-LUCIE.		22,000	12,000	2,500,000
SAINT-VINCENT.		30,000	23,000	8,000,000
GRENADE ET GRENADINES.		30,000	24,000	6,000,000
LA BARBADE.	135,000	100,000	40,000,000	
TABAGO.	13,500	11,500	2,000,000	
LA TRINITÉ.	62,000	22,000	20,000,000	
Antilles françaises.				
LA GUADELOUPE. { La Guadeloupe . . . Marie-Galante . . . Les Saintes. . . . La Désirade. . . . Saint-Martin (partie françai-e)	3,425	137,000	115,000	40,000,000
LA MARTINIQUE.	988	125,000	112,000	50,000,000
Antilles hollandaises.				
CURAÇAO.	1,020	17,000	20,000	6,000,000
BONAIR.		2,500		
ARUBA.		3,000		
SAINT-EUSTACHE.		3,000		
SABA.		1,000		
SAINT-MARTIN (partie hollandaise) . .		3,500		
Antilles danoises.				
SAINT-THOMAS.	310	14,000	25,000	5,000,000
SAINT-JEAN.		2,500		
SAINTE-CROIX.		24,000		
Antilles suédoises				
SAINT-BARTHÉLEMY.	150	2,000	1,000	100,000

CHAPITRE ONZIÈME.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — GÉNÉRALITÉS.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — LES ANDES. — L'Amérique méridionale a une étendue de 14,350,000 kilomètres carrés. Sa plus grande largeur entre le cap San-Roque, au Brésil, et le cap Blanc, au Pérou, est de 6,500 kilomètres. Sa longueur, prise depuis la pointe Galinas, voisine du cap Vela (Nouvelle-Grenade), à 12 degrés latitude nord, jusqu'au cap Froward en Patagonie, à 54 degrés latitude sud, est de 6,700 kilomètres, et de 6,900 en s'étendant jusqu'au cap Horn, dans la Terre de Feu, à 56 degrés de latitude.

La géographie physique de cette grande péninsule présente un ensemble dont les traits sont faciles à saisir, et que nous avons esquissé (voir page 366) en disant qu'elle forme une sorte de pyramide triangulaire dont la hauteur est très-petite par rapport à la longueur des arêtes. D'après ce que nous avons dit alors, nous avons maintenant à décrire d'abord la chaîne des Andes depuis le cap Froward jusqu'à l'isthme de Panama, ensuite la série de hauteurs qui sépare le rio de la Plata du Marañon.

Les *Andes* forment comme un long rempart dirigé du nord au sud et couronné de chaînes de montagnes, tantôt placées dans le sens de la grande chaîne, tantôt dans une direction transversale ou oblique, renfermant des vallées ou s'étendant en plateaux. Cette terre haute suit les côtes de l'océan Pacifique à travers le Chili et le Pérou; rarement elle s'en éloigne de plus de 40 à 50 kilomètres. Étroite vers l'extrémité méridionale, elle s'élargit tout à coup au nord du Chili. Près de Potosi et du lac Titicaca, elle a sa plus grande largeur, qui est de 250 kilomètres. A Popayan elle se divise en plusieurs chaînes; deux en sont les plus remarquables: l'une, extrêmement basse, court vers l'isthme, dont elle forme le dos; l'autre s'approche de la mer des Antilles; elle en suit les côtes, et paraît même, par un chaînon sous-marin, se continuer jusque dans l'île de la Trinité. Cette dernière chaîne a, généralement parlant, 12 à 1600 mètres au-dessus de la mer; les plaines qui s'étendent à la base sont élevées de 200 à 500 mètres; mais il y a des sommets isolés qui s'élancent à une hauteur très-grande: la *Sierra-Nevada de Merida* atteint 4,700 mètres, et le *Silla de Caracas*, 2,600. Ces cimes sont couvertes de neiges éternelles; il en sort souvent des torrents de matières bouillantes; les tremblements de terre n'y sont pas rares. La chaîne est plus escarpée au nord qu'au midi. La substance des rochers de cette chaîne est de gneiss et de schiste micacé, comme dans les branches inférieures des Andes; ces substances sont quelquefois en lits d'un mètre d'épaisseur, et renferment de grands cristaux de feldspath. Au sud, la chaîne est accompagnée par des montagnes calcaires, qui s'élèvent quelquefois à un plus haut niveau que les montagnes primitives, et qui renferment quelques rochers de serpentine veinée et de stéatite bleuâtre. On peut donner à ce système de montagnes le nom de *chaîne de Caracas*.

La chaîne granitique qui se dirige à travers l'isthme de Panama, mais qui en mérite à peine le nom, n'a que 100 à 300 mètres d'élévation, et semble même être tout à

fait interrompue entre les sources du rio Atrato et du rio San-Juan. Dans la république de la Nouvelle-Grenade, depuis le 2°30' jusqu'au 5°15' de latitude boréale, la cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement, à de très-grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires. La chaîne orientale sépare la vallée de la rivière de la Magdalena des plaines du rio Meta. Ses plus hautes cimes sont le *Paramo* de la *Summa-Paz*, celui de *Cingaza* et les *Cerro's* de *San-Fernando* et de *Tuquillo*. Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles. Leur hauteur moyenne est de 4,000 mètres. La chaîne centrale partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Magdalena et celui du rio Cauca; elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles, et la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales du *Guanacas*, du *Buragan* et du *Quindiu*, qui sont élevées de plus de 5,000 mètres. Le point culminant paraît être le *Nevada de Tolima* (5,730 mètres). La chaîne occidentale sépare la vallée de Cauca des côtes de la mer du Sud. Son élévation est à peine de 1,500 mètres. Ces trois chaînes de montagnes se confondent de nouveau vers le nord, sous le parallèle de Menzo et d'Antioquia, par les 6° et 7° degrés de latitude boréale. Elles forment ainsi un seul groupe, une seule masse au sud de Popayan, dans la province de Pasto.

Les passages par lesquels on traverse ces chaînes méritent notre attention. Santa-Fé de Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade, est située à l'ouest du Pamaro de Cingaza, sur un plateau qui a 2,700 mètres de hauteur, et qui se prolonge sur le dos de la Cordillère orientale. Pour parvenir de cette ville à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la chaîne orientale, traverser la vallée de la Magdalena, et passer la chaîne centrale. Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas*. Celui de *Quindiu*, entre les villes d'Ibagua et de Cartago, est le plus pénible que présente la cordillère des Andes.

Les trois chaînes des Andes se confondent, comme nous l'avons dit, au sud de Popayan, dans un même groupe, qui se prolonge bien au delà de l'équateur. Ce groupe offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota, qui serpente dans des montagnes de roche basaltique, jusqu'au *Paramo de l'Asuay*, sur lequel on observe des restes de l'architecture péruvienne. Les sommets les plus élevés sont rangés en deux files, qui forment comme une double crête de la Cordillère : ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles ont servi de signaux dans les opérations des académiciens français lors de la mesure du degré équatorial. Leur disposition symétrique sur deux lignes dirigées du nord au sud les avait fait considérer par ces savants comme deux chaînons de montagnes séparées par une vallée longitudinale. Mais le fond de cette vallée est le dos même des Andes; c'est un plateau dont la hauteur absolue est de 2,700 à 2,900 mètres. C'est sur ces plateaux que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux. « Lorsqu'on a vécu pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où le baromètre se soutient à 0^m,54, on éprouve, dit M. de Humboldt, irrésistiblement une illusion extraordinaire : on oublie peu à peu que tout ce qui environne l'observateur, ces villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et des brebis d'Europe, ces vergers bordés de haies vives de *duranta* et de *barnadesia*, ces champs labourés avec soin, et promettant de riches moissons de céréales, se trouvent comme sus-

pendus dans les hautes régions de l'atmosphère; on se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'océan Pacifique que ne l'est le sommet du Canigou au-dessus du bassin de la Méditerranée. » En regardant le dos des Cordillères comme une vaste plaine bornée par des rideaux de montagnes éloignées, on s'accoutume à considérer les inégalités de leur crête comme autant de cimes isolées. Le Pichincha, le Cayambé, le Cotopaxi, tous ces pics volcaniques, quoique, à plus de la moitié de leur hauteur totale, ils ne constituent qu'une seule masse, paraissent aux yeux de l'habitant de Quito autant de montagnes distinctes qui s'élèvent au milieu d'une plaine dénuée de forêts. Cette illusion est d'autant plus complète que les dentelures de la double crête des Cordillères vont jusqu'au niveau des hautes plaines habitées : aussi les Andes ne présentent-elles l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du grand Océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur pente orientale.

Les Andes de Quito renferment quelques-uns des points culminants de toute la Cordillère, et leur partie septentrionale semble n'être qu'un massif volcanique au-dessus duquel se dressent ces hautes montagnes ignivomes, qui tant de fois ont bouleversé le sol et englouti des cités : le *Chimborazo* (6,700 mètres), regardé longtemps comme la plus haute montagne du monde; le *Pichincha*, immense volcan dont le cratère, qui a plus de 4 kilomètres de circonférence, est creusé dans des porphyres basaltiques; le *Cotopaxi*, qui se dresse en forme de cône régulier recouvert d'une couche éclatante de neige. Sa hauteur absolue est de 4,200 mètres. C'est le plus redouté de tous les volcans de l'ancien royaume de Quito; c'est aussi celui dont les explosions ont été les plus fréquentes et les plus dévastatrices. Les scories et les quartiers de rochers lancés par ce volcan couvrent les vallées environnantes sur une étendue de plusieurs myriamètres. En 1758, les flammes du Cotopaxi s'élevèrent au-dessus des bords du cratère à la hauteur de 900 mètres. En 1744, le mugissement du volcan fut entendu jusqu'à Honda, ville située sur les bords de la rivière de la Magdalena, à une distance de 700 kilomètres. Nous citerons encore le *Cayambé-Urcu* (6,400 mètres), dont le sommet est traversé par la ligne équinoxiale; l'*Antisana*, qui fait éruption à 5,984 mètres d'altitude; l'*Illinissa*, montagne pittoresque, se divisant à 5,400 mètres d'élévation en deux pointes pyramidales. La structure géologique de cette partie des Andes ne diffère pas essentiellement de celle des grandes chaînes de l'Europe. Le granit constitue la base sur laquelle reposent les formations moins anciennes; il est à découvert au pied des Andes, sur les bords de l'océan Pacifique, comme sur les bords de l'océan Atlantique, près les bouches de l'Orénoque. Tantôt en masses, tantôt en bancs régulièrement inclinés et parallèles, enchâssant des masses rondes où le mica domine seul, il ressemble à celui des Hautes-Alpes et de Madagascar. Sur cette roche, et quelquefois alternativement avec elle, se trouve le gneiss, qui fait passage au schiste micacé, et celui-ci au schiste primitif. La roche calcaire grenue, le trapp primitif et le schiste chloritique forment des couches subordonnées dans le gneiss et le schiste micacé; ce dernier, extrêmement répandu dans les Andes, renferme souvent des couches de graphite, et sert de base à des formations de serpentine qui alternent quelquefois avec la syénite. La crête des Andes est partout couverte de porphyres, de basaltes, de

phonolithes et de roches vertes; divisées en colonnes, toutes ces roches présentent de loin l'aspect d'une immense suite de tours écroulées. L'épaisseur et l'étendue des roches schisteuses et porphyriques est le seul grand phénomène par lequel les Andes diffèrent des montagnes de l'Europe : les porphyres du Chimborazo ont 3,800 mètres d'épaisseur, sans mélange d'aucune autre roche; le quartz pur, à l'ouest de Caxamarca, 3,000, et le grès des environs de Cuenca, 1,600. Ces roches forment toute l'élévation centrale des Andes, tandis qu'en Europe le granit ou l'ancien calcaire constitue la cime des chaînes. Les volcans se sont fait jour à travers ces bancs immenses, et en ont couvert les flancs de pierres obsidiennes et d'amygdaloïdes poreuses.

C'est dans les Andes du Pérou que se trouve le noyau de cette immense chaîne de montagnes qui du cap Froward à la mer glaciale boréale forme sans interruption l'épine dorsale du grand continent américain. Ce noyau est compris entre le *nœud de Porco* (Bolivie), où la chaîne se bifurque pour former le plateau de *Titicaca*, et le plateau d'*Almaguer*. Entre ces deux groupes, les Andes du Pérou forment deux chaînes principales et parallèles courant au nord-nord-ouest, le long de la côte, dont elles se rapprochent principalement dans leur partie septentrionale. L'une, la Cordillère occidentale, bien que la moins élevée, paraît être la véritable continuation de la grande chaîne des Andes; la seconde renferme, il est vrai, les points culminants, le *Pichu-Pichu* (5,670 mètres) et le *Guayna-Plitina*, au sud duquel passe la route d'Arequipa, qui s'élève à 4,137 mètres; mais elle paraît moins continue que la première; elle est aussi coupée d'ouvertures plus nombreuses et plus profondes par lesquelles s'échappent vers l'Atlantique les grands fleuves qui naissent dans les vallées que forment les deux chaînes et les branches moins importantes qui les relient; ainsi plusieurs tributaires de l'Apurimac, le Guallagua et le Marañon lui-même franchissent la chaîne orientale, qui s'étend au delà de ce dernier fleuve en donnant naissance au fameux *Pongo de Monseriche*.

On remarque dans ces chaînes plusieurs massifs formant comme le nœud de chaînes secondaires; ainsi à la hauteur du Pasco, entre les fleuves Ucayale et Guallagua, s'étend une contrée hérissée de montagnes, point de partage d'eaux nombreuses. On y remarque le *grand Payonal*, groupe de montagnes couvert d'une belle végétation et de riches pâturages; la *sierra de San-Carlos* en constitue la partie septentrionale. Ce groupe se réunit aux Andes par le *Cerro del Sal* (*montagne de sel*). Au nord de ce massif s'étend entre les deux mêmes rivières le *Pampas del Sacramento*, haute plaine dont on évalue la superficie à près de 65,000 kilomètres carrés. Dans la partie méridionale se trouve le plateau de Titicaca, qui a trois fois l'étendue de la Suisse et auquel appartient au nord le *massif de Cuzco*, et au sud le nœud de Porco. Ce plateau, ou plutôt cette haute vallée du lac de Titicaca, a été justement appelé le Tibet du nouveau monde à cause de la prodigieuse élévation des pics qui l'entourent et de la hauteur du sol au-dessus duquel ils s'élancent; c'est le grand *divortia aquarum* de l'Amérique du Sud. En effet, non loin de ce plateau naissent l'Apurimac, qui paraît être le véritable Amazone, vingt autres affluents de ce fleuve, le Pilcomayo, un des grands affluents du rio de la Plata, etc. La chaîne occidentale du plateau, et qu'on appelle *Cordillère de Chuluncani*, est partout volcanique; elle est très-élevée, mais ne saurait

être comparée à la chaîne orientale que les anciens Péruviens nommaient *Ritisuyo* ou *bande de neige*. C'est elle qui forme la ceinture principale de la vallée de Titicaca, et c'est là que se trouvent les points culminants du nouveau monde, le pic de *Sorata* (7,896 mètres), et le pic d'*Illimani* (7,506 mètres). De cette partie des Andes, vers le 20° de latitude, se détache un rameau peu élevé qui se dirige à l'est sous les noms de *sierras Cochabamba* et *Agoapehi*, et qui commence le faite de partage des eaux entre l'Amazone et la Plata.

Les plateaux nus et arides formés par ces hautes montagnes s'appellent *paramos*; on désigne sous le nom de *quebradas* ces immenses crevasses taillées presque à pic, profondes de plusieurs milliers de pieds, qui interrompent la chaîne, établissant entre les vallées ou les terrasses d'effrayantes communications. Des montagnes comme celles de l'Auvergne seraient absorbées dans la profondeur de ces ravins, qui isolent les diverses régions des Andes comme autant de presqu'îles au sein d'un océan aérien; c'est à travers ces portes naturelles que les grandes rivières descendent vers l'Océan. Les *pongos* sont les rapides que forment les fleuves dans les endroits où leur cours est resserré par des rochers. Enfin on nomme *valles* le bas pays compris entre les Cordillères occidentales et la côte, et qui est composé d'une lisière sablonneuse de 40 à 100 kilomètres de large.

Les Andes du Chili ne paraissent pas le céder en hauteur à celles du Pérou. Les points culminants sont l'*Aconcagua*, qui a plus de 7,000 mètres, et le *Descabezado*, qui en a 6,400; le *Tupungato*, à l'ouest de Santiago, passe pour être aussi élevé que le Chimborazo. Les passages les plus fréquentés et les moins dangereux de ces Andes sont ceux de la *Dehesa*, près du Tupungato, qui conduit à l'est de Santiago, de *Los Patos* au nord de l'Aconcagua, du *Portillo*, qui est la plus courte, d'*Uspallata*, le plus fréquenté par le commerce, etc. 20 volcans jalonnent cette longue chaîne des Andes chiliennes. Les plus importants sont ceux de *Chillan*, *Copiapó*, *Antuco*, *Villarica*, *Pétéroa*, *Limari*, etc.

Dans la Patagonie, la Cordillère se rapproche si fort de l'Océan, que les îlots escarpés de l'archipel des Huayatecas peuvent être regardés comme un fragment détaché de la chaîne des Andes. Ce sont autant de Chimborazo et de Cotopaxi, mais noyés aux deux tiers dans les abîmes de l'Océan. Sur le continent, le cône neigeé du *Corcovado* s'y élève environ à 3,900 mètres; mais plus au sud, vers le cap Pilar, les montagnes granitiques s'abaissent jusqu'à 400 mètres, et même jusqu'à de moindres hauteurs. Les Andes du Chili sont composées en grande partie de roches granitiques. Sur le revers oriental, on observe de vastes dépôts de terrains diluvien et alluvien. Sur les granits et les gneiss reposent des calcaires, parmi lesquels on voit des marbres de différentes couleurs; des dépôts salifères, des porphyres et des basaltes se font remarquer dans plusieurs localités. Ces montagnes étaient autrefois extrêmement riches en métaux précieux. On y trouve des dépôts diluviens aurifères. L'argent est fréquemment en veines dans le schiste; le cuivre est le métal le plus abondant: on en a trouvé des masses métalliques de 50 à 100 quintaux.

Les Andes, peu abondantes en roches calcaires, offrent très-peu de pétrifications; les belemnites et les ammonites, si communes en Europe, semblent inconnues. Dans la chaîne des côtes de Caracas, M. de Humboldt trouva une grande quantité de

coquillages pétrifiés, qui ressemblaient à ceux de la mer voisine. Dans les plaines de l'Orénoque l'on trouve des arbres pétrifiés et convertis en brèche très-dure. Il existe aussi des coquillages pétrifiés à Micuipampa et à Huancavelica, à 4,000 et 4,500 mètres d'élévation. D'autres monuments d'un ancien monde se montrent à un niveau inférieur. Près de Santa-Fé se trouve, dans le Campo de Giguante, à 2,750 mètres de hauteur, une immensité d'os fossiles de grands pachydermes, tels que des éléphants et des mastodontes. On en a aussi découvert au sud de Quito et dans le Chili, de manière qu'on peut prouver l'existence et la destruction de ces animaux gigantesques depuis l'Ohio jusqu'aux Patagons.

Il ne nous reste plus, pour achever le système orographique de l'Amérique du Sud, qu'à dire quelques mots du long contre-fort auquel les Andes de Titicaca donnent naissance, et qui, courant de l'ouest à l'est dans toute la largeur du continent, se termine au cap San-Roque, après avoir séparé les bassins de la Plata et du Marañon. Ce n'est pas une chaîne distincte, mais une suite de hauteurs et de plateaux, qui court d'abord au sud-est et sous le nom de sierra de *Cochabamba*, entre les sources du Mamoré (Marañon), et le Pilcomayo (Plata); elle remonte au nord-est entre les eaux de l'Ubuz et du Guaporé (Marañon), et les premiers affluents du Paraguay; elle forme une masse très-confuse mais peu élevée, qu'on appelle les *Campos de Parexis*, vaste plateau qui est formé de monticules et de collines de sable, et renferme les sources de plus de 30 rivières : c'est là le centre de l'Amérique méridionale. De là le faite de partage des eaux se dirige au sud-est entre les premiers affluents de gauche du Paraguay et les sources de l'Araguay (Marañon), puis au nord-est entre les premiers affluents de l'Araguay et les sources du Parana (Plata); elle continue dans cette direction en prenant de plus en plus l'aspect et l'élévation de montagnes, passe entre le Tocantin et le Paranahyba d'une part, le San-Francisco d'autre part, se ramifie en plusieurs sierras escarpées en s'approchant de la côte, et va finir au cap San-Roque.

Une si longue série de hauteurs donne de nombreux rameaux; mais ils sont peu considérables et se fondent rapidement dans les plaines. Le plus remarquable descend au sud sous le nom de sierra *Marcella*, contourne de l'ouest à l'est les sources du San-Francisco et du rio Grande, et va rencontrer la chaîne des montagnes du Brésil, que nous détaillerons en décrivant cet empire.

La longue chaîne des Andes et la série de plateaux que nous venons de décrire partagent l'Amérique en trois versants : du grand Océan, de l'Océan Atlantique, de la mer des Antilles. Le premier n'est parcouru que par des torrents, le second est parcouru principalement par le *Colorado*, le *rio de la Plata*, grossi du *Paraguay*, le *San-Francisco*, le *Tocantin*, le *Marañon* ou *fleuve des Amazones*, le plus grand fleuve du globe, et qui a plus de 500 affluents; l'*Essequibo*, l'*Orénoque*, etc. Le troisième versant n'est parcouru que par de petites rivières et la *Magdalena*. Nous décrirons tous ces cours d'eau avec les contrées qu'ils arrosent.

§ II. CLIMAT ET PRODUCTIONS. — La température de l'Amérique méridionale, déterminée autant par le niveau que par la latitude, offre des contrastes semblables à ceux que nous avons observés dans le Mexique. La limite inférieure des neiges perpétuelles sous l'équateur est à 4,950 mètres d'élévation; invariable et tranchée, cette limite frappe l'œil le moins attentif. Les autres divisions climatiques se confondent

davantage. Cependant les trois zones de température qui naissent en Amérique de l'énorme différence de niveau entre les divers sols ne sauraient nullement être comparées aux zones qui résultent d'une différence de latitude. La salutaire variété des saisons manque aux régions qu'on distingue ici sous les dénominations de *froide*, de *tempérée* et de *chaude*. Dans la zone froide, ce n'est pas l'intensité, mais la continuité du froid, l'absence de toute chaleur un peu vive, la constante humidité d'un air brumeux, qui arrêtent la croissance des grands végétaux. La zone chaude n'éprouve pas des ardeurs excessives; mais c'est ici la perpétuité de la chaleur qui, jointe aux exhalaisons d'un sol marécageux, aux miasmes d'un immense amas de pourriture végétale et aux effets d'une extrême humidité, fait naître des fièvres plus ou moins pernicieuses, et répand dans tout le règne animal et végétal l'agitation d'une vie surabondante et désordonnée. La zone tempérée, en offrant une chaleur modérée et constante comme celle d'une serre chaude, exclut de ses limites et les animaux et les végétaux qui aiment les extrêmes soit du froid, soit du chaud; elle nourrit ses plantes particulières, qui ne peuvent ni s'élever au-dessus de ses bornes ni descendre au-dessous.

La végétation offre un plus grand nombre d'échelles, dont il convient de marquer les principales. Depuis les bords de l'Océan jusqu'à la hauteur de 1,000 mètres végètent les magnifiques palmiers, les *musa*, les *heliconia*, les *theophrasta*, les liliacées les plus odoriférantes, le baume de Tolu, le quinquina de Carony. A l'ombre des cocotiers se nourrissent les mangliers, les cactus et diverses plantes salines, entre autres le *sésuvium portulacastrum*. Un seul palmier, le *ceroxylon andicola*, fait divorce avec le reste de la famille, et habite les hauteurs de la Cordillère, depuis 1,800 jusqu'à 2,900 mètres d'élévation. Au-dessus de la région des palmiers commence celle des fougères arborescentes et du *chinchona* ou quinquina. La première cesse à 1,600 mètres, tandis que la seconde ne s'arrête qu'à 2,900 mètres. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce du quinquina se rencontre dans plusieurs arbres d'espèce différente, et dont quelques-uns végètent à un niveau très-bas, même sur les bords de la mer; mais le vrai *chinchona*, ne croissant pas au-dessous de 700 mètres, n'a pu dépasser l'isthme de Panama. Dans la région tempérée des *chinchona* croissent quelques liliacées; par exemple, le *cypura* et le *sisyrinchium*, les *melastoma* à grandes fleurs violettes, des *passiflores* en arbres, hautes comme nos chênes du Nord; le *thibaudia*, le *fuchsia*, et des *alstræmeria* d'une rare beauté. C'est là que s'élèvent majestueusement les *macrocnemum*, les *lysianthus* et les diverses *cucullaires*. Le sol y est couvert, dans les endroits humides, de mousses toujours vertes, qui forment quelquefois des pelouses aussi éclatantes que celles de l'Angleterre. Les ravins cachent le *gunnera*, le *dorstenia*, des *oxalis* et une multitude d'*arum* inconnus. Vers 1,750 mètres d'élévation se trouvent le *porlieria*, qui marque l'état hygrométrique de l'air; les *citrosma* à feuilles et fruits odoriférants, et de nombreuses espèces de *symplocos*. Au delà de 2,200 mètres, la fraîcheur de l'air rend les *mimoses* moins sensibles, et leurs feuilles irritables ne se ferment plus au contact. Depuis la hauteur de 2,670, et surtout de 3,100 mètres, les *acæna*, le *dichondra*, les *hydrocotyles*, le *nerteria* et l'*alchemilla*, forment un véritable gazon très-épais et très-verdoyant. Le *mutisia* y grimpe sur les arbres les plus élevés. Les chênes ne commencent dans les régions équatoriales qu'au-dessus de 1,700 mètres d'élévation. Ces arbres seuls présentent quelquefois sous

l'équateur le tableau du réveil de la nature au printemps : ils perdent toutes leurs feuilles, et on les voit alors en pousser d'autres, dont la jeune verdure se mêle à celle des *epidendrum* qui croissent sur leurs branches. Dans la région équatoriale, les grands arbres, ceux dont le tronc excède 20 à 30 mètres, ne s'élèvent pas au delà du niveau de 2,700 mètres. A 3,500 mètres de hauteur cesse presque toute végétation en arbres, mais à cette élévation les arbustes deviennent d'autant plus communs. C'est la région des *berberis*, des *duranta* et des *barnadesia*. Ces plantes caractérisent la végétation des plateaux de Pasto et de Quito, comme celle de Santa-Fé est caractérisée par les *polymnia* et les *datura* en arbres. Le sol y est couvert d'une multitude de calcéolaires, dont la corolle à couleur dorée émaille agréablement la verdure des pelouses. Plus haut, sur le sommet de la Cordillère, de 2,900 à 3,500 mètres d'élévation, se trouve la région des *wintera* et des *escallonia*. Le climat froid, mais constamment humide des *paramos*, produit des arbrisseaux dont le tronc, court et carbonisé, se divise en une infinité de branches couvertes de feuilles coriaces et d'une verdure luisante. Quelques arbres de quinquina orangé, des *embothrium* et des *melastoma* à fleurs violettes et presque pourprées, s'élèvent à ces hauteurs. L'*alstonia*, dont la feuille séchée est un thé salubre, la *wintera* grenadienne et l'*escallonia tubar*, qui étend ses branches en forme de parasol, y forment des groupes épars.

Une large zone de 2,100 à 4,200 mètres nous présente la région des plantes alpines : c'est celle des *stachelina*, des gentianes et de l'*espeletia frailexon*, dont les feuilles velues servent souvent d'abri aux Indiens que la nuit surprend dans ces régions. La pelouse y est ornée du *lobelia* nain, du *sidu* de Pichincha, de la renoncule de Gusman, de la gentiane de Quito et de beaucoup d'autres espèces nouvelles. A la hauteur de 4,200 mètres, les plantes alpines font place aux graminées, dont la région s'étend à 800 mètres plus haut. Les *jarava*, les *stipa*, une multitude de nouvelles espèces de *panicum*, d'*agrostis*, d'*avena* et de *dactylis*, y couvrent le sol. Il présente de loin un tapis doré, que les habitants du pays nomment *pajonal*. La neige tombe de temps en temps sur cette région des graminées. C'est à 4,600 mètres que disparaissent entièrement les plantes phanérogames. Depuis cette limite jusqu'à la neige perpétuelle, les plantes lichéneuses seules couvrent les rochers ; quelques-unes paraissent même se cacher sous des glaces éternelles.

Les plantes cultivées ont des zones moins étroites et moins rigoureusement limitées. Dans la région des palmiers, les indigènes cultivent le bananier, le jatropha, le maïs et le cacaoyer. Les Européens y ont introduit la culture du sucre et de l'indigo. Dès qu'on passe le niveau de 1,000 mètres, toutes ces plantes deviennent rares, et ne prospèrent que dans des localités particulières, mais le café et le coton s'étendent à travers l'une et l'autre région. La culture du blé commence à 1,000 mètres ; mais elle n'est assurée qu'à 500 mètres plus haut. Le froment croît le plus vigoureusement depuis 1,600 jusqu'à 2,000 mètres. Au-dessus de 1,800 mètres, le bananier donne difficilement des fruits mûrs ; mais la plante se traîne languissante encore à 800 mètres plus haut. La région comprise entre les 1,600 et 1,900 mètres est aussi celle où abonde le *cocca* ou l'*erythroxyllum peruvianum*, dont quelques feuilles, mêlées à de la chaux caustique, nourrissent l'Indien dans ses courses les plus longues. C'est de 2,000 à 3,000 mètres que règne principalement la culture de divers blés de l'Eu-

rope et du *chenopodium quinoa*, culture favorisée par les grands plateaux que présente la Cordillère des Andes, et dont le sol uni et facile à labourer ressemble à des fonds d'anciens lacs. A 3,200 ou 3,400 mètres de hauteur, les gelées et la grêle font souvent manquer les récoltes du blé. Le maïs ne se cultive presque plus au delà de 2,400 mètres. La culture de la pomme de terre cesse à 4,200 mètres. Vers 3,400 mètres, le froment ne vient plus; on n'y sème que de l'orge, et même elle y souffre beaucoup du manque de chaleur. Au-dessus de 3,700 mètres cessent toute culture et tout jardinage. Les hommes y vivent au milieu de nombreux troupeaux de *lamas*, de brebis et de bœufs.

Pour compléter ce tableau physique de l'Amérique méridionale, nous allons considérer la diversité des animaux qui vivent à différentes hauteurs dans la cordillère des Andes ou au pied de ces montagnes. Depuis le niveau de la mer jusqu'à 1,000 mètres, dans la région des palmiers et des scitaminées, on découvre le paresseux, qui vit sur les *cecropia peltata*; les boas et les crocodiles, qui dorment ou traînent leur masse affreuse au pied du *conocarpus* et de l'*anacardium caracoli*. C'est là que le *cavia capybara* se cache dans des marais couverts d'*heliconia* et de *bambusa*, pour se dérober à la poursuite des animaux carnassiers; le *tanayra*, le *crax*, et les perroquets perchés sur le *caryocar* et le *lecythis*, confondent l'éclat de leur plumage avec l'éclat des fleurs et des feuilles; c'est là que l'on voit reluire l'*elater noctilucus*, qui se nourrit de la canne à sucre; c'est là que le *curculio palmarum* vit dans la moelle du cocotier. Les forêts de ces régions brûlantes retentissent des hurlements des alouates et d'autres singes sapajous. Le *jaguar*, le *felis concolor* et le tigre noir de l'Orénoque, y chassent le petit cerf, les *cavia* et les fourmiliers. L'air de ces basses régions, surtout dans les bois et sur les bords du fleuve, est rempli de cette innombrable quantité de maringouins (*mosquitos*), qui rendent presque inhabitable une grande et belle partie du globe. Aux *mosquitos* se joignent l'*æstrus humanus*, qui dépose ses œufs dans la peau de l'homme et y cause des enflures douloureuses; les *acarides*, qui sillonnent la peau, les araignées venimeuses, les fourmis et les *termès*, dont la redoutable industrie détruit les travaux des habitants. Plus haut, de 1,000 à 2,000 mètres, dans les régions des fougères arborescentes, on trouve en abondance des tapirs, des *pecaris* et des *felis pardalis*. L'homme, le singe et le chien y sont incommodés par une infinité de chiques (*pulex penetrans*), qui sont moins abondants dans les plaines. Depuis 2 jusqu'à 3,000 mètres, dans la région supérieure des quinquinas, on voit paraître le chat-tigre, les ours et le grand cerf des Andes. Depuis 3 jusqu'à 4,000 mètres se trouve la petite espèce de lion que l'on désigne par le nom de *pouma*, le petit ours à front blanc, et quelques espèces peu connues, que l'on range d'abord parmi les viverres. La région des graminées, depuis 4 jusqu'à 5,000 mètres de hauteur, est habitée par des bandes de vigognes, de *guanacos* et d'*alpacas* dans le Pérou, de *chilihueques* dans le Chili. Ces quadrupèdes, qui représentent ici le genre chameau de l'ancien continent, n'ont pu se répandre ni au Brésil ni au Mexique, parce que sur la route ils auraient dû descendre dans des régions trop chaudes. Les *lamas* ne se trouvent qu'en état de domesticité. La vigogne préfère surtout les endroits où la neige tombe de temps en temps. Malgré la persécution qu'elle éprouve, on en voit encore des bandes de 3 à 400, surtout dans la province de Pasco, aux sources de la rivière des

Amazones, aux environs de Cusco, et vers la vallée du rio Cocatages. On l'y trouve partout où le sommet des Andes s'élève au-dessus de la hauteur du mont Blanc. La limite inférieure de la neige perpétuelle est, pour ainsi dire, la limite supérieure des êtres organisés. Le condor (*vultur gryphus*) est le seul animal qui habite ces vastes solitudes : on le voit planer à plus de 6,500 mètres de hauteur.

CHAPITRE DOUZIÈME.

COLOMBIE. — NOUVELLE-GRENADE.

§ 1^{er}. HISTOIRE. — Les Espagnols désignaient sous le nom général de *Terre ferme* cette partie du continent américain qui est située au nord de l'Amazone. La *Terre ferme d'Orient* comprenait les provinces au nord de l'Orénoque et de l'Apuré, et formait avec la Guyane espagnole la capitainerie générale de Venezuela ou de Caracas. La *Terre ferme d'Occident*, dont une partie porta quelque temps le nom de *Castille d'or*, s'étendait de l'Apuré à l'Amazone, et formait la capitainerie générale de la Nouvelle-Grenade. Le nom proprement dit de *Terre ferme* s'appliquait aux provinces de l'isthme, lesquelles dépendaient aussi de la Nouvelle-Grenade. Ces deux capitaineries générales ont formé en 1819 la république de la Colombie, dont le territoire est actuellement divisé en trois républiques indépendantes.

En 1498, Colomb découvrit cette terre, qui fut ensuite explorée par Ojeda et Améric Vespuce. Quand Balboa eut traversé l'isthme de Panama et découvert l'océan Pacifique, les Espagnols envahirent ce pays, et là, comme dans les Antilles, leur domination fut marquée par l'extermination des peuplades indigènes, tellement que, pour suppléer au manque de bras, on dut faire venir des nègres de la côte d'Afrique, et c'est ce qui a produit cette classe de zambos ou métis de toute espèce qui forme aujourd'hui une fraction importante de la population. Le pays fut subdivisé en deux capitaineries générales, et administré comme les autres possessions espagnoles jusque vers la fin du dernier siècle, où l'esprit d'indépendance commença à se manifester. Enfin, en 1810, le contre-coup des événements qui se passaient en Espagne amena un soulèvement universel qui commença à Caracas et se propagea dans toute l'Amérique méridionale. Ce fut seulement après dix années de lutte que put se réunir à Cucuta le premier congrès, qui transforma les deux anciennes capitaineries de Caracas et de la Nouvelle-Grenade en une république de *Colombie*, se composant de trois grandes parties qui avaient pour chefs-lieux : Caracas, Bogota et Quito. L'homme qui avait le plus contribué à cette grande œuvre, et qui voulait faire de la Colombie un puissant État, était Bolivar. Mais à peine l'indépendance du pays était-elle assurée que les dissensions, les rivalités, les ambitions des chefs, enfin toute cette anarchie qui semble la plaie fatale des anciennes colonies espagnoles, commencèrent, et en 1829 deux partis étaient en présence : les *unitaires*, qui demandaient l'indivisibilité de la république colombienne ; les *fédéralistes*, qui réclamaient sa séparation en trois *États* indépendants. Ce dernier parti l'emporta au sein du congrès assemblé à Bogota ; et Bolivar, qui venait de déposer dans cette assemblée les pouvoirs qu'elle lui avait

confiés, mourut le 17 décembre 1830, après avoir vu proclamer l'indépendance des trois nouveaux États de *Venezuela*, de la *Nouvelle-Grenade* et de l'*Équateur*.

Cette séparation n'a pas ramené le calme et la prospérité dans la Colombie. Les trois républiques rivales sont, à peu de chose près, dans l'état où nous avons vu le Mexique et l'Amérique centrale. Leur population totale ne dépasse pas le chiffre de 4,400,000 individus répartis sur une étendue d'au moins 3 millions de kilomètres carrés. Quant au caractère physique et moral des habitants, voici ce qu'en dit un voyageur français : « Ceux qui habitent les terres chaudes sont maigres, ont le teint jaune et sont petits de taille. Lorsqu'on s'élève vers des régions plus froides, la couleur des blancs est moins jaune ; pâle encore jusqu'à 600 toises, elle se colore à 1,000 toises, et brille d'un éclat charmant à la hauteur où se trouve Santa-Fé de Bogota. Dans les terres chaudes règne l'indolence ; la haute température invite au repos, énerve le corps et nuit même aux applications de l'esprit. Les arts et les sciences languissent dans ces régions. L'habitant des Andes, au contraire, jouit de la douce influence d'un climat tempéré ; il apprécie les arts, les sciences et la littérature. Exagéré dans ses prévenances et ses démonstrations d'amitié, exerçant avec ostentation les vertus hospitalières, admirateur aveugle de sa patrie et de ses compatriotes, le mensonge, la jalousie et l'ingratitude paraissent être les vices dominants du Colombien ; on pourrait même y joindre l'esprit de vengeance si l'on s'en rapportait à ce dicton populaire : C'est à Dieu de pardonner ; quant aux hommes, jamais. » Nous verrons dans la description des trois républiques l'état où se trouvent l'industrie et l'agriculture.

§ II. DESCRIPTION PHYSIQUE DE LA COLOMBIE. — L'ORÉNOQUE. — Nous avons déjà décrit les montagnes de la Colombie : ce sont les monts de Caracas et de Merida dans le Venezuela, les trois chaînes de la cordillère des Andes dans la Nouvelle-Grenade ; le plateau de Quito dans l'Équateur. Les flancs de ces montagnes sont presque partout couverts de magnifiques forêts, tandis que dans les bas-fonds s'étendent ces vastes plaines nommées *llanos* dans la Colombie, et *pampas* au delà de l'Amazone. La plus grande partie de la Colombie méridionale est occupée par ces interminables prairies. M. de Humboldt évaluait à 29,000 lieues carrées la superficie de la plaine du Guaviare-Orénoque. Quelques Indiens demi-civilisés, mais surtout des tribus nomades et sauvages, parcourent seuls ces immenses solitudes encore peu connues des Européens. Pendant l'été des pluies continuelles convertissent les llanos en lacs boueux, impraticables et pestilentiels. Ailleurs, dans le Cundinamarca, les pluies sont remplacées par des brouillards froids et malsains. Les plateaux élevés ou *paramos* sont stériles et glacés ; ce sont d'affreuses solitudes où règne un hiver éternel et que le voyageur ne traverse qu'en tremblant. Toute la région occidentale de la Colombie offre l'apparence d'un sol volcanisé. Les tremblements de terre y sont fréquents.

Les cours d'eau de la Colombie sont très-nombreux ; le principal est l'*Orénoque* ou *Orinoco*, dont on ne connaît pas encore exactement les sources. Son bassin est fermé au nord par les hauteurs de Caracas, qui longent la côte de la mer des Antilles, à l'ouest par les sierras de Bogota, qui le séparent de la Magdalena, au sud par des paramos et des sierras inconnus qui le séparent de l'Amazone. Ce fleuve paraît descendre de la Sierra de Parime dans la Guyane colombienne ; il coule du nord-ouest au sud-ouest par un grand arc de cercle en se joignant par le canal naturel du *Cassiquiari*

au rio Negro, affluent de l'Amazone, puis du sud-est au nord-ouest par un autre arc de cercle, en traversant des pays déserts et habités par des peuplades sauvages. A Caycara, il prend une direction de l'ouest à l'est jusqu'à la fin de son cours. A San-Rafael, il se partage en une multitude de branches, qui embrassent un delta de 300 kilomètres de base, et dont la principale et la plus méridionale est la *Bouche de Navios*, navigable pour les vaisseaux. Ce fleuve a plus de 2,000 kilomètres de longueur, est sensible au flux pendant 600 kilomètres, peut être remonté pendant à peu près la moitié de son cours, et prend dans sa partie inférieure une largeur de 8,000 mètres. La masse d'eau qu'il jette est si considérable qu'elle adoucit les flots de la mer à 100 kilomètres de la côte. Le courant qu'il forme à son embouchure, entre le continent et l'île de la Trinité, est d'une telle force que les navires favorisés par le vent peuvent à peine le refouler. C'est là que, du milieu des flots furieux, s'élèvent d'énormes rochers isolés, « restes de la digue antique renversée par le courant, qui joignit jadis l'île de la Trinité à la côte de Paria. » Ce fut à l'aspect de ces bouches que Colomb fut convaincu, pour la première fois, de l'existence du continent américain. Le phénomène le plus remarquable du bassin de l'Orénoque est sa réunion naturelle avec le bassin de l'Amazone par le bras du Cassiquiari.

L'Orénoque est destiné à prendre une grande importance commerciale à cause de ses nombreux affluents par lesquels on pénètre dans toute la Colombie. Aussi les Anglais, qui observent ses embouchures du haut de l'île de la Trinité, ont établi des postes militaires dans quelques îles, d'où ils protègent la coupe des bois de teinture, et communiquent avec les Indiens *Guaranos*, tribu paisible, qui, dans ses marais boisés, a bravé la domination espagnole. L'Orénoque reçoit plus de 300 affluents, qui présentent tous à peu près le même caractère que le fleuve et sont également peu connus : ceux de droite sont, le *Maquiritari*, le *Cunucunuma*, le *Ventuari*, grossi lui-même du *Manapiari* et du *Paru*, le *Sipapure*, le *Caura*, formé de l'*Arcdato* et de l'*Yniquiari*, qui descendent des mêmes montagnes que l'Orénoque ; le principal est le *Caroni*, qui prend source dans la sierra de Rinocotte, et reçoit lui-même le *Carnal*, l'*Acanum* à droite, le *Paragua* à gauche ; ce dernier, presque aussi long que le Caroni, naît dans la cordillère Pacaraimo. Toutes ces rivières traversent des pays sauvages, montueux et inconnus, où des missions étaient jadis établies pour civiliser les Indiens. On peut en dire autant des affluents de gauche. Après le *Cassiquiari*, canal de jonction de l'Orénoque avec le rio Negro, on trouve le *Guaviare*, qui vient de la sierra de Pardos à l'ouest, et reçoit à droite le *Guayavero*, l'*Inirida* et l'*Atacavi*, à gauche l'*Ua*, l'*Aguas Negras*, le *Supavi*. Il traverse les llanos de San-Juan, pays complètement désert, et finit à San-Fernando. Le *Vichadda* grossi du *Mocu*, le *Tuparro*, le *Doma*, arrosent les mêmes plaines désertes. Le *Meta* descend des montagnes qui avoisinent Bogota, coule pendant la moitié de son cours au nord-est, puis à l'est, à travers des llanos inconnus. On trouve encore le *Sinaruco*, l'*Arauca*, enfin l'*Apuré*, qui a un bassin considérable occupant la majeure partie du Venezuela occidental, et recevant une multitude d'affluents. Dans la partie supérieure du domaine de l'Orénoque, entre le troisième et le quatrième parallèle nord, la nature a plusieurs fois répété le phénomène singulier de ce qu'on appelle les eaux noires. L'*Atabapo*, le *Temí*, le *Tuamini* et le *Guamia*, ont des eaux d'une teinte couleur de café. A l'ombre des massifs de palmiers, leur couleur passe

au noir foncé; mais, dans des vaisseaux transparents, elles sont d'un jaune doré. L'absence de crocodiles et de poissons, une fraîcheur plus grande, un moindre nombre de mosquites et un air plus salubre, distinguent la région des eaux noires. Elles doivent probablement leur couleur à une dissolution de carbure d'hydrogène, résultat de la multitude de plantes dont est couvert le sol qu'ils traversent.

Les fleuves de la Colombie, dans la mer des Antilles, sont peu importants jusqu'à ce qu'on rencontre la Magdalena. La *Magdalena*, dont le bassin est formé par les Cordillères orientale et occidentale, prend source sur le plateau d'Almaguer, dans le paramo de las Papas, à une hauteur de 1,750 mètres; elle court du nord au sud à travers le plateau fertile et peuplé de Cundinamarca, passe à Honda, où elle devient navigable, et se jette dans la mer au-dessous de Santa-Marta par de nombreuses embouchures après un cours de 1,200 kilomètres. Elle reçoit à droite le *Bogota*, peu important, mais célèbre par ses magnifiques cascades, et le *Sogomozo*, qui naît près de Tunja. À gauche elle reçoit le *Cauca*, cours d'eau aussi considérable que le fleuve principal et qui en est séparé par la Cordillère centrale: il prend source à côté de la Magdalena, sur le flanc d'un volcan éteint appelé Cocomico, et à une hauteur de 4,000 mètres. Il coule dans des gorges profondes, passe à Popayan et finit à travers des marais au-dessous de Monpox. C'est dans sa vallée que sont les plus riches lavages d'or de cette partie de l'Amérique. Le *rio San-Jorge*, à gauche, le *rio Porce*, grossi du *Nechi*, à droite, sont les deux affluents principaux du Cauca. La mer des Antilles reçoit encore l'*Atrato*, qui descend des montagnes de la province de Choco, et coule du sud au nord dans le golfe de Darien. On paraît avoir reconnu la possibilité de relier par un canal le cours de l'Atrato à celui du rio San-Juan, qui se jette dans le Pacifique, en utilisant un ravin déjà baptisé du nom de *canal Raspadura*, et qui figure même déjà comme tel sur nos meilleures cartes.

Quant aux rivières de l'océan Pacifique, elles sont trop peu importantes pour qu'il soit nécessaire de les nommer. Enfin la Colombie renferme encore une partie peu importante du bassin supérieur de l'Amazone: nous la décrirons plus loin.

§ III. NOUVELLE-GRENADE. — GÉNÉRALITÉS. — La Nouvelle-Grenade est bornée au nord par la mer des Antilles, à l'ouest par l'État de Costa-Rica et l'océan Pacifique, au sud par la république de l'Équateur, dont elle est séparée en grande partie par le Yupara, affluent de l'Amazone, à l'est par une limite de convention, qui la sépare du Venezuela. Sa superficie est évaluée à 1 million de kilomètres carrés; sa population était en 1853 de 2,363,000 habitants, dont 450,000 appartiennent à la race blanche, 300,000 à la race indigène civilisée, 80,000 à la race nègre; le reste, c'est-à-dire près des deux tiers, se compose de métis, issus du mélange des trois races. Elle se divise naturellement en deux parties: la région des Andes à l'ouest, la région des llanos à l'est. Les trois branches des Andes, qui se séparent de la chaîne mère dans le plateau de Pasto, lui appartiennent presque entièrement et forment les vallées de l'Atrato, du Cauca et de la Magdalena, dans laquelle se trouve concentrée la majeure partie de la population.

La Nouvelle-Grenade offre une extrême diversité de climats. Tempéré, froid même et glacé, mais très-sain, sur les plateaux élevés, l'air est brûlant, étouffé, pestilentiel sur les bords de la mer et dans quelques vallées profondes de l'intérieur. A Cartha-

gène, la fièvre jaune est endémique. Les pluies y sont continuelles pendant l'hiver, qui est déterminé par la position des lieux au nord et au sud de l'équateur. Quelques endroits y jouissent d'un printemps perpétuel. Tout le haut pays est souvent bouleversé par les tremblements de terre. Le sol, généralement fertile, renferme d'immenses forêts où abondent les cèdres, les chênes verts, l'acajou, le bois de Brésil, le *gatiada*, qui fournit pour l'ébénisterie un bois plus beau que l'acajou. La Nouvelle-Grenade produit en outre du cacao, du café, du coton, du sucre, du tabac, du riz, du maïs et autres céréales. On tire aussi de ce pays du caoutchouc, de la gutta-percha, du sang-dragon, de la gomme copal, du baume de copahu et d'autres résines, de l'écorce de quinquina, des noix de coco. Le bétail est très-nombreux et forme une des principales richesses de l'État et un de ses principaux articles d'échange. Les productions minérales sont variées. On voit dans la vallée de Bogota les couches de charbon de terre à 2,500 mètres de hauteur au-dessus de l'Océan. Le platine se trouve dans le Choco et à Barbacoas, à l'ouest des montagnes de grès qui s'élèvent sur la rive occidentale du Cauca. Tout l'or que fournit la contrée est le produit des lavages établis dans des terrains de transport. Les plus grandes richesses en ce genre sont déposées à l'ouest de la Cordillère centrale, dans les provinces d'Antioquia et du Choco, dans la vallée du Cauca. Le Choco seul pourrait produire plus de 20,000 marcs d'or de lavage, si on assainissait cette région; mais il est resté ce qu'il était il y a trois siècles, une forêt épaisse, sans trace de culture, sans pâturages, sans chemins. Dans le bassin du rio Negro, les terrains inondés des deux rives sont extrêmement riches en sables aurifères. A Muzo, dans la vallée de Tunca, sont les principales exploitations des émeraudes dites du Pérou, et que l'on préfère à toutes les autres. Ces émeraudes occupent tantôt des filons stériles qui traversent les roches composées ou les schistes argileux, et tantôt des cavités accidentelles qui interrompent les masses de quelques granits. La Nouvelle-Grenade possède encore des mines de cuivre, de fer, de plomb et de zinc, qui paraissent toutes fort riches, mais sont encore peu ou point exploitées. Elle possède aussi du mercure sulfuré. Les pêcheries de perles de Panama, autrefois très-importantes, sont aujourd'hui fort négligées. Les mines de sel gemme du plateau de Bogota fournissent à l'État son principal revenu.

La constitution politique de la Nouvelle-Grenade date de 1832, et a été réformée en 1843. Elle est imitée de celle des États-Unis. Le président est nommé pour quatre ans, il est assisté d'un vice-président et d'un conseil de ministres. Le pouvoir législatif se compose de deux chambres, le sénat qui a 18 membres, la chambre des députés, qui en compte 42. Les députés doivent justifier de la possession de 2,000 piastres ou d'un revenu de 500. Ils ne peuvent être nommés que par la province qu'ils habitent. La religion catholique est seule reconnue; l'État est divisé en 1 archevêché et 5 évêchés. L'esclavage a été aboli comme dans le reste de la Colombie par la loi du 21 juillet 1821. Les finances sont en très-mauvais état : les douanes et la vente du sel fournissent à l'État ses principaux revenus, qui s'élèvent à environ 10 millions de francs, chiffre bien inférieur à celui des dépenses. La dette est fort considérable et s'accroît chaque année : avant 1830 elle était pour toute la Colombie de 170 millions, et sur ce chiffre la Nouvelle-Grenade a pris, lors de la séparation, 50 centièmes, l'Équateur, 21 centièmes et demi, et le Venezuela 23 centièmes et demi. L'armée

active se compose de 1,800 soldats braves, robustes et faciles à discipliner; il y a en outre environ 6,000 hommes de milices nationales. La marine de guerre compte une vingtaine de petits bâtiments. La Nouvelle-Grenade jouit d'une des plus magnifiques positions du monde, puisqu'elle possède l'isthme de Panama : elle semble donc merveilleusement placée pour le commerce des deux mondes; mais elle est continuellement agitée par les partis, elle manque d'une population énergique et laborieuse, elle manque de voies de communication. Cependant depuis quelques années, un grand progrès a été fait par la création du chemin de fer qui traverse l'isthme de Chagrès à Panama.

L'industrie est à peu près nulle et n'est guère représentée que par la fabrication de chapeaux de paille ou d'écorce dont quelques-uns atteignent des prix fort élevés. Le commerce général ne dépasse pas une trentaine de millions, non compris le transit des métaux précieux et des marchandises qui empruntent la voie de Panama, transit qui s'élève à plus de 300 millions. La plus grande partie des transactions s'effectue par les ports de Santa-Marta, Cartagena et Panama. Les exportations s'élèvent à environ 15 millions, dont 10 en métaux précieux; le reste consiste en chevaux, bétail, peaux, cuirs, tabac, café, sucre, bois de teinture, chapeaux, quinquina, etc. L'Angleterre entre dans les transactions pour 80 pour 100, les États-Unis pour 4 pour 100, la France pour 7 à 8 pour 100. Le mouvement général de la navigation, entrées et sorties, ne dépasse pas 400 navires jaugeant 50,000 tonneaux, à part le transit de Panama, qui amena en 1852 un mouvement de 600 navires.

§ IV. DESCRIPTION POLITIQUE. — La Nouvelle-Grenade est divisée en sept départements : *Isthme, Cauca, Antioquia, Cundinamarca, Boyaca, Guanenta* et *Magdalena*, plus les deux territoires de *Goajira* et de *Mocoa*. Ces départements sont subdivisés en provinces, cantons et districts.

Santa-Fé de Bogota, ancienne capitale de la Colombie, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Grenade, siège d'un archevêché, renferme environ 40,000 habitants. Elle est située sur un plateau élevé de 2,660 mètres, large de 20 à 25 kilomètres, long de 60, et entouré de tous côtés par des montagnes qui ne laissent pour l'écoulement des eaux que la gorge et la cascade du *Tequendama*, par laquelle se précipite d'une hauteur de 175 mètres le Bogota, qui coule auprès de la ville. Elle est entourée d'un immense pâturage, triste et sans arbres, et de montagnes déchirées et sauvages. Son climat est un des plus humides que l'on connaisse, sans cependant être très-malsain. Elle a éprouvé de fréquents tremblements de terre; aussi ses maisons sont basses, mais propres, avec des murailles très-épaisses. Ses places, ornées de fontaines, sont spacieuses, mais ses rues sont sales et mal pavées, et son aspect général triste et monotone. Elle renferme 26 églises, 3 couvents de femmes, 9 d'hommes, 3 collèges. Elle possède une bibliothèque, une université, une école de médecine, un observatoire. Ses principaux édifices sont : le palais du sénat, la cathédrale, l'hôtel des monnaies, le théâtre. Bogota a une industrie assez active, qui consiste en fabriques de savons et de draps, tanneries et orfèvreries.

Fusagasuca, dans les environs de Bogota, est un gros bourg remarquable par le voisinage des ponts naturels d'*Icononzo*. Ces ponts sont situés aux extrémités d'une profonde crevasse que parcourt le torrent de la *Summa-Paz*, et qui paraît avoir été

formée par un tremblement de terre; les arches naturelles seraient la continuation d'un banc de grès très-compacte, ayant résisté à la convulsion qui ouvrit l'abîme où coule aujourd'hui le torrent. Le plus grand des deux ponts a 15 mètres de long sur 12 de large, et une hauteur de près de 100 mètres au-dessus du torrent. Le second pont, qui est à 20 mètres au-dessous du précédent, est formé par trois énormes masses de rocher qui sont tombées de manière à se soutenir mutuellement. Celle du milieu forme la clef de la voûte. *Zipaquira* est une jolie petite ville qui doit le mouvement qui la distingue à sa riche mine de sel gemme, dont le produit est un des plus importants revenus de la république. A 1 kilomètre à l'ouest, on exploite une mine de houille. *Honda* est importante par sa position sur la Magdalena, qui y devient navigable : elle est bâtie dans une vallée entourée de hautes montagnes. Son climat est insalubre, et l'on y éprouve des chaleurs étouffantes. Elle a un marché important et 5 à 6,000 habitants. *Guaduas*, au milieu d'une vallée riche et bien cultivée, est une jolie petite ville, bâtie dans une position charmante entre deux montagnes. Les habitants appartiennent à une belle race, qui joint aux qualités physiques des mœurs douces et hospitalières. *Antioquia*, sur les bords du Tomizco, dans une vallée profonde et au milieu de champs couverts de maïs, de cannes à sucre et de bananiers, est renommée par son industrie : ses charpentiers, ses serruriers et ses orfèvres passent pour fort habiles. Sa population est de 18 à 20,000 âmes. A 50 kilomètres au sud-est *Medellin*, chef-lieu du département d'Antioquia, renferme 15,000 habitants, est bâtie avec régularité et dans une situation pittoresque. Elle a un collège et fait un important commerce. On trouve encore dans la province d'Antioquia, fameuse, comme nous l'avons dit, par ses richesses minérales, *Santa-Rosa*, *Rio-Negro*, *Neyva*, *Timana*, *la Mesa*, etc., petites villes ou villages importants seulement par leurs lavages d'or.

Popayan, chef-lieu du département de Cauca et siège d'un évêché, est située sur un plateau de 2,000 mètres d'altitude, entourée de hautes montagnes dominées elles-mêmes par le *Sotora*, le *Cocomino* et le *Puracé*, volcans dont le dernier vomit encore une fumée épaisse. Le climat de Popayan est doux et peu variable, mais les orages y sont fréquents. Cette ville florissait autrefois par son commerce d'entrepôt avec Quito et Carthagène. Sa population était de plus de 20,000 âmes, mais les dernières guerres l'ont réduite des deux tiers. On y trouve de belles rues, une université et un hôtel des monnaies. *Cartago*, que l'on traverse en descendant la riante vallée du Cauca, se présente avec une belle apparence au bord du rio Labeixa. Ses 6,000 habitants font un commerce assez considérable en fruits, café, tabac et cacao. *Pasto*, ville de 7 à 8,000 âmes, située au pied du volcan de Puracé, est entourée de forêts épaisses et de marais. On n'y arrive qu'à travers des ravins profonds. Toute la province est un plateau gelé presque au-dessus du point où la végétation peut durer, et entouré de volcans et de soufrières qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée.

La province de *Choco*, que baigne le grand Océan, serait moins riche par ses mines que par la fertilité de ses coteaux et l'excellente qualité de son cacao, si malheureusement un climat à la fois nébuleux et brûlant n'en éloignait l'industrie humaine. Cependant l'île de *Gorgone*, dans la baie de Choco, où Pizarre vint se réfugier avec les douze compagnons qui lui restèrent fidèles, de même que l'archipel des *Iles aux*

Perles, dans la baie de Panama, sont plus habitables que le continent voisin. *Quibdo*, chef-lieu de la province, est situé au milieu d'un pays humide et peu peuplé, mais qui produit beaucoup d'or et de platine.

Dans le département de Boyaca on trouve : *Tunja*, autrefois riche et populeuse, aujourd'hui en grande partie ruinée et déserte. C'était, avant la conquête, la résidence du roi des *Muyscas*, peuple puissant et civilisé, gouverné simultanément par deux chefs, l'un religieux, l'autre politique. *Boyaca* est un petit village qui donne son nom au département, et qui est célèbre par la bataille qu'y perdirent les royalistes en 1819. *Sogamoso* est une petite ville florissante, célèbre autrefois par les sacrifices humains qui s'y faisaient tous les quinze ans dans le temple du Soleil. *Rosario de Cucuta* est célèbre par le congrès de 1821. *Mompox*, à 150 kilomètres de l'embouchure de la Magdalena, doit à cette position d'être l'entrepôt de tout le pays environnant. C'est aussi le siège d'un évêché. Sa population de 8 à 10,000 âmes se compose principalement de noirs, de zambos et de mariniers. La ville est passablement bâtie; ses maisons obscures sont admirablement construites et ventilées pour le climat brûlant du pays.

Dans le département de la Magdalena, *Cartagena* est située sur une île sablonneuse à l'embouchure de la Magdalena. Son port, auquel on arrive par la passe de *Boca-Chica*, est défendu par deux forteresses ruinées. La baie est une des plus belles de l'Amérique, et sert de station à la marine militaire de la Nouvelle-Grenade. Quelques églises, plusieurs couvents, sont, avec d'immenses citernes, les principales constructions de cette ville. Ses rues sont étroites, sombres, mais assez bien pavées; ses maisons, la plupart en pierres, sont régulières et élevées d'un seul étage. Cartagena fait un commerce de 8 à 10 millions, et renferme 20,000 habitants. Pour éviter les chaleurs excessives et les maladies qui y règnent pendant l'été, les Européens se réfugient dans l'intérieur des terres, au village de *Turbaco*, bâti sur une colline, à l'entrée d'une forêt, et où l'on jouit d'un climat très-doux. Dans les environs se trouvent les *volcancitos*, petits cônes d'argile, au nombre de 18 à 20, hauts de 6 à 7 mètres, et dont le sommet présente une ouverture remplie d'eau. Lorsqu'on s'approche de ces petits cratères, on entend par intervalles un bruit sourd et assez fort qui précède de 15 à 18 secondes le dégagement d'une grande quantité d'air. Souvent ce phénomène est accompagné d'une éjection boueuse. La force d'ascension du gaz et la fréquence des explosions paraissent varier selon les saisons.

La province de Santa-Marta est très-fertile; elle a des mines d'or et d'argent, des salines abondantes, ainsi que des fabriques de coton et de vaisselle de terre. *Santa-Marta*, ville épiscopale, dans une situation salubre, a un port sûr, spacieux et bien défendu. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre du 22 mai 1834. La population a beaucoup diminué, mais c'est encore le port de commerce le plus important de la Nouvelle-Grenade, puisqu'il fait annuellement 17 à 18 millions d'échanges. *Savanilla*, à l'embouchure de la Magdalena, est avantageusement placée pour l'écoulement des produits de l'intérieur. Ses échanges s'élèvent à plusieurs millions.

L'ancienne province de Darien forme aujourd'hui le département de *Panama*, contrée presque inhabitable à cause de son climat humide et chaud, mais à laquelle sa magnifique position entre les deux mers donne une immense importance, surtout

depuis la colonisation de la Californie et la construction du chemin de fer qui relie les deux mers. Le sol y est montueux, mais on y trouve des plaines fertiles. La végétation y est partout d'une force surprenante. Le cacao, le tabac, le coton, l'indigo, la canne à sucre y viennent presque sans culture; on y trouve de magnifiques orêts où dominent les mangliers, l'acajou, le goyavier, le cèdre, le cocotier, le mancenillier, etc. Les rivières y sont nombreuses, et quelques-unes charrient de l'or. Plusieurs gisements aurifères, dont quelques-uns assez riches pour être exploités, ont été reconnus sur différents points. Enfin les matériaux de construction sont très-abondants. L'isthme de Panama n'a que 32 kilomètres de large dans l'endroit le plus étroit; mais la nature rocailleuse du sol y oppose de sérieux obstacles à l'ouverture d'un canal navigable pour de grands bâtiments. Le projet de ce canal a donc été abandonné, mais un chemin de fer, concédé en 1850 à une compagnie américaine et livré à la circulation en février 1855, traverse l'isthme de Chagrès à Panama. Le point le plus élevé que franchit le railway est à 83^m,75 au-dessus de l'Océan; sa longueur est de 79 kilomètres. Il part de l'île de *Manzanilla*, qui se trouve dans la baie de Chagrès, à 6 milles à l'est de cette ville. C'est le siège des principaux établissements de la compagnie à laquelle l'île a été concédée, et qui doit y construire une ville. La ville de *Chagrès*, sur la rivière de ce nom, se compose de deux parties assez mal construites et habitées, l'une par des zambos, l'autre par des Américains du Nord. Elle n'a qu'un mauvais mouillage à 1 mille de la côte, mais les navires qui calent 9 à 11 pieds d'eau peuvent franchir la barre et mouiller presque à quai. Le climat est malsain.

Panama, chef-lieu du département et résidence épiscopale, est située sur une pointe de terre au fond de la vaste baie du même nom. Elle se divise en haute et basse ville, toutes deux étroites, obscures et malpropres. La plupart des maisons sont en bois et couvertes en chaume. La population est de 6,000 habitants. Panama n'a pas de port, mais les navires trouvent un excellent mouillage auprès des îles *Taboga* et *Taboguilla*, à 12 kilomètres en mer. Dans *Taboga* se trouvent les ateliers et le dépôt de charbons pour les navires du Pacifique qui font un service régulier de Panama à San-Francisco et Valparaiso. Panama a pris une importance considérable depuis quelques années. En 1852, il y est entré 312 navires jaugeant 144,000 tonneaux, et il en est sorti 297 bâtiments jaugeant 133,000 tonneaux; mais ce mouvement commercial est presque entièrement de transit, surtout de métaux précieux. L'industrie de cette ville est presque nulle, et ses environs ne présentent aucune apparence de culture.

Nous nommerons encore, sur la côte septentrionale de l'isthme, *Porto-Bello*, occupant le penchant d'une montagne assez élevée, qui embrasse son port et l'abrite contre les vents. Située à 70 kilomètres au nord-ouest de Panama, elle éprouve, comme celle-ci, des chaleurs très-fortes et la pernicieuse influence d'une atmosphère humide, entretenue par les vastes forêts voisines.

On trouve sur le territoire de la Nouvelle-Grenade, et même dans les parties civilisées, de nombreuses nations sauvages: les principales sont les *Mesayas*, qui sont cannibales et habitent le territoire de Mocoa; les *Goajiros*, les *Bocinas*, les *Dariens*, etc. Les plus importantes habitent les llanos du Guaviare et de l'Yupura. Ces nations sont

généralement polygames, et quelques-unes d'entre elles sont bigames, ayant une femme pour la campagne ou pour la guerre, et une autre pour la maison, qui tient un rang inférieur à la première. Dans les plaines orientales de Mocoa, il n'est pas rare de trouver des alliances ou des unions dans la ligne directe. Quelques tribus, qui ont plus de relations avec les hommes civilisés, commencent à se policer et à établir des chefs et des lois fixes.

CHAPITRE TREIZIÈME.

COLOMBIE. — VENEZUELA.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉNÉRALITÉS. — Le Venezuela, baigné au nord par la mer des Antilles, s'étend au sud jusqu'aux sierras Juraguaca et Pacaraïma, qui le séparent du Brésil ; il est borné à l'ouest par la Nouvelle-Grenade, à l'est par l'Essequibo, qui le sépare de la Guyane anglaise. Sa superficie est évaluée à 1,100,000 kilomètres carrés, dont un quart en terres arables (8,000 kil. carrés sont effectivement cultivés), un quart en llanos ou pâturages, et le reste en forêts vierges. Sa population s'élevait en 1851 à 1,356,000 habitants. Le mélange de la race espagnole avec les indigènes forme la masse dominante ; les Européens ou créoles et les nègres, aujourd'hui affranchis, composent le surplus de la population. Les Venezueliens sont généralement d'une taille au-dessous de la moyenne, d'un caractère assez doux, mais orgueilleux. Les habitants des llanos sont forts, agiles et robustes, et se livrent à l'élevage des chevaux et à la garde d'immenses troupeaux de bœufs.

Nous avons vu dans les généralités quel est le système orographique du Venezuela. Excepté à l'ouest, où se trouve la sierra de Mérida et ses contre-forts, le pays n'est composé que de hauteurs peu considérables entre lesquelles s'étendent les llanos. Il faut encore tenir compte des plateaux appelés sierras *Juraguaca* et *Pacaraïma*, qui séparent les eaux de l'Amazone de celles de l'Orénoque.

L'État de Venezuela est très-riche en rivières ; celles qui serpentent dans la chaîne de montagnes qui borde la côte se déchargent dans la mer, et courent du sud au nord, tandis que celles qui prennent leur source dans le revers méridional de ces montagnes parcourent toute la plaine et vont se perdre dans l'Orénoque. Les premières sont en général assez encaissées et ont une pente suffisante pour ne déborder que rarement ; les secondes, qui ont leur cours dans des lits moins profonds et sur un terrain plus uni, confondent leurs eaux une grande partie de l'année. L'Orénoque appartient presque en totalité au Venezuela, ainsi que la majeure partie de ses tributaires ; le volume de ses eaux croît pendant une moitié de l'année, et décroît ensuite pendant six autres mois. Devant Bolivar, à 320 kilomètres de l'embouchure, il y a une différence de 20 à 25 mètres entre le niveau des eaux au point le plus élevé et au point le plus bas. Dans cet endroit l'Orénoque a 50 mètres de profondeur. Dans les basses eaux, il a 10 à 13 mètres en moyenne ; pendant la saison des pluies, il ressemble plus à un lac qu'à un fleuve.

Les côtes du Venezuela éprouvent de très-fortes marées, surtout depuis le cap Paria jusqu'à la Guyane. Elles sont découpées par deux enfoncements remarquables, le

golfe de *Paria*, fermé par l'île de la Trinité, et le lac de *Maracaïbo*, qui communique avec la mer par le golfe du même nom, dont l'entrée est formée à l'ouest par la pointe de *Gallinas*, à l'est par la presqu'île de *Paraguana*. Le lac Maracaïbo a 200 kilomètres de long sur 120 de large, et, bien qu'il communique avec la mer, ses eaux sont habituellement douces. La navigation y est facile, même pour des bâtiments d'une grande capacité. La marée s'y fait sentir plus fortement que sur les côtes voisines. Les bords de ce lac sont si stériles et si malsains, que les Indiens, au lieu d'y fixer leur demeure, aiment mieux habiter sur le lac même. Les Espagnols y trouvèrent beaucoup de villages construits sans ordre, sans alignement, mais sur des pilotis solides, et donnèrent à tout le pays le nom de *Venezuela* ou Petite-Venise. Le lac de *Valencia*, que les Indiens appellent *Tacarigua*, offre un coup d'œil bien plus attrayant : ses bords, ornés d'une végétation féconde, jouissent d'une température agréable. Il reçoit une vingtaine de rivières et n'a lui-même aucune issue, étant séparé de la mer par un espace rempli d'après montagnes.

Le Venezuela n'est pas riche en métaux précieux ; cependant la Guyana, tributaire de l'Essequebo, roule des sables aurifères ; la mine de cuivre rouge de Aroa, dans la sierra San-Felipe, fournit aux besoins du pays et même à l'exportation ; aux environs de Coro, de Carabobo, de Merida et de Caracas, on trouve du cuivre et des traces de houille, mais ces gisements ne sont pas exploités. La province de Caracas possède les mines d'or de Jurnari, découvertes en 1849, et qui sont assez productives. Enfin, la riche mine de sel gemme d'Araya, découverte en 1499, paraît inépuisable : le sel s'y recueille sans travail. Les eaux minérales et thermales, assez abondantes, sont peu fréquentées. Les forêts qui couvrent les montagnes de Caracas fourniraient pendant des siècles aux chantiers les plus considérables ; mais la nature du terrain en rend l'exploitation difficile. Elles produisent aussi beaucoup de bois de marqueterie et de teinture. On y recueille des drogues médicinales, telles que la salsepareille et le quinquina. Le lac de Maracaïbo fournit de la poix minérale ou du piasphalte, qui, mêlé avec du suif, sert à goudronner les bâtiments.

Le climat du Venezuela varie, comme partout, suivant l'altitude des localités ; les pluies et la sécheresse se partagent l'année entière ; les premières commencent en novembre et finissent en avril. Les orages sont fréquents, ainsi que les tremblements de terre. La température moyenne du pays est de 27 degrés, et dans l'intérieur des terres elle est supérieure à celle des côtes. Pendant la saison des pluies le climat est assez sain, mais de septembre à mars, pendant la saison sèche, les eaux baissent dans toutes les rivières, dont plusieurs se trouvent à sec ; il s'élève alors de ces terrains, autrefois inondés, des exhalaisons malsaines qui donnent naissance à des maladies. Aussi la saison des pluies est-elle l'époque des transactions commerciales, celle où les négociants remontent dans l'intérieur par le cours des rivières alors navigables, pour échanger les produits européens contre les marchandises que leur apportent les populations riveraines. Dans les plaines, il tombe annuellement jusqu'à 2^m,54 de pluie, et sur les montagnes, au moins 1^m,50.

Les vallées septentrionales du Venezuela en sont les parties les plus productives, parce que c'est là que la chaleur et l'humidité sont plus également combinées qu'ailleurs. Les plaines méridionales, trop exposées à l'ardeur du soleil, ne donnent que

des pâturages où l'on élève des bœufs, des mulets, des chevaux. L'agriculture est très-arriérée : ses progrès ont été retardés par la guerre civile, l'indolence et le défaut de lumières. Le cacao qu'elles produisent est, après celui de Soconusco, dans le Guatemala, le plus estimé dans le commerce. On l'exporte en grande partie pour le Mexique. Les plantations de cacaoyers se trouvent toutes au nord de la chaîne de montagnes qui côtoie la mer. Dans l'intérieur on ne cultive que l'indigo, qui est de très-bonne qualité, et le coton. Le café a été introduit par les Français en 1784 et forme aujourd'hui la culture principale ; elle tend même à remplacer celle du cacao ; en 1854, on en exportait 20 millions de kilogrammes. Les sucreries ne jouent encore qu'un rôle secondaire ; elles sont cependant en assez grand nombre, mais leurs produits se consomment dans le pays. Le Venezuela fournit encore d'excellent tabac, des céréales et toutes les productions utiles que nous avons indiquées dans la Nouvelle-Grenade.

La constitution politique du Venezuela est à peu près la même que celle de la Nouvelle-Grenade, et comme celle-ci elle est presque incessamment troublée par les discordes civiles. L'armée se composait en 1850 d'environ 3,000 hommes, et il y avait une milice de réserve dans chaque province. L'instruction publique est fort négligée : 1 habitant seulement sur 114 reçoit l'éducation primaire. Caracas a cependant une université, et l'État compte en outre 13 collèges. Les finances sont dans la situation la plus déplorable : la dette intérieure s'élève à 17 millions, la dette extérieure à 100 millions suivant les uns, 200 suivant les autres ; les intérêts n'en sont pas payés. Le budget de 1852 se résumait ainsi : dépenses, 41 millions ; recettes, 13 millions et demi ; déficit, 27 millions et demi. Cependant le commerce extérieur du Venezuela progresse d'une manière assez remarquable. En 1854 il se traduisait par les chiffres suivants : importations, 25 millions ; exportations, 28 millions ; total, 53 millions. La France participe pour 6 millions et demi à ce commerce, qui s'effectue par les ports de *la Guayra*, *Puerto-Cabello*, *Bolivar (Angostura)*, *Maracaïbo*, *la Vela*, *Barcelone*, *Cumana*, *Carupano* et *Barrancas*. Les principaux articles d'exportation sont le cacao, le café, le coton, le tabac, les bestiaux, les cuirs et peaux diverses, l'indigo, le sucre, l'amidon, le poisson salé, les chapeaux de paille, les drogueries, etc. Les importations se composent d'articles européens manufacturés et de farines. La navigation générale, entrées et sorties, s'élève à 2,720 navires jaugeant 224,000 tonneaux, y compris 1,800 caboteurs, dont 654 seulement sous pavillon vénézuélien. Ces caboteurs sont la seule marine de commerce du Venezuela : quant à sa marine de guerre, elle consiste en trois petits bâtiments.

§ II. DESCRIPTION POLITIQUE. — Le Venezuela est divisé en 13 provinces : *Apuré*, *Barcelona*, *Varinas*, *Marquisimeto*, *Carabobo*, *Caracas*, *Coro*, *Cumana*, *Guyana*, *Maracaïbo*, *Margarita*, *Merida* et *Truxillo*. L'État possède 71 îles ou îlots dispersés le long de ses côtes ; la principale est Margarita, qui forme une province.

Caracas, capitale de l'État, siège du gouvernement et d'un archevêché, est située à 18 kilomètres de la mer dans une haute vallée, près de la petite rivière de la Guayra. Ses rues sont larges et bien alignées ; ses maisons assez bien bâties. Avant le tremblement de terre de 1812, qui la détruisit en partie et fit périr 10,000 hommes, elle renfermait de beaux édifices et une nombreuse population réduite aujourd'hui

à 30,000 âmes. L'université a conservé son ancienne célébrité; la ville possède en outre un collège et un séminaire théologique. La température de Caracas ne répond pas du tout à sa latitude; on y jouit d'un printemps presque continu; elle doit cet avantage à sa situation à 920 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette ville a joué un grand rôle dans la guerre contre la métropole; c'est de là que partit en 1811 le premier manifeste de l'insurrection. Elle est le centre d'un grand commerce, mais son industrie est peu active.

La *Guayra*, à 18 kilomètres de Caracas, en est le faubourg maritime ou l'entrepôt. Resserrée dans un espace de 300 mètres entre la mer et les parois rocheuses de la montagne à laquelle elle est adossée, cette ville commerçante renferme une population d'environ 5,000 habitants, qu'étouffe l'ardeur du soleil et que décime tous les ans la fièvre jaune. Le port, ouvert à tous les vents, est un des plus mauvais de la côte; mais, grâce au voisinage de Caracas, il occupe le premier rang dans les échanges du pays; on évalue son commerce à plus de 20 millions de francs, tant à l'importation qu'à l'exportation. A l'ouest de Caracas s'étend la vallée de l'Aragua, terrain riche et fécond, au milieu duquel serpente le rio Ruy, et couvert de villages et de hameaux. *Puerto-Cabello*, seconde ville maritime de la province, est aussi malsaine que la Guayra; mais son port, vaste et profond, est rendu presque inexpugnable par une double ceinture de châteaux et de redoutes. Sa population, de 30,000 habitants, reçoit ou exporte pour près de 11 millions de francs de marchandises. *Nueva-Valencia*, chef-lieu de la province de Carabobo, est située à 2 kilomètres du lac du même nom, et au milieu d'une plaine fertile et salubre. C'est une ville commerçante et industrielle, qui renferme 15,000 habitants. Les îles nombreuses du lac de Valencia, cultivées et fécondes, sont habitées par des métis chasseurs et pêcheurs. *San-Carlos* et *San-Felipe* ont de belles plantations de café, de coton, d'indigo, etc. La première renferme 6,000 habitants. *Barquisimeto*, chef-lieu de province, était, avant la guerre et le tremblement de terre de 1812, une ville florissante. Elle a encore 8,000 habitants. Ses environs sont fertiles en indigo, cacao, café et froment. *Maracaïbo*, située sur le bord occidental du goulet, large de 8 kilomètres, qui sépare la lagune et le golfe de Maracaïbo, est une ville vaste, bien bâtie et peuplée de 20,000 âmes. Son port est sûr, mais obstrué par des sables qui en rendent l'accès difficile. Sa position, à l'entrée du lac, en fait une ville commerçante, et ses échanges dépassent 5 millions de francs. Elle est défendue par plusieurs forts, et renferme des écoles, des collèges, avec d'assez beaux chantiers de construction. *Coro*, chef-lieu de province, est située près de la mer, dans une plaine aride et sablonneuse. Elle n'a que 4,000 habitants. Sa population commande l'entrée de la presqu'île de Peraguana. *Merida*, petite ville de 6,000 âmes, est située dans le territoire le mieux cultivé et le plus productif de la province dont elle est le chef-lieu; elle possède un collège et une université. Situation, sol, température, tout en fait un endroit délicieux. En 1812, elle fut détruite de fond en comble par un tremblement de terre. *Varinas*, chef-lieu de la province du même nom, est une ville de 10,000 âmes, où l'on récolte un tabac renommé. Dans la province de Varinas, *Guanare* renferme 10,000 habitants et possède un collège. *Cumana*, place maritime et chef-lieu de la province de ce nom, est située à l'embouchure du Manzanarès, à l'entrée de la magnifique baie de *Cariaco*, longue de

35 milles, large de 6 à 8, et qui pourrait abriter toutes les flottes de l'univers. Ses eaux, calmes et profondes, ne se ressentent jamais des ouragans et des ras de marée, qui dévastent la mer des Antilles; mais la nature volcanique du sol y rend fréquents les tremblements de terre : celui de 1853 a détruit presque entièrement la ville. Sa population est de 12,000 âmes. *Caripe*, ancienne mission de moines, qui en avaient fait un véritable Éden, est célèbre par la caverne du *Guachero*, qui se trouve dans ses environs. L'entrée de la grotte, haute de 24 mètres sur 26 de large, donne passage à une rivière bordée même à l'intérieur d'arbres et d'arbustes, comme si elle coulait encore à l'air libre. *Cariaco*, au fond du golfe de ce nom, est entouré d'exploitations agricoles considérables. Son commerce est assez important, et sa population atteint 6,000 âmes; mais les fièvres désolent le pays. *Barcelona*, au milieu d'un pays inculte, mais dont le sol est excellent, est une jolie ville de 5,000 habitants, et le chef-lieu de la province de ce nom.

L'île *Margarita*, fertile seulement dans l'intérieur, mais salubre, est située à 25 kilomètres du continent et fut découverte par Colomb en 1498. Elle se divise en deux parties, qui communiquent entre elles par un isthme très-étroit. Elle a 60 kilomètres de longueur sur 8 à 32 de largeur. Sa population est d'environ 20,000 habitants. Sa capitale est *Assuncion*. Les côtes offrent quelques bons ports. Au sud de cette île se trouve l'îlot de *Cubagna*, célèbre dans la première moitié du seizième siècle par la pêche des perles. Plus à l'ouest, en face de Puerto-Cabello, nous nommerons les îles d'*Avès*, où les Américains ont découvert et exploitent des dépôts de guano.

La *Guyana*, qui occupe toute la partie du Venezuela située au sud de l'Orénoque, est la province la plus grande et en même temps la moins peuplée de cette république. Son étendue est de 320,000 kilomètres carrés, et sa population de 56,000 habitants, dont 40,000 Indiens non civilisés, et 8 à 10,000 noirs ou mulâtres. Elle n'est cultivée que dans un petit nombre d'endroits où l'on récolte du coton et du café, et renferme de grandes savanes peuplées de bœufs vivant en liberté dans un état à demi sauvage. Ces bœufs forment l'unique revenu de la province. La seule ville est *Bolivar*, autrefois *San-Thome* ou *Angostura*, située sur les bords de l'Orénoque, à 320 kilomètres de son embouchure, et qui compte environ 8,000 habitants. Elle est bâtie sur une hauteur assez escarpée, et ressemble à un grand village; c'est l'entrepôt de toutes les marchandises apportées des différents points de l'intérieur par les nombreuses rivières qui sillonnent ce pays. Il y arrive annuellement de l'Océan 30 à 40 navires de 400 tonneaux, la plupart américains. En 1853 les importations de Bolivar se sont élevées réellement à près de 2,800,000 francs, et les exportations à 6,700,000. Ces exportations se composaient de cacao, de café, de tabac, de cuirs de bœufs, de peaux de daims et de quelques milliers de chevaux ou bœufs vivants. La plupart des peaux de bœufs viennent d'animaux abattus seulement pour en avoir la dépouille et dont on abandonne la chair.

§ III. TRIBUS INDIGÈNES. — La Guyane colombienne comprend la plus grande partie de ces déserts arides connus sous le nom de *llanos*, dont le reste appartient à la Nouvelle-Grenade. Pas une colline, pas un rocher ne s'élève au milieu de ce vide immense. Le sol brûlant, sur une surface de plus de 32,000 kilomètres carrés, n'offre

que quelques pouces de différence de niveau. Le sable, semblable à une vaste mer, offre de curieux phénomènes de réfraction et de mirage. Deux fois chaque année l'aspect de ces plaines change totalement ; tantôt elles sont nues comme la mer de sable de Libye, tantôt couvertes d'un tapis de verdure, comme les steppes élevées de l'Asie moyenne. Des forêts d'une épaisseur impénétrable remplissent la contrée humide située entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones ; des masses immenses de granit rétrécissent le lit des fleuves ; les montagnes et les forêts retentissent sans cesse du fracas des cataractes et du rugissement des bêtes féroces.

Dans ces forêts, dans ces plaines, vivent des peuples de races et de civilisations diverses. Quelques-uns, séparés par des langages dont la dissemblance est étonnante, sont nomades, entièrement étrangers à l'agriculture, se nourrissent de fourmis, de gomme et de terre, et sont le rebut de l'espèce humaine ; tels sont les *Otomiques*. La terre que mangent ces sauvages est une glaise onctueuse, d'une teinte jaune-grisâtre, colorée par un peu d'oxyde de fer. Ils la choisissent avec beaucoup de soin, et la recueillent dans des bancs particuliers, sur les rives de l'Orénoque et du Meta. Les missionnaires, qui, parmi les tribus à l'ouest de l'Orénoque, ont converti les *Betons* et les *Maipoures*, ont reconnu dans leur langue une syntaxe régulière et même très-artificielle. Les Indiens *Guaicas*, race d'hommes très-blanche, très-petite, mais très-belliqueuse, habitent le pays à l'est de Passimoni. Les *Guajaribes*, très-cuivrés et extrêmement féroces, empêchent les voyageurs de pénétrer jusqu'aux sources de l'Orénoque. D'autres tribus de la partie orientale, comme les *Maquiritains* et les *Makos*, ont des demeures fixes, vivent des fruits qu'ils ont cultivés, ont de l'intelligence et des mœurs plus douces. La nation dominante le long de la côte, depuis Surinam jusqu'au cap de la Vela, était jadis celle des *Caraïbes*, en partie exterminée par les Européens. On ne saurait dire si cette race est venue des Antilles ou si elle s'y est répandue. Les Caraïbes se distinguent par leur activité et leur bravoure ; ils habitent des villages gouvernés par un chef électif. Il paraît certain qu'ils mangent leurs ennemis. Leur langue, une des plus sonores et des plus douces du monde, compte près de trente dialectes. Dans les environs de Caripe habitent les *Chaymas*, Indiens remarquables par leur taille courte et ramassée. Ils ont la peau bronzée, le front petit et déprimé, les yeux noirs, les pommettes fortes, les cheveux plats, la barbe rare, le nez proéminent, la bouche grande avec des lèvres larges, le menton court et rond. Leur physionomie est triste, grave et mélancolique. Ils se noircissent les dents. C'est au milieu des llanos de l'Orénoque que se trouve *Calabozo*, localité que les guerres de Bolivar et de Paez ont rendue célèbre : elle consiste en 5 à 6 villages riches en pacages et en troupeaux. *San-Fernando de l'Apuré*, chef-lieu des missions du Varinas, fait un commerce assez actif en cuirs, cacao, coton et indigo. Non loin de là habitent les Indiens *Varuras*, tribu autrefois puissante, aujourd'hui fort réduite et misérable. Vers le confluent de l'Apuré avec l'Orénoque, on trouve le port d'*Encamarada*, rendez-vous de la population indigène, qui vit de pêche et de chasse. C'est un peu au-dessus qu'est située la *Boca de la Torguga*, célèbre dans le pays pour la récolte des œufs de tortue, qui attire en même temps les Indiens et les marchands de Bolivar. Plus haut, à *Pararuma*, lieu également célèbre pour la même récolte, se rendent les tribus qui habitent la zone moyenne et la zone supérieure de

l'Orénoque, les *Salivas*, les *Curancucanas*, les *Parecas*, peuples doux et faciles à civiliser, les *Guahibos* et les *Chiricoas*, toujours intractables et insoumis. Il est peu de ces Indiens qui aient des formes et des figures agréables; le corps couvert de peinture, de terre et de graisse, accroupis près du feu ou assis sur de grandes carapaces de tortues, ils se tiennent des heures entières, le regard fixé sur le sol, immobiles et dans un état voisin du crétinisme.

San-Fernando de l'Atabapo, au confluent de l'Orénoque avec le Guaviare et l'Atabapo, a été fondé en 1756 pour contenir les Indiens des environs. Sur le rio Temi, qui coule du sud au nord-est, se trouve la mission de *Javita*, peuplée de *Poimisanos*, d'*Échinovis* et de *Paraginis*, qui s'occupent principalement de la construction des pirogues. Le poste de l'*Esmeralda*, qui forme la limite des terres colonisées, est un joli hameau situé dans une plaine charmante. C'est là que se fabrique le meilleur *curare*, le poison le plus subtil que l'on connaisse. De vastes espaces, entre le Cassiquiare et l'Atabapo, ne sont habités que par des singes et par des tapirs. Des figures gravées sur des rochers prouvent que jadis cette solitude a été le séjour d'un peuple parvenu à un certain degré de civilisation.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

COLOMBIE. — RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉNÉRALITÉS. — La *république de l'Équateur* (Ecuador), ainsi nommée de sa situation astronomique, est bornée au nord par la Nouvelle-Grenade, et s'étend au sud jusqu'au Marañon; l'océan Pacifique baigne ses côtes à l'ouest, tandis qu'elle se termine à l'est vers le 73° méridien, dans les solitudes de la province brésilienne de l'Amazone. C'est le plus petit des États colombiens, et sa superficie n'est évaluée qu'à 850,000 kilomètres carrés. Il ne possède sur l'Océan qu'une petite étendue de côtes, dont l'enfoncement le plus remarquable est le golfe de Guayaquil. Dans sa partie occidentale, il est traversé du nord au sud par la chaîne des Andes dites de Quito ou de l'Équateur, et que nous avons décrite précédemment. Les principaux rameaux de cette chaîne se dirigent, au sud, vers une des branches des Andes du Pérou, avec laquelle ils forment le bassin supérieur du Marañon, bassin dominé au nord par le plateau de Quito, élevé de 3,000 mètres. L'Équateur ne possède pas, comme la Nouvelle-Grenade et le Venezuela, de système hydrographique qui lui appartienne en entier. Aussi bien arrosé que le reste de la Colombie, il n'a pas cependant de ces grandes voies fluviales qui facilitent l'écoulement des produits indigènes. Comme la haute chaîne des Andes court à peu de distance du Pacifique, son versant occidental ne donne naissance qu'à de petites rivières torrentueuses pendant l'hiver, à sec pendant l'été, et incapables de féconder le pays aride et mal habité qu'elles traversent. Du versant oriental, au contraire, descendent des eaux nombreuses, tributaires du haut Amazone, auxquelles elles vont se réunir à travers de vastes et fertiles contrées. Ces plaines, séparées du Pacifique par une barrière presque infranchissable, se voient forcées d'écouler leurs produits vers l'Atlantique au moyen des

affluents de l'Amazone. Nous citerons parmi ces cours d'eau l'*Ypura* ou *Caqueta*, le *Putumayo* ou *Ica*, le *Napo*, la *Piquena*, la *Pastaza*, le *Vieux Marañon*, la plupart navigables pour les bâtiments à vapeur. Nous y reviendrons dans la description du Pérou et du Brésil. On trouve dans les montagnes les lacs de *Pablo* et de *Cuicocha*, et dans les parties basses de vastes marécages ou lagunes formés par l'accumulation des eaux.

Le climat varie dans cette contrée suivant l'élévation des localités : le long du Pacifique, il est brûlant ; dans les plaines de l'est, il est chaud et humide, tandis qu'à mi-côte des montagnes on jouit d'un climat tempéré, sain et agréable. Ainsi la vallée de Quito, malgré son altitude et malgré sa situation sous l'équateur, jouit d'un printemps perpétuel. Malheureusement les tremblements de terre y sont fréquents et souvent accompagnés d'orages épouvantables. Le sol est fertile et en grande partie couvert de forêts vierges, riches en bois de toute espèce. Les productions principales sont : le cacao, dont il se récolte 150,000 quintaux par an ; le tabac, qui produit 10,000 quintaux ; un peu de sucre, des céréales suffisantes pour la consommation du pays, des fruits, des plantes médicinales, des baumes et du caoutchouc. La faune comprend, outre la plupart de nos espèces européennes, la vigogne, le lama et l'alpaca, que l'on élève dans les hautes vallées ; les animaux sauvages habitent principalement les plaines orientales. Les métaux précieux paraissent abondants, mais sont peu ou mal exploités. La plupart des rivières charrient des sables aurifères.

La population s'élève à 665,000 âmes se divisant ainsi : blancs 15,000, Indiens purs 330,000, nègres 20,000, métis 300,000. La race blanche tend à disparaître ; elle a déjà perdu l'influence politique, et ne se soutient plus que par ses alliances avec les gens de couleur, dont l'ignorance et les vices préparent à la république un avenir plein d'orages. La population des côtes, composée en grande partie de métis, est forte, robuste et courageuse. Sur les deux versants de la Cordillère se trouvent les débris de l'ancien peuple péruvien, aujourd'hui converti au catholicisme. Ils vivent dans des villages et s'occupent de culture ou de l'élevage du bétail. C'est une race timide et peu robuste, mais douce, patiente et laborieuse, qui a conservé l'ancien idiome du pays, mélangé de quelques mots espagnols. Enfin, à l'est, habitent des tribus complètement indépendantes et à peu près inconnues.

L'industrie du pays est encore peu active ; elle consiste surtout dans la fabrication de chapeaux de paille dits de Guayaquil, qui ont souvent une valeur assez grande : ce sont les Indiens des provinces de Guayaquil et de Manabí qui s'y adonnent presque exclusivement. On exporte annuellement environ 20,000 douzaines de ces chapeaux. La préparation des cuirs est assez active, et l'on en expédie chaque année 20,000 au Pérou. Il se fabrique aussi une assez grande quantité de rhum, qui se consomme presque entièrement dans le pays. Enfin on trouve quelques manufactures d'étoffes grossières, draps et cotonnades, principalement à Peguechi et dans la vallée de Chillo, près de Quito.

La république de l'Équateur a une organisation analogue à celle de ses deux sœurs, mais troublée aussi presque continuellement par la guerre civile. La religion catholique romaine est seule autorisée ; l'archevêque de Quito, les évêques de Cuenca et de Guayaquil se partagent la direction religieuse du pays. Les frais du culte

sont couverts par les produits de la dime, qui s'élève à près de 800,000 francs. L'instruction publique est distribuée par une université centrale établie à Quito, par 9 collèges et 272 écoles primaires ou secondaires, fréquentées par 10,000 enfants. Guayaquil a une école navale. La force publique se compose de 1,000 à 1,200 hommes de troupes actives et d'un nombre inconnu de gardes nationaux. Les dépenses de l'État ne sont pas ordinairement couvertes par les recettes. Celles-ci ne paraissent pas dépasser 4 ou 5 millions, et proviennent principalement des douanes, de la régie du sel et des droits sur les tabacs, papier timbré, poudres, rhums, etc. La dette extérieure monte à 36 millions, non compris les intérêts arriérés depuis 1834. Le commerce extérieur du pays s'effectue presque entièrement par le port de Guayaquil. Il s'élève à environ 20 millions, dont moitié à l'exportation, qui consiste en cacao, tabac, sucre, plantes médicinales, chapeaux de paille, métaux précieux. L'Équateur est presque entièrement privé de voies de communication, et il n'existe pas même de route entre Guayaquil et Quito, ses deux villes principales.

§ II. DESCRIPTION POLITIQUE. — L'État est divisé en trois grands départements : *Guayaquil*, qui comprend la partie du pays à l'ouest de la Cordillère ; *Assuay*, qui comprend toute la région orientale ; *Équateur*, au nord des deux précédentes.

Quito, ancienne capitale de la monarchie péruvienne et capitale de l'Équateur, est bâtie à l'est du Pichincha, dans une petite vallée située elle-même à 3,200 mètres au-dessus de l'Océan. Aux environs s'étendent de belles cultures et de riches pâturages, tandis qu'au-dessus et au-dessous de la ville s'échelonnent les productions de toutes les zones, depuis la limite des neiges éternelles jusqu'aux vallées brûlées par le soleil de l'équateur. Les rues sont inégales, tortueuses et obscures. Les édifices publics sont peu remarquables. Le palais de justice, la cathédrale, l'hôtel de ville et le palais épiscopal occupent les quatre côtés de la *Plaza-Mayor*, au centre de laquelle s'élève une belle fontaine en bronze. L'université est depuis longtemps célèbre dans l'Amérique méridionale. Quito est le siège du gouvernement, d'un archevêché et d'un tribunal suprême. Le climat, bien que modifié depuis 1797, époque à laquelle un terrible tremblement de terre bouleversa la province entière, est cependant encore assez doux, et sa température ne varie guère que de 10 à 18 degrés. Le jour et la nuit y sont égaux, et le baromètre se maintient invariablement à 20 pouces ; mais les tremblements de terre y sont presque continuels. Malgré les dangers dont la nature les a environnés, les habitants de Quito, gais, vifs, aimables, sont très-amoureux du luxe et des plaisirs. Ils fabriquent des draps et des cotons, dont ils fournissent tout le Pérou, des savons, de la bonneterie, des dentelles, etc. Le commerce est aussi très-actif. La population est de 50 à 60,000 habitants.

Latacunga, qu'on dit aussi peuplée, a été détruite plusieurs fois par les terribles éruptions du Cotopaxi. Dans son voisinage à *Callo*, on trouve le *tambo* ou temple de l'Inca, monument qu'on attribue à Huayna Capac, souverain du pays à l'époque de la conquête : c'est un grand édifice de forme carrée, dont quelques parties sont assez bien conservées. Non loin se voit le *Panecillo* ou Pain de sucre, butte conique de 80 mètres d'élévation, regardée soit comme un tumulus, soit comme un monument militaire. *Ambato*, dans une fertile vallée, presque au pied du Chimborazo, est une jolie ville, célèbre par la bonté de son climat et de ses productions. *Rio-Bamba*, détruite de fond

en comble en 1797, se reconstruit dans la plaine de Tapi, ouverte, aride, sablonneuse. *Esmeralda*, où l'on récolte un cacao fort estimé, est une très-petite ville, dont le port a été ouvert depuis peu au commerce. *Alausi*, bourg de 6,000 habitants, est situé dans le voisinage d'épaisses forêts qui s'étendent jusqu'à l'Océan. A l'est se trouve le *Paramo d'Assuay*, passage à travers la Cordillère, dangereux en tout temps, mais presque infranchissable dans la mauvaise saison. On y voit cependant les restes d'une magnifique route construite par les Incas. Sur le versant occidental des Andes et dans une plaine ouverte de tous côtés se trouve *Guayaquil*, ville située à l'embouchure d'une rivière de même nom, qui forme un golfe profond de 30 kilomètres. Ce golfe offre une rade excellente, ainsi qu'un des meilleurs ports du Pacifique : les navires peuvent venir mouiller jusqu'au pied des maisons. La ville est mal bâtie, et ne renferme aucun édifice remarquable. La plupart des églises et des constructions sont en bois, dans la crainte des tremblements de terre. Guayaquil est le port militaire de la république; elle possède un arsenal, des chantiers de construction et une école de navigation. C'est aussi le siège d'un évêché. Trois forts assez mal défilés en défendent les approches. Nous avons dit que c'était l'entrepôt de la plus grande partie du commerce de la république. En 1852, les exportations se sont élevées à 7,500,000 francs. L'Angleterre, les États-Unis, la France et l'Espagne, lui ont envoyé pour 6,500,000 francs de leurs produits manufacturés. La population de Guayaquil ne dépasse pas 15,000 habitants.

Santa-Elena est une ville importante par son commerce de chapeaux et ses salines, qui sont la propriété du gouvernement. *Cuença*, ville épiscopale, assez bien bâtie, située à 2,500 mètres au-dessus de la mer, a un collège et un séminaire. Le couvent des jésuites et le palais épiscopal sont ses principaux édifices. On y trouve plusieurs raffineries de sucre, et la ville renferme environ 20,000 habitants. *Loxa* ou *Loja*, peuplée de 12,000 âmes, quoiqu'elle ait souvent été abandonnée par ses habitants à la suite des tremblements de terre qu'elle a éprouvés, fait un commerce considérable de quinquina, dont on trouve des forêts dans les environs. Sur la rive gauche du Chinchipe, l'un des sous-affluents du Marañon, *Jaen-de-Bracamoros* renferme 4,000 habitants, la plupart hommes de couleur. L'ancienne et vaste province de *Maynas*, comprise aujourd'hui dans le département de l'Assuay, s'étend sur la rivière des Amazones : il n'y a que peu d'établissements européens; le plus considérable est *San-Joaquin de Omaguas*. Les *Maynas* et les *Omaguas* sont les principales nations indigènes. Un petit nombre s'est fixé près des missions; la plus grande partie erre dans les forêts, vivant de la chasse et de la pêche. Le pays produit de la cire blanche et noire, ainsi que du cacao.

§ III. ARCHIPEL DES GALAPAGOS. — Cet archipel, dont le nom espagnol signifie tortue, est situé sous la ligne équinoxiale, à 900 kilomètres à l'ouest du continent américain. Il a appartenu longtemps à la Colombie, puis à la république de l'Équateur, qui en 1834 l'a cédé aux États-Unis moyennant 3 millions de dollars. Cet archipel est essentiellement volcanique; tout y est lave et scories; les îles les plus hautes, c'est-à-dire celles qui atteignent une élévation de 1,000 à 1,500 mètres, ont généralement un ou plusieurs cratères dans leur partie centrale, et leurs flancs offrent des orifices plus petits. On peut évaluer à 2,000 au moins le nombre des bouches de volcans qui exis-

tent dans ces îles. Bien que ces volcans soient éteints depuis des siècles, plusieurs des coulées de lave sont encore aussi fraîches que si elles n'étaient refroidies que depuis peu d'années. Dans les îles occidentales, le sol rocailleux, les montagnes aux flancs abrupts et déchirés, ne produisent d'autre végétation que quelques cactus; mais dans la plupart des autres îles une couche plus ou moins épaisse de terre végétale cache le sol volcanique; dans quelques-unes même, l'humus est assez profond pour nourrir de belles forêts. Ces îles jouissent d'un climat moins chaud que ne le fait supposer leur situation sous l'équateur; les pluies y sont rares, excepté dans la mauvaise saison, qui est fort courte. Elles sont susceptibles d'être cultivées, et l'île Charles a de belles plantations de canne à sucre, de manioc et de patates. On y trouve encore l'oranger, le bananier, la citrouille et différents légumes. Le règne animal est plus remarquable par la quantité des individus que par la diversité des espèces. L'animal le plus répandu est l'espèce de tortue appelée *testudo indicus*. Quelques-uns de ces animaux atteignent d'énormes dimensions : Lawson parle de tortues que huit hommes pouvaient à peine enlever de terre, et qui donnaient jusqu'à 100 kilogrammes d'une chair singulièrement estimée, sans compter la graisse, qui fournit une huile pure et transparente.

Parmi les 22 îles connues qui font partie de l'archipel, les principales sont : *Albemarle, James, Chatham, Narborough, Norfolk, Abingdon, Hood, Charles, Bindloë, Eure, Barrington*, etc. L'île Charles, nommée *Floriana* par les habitants de l'Équateur, est à peu près la seule habitée, et les baleiniers des mers du Sud viennent souvent y relâcher. La république y avait commencé un établissement pénitentiaire. L'île Albemarle, la plus grande de toutes, longue de 100 kilomètres, sur une largeur moyenne de 25, est une des plus tristes et des plus sauvages de tout l'archipel.

CHAPITRE QUINZIÈME.

RÉPUBLIQUE DU PÉROU.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — PRODUCTIONS. — MINES. — Le Pérou est borné à l'ouest par le grand Océan; au nord, par la république de l'Équateur; à l'est, par le Brésil et la Bolivie. Il a une superficie d'environ 2,500,000 kilomètres carrés. Ses côtes, généralement escarpées, offrent un développement de 2,800 kilomètres sans aucune échancrure ou golfe remarquable, et la profondeur uniforme de l'eau ne permet pas aux navires d'approcher à plus de 500 mètres du rivage. Les ports principaux sont : Callao, Islay, Arica, Payta, Huanchaco. C'est un pays très-montagneux à l'ouest, où il est traversé par la chaîne des Andes, que nous avons décrite, très-plat et couvert de llanos dans la partie parcourue par l'Amazone et ses affluents. La chaîne des Andes le partage en deux versants très-inégaux : celui de l'océan Pacifique, très-montagneux et traversé seulement par des torrents très-courts; celui de l'océan Atlantique, traversé par de grands cours d'eau; tous ces cours d'eau se réunissent au Marañon ou fleuve des Amazones, qui appartient aux États de l'Équateur, du Pérou, de la Bolivie et du Brésil.

Le *Marañon* prend source, sous le nom d'*Apurimac*, à l'ouest du lac Titicaca et à l'est de la ville d'Arequipa; il coule du sud au nord à travers des plateaux montagneux, passe non loin de Cuzco, se grossit de nombreux affluents, entre en plaine après le confluent du Beni; alors il prend le nom d'*Ucalayé*, traverse des forêts immenses, des plaines qu'il inonde dans une étendue de plusieurs myriamètres, des pays déserts ou habités par des Indiens indépendants, et reçoit à gauche le *Vieux Marañon*; puis il prend le nom de *Solimoës* ou de *fleuve des Amazones*, coule à l'est, traverse une partie de la république de l'Équateur, qu'il sépare du Brésil, enfin il coule entièrement dans ce dernier État, où nous le retrouverons.

Ses affluents de gauche sont : 1° le *Mantaro*, qui traverse le plateau de Guamanga et passe près de Huancabelica; 2° le *Vieux Marañon*, qui prend source dans le plateau de Pasto, coule du sud au nord sur un plateau très-élevé entre deux rameaux des Andes, tourne à l'est en entrant sur le territoire de l'Équateur, et finit à Saint-Michel de Xarupa; son principal affluent est le *Guallega*, qui, après avoir coulé dans les montagnes, prend en plaine une largeur de 500 mètres et est facilement navigable; 3° le *Napo*, qui descend du plateau de Quito et coule du nord-ouest au sud-est dans l'*Assuay*, pays presque inconnu dépendant de l'Équateur; 4° le *Putumayo*, qui descend du plateau de Pasto et traverse les mêmes pays que le Napo; 5° le *Yupura*, qui sert de limite entre l'Équateur et les autres parties de la Colombie; il a plus de 1,600 kilomètres de cours et finit dans le Brésil par de nombreuses dérivations.

Les premiers affluents de droite dans le bassin supérieur sont peu considérables et descendent presque tous du plateau de Titicaca; ce sont : le *Paro*, le *Javari*, le *Jutay*, le *Jurua*, le *Purus*; ils coulent parallèlement à travers des pays presque inconnus et vont finir dans le Brésil. Ensuite vient le *Madeira*, qui est formé de deux grands cours d'eau, le *Beni* et le *Guaporé*. Le premier descend du plateau de la Paz, dans la Bolivie, coule du sud au nord, sépare la Bolivie du Pérou, et finit dans de vastes marécages; le second naît dans les Campos-Parexis, sépare le Brésil de la Bolivie, et se grossit du *Mamoré*, qui occupe une grande partie de la Bolivie. Le cours entier du *Madeira* est de 2,800 kilomètres; sa navigation est gênée par de nombreuses catastrophes. Nous retrouverons les autres affluents du *Marañon* dans le Brésil.

Le Pérou peut être partagé en trois régions distinctes. La partie comprise entre la Cordillère occidentale et la mer forme un plan incliné, large de 40 à 80 kilomètres, et connu dans le pays sous le nom de *Valles*. Il est composé en partie de déserts sablonneux, dépourvus de végétaux et d'habitants, en partie de vallées très-fertiles : dans celles-ci la canne à sucre vient naturellement, le coton est d'une très-belle qualité, la végétation ne s'arrête jamais, les récoltes de toute espèce se suivent sans intervalle. Le climat se fait encore remarquer par la douceur de la température : le thermomètre demeure presque constamment entre 15 et 30 degrés; il pleut très-rarement. La fraîcheur qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou sous le tropique n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de neige; elle est due à ce courant très-froid d'eau de mer qui porte avec impétuosité vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap de Parinna; sur la côte de Lima, la température du grand Océan est à 12 degrés, tandis que, sous le même parallèle, mais hors du courant, elle est à 21 degrés.—Le pays compris entre les deux Cordillères est appelé

la Sierra. Ce ne sont que des montagnes et des rochers nus, entrecoupés de quelques vallées fertiles et cultivées où l'on recueille le quinquina, les baumes, les résines, etc. Le climat est froid, et l'on y éprouve pendant trois mois des orages violents. Mais ces montagnes renferment les plus riches mines d'argent que l'on connaisse, et les veines les plus abondantes se trouvent ordinairement dans les hauteurs les plus arides. Le climat de la Sierra est l'un des plus salubres qui existent, si l'on peut en juger par la longévité de ses habitants. — Derrière la chaîne principale des Andes s'étend, vers les bords de l'Ucayalé et du Marañon, une immense plaine inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes. M. Émile Carrey, qui a récemment visité cette contrée, la désigne sous le nom de *bas Pérou*; elle est située entre le 72° et le 82° de longitude ouest (Paris), le 3° et le 14° de latitude sud. Elle est baignée par l'Amazone et ses puissants affluents. Cette région est plus peuplée qu'on ne croit généralement : les deux provinces de Loreto et de l'Amazone, qui seules aujourd'hui commercent par le fleuve, comptent 50 à 60,000 individus, et la population des autres provinces peut être évaluée à neuf ou dix fois ce nombre. Quoique chaud et pluvieux, le climat de cette contrée est très-sain. Il n'existe pas d'ailleurs de nature plus merveilleusement productive que celle de l'intérieur du Pérou; on rencontre partout des forêts immenses s'étendant jusqu'aux sommets les plus élevés des montagnes, des arbres d'une hauteur et d'une grosseur inconnues en Europe. Parmi ceux-ci se trouve l'arbre appelé de la *Croix*, le plus beau et le plus riche qu'il soit possible d'employer pour l'ébénisterie. Le cacao, le café, le tabac, la vanille, la vigne, l'olivier, le maïs, le chanvre, la cochenille, réussissent partout, ainsi que l'encens, la gomme, le sang-dragon, le quinquina, la salsepareille, le copahu, le caoutchouc, le gingembre, la gomme copal, etc. Les richesses minérales ne sont pas moins importantes; tous les métaux se trouvent dans le haut bassin de l'Amazone.

L'industrie péruvienne est presque nulle. Le plus important article d'échange consiste dans les chapeaux de paille dits de Panama; on en fabrique annuellement 60 à 80,000 d'une valeur moyenne de 2 piastres, ce qui représente environ 6 à 800,000 francs. La plupart de ces chapeaux s'écoulent par Lima pour se répandre de là dans le monde entier. Si l'on ajoute à cette fabrication celle des hamacs de corde et des toiles grossières, on aura une idée assez exacte de l'industrie du Pérou intérieur, pays à part et sur lequel on ne possède encore que des notions bien vagues. Malheureusement la population est dispersée sur une grande étendue de terrain, et les exploitations se trouvent à peu près entièrement isolées non-seulement des grandes routes commerciales, mais même entre elles, par suite du manque presque absolu de voies et de moyens de transport. Cependant la nature elle-même a tracé la grande route du commerce du Pérou. Le fleuve des Amazones pourrait recevoir les étoffes de Quito par la Pastaza, le quinquina de Caxamarca par le Marañon, les huiles de Lima par le Guallega ou l'Ucayalé, le sucre de Cuzco et l'or de Carabaya par l'Apurimac, les toiles des Moxos par le Beni. La politique avait fermé aux Espagnols cette route magnifique; mais depuis quelques années cet obstacle n'existe plus. Aujourd'hui le Brésil et le Pérou ont ouvert à leur commerce la navigation de l'Amazone, et un service à vapeur est déjà installé sur ce fleuve; mais en attendant les résultats de cette révolution commerciale, le Pérou tire peu de profit de la fertilité de son sol et des richesses

naturelles qu'il possède. L'agriculture y est si languissante que Lima et plusieurs autres villes de la côte tirent leurs provisions du Chili.

En revanche, le sol du Pérou est comme imprégné de métaux précieux : l'or, l'argent, s'y trouvent en filons innombrables et souvent d'une richesse inouïe, mais malheureusement les mines les plus productives sont situées à une telle élévation, dans des régions tellement inabordables, que l'exploitation en est toujours difficile et parfois impossible. En 1791, il existait au Pérou, en pleine exploitation, 70 mines d'or, 834 mines d'argent, 4 de mercure, 4 de cuivre et 12 de plomb. Depuis cette époque les mines d'or sont à peu près abandonnées, mais les mines d'argent donnent encore un produit abondant; celles du *Cerro de Pasco* sont réputées les plus riches de l'Amérique : on évaluait leur production de 1826 à 1835 à 8 millions et demi par an, et de 1846 à 1856 à près de 12 millions. Les principaux foyers miniers du Cerro de Pasco sont ceux de *Santa-Rosa*, *Cayac*, *Yanacancha*, *Pariajerca*, *Chauripimarca*, *Yauricocha*. La montagne de Yauricocha est, selon Helm, entièrement remplie de veines et filons argentifères; il y a une galerie composée d'hématite fine et poreuse; l'argent y est semé partout en petites parcelles. Dans la ville même du Cerro de Pasco, il se trouve une infinité d'autres mines dont l'ouverture remonte au siècle dernier, mais qui, envahies par les eaux depuis la guerre de l'indépendance, sont aujourd'hui abandonnées. On cite encore les mines d'argent de *Hualgayos*, dans la province de Truxillo, au nord du Pérou; l'argent s'y trouve en grandes masses à 4,000 mètres de hauteur au-dessus de la mer. Quelques filons métallifères contiennent des coquilles pétrifiées. Le Pérou possède aussi des mines considérables de mercure, surtout à *Chonta*, dans la province de Huamalia; leur élévation au-dessus du niveau de la mer est de 4,465 mètres. Depuis 1843, elles ont pris une grande importance et rendent annuellement 20 à 25,000 kilogrammes de mercure. Dans le district de Huanca-belica, il existe plus de 40 mines du même métal, qui, en deux siècles, ont fourni plus de 48 millions de kilogrammes de mercure. Chonta possède, en outre, un immense gîte houiller qui s'étend du nord au sud, derrière la montagne de *Chonta-Jirca*, et où plusieurs mines sont en pleine activité : la houille y est de très-bonne qualité. L'étain se trouve à Chayanza et à Paryas; il y a aussi plusieurs mines de cuivre et de plomb. Sur les bords du Guallega et ailleurs on a reconnu des mines de sel gemme. Le Pérou fournit aussi du salpêtre; dans la province de Tarapaca, on le rencontre par couches à peu de profondeur (3 m. au plus), mêlé à des terrains sablonneux. Ces terres nitreuses sont d'une grande richesse, mais elles sont mal exploitées; le produit qu'on en retire est cependant considérable et, transporté à dos de mules à Iquique, il est embarqué pour l'Europe : en 1854, les envois s'élevaient à 41,000 tonneaux. Il faut citer encore, comme une des plus grandes richesses du Pérou, le *guano*, excellent engrais produit par les excréments des oiseaux qui viennent en troupes innombrables déposer leurs œufs dans le creux des rochers; les principaux de ces oiseaux sont : le sterne des Incas, les pétrels, les pingouins, les pélicans, les cormorans, les manchots et les plongeurs. On trouve du guano dans les *îles Lobos*, à Iquique, et sur plusieurs autres points de la côte, mais en quantité insignifiante comparativement au dépôt que renferment les trois îles *Chincha*, situées près de Pisco, à 12 kilomètres de la côte. Ce sont des îlots ou rochers complètement dépourvus de végétation et entièrement recouverts d'une couche de

guano de 10 à 50 mètres de profondeur. Ce guano est de qualité supérieure, à cause de la sécheresse de cette contrée qui fait que les sels ammoniacaux et fertilisants ne sont pas lavés par les pluies comme dans d'autres localités. On n'est pas d'accord sur la quantité de guano qui peut se trouver dans les îles Chinchá ; ainsi, les uns l'évaluent à 46 millions de tonnes, d'autres à 12 seulement. En 1851 on en a enlevé 250,000 tonnes ; en 1855, 400,000 tonnes, représentant une valeur de plus de 70 millions. Le gouvernement tire de la vente du guano un de ses principaux revenus.

§ II. HISTOIRE, GOUVERNEMENT, FINANCES ET COMMERCE. — On sait que le Pérou formait un vaste empire gouverné par les Incas, et qui était arrivé à un certain degré de civilisation, lorsque, en 1532, une poignée d'Espagnols, commandés par Pizarre et Almagro, en fit la conquête. Le pays, après sa soumission, forma une vice-royauté qui comprenait d'abord la moitié de l'Amérique méridionale, et qui, en 1778, fut réduite aux provinces composant aujourd'hui les deux républiques de Pérou et de Bolivie. En 1808, le Pérou, comme toutes les autres colonies espagnoles, se souleva contre la mère patrie, mais il ne réussit pas à conquérir son indépendance comme la Colombie, le Chili, Buénos-Ayres, et la domination espagnole y concentra même ses ressources et ses efforts. Alors le Chili, que gouvernait Saint-Martin, et la Colombie, que venait de délivrer Bolívar, vinrent en aide au Pérou, et les batailles de Junin et d'Ayacucho (1824) déterminèrent l'évacuation complète des troupes espagnoles, moins la forteresse de Callao, qui ne se rendit qu'en 1826. Cependant le bas Pérou et le haut Pérou s'étaient organisés en républiques indépendantes, le premier sous le nom de *Pérou*, le deuxième sous le nom de *Bolivie* ; mais ils furent longtemps troublés par des luttes intestines, par des guerres avec la Colombie et le Chili. Enfin depuis 1844, le Pérou jouit comparativement d'un état de calme favorable à son bien-être matériel ; le pouvoir a été confié à des hommes expérimentés, les finances ont été réglées, la marine augmentée, etc.

Le président et les deux chambres sont nommés pour six ans par le suffrage universel ; la chambre des députés compte environ 75 membres, le sénat 21 seulement ; le président est assisté de 4 ministres et d'un conseil d'État de 15 membres. Le pouvoir judiciaire est exercé par une cour suprême et des tribunaux d'appel, de première instance, de paix, de commerce, des mines, des dîmes, etc. La religion catholique est la religion de l'État, et donne seule les droits de citoyen. La dime est la source des revenus ecclésiastiques. Il y a un archevêque à Lima et des évêques à Truxillo, ou Chacopoja, Ayacucho, Cuzco et Aréquipa. L'armée active ou régulière compte six bataillons d'infanterie, trois régiments de cavalerie, une brigade d'artillerie ; on la dit mal organisée, peu brave et mal payée. Un bâtiment à vapeur, deux ou trois bricks et quelques goëlettes composent toute la marine militaire. L'État tire ses principaux revenus des douanes, de l'impôt personnel sur les blancs et les métis, de la ferme des tabacs, du sel, du guano et du droit d'extraction des métaux. En 1855, les recettes s'élevaient à 45 millions de francs ; les dépenses étaient évaluées à 52 millions, et sur ce chiffre 32 millions étaient affectés au service de la dette. Celle-ci était de 240 millions.

En dehors de l'exploitation des mines, du guano et du salpêtre, et de la fabrique des chapeaux de paille, l'industrie est au Pérou presque nulle. Quant au commerce,

les importations ont consisté en 1854 en tissus de soie, de coton, de laine, or et argent ouvrés, meubles, bois, fruits, vivres et épicerie, vins et liqueurs pour une valeur de 45,440,000 francs. Les exportations ont produit 84,400,000 francs, dans lesquels le guano compte pour près de 54 millions, l'argent pour 15 millions, le salpêtre pour 7 millions et demi, les laines pour 3 millions, etc. La France figure pour 9 millions et demi dans les importations, et pour 7 millions dans les exportations. Presque tout le commerce du Pérou s'effectue par des navires étrangers, cet État manquant de marins et de bois de construction, et ayant à peine 200 petits bâtiments marchands.

La population du Pérou s'élève, dit-on, à 2,190,000 habitants, dont 1,200,000 métis, 400,000 Indiens; le reste Espagnols, nègres, etc. D'assez fortes démarcations existent entre ces races. Le chiffre de la population s'accroît d'ailleurs très-lentement.

§ III. DESCRIPTION POLITIQUE. — Le Pérou est divisé en 11 départements, subdivisés à leur tour en 63 provinces. Ces 11 départements sont ceux de : Amazonas (43,000 hab.), Libertad (266,500 hab.), Ancash (219,000 hab.), Junin (223,000 hab.), Lima (251,000 hab.), Huancavelica (70,000 hab.), Ayacucho (133,000 hab.), Cuzco (35,000 hab.), Puno (286,000 hab.), Aréquipa (119,000 hab.), Moquegua (61,000 hab.). Il y a en outre 2 provinces littorales : Callao (8,500 hab.) et Piura (76,000 hab.), qui jouissent d'une administration distincte.

Le département de Lima a pour chef-lieu *Lima*, capitale du Pérou, fondée en 1535 par Pizarre, et située dans la belle vallée du Rimac à 10 kilomètres de l'embouchure de cette rivière. Cette grande cité, dont on estime la population à 70,000 âmes, est entourée d'une muraille en briques flanquée de bastions. Du côté de la mer on y arrive par une avenue bordée d'arbres magnifiques, près de laquelle sont les promenades publiques. L'intérieur présente l'aspect le plus régulier : les rues sont coupées à angles droits, pavées en petites pierres rondes, ornées de trottoirs et bien arrosées. Les maisons, construites en briques ou en bois, et peintes à l'extérieur, n'ont en général qu'un seul étage; les grands édifices manquent de goût et de style : ils sont trop surchargés de sculptures et de détails; les clochers et les dômes sont en bois revêtu de plâtre, à cause de la fréquence des tremblements de terre. Mais les diamants, l'or et l'argent éclatent de toutes parts dans les temples; plusieurs sont ornés d'énormes candélabres, de statues de grandeur naturelle, et de vases sacrés en argent, en vermeil, même en or massif. Souvent on voit suspendues dans le chœur des cages en argent, remplies d'oiseaux, qui mêlent leur ramage aux chants des fidèles et aux accords de l'orgue. La grande place est vaste et belle; c'est là que se trouvent le palais national, la cathédrale et l'archevêché. Malheureusement ces édifices, ainsi que les autres constructions de la place, sont peints des couleurs les plus fausses et donnent à Lima l'aspect d'une ville chinoise. On remarque encore l'hôtel des monnaies, l'ancien collège des jésuites, transformé en hospice d'enfants trouvés, et l'université, dont la bibliothèque possède une intéressante collection de manuscrits. Les établissements scientifiques sont nombreux et fréquentés. En général, la vivacité d'esprit et la pénétration des habitants du Pérou, ainsi que leur goût pour l'étude, leur assignent un rang distingué parmi les nations civilisées. On admire l'imagination et la sensibilité des femmes : elles aiment passionnément le luxe des fleurs et

des parfums. Lima est le siège d'une industrie assez active, consistant surtout dans le travail des métaux précieux ; c'est aussi le grand entrepôt des produits étrangers qui lui arrivent par le port de Callao. Cette ville jouit d'un climat très-doux ; les orages y sont inconnus ; l'ardeur du soleil y est modérée en été par un rideau de nuages, tandis que pendant l'hiver, ou plutôt la saison des pluies, la température est rafraîchie et le sol humecté par des brouillards épais. Malgré cela, il règne à Lima pendant plusieurs mois des fièvres intermittentes qui expliquent la maigreur et l'air de souffrance d'une partie des habitants. On y ressent tous les ans des secousses de tremblement de terre, particulièrement après la saison des brouillards. Ces secousses se font ordinairement sentir deux ou trois heures après le coucher du soleil ou quelques instants avant l'aurore ; leur direction est presque toujours du sud au nord. Les plus violentes ont eu lieu à des intervalles de cinquante ans. Celle de 1746 détruisit près de 3,000 maisons ; le même jour, le port et les maisons de Callao furent entièrement démolis et recouverts par les eaux de la mer, et ses 4,000 habitants périrent tous dans ce désastre. Dans les environs de Lima se trouve le village de *Pachacamac*, où l'on voit encore les débris du temple élevé par le dixième Inca Pachacutec au créateur de l'univers. C'est dans ce temple que Pizarre, en 1533, s'empara d'une immense quantité d'or, et qu'il livra à la brutalité de ses soldats les vierges consacrées au service de la divinité.

Callao est située à l'embouchure du Rimac ; sa baie, vaste et sûre, est abritée des vents du sud et du sud-ouest par une langue de terre et deux îles. La ville est laide, composée de maisons basses et recouvertes de nattes, de rues sales et poudreuses. On y remarque la citadelle et le môle où se concentre l'activité du port. Le mouvement commercial de Callao est d'environ 40 millions. Dans ses environs, à *Bellavista*, on trouve les ateliers pour la marine. On remarque au sud de Lima les petits ports de *Canète* et de *Pisco*, *Huaura*, sur la baie de Salinas, importante par ses salines, etc.

Le département d'Arequipa, dont *Tugnes* est le chef-lieu, est situé au sud de celui de Lima, et s'étend le long de l'Océan jusqu'à la frontière bolivienne. Le sol, excepté dans quelques étroites vallées, est sablonneux et entrecoupé de montagnes arides. Un désert de sable, qui n'a pas moins de 80 à 120 kilomètres de largeur, s'étend sur toute la côte. C'est dans ce désert que se trouve le salpêtre ou nitrate de potasse : le sol en est si riche, qu'à quelques décimètres de profondeur on le rencontre presque à l'état de pureté. On l'exporte principalement par le port d'*Iquique*, petite ville de 1,200 habitants. *Arica* est le principal port du département ; mais il est mal abrité, son climat est malsain, ses environs sont tristes et nus, la ville est dominée par une montagne aride ; enfin elle a été plusieurs fois détruite par les tremblements de terre, et n'a que 4,000 habitants. Néanmoins c'est le port par lequel la Bolivie, au moyen d'un traité avec le Pérou, expédie ses métaux, son quinquina et ses laines. Au nord d'Arica est la petite ville de *Tacna*, placée dans une oasis de verdure, et qui fait commerce avec la Bolivie. Les tremblements de terre et les volcans ont engagé les habitants d'*Arequipa* à changer l'emplacement de leur cité. Cette ville, fondée par Pizarre, résidence d'un évêque, est aujourd'hui sur un terrain uni à 80 kilomètres de la mer. Les maisons y sont en pierre ; le climat y est très-doux et l'air très-sain. L'état

florissant de son commerce et l'importance de ses manufactures ont porté sa population à environ 40,000 âmes. Elle renferme quatre collèges. A 10 kilomètres d'Arequipa se dresse le *Guaga-Putina*, cône volcanique, dont il sort constamment des vapeurs et de petites quantités de cendres.

Au nord du département de Lima nous trouvons celui de Libertad. *Piura* s'y distingue comme étant la plus ancienne ville espagnole du Pérou; ses habitants, au nombre de 10,000, commercent en cire, en salpêtre, fil d'aloès. *Truxillo*, ville épiscopale, peuplée de 8 à 10,000 âmes, fut bâtie en 1535 par Pizarre; elle est à 8 kilomètres de la mer, dans la grande et riche vallée de *Chimu*, au pied des Andes. On la regarde comme une miniature de Lima. Elle est entourée d'une muraille bastionnée d'environ 4 mètres de haut, et peut avoir 6 kilomètres de circonférence. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monuments péruviens. Le département dont elle est le chef-lieu produit des vins que l'on transporte dans l'intérieur du Pérou, à Guayaquil et à Panama. On y voit aussi beaucoup d'oliviers. *Huancacho*, port de Truxillo, n'est qu'une rade ouverte; la ville même n'est qu'une réunion de misérables cabanes.

Caxamarca, située dans une charmante vallée, à 2,900 mètres au-dessus de la mer, sous un climat tempéré, est bien bâtie. Les habitants, au nombre de 8,000, fabriquent des étoffes grossières de laine, ainsi que des toiles de lin et de coton. On y voit des restes du palais de l'Inca Atahualpa et une longue pierre sur laquelle ce dernier empereur du Pérou fut étranglé par les Espagnols. A 20 ou 25 kilomètres de la ville on trouve, sur la Caxamarca, un village appelé *Jesus*, remarquable par les restes d'une ville péruvienne, dont la construction annonce un peuple assez avancé dans les arts mécaniques.

Saint-Léon de Huanuco, ou *Guanuco*, qui ne renferme guère que de grandes maisons, aujourd'hui en partie abandonnées, est le chef-lieu du département de Junin. Ce n'est plus que l'ombre de cette belle cité péruvienne qui renfermait le palais des Incas et le temple du Soleil, dont on voit encore les ruines. On trouve encore dans ce département *Cerro de Pasco*, centre du canton minéral le plus riche du Pérou. Cette ville est située à 5,000 mètres au-dessus de la mer sous un climat sain, mais très-froid; sa population est évaluée à 10 ou 12,000 âmes; elle est très-mal bâtie. *Chonta* est le centre des mines de mercure, comme Cerro de Pasco est le centre des mines d'argent. La ville, qui ne date que de dix ans et n'a que 1,200 habitants, est située au pied du mont Chonta-Jirca, à 4,460 mètres au-dessus de la mer, sur un terrain fangeux, souvent couvert de neige, et sous un climat très-froid. *Santa* est une ville considérable dans une plaine fertile et à l'embouchure de la rivière du même nom; elle possède un bon port.

L'une des vallées les plus belles et les plus peuplées des Andes est celle qui donne naissance à plusieurs cours d'eau dont la réunion forme la Jauja, située dans le département d'Ayacucho. Cette vallée, fort élevée et d'une température toujours froide, présente une vaste plaine où nous voyons *Huancabelica*, ville de 6,000 habitants, devenue célèbre par ses riches mines de mercure, situées à 4,000 mètres au-dessus de l'Océan. *Guamanga*, fondée par Pizarre et peuplée de 25,000 habitants, renferme de belles places publiques, une cathédrale, plusieurs églises et une université. Les habitants sont polis, intelligents et adonnés aux sciences; ils font un grand commerce

en cuirs, grains et fruits. Plus loin, *Jauja*, peuplée de 10,000 âmes, se soutient par le produit de ses mines d'argent, la vente de ses grains et ses pâturages. *Ayacucho*, siège d'un évêché, petit village où Bolivar remporta en 1824 une victoire décisive sur les royalistes, a donné son nom au département.

Le département de Puno s'étend sur le versant oriental des Andes, qui est d'abord très-froid et n'offre que de vastes pâturages, mais qui ensuite présente les plus riches produits de la végétation tropicale. Ce n'est qu'une suite de collines boisées, connues sous le nom de *Montañas*, et de vallées plus ou moins étendues, sillonnées par de nombreux cours d'eau qui vont se jeter dans le fleuve des Amazones; le climat y est en même temps chaud et humide. Dans les forêts on trouve le quinquina; la province produit encore le *coca*, qui forme une de ses ressources principales. On cultive également le café, le cacao, la canne à sucre, le tabac, etc. C'est dans ce département que se trouve le lac de *Titicaca*, si fameux dans l'histoire des Incas. Il est situé à 4,265 mètres au-dessus du niveau de la mer, au fond d'une vallée longue de 520 kilomètres, large de 250, et entourée de toutes parts d'une ceinture de hautes montagnes, au-dessus desquelles se dressent les cimes les plus élevées de la Cordillère. Le lac a environ 250 kilomètres de longueur sur 25 à 100 de largeur, 70 à 80 brasses de profondeur, et une superficie de 10,000 kilomètres carrés. Les eaux, légèrement saumâtres, troubles et d'un goût désagréable, nourrissent cependant d'excellents poissons. Sa forme irrégulière, qui présente trois golfes communiquant chacun par un détroit à la masse principale, a fait considérer ces golfes comme autant de lacs, auxquels on a donné les noms d'*Azangaro*, de *Chucuyto* et de *Vinamarca*. On y remarque plusieurs îles, entre autres celle de Titicaca, où Manco-Capac prétendit avoir reçu sa vocation divine pour être le législateur du Pérou. Un temple couvert d'or ornait cette place consacrée. Le lac de Titicaca reçoit plusieurs rivières, mais ne paraît avoir aucun écoulement; il communique par le *Desaguadero* avec le lac *Paria*, long de 16 kilomètres, large de 8, qui, selon quelques voyageurs, serait le déversoir du lac Titicaca, et aurait un écoulement souterrain à travers la Cordillère.

Puno, située sur la rive occidentale du lac Titicaca, renferme environ 16,000 âmes, et possède un assez bon collège. Ce fut autrefois une ville riche et florissante par son commerce et ses célèbres mines d'or, mais elle est bien déchue. *Vilqué*, petit village à 30 kilomètres de Puno, compte à peine 2,000 habitants; mais à l'époque de la Pentecôte il s'y tient la foire la plus considérable du Pérou, qui attire 25 à 30,000 personnes de toutes les provinces voisines.

À l'est et au nord-est du département de Puno se trouve celui de Cuzco, au delà duquel commence le territoire des tribus insoumises. *Cuzco* fut fondée en 1043 par Manco-Capac, le premier des Incas, et bâtie sur un terrain inégal au milieu d'une vaste et fertile vallée. C'est une ville épiscopale, peuplée de 45,000 habitants, et qui passe pour la seconde de la république; elle possède une université et plusieurs collèges. On cite parmi les constructions remarquables le couvent de Saint-Augustin et celui de la Merced. Pizarre s'empara de Cuzco en 1534. On voit encore sur une colline au nord de la ville les ruines de la forteresse qui la défendait. Les pierres qui ont été employées sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées, le fer, l'acier et les machines étant

alors inconnues. On retrouve encore les restes des passages souterrains qui conduisaient de la forteresse au palais des Incas, et les vestiges d'immenses chaussées de 2,000 kilomètres de longueur qui aboutissaient à Quito. Cuzco n'est pas le seul lieu du Pérou qui renferme des monuments de l'ancienne civilisation de cette contrée. Un voyageur français a signalé une antique ville dont aucun auteur n'avait encore parlé; c'est *Hollay tay tambo*, dont les monuments sont encore plus surprenants que ceux de Cuzco. On y voit un grand nombre de maisons presque intactes et situées toutes dans les endroits les plus escarpés, au bord des précipices les plus effrayants.

CHAPITRE SEIZIÈME.

BOLIVIE OU HAUT PÉROU.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — La Bolivie, bornée au nord par le Pérou, confine à l'est, à travers d'immenses déserts, au Brésil et au Paraguay; au sud, elle aboutit aux provinces argentines, ou va se perdre dans le désert du grand Chaco, jusqu'ici à peu près inexploré, et dont une portion lui appartient; à l'ouest, elle touche par un district étroit à l'océan Pacifique. Elle a environ 900 kilomètres de longueur, autant de largeur, et sa superficie est évaluée à 800,000 kilomètres carrés. Cet État occupe le versant oriental de la Cordillère, qui traverse son district littoral vers le nœud de Porco. Nous avons vu que cette chaîne se sépare en deux branches, pour enceindre la haute vallée du lac de Titicaca, dont le versant sud-est seul appartient à la Bolivie.

Les eaux de la Bolivie appartiennent, les unes à l'océan Pacifique, les autres aux bassins de l'Amazone et de la Plata. Les rivières qui s'écoulent vers le grand Océan sont peu nombreuses, torrentielles, et le plus souvent leurs eaux se perdent dans les sables avant d'arriver à la mer; mais les rivières qui appartiennent au bassin de l'Amazone sont, au contraire, presque toutes navigables, bien qu'elles ne soient elles-mêmes que les affluents supérieurs de la Madeira, que nous avons déjà décrite. Les tributaires du rio de la Plata qui traversent la Bolivie sont deux affluents du Paraguay: le *Vermejo* et le *Pilcomayo*, que nous décrirons dans la république argentine.

La Bolivie, de même que le Pérou, se partage en trois zones distinctes: la région occidentale ou du littoral, traversée par la Cordillère, est une contrée dépeuplée, nue, stérile, dévorée par le soleil, et dont le sol ne fournit pas aux premières nécessités de ses habitants. La région centrale, plateau élevé, hérissé de hautes montagnes, peut être regardée comme le centre de la population. C'est là que sont toutes les grandes villes; c'est de là que partent ces mouvements politiques qui ébranlent tout le pays; c'est là enfin que la Bolivie trouve ses principales richesses dans les vastes cultures de coca, dans les bois qui lui fournissent le quinquina, dans ses inépuisables mines d'or, d'argent et de cuivre. L'or n'est pas le métal le plus recherché; il abonde, mais dans des lieux peu accessibles, ou dans une gangue trop dure et trop dispendieuse à fondre; la mine d'or la plus productive est celle de San-

tiago de Catagoita. Les mines d'argent, beaucoup plus nombreuses et d'une exploitation bien plus facile, ont absorbé la principale attention des colons. La célèbre montagne de Potosi a offert pendant deux siècles et demi des trésors d'argent inépuisables : cette montagne, de forme conique, a environ 17 milles de circonférence, et est percée de plus de 300 puits à travers un schiste argileux, jaune et dur. Dans la province de Carangas, on trouve, en creusant le sable, des masses d'argent détachées qu'on appelle des *papas* ou pommes de terre, à cause de leur forme. La région orientale peut se comparer au Pérou intérieur. Dégagée de montagnes, elle offre des plaines immenses d'une fécondité merveilleuse, s'étendant jusqu'au Brésil et au Paraguay. De nombreux cours d'eau arrosent cette partie de la Bolivie, et lui ouvriront un jour les marchés de l'Atlantique par l'Amazone et le rio de la Plata. De magnifiques forêts vierges renferment les essences d'arbres les plus précieuses, et produisent le quinquina. Le coton vient à l'état sauvage; il en est de même de la canne à sucre et du cacao. Une culture importante est celle du coca. Enfin la région orientale produit des laines estimées. Le climat, quoique chaud et humide, est salubre. Les mines sont fort riches, mais peu ou mal exploitées : on y trouve de l'or, de l'argent, de l'étain et surtout du cuivre, qui s'exporte principalement pour la France. La mine de Corocoro en fournit annuellement 50,000 quintaux.

§ II. ÉTAT POLITIQUE. — L'indépendance du haut Pérou date de 1825; elle fut le résultat de la victoire décisive d'Ayacucho, remportée par Bolivar sur les royalistes. Un congrès assemblé à Potosi déclara, le 6 août, que dès ce jour le haut Pérou formait une république, et lui donna le nom de *Bolivia*. La constitution politique est à peu près la même que celle du Pérou. La religion catholique est seule autorisée. Il y a un archevêque à Chuquisaca, et des évêques suffragants à la Paz, Cochabamba et Santa-Cruz. Le clergé vit du produit de la dîme. L'instruction publique est très-arriérée, quoique la Bolivie possède une université, des collèges, des écoles primaires, des facultés de médecine et de droit. L'armée permanente se compose de trois régiments d'infanterie et deux de cavalerie. Les finances sont en mauvais état. Le monopole du quinquina et du coca, les douanes, la vente du guano, forment les principaux revenus de l'État, et n'atteignent pas 2 millions de piastres, absorbés et au delà par les dépenses. La dette s'élève à plus de 6 millions de piastres. Le commerce est peu important, ce qui résulte de la situation géographique même de la Bolivie. En effet cette contrée, resserrée vers l'occident entre le Pérou et le Chili, n'a pour ainsi dire aucune province maritime, car on ne peut donner ce nom au désert sablonneux d'Atacama, qui forme, au contraire, une barrière presque infranchissable du côté de l'Océan, et où l'on ne trouve que le mauvais port de Cobija. Aussi la Bolivie, ainsi que nous l'avons vu, a-t-elle obtenu du Pérou un traité par lequel ses produits peuvent s'écouler par le port d'Arica. On évalue ses transactions extérieures par l'océan Pacifique à 20 ou 25 millions de francs. Les exportations consistent en matières d'or et d'argent, cuivre, étain, quinquina et guano, dont on trouve des dépôts assez riches à San-Francisco de Paquiqua et à Moxillones.

La population de la Bolivie est d'environ 2 millions d'habitants. Elle se compose en grande majorité d'Indiens purs; les uns demi-civilisés et qui payent le tribut dit indigène, les autres sauvages et habitant les provinces limitrophes du Brésil et des pro-

vinces argentines : ce sont pour la plupart des *Chiquitos*, des *Moxos* et des *Chiriguanos*, peuplades douces et inoffensives, hospitalières et faciles à conduire. Le reste de la population se compose de métis provenant de l'alliance des Indiens avec des Espagnols ou des nègres. Il y a très-peu de blancs purs. Une loi a aboli l'esclavage ; néanmoins les Indiens ne jouissent pas d'une liberté complète ; leur travail est réglementé, et ils doivent un certain nombre de jours par an aux plantations de l'État.

§ III. DESCRIPTION DES VILLES. — La Bolivie est divisée en sept départements. Ce sont : Chuquisaca, la Paz, Potosi, Cochabamba, Oruro, Santa-Cruz de la Sierra, Beni. *Chuquisaca* ou *la Plata*, capitale de la Bolivie, a été fondée en 1529 par un compagnon de Pizarre. Elle est située sur la rive gauche du Cachimayo. Le climat y est assez doux, mais l'hiver est accompagné de pluies continuelles et de tempêtes terribles. La plupart de ses maisons sont bien bâties et ont de jolis jardins. De nombreux aqueducs alimentent plusieurs fontaines publiques. On remarque la cathédrale, qui possède des tableaux précieux et une quantité d'ornements en or, en argent et en pierreries. Il y a en outre 27 églises, la plupart fort riches. L'université est depuis longtemps célèbre dans le Pérou ; sa bibliothèque est une des plus considérables de l'Amérique méridionale. La population s'élève à 19,000 âmes. Les femmes se font remarquer par leurs costumes qu'elles couvrent à l'excès de broderies d'or et d'argent.

La Paz, ville épiscopale, grande, bien bâtie, ornée de fontaines et d'édifices publics, est assise sur un terrain très-égal, dans la profonde vallée du Choqueapo, que dominant à quelques milles au sud les pics de Sorata et d'Illimani. Le principal commerce de cette ville, peuplée de 42,000 âmes, consiste en *matté* ou thé du Paraguay. C'est aussi le grand comptoir de l'intérieur pour les marchandises européennes.

Tiahuanacu, village situé près du lac de Titicaca, est célèbre par ses ruines antiques. Ce sont d'immenses constructions présentant des quadrilatères de 120 mètres de côté, et moins remarquables encore par leur étendue que par les dimensions des pierres dont elles sont formées. Ces pierres sont d'énormes blocs de trachyte et de grès rouge taillés. On y trouve aussi de grandes portes formées d'un seul morceau de ces mêmes roches. Enfin on y a reconnu des frises et d'autres ornements, ainsi que diverses sculptures, en général fort grossières.

Potosi est située sur la pente méridionale d'une montagne, dans un pays froid et stérile, où il y a plusieurs sources thermales. Sa hauteur au-dessus du niveau de l'Océan est de 4,166 mètres ; aussi l'air y est-il si rare qu'on éprouve de la difficulté à respirer. Elle doit sa gloire à la montagne ou *Cerro de Potosi*, qui, depuis sa découverte en 1545 jusqu'à nos jours, a fourni une énorme quantité d'argent, dont le poids peut être estimé à environ 100 millions de marcs. La couche de porphyre qui la couronne lui donne la forme d'un pain de sucre ou d'une colline basaltique, élevée de 1,400 mètres au-dessus du plateau voisin. Siège de l'administration des mines et des divers établissements qui en dépendent, la ville de Potosi jouit encore de l'avantage d'être voisine d'une branche de la rivière de Pilcomayo, ce qui la rend le centre d'un grand commerce et facilite ses communications avec Buenos-Ayres. Cependant la population, qui était dans le siècle dernier de 100,000 âmes, est descendue jusqu'à 10,000. C'est d'ailleurs une ville fort triste, sale, et qui ne renferme que peu d'édifices : le principal est la cathédrale, bâtie en granit, et qui n'a été achevée qu'en 1737.

Le sud-ouest du département de Potosi est occupé par le *désert d'Atacama*, qui s'étend entre la Cordillère et le littoral. Rien ne peut donner une idée de l'aspect désolé que présente la côte : des montagnes nues, sombres, arides, se dressent à pic sur cette terre où nulle végétation n'annonce la présence de l'homme, et c'est à grand'peine que le voyageur distingue entre une montagne et un bloc de rochers noirs la ville de *Cobija*, l'unique port de la Bolivie, qu'entourent de vastes solitudes, aussi triste à l'intérieur qu'à l'extérieur, et où l'eau semble être un objet de luxe. On dit cependant que la population est de 5,000 habitants, et que le chiffre de ses transactions s'est élevé en 1846 à 16 millions; mais cette activité a dû décroître depuis que la majeure partie des échanges de la Bolivie s'effectue par le port d'Arica. Les exportations de Cobija consistent principalement en quinquina, minerai de cuivre et guano. Les montagnes qui l'entourent sont très-riches en mines de cuivre, mais peu et mal exploitées.

Si nous passons dans le département d'Oruro, nous y trouverons : *Paria*, un peu au-dessus d'un lac qui porte le nom de cette ville. Dans ses environs, on exploite des mines d'argent, d'étain, de plomb, et l'on élève un grand nombre de bestiaux. *Oruro*, ville de 3,000 âmes, chef-lieu du département, se trouve dans une vallée voisine, à 1,792 mètres de hauteur au-dessus de l'Océan. Les mines d'argent et d'étain qui faisaient sa richesse sont aujourd'hui envahies par les eaux. *Porco* était aussi autrefois importante par ses mines d'argent.

Dans le département de *Cochabamba*, qu'on appelle le grenier du Pérou, on trouve une ville de même nom, peuplée, dit-on, de 30,000 habitants. Au delà du Guapay, on ne trouve plus que des missions et de petits villages épars. Plus loin s'étendent les immenses plaines sablonneuses du pays des *Chiquitos*, qui joint au nord les plaines boisées des *Moxos*, dépendant du département de *Santa-Cruz de la Sierra*. Celui-ci a pour chef-lieu la ville de ce nom, peuplée de 9,000 habitants, et située au milieu d'une immense plaine, non loin du rio Grande ou Guapay. C'est le siège d'un évêché.

§ IV. POPULATIONS INDIGÈNES. — Les peuples indigènes du Pérou vivaient jadis dans l'état le plus sauvage; nomades, anthropophages, ils n'avaient d'autre industrie que la chasse et la pêche, et d'autre culte que l'adoration des objets les plus terribles de la nature. Ils commencèrent à être civilisés par Manco-Capac, qui leur apprit à cultiver la terre, à filer la laine, leur donna des lois basées sur le culte du soleil, et fonda la dynastie des Incas. Cette dynastie gouverna les Péruviens pendant plusieurs siècles; elle construisit des grandes routes, dont l'une avait 2,000 kilomètres, et allait de Quito à Cuzco; elle ouvrit des canaux, elle bâtit des forteresses et des temples; mais elle conserva les sacrifices humains, et son autorité fut encore plus sanginaire que paternelle. On sait comment une poignée d'Espagnols détruisit l'empire des Incas, fit la conquête du Pérou, et força la population d'embrasser le christianisme. Cette population est singulièrement diminuée; mais elle a conservé ses traits et son caractère.

Les Péruviens actuels n'ont que des facultés très-bornées, un caractère mélancolique, timide, abattu par l'oppression, pusillanime au moment du danger, féroce et cruel après la victoire, hautain, dur, implacable dans l'exercice du pouvoir. Craignant beaucoup les Espagnols, ils se montrent dociles et soumis à leurs ordres;

mais ils les détestent en secret, évitent leur société, et les haïssent seulement un peu moins que les nègres et les mulâtres. Ils sont d'un naturel méfiant; ils croient qu'on ne peut leur faire aucune honnêteté sans avoir l'intention de les tromper. Trapus, robustes et capables d'endurer le travail, ils croupissent dans l'indolence et la malpropreté : ils vivent sans aucune prévoyance. Leurs habitations ne sont que de méchantes huttes mal construites, inconfortables et d'une malpropreté dégoûtante. Leur habillement est pauvre et mesquin, leur nourriture misérable; mais ils sont très-portés aux liqueurs fortes, et ils sacrifient tout pour s'en procurer la jouissance. Quoique leur religion soit fortement entachée de la superstition de leurs ancêtres, ils sont grands observateurs des rites et des cérémonies de l'Église, et ils font des dépenses considérables en processions et en messes. Le système d'administration actuellement adopté à l'égard des Indiens est favorable au libre développement de leurs facultés. Ainsi ils ne sont plus contraints au travail des mines. Dans certains cantons, ils se sont appliqués à la culture des champs, aux manufactures et au commerce avec tant d'assiduité, qu'ils y surpassent de beaucoup les Espagnols, et comme le produit de leurs fermes et de leur industrie n'est point sujet à l'*alcabala* ni à d'autres taxes, ils ont même un grand avantage sur les autres castes. Les Indiens ne payent qu'un impôt personnel si modéré, qu'on peut bien plutôt le regarder comme une simple marque de servitude que comme une véritable charge. Ceux qui appartiennent aux familles nobles, dont on tire les caciques, sont exempts de l'impôt et admis à remplir des fonctions dans le gouvernement.

Les *métis* forment la classe la plus nombreuse après les Indiens. Ils ne jouissent pas des privilèges accordés à ceux-ci, mais ils ne sont pas sujets non plus aux mêmes charges. Cordialement attachés aux Espagnols, ils vivent dans une mésintelligence perpétuelle avec les Indiens. Les *quarterons*, qui descendent du mariage d'un Espagnol avec une métisse, se distinguent difficilement de leurs pères. Les *cholos*, au contraire, issus d'Indiens et de métis, rentrent dans la classe des Indiens, et sont soumis au tribut. Les *nègres*, destinés au service des maisons ou au travail dans les sucreries et les autres plantations, passent généralement pour fainéants, dissolus, et auteurs de la plupart des meurtres et des brigandages. Les *mulâtres* s'adonnent communément au petit commerce, et exercent presque seuls plusieurs métiers.

Outre les nations que nous venons de nommer, il existe encore dans le Pérou intérieur des peuplades qui ne paraissent pas avoir subi en totalité le joug des Incas, ni descendre de la même souche que les Péruviens. Les Indiens de l'Ucayalé, de Guallega et de la Pampa del Sacramento, ont le teint plus blanc, la taille plus forte et les traits plus expressifs que les Péruviens. Les *Carapachos*, sur la rivière Pachitea, ont presque la blancheur des Flamands; ils ont de plus une barbe touffue. On a comparé leurs femmes, pour la beauté, aux Circassiennes et aux Géorgiennes. Les *Moxos*, entre le Beni et le Madeira, sont très-nombreux et en grande partie chrétiens. Les *Chiquitos* s'étendent jusqu'au Paraguay; ils sont de couleur bronzée : on porte leur nombre à 15,000, etc. Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes. S'il faut en croire les missionnaires, elles ont la polygamie en horreur, et il n'est permis qu'aux caciques d'avoir deux épouses. Ils se représentent l'Être suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit notre terre, a choisi le ciel pour sa demeure

constante; ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Ils croient aussi à un mauvais principe, à une espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre, et cherche à faire du mal à tous les êtres vivants. Les tribus établies sur la rivière des Amazones croient que l'âme continue à exister dans un autre monde sous la forme humaine; les habitants des bords de l'Ucayalé y joignent la croyance de la métempsychose.

Les occupations tumultueuses de la guerre, de la chasse et de la pêche ont des attrait irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et leurs flèches empoisonnées, ils attaquent même le *jaguar* ou tigre d'Amérique. Les poissons peuvent échapper à leurs filets grossiers et à leurs hameçons d'os; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort. Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe, et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes, et reviennent fondre sur les vainqueurs, qui souvent deviennent à leur tour les victimes. Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains; ils ne font jamais usage de flèches empoisonnées; ils ne massacrent point leurs prisonniers.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

LES GUYANES.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — Le nom de *Guyane*, qui paraît appartenir en propre à une petite rivière tributaire de l'Orénoque, a été donné, par extension, à cette espèce d'île environnée, au sud, à l'ouest et au nord, des eaux de l'Amazone, du rio Negro, du Cassiquiare et de l'Orénoque, et baignée au nord et au nord-est par l'océan Atlantique. Christophe Colomb découvrit ce pays en 1498; Vincent Pinçon explora ses côtes en 1500; Philippe de Hutten y aborda vers 1545; en 1595, l'Anglais Walter Raleigh remonta l'Orénoque jusqu'à 800 kilomètres de son embouchure; un aventurier français, nommé Laravardière, s'y établit en 1604. Ces différentes expéditions avaient principalement pour but de découvrir dans cette contrée un pays tellement abondant en or qu'on l'avait surnommé *el dorado*. Enfin, les Français, les Anglais et les Hollandais, dans le dix-septième siècle, fondèrent dans ce pays des colonies qui, après des phases très-diverses, appartiennent encore aujourd'hui à ces trois peuples, et auxquelles on a réservé le nom de *Guyane*. Nous ne comprenons donc pas sous cette désignation l'ancienne Guyane portugaise, au nord de l'Amazone, laquelle est actuellement répartie entre les provinces brésiliennes du Para et d'Amazonas. D'après cette distinction, la Guyane s'étend, d'une part, entre le 3° et le 8° degré de latitude boréale; d'autre part, entre le 53° et le 64° de longitude occidentale.

Une chaîne de montagnes, désignée par les Indiens sous le nom de sierra *Tumucumaque*, occupe à la hauteur du cap Nord le centre de la Guyane, dont elle a déterminé

la forme orographique en donnant naissance à deux versants opposés, au nord et au sud, l'un tourné vers l'océan Atlantique, l'autre tourné vers l'Amazone. C'est de cette sierra que descendent les principaux cours d'eau de la Guyane. Le pic *Roraima*, dans la Guyane anglaise, haut de 2,250 mètres, paraît en être le sommet le plus élevé. Une autre chaîne de montagnes, dont la hauteur ne dépasse pas 600 mètres, occupe l'espace compris entre le Maroni et la mer et semble indépendante du Tumucumaque; elle paraît composée de terrasses parallèles à la côte que les rivières ne traversent que par des sauts multipliés. Le niveau de ces terrasses s'abaisse successivement en se rapprochant du littoral; puis commence une vaste plaine d'alluvions modernes allant se perdre dans la mer, et qu'interrompent çà et là des masses noires rocheuses s'élevant brusquement au-dessus de la plaine. Leur prolongement dans l'Océan, et jusqu'à 12 kilomètres au large, constitue les nombreux îlots qui bordent la côte, et dont les principaux sont : les *Connétables*, les *îlots de Remire*, l'*Enfant Perdu*, les *îles du Salut* et les *îles Vertes*. Les côtes sont partout peu élevées, et même, dans la plus grande partie, si basses, que la haute mer les couvre pendant l'espace de plusieurs kilomètres. Les caps ou promontoires ne se font apercevoir qu'à une petite distance. Les eaux de la mer, jusqu'à une distance de 40 à 50 kilomètres, sont troubles à cause de la quantité de limon et de vase que les rivières y portent.

Le terrain le plus ancien de la Guyane paraît être composé de gneiss; il fait saillie çà et là au-dessus du dépôt vaseux qui règne le long de la côte, et il se montre également dans le cours des rivières. Quant à la série des formations sédimentaires comprises entre le terrain de transition et l'époque tertiaire, sa place est occupée par une sorte de roche ferrugineuse connue sous le nom de *limonite*, et dont la richesse est grande en peroxyde de fer. Dans la Guyane française, les environs de la montagne Gabrielle, les rives de l'Approuage et de l'Oyac en présentent des quantités considérables dans lesquelles le peroxyde de fer entre pour 60 à 70 pour 100. Ces minerais ne sont pas encore exploités. Les autres produits minéraux de la Guyane sont peu connus et paraissent peu importants; on cite néanmoins des gîtes de plomb sur la rivière Essequibo, des traces d'or et d'argent, notamment dans la partie française; sur l'Approuage et sur le Courouage quelques filons de cuivre sont exploités. On trouve, en outre, près de Roraima, du cristal de roche. Le sable blanc pour verres, l'argile pour briques, existent partout. Les terres basses sont formées de dépôts d'alluvions de deux sortes, et bordent la côte sur une profondeur de 40 kilomètres en moyenne. Les plus rapprochées des montagnes sont ordinairement d'immenses plaines dont le sol argileux retient les eaux et forme des espèces de marais ou savanes noyées qui ne sèchent jamais. Près de l'Océan on trouve, au contraire, des vases molles recouvertes de plantes aquatiques; ce sont de véritables tourbières en voie de formation, qui s'étendent au loin sous la mer, dont elles exhaussent le fond chaque année. Celles-ci se couvrent de palétuviers; les autres portent des joncs, et servent d'asile aux caïmans. Les savanes sèches produisent d'excellentes herbes de pâturages. Composé de sable, de limon et de coquillages, ce terrain paraît en partie être le produit de la mer, qui, dans chaque inondation, y laisse un dépôt, et qui, en formant des dunes en plusieurs endroits, élève d'elle-même lentement la barrière qui un jour doit arrêter sa fureur.

Comparées aux grandes voies fluviales de l'Amérique, les rivières de la Guyane sont peu importantes. Dans la Guyane anglaise, on cite l'*Essequibo*, qui sort des monts Acarai, et a 1,033 kilomètres de longueur; il coule au nord, recevant plusieurs affluents considérables, et finit par une baie de 33 kilomètres de large, encombrée d'îles fertiles. Il n'est navigable que pendant 93 kilomètres pour de gros navires, à cause des cataractes qui obstruent son lit. Le *Démérari* peut être remonté pendant 125 kilomètres. L'*Abari*, le *Mahaiconi* et le *Mahaici* sont des cours d'eau considérables. Le *Berbice* a un cours irrégulier et traverse une succession de lacs; il est navigable par 4 mètres d'eau pendant près de 300 kilomètres. Le *Corentin*, dont on place les sources à 46 kilomètres à l'est de celles de l'*Essequibo*, a son lit encombré de blocs de rochers, et il forme une série de cataractes; de gros vaisseaux peuvent le remonter à 280 kilomètres de son embouchure, qui est large de 17 à 30 kilomètres. La Guyane hollandaise a le *Copername*, le *Saramaca*, le *Surinam*, le *Comouini*, dont le cours inférieur se confond par des canaux naturels avec la rivière *Nickherie*, qui coule parallèlement à la côte. Vingt-deux cours d'eau sillonnent la Guyane française du nord au sud; tous sont plus ou moins navigables jusqu'au pied des montagnes; les principaux sont : le *Maroni*, le plus considérable, large de 8 kilomètres à son embouchure; le *Mana*, le *Sinnamary* et le *Kourou*, si tristement célèbres; le *Macaria*, la rivière de *Cayenne*, l'*Approuage*, l'*Oyapok*, le *Cassifour*, le *Vincent Pinçon*, l'*Araguari*, que la France réclame au Brésil pour sa frontière méridionale. Toutes ces rivières sont sujettes à de terribles inondations, qui font de la contrée une immense série de marécages couverts de forêts.

La Guyane, contrée chaude, humide, couverte de bois et de marais, est réputée très-insalubre, surtout pour les Européens. Les fièvres continues y sont très-dangereuses, cependant les épidémies sont rares; mais la fièvre jaune y a exercé de tels ravages pendant ces dernières années que la France a dû renoncer à ses essais de colonie pénitentiaire. La chaleur est pourtant moins grande à la Guyane qu'aux Antilles et au Sénégal : le thermomètre n'y monte pas au delà de 36 degrés, grâce à la proximité de l'Océan, à la longueur uniforme des nuits, à l'action des vents dominants, qui viennent du nord pendant la saison pluvieuse, et de l'est, quelquefois du sud-est, pendant la saison sèche. Les saisons ne sont guère marquées que par l'époque des pluies, car la température pendant l'été et l'hiver ne diffère que de 3 à 4 degrés. La saison des pluies dure généralement sept à huit mois, de novembre à juillet, et l'eau tombe parfois avec une violence inouïe : la Guyane est d'ailleurs un des pays où il tombe le plus d'eau, puisque à Cayenne il en tombe, année moyenne, 3^m,35, et vers l'Oyapok 3^m,80, c'est-à-dire sept fois autant qu'à Paris. La saison sèche dure de juillet à novembre. Les orages sont rares et les ouragans inconnus.

§ II. PRODUCTIONS. — Le sol de la Guyane peut se diviser en trois catégories : les terres hautes des montagnes, les terres hautes des plaines, les terres basses. Les premières sont généralement couvertes de forêts et de hautes futaies; elles ne sont propres qu'à certains produits, et encore leur fécondité s'épuise d'autant plus vite que l'humus est constamment entraîné par les pluies diluviales de l'hiver. Les terres hautes des plaines, enrichies des détritits des terres hautes des montagnes, constituent de bonnes savanes, et dans certains endroits elles sont très-propres à la culture. Les terres

basses ont une telle épaisseur de terreau et d'humus, que leur fécondité ne paraît pas diminuer depuis un grand nombre d'années, pendant lesquelles non-seulement elles n'ont pas reçu d'engrais, mais elles n'ont même pas été retournées par la charrue. Les arbres à fruits de la Guyane sont l'oranger, le limonier, le sapotillier, le goyavier, le bananier, le *paripou*, le *coupi*, le *papayer*, le cocotier, le jacquier, l'arbre à pain, le chou palmiste. Les arbres fruitiers d'Europe ont mal réussi. Les girofliers, les cannelliers, les muscadiers y ont été transportés avec beaucoup de succès. Il y a plusieurs espèces de poiviers. Le cacaoyer vient spontanément à l'est de l'Oyapok. Le café, l'indigo et la vanille y sont indigènes. Le cotonnier à longue soie vient bien partout, mais surtout dans les terres hautes. La canne à sucre, un peu négligée au sud du Maroni, règne à peu près exclusivement sur les terres basses de la Guyane anglaise, et enfin le roucouyer, dont la graine est employée pour la teinture, a remplacé la culture de la canne à sucre dans les possessions françaises. Parmi les plantes alimentaires du pays, la cassave douce et la cassave amère tiennent le premier rang; les ignames, les patates, les tayoves, deux espèces de mil offrent encore une nourriture abondante. Le riz, le maïs, l'arrow-root, le tolonon, le tannia, le gombo, la plupart de nos légumes, le melon et l'ananas sont d'une culture facile et productive. La Guyane a donné à la médecine le précieux quassia ou bois de Surinam. Beaucoup d'autres végétaux produisent des sucres amers et astringents d'une grande utilité médicale, tels que le *dolichos pruriens*, la noix d'huile de castor, le *costus* arabe, la potalée amère. Parmi les gommés et résines, on doit remarquer la *gomme copahu* ou *capivi*. Nous ajouterons le caoutchouc, qui croît en abondance dans le haut pays; l'*arouara*, espèce de palmiste qui fournit une huile recherchée; le *patavoux*, le *caumoun*, le sésame, le *montcaya*, dont les graines sont oléagineuses, le *mahos*, dont l'écorce sert à faire des cordages, le *calodium giganteum*, dont le tissu fibreux peut être employé à la fabrication du papier, etc. Mais à côté de ces arbustes salutaires, les forêts cachent les poisons les plus terribles.

Parmi les arbres forestiers de la Guyane, les uns, mous et spongieux, comme les bananiers, les palétuviers, ne servent qu'à allumer le feu; les autres, extrêmement durs, incorruptibles et susceptibles du plus beau poli, ont l'inconvénient de résister à la scie et aux autres outils; tels sont le *ouatapa*, le *balata*, l'*angelin*. Quelques autres espèces donnent plus de prise aux outils: on distingue le férole, qui s'appelle aussi bois satiné, le *licaria* ou sassafras, deux espèces d'*icica*, le bagassier, le courimari et l'acajou. L'aspect des forêts de la Guyane est imposant et varié. Les majestueux *panax morotoni*, le *bignonia copaia*, le norante, élèvent leurs têtes jusqu'à 30 et 35 mètres; le faramier, l'ourate, le mayèpe, répandent au loin une odeur balsamique. Les lianes et les arbrisseaux grimpants, en décorant ces forêts, les rendent souvent impénétrables; là c'est le mouroucou ou le malani, dont les branches sarmenteuses s'enlacent autour des troncs et des rameaux; ici c'est l'ouroupari et le rouhamon, qui, l'un par ses épines en forme de crochets, l'autre par ses vrilles, s'élèvent jusqu'aux cimes des arbres les plus hauts. On voit des grappes de fleurs de diverses espèces pendre de tous les côtés sur l'arbre, dont le feuillage véritable disparaît presque sous des ornements étranges.

Parmi les mammifères de la Guyane, on remarque le cougar noir (*felis discolor*)

qui est ici de la grosseur d'un grand chat ; mais sa peau est aussi belle que celle du jaguar, et sa férocité, sa soif de sang n'est pas moindre. Les autres espèces du genre *felis* sont le *felis unicolor*, et le *margay* ou *felis tigrina*. Après le tapir, les fourmiliers comptent parmi les grands quadrupèdes. Les espèces les mieux connues sont le fourmilier didactyle, le *tamandua* et le *tamanoir* ; celui-ci a quelquefois près de 3 mètres de la tête à la queue ; il se défend avec ses griffes même contre le jaguar. Le *chien crabier* vit sur les bords de la mer ; il se sert de ses pattes, presque comme un homme de ses mains, pour tirer les crabes de leur trou. Parmi les familles des singes, extrêmement nombreuses, on distingue l'*atile coïata*, qui se suspend aux branches par sa longue queue tournée en spirale ; le joli petit *saki-winski*, le doux *kisi-kisi*, le farouche alouate (*mycetes seniculus*), le *sapajou-sajou* (*cebus apella*), le *sagoïn saimiri*, l'*ouistiti vulgaire*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Parmi trois espèces de biches, le cariacou se rapproche, pour la grandeur et pour la forme, du chevreuil d'Europe. L'agouti est le gibier le plus commun et le meilleur ; cependant la chair du paca est encore préférée ; le cabiai habite les bords des rivières et des lacs ; ses soies et ses défenses lui donnent l'air d'un cochon. Le pécarì, appelé aussi tassajou ou cochon des bois, animal très-différent de nos cochons, s'attroupe en grand nombre. Les écureuils ne paraissent pas différer sensiblement des espèces connues en Europe. Le coati, qui a quelquefois 60 centimètres de long, emporte sans façon les oies et les coqs d'Inde ; le grison (*gulo vittatus*) est d'un caractère si féroce, que, sans être pressé par la faim, il tue tout animal vivant qu'il rencontre et dont il peut se rendre maître. La Guyane possède encore plusieurs espèces de tatous et de didelphes ou sarigues. Parmi les chauves-souris, le vampire est redouté ; il y en a qui ont jusqu'à 1 mètre d'envergure. Une espèce de serpent *boa*, appelé à Surinam *aboma*, devient quelquefois long de 13 mètres, et engloutit des sangliers, des cerfs, des tigres entiers. Les serpents venimeux les plus connus sont celui à *sonnettes*, le *grage*, le serpent corail, le *capairu*, le *guana*. Les crapauds, les lézards et les caïmans abondent. Les alligators infestent les fleuves et les grandes rivières. Les tortues de terre et d'eau sont très-nombreuses ; leurs œufs sont un mets recherché. La Guyane nourrit la plupart des oiseaux indigènes et particuliers au nouveau continent : le *daruqua* et le *maan*, semblables à notre perdrix, des canards et des pigeons sauvages, le *jabiri* ou *tararanu*, grand oiseau des savanes, dont la chair ressemble à celle du bœuf ; l'oiseau moqueur, l'oiseau cloche ou *campanero*, dont le cri imite le son de la cloche, le coq de roches au plumage orangé, des perroquets, des *aras* au splendide plumage. Le toucan, l'agami, le tangora, le colibri et une petite perruche appelée calli animent les forêts et y étalent leurs couleurs variées. Le *prionus gigantes*, que l'on rencontre sur les bords de la Mana et qui est le plus grand insecte connu, le *fulgore porte-lanterne*, remarquable par sa propriété phosphorescente, le scorpion, les scolopendres, les araignées des buissons, les tarentules, les fourmis, les termites, la chique sont les principaux insectes de la Guyane. Parmi les poissons d'eau douce, le *pacou* et l'*aymara* offrent une nourriture délicieuse. Le *warapper* est pris parmi les arbres où il vient s'engraisser pendant l'inondation, et où il reste embarrassé dans les branches lors de la baisse des eaux. Le lamantin habite les rivières et les lacs ; l'*arapaima* ou *pirarucu-silurus*, qui pèse 100 à 150 kilogrammes, le *luca-*

nani, le *cartabac*, l'*arouan*, le *morocoto* ou *osibu* et quantité d'autres offriraient une ressource précieuse aux habitants. La plupart de nos animaux domestiques ont été naturalisés à la Guyane, mais les chevaux et le gros bétail y réussissent mal.

§ III. GUYANE ANGLAISE. — La Guyane anglaise a pour limites du côté de la Colombie l'Essequibo, et du côté de la Guyane hollandaise le Corentin. Sa superficie est, dit-on, de 50,000 kilomètres carrés, et sa population de 110,000 habitants. Elle est divisée en trois comtés : Berbice, Démérari et Essequibo, et administrée par un gouverneur assisté d'une cour politique ou législative composée de 10 membres. C'est une colonie en partie pénale, dont la prospérité paraît douteuse. En 1850, son revenu était de 3,860,000 francs. Son commerce extérieur dépassait 33 millions de francs, dont moitié à l'exportation, qui consiste en sucre, rhum, mélasses, bois, café, coton, etc.

La capitale de la Guyane anglaise est *Stabrock* ou *Georges-Town*, située à l'embouchure du Démérari, sur une grève plate et stérile, coupée de canaux qui la traversent dans tous les sens. C'est une ville active, industrielle et opulente. Elle est peuplée de 25,000 habitants, et ne renferme aucun monument remarquable. Le bourg et le port d'*Essequibo* sont dans une excellente situation, au confluent des deux grands cours d'eau de Courna et d'Essequibo. *Nouvelle-Amsterdam*, sur le Berbice, est peuplée de 5,000 habitants et bâtie dans le goût hollandais; chacune de ses maisons, couverte de feuilles de bananiers, s'élève au milieu d'un jardin qu'entoure un canal qui se remplit et se vide à chaque marée. Le fort de *Nassau*, sur la rive droite du Berbice, protège les établissements de l'intérieur.

Sept peuplades sauvages, dont quelques-unes passent pour être anthropophages, existent dans la Guyane anglaise; ce sont les *Araouaaks*, les *Accaouais*, les *Caraïbiscs*, les *Ouaraous*, les *Paramani's*, les *Attaraya's* et les *Attamacha's*. Les *Araouaaks* sont d'une taille moyenne; leurs mains et leurs pieds sont d'une petitesse extrême; leurs yeux se dressent obliquement vers les tempes, et leur front est plus déprimé que celui des Européens. Leurs femmes se font remarquer par leurs formes nobles et gracieuses. Les *Accaouais*, dont le nombre ne dépasse pas 3,000, ne sont pas d'une taille plus élevée que les *Araouaaks*; mais leur peau est d'un rouge foncé. Ils sont turbulents, querelleurs, belliqueux, et peuvent supporter les plus grandes fatigues; mais toute espèce de subordination leur est insupportable, et leurs chefs ont moins d'ascendant sur eux que dans les autres tribus. Les *Caraïbiscs* occupent la partie supérieure de l'Essequibo et du Coiouni. Renommés par leur bravoure, ils sont les plus crédules, les plus bornés, les plus obstinés et les plus vindicatifs de tous les Indiens. Ils mangent les tigres, les chats, les rats, les grenouilles, les crapauds, les lézards, les insectes, comme le poisson et le gibier; cependant le poisson est l'aliment qu'ils préfèrent. Les *Ouaraous* habitent la côte de Pommeroun, depuis Maroco-Crick jusqu'à l'Orénoque. Ils sont presque tous constructeurs de bateaux. Leurs demeures sont généralement construites sur les arbres ou sur pilotis, à cause des fréquentes inondations. Les *Paramani's*, les *Attaraia's* et les *Attamacha's* font trois peuplades tellement enfoncées dans les terres, que la colonie n'a aucun rapport avec elles. Ils passent pour être à la fois belliqueux, sanguinaires et pillards. Schomburgk cite encore dans l'intérieur les *Taruma*, les *Arecuna*, les *Wapisiana*. La plupart de ces sauvages ne

manquent pas d'intelligence; leurs armes, leurs hamacs, leurs ouvrages de vannerie dénotent des dispositions pour le dessin et une certaine aptitude dans ce genre de fabrication.

§ IV. GUYANE HOLLANDAISE. — La *Guyane hollandaise* est bornée au nord par l'Atlantique, à l'ouest par le Corentin, au sud par le Brésil, et à l'est par la Guyane française, dont elle est séparée par le cours du Maroni. Sa superficie est de 80,000 kilomètres carrés, et sa population de 70,000 habitants, y compris 15,000 Indiens. Cette colonie, la plus florissante des trois Guyanes, est partagée en dix districts. Le sucre en est le produit le plus important : on en évalue la récolte à 15 millions de kilogrammes; le café ne donne plus que 5 à 600,000 kilogrammes chaque année; le coton, le cacao, le riz, les vivres et les bois forment les autres articles de production ou d'échange. On évalue à 10 millions les transactions extérieures, et le mouvement de la navigation à 350 navires jaugeant 50,000 tonneaux. La colonie a un revenu d'un million de florins, qui est dépassé par les dépenses. La capitale, *Paramaribo*, est située à 11 milles environ de l'embouchure du Surinam. C'est une belle et riche cité; ses rues sont larges, droites, plantées d'allées de citronniers, d'orangers et de tamariniers. Toutes les maisons sont construites en bois, élégamment ornées de peintures, de glaces, de dorures. Le palais du gouverneur est un magnifique édifice. Le port est garni de larges quais d'un abord facile. Sa population est d'environ 20,000 individus, parmi lesquels se trouvent plus de 9,000 blancs. Elle entretient des relations continuelles avec les peuplades indigènes. Le fort *Zelandia*, le fort *Leyde* et des batteries défendent l'approche de la ville. Les autres localités ne sont que des villages agricoles.

L'aspect des colonies hollandaises a quelque chose d'extraordinaire. Une vaste plaine, absolument horizontale, couverte de plantations florissantes, émaillées d'un vert tendre, aboutit d'un côté à un rideau noirâtre de forêts impénétrables, et est baignée, de l'autre côté, par les flots azurés de l'Océan. Ce jardin, conquis sur la mer et sur le désert, est divisé en un grand nombre de carrés environnés de digues, séparés par de larges routes et par des canaux navigables. Chaque habitation semble un petit village à part.

Dans l'intérieur vivent de nombreuses peuplades indiennes, qui diffèrent peu par les mœurs et les principaux caractères physiques de celles de la Guyane anglaise. Les voyageurs leur donnent les mêmes noms. Les deux sexes se frottent le corps d'huile de caraba pour s'assouplir la peau et se garantir contre les piqûres des insectes. Ils se teignent de rocou, et zèbrent parfois de lignes bleues leur corps et leur visage. On trouve aussi dans l'intérieur des nègres indépendants, qui, à l'abri des forêts, ont établi trois petits États. Ces nègres vont tout nus, mais ils vivent dans l'abondance. Ils font de bon beurre avec la graisse clarifiée des vers-palmistes; ils tirent une très-bonne huile des pistaches de terre. Leurs champs sont couverts de riz, de manioc, d'ignames, de plataniers.

§ V. GUYANE FRANÇAISE. — La *Guyane française*, entre la Guyane hollandaise et le territoire brésilien, n'a point encore de limites officielles bien déterminées. Le traité d'Amiens les fixa à l'Arouary; mais la paix de 1815 a provisoirement indiqué l'Oyapok pour limites, et il est à craindre que ce provisoire ne devienne définitif. La

Guyane française comprend, depuis l'embouchure du Maroni jusqu'à celle de l'Oyapok, une étendue de 360 kilomètres de côtes, et avec le territoire contesté un littoral de 500 kilomètres et une superficie de 320,000 kilomètres carrés. Elle paraît plus saine que les deux autres Guyanes et plus susceptible de prospérité; mais sa mauvaise renommée a nui à son développement, et pendant ces dernières années la fièvre jaune y a exercé de tels ravages que le gouvernement français semble avoir renoncé à la colonie pénitentiaire qu'il y avait établie en 1852.

Les terres basses sont à peu près les seules cultivées, et l'on y a creusé de nombreux canaux dont quelques-uns servent à la fois au défrichement du sol et au transport des produits agricoles. Ce sol est très-fertile, mais il n'y a que 5,000 hectares en culture, et qui donnent du sucre (500,000 kil.), du rocou, du cacao, de la girofle, du café, etc. Le mouvement commercial de toute la colonie ne dépasse pas 6 millions, dont 2 millions seulement en exportations. La population n'est que de 19,000 habitants.

Cayenne est le chef-lieu de la colonie. Cette ville, bien fortifiée du côté de la mer, est presque inaccessible du côté de la terre, où des marais et des bois remplissent l'île dans laquelle elle est située. Cette île, large de 12 kilomètres et longue de 20 à 25, est baignée par l'Atlantique, la rivière d'Ouya et celle de Cayenne. Son sol est très-fertile. Cayenne est loin de pouvoir être comparée aux cités des Guyanes anglaise et hollandaise : elle n'a que 6,000 habitants. La partie ancienne est mal construite et entourée de vieilles murailles; la partie nouvelle est plus considérable et mieux bâtie; ses rues sont larges et bien aérées. Il y a une cour impériale et un tribunal de première instance. Les autres lieux habités sont : *Oyapok*, dont les environs fournissent différents bois de teinture; *Kourou*, bourg fortifié et bien bâti; *Remiré*, village dans l'île de Cayenne. Sur les bords de la Mana, nous citerons encore *Sinnamary*, bourg tristement célèbre pour avoir été le tombeau de plusieurs Français qui y furent déportés pendant la révolution.

A l'embouchure de l'Oyapok, au lieu dit la *Montagne d'Argent*, le gouvernement avait fondé une colonie pénitentiaire; d'autres établissements de même genre avaient été formés sur quelques îlots de la côte, entre autres les *îles du Salut*; en peu d'années, près de 5 à 6,000 forçats avaient été transportés sur le sol de la Guyane, qui pouvait devenir ainsi une possession florissante; mais une terrible épidémie est venue suspendre cette grande entreprise, et fera peut-être renoncer à choisir la Guyane comme lieu de déportation.

L'intérieur de la Guyane française nourrit plusieurs peuplades sauvages. Les *Galibis* sont la principale et la plus nombreuse, celle dont le langage est le plus universellement entendu de toutes les autres. Ceux qui demeurent près de Cayenne sont entassés dans leurs cabanes à la manière des animaux. Il y en a où l'on compte quelquefois jusqu'à vingt et trente ménages. Leur nombre est d'environ 10,000 âmes; ils occupent principalement le pays entre le Courou et le Maroni, pays dont la côte, bordée d'un récif presque inaccessible, prend le nom de *Côte du Diable*, mais ils sont répandus également sur toutes les côtes de la Guyane depuis l'Oyapok jusqu'à l'Orénoque. On cite encore les *Oyampis*, qui habitent le haut Oyapok; ils sont grands, vigoureux et de mœurs paisibles; les *Emerillons*, qui ont des figures très-douces et des

formes arrondies et féminines communes à plusieurs races indiennes; ils habitent le haut Camopi, un des principaux tributaires de l'Oyapok. Enfin, quelques *Tapouilles*, chassés du Para, reconnaissent l'autorité de la France et nomment des chefs confirmés par le gouverneur.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

EMPIRE DU BRÉSIL.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — OROGRAPHIE. — Le Brésil est compris entre 4° 20' de latitude nord et 33° 55' de latitude sud, et entre 37° 5' et 74° de longitude ouest de Paris. Il est borné au nord par les Guyanes, le Venezuela et la Nouvelle-Grenade; à l'ouest, par le Pérou et la Bolivie; au sud, par le Paraguay et l'Uruguay; enfin, à l'est et au nord-est, par l'océan Atlantique. Ses frontières politiques ne sont encore définitivement arrêtées qu'avec le Pérou et l'Uruguay; sur tous les autres points la ligne de démarcation reste indéterminée. Sa superficie est évaluée à 7,516,840 kilomètres carrés : c'est presque la moitié de toute l'étendue de l'Amérique du Sud; mais la plus grande partie est habitée par des peuplades sauvages et indépendantes, et dans certains points tout à fait inconnue. Sa longueur est de près de 4,000 kilomètres, et sa plus grande largeur de 3,500 à 3,800 kilomètres; ses côtes présentent un développement de 6,500 kilomètres. La partie de ces côtes qui s'étend de la république de l'Uruguay au cap San-Roque est très-élevée; l'autre partie, ouverte par les larges embouchures de plusieurs grands fleuves, est bordée d'une digue de récifs; toutes deux présentent des baies nombreuses et de bons ports.

La charpente orographique du Brésil est formée : 1° par les montagnes dites du Brésil, parallèles à la côte depuis l'embouchure du rio de la Plata jusqu'à celle du San-Francisco; 2° par la série des plateaux intérieurs de l'Amérique méridionale qui se termine au cap San-Roque. La connexion entre ces deux systèmes de hauteurs est certaine, quoique très-confuse, et s'effectue dans la sierra Villarica entre les sources du San-Francisco et du Parana.

Les montagnes du Brésil commencent dans la république de l'Uruguay à l'embouchure du rio de la Plata, et se dirigent au nord-est en séparant les eaux d'abord de l'Uruguay, ensuite du Parana, de celles qui tombent directement dans l'Océan; elles prennent successivement les noms de sierras de *San-Paulo*, de *San-Ignacio*, de *Tape*, de *Tayo*, de *Montequiera*, de *Espinhaco*, jusqu'à la sierra *Negra*, qui les réunit à la sierra *Villa-Rica*, noyau central de tout le système brésilien. Ces sierras ont de 1,000 à 1,800 mètres de hauteur. La partie la plus remarquable est la sierra de *Espinhaco* : elle a pour avant-terrasse une chaîne qui semble indépendante, la sierra *do Mar*, haute seulement de 500 à 1,000 mètres, qui est à pic sur le littoral et lui donne les aspects les plus pittoresques; elle jette un contre-fort important, la sierra *Maracayu*, qui va barrer passage au Parana. De la sierra *Villa-Rica* la chaîne des monts du Brésil se continue presque directement au nord en séparant le San-Francisco des rivières du littoral et en restant éloignée de la mer de 300 à 400 kilomètres; elle va graduellement en diminuant d'élévation et prend les noms de sierras *do Itambé*, *Frio*, *Chapada*,

Tiuba, etc. C'est dans les montagnes d'Itambé et de Frio que se trouvent les mines de diamants; c'est là aussi que sont les points culminants du Brésil, l'*Itambé* (1,920 m.) et l'*Itacolumi* (1,850 m.).

La chaîne centrale de l'Amérique méridionale pénètre dans le Brésil par les *Campos de Paracxis*, dont nous avons déjà parlé (voir page 622); elle se continue par la sierra *do Pary*, plateau montueux, rempli de lacs, et qui donne source au Paraguay; elle descend au sud-est en séparant les eaux du Xingu de celles du Cuyaba, et retourne à l'est dans la sierra de *Seiada*: celle-ci jette un long contre-fort entre le Paraguay et le Parana, qui se nomme la sierra *Amambay*. Elle se continue par la sierra de *San-Marta*, qui, à la hauteur de Villaboa, prend le nom de sierra *Pyrineos*, laquelle donne source au Tocantin. Là, la chaîne se bifurque: un contre-fort descend au sud sous le nom de sierra *Marcella*, sépare le Parana du San-Francisco et va se réunir à la sierra Villa-Rica, par laquelle le système des montagnes du Brésil se rattache à toute la charpente américaine; le faite de partage des eaux continue au nord directement sous les noms de sierras de *Tabatinga* et de *Piauhy*, en séparant le San-Francisco du Tocantin: ces montagnes sont granitiques, assez élevées, et jettent de nombreux rameaux; puis il tourne à l'est par des collines insignifiantes, et va finir au cap San-Roque.

La constitution géologique de toutes ces montagnes est fort mal connue, excepté dans la partie qui renferme des diamants. Le sol du Brésil, dit un voyageur, est généralement formé d'argile, souvent recouverte d'excellent terreau. Il repose sur une base de granit composé d'amphibole, de feldspath, de quartz et de mica. Telle est notamment la nature des environs de Rio-Janeiro et des côtes maritimes. Autour de Saint-Paul, les couches se présentent dans l'ordre suivant: à la surface s'étend une terre rouge végétale, imprégnée d'oxyde de fer; elle repose sur du sable et des matières de transport, avec une grande quantité de cailloux arrondis. Vient ensuite une couche d'argile extrêmement fine de diverses couleurs, mais communément d'un rouge foncé; des veines de sable la traversent dans différentes directions. Un lit de matières d'alluvion très-ferrugineuses repose ensuite sur une substance à demi décomposée, provenant d'un granit, dans lequel le feldspath prédomine sur le quartz et le mica. Enfin, le granit solide sert de base au tout. Sur la route de Rio-Janeiro à Villa-Rica la terre est partout une bonne et forte argile; tous les rochers sont d'un granit où l'amphibole prédomine. A d'autres endroits, le granit, en état de décomposition, renferme de gros nœuds de *grünstein* qui ressemblent assez à du basalte.

§ II. COURS D'EAU. — L'empire du Brésil renferme la plus grande partie du bassin du Marañon, les bassins du San-Francisco, du rio Grande, du Parahyba, une partie du bassin de l'Uruguay, etc.

Le Marañon, dont nous avons décrit la partie supérieure, entre dans le Brésil vers le confluent du Javary; il coule d'abord du sud-ouest au nord-est en servant de limite à la république de l'Équateur; puis, quand il a reçu le Yapura, il prend la direction de l'ouest à l'est, qu'il ne quitte plus. Dans cette partie de sa course, il coule généralement entre des rives entièrement basses et sur lesquelles il déborde à une distance considérable au temps des crues; il traverse ainsi des plaines immenses tantôt nues comme des mers de sable africaines, tantôt couvertes de verdure comme les steppes asiatiques, en étant bordé çà et là de rochers ou de forêts. Ses bifurcations nombreuses

forment une multitude d'îles et de marécages qui lui donnent plusieurs lieues de largeur. Enfin, lorsqu'il approche de la mer, il se divise en plusieurs branches qui enferment de vastes îles; celle du nord garde le nom des Amazones et se partage en deux bras qui enserment les grandes îles de *Porcos*, de *Caviana*, etc. C'est la véritable entrée du fleuve et la clef commerciale de l'Amérique du Sud. La branche du sud ou le *Para*, plus large, sans îles, mais beaucoup moins importante, laisse entre elle et la branche du nord l'île *Marajo* ou *Juanès*, qui a 700 kilomètres de tour. L'ensemble des embouchures du fleuve a 300 kilomètres de largeur, dont 200 pour la bouche du nord. Cette bouche vomit à la mer un volume d'eau si considérable que la puissance du courant se fait encore sentir à 600 kilomètres des côtes et que les marées ne peuvent pénétrer ordinairement dans son lit : c'est le fleuve qui refoule la mer; jusqu'à plusieurs myriamètres au large en plein Océan, l'eau reste douce; enfin, dans un espace de 30 à 40 kilomètres, la mer est couverte des débris de toute espèce que le fleuve a arrachés de ses rives. Nous avons parlé ailleurs du phénomène appelé *prororoca*, et qui est produit par la lutte des eaux de la mer et de celles du fleuve dans les grandes marées. Le contre-courant produit alors par la marée se fait sentir jusque au-dessus d'Obidos, à 750 kilomètres en amont. La bouche du Para jette à la mer un volume d'eau beaucoup moindre que la bouche du nord, et les marées y remontent régulièrement et complètement comme dans les autres rivières.

Le cours de l'Amazone est de 7,500 kilomètres, dont plus de 6,000 sont navigables. Il reçoit plus de 500 rivières, dont 6 aussi grandes que le fleuve lui-même, 11 plus fortes que le Rhin, 30 plus fortes que la Seine. Le développement de navigation que présente ainsi l'Amazone avec ses affluents est de 70 à 80,000 kilomètres carrés : c'est le réseau le plus vaste, le plus complet, le plus facile de routes naturelles qui soit au monde; mais jusqu'à ce jour il a été peu utilisé. Le Pérou et le Brésil ont établi sur le fleuve un service de navigation à vapeur, mais ils n'ont pas encore ouvert cette grande voie aux vaisseaux européens, qui seuls peuvent la féconder.

Parmi les affluents de l'Amazone, nous nommerons, à droite :

1° le *Tapajos* et le *Xingu*, grandes rivières parallèles, qui descendent des Campos-Parexis, traversent le Matto-Grosso, coulent du sud-ouest au nord-ouest, et finissent, la première au-dessus de Santarem, la deuxième au-dessus de Gurupa. Le Tapajos a 1,280 kilomètres, et le Xingu 1,440 kilomètres de cours.

2° Le *Tocantin* ou *Para*. Il est formé de deux grandes rivières parallèles et courant du sud au nord, l'*Araguay* et le *Tocantin* proprement dit, séparés l'un de l'autre par un contre-fort de la sierra Pyrineos. Le Tocantin descend de ces dernières montagnes derrière les sources du Parana; il coule à travers des déserts habités par plusieurs tribus d'Indiens sauvages, et où sont néanmoins quelques établissements brésiliens. L'Araguay vient de la sierra Sejada, se grossit du rio *dos Mortes*, forme la grande île de *Santa-Anna*, et se réunit au Tocantin près du fort Saint-Jean. Le Tocantin finit dans la bouche méridionale de l'Amazone ou rivière de Para.

Nous ne nommerons parmi les affluents de gauche de l'Amazone dans le Brésil que le rio *Negro*, qui naît dans la sierra de Tunuhy (Nouvelle-Grenade), traverse la partie septentrionale du Brésil, occupée par des peuplades sauvages, reçoit le *Cassiquiari*, canal naturel qui l'unit à l'Orénoque, et se grossit encore du rio *Parime* ou

Branco, qui descend de la cordillère Pacaraimo. Le rio Negro a 1,500 kilomètres de cours et finit à Barra do rio Negro.

Nous allons maintenant indiquer les cours d'eau du Brésil qui tombent dans l'Océan au sud des bouches de l'Amazone :

1° Le *Maranhao* coule au nord-est et se jette dans la baie de San-Marcos en face de l'île Maranhao ou Maranham.

2° L'*Itapicuru* débouche dans la baie de San-José, qui forme avec celle de San-Marcos l'île Maranhao.

3° Le *Paranahyba*, qui a 1,000 kilomètres de longueur, descend d'un contre-fort de la sierra Tabatinga; il coule du sud au nord, se grossit du *Gorgueha* et du *Piauihy*, qui ont la même direction, du *Guaribas*, qui arrose Oeyras, et finit au-dessous de Paranahyba par plusieurs bouches.

4° Le *Cumucim*, le *Yaguaribe*, et d'autres aussi peu importants, descendent de la sierra Ibiapaba et ont de larges embouchures. Dans la saison-pluvieuse, ce sont des torrents qui inondent toute la contrée; dans la saison sèche, ils ont à peine un filet d'eau, comme si le sol des montagnes intérieures les absorbait.

5° Le *San-Francisco*, qui a 1,500 kilomètres de cours, prend naissance dans la sierra Tamandua, arrose la province de Minas-Geraës, et coule au nord jusqu'à Joazeira, où il tourne à l'est en séparant les provinces d'Alagoas et de Pernambouc. Il est navigable depuis sa réunion avec le rio *das Velhas*, jusqu'au point nommé *Var-gem Pedondo*, à partir duquel une série de cascades, connues sous le nom de *Paulo Affonso*, interrompent la navigation pendant 100 kilomètres. Il est sujet à des débordements périodiques et inonde une grande étendue de pays en y laissant une couche fertilisante de limon. Ses affluents sont très-nombreux, mais peu remarquables.

6° Le rio *Grande* est formé du *Jiquetinhonha*, célèbre par les diamants qu'on y trouve, et de l'*Aracunhy*; tous deux descendent du mont Itambé et coulent du sud-ouest au nord-est dans les provinces de Minas-Geraës et de Porto-Seguro. Le rio Grande finit à Belmonte.

7° Le rio *Doce*, rapide et peu navigable, descend du mont Itacolumi, a dans son bassin de riches mines de diamants, et traverse le pays des Indiens Botocudos.

8° Le *Parahyba do Sul* coule au nord-nord-est, parallèlement à l'Océan, sur la terrasse qui relie la chaîne du littoral à la sierra Espinhaco. C'est le principal cours d'eau de la province de Rio-Janeiro.

Depuis le cap Frio jusqu'au 3° de latitude sud, la côte, très-élevée, ne verse dans l'Océan aucune rivière tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur et s'écoulent vers le Parana ou vers l'Uruguay. Dans la province de Sao-Pedro on trouve encore le rio *Grande*. C'est le canal naturel par lequel les lacs profonds et navigables de *los Patos* et de *Mirim* communiquent avec l'Océan.

Bien que le bassin de la Plata appartienne presque entièrement à l'ancienne confédération argentine, on ne doit pas omettre que les sources principales de ce grand courant sont sur le territoire brésilien. Deux affluents principaux contribuent à former le *rio de la Plata*, savoir : le Parana, formé lui-même du Parana et du Paraguay, et l'Uruguay.

Le *Parana* a sa source principale sur le revers occidental de la sierra Espinhaco; il

porte alors le nom de rio *Grande*, et arrose de l'est à l'ouest, puis du nord au sud-ouest, les provinces de Minas-Geraës et de Saint-Paul, en séparant en partie le Brésil du Paraguay. Ses affluents brésiliens sont à droite, le *Velhas*, le *Paranahyba*, le *Gurumbá*, l'*Amicuns*, qui descendent des monts Pyrénées et dont la réunion forme une masse d'eau aussi considérable que le Parana lui-même; puis le *Pardo*, célèbre par ses cascades, etc. A gauche, le Parana reçoit le *Tieté* ou *Anhemby*, qui naît dans la sierra do Mar, le *Parapanema*, qui arrose de l'est à l'ouest la province de Saint-Paul, et enfin le *Curitiba*, qui, dans sa partie inférieure, sépare du Brésil la province argentine de Corrientès. Le *Paraguay*, presque aussi considérable que le Parana, prend sa source sur le versant méridional de la sierra do Pary, dans la province de Matto-Grosso; il coule du nord au sud en formant par ses inondations la vaste lagune de *Xarayes*, qui a 400 kilomètres de long sur 160 de large, et reçoit à gauche, sur le territoire brésilien, le *Borrudas*, grossi du *Cuyaba*, de l'*Itiquiera*, du *Taquari*, etc. Enfin, l'*Uruguay* prend source dans les montagnes de la province de Sainte-Catherine, coule à l'ouest dans les *Campos da Vacaria*, et tourne au sud-ouest en séparant le Brésil de la confédération argentine.

§ III. CLIMAT ET PRODUCTIONS. — La vaste étendue du Brésil indique assez que le climat et l'ordre des saisons n'y peuvent pas être partout les mêmes. L'humidité continuelle qui règne sur les bords marécageux de l'Amazone y rend les chaleurs moins intenses. En remontant ce fleuve et ses affluents, on trouve des plaines élevées ou des montagnes; le climat y offre plus de fraîcheur. La température des environs de Saint-Paul permet aux fruits de l'Europe d'y venir: ce point paraît offrir le meilleur climat de tout le pays. La côte, depuis Para jusqu'à Olinda, jouit d'un climat analogue à celui de la Guyane, mais un peu moins humide. Le vent du nord règne avec quelques interruptions pendant la saison sèche; alors les collines n'offrent qu'un sol brûlé, où toute la végétation est mourante, ou du moins languissante. Les nuits, dans cette saison, sont très-froides. Tout le reste de l'année, la chaleur extrême du climat y est tempérée par des vents de mer rafraîchissants, et la nature y est dans une activité continuelle. La brise d'est s'élève tous les matins avec le soleil, et continue une partie de la nuit; mais un peu avant le matin les effets de la rosée sont aussi incommodes que dans les Antilles et la Guyane.

Le tableau des produits du Brésil commence nécessairement par le diamant. L'enveloppe ou le *cascalhão* de ces pierres précieuses est une terre ferrugineuse, mêlée de cailloux agglutinés. On les trouve généralement à jour dans le lit des rivières et le long de leur bord. Les roches qui accompagnent les diamants et qui en indiquent la présence sont le plus souvent des minerais de fer éclatants et en forme de pois, des schistes d'une texture fine, des diorites granitoïdes compactes ou schisteuses, du fer oxydulé noir en grande quantité, des fragments roulés de quartz bleu, du cristal jaune et d'autres matières entièrement différentes de tout ce que l'on connaît des parties constitutives des montagnes adjacentes. Les diamants ne sont pas même exclusivement propres aux lits des rivières ou aux ravins profonds; on en a trouvé dans des excavations et dans des courants d'eau sur les sommités des plus hautes montagnes. Le territoire des diamants, situé principalement dans le *Cerro do Frio*, près de Villa do Principe, s'étend environ 65 kilomètres du sud au nord, et 35 de l'est à l'ouest.

Les mines produisent au gouvernement, année commune, de 20 à 25,000 carats; mais on peut compter qu'il y en a toujours autant de détournés par fraude, malgré toutes les rigueurs de la surveillance. Il y a d'ailleurs des mines de diamants, ou pour mieux dire des lavages, dans la rivière Tibigi, qui arrose la plaine de Corritiva, dans les plaines de Cuyaba, et même dans beaucoup d'autres endroits dont le gouvernement n'a pas connaissance. Le volume des diamants varie infiniment. Rarement on en trouve dans le courant d'une année plus de 2 ou 3 de 17 à 20 carats, et il peut se passer deux ans sans qu'on en rencontre un de 30 carats.

Les topazes du Brésil paraissent être de plusieurs variétés. La couleur ordinaire est le jaune. Dans les ruisseaux de Minas-Novas, au nord-est de Tejuco, on trouve des topazes blanches, bleues et des aigues-marines. La plupart des pierres que l'on débite sous le nom de rubis du Brésil ne sont autre chose que des topazes du même pays, que l'on a exposées au feu pour remplacer, par une teinte plus agréable, le jaune roussâtre, qui était leur couleur naturelle.

Tout le plateau central, depuis les environs de Saint-Paul et de Villa-Rica jusqu'aux bords de la rivière d'Ytènes, paraît renfermer des mines d'or; mais la plupart de ces mines sont encore intactes, et tout l'or que le Brésil a envoyé en Europe est provenu des lavages qu'on a établis le long des rivières qui sortent de ces montagnes. Environ à 20 kilomètres au sud-ouest de Saint-Paul sont les anciens lavages de Jaragua, qu'on vantait autrefois comme le Pérou du Brésil. Le sol est rouge, ferrugineux, profond; il repose sur du granit, inclinant vers le gneiss, mêlé d'amphibole et de mica. L'or se trouve, la plupart du temps, immédiatement au-dessus du roc, dans un lit de cailloux et de gravier; souvent le métal touche aux racines de l'herbe. Le produit des mines d'or est d'environ 20 à 30 millions de francs. L'or n'est pas le seul métal que possède le Brésil; le fer y abonde, et paraît répandu avec profusion; dans la province de Minas-Geraës, l'argent, le platine, le cuivre, existent également, mais sont négligés.

« On a trouvé du bismuth à Gurapiranga, à Sainte-Anne du Désert, du cobalt au pied de l'Arrayal de Tejuco, du manganèse dans toute la province de Minas, du zinc sur les rives du Jiquitinhonha et dans le district de Tocaïos. Il existe également des mines de soufre et de sel gemme, et le monte Rorigo pourrait fournir du salpêtre pour la consommation du Brésil tout entier. Enfin on a constaté l'existence de la houille dans la province de Rio-Grande. »

Le règne végétal du Brésil n'est, comme le règne minéral, connu qu'en partie. Les *composées*, les *euphorbiacées*, les *légumineuses*, les *rubiacées*, paraissent les familles les plus nombreuses : il y a plus de *cypéracées* que de *graminées*; le nombre des *aroides* et des *fougères* paraît considérable. Les plantes de Rio-Janeiro sont presque toutes dépourvues d'odeur et d'arome, mais les plantes amères y abondent. On y a découvert des salicornes très-riches en soude. Les côtes sont couvertes de palétuviers rouges; à peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on distingue le cocotier brésilien, plus gros et plus élevé que celui des Indes. On tire de ses fruits un excellent beurre. Les *crotons* forment presque tous les taillis qui couvrent les pittoresques montagnes dont la rade de Rio-Janeiro est environnée. Le myrte brésilien brille par son écorce argentée. Le *bignonia leucoxydon*, nommé dans le pays *quirapariba*, fleurit plusieurs fois dans l'année, et sa floraison annonce

ordinairement les pluies : cet arbre, tout couvert de belles fleurs jaunes, éclate aux yeux à une très-grande distance. L'*icica heptaphylla*, la *copayfera officinalis* et plusieurs autres donnent des résines précieuses. Mais les fruits des arbres indigènes, tels que les *jacas*, les *jaboticaba*, les *gormichama*, ont un goût désagréable, un peu amer et résineux. Tous ces arbres appartiennent à la famille des myrtées. Le couroupite ou l'arbre à boulets de canon de la Guyane est connu au Brésil sous le nom de *pékia* : son fruit, gros et dur, renfermant une énorme noix, ressemble réellement, pour la forme et la grandeur, à un boulet de 36. Les forêts du Brésil sont embarrassées par des broussailles et des arbrisseaux, entre autres une espèce d'aloès épineux : elles sont en quelque sorte étouffées par des arbustes sarmenteux et des lianes qui montent jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. Quelques-unes de ces lianes, comme la *passiflora laurifolia*, étalent de superbes fleurs.

Aucun pays ne renferme des bois aussi précieux pour la construction que le Brésil. « Tous les ingénieurs connaissent la qualité supérieure du tapinhoam, de la peroba, du pin du Brésil, du cerisier, du cèdre, du cannellier sauvage, de la guerrama, de la jequetiba, etc. : quelques-unes de ces espèces de bois résistent mieux à l'influence de l'eau, d'autres à celle de l'air. L'olivier et le pin du Brésil sont particulièrement propres à la mûture. » La Condamine parle des canots dont se servaient les missionnaires sur la rivière des Amazones ; il monta un de ces canots fait d'un seul arbre, et qui avait 90 palmes de longueur, 10 et demie de largeur et autant de hauteur. Les bois de teinture du Brésil sont très-connus, celui surtout qui porte le nom du pays même, chez quelques nations européennes, et chez d'autres celui de Pernambouc. Cet arbre est de la hauteur de nos chênes : les fleurs, semblables pour la forme à celles du muguet, sont d'un beau rouge ; la feuille ressemble à celle du buis ; l'écorce de l'arbre est d'une épaisseur considérable. Il croît dans les rochers et les terrains arides.

Le manioc est ici, comme dans toute l'Amérique, la principale ressource pour la nourriture de l'homme. Les ignames, le riz, le maïs et le froment sont cultivés avec soin. La pistache de terre ou la *glycine souterraine* paraît indigène : on en tire surtout une huile excellente. Les melons, les citrouilles, les bananes, abondent dans toutes les parties basses. Les citronniers, les pamplemousses, les orangers, les goyaviers, sont communs sur la côte. Les figuiers de Surinam viennent surtout parmi les ronces dans les champs abandonnés. L'arbre mangaba, appelé aussi *mamai*, ne croît que dans les environs de Bahia : on tire de ses fruits une espèce de vin. Les pommes de pin abondent sur les côtes de la province de Saint-Vincent et dans l'intérieur, vers les frontières du Paraguay. L'ibipitanga donne un fruit qui ressemble aux cerises. La province de Rio-Grande produit tous les fruits européens d'une bonne qualité et en abondance.

La culture du sucre, du café, du coton et de l'indigo a pris des accroissements considérables. Le fameux tabac du Brésil est cultivé dans le vaste district de Cachoeira, à 60 kilomètres de Bahia. Le cacaoyer forme des forêts immenses dans la province de Para, le long de la Madeira, du Xingu et du Tocantin. Dans ces mêmes forêts, le vanillier, au moyen de ses vrilles, s'attache, comme le lierre, au tronc des arbres. Le Brésil nourrit plusieurs espèces de poivriers, le cannellier sauvage et la cassie brésilienne. Le *caopia* des Brésiliens est l'*hypericum guyanense*, qui donne par incision une

résine semblable à la gomme-gutte. Parmi les plantes médicinales, on distingue le *caacica* ou herbe à serpent, l'*arapabaca*, le salutaire *ipécacuanha*, le jalap, le gaiac et l'espèce d'*amyris*, qui produit la gomme élémi. On pourrait ajouter à cette longue et incomplète énumération mille autres produits utiles des forêts ou du sol brésilien, la salsepareille, le cactus cocheniller, l'écorce du quinquina, le caoutchouc, qui abonde sur les rives et dans les îles du bas Amazone, des baumes, des gommes, des résines, etc.

La plupart des animaux du Pérou et de la Guyane se retrouvent aussi au Brésil ; tels sont les jaguars, les cougars, les tapirs, les pecaris et les coatis. Il y a cinq espèces de cerfs. On trouve aussi des fourmiliers et des tatous, comme dans les autres parties de l'Amérique. Le *tatou peba* ou le *bâton noir* et le *tatouay* sont très-communs, ainsi que la marmose (*didelphis murina*), les *cavia paca* et *aperea*, appelés vulgairement cochons d'Inde, le *sciurus æstuans*, qui porte le nom d'écureuil du Brésil. Les animaux particuliers au pays appartiennent pour la plupart au genre des singes et à des genres qui en sont rapprochés. Tel est le *marikina* ou *sahui* rouge, qui est un *tamarin*, le *miriquina* ou *simia pithecia*, le *titi* ou *ouistiti* (*simia jacchus* de Linné), dont on a distingué huit espèces. Les autres singes sont le sajou (*cebus apella*), le *pinche* (*midas ædipus*), le *sagouin*, le *gigo*, le *monogris*, le *guariba* ou *barbado* (*simia belzebuth*), grand singe barbu ne marchant que par troupes, et qui est l'objet de plusieurs superstitions. Les bœufs et les chevaux ne prospèrent pas dans la plus grande partie du Brésil ; les provinces du sud sont seules favorisées sous ce rapport, et celle de Rio-Janeiro ne produit pas assez de bestiaux pour la consommation. Les moutons ont dégénéré. Dans les lacs ou fleuves des régions désertes de l'intérieur, on trouve un mammifère, le *manatus*, que les Portugais nomment *peixe-boi*, et qui atteint jusqu'à 5 mètres de longueur. Il est fort recherché pour sa graisse et sa chair, qui ressemble à celle du veau.

Les oiseaux du Brésil sont peut-être ceux qui se distinguent le plus par l'éclat des couleurs dont la nature a revêtu leur plumage. On remarque l'autruche, appelée ici *ema* ou *nandu* ; elle n'atteint au Brésil que la taille de 1^m,60. La famille des gallinacés est nombreuse ; outre nos variétés de basse-cour, on cite le *hocco* (*crax alector*), qui habite les grandes forêts avec le *macuca*, le *zabali*, le *jacu*, et quantité d'autres qui fournissent un excellent gibier. L'*urubu rey* ou roi des vautours est l'oiseau de proie le plus remarquable, mais il est difficile de se le procurer. Ici, comme dans une bonne partie de l'Amérique, des bandes interminables d'*urubus* noirs assurent la salubrité des villes en dévorant les immondices de toute espèce. Les aigles de petite taille, les éperviers, sont aussi très-communs. Parmi les oiseaux aquatiques, on indique le héron bœuf ou *soco boy*, dont le cri est extraordinaire, la *garça réal*, des *phénicoptères* à la parure éclatante, les *spatules* roses, le *guara* au plumage de feu, plusieurs espèces de canards, des martins-pêcheurs, et le solitaire *anheima* ou *kamichi* au cri plaintif. Le Brésil est célèbre par la variété de ses perroquets et la magnificence de leur plumage. L'*ara* rouge, l'*ara* aux ailes bleues et à la poitrine d'un jaune éclatant, et l'*ara* aux ailes entièrement bleues, sont les espèces les plus rares et les plus belles. Le toucan (*anscr americanus*) est poursuivi à cause de ses belles plumes, qui sont en partie couleur de citron, en partie rouge-incarnat, et en partie noires par bandes transversales d'une aile à l'autre. Sa viande forme un manger délicat. Un des plus

jolis oiseaux du Brésil est celui qu'on nomme dans le pays *guranthé engera*. C'est, comme le nom brésilien l'indique, une fleur ailée. Toutes les variétés de colibris fourmillent ici, ainsi que l'oiseau-mouche, qu'on trouve surtout aux environs de Bahia; les Indiens le nomment le rayon ou le cheveu du soleil, les Portugais le *beija flor* (baise-fleur).

Les reptiles sont nombreux : outre le caïman, qui infeste quelques lacs et quelques rivières, on trouve le *boa constrictor* dans les contrées désertes de l'intérieur, le *surucucu*, dont la morsure peut devenir mortelle, mais que la présence de l'homme met en fuite, de même que le serpent à sonnettes (*cobra de cascavel*) ; mais le plus curieux et le plus imposant est le *sucuriu*, serpent redoutable, qui atteint une longueur de 8, 10 et même 12 mètres. Un autre animal beaucoup plus hideux, mais tout à fait inoffensif, est un énorme crapaud qui dresse en forme de cornes, lorsqu'il est irrité, les appendices charnus placés au-dessus de ses paupières. La grenouille mugissante n'est pas moins remarquable, mais à un autre titre, par sa voix sonore et grave. Les chauves-souris sont très-grandes et très-nombreuses ; on distingue le vampire et la chauve-souris musaraigne (*vespertilio soricinus*). Les bois sont peuplés de plus de dix espèces d'abeilles, la plupart ennemies de la vie sociale, mais dont plusieurs composent du miel aromatique. Les papillons sont très-variés : on trouve la *phalène agrippine*, le plus grand que l'on connaisse (25 centimètres de longueur), le *nestor* aux ailes bleues, le *leilus* aux ailes noires sillonnées de franges vertes, les *coléoptères* lumineux, qui la nuit éclairent les bois et les savanes. Le Brésil est fécond en animaux nuisibles ou désagréables : les fourmis, qui y sont un fléau ; le *ravet* ou *hankerlat*, la puce pénétrante ou *chique*, les mosquitos, le *carapate*, le *scorpion*, l'araignée crabe, le mille-pieds, etc.

Les côtes et les rivières offrent des variétés de poissons aussi curieuses que nombreuses. Outre la baleine, dont l'espèce paraît particulière aux côtes méridionales de l'Amérique, on pêche sur le littoral la *garupa*, qui forme un objet de commerce considérable ; le *cavallo*, dont la chair ressemble à celle du thon ; l'*anchora*, sorte d'aloise ; le *rodobaldo*, espèce de bar fort recherché ; le *corvina*, l'*enchada*, qui a la forme d'un losange ; des *trichiures*, des *pimelodes*, des *murènes*, des *sérans*, etc. Les fleuves fournissent encore le *piranha* ou poisson diable, qui fréquente surtout le San-Francisco, et dont la morsure est redoutée des nageurs ; les *gymnotes* ou *anguilles électriques*, qui habitent les lacs de l'Amazone, etc. Les huîtres, les crevettes, les langoustes, et nombre d'autres coquillages et crustacés fourmillent dans les palétuviers du rivage, et forment souvent la seule nourriture des tribus indiennes.

§ IV. HISTOIRE, ADMINISTRATION, COMMERCE, ETC. — L'empire portugais en Amérique doit, en quelque sorte, son existence à une erreur de géographie. Lorsque les Portugais eurent fait leur première descente au Brésil, la cour d'Espagne, qui regardait avec raison Vincent Pinçon et Améric Vespuce comme les véritables auteurs de la découverte de ce pays, se plaignit vivement de cette invasion d'un continent sur lequel elle prétendait avoir le droit de première découverte. Le pape essaya d'abord de concilier les deux parties en traçant, d'autorité, la fameuse *ligne de démarcation* à cent *lieues* à l'ouest des îles du cap Vert, ligne qui ne peut atteindre la *vraie* position du Brésil, quelque échelle qu'on adopte pour l'évaluation des lieues. Mais le

cosmographe don Pedro Nuñez et l'hydrographe Texeira portèrent, dans leurs cartes, le Brésil trop à l'est, l'un de 22 degrés, l'autre de 12 à 13. Moyennant cette erreur énorme, et peut-être volontaire, les Portugais firent entrer dans leur hémisphère une partie quelconque du Brésil, puis ils obtinrent de l'Espagne le traité de Tordesillas, en 1594, qui traça la ligne de démarcation définitive à 370 lieues à l'ouest de l'île la plus occidentale du cap Vert, mais également sans fixer la valeur de la lieue. Si l'on entend des lieues castillanes, la ligne n'atteint pas le vrai méridien de Bahia; si l'on veut parler des lieues marines, elle arrive jusqu'à celui de Rio-Janeiro; si enfin, et c'est la supposition la plus favorable, on adopte les lieues portugaises, la ligne correspond à peu près au méridien de Saint-Paul, mais n'atteint pas seulement d'un degré près celui de Para ou l'embouchure de l'Amazone. Néanmoins ces acquisitions furent confirmées au Portugal par le traité de 1778.

Le Brésil fut dans l'origine divisé en capitaineries qu'on donna à titre de fiefs à quelques grands seigneurs; mais ici, comme dans les possessions espagnoles, le système colonial avec ses restrictions fut mis en vigueur; un monopole de plus en plus étendu ruina le commerce local au profit des négociants de Lisbonne, et des signes de désunion avec la mère patrie commençaient à se manifester lorsque les événements du Portugal, en 1807, jetèrent Jean VI et sa famille sur le sol brésilien. Le mouvement se trouva comprimé pendant quelques années; mais en 1820, lorsque le roi Jean prit le parti de retourner dans le Portugal, le Brésil manifesta la volonté de se séparer de la mère patrie. Dans ces circonstances don Pedro, successeur du roi Jean, prit résolument son parti: le 7 septembre, 1821, il proclama l'indépendance du Brésil, et donna au pays une sage constitution. Dix ans après s'étant engagé dans une guerre malheureuse au sujet de la possession de l'Uruguay, il fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils Pedro II, qui règne aujourd'hui, et sous lequel le pays, sa civilisation, son industrie, son commerce, ont pris un rapide et heureux développement. La population s'élevait en 1855 à 7,677,000 habitants, non compris 3 ou 400,000 Indiens indépendants. Sur ce chiffre on compte 2 millions de blancs, 2 millions et demi de métis, 3 millions de nègres. La traite des noirs est interdite, mais l'esclavage existe encore.

L'empire du Brésil est une monarchie constitutionnelle. L'empereur sanctionne ou rejette les lois, proroge ou dissout les chambres, nomme les sénateurs et les ministres, suspend les magistrats, a le droit de grâce et d'amnistie. Le pouvoir législatif appartient au sénat et à la chambre des députés. Les députés sont nommés par l'élection à deux degrés, les sénateurs par l'empereur sur la proposition des électeurs. Les députés sont nommés pour quatre ans, les sénateurs sont nommés à vie. Les premiers doivent avoir au moins vingt-cinq ans et 1,200 francs de revenu; les seconds, quarante ans et 2,400 francs de revenu. Tout citoyen, indigène ou naturalisé, est électeur primaire pourvu qu'il ait vingt-cinq ans; les serviteurs à gages, les religieux cloîtrés, les mendiants, sont exceptés. Ces électeurs primaires nomment les électeurs provinciaux parmi les citoyens ayant un revenu quelconque de 600 francs, lesquels nomment les députés et proposent les sénateurs. La constitution consacre la liberté individuelle et religieuse, le libre exercice de l'industrie, la liberté limitée de la presse, l'instruction primaire et gratuite, etc.

Les finances sont en bon état. Les recettes se sont élevées en 1854 à plus de 100 millions, dont 70 provenant des douanes. En outre chaque province pourvoit à ses propres dépenses, et l'ensemble des revenus provinciaux s'élève à 30 millions. La dette de l'État est de 463 millions. L'armée se compose d'environ 23,000 hommes bien disciplinés. On compte en outre près de 80,000 hommes de gardes nationales. La flotte se compose de 34 navires, dont 16 à vapeur et ayant une force de 2,000 chevaux. Les routes ne sont encore que peu nombreuses et difficiles; néanmoins trois lignes de chemin de fer sont en construction et doivent relier Rio-Janeiro, Bahia et Pernambouc. Des services de bateaux à vapeur sont en pleine activité sur l'Amazone et sur les principaux points du littoral.

Il y a un archevêque primat du Brésil à Bahia, et onze évêques, dont les résidences sont : Ceara, Cuyaba, Diamantina, Goyaz, Maranh, Minas, Para, Pernambouc, Saint-Paul, Rio-Grande do Sul, Rio-Janeiro. On compte plusieurs ordres religieux, dont le plus riche et le mieux administré est celui de Saint-Antoine. Pour ce qui regarde la justice, il y a une cour de cassation ou tribunal suprême, 4 cours d'appel, qui siègent à Rio-Janeiro, Bahia, Pernambouc et Maranh; un tribunal civil dans chaque district et des justices de paix dans les paroisses. L'administration de la justice compte en outre un juge conservateur des intérêts des aliénés, des absents, des esclaves et des orphelins. Il y a dans chaque paroisse une ou deux écoles primaires gratuites, dans chaque chef-lieu de province des écoles secondaires aussi gratuites, des collèges à Rio, à Bahia, à Pernambouc, à Maranh, des écoles de médecine à Rio et à Bahia, des écoles de droit à Saint-Paul et à Pernambouc. Rio possède en outre une école militaire, une école de marine, une école des ponts et chaussées, une académie des beaux-arts, etc. Dans ces diverses écoles, tous sont admis sans distinction de couleur, de nationalité et de religion; mais les esclaves doivent justifier d'une permission de leur maître pour fréquenter les écoles primaires. En 1850 42,215 élèves fréquentaient les diverses institutions. Les établissements de bienfaisance sont très-nombreux : il est peu de villes qui n'aient leur hôpital et leur maison de miséricorde.

L'industrie brésilienne n'est encore qu'à son début; néanmoins on cite à Rio une verrerie, une fabrique de galons, 20 fonderies, 40 forges, 7 fabriques d'asphalte, 5 scieries, 2 filatures de coton, une magnanerie, des tanneries, des fabriques de savons, de cigares, etc. A Ponte-de-Arca, aux environs de Rio, il y a des ateliers pour la fonte du fer et du bronze, pour la confection des chaudières des machines à vapeur, ainsi que des chantiers de construction, des raffineries de sucre et des distilleries. Mahury a une tannerie où l'on prépare annuellement 5,000 cuirs; la province de Bahia possède quelques fabriques de tissus de coton, des fonderies de fer, etc.; la province de Minas-Geraës a aussi des fonderies qui produisent annuellement 2,200,000 kilogrammes de fer.

Le principal article d'échange que produise aujourd'hui le Brésil est le café, qui entre pour plus de 80 pour 100 dans le chiffre des exportations du pays; les autres marchandises exportées sont le sucre, les cuirs, les bois, le cacao, le tabac, le caoutchouc, le coton, les diamants et autres pierres précieuses, etc. Les États-Unis prennent les trois huitièmes de cette exportation, l'Angleterre deux huitièmes, la France

un huitième. En échange de ses productions naturelles, le Brésil reçoit les produits manufacturés que lui fournissent pour trois huitièmes l'Angleterre, pour un huitième la France, pour un huitième les États-Unis, etc. Ces importations consistent principalement en tissus de coton, de lin, de laine et de soie, en orfèvrerie, quincaillerie, machines ou instruments en fer, vins, charbon de terre, articles de modes et autres. Nous n'avons pas le chiffre qui représente exactement la valeur totale des échanges du Brésil, mais on ne peut guère l'évaluer à moins de 550 millions, dont 405 pour Rio-Janeiro. On peut d'ailleurs se faire une idée de l'accroissement des transactions, par le fait que les revenus des douanes, qui étaient pour 1855 de 90 millions, ne s'élevaient qu'à 45 millions en 1846. Le mouvement général de la navigation à l'entrée des ports brésiliens était en 1855 de 4,849 navires jaugeant 718,700 tonneaux, savoir : 1,112 navires étrangers pour 441,000 tonneaux; 53 navires brésiliens pour 14,000 tonneaux, et 3,864 bâtiments de cabotage d'une capacité de 263,700 tonneaux.

En 1855 les exportations du Brésil pour la France se sont élevées à 40 millions, et les exportations de la France pour le Brésil à 56. Il est entré dans nos ports venant du Brésil 179 navires jaugeant 40,203 tonneaux; il en est sorti à destination du Brésil 111 navires jaugeant 28,287 tonneaux. La France a reçu du Brésil, en 1855, 5 millions de kilogrammes de café, valant 20,400,000 francs. Elle lui a expédié 21 millions de tissus de soie, de laine et de coton.

§ V. DESCRIPTION DES PROVINCES DU NORD. — L'empire du Brésil se partage en 20 provinces très-inégales en étendue, dont 16 avoisinent l'Océan. Ces provinces se subdivisent en *comarcas* ou départements, districts, paroisses, etc.

1. Le *Para*, dont on a détaché récemment la nouvelle province d'*Amazonas*, est un pays plusieurs fois grand comme la France, coupé en tous sens par d'innombrables rivières navigables et dont quelques-unes peuvent rivaliser avec nos plus grands fleuves de l'Europe. Des forêts impénétrables couvrent la majeure partie de cette vaste contrée, mais les qualités du sol, les conditions du climat sont favorables à toutes les cultures, et donnent avec abondance et pour ainsi dire sans travail des produits aussi précieux que variés. Le riz, le café, les drogues, les épices, les gommes, le tabac, le cacao, croissent naturellement; l'arbre à caoutchouc se trouve tout le long de l'Amazone et de plusieurs affluents de ce grand fleuve, ainsi que dans la plupart des îles. Cette contrée est encore peu connue, malgré les courageuses explorations de M. Tardy de Montravel et des frères Carrey. On n'y peut nommer que 5 ou 6 villes; le reste des localités indiquées sur les cartes se compose de postes militaires établis par les Brésiliens, de missions, d'*aldées* ou hameaux habités par des Indiens demi-civilisés. On ne connaît bien que la capitale, nommée *Gram-Para* ou *Belem*, située à 120 kilomètres de l'Océan, sur la rive droite et à l'embouchure du rio Guama, qui se jette dans la rivière de Para. Elle jouit d'un climat salubre, bien qu'elle soit bâtie dans une plaine basse et marécageuse. Ses rues sont régulières, et ses maisons bien bâties. On y remarque le palais du gouverneur, la bourse, la douane, le château, l'hôpital, la cathédrale et plusieurs autres églises. Elle possède en outre plusieurs établissements d'instruction et de bienfaisance. La population blanche se distingue par son activité, sa probité, son caractère sérieux et tranquille. Bien que le gouvernement ait établi à Para un arsenal et des chantiers de construction, la ville n'a pas de fortifica-

tions ; mais la difficulté des passes et la nature du pays coupé de marais et de fossés rendent la place presque inabordable. Elle a été cependant prise en 1835 par les Indiens Tapuyas, qui l'ont ravagée. L'embouchure du Para, qui en forme le port, est embarrassée d'écueils, de bas-fonds et de courants contraires ; la côte est dangereuse, et la mer continuellement agitée. La ville avait 30,000 habitants en 1840, et a dû s'augmenter par suite du développement que prend son commerce, qui s'élevait en 1854 à 21 millions avec une navigation de 200 navires étrangers. Les exportations consistent principalement en cacao, caoutchouc, bois, bétail, cuirs, riz.

En face de Para se trouve la grande île de *Marajo* ou *Juanès*, formée par les bouches de l'Amazone et du Para, et qui a 160 kilomètres de longueur sur 130 de large. Son sol, qui paraît être formé par des dépôts d'alluvions, est d'une fertilité prodigieuse. Elle fournit à Belem ses vivres et son bétail ; les bœufs, les chevaux s'y sont multipliés d'une façon prodigieuse, et forment une des principales richesses du pays. Au nord de l'île Marajo, sur la rive gauche de l'Amazone, est *Macapa*, ville de 3,000 habitants, qui doit devenir une place de commerce de premier ordre ; elle est fortifiée et commande la grande bouche de l'Amazone. Au nord-est de cette ville s'étend un territoire bas, marécageux, noyé, et que la France réclame comme dépendance de la Guyane. *Santarem*, dans une île à l'embouchure du Tapajos, est un poste douanier et militaire peuplé de 3,000 habitants, presque tous Indiens. Sur les bords du Tapajos, voie commerciale de la province de Matto-Grosso, sont plusieurs aldées d'Indiens demi-civilisés, et qu'on nomme *Villa-Franca*, *Altar do Chão*, *Buin*, *Purhel*, *Avairos*, *Ponte-Brasilia*, etc. *Obidos*, à l'embouchure du Trombetas, est un bourg où l'on récolte du cacao ; l'Amazone y est large de 1,500 mètres, profonde de 30 mètres, et la marée s'y fait sentir.

La partie occidentale du Para, appelée *Solimoës*, est encore moins connue ; elle est parcourue par des Indiens indépendants, et l'on ne peut y remarquer que la bourgade d'*Egas*, au confluent du Yupura, et qui est l'entrepôt du commerce de tout le pays. Le Solimoës a été réuni à une partie de la rive gauche de l'Amazone et forme la nouvelle province d'*Amazonas*. Le chef-lieu de cette province est *Barrà de Rio Negro*, au confluent de cette rivière, et qui a 2 ou 3,000 habitants. C'est une position commerciale où déjà les Péruviens apportent leurs marchandises et d'où partent des bateaux à vapeur pour Belem, dont elle est éloignée de 1,600 kilomètres.

La partie septentrionale du Para, que l'on peut regarder comme la solitude la plus sauvage de la province, est une plaine immense comprise entre l'Amazone et la chaîne de montagnes appelée *Tumacumaque* : on l'a nommée la *Guyane brésilienne* ou *Pays du rio Negro* ; elle est entrecoupée de marécages couverts d'épaisses forêts et fréquemment inondée par les nombreux affluents du fleuve. On n'y trouve que des *aldées* indiennes.

En remontant le Rupunuri entre les montagnes de Macarana, dans les environs du lac Amucu, le voyageur Hortsman signala, en 1749, des rochers couverts de figures ; M. de Humboldt a aussi remarqué près du rocher de Cassimacari, sur les bords du Cassiquiare, des figures informes représentant des corps célestes, des crocodiles, des serpents, etc. ; enfin, Schomburgk a signalé des sculptures analogues près de la cascade de Waraponta, sur les bords de l'Essequibo. Toute cette zone de rochers sculptés qui

traversent une vaste portion de l'Amérique méridionale appartient à une antique civilisation, remontant peut-être à une époque où les races que nous distinguons aujourd'hui étaient inconnues de nom et de filiation. Il y a plus encore : entre l'Eucaramada et Caycara, sur les rives de l'Orénoque, ces figures hiéroglyphiques sont souvent placées à de grandes hauteurs sur des murs de rochers qui ne seraient aujourd'hui accessibles qu'en construisant des échafaudages extrêmement élevés. Lorsqu'on demande aux indigènes comment ces figures ont pu être sculptées, ils répondent « que ce fut jadis, aux jours des grandes eaux, quand leurs pères naviguaient en canot à cette hauteur. »

2. La vaste province de *Maranhão* ou *Maranhão* s'étend sur la rive gauche du Paranahyba jusqu'au rio Turyvassu. « C'est (dit M. Ferdinand Denis) l'une des plus importantes provinces du Brésil; elle succède à cette zone tantôt aride, tantôt fertile, mais presque dépourvue de forêts et de grands fleuves, qui commence au San-Francisco et qui se termine à l'Itapicuru. Ici des rivières nombreuses sillonnent le pays, les forêts croissent avec vigueur, les hivernages sont réglés, et la végétation étale tous les prodiges que présente la côte orientale. » Les forêts fournissent les plus beaux bois d'ébénisterie et de teinture, ainsi que des gommés, des baumes, des résines, des plantes médicinales et tinctoriales; le capsicum, le piment, le gingembre et toutes sortes de fruits s'y trouvent en quantité. La grande île de *Maranhão*, qui a 160 kilomètres de circuit, forme à elle seule un district; elle est séparée du continent par un petit détroit nommé le *rio do Mosquito*, qui peut avoir 20 kilomètres de longueur, et elle est située à l'entrée d'un golfe profond dans lequel se jettent plusieurs rivières importantes. C'est sur la côte occidentale de cette île que les Français fondèrent, en 1612, la ville de *San-Luiz de Maranhão*, aujourd'hui capitale de la province. Elle occupe le côté septentrional d'une langue de terre qui forme une des extrémités de l'île. C'est une ville montueuse, mal bâtie, mal pavée, divisée en deux quartiers, et qui renferme de nombreuses églises, des hôpitaux, des établissements de bienfaisance, mais qui est privée d'édifices remarquables. Elle est défendue par les rochers qui l'avoisinent, le fort *San-Marcos* et plusieurs autres ouvrages. Sa population est évaluée à 30,000 âmes, et remarquable par sa politesse, ses bonnes manières et son hospitalité. La température moyenne, rafraîchie par les brises de mer, ne s'élève qu'à 28 degrés. Le port est formé par une anse et donne dans la baie de San-Marcos. Le commerce d'exportation consiste principalement en coton, cuirs, riz, tapioca, caoutchouc, cacao, sucre, café, copahu, manioc, salsepareille, etc., pour une valeur de 8 millions; les importations s'élèvent à 9 millions. Le mouvement de la navigation étrangère est de 200 navires.

Alcantara, sur le continent, au nord de Maranhão, est une ville importante entourée de prairies que dominent çà et là quelques bouquets d'arbres, et qui sont pour ainsi dire mouvantes; on les appelle dans le pays *tremetoës* ou *balsedos*.

Caxias est l'un des bourgs les plus florissants du Brésil. On compte dans son ressort plus de 30,000 habitants. Ce district doit sa prospérité à la culture du coton, qui a pris un développement immense et qui trouve un écoulement facile vers la capitale par l'Itapicuru.

3. La province de *Piauí*, aussi peu connue que les précédentes, se prolonge entre

le cours du Paranahyba et les sierras de Piahy et de Ibiapaba jusqu'aux sources du Paranahyba. « C'est un pays plat entrecoupé de collines; des plaines immenses, souvent privées d'arbres, s'y prolongent à perte de vue. Durant les pluies, ce sont d'admirables pâturages; la sécheresse se fait-elle sentir, elles n'offrent plus que l'image de l'aridité. » Les pâturages du Piahy sont excellents pour le bétail, qui y réussit parfaitement et s'y multiplie à tel point que l'agriculture a été abandonnée. Le sol, dans certaines parties, est mélangé de particules salines, et les habitants, en le lavant, en obtiennent une espèce de sel. La capitale est *San-Jao de Paranahyba*, peuplée de 4 à 5,000 âmes. Elle est située sur le Paranahyba, à 16 kilomètres de la mer, et a un port peu profond et peu fréquenté. On y fait commerce de cuirs, de viandes salées, de tabac et de coton. *Oeyras*, dont la population est inférieure à celle de Paranahyba, est située sur la rive droite d'une petite rivière au milieu d'un beau pays. Les habitants se distinguent par la simplicité de leurs mœurs et leur hospitalité.

4. La province de *Ceara*, bornée au nord par la mer, et à l'ouest par le Piahy, se compose de grandes plaines tantôt fertiles, tantôt desséchées, dont le manque de cours d'eau navigables contribue à empêcher le défrichement. Les parties montueuses renferment de magnifiques forêts inexplorées. Le Jaguaribe arrose de beaux pâturages. Le bétail est une des grandes richesses du pays; la sécheresse en est le fléau avec les grandes chauves-souris que nous avons désignées sous le nom de *vampires*, et qui causent des ravages dans les troupeaux; il paraît prouvé qu'elles s'attaquent à l'homme pendant son sommeil. On trouve dans le Ceara l'arbre nommé *carnahuba* (*cori-pha cerifera*), sorte de palmier qui fournit aux Indiens une fécule nourrissante et qui sert à mille autres usages. *Ceara*, nommée proprement *Cidade de Fortaleza*, est une ville peu importante. *Aracaty* est la ville la plus commerçante du pays : on lui accorde environ 9,000 habitants. Elle est située sur la rive droite du Jaguaribe, à environ 8 milles de son embouchure.

5. Le *Rio-Grande do Norte* est une petite province comprise entre le Ceara et le Parahyba, et qui occupe la partie la plus orientale de l'Amérique du Sud; on y trouve le cap San-Roque. Le climat est très-chaud et le territoire fertile; le coton, le maïs, le manioc et quelques denrées des tropiques forment ses cultures principales. Son chef-lieu est *Natal* ou *Cidade dos Reis*, petite ville assez bien bâtie, à 2 kilomètres au-dessus de l'embouchure du rio Grande; son port ne peut contenir que 6 à 7 navires. Elle renferme au plus 2,000 habitants. Elle est défendue par le fort des *Rois Mages*, qui joua un grand rôle dans les guerres avec la Hollande.

6. La province de *Parahyba* a beaucoup de ressemblance avec la précédente. Ses côtes sont fertiles en sucre et en coton, mais l'intérieur est occupé par des bois rabougris qui n'offrent aucune ressource à l'agriculture. Sa population est très-disséminée. La seule ville qu'on puisse citer est celle de *Parahyba*, chef-lieu de la province et située à l'embouchure de la rivière du même nom; sa population ne dépasse pas 3,000 habitants. L'entrée de la baie, qui lui sert de rade, est difficile; cependant elle fait un assez grand commerce de coton, sucre, bois de teinture, etc.

7. La province de *Pernambouc* n'a qu'une petite étendue de côtes, mais elle se prolonge entre le San-Francisco et les sierras de Piahy et de Tabatinga jusqu'à la frontière septentrionale de la province de Minas-Geraës. La fertilité de son territoire, sa

position centrale, l'activité de ses habitants, le grand fleuve qui la parcourt d'un bout à l'autre, lui donnent une importance de premier ordre. Elle produit les excellents bois de teinture auxquels elle donne son nom, de la vanille, du cacao, du riz et une quantité considérable de sucre; le coton forme également un article important de son commerce. En 1849, la province comptait 1,200 sucreries, 100 établissements agricoles pour la culture du coton, 2 fabriques de tabac, 4 savonneries, 5 fonderies, 20 forges. La ville de *Recife*, appelée communément *Pernambouc*, est la capitale de la province, le siège d'un évêché et d'une cour d'appel. Elle se compose de trois parties distinctes, *Recife*, *Santo-Antonio* et *Boa-Vista*. La première, située sur une péninsule, est la plus commerçante; on y trouve la douane, les chantiers, l'arsenal et l'intendance de la marine. La seconde est sur une île formée par les bras du *Capibaribe*; c'est la mieux bâtie; elle comprend le grand marché, le palais du gouverneur, le théâtre et l'hôtel de la trésorerie. La troisième est sur le continent. La triple ville est défendue du côté de la mer par d'assez bonnes fortifications. Sa population s'élève à 120,000 âmes. Pernambuco a aujourd'hui 3 théâtres, 2 hospices, un tribunal de commerce, une banque d'escompte; on y trouve plusieurs fonderies, des ateliers de machines, de carrosserie, des savonneries, etc. Le port est formé par l'embouchure du Capibaribe et par la ligne de récifs qui borde cette partie de la côte du Brésil et court en ligne droite, comme une digue naturelle, à 100 brasses de la plage pendant 4 kilomètres. L'entrée est défendue par le fort de Picao. Le commerce extérieur s'élève à une soixantaine de millions, dont moitié à l'exportation, qui consiste surtout en sucre, coton, cuirs, tafia, fruits confits, etc. Le mouvement d'entrée et de sortie est de plus de 1,000 navires, sans compter le cabotage. La part de la France est de 7 millions de francs.

Olinda, ancienne capitale de la province, située à 4 kilomètres au nord de Pernambuco, avec laquelle on la confond quelquefois, est assez mal bâtie, dans une jolie position; quelques édifices attestent encore son ancienne splendeur. Sa population est de 8,000 habitants.

8 et 9. Entre les grandes provinces de Pernambuco et de Bahia sont les petites provinces maritimes d'*Alagoas* et de *Sergipe*. La première a pour chef-lieu *Alagoas*, ville de 14,000 âmes avec un petit port : on y construit des bateaux et l'on y fabrique du tabac. Les environs produisent du coton et du sucre. La seconde est un pays bas et inégal, mais heureusement situé pour le commerce, et qui produit du coton, du sucre et de la vanille; la partie orientale est couverte de forêts. Son chef-lieu, *Sergipe*, peuplé de 9,000 habitants, a un port assez actif.

§ VI. PROVINCES DU MILIEU. — 10. La province de *Bahia* reçoit son nom de *Bahia de todos os Santos*, baie de tous les Saints, qui forme l'échancrure la plus remarquable de la côte. Elle s'étend le long de l'Océan depuis le rio Doce jusqu'au rio Itapicuru, étant bornée à l'ouest par le San-Francisco. La chaîne de hauteurs qui forme la ceinture orientale du San-Francisco la divise en deux parties, et de ces montagnes descendent vers l'Océan un grand nombre de cours d'eau que nous avons déjà nommés. Le sol, formé d'un terreau végétal, est singulièrement propre à la culture de la canne à sucre : aussi le port de Bahia seul exporte-t-il plus de sucre que tout le reste du Brésil. Une seconde production particulière à cette province est le tabac.

Ses autres productions sont : le coton, qui fait concurrence à celui de Pernambuco; le café, moins estimé que celui de Rio-Janeiro; le riz, qui est de qualité supérieure; l'indigo, qui est inférieur à celui de l'Inde, et le bois de teinture connu dans le commerce sous le nom de *Brésil*. L'endroit le plus fertile de la province est le *Reconcave*, qui forme la ceinture de la baie de tous les Saints sur une circonférence de plus de 120 kilomètres. Un sol noir, nommé *massapé*, y produit en abondance du sucre et du tabac renommés. De nombreux cours d'eau traversent ce petit territoire, propre également à toutes les cultures, et facilitent l'exportation de ses produits. On a découvert récemment dans cette province des mines de diamants sur le rio San-José, à *As-Binas* et à *Los Lineoës*; il y a aussi des lavages d'or dans la serra de *Surnáo*.

Bahia ou *San-Salvador*, fondée en 1549, est située sur la côte orientale et presque à l'entrée de la baie de tous les Saints. La ville haute, bâtie sur une éminence élevée de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, comprend les faubourgs de *Victoria* et de *Bom-Fim*, et renferme les bâtiments les plus remarquables et quelques belles rues. C'est la demeure des gens aisés. Les maisons sont belles, bâties en pierres et à plusieurs étages. La ville basse, située sur un terrain plat le long du rivage, renferme la douane et les magasins; c'est le centre du commerce. Les rues y sont étroites et tortueuses. Sous le rapport de la beauté des édifices publics, *Bahia* peut passer pour la principale ville du Brésil. Il faut placer au premier rang l'hôtel de ville, le palais du gouverneur, l'ancienne église des jésuites, qui sert de cathédrale, et l'école de chirurgie, ou l'ancien collège de ces pères. Dans la ville haute il y a un collège supérieur qui possède une bibliothèque de 8 à 10,000 volumes. Dans la ville basse, l'arsenal de la marine est regardé comme le plus considérable de tout le Brésil. La Bourse mérite d'être citée comme présentant dans sa construction et ses ornements les plus beaux échantillons des bois indigènes. Cette ville eut, jusqu'en 1763, le titre de capitale, qu'elle céda à Rio-Janeiro, en restant sa rivale par sa population, qui est de 160,000 âmes, par son commerce et par son archevêché. C'est la première place forte du Brésil, son principal port militaire, et elle est défendue par de nombreux ouvrages : le plus important est le fort de la Mer, situé sur un rocher isolé. Elle a de beaux chantiers de construction. Le climat, naturellement chaud, y est tempéré par des brises de mer régulières, et par la longueur presque toujours égale des nuits. La baie de tous les Saints, qui forme le port et la rade de *Bahia*, est un vaste enfoncement de 25 à 30 kilomètres de diamètre. La grande île d'*Itapicara* ferme en partie l'entrée de la baie, laissant entre elle et le continent deux grandes passes; la plus large se trouve à l'est et a cinq milles d'étendue. On conçoit qu'avec un port naturel aussi magnifique, baignant lui-même de riches pays, *Bahia* ait été de tout temps le centre d'un commerce actif. Aujourd'hui ses transactions s'élèvent à 70 ou 80 millions, et son port est visité par plus de 400 navires étrangers. Le sucre, le coton, le tabac, forment la base des exportations; le reste se compose de café, bois, cuirs, pierres précieuses, tafia, etc. L'île d'*Itapicara*, que nous avons citée, a 26 kilomètres de long sur 12 de large au plus. Son sol est très-fertile, surtout en arbres fruitiers. Les autres îles ou ilots de la baie, *los Frades*, *Bimbarra*, *Maré*, *Cajohiba*, etc., sont également peuplés et cultivés.

Cuxoeira ou *Cachoeira* (16,000 hab.), située dans le *Reconcave*, est riche et floris-

sante. Elle a une église dédiée à Notre-Dame du Rosaire, un couvent de carmélites, un hôpital, etc. *Tapagipe* est remarquable par ses chantiers d'où sortent les meilleurs navires du Brésil. *Pambu*, près des chutes de Paulo-Afonso, qui interrompent la navigation du San-Francisco, a de riches mines de cuivre dans ses environs. *Villa do Rio das Contas* est un joli bourg d'un millier d'âmes, situé sur un plateau qui jouit d'un climat tempéré. Ses habitants s'occupent de l'exploitation des mines d'or et d'un commerce d'échanges entre la côte et l'intérieur. On a trouvé dans les environs de remarquables débris fossiles de mastodonte.

La partie occidentale de la province de Bahia porte le nom de *Jacobina*. Ce district peu connu paraît aride, et les habitants ne s'occupent guère que de l'élevage du bétail. Le fléau du pays est la sécheresse, qui, dans certaines années, décime la population et les troupeaux. Le *Comarca de Porto-Seguro* est la partie la plus méridionale de la province; elle produit en quantité le célèbre bois d'Ibirapitanga ou bois du Brésil, et fut le siège des premiers établissements des Européens dans le pays. La crainte des tribus belliqueuses des Botocondos empêche les habitants de se livrer sérieusement à l'agriculture. Ils tirent leur richesse principale de la pêche du garupa, sorte de poisson réservé pour l'exportation, et que l'on trouve près des récifs nommés *Abrolhos* (*Ouvre les yeux*). *Porto-Seguro* est le seul point important de la Comarca. On lui donne 2,600 habitants.

11. Au sud de la province de Bahia s'étend, le long de l'Océan, et partagée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, la petite province d'*Espirito-Santo*. La population y est chétive et clair-semée, et la pêche forme sa ressource principale. Le chef-lieu, *Victoria*, est une petite ville bâtie sans régularité, mais dont les maisons sont propres et bien entretenues; elle a 5,000 habitants. La ville d'*Espirito-Santo*, laide et petite, est située au fond de la baie de ce nom, large et sûre, qui forme le port de Victoria, et où débouche le rio Santa-Maria. Ses pêcheries sont importantes. Elle n'est défendue que par un petit château en ruine. Le fameux couvent de Nossa-Senhora de Penha, l'un des plus riches du Brésil, est sur une haute montagne contiguë à la ville.

12. La province de *Rio-Janeiro* est divisée en deux parties par la Serra do Mar : la partie septentrionale est appelée *Serra-Accina* (au delà de la montagne), la partie méridionale *Beira-Mar* (côte de la mer). Cette province se trouve placée sur les limites des zones torride et tempérée, et peu de pays peuvent lui être comparés pour la fertilité du territoire. Des nombreux cours d'eau qui l'arrosent, le Parahyba do Sul est le seul considérable. Elle produit du sucre, des bois d'ébénisterie, du coton, mais surtout du café.

La baie de Janeiro, à l'entrée de laquelle est située la ville de *Rio-Janeiro*, capitale de l'empire, est une des plus belles et des plus vastes du monde. Son nom lui vient de l'époque de l'année à laquelle elle fut découverte (Rivière de Janvier); mais il consacre une erreur géographique, car la baie n'est pas formée par un fleuve. Elle est de forme circulaire, et paraît avoir un diamètre moyen de 12 à 15 kilomètres. Elle est parsemée d'une multitude d'îles et d'îlots granitiques, sillonnée par des milliers d'embarcations, circonscrite par des montagnes de toutes formes et de toutes couleurs : celle de *Cobras* défend l'entrée de la rade. « Ce qui frappe de suite le voyageur, dit



Top of the hill and the bay of Rio de Janeiro, Brazil.

RIO JANEIRO.

Ed. Wellmann. sc.



M. Ferdinand Denis ¹, ce sont les grandes lignes du paysage, la végétation abondante des collines, l'indicible sérénité de l'air, les milliers de maisons de campagne, de villages, de chapelles, de couvents, qui semblent enfouis dans les fleurs et dans le feuillage; enfin la pureté des vagues qui reflètent ce beau paysage. » La baie est défendue par les forts *Santa-Cruz*, *San-José*, l'île de *Cobras* et plusieurs autres ouvrages. La ville est située sur la langue de terre qui termine la ceinture occidentale de la baie. Elle est peuplée de 270,000 habitants, et se divise en deux parties que sépare le *Campo de Santa-Anna*. La vieille ville a des rues étroites, tortueuses, mal pavées, avec des maisons à un seul étage. C'est le quartier du commerce et le centre des affaires; le marteau des démolisseurs commence à y tracer de larges voies. Dans la nouvelle ville, les rues sont tirées au cordeau, pavées en granit, bordées de belles habitations de toutes formes et de toutes couleurs. Parmi les édifices, on cite le palais impérial, la douane, le palais épiscopal, les arsenaux, la forteresse de la *Conceicao*, où se trouve le musée d'armes, le magnifique aqueduc de Carioca, l'église métropolitaine ou église des Carmes, l'église Notre-Dame de Candelaria, qui passe pour la plus belle de la ville, plusieurs autres qui ne sont remarquables que par leurs richesses, le couvent de San-Benito, placé sur une colline qui domine l'île de Cobras; l'église de Boa-Viagem, lieu de pèlerinage pour les marins, etc. Il y a deux théâtres à Rio, l'un où l'on joue l'opéra italien, l'autre où l'on joue alternativement des pièces françaises et portugaises. La ville possède tous les établissements de bienfaisance et d'instruction que l'on voit dans les principales capitales de l'Europe. Sa bibliothèque, que le roi Jean VI apporta de Portugal, se compose de 70,000 volumes. Son jardin botanique, entretenu avec le plus grand soin, est un des plus importants que l'on puisse citer. Le muséum d'histoire naturelle possède la collection bien classée des richesses ornithologiques et minéralogiques du Brésil.

Nous avons déjà dit quelles étaient les principales industries de Rio, qui est surtout une ville de commerce et le principal marché de l'empire, l'une des cités les plus avantageusement placées pour unir l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. En 1855, le chiffre de ses transactions extérieures s'est élevé à 405 millions, dont 111 avec l'Angleterre, 106 avec les États-Unis, 52 avec la France. Sur ces 405 millions, le café entre pour plus de 150. La navigation de son port était représentée à la même époque par plus de 1,300 navires étrangers et 3,000 caboteurs.

Dans les environs de Rio-Janeiro se trouvent plusieurs lieux qui méritent d'être cités : tels sont *Boavista* et *Santa-Cruz*, maisons de plaisance de l'empereur; *Macom*, importante par ses plantations; *Cabo-Frio*, par ses pêcheries. *Pétropolis*, fondée en 1845, et qui compte déjà 6,000 habitants, est une charmante cité qu'un chemin de fer rapproche de la capitale, et qui est située sur le Corrego-Secco, montagne autrefois couverte de forêts impénétrables. Le palais impérial, résidence d'été de la cour, domine la ville, où les riches habitants de Rio ont leurs maisons de plaisance.

§ VII. PROVINCES DU MIDI. — 13. La province de *Saint-Paul* est très-vaste, et s'étend du Parana à la mer. La côte est très-montagneuse : on y trouve la serra *Guarrassoia*, l'*Araguara*, d'où s'échappent de fréquentes exhalaisons, la serra *Dourada*, le *Cardoso*, le *Jureca*, le *Jaguary*, etc. Un grand nombre de rivières navi-

¹ Description du Brésil dans l'*Univers pittoresque*.

gables sillonnent la province ; toutes se dirigent à l'ouest vers le Parana. Sa partie méridionale est essentiellement propre aux productions de l'Espagne et de l'Italie ; sa partie septentrionale fournit toutes les denrées agricoles des tropiques. Ses pâturages nourrissent d'immenses troupeaux de bœufs, de chevaux et de mules. Enfin ses mines de fer, qui ont remplacé les mines d'or épuisées, en feront plus tard un État industriel de premier ordre.

On y remarque *Santos*, port difficile, formé par l'île Saint-Vincent, et dont les environs sont malsains. La ville est ancienne, bien bâtie, et renferme plusieurs églises, deux hôpitaux, etc. Elle a une population de 8,000 âmes. On y fait un grand commerce de riz, réputé le meilleur du Brésil, de sucre, de café. Une belle route de 50 kilomètres, creusée dans les flancs de la Serra do Mar, et dont le point culminant est à 1,800 mètres, conduit de Santos à Saint-Paul. *Saint-Paul* est située sur une éminence agréable, environnée de trois côtés par des prairies basses, et baignée de petits ruisseaux qui vont se réunir au Tieté. Le climat est l'un des plus sains de toute l'Amérique méridionale. La ville a été fondée en 1552 par une colonie d'Indiens dirigés par les jésuites. Les maisons, bâties en pisé, sont hautes de deux étages et peintes à fresque ; les rues sont très-propres et bien pavées. La population s'élève à 30,000 âmes. La civilisation y est plus avancée que dans les autres villes du midi de l'empire : il y a une université, un séminaire, une bibliothèque publique et un petit théâtre. Les femmes sont renommées à cause de leur beauté, de leur amabilité et de la noblesse de leurs manières. Les Paulistes se sont signalés autrefois par leur esprit entreprenant, audacieux, infatigable, et par cette ardeur pour les découvertes qui distingua jadis les Portugais. Au lieu de cultiver paisiblement leur beau territoire, ils parcoururent le Brésil dans toutes les directions ; ils se frayèrent de nouvelles routes à travers des forêts impénétrables, et ne se laissèrent rebuter par aucun obstacle. C'est à eux qu'est due la découverte de toutes les mines les plus riches, qu'ils ne se laissèrent enlever qu'à regret par le gouvernement. Aujourd'hui encore c'est sur leur énergie que repose la sûreté du Brésil occidental, et dans plusieurs occasions les cavaliers paulistes ont répandu la terreur de leur nom depuis le Paraguay jusqu'au Pérou. Les voyageurs modernes nous les représentent d'ailleurs comme se livrant avec ardeur à l'agriculture et à l'exploitation des riches mines de fer de Guarras-soiava, où l'on trouve le métal en blocs gigantesques de 15 mètres de hauteur. Les Paulistes sont les seuls, avec les habitants de Minas-Geraës, qui aient conservé un costume caractéristique : un vaste poncho ordinairement bleu qu'ils savent draper avec élégance par-dessus leur vêtement ordinaire, un chapeau à larges bords, des bottes molles en cuir non noirci et un couteau de chasse à poignée d'argent, forment le costume d'un Pauliste.

Dans la province de Saint-Paul, nous avons encore à citer *Sorocaba*, qu'enrichissent ses mines de fer, qui ont fait fonder les belles forges impériales d'Ypanema ; *Taubaté*, importante par son commerce et sa population ; *Iguapé*, lieu de pèlerinage, qui avait jadis des fonderies d'or.

14. Au sud de la province de Saint-Paul, on a formé récemment avec les Comarcas de Corritiva et de Paranagua une province nouvelle dite de *Parana*, qui s'étend du Parana à la mer. On y trouve les *Campos de Corritiva*, où paissent d'immenses trou-

peaux de bétail destinés à l'approvisionnement de Rio, de Saint-Paul, etc.; on y élève aussi des mulets et des chevaux qui passent pour les plus beaux de l'Amérique espagnole. On y arrive par une montée régulière de 80 kilomètres, frayée à travers les montagnes de la côte par un travail prodigieux. La capitale de cette province est *Paranagua*, petit port peuplé de 7,000 habitants, et qui fait un commerce actif de bois, riz et café.

15. La province de *Sainte-Catherine* est couverte de petits lacs, et ses côtes, généralement basses, sont dominées par le mont Bahul, qui sert de signal aux navigateurs. Elle doit son nom à une île dont les rochers coniques, s'élevant rapidement du fond de la mer, forment un ensemble pittoresque avec les hautes montagnes du continent voisin, dont les cimes sont couronnées de bois. L'île, séparée du continent par un canal étroit, offre une variété de montagnes et de plaines; quelques endroits sont marécageux. Les chaleurs du solstice y sont constamment tempérées par d'agréables brises du sud-ouest et du nord-est. Les forêts, qui autrefois occupaient une grande partie de sa surface, ont été considérablement éclaircies. Toutes les roches de la côte et de l'intérieur sont granitiques. L'humidité naturelle du sol y entretient une brillante végétation de palmiers, d'orangers, de myrtes, de rosiers, et une grande quantité de plantes aromatiques. C'est la patrie des riches lépidoptères, des colibris, des oiseaux-mouches.

Le canal qui sépare Sainte-Catherine du continent est, suivant l'amiral Duperrey, la baie la plus vaste et la plus sûre de l'Amérique méridionale après celle de Janeiro. Les plus grands navires peuvent mouiller au pied de la ville. L'entrée du port est commandée par deux forts, et deux autres défendent le reste de l'île. La ville, peuplée de 6,000 âmes et située dans une position charmante, est, à cause de l'extrême salubrité du climat, un séjour affectionné par les négociants et les rentiers. Vis-à-vis d'elle, sur le continent, on distingue le petit port de *Peripi*, avec d'abondantes pêcheries, et la charmante vallée de *Picada*, toute remplie de maisonnettes à moitié cachées dans des bosquets d'orangers et de plantations de café.

En continuant de longer la côte vers le nord-est, on arrive à l'île *San-Francisco*, située dans une baie que défendent plusieurs forts. Cette île a environ 25 kilomètres de long du nord au sud et 8 dans sa plus grande largeur; elle est boisée et montueuse. Le *Pao d'Assucar* et le *Morro da Larangeira* (morne de l'oranger) sont ses hauteurs les plus remarquables. La ville est bien bâtie, et a pour principale industrie la construction des navires. La baie de San-Francisco a des rives bien peuplées; mais à quelques kilomètres on rencontre des tribus indiennes qui font des incursions sur les propriétés européennes.

Un pays à peu près plat s'étend autour de San-Francisco, à quelque distance de la côte, et les rivières qui l'entrecoupent sont navigables pour des canots jusqu'au pied de la grande chaîne de montagnes. On y trouve *Santa-Catarina* sur la rive droite du rio San-Francisco: c'est une petite colonie fondée dans ces derniers temps, et dont le port peut recevoir de gros navires.

16. La province de *Rio-Grande do Sul* ou de *San-Pedro*, la plus méridionale de toutes, est arrosée par plusieurs rivières, dont les bords se trouvent bien garnis de bois, et sur lesquelles on a établi des lavages d'or. Près du chef-lieu, on exploite du charbon

de terre ; on y a trouvé aussi du manganèse. De nombreux troupeaux d'autruches errent dans les plaines. Les oiseaux et les quadrupèdes abondent dans les épaisses forêts. Le sol est si productif qu'on pourrait appeler cette province le grenier du Brésil. On y cultive le froment, le maïs, l'orge, le seigle et le riz ; on y cultive aussi le coton, le manioc, la canne à sucre, le chanvre et le lin ; les fruits de l'Europe méridionale y prospèrent mieux que ceux des tropiques. Le raisin y vient en abondance, et on commence à en fabriquer des vins et des eaux-de-vie qui ne sont pas sans mérite. Mais le pays est surtout remarquable par l'abondance et la beauté de ses pâturages, qui nourrissent du gros bétail et d'excellents chevaux. L'habitant des campagnes de Rio-Grande se rapproche du Bédouin et du Tatar. Bien fait et robuste, il n'est heureux qu'à cheval, lorsqu'il lance les boules ou le lacet contre une génisse sauvage. Sur son cheval, il n'a plus besoin de rien ; s'il veut dormir, il se couche sur le cuir écru qui, étant plié, formait la couverture de son cheval, et il appuie sa tête sur la selle étroite et légère ; ce même cuir, attaché aux quatre coins, devient une pirogue ; son lacet et ses boules suspendus à sa selle lui servent à réduire les bestiaux dont il fait sa nourriture, et un bâton pointu lui tient lieu de broche.

Portalegre est une grande et belle ville, bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du lac Viamao, par lequel s'écoule le Jacuhy, au-dessus de l'embouchure de cette rivière, dans le grand lac dos Patos ; elle est peuplée de 15,000 âmes, et renferme 5 églises, un théâtre, un hôpital, une maison de bienfaisance, un arsenal, 2 casernes et une prison. Son climat est un des plus sains de l'Amérique. A 30 kilomètres environ de Portalegre se trouve la ville de *San-Leopoldo*, située sur le rio dos Sinos, dans une plaine basse environnée de montagnes et de vastes forêts : c'est le centre d'une colonie allemande, fondée en 1825 aux frais du gouvernement, et aujourd'hui en pleine voie de prospérité. Son territoire a une superficie d'environ 250 kilomètres carrés, et renfermait en 1854 une population de 11,000 habitants. On y comptait à la même époque 21 édifices religieux, et les transactions dépassaient 1 million de francs. *Rio-Grande* ou *San-Pedro*, à l'entrée du lac dos Patos, est défendue par plusieurs forts en partie contruits sur des îlots. Des écueils et des bancs de sable rendent l'entrée du port dangereuse pour des navires qui tirent plus de 10 pieds. Cette ville, capitale de la province, est importante par sa population, qui s'élève à 12,000 âmes, et par son commerce de cuirs et de viandes sèches. La *Cacheira* est une autre petite ville située sur une colline de la rive gauche du Jacuhy. Elle est bien bâtie, dans une position riante et favorable au commerce. *Rio-Pardo* se trouve plus bas sur la même rive, au confluent de la rivière dont cette ville porte le nom. Des maisons d'une architecture gracieuse, des églises sur les points les plus élevés, des jardins plantés d'orangers, de bananiers et de cocotiers, tel est le coup d'œil que présente cette petite cité vue des hauteurs voisines. Elle renferme 6,000 habitants. *San-Francisco de Paula* est une jolie petite ville, fondée vers 1825 sur la rive occidentale du rio de Merim, et qui rivalise avec Portalegre par l'activité de ses habitants, l'importance de ses transactions commerciales et le nombre de ses édifices. A l'est de la province se trouvent encore sur la rive gauche de l'Uruguay sept missions des Indiens Guaranis, qui font partie du Brésil depuis 1801, et qui sont en complète décadence.

§ VII. PROVINCES DE L'INTÉRIEUR. — A l'ouest des provinces de Rio-Janeiro, de

Bahia et d'Espirito-Santo s'étend celle de *Minas-Geraës*, la plus importante par ses mines et la plus peuplée ; elle renferme 900,000 habitants, dont 200,000 de couleur. Plusieurs chaînes importantes de montagnes la parcourent du sud-ouest au nord-est et de l'ouest à l'est. Le San-Francisco lui ouvre la route du nord vers la province de Bahia ; le Parana est sa route vers le sud, tandis que le rio Doce, le rio Grande de Belmonte facilitent ses communications avec l'océan Atlantique. Cette province renferme de belles forêts, de gras pâturages, un territoire fertile, qui produit sans peine la vigne, le sucre, le café, le coton, le chanvre, le manioc, le froment, le seigle, les fruits des tropiques et la plupart de ceux de l'Europe. Malheureusement une grande partie du sol est envahie par le *capim gordura* (*tristigis glutinosa*), sorte de graminée dont la multiplication est devenue un véritable fléau ; de plus, l'agriculture est fort arriérée dans ce pays, et les habitants se consacrent presque entièrement à la recherche des métaux précieux.

Suivant un voyageur, l'or se rencontre soit à la surface, soit à l'intérieur des morènes, tantôt en grains, en poudre ou en paillettes, tantôt en lames peu épaisses et plus ou moins grandes, très-rarement en monceaux d'un volume considérable. Les plus riches mines d'or sont celles de *Congo-Soco*. Les plus beaux diamants se trouvent presque exclusivement dans la partie du pays nommée *district diamantin*, qui peut avoir 50 kilomètres de circonférence, et est un enclave du Cerro de Frio. Le gouvernement fait exploiter à ses frais et pour son propre compte ce district ; mais il est loin d'en retirer aujourd'hui les mêmes profits qu'autrefois : les pierres deviennent plus rares, le travail de recherche plus difficile et la contrebande plus active. La topaze jaune se rencontre fréquemment, ainsi que la topaze blanche, l'améthyste, l'aigue-marine, l'émeraude et quantité d'autres. Mais la véritable richesse de la province consiste dans ses inépuisables mines de fer. Des chaînes de montagnes sont presque entièrement couvertes de fer micacé magnétique ; et les forges et fonderies, dirigées par des Suédois et des Allemands, donnent déjà les plus beaux résultats. On trouve aussi le cuivre près de Fanado, le chrome, le manganèse, le platine près de Gaspar-Soraez, l'arsenic, le bismuth, le vif-argent et l'antimoine aux environs de Villa-Rica.

Cette dernière ville, appelée aussi *Ouro-Preto*, capitale de la province, est bâtie sur le flanc de l'Ytacolumi. Elle a des rues irrégulières, escarpées et mal pavées, mais variées par des jardins en terrasses. Elle renferme 10,000 habitants, et l'on y remarque ses nombreuses églises, l'hôpital militaire, l'hôtel du trésor, un théâtre, etc. Le climat y est fort doux. A 12 kilomètres de Villa-Rica, sur les bords du rio del Carmen, est *Marianna*, jolie petite ville de 6 à 7,000 habitants, en grande partie mineurs. La *Villa do Principe*, sur les confins du district des diamants, possède aussi une monnaie ou fonderie royale d'or, et une population de 5,000 âmes. Tout ce district est un pays délicieux, coupé de vallées pittoresques tapissées de magnifiques prairies, et bordé de forêts vierges ; mais on n'a sur lui que de faibles renseignements. *Tejuco*, située dans un pays aride, sur le penchant d'un morne, au pied duquel coule le rio San-Francisco, est la résidence de l'intendant général des mines de diamants. Les habitants sont obligés de tirer de loin les vivres nécessaires, et ils croupissent en grande partie dans une honteuse misère. Le district de *San-Joao-del-Rey* est le mieux cultivé. Le chef-lieu compte 6,000 habitants. Il est situé sur la rive gauche du rio das

Mortes, et c'est une des plus agréables villes de la province. Il y a de riches lavages d'or dans ses environs, et elle fait avec Rio-Janeiro un commerce considérable en fromages, en chair de porc, en volailles et en fruits. *Sabara*, au nord de Villa-Rica, sur la rive droite du rio das Velhas, est une ville assez grande, opulente et peuplée de 9,000 habitants. *Villanova-da-Rainha* ou *Caeté*, autrefois populeuse, n'a plus que 3 à 4,000 habitants; son église principale est regardée comme la plus belle et la plus grande du Brésil.

Une partie de la province que nous décrivons porte le nom de *Minas-Novas*, et comprend le pays qui s'étend au nord du district diamantin, entre le San-Francisco et la Comarca de Porto-Seguro. On le dit peuplé de 50 à 60,000 habitants, la plupart mineurs, et qui ont fondé les principales villes. L'air y est pur, les eaux excellentes, le sol propre à la culture du cotonnier et à l'élevage des bestiaux. On y trouve de l'or très-pur, des diamants, des aigues-marines, des topazes, des grenats, des tourmalines, etc. Mais la recherche des pierres précieuses est en partie abandonnée par les habitants, qui se livrent avec succès à la culture du coton. Le chef-lieu de ce pays est *Fanado*, située sur un plateau, peuplée de 3,000 habitants, et importante par ses cultures de coton. Les autres localités sont : *Salgado*, *San-Romão*, *Formigas*, etc.

On comprend sous le nom de *Sertao-de-Minas* ou *Campos-Geraës* le vaste territoire qui s'étend à l'ouest du rio San-Francisco : l'agriculture et l'éducation des bestiaux occupent seuls les habitants de ces plaines, que l'on appelle le *jardin du Brésil*. *Paracatu* en est le chef-lieu.

A l'ouest de Minas-Geraës s'étend la province de *Goyaz*, la plus centrale de tout le Brésil; elle touche au nord à celle de Para, et à l'ouest à celle de Mato-Grosso. On peut la considérer comme comprenant tout le bassin du Tocantin depuis les sources de l'Araguay jusqu'au confluent de ces deux fleuves, vers 5 degrés de latitude australe. Une longue chaîne de hauteurs sépare l'Araguay et le Tocantin, et vers le sud se réunit au grand massif brésilien qui court de l'est à l'ouest. Quelques grandes forêts vierges couvrent les rives des fleuves, mais en général la plus grande partie de la province est couverte de cette végétation peu élevée que l'on désigne sous les noms de *carasquenos* (bois assez vigoureux) et *catingas* (bois rabougris). La province possède de nombreuses richesses minérales; l'or abonde sur un grand nombre de points; le rio Cayapos et le rio Claro roulent des diamants; les pierres fines ne sont pas rares, et le fer se trouve en abondance; mais tous ces trésors naturels sont peu exploités. Les habitants cultivent la canne à sucre, le tabac et le coton. L'éducation des bestiaux a pris beaucoup d'extension. Le climat de la province est très-sain, l'atmosphère y est presque toujours pure, la température égale et constante; les pluies commencent en novembre pour finir en avril, et tombent plus abondamment dans les montagnes que dans les plaines. Une grande partie de cette province est encore inconnue, déserte ou parcourue par des peuplades indépendantes. Le chef-lieu est *Goyaz*, appelée autrefois *Villa-Boa*, ville de 8,000 âmes, située dans un lieu bas sur les bords du rio Vermelho. On y remarque cinq églises, la cathédrale, une fonderie pour l'or, etc. *Natividade* est au milieu d'un territoire dont les citrons et les oranges sont fort estimés, et qui possède des lavages d'or. *Meia-Ponte*, peuplée de 5 à 6,000 âmes, est la plus commer-

çante ville de la province. *Pilar*, *Ouro-Fino*, *Santa-Cruz*, *Cavalcante*, *Conceição*, sont des localités importantes par leurs mines d'or ou leurs sables aurifères.

La province de *Mato-Grosso* s'étend depuis le 7^e degré de latitude australe jusqu'à la république du Paraguay; à l'est, elle est bornée par le cours de l'Araguay, qui la sépare de la province de Goyaz, et par le Parana, qui la sépare de la province de Minas-Geraës; à l'ouest, elle avoisine le Pérou et la Bolivie par le Madeira, le Guaporé et le Paraguay. Cette province, en grande partie inconnue ou déserte, tire son nom des vastes forêts qui l'occupent; les hauteurs, composées de sable, n'offrent qu'une herbe dure et grossière. Les rivières roulent des paillettes d'or; le même métal abonde dans plusieurs vallées, redoutées à cause de leur insalubrité extrême. Il y a aussi des terrains d'alluvion renfermant des diamants. Le sol est propre à toutes les productions des zones torride et tempérée; à l'époque des crues, une grande partie du pays est inondée, devient d'immenses champs de riz sauvage qui se reproduit naturellement, et dont la récolte se fait au moyen de légers canots.

La partie du Mato-Grosso qui avoisine la frontière de la Bolivie est la plus connue et la plus peuplée. On y trouve la ville de *Cuyaba*, située près de la rivière du même nom, à 400 kilomètres de son confluent avec le Paraguay, et qui contient environ 18,000 âmes. Elle a été fondée par les Paulistes, et l'on y compte plusieurs édifices religieux. C'est la résidence d'un évêque. Le territoire adjacent est très-propre à la culture, et renferme de riches mines d'or. L'établissement de *San-Pedro-del-Rey*, à 80 kilomètres au sud-ouest de Cuyaba, se compose de 2,000 habitants, dont une partie s'occupent de l'exploitation du sel et de l'or. *Mato-Grosso*, chef-lieu de la province, n'a que 5 à 6,000 âmes; jadis elle portait le nom de *Villa-Bella*. C'est une jolie ville, bâtie dans un terrain plat, sur la rive droite du Guaporé; elle a plusieurs églises, une fonderie pour l'or et divers édifices civils. Du territoire de Villa-Bella dépend l'*Arayal-Diamantin*, situé au confluent du rio Diamantino et du rio do Oiro, tributaires supérieurs du haut Paraguay. La recherche de l'or et des diamants y a une grande activité. *Nova-Coïmbra* et le fort *do Principe de Beira* sont des postes militaires importants.

§ IX. NATIONS INDIGÈNES. — Dans toutes ces esquisses topographiques, nous n'avons fait attention qu'aux établissements portugais; mais il reste encore de nombreuses tribus indigènes sur lesquelles il faut jeter un coup d'œil.

Deux nations paraissent avoir dominé successivement la plus grande partie du Brésil avant l'arrivée des Européens, les *Tapuyas* et les *Tupis*, dont les débris sont disséminés dans tout le pays. Les principales peuplades issues de ces nations mères paraissent être les *Guaranis*, qui habitent les bords de l'Uruguay et ont été civilisés par les jésuites; les *Bogres*, répandus dans les provinces de Sainte-Catherine et de Saint-Paul, agiles, intelligents, belliqueux, mais persistant dans la vie sauvage; les *Botocoudos*, qui vivent indépendants entre le rio Doce et le rio Pardo: ceux-ci sont nomades, paraissent mener une vie fort misérable dans les forêts, et sont continuellement en guerre soit avec les tribus voisines, soit avec les Brésiliens. On les croit encore anthropophages. Dans le même pays vivent des hordes autrefois nombreuses, et qui vont continuellement en s'affaiblissant, les *Machakalis*, les *Patachos*, etc. On y distingue encore les *Makunis*, qu'on dit chrétiens, mais mobiles, paresseux, voleurs.

Les Indiens des bords de l'Amazone, réunis en aldées, présentent un commen-

cement de civilisation qui a fait disparaître en grande partie leur caractère primitif. Il en est ainsi des *Jacypuyas*, des *Cariberis*, des *Curiarés*, des *Cuzaris*, des *Guaruaras*, qui habitent entre le Tapajos et le Xingu, des *Juris*, des *Vainumas*, des *Maranhas* et des *Miranhas*, qui habitent le bassin de l'Yapura. Les mœurs et le langage de ces diverses peuplades sont à peu près semblables; la plupart comprennent le portugais et se désignent sous le nom de *Canicaruz* (civilisés), tandis qu'ils nomment *Yapiruara* les Indiens du désert. On suppose qu'ils ont cessé d'être cannibales. Ils réduisent leurs prisonniers en esclavage, vivent du produit de leur chasse et de leur pêche; mais ils ont repoussé le christianisme, conservé leur humeur belliqueuse, leurs superstitions grossières et des habitudes de férocité.

Outre ces Indiens demi-civilisés, le bassin de l'Amazone est parcouru par de nombreuses tribus complètement sauvages : ainsi en est-il des *Muras*, peuple essentiellement nomade, ne vivant que de vols et de rapines, et se peignant le corps de figures hideuses. Ils parcourent le bassin du Teffe, les environs de la ville de Borba, la rive droite de la Madeira. Ils ont pour ennemis les *Mundurucus*, peuple loyal et belliqueux, dont on fait monter le nombre à 16 ou 18,000, et qui est en grande partie converti au christianisme. Ils ont conservé d'ailleurs toutes les coutumes primitives des nations indiennes, leur industrie sauvage, leur luxe d'ornements en plumes, leurs fêtes symboliques, leurs grands conseils des plus anciens de la tribu, les danses religieuses, etc. Il paraîtrait que les *Mundurucus* sauvages tuent leurs vieillards et leurs parents infirmes.

On peut citer encore sur les bords de l'Amazone les *Jummas*, habiles à se servir de la massue; les *Araras*, qui ornent leur lèvre inférieure d'une plume d'ara; quelques débris de la puissante nation des *Omaquas*, qui avait été civilisée par les jésuites, etc. Disons enfin que cette fameuse tribu d'Amazones qu'aperçut Orellana a bien pu réellement exister, et, suivant le P. Yves d'Évreux, il faudrait la rattacher à la nation des *Tupinambas*, branche puissante des Tupis, au joug desquels elle se serait soustraite.

La rive gauche de l'Amazone, autrement dit la Guyane portugaise, paraît peu peuplée : on n'y compte plus que les tribus errantes des *Bambas*, des *Barès*, des *Tarumas*, et les *Aroaquis*. Quant aux *Guyanas*, qui ont donné leur nom à cette contrée, ils paraissent avoir disparu. C'est parmi ces tribus que l'on prépare le célèbre poison *curare* ou *wourali*, qui sert à empoisonner la pointe de petites flèches de 9 à 10 pouces de long, qu'on lance au moyen d'une sarbacane. Les sauvages eux-mêmes ne connaissent pas d'antidote contre une blessure faite avec une de ces flèches.

Quelques-unes des nombreuses tribus concentrées jadis sur les bords du Paraguay ont été dispersées ou anéanties par les Espagnols et les Paulistes portugais; d'autres, à l'approche des usurpateurs étrangers, se sont retirées dans des contrées moins favorisées par la nature. Plusieurs milliers de naturels ont été rassemblés ou transférés par les jésuites dans leurs établissements sur l'Uruguay et le Parana; d'autres enfin se sont alliés aux Portugais et aux Espagnols, en sorte qu'on ne trouve guère de ceux-ci sur les frontières dont la figure ne présente des indices d'un mélange de sang indien. Parmi les indigènes primitifs qui se sont maintenus sur le Paraguay, les vaillants *Guaycoursos*, ou Indiens-cavaliers, tiennent le premier rang. Ils occupent les deux rives du fleuve depuis le Taquari et les montagnes d'Albuquerque pendant l'espace de

400 kilomètres, et forment trois corps de nations entièrement distinctes et toujours en guerre. Les Guaycouros du Brésil sont divisés en sept hordes, dans chacune desquelles existe une hiérarchie bien marquée, les chefs, les guerriers, les esclaves; la plupart des tribus du sud du Brésil ont accepté la protection de ces hordes, dont elles reconnaissent la supériorité et qui sont très-belliqueuses. Armés de lances extrêmement longues, d'arcs et de flèches, les Guaycouros ont souvent fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais, sans avoir jamais été vaincus. Ils font de longues excursions dans les pays limitrophes, et s'y procurent des chevaux en échange de fortes toiles de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Ils se peignent et se tatouent par incision, portent le poncho, se fabriquent des bottes, et passent pour excellents cavaliers dans un pays où tout le monde manie parfaitement un cheval. Leurs femmes ont une position plus élevée que celles des autres tribus; elles s'occupent des travaux du ménage, du tissage des étoffes et de la fabrication de poteries, de corbeilles et d'une foule d'ustensiles. Les Guaycouros habitent des villages qui ne manquent pas de régularité, mais qui sont temporaires. Ils croient à un Être supérieur créateur de toutes choses, et à un génie du mal, dont les devins ont pour mission de combattre l'influence funeste; ils croient aussi à l'immortalité de l'âme; mais, suivant eux, les chefs seuls sont appelés à jouir de toutes les félicités d'une vie future. En 1791, ils ont conclu avec le Brésil un traité de paix sérieux que rien ne paraît avoir rompu.

Les *Camacans Mongoyos* habitent les Campos-Geraës : c'est le reste d'une nation puissante, qui s'occupe aujourd'hui d'agriculture et qui est à demi civilisée. Les femmes sont fort habiles à filer le coton et à fabriquer des espèces de sacs ou filets. Les armes des Camacans sont faites avec art et leurs ouvrages en plumes remarquables. C'est un peuple brave, que l'on emploie avec succès pour combattre les indomptables Botocoudos et les Patachos, leurs voisins. Les *Coroados*, débris d'une nation également puissante, errent dans toute la province de Minas et même plus au sud. Ils descendent des anciens *Goaytakazes*, qui ont joué un rôle important sur la côte orientale pendant le dix-septième siècle. Ces Indiens, remarquables par leur haute stature, par leur force prodigieuse, comme aussi par leurs habitudes d'anthropophagie, étaient redoutés de toutes les tribus environnantes. Aujourd'hui leur férocité est éteinte, mais ils ont perdu en grande partie leur valeur et leur intelligence; ils sont même devenus un objet de pitié par leur hébétément farouche et leur sombre indifférence. Les *Puris*, qui habitent aussi les forêts de Minas, sont environ 4,000, la plupart réunis en aldées, c'est-à-dire ayant en partie renoncé à leurs habitudes de férocité.

Il faudrait encore citer les noms d'une centaine de tribus fort mal connues, mais rien ne les distingue de celles que nous venons d'indiquer. Chaque voyageur leur donne des noms et des emplacements différents, et les Brésiliens n'ont encore fait que de minimes efforts, non pas pour s'attacher, mais seulement pour découvrir les peuplades infinies qui sont perdues dans leur empire.

§ X. *Tableau statistique.*

PROVINCES.	SUPERFICIE en milles carrés géographiques.	POPULATION en 1851.	CAPITALES.
Maritimes (du N. au S.).			
PARA et AMAZONAS.	54,508	205,000	Para et Barra.
MARANHAO.	6,759	390,000	Maranhão.
PIAUHY.	4,597	80,000	Oeiras.
CEARA.	1,735	190,000	Aracate.
RIO GRANDE DO NORTE.	802	110,000	Natal.
PARAHYBA.	1,138	260,000	Parahyba.
PERNAMBUCO.	2,908	600,000	Pernambuco.
SERGIPE.	528	175,000	Sergipe.
ALAGOAS.	530	220,000	Porto Calvo.
BAHIA.	6,091	780,000	San Salvador.
ESPIRITU-SANTO.	643	140,000	Vittoria.
RIO DE JANEIRO.	860	850,000	Rio de Janeiro.
SÃO PAULO.	8,050	458,000	São Paulo.
PARANA.			Paranagua.
SANTA CATARINA.	694	90,000	Santa Catarina.
RIO GRANDE DO SUL ou SÃO PEDRO. . . .	4,050	260,000	São Pedro.
In'érieures.			
MINAS-GERAES.	11,413	900,000	Ouro Preto.
GOYAZ.	13,594	185,000	Goyaz.
MATO-GROSSO.	28,716	180,000	Cuyaba.
20 provinces.	147,624	6,073,000 ¹	

¹ La population, en 1855, s'élevait à 7,677,800 habitants.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

CONFÉDÉRATION ARGENTINE ET ÉTAT DE BUENOS-AYRES.

§ I^{er}. DESCRIPTION DU BASSIN DE LA PLATA. — Le territoire de la Confédération argentine, en y comprenant l'État indépendant de Buenos-Ayres, est borné au nord par la Bolivie, à l'ouest par le Chili et la Cordillère des Andes, au sud par la Patagonie et le rio Negro, à l'est par l'océan Atlantique et les républiques de l'Uruguay et du Paraguay. Il est compris entre les 22° et 41° de latitude australe, et les 61° et 70° de longitude orientale. Sa superficie est évaluée à environ 1,900,000 kilomètres carrés.

Comme il occupe la plus grande partie du bassin de la Plata, nous allons d'abord décrire ce bassin.

Le bassin de la Plata est enceint au nord par la série de montagnes et de plateaux qui le sépare du bassin de l'Amazonie, à l'ouest par les Andes du Chili, à l'est par des hauteurs très-peu marquées qui le séparent du rio Negro, puis par des pampas semées de petites lagunes et traversés par des torrents. Les côtes de ce bassin sont des plages basses, stériles, bordées de lagunes. Le *rio de la Plata*, comme nous l'avons vu dans le Brésil, est formé du *Parana* et de l'*Uruguay*. Le Parana naît dans le Brésil, court de l'est à l'ouest dans cet empire, puis se dirige au sud-ouest, sépare le Brésil du Paraguay, puis le Paraguay de l'État de Corrientes, reçoit le Paraguay, et alors se dirige du nord au sud jusqu'au-dessous de Santa-Fé; là il coule au sud-est et se réunit à l'Uruguay par plusieurs branches, après un cours de 2,800 kilomètres. Il ressemble à un bras de mer qui a 80 kilomètres entre ses deux rives devant Buenos-Ayres, et il finit par une bouche de 240 kilomètres de largeur. Sur cette vaste nappe d'eau sont situées à droite Buenos-Ayres, à gauche Montevideo. Le Parana est rapide et bourbeux; il est sujet à des crues qui commencent en octobre et finissent en avril. Pendant toute l'année, la navigation est possible jusqu'au port de Parana pour les bâtiments ayant un tirant d'eau de 3 mètres à 3^m,50; mais au-dessus, lorsque la rivière est basse, il y a des passes où l'on trouve à peine 2 mètres de profondeur; les goëlettes ne peuvent même remonter que jusqu'à la Tranquera, à 200 kilomètres de Corrientes. Ce grand fleuve reçoit à droite le *Paraguay*, dont nous avons déjà décrit les sources et le cours supérieur.

Le Paraguay, au-dessous du confluent du Tepoti, sépare l'État du Paraguay de la Confédération argentine, passe à l'Assomption, et se réunit au Parana au-dessus de Corrientes. Sa vitesse varie entre 2 milles et 1 mille et demi à l'heure. Il croît périodiquement, commence à monter à la fin de février, augmente peu à peu jusqu'au mois de juin, puis il baisse lentement. Sa largeur est rarement au-dessous de 300 à 450 mètres, et sa profondeur, même dans les passes, n'est pas moindre de 3^m,50; aussi la navigation y est-elle beaucoup plus facile que sur le Parana, et des bateaux à vapeur ont pu le remonter à 2,700 kilomètres au-dessus de Buenos-Ayres. Le Paraguay est séparé du Parana par la sierra Amambay, qui est assez élevée. Il ne reçoit de ce côté que de petits cours d'eau, mais du côté des Andes il a de grands affluents: 1^o le *Pilcomayo*, qui prend naissance dans les Andes du Pérou, à l'endroit où se fait le partage des eaux de l'Amérique méridionale. Il est formé de deux branches principales; la plus septentrionale, nommée *Pilcomayo*, descend du versant oriental du Cerro de Potosi; l'autre branche, le *Pilaya*, ramasse toutes les eaux qui descendent du désert d'Atacama. Après avoir couru à l'est dans les provinces boliviennes et une partie du grand Chaco, le Pilcomayo tourne au sud-sud-est, et à 360 kilomètres de son embouchure il se partage en deux branches; celle du nord s'appelle le *rio Confuso*, celle du sud l'*Araguai-Mini*. Elles se jettent dans le Parana, au-dessous de l'Assomption, après un cours de 1,600 kilomètres.

2^o Le *Vermejo* est formé de deux branches mères; l'une, la *Tarija*, est formée elle-même de nombreux cours d'eau qui descendent des hauteurs de Tarija dans la Bolivie; l'autre, le *Lavayen*, descend d'un rameau des Andes, les Cordillères del Desplo-

bado ; il recoit le *Jujuy*, qui descend des mêmes montagnes en coulant du nord au sud, et dont la vallée supérieure est suivie par la route de Buenos-Ayres à Potosi. Le Tarija et le Lavayen étant réunis, le rio Vermejo court du nord-ouest à l'est-sud-est à travers les immenses llanos de Manso, et vient se jeter dans le rio Paraguay à 60 kilomètres au-dessus du confluent de ce fleuve avec le Parana ; son cours, excessivement tortueux, a un développement d'environ 1,700 kilomètres ; il est souvent encaissé et large seulement de 30 à 50 mètres, mais il ne présente pas d'obstacles à une navigation régulière.

3° Le rio *Salado*, qui a d'abord les noms de *Urucato* et de *Guachipas*, descend des Andes d'Atacama, coule à l'est-nord-est, reçoit des eaux qui descendent du plateau de Salta, puis il tourne brusquement au sud-sud-est, traverse les llanos de Tucuman et ceux de Santiago, incline tout à fait au sud, passe à Santa-Fé et court parallèlement au Parana, dans lequel il se jette à San-Espiritu, à 300 kilomètres de Buenos-Ayres, après un cours de 1,400 kilomètres.

4° Le rio *Tercero*, que l'on suppose navigable, prend naissance dans les hauteurs qui couvrent la province de Cordova, où il porte le nom de *rio San-Miguel* ; il coule au sud-est jusqu'à Esquina, où, par un brusque détour, il remonte vers le nord pour se jeter dans le Parana devant le fort de San-Espiritu, où il confond ses eaux avec celles du rio Salado. Le rio *Quarto*, qui descend du versant occidental des montagnes de Cordova, paraît affluer au Tercero, près de Saladillo.

5° Une autre rivière nommée encore *rio Salado*, grossie du rio *Flores*, arrose la province de Buenos-Ayres du nord-ouest au sud-est, et vient se jeter dans la baie de *Sanborombon*, à l'entrée du rio de la Plata. D'ailleurs tout le pays à l'ouest et au sud de Buenos-Ayres n'est qu'une vaste plaine couverte de lacs, de lagunes ou de marais, où les eaux manquant de pente suffisante se perdent dans les sables après un cours borné.

Les affluents de gauche du Parana sur le territoire argentin sont peu considérables, excepté l'*Uruguay*. Nous avons indiqué le cours de cette rivière dans la description du Brésil. Son principal affluent est le *rio Negro*, qui traverse du nord-est au sud-ouest la république de l'Uruguay.

Au sud du rio de la Plata, magnifique artère de toute la partie méridionale de l'Amérique du Sud, deux autres fleuves moins importants traversent le continent depuis les Andes jusqu'à l'océan Atlantique : le *Cobu-Leubu* ou *rio Colorado*, dont les sources n'ont pas encore été bien déterminées, paraît naître dans les Andes du Chili vers le pic de Descabezado ; il coule au sud-est pendant 1,500 kilomètres, et est, dit-on, peu profond ; le *rio Negro* ou *Cusu-Leubu* descend également de la grande Cordillère ; il est formé de deux branches : l'une, qui coule du nord au sud, se nomme le *Negueu* ou *Rapide*, l'autre, qui coule du sud au nord-est, sous le nom de *Limay-Leubu*, reçoit le trop plein du lac Nahuelhuapi. Le rio Negro, qui forme la limite septentrionale de la Patagonie, coule au milieu de déserts dans une vallée étroite qu'il féconde par ses inondations périodiques. Il paraît être le seul fleuve qui puisse être utilisé pour établir une communication avec le Chili par ce fameux col des Andes que les neiges n'envahissent jamais, et au travers duquel existait, dit-on, autrefois, une route praticable qui conduisait de Buenos-Ayres à Valdivia.

Avec ses plaines interminables et sans pente appréciable, le bassin du rio de la

Plata, outre ses affluents réguliers, a de nombreux cours d'eau, qui finissent par se perdre dans les sables ou les lagunes ; quelques-uns sont assez importants. Ainsi les provinces de Rioja, de San-Juan, de Mendoza, et le pays des Puelches, comprennent un vaste système de cours d'eau d'une certaine étendue, reliés les uns aux autres, ayant une direction générale au sud-est, et se terminant dans des lagunes ou lacs. Le lac de *Guanacache* reçoit ainsi le *Bermijo*, qui coule du nord au sud ; le rio *San-Juan*, qui coule de l'ouest à l'est ; le rio *Mendoza*, qui coule du sud au nord ; ces trois cours d'eau descendent des Andes du Chili. Le lac de Guanacache communique par une succession de lagunes, de marais et de rivières (dont on désigne l'ensemble sous le nom de rio *Desaguadero*), avec le lac *Belvedero*, immense lagune où se déverse encore le rio *Tumuyan*. Le trop plein du lac Belvedero s'écoule à son tour vers le sud par le rio *Nuevo* ; celui-ci se grossit à droite du rio *Diamante*, venu du volcan de Cauquenes, et qui coule à l'est ; les eaux réunies du Nuevo et du Diamante suivent une direction générale vers le sud-est, en prenant le nom de rio *Salado* ou *Desaguadero do Diamante* ; elles reçoivent l'*Atuel* ou *Chadi-Leubu*, qui descend du volcan de Peteroa ou Curico ; enfin elles viennent se perdre dans le lac *Urre*.

Nous avons nommé le rio Tercero, affluent du Parana : au nord de cette rivière et prenant source également dans les montagnes de la province de Cordova, on trouve le rio *Primero* et le rio *Secundo*, qui coulent à l'est et vont se perdre dans des lagunes ; le rio *Quarto*, affluent probable du rio Tercero, et enfin le rio *Quinto*, qui se perd, comme ceux-là, dans les pampas de la Plata. Au nord de tous ces cours d'eau se trouve le plus considérable de ces fleuves intérieurs, le rio *Dolce*, qui descend de la partie montagneuse du Tucuman par les deux branches mères de *Medinas* et de *Tala*, passe à Santiago del Estero, coule au sud-est et va se perdre dans le lac salé des *Porongos*.

§ II. PRODUCTIONS ET HABITANTS. — Un bassin aussi vaste que celui dont nous venons de tracer les principaux traits hydrographiques offre pourtant des aspects peu divers sur le territoire argentin, à l'exception des pays voisins des Andes et de ceux qui sont près des côtes. Ce n'est qu'une surface unie et presque entièrement horizontale, où les proéminences ne dépassent pas 100 mètres, et où les rivières, n'ayant pas de pente, s'écoulent dans des étangs saumâtres. Les plaines, tantôt stériles et brûlées par le soleil, tantôt abondantes en excellents pâturages, tantôt imprégnées de sel, inondées de sables mouvants ou infectées par les marais, sont presque désertes, sans routes, sans villes, occupées en partie par des sauvages indépendants, mais peuplées d'une innombrable quantité de chevaux et de bœufs, dont la race importée d'Europe de 1530 à 1552 s'est propagée prodigieusement. Les chevaux, devenus sauvages, vont par troupes composées de plus de 10,000 ; presque tous sont bai châtain ; ils diffèrent très-peu des chevaux domestiques, et on les dompte facilement. Il y a aussi beaucoup d'ânes et de mulets sauvages qui proviennent de la même source. Les bœufs abondent surtout dans le pays des Chiquitos et dans les champs de Montevideo ; ces animaux sont, pour les habitants, ce que les rennes et les chameaux sont pour les Lapons et les Arabes ; leur chair est la base de la nourriture ; on exporte leurs peaux, on fait avec leurs cornes des vases, des cuillers, des peignes, des pots, des cruches ; avec leurs cuirs, des cordes, des liens, des matelas, des cabanes ; la graisse supplée l'huile ; de leur suif, on fait du savon, de la chandelle ; les os servent au lieu de bois à brûler dans beau-

coup d'endroits où il manque, et on les fait flamber par le moyen du suif; les crânes servent de chaises; on fait avec le lait une quantité de ragoûts, de fromages. La couleur de ces précieux animaux est sombre et rougeâtre dans les parties supérieures, et noirâtre dans le reste. Une race, qu'on nomme *nata*, a la tête d'un tiers plus courte et le front garni d'un poil crépu. Il existe aussi quelques variétés de taureaux qu'on appelle *chiros*, parce qu'ils ont les cornes droites, verticales, coniques et très-grosses à la racine. Les bœufs sauvages s'appriivoisent facilement, et ils pourraient, ainsi que les chevaux, devenir une source de richesse entre les mains d'un peuple plus industriel. L'avarice irréfléchie des chasseurs en a dans ces derniers temps détruit un grand nombre. Outre les chevaux et le gros bétail, le territoire argentin nourrit encore de nombreux troupeaux de moutons, dont la race a été améliorée, et qui fournissent d'importantes quantités de laine à l'exportation.

Le sol, en grande partie aride, est néanmoins très-propre à la culture dans certaines parties, tandis que d'autres sont fertilisées par les débordements périodiques de quelques fleuves. Le nord produit tous les végétaux des tropiques, tandis que dans le sud viennent toutes les plantes et les céréales des pays tempérés. Mais l'agriculture est fort arriérée; elle est presque entièrement aux mains des Indiens, surtout aux bords de la Plata. Les productions minérales sont peu connues: l'or et l'argent, dont on trouve de riches dépôts dans les Andes, sont seuls exploités, et fournissent une valeur de 15 à 20 millions par an. Le fer se trouve en filons considérables dans le grand Chaco; le cuivre et le plomb existent également, mais ne sont pas recherchés. L'industrie est à peu près nulle, et consiste presque uniquement dans la préparation des cuirs destinés à l'exportation, dans la fabrication de quelques *ponchos* et autres étoffes grossières, de vases pour faire rafraîchir l'eau, de selles, etc. La population manque d'ailleurs ici comme dans tous les États de l'Amérique du Sud; et pour une superficie de près de 2 millions de kilomètres carrés, le territoire argentin ne compte que 1,450,000 habitants, dont près de la moitié appartenant aux peuplades indigènes, et le reste composé de créoles et de métis; il n'y a pas plus de 25,000 nègres. Ces créoles et métis constituent la race particulière des *Gauchos*, habitants demi-sauvages des solitudes, ne sachant pas faire un pas sans leur cheval, qu'ils montent avec une dextérité incroyable, et avec lequel ils font des courses de 400 et de 800 kilomètres. Ces *Gauchos* ont perdu presque toute trace de civilisation; ils mènent une vie nomade, et n'ont d'autre industrie que le soin de leurs troupeaux. Ils gardent ainsi 12 millions de bœufs, 3 millions de chevaux et d'innombrables moutons. Le pâturage de chacun d'eux est de 60 à 80 kilomètres carrés. Ces Bédouins de l'Amérique, robustes, féroces, rusés, voleurs, superstitieux, n'ont ni pudeur, ni probité, ni humanité. L'amour du jeu paraît leur passion dominante; privés de toute idée politique et même de l'instinct de la patrie, ils ont joué pourtant un grand rôle dans la guerre de l'indépendance.

§ III. HISTOIRE. — Découvert en 1515 par Dias de Solis, le bassin de la Plata, soumis à la domination espagnole, dépendit du Pérou jusqu'en 1778, époque à laquelle il fut érigé en vice-royauté, avec Buenos-Ayres pour capitale. En 1810, il s'insurgea contre l'Espagne, et en 1816 proclama son indépendance. En 1819, les diverses provinces, au nombre de vingt, formèrent une Confédération, dite des États-Unis de la

Plata. L'anarchie, qui depuis dix ans ruinait ces provinces, ne fit qu'augmenter ; deux partis, les fédéralistes et les unitaires, entrèrent en lutte, et lorsque, en 1826, un congrès eut essayé de donner une constitution unitaire au pays, la plupart des provinces se soulevèrent ; les unitaires furent vaincus, principalement par le fameux Rosas, qui arma contre eux les Gauchos, et la Confédération se trouva ainsi dissoute. Les provinces du nord-ouest se réunirent en 1825 à la république de Bolivie. La *Bande orientale* ou l'État d'Uruguay se constitua en 1829 en république indépendante, et c'est là que se réfugia le parti unitaire. L'État de Buenos-Ayres, qui avait pris pour capitaine général Rosas, conclut des traités successifs avec les autres États pour essayer de renouer en partie le lien fédératif, et de ces traités il résulta : l'indépendance complète de chacune des provinces ; leur alliance offensive et défensive contre une invasion étrangère ; la délégation au capitaine général de Buenos-Ayres de la direction des affaires extérieures de toutes les provinces ; la réunion d'un congrès qui devait régler les questions fédérales et constituer la république argentine. Ce congrès ne fut jamais réuni : la fédération n'existe donc pas en réalité ; mais Rosas sut pendant vingt-deux ans rendre durable ce provisoire, gouverner ce pays ingouvernable et augmenter successivement son pouvoir, qui devint absolu et despotique. Sa dictature ne fut d'ailleurs qu'une longue et sanglante lutte, tantôt avec le Paraguay, qui s'était rendu indépendant en 1811, tantôt avec le Chili, la Bolivie, le Brésil pour des questions de territoire, tantôt avec la France, qui voulait faire ouvrir la Plata au commerce européen, tantôt avec l'Uruguay, république protégée par la France, et d'où partaient des attaques continuelles contre Rosas. Enfin en 1852 le dictateur, ayant été vaincu par les Brésiliens et la république de l'Uruguay, fut forcé de se retirer en Angleterre. Sa chute a amené la séparation complète de l'État de Buenos-Ayres d'avec la Confédération argentine, et c'est dans cette situation que se trouve encore le bassin de la Plata. Quatre républiques le divisent : le Paraguay, l'Uruguay, que nous décrivons plus tard ; l'État souverain de Buenos-Ayres, et la Confédération argentine, composée de 13 provinces, et dont le chef-lien fédéral est *Bajada* ou *Parana*. Buenos-Ayres, livrée ainsi à elle-même, n'est plus, il est vrai, qu'un petit État, qu'une sentinelle impuissante placée à l'entrée du rio de la Plata, mais sa situation même lui donne une importance propre : c'est dans cette ville, qui aux yeux de l'Europe personnifie le pays tout entier, que vient se concentrer la majeure partie du commerce étranger, et les douanes, qui en Amérique constituent à peu près toutes les ressources financières des États, lui assurent des revenus considérables ; Buenos-Ayres a donc un intérêt à s'isoler, à défendre son monopole, à voir d'un œil jaloux tout ce qui tend à pousser le commerce vers l'intérieur par l'ouverture de nouveaux ports et l'affranchissement des rivières. La Confédération argentine, au contraire, retranchée à l'intérieur, manquant en quelque sorte de l'un de ses organes essentiels, voit la séparation de Buenos-Ayres priver le trésor national d'une immense ressource, et comprend bien que tant qu'elle n'aura point de finances le gouvernement ne sera point complètement fondé. Elle est donc entrée dans la voie de la liberté du commerce et de la navigation, et s'efforce de soumettre la province dissidente ¹.

¹ *Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, 1854.

§ IV. ADMINISTRATION, FINANCES, COMMERCE. — La séparation de l'État de Buenos-Ayres d'avec les autres provinces de la Confédération n'a que peu modifié l'organisation politique de ces contrées ; comme elles jouissaient autrefois déjà d'une indépendance complète, chacune avait sa chambre de représentants, son gouverneur, son administration, ses ressources particulières. Buenos-Ayres a conservé sa constitution particulière, et quant aux pouvoirs délégués jadis à son capitaine général, ils appartiennent aujourd'hui au président de la Confédération, résidant à Parana. Il y a d'ailleurs peu de chose à dire sur la situation intérieure du pays : tout progrès a été longtemps arrêté par l'anarchie et la guerre civile ; aujourd'hui les deux États font de louables tentatives pour arriver à une situation plus prospère. Ils encouragent la colonisation, construisent des routes, protègent les grandes entreprises ; la Confédération argentine a ouvert ses rivières au commerce de toutes les nations ; mais la plus grande partie des terres est inculte et la population manque : la province de Buenos-Ayres, qui est la plus florissante, n'a pas même un habitant par kilomètre carré.

Buenos-Ayres entretient 4,000 hommes de troupes régulières et possède une marine de 15 à 20 petits bâtiments ; l'armée de la Confédération argentine ne compte que 5,000 soldats. Ces forces militaires se complètent en temps de guerre par les milices nationales. Les finances ne sont pas dans un meilleur état à Buenos-Ayres que dans la Confédération : le numéraire est rare et remplacé par un papier-monnaie très-déprécié ; la dette s'élève à un chiffre considérable, 2 à 300 millions ; les recettes, basées sur les douanes, les contributions directes et les patentes, sont pour Buenos-Ayres de 10 à 12 millions, et les dépenses de 12 à 15 ; le budget de la Confédération est dans de moins mauvaises conditions. Le commerce est presque entièrement représenté par les transactions de Buenos-Ayres, et s'est élevé en 1854 : exportations, à 51 millions de francs ; importations, à 75 millions ; total : 126 millions de francs. Les exportations consistent en cuirs secs ou salés, peaux de mouton, de veau, de chèvre, de daim, de loutre, crin, laines, suif, cornes, plumes d'autruche, viande salée, tabac, graisse, etc. Si l'on ajoute au commerce de Buenos-Ayres 18 ou 20 autres millions pour les transactions du port de Rosario sur le Parana, on arrive approximativement au chiffre de 150 millions pour le commerce extérieur de toute l'ancienne Confédération argentine. La France entre dans ces valeurs pour 35 millions, dont un tiers à l'importation consiste en vins, tissus de laine et de soie, mercerie, quincaillerie, peaux ouvrées, papeterie, librairie, parfumerie, tissus de coton, etc. Le mouvement maritime de Buenos-Ayres a été, en 1854, de 781 navires jaugeant 175,000 tonneaux ; le cabotage a employé 6,000 embarcations mesurant 150,000 tonneaux.

§ V. CONFÉDÉRATION ARGENTINE. — DESCRIPTION POLITIQUE. — La Confédération argentine a une superficie d'environ 1,600,000 kilomètres carrés, avec une population de 1,100,000 âmes (1854) ; elle se divise en treize provinces, que nous allons décrire.

1. La province de *Mendoza*, située sur le versant oriental des Andes, est fertile et salubre. Elle échange ses céréales, ses fruits, ses vins et ses bestiaux, contre les produits manufacturés que lui envoient Cordova, Buenos-Ayres et les Indiens du Sud, ou même encore les provinces chiliennes. Elle communique avec celles-ci par les deux routes d'Upsallata et de Portillo, construites en 1764, et qui relient Buenos-Ayres avec la capitale du Chili (1,500 kil.). *Mendoza*, le chef-lieu de la province, est située

à 1,000 mètres au-dessus de la mer, dans une vaste plaine, et près des bords de la *Cienega-de-Mendoza*, lac marécageux de 50 kilomètres de longueur sur 20 à 25 de largeur. Elle est grande, propre, bien bâtie, ornée de beaux édifices, d'une vaste place et d'une belle promenade publique, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les Andes. Sa situation sur la grande route des Andes lui assure l'entrepôt du commerce de Buenos-Ayres avec le Chili; elle exporte, avec les vins, les eaux-de-vie, les grains et les fruits de son territoire, les productions des divers États de la Confédération, et reçoit en échange le thé du Paraguay et les divers produits des manufactures étrangères. Sa population est de 12,000 âmes. La petite ville d'*Upsallata*, dans une vallée à laquelle elle donne son nom, possède de riches mines d'argent. Elle est située à peu de distance du volcan Aconcagua, sur la route des Andes. On remarque dans ses environs des restes de grandes routes construites par les Incas.

2. La province de *San-Juan* présente à peu près les mêmes caractères que la précédente. Sa capitale est *San-Juan-de-la-Frontera*, sur la rive droite du rio San-Juan, située à 220 kilomètres au nord de Mendoza et peuplée de 8,000 habitants. Elle fait un grand commerce de vins et d'eaux-de-vie.

3. La province de *San-Luiz*, interposée entre Mendoza et Cordova, occupe une des parties les moins connues de l'Amérique. Elle est traversée par de petits cours d'eau se perdant dans des lagunes. Son chef-lieu renferme 3 ou 4,000 habitants.

4. La province de *Rioja*, située comme celle de San-Juan sur le versant des Andes chiliennes, est divisée par deux contre-forts de ces montagnes en trois grandes vallées parallèles, *Guandacol*, *Famatina* et *Arauca*; au sud et à l'est s'étendent les llanos. *Rioja*, chef-lieu de la province, a environ 9,000 habitants. La montagne de Famatina renferme de riches mines d'argent, qui sont exploitées.

5. La province de *Catamarca* est en grande partie formée par une longue vallée inclinée au sud-est, qui s'étend entre deux branches des Andes, et renferme plusieurs rivières qui se perdent dans des lacs. Son territoire fournit du coton en abondance. *Catamarca*, sa capitale, ne renferme que 4,000 habitants.

6. Au nord-est de la province de Catamarca s'étend le *Tucuman*, pays montagneux vers le nord, mais ailleurs rempli de plateaux, car plusieurs rivières n'y trouvant point de débouchés, y forment des lacs sans écoulement. Le rio Dolce est le cours d'eau principal du pays. Avec un hiver sec et des chaleurs d'été aussi fortes que subites, le Tucuman passe pour une contrée extrêmement salubre. Dans les endroits où les rivières fertilisent les campagnes, le pays est rempli de pâturages excellents qui nourrissent de nombreux bestiaux. Le maïs, le vin, le coton, le riz, le blé, le tabac, l'indigo, les melons, les oranges, sont les principales productions. Les forêts situées entre le rio Dolce et le rio Salado sont peuplées d'une immense quantité d'abeilles. On exploite dans le Tucuman plusieurs mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb. On y fabrique aussi des étoffes de laine et de coton. *Tucuman* ou *San-Miguel-de-Tucuman*, près de la rive droite du rio Tala, sur la route de Buenos-Ayres au Pérou, est une jolie ville de 8,000 âmes, bâtie au milieu de bosquets d'orangers. C'est le siège titulaire d'un évêché dont le prélat réside à Salta; elle a joué un grand rôle dans l'histoire de la Confédération: c'est là que se tint le congrès de 1806. Dans ses environs on a construit une citadelle avec de grandes casernes.

7 et 8. Les provinces de *Salta* et de *Jujuy*, les plus septentrionales de la Confédération, sont adossées à d'importants rameaux de la Cordillère. Elles renferment des vallées fraîches et fertiles, qui étalent une belle végétation. On y trouve de belles forêts et d'excellents pâturages où paissent des troupeaux de chevaux, de mulets, de moutons et de vigognes, dont les habitants font un commerce considérable avec le haut Pérou. Les principales récoltes consistent en blé, maïs, orge, coton, canne à sucre, indigo, fruits et légumes. On s'occupe aussi de l'éducation des chevaux, des mulets, du bétail, des abeilles, et de la fabrication de l'eau-de-vie. La province de *Salta* possède des mines d'or, d'argent, de fer, de soufre et d'alun. Son commerce extérieur est de près de 3 millions, tant avec la Bolivie et le littoral du Pacifique qu'avec la Plata. *Salta*, située près du rio Arias, tributaire du Salado, est sa capitale. Elle est peuplée de 10,000 habitants, qui sont sujets à la lèpre et aux goîtres. Il s'y tient de grands marchés. *Jujuy*, près d'un volcan qui lance des torrents d'air et de poussière, est à environ 100 kilomètres au nord de Salta, sur la rivière du Jujuy. C'est une jolie cité dont les environs sont riches en métaux précieux.

9. La province de *Santiago*, située au sud du Tucuman, est traversée par le rio Dolce et le Salado, et bordée à l'ouest par les vastes déserts salés qui s'étendent entre les provinces de Catamarca, Rioja et Cordova. On y trouve des bois précieux, des céréales, du miel, des dépôts de salpêtre, et quelques fabriques de tissus de laine. Il y a aussi de nombreux troupeaux. Sur le rio Dolce, *Santiago-del-Estero*, capitale de la province, est petite et peuplée de 4,000 habitants.

10. La province de *Santa-Fé*, qui s'étend sur la rive droite du rio Salado, possède de nombreux troupeaux qui forment à peu près la seule richesse de ses habitants. On donne 4,000 âmes à *Santa-Fé*, la capitale, petite ville avantageusement située sur la rive droite du Parana, à proximité de la rive gauche du Salado.

Rosario, sur la rive droite du Parana, est devenu un centre commercial important depuis que Buenos-Ayres s'est séparée du reste de la Confédération. Sa situation lui donne le transit du commerce de Montevideo et de Buenos-Ayres avec les provinces de l'intérieur. Sa population s'est élevée de 2 à 3,000 âmes au chiffre de 12,000. Pendant le deuxième semestre de 1854 son port a présenté un mouvement de 290 navires jaugeant 11,000 tonneaux, pour un commerce de 19 millions de francs.

11. La province de *Cordova*, placée entre celles de Santa-Fé et de San-Luis, a une population d'agriculteurs et de pasteurs disséminée dans les *estancias* ou grandes exploitations agricoles. *Cordova* ou *Cordoue*, située sur le rio Primero et peuplée de 14,000 habitants, est la résidence d'un évêque et une des principales villes de la Confédération. On y remarque plusieurs églises, des fabriques de tissus de laine et de coton, etc.

Le désert du *Grand Chaco*, qui s'étend sur la rive droite du rio Paraguay jusqu'au rio Salado, forme un immense territoire de près de 300,000 kilomètres carrés de superficie, dont la possession est encore indivise entre la Confédération argentine et la république du Paraguay. C'est un pays à peu près inconnu, légèrement accidenté à l'ouest, formant à l'est d'immenses plaines basses et marécageuses ou complètement inondées, au sud de vastes déserts sablonneux et salins; deux grands affluents du Paraguay, le Pilcomayo et le Vermejo, traversent cette région, où l'on trouve d'im-

menses forêts et dont les parties arrosées déploient une belle végétation. Elle est presque entièrement occupée par des tribus indigènes plus ou moins sauvages : les *Lules*, les *Zamucas*, les *Guaycouros*, dont nous avons déjà parlé ; les *Lenguas*, qui se suspendent à la lèvre inférieure une palette de bois ; les *Moyas* ou *Mbayas*, qui font la guerre à tout le monde et subsistent de l'agriculture exercée par leurs esclaves. La plus célèbre de toutes ces peuplades est celle des *Abipons* ou *Abiponès* ; composée autrefois de 6,000 âmes, et qui s'élève à peine aujourd'hui à une centaine d'individus. Ils élevaient des chevaux sauvages, et leur esprit guerrier les avait rendus formidables aux Espagnols. On cite encore un autre peuple qui se nomme *Tobas*. Comme les *Lenguas* et tous les Indiens de cette partie de l'Amérique, ils ont le teint bronzé, les pommettes saillantes et les yeux légèrement inclinés. Leur taille est généralement de 5 pieds 5 pouces. Leurs cheveux sont gros, longs, plats et noirs. Ils s'épilent tout le corps. Ils ont un assez grand nombre de chevaux, et sont habiles cavaliers. Leurs armes sont peu redoutables : ce sont des arcs longs de 2 mètres et des flèches en roseau dont l'extrémité est faite en bois de palmier très-dur. Lorsqu'ils sont à pied, ils se servent de la massue. La chasse est, avec la pêche, leur principale occupation ; mais ils commencent à se livrer à l'agriculture autour de leurs cabanes ; La coutume du tatouage est répandue chez eux. Les deux sexes n'ont d'autre vêtement qu'une pièce d'étoffe qui leur enveloppe les hanches. On porte le nombre des *Tobas* à 14,000.

12. La province de *Corrientes* est la plus importante de la Confédération argentine ; elle est comprise entre les deux grands fleuves Parana et Uruguay, depuis la rivière Guayquiraro, qui la sépare au sud de l'Entre-Rios, jusqu'aux limites du Brésil au nord-est. C'est un mélange de vastes prairies arrosées par de nombreuses rivières, de lacs et de terres inondées. Les bas-fonds qui se trouvent vers le nord et le nord-est forment deux grandes plaines basses de 3,000 kilomètres carrés chacune, l'*Ibera* et la *Malhoga*, réunion d'un grand nombre de lacs entremêlés de forêts impénétrables. Le climat est assez sain, l'hiver doux, la température très-variable. La province est divisée en 19 départements administrés par des juges de paix assistés d'un conseil de cinq membres nommés par le peuple. Le chef du pouvoir exécutif est nommé pour trois ans par le congrès législatif. La population, d'après le recensement de 1854, serait de 84,570 âmes ; elle se compose surtout de métis provenant du mélange des trois races espagnole, indienne et nègre. Les Européens, surtout les Français et les Italiens, y sont assez nombreux. Les habitants sont bons et hospitaliers, mais très-indolents : leur seule industrie consiste dans l'élevé du bétail et des chevaux. Les estancias de la province élevaient, en 1854, plus de 1,200,000 bêtes à cornes, mules, chevaux, moutons, etc. Quelques parties sont agricoles et produisent du maïs, du tabac, de la canne à sucre et du coton. La province possède des mines de fer, de cuivre, de plomb ; le mercure existe à l'état natif près du village de la Cruz.

Corrientes, fondée en 1588, est située sur la rive droite du Parana. Elle est grande, mais mal bâtie, et ne renferme aucun monument remarquable. Ses tanneries produisent des cuirs très-estimés ; on y fabrique aussi du rhum, du savon, des étoffes de laine, etc. Cette ville, qui n'a que 8,000 habitants, est destinée à devenir un grand centre de commerce ; mais la navigation du Parana y est difficile à la remonte, bien

que le fleuve ait 30 mètres de profondeur. Les exportations consistent en bois de construction, cuirs, peaux de loutre, crins, cornes, graisse, oranges, viandes salées, etc. : 350 navires y sont annuellement employés.

Goya, la seconde ville de la province, a 7,800 habitants; elle est située à 4 kilomètres du Parana et à 200 de Corrientes. Son commerce est le même que celui de cette dernière ville.

Le Corrientes était le principal siège des fameuses *Missions des jésuites*, qui faisaient autrefois partie du Paraguay. Ces religieux, instruits et habiles, ne se bornèrent pas à la persuasion et à la prédication apostolique pour réduire les Indiens; ils surent employer les moyens temporels, mais ils les manièrent avec beaucoup de modération et de prudence. Chaque peuplade était gouvernée par deux jésuites; l'un, appelé curé, uniquement chargé de l'administration du temporel; l'autre, que l'on appelait compagnon ou vice-curé, remplissait les fonctions spirituelles. L'unique loi était l'Évangile et la volonté des jésuites. Les magistrats, choisis parmi les Indiens, n'étaient qu'un instrument entre les mains du curé. Les Indiens étaient obligés de travailler pour la communauté, aucun ne pouvait s'occuper pour son propre compte. Le curé faisait emmagasiner le produit du travail, et se chargeait de nourrir et d'habiller tout le monde. Tous les Indiens étaient égaux et ne pouvaient posséder aucune propriété particulière. Ce régime offrait la seule transition possible de l'état barbare où étaient les Indiens à une civilisation plus parfaite. Il est vrai que sous ce régime nul motif d'émulation ne pouvait porter les Indiens à perfectionner leurs talents, puisque le plus vertueux et le plus actif n'était ni mieux nourri ni mieux vêtu que les autres, et qu'il n'avait pas d'autres jouissances. Mais cette espèce de gouvernement était la seule convenable au milieu de hordes aussi abruties, aussi féroces; elle faisait le bonheur de ces Indiens, qui, semblables à des enfants, étaient incapables de se gouverner eux-mêmes. C'était un changement bienheureux pour ces sauvages, accoutumés à s'égorger les uns les autres. Les Indiens étaient baptisés et savaient les commandements de Dieu et quelques prières; c'était un commencement d'instruction morale auquel les jésuites bornèrent sagement leurs premiers efforts. Ils n'apprenaient aucune science; mais ils fabriquaient des toiles dont ils s'habillaient. Les arts mécaniques leur étaient enseignés par des jésuites envoyés d'Europe à cet effet. On employait les médiocres profits d'une culture naissante à se procurer des instruments, des ustensiles et des armes. Les Indiens néophytes portaient dans les villes espagnoles tout ce qui leur restait de toiles, de tabac, d'herbe du Paraguay, de peaux. Ces effets étaient remis entre les mains du procureur général des missionnaires, qui les vendait ou les échangeait le plus avantageusement possible. Il rendait ensuite un compte exact du tout, et après avoir pris sur le produit des marchandises le paiement du tribut, il employait le restant à l'achat des choses utiles ou nécessaires aux Indiens.

Les Indiens des Missions étaient des peuples libres qui s'étaient mis sous la protection du roi d'Espagne. Ils étaient convenus de payer un tribut annuel d'une piastre par tête, de joindre les armées espagnoles en cas de guerre, de s'armer à leurs propres frais, et de travailler aux fortifications. Ils ont rendu de grands services à l'Espagne dans la guerre contre les Portugais. En dépit de conventions aussi sacrées, on ne se fit aucun scrupule de traiter ces peuples chrétiens comme un troupeau de

bestiaux : en 1757, une partie du territoire des Missions fut cédée par l'Espagne à la cour de Portugal. On prétend que les jésuites refusèrent de se soumettre à cette cession, ou de se laisser transférer d'un maître à un autre sans leur consentement. Les Indiens prirent effectivement les armes, mais ils furent aisément défaits, et avec un grand carnage, par les troupes européennes envoyées pour les soumettre. En 1767, les pères furent chassés de l'Amérique, et leurs malheureux néophytes mis sur le pied des autres indigènes de ce pays. Depuis cette expulsion, les moines qui furent chargés du soin des peuplades indiennes ne les nourrirent ni ne les habillèrent aussi bien qu'autrefois, et les fatiguèrent de travail. Les marchands et les commandants militaires purent recommencer leurs exactions. Enfin un rapport ministériel inédit, adressé au roi d'Espagne par un ennemi des jésuites, avoue « que la population des 30 villages des Guaranis établis par ces religieux s'élevait, lors de l'expulsion des jésuites, à 92,000 individus; qu'elle a été réduite, en 20 années, à 42,250 âmes, c'est-à-dire de plus de la moitié; que les Portugais, autrefois contenus, ont envahi sept villages, et que, pour arrêter l'invasion de ces étrangers, il faut rétablir l'excellent règlement militaire des jésuites. » Les Missions, que dirigent aujourd'hui des dominicains, sont en complète décadence, et le pays presque entièrement désert.

13. La province d'*Entrerios*, ainsi nommée à cause de sa situation entre le Parana et l'Uruguay, est fertilisée par de nombreux cours d'eau, entre autres le rio Gualeguay, affluent du Parana; de beaux pâturages, des terres arables, de belles forêts, au nombre desquelles on cite la forêt de *Montiel*, qui occupe la partie occidentale de la province, seront des sources précieuses de produits lorsque le pays ne sera plus troublé par les guerres civiles. Les troupeaux sont à peu près l'unique ressource des habitants; l'instruction publique, quoique très-arriérée, paraît cependant plus répandue que dans la plupart des provinces voisines. *Bajada* (la Descente), ou *Parana*, chef-lieu de la province, et siège du gouvernement de la confédération argentine, est située sur la rive gauche du fleuve à un kilomètre de Santa-Fé, placée sur la rive droite, et qui lui sert de port. Elle a été fondée en 1730. C'est une très-grande ville, qui possède une salle des représentants, un théâtre, des églises, etc. On y compte 15,000 habitants. Son commerce consiste en cuirs, crins, cornes, etc. *Gualeguaychu*, sur la rive droite de l'Uruguay, est un point important, où se trouve réuni un noyau assez considérable de population française; en 1854, il en est sorti pour 5,200,000 francs de cuirs, viandes, graisses, laines et bois.

§ VI. ÉTAT DE BUENOS-AYRES. — L'État de Buenos-Ayres, le plus méridional de l'ancienne confédération, est situé tout entier sur la rive droite du rio de la Plata, et s'étend vers le sud jusqu'au rio Negro. On lui donne environ 300,000 kilomètres de superficie, et il prétend avoir la souveraineté des déserts de la Patagonie. Sa population s'élève, dit-on, à 350,000 âmes, dont 230,000 seulement pour la campagne, et le reste pour Buenos-Ayres.

Le sol est généralement plat, et la plupart des nombreuses rivières qui sillonnent la province se perdent dans les lagunes; le Salado, le Colorado et le rio Negro sont à peu près les seules qui parviennent jusqu'à la mer; le climat, surtout dans les environs de la capitale, est très-salubre et en même temps très-tempéré, puisque sa température moyenne est de 21°. L'air, d'une transparence parfaite, possède pour ainsi dire

une qualité vivifiante. Cependant les pluies sont subites et abondantes, surtout au printemps, et les ouragans terribles; des vents d'ouest violents, nommés *pamperos*, occasionnent quelquefois sur le rio de la Plata et sur les côtes des tempêtes épouvantables. Le terrain, sablonneux et mêlé d'un terreau noir, est très-propre à l'agriculture; les blés d'Europe réussissent très-bien. Au sud de Buenos-Ayres s'étendent à perte de vue les immenses plaines appelées *pampas*, où l'œil ne fait qu'errer tristement d'un arbuste rabougri à une touffe de plantes salines. Les animaux sont les mêmes que dans la confédération argentine. Les jaguars se montrent encore, mais les singes, les tapirs, les caïmans disparaissent ou deviennent extrêmement rares. Le chat des pampas, le *quouya*, espèce nouvelle de rongeur, connu aussi dans le Tucuman; le lièvre des pampas, dont le poil sert à fabriquer des tapis; l'autruche magellanique, amie des plantes salines et des plaines battues du vent, voilà les principaux animaux de la région de Buenos-Ayres. On y trouve, outre les chevaux et les bœufs, des chiens d'Europe devenus sauvages, et, dont les troupes innombrables sont redoutées des habitants de la campagne.

Buenos-Ayres (Bon-Air) a été fondée en 1635 sur la rive méridionale du rio de la Plata, à 270 kilomètres de son embouchure. Malgré l'anarchie dont elle a été le théâtre depuis 1806, elle renferme 120,000 habitants, parmi lesquels on compte au moins 30,000 étrangers. La forme de la ville est un carré, long de trois kilomètres et large de deux, divisé en quartiers laissant entre eux 61 rues coupées à angles droits. Les maisons, à un seul étage et bâties en briques, dominées par de grands édifices et par de nombreuses églises, donnent à Buenos-Ayres un aspect un peu triste; on y remarque les deux rues de la Trinité et de la Victoire, la grande place, le *Cabildo*, qui renferme les tribunaux; la *forteresse*, où sont réunies toutes les administrations, la douane, etc. On peut encore citer la cathédrale, qui n'est pas achevée, les deux églises de la Merced et de San-Francisco, le palais législatif, la banque, etc. L'*Alameda*, qui se continue par le *Bajo*, est la promenade la plus fréquentée. L'instruction est peu estimée et très-négligée à Buenos-Ayres; cependant on y trouve plusieurs établissements littéraires, des collections d'histoire naturelle, trois collèges, une belle bibliothèque publique, etc.

Malgré sa magnifique position sur le rio de la Plata, qui a 50 kilomètres de largeur, Buenos-Ayres n'a pas de port pour les gros navires; ils sont obligés, à cause des bas-fonds, de s'arrêter à la baie de *Barragon*; de nombreux bancs de sable et les coups de vents nommés *pamperos* rendent fort dangereuses les approches de la ville. Néanmoins il s'y fait un commerce considérable, et le grand nombre des étrangers lui donne une animation qu'on trouve rarement dans les ports de l'Amérique du Sud. En 1855 le mouvement commercial était de près de 170 millions de francs et de 1,200 navires, jaugeant 300,000 tonneaux. L'exportation, dont le chiffre était de 76 millions, consistait en cuirs, crins, laines, suifs, viandes salées, tabac, plumes d'autruche, etc. La part de la France dans ces exportations était de 11 millions. L'industrie de Buenos-Ayres ne consiste que dans les objets de consommation.

Au nord de Buenos-Ayres se trouve l'île granitique de *Martin-Garcia*, avec une forteresse qui défend l'entrée de l'Uruguay et du Parana. Les autres localités ne sont que des villages ou des colonies naissantes, protégés ordinairement contre les incursions

des Indiens par des fortifications. L'une des plus remarquables est *El-Carmen* ou *Patagones*, sur le rio Negro, à 25 kilomètres de son embouchure. Le commerce y est très-actif avec les Indiens.

Les parties méridionales et occidentales de l'État de Buenos-Ayres sont habitées par des nations indépendantes, sauvages, belliqueuses, qui viennent ravager jusqu'aux environs de la capitale. On croit qu'elles appartiennent à la grande famille des *Araucanos* ou *Aucas*, dont nous parlerons dans le Chili. On les appelle *Pampas* dans la partie méridionale, *Pehuenches* sur les pentes orientales des Andes du Chili, etc. Ces Indiens sont généralement de taille moyenne, avec la figure arrondie, les pommettes saillantes, le nez court et épaté. Ce sont d'infatigables cavaliers, qui vivent de leurs troupeaux de bœufs et de chevaux. Ils croient à l'immortalité de l'âme, mais paraissent plus sauvages, plus ignorants que les Araucanos du Chili.

CHAPITRE VINGTIÈME.

URUGUAY.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — La république de l'Uruguay est bornée au nord par le Brésil, dont la frontière méridionale est depuis 1804 fixée par une ligne qui va du rio Quaraim ou Guarey jusqu'au Yaguaron; à l'est, par le petit territoire neutre compris entre la lagune de Merim et l'océan Atlantique; au sud, par cet océan et le rio de la Plata; à l'ouest, par le cours de l'Uruguay. Elle a environ 600 kilomètres de longueur sur 500 dans sa plus grande largeur. Sa superficie est de 226,000 kilomètres, et sa population, en 1855, s'élevait à 150,000 habitants, dont 20,000 Français.

L'Uruguay est coupée de nombreuses chaînes de montagnes, boisées et peu élevées, qui forment de larges et fertiles vallées, des plaines et des vallons délicieux, auxquels la nature de la végétation, la douceur et la salubrité du climat, donnent un charme particulier¹. Ce pays a une heureuse position géographique : comme il est entouré par l'Océan, le rio de la Plata et l'Uruguay, il se trouve presque de toutes parts accessible à la navigation marchande; aussi a-t-il ouvert en 1854 ses fleuves et ses côtes au commerce libre de toutes les nations. Nous avons vu quels sont les cours d'eau de l'Uruguay : le plus important est le *rio Negro*, qui se grossit de l'*Yumini* et de l'*Vie*. On y remarque aussi la *Santa-Lucia*, affluent de la Plata, et dont les diverses branches arrosent le sud du pays; le *Sebollati*, le *Tacuam*, le *Yaguaron*, qui se jettent dans le lac Mérim, etc.

Le climat est partout tempéré, l'air y est doux et salubre, l'humidité produite par les nombreuses rivières est tempérée par l'action des vents et par le voisinage de l'Océan. Le pays paraît peu riche en produits minéraux; on connaît seulement quelques carrières de beaux marbres; mais la plupart des coteaux et les bords de l'Uruguay sont bien boisés; les îles du fleuve sont en totalité couvertes d'arbres prodigieux, qui forment des forêts impénétrables et sont d'une facile exploitation. Les productions végétales de l'Uruguay sont généralement les mêmes que celles des

¹ Arsène Isabelle, *Émigration et colonisation dans le bassin de la Plata*, 1850.

contrées méridionales de l'Europe, mais la culture des céréales est à peu près la seule que l'on connaisse encore, et celle qui convient le mieux à la nature du sol. La véritable richesse du pays consiste dans les bestiaux et les chevaux, qui sont innombrables, et se reproduisent avec une prodigieuse rapidité. Avant la guerre de 1842, l'Uruguay nourrissait 20 millions de têtes de bétail; en 1851, après 9 années de guerres, on en comptait à peine 2 millions; en 1856, en moins de 4 ans de tranquillité, le nombre s'élevait déjà à plus de 6 millions de têtes. Dans les plaines désertes qui s'étendent au nord-ouest, on trouve des chevaux et des bœufs à l'état sauvage qui forment d'innombrables troupeaux. La préparation des cuirs, la salaison des viandes, la fonte des suifs constituent toute l'industrie du pays.

§ II. HISTOIRE, ADMINISTRATION, COMMERCE. — L'Uruguay faisait autrefois partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres sous le nom de *Bande orientale*. En 1814, il s'affranchit de la domination espagnole; mais en 1816 le Brésil s'en empara, et en fit une province dite *Cisplatine*, ce qui donnait à cet empire la possession de l'embouchure de la Plata. L'État de Buenos-Ayres, ou la république argentine, se voyant menacé dans la jouissance exclusive de ce fleuve, fit la guerre au Brésil et parvint à s'emparer de la Bande orientale. Le Brésil la reprit et la constitua en État indépendant (1822), sous le nom de *République cisplatine*. Enfin en 1828, un traité conclu entre les deux États prétendants reconnut l'indépendance de la Bande orientale, qui prit le titre de *République de l'Uruguay*. Les troubles continuèrent dans cet État. Le président Oribe, qui était l'ami de Rosas, fut chassé du pouvoir, et son successeur Rivera donna asile aux unitaires vaincus par Rosas. Celui-ci poussa Oribe à envahir la Bande orientale, et à faire le siège de Montevideo. Ce siège dura 10 ans; la ville fut délivrée en 1851 par les Brésiliens, Oribe vaincu, et sa défaite amena la chute de Rosas. Depuis cette époque, l'Uruguay a recouvré sa complète indépendance, mais non pas sa tranquillité intérieure. Néanmoins, grâce à ses institutions très-libérales, qui favorisent de toutes façons l'immigration européenne, sa prospérité se développe assez rapidement, ainsi que la civilisation.

Le pouvoir exécutif, dans la constitution de l'Uruguay, est confié à un président élu pour 4 ans; le pouvoir législatif appartient à deux chambres élues pour 6 ans. L'organisation de la justice est imitée de celle de la France. L'État est divisé en 9 départements; chaque département est administré par un chef politique nommé par le président, et assisté de juntas administratives chargées des intérêts du département. Les finances, qui étaient dans une belle situation avant 1842, sont aujourd'hui dans l'état le plus déplorable: une dette de près de 500 millions, des recettes en partie engagées, et un déficit annuel de 4 à 5 millions, tel est le triste état financier du pays.

En 1855, les exportations de Montevideo étaient de 44 millions de francs, et consistaient en 200,000 têtes de gros bétail, viande sèche, cuirs, suif, crins, laines, mules, chevaux, plumes d'autruche, bois, cuivre brut, marbre, soude, guano, etc.; les importations s'élevaient à 26 millions; donc le total du mouvement commercial était d'environ 70 millions, dont 15 millions pour la France. Le mouvement de la navigation du port de Montevideo a été en 1855 de 3,107 navires (entrés et sortis et les caboteurs compris), jaugeant 371,000 tonneaux; sur ce nombre on comptait 60 navires et 150 caboteurs français, jaugeant 50,000 tonneaux.

§ III. VILLES. — *Montevideo*, capitale de l'Uruguay, a primitivement porté le nom de *San-Felipe*. Cette ville est bâtie en amphithéâtre sur une petite péninsule appartenant à la rive gauche du rio de la Plata, à l'entrée de ce fleuve; en sorte qu'elle est presque entourée d'eau de tous côtés. Son port, bien qu'il soit exposé à toute la violence des vents appelés *pamperos*, est cependant plus commode que celui de Buenos-Ayres. Il peut contenir 200 voiles, mais il n'a que 4 à 5 mètres de profondeur. En face de la ville, à l'ouest et tout au bord du fleuve, le *cerro*, morne de forme conique, s'élève à 50 mètres au-dessus de la mer, et porte sur sa cime une forteresse surmontée d'une lanterne. Plusieurs autres ouvrages de fortifications défendent la ville. Elle est formée, comme presque toutes les villes de l'Amérique méridionale, de *cuadras* ou carrés formant des rues larges et droites, garnies de trottoirs et de maisons en briques à un seul étage et à toits plats, et elle a une grande place ornée des principaux édifices; le plus beau est la cathédrale, dont les tours sont couvertes en faïence peinte et vernissée. Le climat est humide, l'hiver très-froid, l'été étouffant, les orages fréquents et suivis quelquefois de pluies diluviennes. La population, réduite à 15,000 habitants, est composée en grande partie de Basques français et espagnols.

Colonia del Sacramento, ou simplement *Colonia*, à 140 kilomètres de Montevideo et vis-à-vis de Buenos-Ayres, possède un port sur le rio de la Plata : c'est une ville petite et mal bâtie. Au delà s'étendent de belles plaines ondulées et verdoyantes, au sein desquelles s'élèvent par intervalles des blocs de granit d'une hauteur et d'une étendue très-considérables. *Pueblo de San-José*, composé de quelques maisons couvertes en roseaux, n'est remarquable que par la grande victoire qu'Artigas y remporta sur les Espagnols le 28 avril 1811, et qui, avec celle de *las Piedras*, contribua à assurer l'indépendance des provinces du Rio de la Plata. *Maldonado*, cité peu importante, avec un port peu spacieux formé par l'île Gorriti, près de l'embouchure de la Plata, n'offre qu'un mauvais mouillage. Son commerce consiste dans la préparation et la vente des cuirs de bœufs et des peaux de loups marins, que l'on trouve en quantité sur l'île *Lobos* à l'est de la baie. Les environs sont d'une remarquable fertilité.

Il existe sur le territoire de l'Uruguay une nation indigène que nous ne devons point passer sous silence : ce sont les *Charruas*, qui, après avoir été puissants à l'époque de la conquête de l'Amérique, sont réduits aujourd'hui à quelques petites tribus errantes qui habitent à l'est de l'Uruguay. Ils se composent de 1,500 individus. Leur couleur est le brun olivâtre, souvent noirâtre ou marron. De toutes les nations américaines, c'est celle dont la peau est la plus foncée.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

PARAGUAY.

§ I^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉNÉRALITÉS. — Le Paraguay a la forme d'un parallélogramme irrégulier dont les limites naturelles sont indiquées à l'est et au sud par le Parana, à l'ouest par le Paraguay, au nord par le rio Blanco et le rio Yaguari; mais ses frontières ne sont définitivement réglées, depuis 1852, qu'avec la confédération

argentine. Il occupe une superficie d'environ 200,000 kilomètres carrés, et sa population, de 1,200,000 habitants, est très-disséminée, car les villes sont rares; mais la campagne est peuplée. Cette population se compose en grande majorité d'Indiens dits *Guaranis*, de métis, de mulâtres et d'un petit nombre de blancs.

Cette contrée peut être considérée comme une vaste plaine entrecoupée de lacs, de marais, de bois et de quelques petites chaînes de montagnes, dont les sommets les plus élevés vers le nord ne dépassent pas 200 mètres. La principale est la sierra *Amambay*, qui court du nord au sud en formant la séparation des eaux entre les deux fleuves; au-dessous de la rivière *Iguatimy*, il s'en détache vers l'est un petit contre-fort nommé sierra *Maracayu*, qui se prolonge sur le territoire brésilien au delà du Parana, et y forme les belles cascades nommées *le grand saut des sept chutes*. Le Paraguay est arrosé par les deux grands cours d'eau du *Paraguay* et du *Parana*, que nous avons décrits, et qui depuis 1853 sont ouverts à la navigation étrangère. Le Parana est navigable pendant 400 kilomètres jusqu'au Salto de Ignazio. Le Paraguay est parcouru par les bateaux à vapeur bien au delà des frontières septentrionales de l'État. Outre ces deux rivières, la contrée est arrosée par un grand nombre de leurs affluents. Ainsi le Parana reçoit l'*Amambay*, l'*Iguatimy* et l'*Acaray*; le Paraguay reçoit le *Corrientès*, le *Guarambiri*, le *Xexui*, le *Tobati* et le *Tébiquary*, le plus considérable de tous, et dont la navigation est partout égale et sûre. Pendant la saison des pluies, ces rivières sortent de leur lit et répandent sur le terrain qu'elles envahissent un limon gras et fertile.

Le Paraguay n'est pas riche en productions minérales. La mine de sel gemme de *Lambacé* (à 8 kilomètres de l'Assomption) n'est pas exploitée; on retire seulement le sel de l'eau qui filtre à travers les collines. On commence à exploiter les mines de fer du *Cerro San-Miguel*. Il y a, dit-on, des mines de fer, d'argent et de plomb à *Caapucu* et à *Hicuy*. Le climat du Paraguay est très-chaud et sec; l'air y est sain. La température, qui est celle du Brésil, fait naître toutes les productions de la zone tropicale; néanmoins, comme le sol dans la plus grande partie est aride, la végétation n'y acquiert pas, au moins dans le sud, la force et l'abondance de celle du Brésil. La terre est surtout favorable au cotonnier, dont le produit doit devenir la branche la plus importante du commerce. La canne à sucre est peu cultivée, mais elle est très-riche et sert principalement à la fabrication des spiritueux. Le maïs, le riz, le manioc, les légumineux, étant la principale nourriture des habitants, forment les cultures les plus étendues; les bananes, goyaves, melons d'eau, oranges et autres fruits sont très-abondants; le tabac est le principal article d'échange: on évalue à 5 à 6 millions de kilogrammes la production annuelle. On récolte aussi de petites quantités d'indigo, de cochenille et de chanvre de *Caraguata*, sorte d'aloès, qui fournit des filaments aussi beaux que le chanvre de Manille. On fait un grand commerce de la *yerba*, sorte de thé qui porte le nom du pays, et qui est la feuille d'une espèce d'*ilex* appelée *maté* ou *I. paraguayensis*, très-abondante dans les vastes forêts situées au nord et au sud-est de l'Assomption; infusée comme le thé de la Chine, elle fournit une boisson ayant un goût d'amertume fort prononcé auquel les Européens s'habituent difficilement, mais que les Gauchos aiment beaucoup. La vente de la yerba est monopolisée par le gouvernement; il en est de même des bois dont le pays pourrait faire un important

commerce, et dont la sortie est frappée de droits tellement exorbitants, qu'ils équivalent à une prohibition. Ces bois, propres à la charpente, à la menuiserie et surtout à l'ébénisterie, pourrissent sur pied. Les forêts fournissent aussi des gommés, des résines estimées et une foule de plantes médicinales et tinctoriales. La plus remarquable est l'*yribu retima*, qui fournit une teinture bleue excellente. Le Paraguay, moins riche en bétail que les provinces argentines, possède néanmoins de grands troupeaux de bœufs et de moutons; mais il ne les gaspille pas comme dans l'Uruguay ou à Buenos-Ayres, où ils sont tués uniquement pour en vendre la peau. L'industrie du Paraguay est très-limitée; on y trouve pourtant des tanneries, quelques distilleries, des fabriques de cigares, des métiers à tisser le coton ou la laine.

§ II. HISTOIRE, ADMINISTRATION, COMMERCE, ETC. — Le Paraguay, autrefois l'un des pays les plus sauvages de l'Amérique, fut civilisé et en partie cultivé par les jésuites, qui y fondèrent en 1610 des missions, le plus beau titre de gloire de cet ordre célèbre, et que l'humanité et la science doivent à jamais regretter. Ces établissements étaient, comme nous l'avons déjà vu, des espèces de républiques chrétiennes, sous la domination de la compagnie de Jésus et sous la protection du roi d'Espagne, dans lesquelles les Indiens, anthropophages, brutes et misérables, furent changés en hommes et en chrétiens. Ces missions ne firent que prospérer jusqu'à la destruction de l'ordre des jésuites, en 1763; alors elles passèrent sous la domination du roi d'Espagne et furent traitées comme les autres colonies; le Paraguay devint une des provinces de la vice-royauté de la Plata. En 1810, il s'insurgea, mais au lieu de faire cause commune avec les autres provinces argentines, il resta isolé, et tomba sous la domination du docteur Francia, despote habile et cruel, qui rétablit l'ordre matériel dans le pays, favorisa l'agriculture et l'élevage du bétail, arrêta les incursions des Indiens, et interdit l'entrée du pays à tous les étrangers. Le Paraguay resta ainsi pendant trente ans ignoré de l'Europe; mais il échappa aux guerres civiles des États qui l'avoisinaient. Francia étant mort en 1840, quelques troubles agitèrent le pays; enfin un congrès ayant donné le pouvoir à un président nommé Lopez, celui-ci a continué le système de Francia, mais en ouvrant le pays au commerce étranger et en faisant reconnaître son indépendance par les États voisins.

Les finances du Paraguay sont en bonne situation. L'État tire ses revenus de la douane, du monopole de la yerba et des bois, de nombreuses estancias, etc. Il prélève aussi un droit sur le travail des Indiens, qui vivent en petites agglomérations comme du temps des jésuites, possèdent tout en commun et sont dirigés dans leurs travaux par des agents du gouvernement. On évalue ces revenus à plus de 4 millions. L'armée permanente ne se compose que de quelques compagnies qui veillent aux frontières, et d'une garde d'honneur du président; mais on dit que celui-ci peut, en temps de guerre, réunir 20,000 hommes, dont 15,000 cavaliers, braves et disciplinés. L'instruction publique est peu florissante: la capitale a un collège et une école de mathématiques. Le commerce extérieur n'a pris de développement que depuis quelques années; il est concentré presque exclusivement à l'Assomption, dont les échanges étaient évalués en 1854 à 10 millions. Les exportations consistent en yerba, cuirs, tabac, bois de construction, cigares, oranges, crins, etc. Le tiers des importations est fourni par la France.

§ III. DESCRIPTION POLITIQUE. — Le Paraguay est divisé en 8 départements et en 28 municipalités. Il ne renferme que de petites cités, mais le nombre des villages est considérable; ils ont tous à peu près le même aspect, et se composent d'une grande place, avec une église et des maisons proprement construites et couvertes en tuiles. La seule ville remarquable est la capitale, appelée l'*Assomption* (*Assuncion*), qui s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche du Paraguay, et est fort irrégulièrement bâtie sur un sol sablonneux dont la pente est assez rapide. Sa population est tout au plus de 8,000 âmes. Elle est la résidence d'un évêque et celle du chef de l'État, mais elle ne renferme aucun édifice digne de quelque attention. Le palais du dictateur n'est qu'une grande maison construite par les jésuites. Les autres villes sont : *Ytapua* sur le Parana, avec 1,500 habitants; *Nembucu*, le seul point du Paraguay qui était jadis ouvert au commerce étranger : dans son voisinage sont d'immenses savanes noyées qu'on appelle *Estero y banado*; *Santa-Maria de Fé*, où le savant Bonpland a été retenu dix ans prisonnier par Francia : c'était autrefois une mission florissante, établie en 1592; *Tevego*, fondée au milieu d'un désert, pour servir de lieu d'exil; *Villa-Rica*, au milieu de belles plantations de tabac, etc.

Le *Paraguay* doit son nom à la tribu des *Paraguas*, qui vit de la pêche, et qui se distingue par son caractère rusé; on prétend qu'ils adorent la lune; leurs femmes fabriquent des couvertures de laine. Les *Guaranis* étendent dans cette contrée, ainsi que dans la Bolivie, le Brésil et la république argentine, plusieurs de leurs ramifications. Ils forment la nation la plus considérable de l'Amérique méridionale, puisque leur nombre est évalué à 300,000, parmi lesquels 20,000 sont encore à l'état sauvage, et le reste est chrétien. Leur couleur est en général jaunâtre, un peu rouge et très-claire. Leur taille est peu élevée : elle dépasse rarement 5 pieds. Ils ont la tête arrondie, le front haut, le nez court et peu large, les yeux petits et expressifs, relevés à leur angle extérieur, le menton rond et très-court, les sourcils étroits et arqués, la barbe et les cheveux noirs. Cette race, autrefois très-redoutable par son ardeur belliqueuse, est aujourd'hui paisible, indolente, docile et inoffensive.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

CHILI.

§ I^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — CLIMAT. — Le Chili est situé sur le grand Océan, qui baigne toute l'étendue de ses côtes du nord au midi. La grande chaîne de la Cordillère, dont il occupe le versant occidental, lui sert de limite naturelle à l'est et le sépare de la confédération argentine. Au nord, il touche à la Bolivie par le désert d'Atacama; il va vers le sud jusqu'au détroit de Magellan; mais en réalité il se termine de ce côté à l'archipel de Chiloë, qui lui appartient entièrement. Cette contrée ainsi limitée est comprise entre 25°, 20' et 44° de latitude australe. Sa plus grande longueur est de 1,850 kilomètres, sa largeur moyenne de 175, et sa superficie est évaluée à 350,000 kilomètres carrés.

Nous avons vu quel était le système orographique du Chili, et nous avons dit que

ses montagnes renfermaient un grand nombre de volcans. Avec un voisinage aussi terrible, on ne doit pas s'étonner que les tremblements de terre soient fréquents et souvent désastreux. Santiago a été renversée quatre fois en quatorze ans, Copiapo a été détruite deux fois entièrement, et quantité d'autres n'ont pas été relevées. Chaque année, le fléau se fait sentir, et, sans compter les simples secousses (*tremblores*), qui ne font qu'effrayer les habitants, il y a tous les dix ans de véritables tremblements de terre qui bouleversent les villes et les campagnes.

La direction de la Cordillère, qui court à peu de distance de la côte, rend très-borné le cours des fleuves ou rivières qui arrosent le Chili. Ils sont, dit-on, au nombre de 120. On cite parmi les principaux le *Copiapo*, le *Huasco*, le *Coquimbo*, qui traversent les villes de même nom, le *Limari*, l'*Aconcagua*, le *Maypo*, célèbre par la victoire du 5 avril 1818, qui donna l'indépendance au Chili, et dont un affluent, le *Mapocha*, passe à Santiago; le *Maule*, ancienne limite de l'empire des Incas. L'*Itata* descend du volcan de Chillan et arrose la ville de ce nom. Le *Biobio* passe à Santa-Fé et sépare le Chili proprement dit des pays indépendants, qui en forment l'extrémité méridionale; il est navigable pour des bateaux à vapeur. Le *Cauten* ou *Impérial* est remarquable par sa grande profondeur. Le *Tolten* est également navigable pour de gros bâtiments. Le *Valdivia* ou *Callacalla* se jette dans la baie de Valdivia. Le *Bueno* ou *Osorno* reçoit le trop-plein du grand lac de Llanquihue.

Le Chili renferme quelques lacs, surtout dans sa partie méridionale : le *Nahuel-Huapi*, situé sur le versant oriental de la Cordillère, qui a 80 milles de circonférence; le *Llanquihue*, qui en compte 72; l'*Aculéo*, près de Santiago, qui a 12 kilomètres de long sur 8 de large; le *Pudahuel* et le *Taguataqua*, etc. Il y a aussi quelques lacs salés vers la latitude de Guillota, entre autres ceux de *Bucalémo*, *Cahuil* et *Boyéruca*.

Les côtes, en général hautes et escarpées, présentent quelques bons ports, surtout à l'embouchure des fleuves. On peut citer ceux de Valdivia, Conception, Valparaiso et Coquimbo; mais le meilleur est celui de San-Carlos dans l'île Chiloe.

Le climat du Chili passe pour un des plus beaux et des plus sains du monde; sa partie maritime jouit surtout d'une température égale et douce. Le printemps règne depuis septembre jusqu'en décembre; c'est alors que commence l'été, dont la chaleur est tempérée par la brise de mer. D'abondantes rosées humectent la terre et rafraîchissent les plantes. Les vents du nord soufflent depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de septembre; c'est la saison de l'automne. Les pluies ne tombent qu'en avril et août, encore sont-elles de courte durée. La sécheresse est le défaut principal de la partie septentrionale du Chili, et il est à remarquer que les pluies sont d'autant plus fréquentes et d'autant plus abondantes que l'on s'avance davantage vers le pôle austral. Les orages, la neige, la grêle sont renfermés dans la région des montagnes.

§ II. PRODUCTIONS. — On ne connaît bien toute l'importance des richesses minérales du Chili que depuis quelques années. L'or est répandu un peu partout, mais généralement disséminé et par petites particules comme dans les terres aurifères de *Limachi*, de *Casuto*, dans les sables de la rivière *Canas*, dans les filons de *Chivato*, *Petorca*, *Coquimbo*, *Guasco*, *Ligua*, etc.; mais ces différents gisements ne sont pas sérieusement

exploités, et la recherche de l'or ne donne qu'un produit de 500,000 francs par an. Il en est autrement des mines d'argent et de cuivre. L'argent se trouve principalement dans le département d'Atacama; le cuivre domine dans celui de Coquimbo; ces deux métaux deviennent plus rares à mesure que l'on descend vers le sud. Le département d'Atacama possède à lui seul 536 mines de cuivre et 266 d'argent. Copiapo est le centre de ces fructueuses exploitations; c'est là que l'on trouve les riches mines d'argent de *Chanarcillo*, découvertes en 1833 par un berger, et celle de la *Chandeleur*, où le métal paraît être uni à la pierre par parties égales. Coquimbo est le centre des mines de cuivre dont le produit n'est pas inférieur à celui des mines d'argent. L'exploitation de ces mines et la fonte des minerais sont aujourd'hui dirigées par d'habiles ingénieurs, la plupart anglais et américains, qui font usage des procédés modernes les plus perfectionnés. Leur produit total, en 1853, a été évalué à 80 millions de francs. Le Chili est également abondant en fer; le sol des provinces du nord paraît essentiellement ferrugineux; on prétend même qu'il y a dans les Andes des montagnes entières d'aimant: ces précieux dépôts ne tarderont pas à être activement recherchés. Les autres richesses minérales sont le mercure, l'étain et le manganèse, qui s'y trouvent presque purs; l'antimoine, qui abonde dans le fond des vallées du nord; l'alun, l'arsenic, qui se rencontrent à l'état natif; le soufre, qui se trouve pur ou mélangé au minerai de cuivre. Le charbon de terre abonde sur la côte; on prétend que la majeure partie du sol, depuis Concepcion jusqu'au détroit de Magellan, en est formée. Ce charbon est un lignite contenant beaucoup de soufre, et qui est excellent pour le chauffage des fours à réverbère et des machines à vapeur. Un grand nombre de mines sont déjà ouvertes dans les ports de *Talcahuano*, *Coronel*, *Lotilla*, *Lota*, *Valdivia*, dans l'archipel de *Chiloë*, etc. Le port de Lota exportait déjà, en 1850, près de 50,000 tonneaux de charbon, malgré l'insuffisance des moyens d'extraction. La chaux existe en abondance, ainsi que la pierre à plâtre; Darwin en a rencontré un lit immense de 70 mètres de profondeur dans la vallée du *Yeso*, qui appartient aux Andes centrales. Il y a de la marne aux environs de Copiapo. Les terres rouges de la côte centrale donnent de bonne pouzzolane et du ciment romain; les marbres se trouvent partout; la bonne pierre à bâtir est rare, mais le porphyre et le granit fournissent de beaux matériaux de construction. Enfin le Chili possède plusieurs sources minérales: on ne cite que celles de Cauquénès, qui sont les plus renommées (province de Maule).

Les provinces du sud, mieux arrosées que celles du nord, sont en même temps les plus pittoresques. On y trouve de grandes forêts et des arbres aux proportions colossales, les uns précieux à cause de leur bois incorruptible, les autres utiles par leurs résines et leurs gommes. Le pin, le cèdre, le myrte, l'olivier, forment aussi de magnifiques forêts. C'est là, dans le fond des vallées humides, que se trouvent les fleurs les plus éclatantes, les amaryllis, la violette arborescente, le galliet à fleurs bleues, le fuchsia, la sarmienta charnue, le datura à fleurs blanches, le mélocactus aux grandes corolles jaunes, et la verveine nuancée de pourpre. Parmi les plantes utiles, nous citerons le *fucus antarcticus*, qui sert de nourriture aux habitants de la côte du sud; les feuilles du psoralea-coulen, qui donnent une boisson capiteuse; le fruit de l'*aristotelia*-maqui, dont les Chiliens tirent leur boisson; l'arbre à savon, le

tabac, la valériane, dont les racines servent de combustible; les grands myrtes, qui donnent un fruit succulent, etc.¹.

Le sol du Chili est propre à toutes les cultures, mais surtout à celles des pays tempérés de l'Europe. Le froment et l'orge donnent d'abondants produits : les ports du nord expédient déjà à l'étranger d'immenses quantités de farines. Le maïs vient mieux dans le sud. Le chanvre et le lin se sèment dans les vallées humides. La vigne est cultivée partout : on en fabrique un vin très-capiteux, qui rappelle les gros vins d'Espagne. On trouve l'olivier principalement dans les environs de Santiago; la canne à sucre, le tabac, les fruits des tropiques et ceux de l'Europe réussissent bien; on voit même de véritables forêts de 40 à 50 kilomètres d'étendue, composées de nos arbres fruitiers d'Europe, qui viennent sans culture et sans soins. Tous nos légumes, y compris la betterave, sont naturalisés. L'agriculture a fait depuis quelques années de très-grands progrès : le sol est réparti entre un petit nombre de grands propriétaires; aussi les exploitations rurales (*haciendas*) sont-elles considérables : les plus riches ont jusqu'à 20,000 têtes de bétail de toute espèce. Les chevaux sont d'une race très-recherchée; les mulets et les ânes ont acquis un développement supérieur à celui de la race primitive; les bêtes à cornes atteignent une taille énorme, surtout dans les vallées de la Cordillère; les moutons donnent une laine de belle qualité. En un mot, tous les animaux domestiques d'Europe ont prospéré au Chili et forment une branche importante de la richesse agricole.

Le règne animal de cette contrée est encore imparfaitement connu; mais on cite déjà un assez grand nombre d'espèces parmi lesquelles nous indiquerons le *felis puma*, que les naturels nomment *paggi*; le *margay* (*felis tigrina*), l'ocelot et le *yaguarondi*, qui ne sortent de leurs retraites que dans les nuits sombres et orageuses; le *chinche* fétide (*viverra mephitis*), probablement la moufette de Buffon; le chinchilla, si recherché pour sa précieuse fourrure; le *chili-hueque* (*camelus araucanus*) ou lama, véritable chameau de la montagne; la vigogne (*camelus vicugna*), qui habite en troupes les régions les plus inaccessibles des Andes; le *pudu*, *quemul* ou *huemul* (*capra pudu*), sorte d'antilope; le *guanaco*, chamois des Andes; l'onagre; le *guillino*, espèce de castor très-rare et fort recherché pour sa fourrure; le *cuy* (*lepus minimus*) et la *viscaccia* (*lepus viscaccia*), deux espèces de lièvres qui peuvent vivre en domesticité; la *cuja*, le *quiqui*, le porc-épic, la loutre, ou rat aquatique, à queue comprimée au sommet; le mulot bleu; le rat laineux, dont les poils, très-longs, fins comme de la toile d'araignée, étaient employés par les Péruviens au lieu de la meilleure laine; le *mus mau-linus*, l'écureuil du Chili, qui se rapproche du loir. Les oiseaux sont nombreux, surtout dans la partie maritime : on cite des canards, des flamants, des oiseaux-mouches de diverses espèces, un héron d'une éclatante blancheur, le pic à huppe rouge, le troglodyte chilien, le fourrier du Chili, la grèbe de la Concepcion, la *certhia chiliensis*, la grive des Malouines, le corbeau de mer, le manchot, les goëlands, etc.². Parmi les oiseaux de proie, on doit nommer le condor, véritable roi des Andes, les buses, les faucons, les chouettes, etc. Les animaux malfaisants sont rares : on ne cite qu'un petit scorpion blanc, des araignées, dont une de très-grande dimension, et des mous-

¹ Description du Chili dans l'*Univers pittoresque*.

² *Ibidem*.

tiques. Les côtes sont poissonneuses et garnies de nombreux mollusques. Au sud, on trouve des quantités de phoques et de dauphins.

§ III. HISTOIRE, ADMINISTRATION, FINANCES, INSTITUTIONS. — Le Chili, qui appartenait à l'empire des Incas, fut découvert par les Espagnols en 1520, conquis et colonisé par eux en 1540. Il fut érigé en capitainerie générale dépendant de la vice-royauté du Pérou, et eut les mêmes destinées que les autres possessions espagnoles. Il s'insurgea comme celles-ci en 1810, mais ne parvint à conquérir son indépendance qu'après la bataille de Maypo, en 1818. Il eut alors à lutter contre les États voisins du Pérou et de la Bolivie, se donna une constitution en 1829, et fut agité par des troubles intérieurs. Mais quelques années après il jouissait d'une paix complète, qui n'a plus été troublée, et qui fait un heureux contraste avec l'agitation perpétuelle et stupide des autres colonies espagnoles. Cette paix, qui a fait la prospérité du pays, tient sans doute à la situation géographique du Chili, borné au nord et au sud par des déserts, à l'ouest par la mer, à l'est par la muraille des Andes ; mais elle tient surtout à l'esprit, au caractère et à la race des habitants. Ce pays présente en effet cette circonstance remarquable et privilégiée, d'avoir sa population presque entièrement d'origine européenne, c'est-à-dire composée de descendants d'Espagnols et de créoles : c'est là ce qui explique sa tranquillité, sa prospérité, sa civilisation exceptionnelles. On y trouve peu de métis, point de zambos, point de nègres, point de tous ces mélanges barbares qui dominent dans les autres colonies espagnoles, et font reculer leur civilisation. Aussi le Chili est-il, sous le rapport moral, intellectuel, social, agricole, le deuxième État de toute l'Amérique. Il ne lui manque que des bras pour devenir un des pays les plus riches du monde ; et pourtant sa population, qui était en 1843 de 1,083,000 habitants, en 1854 était de 1,439,000 âmes, c'est-à-dire qu'elle avait augmenté d'un quart en onze ans. Ce résultat est d'autant plus remarquable que l'immigration n'y entre pour rien, puisque les Européens établis au Chili ne dépassent pas 8,000, dont 1,600 Français.

Dans la constitution du Chili, le pouvoir législatif appartient à un congrès national qui s'assemble tous les ans, du 1^{er} juin au 1^{er} septembre, et qui est formé de deux chambres : le sénat, composé de 20 membres nommés pour neuf ans, et qui se renouvelle par tiers tous les trois ans ; la chambre des députés, composée de députés nommés pour trois ans, à raison d'un député pour 20,000 habitants. Tout Chilien âgé de vingt-cinq ans, et qui sait lire et écrire, est électeur. Le pouvoir exécutif est exercé par un président élu pour cinq ans, et assisté de quatre ministres et d'un conseil d'État. La constitution a décrété l'abolition de l'esclavage, la liberté du commerce, de la presse, etc. L'organisation judiciaire est en partie modelée sur celle de la France.

Le pays est partagé en douze provinces, qui sont, du nord au sud : *Atacama, Coquimbo, Aconcagua, Valparaiso, Santiago, Colchagua, Talca, Maule, Concepcion, Arauco, Valdivia, Chiloë*. Ces 12 provinces sont administrées par des intendants nommés pour trois ans par le président ; elles se subdivisent en 52 départements, à la tête desquels sont placés des gouverneurs ; les départements eux-mêmes forment 367 sous-délégations, et les sous-délégations se divisent en 1,696 districts.

La religion catholique est la religion de l'État, mais tous les cultes sont tolérés. Il

y a un archevêque à Santiago, et des évêques à Concepcion, Coquimbo et Chiloë. Les établissements d'instruction publique sont nombreux. Santiago possède une université créée en 1842, dont les cours embrassent la philosophie, les humanités, les mathématiques, la physique, la médecine, les lois et sciences politiques, et la théologie. On y trouve aussi une école nationale d'arts et métiers dirigée par des Français. Il y a des lycées à Concepcion, Coquimbo, Talca, San-Felipe, Serena, San-Fernando; et cinquante collèges sont répartis dans différentes villes. On compte aussi près de 700 écoles primaires fréquentées par 29,000 élèves; 300 de ces écoles sont aux frais de l'État, qui chaque année en augmente le nombre en même temps qu'il encourage les écoles municipales et particulières. Le mouvement intellectuel du Chili est attesté par le nombre de ses écrivains, l'importance de leurs ouvrages, la gravité des journaux. L'effectif de l'armée régulière ne dépasse pas 2,900 hommes, répartis entre 4 bataillons d'infanterie, 2 régiments de cavalerie et 6 compagnies ou brigades d'artillerie. Les soldats chiliens sont braves, sobres et disciplinés; les officiers sortent d'une école militaire qui a annuellement 40 élèves. La garde nationale est bien organisée: son effectif est d'environ 53,000 hommes. La marine est représentée par une frégate, une corvette, une goëlette, 2 bricks, 2 bâtiments à vapeur et 12 chaloupes canonnières. Valparaiso a une école navale pour 15 élèves. La marine marchande est encore peu nombreuse: elle ne compte pas plus de 260 navires jaugeant 60,000 tonneaux. L'état financier est très-satisfaisant: depuis vingt ans le budget se maintient en équilibre, et présente même un excédant de recettes. La république tire son principal revenu des douanes, de l'impôt foncier, des patentes, octrois, postes, papier timbré, etc. En 1854, ses recettes s'élevaient à 30 millions de francs, et ses dépenses à 29 millions. La dette, à l'amortissement de laquelle une somme importante est consacrée chaque année, ne s'élevait plus qu'à 28 millions pour l'extérieur, et à 8 millions pour l'intérieur.

§ IV. INDUSTRIE ET COMMERCE. — Le Chili est un pays essentiellement agricole, et à part les exploitations métallurgiques, l'industrie proprement dite y occupe un rang secondaire; elle n'est représentée que par quelques fabriques de tissus de laine ou *ponchos*, des minoteries, des tanneries, corroiries, fabriques de chandelle et de savon, etc. Mais en revanche les hauts fourneaux se multiplient, et l'industrie métallurgique prend un grand développement. D'importantes fonderies de cuivre sont établies dans les ports de Tongoy, Herradura, Coquimbo et Totoralillo.

Tandis que les républiques de l'Amérique du Sud n'ont d'autres préoccupations que leurs querelles intestines, le Chili crée des chemins de fer. Celui de Copiapo a été ouvert en 1851, et est en pleine exploitation depuis le port de Caldera jusqu'à Chancillo, c'est-à-dire sur 130 kilomètres. Le chemin de fer de Tomé à Chillan est également construit, et on s'occupe activement de ceux de Serena à Coquimbo, de Valparaiso à Santiago, de Santiago à Talca, de Concepcion à Talcahuano, de Tongoy à Tamaya. En outre le gouvernement occupe annuellement 8,000 ouvriers à la construction des routes. Deux lignes de télégraphie électrique sont déjà établies de Santiago à Valparaiso et à Copiapo. Enfin de nombreux bateaux à vapeur relient Valparaiso avec l'isthme de Panama et le cap Horn, ainsi que les différents ports du Chili.

Le commerce du Chili a presque triplé en douze ans : de 1844 à 1855, il était de 65,500,000 francs; il est actuellement de 180,551,000 francs, savoir : importations, 92,166,000 francs; exportations, 88,385,000 francs. Les importations consistent en articles manufacturés de toute espèce et en sucre, café, thé et fer. Le Chili fournit en échange pour 22 millions de farines et de blé, 23 millions de cuivre natif ou en barres; 15 millions de minerais d'argent, de cuivre et de cobalt; 15 millions d'argent en barres, puis des légumes, du fil et des cordages de chanvre, des peaux de chinchilla, des cuirs, du coton, du cacao, du guano, etc. En 1854, pour un commerce de 160 millions, 5,000 bâtiments étrangers avaient été employés, qui jaugeaient 1,500,000 tonneaux. L'Angleterre a la plus grande part dans ce commerce. La France y entre pour 35,600,000 francs, savoir : exportations, 6,213,000 francs; importations, 29,387,000 francs; elle tire du Chili, principalement, du nitrate de soude et du cuivre. Notre navigation n'est représentée que par 43 navires jaugeant 20,000 tonneaux.

§ V. DESCRIPTION POLITIQUE. — La province d'*Atacama* et celle de *Coquimbo* sont plus importantes par leurs richesses minières que par leurs productions agricoles; cependant la culture des céréales commence à prendre une extension considérable. On y remarque les villes suivantes :

Caldera, bourgade de 1,200 habitants, a été fondée en 1851, par une compagnie américaine, pour servir de débouché au chemin de fer qui va par Copiapo aux mines de Charnacillo. Elle est située dans un terrain très-aride, au fond d'une petite baie qui lui forme un bon port. C'est l'entrepôt des mines des environs, et le chemin de fer y a transporté en 1852 400,000 marcs d'argent, 8,000 tonneaux de minerai, etc. *San-Francisco de Selva* ou *Copiapo*, si importante par ses riches mines d'argent, est située sur une petite rivière du même nom, et à 45 kilomètres de son embouchure. Deux fois détruite par les tremblements de terre, elle s'est relevée de ses ruines plus considérable qu'auparavant, et malgré sa situation dans un bas-fond aride, c'est aujourd'hui une ville très-peuplée. A l'embouchure de la rivière se trouve le port de Copiapo, un des plus importants du Chili pour ses exportations de cuivre, d'argent et de nître : il est assez vaste, mais d'un accès difficile. *Huasco*, à l'embouchure d'une rivière de même nom, a un bon port, et est célèbre par la beauté des femmes; on exploite une mine d'argent dans ses environs. *Totalillo* est le port où l'on embarque les produits des mines de *Higuera*, dont on tire annuellement 5 à 600,000 quintaux de minerai. *Coquimbo* est agréablement située à l'embouchure du rio Coquimbo; les rues sont tirées au cordeau, les maisons construites en torchis et entourées de jardins. Le port est vaste et d'un accès facile; c'est par là que s'exportent les cuivres, qui forment la principale richesse de ce pays, et qui sont expédiés pour la plupart en Angleterre. Coquimbo a 2,400 habitants, et possède plusieurs hauts fourneaux. A 2 kilomètres au sud-est de Coquimbo, *Herradura*, au fond de la baie de ce nom, possède le plus bel établissement métallurgique du Chili : en 1854, 78 navires y ont chargé 21,000 tonneaux de cuivre et de minerai. *Tongoy* est située à 37 kilomètres au nord des mines de cuivre de Tamaya, dont on exporte annuellement 250 à 300,000 tonneaux de minerais. Elle possède d'importantes fonderies.

Illapel, petite ville qui a des mines de cuivre assez riches, est célèbre par les che-

vaux qu'on élève dans ce canton, et qui passent pour les meilleurs du Chili. *Quillota*, ou *Saint-Martin de la Concha*, est située sur l'Aconcagua, dans une belle et fertile vallée, célèbre par ses riches mines de cuivre. *San-Felipe de Aconcagua*, chef-lieu de la province, avec 6 à 8,000 habitants, est régulièrement bâti, dans cette même vallée.

Valparaiso, dont le nom signifie *vallée du paradis*, est loin de présenter un aspect séduisant. Elle se divise en deux parties : celle qui borde la rade et s'élève en amphithéâtre sur trois *cerros* ou collines s'appelle *Puerto* ; celle qui forme le côté occidental couvre une plaine sablonneuse que l'on nomme *l'Almandral*. Le *Puerto* est la partie importante, le centre du commerce et des affaires ; on y trouve de riches magasins, la cathédrale, plusieurs couvents. Les quartiers inférieurs présentent un aspect sinistre avec leurs masures hideuses et entassées sans ordre ; mais sur le *Cerro Alegre* sont les maisons des riches négociants, maisons basses, solidement construites pour résister aux tremblements de terre, et entourées de jardins. Le *Castillo* renferme l'arsenal, et à ses pieds se trouve la promenade. Une route étroite qui borde la rade conduit du port à l'Almandral, où se tiennent les marchés de la ville. Le climat de Valparaiso est assez salubre, mais les tremblements de terre désolent fréquemment cette partie du Chili. Le port est mal abrité, surtout contre les vents du nord, qui y causent quelquefois de grands désastres. Malgré cela, la position centrale de cette ville entre le cap Horn et l'isthme de Panama en a fait l'entrepôt le plus important du Chili, ainsi qu'un point de relâche et d'approvisionnement pour les bâtiments qui naviguent dans cette partie du grand Océan. Aussi le mouvement commercial du port a été en 1854 de 2,500 navires jaugeant 600,000 tonneaux ; et sa population, qui n'était il y a vingt ans que de 15,000 âmes, s'est rapidement élevée à plus de 40,000.

Santiago, capitale du Chili, fondée en 1541 par Pedro Valdivia, est située dans une plaine vaste et fertile, arrosée par le Mapocha. On y compte 80,000 habitants. Elle est très-grande, et divisée, comme la plupart des villes espagnoles, en carrés (*quadras*) ou îlots réguliers. Les rues sont larges, droites et arrosées par de nombreuses rigoles ; les maisons n'ont qu'un étage, à cause des tremblements de terre, et leur architecture est à peu près uniforme ; une porte d'entrée ornée de pilastres et d'ornements conduit au *patio*, grande cour carrée au fond de laquelle se trouve le principal corps de logis ; derrière est un jardin. Le centre de la ville est occupé par une belle place qu'entourent le palais du gouvernement, la chambre de justice, la prison, la cathédrale, etc. On cite parmi les autres édifices le *Consulado*, vaste construction où siègent le tribunal de commerce, le sénat et le congrès national ; la douane, le théâtre, le couvent de Saint-François, etc. Santiago a de nombreux établissements d'instruction : la bibliothèque, l'université, créée en 1842, le lycée national et un grand nombre d'écoles primaires. Au sud-est de la ville, est le faubourg de la *Canadilla*, séparé d'elle par une belle promenade ; on y trouve l'hôtel de la monnaie. A l'est, la colline de *Santa-Lucia* est couronnée d'un fort qui paraît avoir été construit plutôt en vue de contenir la ville que de la protéger. En résumé, Santiago peut passer pour une des belles villes de l'Amérique du Sud, mais elle paraît triste et silencieuse. Sa population est généralement aisée ; sa manière de vivre porte une empreinte de gaieté, d'hos-

pitalité, d'amabilité, qui distingue avantagement les Espagnols du nouveau monde. Les femmes sont belles. La danse et la musique sont ici, comme dans toute l'Amérique, leurs occupations favorites. Le luxe des habits et des équipages est porté très-loin.

Les provinces de *Colchagua* et de *Talca* doivent leur fertilité aux nombreuses rivières qui les arrosent; elles abondent en vins, tabac et grains. Leurs capitales, *San-Fernando* et *Talca*, sont de petites villes sans importance.

Les provinces de *Maule* et de *Concepcion* passent pour le grenier du Chili : outre les céréales, elles lui fournissent du vin, des bois propres aux constructions, des légumes en abondance, de l'huile, du chanvre et pour plus de 2 millions de francs de bestiaux. Leur partie orientale est occupée par de nombreuses tribus d'Indiens cultivateurs qui viennent échanger leurs grains et leur bétail contre des eaux-de-vie, draps, cotons, verroteries. *Concepcion* a été longtemps la seconde ville du Chili; sa population dépassait 20,000 âmes, tandis qu'elle est à peine de 3 à 4,000 aujourd'hui. Son délicieux climat y attirait les premières familles espagnoles, mais, saccagée plusieurs fois par les Araucanos, détruite par les tremblements de terre, elle n'offre plus que l'image de la dévastation. A 12 kilomètres au nord-ouest de *Concepcion* se trouve *Talcahuano*, qui paraît destinée à prendre toute l'importance qu'a perdue le chef-lieu de la province; elle est située sur une presqu'île, dans un pays bien boisé et très-sain; ce n'est encore qu'une bourgade de 2,000 âmes, mais sa baie forme le port le plus vaste et l'un des meilleurs du Chili, qui est surtout fréquenté par les baleiniers des mers du Sud. Son mouvement commercial a été en 1850 de 550 bâtiments jaugeant 150,000 tonneaux. Ses exportations consistent principalement en farines et céréales, viande salée, laine, cuirs, charbon de terre, bois de construction. *Lota*, petit port aux environs de *Concepcion*, possède d'importantes mines de houille.

Les provinces d'Arauco et de Valdivia sont presque entièrement occupées par les *Araucanos* indépendants, dont nous allons parler tout à l'heure. On tire du pays de la houille et des bois de construction. *Valdivia*, située à l'embouchure du Callacalla, a été fondée en 1533 par Pedro Valdivia, et prise plusieurs fois par les Indiens. Sa population ne dépasse pas un millier d'habitants, mais elle a une grande importance à cause de son port, qui passe pour le plus beau du Chili, et qui a de bonnes fortifications. Outre Valdivia, les Espagnols avaient fondé dans l'Araucanie *Villarica*, *Imperial*, *Cañete*, *Auzol* ou *la Frontera*, et *Osorno*, qui paraissent avoir été complètement détruites. Les forteresses d'*Araucos*, de *Tucapel*, destinées à arrêter les incursions des Indiens, existent encore. Enfin, sur les bords du *Llanquihue*, on a établi récemment une colonie de même nom qui paraît prospérer, et compte aujourd'hui près de 4,000 âmes.

La partie méridionale du Chili est habitée par un peuple sauvage, puissant, belliqueux, que les Chiliens appellent *Araucanos*, c'est-à-dire brigands, et qui se nomme lui-même *Moluches*, guerriers, ou *Aucas*, hommes libres. Ce peuple est le seul de toute l'Amérique qui ait su conserver par la force son indépendance. Il est en guerre perpétuelle avec les Chiliens, fait des incursions subites sur leur territoire, et détruit toutes les villes, tous les établissements qu'ils y ont fondés. Ces Indiens sont de taille ordinaire, et rappellent le type mongol, dont ils ont le regard

féroce et méfiant. Ils ont le teint cuivré ou d'un brun rougeâtre. Ils cultivent quelques coins de terre, récoltent quelques fruits et font une espèce de cidre ; mais leurs richesses consistent dans leurs troupeaux de chevaux, de bœufs, de guanacos et de vigognes. Les bœufs et les guanacos leur fournissent une nourriture abondante ; la laine de la vigogne sert à fabriquer des *ponchos* ; les chevaux, qui descendent de chevaux espagnols, ont fait de ces Indiens des espèces de Tartares : grâce à eux, ils se réunissent tout à coup en troupes nombreuses, font des marches de 800 à 1,200 kilomètres, pillent le pays ennemi, et se retirent rapidement avec leur butin.

Les Araucanos sont arrivés à un certain degré de civilisation. Ils adorent les astres, mais ils les regardent comme l'œuvre du grand Esprit de l'univers ; ils croient à l'immortalité de l'âme ; ils enterrent les morts dans des fosses carrées, le corps assis, en mettant à côté les armes et les vases à boire, et en plaçant à l'entour les squelettes des chevaux immolés en l'honneur du défunt. La coutume d'avoir plusieurs femmes est soumise à des restrictions. Les propriétés et les actions de la vie civile sont aussi bien réglées que parmi les nations européennes. Ces sauvages ont quelques notions de géométrie et d'astronomie ; leur année solaire, divisée en 12 mois de 30 jours, avec 5 jours intercalaires, est marquée par les solstices, qu'ils observent avec soin ; ils divisent le jour et la nuit en 12 heures. Ils aiment la poésie et l'éloquence, et ont une langue douce, riche et élégante ; c'est d'ailleurs la langue chilienne proprement dite, celle que la meilleure société ne dédaigne pas d'employer. Ils distinguent leurs pays en quatre parties, dont chacune est dirigée par un *toqui* ou cacique. Le gouvernement appartient à une sorte d'aristocratie militaire ; les emplois y sont héréditaires de mâle en mâle. Les Araucanos sont répandus au delà des Andes, dans une partie de la Patagonie.

L'archipel de *Chiloë*, avec un petit territoire sur le continent, forme la province du même nom, la plus méridionale du Chili. Il est séparé du continent, au nord par le détroit de *Chacao*, à l'est par le golfe d'*Ancud*. Il se compose de 63 îles, dont la moitié au moins est habitée. La plus importante est celle de Chiloë, longue de 190 kilomètres, large de 60. Ses côtes élevées offrent d'excellents ports, entre autres ceux de San-Carlos et de Castro. Elle est montagneuse, bien boisée, très-fertile, arrosée par de nombreuses rivières. Le climat est très-sain, mais froid et humide. La population s'adonne à la culture du sol, qui produit du tabac, des pommes à cidre, des céréales, des légumes secs et des pommes de terre réputées les meilleures de l'Amérique ; l'île nourrit aussi de nombreux bestiaux. Son commerce consiste en bois de construction, pommes de terre, laines, cuirs, charbon, etc. Cette exportation occupe environ 1,500 barques, qui appartiennent presque toutes à l'archipel. La population de la province de Chiloë est de 61,000 âmes, dont 25,000 habitent la grande île. *San-Carlos*, située au nord de cette île, est la capitale de la province et le siège d'un évêché. C'est une petite ville dont le port, le meilleur du Chili, est fréquenté et entouré de fortifications. *Castro* a un excellent port sur la côte orientale de la même île, au fond d'une baie vaste et sûre.

Au sud de l'île de Chiloë s'étend l'archipel de *los Chonos*, qui se compose d'un nombre considérable d'îlots et de rochers. Les habitants sont bons marins. Il règne dans cet archipel des ouragans qu'on ne peut comparer qu'à ceux des Antilles.

Le groupe de *Juan-Fernandez* a été découvert en 1563 par le marin espagnol dont il porte le nom. Il est situé à 600 kilomètres à l'ouest des côtes, et se compose de 2 îles très-fertiles en fruits et légumes. Il y croît des cèdres, du bois de santal, et des poivriers semblables à ceux de Chiapa. On y trouve une petite colonie espagnole. Personne n'ignore que c'est sur une des îles Juan-Fernandez que fut abandonné le matelot Selkirk, devenu célèbre pour avoir servi de type au Robinson Crusé.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

PATAGONIE, TERRE DE FEU ET MALOUINES.

§ 1^{er}. PATAGONIE. — On applique ordinairement le nom de *Patagonie* au vaste territoire presque entièrement inconnu qui embrasse l'extrémité de l'Amérique du Sud, depuis le rio Negro jusqu'au cap Froward. Au sud du cap Froward, et séparé du continent par le détroit de Magellan, s'étend l'archipel de la *Terre de Feu*, terminé par la petite île où domine sur les mers le cap Horn, le plus austral de l'Amérique, et qui est en réalité la dernière sommité des Andes. A l'est du détroit de Magellan, se trouvent les îles *Malouines* ou *Falkland*, que nous décrirons dans ce chapitre; enfin, dans la mer Australe, sont situées ces terres ou îles glacées récemment découvertes, et dont nous avons placé la description à la suite de l'Océanie (voir tome V).

La Patagonie est une terre découpée, tourmentée, creusée par mille baies, golfes ou canaux qui forment, surtout sur la côte occidentale, une quantité d'îles dont nous parlerons tout à l'heure. Cette côte est aussi la plus élevée, et la chaîne des Andes vient s'y terminer en escarpements abrupts. La côte orientale au contraire est généralement basse, et le sol paraît s'élever jusqu'aux montagnes par une succession de plateaux. C'est ici que l'on trouve les enfoncements les plus remarquables, tels que le golfe de *Saint-Mathias*, le golfe *Nuevo*, admirable port naturel, et le golfe *Saint-Georges*. Les fleuves de la Patagonie sont peu connus; le *rio Negro*, qui forme la limite septentrionale de ce territoire, est le plus considérable. On ne connaît guère que les embouchures du *rio de los Camarones*, du *rio Saint-Georges*, du *Desiderado*, du *Santa-Cruz*, du *Gallegos*. L'intérieur paraît renfermer plusieurs rivières sans écoulement et plusieurs lacs, la plupart salés, mais dont la position n'est pas mieux déterminée que celle des rivières.

Le sol de la Patagonie, au moins dans les parties que l'on a étudiées, paraît offrir, d'après d'Orbigny, une succession de couches de terrains tertiaires contenant des alternats de coquilles d'eau douce et marines, et des ossements de mammifères au milieu de grès friables uniformément stratifiés. Cette formation est la même que celle qui se continue vers le nord jusqu'au grand Chaco, et elle circonscrit partout les pampas formés invariablement d'argiles à ossements et de terrains d'alluvions. Ainsi, à l'exception des atterrissements et des bords des rivières, la Patagonie n'est pas bonne à la culture, car elle offre partout des terrains sablonneux et secs qui ne conservent pas l'humidité nécessaire. A l'entrée occidentale du détroit de Magellan, les rochers sont pour la plupart des granits et des diorites. Près du centre du détroit domine le schiste

argileux; cette roche s'étend jusqu'à la baie Freshwater, où elle se mélange avec le schiste, qui disparaît graduellement en approchant du cap Negro. Du cap des Vierges au port Saint-Julien, la côte est bordée de falaises d'argile en strates ou couches horizontales. Autour du *Port-Désiré*, baie sûre et profonde, les rochers sont composés de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de silex et de talc brillant et semblable à des cristaux. Les coquillages fossiles forment sur toutes ces côtes de très-grands bancs, et ils y sont d'une rare beauté. Non-seulement les lacs de la Patagonie sont tous salés, mais la terre elle-même paraît imprégnée de sel; le sol se couvre souvent d'efflorescences salines, les puits mêmes ne donnent que de l'eau saumâtre.

La Patagonie est généralement un pays froid, sauvage et stérile. La plus grande partie ne se compose que de vastes déserts, où de loin en loin apparaissent de belles prairies et de grandes forêts. Les plaines, ou la région orientale, diffèrent essentiellement des montagnes, qui forment la région occidentale. La première, nue, aride, sablonneuse, dépourvue de toute espèce d'arbres, jouit d'un air sec et serein; la chaleur de l'été n'est que de 6 à 10°. La seconde, formée de rochers primitifs, arrosée de rivières et de cascades, couverte de forêts, éprouve des pluies presque perpétuelles; la chaleur n'y est que de 4 à 8°. On s'accorde aussi à représenter la partie septentrionale comme plus fertile que la partie méridionale. Les bords du rio Negro étalent surtout une végétation vigoureuse, tandis que plus au sud se déroulent de grandes plaines brûlées par la sécheresse et de l'aspect le plus monotone. Les productions végétales, au nord, paraissent être celles de la province de Buenos-Ayres; on ne connaît point celles du sud.

Le règne animal est mieux connu et plus intéressant : nous pouvons citer, d'après d'Orbigny, le loup rouge, le tigre américain, le *sajero* et le *mbaracaya*, espèce de chat sauvage que l'on rencontre surtout dans les plaines du rio Negro; la moufette fétide, le *zorillo*, autre espèce de moufette à la fourrure noire marquée de deux raies blanches; le renard de Patagonie et la sarigue. Dans le haut pays on trouve plusieurs espèces d'animaux rongeurs, des rats en troupes innombrables, la souris et la *guya*, dont quelques familles peuplent les marais; la *viscacia*, espèce de lièvre dont nous avons déjà parlé. Parmi les mammifères édentés on cite le *pichi*, appartenant au genre tatou, et dont la chair est très-recherchée. Les marais du rio Negro servent de refuge à des bandes de *pécaries* à collier ou sangliers d'Amérique; une espèce de cerf nommé *guacuti* est aussi très-commune, mais elle est moins intéressante que le *guanaco*, dont la chair et surtout la fourrure sont si précieuses aux indigènes. On le trouve depuis les îles de la Terre de Feu jusqu'à la Cordillère du Pérou. Indépendamment de ces quadrupèdes, on rencontre au nord de la Patagonie des bœufs, des chevaux et des moutons; le bœuf alimente un commerce assez considérable de viande salée et de cuirs aux environs de Carmen; le cheval est répandu dans les parties plus méridionales, où il est le compagnon inséparable de l'habitant nomade de ces déserts.

Les oiseaux sont en grand nombre, mais aucun d'eux n'a le plumage varié et brillant des espèces qui habitent le centre de l'Amérique. L'autruche de Patagonie est plus petite que celle d'Afrique, et ses plumes sont loin d'avoir la même beauté; parmi les oiseaux de proie, qui sont très-nombreux, on cite le *catharte aura* et le *catharte urubu*,

variétés de vautours qui répandent une odeur insupportable de putréfaction; le *caracara*, sorte d'aigle d'une extrême voracité; la buse tricolore, le faucon, le *nacurutu*, espèce de chouette-hibou particulière aux contrées magellaniques, etc. Parmi les oiseaux de moindre grandeur, les *rhinomies*, qui se rapprochent des fourmiliers; le merle, le moqueur de Patagonie, le troglodyte sautillant ou roitelet, le gobe-mouche, le *tangara*, aux couleurs aussi vives que celles du colibri; le *dinca* ou gros-bec du Chili, au plumage bleu et à la gorge blanche; l'ornero, le vanneau armé, l'ibis, le thinocore, espèce d'échassier; l'aigrette blanche, le héron, le bihoreau, oiseau rare dont l'aigrette blanche est fort recherchée, etc. Les reptiles sont peu nombreux; on a trouvé la tortue du cap de Bonne-Espérance, quatre sortes de lézards et une seule espèce de crapaud. Il n'en est pas de même des insectes, qui sont innombrables. Il n'y a que deux ou trois variétés de poissons d'eau douce; mais les côtes sont fréquentées par des baleines, des dauphins, des cachalots; le phoque à trompe et le lion marin étaient autrefois l'objet d'une chasse tellement active, que ces amphibies ont abandonné les parages qu'ils fréquentaient autrefois.

§ II. HABITANTS. — D'après d'Orbigny, les peuples qui habitent la Patagonie sont : 1° les *Araucanos* ou *Aucas*, qui s'étendent au nord et au sud du rio Negro dans le voisinage des Andes; 2° les *Puelches*, qui s'étendent au sud-est du rio Negro; 3° les *Patagons* ou *Tehuelches*, qui s'étendent jusqu'au détroit de Magellan; 4° les *Fuégiens*, répandus sur toutes les îles de la Terre de Feu et sur les deux rives occidentales du détroit. C'est vers les sources de la rivière de Camarones, entre le 43° et le 44° degré de latitude, qu'on doit chercher la demeure de la nation des *Arguèles* ou des *Césares*. « Ce pays, dit le P. Feuillée, est extrêmement fertile et agréable : il est fermé au couchant par une rivière grande et rapide, qui paraît le séparer des Araucans. Les Cordillères, qui embrassent cette contrée, en rendent également l'accès difficile. Les Césares sont, du moins en grande partie, les descendants des équipages de trois vaisseaux espagnols qui, ennuyés des fatigues d'un long voyage, se révoltèrent, à ce qu'il paraît, et se réfugièrent dans cette vallée isolée. Ils ne permettent à qui que ce soit d'entrer dans leur pays. »

Les *Araucanos* de la Patagonie sont les mêmes peuples que les *Araucanos* du Chili, cette nation étant répandue sur les deux revers des Andes. On ne sait presque rien des *Puelches*, qui sont de grande taille et peu nombreux; les côtes de leur pays offrent de bons mouillages, mais ni bois, ni eau douce, ni trace d'habitants. Près du cap Blanc la terre se couvre de quelques buissons; il y a des plaines immenses imprégnées de sel. Le nom de *Patagons* (hommes aux grands pieds) fut donné à ces peuples en 1520 par Magellan, mais eux-mêmes s'appellent *Tehuelches* ou *Inaken*, suivant qu'ils habitent le nord ou le midi du pays. Les *Araucanos* les désignent sous le nom de *Huitiches* (hommes du Sud). Les tribus *tehuelches* ne paraissent pas compter plus de 10,000 âmes; elles sont divisées par hordes, chacune sous la direction d'un chef. Magellan est le premier qui ait répandu la fable des géants de la Patagonie, et pendant longtemps la plupart des voyageurs ont persisté à représenter les indigènes de cette contrée comme doués d'une taille extraordinaire. On est certain aujourd'hui que la taille de ces prétendus géants est celle de beaucoup d'Européens. « Pour moi, dit d'Orbigny, après avoir vu sept mois de suite beaucoup de *Patagons* de différentes

tribus, et en avoir mesuré un grand nombre, je puis affirmer que le plus grand de tous n'avait que 5 pieds 11 pouces métriques français, tandis que leur taille moyenne n'était pas au-dessus de 5 pieds 4 pouces. Les femmes sont presque aussi grandes, et surtout aussi fortes. Ce qui distingue particulièrement les Patagons des autres indigènes et des Européens, ce sont des épaules larges et effacées, un corps robuste, des membres bien nourris, des formes massives et tout à fait herculéennes. » Au premier aspect, il semble, suivant le capitaine King, que les Patagons appartiennent à une race d'hommes d'une stature prodigieuse; mais en les regardant de plus près cette illusion cesse. Si on les voit à cheval, si on les voit assis, leur taille étonne, parce qu'ils ont la partie supérieure du corps d'une hauteur disproportionnée avec le reste. Leurs jambes et leurs cuisses sont très-courtes, leurs mains et leurs pieds sont très-petits, tandis que leur tête semble faite pour les hommes de 7 à 8 pieds. Ainsi il paraît constaté que les Patagons sont loin d'être des géants, mais que leur stature est un peu au-dessus de celle de la plupart des autres hommes. Ils sont vêtus de peaux de guanacos, de vigognes et autres, cousues ensemble en manière de manteaux carrés. Leur coiffure est une toque ornée de plumes. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils portent une cuirasse de peau et un chapeau de cuir. L'arc, la fronde et la lance, dont le fer est remplacé par un os très-pointu, sont leurs principales armes. Les cheveux des femmes, disposés en tresses et ornés de grelots ou de morceaux de cuivre, tombent sur leurs épaules; leurs bras et leurs mains sont ornés de bracelets; elles portent un chapeau paré de plumes et des colliers formés de coquilles. Les Patagons sont pasteurs et nomades; ils adorent un dieu terrible qui paraît être le génie du mal. Ils enterrent leurs morts d'une manière particulière : on dessèche leurs os, ensuite on les transporte sur les rivages de la mer, dans le désert; on les y place dans des cabanes, entourés des squelettes de leurs chevaux. Les Patagons du Sud ou Inaken ne diffèrent de ceux du Nord que par quelques coutumes et par le caractère, que l'on dit plus humain et plus sociable.

§ III. DÉTROIT DE MAGELLAN. — Le *détroit de Magellan*, découvert en 1520 par le navigateur portugais *Magalhaëns* (dont nous avons fait Magellan), a été décrit exactement pour la première fois par Parker King et Fitz Roy en 1826 et 1834, puis par Dumont d'Urville en 1836. Ce détroit, sinueux, étroit, d'une navigation pénible, où les courants sont rapides et contraires, a 875 kilomètres de long sur 8 à 60 kilomètres de large. Il était toutefois l'unique passage pour communiquer de l'océan Atlantique au grand Océan; depuis la découverte du cap Horn, son importance a un peu diminué, mais elle est restée très-grande néanmoins, à cause des dangers et des difficultés que présente le passage du cap Horn. D'ailleurs ses eaux sont profondes, partout on trouve des ports naturels, des mouillages sûrs et commodes, une eau excellente, du bois en abondance, du gibier, du poisson. On pénètre à l'est, dans ce détroit, par deux goulets, qui laissent entre eux la baie *Philippe*; puis se présente un vaste bassin bordé à l'ouest par la presqu'île de *Brunswick*, dernière terre du continent américain. C'est une contrée d'un aspect un peu sauvage, dominée par de hautes montagnes, dont le sommet conserve des neiges à peu près éternelles; mais ses vallées étalent une belle végétation; le flanc des montagnes est couvert de magnifiques forêts, et parcouru par une multitude de ruisseaux qui descendent des glaciers. Quelques-uns de ces ruis-

seaux sont même assez profonds ; la *Sedger*, qui se jette dans le Port-Famine, est en partie navigable, et le capitaine King affirme que la marée a 15 mètres de hauteur dans le rio *Gallegos*. La côte est très-giboyeuse, et les eaux du détroit abondent en cétaqués, marsouins, phoques, etc. Les Patagons se hasardent souvent jusque-là pour faire un commerce d'échange avec les marins.

Les Espagnols avaient fondé sur la côte orientale de la presqu'île un établissement auquel les Chiliens ont fait succéder *Port-Famine*, placé aujourd'hui au fond d'une vallée dans une baie ouverte au sud-ouest. C'est une bourgade peuplée de 130 déportés, de 80 soldats et d'une centaine de femmes ou enfants. La garnison habite un fortin carré défendu par quelques canons. Les environs sont couverts de broussailles et entièrement incultes ; mais à l'est on trouve de beaux pâturages. Dans les montagnes de l'intérieur, on a constaté l'existence de mines de houille, qui paraissent abondantes et de bonne qualité. On y rencontre également des mines considérables de sel gemme.

Au delà de Port-Famine, le détroit incline au sud après avoir formé à l'est, dans la Terre de Feu, la baie *Inutile* et celle de l'*Amirauté* ; à partir du cap *Isidro*, qui termine la presqu'île de Brunswick, il remonte vers le nord-ouest en se rétrécissant de plus en plus, de manière à former le long de la presqu'île *Croker* un canal très-étroit, qui s'élargit ensuite à mesure que l'on se rapproche du grand Océan. Les deux rives de ce canal sont couvertes d'une végétation vigoureuse, qui tranche avec la blanche nappe de neige que conservent les plus hautes montagnes.

La côte qui borde au nord-est la sortie occidentale du détroit est bordée d'îles considérables. La plus grande est l'île *Wellington*, qui est presque entièrement inconnue ; puis vient, au nord, l'archipel de la *Madre de Dios*, dont l'île principale a 100 kilomètres de longueur et 60 de largeur. Les Chiliens ont un poste sur l'île *Saint-Martin*. On sait peu de chose de cet archipel, si ce n'est qu'il est montagneux et sauvage. Il est séparé du continent par le canal de la Conception, au bord duquel viennent se terminer brusquement les Andes, dont les flancs se couvrent ici d'énormes glaciers. Le détroit de la Conception baigne l'île de *Hanovre* ; au sud de celle-ci est l'archipel de la *Reine Adélaïde*, que traversent plusieurs canaux qui communiquent avec le détroit de Magellan.

§ IV. TERRE DE FEU. — Immédiatement au sud de la Patagonie s'étend un amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où les flammes de plusieurs volcans éclairent, sans les fondre, des neiges éternelles : la mer y pénètre par des canaux innombrables ; mais les passages sont si étroits, les courants si violents, les vents si impétueux, que le navigateur n'ose se hasarder dans ce labyrinthe de désolation ; rien d'ailleurs ne l'y invite ; des laves, des granits, des basaltes jetés en désordre forment d'énormes falaises suspendues sur les flots mugissants. Tel est l'aspect que présentent les côtes méridionales et occidentales de l'archipel appelé *Terre de Feu*, partagé en trois grandes îles par des canaux, dont l'un s'ouvre en face du cap Froward, et l'autre vis-à-vis du *Port-Gallant*. A l'ouest, une grande île se termine par une presqu'île qui a reçu le nom de *Désolation du Sud*. A l'est de cette île s'étend celle de *Clarence*, dont la longueur est de 52 milles et la largeur de 23. La grande île de l'est a été appelée *Terre méridionale du Roi Charles* ; elle est séparée du continent par le détroit de Magellan,

et de la *Terre des États* par le détroit de *Lemaire*. La partie orientale de cette île est basse, et offre des plaines semblables à celles de la côte de la Patagonie ; mais vers le détroit de *Lemaire* on y remarque des montagnes couvertes de neige : l'une d'elles a plus de 1,300 mètres de hauteur. Les côtes septentrionale et orientale de la Terre de Feu sont beaucoup moins disgraciées de la nature ; les montagnes s'y abaissent plus doucement vers l'océan Atlantique ; une assez belle verdure y pare les vallées ; on y trouve du bois, des pâturages, des lièvres, des renards et même des chevaux.

La *Terre des États*, découverte par *Lemaire*, est une île qui doit être considérée comme faisant partie de l'archipel de la Terre de Feu, à l'est de laquelle elle est située. Les Anglais y ont fondé en 1818 le petit établissement de *Opparo*, qui sert de relâche aux pêcheurs de baleines.

Au-dessous de la Terre de Feu, séparées de cet archipel par le long et étroit canal du *Beagle*, s'étendent les îles *Londonderry*, *Hoste* et *Navarin*. Au sud de cette dernière on trouve encore quatre îles : *Wollaston*, la plus grande, *Hermite*, *Herschell* et *Deceit*. Enfin, au sud de l'île d'*Herschell*, est la petite *Horn*, dont la pointe méridionale forme le *cap Horn*, extrémité australe des terres américaines.

Les habitants de la Terre de Feu et des autres îles sont de misérables sauvages qui paraissent être au nombre de 4,000, et qu'on a dénommés *Fuegiens*. On les partage en : *Yacanas*, qui ressemblent aux Patagons, et habitent la Terre méridionale du Roi Charles ; en *Tekinicas*, qui sont petits, difformes, stupides ; en *Pecherais*, pauvres et chétifs, d'un aspect repoussant et d'un caractère inoffensif, etc. Tous ces peuples sont vagabonds, vivent de la pêche et de la chasse, et sont, dit-on, cannibales.

§ V. ÎLES FALKLAND OU MALOUINES. — Ces îles sont situées à près de 450 kilomètres à l'est du détroit de Magellan, entre les 51° et 52° de latitude sud, les 57° et 61° de longitude ouest. Elles se composent de deux grandes îles, *Falkland* à l'ouest et *Soledad* à l'est, séparées par un détroit d'environ 200 petites îles. On évalue leur superficie à 6,500 kilomètres carrés. L'aspect des Malouines est fort triste ; placées au milieu d'une mer toujours battue par les tempêtes, déchirées de baies nombreuses, bordées de hautes falaises, de plages nues et arides ou d'îlots rocaillieux, elles ne se composent à l'intérieur que de plaines basses, humides, malsaines, ou bien de ravins où le basalte élève ses colonnes régulières et prismatiques ; mais le climat est tempéré, et le sol fertile. Les végétaux d'Europe y réussissent bien, excepté le froment. Il y a d'excellents pâturages ; certaines plantes offrent quelque ressemblance avec celles du Canada. Mais les *epipactis*, les *azédarachs*, les *tithymalus* résineux, rappellent la végétation du Chili. De gigantesques fougères tapissent les rochers. On ne trouve point d'arbres ; les Espagnols ont essayé vainement d'en planter ; tous périclissent dans la première année. Partout s'élèvent des glaçons qui, dans le lointain, offrent l'image illusoire de bosquets verdoyants.

Les bœufs et les vaches transportés par les premiers colons se sont prodigieusement multipliés. On ne leur donne ni abri ni nourriture ; ils passent l'hiver en plein air ; ils ont appris à fouiller la neige pour découvrir le pâturage qu'elle couvre. Il en est de même des chevaux, qui sont d'une belle race et se chassent au lasso, comme dans les pampas. Les moutons, les chèvres, les porcs et tous nos animaux et oiseaux de basse-cour ont parfaitement réussi. Les lapins pullulent. Les oiseaux sont si nombreux qu'ils

couvrent quelquefois entièrement des plaines ou des plages de plusieurs kilomètres d'étendue. Toutes les espèces de phoques viennent se reposer entre les glaçons qui couvrent ces îles : les marins nomment surtout le lion, l'ours et l'éléphant marins.

Les Malouines ne renferment qu'un très-petit nombre d'habitants, et ont un seul établissement : c'est le port *Stanley*, d'un accès facile, et ouvert par les Anglais aux vaisseaux de toutes les nations.

Ces îles ont été découvertes au seizième siècle. Des navigateurs bretons leur donnèrent le nom de *Malouines*. L'Espagne, l'Angleterre, la France s'en disputèrent la possession, et y firent quelques établissements. L'Espagne finit par en rester maîtresse ; mais en 1810 elle les abandonna, et en 1820 l'État de Buenos-Ayres en prit possession. En 1833, l'Angleterre, considérant ces îles comme un point de relâche important pour la navigation du cap Horn, s'en empara sans raison comme sans droit ; mais il ne paraît pas qu'elle en ait tiré grand profit, si ce n'est comme lieu de refuge pour les bâtiments baleiniers. En 1850, il était entré 23 navires au port Stanley. Le revenu de l'île était de 450 livres sterling, et la colonie coûtait à la mère patrie 9,500 livres sterling.

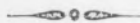
Nous terminerons cette description de l'Amérique en mentionnant une île inhabitée, dite *Saint-Pierre* ou du *Roi Georges*, et qui est située à 1,200 kilomètres des Malouines et à 1,600 kil. du cap Horn. C'est un amas de rochers glacés, où viennent à peine quelques lichens, et qui a 150 kilomètres de longueur sur 80 de largeur ; ses côtes offrent un grand nombre de ports et de baies, mais les glaces les encomrent pendant une grande partie de l'année. Elle a été découverte par la Roche en 1675.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.



LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

AFRIQUE.



CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'AFRIQUE ET SES HABITANTS.

§ I. Description physique. — Climat.	1
II. Productions. — Animaux.	5
III. Races d'hommes. — Langues. — Révolutions	9

CHAPITRE DEUXIÈME.

ÉGYPTE.

§ I. Description du Nil	12
II. Canaux et lacs.	15
III. Orographie et géologie de la vallée du Nil	17
IV. Climat	20
V. Productions. — Agriculture.	22
VI. Animaux.	26
VII. Résumé historique. — Divisions politiques. — Administration.	28
VIII. Description des villes. — Basse Égypte.	33
IX. Le Kaire et ses environs.	38
X. Suite des villes de la basse Égypte	44
XI. Villes de la moyenne et de la haute Égypte.	45
XII. Ruines de Thèbes	47
XIII. Suite des villes de la haute Égypte.	50
XIV. Côtes de la mer Rouge. — Isthme de Suez.	53
XV. Déserts et oasis de l'Égypte	57
XVI. Populations de l'Égypte, mœurs, caractère, etc.	63
XVII. Commerce et industrie.	66
Tableaux statistiques de l'Égypte.	69

CHAPITRE TROISIÈME.

NUBIE, DONGOLAH, SENNAR, BERTAT, KOURDOFAN, ETC.

§ I. Description physique de la Nubie	71
II. Barabras, Ababbèhs, etc.	73
III. Description des villes.	74
IV. Dongolah, Chaykyéh, Berber	77
V. Damer, Chendy, Halfay	80
VI. Sennar	82
VII. Bertât	84
VIII. Denka, Chelouk, Chaboun, etc.	86
IX. Kourdofan	87

CHAPITRE QUATRIÈME.

ABYSSINIE.

§ I. Description physique. — Montagnes, rivières.	89
II. Climat, productions, animaux, etc.	93
III. État politique. — Royaume de Tigré.	96
IV. Royaume d'Amhara	98
V. Royaume de Choa	99
VI. Pays d'Adel, de Hururgué, de Narea, etc.	101
VII. Population, mœurs, histoire, religion	102
VIII. Mœurs des Gallas, Changallas, Felachas, etc.	106
IX. Commerce de l'Abyssinie	108
X. Côtes de la Nubie et de l'Abyssinie	109

CHAPITRE CINQUIÈME.

VERSANT SEPTENTRIONAL DE L'ATLAS.

I. Orographie.	112
II. Productions. — Animaux	115
III. Populations	117

CHAPITRE SIXIÈME.

RÉGENCE DE TRIPOLI.

§ I. Pays de Barcah.	119
II. Oasis libyennes.	121
III. Royaume de Tripoli	123
IV. Oasis de Ghadamès.	125

CHAPITRE SEPTIÈME.

RÉGENCE DE TUNIS.

§ I. Limites, description physique, productions.	127
II. État politique, revenus, population	129
III. Description des villes.	130

CHAPITRE HUITIÈME.

ALGÉRIE.

§ I. Limites. — Aspect général	131
II. Montagnes et plateaux. — Tell et Sahara.	134
III. Rivières.	137
IV. Côtes.	139
V. Constitution géologique. — Richesses minérales	142
VI. Climat. — Productions végétales.	145
VII. Animaux.	149
VIII. Populations. — Les Kabiles	151
IX. Les Arabes.	153
X. Les Maures, les Turcs, les Juifs, etc.	156
XI. Résumé historique des révolutions de l'Algérie.	159
XII. Administration générale de l'Algérie.	161
XIII. Impôts.	164
XIV. Justice, instruction, travaux publics, etc.	164
XV. Commerce.	166
XVI. Description du Tell. — Province de Constantine	168
XVII. Description du Tell. — Province d'Alger.	173
XVIII. Description du Tell. — Province d'Oran.	179
XIX. Sahara.	182

CHAPITRE NEUVIÈME.

EMPIRE DE MAROC.

§ I. Géographie physique	187
II. Climat et produits	188
III. Populations : Berbères, Arabes, Maures, Juifs	190
IV. Divisions politiques. — Le Rif. — Les Presidios	192
V. El-Gharb, Beni-Hacen, Fez.	194
VI. Maroc	197
VII. Souze, El-Draha, Tafilelt, etc.	198
VIII. Histoire, gouvernement, justice, finances, armée	199
IX. Commerce.	202

CHAPITRE DIXIÈME.

SAHARA.

§ I. Description physique.	203
II. Populations. — Touaregs, Tibbous, etc.	205
III. Mœurs du Sahara.	208
IV. Commerce	209
V. Description des oasis	210

CHAPITRE ONZIÈME.

SÉNÉGAMBIE.

§ I. Orographie. — Aspect général	214
II. Le Sénégal, la Gambie, etc.	215

§ III. Climat. — Productions. — Animaux	219
IV. Populations. — Pays des Maures	222
V. Pays yolois	224
VI. Pays foulahs	226
VII. Pays mandingues	229
VIII. Établissements français et anglais	233

CHAPITRE DOUZIÈME.

GUINÉE.

§ I. Timanni, Soulimana, Kouranko, Sierra-Leone	236
II. État de Liberia	238
III. Côte d'Ivoire. — Côte d'Or. — Achantis	239
IV. Côte du Dahomey	243
V. Royaumes de Benin, de Calabar, etc.	245
VI. Côte de Gabon	248

CHAPITRE TREIZIÈME.

SOUDAN OU TAKROUR.

§ I. Cours du Niger	249
II. Pays du bassin du Niger : le Kankan, l'Amana, le Bambarra, etc.	252
III. Royaumes de Tembouctou, de Kong, de Dagoumbah, etc.	255
IV. Les Fellatahs	258
V. Royaume de Haoussa	259
VI. Le Borgou	263
VII. Le Founda et l'Adamowa	264
VIII. Lac Tchad. — Empire de Bournou	266
IX. Ouaday. — Darfour	272
X. Mœurs générales des peuples de la Sénégambie, de la Guinée et du Soudan	274

CHAPITRE QUATORZIÈME.

CONGO.

§ I. Limites, montagnes et rivières	279
II. Climat et productions	280
III. Animaux	284
IV. Loango, Cacongo, etc.	288
V. Congo	289
VI. Angola	291
VII. Benguela	293
VIII. Mœurs et coutumes du Congo	294
IX. Pays situés au levant du Congo	298

CHAPITRE QUINZIÈME.

HOTTENTOTIE.

§ I. Cimbebas, Bosjesmans, Namaquas, etc.	299
II. Colonie du Cap. — Description physique	302
III. Hottentots	308
IV. Villes et districts	309

CHAPITRE SEIZIÈME.

CAFRERIE ET MOZAMBIQUE.

§ I. Cafrerie. — Côte de Natal. — Les Koussas, etc.	312
II. Les Betjouanas.	317
III. Bassin du lac N'gami. — Pays d'Inhambané et de Sofala.	321
IV. Bassin du Zambèze.	322
V. Mozambique	325

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

ZANGUEBAR ET AJAN.

§ I. Côte de Quiloa.	327
II. Côtes de Zanzibar, de Mombaza, de Mélinde et de Magadoxo	328
III. Peuples de l'intérieur.	329
IV. Côte d'Ajan.	330

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

ILES AFRICAINES DE LA MER DES INDES.

§ I. Socotra.	331
II. Les Seychelles.	331
III. Comores.	332
IV. Nossi-Bé.	335
V. Madagascar. — Description physique.	337
VI. Populations.	340
VII. Versant oriental	340
VIII. Versant occidental	342
IX. Provinces du centre	344
X. Langue, mœurs, industrie.	345
XI. Histoire	347
XII. Ile Bourbon	349
XIII. Iles Maurice, Rodriguez, etc.	351

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

ILES AFRICAINES OCCIDENTALES.

§ I. Sainte-Hélène, l'Ascension, etc.	353
II. Iles Fernando-Po, du Prince, San-Thomé	355
III. Iles du cap Vert	356
IV. Canaries.	358
V. Madère.	363

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

LES GUYANES.

§ I. Description physique.	659
II. Productions	661
III. Guyane anglaise	664
IV. Guyane hollandaise.	665
V. Guyane française.	665

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

EMPIRE DU BRÉSIL.

§ I. Description physique. — Orographie.	667
II. Cours d'eau	668
III. Climat et productions	671
IV. Histoire, administration, commerce, etc.	675
V. Description des provinces du Nord.	678
VI. Provinces du milieu	682
VII. Provinces du Midi	685
VIII. Provinces de l'intérieur.	688
IX. Nations indigènes.	691
X. Tableau statistique.	694

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

CONFÉDÉRATION ARGENTINE ET ÉTAT DE BUENOS-AYRES.

§ I. Description du bassin de la Plata.	694
II. Productions et habitants	697
III. Histoire	698
IV. Administration, finances, commerce	700
V. Confédération argentine. — Description politique.	700
VI. État de Buenos-Ayres.	705

CHAPITRE VINGTIÈME.

URUGUAY.

§ I. Description physique.	707
II. Histoire, administration, commerce	708
III. Villes.	709

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

PARAGUAY.

§ I. Description physique et généralités	709
II. Histoire, administration, commerce, etc.	711
III. Description politique.	712

CHAPITRE CINQUIÈME.

CANADA.

§ I. Limites. — Orographie.	415
II. Lacs et cours d'eau	415
III. Climat. — Productions naturelles	417
IV. Productions minérales	419
V. Bas Canada. — Description des villes	420
VI. Haut Canada. — Description des villes.	423
VII. Populations.	424
VIII. Histoire	426
IX. Justice, clergé, écoles.	428
X. Finances. — Commerce	429
XI. Agriculture, industrie, travaux publics	430
XII. Anciennes races	430

CHAPITRE SIXIÈME.

ACADIE, ILES DU CAP-BRETON, TERRE-NEUVE, BERMUDES, ETC.

§ I. Nouveau-Brunswick	431
II. Nouvelle-Écosse.	433
III. Ile du Cap-Breton	435
IV. Ile du Prince Édouard	435
V. Ile de Terre-Neuve.	436
VI. Saint-Pierre et Miquelon	439
VII. Iles Bermudes	440

CHAPITRE SEPTIÈME.

ÉTATS-UNIS ANGLO-AMÉRICAINS.

§ I. Limites. — Orographie.	440
II. Cours d'eau de l'océan Atlantique	445
III. Cours d'eau du golfe du Mexique	446
IV. Cours d'eau de l'océan Pacifique	451
V. Lacs.	453
VI. Climat. — Productions	454
VII. Description politique. — Nouvelle-Angleterre. — État du Maine	460
VIII. New-Hampshire	462
IX. Vermont	462
X. Massachusetts	463
XI. Rhode-Island.	465
XII. Connecticut	466
XIII. États du centre. — New-York	468
XIV. New-Jersey	472
XV. Pensylvanie	473
XVI. Delaware	477
XVII. États du Sud. — Maryland.	478
XVIII. District fédéral de Columbia.	480
XIX. Virginie.	481
XX. Caroline du Nord.	484

§ XXI. Caroline du Sud	485
XXII. Géorgie	487
XXIII. Floride	488
XXIV. Alabama	491
XXV. Mississippi	492
XXVI. Louisiane	494
XXVII. Texas	497
XXVIII. États de l'Ouest. — Michigan	501
XXIX. Wisconsin	503
XXX. Ohio	503
XXXI. Indiana	506
XXXII. Illinois	507
XXXIII. Kentucky	509
XXXIV. Tennessee	511
XXXV. Arkansas	512
XXXVI. Missouri	513
XXXVII. Iowa	515
XXXVIII. Californie	516
XXXIX. Territoires. — Populations indiennes	521
XL. Minnesota, Nebraska, Kansas, Territoire indien	525
XLI. Nouveau-Mexique, Utah, Océan et Washington	529
XLII. Gouvernement, finances, travaux publics, armée, cultes des États-Unis	535
XLIII. Commerce et industrie	541
XLIV. Population	544
Tableau statistique des États-Unis anglo-américains	546

CHAPITRE HUITIÈME.

ÉTATS-UNIS MEXICAINS.

§ I. Description physique. — Orographie et hydrographie	550
II. Climat et productions	554
III. Population et langues	558
IV. Histoire	560
V. Gouvernement et administration	562
VI. Agriculture, industrie et commerce	563
VII. Description des États	564
Tableau statistique des États-Unis mexicains	583

CHAPITRE NEUVIÈME.

RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

§ I. Description physique générale	584
II. République de Guatemala	586
III. République de Honduras	588
IV. République de San-Salvador	589
V. République de Nicaragua	590
VI. République de Costa-Rica	592

CHAPITRE DIXIÈME.

ANTILLES OU ARCHIPEL COLOMBIEN.

§ I. Description physique	593
II. Description des îles. — Grandes Antilles. — Cuba	597

§ III. La Jamaïque	601
IV. Haïti.	602
V. Puerto-Rico	606
VI. Petites Antilles.	607
Tableau statistique des Antilles.	616

CHAPITRE ONZIÈME.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — GÉNÉRALITÉS.

§ I. Description physique. — Les Andes	617
II. Climat et productions.	622

CHAPITRE DOUZIÈME.

COLOMBIE. — NOUVELLE-GRENADE.

§ I. Histoire	626
II. Description physique de la Colombie. — L'Orénoque.	627
III. Nouvelle-Grenade. — Généralités.	629
IV. Description politique.	631

CHAPITRE TREIZIÈME.

COLOMBIE. — VENEZUELA.

§ I. Description physique et généralités	635
II. Description politique.	637
III. Tribus indigènes.	639

CHAPITRE QUATORZIÈME.

COLOMBIE. — RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR.

§ I. Description physique et généralités.	641
II. Description politique.	643
III. Archipel des Galapagos.	644

CHAPITRE QUINZIÈME.

RÉPUBLIQUE DU PÉROU.

§ I. Description physique. — Productions. — Mines	645
II. Histoire, gouvernement, finances et commerce.	649
III. Description politique.	650

CHAPITRE SEIZIÈME.

BOLIVIE OU HAUT PÉROU.

§ I. Description physique.	654
II. État politique	655
III. Description des villes	656
IV. Populations indigènes.	657

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

§ I. Description physique, orographie, géologie	366
II. Climat. — Végétaux et animaux.	370
III. Populations	372
IV. Langues et histoire	374

CHAPITRE DEUXIÈME.

TERRES ARCTIQUES, GROENLAND, ISLANDE, ETC.

§ I. Position des terres boréales	377
II. Température, courants, montagnes de glace, saisons	379
III. Productions. — Habitants.	381
IV. Groenland. — Description physique. — Végétaux. — Animaux	382
V. Établissements danois	385
VI. Caractère, mœurs, usages des habitants	386
VII. Islande. — Description physique	387
VIII. Productions minérales. — Végétaux. — Animaux	390
IX. Administration. — Villes	392
X. Mœurs des habitants	393
XI. Iles Jean-Mayen, du Spitzberg, etc.	394

CHAPITRE TROISIÈME.

AMÉRIQUE RUSSE.

§ I. Description physique. — Climat. — Productions.	396
II. Administration. — Districts. — Villes.	398
III. Populations	401

CHAPITRE QUATRIÈME.

NOUVELLE-BRETAGNE.

§ I. Limites. — Orographie.	402
II. Fleuves et lacs.	403
III. Aspect général. — Climat. — Productions, etc.	405
IV. Compagnie de la baie d'Hudson	408
V. Région occidentale. — Populations. — Iles.	408
VI. Région centrale. — Populations	410
VII. Baie d'Hudson et Labrador.	413

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

CHILI.

§ I. Description physique. — Climat	712
II. Productions.	713
III. Histoire, administration, finances, institutions.	716
IV. Industrie et commerce	717
V. Description politique.	718

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

PATAGONIE, TERRE-DE-FEU ET MALOUINES.

§ I. Patagonie.	722
II. Habitants.	724
III. Détroit de Magellan	725
IV. Terre-de-Feu.	726
V. Iles Falkland ou Malouines.	727

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.



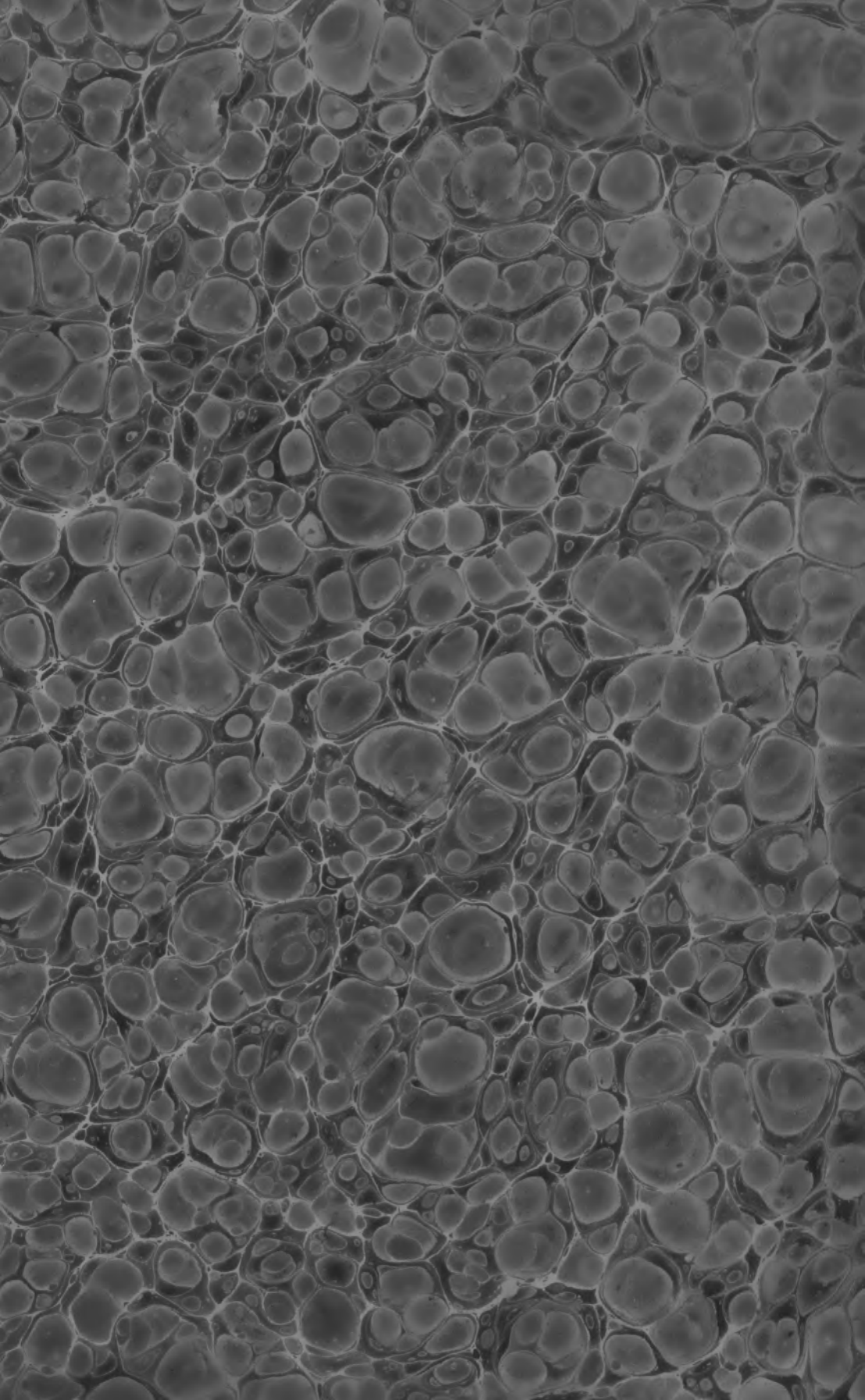




Biblioteca Pública de Valladolid



71891825 BPA 903 (V.6)





MALTE BRUN

GEOGRAFI

6

Biblioteca

de

Santa Cruz

**BPA
903**